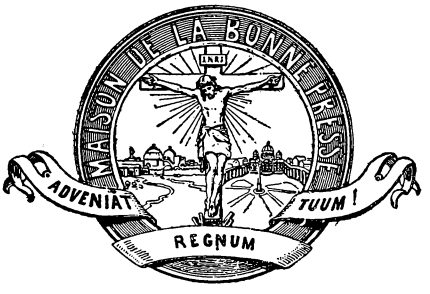
VIES DES SAINTS

ILLUSTRÉES

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

AOUT



PARIS
MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, 5

TABLE DES VIES DES SAINTS

RACONTÉES DANS CE VOLUME

AOUT

1. Eléazar, les Machabées et leur mère, martyrs, 959.
S. Exupère de Bayeux, 704.
S. Félix de Gérone, martyr, 1 328.
S. Pierre ès Liens, 391.
V. Pierre-Julien Eymard, 1 229.
B. Pierre Lefèvre, 961.
2. S. Alphonse de Liguori, 650.
S. Etienne Ier, pape et martyr, 128.
BB. Jeanne d'Aza et Mannès Guzman, 1 118.
N.-D. des Anges (Portioncule), 804.
N.-D. du Mont-Roland, 1 326.
S. Pierre d'Osma, 181.
3. S. Dalmate, 1 714.
Invention des reliques de saint Etienne, 440.
4. S. Dominique, 129.
VV. Edm. Brindholm et Cl. Philpot, mm., 1 748.
B. Jean-Baptiste-Marie Vianney, dit le curé d'Ars, 1 193.
B. Jean-Baptiste-Marie Vianney, 1 300.
B. Curé d'Ars et Ste Philomène, 1 327.
B. Réginald de Saint-Gilles, 755.
5. Ste Afra et ses compagnes, martyres, 337.
S. Cassien d'Autun, 1 119.
Dédicace de N.-D. des Neiges et S. Venance de Viviers, 651.
S. Oswald, roi, et S. Abel de Reims, 910.
6. Transfiguration de Notre-Seigneur, 443.
V. Antoine Margil, 1 592.
SS. Juste et Pastor, martyrs, 359.
B. Octavien de Quingey, 1 066.
S. Stapin de Carcassonne, 1 712.
7. BB. Agathange et Cassien, mm., 1 317.
S. Albert de Trapani, 756.
V. Antoine-Sylvestre Receveur, 1 407.
SS. Chromace et Tiburce, martyrs, 963.
Bse Esprite de Jossaud, 962.
S. Gaétan de Thienne, 236.
SS. Victrice de Rouen et Donat de Besançon, 546.
8. B. Altmann de Passau, 1 705.
SS. Cyriaque et ses compagnons, martyrs, 442.
S. Sévère de Vienne, 1 014.
9. SS. Firmus et Rusticus, martyrs, 1 490.
B. Jean de l'Alverne, 1 498.
S. Jean Firmain, 444.
S. Sérénus de Marseille, 1 171.
10. B. Amédée, 808.
V. Béatrix de Silva, 1 413.
S. Laurent, martyr, 806.
V. Vincent Morelli, 1 584.
11. S. Géry d'Arras, 182.
Stes Liliole et Rusticle, 653.
Ste Philomène, martyre, 338.
Ste Suzanne de Rome, martyre, 507.
S. Taurin d'Evreux, 600.
12. Ste Claire d'Assise, 705.
S. Euplius, martyr, 1 728.
S. Gracilien et Ste Félicissime, martyrs, 1 624.
V. Innocent XI, pape, 1 717 et 1 718.
13. V. Bénilde, 1 616.
S. Cassien de Brescia, martyr, 132.
S. Jean Berchmans, 426.
S. Junien de Mairé, 911.
S. Maxime de Chrysopolis, martyr, 286.
V. Paul Cafaro, 1 676.
V. Philomène de Sainte-Colombe, 1 306.
Ste Radegonde, reine, 859.
S. Simplicien de Milan, 1 224.
14. Ste Athanasie, 183.
15. Assomption, 184.
B. Albert de Sarziano, 1 277.
S. Alype de Thagaste, 1 172.
S. Arnulphe ou Arnoul de Soissons, 82.
V. Marie Chialli, 1 732.
N.-D. de Boulogne-sur-Mer, 1 223.
N.-D. de la Garde, à Marseille, 1 276.
N.-D. de Grâce, à Gignac, 858.
N.-D. de Peyragude, 876.
S. Tharcisius, martyr, 601.
16. SS. Armel et Alexandre le Charbonnier, 758.
S. Fraimbault, 754.
S. Hyacinthe, 493.
V. Jeanne Delanoue, 1 216 et 1 217.
S. Roch, 287.
S. Théodule de Grammont, 1 538.
SS. Ursace et Lambert, 857.
17. B. Carloman, 83.
S. Jéroen, martyr, 1 750.
S. Mammès, enfant martyr, 1 335.
18. S. Agapit de Préneste, martyr, 492.
B. André Ibernon, 1 449.
Ste Claire de Montefalco, 58.
Ste Hélène, impératrice, 339.
S. Macaire de Bithynie, 1 677.
N.-D. de Liesse, 639.
19. S. Arnoud de Pamèle, 807.
V. Burcard de Vienne, 979.
B. Guerric d'Igny, 1 329.
B. Jean Bourgeois, 1 654.
V. Jean Eudes, 1 258 ; son œuvre, 1 259, 1 525.
S. Louis d'Anjou, 393.
B. Louis Florès et ses cc. mm., 1 267.
20. S. Bernard, 603 et 604.
S. Gobert, 706.
N.-D. de Saint-Dié, 898.
S. Philibert de Jumièges, 974.
Le prophète Samuel, 1 173.
21. B. Bernard Ptolémée, 392.
Ste Hombeline, 1 225.
Ste Jeanne de Chantal, 185 et 186.
SS. Privat, Bonose et Maximilien, mm., 340.
22. S. Symphorien, martyr, 133.
23. V. Ange del Pas, 1 355.
SS. Claudius, Astérius et Néon, martyrs, 707.
S. Philippe Bénizi, 237.
24. Ste Aurée et ses compagnons, martyrs, 1 474.
S. Barthélemy, apôtre, 290.
V. Jeanne-Antide Thouret, 1 485.
V. Micheline de Jorbalan, 1 644.
S. Ouen, 134.
25. S. Genès, mime et martyr, 1 120.
S. Louis, roi, 652, 1 121.
B. Louis Sotelo, 1 368.
26. S. Alexandre de Bergame, martyr, 1 311.
SS. Amadour et Zéphyrin, pape, 445.
V. Elisabeth Bichier, 1 169.
B. Jean Bassand, 1 632.
B. Jean de Caramola, 1 739.
Bse Marguerite de Faenza, 550.
27. S. Césaire d'Arles, 1 017.
V. Dominique de la Mère de Dieu, 1 686.
B. Gabriel Maria, 1 594.
S. Joseph Calasanz, 499.
S. Lizier de Couserans, 498.
S. Sever d'Agde, 1 672.
28. S. Alexandre de Constantinople, 1 719.
S. Augustin, 394.
V. Edmond Arrowsmith, martyr, 1 519.
S. Ezéchias, roi de Juda, 860.
SS. Julien et Ferréol, martyrs, 551.
S. Moïse l'Ethiopien, 805.
29. Bse Brunislawa, 1 330.
Décollation de saint Jean-Baptiste, 1 069.
S. Merri, 292.
Stes Sabine et Sérapie, martyres, 530.
30. S. Agile de Rebais, 1 226.
S. Fiacre, jardinier, 449.
V. Marie-Thérèse du Cœur de Jésus, 1 740.
Ste Rose de Lima, 72.
31. Bse Isabelle de France, 395.
S. Dominique de Val, enfant martyr, 969.
B. Jean-Juvénal Ancina, 1 758.

SAINT PIERRE-ÈS-LIENS

Fête le 1er août.

Un ange vient délivrer saint Pierre de sa prison, malgré les chaînes et les gardes, et le rendre à l'Eglise qui prie pour lui.

(Fresque de Raphaël, au Vatican.)

La fête de saint Pierre-ès-liens, c'est-à-dire de saint Pierre dans les chaînes, a un double but : 1° de célébrer la délivrance miraculeuse de saint Pierre, enchaîné dans un cachot de Jérusalem, par le roi Hérode Agrippa ; 2° d'honorer ces mêmes chaînes, instruments des souffrances victorieuses et de la captivité que saint Pierre a endurées pour le nom de Jésus-Christ, son divin Maître.

L'Eglise honore tous les objets qui ont touché le corps de Jésus-Christ, elle veut aussi entourer

de son respect tout ce qui a touché les membres persécutés du corps mystique de notre Sauveur. Elle nous apprend par là quel est le prix des souffrances endurées pour l'amour de Jésus-Christ et, en même temps, elle montre aux fidèles combien respectables sont leurs propres corps purifiés par les sacrements et devenus les temples vivants du Saint-Esprit. Avec quelle attention ne doivent-ils pas veiller à ne pas souiller par le péché ce palais sacré qui ne leur appartient plus, selon la parole de l'apôtre saint Paul : « Ne savez-vous pas que vos corps sont le temple du Saint-Esprit et qu'ils ne vous appartiennent plus : *Et jam non estis vestri?* »

L'Eglise veut enfin nous apprendre que, si les objets qui servent à torturer les membres des chrétiens sont vénérables parce qu'ils les rendent plus saints, ceux-là sont au contraire abominables qui servent à souiller ces murs du temple de l'éternel Amour.

SAINT PIERRE EN PRISON

Vers l'an 41, le monde apprenait avec un frémissement de joie la fin désirée de l'empereur Caligula. Claude lui succéda. Le premier décret signé par le nouveau prince rétablissait le royaume de Judée en faveur d'Agrippa, auquel Caligula avait donné la principauté d'Abylène et d'Iturée.

Agrippa était le petit-fils du premier Hérode. C'était un de ces princes ambitieux, qui ne reculent devant aucun crime quand il s'agit de satisfaire les caprices multiples de leur cupidité. Hérode Agrippa n'était pas juif, sa famille était iduméenne, c'est-à-dire de la race d'Esaü. Cette origine était une cause suffisante pour lui attirer la haine et l'aversion de ses nouveaux sujets, qui n'avaient pas oublié, d'ailleurs, l'usurpation et les cruautés de son grand-père. Mais, dès le début de son règne, il étudia avec soin les dispositions et les désirs de son peuple. Aussi, à peine vit-il la persécution que les juifs faisaient subir aux disciples du Christ, qu'il usa de toute son autorité pour les aider dans cette œuvre infernale et mériter ainsi leur affection.

La persécution redoubla. Le sang innocent coula sans s'arrêter, comme un torrent impétueux. Parmi les victimes, la principale fut l'apôtre saint Jacques le Majeur, patron bien-aimé de l'Espagne, qui vénère son corps à Saint-Jacques-de-Compostelle ou Santiago.

Cette exécution fit plaisir aux juifs.

Aussitôt le tyran s'empressa d'augmenter leur joie en leur livrant le chef ou général de l'armée chrétienne. Pierre fut pris et jeté en prison. On était alors aux fêtes de la Pâque. Hérode renvoya la mort de l'apôtre au jour qui suivrait cette grande fête.

En attendant, il le remit à seize soldats qui se relayaient deux à deux pour le garder dans son cachot.

DÉLIVRANCE MIRACULEUSE

Saint Pierre, enfermé dans la prison, était gardé par deux soldats sans cesse à ses côtés. La prison était entourée d'une double enceinte, que l'on franchissait en ouvrant deux grilles surveillées chacune par sept soldats. Humainement parlant, l'apôtre ne pouvait même essayer de s'échapper. Mais l'Eglise, vivement affligée de l'emprisonnement de son chef, priait et jeûnait pour la délivrance du premier pape. Sa voix fut entendue par Dieu. Ecoutons le récit des Actes des apôtres :

« La nuit qui précéda le jour où Hérode devait le faire mourir, Pierre dormait entre deux soldats, attaché à chacun d'eux par une chaîne. Les gardiens veillaient à la porte de la prison. Tout à coup, un ange apparut, et une vive lumière éclaira aussitôt le cachot. L'ange frappa Pierre au côté, le réveilla, et lui dit : « Lève-toi promptement. »

» A ces mots, l'apôtre sentit les chaînes s'échapper de ses mains. L'ange ajouta : « Ceins-toi les reins et mets ta chaussure. » Pierre obéit. L'ange lui dit : « Prends ton manteau et suis-moi. » Le divin messager sortit, le prisonnier le suivait, et ne savait encore si ce qui se faisait par l'intervention de l'ange était véritable, car il croyait avoir un songe. Ils passèrent donc devant les soldats de la première et de la seconde grille, sans que ces derniers s'en aperçussent. La première grille s'ouvrit d'elle-même. La seconde, celle qui conduisait à la ville, s'ouvrit également. L'ange s'engagea dans une rue et disparut.

» Pierre, étonné, ne savait où il se trouvait. Mais, après quelques instants, il revint à lui, et dit : « Maintenant, je reconnais que le Seigneur a envoyé son ange pour me délivrer des mains d'Hérode et me soustraire à l'attente des juifs. »

Réfléchissant un moment sur le chemin qu'il devait prendre, il se dirigea vers la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, où se trouvait un grand nombre de disciples..... Il frappa à la porte. Une jeune fille du nom de Rhodia (Rose) vint écouter..... Elle reconnut la voix de Pierre. Aussitôt, elle courut annoncer à l'intérieur que Pierre se trouvait à la porte. Mais les disciples lui dirent : « Vous déraisonnez ! » Elle affirma que c'était la réalité. Ils ajoutèrent : « Ce doit être son ange. » Pendant ce temps, Pierre frappait toujours à la porte. Les disciples vinrent donc ouvrir, et reconnurent leur maître. A cette vue ils furent dans la stupéfaction. L'apôtre leur fit signe du doigt de se taire, entra, et, quand la porte se fut refermée sur lui, il raconta la manière dont le Seigneur l'avait tiré de la prison.

Or, le jour étant venu, l'anxiété des soldats fut extrême. Hérode fit chercher en vain le prisonnier. Il mit les soldats à la question, et finit par les condamner au supplice.

FIN D'HÉRODE AGRIPPA

C'est une vérité prouvée par l'histoire et par les faits qui s'accomplissent encore aujourd'hui, que quiconque s'attaque à Jésus-Christ ou à ses ministres, finit toujours d'une manière misérable. Cette vérité s'est vérifiée d'une manière spéciale pour Hérode Agrippa. L'historien Josèphe raconte ainsi la fin de ce prince : « Hérode quitta Jérusalem pour se rendre à Césarée où il devait célébrer les jeux solennels en l'honneur du César Claude. De toute la province une multitude de nobles et de magistrats s'était rendue à cette fête. Le second jour des jeux, le roi vint au théâtre et prit place sur son trône. Il portait un manteau de drap d'argent d'un tissu merveilleux. Les rayons du soleil levant, réfléchis sur l'éclatante broderie, formaient autour de sa personne comme une auréole divine. De vils flatteurs s'écrièrent : « Vive le dieu Hérode! »

La foule répéta leur acclamation, et les suppliants vinrent s'agenouiller au pied du trône de cette divinité mortelle, implorant sa grâce et sa miséricorde, lui demandant pardon d'avoir jusqu'alors méconnu l'excellence surhumaine de sa nature. Hérode, au lieu de flétrir ces adu-

lations impies, sembla les accepter avec complaisance. Tout à coup, levant les yeux, il aperçut un hibou, perché au-dessus de sa tête, sur une des guirlandes qui décoraient le trône royal. Ce présage, qui lui avait jadis annoncé la fortune, et qui lui apportait maintenant une nouvelle de mort, le fit frissonner. A l'instant même, il ressentit aux entrailles une douleur intolérable. S'adressant alors à ses courtisans : « Voilà, dit-il, que votre dieu se meurt. Tout le monde ici me parle de mon immortalité, et je vais rendre le dernier soupir ! » On le transporta dans une des salles attenantes au théâtre..... Autour du roi mourant, ses officiers et les courtisans, à genoux, adressaient des prières au ciel. A ce spectacle, Hérode ne put retenir ses larmes ; cependant, les douleurs continuaient avec une intensité toujours croissante. Ramené au palais, le roi reçut inutilement tous les secours de l'art. Après cinq jours de douleurs atroces, il expira (1).

HISTORIQUE DES CHAINES DE SAINT PIERRE
BASILIQUE DE SAINT PIERRE-ÈS-LIENS

Les deux chaînes de saint Pierre furent conservées à Jérusalem. D'après le témoignage de saint Jean Chrysostome, elles auraient été sauvées par les gardiens eux-mêmes de la prison, qui se seraient convertis. Au v^e^ siècle (439), l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, vint visiter les Lieux Saints. Juvénal, patriarche de Jérusalem, fit présent à la princesse des deux chaînes de saint Pierre. Elle les reçut avec respect et vénération. A son retour à Constantinople, elle en laissa une partie dans la cité impériale, et apporta l'autre à Rome où se trouvait sa fille Eudoxie, épouse de Valentinien III.

Des miracles éclatants signalèrent, dans l'une et l'autre cité, au peuple chrétien, la vertu divine de ces instruments de supplice. Ces miracles et surtout le suivant contribuèrent beaucoup à établir la fête de saint Pierre-ès-liens. Quand Eudoxie eut apporté une chaîne de saint Pierre à Rome, le pape, qui était alors Sixte III, voulut montrer à la princesse une autre chaîne dont saint Pierre avait été lié à Rome sous Néron. En même temps, il l'approcha de l'autre. Aussitôt, raconte le Bréviaire romain, les deux chaînes se rapprochèrent d'elles-mêmes l'une de l'autre, et s'unirent si fortement qu'elles ne firent plus qu'une même chaîne. A la vue de ce prodige éclatant, l'impératrice rendit grâces à Dieu, et fit bâtir une basilique en l'honneur de la double chaîne miraculeuse du prince des Apôtres. Cette basilique s'appela d'abord la basilique eudoxienne. Mais plus tard elle prit le nom de Saint-Pierre-ès-liens : *Sancti Petri ad vincula.*

PENSÉES DES PÈRES

Saint Jean Chrysostome aimait d'une manière extraordinaire les chaînes de saint Paul et aussi celles de saint Pierre. Dans un de ses discours, il donne au prince des Apôtres des épithètes qui célèbrent la dignité et les prérogatives du siège de saint Pierre. Il l'appelle la *bouche* de Jésus-Christ et de ses confrères, l'*interprète* des secrets de Dieu, la *colonne* d'Israël, l'*affermissement* de ceux qui doutent, l'*ornement* et l'*appui* des amis de la vérité, la *réconciliation* des pécheurs, le *grand miracle* du monde, etc.

Saint Augustin compare entre elles l'ombre de saint Pierre et les chaînes dont il a été chargé, et dit à ce propos, dans son sermon XXVIII^e^ sur les saints : « Si l'ombre de Pierre a été salutaire, combien plus le sera la chaîne dont son corps a été entouré ! Si Dieu a donné à l'apparence de son image la force de rendre la santé aux malades, quelle force n'aura-t-il pas donnée à des liens qui ont servi à enchaîner les membres sacrés du chef des apôtres ! Si Pierre, avant son martyre, a été si puissant, combien plus ne doit-il pas l'être maintenant qu'il est sorti victorieux des attaques des démons ! O chaînes fortunées, que de menottes et d'entraves ont été changées en couronnes et en diadèmes pour l'apôtre martyr ! »

DÉVOTION AUX CHAINES DE SAINT PIERRE

Cet amour et cette dévotion des Pères pour les chaînes de saint Pierre s'accrurent de plus en plus, surtout depuis l'institution d'une fête et l'érection d'une basilique en l'honneur de ces chaînes.

Les historiens racontent que, dès le VI^e^ siècle, le pape avait coutume d'envoyer aux princes ou à de grands personnages de la limaille des chaînes de saint Pierre enchâssée dans une clé d'or. Plusieurs miracles eurent lieu par l'intermédiaire de ces clés.

En 949, un comte d'Allemagne fut possédé du démon, et cette possession était si violente qu'il se déchirait lui-même de ses propres dents. Othon II, qui chérissait le comte tout particulièrement, pria Jean XIII d'intercéder auprès de Dieu pour sa guérison. Le pape mit au cou du malheureux une clé d'or où se trouvait de la limaille des chaînes de saint Pierre. Aussitôt le démon quitta le corps du comte et celui-ci fut rendu à la santé.

Saint Grégoire le Grand raconte qu'un seigneur lombard se moqua de cet usage. Ayant reçu une de ces clés, il voulut la couper pour en avoir l'or. Mais à peine son couteau avait-il touché la clé qu'il fut saisi du démon. Il entra dans une telle fureur qu'il s'égorgea avec le couteau dont il voulait se servir pour scier la clé, et mourut à l'instant même.

A la suite des persécutions dirigées par la franc-maçonnerie contre Pie IX, il s'est formé, à Rome, une confrérie des *chaînes de saint Pierre* (1). Elle a pour insigne un *fac-simile* des chaînes du saint apôtre, armé de la croix de son martyre.

Elle est un témoignage de la dévotion au prince des apôtres et de la fidélité à son successeur même au milieu de la captivité et de la persécution.

Les plus terribles chaînes sont celles du péché, prions saint Pierre de nous en délivrer et de nous en préserver à l'avenir.

---

(1) Darras, *Hist. générale de l'Eglise*, t. V.

(1) Cette confrérie a été aussi érigée dans l'église de Saint-Pierre, à Toulouse, le 1^er^ août 1870.

SAINT SIXTE II, PAPE MARTYR

Fête le 6 août.

Saint Sixte II monta sur le trône de saint Pierre, alors tout empourpré du sang des martyrs, cent quarante ans après la mort glorieuse du prince des apôtres, dont il s'appliqua à faire revivre les vertus, spécialement sa mansuétude et sa douceur paternelle.

Sixte avait été dans le monde un philosophe païen renommé et applaudi dans les écoles de la Grèce, sa patrie; mais, éclairé par la grâce, il avait ensuite reconnu humblement que Jésus-Christ est le seul maître de la vraie sagesse; foulant aux pieds l'orgueil humain, il laissa les philosophes menteurs du paganisme pour venir à Celui qui a les paroles de la vie éternelle. Il se fit chrétien et devint le modèle de ses frères. Plus tard, il fut élevé au sacerdoce et, en 257, il fut élu pape pour succéder à saint Etienne I^er^, qui venait de souffrir le martyre. Les temps étaient difficiles et demandaient un courage héroïque; la persécution de Valérien sévissait dans toute sa violence et multipliait chaque jour les victimes. L'ami de saint Sixte, le grand Cyprien, eut la tête tranchée à Carthage. Sixte, souvent caché dans les catacombes, continuait à gouverner l'Eglise; il eut la consolation de ramener au bercail de Jésus-Christ plusieurs âmes que le schisme de Novatien en avait arrachées.

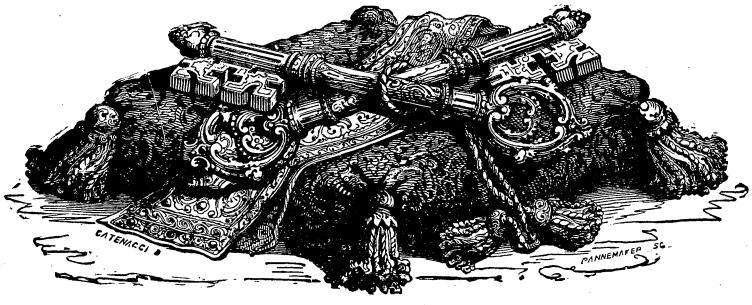
Il n'y avait pas encore un an qu'il était pape quand il fut découvert par les païens, tandis qu'il célébrait les Saints Mystères, dans les catacombes, et conduit au temple du dieu Mars pour renoncer à Jésus-Christ. Mais, en dépit des menaces de l'empereur et de ses bourreaux, le père des chrétiens sut donner à ses fils spirituels l'exemple d'un courage invincible. Condamné à mort, il marchait joyeusement au supplice, quand il vit son archidiacre, saint Laurent, qui le suivait en pleurant et disait : « Où allez-vous mon père, sans votre fils ? Où allez-vous saint pontife, sans votre diacre? » Sixte lui répondit : « Ce n'est pas moi qui t'abandonne, ô mon fils, mais un plus grand combat t'est réservé : tu me suivras dans trois jours. » De là, le saint pontife fut reconduit à l'endroit même où il avait été surpris par les païens, pour y être décapité : ainsi le voulait la coutume romaine de punir les coupables sur le lieu même de leur délit. On conserva longtemps dans les catacombes la chaire de saint Sixte sur laquelle on voyait encore la trace de son sang.

Avec lui furent martyrisés six de ses diacres : Félicissime, Agapit, Janvier, Magnus, Vincent et Etienne, et toutes ces nobles âmes allèrent régner au ciel avec le prince des pasteurs. Trois jours après, saint Laurent remportait à son tour la victoire dans un illustre martyre.

Saint Sixte avait aimé la terre des Gaules et, entre autres marques de sa sollicitude paternelle, il lui avait envoyé saint Pérégrinus, qui fut le premier évêque d'Auxerre.

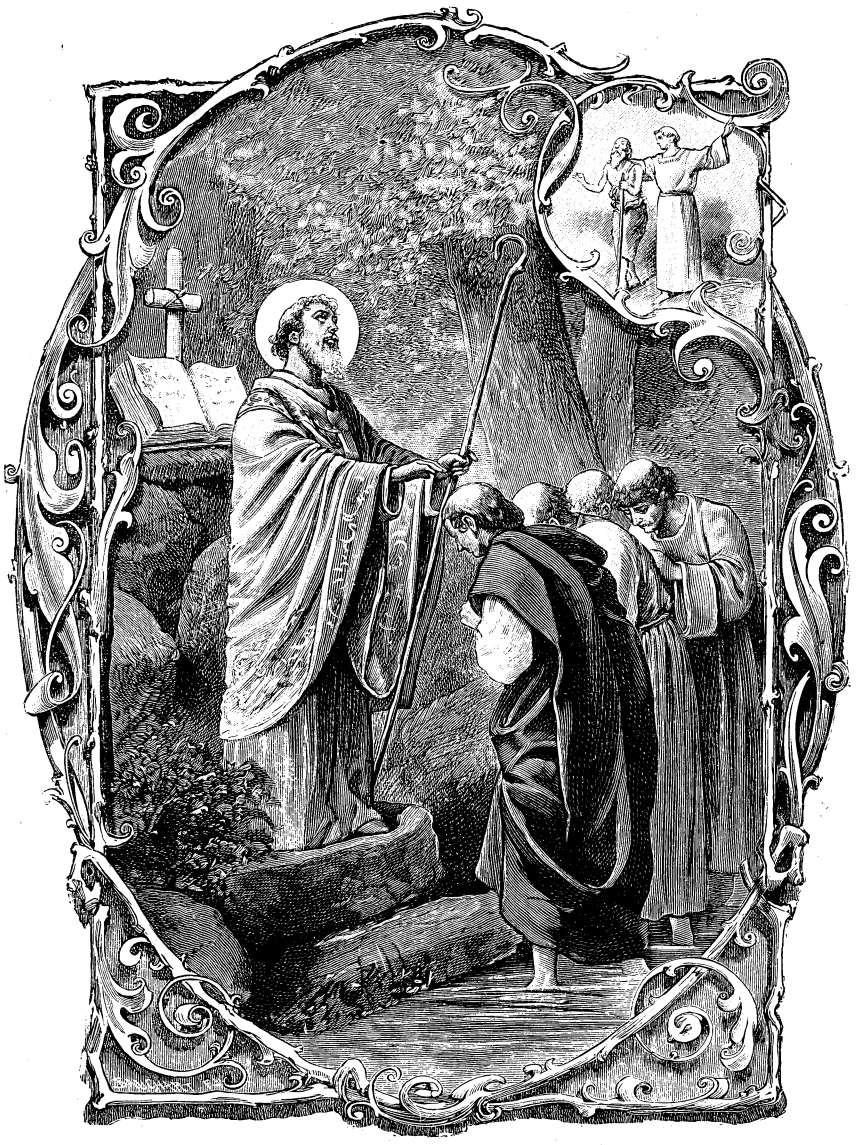
Au III^e^ siècle, le *cimetière de Calixte* était la sépulture ordinaire des papes : aussi, tandis que les corps des diacres saints Félicissime et Agapit furent laissés au cimetière de Prétextat, témoin de leur martyre, celui de saint Sixte fut transporté dans la crypte où reposaient déjà les restes de la vierge sainte Cécile. Le pape saint Damase plaça plus tard une inscription au-dessus de son tombeau en l'honneur de l'illustre martyr (1).

(1) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 247; t. II, p. 23 et 89.



SAINT EXUPÈRE, PREMIER ÉVÊQUE DE BAYEUX

Fête le 1er août.



Saint Exupère conférant le baptême à Régnobert. — Zénon et Révérend ses nouveaux disciples. — Un miracle de Régnobert disciple de saint Exupère.

DE ROME A ATHÈNES

Le messager de paix, le héraut de l'Évangile destiné par le Sauveur à illuminer des clartés de la vraie lumière les collines de Bayeux et toute la contrée dont cette ville fut la capitale, est connu dans l'histoire sous le nom de saint Exupère ou Spire. Il naquit à Rome, alors la capitale politique du monde; mais on ne sait pas exactement en quelle année. Quelques-uns pensent que ce fut au IVe siècle; d'anciennes traditions placent, au contraire, sa naissance au Ier siècle, au temps même des apôtres.

Noble de race, Exupère était plus noble encore par la beauté de son visage et les saintes œuvres de sa foi. Sans croire outre mesure à l'existence des noms fatidiques, nos pères avaient remarqué que le Dieu, qui nombre les étoiles et donne à chacune d'elles leur nom, indique ou transforme parfois les noms de ceux qu'il réserve pour une mission spéciale. Ainsi Abram et Saraï, parents du peuple choisi, se font appeler Abraham et

Sara; le conducteur d'Israël dans la terre promise est nommé Josué, c'est-à-dire Sauveur; Simon, chef de l'Église, devient Pierre parce que sa foi et son autorité devaient être inébranlables et soutenir toute l'Église jusqu'à la consommation des siècles. Le nom d'Exupère a paru aussi à quelques-uns comme un présage mystérieux. Son nom lui fut donné, disent les auteurs modernes qui ont écrit sa vie, parce qu'il devait surpasser les autres en vertu et en sainteté : « *Quod alios exuperat* ».

On ne le vit jamais dans son enfance s'adonner aux frivoles amusements de la jeunesse ; la prière, la retraite, le silence, la mortification étaient ses délices. Il avait une si tendre charité envers les pauvres qu'on a pu dire de lui qu'il n'avait jamais rencontré quelqu'un dans la peine sans mettre tous ses soins à le soulager.

Ses parents, touchés des heureuses dispositions de leur fils, n'oublièrent rien pour lui donner une éducation digne de leur haute situation. Ils l'envoyèrent donc à Athènes, qui était, à cette époque, le rendez-vous de l'élite de la jeunesse romaine, désireuse de s'instruire dans la littérature et l'éloquence. Exupère s'y livra avec une ardeur infatigable à l'étude des lettres. Ses progrès dans la science et la vertu furent si remarquables qu'il s'attira l'estime et l'admiration de tous. C'est dans cette ville qu'il se lia avec les convertis de saint Paul dont il devait être plus tard l'associé dans l'évangélisation des Gaules.

LA CONQUÊTE SPIRITUELLE DU MONDE

De la cité impériale, et semblables à des artères propres à porter dans le monde romain succombant sous les ans et les vices, une sève nouvelle, partaient vingt voies larges et commodes. En les construisant, le génie romain ne pensait qu'aux légions et aux colonies, ces deux grands moyens de domination et de conquête : Dieu les préparait pour d'autres soldats et pour d'autres dominateurs.

La barque de l'Église, ballottée sur la mer du monde, n'avait plus pour pilote le bienheureux Pierre; sa mort si humble et pourtant si glorieuse avait mis fin à son apostolat personnel, mais son autorité, qui doit durer jusqu'à la fin des siècles, était passée aux mains de ses successeurs, saint Lin, et bientôt après saint Clément. De Rome, comme d'un centre élevé, Clément, devenu chef de l'Église, se demandait jusqu'où il pourrait étendre le règne de son Dieu. Autour de lui il y avait tant de moissons jaunissantes qui n'attendaient que la venue des travailleurs ! La parole du Sauveur : *Enseignez toutes les nations*, retentissait toujours pour entretenir son zèle; les chemins de la Gaule étaient ouverts devant lui; déjà saint Pierre y avait lancé des missionnaires; mais iis ne suffisaient pas à ce vaste champ, et saint Clément résolut d'en envoyer d'autres.

Denys fut le chef de cette expédition qui comprenait douze prêtres et évêques, parmi lesquels Exupère.

Le bouclier de la foi et le glaive de la parole de Dieu étaient les seules armes de ces nouveaux conquérants qui n'épargnèrent, pour obéir au pape qui les avait choisis, ni leurs sueurs ni leur sang.

L'APOTRE DE BAYEUX

Arrivés au centre des Gaules, ils se divisèrent, se partageant entre eux cette portion du champ du Seigneur. Les provinces méridionales avaient déjà été parcourues par les envoyés de saint Pierre. Les nouveaux apôtres se dirigèrent surtout vers le Nord. Pendant que saint Denys se fixait à Paris, saint Rieul s'avançait jusqu'à Senlis, saint Lucien jusqu'à Beauvais, saint Sanctin jusqu'à Meaux.

« En la distribution qui fut faite alors des pays voisins de la mer Océane, dit un chroniqueur, la Neustrie, appelée aujourd'hui la Basse-Normandie, échut à Exupère. La capitale militaire, religieuse et commerciale de cette contrée, était alors *Augustodurum* (Bayeux). »

Le bréviaire de Séez nous apprend qu'à l'arrivée d'Exupère à Bayeux, on savait déjà, sans le connaître personnellement, quelles vertus nouvelles il avait montrées, ainsi que Denys et les autres envoyés du Pontife Romain, à Auxerre et à Paris. N'avait-il pas puisé, en effet, près de saint Clément, à la source même de l'apostolat, la doctrine et le zèle ?

En cette pleine moisson, dit une vieille chronique, le travail surabondait. Exupère s'y donna tout entier. Malgré les résistances de son corps surmené par des courses apostoliques, il ne voulut jamais se livrer au repos. Les verges et le fouet de la mortification achevaient de purifier ce cœur dévoré du zèle du salut des âmes.

Aussi Dieu ne dédaigna pas cette supplication de son serviteur : « Seigneur, vous avez été le Maître caché de ma jeunesse, et jusqu'à présent j'ai publié vos merveilles, j'en parlerai jusqu'aux jours de ma vieillesse. Ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu, jusqu'à ce que j'aie révélé votre puissance à tous ceux qui viendront vers moi. »

Devenu pêcheur d'hommes, Exupère sut attirer dans ses mystérieux filets une multitude d'âmes.

EXUPÈRE EST SACRÉ ÉVÊQUE

Le saint missionnaire fut sacré évêque de Bayeux, par saint Denys, saint Martial et saint Saturnin. Une puissance nouvelle éclata dès lors en lui; ses vertus furent l'appât mystérieux qui attira les âmes au divin bercail. Le Dieu qu'il annonçait montrait sa supériorité sur les fausses divinités, par la perfection morale qu'il développait sans cesse dans son apôtre. La vie d'Exupère était une vivante et continuelle prédication et la confirmation de sa doctrine. « La pureté de sa vie, dit J. de la Barre, dans son livre des antiquités de Corbeil, la splendeur de ses vertus et la charité qu'il exerçait envers les pauvres lui firent acquérir l'amitié du peuple neustrien. Cette pureté à laquelle on n'était pas habitué, puisque Vénus avait ses autels à Bayeux, parut presque surhumaine, d'autant plus qu'Exupère en confiait la garde à la mortification et à la pénitence, inconnues, elles aussi, des mœurs antiques. »

L'impression que les païens en reçurent fut une impression salutaire, amenant la conviction dans les esprits et la sainteté dans les mœurs. Si nous joignons à la sainteté de la vie et à l'onction des discours, la force surnaturelle du caractère épiscopal et du don des miracles, il n'est pas étonnant que de riches personnages, comme Régnobert, gouverneur du Bessin et de Noron, que des savants, comme le druide Zénon et Révérend, n'aient pas hésité à embrasser la foi du saint évêque.

Dieu, qui est riche en miséricordes, avait détaché le riche seigneur des vanités inséparables de sa position, voie dangereuse, tout ouverte devant lui; il l'avait rendu modeste au sein des richesses, doux au milieu des enivrements du pouvoir, ennemi de la vie molle, malgré sa santé délicate et la distinction de sa race. Son esprit sérieux et pénétrant, heureux d'approfondir la doctrine nouvelle qu'Exupère prêchait avec un si grand zèle, en fit la première conquête et le premier catéchumène du saint évêque. Plus tard, il donna son courtil d'Arthenay à l'église de Bayeux. On y bâtit la maison épiscopale près de l'oratoire qu'Exupère avait élevé à la Très Sainte Vierge pour y réunir son petit troupeau.

Comme toutes les œuvres bénies de Dieu, la petite chrétienté de Bayeux eut des commencements très humbles, et n'avança que lentement.

Zénon, le plus habile de tous les prêtres de Bélénus, avec une bonne foi entière qui ne cherchait qu'à se soumettre à la vérité, avait essayé, dès le début de la prédication d'Exupère, « de lier la parole divine » dans celui que Dieu en avait fait « le semeur ».

La prudence et la sainteté d'Exupère, la foi qui donnait à ses discours une sincérité et une conviction indéniables, la beauté doctrinale de l'Évangile qu'il annonçait, dissipèrent bientôt les objections de Zénon. Une fois que la parole de Dieu « plus pénétrante que le glaive à deux tranchants » fut entrée victorieusement dans son âme, elle ne lui laissa plus de repos. Il fut bientôt convaincu, et le baptême achevant ce que Jésus et la parole d'Exupère avait commencé, Zénon s'unit à Régnobert et à Révérend. Tous trois se mirent sous la conduite d'Exupère et se firent ses humbles disciples.

Sous l'impulsion du Saint-Esprit qui leur faisait trouver mille douceurs dans le joug de la foi chrétienne, plus honorable et plus léger que le joug qu'ils avaient porté jusqu'alors au service des idoles, ces nouveaux convertis se mirent avec ardeur à blesser les âmes du même trait salutaire qui les avait atteints.

Alors, Exupère, pour les attacher davantage au Dieu « qui blesse et qui guérit », les choisit pour coopérateurs et, de ses mains épiscopales, éleva au sacerdoce Révérend dont il admirait la prudence et le zèle. Il confia à Zénon la charge du diaconat. Régnobert reçut les fonctions de portier. Plus tard, Zénon devint archidiacre, et vécut si pieusement que l'Eglise l'a mis au catalogue des saints. Quant à Régnobert, il fut le successeur d'Exupère sur le siège de Bayeux.

La maladie ou la mort pouvait venir, Exupère avait consolidé son œuvre, il avait désormais des coopérateurs sur lesquels il pouvait se reposer. La fermeté de leur vertu, la persévérance de leur zèle, l'édification qu'ils donnaient aux populations les rendaient dignes, malgré leur conversion récente, d'être rangés en dehors des néophytes, parmi ces hommes d'une maturité précoce et d'une sagesse éprouvée capables d'être les guides et les pères de leurs frères dans la foi.

MIRACLES DE SAINT EXUPÈRE

Un jour que Régnobert allait annoncer l'Évangile suivant sa coutume, dans les environs de Bayeux, il fit la rencontre d'un aveugle de naissance qui était assis à la porte d'un temple ruiné des idoles. Le malheureux avait l'espérance d'obtenir sa guérison de ces fausses divinités.

Régnobert lui ayant fait connaître l'impuissance des faux dieux, lui persuada qu'il fallait s'adresser au seul Dieu tout-puissant, le souverain Maître du ciel et de la terre. « Venez, lui dit-il, trouver le saint évêque de Bayeux, il vous ouvrira les yeux de l'âme et du corps.

— Je le veux bien, répondit aussitôt l'aveugle, mais je n'ai personne pour me conduire.

— Je vous conduirai moi-même, reprit Régnobert. »

Ils se mirent donc en route; mais, à peine avaient-ils fait quelques pas que les yeux de l'aveugle s'ouvrirent. Ce miracle effraya Régnobert, il craignait qu'on ne lui en attribuât l'honneur. Exupère s'en réjouit, car il voyait, comme autrefois Élie pour Élisée, son double esprit rejaillir sur ses disciples.

Le saint évêque délivra à deux reprises différentes sept possédés. Ses armes étaient la prière prolongée, la pénitence et le signe de la Croix.

Ces prodiges furent suivis d'une foule de conversions dans le pays de Bayeux et dans les contrées environnantes, car le zèle d'Exupère le portait à répandre le plus loin possible les lumières de la foi.

« Enfin, nous dit M. de la Barre, l'âge et le temps conduisirent Exupère au tombeau; son âme se présenta pure et nette devant son juge. Une fièvre lente et continue achève ce que ses austérités et ses pénibles travaux avaient commencé depuis longtemps..... il prie le Père des miséricordes d'avoir soin de son troupeau et de lui donner un successeur qui soit digne de continuer l'ouvrage qu'il a commencé. »

Une dernière fois, il bénit son peuple. Muni des sacrements de l'Église, il lève ses yeux vers le ciel, l'éternel et unique trésor qu'il désire pour lui et pour toutes ces âmes auxquelles il a consacré sa vie. Il adresse à Dieu sa dernière oraison, et l'offrande suprême de toutes ses œuvres et de ses derniers instants. Ses clercs priaient autour de lui lorsqu'il s'endormit dans la paix du Seigneur et alla recevoir enfin cette couronne immortelle, qu'au plus fort de la fièvre

les anges étaient venus lui promettre au nom du Seigneur. C'était le 1er août.

« L'Église perdit en ce grand serviteur de Dieu l'une de ses plus belles lumières; la ville de Rome, l'un de ses plus grands prélats; Bayeux, son premier évêque; la Normandie, son apôtre, et toute la France, son ornement. »

C'est en ces termes qu'un historien conclut la vie qu'il nous a donnée de saint Exupère.

Le corps du saint évêque fut inhumé par saint Régnobert sur une petite colline, hors de la ville. On y éleva une petite chapelle qui, dans la suite des temps, devint une paroisse. Chose étonnante! on n'a jamais pu y enterrer, parce que la terre, par respect pour le grand serviteur de Dieu, rejetait les corps qu'on voulait y déposer.

LE CULTE DU SAINT ÉVÊQUE

Le tombeau de saint Exupère devint bientôt un lieu de pèlerinage; la puissance du saint évêque, en effet, s'y manifestait par d'éclatants prodiges. Bientôt même, l'affluence des pèlerins devint si grande, qu'on fut obligé de transférer le saint corps dans l'église Sainte-Marie qu'il avait fondée. Mais il n'y devait pas rester longtemps.

L'an 863, sous le règne de Charles le Chauve, les Normands commettaient d'horribles dévastations sur les côtes de la Neustrie; les fidèles et les prêtres transportèrent le précieux dépôt dans un château-fort du Gastinois, appelé Palluau. Le château, situé à trois lieues de Corbeil, appartenait au comte Haymon. Le corps de saint Exupère y demeura jusqu'en 943, sous le règne de Louis d'Outremer.

Cependant, le château de Palluau ne parut ni assez convenable, ni assez fortifié pour garder les richesses que les populations apportaient autour des saintes reliques. Les forces humaines avaient été si souvent impuissantes contre les envahisseurs qu'il fallait bien compter sur un secours céleste. D'autre part, les divisions politiques qui armaient Hugues de France et Louis d'Outremer l'un contre l'autre, l'intervention de l'empereur Othon dans ces querelles, les guerres de seigneur à seigneur, eussent facilité un coup de main sur un lieu devenu le témoin des miséricordes divines. Le comte de Corbeil vint donc, sous prétexte de se venger d'Haymon, assiéger Palluau, le prit, laissa à ses soldats les biens meubles, et se réserva les reliques.

Il les fit transporter avec une pompe extraordinaire à son château de Corbeil. Elles y demeurèrent jusqu'à ce que l'église qu'il faisait bâtir fût achevée. C'est dans cette église qu'elles sont toujours restées depuis. Elles avaient donc enfin trouvé ce qu'un auteur appelle un asile assuré au cœur du royaume. Corbeil devait, en effet, réaliser pour saint Exupère tout ce que l'ingénieuse devise qui rappelait son nom promettait aux souverains qui lui avaient donné des armoiries: *Cor bello paceque fidum.* Son cœur devait rester fidèle à Exupère dans la paix comme dans la guerre.

Un collège de chanoines avec un abbé à leur tête fut établi pour veiller sur ce saint dépôt dont le Martyrologe de France marque au 28 d'avril la réception à Corbeil.

Les rois de France comblèrent de leurs faveurs le chapitre de saint Exupère. Les peuples attirés par les prodiges accomplis par le saint évêque n'ont cessé d'entourer de leur vénération et de leur confiance ses saintes dépouilles.

PRIÈRE

Dieu, qui vous êtes servi du bienheureux Exupère, votre Confesseur et votre Pontife, pour répandre les lumières de la foi dans le cœur de vos fidèles, accordez-nous, s'il vous plaît, la grâce de suivre ses avis salutaires et d'imiter les saints exemples de sa vie. Ainsi soit-il.

LE SAINT VIEILLARD ÉLÉAZAR

LES SEPT FRÈRES MACCHABÉES ET LEUR MÈRE, MARTYRS A ANTIOCHE DE SYRIE

Fête le 1er Août.

Les sept frères Macchabées et leur mère.
(Bible de Schnorr, Schulgen, Paris.)

PERSÉCUTION D'ANTIOCHUS ÉPIPHANE

Antiochus III, surnommé l'*Illustre* ou *Epiphane*, et par ironie *Epimane* ou le *Frénétique*, régnait sur la Syrie, l'an 144 des Grecs, qui correspond à l'an 145 de l'ère judéo-macédonienne. Ce prince ambitieux avait tenté vainement de s'emparer de l'Egypte. Au retour de cette humiliante équipée, il trouva les juifs disposés à abandonner son alliance. Cette défection l'irrita profondément : avide de vengeance, il poussa son armée sur la Palestine et s'empara de Jérusalem.

Le barbare donna l'ordre à ses soldats de tuer tous ceux qu'ils rencontreraient; il fut fidèlement obéi, et, après trois jours de carnage, on comptait jusqu'à quatre-vingt mille morts. De plus, quatre mille juifs furent emmenés captifs. Antiochus poussa l'audace jusqu'à entrer dans le temple et porter sur les vases sacrés une main sacrilège. Il souilla les ornements et profana les monuments de la piété des rois et des peuples.

Ce sacrilège accompli, il quitta Jérusalem et s'en retourna promptement à Antioche, emportant avec lui un riche butin.

Mais, en partant, il laissait dans la Judée des gouverneurs, avec mission de tourmenter le peuple. Jérusalem reçut pour maître Philippe le Phrygien, plus cruel encore que son prince. Le roi de Syrie ne s'en tint pas là; il envoya contre les juifs l'impie Apollonius avec une armée de vingt-deux mille hommes. Ce général simula hypocritement la paix; mais, tandis que le peuple célébrait le saint jour du sabbat, il ordonna à ses gens de prendre les armes et courut par toute la ville à la tête de ses soldats. Ce jour-là, il massacra un grand nombre de juifs dans la force de l'âge et s'empara des femmes et des enfants pour les vendre.

Fier de ces premiers succès, Antiochus lança, vers la fin de l'année, un édit qui ordonnait aux juifs d'abandonner les lois de Dieu et de leurs pères. Puis il envoya en Judée un vieux prêtre

des idoles pour consacrer à Jupiter Olympien le temple de Jérusalem et celui du mont Garizim à Jupiter Hospitalier.

Aussitôt l'on vit fondre sur le peuple un déluge de maux. Les sacrifices étaient interdits dans le temple de Jéhovah, la débauche et la dissolution régnaient partout, l'autel était couvert de viandes impures, le sabbat violé, les fêtes solennelles supprimées, les pratiques de la religion juive abolies et prohibées sous les peines les plus terribles. C'est ainsi que deux femmes accusées de leur fidélité à la loi de Moïse furent conduites à travers la ville et précipitées du haut des murailles.

D'autres juifs s'étant réunis dans des cavernes pour célébrer secrètement le sabbat, furent livrés aux flammes par l'ordre du cruel gouverneur de Jérusalem.

MARTYRE D'ÉLÉAZAR

La persécution ne fut pas moins violente dans la ville d'Antioche, capitale de la Syrie et métropole de l'Orient, où se trouvait alors le tyran lui-même.

Une des premières victimes fut un saint vieillard, nommé Eléazar, l'un des premiers docteurs de la loi, et aussi vénérable par sa vertu que par son âge avancé. Il était prêtre de la race d'Aaron et de la famille de Jarib, la plus considérable des familles sacerdotales.

Un porc venait d'être immolé aux dieux d'Antiochus, et on pressait Eléazar de manger de cette viande déclarée impure par la loi mosaïque; on voulait même lui ouvrir la bouche par force. Mais le vieillard préféra une mort glorieuse à une vie criminelle, et il marcha résolument vers le lieu du supplice. Il aimait mieux souffrir que de vivre après avoir apostasié. Touchés d'une mauvaise compassion, ses amis le prirent à part et le supplièrent d'accepter en secret des viandes que la loi lui permettait de manger afin qu'on pût feindre qu'il avait obéi aux ordres du roi et qu'on le sauvât ainsi de la mort.

Eléazar demeura quelque temps en silence. Il songeait à la dignité de son âge et de ses cheveux blancs, à sa vie innocente et sans tache. « Non, s'écria-t-il, plutôt la mort que cette dissimulation qui déshonorerait ma vieillesse. Si les jeunes gens savaient qu'Eléazar s'est fait apostat à l'âge de quatre-vingt-dix ans, mon exemple les pervertirait, et j'emporterais dans le tombeau, avec la malédiction de Dieu, une tache honteuse et l'exécration des hommes sur ma vieillesse. S'il est présentement en mon pouvoir d'éviter les supplices des hommes, pourrai-je, pendant ma vie ou après ma mort, échapper à la main du Tout-Puissant? Mais si je meurs fidèle, je couronne dignement ma vieillesse, et je laisse en même temps aux jeunes gens un exemple de fermeté, en souffrant avec courage pour la cause sainte et les lois sacrées de Dieu. »

Aussitôt les soldats s'emparèrent de lui et le traînèrent au supplice. « Seigneur, disait en gémissant la noble victime chargée de coups, vous qui avez une science toute sainte, vous savez que j'aurais pu échapper à la mort. Mais c'est avec joie que j'endure les tourments pour votre saint nom que je crains et révère. »

Il mourut en laissant à toute la nation ce magnifique exemple de vertu et de fermeté.

LES FRÈRES MACCHABÉES

Pendant la même persécution d'Antiochus Epiphane, on amena devant le tyran, à Antioche, une femme courageuse nommée Salomona ou Salomonida et ses sept fils. D'après l'historien Josèphe, ils étaient du bourg de Susandre. L'aîné s'appelait Macchabée, le second Abel ou Aber, le troisième Machir, le quatrième Judas, le cinquième Achaz, le sixième Areth ou Arath, et le septième Jacob. On les honore cependant tous les sept sous le nom de Macchabées, soit à cause de l'aîné, soit parce que leur courage leur mérita ce nom qui signifie *vaillant dans le combat.*

Le roi impie voulut les contraindre à manger des viandes impures et à violer ainsi la loi divine; devant leur refus, il les fit battre de verges et de lanières de cuir.

« Que demandes-tu? lui dit l'aîné, et que cherches-tu à apprendre de nous? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois de Dieu et de notre pays. »

Irrité de ce courageux langage, Antiochus fit préparer des chaudières ardentes : sur son ordre, on coupa la langue, les extrémités des mains et des pieds à celui qui venait de parler et on lui arracha la peau de la tête. Malgré ce traitement inhumain, le jeune martyr respirait encore, on le jeta alors dans une chaudière ardente pour l'y rôtir tout vivant.

Sa mère et ses frères, témoins de cette scène barbare, s'encourageaient mutuellement à donner généreusement leur vie. « Le Seigneur, disaient-ils, nous verra et se consolera en nous, selon les paroles du cantique de Moïse : *Dieu sera consolé dans ses serviteurs.* »

Le premier étant mort, les bourreaux s'emparèrent du second, et, après lui avoir arraché la peau de la tête avec les cheveux, lui demandèrent de choisir entre les tourments et les viandes qu'on lui présentait. « Je ne mangerai pas », répondit-il dans la langue de ses pères. Et il subit les mêmes supplices que son frère aîné. Etant sur le point de rendre l'âme, il dit au roi : « Prince impie, tu nous ôtes la vie présente, mais le Roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, nous qui serons morts pour la défense de ses lois. »

Le troisième fut alors amené et on lui demanda sa langue et ses mains pour les couper. Il les présenta aussitôt en s'écriant avec confiance : « Ces membres, je les ai reçus du ciel, mais je les méprise maintenant pour l'honneur de la loi divine, et j'ai la ferme espérance que Dieu me les rendra un jour. »

Un tel courage excitait l'admiration du tyran lui-même, mais sa haine voulait encore d'autres victimes. Le quatrième des fils de Salomona fut appliqué au même supplice que les premiers : « Il nous est bon, dit-il à Antiochus, de mourir de la main même des hommes, dans l'espérance que Dieu nous rappellera un jour à l'existence, mais pour toi ta résurrection ne sera point celle de la vie. »

Le cinquième, torturé à son tour, fixa ses regards sur le roi : « Tu fais ce que tu veux, lui dit-il, car tu as reçu le pouvoir parmi les hommes, bien que toi-même tu ne sois qu'un homme mortel, mais ne crois pas que Dieu ait abandonné notre nation, attends seulement un peu, et tu verras quelle est la grandeur de sa puissance et de quelle manière il te châtiera toi et ta race. »

Après lui, le sixième fut conduit au supplice; près de mourir, il dit : « Ne te fais pas illusion, misérable! si Israël est ainsi traité, c'est qu'il l'a mérité par ses péchés; ses crimes ont attiré sur lui des fléaux si épouvantables. Mais, ajouta-t-il,

Cruautés d'Antiochus.
(Bible de Schnorr, Schulgen, Paris.)

ne crois pas rester impuni, toi qui as voulu combattre contre Dieu. »

LA MÈRE DES MARTYRS

Au milieu de ces sanglants spectacles, rien n'était beau comme de voir la patience et la générosité de la mère de si admirables fils : elle contemplait d'un œil ferme le supplice de ses enfants, tous ravis par le glaive en un seul jour, et elle se consolait dans l'espérance de la vie immortelle qui les attendait.

Elle exhortait les martyrs l'un après l'autre, et leur disait : « Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein; car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ce n'est pas moi qui ai réuni vos membres; c'est le Créateur du monde qui, ayant fait l'homme à sa naissance, comme il a fait toutes choses, vous rendra, dans sa miséricorde, l'esprit et la vie que vous sacrifiez pour obéir à sa loi sainte. »

REGARDE LE CIEL, MON FILS

Cependant, Antiochus, couvert de honte en se voyant vaincu par la constance de ces enfants, voulut au moins gagner le septième, que la faiblesse de l'âge semblait rendre incapable de résistance : il essaya d'abord de le gagner par des caresses, et lui promit richesses et dignités, s'il voulait se prêter à ses volontés. Le voyant inébranlable, le tyran chercha à persuader à sa mère de lui inspirer des sentiments propres à le sauver.

L'héroïque femme répondit qu'elle allait lui persuader ce qui lui était le plus avantageux; puis, s'inclinant vers son enfant, elle lui dit dans la langue de sa patrie :

« Mon fils, aie pitié de moi, qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai nourri trois ans de mon lait, et qui t'ai élevé jusqu'à cette heure. Je t'en conjure, mon fils, regarde le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, et sache que Dieu les a tirés du néant comme tout le genre humain. Ne crains donc pas ce cruel bourreau, sois digne de tes frères, qui t'ont précédé dans la mort, et supporte les supplices, afin que je te retrouve avec eux dans le sein de la miséricorde divine que nous attendons. »

Comme elle parlait encore, le jeune homme s'écria : « Qu'attendez-vous de moi? Je n'obéis pas au commandement du roi, mais au précepte de la loi. Et toi, dit-il au tyran, toi, l'auteur de tous nos maux, tu n'éviteras pas la main de Dieu. Nous, c'est en punition de nos fautes que nous souffrons ces maux passagers, et si le Seigneur notre Dieu nous corrige et nous châtie maintenant comme un père, bientôt il nous accordera le pardon. Mais toi, tyran cruel et barbare, toi le plus pervers de tous les hommes, ne te flatte pas dans ta colère de vaines espérances. Dieu est tout-puissant, il voit tout, et tu n'es pas à l'abri de sa sentence. Il est vrai que mes frères ont enduré quelques tourments, mais enfin ils

en sont quittes, et ils se reposent maintenant dans l'attente de la vie éternelle. Pour toi, il n'en sera pas ainsi, car voici que la justice de Dieu prépare à ton orgueil les châtiments qu'il mérite. J'abandonne volontiers, comme mes frères, mon corps et mon âme pour la défense de la loi, et je prie Dieu d'avoir pitié de notre nation. »

Le roi, exaspéré par les paroles de cet enfant, lui fit subir des traitements plus barbares qu'à tous les autres. Il mourut dans la pureté de son innocence.

Enfin la mère, déjà sept fois martyre et sept fois couronnée, souffrit aussi la mort après tous ses enfants.

CULTE ET RELIQUES

La Sainte Eglise rend aux martyrs juifs d'Antioche des honneurs exceptionnels : elle a inséré leur mémoire dans son martyrologe et dans son office liturgique, ce qu'elle n'a point fait pour Jérémie, Isaïe et les autres martyrs de l'Ancien Testament. Elle a voulu par là proposer à ses enfants un admirable exemple de courage, d'héroïsme et de fidélité à la foi traditionnelle.

Les plus grands Docteurs de l'Eglise, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Bernard, ont chanté les louanges de ces martyrs. Les Macchabées ont souffert, il est vrai, avant la venue de Jésus-Christ, mais c'est pour eux un nouveau titre de gloire. « Si ces âmes généreuses, dit saint Augustin, ont enduré la mort avec une telle constance avant la Passion du Fils de Dieu, sans être encouragés par la vue de sa croix et par l'exemple de ses souffrances, que n'eussent-elles pas fait si Jésus-Christ eût souffert avant elles et qu'elles se fussent senties obligées de lui donner corps pour corps, sang pour sang et vie pour vie ! »

Les Saints Pères, les fastes sacrés de l'Eglise orientale et de l'Eglise occidentale assignent presque unanimement la ville d'Antioche comme le lieu du martyre et du tombeau des Macchabées.

Jean Malalas, contemporain de l'empereur Justinien, dans sa chronique d'Antioche, se fait l'interprète de la tradition locale : il raconte que le vieillard Eléazar et les Macchabées furent martyrisés un peu en avant de la ville, sur la montagne *toujours gémissante*, en face du mont Cassius, et que, un peu plus tard, sur la demande de Judas Macchabée, les restes des martyrs furent déposés au *Cerateum*, où se trouvait la synagogue des juifs. La Sainte Ecriture est loin d'être défavorable à ce récit : le second livre des Machabées nous apprend, en effet, que Judas obtint tout ce qu'il sollicita du successeur d'Antiochus. D'après ces données, le lieu du martyre serait la partie occidentale du mont Silpius, et le tombeau aurait eu sa place sur le penchant du Stauris, à l'est de la cité.

Au IVe siècle, la synagogue du *Cerateum*, dépositaire des reliques des martyrs, passa vraisemblablement aux mains des chrétiens, qui lui substituèrent une basilique chrétienne. Les restes d'Eléazar et des Macchabées y furent honorés jusqu'au VIe siècle. A partir de l'an 551, on ne trouve plus trace de leurs reliques à Antioche, tandis que Constantinople, puis Rome, se font gloire successivement de les posséder. Or, à cette époque, c'est-à-dire vers l'an 551, la capitale de la Syrie fut détruite par un tremblement de terre, qui renversa ses édifices sacrés. Il est naturel de penser que l'empereur Justinien, bien connu pour son zèle à enrichir Constantinople des reliques des saints, y fit alors transporter celles des sept frères, de leur mère et du saint vieillard Eléazar.

Ces reliques furent transférées à Rome vers l'an 555 et déposées dans la basilique Eudoxienne ou basilique de Saint-Pierre-ès-liens. On les y a retrouvés en septembre 1876, sous les gradins du maître-autel, dans un sarcophage de marbre intérieurement divisé en sept compartiments, et que les archéologues font remonter au IVe ou au Ve siècles. Chacun des compartiments contenait une couche de cendres et quelques ossements.

La ville de Cologne possède aussi quelques reliques des martyrs de la persécution Antiochienne.

SOURCES CONSULTÉES

Sainte Bible. — IIe *liv. des Macchabées*, ch. VI et VII.

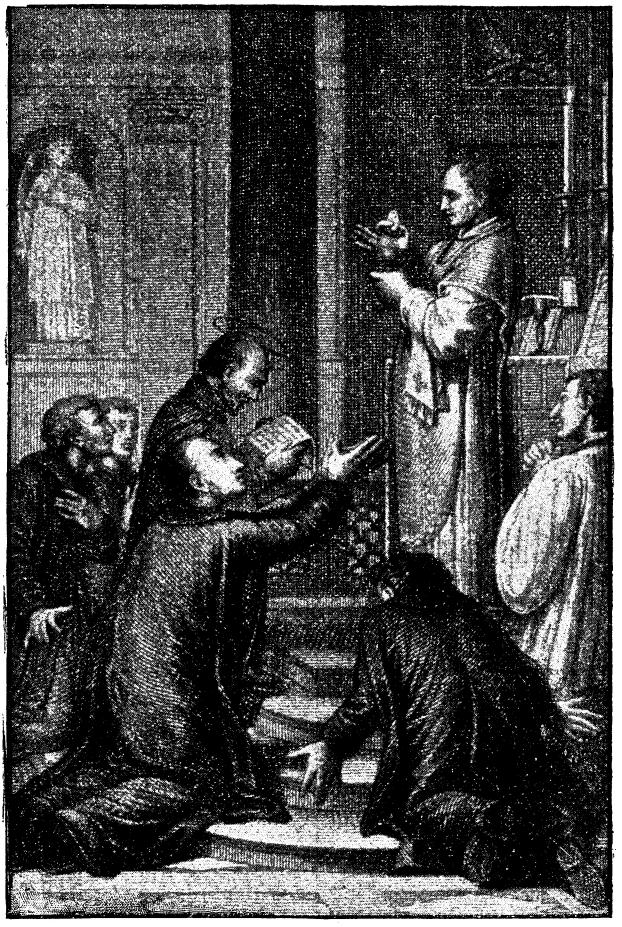
Le lieu du martyre et du tombeau des Macchabées, étude par S. Em. le cardinal RAMPOLLA DEL TINDARO, supplément au numéro 14 de la Revue *Il Bessarione*.

LE BIENHEUREUX PIERRE LEFÈVRE

PREMIER COMPAGNON DE SAINT IGNACE DE LOYOLA

13 AVRIL 1506 — 1er AOUT 1546

Fête le 1er ou le 15 Août



Sur la colline de Montmartre, saint Ignace et ses compagnons prononcent leurs vœux entre les mains du bienheureux Lefèvre.

LE BERGER APOTRE

La Savoie est une terre féconde en saints et en grands hommes : et tout ce qu'elle a produit de meilleur, a toujours été pour l'Eglise et pour la France. A toutes les époques de notre histoire nationale, nous voyons la *province sœur* nous fournir son contingent d'illustrations; à toutes les grandes pages de l'histoire de l'Eglise, la Savoie inscrit le nom d'un de ses glorieux enfants. Saint Ignace veut fonder la Compagnie de Jésus qui doit lutter si vaillamment contre le protestantisme : la Savoie lui donne le Bienheureux Lefèvre, son premier soldat et son premier prêtre. — C'est là, au hameau du Villaret, dans le diocèse d'Annecy, que le P. Pierre Lefèvre, ou Favre, naquit le 13 avril 1506, de parents vertueux, mais peu favorisés des biens de la fortune.

Sa pieuse mère lui apprit les vérités et les préceptes de la religion : le jeune Pierre se mit à les enseigner à son tour aux petits bergers du Villaret, en gardant ses brebis. Bien plus, les

jours de fête, il les réunissait autour de lui, et s'asseyant sur une grosse pierre qui lui servait de chaire, ce prédicateur de six ans leur faisait réciter le catéchisme et leur expliquait les mystères de la religion, avec une grâce et une clarté merveilleuses. Bientôt, les habitants du village, hommes et femmes, attirés par les prédications du petit Pierre, se joignirent à ses jeunes auditeurs; et après l'avoir ouï, tous disaient que cet enfant serait un jour *un grand apôtre et un grand saint.* Il avait à peine sept ans, et il jeûnait déjà deux fois par semaine.

PREMIÈRES ÉTUDES — IL PART POUR PARIS

Selon toutes les apparences, la vie obscure, innocente et paisible des champs, devait être celle du jeune berger du Villaret. Mais Dieu qui avait sur lui d'autres vues, lui inspira le désir d'acquérir une instruction plus étendue : il avait alors dix ans. Ce désir devint même si vif qu'il perdit le sommeil et le repos, en pensant aux obstacles qui s'opposaient à la réalisation de ses vœux. Enfin son affliction, ses larmes contraignirent ses parents à le mettre au collège. En quelques années, il possédait les lettres humaines et la philosophie; mais son désir de s'instruire n'avait fait que grandir, et après bien des instances, il obtenait, de ses parents, la permission d'aller terminer ses études à Paris, où affluaient des étudiants de toutes les parties de l'Europe. Il avait alors dix-neuf ans. Au collège, dont il suivait les cours, il se lia avec deux gentilshommes espagnols, François-Xavier et Ignace de Loyola; il les édifiait par la solidité de sa vertu et la simplicité de ses manières.

ÉPREUVES ET TENTATIONS — LA VOIX DE DIEU

Lefèvre avait apporté à Paris une grande innocence de mœurs, une conscience délicate; dans la brillante capitale, il rencontra des occasions de tentations qu'il n'avait même pas soupçonnées jusqu'alors. L'extraordinaire vigilance qu'il porta, dès ce moment, sur ses pensées, sur tous les mouvements de son âme, fut la sauvegarde de sa vertu, mais elle devint pour lui une source de craintes, de troubles, de scrupules, de toutes sortes de peines morales. Il craignait d'avoir négligé le soin de son âme, d'avoir commis des fautes que sa négligence aurait laissé passer inaperçues, de n'avoir pas gardé à Dieu la fidélité promise. Pour se punir des négligences passées, autant que pour se préserver des tentations du présent, il s'imposait de rudes mortifications, des jeûnes, des macérations et d'autres pénitences.

Mais son état ne fit que s'aggraver et devint bientôt si intolérable qu'il ne lui fut plus possible de se passer d'un consolateur. Se jetant dans les bras d'Ignace, il le pria d'intercéder pour lui auprès du Seigneur et de le diriger par ses conseils. Puis, la rougeur au front et les larmes aux yeux, il lui découvrit les troubles de son âme, et ajouta que, pour y échapper, il songeait à se retirer dans quelque désert, où il vivrait inconnu aux hommes, ne se nourrissant que d'herbes et de racines, dans l'espoir que loin du monde, il trouverait enfin la paix du cœur. « Notre ennemi, lui répondit Ignace, nous le portons en nous-mêmes; Paris, vous le retrouverez dans le désert, comme saint Jérôme retrouvait Rome dans la solitude de Bethléem..... » Et pour le délivrer de ses obsessions, il lui indiqua la confession et la communion fréquentes, et surtout l'examen particulier. Ces diverses pratiques eurent bientôt, en effet, ramené la sérénité dans l'âme de Lefèvre.

PREMIER COMPAGNON DE SAINT IGNACE RETRAITE ET SACERDOCE

Dans ces communications intimes, Ignace avait pénétré tout ce qu'il y avait de bon, de droit, de grand, de généreux dans cette nature : il lui dit qu'il voulait aller prêcher la foi de Jésus-Christ aux infidèles, en Palestine..... Jusqu'à ce moment, Lefèvre était resté indécis sur le choix d'un genre de vie : la confidence d'Ignace dissipa toutes ses incertitudes; il lui promit une inviolable fidélité, devenant ainsi le premier de ses enfants.

Affermi dans sa vocation, Pierre, qui n'avait oublié ni la Savoie, ni sa famille, manifesta à Ignace son désir de les revoir. Sa mère était morte depuis quelque temps; mais son père vivait encore, et il devait lui demander, avec son consentement, sa dernière bénédiction. Ce fut à son retour que Lefèvre fit la grande retraite, ou les *Exercices spirituels,* sous la direction et selon la méthode d'Ignace, son maître. Retiré seul dans une petite chambre, il n'avait de conversation qu'avec le ciel. Quoique l'hiver fût très rigoureux, il ne voulut pas avoir de feu; au milieu de la nuit, il passait en contemplation des heures entières, dans une petite cour ouverte aux vents et à la neige, le corps transi de froid. Ignace, qui le visitait souvent, le voyant un jour tout exténué de fatigues, avec le visage pâle et livide, voulut en savoir la cause; Pierre lui avoua avec sincérité, qu'à part la Sainte Communion, il n'avait pris aucune nourriture depuis six jours. Ignace, après avoir consulté le Seigneur dans la prière, exigea de son disciple qu'il mît un terme à son abstinence et qu'il allumât du feu. Le fruit de cette retraite répondit à une si grande ferveur. Ignace jugea alors qu'un disciple si avancé dans la perfection, pouvait aspirer aux Ordres sacrés. Le jour de la fête de sainte Marie-Magdeleine, le 22 juillet 1534, Pierre célébrait sa première Messe, à la grande édification de tous les assistants.

LES PREMIERS VŒUX — MONTMARTRE NAISSANCE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Cependant Ignace, aidé de l'intelligente charité du nouveau prêtre, son premier et bien-aimé disciple, put conquérir à Dieu François Xavier, le futur apôtre du Japon, Jacques Laynez, Alphonse Salmeron, Nicolas Bobadilla et Simon Rodriguez. Après les avoir unis ensemble par les liens de la charité et animés de son esprit et de son désir de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, il pensa que le temps était venu de donner à leurs saintes aspirations un but commun et bien déterminé. Les ayant donc réunis un jour, il leur proposa de se vouer au Seigneur par les vœux de pauvreté et de chasteté, de se livrer à la vie apostolique, d'aller en Terre Sainte prêcher la foi de Jésus-Christ aux infidèles. Animés par ses paroles, tous s'écrièrent : « Oui, en Terre Sainte! » Ils convinrent de se rendre à Venise dans le but de partir pour Jérusalem. Mais ils voulurent mettre leurs engagements sous les auspices de la Sainte Vierge. Le 15 août 1534, ils se réunirent dans le sanctuaire de Notre-Dame de Montmartre. Là, Pierre Lefèvre, le seul prêtre parmi eux, célébra le sacrifice de la Messe. A la communion, avant

de consommer la Sainte Hostie, il prononça le premier et tous répétèrent ensuite, l'un après l'autre, leurs vœux et leurs engagements. Un nouvel Ordre religieux venait de naître dans l'Eglise.

L'APOTRE DE L'UNIVERSITÉ

Vers la fin du mois de mars 1535, Ignace dut se rendre en Espagne pour rétablir sa santé et régler quelques affaires domestiques. Il donnait rendez-vous à ses disciples à Venise pour le commencement de l'année 1537. Avant de partir, il leur prescrivit à tous une règle de conduite et certains exercices communs, et chargea Pierre Lefèvre de leur direction, en les exhortant à le reconnaître pour Père, à raison de sa dignité de prêtre et de son ancienneté d'âge. Lefèvre s'acquitta de cet office, à l'entier contentement de ses compagnons pleins d'estime pour sa science, sa prudence et sa bonté. Sa vie fut, en outre, dans Paris, un continuel apostolat, surtout parmi les pauvres et les étudiants de l'Université. Affable dans ses manières, simple dans son langage, franc, ouvert et modeste, il s'attachait les cœurs et pénétrait facilement dans les esprits. Tous, docteurs et élèves, prêtres et laïcs, reconnaissaient déjà en lui un homme supérieur, un guide sûr, un maître et un saint. Il éclairait les uns sur leurs devoirs, il montrait aux autres l'état que Dieu leur destinait, et les dirigeait dans cette voie. C'est ainsi qu'il gagna à la Compagnie trois de ses condisciples : Claude le Jay, de la Savoie; Pascase Brouet et Jean Codure, tous les trois docteurs en théologie : les deux premiers étaient prêtres; tous les trois prirent les engagements qui liaient déjà les six collègues, choisis par saint Ignace.

IL Y A DONC ENCORE DES CATHOLIQUES!

La guerre venait d'éclater entre François Ier et Charles-Quint, au sujet du Milanais : la petite Compagnie, sous la conduite de Lefèvre, partit pour l'Italie, le 15 novembre 1536. Toute la troupe marchait avec recueillement et modestie; à leurs souffrances volontaires s'ajoutèrent celles que leur causait un hiver rigoureux. Ils traversèrent l'Allemagne, ayant leurs chapelets pendus au cou, comme pour faire profession publique de foi dans ces pays déjà peuplés d'hérétiques, ce qui leur valut force injures et mauvais traitements, et même des menaces de mort. En traversant le Tyrol, ils furent aperçus par une femme âgée qui, voyant leurs chapelets, se mit à pousser des cris de joie. « Dieu soit béni, s'écria-t-elle, *il y a donc encore des catholiques!* Les ministres protestants ne cessent de dire qu'il n'y en a plus; je me doutais bien qu'ils nous trompaient. Je le vois maintenant, ces étrangers sont catholiques, ils portent des chapelets. »

PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTE — CHAMPION DE LA FOI

La petite troupe arriva à Venise, le 8 janvier 1537. Mais les hostilités avaient commencé entre le sultan Soliman et la République de Venise : le pèlerinage aux Lieux Saints était impossible. Saint Ignace et ses compagnons se mirent à la disposition du Souverain Pontife, Paul III, qui accepta leurs services et confia au P. Lefèvre la chaire d'Ecriture Sainte au collège de la Sapience, et, en 1539, la charge d'évangéliser la ville de Parme, menacée de l'invasion de l'hérésie. Les succès du P. Lefèvre parvinrent jusqu'aux oreilles de Paul III; celui-ci, qui songeait aux moyens d'opposer une digue aux torrents de l'hérésie, fit donner au P. Lefèvre l'ordre de partir pour l'Allemagne. Ce fut dans ce voyage qu'il lui arriva une aventure extraordinaire.

HISTOIRE DE BRIGANDS

Il suivait la route de Florence à Sienne : le temps était pluvieux et froid, la nuit était obscure. Le P. Lefèvre fut donc obligé d'aller chercher un abri dans une métairie peu éloignée. Reçu avec empressement, le Père s'assit auprès du foyer et se mit à entretenir ces braves gens des choses de Dieu. Or, tandis qu'il instruisait ces cœurs simples et bien disposés, des coups redoublés, accompagnés de cris confus, ébranlent la porte de la maison. On ouvre : seize brigands, munis de poignards et d'armes à feu, entrent tumultueusement et demandent à boire et à manger. Puis, s'asseyant à table, ils tiennent les propos les plus grossiers et les plus indécents. Le P. Lefèvre ne s'était point dérangé et semblait ne point faire attention à ce qui se passait autour de lui. Frappés de sa tranquillité, quelques-uns de la bande lui crièrent : « Il paraît que nos discours ne vous plaisent point. Pourquoi ne parlez-vous pas? Etes-vous sourd ou muet? A quoi pensez-vous? — Je pense, répondit le P. Lefèvre d'un ton calme et grave, que la joie des ennemis de Dieu est bien malheureuse; et ce feu qui est là me rappelle et me représente celui de l'enfer auquel leurs péchés les condamnent infailliblement. Les malheureux! cette nuit, dans un instant peut-être, ils tomberont pour toujours dans ce supplice éternel! Et cependant, comme si de rien n'était, ils banquettent, ils rient bruyamment! Si la justice humaine les condamnait à la potence ou au billot, la joie s'éteindrait dans leurs cœurs; pâles, à demi morts, ils crieraient grâce! » A ces paroles prononcées avec autorité et soutenues de cet air de sainteté qui rayonnait sur la figure de l'homme de Dieu, les bandits restèrent comme interdits. Alors, jugeant qu'il y avait encore dans leurs cœurs quelque étincelle de bons sentiments, le Père poursuivit sur un ton différent en leur représentant que leur profession les exposait bien plus à tomber entre les mains du Dieu vivant; que les hommes ne pouvaient leur ôter qu'une vie passagère, mais que la justice divine les condamnerait au feu éternel s'ils persévéraient dans leur genre de vie. Ces malheureux, quittant alors leur place, firent cercle autour de lui. Le P. Lefèvre se mit à comparer les soucis, les craintes, les angoisses, les alertes, les dangers, les supplices, enfin la damnation éternelle auxquels les exposait leur triste métier, avec la tranquillité, la paix, la sécurité, l'estime, le bonheur d'une vie honnête et l'éternelle félicité. Ses auditeurs furent si émus qu'ils le prièrent avec larmes d'entendre leur confession générale, et de les remettre dans la bonne voie. Ce qu'il accepta avec joie, et, le lendemain matin, tous affermis par l'absolution, ils se séparèrent, bénissant la miséricorde de Dieu et son ministre.

MISSIONNAIRE DU PAPE

Désormais, la vie du P. Lefèvre ne sera plus qu'une suite de longs et périlleux voyages qu'il fera du nord au midi de l'Europe, pour éclairer les conseils de la sagesse humaine dans les assemblés de l'empire ou pour combattre l'hérésie. On le voit à Worms, à Spire, puis à Ratisbonne. En 1541, il traverse toute la France pour se rendre en Espagne; il évangélise tour à tour les villes et les campagnes des Deux-Castilles et de l'Ara-

gon. Bientôt, un nouvel ordre du Souverain Pontife l'arrache à ses travaux pour le renvoyer en Allemagne, où l'état des affaires de la religion devenait de plus en plus déplorable. Il serait trop long de dire les conquêtes, les conversions accomplies par le Bienheureux, ses luttes contre les hérétiques. Sa vie est un mouvement perpétuel, une continuelle gravitation autour d'un centre, celui de la gloire de Dieu et du salut de ses frères. Un ordre du Souverain Pontife l'envoie en Portugal : il passe par la Flandre, s'arrête à Louvain, y enrôle beaucoup d'étudiants dans la Compagnie. Lisbonne, Coïmbre, Evora entendent sa parole. En 1545, c'est l'Espagne qu'il évangélise : Salamanque, Valladolid, Madrid, Tolède. Partout il signale son passage par des conversions éclatantes, des miracles. A Louvain, il délivre une possédée du démon; au Villaret, en Savoie, où il passe une semaine en 1541, il opère plusieurs guérisons; ailleurs, il est souvent ravi en extase et élevé de terre.

« VEUX-TU SERVIR MON FILS ?..... METS-TOI A SA SUITE..... »

Partout on s'entretenait du P. Lefèvre. Un seigneur castillan désirait connaître le Père et son Ordre, bien décidé à l'embrasser, s'il répondait à ses idées de perfection. Une nuit, la Sainte Vierge lui apparut en songe, avec le P. Lefèvre à ses côtés, et lui adressa ces paroles : « *Veux-tu servir mon Fils* jusqu'à la mort? — Oui, répondit-il. — Eh bien! reprit la Mère de Dieu en lui montrant le Père, *mets-toi à sa suite!* » A son réveil, le jeune gentilhomme ne douta point que ce songe ne fût un sérieux avertissement de la Sainte Vierge; mais ne sachant où se trouvait ce religieux, il pria Marie de lui ménager une occasion de le voir. Quelque temps après, il errait dans la campagne quand il rencontra sur son chemin le Père qu'il n'avait jamais connu. Néanmoins, le P. Lefèvre, inspiré d'en haut, lui adressa ces mots : « Voulez-vous servir Jésus-Christ jusqu'à la mort? » A cette question, le jeune gentilhomme reconnut le guide que lui envoyait la Sainte Vierge, et, se jetant à ses pieds, il le pria de l'admettre à son genre de vie. Sa vocation était manifeste : sa demande fut exaucée.

LE BIENHEUREUX LEFÈVRE ET LES SAINTS ANGES

Le P. Lefèvre avait une dévotion toute spéciale aux saints anges. Il invoquait les anges tutélaires des empires, des villes, des familles et des personnes auxquelles il s'intéressait ou avec lesquelles il avait à traiter. Etait-il molesté par la tentation? Voulait-il dans ses courses apostoliques être préservé des dangers de l'âme et du corps? Il avait recours à son ange gardien dont la protection ne lui fit jamais défaut.

Quand il se rendait d'une mission à une autre, il voyageait de compagnie avec les esprits bienheureux. En entrant dans un royaume, il invoquait les archanges préposés à sa garde, et réclamait leur protection en faveur des populations. Il renouvelait la même prière à la vue d'une ville, d'un bourg, d'un village; puis il invoquait l'ange gardien de chacun des habitants, et lui recommandait instamment leurs intérêts spirituels. Il conjurait aussi les saints patrons des mêmes endroits et le patron de chacun des particuliers de s'unir à leurs anges protecteurs, pour leur obtenir une conversion sincère, le pardon de leurs péchés, des consolations dans leurs peines, et à lui-même la grâce de leur faire connaître leurs devoirs, de les tirer du vice ou de l'erreur et de les ramener au Seigneur. (Voir *Introduction à la vie dévote*, IIe partie, ch. XVI.)

PRÉSENCE DE DIEU — AMES DU PURGATOIRE

Toujours et partout, Dieu était l'objet de ses pensées et de ses louanges; il le voyait en tout lieu, et invitait continuellement la nature à célébrer son Auteur. Bien plus, il voyait et louait le Seigneur dans toutes les personnes avec lesquelles il avait à traiter, que ce fût des justes ou des pécheurs, des fidèles ou des hérétiques, des riches ou des pauvres. Dans tous, il reconnaissait et adorait quelque attribut de Dieu : sa providence dans la distribution des biens et des maux, sa justice dans les châtiments, sa patience à supporter les offenses, sa longanimité à l'égard des obstinés, sa miséricorde dans le pardon..... Dieu lui avait donné une connaissance claire des souffrances des âmes du Purgatoire : aussi recommandait-il sans cesse cette dévotion à ceux qu'il dirigeait.

MORT DU BIENHEUREUX LEFÈVRE — « C'EST UN SAINT! »

Le Concile de Trente allait s'ouvrir. Paul III y envoya le P. Lefèvre en qualité de théologien du Saint-Siège. Le Bienheureux partit aussitôt, malgré la fièvre qui le minait, et arriva à Rome le 17 juillet 1546, épuisé de fatigue. Six ans auparavant, sur un ordre du Pape, il avait quitté Rome pour aller combattre l'hérésie en Allemagne. Les espérances du Souverain Pontife n'avaient pas été déçues : Lefèvre avait fait reculer l'hérésie, et, pour continuer la lutte, il laissait un de ses disciples, Canisius, *marteau de l'hérésie*. En Espagne, c'était François de Borgia, duc de Gandie, qu'il attirait à la Compagnie; partout c'étaient des milliers de soldats qu'il avait enrôlés dans la milice de saint Ignace.

Mais, hélas! la fièvre devenait de jour en jour plus violente, et, le 1er août 1546, au moment où l'Eglise célébrait la fête de Saint-Pierre-aux-Liens, son âme s'envolait vers le ciel : il avait quarante ans. Au même moment, François de Borgia voyait Lefèvre monter au ciel, environné d'une nuée resplendissante et accompagné d'un grand nombre de prédestinés. Dans toutes les contrées où il avait passé, on l'invoqua comme un saint. Saint François Xavier le priait au milieu des plus grands périls, et même, chaque jour, dans les litanies des Saints, il ajoutait : Saint Pierre Lefèvre, priez pour moi. Et ce qui montre la vénération dont il jouissait dans la Compagnie, c'est que, quand saint Ignace fut élu général à l'unanimité des voix, Xavier et plusieurs autres ajoutèrent que le P. Lefèvre devait, à leur avis, succéder à Ignace, *parce que*, disaient-ils, *sa vertu n'est pas moins élevée*.

La Savoie s'associa au sentiment universel : sa mémoire y fut aussitôt honorée. Saint François de Sales, soixante ans après sa mort, consacrait un autel en son honneur, au lieu même où il était né, dans le village du Villaret. (*Introduction à la vie dévote*, IIe partie, ch. XVI.) « Le bienheureux Lefèvre, dit un grand écrivain, fut un de ces hommes que Dieu jette à la face du monde comme un défi, et qu'il accorde à la terre dans sa miséricorde. »

SOURCES CONSULTÉES

Vie du Bienheureux, par JEAN DÉPOMMIER. — *Memoriale beati Fabri*. — *Gloires savoyardes*, par J. GRISARD. — *Vie du Bienheureux*, par le P. MAUREL et le P. PRAT. — *Les Jouvenceaux de Nostre-Dame*.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

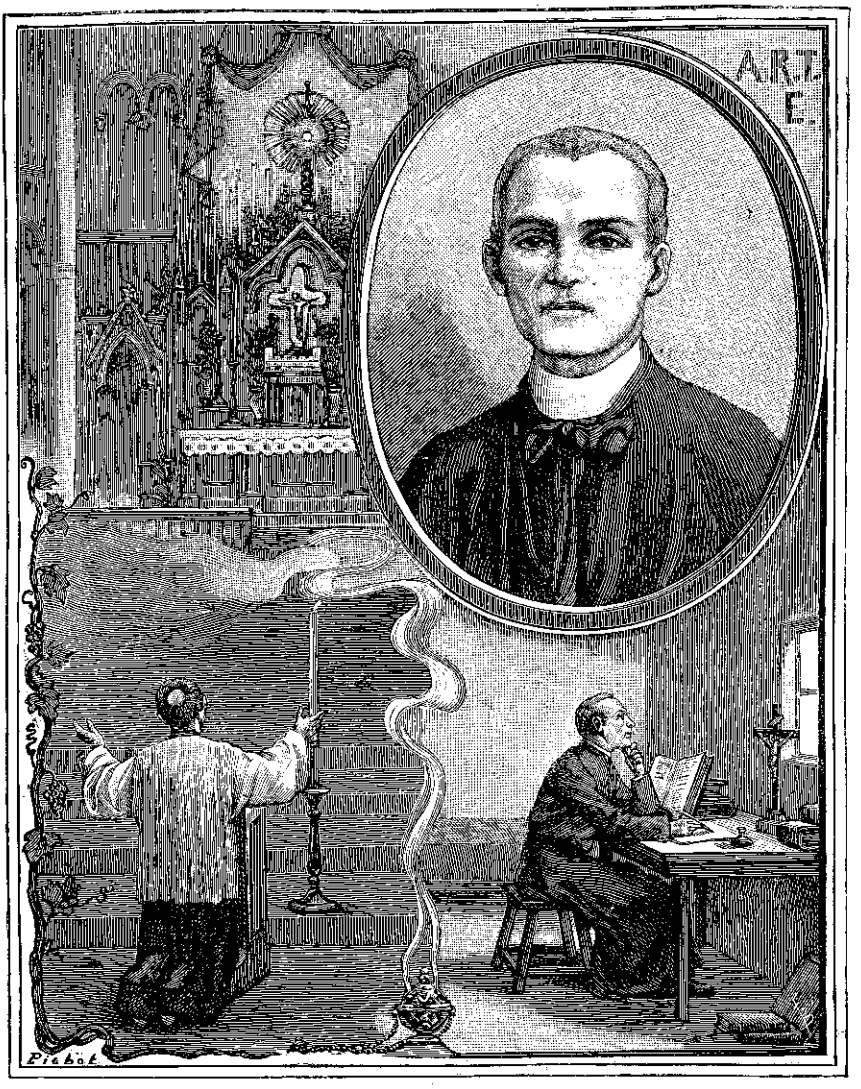
canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

LE VÉNÉRABLE PIERRE-JULIEN EYMARD

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS-SAINT-SACREMENT

1811-1868



Portrait du vénérable P. Eymard. — L'adoration eucharistique. — Le fondateur.

« Comme le bon Dieu m'a aimé! Il m'a conduit par la main jusqu'à la Société du Très Saint Sacrement, toutes ses grâces ont été des grâces de préparation, et l'Eucharistie dominait tous les états de ma vie. »

PREMIÈRES ANNÉES

C'est à la Mure-d'Isère, en pleine terre delphinale, que naquit, d'une famille sincèrement chrétienne, le 4 février 1811, le vénérable Eymard, fondateur de tant d'œuvres eucharistiques.

Il fut baptisé le lendemain de sa naissance et reçut les prénoms de Pierre-Julien.

C'était un enfant encore à la mamelle, et déjà sa mère le portait à l'église, surtout pour assister aux bénédictions du Très Saint Sacrement, et le petit Julien se plaisait à regarder Jésus dans le rayonnant ostensoir.

Il suivait sa mère dans les visites journalières qu'elle faisait à l'Hôte du tabernacle, et jamais

l'enfant ne se lassait ni ne demandait à sortir avant elle, si prolongées que fussent ses stations à l'église.

Sa sœur Marianne, plus âgée que lui de dix ans, et qui fut pour lui une seconde mère, s'approchait assez fréquemment de la Sainte Table. « Que tu es heureuse, lui disait Julien, de communier si souvent! Fais-le une fois pour moi! — Et que faut-il demander pour toi? — Demande que je sois bien doux, bien pur, et que je sois prêtre un jour! »

Devenir prêtre, telle était l'unique ambition de cet enfant de quatre à cinq ans.

Un jour, on cherchait Julien, absent depuis plusieurs heures; on finit par le découvrir à genoux sur un escabeau, adossé au maître autel, les mains jointes, les yeux fixés sur le tabernacle. « Que fais-tu là? — Je suis près de Jésus et je l'écoute. »

Une autre fois, se croyant seul à l'église, il se passe une corde au cou, quitte ses souliers et vient, tenant un cierge allumé, faire amende honorable au Sauveur. Il fut surpris, et longtemps on se moqua de « sa folie ».

A peine eut-il atteint l'âge de raison, Julien désirait se confesser; d'ordinaire, on le renvoyait. A neuf ans, il voulut profiter de la fête de Noël pour « se convertir ». Successivement il se présenta au curé et au vicaire de la paroisse, qui, ayant d'autres confessions plus urgentes, renvoyèrent le pauvre enfant. Il partit alors avec un compagnon, à jeun, les pieds dans la neige, et se rendit au Villard, à 8 kilomètres de la Mure, pour recevoir le sacrement de Pénitence. « Que je suis heureux, disait-il, que je suis content! Maintenant, je suis pur! »

Il lui échappa de dire un jour avec une touchante naïveté : « Oh! j'ai commis beaucoup de péchés dans mon enfance: j'ai volé un plumet de soldat chez une revendeuse; puis, de repentir, je l'ai rejeté dans la boutique. »

Pour se préparer à la Première Communion, il s'astreignait à de rigoureuses pénitences, glissant une planche dans son lit, jeûnant même; et quand la faim devenait trop vive, il allait faire une visite à l'église pour se tromper lui-même par cette ruse innocente.

Le 16 mars 1823 fut pour lui le jour si longtemps attendu. Nous ne savons qu'un mot de ce qui se passa entre Jésus et son jeune serviteur dans ce premier embrassement. « Quand je pressai Jésus sur mon cœur : je serai prêtre, lui dis-je, je vous le promets! »

Cette même année, Julien se fit inscrire dans la Confrérie du Sacré-Cœur. Cette dévotion m'a sauvé, disait-il.

VOCATION

Il lui fallut une vocation fortement trempée pour surmonter de nombreux obstacles. Son père, malgré sa foi très vive, refusa d'une manière absolue de lui laisser faire ses classes. Coutelier, mécanicien aussi, il avait établi un pressoir à huiles d'un nouveau système, et il aurait voulu y intéresser son fils.

Pressé par une voix intérieure, le jeune Eymard étudiait à la dérobée. Il acheta quelques livres latins en économisant sur ses menus plaisirs, et parvint, à la suite d'efforts persévérants, à posséder la science d'un élève de quatrième. Il s'adressait, pour faire corriger ses devoirs, à de jeunes élèves en vacances, et quelquefois on le repoussait parce qu'il sentait l'huile.

Il avait dix-huit ans, lorsque le P. Guibert, Oblat de Marie et plus tard archevêque de Paris et cardinal, vint prêcher à la Mure. A force d'instances, il obtint de M. Eymard la permission pour son fils de suivre son attrait, et Julien put entrer, le 7 juin 1829, au noviciat de Marseille.

Une maladie très grave le ramena à la maison paternelle dix mois après. C'était pour recevoir le dernier soupir de son père. Deux ans auparavant, placé en qualité de clerc-sacristain chez un prêtre des environs de Grenoble (Saint-Robert), le pieux jeune homme avait appris que sa mère n'était plus. Aussitôt, il était allé se jeter aux pieds de Marie, et, versant d'abondantes larmes, l'avait prise pour sa bonne Mère, lui demandant en grâce de faire aboutir sa vocation.

Un jour, il était presque mourant, et, devant lui, on exprimait la crainte de ne le voir jamais à l'autel. Alors il se réveilla de sa demi-somnolence pour dire : « Je serai prêtre, je dirai la Sainte Messe. »

L'épreuve avait assez duré. Enfin, il vit s'ouvrir devant lui, non sans quelques difficultés, les portes du Grand Séminaire de Grenoble.

C'est là que sa piété prit une vive expansion, car il lui était facile, dans cette sainte demeure, de visiter souvent Jésus au tabernacle.

PRÊTRE

Il reçut le sacerdoce le 20 juillet 1834, des mains de Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, dans la chapelle des Ursulines, plus tard attribuée à l'Ecole professionnelle de cette ville, et aujourd'hui désaffectée.

Aussitôt, à l'insu de sa sœur, laissant ignorer à tous sa retraite, il se réfugie au sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier, et, deux jours après, il célébrait sa première messe à l'autel de la Madone miraculeuse.

Nommé vicaire à Chatte, près Saint-Antoine-de-Viennois; il y resta trois ans. Ce fut à Monteynard, paroisse de la Mataisine, sur les bords escarpés du Drac, qu'il exerça ensuite le ministère pastoral. Sa mémoire y est restée vivante. Les pauvres étaient ses préférés; il donnait tout, jusqu'aux hardes de sa sœur. Souvent, l'argent faisait défaut dans l'humble presbytère: il fallait quelquefois cacher ce qui était nécessaire à l'entretien journalier. « Heureuse encore, disait sa sœur, quand son ingénieuse charité ne découvrait pas mes cachettes! »

Un jour, son frère avait donné jusqu'au dernier sou. « Eh! qu'allons-nous manger? dit-elle. — Oh! il y a bien du fromage, n'est-ce pas? »

Prêtre, le P. Eymard ne semblait vivre que pour l'Eucharistie. Sa piété, son zèle étaient parvenus à transformer ses rudes paroissiens, montagnards plus ou moins hostiles, chez qui le vieux levain calviniste avait encore laissé des traces.

Mais Dieu était jaloux d'une telle âme. Dans une retraite pastorale, en 1835, il entend Jésus lui dire : « Pierre, m'aimes-tu? — Seigneur, s'écrie-t-il, je n'ose pas dire que je vous aime, mais je vous aimerai! »

C'était l'appel à la vie religieuse. Alors se formait la Société des Maristes de Lyon. Le P. Eymard allait partager les épreuves du commencement de cette Congrégation naissante. Admirable dessein de la Providence divine. Plus tard, le Vénérable, en fondant sa Société du Très Saint-Sacrement, devra passer par les mêmes épreuves.

Il lui fallut de vives instances pour obtenir le consentement de son évêque. Le jour même où il reçut l'autorisation tant désirée, le curé de Monteynard partit en secret. A la sortie du village, il rencontre sa sœur éplorée : « Adieu, je vais où Dieu m'appelle. — Oh! mon frère, restez encore un jour! — Non, ma sœur, c'est impossible; Notre-Seigneur m'appelle aujourd'hui, demain, il serait trop tard. »

MARISTE — NOUVELLE VOCATION

Le Père fut admis au noviciat, le 20 août 1839, dans l'octave de l'Assomption. Aussitôt après, il fut nommé directeur au Petit Séminaire de Belley, confié à cette époque aux RR. PP. Maristes.

En 1845, il était promu à la charge de provincial. C'étaient de nouveaux et importants devoirs. Entre temps, il fonde le Tiers-Ordre de Marie. Puis, en 1851, il va diriger la maison d'éducation de la Seyne-sur-Mer (Var).

C'est à la Seyne que l'attrait eucharistique qui depuis longtemps le pressait lui fit entrevoir la nécessité de quitter sa charge, de renoncer à sa vocation de Mariste, pour fonder un Ordre nouveau d'adorateurs du Saint Sacrement.

« Le jour de la fête de saint Joseph, Notre-Seigneur me demanda le sacrifice de ma vocation; je dis oui à tout, et fit vœu de me dévouer jusqu'à la mort pour fonder une Société d'adorateurs. Je promis à Dieu que rien ne m'arrêterait, dussé-je manger des pierres et mourir à l'hôpital. »

Cette grande œuvre avait besoin de germer dans la prière et la souffrance. De sa chambre, par une petite fenêtre, il pouvait voir le tabernacle. Là, il venait prendre le mot d'ordre de son Maître divin; c'est là que venait se retremper son âme ardente.

Des amis dévoués, le P. Hermann, le commandant de Cuers, eurent communication du projet eucharistique; dès 1853, le Père fait consulter le Souverain Pontife sur cette œuvre, et il reçoit de Pie IX des encouragements précieux.

En 1855, au mois de mai, il envoie les règles du nouvel Institut à Notre-Dame du Laus pour en faire « un bouquet d'amour à cette bonne Mère ».

Mais le P. Eymard n'était pas libre: lié par des vœux à la Société de Marie, il souffrait à la pensée de quitter ses frères en religion, et, d'autre part, ses supérieurs auraient voulu le garder. Le R. P. Favre, Supérieur général, opposait un refus formel. Cependant, Pie IX, consulté une seconde fois, avait répondu : « L'œuvre vient de Dieu; l'Eglise a besoin de cela. »

Enfin, il obtient les permissions voulues et peut venir à Paris faire, sous la direction d'hommes graves, une retraite décisive. Après douze jours d'épreuves, tout semblait condamner son œuvre, lui-même avait fait son sacrifice, décidé à reprendre le soir même le chemin de Lyon et à rentrer dans la maison des Maristes. Trois évêques furent appelés à juger cette question religieuse. Mgr Sibour, évêque de Tripoli, Mgr de la Bouillerie examinèrent les raisons pour ou contre. L'archevêque de Paris s'était réservé de prononcer définitivement.

La réponse des vénérés prélats fut pour lui une surprise : « La volonté de Dieu s'est manifestée trop clairement pour l'Œuvre eucharistique. Il faut sans balancer vous consacrer à cette Œuvre. » Et l'archevêque de Paris bénissait les deux premiers membres en leur disant : « Vous êtes mes enfants dès ce jour. »

LA SOCIÉTÉ DU TRÈS SAINT-SACREMENT

Le berceau de la Congrégation naissante n'avait qu'un humble sanctuaire, une salle transformée en chapelle. Des planches servaient d'autel, on l'entoura de calicot; Jésus voulut bien ne pas trouver indigne de son amour un petit tabernacle en bois blanc. Il en prit possession le 1er juin 1856.

Il ne suffisait pas au nouvel Institut d'avoir une maison et une chapelle ; les vocations étaient rares; plusieurs essayaient, peu restaient; le Père acceptait cette épreuve avec sa foi ordinaire.

Un jour même, son fidèle compagnon, le P. de Cuers l'abandonna. Ce ne fut qu'après de mûres réflexions qu'il revint se mettre sous la direction du P. Eymard.

Il leur fallut même quitter leur premier asile. Pendant près d'un an, ils parcoururent tout Paris. Souvent ils pensèrent avoir trouvé..... Vain espoir! Enfin, on leur offre une petite chapelle au faubourg Saint-Jacques, et le jour de Pâques 1858, le Maître prenait possession de son nouveau trône d'amour. Il y demeura neuf ans, répandant les grâces avec une telle profusion, que le Père appelait ce sanctuaire « la chapelle des miracles ».

Lorsque l'expropriation aura chassé Notre-Seigneur, le Père reviendra encore dans ce lieu béni. A la vue des murs à moitié défoncés, il tombera à genoux, et il dira : « Unissons-nous aux anges qui pleurent sur ces ruines désolées. »

En 1858, Pie IX avait signé de sa main le Bref laudatif de l'Œuvre ; un noviciat régulier s'était établi. On devait adorer, remercier, demander pardon et prier; tel était le but de la Société du Très Saint-Sacrement.

« Qui vous envoie? disait le P. Eymard aux nouveaux arrivants. — Jésus-Christ. — A qui venez-vous? — A Jésus. — Voulez-vous brûler devant l'Hostie sainte comme le cierge qui est auprès de vous? Etre les serviteurs de Jésus? Eh bien! venez. »

Trois fois par jour, le religieux sera de service royal auprès du Tabernacle. Il devra parcourir successivement toutes les heures du cadran, afin de participer à la joie du matin, à la douce mélancolie du soir, à la religieuse gravité de la nuit.

ŒUVRES DIVERSES

Cette même année 1858, le Père fonda la Congrégation des Servantes du Saint-Sacrement. Vêtues d'un costume blanc, elles prenaient ce nom, en l'honneur de Marie qui fut la *Servante du Seigneur*. Leur vie avait pour modèle la vie de Notre-Dame, toujours servir Jésus. L'Œuvre des Tabernacles, celle des Lampes et des Eglises pauvres eurent en lui un dévoué collaborateur.

Il désirait mettre toutes les classes de la société sous l'influence divine de l'Eucharistie. Par l'Agrégation du Très Saint-Sacrement, il enrôlait une armée innombrable de chrétiens fidèles pour faire la garde d'honneur auprès du tabernacle et de l'ostensoir.

Le Maître ne permit pas la réalisation du dernier désir de son serviteur : « Je voudrais, disait-il, former une association des prêtres des paroisses, les unir par la prière, et les sanctifier par le Très Saint-Sacrement. »

Ses fils spirituels ne laisseront pas tomber stérile une des pensées les plus chères de leur Père vénéré.

Il aurait voulu racheter la maison du Cénacle à Jérusalem, et en faire le centre de toutes les œuvres eucharistiques. Ses démarches à Rome, à Paris, à Constantinople furent sur le point d'aboutir, mais il dut abandonner son pieux dessein, et son âme ne pouvait se consoler lorsqu'il pensait à cette sainte maison profanée par les infidèles.

Quel n'était pas son amour pour Marie? qu'il suffise de dire que, dans toutes les églises de la Congrégation, la chapelle de la Vierge est, d'après les désirs du vénérable Père, sous le titre de Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

Cette dévotion fut comme un dernier legs pour ses fils. Avant de mourir, il leur recommandait de la pratiquer entre eux, et de la répandre dans la piété chrétienne.

LA PREMIÈRE COMMUNION DES PAUVRES

Tous à Jésus-Eucharistie!

« Le but de cette œuvre, écrivait-il, est de rechercher, d'instruire et de préparer pour la Première Communion tous les adultes qui ont dépassé l'âge des catéchismes paroissiaux, ou bien encore ceux qui, à raison de leur travail dans les ateliers, ne peuvent y assister.

» Le nombre des jeunes gens qui n'ont pas fait leur Première Communion est bien grand ; à Paris, on les compte par centaines. Beaucoup d'entre eux n'ont pas été baptisés. Or, un jeune homme qui n'a pas reçu la première éducation chrétienne est un jeune homme perdu. Il suit ordinairement le triste penchant de ses passions; mauvais fils, il deviendra mauvais époux, mauvais père, et presque toujours sera un citoyen dangereux.....

» Le recrutement de l'œuvre se fait par les enfants eux-mêmes; reconnaissants des attentions qui leur ont été témoignées, ils amènent chacun, le dimanche qui suit le grand jour, leur remplaçant.

» Que de fois ils sont revenus avec leur père, leur mère, leurs frères ou leurs sœurs plus âgés, demandant aussi d'être admis au bonheur de la Communion.

» Encore que tous n'en viennent pas là, on obtient un facile accès auprès des parents. Ils assistent avec une certaine fierté à la fête de leurs fils; et pas un d'entre eux, plus tard, ne tombe malade que les enfants de l'œuvre n'accourent chercher le prêtre. Que de mariages réhabilités ont été le doux fruit de la Première Communion de ces enfants! Ils sont les apôtres de leurs pauvres familles. »

Le Père fut leur premier catéchiste. Il était beau de le voir, après l'office, calme et bienveillant, au milieu de ces êtres fatigués, déguenillés, leur dire une bonne parole, leur donner un encouragement, et puis leur distribuer le pain de la vérité chrétienne. Le Père fixait leur incurable légèreté par un enseignement simple, incisif, original. Au temps de la Première Communion, ils sauront les mystères du christianisme, les devoirs d'un enfant de Dieu, les obligations d'un bon fils et les charges d'un honnête homme vis-à-vis de ses semblables ; et l'examen public a souvent dépassé ce qu'on pouvait attendre d'intelligences étiolées par un travail précoce et sans repos pour l'âme et pour le corps.

Le jour venu, ils sont là, pressés autour de l'autel. Le Père a quêté pour eux et les a revêtus d'habits de fête. Un cierge à la main, une belle médaille de Marie sur la poitrine, ils tressaillent d'allégresse. Ceux qui les entourent, leurs parents surtout, sont heureux de leur bonheur.

LES DERNIERS JOURS

Cependant, l'heure de l'éternité va sonner pour lui. On le presse de prendre un peu de repos; le Père cède à des instances réitérées; il ira respirer l'air natal, se refaire une vie dans les belles montagnes où il a passé son enfance.

Le 22 juillet 1858, à Grenoble, le vénérable Eymard célébrait pour la dernière fois la Sainte Messe dans la chapelle de Notre-Dame de la Salette, au jour anniversaire de son premier sacrifice.

Le Père ne put achever son action de grâces. Dans l'après-midi, il prit la voiture qui devait le conduire à la Mure. Durant le trajet, une congestion cérébrale se déclara, et il tomba entre les bras de sa bonne sœur, que Dieu récompensait en le ramenant auprès d'elle à ce moment suprême.

Calme dans la douleur, remplaçant par un sourire les bonnes paroles dont il avait toujours le secret, il allait, soumis, vers la mort.

Il s'étonnait qu'on accourût auprès de lui: « Pourquoi êtes-vous venus? dit-il à deux de ses religieux, cela n'en valait pas la peine. »

Deux fois il eut la consolation d'assister au Saint Sacrifice offert dans sa chambre; et, le dernier jour, il reçut encore, le matin, Notre-Seigneur en viatique.

On lui avait administré, la veille, le sacrement de l'Extrême-Onction. Quinze heures après, il s'éteignait paisiblement, sans agonie, fixant un regard plein d'espérance sur l'image du Sauveur crucifié. C'était le samedi, 1er août, veille de la fête de Notre-Dame des Anges.

Son corps, revêtu des ornements sacerdotaux, demeura découvert jusqu'au moment de sa sépulture. C'est à grand'peine qu'on put répondre à l'empressement des fidèles, désireux de faire toucher aux restes du Père divers objets de piété.

Les prêtres des environs tinrent à honneur de porter le cercueil: l'archiprêtre de la Mure fit l'absoute au milieu d'une assistance émue que l'église ne pouvait contenir; et quand on conduisit le Père à sa tombe, l'on ne parvint que difficilement à fendre les rangs pressés de la foule, avide de contempler encore une fois son visage calme et radieux.

Cette tombe n'était que provisoire; en 1877, le corps du vénéré Père, en parfait état de conservation, fut transporté à Paris dans l'église des religieux du Saint-Sacrement, maison-mère de l'Ordre, 25, avenue de Friedland.

Le procès de béatification du serviteur de Dieu a été introduit en cour de Rome.

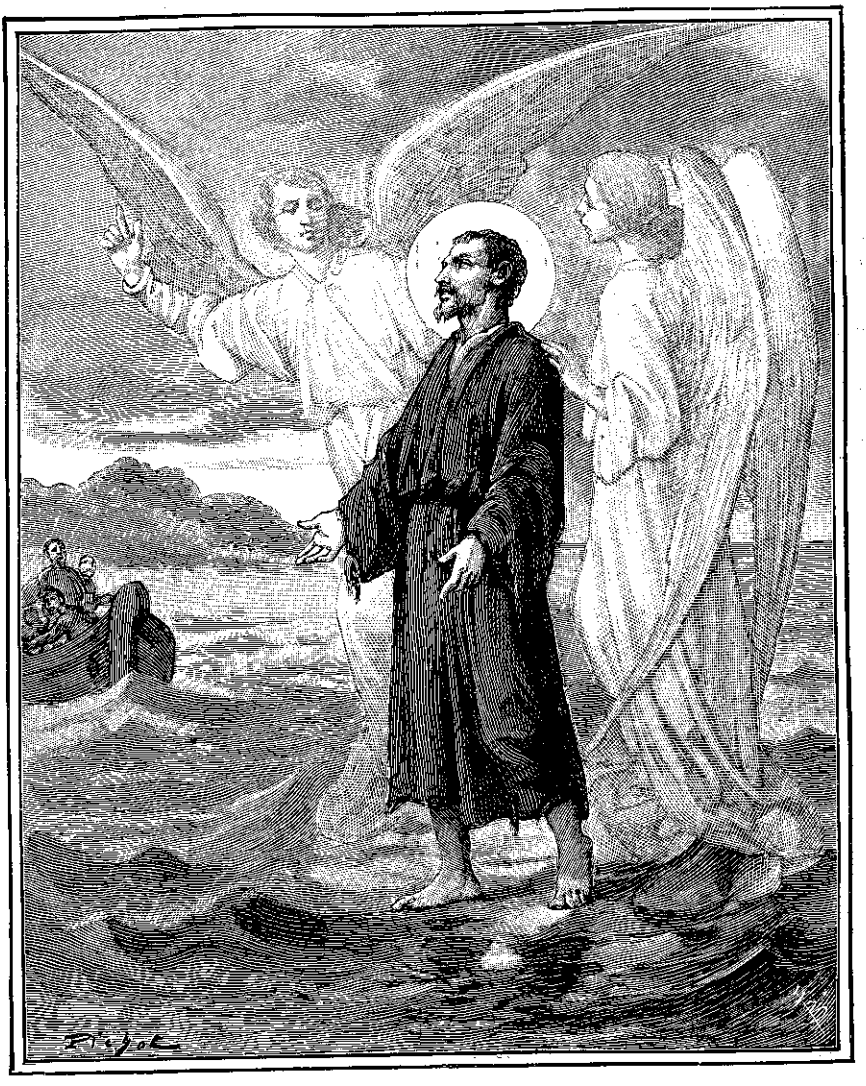
Ses vertus héroïques et les miraculeuses faveurs obtenues par son invocation donnent lieu d'espérer que bientôt l'apôtre de l'Eucharistie sera glorifié par son Ami divin.

OUVRAGES CONSULTÉS

Le R. P. P.-J. Eymard, fondateur de la Société du Très Saint-Sacrement. Marseille, 1870. — *Le R. P. Eymard. Documents sur sa vie et ses vertus.* — Notes et lettres du P. Eymard. — *Semaine religieuse de Grenoble*, 1868, 1870, 1872, 1900. E. V.

SAINT FÉLIX DE GÉRONE, MARTYR

Fête le 1er août.



Saint Félix miraculeusement sauvé des eaux.

PROCESSION DES VILLES D'ESPAGNE AU JUGEMENT DERNIER

La dernière persécution générale contre les chrétiens fut, on le sait, celle de Dioclétien. Les victimes furent si nombreuses que cette époque a été appelée l'*ère des martyrs* (303).

Si elle épargna la Gaule grâce à la douceur et à l'énergie de Constance Chlore qui en était le César, elle fit de grands ravages en Espagne.

Le principal ennemi des chrétiens dans ce pays fut Dacien. Ses pouvoirs excédaient de beaucoup ceux d'un gouverneur ordinaire : nous le voyons, en effet, siéger comme juge dans plusieurs provinces et condamner les chrétiens à Carthagène, en Tarraconaise et en Lusitanie (aujourd'hui Portugal).

L'une de ses plus illustres victimes fut le martyr dont nous écrivons l'histoire, saint Félix. Celui-ci est appelé dans les traditions de l'Eglise d'Espagne « l'apôtre de Gérone ».

Le poète Prudence, dans son *Peri Stephanôn*, hymne remarquable où le patriotisme et le sentiment religieux s'harmonisent merveilleusement, célèbre les glorieux martyrs, ses compatriotes,

et il donne à saint Félix une place d'honneur.

Il imagine qu'au jour du jugement, alors que le Christ viendra peser dans une juste balance les actions des peuples, chacune des villes de son pays se mettra en marche pour présenter dans une corbeille les reliques de ses martyrs. « Cette procession des villes qui s'avancent dans des attitudes variées, l'une pressant son trésor contre son sein, l'autre offrant le sien sous la forme de couronnes étincelantes de pierreries, celle-ci décorant son front d'olivier, symbole de paix; celle-là jetant d'un geste confiant sur l'autel les cendres d'une jeune martyre, est une des plus grandioses conceptions de la poésie chrétienne. On croirait voir ces longues théories de saints portant dans leurs mains ou dans un pli de vêtement quelque objet précieux, livre, couronne, simulacre d'édifice, qui, dans les frises des basiliques, dessinent sur un champ d'or leurs lignes élégantes et semblent s'avancer d'un même pas vers le trône du Christ rayonnant au fond de l'abside. » (1)

Parmi les cités appelées par Prudence à figurer dans cette procession, la ville dépositaire des reliques de saint Félix vient après Tarragone qui apporte les couronnes de Fructueux, d'Augure et d'Euloge, martyrisés longtemps auparavant, sous Valérien.

Ainsi s'exprime le poète :

Voici la petite cité de Gérone,
Offrant son glorieux trésor :
Les reliques de Félix.

Gérone était topographiquement la première ville importante du nord de l'Espagne, assez petite, d'ailleurs.

Voici comment saint Félix fut amené à y souffrir le martyre.

DÉGUISÉS EN MARCHANDS — APÔTRE SANS ÊTRE PRÊTRE

Il était né dans la cité Scillitaine, ville épiscopale de l'Afrique proconsulaire, célèbre, dès l'an 200, par le martyre de douze de ses enfants qui furent condamnés à Carthage sous l'empereur Sévère.

Il quitta sa patrie d'assez bonne heure et avec l'un de ses compatriotes nommé Cucufas vint à Césarée de Mauritanie, centre d'une communauté chrétienne, dont on a retrouvé le cimetière, et siège épiscopal. Leur dessein était d'y étudier les belles-lettres. C'est ce qu'attestent les Actes de leur martyre.

A la nouvelle de la persécution suscitée en Espagne, Félix se sentit porté à aller fortifier la foi de ses frères, au foyer même du danger. Il rejette loin de lui les livres jusque-là objet de ses études : « Que m'est la science du monde! s'écrie-t-il. Passons à la vie qui considère l'Auteur même de la vie. »

Cucufas partageait ces nobles sentiments. Tous deux s'embarquent déguisés en marchands; ils arrivent à Barcelone où ils s'adonnent aux œuvres chrétiennes, de toute la ferveur de leur âme.

Trafiquants d'un genre tout nouveau, la charité était tout leur commerce; ils donnaient au lieu de vendre, assez payés, croyaient-ils, s'ils gagnaient des âmes au Christ. Et quand ils eurent distribué leurs biens, ils ne se firent pas faute de se dépenser eux-mêmes pour sa cause.

D'après les Actes de sainte Eulalie (qu'il ne faudrait pas confondre avec une autre du même nom, martyrisée à Mérida), Félix eut d'abord à confesser la foi en même temps que cette noble vierge barcelonaise.

Eulalie ne l'oublia point. Après son martyre, son corps était demeuré pendant trois jours attaché au gibet afin d'être la pâture des oiseaux de proie; les chrétiens venus l'ensevelir l'avaient trouvé couvert d'une couche de neige tombée miraculeusement pour la protéger. Félix était parmi eux, et comme il félicitait sainte Eulalie d'avoir la première remporté la palme, celle-ci, nous raconte le chroniqueur, rouvrit les lèvres pour lui sourire. (1)

Ce sourire était un appel, et Félix le comprit. Il laissa à Barcelone Cucufas, qui devait honorer cette ville par l'effusion de son sang, et, s'avançant plus au Nord, il arriva à Ampurias.

Là, il s'adonna quelque temps à l'étude des saintes Lettres et à des œuvres de charité. Il était, disent les Actes, chaste, sobre, doux, pacifique et sincère, aimé du peuple pour ses abondantes aumônes et hospitalier envers tous ceux de ses frères qui recouraient à lui.

Ses exemples confirmaient ainsi ses exhortations sur la compassion due aux pauvres et sur la bienveillance à témoigner envers tous.

Aucun document ne dit qu'il ait été revêtu du sacerdoce ni même du diaconat.

S'il ne fut pas honoré du caractère de l'apôtre, il en acquit les vertus, soucieux de répandre dans l'âme de ses frères les trésors spirituels qu'il avait amassés dans son cœur. « Comment, s'écriait-il, aimer la vie fugitive et ténébreuse de ce monde? Hâtons-nous vers celle que le Seigneur a promise à ceux qui le servent en vérité. Qu'importent les terreurs répandues sur nos rivages par l'impie Dacien, fils de Satan? Elles s'évanouiront et ses menaces seront sans effet. »

Il allait donc sans crainte et continuait de semer sur son chemin, selon une expression des Actes, les « perles précieuses de la parole évangélique ». Bientôt, il atteignit Gérone.

FÉLIX CONFESSE LA FOI

Félix réunit autour de lui un nombre considérable de chrétiens qu'il exhortait et confirmait dans la foi.

Cependant, le démon ne pouvait souffrir longtemps que tant d'âmes fussent arrachées à son empire. Un des officiers de Dacien, Rufin, s'empresse de dénoncer à son maître l'audace de cet Africain qui prétend conquérir des âmes au Christ sous les yeux mêmes de ceux qui avaient reçu des divins empereurs la mission d'abolir sa religion.

---

(1) *Persécutions en Espagne*, par ALLARD : *Revue des Questions historiques*, janvier 1880.

(1) *Actes de sainte Eulalie*, dans les Bollandistes, au 13 février.

Dacien donne aussitôt l'ordre de se saisir de sa personne et de lui proposer le choix entre deux partis : être comblé d'honneurs en sacrifiant aux dieux ou être puni des plus cruels tourments s'il refuse de se soumettre aux édits des empereurs.

Venu de Saragosse à Gérone, Rufin s'informe de l'endroit où habite Félix. Le chrétien, loin de se cacher, s'était retiré chez une noble dame nommée Placida dont la demeure était située le long du Forum. Il est aussitôt arrêté par les satellites de Rufin : celui-ci voulait le dépouiller des richesses qu'il distribuait si libéralement aux pauvres.

Dans une première comparution de son prisonnier, Rufin use d'abord de la flatterie :

— Des paroles pleines de prudence et douces comme le miel, m'a-t-on dit, sortent de ta bouche : reçois les félicitations de Dacien heureux d'avoir dans sa province des hommes si remarquables. Il veut que je te choisisse une épouse riche, vertueuse et noble comme toi, à la seule condition de te voir offrir de l'encens à nos dieux, et moi-même alors je te ferai part de mes richesses.

Félix ne put contenir son indignation devant de telles propositions.

— O langue diabolique et empoisonnée ! répond-il. Tu ne flattes que pour tromper, tu promets les biens terrestres pour ravir les trésors célestes ! Garde tes richesses pour tes fils, moi je n'en ai que faire et rien ne me séparera de la charité du Christ.

— Ton parti est donc irrévocable, chrétien maudit ! s'écrie Rufin d'un ton courroucé.

— Ceux-là sont maudits, reprend Félix, qui sont approuvés de toi et de ton père le diable, à qui ils ressemblent. Séduis-les par tes promesses en attendant de brûler avec eux éternellement.

Rufin ordonne de frapper à coups de bâton l'insolent qui ose ainsi lui résister en face et il le fait enfermer dans un noir cachot. Mais Félix, plein de confiance, chantait : « Je vous rends grâces, Seigneur, du sort qui m'attend. Vous avez éprouvé mon courage et vous me visitez dans les ténèbres. »

Rufin tente un dernier appel à la ruse : « Ecoute-moi comme un frère, lui dit-il ; moi aussi j'étais étranger et sans secours en arrivant ici ; mais ma soumission à Dacien m'a enrichi et comblé d'honneurs.

— Même au prix des délices du paradis (1), je n'acquiescerai pas à tes désirs, dit Félix.

LE MARTYRE

Au flanc de mules indomptées le persécuteur fait attacher des cordes auxquelles on lie saint Félix, et ces bêtes, aiguillonnées par les satellites du tyran, emportent dans leur course furieuse à travers la ville le corps du martyr. Il n'est bientôt plus qu'une plaie.

Par un effet merveilleux de la puissance divine, il lui reste encore un souffle de vie lorsqu'on le ramène à sa prison. Là, pendant la nuit, une douce voix se fait entendre, un jeune homme vêtu de blanc lui apparaît : « Jésus, dit-il, m'envoie vers toi » ; il touche ses membres déchirés et toute plaie disparaît.

Le jour venu, Félix est rappelé devant son juge pour de nouveaux combats ; loin d'être ébranlé par les prodiges, Rufin renouvelle ses instances ; en présence du chrétien, il invoque les dieux et immole des victimes. « Fais comme nous, » dit-il.

Et Félix de répondre :

— Esclaves aveugles du démon, abandonnez vos dieux faits de main d'homme et reconnaissez le Dieu vivant qui nous a créés.

A ces mots, les bourreaux se jettent sur l'audacieux confesseur, lui arrachent les ongles et la peau, et l'attachent à un gibet où il demeure suspendu, la tête en bas, depuis les neuf heures du matin jusqu'au soir. La force divine qui l'avait soutenu jusque là l'empêcha de succomber à ces nouveaux et affreux tourments. Après le coucher du soleil, il fut de nouveau jeté en prison ; mais, comme la nuit précédente, il se vit environné de lumière, et les anges, avec des chants de joie et de triomphe, l'encouragèrent dans sa lutte.

Toutes ces merveilles excitent l'admiration des gardes qui racontent à Rufin ce qu'ils ont vu et entendu. Celui-ci, loin de reconnaître la puissance du Dieu de Félix, cherche d'autres moyens de satisfaire sa vengeance, et puisque les supplices ne peuvent avoir raison de sa victime, les eaux l'engloutiront.

Une embarcation, sur laquelle on traîne Félix chargé de chaînes, est lancée à la mer, et les rameurs ont ordre de submerger leur victime. La mort cette fois était imminente, mais la crainte n'était pas pour cela entrée dans l'âme de notre héros.

— Seigneur, disait-il, votre droite me soutiendra.

Sa confiance ne devait pas être trompée. A peine Félix est-il précipité dans les eaux que, par un nouveau prodige encore plus éclatant, ses liens de fer se rompent « comme des feuilles de papier », disent les Actes ; des anges apparaissent, le font marcher sur les eaux et le ramènent sain et sauf au rivage.

On ne saurait dépeindre l'effroi et l'admiration des matelots devant un pareil spectacle.

Comment surtout oser paraître devant Rufin pour le convaincre encore une fois de l'inutilité de sa cruauté ? Il fallut bien cependant lui avouer l'événement.

Au premier abord, c'est contre ses satellites que se tournent ses fureurs. Mais le martyr ne s'est pas enfui et son bourreau peut encore le saisir. Dans un accès de rage diabolique, Rufin le fait déchirer avec des pointes de fer jusqu'à mettre les os à nu et il le rappelle devant son tribunal. Comme s'il avait ignoré toutes les merveilleuses circonstances des supplices précédents :

— Tu vois, lui dit-il, que nos dieux ont encore pitié de toi ; aies pitié de toi-même, sacrifie-leur.

— Dévoue-toi à leur service, reprend vivement Félix, immole-leur des victimes avec ton père le diable ; pour moi, je ne sacrifie qu'au Dieu tout-puissant.

Rufin ne sait plus que répondre, il doit s'avouer vaincu devant sa victime prête à exhaler le dernier souffle. Il ne veut plus supporter sa vue.

(1) Supposé, bien entendu, que ces délices puissent être séparées du Christ.

Les gardes entraînent le martyr; ils le poussent comme une masse informe dans d'affreux chemins où chaque pas ouvre en son corps une nouvelle plaie, jusqu'à ce qu'enfin il succombe sous leurs coups. C'en est fait, le martyr a remporté la palme, il est couronné.

Une femme chrétienne l'ensevelit pieusement dans le tombeau qu'il s'était lui-même préparé à Gérone.

CULTE, RELIQUES ET MIRACLES — UNE RESTITUTION

Le tombeau de saint Félix fut toujours en grande vénération, témoin la couronne d'or envoyée par le roi goth Récarède.

C'est toujours à Gérone que demeurèrent ses précieux restes, comme l'affirment la tradition encore vivante et de multiples témoignages, parmi lesquels celui de Grégoire de Tours et un diplôme du pape Formose (893) citant l'Eglise de Gérone *dans laquelle le bienheureux Félix, martyr du Christ, repose corporellement.*

Nous pourrions y joindre l'attestation de nombreux auteurs espagnols qui déclarent avoir vu la tête et le corps du glorieux Saint gardés dans l'église collégiale de Gérone, mais la chose n'a jamais été sérieusement contestée : c'est de là que sortirent les reliques accordées à certains sanctuaires élevés en son honneur. On en possédait à Torrealba, petite ville de Tarraconaise, et à l'abbaye de Cuxa, dans l'ancien diocèse d'Elne (Catalogne), à Narbonne et même en Portugal.

Comment notre Saint avait-il acquis cette célébrité? Il la devait sans doute aux souvenirs de son héroïque martyre, mais aussi à l'éclat de ses miracles.

Voici l'un de ceux que Grégoire de Tours rapporte dans son ouvrage sur la *Gloire des martyrs.*

Un voleur, dit-il, ayant spolié la basilique de Saint-Félix, rencontra sur son chemin un voyageur à qui il fit la confidence de son larcin et l'énumération des objets dérobés. Celui-ci lui offrit de mettre en lieu sûr ces richesses qu'il pourrait vendre ensuite. Le spoliateur accepta avec empressement et suivit son guide.

Mais, comme aveuglé, il ne s'aperçut pas qu'il reprenait le chemin de la basilique. Une fois rentré dans l'église, ses yeux soudain se dessillent et il se voit ramené avec son butin dans le lieu même d'où il l'avait enlevé. Tout surpris, son étonnement augmente, car son compagnon n'est plus à ses côtés. Il comprit alors que le Saint lui-même avait voulu rentrer en possession de son bien; la crainte le saisit; pour s'en délivrer, il se résolut à avouer son crime et devant tout le peuple il raconta, à la gloire du Saint, le prodige dont il venait d'être l'objet.

Plus remarquables encore sont les miracles énumérés dans les hymnes de la liturgie mozarabe. A son tombeau, dit le poète, les démons voient leur pouvoir anéanti, les aveugles recouvrent la vue, les sourds l'ouïe, les muets la parole, les boiteux la facilité de leurs mouvements, tout mal y est guéri. Le missel du même rite contient aussi une messe dont les oraisons et la préface retracent en termes pleins d'admiration la vie apostolique et les miraculeuses circonstances du martyre de saint Félix.

C'est dans toutes les traditions espagnoles un concert d'éloges à sa mémoire et aux merveilles incessantes dues à son intervention, au point que d'illustres écrivains du pays, comme Moralès, reprochent aux habitants de Gérone de n'avoir point assez fait pour sa gloire, en négligeant de consigner les souvenirs qui devaient la rendre plus éclatante encore.

Cependant ils firent plus, il faut l'avouer, que le célébrer dans des écrits : la superbe basilique qu'ils lui élevèrent peu après sa mort et qui est devenue plus tard une collégiale témoigne de leur vénération et de leur confiance. L'église actuelle San Felice est du XIVe siècle, et son clocher octogonal terminé en pyramide domine la ville basse. Sous le maître-autel un sarcophage doré renferme le corps du saint martyr.

Apôtre, prophète et docteur, voilà les titres qui ont toujours été donnés à saint Félix bien qu'il ne fût pas prêtre. Ils attestent son amour pour la vérité et son zèle à la propager.

L'Espagne ne devait pas être seule à lui vouer un culte : son nom illustre franchit les Pyrénées. Plusieurs localités du midi de la France voulurent l'avoir pour patron et un bon nombre d'églises lui furent dédiées. C'est surtout dans les contrées limitrophes de la frontière espagnole que l'on trouve son souvenir ainsi consacré (Pyrénées-Orientales, Ariège, Hérault et Haute-Garonne).

Puissent ces lignes à la gloire du saint martyr de Gérone le faire assez connaître pour exciter envers lui, là spécialement où il a ainsi droit de cité, une vénération profonde, une confiance entière, un vif désir d'imiter au besoin son zèle et son courage. N'oublions pas que la religion chrétienne a été engendrée dans le sang du Christ et accrue par celui d'innombrables martyrs.

B. MORÈRE.

SOURCES CONSULTÉES

LES BOLLANDISTES, au 1er août. — TAMAYO, historiographe de Philippe II, roi d'Espagne. — PUJADES (1650), auteur d'une *Chronique de Catalogne.* — PIERRE DE MARCA, archevêque de Toulouse, dans la *Marca Hispanica,* etc.

SAINT ÉTIENNE Ier, PAPE ET MARTYR

Troisième siècle. — Fête le 2 août.

Saint Étienne massacré dans les catacombes, au pied de l'autel.

SAINT ÉTIENNE, ARCHIDIACRE DE L'ÉGLISE ROMAINE

Saint Etienne Ier, né à Rome d'une famille chrétienne, fut élevé avec soin par son père Jules dans la doctrine catholique. Son cœur était droit et son esprit excellent; aussi fit-il de grands progrès dans les sciences divines et humaines, et surtout dans la science des saints. Il se distingua bientôt parmi les fidèles de Rome; encore bien jeune, il fut admis dans le clergé. Son éclatante pureté, son savoir, son mérite, son grand zèle pour la religion, le firent admirer et le rendirent digne des premiers emplois de l'Eglise. Les papes saint Corneille et saint Lucius, ses prédécesseurs, ne crurent pas devoir laisser une si brillante lumière sous le boisseau; ils l'élevèrent à la dignité de diacre, puis d'archidiacre de l'Eglise Romaine, charge qui lui donnait la garde et la dispensation des trésors de l'Eglise.

Pendant son exil, le pape Lucius lui remit le soin de la communauté chrétienne de Rome; Etienne sut tenir d'une main vigoureuse le gouvernail et guider la nacelle de saint Pierre, agitée alors par les flots les plus violents de la persécution et de l'hérésie.

Lucius revint au milieu de son troupeau; mais à sa mort glorieuse, arrivée peu après, le clergé et le peuple de Rome acclamèrent d'une seule voix l'archidiacre Etienne, Souverain Pontife, successeur du Prince des Apôtres, chef de toute la chrétienté. Ceci se passait le 13 mai 283.

SAINT ÉTIENNE PONTIFE ROMAIN

Valérien et son fils Gallien étaient empereurs, quand Etienne monta sur le trône pontifical. C'était un temps de grande tribulation. Les empereurs et les magistrats païens continuaient à faire peser sur l'Eglise une persécution sanglante. A ces attaques du dehors, la malice de Satan ajoutait des troubles intérieurs : en Afrique, les catholiques se divisaient sur la question de savoir si le baptême des hérétiques était valide et si l'on devait le renouveler; presque partout on voyait des chrétiens, qui, après avoir plus ou moins trahi la foi devant les persécuteurs, prétendaient rentrer dans l'Eglise sans pénitence suffisante. Novat faisait un schisme.

Etienne, homme de prudence et d'énergie, sut faire face à tout.

Il fut, dit l'hagiographe, le fléau des hérésies, le défenseur des saints canons et l'oracle de toute l'Eglise.

Dans le même temps, Faustin, évêque de Lyon, et saint Cyprien lui écrivaient que l'évêque d'Arles, Marcien, était tombé dans l'erreur des Novatiens; le saint Pontife, dont le regard vigilant s'étendait à tout, agit contre l'hérétique avec une

vigueur tout apostolique et le déposa de l'épiscopat.

LE DÉFENSEUR DES SAINTS CANONS ET L'ORACLE DE L'ÉGLISE

Mais rien ne donne une plus haute idée de la prépondérance du Siège romain sur tous ceux de la chrétienté, et ne fait mieux ressortir l'infaillibilité du Souverain Pontife, que la célèbre contestation qui s'éleva touchant la validité du baptême des hérétiques.

Appuyé de la pratique de son prédécesseur, saint Cyprien soutenait avec plusieurs autres évêques que tout baptême, donné hors de l'Eglise, était nul, et par conséquent, qu'il fallait rebaptiser tous les hérétiques revenus au bercail. Malgré le nombre, la science et la sainteté des partisans de cette erreur, malgré de nombreux synodes, réunis pour l'appuyer, Etienne, conduit par l'Esprit-Saint qui gouverne toujours l'Eglise, et assisté du secours surnaturel que Jésus-Christ a promis à son Vicaire, jusqu'à la consommation des siècles, montra la foi véritable et condamna l'erreur : « Qu'on ne change rien à ce qui a été réglé par la tradition, dit-il, imposez les mains, pour la pénitence, sur ceux qui reviennent à la vraie foi, sans les rebaptiser, si le baptême leur a été donné au nom des trois personnes divines, et si rien d'essentiel n'a manqué dans cette cérémonie. »

Pierre avait parlé par la bouche d'Etienne; tous les évêques se soumirent, la paix fut rétablie. « Sachez, écrivait au saint Pape, Denys d'Alexandrie, que toutes les Eglises divisées auparavant sont unies maintenant. Tous les évêques sont d'accord, et jouissent avec allégresse de cette paix, à laquelle ils ne s'attendaient pas. » C'était l'œuvre de saint Etienne.

En même temps qu'il veillait à la conservation des âmes, sa sollicitude s'étendait aux besoins corporels des fidèles, et ses abondantes aumônes allaient soulager au loin les chrétiens de Syrie et d'Arabie.

LA PERSÉCUTION DE VALÉRIEN L'ÉGLISE DES CATACOMBES

La paix dont jouissait l'Eglise au commencement du règne de Valérien donnait au saint Pontife toute la liberté de veiller sur son troupeau et de le préserver de l'erreur. Mais cette douce tranquillité ne dura pas. Influencé par son ministre Macrien, Valérien publia un décret de persécution générale (256).

Les biens des chrétiens devaient appartenir à leurs délateurs; les supplices les plus cruels attendaient les innocentes victimes. La plupart des fidèles quittèrent Rome pour venir s'enfermer dans les catacombes; le bienheureux Etienne y trouva son troupeau réuni.

« Vous connaissez, mes frères et soldats de Jésus-Christ, dit le saint Pape après la célébration des Mystères, l'édit impie et diabolique que les empereurs ont publié contre nous, pour s'emparer de nos biens et nous arracher la vie. Voici maintenant le temps de mépriser les richesses de la terre de peur de perdre celles du ciel. Ne craignons point les princes du monde, mais seulement le Seigneur du ciel et de la terre, Jésus-Christ. N'abandonnez pas sa foi, placez-vous sous sa protection, il nous arrachera aux mains de ses ennemis et nous sauvera de la malice des démons; d'ailleurs, si nous mourons pour lui, nous serons bien heureux ! »

Un prêtre, nommé Bon, transporté d'une sainte ardeur, s'écria au nom de tous : « Nous sommes prêts à abandonner toutes nos possessions terrestres et à verser notre sang pour la confession de Jésus-Christ, notre Dieu, afin de mériter de le voir dans le ciel !

Chacun applaudit à cette réponse, et cet applaudissement remplit de joie le cœur de saint Etienne. Il resta caché dans les catacombes, instruisant les chrétiens et les préparant au martyre. En un jour, il baptisa cent huit catéchumènes, les confirma et offrit pour eux le sacrifice, auquel tous participèrent.

LE BON PASTEUR A LA RECHERCHE DES PAIENS

Les fidèles, malgré la persécution, ne cessaient point leur apostolat; tous les jours, ils amenaient au bienheureux Pontife de nouveaux enfants. Un chrétien, nommé Hippolyte, vivait dans une grotte pauvre auprès des catacombes. Instruit par l'Esprit-Saint, il prêchait partout la foi, une foule de païens venaient le trouver, l'écoutaient et donnaient leur nom au Christ. Hippolyte les amenait ensuite aux pieds d'Etienne, qui les baptisait.

« Mes chers enfants, dit un jour aux fidèles le saint pasteur, écoutez-moi, tout pécheur que je suis. Pendant que nous avons le temps, faisons le bien, d'abord envers nous-mêmes. Que chacun donc prenne sa croix et suive Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné nous dire : « Qui aime sa vie la perdra; mais qui l'aura perdue à cause de moi, la retrouvera éternellement. » Ensuite, je vous en conjure tous, ne nous occupons pas seulement de nous, mais encore des nôtres. Si donc quelqu'un de vous a un ami ou un parent encore païen, qu'il ne tarde pas à me l'amener, afin qu'il reçoive le baptême.

— Bon père, lui dit Hippolyte en se jetant à ses pieds, conseillez-moi, je vous prie. J'ai mon neveu et sa sœur, que j'ai élevés; ils sont encore païens. Le petit garçon est âgé d'environ dix ans et la fille de treize. Leur mère, qui se nomme Pauline, est encore idolâtre, ainsi que le père, Adrias, qui me les envoie de temps en temps.

— La première fois qu'il vous les enverra encore, dit Etienne, retenez-les chez vous, afin de faire venir le père et la mère et de pouvoir ainsi les exhorter à embrasser la vraie foi. »

Deux jours après, les enfants vinrent dans la grotte, apportant avec eux de quoi manger. Hippolyte les retint. Le saint Pontife, averti, accourut auprès du solitaire, embrassa les enfants et leur fit des caresses. Pauline et Adrias arrivèrent bientôt pleins d'inquiétude, car il se faisait tard. Etienne leur parla du jugement dernier, de l'enfer et de la gloire des saints, les exhortant avec force à quitter les idoles.

« Je voudrais bien être chrétien, dit Adrias, mais j'ai peur d'être dépouillé de mes biens et décapité. »

« Je ne puis suivre ces conseils, dit Pauline, la religion du Christ demande trop de sacrifices; d'ailleurs, je l'ai en horreur. » Et en même temps, elle s'emporta contre son frère Hippolyte.

On se sépara donc sans avoir rien fait, mais sans désespérer entièrement. Etienne, désireux de gagner ces âmes à Jésus-Christ, leur envoya le prêtre Eusèbe et le diacre Marcel. Eusèbe les trouva dans la grotte avec Hippolyte : « Le Christ vous attend, leur dit-il, afin que vous entriez avec lui au royaume des cieux, et vous ne pouvez entrer dans cette gloire du ciel que par le

baptême. » Pauline objecta d'abord la gloire du monde et se retira en disant qu'elle répondrait le lendemain.

La même nuit, des fidèles amenèrent à Eusèbe en ce même endroit leur fils paralytique, et le prièrent de le baptiser. Eusèbe fit l'oraison et quand l'eau sainte coula sur le front de l'enfant, il fut guéri. Alors Eusèbe offrit le sacrifice et tous participèrent au corps et au sang de Jésus-Christ. Etienne, en apprenant cette heureuse nouvelle, accourut auprès d'eux pour prendre part à leur joie.

Revenus le lendemain, Adrias et Pauline, étonnés de la guérison du jeune homme et touchés par la grâce, se prosternèrent aux pieds du bienheureux Pape, en demandant le baptême.

« Saint maître, dit Hippolyte à cette vue, grâces soient rendues à Dieu, leur âme est éclairée, ne tardez pas à les baptiser.

— Qu'on accomplisse les solennités ordinaires, répondit le Saint, et qu'on les interroge pour savoir s'ils croient véritablement et s'il ne reste plus aucune crainte dans leur cœur. »

Après que les prêtres les eurent examinés, Etienne leur ordonna de jeûner, les catéchisa eux et leurs enfants, puis les baptisa au nom de la Trinité, et leur imprimant le sceau du Christ, il appela le petit garçon Néon et la petite fille Marie, offrit pour eux le Sacrifice, auquel tous participèrent. Les néophytes demeurèrent encore quelques jours dans la même grotte avec Hippolyte, Eusèbe et Marcien. Quant à leurs biens, ils les distribuèrent aux pauvres.

UN LOUP CHANGÉ EN AGNEAU

Le fait fut connu de toute la ville et parvint jusqu'aux oreilles de Valérien. Il les fit aussitôt rechercher, promettant la moitié de leurs richesses à qui les découvrirait.

Poussé par l'appât du gain, un nommé Maxime, greffier de profession, feignit d'être chrétien et mendiant. Voyant donc passer Adrias et les siens, qui distribuaient des aumônes, en voulant savoir si c'était celui qu'il cherchait: « Pour l'amour de Jésus-Christ, en qui je crois, dit-il, ayez pitié de ma misère! — Suivez-moi, dit le néophyte, » et il entra dans sa demeure.

Mais, à peine sur le seuil, Maxime fut saisi du démon: « Homme de Dieu, s'écria-t-il, je suis votre délateur, je me vois dévoré d'un feu très ardent. Priez pour moi, car ce feu me tourmente. »

Les chrétiens tombèrent à genoux et prièrent avec larmes. Maxime fut aussitôt guéri. « Périssent les adorateurs des dieux, dit-il, je demande le baptême. » On le mena à saint Etienne, qui l'introduisit et le baptisa. Devenu chrétien, il voulut demeurer encore quelque temps auprès du bienheureux Pontife.

Peu après, il fut arrêté avec Eusèbe, Hippolyte, Adrias, Pauline et leurs deux enfants. Tous versèrent courageusement leur sang pour Jésus-Christ.

LE THAUMATURGE

Etienne, ne doutant pas qu'il ne dût être bientôt immolé lui-même, voulut pourvoir aux besoins de l'Eglise. Il régla tout ce qui regardait les affaires présentes de son cher troupeau, et en chargea trois prêtres, sept diacres et dix-sept clercs, à qui il remit la garde des vases sacrés et le soin de distribuer les aumônes.

Tandis qu'il donnait ses ordres et pourvoyait à tout, Némésius, tribun militaire, cherchait à travers les catacombes le saint Pape, dont il avait entendu parler comme d'un homme extraordinaire, qui avait un puissant crédit auprès de Dieu et faisait de grands miracles. Il le trouva enfin entouré des fidèles.

Se jetant à ses genoux et lui présentant sa fille aveugle de naissance : « Je vous en prie, saint Pontife, lui dit-il, baptisez-moi ainsi que Lucilla, ma chère enfant. Que l'eau sainte qui chassera loin de nous les ténèbres de l'erreur, lui accorde en même temps la vue du corps. Ah! daignez me délivrer des angoisses et des douleurs que me cause cette affliction.

— Si vous croyez de tout votre cœur, dit Etienne, tout sera accordé à votre foi.

— Jusqu'ici, j'ai cru au fond de mon cœur; mais aujourd'hui, c'est ouvertement que je confesse Jésus-Christ, comme seul et vrai Dieu, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né; et ce n'est pas malgré moi, ni par la persuasion des hommes, mais par la vocation de Dieu que je viens à Votre Sainteté. »

Etienne les instruisit et les baptisa lui-même. Lucilla, avant même de sortir des fonts baptismaux, recouvra la vue : « Je vois, s'écria-t-elle, un homme devant moi, il m'a touché les yeux et tout son corps est entouré de rayons éclatants. »

LES CHRÉTIENS DU IIIe SIÈCLE

Saint Etienne baptisa le même jour soixante-trois païens; le nombre des chrétiens augmentait ainsi de plus en plus. Tous se cachaient dans les grottes et les souterrains. Etienne les parcourait pour y célébrer les saints Mystères, baptiser, assister, consoler et encourager les fidèles.

Némésius fut ordonné diacre par le saint Pape; le nouveau chrétien visitait alors les catacombes et les tombeaux des martyrs, distribuant partout de larges aumônes aux indigents.

Un jour qu'il était sur la voie Appienne, il vit deux Romains, Valère et Maxime, sacrifier aux idoles. Se jetant à genoux à cette vue : « Seigneur Dieu, s'écria-t-il, Créateur du ciel etde la terre, confondez les artifices dont use le démon pour captiver les âmes, confondez-les, je vous en supplie, au nom de Notre-Seigneur Jésus-hCrist, votre Fils. Soyez vainqueur du démon et que ces malheureux, pris dans les filets de l'enfer, abandonnant les vaines idoles, n'adorent désormais que vous seul, Dieu tout-puissant! »

A peine avait-il achevé que Maxime, agité par le démon, s'écria à haute voix : « Némésius, devenu chrétien, me brûle; sa prière me fait extraordinairement souffrir! »

Némésius fut aussitôt arrêté; mais, au premier coup de verge qu'on lui donna, Maxime tomba raide mort.

« Où est, dis-moi, Némésius, demanda l'empereur, cette prudence que nous t'avons toujours reconnue? Pourquoi as-tu abandonné les dieux que tu vénéras dès ta plus tendre enfance?

— Jusqu'ici, j'étais loin de la vérité, dit le confesseur, je versais le sang innocent, et j'ai, hélas! connu trop tard le vrai Dieu. Maintenant, je l'adore. Par la main de son serviteur, il a rendu la vue à mon enfant, il me protégera, j'abhorre les idoles et leurs adorateurs. »

Valérien le fit jeter en prison. En même temps, Sempronius, l'intendant du généreux confesseur, fut arrêté et livré au tribun Olympius.

« Fais-nous connaître, dit Olympius, tous les biens de ton maître, et sacrifie aux divinités, si tu ne veux être accablé de tourments.

— Si vous demandez les richesses de mon

maître Némésius, sachez que je les ai toutes distribuées aux pauvres pour l'amour du Christ; c'est au Christ qu'elles étaient, nous les lui avons rendues. Si vous voulez me contraindre à offrir un sacrifice, j'offrirai le même que mon maître, au Christ, un sacrifice de louange.

— Tu es donc chrétien comme ton maître?

— J'ai ce bonheur, et je m'en fais gloire.

— Qu'on étende l'imposteur sur le chevalet et qu'on le flagelle. » Et, en même temps, Olympius fit apporter une statue de Mars.

« Que Notre-Seigneur, Fils du Dieu créateur, te confonde et te brave! » dit le martyr en la voyant. A l'instant même, l'idole se fondit comme de la cire exposée à un grand feu.

Olympius, étonné, le fit garder dans sa maison, en disant : « Cette nuit même je te ferai endurer tous les tourments. » Ce prodige cependant fit croire au tribun que les divinités n'étaient que des chimères et que Jésus-Christ était seul vrai Dieu. Il s'en ouvrit à Exupérie, son épouse, qui, déjà chrétienne dans le cœur, le confirma dans sa résolution et lui conseilla de se convertir.

« Si la puissance du Christ est aussi grande que vous racontez, lui dit-elle, mieux vaut laisser là les dieux incapables de se défendre eux-mêmes, et chercher celui qui a rendu la vue à la fille de Némésius. »

Olympius fit traiter le martyr avec honneur et brisa lui-même toutes les idoles qui remplissaient son oratoire. Une voix se fit entendre, qui disait : « Mon esprit reposera sur toi! »

Averti par Sempronius, Némésius se hâta d'en porter la nouvelle au bienheureux Etienne. Rendant grâces à Dieu, le saint Pontife vint à la tombée de la nuit à la maison d'Olympius. Le tribun se prosterna aux pieds du Pape avec sa femme et son enfant. Le Pontife les releva.

« Croyez-vous, leur dit-il, en Notre-Seigneur Jésus-Christ?

— Oui, nous croyons, Pontife très saint, au Père, au Fils et au Saint-Esprit. »

Etienne les instruisit et les baptisa. Ils lui montrèrent les idoles brisées : « Grâces soient rendues à Dieu, dit Etienne, » et il célébra le Saint Sacrifice pour les nouveaux chrétiens. Tous y communièrent et la maison fut remplie de joie et de bonheur.

La conversion d'une famille si illustre irrita l'empereur. Il ordonna qu'ils fussent, le jour même, tous brûlés vifs. Leur dernière parole fut : « Gloire à vous, ô Christ, qui avez daigné nous associer aux saints martyrs! »

Le bienheureux Pape voulut lui-même donner la sépulture aux restes sacrés des généreux confesseurs.

L'ESCLAVE TERTULLINUS

Les empereurs ayant découvert que le maître et le père de tous ces martyrs était le pape Etienne, conçurent un grand courroux contre lui; ils envoyèrent une troupe de soldats pour le prendre avec ses prêtres. Etienne échappa à leurs recherches; mais douze clercs tombèrent entre leurs mains; ils furent sur-le-champ mis à mort.

Un ancien serviteur du martyr Olympius, Tertullinus, tout païen qu'il était, recueillit leurs précieuses reliques. Apprenant ce qu'avait fait cet idolâtre, le saint Pape l'appela près de lui, l'exhorta à embrasser la foi, lui parla du royaume des cieux et put enfin verser encore l'eau du baptême sur ce nouveau catéchumène. Bien plus, il lui conféra la dignité sacerdotale : « Recevez ce fardeau, ô mon frère, lui dit-il, et recherchez avec soin les reliques des saints, pour leur donner une sépulture honorable. »

Deux jours après, Tertullinus fut pris, et sur son refus d'apostasier, on l'étendit sur un feu ardent. « Je vous remercie, s'écriait-il, ô mon Dieu, de ce que vous avez daigné ne point me séparer de mon maître Olympius. »

Le saint Pontife vint encore avec ses prêtres pendant la nuit recueillir les cendres du confesseur.

MARTYRE DU PASTEUR

Etienne, qui avait déjà envoyé dans le ciel tant de généreux martyrs, soupirait depuis longtemps après la même couronne; il l'obtint enfin.

Une troupe de soldats fut de nouveau dirigée vers les catacombes. Etienne fut pris, et avec lui une foule de prêtres, de diacres et de clercs. On les conduisit à Valérien. L'empereur n'admit en sa présence que le Pontife seul.

« Es-tu cet Etienne qui s'efforce de renverser l'empire, et qui, par ses paroles et ses prestiges, persuade au peuple d'abandonner le culte des dieux!

— Prince, je ne trouble point l'Etat, j'exhorte seulement le peuple à laisser le culte des démons, qu'on adore dans les idoles, pour adorer le vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ.

— Tu blasphèmes, mais tu payeras par ta mort l'injure que tu fais à mes dieux. » Puis, s'adressant aux soldats : « Je veux, leur dit-il, qu'Etienne soit mené au temple de Mars, et qu'il y soit égorgé et offert en sacrifice, s'il ne veut sacrifier lui-même au dieu.

L'ordre fut bientôt exécuté; le saint Pape fut conduit au temple de Mars. Comme il s'en approchait, au milieu d'une foule immense, il s'écria, les yeux élevés au ciel : « Seigneur Dieu, qui renversâtes de votre bras puissant la tour de Babel, je vous en supplie humblement, détruisez ce lieu où le diable est adoré comme un dieu, et où l'impiété et la superstition sont librement exercées. »

A peine eut-il achevé, qu'on entendit un tonnerre épouvantable, accompagné d'affreux éclairs; la foudre tomba du ciel, frappa le temple et le renversa en partie. Les soldats et les bourreaux s'enfuirent éperdus et laissèrent Etienne seul avec les chrétiens qui l'avaient suivi. Se voyant seul, il conduisit ses chères ouailles au cimetière (catacombes) de Lucine.

« Ne craignez pas, leur dit-il, des tourments qui finissent avec la vie, ne perdez pas courage à cause des tyrans qui ne peuvent frapper que le corps. Craignez plutôt celui qui peut jeter l'âme et le corps dans l'enfer. » Et, pour fortifier davantage leur courage, il monta à l'autel et offrit le Sacrifice auguste de notre Rédemption.

Valérien, apprenant où il était, envoya des satellites pour le tuer. Leur entrée tumultueuse, le cliquetis des armes, ne l'étonnèrent point; il ne laissa pas d'achever paisiblement les divins Mystères, espérant être sacrifié lui-même après avoir sacrifié son Sauveur.

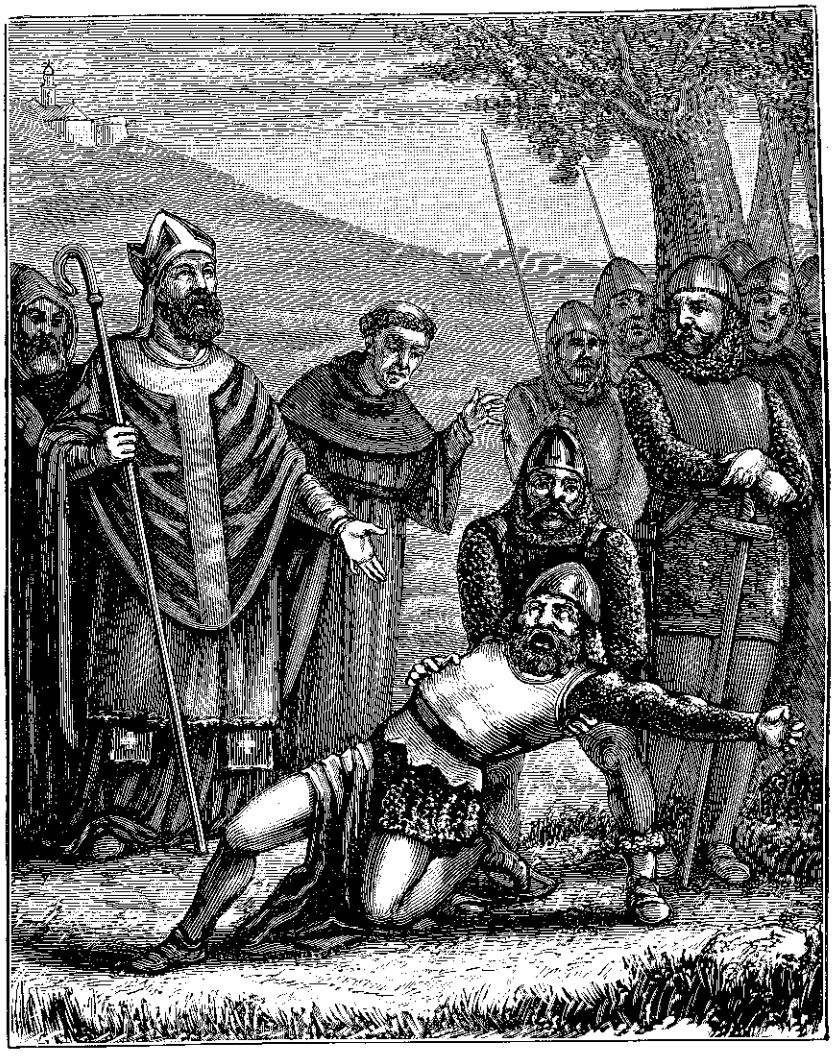
La messe achevée, il se mit sur son trône pontifical, comme pour y exhorter le peuple. Les soldats s'approchèrent alors et l'égorgèrent. Des pleurs et des gémissements éclatèrent dans tous les rangs des fidèles.

Ce fut le 2 août de l'an 260.

Son corps et son trône empourpré de sang furent enterrés dans le cimetière de Saint-Callixte. Sa tête fut plus tard portée à Cologne.

SAINT PIERRE D'OSMA

Fête le 2 août.



Un seigneur excommunié par saint Pierre d'Osma s'embusque pour l'assassiner; saisi par le démon, il est délivré à la prière du Saint.

SAINT PIERRE QUITTE LA MILICE DE LA TERRE POUR ENTRER DANS CELLE DU CHRIST

Pierre, le futur restaurateur du christianisme en Vieille-Castille, naquit à Bourges dans le Berry, vers l'an 1040. Ses nobles parents, le comte Guillaume et la comtesse Neymira, nourrirent son enfance des préceptes de l'Evangile, et l'accoutumèrent de bonne heure à courber la tête sous le joug du Seigneur. Au reste, il ne fut pas difficile à Pierre de correspondre à leurs soins pieux, car il avait reçu du ciel une âme bonne et généreuse. Dès l'âge le plus tendre, marque de prédestination, il aimait à prier et à se mortifier. Tandis qu'il paraissait aux yeux du monde avec des habits somptueux et magnifiques, un cilice déchirait rudement ses membres délicats.

A peine sorti de l'adolescence, un ordre formel de son père le contraignit de ceindre le baudrier et de suivre la milice du siècle. Mais, tout en guerroyant sous les étendards du roi de France, son suzerain, le jeune soldat méditait

d'autres armes, un autre camp, des combats plus pacifiques. Aussi, à la première occasion, déposa-t-il l'armure de chevalier qu'il échangea contre le froc du moine bénédictin.

Le monastère de Saint-Orient, à Ouch, où il se retira, venait de renaître à une vie nouvelle. Depuis quelques années seulement, il avait passé sous la juridiction de l'abbé de Cluny, qui avait fini par y faire triompher la réforme. Dès lors, les moines aquitains rivalisèrent de ferveur et de régularité avec leurs frères de l'abbaye-mère. Quant à Pierre, on le trouva bien vite parfait parmi les parfaits.

COMMENT PIERRE SE RENDIT EN ESPAGNE VIE MONASTIQUE AU COUVENT ROYAL DE SAHAGUN

En ce temps-là, le roi Alphonse VI régnait glorieusement sur les provinces de Léon et de Castille. Il avait arraché lui-même une bonne partie de ses Etats à la puissance des Sarrasins. Malheureusement, dans les contrées récemment abandonnées par les Maures, le christianisme ne présentait que des ruines. Le pieux roi, plein de sollicitude pour le salut éternel de ses sujets, s'occupa avec activité de réparer les désastres de la religion. Afin d'y travailler plus efficacement, il aurait désiré avoir le concours des moines; mais ces derniers étaient en petit nombre dans l'Espagne, et encore avaient-ils bien dégénéré de leur première institution.

Alphonse s'adressa donc à son saint ami, Hugues, abbé de Cluny. Il le pria avec instance de lui envoyer une colonie de ses religieux, avec laquelle il réforma le couvent de Sahagun, destiné, dans la pensée du roi, à être mis à la tête de tous les monastères de ses provinces. Saint Hugues accéda aux désirs de son royal solliciteur. Il choisit, soit à Cluny, soit dans les abbayes dépendantes de sa juridiction, douze religieux, remplis de l'amour de la régularité et du zèle des âmes, et il les envoya en Espagne, sous la conduite de Bernard, plus tard archevêque de Tolède.

Selon la chair, Pierre était le neveu de Bernard; selon l'esprit, Bernard était son père, puisque le jeune chevalier de Bourges avait fait entre ses mains le vœu de stabilité. Saint Hugues ne sépara pas l'oncle du neveu; Pierre, digne d'être choisi pour sa ferveur, accompagna Bernard à Sahagun.

Sa vie au monastère royal peut se résumer dans ces quelques mots de son biographe : « Pierre passait les jours et les nuits dans la prière, le jeûne, la mortification et l'étude. » Si, dans de rares circonstances, il sortit de sa retraite, ce fut pour évangéliser les populations environnantes.

Les saints fondateurs de Cluny, Bernon et Odon, avaient basé leur réforme de l'ordre bénédictin sur la prière. Au long office cénobitique prescrit déjà par saint Benoît, ils avaient ajouté des psaumes et des leçons en grand nombre, la prière pour les morts et l'invocation plus fréquente de la Sainte Vierge. Cependant la piété de Pierre ne pouvait se contenter de la seule prière de règle. Quand il avait consacré une bonne partie de la nuit à la psalmodie et au chant des leçons, son cœur n'était pas encore satisfait. Tandis que les frères accordaient à leurs membres fatigués un légitime repos, il continuait son oraison et ses saintes conversations avec Dieu. Il eut toute sa vie une prédilection marquée pour les prières solitaires et recueillies de la nuit.

PIERRE, ARCHIDIACRE DE L'ÉGLISE PRIMORDIALE DE TOLÈDE

Le moment était venu où Pierre, rompu à la pratique des vertus par l'exercice de la vie religieuse, devait briller d'un plus grand éclat au milieu des dignités ecclésiastiques. Le roi Alphonse, ayant conquis Tolède sur les Maures, voulut rétablir cette ville dans ces anciennes prérogatives, il en releva l'archevêché, qui devint le siège primordial de toute l'Espagne. Cette nouvelle dignité fut conférée à Bernard, abbé de Sahagun. L'élu quitta son monastère escorté de quelques religieux plus capables de l'aider dans l'œuvre de restauration. Bernard n'eut garde d'oublier Pierre, son neveu; il lui confia même les fonctions les plus délicates de l'administration diocésaine; il en fit son bras droit en le nommant archidiacre.

L'archidiaconat était une ancienne institution parvenue, depuis trois siècles, à son plus haut développement.

Ainsi, notre Saint, en qualité d'archidiacre, était le conseiller de l'évêque dans les jugements, l'économe dans ses biens, l'intendant de ses domaines, le trésorier de ses revenus, l'interprète autorisé des livres saints, le vicaire du pontife dans l'administration des sacrements et la célébration des fêtes de l'Eglise, le compagnon de ses voyages, le confident et le garant de ses plus intimes actions. Dans sa nouvelle charge, Pierre fit paraître une prudence et une sagesse consommées qui lui valurent l'estime et l'admiration de tous.

Les obligations multiples où il était engagé le dégageaient de l'accomplissement de la règle monastique; mais il ne consentit jamais à user de dispense. Il préféra unir, dans la mesure du possible, la vie de moine à celle d'archidiacre. Jamais on ne put le résoudre à laisser la récitation de l'office monastique pour prendre à la place la psalmodie plus courte à l'usage des chanoines de Tolède. D'ailleurs, son séjour habituel, c'était l'église; il ne s'en éloignait que lorsque les devoirs de sa charge l'obligeaient à siéger au tribunal de l'évêque, ou bien à suivre ce dernier dans ses visites pastorales.

PIERRE, ÉVÊQUE D'OSMA — ÉRECTION DE LA CATHÉDRALE

Le vaillant roi Alphonse VI aimait tendrement le pieux archidiacre à cause de sa sainteté. Voulant récompenser son mérite, de concert avec le métropolitain Bernard, il lui confia la direction du diocèse d'Osma que la victoire de Calatagnazor avait récemment enlevé aux Maures.

En quittant le pays, les infidèles avaient tout dévasté. De l'ancienne ville haute, vieille cité ibérienne qui se vantait d'avoir résisté aux armes de Pompée, il ne restait plus que des ruines, au pied de la colline couverte de décombres, la nouvelle ville, le Burgo, naissait à peine sur les bords de l'Ucero. Mais les ruines matérielles n'étaient qu'une image imparfaite d'une ruine mille fois plus déplorable encore, celle des âmes; la population, d'abord très restreinte, consistait en une agglomération de chrétiens, de juifs et de Maures; les chrétiens ne l'étaient que de nom, pour le reste, ils ressemblaient à leurs pires ennemis. Le débordement de leurs ennemis n'avait d'égal que leur profonde ignorance en matière de religion.

Pierre pleura à la vue de tant de malheurs; mais plein de confiance en Celui qui l'avait envoyé,

il se dévoua résolûment à l'œuvre de Dieu. Il eut d'abord recours à ses moyens ordinaires, la prière, les veilles, les jeûnes prolongés et la mortification. Il prêcha ensuite : ses prédications eurent les meilleurs succès. A sa voix, les chrétiens réformèrent leur conduite, les juifs et les musulmans se convertirent en grand nombre.

Alors, il conçut l'idée d'une entreprise qui eût paru insensée, s'il n'eût compté sur le concours de la Providence. Au milieu d'un pays et d'une population sans ressources, il résolut d'élever au Seigneur un temple capable de rivaliser en magnificence et en splendeur avec les plus beaux de la chrétienté. Le ciel l'assista visiblement dans cette œuvre ; car, en peu de temps, Osma se glorifiait de la cathédrale qui, depuis, demeura sa plus belle parure.

A l'exemple de Salomon, qui convoqua tout Israël à la dédicace du temple, le bienheureux évêque voulut que son peuple fût le témoin joyeux de la consécration de la nouvelle cathédrale, qui symbolisait si bien la résurrection des âmes. On y accourait de tous les points du diocèse. « Ce fut en présence d'une immense multitude de fidèles des deux sexes, au milieu d'une allégresse indescriptible, que le pieux pasteur consacra le chef-d'œuvre sorti de ses mains. Il le dédia à Notre-Dame de l'Assomption, au précurseur saint Jean-Baptiste, aux princes des Apôtres SS. Pierre et Paul, au prince des docteurs saint Augustin. » (Bréviaire d'Osma.)

Quelques années plus tard, les cloîtres de la cathédrale abritèrent une communauté de chanoines réguliers destinés à desservir la nouvelle église. A la fin du même siècle (VII[e]) le grand saint Dominique y fit l'apprentissage de la vie apostolique.

UN USURPATEUR DE BIENS ECCLÉSIASTIQUES

De tous temps les biens ecclésiastiques ont excité les désirs des puissances séculières. L'Eglise d'Osma n'était certes pas très riche en possessions temporelles ; cependant, le peu qu'elle avait fut convoité par le seigneur du lieu, un chevalier brutal qui tenait plus du Maure que du chrétien. Non content d'avoir dépouillé l'Eglise et l'évêque, il imposait encore aux fidèles de fortes redevances.

D'abord saint Pierre éleva doucement la voix ; il demanda qu'on lui rendît le patrimoine des pauvres, et qu'on cessât de tourmenter son troupeau. Le chevalier répondit par un refus arrogant. L'évêque, justement indigné, frappa le coupable des foudres de l'Eglise et le retrancha de la communion des fidèles.

En apprenant ce qu'il appelait l'audace de Pierre, le voleur se montra fort courroucé. « Je boirai le sang du traître, » dit-il dans son langage de bête féroce.

Toutefois, attaquer le Saint au Burgo, au milieu de son peuple qui l'aimait tendrement, lui parut trop hardi. Il préféra attendre une circonstance qui le lui livrerait sans défenseur. L'occasion désirée se présenta bientôt. Un jour, le chevalier apprit que le Bienheureux sortait de la ville épiscopale pour commencer la visite de son diocèse. Il alla se poster sur la route, tout près du *pueblo* de san Estebon de Gormaz, espérant égorger sa victime au passage.

Déjà le cortège du Saint approchait, l'assassin s'apprêtait à commettre son meurtre sacrilège, quand tout à coup il est saisi de vives douleurs, tombe à terre et se débat dans la poussière avec des mouvements convulsifs. Le démon s'était emparé du corps du malheureux. Ses hommes d'arme l'entourent en poussant des cris désespérés ; à leurs cris, l'évêque accourt vers eux. Dans celui qui se tordait à ses pieds, il reconnaît son ennemi. Les assistants lui apprennent la cause de son mal. Sans faire paraître aucune émotion, le pieux pasteur se prosterne, prie pour l'infortuné et le relève guéri dans son corps et dans son âme. Dès lors, les biens ecclésiastiques n'eurent pas de défenseur plus intrépide que le suzerain d'Osma.

PÊCHE ET GUÉRISON MIRACULEUSES

Cette visite pastorale ne fut pas la seule occasion où Dieu manifesta la gloire de son serviteur en lui accordant le don des miracles. Une autre fois, à Longa, petite bourgade de son diocèse, il alla loger chez un des habitants de l'endroit, retenu au lit par une fièvre ardente. Vers le milieu du jour, il sortit avec ses clercs pour venir prendre quelques instants de repos sur les bords du Duero.

Or, tandis qu'il s'approchait de l'eau pour se laver les mains, il aperçut une multitude de poissons qui prenaient leurs ébats au milieu du fleuve. « Venez, mes amis, » leur dit-il, tout en faisant sur les eaux le signe de la Croix avec l'extrémité de sa crosse. Et les poissons d'obéir aussitôt à ce commandement et de venir tout près du bâton pastoral. Le Saint en prit un, le bénit et l'envoya à son hôte. A peine ce dernier en eut-il goûté qu'il se trouva guéri. Sur-le-champ, il quitta sa couche et vint se jeter aux pieds de son bienfaiteur.

COMMENT SAINT PIERRE FIT COULER UNE SOURCE DES FEUILLES ET DES BRANCHES D'UN CHÊNE

Continuant sa course apostolique, Pierre arriva à Fresnillo, non loin d'Aronda de Duero. Le village était petit et misérable ; il se contenta d'en consacrer l'église et d'annoncer la parole de Dieu aux habitants ; mais il ne voulut pas entrer et se reposer dans leurs demeures, de peur d'être à charge à ces pauvres gens.

Il vint avec sa suite s'asseoir à l'ombre d'un chêne vert. Cet endroit manquait d'eau ; il n'y en avait pas dans tout le voisinage. Au commencement du repas, le serviteur de Dieu pria un instant, puis il frappa le chêne de son bâton pastoral. Soudain, les feuilles, les branches et le tronc de l'arbre se mirent à suinter merveilleusement ; l'eau descendait le long du chêne et formait au pied un véritable ruisseau.

Tout le cortège épiscopal put s'y désaltérer. Après la réfection, on coupa un rejeton de l'arbre protecteur ; aussitôt une source d'eau vive en jaillit avec abondance, le Seigneur montrait ainsi la puissance du Bienheureux sur la nature, aux yeux des populations grossières, afin que leurs cœurs fussent plus accessibles à sa parole.

La fontaine du miracle se voit encore de nos jours, et les restes du chêne sont précieusement conservés dans l'église de Fresnillo. Les malades de la contrée s'y rendent en pèlerinage. On leur donne à boire un peu d'eau où l'on a fait tremper quelques débris du vieil arbre, et souvent des guérisons prodigieuses ont suivi l'application d'un remède si simple. Quand la sécheresse désole le pays, une messe est célébrée dans la chapelle, élevée près de la source. Les paysans y accourent en grand nombre ; rarement leur prière manque d'obtenir son effet.

Ce miracle et le précédent, représentés l'un et l'autre par notre gravure, ont été racontés dans

les bas-reliefs qui ornent le tombeau du Saint à Osma.

RAPPORTS DE SAINT PIERRE AVEC LE ROI ALPHONSE VI

De retour dans sa chère ville épiscopale, il y trouva un message du roi Alphonse qui le mandait en toute hâte à Palencia.

Le vieux monarque n'avait pas été heureux sur la fin de son règne. La valeureuse épée du Cid, qui l'avait si bien secondé dans ses nombreuses guerres contre les Sarrasins, n'était plus là. Elle reposait à côté des cendres du héros chrétien, dans son tombeau de San-Pedro de Cardegna. Les Maures, profitant de la disparition de leur redoutable adversaire, relevaient la tête, leurs attaques devenaient plus fréquentes, leurs agressions plus hardies.

Le roi voulut y mettre un terme en frappant un grand coup. Malheureusement, il subit une défaite épouvantable près de la petite ville d'Ucles (1108). Son fils unique périt dans la mêlée. Il ne lui restait plus qu'une fille, la fameuse Urrague, dont les visées ambitieuses lui causaient les plus vives inquiétudes.

Ce fut en de pareilles circonstances que le souverain de Castille et de Léon appela près de lui l'évêque d'Osma; il désirait entendre de sa bouche les paroles de consolation et de conseil dont il avait si grand besoin. Pierre s'empressa d'obéir. Les deux nobles vieillards s'entretinrent des maux de la patrie et des moyens propres à y remédier. Le roi, qui sentait la mort s'avancer à grands pas, demanda au Bienheureux de prier pour son salut éternel.

Il vit avec les plus grands regrets le Saint s'éloigner de Palencia. Pour lui, il retourna à Tolède, où, à peine arrivé, il fut saisi d'une maladie qui l'eût bientôt réduit à la dernière extrémité. Il fit précipitamment rappeler l'évêque d'Osma. Celui-ci accourut; et le roi, saintement préparé à la mort, rendit l'âme dans les bras du vénérable Pierre.

Le corps du souverain fut, selon son désir, transporté à Sahagun, pour y être inhumé dans le cimetière bénédictin. Notre Saint suivit jusqu'à sa dernière demeure le prince que, de son vivant, il avait tant aimé.

MORT DE SAINT PIERRE — FUNÉRAILLES TRIOMPHALES

En revenant de Sahagun, la fièvre l'obligea à s'arrêter dans la maison épiscopale de Palencia. Comme le mal faisait des progrès tous les jours, il connut que sa dernière heure approchait. Alors il demanda et reçut avec beaucoup de foi les sacrements de notre mère l'Eglise, et il s'éteignit doucement, les lèvres collées sur le crucifix (2 août 1109).

Quelques jours avant de mourir, il avait recommandé qu'on transportât sa dépouille mortelle dans l'église dont il avait été le pasteur. Se conformant au vœu suprême du Saint, l'évêque de Palencia fit embaumer le vénéré corps et le revêtit de ses plus riches ornements. Puis, au chant des hymnes et des cantiques, on se mit en marche pour la ville d'Osma. Les saintes reliques étaient portées par des prêtres; plusieurs évêques et une foule nombreuse les accompagnaient. Ce fut un véritable triomphe. De tous côtés, les peuples attirés par le renom de sainteté du bienheureux pontife, accouraient pour voir passer et vénérer ses restes sacrés.

Avec cette pompe triomphale, le cortège mit longtemps à franchir la distance, relativement courte, qui sépare Palencia d'Osma. A son arrivée, les fidèles se portèrent en foule à sa rencontre. Les larmes coulaient de tous les yeux, car tous, en la personne de leur évêque, regrettaient le plus aimé des pères. Aussi, les funérailles se célébrèrent-elles au milieu des gémissements et de la désolation universelle; mais Dieu consola bien vite le troupeau rendu orphelin, par les nombreux miracles qu'il opéra sur le sépulcre de son serviteur.

COMMENT SAINT PIERRE PROTÈGE DU HAUT DU CIEL SON ÉGLISE D'OSMA

Depuis sa mort, saint Pierre n'a pas cessé de veiller sur la ville et le diocèse d'Osma, dont il est le patron principal. Nous n'en voulons pour preuve que le trait suivant, rapporté dans les sculptures de son tombeau.

Jean Tellez, d'une riche famille de Loria, était parvenu, à force d'adresse et de simonie, à s'emparer du siège épiscopal d'Osma. Il ne jouit pas longtemps du fruit de son crime, car la mort vint bientôt le frapper. Pour ne pas faire de scandale, on l'enterra comme ses prédécesseurs dans une des chapelles de la cathédrale. Il reposait depuis quelques jours dans le lieu saint qu'il profanait par sa présence, quand une nuit un chanoine vit saint Pierre d'Osma se lever de son tombeau.

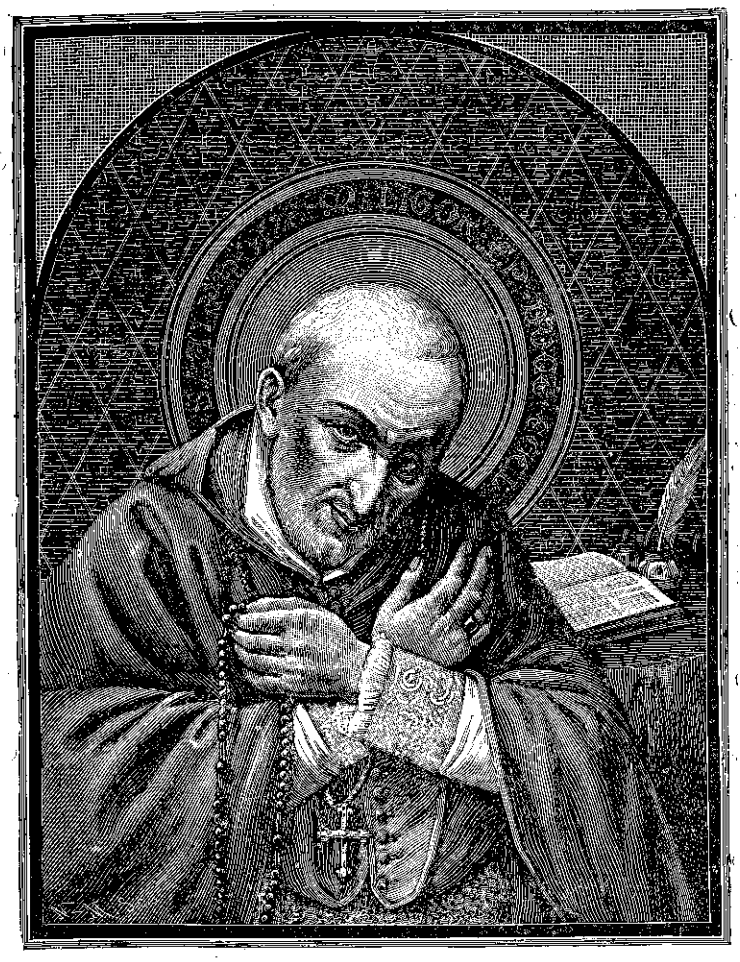
Le bienheureux pontife se mit à genoux et adora pendant quelques instants le Très Saint-Sacrement. Il se rendit ensuite au tombeau du pieux évêque Bernard, un de ses successeurs. « Bernard, lui dit-il, viens avec moi. » L'évêque se leva et tous deux allèrent auprès du sépulcre d'un autre saint prélat, Etienne. Ils l'appelèrent par son nom et il se leva pareillement. Etienne et Bernard prirent au maître-autel deux chandeliers allumés, et, se mettant des deux côtés de Pierre d'Osma, ils s'avancèrent tous trois, revêtus des ornements pontificaux, vers le tombeau du simoniaque Jean Tellez. « Sors de ce lieu, dirent-ils ensemble, sors de ce lieu, car ta place n'est pas ici! » Une voix caverneuse et ténébreuse se fit alors entendre du fond de la tombe : « Je sortirai moi-même! »

Pierre répéta le commandement une deuxième fois, le malheureux ne remua pas; puis une troisième fois. Alors on vit sortir le malheureux Jean Tellez, couvert d'un vêtement noir et sordide; son visage était horrible, et il poussait des cris lamentables. A la vue des trois saints prélats, il s'enfuit par la porte de la cathédrale; l'évêque Etienne, rempli d'indignation, lui lança le grand chandelier qu'il portait. Le chandelier n'atteignit pas le simoniaque, mais il s'enfonça dans la pierre. Le lendemain on l'y retrouva comme pour prouver la vérité du miracle; cette empreinte miraculeuse se voit encore aujourd'hui; quant au chandelier, il se trouve dans le trésor de la cathédrale.

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

ÉVÊQUE ET DOCTEUR, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES RÉDEMPTORISTES

Fête le 2 août.



Vrai portrait de saint Alphonse de Liguori.

(D'après la belle chromolithographie de l'imagerie du *Pèlerin*.)

Alphonse Marie de Liguori naquit près de Naples, l'an 1696. Sa mission sur la terre a été d'évangéliser les pauvres, de raviver la dévotion envers la Sainte Vierge et le Saint-Sacrement, de réfuter les faux philosophes, de ranimer la véritable piété parmi les fidèles, en écartant les murs d'épines à l'aide desquels l'humeur sombre des jansénistes obstruait le chemin du ciel.

Il venait de naître, lorsqu'il fut présenté à un religieux de la Compagnie de Jésus, saint François de Girolamo, qui le bénit et dit à sa mère : « Cet enfant vivra jusqu'à l'âge de 90 ans ; il sera évêque et fera de grandes choses pour Jésus-Christ. »

Ses parents, aussi recommandables par leur piété que par leur noblesse, l'élevèrent chrétiennement. Sa mère surtout y donna tous ses soins. Mère de plusieurs enfants, elle n'avait pour eux d'autre sollicitude que celle de faire croître et grandir en eux Jésus-Christ.

Ses efforts furent bénis, les vertus de ses enfants la consolèrent durant sa vie, et sa mort fut heureuse.

Alphonse fut celui qui répondit le mieux aux soins de sa mère. Jeune encore, il avait un amour singulier pour Jésus-Christ caché dans le Tabernacle, et pour la Très Sainte Vierge, deux dévotions qui embaumèrent sa vie de parfums célestes.

Il ne passait jamais un jour sans réciter son chapelet.

Un jour qu'il jouait avec des enfants de son âge, il entendit l'un d'eux prononcer des paroles peu respectueuses pour le nom de Dieu. Il lui en exprima aussitôt sa douleur avec une gravité imposante, et, quittant le jeu, il se retira à l'écart.

Au moment de repartir, ses camarades le cher-

chèrent et le trouvèrent tout absorbé dans la prière au pied d'une image de Marie.

De bonne heure, saint Alphonse se donna à l'étude. Il excella dans tous les genres, mais plus particulièrement en littérature et en musique : témoins les suaves et pieux cantiques qu'il composa plus tard en l'honneur de Jésus et de Marie.

A l'âge de seize ans, il était reçu docteur en droit canonique et en droit civil. Son père l'engagea aussitôt dans la carrière du barreau, et il devint en peu de temps l'un des plus brillants avocats de Naples. Il passa dix ans dans cet état, dix ans où Dieu voulut le proposer comme un modèle de piété vraie au milieu du monde, et montrer en même temps combien le monde est à craindre pour quiconque veut se sauver.

Pour se conserver dans la vertu et y faire des progrès, il prit tous les moyens, particulièrement la prière et la fréquentation des sacrements. Il s'exerçait aux œuvres de miséricorde en allant visiter dans les hôpitaux les membres souffrants de Jésus-Christ. Il se donnait ensuite aux devoirs du barreau où il avait un grand succès. Sa parole était toujours suivie d'applaudissements, et il ne perdit jamais aucune cause, sinon la dernière.

Cependant, malgré ses efforts pour rester un chrétien fervent, il ne put s'empêcher de décliner insensiblement; son père le conduisait au théâtre et dans les sociétés; les idées, les attraits du monde, les paroles flatteuses, à force de battre son âme, finirent par y faire brèche.

Lui-même avouait plus tard que, s'il eût persisté davantage dans cet état dangereux, il serait tombé dans quelque lourde chute. Mais il fut assez vigilant et assez énergique sur lui-même pour éviter le péché mortel. Bientôt Dieu le tira providentiellement de ce péril. Un de ses amis, jeune homme de mœurs excellentes et plein de vertus, lui proposa de venir avec lui faire une retraite. Alphonse accepta volontiers et se livra à ces saints exercices avec tout le recueillement et le sérieux qu'ils comportent. Dieu éclaira son âme; il déplora le refroidissement de sa piété, demanda pardon à Dieu, et sortit animé d'une ardeur toute nouvelle.

Le principal fruit de cette retraite fut une dévotion plus grande à la sainte Eucharistie, qui le détacha peu à peu du monde. Il assistait à la messe chaque matin, se confessait tous les huit jours, communiait plusieurs fois la semaine, et faisait sa retraite chaque année.

Chaque jour, il allait adorer Notre-Seigneur dans l'église où se célébraient les Quarante heures, et c'était un spectacle tellement édifiant de voir ce jeune homme du monde, si longuement et si saintement recueilli au pied de l'autel, les yeux fixés sur le Saint-Sacrement, que des prêtres eux-mêmes enviaient sa ferveur.

ALPHONSE REFUSE UN BRILLANT MARIAGE ET REVÊT L'HABIT ECCLÉSIASTIQUE

Le rang qu'occupait la famille de Liguori et la bienveillance que lui témoignait le roi de Naples, les talents et les vertus d'Alphonse, inspirèrent aux premières familles le désir de s'allier avec lui. Deux brillants projets de mariage se présentèrent successivement, à la grande joie de son père. Mais Alphonse, qui déjà songeait à se consacrer à Dieu, sut les écarter avec une grande prudence et une grande fermeté.

Un événement providentiel acheva de le détacher du monde et de lui montrer la voie où Dieu l'appelait.

Un grand procès féodal venait d'éclater entre deux princes. L'un d'eux confie ses intérêts à notre jeune, mais éminent avocat. Alphonse emploie un mois entier à étudier toutes les pièces; puis, se croyant assuré du succès, il se présente devant le tribunal et plaide avec une éloquence qui soulève de longs applaudissements. L'assistance croit sa cause gagnée, et le président ne songe plus qu'à prononcer en sa faveur, quand l'avocat de la partie adverse montrant, avec un sourire, une des pièces du procès, signale au brillant orateur une circonstance essentielle qui lui a complètement échappé et qui renverse par la base toute sa thèse.

L'honorable jeune homme, dont la loyauté avait toujours été si sincère, est comme frappé de la foudre : « Pardonnez, Messieurs, dit-il en rougissant, je me suis trompé, j'ai tort. » Et il sort en disant : « Monde trompeur, je t'ai connu, tu n'es plus rien pour moi. »

Il se retira dans sa chambre et pleura. En vain son père mit tout en œuvre pour le ramener dans le monde : « Mon père, dit Alphonse, à d'autres les affaires temporelles; pour moi, je n'ai plus que celles de mon âme. »

Un dimanche, pendant qu'il soignait, selon sa charitable habitude, les malades de l'hospice des Incurables, la salle lui parut tout à coup environnée de lumière et il crut entendre une voix qui lui disait : « Que fais-tu encore dans le monde? — Vous avez raison, Seigneur! répondit-il, me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira. »

En sortant de l'hôpital, il entra dans la première église qu'il rencontra; c'était l'église des Pères de la Merci; le Saint-Sacrement était exposé. Alphonse se prosterne devant la divine Victime, et s'offre de nouveau à Dieu sans réserve. Comme gage de son sacrifice, il détache son épée et va la suspendre à l'autel de la Sainte Vierge. Il va ensuite trouver son directeur, le P. Pagano, lui confie toutes ses pensées, et le saint prêtre l'encourage dans sa généreuse résolution.

Restait à triompher des résistances de sa famille. Elles furent longues et ardentes; son père surtout paraissait disposé à ne jamais céder; il employa tous ses amis à détourner son fils de sa vocation; la première fois qu'il vit Alphonse, alors âgé de vingt-sept ans, se présenter devant lui revêtu de l'habit ecclésiastique, il poussa un cri et se jeta sur son lit dans un accablement indescriptible. Il resta une année entière sans adresser la parole à son fils. On conçoit tout ce que dut souffrir le cœur si respectueux et si aimant d'Alphonse au milieu de ces luttes pénibles.

La première personne qui avait ambitionné la main du saint jeune homme, la noble fille du prince de Prescicio, luttant de générosité avec Alphonse, imita son exemple, renonça au monde et embrassa la vie religieuse dans un couvent de Naples, où elle acheva sa vie dans la pratique des plus éminentes vertus. Le père d'Alphonse finit par se soumettre au douloureux honneur que Dieu lui faisait en demandant son fils, et ratifia la cession qu'Alphonse avait faite de ses droits d'aînesse à son frère puîné.

ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET ORDINATION

Le jeune ecclésiastique n'avait pas attendu cette victoire pour se livrer avec ardeur aux études théologiques.

La promptitude de son intelligence, les règles sévères et minutieuses qu'il se traça pour le

fidèle emploi de ses heures lui permettaient de trouver encore du temps pour des œuvres de charité et d'apostolat. C'était un spectacle étonnant et édifiant, de voir ce jeune homme distingué, qui avait renoncé à un si brillant avenir, parcourir les rues pour ramasser les enfants, les conduire dans l'église et s'appliquer à leur apprendre, avec autant d'humilité que de dévouement, les premiers éléments de la doctrine chrétienne.

Ses vêtements étaient humbles et communs; il jeûnait tous les samedis au pain et à l'eau en l'honneur de la Sainte Vierge; il usait du cilice et de la discipline, enfin il s'appliquait à mortifier ses sens en toute occasion. Il eut à souffrir le dédain et les moqueries de ses anciens collègues du barreau; mais la prière devenait de plus en plus la vie de son âme, elle soutenait son courage et il marchait avec ardeur à la suite de Jésus crucifié.

Le 21 décembre 1726, il fut ordonné prêtre par le cardinal Pignatelli, archevêque de Naples. Il fallait le voir descendant du saint autel, rempli d'un feu divin, ne respirant que le désir de se vouer au salut des âmes.

EN CHAIRE — LA JOIE D'UN PÈRE

On peut dire qu'à partir de ce jour, sa vie ne fut plus qu'une prédication continuelle et une perpétuelle exhortation à la vertu. Dieu seul sait le nombre d'âmes qu'il a converties ou affermies dans la vie chrétienne ou poussées dans les voies de la perfection.

La foule ne se rassasiait point de l'entendre. On le demandait dans toutes les paroisses et toutes les communautés. Des prêtres, des magistrats, des gentilshommes, des dames de haut rang se pressaient à ses sermons, aussi bien que les ouvriers, les pauvres femmes et les gens du peuple. Sa parole, pleine de dignité, mais en même temps claire, simple, vive, entraînante, à la portée de tout le monde, brûlante de conviction et d'amour, était toujours comprise et ne restait jamais sans fruit. « Un prédicateur, disait-il plus tard, qui ne prêche pas Jésus crucifié, se prêche lui-même, viole son ministère et ne fait aucun profit. »

Don Joseph de Liguori, son père, passant un jour devant une église où l'on prêchait les Quarante heures, eut la dévotion d'entrer. Alphonse était en chaire. Don Joseph fut presque fâché de l'y apercevoir: lui qui avait tant aimé les discours de son fils avocat, n'avait pas encore eu le courage d'assister à un sermon de son fils prêtre. Il resta cependant. Bientôt une douce onction, une pénétrante lumière entrent dans son âme; ce père terrible est désarmé; il se sent ému, il pleure. Après le sermon, il va rejoindre son fils, l'embrasse en l'arrosant de ses larmes : « O mon fils, dit-il, vous m'avez fait connaître Dieu; Alphonse, je vous bénis mille fois d'avoir embrassé une si sainte carrière et je vous demande pardon de la peine que je vous ai causée, en m'opposant si longtemps à la volonté de Dieu! »

AU TRIBUNAL DE LA PÉNITENCE

Le saint missionnaire n'obtenait pas des résultats moins consolants au confessionnal. La haute idée qu'il concevait d'un ministère qui demande tant de qualités éminentes, l'avait d'abord effrayé et il fallut que le cardinal Pignatelli lui enjoignît, en vertu de la sainte obéissance, d'user des pouvoirs qu'il lui avait accordés. Alphonse obéit et fit un bien immense.

« Plus une âme, disait-il ensuite, est enfoncée dans le vice et engagée dans les liens du péché, plus il faut tâcher, à force de bonté, de l'arracher des griffes du démon, pour la jeter dans les bras de Dieu. »

C'est ce qu'il pratiquait lui-même, et l'ascendant qu'il exerçait sur les pauvres pécheurs était tel qu'il ne se vit jamais dans la douloureuse obligation d'en renvoyer un seul sans l'avoir réconcilié avec Dieu. Il leur montrait les moyens de sortir du péché, les remplissait de confiance dans la miséricorde de Dieu et dans les mérites de Jésus-Christ, et arrivait toujours à leur inspirer un sincère repentir.

C'est ainsi qu'une multitude de gens de toutes les classes de la société, dont beaucoup avaient scandalisé la ville par leur mauvaise conduite, furent ramenés par ses soins à la pratique de la chasteté et des autres vertus chrétiennes.

Les pénitences qu'il donnait le plus ordinairement étaient de revenir se confesser au bout d'un certain temps; de se confesser et de communier souvent, d'assister chaque jour à la messe, en y méditant sur les souffrances de Jésus-Christ. Sans imposer d'une manière obligatoire certaines macérations corporelles, il déployait tous ses efforts pour engager ses pénitents à mortifier leurs sens, et les amener à se soumettre d'eux-mêmes avec générosité aux expiations nécessaires.

« Par la méditation, disait-il, vous verrez vos défauts comme dans un miroir; par la mortification vous les corrigerez : il n'y a point de vraie oraison sans mortification, et point de mortification sans esprit d'oraison. De tous ceux que j'ai connus qui étaient vrais pénitents, il n'y en a point qui n'aient été fort zélés pour ces deux exercices. »

Il encourageait vivement à la visite quotidienne du Saint-Sacrement : « Quelles délices, avait-il coutume de dire, quelles délices que d'être prosterné devant le saint autel, d'y parler familièrement à Jésus renfermé pour l'amour de nous dans l'auguste Sacrement; de lui demander pardon des déplaisirs qu'on lui a donnés, de lui exposer ses besoins comme un ami fait à son ami, de lui demander son amour et l'abondance de ses grâces! » Qui n'a lu le précieux petit livre qu'il a composé sous ce titre : *Visites au Saint-Sacrement?*

Dans son zèle, il imagina de réunir le soir, après leur travail, les gens de la dernière classe de la société, pour leur apprendre les éléments de la religion. Des prêtres dévoués, de pieux laïques s'unirent à lui pour cette bonne œuvre. Ces réunions eurent lieu d'abord dans certains carrefours, puis dans des salles particulières, enfin dans des églises et des chapelles. Cette œuvre, imitée de ce qu'avait fait à Rome saint Philippe de Néri, eut les plus consolants résultats et survécut à notre saint missionnaire. Naguère encore, on comptait à Naples près de quatre-vingts réunions semblables, rassemblant chacune de cent trente à cent cinquante personnes. Il y a toujours un prêtre qui préside; des instructions, des chants, des prières et ensuite des confessions en sont le programme habituel.

FONDATION DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE DIVIN RÉDEMPTEUR

Un moment, l'intrépide missionnaire songea à partir pour les pays infidèles et à porter la foi

jusqu'en Chine. Son directeur n'ayant pas reconnu en ce projet la volonté de Dieu, Alphonse y renonça.

Une sainte religieuse, nommée sœur Marie-Céleste Costarosa, que le Seigneur favorisait de grâces surnaturelles, lui dit un jour : « Dieu vous appelle à fonder une Congrégation de missionnaires, qui procureront des secours spirituels aux âmes de ceux qui sont le plus dépourvus d'instruction religieuse. »

Ces paroles jetèrent l'âme d'Alphonse dans une grande frayeur. Il se mit à prier avec ardeur pour connaître la volonté de Dieu, et il resta enfin persuadé que le Seigneur réclamait de son zèle cette entreprise : ce fut, en effet, la plus grande et la plus féconde de toutes ses œuvres.

Des ecclésiastiques zélés ne tardèrent pas à se grouper sous sa direction, pour donner des missions dans les paroisses, surtout au peuple des campagnes, alors très délaissé. Mais la nouvelle Congrégation se fonda au milieu d'obstacles et de contradictions sans nombre. Alphonse fut d'abord désapprouvé de la plupart de ses amis. Son vieux père fondit en larmes à la nouvelle qu'Alphonse allait s'éloigner de Naples et essaya par tous les moyens de l'y retenir. Les premiers compagnons du saint prêtre l'abandonnèrent à l'exception de deux.

Au milieu de tant de difficultés, saint Alphonse recourut à son refuge ordinaire, la Sainte Vierge. De nouveaux compagnons lui arrivèrent en foule, et au bout de trois ans, l'Institut comptait déjà quatre maisons.

Former ses missionnaires aux vertus religieuses et à l'apostolat des missions fut désormais la grande sollicitude du bienheureux fondateur. A leur tête, il évangélisa un grand nombre de diocèses, et accomplit un bien incalculable.

En arrivant en vue du lieu où devait se donner la mission, il récitait les litanies de la Sainte Vierge et d'autres prières. Il se rendait ensuite à l'église principale; après avoir adoré le Saint-Sacrement, il montait en chaire et adressait un chaleureux appel à la population, pour l'inviter à bien profiter des exercices spirituels qui allaient suivre.

Dans un village, les habitants, le voyant arriver le premier, pauvrement vêtu, monté sur un âne chétif, le prirent pour un simple Frère convers, servant de cocher aux Pères. Tout étonnés de l'entendre prêcher d'une manière si admirable, ils disaient entre eux : « Si le cocher prêche si bien, que sera-ce des autres! »

Pour rendre les exercices plus profitables, on les faisait durer jusqu'à quinze ou même trente jours. Outre les instructions générales, il y avait des réunions et des exhortations spéciales pour les différentes catégories de personnes, pour les hommes, pour les femmes mariées et les veuves, pour les jeunes filles, pour les jeunes gens, et aussi pour les enfants, à qui les missionnaires faisaient le catéchisme chaque jour, matin et soir.

Le soir des trois premiers jours, les Pères allaient dans les rues les plus fréquentées, le crucifix à la main, invitant les habitants à songer à leurs fins dernières et à venir aux instructions. Trois fois, durant la mission, au cours de ses sermons sur le péché, sur le scandale et sur l'enfer, le saint prédicateur se flagellait du haut de la chaire, avec une grosse corde. Les auditeurs, saisis d'émotion, lui criaient de cesser, en promettant une conversion sincère.

La plus douce consolation du bon missionnaire était de prêcher sur la Sainte Vierge.

Un jour qu'il parlait sur ce sujet favori, dans l'église de Foggia, en présence d'une grande foule, un rayon étincelant partit d'un tableau de Marie et vint illuminer d'une clarté céleste le visage du saint prédicateur, qui fut ravi en extase et s'éleva de plusieurs coudées au-dessus de terre. Le peuple, témoin de cette merveille, criait : *Miracle! Miracle!* Des pécheresses, qui se trouvaient présentes, furent saisies d'un tel repentir qu'elles se mirent à déplorer publiquement leurs fautes; elles quittèrent le monde et consacrèrent le reste de leur vie à la pénitence.

Le 25 février 1749 fut un jour de grande joie pour le saint fondateur. Le Pape Benoît XIV approuva la Congrégation des Rédemptoristes, qui n'a cessé de travailler avec succès au salut des âmes et qui se trouve heureusement répandue aujourd'hui dans l'ancien et le nouveau monde.

ÉPISCOPAT DE SAINT ALPHONSE

Le saint fondateur espérait finir humblement sa vie au milieu de ses fils spirituels; il se félicitait d'avoir échappé aux responsabilités de l'épiscopat, lorsqu'il reçut des Lettres du Pape Clément XIII, le nommant évêque de Sainte-Agathe-des-Goths. Sa surprise ne fut égalée que par sa douleur. Il écrivit au Souverain Pontife pour le supplier de vouloir bien agréer son humble refus. Le Pape lui renvoya, par le cardinal Négroni, son secrétaire, l'ordre formel d'accepter. En même temps, le cardinal Spinelli écrivait au saint prêtre : « C'est la volonté de Dieu; la voix du Pape est la voix de Dieu. — Que la volonté de Dieu soit faite! dit Alphonse. Il exige le sacrifice du reste de ma vie, il faut me soumettre. Le Pape ordonne, je dois obéir, Dieu me chasse de la Congrégation pour mes péchés! » Il en tomba gravement malade.

A peine rétabli, il fut sacré à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve, le 20 juin 1762. Il était âgé de soixante-six ans. Reçu avec enthousiasme dans son diocèse, il y parut comme un nouveau saint Charles Borromée; il réforma le Séminaire et le clergé, fonda des confréries, fit refleurir la fréquentation des sacrements. Il visitait chaque année la moitié de son diocèse. Sa charité pour les pauvres allait jusqu'à le réduire lui-même à la mendicité. Un jour, en rentrant à sa demeure, il est entouré d'un groupe de pauvres gens : « Mes enfants, leur dit-il, je n'ai plus rien, j'ai vendu ma voiture, mes mules et et tout ce que j'avais; je n'ai plus d'argent et je ne trouve plus personne qui veuille m'en prêter. » Et il pleura avec eux.

SES OUVRAGES — SA MORT

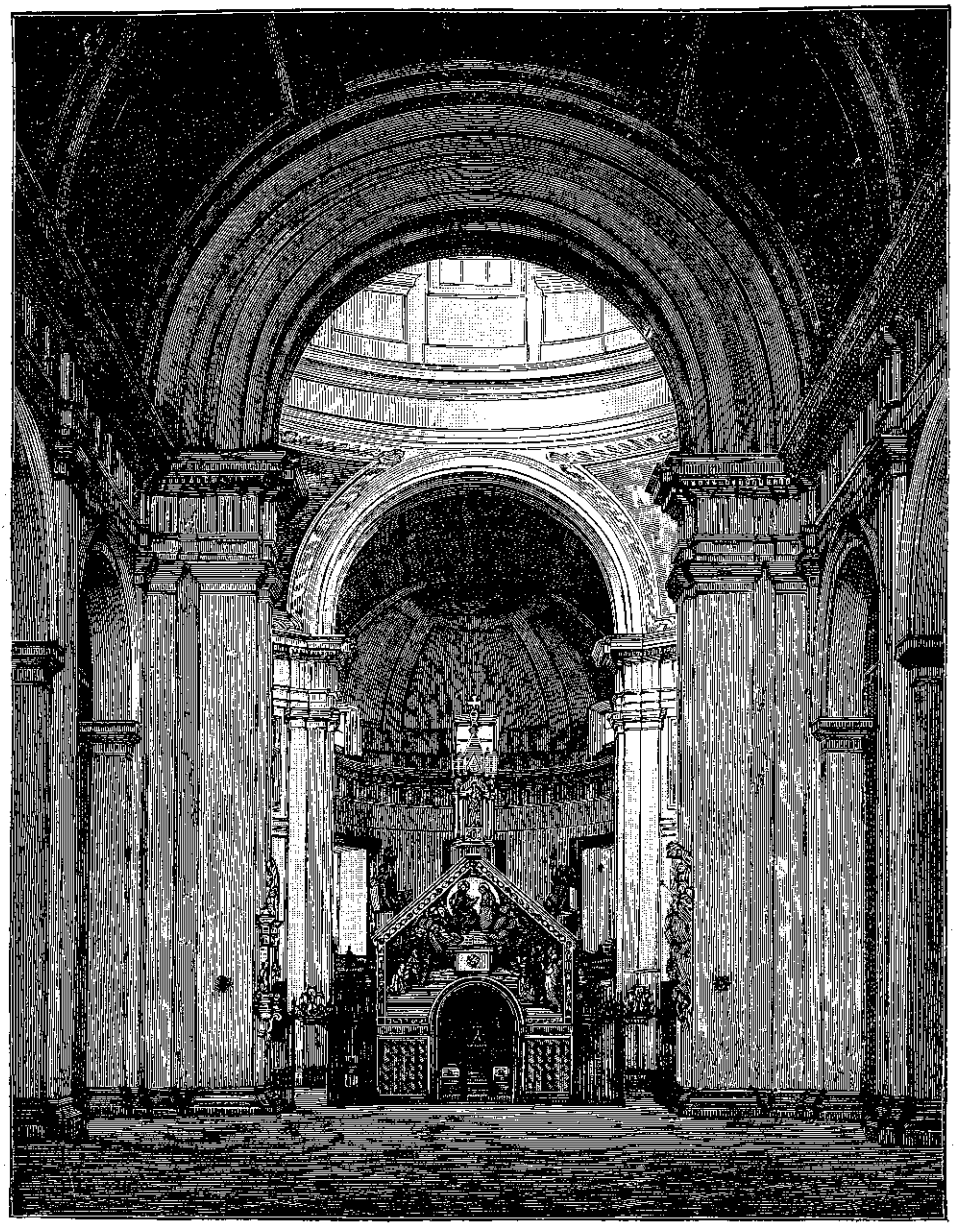
Après treize ans d'épiscopat, il réussit à faire agréer sa démission par le pape Pie VI et il rentra dans sa Congrégation. Ses dernières années furent troublées par des persécutions, des humiliations, des tentations, des scrupules, enfin Dieu lui rendit la paix et il mourut en bénissant ses religieux en pleurs, le 1er août 1787, âgé de près de 91 ans.

Cette longue carrière avait été enrichie par un vœu des plus héroïques : celui de ne jamais perdre un moment. Aussi, au milieu de tant de travaux, a-t-il encore trouvé le temps d'écrire un grand nombre d'excellents ouvrages de piété, de théologie morale ou de controverse religieuse, qui continuent encore aujourd'hui son apostolat et pour lesquels le pape Pie IX l'a déclaré docteur de l'Eglise universelle.

NOTRE-DAME DES ANGES

OU LA PORTIONCULE, A ASSISE

Fête le 2 Août.



Intérieur de l'église de Notre-Dame des Anges.

L'édicule qu'on aperçoit à l'entrée du sanctuaire est la petite chapelle de la Portioncule, restaurée par saint François.

AVANT SAINT FRANÇOIS

Bâtie sur un coteau qui domine une vallée d'une incomparable magnificence, Assise, la perle de l'Ombrie, voit s'élever à ses pieds le précieux sanctuaire de Sainte-Marie des Anges, berceau de l'Ordre franciscain. Nul pèlerin ne s'agenouille sans une douce émotion dans ce vestibule du paradis, nul n'en revient sans y laisser son cœur.

En 351, de pieux voyageurs, venus de la Palestine pour visiter la Ville Eternelle, obtinrent du pape Libère de pouvoir se fixer dans la plaine d'Assise, où ils élevèrent un petit ermitage avec un modeste oratoire. Ils avaient apporté avec eux quelques reliques du tombeau de la Sainte Vierge; l'oratoire fut dédié à l'Assomption et prit le nom de Sainte-Marie de Josaphat, en souvenir de la vallée où reposèrent, avant le triomphe, les dépouilles mortelles de la Mère de Dieu.

Un siècle et demi plus tard, vers l'an 516, le patriarche saint Benoît, de passage à Assise, reçut l'humble sanctuaire avec une petite portion de terre contiguë : ce qui donna sans doute origine au nom de *Portioncule*. L'oratoire, desservi par les Bénédictins, devint bientôt une église fréquentée par les foules. Les anges eux-mêmes descendaient parfois du ciel pour y chanter les louanges de leur Reine : aussi un nouveau titre vint s'adjoindre bientôt aux deux autres; on appela cette église *Sainte-Marie des Anges*.

Des Bénédictins du Mont-Cassin, l'oratoire passa à la Congrégation bénédictine de Cluny, puis à celle de Cîteaux : enfin, l'ermitage tombant en ruines, la propriété de la chapelle construite par saint Benoît et du terrain contigu demeura aux Bénédictins du Mont-Soubasio, qui permirent à quelques ermites de s'y établir. Quand naquit à Assise le séraphique François, le sanctuaire abandonné tombait de vétusté et ses murailles délabrées servaient de refuge aux pâtres et aux troupeaux dans la mauvaise saison. Seules, quelques âmes fidèles au culte de la Reine des Anges venaient de temps en temps y murmurer une prière.

VOCATION DU SÉRAPHIN D'ASSISE

Au jour où, comme le divin Sauveur, le séraphin d'Assise vint au monde sur la paille d'une étable, les échos longtemps silencieux du vieux sanctuaire répétèrent les ravissantes harmonies des esprits célestes. Quelques années plus tard, François priait dans l'église de Saint-Damien, quand la voix du Christ se fit entendre à son oreille : « Va, lui dit le Seigneur, et répare ma maison qui tombe en ruines. » Le jeune homme obéit et déploya toutes les ressources de son zèle pour restaurer les édifices sacrés que le temps avait ravagés. L'oratoire de Notre-Dame des Anges fut de ce nombre, et dès lors François le choisit comme son asile de prédilection et sa demeure habituelle. Jour et nuit prosterné devant l'image de Marie, il suppliait la Reine du ciel de lui faire connaître les voies de la perfection évangélique où il devait marcher. Sa prière fut bientôt exaucée.

Au mois de février 1209, assistant au Saint Sacrifice de la Messe dans son oratoire favori, il entendit lire ces paroles de l'Evangile : « Allez, ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton. » Elles furent pour lui un trait de lumière : « Voilà ce que je cherchais, s'écria-t-il, transporté de joie, voilà ce que j'appelais de tous mes vœux ! » Puis, jetant avec horreur sa bourse, son bâton, ses chaussures, il se revêt d'une grossière tunique, ceint ses reins d'une corde, et part, les pieds nus, pour Assise, dans le but d'y prêcher la pénitence et de reconquérir les âmes à Jésus-Christ.

UN LIEU SAINT

Ce fut donc à Notre-Dame des Anges que saint François reçut l'inspiration de la grâce divine, qui l'appelait à renouveler le monde par l'esprit de pauvreté, de pénitence et de sacrifice. A l'ombre de cet humble sanctuaire, le saint fondateur vit ses premiers disciples se ranger sous sa direction. Il demanda alors aux Bénédictins du mont Soubasio de lui concéder la chapelle avec la maison attenante et quelques parcelles de terrain. Les fils de saint Benoît accueillirent favorablement sa requête, à la condition que ce couvent serait toujours regardé comme le berceau et la maison-mère de l'Ordre des Frères Mineurs.

François voulut prendre possession de sa nouvelle demeure par la prière, et passa la première nuit en oraison aux pieds de la Vierge. Tandis qu'il priait avec ferveur et recommandait à la Reine du ciel sa nouvelle famille, le Sauveur lui apparut sur un trône éblouissant de lumière. La Sainte Vierge et les Anges lui faisaient cortège : « Seigneur Très Saint, s'écria François, et vous, Reine des anges, par quel excès de bonté daignez-vous descendre des hauteurs des cieux dans cette chapelle si pauvre et si petite ? — Nous sommes venus, ma Mère et moi, répondit le Sauveur, pour t'établir toi et les tiens en ce lieu choisi, en cette demeure que nous chérissons à un titre tout spécial. » Et la vision disparut.

Au point du jour, François se leva, et s'écria à l'exemple du patriarche Jacob : « Véritablement c'est ici un lieu saint, qui devrait être habité par des anges plutôt que par des hommes ! Tant que je le pourrai, je n'en sortirai pas. Il sera pour moi et les miens un monument éternel de la bonté divine. »

LE CHAPITRE DES NATTES

La Portioncule devint donc le premier noviciat de l'Ordre franciscain. De cette demeure bénie, saint François envoie ses disciples évangéliser le monde, et, là encore, ils viennent se reposer de leurs fatigues dans les douceurs de la prière.

C'est à Sainte-Marie des Anges que bientôt la vierge Claire, fraîche et première plante d'un Ordre nouveau, selon l'expression de saint Bonaventure, entend les instructions du saint fondateur, renonce aux vanités de la terre et revêt l'habit de la pénitence.

Qui n'adorerait le caractère des œuvres de Dieu ? Au début de sa mission, François est traité d'insensé, ses desseins sont taxés de folie. Et, douze ans après, le second Chapitre de l'Ordre, présidé par le cardinal Ugolin qui devait être Pape sous le nom de Grégoire IX, ne compte pas moins de cinq mille religieux campés autour de la Portioncule, sur les rives du Chiascio, dans des cabanes faites avec des nattes de jonc et de paille ! Et cinq cents nouveaux Frères, attirés par leurs vertus, viennent se joindre à eux pour en repartir bientôt, animés du même esprit, et aller remplir le monde des fruits de leur zèle !

L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE

« C'était au mois d'octobre 1221, par une de ces tièdes nuits d'automne qu'on ne trouve que sous le ciel de l'Ombrie, saint François s'était retiré dans l'enfoncement d'une grotte située à une cinquantaine de pas de la Portioncule, un peu à l'Orient..... Au moment où, tout perdu en Dieu, il priait avec l'ardeur d'un séraphin pour la conversion des pauvres pécheurs, il entendit comme la voix d'un ange qui lui criait : « François, à la chapelle ! à la chapelle ! » Aussitôt il se lève et vole à Notre-Dame des Anges, où le spectacle le plus inouï vint frapper ses yeux.

» Sur l'autel, au-dessus du tabernacle, au sein d'une clarté surhumaine, se tenait le Verbe fait chair, le Dominateur des dominateurs, tout resplendissant de gloire et de beauté..... Son divin visage avait l'éternelle fraîcheur de la jeunesse unie à la gravité de l'âge mûr; son regard, fixé sur François, était d'une incomparable suavité, et ses lèvres respiraient une mansuétude sans bornes. A sa droite était Marie, sa très glorieuse Mère, et tout autour une multitude d'esprits célestes.

» Le Saint, tout transporté de joie, se prosterna la face contre terre, et il adora avec les anges. « François, lui dit le Fils de Dieu, je sais le zèle avec lequel toi et tes frères vous procurez le salut des âmes. En récompense, demande-moi pour elles et pour l'honneur de mon nom telle grâce qu'il te plaira, et je te l'accorderai; car je t'ai donné au monde pour être la lumière des peuples et le soutien de mon Eglise. » Enhardi par une telle bonté, le saint Patriarche lui adressa cette confiante supplication : « O Dieu trois fois saint, puisque j'ai trouvé grâce à vos yeux, moi qui ne suis que cendre et poussière et le plus misérable des pécheurs, je vous conjure, avec tout le respect dont je suis capable, de daigner accorder à vos fidèles cette grâce insigne, que tous ceux qui, confessés et contrits, visiteront cette église, y reçoivent l'indulgence plénière et le pardon de tous leurs péchés (1).

Puis il continua, en se tournant vers Marie : « Je prie la bienheureuse Vierge, votre Mère, l'avocate du genre humain, de plaider ma cause devant vous. »

« O scène admirable, que la langue humaine, comme le pinceau de l'artiste, est impuissante à reproduire! Marie intercède, et Jésus, qui ne peut rien refuser à sa Mère, incline vers elle un regard plein d'amour, qu'il reporte immédiatement vers son serviteur. « François, lui dit-il, ce que tu demandes là est grand, mais tu obtiendras des faveurs plus grandes encore. Je t'accorde l'indulgence que tu sollicites, mais à la condition toutefois qu'elle sera confirmée et ratifiée par mon Vicaire, à qui seul j'ai donné plein pouvoir de lier et de délier ici-bas. »

» A ces mots, la vision s'évanouit, et Jésus, suivi de sa bienheureuse Mère et de la cour angélique, rentra dans le sanctuaire inaccessible où réside l'auguste Trinité (2). »

APPROBATION DU PAPE

Dès le matin, François se rendit à Pérouse où se trouvait alors le pape Honorius III. « Très Saint-Père, lui dit-il avec une simplicité charmante, j'ai réparé, il y a quelques années, une petite église de vos domaines, dédiée à la Mère de Dieu, et je supplie Votre Sainteté de l'enrichir d'une précieuse indulgence, sans obligation d'aumône. — J'y consens, répondit le Souverain Pontife; mais dis-moi le nombre d'années que tu requiers pour ce pardon. » Et il parla d'une année, puis de trois ans. « Qu'est-ce que cela? repartit François. — Voulez-vous que je l'accorde de six ou de sept ans? — Seigneur Pape, qu'il plaise à Votre Sainteté de m'octroyer non des années, mais des âmes. — Tu veux des âmes! Et comment? — Je veux, s'il plaît à Votre Sainteté, que tous ceux qui, repentants et absous, entreront dans l'église de Notre-Dame des Anges reçoivent l'entière rémission de leurs péchés pour ce monde et pour l'autre (1). — François, ce que tu demandes là est grand, car il n'est point dans l'usage de la Cour romaine d'accorder une telle indulgence. — Aussi ne vous le demandé-je point en mon nom, mais au nom de Jésus-Christ qui m'a envoyé. » Alors le Pape répéta trois fois : « Il me plaît de te l'accorder, qu'il en soit ainsi au nom du Seigneur. »

Quelques cardinaux présents firent observer au Souverain Pontife que cette indulgence extraordinaire nuirait aux pèlerinages de Rome et de Jérusalem. « Nous ne pouvons détruire ce qui a été fait, répondit Honorius; nous pouvons seulement déterminer la durée de cette faveur. » Puis il détermina que l'indulgence serait valable, pendant la durée d'un jour naturel, depuis les premières Vêpres jusqu'aux Vêpres du jour suivant.

François, après avoir remercié le Pape, sortait du palais. Honorius le rappela en souriant : « Homme simple, lui dit-il, où vas-tu, et quel témoignage emportes-tu de cette indulgence? — Votre seule parole me suffit, répondit le Saint, que Jésus-Christ soit le notaire, la Vierge Marie la charte, et les anges les témoins. Si c'est l'œuvre de Dieu, il saura la manifester lui-même. »

Après cette réponse d'une sublime naïveté, François quitta le Pape et sortit de Pérouse, pour s'en retourner à Notre-Dame des Anges. En chemin, il se reposa un moment dans une léproserie, où il eut une vision. A son réveil, il appela son compagnon et lui dit : « Réjouissons-nous, mon Frère, car, je te l'affirme, l'indulgence que le Pape vient de m'accorder est ratifiée au ciel. »

LES ROSIERS DE SAINT FRANÇOIS — DEUXIÈME VISION

Cependant, le jour du grand Pardon n'était pas encore déterminé. Au mois de janvier 1223, François priait dans sa petite cellule adossée à l'église de Notre-Dame des Anges. Le démon se présente tout à coup à lui : « A quoi bon consumer ainsi ta jeunesse en veilles et en prières? lui dit le tentateur. Ignores-tu que le sommeil est le grand réparateur du corps? Crois-moi, conserve tes jours, afin de servir Dieu plus longtemps. »

François, découvrant la ruse de l'ennemi, sort de sa cellule, ôte sa tunique et se précipite dans un buisson de ronces et d'épines, en disant à son corps ensanglanté : « Mieux vaut souffrir ces douleurs avec Jésus-Christ, que de te laisser prendre aux perfides caresses du serpent! »

« A peine a-t-il accompli cet acte héroïque, que toute la nature se transforme autour de lui. Une lumière éblouissante l'environne : les épines rougies de son sang se couvrent à l'instant de roses blanches et rouges, symbole de sa pureté et de sa charité. Les anges du ciel jettent sur ses épaules déchirées une robe plus blanche que la neige, et tissée sans doute dans l'atelier mystérieux où se pare le lis des vallées; puis, d'une voix suave, ils l'invitent à le suivre : « François, hâte-toi d'aller à l'église, le Sauveur des hommes t'y attend avec sa bienheureuse Mère. » François se penche pour cueillir vingt-quatre des roses

(1) Il faut entendre ici par *pardon des péchés* la rémission *des peines temporelles dues au péché*, et non du péché lui-même. Le péché, en effet, *en tant que péché*, ne peut être effacé que par le sacrement de Pénitence, ou par la contrition parfaite avec le désir du sacrement.

(2) *Vie de saint François d'Assise*, par le P. Léopold de Chérancé, chez Poussielgue. Paris,

(1) Voir, pour l'interprétation de ces paroles, la note plus haut.

miraculeuses, douze blanches et autant de rouges, et se rend à la chapelle par un chemin qui lui semble couvert de tapis soyeux.

« Jésus était là, comme dans la première apparition, sur un trône de lumière, la Reine du ciel à droite, et des milliers d'anges autour d'eux. François, après une profonde adoration, déposa les roses sur l'autel et les offrit à Notre-Seigneur par les mains de la Vierge Immaculée. « François, lui dit le Fils de Dieu, pourquoi ne rends-tu pas à ma Mère le tribut d'hommages que tu lui as promis? »

François, comprenant qu'il s'agissait des âmes que devait sanctifier la grande indulgence de la Portioncule, lui répondit avec l'accent d'une confiance toute filiale : « O Dieu trois fois saint, souverain Maître du ciel et de la terre et Sauveur du genre humain, daignez, dans votre infinie miséricorde et pour l'amour de votre glorieuse Mère, déterminer le jour de l'indulgence plénière dont vous avez enrichi ce saint lieu. — Je veux que ce soit le jour où je brisai les liens de Pierre, le prince de mes apôtres, depuis les premières vêpres jusqu'au soir du lendemain. — Mais, Seigneur, comment les hommes ajouteront-ils foi à mes paroles? — Ne crains rien, va trouver de nouveau celui qui est mon Vicaire sur la terre, afin qu'il publie cette indulgence; ma grâce fera le reste. »

Dans ce mystérieux colloque entre le Créateur et la créature, la paix venait d'être rendue à la terre; les chœurs angéliques entonnèrent le *Te Deum* en actions de grâces, et la vision disparut (1).

LE GRAND PARDON D'ASSISE

Le pape Honorius, à qui le saint présenta en témoignage de réalité de la vision quelques-unes des roses miraculeuses, accueillit favorablement sa demande et chargea sept évêques des environs d'Assise de promulguer le grand pardon.

Au jour indiqué, ils se réunirent devant l'église de Notre-Dame des Anges, au centre de la place où une estrade de bois avait été dressée. Une multitude immense couvrait la plaine. François, sur l'invitation des évêques, se leva et prêcha avec tant d'onction, de douceur et de fruit, qu'il semblait plutôt un ange du ciel qu'un homme de la terre. Puis il annonça l'indulgence concédée à perpétuité.

En entendant ce mot *à perpétuité*, les évêques s'émurent, et ils convinrent entre eux de réduire à dix ans la susdite indulgence. L'évêque d'Assise prit le premier la parole, mais il répéta ce qu'avait dit François, et il lui fut impossible de dire autre chose : ainsi en arriva-t-il aux six autres prélats, qui reconnurent à ce trait la miséricordieuse volonté de Dieu.

CONDITIONS POUR GAGNER L'INDULGENCE

Rien n'est mieux attesté que l'indulgence de la Portioncule, solennellement confirmée à diverses reprises par les successeurs de Pierre : aussi, chaque année, voyait-on accourir à Assise des foules nombreuses. Saint Bernardin de Sienne, dans un de ses sermons, atteste qu'il vit jusqu'à 100 000 pèlerins se presser autour du sanctuaire pour jouir de la précieuse faveur. Toutefois, quel que fût le nombre des pèlerins, c'était peu pour l'Eglise entière. Plusieurs Papes, notamment Paul V, Grégoire XV et Urbain VII, étendirent cette indulgence à toutes les églises publiques de l'Ordre de Saint-François. Innocent XI la rendit applicable aux âmes du Purgatoire et Innocent XII l'étendit à tous les jours de l'année en faveur de Notre-Dame des Anges. Par indult spécial, beaucoup de sanctuaires étrangers à l'Ordre franciscain jouissent aussi du même privilège, à certains jours de fêtes.

Cette indulgence a encore ceci de particulier qu'au jour où elle est accordée, on peut la gagner *toties quoties*, c'est-à-dire autant de fois qu'on visite l'église où elle est attachée. (Décret de la S. C. des Indulgences, 22 février 1847.)

Les conditions requises pour gagner l'indulgence de la Portioncule sont la contrition, la confession sacramentelle, la communion et la visite de l'église à laquelle l'indulgence est attachée : on doit, dans ces visites, prier aux intentions du Souverain Pontife. La communion peut se faire la veille ou le jour de la fête, et en quelque église que ce soit.

L'ÉGLISE ACTUELLE DE NOTRE-DAME DES ANGES

L'église actuelle de la Portioncule est celle-là même que bâtit saint Benoît, il y a plus de treize siècles. Elle s'abrite sous le dôme de la grande basilique de Notre-Dame des Anges, comme la *Santa-Casa* dans la basilique de Lorette, mais la Portioncule offre quelque chose de plus saisissant au premier aspect. Au lieu du magnifique revêtement de marbre qui recouvre extérieurement la sainte maison de Nazareth, la Portioncule est demeurée toute nue avec ses murs antiques et grossiers. La Providence veille avec un soin jaloux sur les pierres de cet humble sanctuaire. C'est ainsi qu'en 1832 et en 1854, la grande basilique a été fortement ébranlée par des tremblements de terre et ses voûtes ont dû être relevées à grands frais : mais la Portioncule est toujours demeurée debout et intacte.

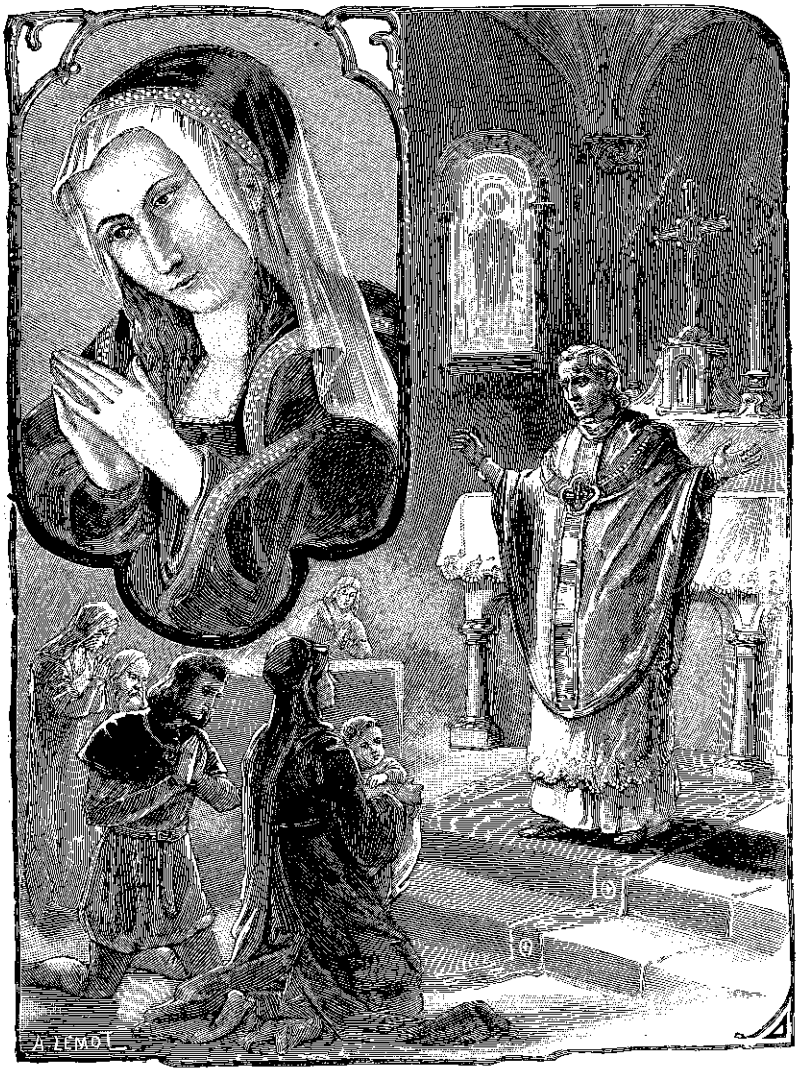
Dans la grande basilique, à droite de la Portioncule, se trouve la petite cellule dans laquelle est mort saint François. C'est là que le sublime stigmatisé rendit son âme à Dieu « voulant, dit Thomas de Celano, rendre le souffle de sa vie mortelle là où il avait reçu le souffle divin de la grâce. » On y conserve le cœur du séraphique patriarche.

A l'intérieur du couvent, on vénère une chapelle appelée la *chapelle des roses*, parce que tout auprès se trouve le rosier légendaire qui naquit au milieu du buisson épineux dans lequel se roula saint François, et qui a toujours produit depuis lors des roses sans épines et des feuilles comme tachées de sang.

(1) *Vie de saint François d'Assise*, par le P. Léopold de Chérancé.

LA BIENHEUREUSE JEANNE D'AZA
MÈRE DE SAINT DOMINIQUE

Fête le 2 août.



Portrait de la Bienheureuse, d'après un tableau du couvent des Dominicaines à Caleruega. — La présentation de saint Dominique à l'autel du couvent de Silos.

CALARUEGA

Au fond de la vieille Castille, à égale distance environ d'Aranda et d'Osma, adossé aux premiers contreforts des montagnes de la province de Burgos, est un village antique appelé *Calaruega*.

Du sommet de la colline voisine, l'œil découvre un vaste horizon. D'une part, des monts arides et désolés, un site austère, presque sauvage, rappelant assez les paysages de la Palestine; de l'autre, une immense vallée, au fond de laquelle coule paisible le *Duéro*.

C'est là que naquit, en 1170, celui qui devai être le grand saint Dominique.

Au moyen-âge, l'humble bourgade était dominée par un château féodal, dont on voit aujourd'hui encore les vestiges, dans une tour de guerre, lourde et massive, de forme carrée, incrustée çà et là d'armoiries seigneuriales. Auprès de ces débris du passé, s'étendent les vastes constructions d'un monastère de religieuses Dominicaines, fondé en 1270 par Alphonse X le Sage, roi de Castille et de Léon.

Ce château, s'il faut en croire la tradition et

les gens du pays, est le *palais des Guzman*, les parents de saint Dominique.

Là, vécut et mourut, selon toute vraisemblance, la bienheureuse Jeanne d'Aza.

Elle était d'illustre famille. Son père, don Garcia Garciez, descendait d'une race fameuse qui avait rendu à son pays de signalés services. Il était grand maréchal de Castille, majordome, précepteur, tuteur et curateur du roi Alphonse IX le Noble.

Mais la bienheureuse Jeanne avait à recueillir de plus beaux titres de gloire : celui de parvenir à l'héroïsme des vertus chrétiennes, de recevoir en conséquence les honneurs des autels; celui de donner le jour à deux grands serviteurs de Dieu, les bienheureux Dominique et Manuès de Guzman.

LA CHATELAINE ACCOMPLIE

Tels fils, telle mère.

Sans doute, les Saints doivent à leurs efforts personnels la conquête de l'auréole. Il n'en est pas moins vrai que certaines vertus de la mère sont infusées dès la naissance dans l'âme de ses enfants et comme sucées avec le lait. Vient ensuite la première éducation sur les genoux maternels, qui développe ces précieux germes et prédispose à la sainteté.

Heureux donc les enfants qui ont pour mère une sainte !

La mère de saint Dominique, d'après les quelques détails que nous laissent les auteurs de son temps, fut une femme accomplie.

Mariée au seigneur de Calaruega, Félix de Guzman, époux digne d'elle, illustre par sa naissance comme par ses vertus, elle vérifia pour lui cette profonde parole de l'Ecclésiastique : Heureux l'homme qui s'unit à une femme vertueuse ! (*Eccli.* XXVI, 1.)

A la grâce des manières, aux charmes de l'esprit, elle joignait une piété solide et une remarquable énergie pour le bien.

Dès les premiers jours de son mariage, elle s'appliqua fidèlement aux devoirs de son nouvel état, veillant à tous les soins domestiques, dirigeant les serviteurs, pourvoyant de tout son pouvoir à la bonne administration des domaines de son mari.

Une sage ordonnance régnait au château de Guzman, et, au dehors, l'on disait que c'était plutôt un monastère qu'un palais. C'est que Jeanne d'Aza, tout en y maintenant la magnificence convenable au rang des seigneurs qui l'habitaient, en avait banni la vaine ostentation, le luxe inutile, et y avait introduit l'assiduité au travail, la fidélité aux devoirs et la régularité d'une maison religieuse.

La châtelaine se faisait remarquer par une grande douceur et une extrême modestie. Tout en conservant sa distinction, elle surpassait en simplicité et en humilité sincère jusqu'aux femmes attachées à son service.

Tout le temps que lui laissaient les sollicitudes domestiques, elle le consacrait à la prière et aux œuvres de charité. On la voyait se rendre en pèlerinage à des sanctuaires vénérés, y demeurer longtemps en oraison, puis, au retour, s'arrêter dans une humble chaumière, et y verser, en passant, les trésors de sa charité, une aumône et de bonnes paroles.

Un prodige serait venu, si l'on en croit la tradition, récompenser et augmenter encore la compatissante affection qu'elle témoignait aux malheureux. Le voici, d'après un ancien biographe :

« Peu après la naissance du bienheureux Dominique, Jeanne d'Aza, ayant achevé de distribuer aux indigents un tonneau d'excellent vin, fut saisie de frayeur à la pensée d'avoir commis un acte de nature à contrister son époux. Agenouillée dans le cellier même, témoin de ses prodigalités, elle fit à Dieu cette touchante prière :

« Seigneur Jésus, bien que je ne mérite pas d'être exaucée, je vous conjure cependant d'avoir pitié de moi, au nom de votre serviteur, le cher petit enfant que je porte en mon sein et que j'ai consacré à votre service. »

« La prière n'était pas terminée, que le tonneau se trouva miraculeusement rempli. »

MYSTÉRIEUX PRÉSAGES — NAISSANCE DE SAINT DOMINIQUE

La bénédiction de Dieu ne tarda pas à féconder l'union de Félix de Guzman et de Jeanne d'Aza.

Leurs deux premiers enfants s'appelèrent Antoine et Mannès.

Tous deux devaient parvenir un jour au sacerdoce.

L'aîné, Antoine, passa sa vie dans un hospice, où, par un rare exemple de pénitence et d'humilité, il voulut s'enfermer dès sa jeunesse, pour mettre au service des malades son dévouement et son zèle sacerdotal.

Quant à Mannès, nous le reverrons plus tard aux côtés de saint Dominique, sous la robe du Frère Prêcheur.

Cependant, Jeanne allait une troisième fois être mère.

Un présage célèbre précéda la naissance de saint Dominique. « Sa mère vit en songe, écrit Lacordaire, le fruit de ses entrailles sous la forme d'un chien qui tenait dans sa gueule un flambeau et qui s'échappait de son sein pour embraser toute la terre. »

Quel pouvait être le sens de ce songe? La noble dame le chercha vainement et, l'âme inquiète, résolut d'aller à Silos, au tombeau d'un saint abbé, saint Dominique, où les jeunes épouses, près de devenir mères, avaient coutume de venir prier.

Elle espérait, moyennant cette pieuse démarche, obtenir de Dieu, par l'intercession de ce Saint, lumière et force. Sa confiance ne fut point déçue.

Ayant donc franchi, par des chemins escarpés et rocailleux, les quatre lieues qui séparent Calaruega de Silos, elle pria pendant neuf jours auprès du vénéré tombeau, prolongeant ses oraisons très avant dans la nuit. Le neuvième jour, elle se leva, éclairée et consolée. Une voix intérieure l'avait instruite du sens prophétique de sa vision. Le chien qu'elle avait vu en songe signifiait que son fils serait un gardien fidèle de la maison de Dieu; la torche ardente, symbole du zèle apostolique, indiquait que son enfant, par ses prédications, porterait en divers pays le feu sacré et rallumerait l'incendie de l'amour divin dans beaucoup d'âmes refroidies.

Elle revint joyeuse et confiante à Calaruega, et, par reconnaissance pour saint Dominique de Silos, donna à son enfant le nom de Dominique.

Le lieu présumé de la naissance du Saint est marqué aujourd'hui par une chapelle dite de *la Cuna* ou du *Berceau*. C'est un gracieux monument entouré d'une balustrade et encadrant une belle statue du patriarche des Prêcheurs.

La vision de la mère de saint Dominique fut bientôt confirmée par d'autres présages non moins significatifs.

« Quand l'enfant fut présenté à l'Eglise pour y recevoir le baptême, dit encore Lacordaire, un nouveau signe manifesta la grandeur de sa prédestination. Sa marraine, que les historiens ne désignent qu'en l'appelant « une noble dame », vit en songe sur le front du baptisé une étoile radieuse.

» Cette étoile laissa quelque vestige sur le visage de notre Saint, car, selon les plus anciennes chroniques, « une certaine splendeur jaillissant de son front attirait à lui le cœur de ceux qui le regardaient. »

L'Espagne conserve comme une relique le vase de marbre blanc qui servit au baptême du fils de Jeanne d'Aza. Transporté en 1605 au couvent dominicain de Valladolid pour le baptême de l'infant d'Espagne qui fut plus tard Philippe IV, il est aujourd'hui à Saint-Dominique de Madrid et a servi à régénérer dans l'eau sainte beaucoup de princes et de princesses de la famille régnante.

PREMIÈRES JOIES D'UNE MÈRE

Jeanne d'Aza se garda bien de confier son enfant aux soins d'une nourrice étrangère. Elle-même voulut se charger de sa première éducation.

Elle-même l'allaita, le sevra, le vit grandir avec joie. « Elle ne permit pas qu'un autre sang que le sien coulât dans ses veines; elle le garda sur un sein où il ne pouvait puiser qu'une nourriture chaste et sur des lèvres où il ne pouvait entendre qu'une parole vraie. » (Lacordaire.)

Tout au plus, pouvait-on craindre, de la part de cette mère incomparable, des soins un peu trop délicats, de ces attentions excessives que la tendresse maternelle ne modère pas toujours, une couche trop molle, l'éloignement de toute souffrance pour son petit enfant.

Dominique eut dès le berceau l'instinct de la mortification. Comme il sentait sa couche trop douce, dès qu'il put remuer ses membres lui-même, il la quittait en secret et étendait sur la terre nue ses membres délicats.

Il persévérera toute sa vie dans cette austère pratique de son enfance. « On eût dit, observe à ce sujet le P. Lacordaire, qu'il connaissait déjà la misère des hommes, la différence de leur sort ici-bas, et que, prévenu d'amour pour eux, il souffrait d'avoir un lit meilleur que le dernier d'entre ses frères; ou bien, qu'initié aux secrets du berceau de Jésus-Christ, il voulait se faire une couche semblable à la sienne. »

La bienheureuse Jeanne n'attendit pas que Dominique fût capable de marcher seul pour le conduire en pèlerinage à Saint-Dominique de Silos, son patron.

Elle l'y porta, quelques semaines seulement après l'avoir mis au monde, et, accompagnée de son fidèle époux, elle offrit au Seigneur, à l'autel du bienheureux Dominique, son enfant, comme Marie et Joseph avaient présenté Jésus au temple.

Puis elle demanda au pieux Paschase, supérieur du monastère, une messe d'actions de grâces.

Quand vint pour le prêtre le moment de se tourner vers les assistants et de leur offrir le salut habituel qui précède les oraisons, le *Dominus vobiscum*, son regard tomba inopinément sur l'enfant que portait Jeanne d'Aza, et au lieu des paroles liturgiques, il se prit à dire : *Ecce reparator Ecclesiæ :* « Voici le réformateur de l'Eglise ! » S'apercevant aussitôt de sa méprise, il voulut la réparer, mais ses efforts furent vains. Il ne lui vint sur les lèvres, par trois fois, que ces paroles : *Voilà le réformateur de l'Eglise.* L'évêque d'Osma, informé du fait, n'hésita pas à en féliciter les pieux parents et à leur assurer que leur fils avait une glorieuse destinée, celle de réformer un jour les mœurs du peuple chrétien.

Aussi, avec quel soin Jeanne d'Aza, instruite par tant de célestes manifestations, s'appliqua-t-elle à former l'âme de son enfant.

La piété grandissait de jour en jour en l'âme de saint Dominique. Quoi d'étonnant! Sa mère l'y portait: elle le nourrissait de pensées surnaturelles et de saints désirs. « Dès qu'il le put, dit encore un ancien biographe, Dominique apprit, de l'exemple de ses parents, à visiter les églises et à honorer Dieu. »

Où sont de nos jours les mères vraiment chrétiennes qui se préoccupent avant tout de maintenir et de développer l'amour de Dieu dans le cœur de leurs enfants? Que de saints nous aurions si tel était le premier souci des mères de famille!

SÉPARATION — MORT

L'heure vient où la meilleure et la plus sainte des mères n'est plus à la hauteur de la tâche qu'impose l'éducation d'un jeune homme.

Pour acquérir des connaissances variées et conformes à son avenir, pour se former à des vertus viriles, il faut, à un moment donné, qu'il passe en d'autres mains.

Jeanne d'Aza comprit ce devoir et, quoi qu'il dût lui en coûter, se sépara de son cher enfant, dès qu'il eut atteint sa septième année.

Elle avait un frère prêtre, recteur de l'église de Gumiel d'Izan, voisine de Calaruega, et lieu de sépulture des Guzman. La confiance que lui inspirait ce parent, recommandable par sa piété, sa charité, sa science, son dévouement sans bornes, la porta à lui confier la seconde éducation de Dominique. Le recteur de Gumiel était l'homme le mieux fait pour mener à bien une tâche si délicate. Il accepta, et la consolation que ressentit la mère de savoir son fils entre ses mains sacerdotales adoucit pour elle les douleurs de la séparation.

D'ailleurs, même à distance, elle ne laissa pas de se préoccuper de cette âme si chère; elle vint souvent à Gumiel avec son époux, renouveler à l'aimable écolier ses encouragements maternels, heureuse aussi d'apprendre de la bouche du recteur que son enfant faisait, par la grâce de Dieu, de grands progrès dans les voies de la science et de la sainteté.

Parvenu à l'âge de quinze ans, Dominique fut envoyé par ses parents à l'Université de Palencia, pour y étudier les sciences sacrées. Il y demeura neuf ans (1185-1194). C'est pendant cet intervalle que Jeanne d'Aza rendit son âme à Dieu, bien que les auteurs du temps nous laissent ignorer la date précise de sa mort et ne nous livrent même aucun détail sur la vie de la Bienheureuse après sa séparation d'avec son enfant.

Nul ne ressentit plus vivement que saint Dominique la perte d'une mère à laquelle il était si tendrement attaché. La pensée qu'elle se présentait au ciel, plus chargée de mérites que d'années, la vue des honneurs rendus à sa dépouille mortelle, la certitude de son bonheur furent seuls capables de lui donner quelque consolation.

LE BIENHEUREUX MANNÈS DE GUZMAN

La gloire qui rejaillit de saint Dominique sur sa mère ne doit pas nous faire oublier celle que lui a procurée son second fils, le bienheureux

Mannès, dont le pape Grégoire XVI a autorisé le culte.

De bonne heure, il se consacra à l'état ecclésiastique. Quand saint Dominique chercha des compagnons pour jeter les fondements de son Ordre, Mannès se présenta des premiers et il fut l'un des seize disciples qui firent, en 1277, profession entre les mains du fondateur, à Notre-Dame de Prouille.

Au lendemain de cette solennelle cérémonie, Dominique, dont la maxime était que « le grain fructifie lorsqu'on le sème, mais qu'il se corrompt lorsqu'on l'entasse », dispersa ses fils, et envoya les uns à Paris, les autres à Bologne, pour fonder des monastères.

Mannès fit partie du groupe dirigé sur Paris. Avec Matthieu de France comme supérieur, il prit part à la fondation du couvent de Saint-Jacques. Ni lui ni ses frères n'étaient connus à Paris, à l'exception du prieur qui avait passé une partie de sa jeunesse aux écoles de l'Université. Aussi vécurent-ils pendant les dix premiers mois dans une extrême disette. Bientôt, cependant, leur sainte vie fut connue et appréciée, l'on vint à leur secours; on leur donna une maison qui, placée par eux sous la protection de saint Jacques, l'apôtre de l'Espagne, devint un foyer de science et de sainteté. Ils firent tant de conquêtes, qu'en 1219, le couvent renfermait déjà trente religieux, et qu'il devint l'un des plus florissants de l'Ordre.

Saint Dominique ne permit pas à son frère de faire vœu de stabilité dans cette sainte maison qu'il édifia longtemps par ses vertus ; Mannès fut rappelé et le patriarche lui confia la direction d'une communauté de religieuses fondée par lui à Notre-Dame de Prouille, en Languedoc. Le bienheureux Mannès y fut par son zèle, sa douceur, son humilité, son amour de l'oraison, un parfait imitateur de son saint frère.

Il vint mourir à Gumiel, à l'abbaye de Saint-Pierre, de l'Ordre de Citeaux, dans laquelle il s'était arrêté pour se reposer quelques jours au cours d'un voyage. Il put ainsi être enseveli dans le tombeau des Guzman. C'est encore là qu'on honore ses reliques.

LES RESTES DE LA BIENHEUREUSE JEANNE DEUX BEAUX MIRACLES

C'est aussi dans cette sépulture de famille, que les ossements de Jeanne d'Aza, après avoir séjourné quelques années dans une chapelle de l'église de Calaruega, furent bientôt ramenés pour y être réunis à ceux de son époux.

Mais convenait-il que tous les restes des membres de la famille de saint Dominique fussent gardés, fût-ce même avec honneur, par des Cisterciens?

Dans les premières années du XVIe siècle, don Jean-Manuel, fils de Manuel, l'infant de Castille et petit-fils de Ferdinand le Saint, rempli de dévouement à l'égard des Dominicains, leur bâtit à Peñafiel un magnifique couvent, et eut l'idée de sanctifier ce lieu par la présence du corps de la bienheureuse Jeanne.

Les Cisterciens consentirent, à regret, on le conçoit, mais par un sentiment de religieuse charité, à se défaire d'un tel trésor en faveur des fils de saint Dominique. Ils gardèrent seulement les reliques du bienheureux Mannès et les ossements de don Félix.

Jeanne d'Aza fut ainsi transportée à Peñafiel, dans la province de Valladolid, en l'an 1318, sous le pontificat de Jean XXII, second Pape d'Avignon.

Comme jadis Luitprand, roi de Lombardie, venant au devant du corps de saint Augustin transporté à Pavie, le pieux Jean Manuel vint à la rencontre de la précieuse châsse, la soutint sur ses épaules et entra ainsi dans l'église conventuelle, au milieu du clergé, des gens de sa suite et d'une foule immense chantant des psaumes et des cantiques d'allégresse.

A Calaruega, à Gumiel, à Peñafiel, Jeanne d'Aza fut l'objet du même culte de la part des fidèles. La dalle qui recouvrait à Calaruega son sépulcre vide servit souvent de pierre d'autel pour la messe. Les religieuses Dominicaines établies en cet endroit obtinrent un fragment d'os de la Bienheureuse qu'elles appelaient « leur *sainte mère* » et reçurent des grâces signalées, dans des processions où elles portaient cette vénérable relique.

Le peuple de Calaruega ne témoignait pas une moindre confiance envers *sa sainte Jeanne*, comme il se plaisait à la nommer. Des nuées de sauterelles s'étant abattues sur le pays, l'avaient désolé; arbres, plants, moissons, tout était ravagé. De plus, cette multitude d'insectes avait corrompu l'air, et l'infection causait une effrayante mortalité. On recourut à l'intercession de Jeanne. Le peuple s'assembla devant sa chapelle, pria avec ferveur, et, en quelques jours, les animaux nuisibles disparurent, la contrée recouvra sa fertilité, la mortalité cessa et les habitants furent délivrés de leurs infirmités et de leurs malheurs.

Peñafiel vit un prodige à peu près semblable se produire au commencement du XVIe siècle. Une sécheresse extraordinaire avait transformé le pays en désert. Pas une goutte de pluie pendant de longs mois. Tout dépérissait dans les campagnes; les semences ne levaient pas, les fruits avortaient, les sources étaient taries, des épidémies surgissaient et promenaient partout le ravage.

Cette fois encore, la bienheureuse Jeanne fut l'ange du ciel chargé d'arrêter le fléau. On porta solennellement son corps en procession. La châsse était posée sur les épaules des prêtres. Le clergé séculier et régulier, les notables et tout le peuple l'escortaient pieusement. Tous demandaient à Dieu pitié par l'intercession de celle qui, dans sa vie, s'était montrée si secourable aux malheureux.

Dieu se laissa toucher.

« Bien qu'il n'y eût dans l'air aucune apparence de pluie, à peine la procession était-elle rentrée dans l'église qu'un vent imprévu se leva, rassembla les nuages, et le ciel versa sur la ville et les environs de Péñafiel une pluie bienfaisante et continue qui fertilisa les champs et prépara une récolte très abondante.

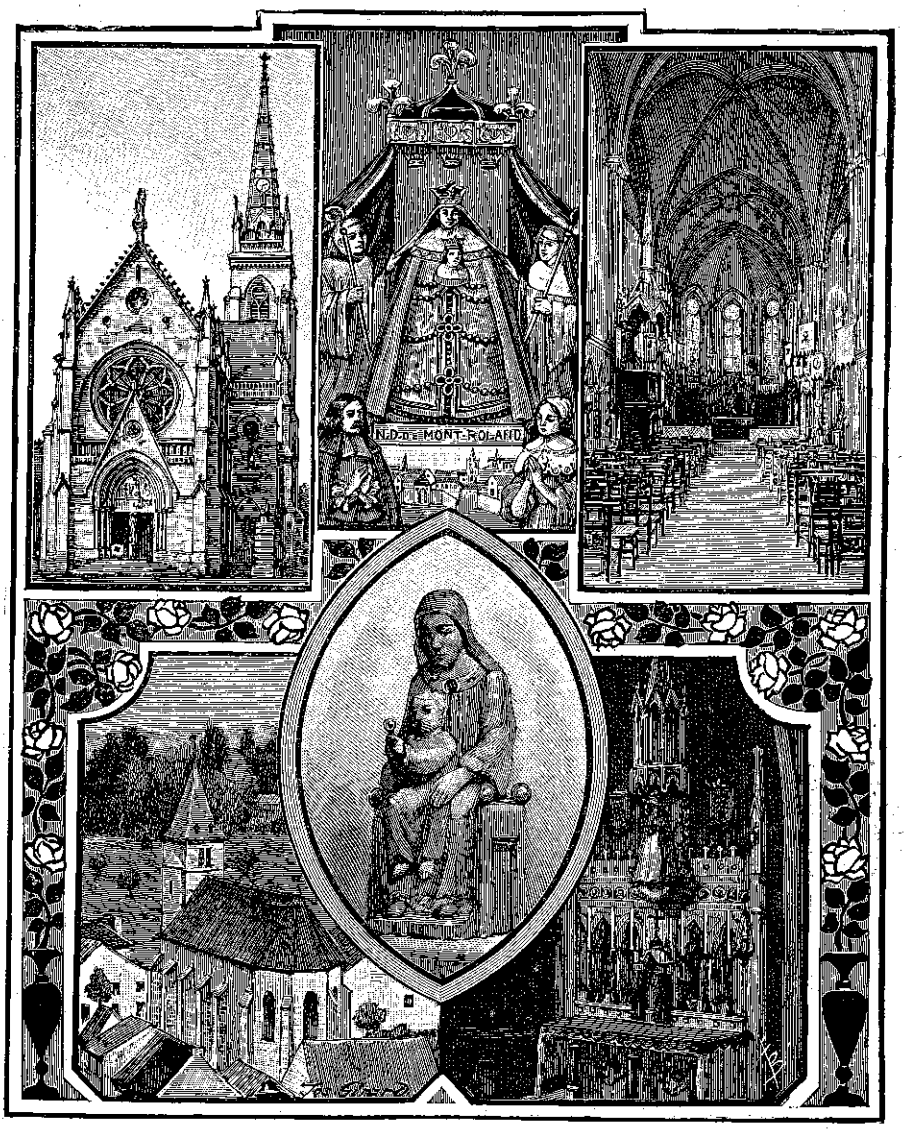
C'était le salut de beaucoup de familles que le fléau avait réduites à la misère. La reconnaissance de la population envers sa céleste protectrice se manifesta par de magnifiques démonstrations, telles qu'en sait pratiquer le peuple espagnol.

SOURCES CONSULTÉES

Année dominicaine, Bulletin de l'Ordre des Frères Prêcheurs, août 1873. — *Vie des Saints et Bienheureux de l'Ordre de Saint-Dominique*, tome supplémentaire, 1899. — *Saints et Bienheureux de l'Ordre de Saint-Dominique, distribués à chaque jour de l'année*, par l'abbé J. M. Trichaud, 1864. — *Notices et méditations sur les Saints et Bienheureux de l'Ordre de Saint-Dominique*, par un membre du Tiers-Ordre. — *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire, des Frères Prêcheurs.

NOTRE-DAME DU MONT-ROLAND

Fête le 2 août.



Notre-Dame de Mont-Roland.

Façade de l'église. Image de Notre-Dame. Intérieur de l'église.

Notre-Dame de Jouhe.

Eglise de Jouhe. L'antique statue miraculeuse. Autel de Notre-Dame.

L'AUTEL DE SAINT MARTIN
BÉNÉDICTINS AU MONT-ROLAND, PUIS A JOUHE

Le sanctuaire de Notre-Dame de Mont-Roland au diocèse de Saint-Claude domine tout le pays d'alentour, et sa gracieuse flèche gothique introduit dans les paysages jurassiens une note chère aux cœurs comtois.

C'est, en effet, l'un des plus antiques lieux de pèlerinage en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Une tradition en fait remonter la fondation à saint Lin, apôtre de Besançon vers le IIe siècle. Ce

qui est mieux établi encore, ce semble, c'est que saint Martin, de retour de Trèves, y consacra un autel. Eugène IV (1438) se fait dans un Bref l'écho de cette tradition. Au XVIe siècle, l'on trouva dans le secret d'un ancien autel un parchemin mentionnant sa consécration par saint Martin ; les désastres de 1636 firent disparaître autel et parchemin, mais des témoins oculaires en dressèrent attestation. Le fait en lui-même n'a rien que de vraisemblable et il est admis par le savant historien de saint Martin, M. Lecoy de la Marche.

On place au VIIIe siècle la fondation d'un prieuré bénédictin que l'on attribue à Roland. Eugène IV rappelle cette tradition dans le Bref déjà cité. Toujours est-il que quatre siècles plus tard les Bénédictins étaient depuis longtemps établis au Mont-Roland lorsque, sur leur demande, à cause de l'affluence des pèlerins et de la difficulté des approvisionnements, l'impératrice Béatrix, femme de Frédéric Ier Barberousse, leur accorda permission et leur concéda les ressources nécessaires pour établir au pied du Mont-Roland, dans un endroit plus accessible, le prieuré de Saint-Pierre de Jouhe, dont celui du Mont-Roland ne fut plus dès lors qu'une dépendance.

Béatrix avait en grande affection son prieuré de Jouhe. Elle voulut y être enterrée, et son corps y fut rapporté de Spire où elle était décédée.

EFFLORESCENCE DU PÈLERINAGE

Dans la première moitié du XVe siècle, l'église de Mont-Roland menaçait ruine : on en entreprit la restauration. Eugène IV accorda des indulgences aux bienfaiteurs de ce sanctuaire, à la condition que la moitié des aumônes serait affectée à la défense de Constantinople contre les Turcs. Les Bénédictins de Jouhe lui firent bientôt remettre de ce chef une somme si considérable que le Pape se déclara satisfait et dispensa de cette obligation à l'avenir.

A cette époque, les pèlerins affluaient au point que Philippe le Bon, duc de Bourgogne, dut rendre une ordonnance pour régler la vente des cierges.

Les pèlerinages se succédaient sans interruption. Les villes, les Corps ecclésiastiques et judiciaires venaient demander à la Vierge la préservation des calamités qui les menaçaient. Les voûtes du temple se décorèrent de drapeaux de guerre, de cornettes, de bannières. Les murs furent tapissés de tableaux où étaient rappelées des guérisons miraculeuses. On voyait suspendues de toutes parts des armes, des lances, des chaînes de prisonniers, des représentations diverses, comme des enceintes de ville, des personnages en cire, des bras, des jambes, des têtes, des cœurs en or ou en argent.

Des lampes ardentes continuellement allumées inondaient la nef de lumière. Des reliques précieuses, rapportées de Rome, d'Espagne ou de la Palestine, recevaient dans des chapelles latérales un culte particulier. La Madone, haute de deux pieds, reposait sur un trône et tenait l'Enfant-Jésus donnant la bénédiction. Les couronnes d'or et de perles, les robes en velours, en drap d'or ou d'argent, en satin, les voiles de dentelle destinés à la couvrir étaient si nombreux qu'on pouvait à chacune de ses solennités lui mettre un ornement nouveau.

Le samedi de chaque semaine et à toutes les fêtes de la Vierge, les moines de Jouhe assistaient en corps à l'office. Le service était toujours grave et majestueux.

STATUE PROFANÉE, RELEVÉE AVEC HONNEUR, PUIS RESTITUÉE

Les guerres du XVIe siècle semblent avoir laissé intacte l'église de Mont-Roland, tandis qu'elles endommagèrent gravement l'église voisine de Saint-Martin. Mais les troupes françaises qui assiégèrent Dole en 1636 sous les ordres du prince de Condé et qui comptaient dans leurs rangs beaucoup de protestants mirent à sac l'édifice, brisèrent les tombeaux et les autels, détruisirent les reliques et les ex-voto, pillèrent le trésor et se retirèrent ne laissant que des ruines et, gisant au milieu des ordures et des débris de tous genres, la statue de Notre-Dame du Mont-Roland vénérée depuis des siècles. De nombreux miracles l'avaient rendue si chère à nos pères !

Les habitants d'Auxonne, ville française peu distante, franchirent la frontière et vinrent relever avec respect l'image profanée pour l'emporter ensuite précieusement dans leurs murs et la remettre aux mains des Pères Capucins. Onze ans plus tard, avant même le rétablissement de la paix, le Parlement et la ville de Dole avaient commencé leurs démarches pour rentrer en possession du trésor et obtenaient par l'intervention d'Anne d'Autriche un ordre royal aux habitants d'Auxonne de restituer à la Franche-Comté la Madone miraculeuse.

C'est le jeune roi Louis XIV, alors âgé de neuf ans et auquel la reine régente tenait sans doute la plume, qui intima ses volontés sur ce point au gouverneur d'Auxonne. Il lui fait part des instances des Pères Bénédictins et des habitants de Mont-Roland, et ajoute :

« Comme les rois mes prédécesseurs ont eu cette image en singulière vénération et ont fait à son sanctuaire des libéralités dont les preuves subsistent encore, j'ai voulu vous écrire, sur l'avis de la reine-régente ma mère, pour vous dire que, aussitôt la présente reçue, vous ayez à faire rendre aux religieux Bénédictins du monastère du Mont-Roland cette image et tous les ornements qui lui appartiennent.....

» Bien certain que vous ne manquerez pas de le faire, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur, en sa sainte garde.

» LOUIS. »

L'image fut reçue au Mont-Roland avec d'incomparables transports d'allégresse. Le soir, pour donner un signal de joie à tous les environs, on mit le feu à un vieil et grand orme dont les branches étaient enveloppées de sarments : le feu en fut aisément aperçu jusqu'au delà de Dijon. En même temps, la voix des canons faisait retentir les collines d'alentour et tressaillir d'aise toute la population. Pour récompenser en quelque sorte le pieux élan qui l'avait accueillie, Notre-Dame fit

éclater sa maternelle libéralité. Jamais peut-être elle ne donna plus de marques de sa bonté et de sa puissance.

DE LA GRANDE RÉVOLUTION A NOS JOURS SANCTUAIRE SOUS SCELLÉS

La grande révolution chassa les Bénédictins, mit leurs biens en vente et amena la démolition de l'église. La statue eût été brûlée avec les reliques des églises de Dole si les habitants du village de Jouhe dont dépend le hameau de Mont-Roland n'avaient pris la précaution de soustraire à temps cette sainte image. Des poursuites judiciaires leur furent intentées, mais l'administration locale ayant fait observer que la statue en question n'avait ni valeur intrinsèque ni valeur artistique, elles ne furent pas continuées, et les habitants de Jouhe gardèrent sans conteste leur trésor.

En 1843, les Pères Jésuites de Dole achetaient les ruines du Mont-Roland et entreprenaient de relever le sanctuaire. La première pierre fut posée en 1851; rapidement construite par les soins de M. Ducat, architecte de Besançon, l'église put être consacrée huit ans plus tard, le 2 août 1859. La tour qui fut élevée ensuite ne reçut ses cloches qu'en 1870. Enfin, le 2 août 1872, Pie IX accordait à Notre-Dame du Mont-Roland les honneurs du couronnement.

Les décrets de 1880 tentèrent brutalement d'enrayer en ce lieu la dévotion à Marie. Le sanctuaire fut mis sous les scellés. Les exécuteurs choisirent pour ces hautes œuvres un jour de fête de la Vierge, la Visitation (2 juillet). On voulait fermer, sous prétexte d'ouverture illégale, un sanctuaire d'où la prière s'élevait comme un pur encens depuis seize siècles!

Mais les catholiques dolois défendirent leur sanctuaire. Depuis le matin, hommes et femmes gardaient les abords de l'église: à l'arrivée des gendarmes, les uns se retirèrent dans l'enceinte sacrée et se mirent en prières, enflammés par la douce éloquence du premier vicaire d'alors, M. le chanoine Guichard; d'autres faisaient cercle sous la direction de M. l'avocat Amoudru autour des PP. Croibier et Biron, Jésuites. Ils obligèrent les cambrioleurs légaux à user de la violence contre des citoyens paisibles et leur firent sentir, par la pacifique résistance qu'ils opposèrent, tout l'odieux de leur triste besogne.

Les protestations indignées qui accueillirent les crocheteurs officiels, l'affluence toujours croissante des pèlerins depuis cette fermeture du sanctuaire ont montré aux sectaires et aux libéraux d'enseigne que les Comtois ne se laissent point aisément détourner de leurs traditions.

A dater de la restauration de l'église et dans toute la seconde moitié du XIXe siècle, des faveurs sans nombre continuent à témoigner hautement de l'efficacité des prières adressées en ces lieux à Marie.

La statue ancienne cependant n'a point repris sa place au Mont-Roland. Elle est restée dans l'église de Jouhe où les pèlerins sont venus fréquemment la vénérer. La procession solennelle qui la transporta à Dole lors du choléra de 1854 fit voir la puissance miraculeuse de Notre-Dame et la dévotion des habitants de Jouhe. Ceux-ci tenaient tant à leur trésor qu'ils ne se décidèrent à en permettre le transport à Dole et dans les faubourgs voisins qu'après que Mgr Mabille, évêque de Saint-Claude, leur eut donné sa parole épiscopale qu'on n'attenterait point à leur droit de propriété; des délégués du village restèrent en permanence autour de la statue tant qu'elle demeura à Dole. A peine cette image miraculeuse y était-elle arrivée que le fléau, dont les ravages jusque-là étaient effrayants, cessa soudain; la ville offrit en reconnaissance une robe de prix dont la statue est encore parée aux fêtes.

Le pèlerinage solennel a lieu au Mont-Roland le 2 août, fête de Notre-Dame des Anges, jour anniversaire du couronnement de la statue, et à Jouhe le mardi après l'Assomption, sous le titre du Cœur très pur de Marie.

LE TRÔNE DE NOTRE-DAME

L'église du Mont-Roland est une gracieuse chapelle gothique dominant la ville de Dole. On y accède par une belle avenue d'arbres précédée d'un superbe chemin de croix en pierre. La vue dont on jouit du haut de l'esplanade s'étend depuis Dijon jusqu'à Besançon, à travers les vallées de la Saône et du Doubs. Le panorama le plus varié se déroule aux yeux du touriste : à l'Orient, ce sont les cimes gigantesques des Alpes, exhaussées comme des dômes de cristal au-dessus des sombres coupoles du Jura; au couchant, ce sont les tours et les aiguilles légères des églises de Dijon, qui dessinent leurs profils d'un noir foncé sur les vignobles verdoyants de la Côte-d'Or. En ramenant ses regards sur des points plus rapprochés, l'observateur distingue Auxonne avec ses blanches casernes et ses vastes bâtiments militaires. Sur les flancs de la montagne, on voit empreints sur le rocher comme des degrés naturels que le peuple nomme les *pas de Roland*.

Tel est, si l'on peut parler, le trône de Notre-Dame. La sainte colline appartient par lots aux quatre communes voisines, comme si chacune avait tenu à avoir sa part de cette terre bénie: Dole, Mormières, Sampans et Jouhe.

Le portail et la façade de l'église, un peu lourds peut-être, ne manquent pourtant pas de charme. La nef est fort gracieuse dans sa composition gothique, avec le demi-jour de ses beaux vitraux peints; le chœur, garni de belles stalles de chêne, avec son maître-autel au-dessus duquel plane l'image de Notre-Dame, les chapelles du transept tapissées d'ex-voto, les arcatures de la nef sous lesquelles se déploie une véritable tenture de bannières de toute provenance, gage de la piété des paroisses et des diocèses, tout cela constitue un ensemble qui porte à la prière et inspire à l'âme des sentiments de confiance en la bonté de celle qu'on vénère ici.

A Jouhe, pour être moins grandiose, le trône de Marie n'est pas moins touchant. L'antique statue repose dans l'église paroissiale, petit édifice du XVe siècle, si pieux et si beau, dans sa simplicité, avec le vieux mobilier de toutes les époques jusqu'au

Louis XVI inclus, que le bon goût de ses curés a su lui conserver. Au-dessus de l'autel latéral, du côté de l'Evangile, se dresse la statue sous un dais de pierre.

LA STATUE MIRACULEUSE

La statue remonte au haut Moyen-Age. Marie est représentée, tenant son divin Enfant sur les genoux, assise sur un petit siège à pieds. Elle est ornée de peintures d'un goût manifestement byzantin. On peut donc sans hésitation l'attribuer à l'époque carolingienne, probablement au temps où se fonda le prieuré bénédictin, au plus tard en tout cas au XIe siècle, car après cette époque l'influence allemande devient sensible et succède dans l'art en Franche-Comté à l'influence byzantine.

On voit que si elle n'est pas l'œuvre de saint Luc, comme certains sans même l'appui de la tradition avaient essayé de le soutenir, cette image est d'une antiquité très vénérable.

Que de personnages sont venus, dans ce très antique sanctuaire, vénérer la Reine du ciel!

Saint Martin, le grand destructeur des idoles, le légendaire Roland, Béatrix, cette princesse célèbre par sa beauté et ses malheurs, la douce compagne de Frédéric Barberousse, Jeanne de France, Philippe le Hardi, les princes des maisons de Chalon et de Vienne, qui se plurent à orner le sanctuaire des plus riches offrandes; les prieurs des prieurés de Jouhe et de Mont-Roland parmi lesquels je relève le nom du cardinal Jean de Neuchâtel, les deux cardinaux Jean Robin, le bouillant doyen de Dole Pierre d'Andelot, le cardinal Claude de la Baume et ces trois prélats si fameux dans la défense de l'Eglise au XVIe siècle en Comté et en Flandre : Jacques de Saint-Mauris, François Grasset et Jean Richardot, évêque d'Arras.

Il ne faut point omettre le roi Philippe le Bon qui fit à ce sanctuaire une riche fondation; Jean Bogoin, illustre président du Parlement de Dole, qui, s'il n'est pas l'auteur d'un prétendu vœu pour la défense de Dôle en 1636, a du moins su trouver les accents de la plus douloureuse indignation pour peindre les ravages faits au sanctuaire par les protestants; la vénérable Mère Anne de Xaintonge qui jeta sous la protection de Notre-Dame du Mont-Roland les fondements de sa Congrégation d'Ursulines non cloîtrées.

Le concours de pieux suppliants n'a point diminué. De nos jours encore, qu'elle est belle à voir, cette fière et vigoureuse population de Jouhe, groupée presque entière, sans distinction de classe, autour de sa Madone et lui faisant escorte dans les rues au chant des cantiques! Marie a réellement préservé cette paroisse du souffle délétère d'impiété qui fait rage à l'entour.

PRODIGES ET GRACES

Au XVIIe siècle, les prodiges opérés par l'intercession de Notre-Dame de Mont-Roland étaient si éclatants que l'archevêque de Besançon fit faire des enquêtes et enregistrer les dépositions. Dom Gody, religieux du Mont-Roland, en réunit un nombre considérable dans son récit publié en 1651. Contentons-nous de citer quelques faits.

Parmi les nombreuses chaînes attachées aux murailles de l'église se voyaient, dit-il, les liens de trois marchands qui vers l'an 1610 furent arrêtés et dépouillés par des brigands dans le bois des Clefs, au voisinage de Pesmes. Les voleurs les fixèrent aux arbres, isolément, de manière à les empêcher non seulement de les poursuivre, mais même de communiquer entre eux. Les marchands eurent, par une inspiration surnaturelle, chacun à part soi, l'idée de recourir à la protection de Notre-Dame de Mont-Roland; leurs liens s'étant miraculeusement brisés, ils se hâtèrent d'apporter à leur libératrice ce témoignage de sa puissance et de leur gratitude.

Jacques Courtois, laboureur de Champvans, fait prisonnier de guerre par les Français et emmené à Saint-Jean-de-Losne, au mois de janvier 1639, échappa de sa prison, mais sur le point d'être repris, il se jeta à la Saône et, malgré sa faiblesse, son inexpérience de la nage et le froid, s'étant voué à Notre-Dame, il parvint facilement à l'autre rive.

Les malades eux aussi obtinrent la santé. Nommons Jeanne Viton, femme de M. d'Aresche, guérie d'un abcès au sein gauche par l'application de la couronne portée par Notre-Dame durant son exil à Auxonne, couronne que les Bénédictins avaient laissée à M. d'Aresche pour le remercier des peines qu'il avait prises pour leur faciliter la restitution de la statue.

L'on pourrait ajouter à ces exemples nombre d'autres guérisons aussi merveilleuses et toutes attestées par les hommes de l'art. Trois enfants mort-nés y recouvraient la vie en 1630; un autre, le 30 mai 1669, porté à Mont-Roland, donne des signes de vie suffisants pour recevoir le saint baptême. Le même miracle se renouvela en 1725.

Un homme de Besançon tombé dans le Doubs sans savoir nager, une jeune femme de vingt-deux ans broyée par un lourd chariot à trois chevaux sortirent sans trace de ces accidents après s'être voués à Notre-Dame en 1669 et en 1725. Ce dernier miracle remplit de surprise le chirurgien qu'on avait appelé en hâte : il se retira en déclarant que la prétendue malade n'avait nul besoin de son secours.

Aujourd'hui, la multitude des ex-voto, à Jouhe comme à Mont-Roland, montre Marie toujours aussi bonne à qui l'invoque en ce lieu privilégié. La protection miraculeuse de la ville de Dole atteinte du choléra en 1854 est une des marques les plus récentes et des plus éclatantes de sa bonté.

Aussi est-ce avec une confiance inébranlable que les pieux pèlerins s'adressent à la Vierge du Mont-Roland, dont la puissance est attestée par ce quatrain célèbre depuis des siècles :

Il n'est point de mal violent
Dont la rigueur soudain ne cesse
Au regard de cette Princesse
Qu'on vénère sur Mont-Roland!

Et cet autre, moins connu, mais non moins expressif :

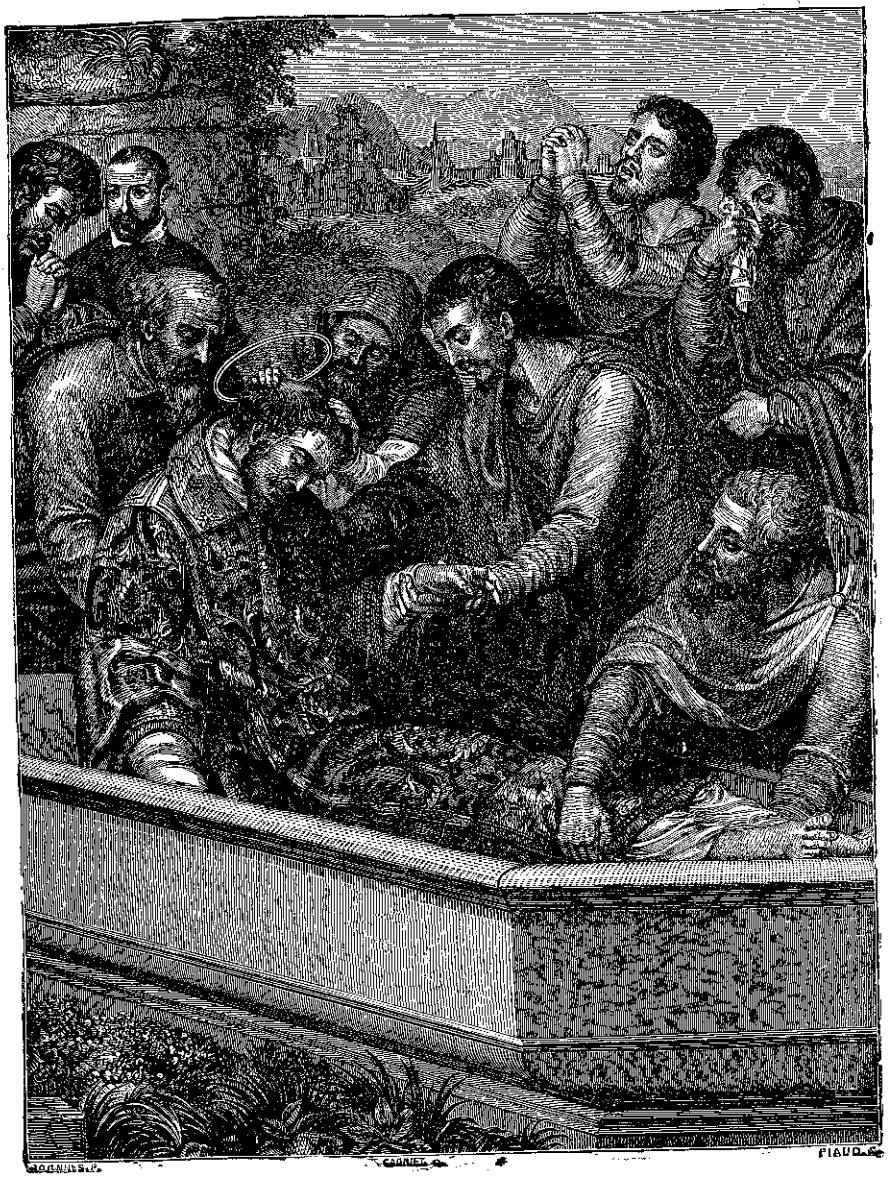
Icy tout le monde respire
La bonté de vostre empire.
Vierge, c'est de vostre bonté
Que respire nostre cité!

A. P.

INVENTION DES RELIQUES DE SAINT ÉTIENNE

PREMIER MARTYR

Fête le 3 août.



Saint-Étienne dans le Sépulcre

On sait comment le diacre saint Etienne, martyrisé par les Juifs de Jérusalem, au temps des Apôtres, fut le premier des chrétiens qui eut l'honneur de verser son sang pour Jésus-Christ. Le lieu où était enseveli son corps, oublié durant les persécutions, fut retrouvé au commencement du cinquième siècle, et une multitude de miracles s'accomplirent alors par l'intercession du saint martyr. Les faits que nous allons raconter sont pleinement certains au point de vue historique, et reposent sur des documents d'une authenticité indiscutable.

Voici d'abord un extrait de la lettre adressée aux catholiques de son temps, par le principal auteur de la découverte, Lucien, prêtre de Caphargamala, au diocèse de Jérusalem.

« Le vendredi, 3 décembre 415, après la journée finie, je me couchai, à mon ordinaire, dans le baptistère de l'église de Caphargamala, dont je suis le prêtre. Vers la troisième heure de la nuit, qui est celle où l'on relève les premières gardes, environ onze heures du soir, à demi éveillé et comme dans une extase, je vis se dresser devant moi un vieillard

d'une taille majestueuse. Il était vêtu à la manière des prêtres juifs, d'une robe de lin, recouverte d'un manteau dont les franges étaient parsemées de croix d'or. Une longue barbe blanche tombait sur sa poitrine; il tenait à la main une verge d'or. Il vint à moi, me prit la main droite, et me toucha trois fois de sa verge d'or en répétant mon nom : Lucianus ! Lucianus ! Lucianus ! Puis il me dit en grec : « Pars pour la cité qui se nomme aujourd'hui Ælia (Jérusalem) et dis à Jean qui en est évêque : « Jusques à quand nous laisses-tu emprisonnés, sans nous ouvrir ? Le temps est venu de desceller la pierre du sépulcre où nos restes gisent sans honneur. Le Dieu Tout-Puissant, Jésus-Christ son Fils, et l'Esprit-Saint veulent par nous manifester leurs desseins de miséricorde sur le monde, à une époque où le siècle semble s'écrouler. C'est moins pour moi que je parle que pour les saints illustres dont les corps reposent à côté du mien.

— Seigneur, lui dis-je, qui êtes-vous et quels sont les saints dont vous parlez ? — Je suis, répondit-il, le docteur juif Gamaliel, qui élevai l'apôtre du Christ, Paul, et lui enseignai la loi à Jérusalem. Dans le sépulcre où repose mon corps, à la partie orientale du monument, se trouve aussi celui d'Etienne, le bienheureux diacre qui fut lapidé par les Juifs et les princes des prêtres pour la foi du Christ. Son martyre eut lieu en dehors de la porte septentrionale de Jérusalem, sur la route du Cédron. On le laissa plusieurs jours et plusieurs nuits en pleine campagne, sans sépulture, d'après l'ordre impie des princes des prêtres, dans l'espérance que son corps deviendrait la proie des bêtes féroces ou des oiseaux carnassiers. Mais Dieu veillait sur les restes de son serviteur. Il les protégea contre la dent des lions et la griffe des vautours. J'avais aimé durant sa vie ce digne ministre de Jésus-Christ ; je partageais désormais sa foi, et je voulais avoir part à son héritage. J'allai donc nuitamment trouver les fidèles de Jérusalem; *je les engageai à se rendre en secret au lieu où gisait le corps ; ils purent s'en saisir, et le plaçant sur mon char, que j'avais mis à leur disposition,* ils le transportèrent à vingt milles de la cité, dans un domaine que je possédais et qui porte encore aujourd'hui mon nom, puisque Caphargamala signifie : « Villa de Gamaliel. » Là, nous lui fîmes, durant quarante jours, l'honneur des funérailles solennelles. Je le déposai dans un *loculus* (*theca*) du tombeau que j'avais fait creuser pour ma famille et pour moi. A côté repose le corps de Nicodème, celui qui vint une nuit trouver le Sauveur et auquel fut dite cette parole : « Quiconque ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint ne saurait entrer dans le royaume des cieux. » Plus tard, il fut baptisé par les disciples du Christ. Les Juifs le surent; ils le dépouillèrent de ses dignités et de ses biens, le chassèrent de leurs synagogues et le bannirent de la ville. Je le recueillis dans ma maison de campagne ; il y acheva ses jours, et je l'ensevelis auprès du martyr Etienne. Abibas, mon fils bien-aimé, jeune homme de vingt ans, qui avait en même temps que moi reçu le baptême des mains des apôtres, me précéda dans la mort. Je l'ensevelis dans le *loculus* le plus élevé du sépulcre, et plus tard mon corps y fut aussi déposé. » Ainsi parla le vieillard. Mon trouble était extrême. J'avais à peine la force de parler. Cependant je lui dis : « Seigneur, en quel endroit pourrons-nous trouver votre sépulcre ? — Au milieu du champ qui se nomme maintenant *Delagabri* (*les hommes de Dieu*). » Telle fut sa réponse, et la vision disparut.

« Il me sembla que je m'éveillais comme d'un songe, et je me mis à prier avec ferveur. Seigneur Jésus, disais-je, si cette vision vient de vous, si elle n'est point une illusion de Satan, faites qu'elle se renouvelle trois fois. Je jeûnai tous les jours suivants, ne mangeant que des aliments secs, jusqu'à l'autre vendredi. »

Ce jour-là, le vieillard lui apparaît encore et lui demande pourquoi il n'a pas exécuté ses ordres. Il lui donne diverses indications pour distinguer les uns des autres les corps qui reposent avec celui d'Etienne. Le vendredi 17 décembre 415, nouvelle apparition : le saint vieillard reproche de nouveau à son messager sa résistance à ses paroles, et lui promet que la sécheresse, dont les ravages désolaient cette année la Palestine, cesserait le jour de la translation des saintes reliques. Le prêtre Lucien se décide alors à se rendre auprès de Jean, évêque de Jérusalem, il lui raconte tout ce qui s'est passé et en reçoit l'autorisation de commencer les fouilles. Gamaliel apparaît au moine Migétius et lui indique l'endroit précis où l'on devra creuser. Lucianus, Migétius et de nombreux chrétiens se rendent en procession au lieu indiqué; on fouille la terre, bientôt la pioche met à découvert trois *loculi;* sur le premier était inscrit en langue syriaque le nom d'*Etienne*, sur le second le nom de *Nicodème*, et sur le troisième, qui était double, les noms d'*Abibas* et de *Gamaliel*.

Pendant ce temps, l'évêque de Jérusalem avait été obligé de se rendre au concile de Diospolis (Lydda). Lucianus s'empressa de l'y rejoindre et annonça aux évêques réunis son heureuse découverte.

Jean de Jérusalem, accompagné d'Eleuthère, évêque de Sébaste et d'Eleuthère, évêque de Jéricho, se rendit immédiatement à Caphargamala. En arrivant, les prélats rouvèrent rassemblée une foule immense. On amenait au tombeau des infirmes, des épileptiques, des blessés. Les évêques descendirent dans l'intérieur du sépulcre et ouvrirent le *loculus* de saint Etienne. « Il s'en exhala, dit un témoin oculaire, un parfum délicieux, tel que les hommes n'en sauraient composer. Il nous semblait respirer l'atmosphère embaumée du paradis. La douce odeur se répandit au loin et soixante-treize malades en furent immédiatement guéris. Les uns étaient des possédés que le démon quitta à l'instant même ; d'autres des perclus dont le rhumatisme ou la paralysie disparurent; d'autres des fiévreux, des ulcérés, des lépreux, des épileptiques. Enfin toutes les espèces de maladies qui se trouvaient représentées là, et qu'il serait trop long d'énumérer, furent subitement guéries. Les évêques, après avoir respectueusement baisé les reliques du bienheureux Etienne, les enfermèrent dans une châsse précieuse. Puis on procéda, au chant des psaumes et des hymnes sacrés, à leur translation dans la Ville sainte, dont le glorieux martyr avait été le premier archidiacre. Cette translation eut lieu le VIII des calendes de janvier (25 décembre 415; c'est en souvenir de cet événement que l'on a désormais célébré la fête de saint Etienne le lendemain de Noël). Or, à l'instant où l'on leva les précieuses reliques pour les transporter dans la sainte Sion, une pluie bienfaisante commença à tomber. Elle mit fin à la sécheresse qui désolait depuis plusieurs mois la Palestine, et tous glorifiaient le Seigneur dans la personne de son serviteur Etienne. Tous rendaient grâce à la miséricorde divine qui manifestait au monde ce trésor céleste, en un temps plein d'épouvante et de périls. « Hélas ! ajoute le prêtre Lucien (car c'est lui dont nous traduisons les paroles), on ne réserva pour mon église que quelques petites articulations des ossements du glorieux martyr. Mais, sans le vouloir peut-être, on nous laissa un trésor bien autrement précieux. Comme les ossements seuls furent transférés, nous demeurâmes en possession de la pous-

sière qui remplissait le fond du *loculus* et qui représente tout ce qui reste aujourd'hui de la chair sacrée du martyr. »

GLOIRE DE SAINT ÉTIENNE

La nouvelle de la découverte des reliques de saint Etienne eut un immense retentissement dans toute l'Eglise. L'on sait en effet que Jérusalem, alors sous la domination des empereurs chrétiens, était le centre d'un pèlerinage où les fidèles affluaient par milliers de tous les points de l'empire romain. Beaucoup d'Eglises sollicitèrent la faveur d'avoir quelques fragments des reliques du premier martyr, et des miracles innombrables manifestèrent aux populations la gloire du saint diacre. Saint Augustin, qui vivait alors, nous a conservé le récit de plusieurs : « Qui ne connaît, écrivait-il, les merveilles inouïes opérées à la face du monde par le premier martyr Etienne? Il a triomphé de nos jours, ce grand athlète du Seigneur, il a été couronné sous nos yeux une seconde fois. Son sépulcre si longtemps méconnu, nous a été manifesté au temps et à l'heure marquée par la Providence. Quelle lumière projetée sur notre monde! Que de miracles! Mort, Etienne ressuscite des morts. C'est que les saints vivent pour de perpétuelles éternités dans le royaume de Dieu!... »

Ici c'étaient des malades guéris, là des pécheurs obstinés convertis, ailleurs des morts ressuscités. « A Tibilis, raconte le saint docteur, comme l'évêque Projectus s'avançait au milieu d'une affluence et d'un concours extraordinaires, portant dans ses mains la châsse qui contenait quelques reliques du glorieux Etienne, une femme aveugle présenta un bouquet de fleurs, on le fit toucher à la châsse; on le lui rendit, elle le porta à ses yeux et fut guérie... Parmi les plus illustres citoyens de Calame, on comptait un riche vieillard nommé Martialis. Il avait en horreur la foi chrétienne. Cependant sa fille et son gendre étaient baptisés. Le vieillard tomba malade; ils le conjurèrent avec des torrents de larmes de se faire chrétien. Martialis refusa, les couvrant de malédictions, et les chassa de sa présence. Son gendre se rendit à la *Mémoria* d'Etienne (châsse ou chapelle où étaient les reliques) dans la basilique de Calame. Il pria avec des sanglots pour le salut d'une âme qui lui était si chère. En se retirant il prit au hasard quelques-unes des fleurs de l'autel, et vint les déposer au chevet du vieillard endormi. A son réveil, Martialis demanda qu'on fît venir l'évêque. Celui-ci était absent, il était alors près de moi à Hippone. Des prêtres accoururent au lit du malade. « Je crois! » dit Martialis. Il reçut le baptême et depuis cet instant jusqu'à l'heure où il expira il répétait souvent ces paroles : « Seigneur Jésus recevez mon esprit! » C'étaient les derniers mots prononcés par le martyr saint Etienne et le néophyte n'avait jamais eu l'occasion de les entendre citer par une bouche humaine. »

Saint Augustin eut lui-même la joie de recevoir des reliques du premier martyr; il les plaça dans sa cathédrale, dans une chapelle richement ornée. Le syrien Bassus, résidant à Hippone, était allé faire toucher à la châsse la robe de sa fille mourante; il revient chez lui et entend les lamentations de la famille: sa fille était morte! Il va droit au cadavre, le couvre de la robe qu'il apporte, sa fille ressuscite aussitôt et lui tend les bras. Le percepteur Irénée obtient également la résurrection de son fils en oignant le cadavre avec de l'huile de la lampe qui brûlait devant les reliques de saint Etienne. En moins de deux ans, plus de soixante-dix miracles furent régulièrement constatés par l'autorité ecclésiastique.

HISTOIRE DE PAUL ET DE PALLADIE

Le jour de Pâques de l'an 425, saint Augustin présidait les offices dans sa cathédrale. Au milieu de la foule des fidèles, se trouvaient deux étrangers, un frère et une sœur, arrivés depuis quinze jours à Hippone, en proie tous les deux à un tremblement nerveux qui ne leur laissait pas un moment de repos. Le jeune homme s'appuyait à la grille qui entourait la *Memoria* de saint Etienne. Tout à coup, il tombe, on se précipite pour le relever; mais on s'aperçoit qu'il dort paisiblement, et que ses convulsions ont cessé. On respecte son repos. Quelque temps après Paul (c'était le nom du jeune homme), se réveille, se relève, ses membres ne tremblent plus, des larmes de joie inondent son visage, il se tourne vers le peuple: « Je suis guéri! » « Il y eut alors, dit saint Augustin, une explosion d'amour et de reconnaissance envers le Seigneur, l'église retentit de cris d'allégresse; la multitude se précipita vers le trône où j'étais assis, chacun voulant être le premier à m'apprendre la bonne nouvelle, tous voulant me la dire et me la redire encore. Dans ma joie, je rendais grâce à Dieu, quand le jeune homme survint lui-même, entouré d'un groupe qui fendait les flots pressés. Il tomba à mes genoux, je le relevai en l'embrassant, et le prenant par la main, je me dirigeai avec lui vers l'ambon (sorte de chaire). L'église était littéralement encombrée; les transports de cette multitude immense se traduisaient par les acclamations mille fois répétées: *Deo gratias! Deo laudes!* De toutes les bouches, de tous les cœurs, de tous les points de l'enceinte sacrée, sortait ce cri qui se renouvelait sans cesse. Je saluai le peuple, et à ma vue, les acclamations redoublèrent avec un ensemble et une chaleur nouvelle! »

Le surlendemain (mardi de Pâques) saint Augustin lut au peuple le document suivant dans lequel le *miraculé* avait consigné son histoire:

« Moi, Paul, je vous supplie, seigneur et très bienheureux Père Augustin, de faire lire au peuple saint d'Hippone le procès verbal authentique dont j'ai déposé l'original entre vos mains.

« Quand nous étions encore à Césarée de Cappadoce notre patrie (Asie-Mineure), mon frère aîné se livra aux plus détestables excès contre notre commune mère; il alla jusqu'à lever sur elle une main parricide. Nous, ses frères et sœurs, rassemblés en ce moment, nous le vîmes, et nul ne s'opposa à cette violence et ne dit un seul mot pour protéger notre mère. Celle-ci, désespérée de tant d'ingratitude, résolut de lancer une malédiction solennelle contre son fils aîné. Le lendemain matin, au chant du coq, elle se rendit à la piscine sacrée du baptistère, afin d'y prononcer, en présence du peuple, la formule de malédiction.

Chemin faisant, elle rencontra notre oncle, ou plutôt le démon sous forme humaine; il lui demanda où elle courait si vite. « Je vais, dit-elle, me venger d'un fils ingrat, qui a levé la main sur sa mère! » Notre oncle, mû par une haine satanique, répondit qu'une telle vengeance serait incomplète. « Maudissez tous vos enfants, lui dit-il, puisqu'aucun d'eux n'a pris votre défense! » Dans l'état d'exaspération où se trouvait notre mère, elle prêta l'oreille à ce conseil perfide. Arrivée à la piscine sainte, les cheveux épars, les vêtements en désordre, elle se roulait à terre, demandant à Dieu de faire éclater sur nous tous sa vengeance, de nous bannir de notre patrie, de nous condamner à errer sur toutes les plages de l'univers, pour effrayer le genre

humain par l'exemple de notre châtiment. La prière maternelle eut un effet terrible; à l'instant même, notre frère aîné, le plus coupable, fut saisi de ce tremblement convulsif dont Votre Sainteté m'a vu atteint moi-même. Dans l'espace d'une année, à intervalles fixes, et suivant l'ordre de notre naissance, chacun de nous fut successivement frappé du même fléau. Notre mère, épouvantée de la terrible efficacité de ses malédictions, ne put supporter plus longtemps les remords de sa conscience et l'opprobre des hommes; elle se pendit, mettant à une vie lamentable un terme plus funeste encore.

« Nous abandonnâmes notre patrie pour nous soustraire à la vue de nos concitoyens, et nous errâmes sur tous les points du monde. De dix frères et sœurs que nous sommes, le second, par ordre de naissance, a naguère recouvré la santé à Ravenne, près de la relique du glorieux martyr Laurent, qui vient d'être transférée en cette ville. Je suis le sixième des frères. Palladie, qui m'accompagne, est ma puînée. Avec elle, j'ai parcouru tous les sanctuaires célèbres par leurs miracles, dans l'espoir d'y obtenir notre guérison. Pour ne parler que des plus illustres, nous visitâmes Ancône, où le Seigneur multiplie les prodiges par l'intercession du très glorieux Etienne. Cependant, je n'y obtins pas la grâce que je sollicitais. La divine Providence me réservait pour Hippone. Il en fut de même à Uzala, sur cette terre d'Afrique où le bienheureux martyr Etienne opère aussi des miracles sans nombre. Enfin, il y a trois mois (le 1er janvier 425), ma sœur, qui est encore en proie à cet horrible fléau, et moi-même, maintenant guéri, nous eûmes simultanément une vision céleste. Durant mon sommeil, un vénérable évêque, au visage rayonnant de gloire, à la chevelure blanche, m'apparut et me dit que, dans trois mois, j'obtiendrais enfin la guérison tant désirée. Ma sœur eut la même vision, mais il lui fut révélé que cet évêque, qui nous apparaissait ainsi, était celui d'Hippone, et, en effet, les traits de Votre Sainteté sont exactement ceux que nous contemplâmes dans notre vision.

« Nous prîmes donc le chemin d'Hippone, et dans toutes les villes que je traversais, votre Béatitude m'apparaissait de la même manière, et telle que je la vois en ce moment. Depuis quinze jours nous sommes ici. Vous avez vu mon infirmité, vous voyez encore celle de ma sœur. J'allais prier chaque jour avec larmes, auprès de la *Memoria* du très glorieux martyr Etienne. Le matin de Pâques, en présence de tout le peuple, j'étais là debout, serrant de mes mains convulsivement agitées les barreaux de la grille, priant et pleurant. Soudain je tombai; je perdis connaissance et n'ai plus aucune idée de ce qui se passa alors en moi. Après quelques instants je me relevai, et le tremblement convulsif avait disparu. En reconnaissance d'un si grand bienfait de Dieu, j'ai voulu rédiger cette relation qui vous apprendra l'origine de nos malheurs, afin que vous daigniez continuer vos prières pour ma sœur et rendre grâces à Dieu pour moi-même. »

« Après cette lecture, reprend Augustin, je fis descendre Paul et Palladia de l'ambon, et je commençai quelques réflexions sur l'ensemble de ces faits. « Enfants, disais-je, comprenez le devoir de l'obéissance filiale; parents, apprenez à modérer les transports de la colère. Il est écrit : *La bénédiction du père affermit la maison des fils, la malédiction d'une mère la déracine jusqu'au fondement.* Enfants, rendez à vos parents l'honneur qui leur est dû; pères, quand vous vous irritez, n'oubliez jamais que vous êtes pères! Cette mère de Cappadoce a imploré la vengeance du Seigneur contre ses fils; Dieu l'a exaucée parce qu'il est juste, parce que cette mère avait été réellement outragée. L'aîné avait levé sur elle une main parricide; les autres enfants ne s'étaient point opposés à ce crime. Dieu fut juste en exauçant la prière et la plainte. Mais, la malheureuse mère! on peut dire que plus vite elle fut exaucée, plus cruellement elle fut punie. Apprenez dès lors à demander à Dieu ce que vous ne vous repentirez jamais d'avoir obtenu. »

Le saint évêque continua son discours, demandant des prières pour la malheureuse Palladia et exposant à son peuple les enseignements qui résultaient de tous ces faits. « Comme je parlais ainsi, raconte Augustin, une clameur immense s'éleva du côté de la basilique où repose la relique du premier martyr. Grâces à Dieu ! gloire au Christ ! criait la foule. Les auditeurs qui m'environnaient se précipitèrent sur ce point. Bientôt on m'amena près de l'ambon la jeune fille. Après la lecture du *libellus* de son frère, elle s'était rendue près de la *Memoria* d'Etienne pour y prier. Aussitôt qu'elle en eut touché la balustrade, elle tomba elle-même dans un sommeil miraculeux et se releva guérie. Quand elle reparut près de l'ambon, ce fut, dans toute l'assemblée, un tel cri d'admiration que l'enthousiasme et les larmes semblaient ne pouvoir finir. Nous la conduisîmes guérie au lieu où elle venait de paraître dans le désordre de ses affreuses convulsions. La pitié qu'elle inspirait tout à l'heure se changeait en une allégresse indescriptible. C'était vers Dieu un transport d'amour ; enthousiasme sans paroles articulées, mais qui éclatait avec tant de force que nos oreilles pouvaient à peine y résister ! Qu'y avait-il au fond de ces cœurs triomphants ? La foi de Jésus-Christ, pour laquelle le sang d'Etienne a coulé (1). »

Que cette foi anime toujours nos âmes, malgré les apostasies de notre siècle. Le Dieu d'Etienne est toujours le vrai Dieu.

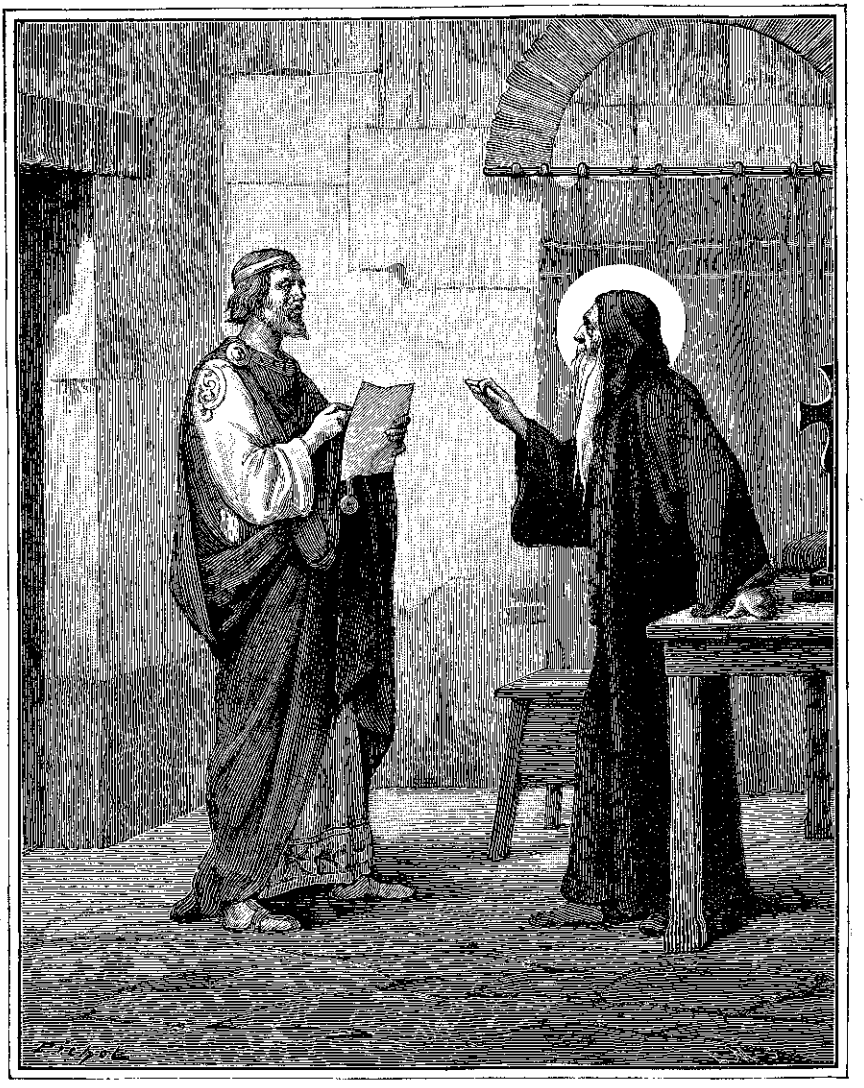
---

(1) St Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XXII. Voir Darras (à qui nous empruntons la traduction des citations précédentes.) *Histoire générale de l'Eglise*, tome XII, page 330 et suiv. ; Vivès, rue Delambre, 13, Paris.

SAINT DALMATE,

abbé à Constantinople (IV-Ve siècle).

Fête le 3 août.



Saint Dalmate recommmande à Théodose II d'écrire au Concile d'Éphèse en termes plus favorables.

UN OFFICIER DES GARDES QUI DEVIENT MOINE

DALMATE ou Dalmatius naquit en Orient, dans une province et à une date qu'il ne nous est pas possible de déterminer. Au commencement du séjour de Théodose Ier à Constantinople, peu après le mois de novembre 380, nous le trouvons établi dans la capitale de l'empire d'Orient. Il était alors officier du second ordre des Scholaires, c'est-à-dire d'une des cohortes qui gardaient le palais sacré des empereurs byzantins.

L'officier des gardes n'était pas venu seul à Constantinople : il y avait amené sa femme, une Orientale comme lui, et ses deux enfants, un garçon appelé Faustus et une fillette dont l'histoire n'a pas conservé le nom.

L'officier était jeune, fort riche et bon catholique ; avec un souverain aussi attaché que l'était Théodose à l'Eglise romaine, il pouvait aspirer à l'avenir le plus brillant. Soudain, la vue d'un moine nommé Isaac jeta dans son cœur les désirs d'une perfection plus haute. Dalmate l'avait rencontré au

cours d'une visite qu'il lui fit dans son ermitage, en compagnie de l'empereur. Comme ils étaient tous deux originaires de l'Orient lointain, une amitié solide s'établit bien vite entre ces deux hommes ; en peu de temps, l'influence d'Isaac sur l'officier se fit sentir davantage et ses conseils devinrent de plus en plus pressants.

— Il faut tout quitter et t'enfermer ici avec moi, lui dit Isaac un jour que l'officier venait de passer toute une semaine avec lui.

— J'ai une famille, des enfants, répondit Dalmate. Comment m'arracher à eux ?

— Mon fils, reprit Isaac, le Seigneur m'a révélé que tu dois vivre ici, à mes côtés. Tu sais bien que le Maître a dit : « Celui qui aime son père, ou sa femme, ou son fils plus que moi n'est pas digne de moi. »

Dalmate connaissait bien le conseil que Jésus avait jadis adressé aux âmes ferventes, mais il savait aussi que sa femme, toute bonne chrétienne qu'elle fût, s'opposait à leur séparation immédiate. Après des prières, des larmes, des entretiens prolongés, l'officier finit par la convaincre. Sa femme se retira avec leur fillette en Syrie auprès de ses parents ; quant à Dalmate, il s'enferma avec son fils Faustus dans l'ermitage d'Isaac. La lutte courageuse qui avait abouti à ce généreux sacrifice n'avait pas duré moins de deux ans : ce n'est pas, en effet, avant l'année 383 que le brillant officier des gardes donna sa démission et quitta définitivement le monde.

LE PREMIER MOINE DE CONSTANTINOPLE

Le moine Isaac, dont notre officier venait de se décider à partager l'existence, n'est pas un inconnu dans l'histoire de l'Eglise. Il s'était imposé tout à coup à l'attention publique par un acte d'audace qui aurait pu attirer les pires malheurs sur sa tête.

Un jour de juillet de l'année 378, au moment où l'empereur Valens, en guerre avec les Goths, partait pour cette campagne de Thrace où l'attendait une mort si atroce, un homme bondit au-devant de lui et, prenant son cheval par la bride, lui annonça les vengeances du ciel prêtes à le frapper s'il ne rendait justice aux catholiques. C'était Isaac. L'empereur le prit pour un fou et méprisa sa menace. A quelques jours de là, après une défaite que lui avaient infligée les troupes ennemies, Valens était brûlé dans une cabane abandonnée, près de la ville d'Andrinople.

Isaac a un autre mérite, celui d'avoir implanté la vie religieuse dans la capitale de l'empire. Valens professait une telle haine pour les moines, il en avait si bien extirpé les représentants, que lorsque Isaac se présenta inopinément devant lui avec un costume sans doute un peu étrange, il ne reconnut pas en lui un de ces ascètes qu'il avait poursuivis jusqu'aux confins de son empire.

Avec la mort de Valens et l'avènement de Théodose, la paix fut rendue à l'Eglise, mais la vie religieuse continua à n'être représentée que par le seul Isaac dans Constantinople. Celui-ci vivait en solitaire, sans avoir, du moins dans les débuts, de demeure fixe. Durant le dernier semestre de 381, un ermitage lui fut bâti ; dès l'année suivante, les disciples accoururent à ses côtés ; leur nombre nécessita bientôt l'érection d'un monastère qui, au dire d'un contemporain, était encore, en 384, le seul debout dans Byzance.

LE PREMIER MONASTÈRE DE CONSTANTINOPLE

Ce fut surtout la fortune de l'officier des gardes, devenu religieux en 383, qui servit à construire les cellules, l'église, bref tout le couvent. La part de Dalmate fut tellement prépondérante dans cette fondation que le peuple, de bonne heure, appela le monastère, non pas du nom d'Isaac qui en était pourtant le supérieur, mais du nom de l'officier qui en avait facilité la construction.

Le monastère de Dalmate fut ainsi le premier et le plus ancien de Constantinople, celui dont l'archimandrite, en sa qualité d'exarque des moines de la capitale, signa dans les Conciles, au moins jusqu'au VIII[e] siècle, avant tous les autres supérieurs.

VIE RELIGIEUSE DE SAINT DALMATE

Dalmate n'avait pas dépensé tout son argent à faire bâtir le couvent ; une bonne partie lui restait encore, qu'il distribua en aumônes à la porte de sa cellule. Tous les pauvres de la ville et des environs entendaient vanter ses largesses ; tous, en se rencontrant, se disaient les uns aux autres :

— Allons au seigneur Dalmate.

Le nom du bienfaiteur fut si souvent répété par les bouches populaires qu'il devint un des plus connus de la capitale.

Ce n'est pas que le nouveau moine courût après le bruit et la gloire humaine. Entré dans le cloître, il y resta obstinément silencieux et caché, tout entier à la prière et au travail de sa perfection.

Son maître, lui, était doué d'un tout autre caractère. Non content d'acclimater la vie religieuse sur les rives du Bosphore, Isaac imprima dans la capitale cette admirable impulsion vers le monachisme qui ne devait jamais plus se ralentir. Tandis que Dalmate et son fils Faustus vivaient dans la retraite la plus absolue, il se prodiguait au dehors. Il poussait avec un zèle enflammé à la fondation de maisons religieuses pareilles à la sienne. Ces maisons une fois établies, il les visitait fréquemment, se considérant comme leur père et leur chef, et tous s'estimaient heureux de trouver auprès de lui force et lumière.

IL ASSISTE A LA MESSE DANS UNE ÉGLISE LOINTAINE, SANS BOUGER DE SA CELLULE

Dalmate continuait sa vie de prière, de mortifications et de jeûnes prolongés à un degré tel que la nature humaine, par ses propres forces, ne saurait l'atteindre. Une année — c'était sous l'épiscopat d'Atticus, (406-425), — Dalmate passa tout le Carême sans rien prendre, jusqu'au Jeudi-Saint où, après avoir assisté à la messe et communié, il consentit à accepter quelque nourriture. N'en pouvant plus de faiblesse, il gisait étendu sur un grabat, priant parfois, le plus souvent assoupi au point que sa seule respiration indiquait qu'il vivait encore. Cela dura ainsi quarante-trois autres

jours, du Jeudi-Saint à l'Ascension. Ce jour-là, Isaac vint le trouver et lui cria brusquement :

— Dalmate ! N'as-tu pas encore fini de dormir ? Lève-toi !

Alors, se redressant un peu et ayant aperçu son supérieur, Dalmate lui dit :

— Mon Père, nos Frères viennent d'achever de chanter Tierce.

— Où étais-tu donc pour que tu sois si bien renseigné ?

— J'étais ici, près de mon père. Auparavant, j'assistais à la messe à l'église des Machabées.

— Et comment peux-tu savoir que tu étais dans cette église ?

— J'y étais avec le patriarche Atticus, au second rang, près du trône patriarcal. J'ai aperçu aussi trois de nos religieux dans l'église.

— Où se trouvaient-ils donc ?

— L'un près de la grande porte, l'autre à côté de l'ambon, le troisième à tel autre endroit.

Isaac fit aussitôt convoquer toute la communauté, et il se trouva effectivement que trois Frères avaient assisté à la messe à l'église des Machabées, et qu'ils y avaient occupé les places indiquées par saint Dalmate.

DALMATE PREND LA DIRECTION DU MONASTÈRE

Ce fait merveilleux, répandu par toutes les voix de la renommée, attira au saint religieux de telles louanges que les plus éminents personnages désirèrent lui parler. Le patriarche Atticus et l'empereur lui-même le visitèrent dans sa pauvre cellule, sans que l'humble Dalmate en parût le moins du monde ému et sans qu'il modifiât en rien son genre de vie. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, à la mort d'Isaac, il fut d'un commun accord désigné pour le remplacer.

En prenant la direction du monastère et en acceptant le sacerdoce des mains du patriarche, Dalmate semblait tout désigné pour continuer également les œuvres extérieures de saint Isaac et devenir le chef agissant du monachisme byzantin. Il ne voulut pourtant pas se départir de son genre de vie, et il continua à ne jamais franchir le seuil de son couvent.

Un jour qu'un tremblement de terre vint jeter la capitale dans l'épouvante, les foules effrayées organisèrent aussitôt une de ces processions solennelles qui convenaient si bien à l'exubérance de leur piété ; saint Dalmate, en dépit de toutes les supplications, demeura dans sa cellule. Il n'écouta pas davantage les prières de l'empereur, qui vint en personne, un autre jour, l'engager à sortir de sa retraite.

En quarante-huit ans, de 383, date de son entrée au couvent, jusqu'en 431, où se tint le Concile d'Ephèse, tous les historiens sont unanimes à déclarer que jamais il ne quitta son monastère.

Il s'occupait pourtant d'affaires temporelles qu'on venait soumettre à son jugement, de procès qu'on le priait de résoudre, de contestations en tous genres. Son historien nous a conservé la solution tragique d'un litige que l'on avait porté devant lui.

Deux personnes étaient en procès devant l'empereur, et l'inculpé allait être condamné, quand il s'avisa d'en appeler au tribunal du moine Dalmate. Le souverain y consentit bien volontiers et renvoya les plaideurs devant notre Saint.

— Qu'y a-t-il ? demanda Dalmate à l'accusateur.

Celui-ci fut si bouleversé à la pensée de l'injustice qu'il allait commettre qu'il pâlit aussitôt, commença une phrase, ne put l'achever et mourut quelque temps après.

Dieu s'était prononcé en faveur de l'accusé, comme l'écrivit Dalmate à l'empereur, et l'on pense bien qu'une telle sentence ne fut jamais revisée.

PREMIÈRE ENTREVUE DE DALMATE AVEC L'EMPEREUR POUR LA DÉFENSE DU CONCILE D'ÉPHÈSE

Le Concile d'Ephèse, présidé par saint Cyrille d'Alexandrie, avait condamné le lundi 22 juin 431 les écarts de doctrine de Nestorius; mais, par suite de la précipitation passionnée qu'ils avaient remarquée dans l'examen de cette cause, les délégués impériaux, surtout le comte Candidien, s'étaient opposés à l'exécution de cette sentence. Ils avaient même établi une telle surveillance autour de Cyrille et de ses partisans que ceux-ci se virent dans l'impossibilité d'écrire ce qui s'était passé à l'empereur et à l'Eglise de Constantinople.

L'empereur, informé par son représentant officiel des irrégularités de procédure commises par saint Cyrille, et sachant que celui-ci n'avait attendu ni l'arrivée de l'épiscopat syrien ni celle des légats du Pape, hésitait beaucoup à approuver le Concile. Il avait même fait rédiger une lettre nettement défavorable aux adversaires de Nestorius. Toutefois, avant de l'envoyer à Ephèse, il vint la montrer à saint Dalmate et lui demander son avis.

Le saint homme pria l'empereur d'écrire aux Pères du Concile en termes plus favorables, et il lui indiqua un certain nombre de retouches à faire. Théodose II y consentit et, dès que la seconde lettre fut rédigée, il la fit porter au reclus pour qu'il en prît connaissance. Dalmate n'en fut pas encore satisfait ; mais pour ne pas donner à l'empereur la peine de revenir le voir — puisque lui ne sortait jamais de son monastère, — il lui adressa un mémoire dans lequel étaient contenues toutes les modifications qu'il jugeait indispensables.

Par malheur, les commissionnaires impériaux étaient gagnés aux adversaires de saint Cyrille : ils ne remirent pas au souverain les observations de saint Dalmate, et la lettre impériale du 29 juin fut expédiée à Ephèse, laquelle réprouvait ce qui avait été fait prématurément, le 22, par le Concile de saint Cyrille.

LA GRANDE MANIFESTATION POPULAIRE ORGANISÉE PAR SAINT DALMATE

L'arrivée à Ephèse des légats du Pape qui prirent parti pour Cyrille et son Synode, régularisa la situation de ces derniers et leur permit de mener à bonne fin l'œuvre

qu'ils avaient entreprise. Dès le 31 juillet, toutes les sessions du Concile étaient tenues et les canons promulgués.

Il n'était pourtant pas facile d'en informer la cour ni l'Eglise de Constantinople, car les amis de Nestorius et surtout ceux de l'épiscopat syrien faisaient bonne garde dans la capitale et ne laissaient passer, en fait de nouvelles, que celles qui leur étaient favorables. Un mendiant réussit pourtant à pénétrer dans Constantinople, portant dans un bâton creux une lettre que saint Cyrille adressait à Dalmate et dans laquelle, après avoir dépeint la tyrannie que le comte Candidien et l'épiscopat syrien faisaient peser sur le vrai Concile, il demandait l'autorisation d'envoyer une députation d'évêques à l'empereur.

On se rappelle que, depuis quarante-huit ans, quelques instances qu'on lui eût faites, Dalmate n'avait jamais voulu quitter son monastère. Mais le bien général de l'Eglise parlait cette fois plus haut que son désir de tranquillité. Il crut, raconta-t-il lui-même, entendre une voix du ciel qui lui ordonnait de sauver l'Eglise, et, à la tête de ses religieux, il prit le chemin du palais impérial. L'apparition subite dans les rues de la capitale du reclus vénéré causa une impression profonde. A cette nouvelle, tous les couvents se vidèrent. Une immense procession de moines, conduits par leurs abbés et leurs archimandrites, se rendit au chant des hymnes et des psaumes au-devant de l'empereur. La foule suivait.

Théodose II, qui tenait Dalmate en très haute estime, lui fit excellent accueil. Lui qui n'avait jamais pu décider le reclus à quitter sa cellule fut surpris de le voir ainsi parcourir les rues. Il alla au-devant de lui et l'introduisit dans le palais, pendant que la multitude des archimandrites, des moines et des fidèles attendaient à la porte en chantant des cantiques. L'empereur lut la lettre reçue d'Ephèse, demanda à l'abbé quelques détails complémentaires, et ne vit aucune difficulté à ce que des représentants de saint Cyrille vinssent le trouver.

Alors s'engagea entre le souverain et le reclus le dialogue suivant, qui nous a été rapporté par saint Dalmate lui-même :

— S'il en est ainsi, dit Théodose II, quelques évêques du Concile doivent venir me trouver.

— Nul d'entre eux n'y est autorisé.

— Pourquoi ? Personne ne les en empêche.

— Mais si ; on les arrête et on les met dans l'impossibilité de venir. Ceux de la faction nestorienne vont et viennent librement ; mais pour ce qui concerne le saint Concile, nul n'est autorisé à informer votre piété de ce qu'il fait.

« Je lui ai encore dit devant tous, raconte saint Dalmate, pour soutenir le parti de Cyrille :

» — Préférez-vous écouter 6 000 évêques, ou bien un seul impie ?

» J'ai dit 6 000, en comptant ceux qui dépendaient des métropolitains. Cela tendait à avoir un ordre pour faire venir des évêques qui expliqueront ce qui s'est passé.

» L'empereur m'a répondu :

» — Vous avez bien dit ; priez pour moi.

» Et il accorda l'objet de la demande. »

Dès que saint Dalmate fut sorti du palais, les moines et le peuple lui demandèrent avec de grands cris quelle était la réponse de l'empereur. Il promit de leur rendre compte de sa mission dans l'église Saint-Mocius, située près de la citerne qui s'appelle aujourd'hui Tchoukour-Bostan. Les archimandrites se rendirent alors avec les moines et le peuple dans cette église, où Dalmate monta à l'ambon, lut tout d'abord la lettre arrivée d'Ephèse, puis fit connaître les détails de son entrevue avec l'empereur. La multitude, transportée de joie, se mit à vociférer : « Anathème à Nestorius ! » Après quoi, chacun se retira en paix.

Grâce à l'intervention énergique du saint reclus, la cause de l'orthodoxie était désormais gagnée dans la capitale de l'empire.

ZÈLE DE SAINT DALMATE EN FAVEUR DU CONCILE SA MORT

A la suite d'une autre demande du Concile, Dalmate intervint encore à la cour, mais par écrit cette fois, en faveur de saint Cyrille, de Memnon, évêque d'Ephèse, et de leurs amis. Sa réponse date probablement du 13 août 431. Il assure le Concile qu'il continuera à répondre, comme il l'a fait jusque-là, à tous ses désirs, et qu'il s'est employé déjà pour que les chefs du Concile ne fussent pas envoyés en exil.

Dans une seconde lettre, le Concile reconnaît que c'est à Dalmate seul qu'il avait obligation d'avoir découvert la vérité à l'empereur, le priant en même temps de continuer ses bons offices pour mettre un terme à toutes les difficultés soulevées. Cette lettre conférait aussi au monastère fondé par Isaac un droit perpétuel de prééminence et de suprématie sur toutes les autres maisons religieuses de la capitale.

D'autres documents attestent la grande influence que Dalmate exerçait dans l'empire. En 433, l'archidiacre d'Alexandrie demandait qu'on le fît intervenir auprès de Théodose II pour obtenir que le nom de Nestorius fût définitivement rayé des diptyques. Le patriarche saint Proclus parle encore de lui avec les plus grands éloges dans une lettre adressée à Jean d'Antioche.

Cette pièce est la dernière qui mentionne Dalmate vivant. Comme elle paraît dater de l'année 437, elle permet de reporter la mort de l'illustre archimandrite aux environs de 440. Le patriarche Proclus présida à ses funérailles ; son fils, saint Faustus, pâle personnage laissé dans l'ombre par le grand nom de son père, continua de diriger avec zèle et avec fruit le monastère de saint Isaac.

PRATIQUE : L'exemple de saint Dalmate nous montre qu'il faut savoir renoncer à tout, même à nos plus chères et à nos plus légitimes habitudes, dès que la gloire de Dieu et la cause de la sainte Eglise sont en jeu.

SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, t. Ier, Augusti, p. 215-225. — R. P. PARGOIRE, *Les débuts du monachisme à Constantinople*, Paris, 1899, *passim*.

SAINT DOMINIQUE

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

1170-1221. — *Fête le 4 août.*

Saint Dominique méditant la Passion (d'après Fra Angelico.

DE LA MANIERE MERVEILLEUSE DONT SAINT DOMINIQUE VINT AU MONDE

Saint Dominique naquit en 1170, au petit village de Caleruega, dans le diocèse d'Osma, en Espagne. Dès avant sa naissance, Dieu donna des présages de sa sainteté future: sa mère, la Bienheureuse Jeanne d'Aza, vit en songe son enfant sous la forme d'un chien, qui tenait dans sa gueule un flambeau, et qui s'échappait de son sein pour embraser toute la terre. Inquiète de ce présage, elle alla faire une neuvaine à saint Dominique de Silos. Au septième jour, le saint abbé lui apparut, tout rayonnant de clarté, et lui dit : « Ne craignez point; l'enfant que vous portez sera, par sa sainteté et sa doctrine, la lumière du monde et la consolation de toute l'Eglise.

En reconnaissance de ce bienfait, l'enfant reçut à son baptême le nom de Dominique. Dieu se plut encore à entourer son berceau de merveilles : une étoile éclatante, qui illuminait toute la maison, apparaissait parfois sur son front; on vit un jour un essaim d'abeilles venir se reposer sur sa bouche, image de sa future douceur. On rapporte encore que sa mère, l'ayant mené à la messe au monastère des Bénédictins de Silos, le célébrant, au lieu de dire *Dominus vobiscum*, répéta par trois fois, en se tournant vers l'enfant : *Ecce reformator Ecclesiæ. : Voilà celui qui réformera l'Eglise.*

Sa mère ne voulut point le confier à une nourrice étrangère, et guida ses premiers pas dans la piété.

Il avait une grande dévotion à la Sainte Vierge ; elle lui apparut souvent et lui enseigna dès lors la dévotion du Rosaire, dont il devait se servir plus tard pour convertir les héritiques.

COMMENT IL VÉCUT A OSMA SOUS-PRIEUR DES CHANOINES

A l'âge de quatorze ans, ses parents l'envoyèrent à l'Université de Palencia. Il fit de rapides progrès dans les connaissances divines et humaines. Ce fut alors que, durant une famine, non content de donner aux pauvres jusqu'à ses vêtements, il vendit encore ses livres, annotés de sa main, pour leur en distribuer le prix. Comme on s'étonnait de ce désintéressement, il répondit :

« Pourrais-je étudier sur des peaux mortes, quand il y a des hommes qui meurent de faim ? »

Un autre jour, voyant une pauvre femme pleurer son malheureux frère, emmené captif chez les Maures, Dominique, qui n'avait plus d'argent, offrit de se vendre lui-même pour racheter le prisonnier. Mais cette femme ne voulut point y consentir.

Le jeune étudiant ne buvait point de vin, couchait sur une planche, jeûnait fréquemment, et sa grande pureté le rendait cher à la Reine des Anges.

La réputation de ses vertus s'étendit bientôt au loin; l'évêque d'Osma, qui venait de réunir ses chanoines en communauté, sous la règle de saint Augustin, résolut de leur adjoindre le jeune Dominique. Notre Saint obéit au message du prélat, et mérita bientôt par sa piété d'être nommé sous-prieur du Chapitre. « Alors, dit le bienheureux Jourdain, il commença à paraître entre les chanoines comme un flambeau éclatant, le premier par sa sainteté et le dernier de tous par l'humilité de son cœur, répandant autour de lui un parfum qui donnait la vie, et une odeur semblable à l'encens dans les jours d'été. Il demeurait jour et nuit dans l'église, vacant sans relâche à la prière; il se montrait à peine hors du cloître, de peur de nuire à sa contemplation. »

Cependant, sur le conseil de son évêque, il se livra à la prédication dans tous les pays environnants et en retira de grands fruits. C'est ainsi qu'il vécut neuf années, parmi les chanoines Réguliers de saint Augustin, se préparant, sans le savoir, aux grandes œuvres auxquelles Dieu le réservait.

COMMENT IL CONVERTIT LES ALBIGEOIS

Vers l'an 1204, l'évêque d'Osma, don Diégo d'Azévédo, se rendit à Rome et se fit accompagner de Dominique. Ils virent de leurs yeux les maux effroyables que causaient dans le midi de la France les hérétiques Albigeois : c'était les anarchistes et les francs-maçons de ce temps-là. A leur retour, Dominique resta en France pour travailler à la conversion des Albigeois. Son zèle ne connut plus de bornes, il prêchait partout la vérité.

Or, dans ce temps, il arriva, dit l'hagiographe, qu'en une conférence avec les hérétiques, trois arbitres furent choisis pour juger quel était le parti dont les raisons étaient les meilleures. Après beaucoup de discours, ces arbitres ne pouvant s'entendre sur une décision, la pensée leur vint de jeter au feu le mémoire de Dominique et celui des hérétiques, afin que, si l'un des deux était épargné par les flammes, il fût certain qu'il contenait la vraie doctrine. On allume donc un grand feu, on y jette les deux volumes : aussitôt, celui des hérétiques est consumé; l'autre, non seulement demeure intact, mais il est repoussé au loin par les flammes. On le rejette au feu une seconde et une troisième fois : autant de fois, l'événement, qui se reproduit, manifeste clairement où est la vraie foi, et quelle est la sainteté de l'écrivain.

Les Albigeois endurcis tentèrent de se défaire de l'homme de Dieu par un crime. Mais Dieu le délivra des embûches qu'on lui avait dressées. L'assassin, le rencontrant quelques jours après dans une assemblée, lui dit : « Si tu eusses passé par tel chemin, tu ne serais plus en vie. » Dominique lui répondit : « Je sais bien aussi que je ne mérite pas tant de faveur; mais si Notre-Seigneur me donnait le choix d'une mort pour son service, je prendrais plaisir qu'après m'avoir dépouillé, tu me coupasses les pieds et les mains, et puis que tu m'arrachasses la langue et les yeux, et qu'après avoir baigné mon corps dans son sang, tu m'ôtasses la tête de dessus les épaules. »

La rage des Albigeois n'était pas encore assouvie. Le Saint, voyant qu'un prélat se rendait à une conférence en grande pompe : « Ce n'est pas ainsi, lui dit-il, qu'il faut aller au-devant des ennemis. Armons-nous de la prière, et faisant reluire en notre personne des signes d'humilité, avançons-nous nu-pieds au-devant des Goliaths. » L'évêque se rendit à ce pieux conseil, et tous se déchaussèrent. Or, comme ils n'étaient pas sûrs de leur chemin, ils rencontrèrent un hérétique, qui promit de les conduire droit à leur but. Mais il les engagea, par malice, dans un bois plein de ronces et d'épines, où leurs pieds se blessèrent, et bientôt le sang coula tout le long de leurs jambes. Alors, l'athlète de Dieu, patient et joyeux, exhorta ses compagnons à rendre grâces de ce qu'ils souffraient, en leur disant : « Confiez-vous dans le Seigneur, mes très chers, la victoire nous est assurée, puisque voilà nos péchés qui s'expient par le sang. » L'hérétique, touché de cette admirable patience et des discours du Saint, avoua sa malice et abjura l'hérésie.

Un autre jour qu'il passait un fleuve dans une barque, le batelier, quand on fut à l'autre bord, lui demanda un denier pour sa peine. « Je suis, répondit Dominique, un disciple du Christ, je ne porte sur moi ni or ni argent; Dieu vous payera plus tard le prix de mon passage. » Le batelier, mécontent, se met à le tirer par le manteau, en lui disant : « Ou vous laisserez le manteau, ou j'aurai mon denier. » Le Saint, levant les yeux au ciel, se recueillit un moment en lui-même, puis, regardant à terre, il montra au batelier une pièce d'argent que la Providence venait de lui envoyer, et lui dit : « Mon frère, voilà ce que vous demandez, prenez-le et laissez-moi aller en paix. »

Le saint missionnaire fut très affligé de voir des catholiques mettre leurs filles en service chez de riches hérétiques, parce qu'ils n'avaient de quoi les nourrir : leur foi et leur salut éternel se trouvaient en grand danger. Dominique quêta en leur faveur et fonda le monastère de Notre-Dame de Prouille, où il en recueillit un grand nombre.

Lorsque les princes catholiques vinrent avec une armée pour défendre la foi et la civilisation contre les Albigeois, Dominique resta toujours au milieu des vainqueurs et des vaincus l'homme de la charité, de la vérité et de la paix. Par ses prières, il coopéra à la victoire de Muret, où le brave Simon de Montfort, avec trois mille catholiques, vainquit la grande armée des hérétiques, forte de plus de cent mille hommes.

COMMENT IL PRÊCHA LE ROSAIRE ET ÉTABLIT SON ORDRE

C'est ainsi, disent les historiens, que, tandis que Simon de Montfort combattait les hérétiques avec le glaive matériel, le bienheureux Dominique les combattait avec le glaive de la prière et de la parole de Dieu. Son arme principale et favorite était le Rosaire, dévotion qu'il avait déjà propagée en Espagne et en Bretagne.

Par cette prière, par ses prédications, par ses miracles, il convertit des milliers d'Albigeois. Heureux les chrétiens qui savent se servir du Rosaire.

Cependant, Dominique ne pouvait suffire à la tâche; il résolut de s'unir quelques compagnons, premiers membres de l'Ordre, depuis si illustre, des *Frères Prêcheurs*.

Il se rendit auprès du pape Innocent III, pour en recevoir l'approbation. Le pape hésitait; or, la nuit suivante, il vit en songe la basilique de Latran près de tomber, quand arriva Dominique qui en soutint sur ses épaules les murailles chancelantes. Ainsi averti de la volonté de Dieu, il rappela le Saint et approuva son Ordre.

Quelques jours après, Dominique, se tenant à genoux dans la basilique de Saint-Pierre, ce bienheureux apôtre lui apparut avec saint Paul, et lui présentant l'un un bâton, l'autre un livre, ils lui dirent : « Allez et prêchez, parce que vous êtes choisi de Dieu pour ce ministère. » Il vit en même temps ses enfants aller deux à deux par toute la terre annoncer la parole de Dieu.

COMMENT SAINT DOMINIQUE ET SAINT FRANÇOIS SE RECONNURENT SANS S'ÊTRE JAMAIS VUS

Il était encore à Rome, quand une nuit, étant en prière, Dominique vit Jésus-Christ irrité, tenant trois flèches qu'il était prêt à lancer contre le monde. Marie accourut pour désarmer le bras de son Fils : « Puisque les hommes, dit le Sauveur, sont adonnés aux trois vices : de l'orgueil, de la concupiscence et de l'avarice, je veux les frapper de ces trois flèches. — Mon très cher Fils, dit Marie, ayez pitié du monde. — Mais ne voyez-vous pas comme les hommes m'insultent? — Ayez pitié, voici deux hommes qui vont faire revivre partout les vertus. » Et, en même temps, elle les présenta à son Fils. Dominique se reconnut pour l'un d'eux, mais il ne savait qui était l'autre.

Le lendemain, entrant dans une église, il reconnut, sous le froc d'un mendiant, celui qu'il avait vu la nuit précédente. Il le serra dans ses bras en s'écriant : « O François! — O Dominique ! » s'écria le pauvre en l'embrassant. Puis tous deux : « Nous sommes compagnons; marchons et tenons-nous ensemble, et nul ne pourra prévaloir contre nous. »

COMMENT DOMINIQUE PARLA ALLEMAND SANS SAVOIR CETTE LANGUE

Dominique revint en Provence et, bien que ses religieux fussent encore peu nombreux, il les dispersa, pour les envoyer fonder des couvents en France, en Espagne, en Italie.

Ses monastères devinrent bientôt florissants, le Saint crut nécessaire de les visiter; or, dit l'hagiographe (1), tandis qu'il se rendait à Paris avec Fr. Bertrand, ils furent joints sur la route par des pèlerins allemands qui, les ayant entendus réciter des psaumes et des litanies, les suivirent pieusement. Au prochain village, leurs nouveaux compagnons les invitèrent à dîner, et ils agirent de même pendant quatre jours consécutifs. Le cinquième jour, le bienheureux Dominique dit en gémissant à Bertrand : « Fr. Bertrand, j'ai conscience de voir que nous moissonnons le temporel de ces pèlerins, sans pouvoir semer en eux le spirituel. C'est pourquoi, s'il vous plaît, mettons-nous à genoux, et demandons à Dieu la grâce d'entendre et de parler leur langue, afin que nous leur annoncions le Seigneur Jésus. » Ce qu'ayant fait, ils commencèrent à s'exprimer en allemand, à la grande surprise des pèlerins, et pendant quatre autres jours qu'ils furent ensemble, jusqu'à Orléans, ils s'entretinrent du Seigneur Jésus.

(1) Traduction de Lacordaire : *Vie de saint Dominique.*

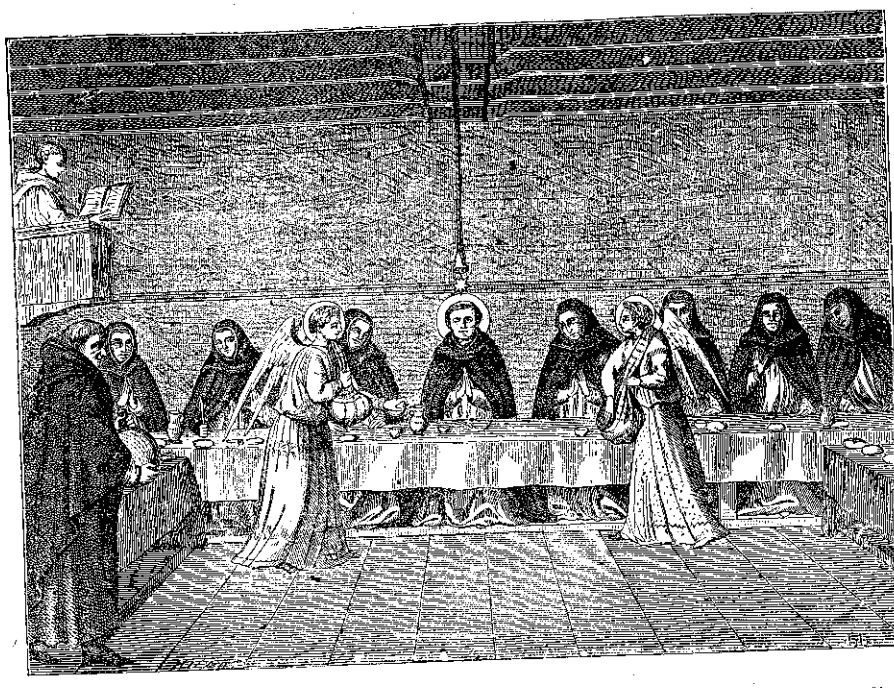
COMMENT LES ANGES SERVIRENT A TABLE DOMINIQUE ET SES FRÈRES

Le monastère de Rome, quoique pauvre, était florissant, les religieux étaient au nombre de cent; or, il arriva, durant la visite de Dominique, qu'un certain jour le bienheureux commanda à Fr. Jean de Calabre et à Fr. Albert le Romain, d'aller par la ville chercher des aumônes. Mais ils s'y employèrent inutilement depuis le matin jusqu'à la troisième heure du jour. Ils revenaient donc à la maison, quand une femme, qui avait une grande dévotion à l'Ordre, les rencontra et voyant qu'ils ne rapportaient rien, leur donna un pain : « Je ne veux pas, leur dit-elle, que vous retourniez tout à fait à vide. »

Un peu plus loin, ils furent accostés par un homme qui leur demanda instamment la charité. Ils s'excusèrent de lui donner, parce qu'ils n'avaient rien pour eux-mêmes. Mais l'homme, insistant toujours davantage, ils se dirent l'un à l'autre : « Que ferons-nous d'un pain ? Donnons-le lui pour l'amour de Dieu. » Ils lui donnèrent donc le pain, et aussitôt ils le perdirent de vue.

Or, comme ils rentraient au couvent, le bienheureux Père, à qui le Saint-Esprit avait déjà tout révélé, vint à leur rencontre, et leur dit d'un air joyeux : « Enfants, vous n'avez rien ? — Non, Père, répondirent-ils. » Et ils lui racontèrent ce qui était arrivé, et comment ils avaient donné le pain au pauvre. Il leur dit : « C'était un ange du Seigneur; le Seigneur saura bien nourrir les siens; allons prier. » Là-dessus, il entra dans l'église, et, en étant sorti au bout de peu de temps, il dit aux Frères d'appeler la communauté au réfectoire. Ceux-ci lui répondirent : « Mais, Père saint, comment voulez-vous que nous les appelions, puisqu'il n'y a rien à leur servir? » Et ils tardaient exprès d'accomplir l'ordre qui leur avait été donné. C'est pourquoi le bienheureux Père fit venir Fr. Roger, le cellérier, et lui commanda de rassembler les Frères pour le dîner, parce que le Seigneur pourvoirait à leurs besoins. On couvrit donc les tables; on posa les coupes, et, à un signal donné, tous entrèrent au réfectoire. Le bienheureux Père prononça la bénédiction, et tout le monde s'étant assis, Fr. Henri le Romain commença la lecture.

Cependant, le bienheureux Dominique priait, les mains jointes sur la table : et voilà que tout à coup deux beaux jeunes hommes, ministres de la divine Providence, apparurent au milieu du réfectoire, portant des pains dans deux nappes blanches, qui leur pendaient de l'épaule devant et derrière. Ils commencèrent la distribution par les rangs inférieurs, l'un à droite, l'autre à gauche, et mirent devant chaque Frère un pain entier d'une admirable beauté. Puis, lorsqu'ils furent parvenus au bienheureux Dominique, et qu'ils eurent mis semblablement devant lui un pain entier, ils inclinèrent la tête et disparurent, sans qu'on ait jamais su jusqu'aujourd'hui où ils allaient ni d'où ils venaient. Le bienheureux Dominique dit aux Frères : « Mes frères, mangez le pain que le Seigneur vous a envoyé. » Il dit ensuite aux Frères servants de verser du vin. Mais ceux-ci répondirent : « Père, il n'y en a pas. » Alors le bienheureux Dominique, plein de l'esprit de prophétie, leur dit : « Allez au muid, et versez aux Frères le vin que le Seigneur



Comment les anges servirent à table saint Dominique et ses frères. (D'après Fra Angelico.)

leur a envoyé. » Ils y allèrent et trouvèrent le muid plein jusqu'au bord d'un vin excellent qu'ils s'empressèrent d'apporter. Et le bienheureux Dominique dit : « Buvez, mes frères, du vin que le Seigneur vous a envoyé. » Ils mangèrent donc et burent tant qu'il leur plut ce jour-là, le lendemain et le surlendemain. Mais, après le repas du troisième jour, il fit donner aux pauvres tout ce qui restait.

COMMENT DOMINIQUE RESSUSCITA LE JEUNE NAPOLÉON ET MOURUT LUI-MÊME A BOLOGNE

Pendant une assemblée que Dominique, accompagné de ses Frères, avait avec les cardinaux, un homme entre soudain en s'arrachant les cheveux et en poussant de grands cris. On lui demande ce qu'il y a, il répond : « C'est le neveu de Mgr Etienne qui vient de tomber de cheval et de se tuer ! » Or, le jeune homme s'appelait Napoléon. Son oncle, le cardinal Etienne, en l'entendant nommer, s'évanouit. Le bienheureux Père, touché de sa douleur, célébra aussitôt la messe avec une grande abondance de larmes, puis s'avança près du cadavre. Il en arrangea les membres l'un après l'autre de sa main; ensuite, il se prosterna en priant et pleurant. Trois fois, il toucha le visage et les membres du défunt pour les remettre en leur lieu, et, trois fois, il se prosterna. Lorsqu'il se fut relevé pour la troisième fois, il fit le signe de la croix sur le mort et, les mains étendues vers le ciel, son corps au-dessus de terre de plus d'une coudée il s'écria : « O jeune homme Napoléon, je te dis, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi ! » Aussitôt, à la vue de tous, le jeune homme se leva sain et sauf et dit au bienheureux : « Père, donnez-moi à manger. » Dominique lui donna à manger et à boire, et le rendit joyeux au cardinal son oncle.

Ce qui n'était pas moins admirable que ses miracles, c'était sa merveilleuse dévotion envers la Sainte Vierge. Aussi, cette bonne Mère le comblait-elle de faveurs signalées.

Quant à son amour pour Jésus-Christ, il était sans limite. On peut dire qu'il n'avait pas d'autre chambre que l'église. Il passait les nuits en prière, et, quand le sommeil était trop accablant, il dormait un moment sur les marches de l'autel.

En quelques années, il eut la joie de voir son Ordre répandu dans toute l'Europe, travaillant partout avec fruit au salut des âmes. Il eût souhaité lui-même aller porter la foi chez les infidèles, mais Dieu ne voulut pas.

Le reste de la vie de Dominique se passa à visiter les nombreuses maisons de son Ordre, semant partout des miracles et annonçant à tous la parole de Dieu. Il voyageait toujours à pied, un bâton à la main, le livre des Evangiles sous le bras. Quoique le plus digne, il voulait toujours porter les quelques bagages de ses frères. Quand il était hors des villes, il ôtait sa chaussure et marchait nu-pieds; si quelque pierre le blessait, il disait en riant : « Voilà notre pénitence. » La pluie venait-elle à tomber, il chantait gaiement l'*Ave maris stella* ou le *Veni Creator*. Plus on le traitait mal, plus il était content. Rien n'égalait sa douceur, sa patience et sa bonté.

Il tomba malade à Bologne. Un ange lui apparut et lui dit : « Viens, mon bien-aimé, viens dans la joie, viens. » Dominique dit aux religieux, ses disciples : « Voici l'héritage que je vous laisse comme à mes enfants : ayez la charité, gardez l'humilité, possédez la pauvreté volontaire. » On récita la prière des agonisants; à ces mots : *Venez au-devant de lui, anges du Seigneur, portez son âme en présence de Dieu*, Dominique leva les mains au ciel et remit son âme entre les mains de son Sauveur. C'était le vendredi 6 août de l'an 1221.

LE BIENHEUREUX RÉGINALD DE SAINT-GILLES, DOMINICAIN

Fête le 4 août.

La Reine du ciel apparaît au bienheureux Réginald, en compagnie de sainte Cécile et de sainte Catherine, et l'arrache à la mort. — Il rencontre saint Dominique à Rome.

NAISSANCE, ÉDUCATION ET JEUNESSE DE RÉGINALD ; IL DEVIENT PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE PARIS, PUIS DOYEN DE SAINT-AIGNAN D'ORLÉANS

Le bienheureux Réginald naquit vers la fin du XII^e^ siècle, à Saint-Gilles, ville obscure aujourd'hui, mais autrefois célèbre et florissante, située sur les confins de la Provence et du Languedoc, non loin du Rhône et de la Méditerranée.

Les hagiographes ont gardé un profond silence sur la première enfance de Réginald. Quelles furent chez lui les paroles, les actes, les aspirations qui font ordinairement pressentir l'âme d'un saint, nous l'ignorons; mais nous savons qu'il passa en quelque sorte des bras de sa mère au monastère de Saint-Gilles, où nous le retrouvons vers l'âge de cinq ans.

Saint-Gilles, aux rues tortueuses et grimpantes, et dont les ruines sévères attestent une antique splendeur, doit son origine à son abbaye, l'une des plus célèbres de l'Ordre de saint Benoît, fondée vers la fin du VII^e^ siècle, par saint Ægidius (saint Gilles).

Après avoir fait ses études à l'école de l'abbaye bénédictine, Réginald, âgé de dix-huit ans environ, vint à Paris, vers 1193, pour suivre les cours de l'Université. Fondée depuis un demi-siècle à peine, l'Université de Paris attirait les plus

célèbres professeurs de l'Europe et les étudiants de toutes les provinces et de tous les pays.

De l'étude de la philosophie et des sciences humaines, Réginald passa à celle de la théologie, puis du droit canon, à laquelle il s'adonna entièrement. En 1206, vers l'âge de trente ans, il était reçu docteur par la Faculté du Décret. Il y avait cinq ans qu'il enseignait le droit canon, à l'école du cloître de Notre-Dame, avec le plus grand succès, lorsque les chanoines de Saint-Aignan d'Orléans l'élurent pour doyen. Réginald accepta ce choix de la Providence, et sut bien vite se concilier l'estime et la sympathie de tous par la piété, le zèle, la sagesse qu'il déploya dans sa charge. Un des premiers actes de son administration fut d'affranchir les serfs de son ressort.

RÉGINALD SONGE A ENTRER DANS UN ORDRE RELIGIEUX

Jusque-là, sa vie s'était passée dans l'étude, l'enseignement et la prière. Ses prédications dans la collégiale de Saint-Aignan l'avaient initié à l'apostolat et avaient développé en lui le zèle du salut des âmes.

Mais si la vie apostolique excitait son ambition, il en redoutait les périls : il rêvait donc un Ordre qui, à la prédication, à la doctrine, réunît la sauvegarde de l'obéissance, la pauvreté et la mortification. Or, autour de lui florissaient les monastères bénédictins : mais ils étaient essentiellement voués à la sanctification personnelle de leurs membres. Avec des nouveaux temps étaient nés d'autres besoins qui réclamaient de nouvelles institutions : dans les Universités, sous le couvert de la dialectique, s'enseignaient les erreurs les plus grossières contre la foi ; les mœurs n'étaient pas moins ébranlées. A la faveur de l'ignorance et de la corruption générales, les Albigeois et les Vaudois répandaient leurs erreurs en Italie et surtout dans le midi de la France.

Pour arrêter la décadence de la foi et des mœurs, les Ordres monastiques ne suffisaient plus : Dieu allait susciter les Ordres apostoliques. Saint Dominique et saint François furent envoyés pour soutenir et défendre la Sainte Eglise.

PÈLERINAGE A ROME — RENCONTRE DE RÉGINALD ET DE SAINT DOMINIQUE

Réginald était depuis sept ans doyen de Saint-Aignan quand il fut invité par Manassès, évêque d'Orléans, à l'accompagner dans son pèlerinage à Rome et à Jérusalem. C'était vers la fin de juin de l'année 1218.

Or, après avoir prié sur le tombeau des saints Apôtres et visité les catacombes et les sanctuaires de Rome, Réginald s'ouvrit, dans un entretien avec un cardinal réputé pour sa sagesse et sa vertu, sur son désir de tout quitter pour aller prêcher Jésus-Christ. « Voilà justement, dit le cardinal, qu'un Ordre vient de s'élever, qui a pour but d'unir la pratique de la pauvreté avec l'office de la prédication. Le maître de ce nouvel Ordre est en ce moment dans la ville, où il ne cesse de prêcher lui-même la parole de Dieu. » Ayant ouï cela, Réginald s'empressa de chercher le bienheureux Dominique et, lui ayant révélé le secret de son âme, résolut d'entrer sans retard dans son Ordre.

MALADIE DE RÉGINALD SA VISION ET SA GUÉRISON MIRACULEUSE

Cependant, l'épreuve, qui est l'apanage de tous les saints, ne tarda pas à visiter Réginald. Il fut atteint d'une fièvre violente qui mit bien vite ses jours en danger, et les médecins désespérèrent de le sauver. Alors Dominique, s'adressant à la Vierge Marie, qu'il avait choisie pour patronne de son Ordre, la supplia, comme il le raconta plus tard aux Frères, de lui conserver un fils qui devait être un vase de grâce et d'élection.

Pendant qu'il priait ainsi, maître Réginald, éveillé et attendant la mort, vit la Reine du ciel s'avancer vers lui, accompagnée de deux vierges d'une ravissante beauté, sainte Cécile et sainte Catherine : « Demande-moi ce que tu voudras, lui dit en souriant la Mère de Dieu, et je te l'accorderai. » Etonné, il demeurait incertain et irrésolu, quand une des deux vierges lui suggéra de ne rien demander, et de s'en remettre entièrement à la volonté de la Reine de miséricorde, ce qu'il fit aussitôt.

Alors, celle-ci, prenant des mains de sainte Cécile une huile toute céleste, lui en fit une onction sur les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les reins et les pieds, en disant : « Que tes reins soient ceints du cordon de la chasteté ! J'oins tes pieds pour la prédication de l'Evangile de paix. » Elle lui remit un habit religieux apporté par sainte Catherine et lui dit : « Voici l'habit de ton Ordre. Puis elle disparut à ses yeux, le laissant non seulement guéri des tourments de la fièvre, mais aussi à l'abri désormais des ardeurs plus cruelles de la concupiscence.

Trois jours après, la même vision et la même onction se renouvelèrent en présence de saint Dominique et d'un religieux des Hospitaliers.

RÉGINALD, VICAIRE DE SAINT DOMINIQUE A BOLOGNE MERVEILLEUX SUCCÈS DE SA PRÉDICATION

Réginald revêtit, au couvent de Saint-Sixte, l'habit des Frères Prêcheurs, et fit profession entre les mains de saint Dominique (août 1218), puis acheva avec Manassès son pèlerinage par la visite des Lieux Saints.

De retour à Rome, Fr. Réginald fut envoyé à Bologne comme vicaire du saint fondateur. Arrivé dans cette ville le 21 décembre, il s'adonna aussitôt à la prédication. « Sa parole, dit Jourdain de Saxe, embrasait tellement les cœurs qu'il ne s'en trouvait pas d'assez dur pour se dérober à sa flamme. Il donna l'habit à plusieurs disciples, et leur nombre alla croissant de plus en plus. Les docteurs de l'Université, non moins que les étudiants, en vinrent jusqu'à redouter de l'entendre de peur d'être séduits par son éloquence. »

« Maître Monéta de Crémone, alors professeur de philosophie et fameux dans toute la Lombardie, voyant de si nombreuses conversions, se prit à s'effrayer pour lui-même. Il évitait donc avec soin Fr. Réginald, et détournait ses élèves de ses sermons. Or, le jour de la fête de saint Etienne, ceux-ci voulurent l'entraîner au sermon. « Allons d'abord entendre la messe, » dit Monéta, qui cherchait à gagner du temps. Ils entendirent trois messes, et comme ses élèves le pressaient, il finit par leur dire : « Allons au sermon. »

» Lorsqu'ils arrivèrent à l'église, Réginald prêchait encore et la foule était si grande que Monéta, ne pouvant entrer, se tint sur le seuil. « Je vois les cieux ouverts, s'écriait l'orateur ; oui, ils sont ouverts en ce moment à quiconque veut y entrer ; les portes sont ouvertes à quiconque veut les franchir. Qu'ils regardent, les indifférents, et qu'ils craignent de voir Dieu fermer les cieux pour jamais à ceux qui lui ferment leurs cœurs, leurs bouches et leurs mains. O mes bien-aimés, que tardez-vous encore ? Les cieux sont

ouverts. » Dès que Réginald fut descendu de chaire, Monéta, profondément touché par ses paroles, alla le trouver, lui exposa son état et ses affaires, et fit vœu d'obéissance entre ses mains. A cause de certains empêchements, Monéta resta encore une année dans le monde, mais par lui beaucoup entrèrent dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. » (Gérard de Frachet.)

Réginald fit encore bien d'autres conquêtes importantes; et comme le couvent ne suffisait plus aux Frères, il les installa au couvent de Saint-Nicolas. C'est là que Dieu vint mettre le sceau de l'épreuve à son œuvre.

PLUSIEURS RELIGIEUX SONT TENTÉS DE QUITTER L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

« Plusieurs Frères, persuadés que leur Ordre encore si frêle et si faible ne pourrait pas se soutenir longtemps, se décidèrent à le quitter pour entrer dans un monastère de Cîteaux ou d'un autre Ordre.

» Fr. Réginald ayant exposé l'affaire au Chapitre avec une grande douleur, tous éclatèrent en sanglots. Pendant qu'il priait les yeux au ciel, un religieux nommé Clair, distingué par sa science et ses vertus, se leva pour exhorter ses Frères, et s'efforça de les rassurer par d'excellentes raisons.

» A peine achevait-il son discours, qu'on vit entrer maître Roland de Crémone, célèbre docteur de l'Université, et le premier des Frères qui ait enseigné la théologie à Paris : il demandait d'être admis dans l'Ordre. A cette vue, Réginald, hors de lui-même, n'attend pas qu'on apporte un habit, et ôte le sien pour l'en revêtir. Le sacristain sonne la cloche, le chantre entonne le *Veni Creator* que les Frères chantent avec des voix étouffées par les larmes et la joie : toute tentation s'évanouit, et les religieux, qui voulaient quitter l'Ordre, jurent de persévérer jusqu'à la mort.

» Le Seigneur voulut encore récompenser les mérites de son serviteur en confirmant les Frères dans leur sainte vocation. Il apparut en songe à l'un d'eux, ayant à sa droite la Sainte Vierge et à sa gauche saint Nicolas. Celui-ci, posant la main sur sa tête : « Frère, lui dit-il, ne crains rien; tout va bien pour toi et pour ton Ordre, car Notre-Dame prendra soin de vous. » A ces mots, il aperçut, au milieu de la rivière qui traverse Bologne, un vaisseau rempli d'une multitude de Frères, et saint Nicolas lui dit encore : « Tu vois tous ces religieux; ne crains rien, ne crains rien, te dis-je, ce sont autant de Frères Prêcheurs, qui se répandront un jour dans le monde entier. » (Gérard de Frachet.)

QUI AIME BIEN CHATIE BIEN

Cette vision prophétique se réalisa bientôt, et le couvent de Saint-Nicolas devint une pépinière de saints, d'apôtres et de docteurs. Réginald fit fleurir parmi ses religieux les pratiques de la vie religieuse : la moindre infraction contre la règle et surtout contre le vœu de pauvreté était sévèrement punie.

« Un Frère convers ayant reçu, sans permission, un morceau d'étoffe grossière, maître Réginald ordonna aussitôt de préparer des verges, et fit brûler ce drap maudit dans le cloître, en présence de tous les religieux. Le coupable murmurait au lieu de s'humilier et de reconnaître sa faute. Réginald ordonna à ses Frères de le dépouiller, et, levant les yeux vers le ciel : « O Seigneur Jésus, s'écria-t-il en pleurant, ô vous qui avez donné à votre serviteur Benoît la puissance de chasser le démon du corps d'un de ses moines, par les verges de la discipline, faites-moi la grâce, je vous prie, de vaincre, par le même moyen, la tentation de ce pauvre Frère. » Puis il lui administra quelques coups de cette discipline improvisée. Une aussi vigoureuse correction produisit un effet salutaire et, depuis ce jour, le Frère convers devint un bon et humble religieux.

Un autre Frère, tenté de quitter l'Ordre, et saisi au moment où il allait s'échapper, fut conduit au Chapitre devant maître Réginald. Il avoua sa faute, et celui-ci lui ordonna de se préparer à recevoir la discipline. La souffrance corporelle fortifia l'âme du religieux, qui triompha de la tentation, et le démon s'enfuit.

C'est ainsi que le bienheureux Réginald savait toujours mêler la fermeté et la douceur et tempérer l'une par l'autre. Il ne suivait en cela que l'exemple de Dieu lui-même qui ne châtie que parce qu'il aime.

LE BIENHEUREUX RÉGINALD A PARIS — SUCCÈS DE SES PRÉDICATIONS — IL REÇOIT LES VŒUX DE JOURDAIN DE SAXE ET DE SON AMI HENRI DE COLOGNE

Saint Dominique étant de retour de ses longues pérégrinations, Fr. Réginald, en 1219, reçut l'ordre de partir pour Paris, il quitta donc Bologne au milieu des larmes et des regrets de ses disciples et se rendit au couvent de Saint-Jacques de Paris, fondé en 1218. Son zèle et sa vie angélique, qui étaient comme la mise en œuvre de sa prédication, le firent regarder comme un homme venu du ciel. Témoin de ses austérités, Mathieu de France, qui l'avait connu dans le monde, vivant au sein des honneurs et de la délicatesse, lui demanda un jour s'il ne lui était pas pénible d'avoir embrassé une telle vie. « Non, répondit-il avec un visage modestement baissé, je crois même que c'est sans aucun mérite de ma part, car je m'y suis toujours plu infiniment. » (Jourdain de Saxe, Boll.)

Là, Réginald eut la consolation d'introduire dans son Ordre deux disciples qui brillèrent par leur vertu et leur savoir : Jourdain de Saxe et Henri de Cologne.

Jourdain était né à Borrentrick, dans le diocèse de Paderborn, de la noble famille des comtes de Herberstein. Ecoutons Jourdain raconter sa vocation et celle de son ami Henri.

« Fr. Réginald, étant venu à Paris et y prêchant avec force, je fus touché de la grâce divine; je résolus et fis vœu intérieurement d'entrer dans son Ordre, car je pensais avoir trouvé un chemin assuré de salut, tel que je me l'étais souvent représenté en réfléchissant, et avant de connaître les Frères. Cette résolution prise, je commençai à faire tous mes efforts pour entraîner avec moi, par un même vœu, le compagnon et l'ami de mon cœur, que je voyais merveilleusement disposé au ministère de la prédication, par tous les dons de la nature et de la grâce.

» Cet ami était Henri, depuis prieur de Cologne, vrai vase d'honneur et de perfection, tel enfin que je ne me souviens pas d'avoir vu en cette vie une plus gracieuse créature. D'une naissance distinguée, tout jeune encore, il avait été nommé chanoine d'Utrecht. Un chanoine de la même église l'avait élevé soigneusement, dès ses plus tendres années, dans la discipline et la crainte du Seigneur : il lui avait inspiré l'horreur du vice, le mépris du luxe et l'amour de la chasteté.

» Dans la suite, il s'était rendu à Paris et s'était appliqué à la théologie : il était venu loger dans

mon hôtel, et bientôt entre nos âmes il y eut une amitié douce et forte.

» Je m'efforçais de lui faire partager ma résolution d'être Frère Prêcheur. Lui me refusait et moi je redoublais d'instances. Je fis en sorte qu'il allât se confesser à Fr. Réginald pour recevoir ses conseils. Lorsqu'il fut de retour, il ouvrit le prophète Isaïe, comme pour y chercher un présage, et ses yeux tombèrent sur ces paroles : « Le Seigneur m'a donné une langue savante pour être capable de soutenir, par la parole, celui qui est tombé..... Le Seigneur mon Dieu s'est fait entendre : quant à moi, je ne lui résiste point et ne retourne pas en arrière. » (Isaïe 4, 5.) Je lui montrai que ce passage s'appliquait merveilleusement à sa situation, et que ces paroles semblaient avoir retenti pour lui, car il était très éloquent. En même temps, je l'exhortai à soumettre sa jeunesse au joug de l'obéissance. Après quelques instants, nous remarquâmes, quelques lignes plus bas, ces autres paroles : « Tenons-nous ensemble, » qui semblaient nous avertir de ne pas nous séparer, et d'embrasser l'un et l'autre ce sublime ministère. Je lui disais donc : « Quel mérite plus grand pour nous, quelle plus glorieuse couronne que de participer à la pauvreté du Christ et de ses apôtres, en méprisant le monde pour son amour? » Sa raison lui fit juger ce que je disais vrai, mais sa volonté, lâche encore et récalcitrante, lui persuada le contraire.

» Cette nuit même, il alla entendre Matines dans l'église de la Bienheureuse Vierge et y demeura jusqu'à l'aurore, priant et conjurant la Mère de Dieu de fléchir sa volonté. Croyant n'avoir rien obtenu, parce qu'il sentait la dureté de son cœur, il se prit à gémir sur lui-même, et se disposa à sortir en disant intérieurement : « Maintenant, ô Vierge bienheureuse, je sens bien que vous ne m'aimez point, et qu'il n'y a pas de place pour moi dans le collège des pauvres du Christ. » Il parlait ainsi parce que, dans une vision, il s'était trouvé au jugement du Christ; sûr de sa conscience, il espérait une sentence d'absolution, quand un de ceux qui siégeaient à côté du juge l'apostropha en ces termes : « Toi qui es là, dis-nous, qu'as-tu jamais abandonné pour le Seigneur? » Terrifié par cet avertissement du ciel, il désirait atteindre le sommet de la pauvreté évangélique, mais il n'en avait pas le courage.

» Or, au moment où il allait sortir de l'église, triste et mécontent de lui-même, voici que des larmes coulent de ses yeux : le joug du Christ, qu'il trouvait naguère si accablant, lui apparut doux et léger en toutes choses. Il se leva et courant à la hâte chez maître Réginald, il émit son vœu devant lui. Il revint ensuite vers moi, et comme je lui demandais d'où il venait, il me répondit : « J'ai fait mon vœu au Seigneur et je l'accomplirai. » Nous différâmes cependant notre vestition jusqu'au Carême, et, dans l'intervalle, nous gagnâmes un de nos compagnons, Fr. Léon, qui succéda depuis à Fr. Henri dans la charge de prieur. » (Jourdain de Saxe.)

MALADIE ET MORT DE RÉGINALD — IL EST ENTERRÉ DANS LE MONASTÈRE DE NOTRE-DAME DES CHAMPS

Il y avait à peine deux ans que Réginald était à Paris : mais ses austérités et les fatigues de l'apostolat l'avaient épuisé. En janvier 1220, atteint d'une grave maladie, il comprit que sa dernière heure était venue : « Il me tarde, dit-il à un religieux, d'aller rejoindre la Mère de miséricorde, en qui j'ai mis toute ma confiance. Elle m'a oint à Rome, de ses propres mains, mais de peur que je ne paraisse mépriser l'onction de l'Eglise, je désire la recevoir et je la demande. »

Après avoir reçu les derniers sacrements, il se fit coucher sur la cendre et s'endormit dans le Seigneur. C'était au commencement de février. Comme les Frères Prêcheurs n'avaient pas encore de sépulture dans leur couvent, sur sa demande, il fut enseveli dans le monastère de Notre-Dame des Champs.

CULTE DU BIENHEUREUX RÉGINALD

Les peuples accoururent en foule à ce tombeau, attirés par le bruit de ses vertus et de sa guérison miraculeuse. Le peuple de Paris surtout montra une grande dévotion au bienheureux Réginald : on venait lui demander la guérison de la maladie et du péché. Les miracles qui ne cessaient de s'accomplir sur son tombeau accrurent encore la confiance des fidèles : on entoura alors le tombeau de peintures murales qui rappelaient les principales scènes de la vie du Saint. On y grava une inscription dont voici la traduction : « Finalement le bon saint Renaud ordonna sa sépulture cy-devant, auquel lieu son glorieux corps repose, où se font plusieurs beaux miracles et guérit de toutes sortes de fièvres. »

Voici l'antienne et la prière que les pèlerins récitaient sur son tombeau :

Antienne : O bienheureux Réginald, très agréable au grand Roi, chéri de la Reine des Anges, qui vous a visité dans votre maladie pour vous guérir, par une admirable onction, de toute langueur de la fièvre, en vous donnant l'habit des Prêcheurs, et en vous délivrant des fièvres des péchés; guérissez les fièvres de notre âme par les mérites de vos prières, afin qu'admis dans l'assemblée des saints, nous contemplions un jour le Roi des Anges.

Prière : Nous vous en prions, Dieu tout-puissant, faites que nous tous, qui sommes tourmentés sans cesse par les fièvres de nos péchés, nous jouissions à jamais, par l'intervention du bienheureux Réginald votre confesseur, du bienfait de la sainteté. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

La dévotion au bienheureux Réginald se maintint jusqu'aux guerres de religion. En 1604, le premier Carmel français fut installé dans le prieuré de Notre-Dame des Champs. Pour raviver la mémoire et le culte du Bienheureux dans le cœur des Parisiens, les Carmélites restaurèrent son tombeau et firent publier un abrégé de sa vie. Mais à la grande Révolution, la pierre sépulcrale, le reliquaire, la statue et les tableaux du bienheureux Réginald disparurent. Aujourd'hui, les Carmélites de la rue d'Enfer ne possèdent qu'une partie de leur ancien monastère.

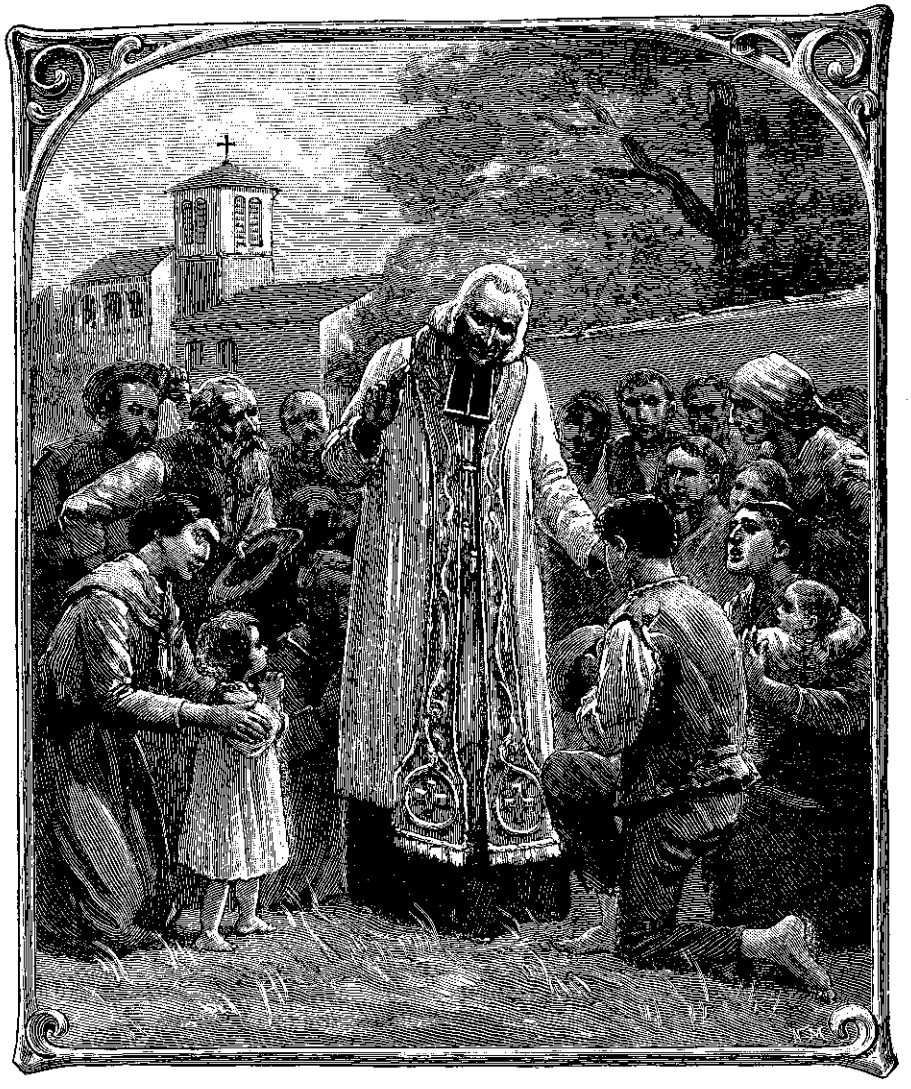
Les Frères Prêcheurs ont toujours invoqué le bienheureux Réginald comme un puissant intercesseur auprès de Dieu. Sainte Catherine de Sienne, dans ses extases, le vit briller d'une gloire particulière entre tous les saints de l'Ordre.

Puisse la dévotion au bienheureux Réginald revivre dans le cœur des Parisiens! Puisse-t-il, dans cette Université de Paris dont il avait été une des gloires, faire comme autrefois de nombreuses et précieuses conquêtes!

(Nous nous sommes servis pour cette notice de la vie du bienheureux Réginald, écrite par le R. P. Emmanuel-Ceslas Bayonne, des Frères Prêcheurs. Paris, Poussielgue, in-12.)

LE VÉNÉRABLE JEAN-MARIE VIANNEY

CURÉ D'ARS



Sur le chemin de son église le vénérable curé était abordé par une foule suppliante.

ENFANCE ET VOCATION

Jean-Marie-Baptiste Vianney, qui devait, au cours du dernier siècle, soulever tant d'enthousiasmes et, ce qui est plus précieux, convertir tant d'âmes, naquit le 8 mai 1786, au diocèse de Lyon, dans la petite bourgade de Dardilly.

Offert à Dieu dès avant sa naissance par sa pieuse mère, Marie Beluse, il fut, pendant ses jeunes années, l'objet constant des plus tendres sollicitudes maternelles. L'éducation qu'il reçut alors n'est pas sans analogie avec celle que Blanche de Castille avait donnée jadis au petit prince qui devait porter dans l'histoire le glorieux nom de saint Louis; elle n'avait qu'un but: mettre dans cette âme, en une empreinte profonde et ineffaçable, la haine du péché. Le succès fut complet, et le curé d'Ars déclarait plus tard : « Si je n'avais pas été prêtre confesseur, je n'aurais jamais su ce que c'est que le péché. »

Les parents de Jean-Marie étaient de bons paysans : dans l'étable du père Vianney, étaient quatre ou cinq vaches, un âne et trois brebis. Quand Jean-Marie eut sept ans, on lui confia ce petit troupeau, et chaque jour il s'en allait, sous les bois, le long des chemins, au travers des prairies, priant Dieu et le faisant prier par les petits bergers qu'il rencontrait et dont très charitablement il partageait les jeux et les sollicitudes.

A l'âge de onze ans, il fit sa Première Commu-

nion. Ce ne fut pas dans une église : on était en 1799 : la Terreur avait passé, mais les prêtres, encore réduits à se cacher, célébraient le Saint Sacrifice dans les forêts, les fermes, les demeures privées. Pour Jean-Marie, la touchante cérémonie s'accomplit à Ecully, chez le comte de Pingeon : les précautions qui l'entourèrent firent une impression salutaire sur l'âme du pieux enfant, et, de retour chez lui, sous la douce influence de cette rencontre avec Jésus proscrit, il continua à grandir en âge et en sagesse devant Dieu.

Devant les hommes aussi, car un jour, en 1803, la paix ayant été rendue à l'Eglise, le curé d'Ecully, M. Balley, frappé de la piété du saint jeune homme, l'engagea à se préparer au sacerdoce : « Soyez tranquille, mon ami, répondait-il à toutes les objections de l'humilité de Jean-Marie, je me charge de vous. »

Malheureusement, il est dur à un esprit inculte d'aborder l'étude à un âge relativement avancé.

Des difficultés s'élevèrent, qui souvent furent sur le point de décourager Jean-Marie. Il en fut délivré par un acte de piété dont l'accomplissement dut être bien pénible : un pèlerinage à pied, en mendiant son pain, jusqu'au glorieux tombeau de saint François Régis, à Lalouvesc, en Vivarais.

En 1812, Jean-Marie accomplissait son cours de philosophie au Petit Séminaire de Verrières. Et quelque temps plus tard, il était reçu sans peine, admis au Grand Séminaire de Saint-Irénée, à Lyon. Lorsque, après des années admirables de sainteté et d'efforts, mais peu riches en résultats de savoir, arrivèrent pour Jean-Marie le terme de l'épreuve et l'époque de l'ordination, grand fut l'embarras de ses vénérables maîtres. Le vicaire général, d'un mot, trancha la difficulté : « Le jeune Vianney est pieux, il sait bien dire son chapelet, il a de la dévotion envers la Sainte Vierge ; c'est bien, je le reçois. La grâce du divin Maître fera le reste. »

Ainsi, le 9 août 1815, Jean-Marie recevait l'onction sacerdotale.

VICAIRE ET CURÉ

Le saint curé d'Ecully, M. Balley, appréciait grandement et aimait plus que tout autre celui de ses élèves qui lui avait occasionné les plus rudes labeurs.

Il le demanda et l'obtint pour vicaire.

Le presbytère d'Ecully vit alors d'admirables exemples. M. Vianney rivalisait de zèle avec son ancien maître. Tous deux pratiquaient à l'envi la régularité et la mortification : chaque jour, ils disaient l'office en commun, ne s'absentaient jamais au delà d'une journée, faisaient, tous les mois, un jour de retraite et s'accablaient de pénitences corporelles. Si bien qu'un jour, quelques fidèles, émus de l'austérité excessive de leurs pasteurs, s'en furent à l'archevêché réclamer une ordonnance qui leur enjoignît de se mieux nourrir.

M. Vianney passa deux ans et demi à Ecully. A peine venait-il de recevoir le dernier soupir de son excellent curé qu'il était appelé à la cure d'Ars, petite paroisse appartenant aujourd'hui au diocèse de Belley, mais qui alors, en 1818, faisait encore partie de l'archidiocèse de Lyon : « Allez, mon ami, dit au nouveau desservant le vicaire général ; il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu dans cette paroisse, vous en mettrez. »

De fait, la plus grande indifférence régnait à Ars : l'église était désertée pour le bal, et, devant les difficultés des commencements, le bon curé dut avoir de bien décourageantes tentations.

Cependant, dès l'abord, il avait fait sensation : son extérieur humble, mortifié, recueilli, avait fixé les regards de ses frivoles paroissiens, et l'on avait dit de lui : « Ce n'est pas un homme comme un autre ; on nous a envoyé un saint. » Ces réflexions populaires préparèrent la voie aux efforts de l'homme de Dieu et aux influences de la grâce.

Il commença par prêcher d'exemple : l'église devint sa demeure du lever du soleil à l'Angélus du soir. La cure était d'un dénuement pitoyable : les objets les plus nécessaires à la vie n'y avaient point leur place.

Sans tarder, M. Vianney entreprit la visite de sa paroisse : aux malades ses premières courses ; puis à chaque famille, laissant à tous une parole aimable, mais en même temps surnaturelle, germe de salut pour l'âme docile qui la recevait.

Ainsi mis en contact avec ses ouailles peu fidèles, le bon curé tenta de les amener à l'église : il institua, chaque soir, l'exercice de la prière en commun annoncé au son de la cloche, il put dans les commencements compter par deux ou trois les personnes qui répondirent à son appel. Peu à peu, leur nombre augmenta. Au bout de quelques années, l'adoration perpétuelle était pratiquée à Ars, les sacrements fréquemment reçus, les danses bannies, le repos du dimanche observé, et la paroisse indifférente devenue fervente, tant est puissante l'action d'un saint sur le cœur des hommes et sur celui de Dieu.

Ce n'est pas que, pour arriver à cet heureux résultat, il n'eût eu à lutter énergiquement, mais il avait des arguments et des moyens d'action auxquels personne ne résistait longtemps.

A un mauvais musicien, étranger au pays, qui venait, un jour de fête, prêter son concours à un bal, le bon curé disait : « Mon ami, vous faites là un métier que le bon Dieu n'aime pas. — Monsieur le curé, il faut bien vivre. — Il faut mourir aussi, et je crains qu'à la mort vous ne vous trouviez pas bien d'avoir vécu de la sorte. Tenez, nous allons faire un marché. Que vous donne-t-on par jour? — Vingt francs. — En voici quarante et laissez-nous la paix. »

« Voyez, mes frères, disait-il en chaire, les personnes qui entrent dans un bal laissent leur ange gardien à la porte, et c'est un démon qui le remplace, en sorte qu'il y a bientôt là autant de démons que de danseurs. »

Et pour obtenir le repos du dimanche : « Vous travaillez, mais ce que vous gagnez ruine votre âme et votre corps. Si on demandait à ceux qui travaillent le dimanche : Que venez-vous de faire? ils pourraient répondre : Je viens de vendre mon âme au démon, de crucifier Notre-Seigneur et de renoncer à mon baptême. Je suis pour l'enfer..... » Il ajoutait : « Je connais deux moyens bien sûrs de devenir pauvre, c'est de travailler le dimanche et de prendre le bien d'autrui. »

ÉTRANGE DUEL

L'enfer ne pouvait voir sans frémir cet humble prêtre qui lui arrachait les âmes ; et, non content de lui susciter des difficultés, le démon engagea lui-même contre M. Vianney une lutte extraordinaire, dont voici quelques traits.

Un soir, vers neuf heures, le curé d'Ars allait prendre un peu de repos sur son misérable lit, quand il entendit frapper violemment à la porte du presbytère. Il demande aussitôt : « Qui est là? »

Pas de réponse. Mais, à peine est-il revenu dans sa chambre, que de nouveaux coups retentissent dont la cause demeure inconnue.

Ces faits étranges se renouvelant, des hommes viennent coucher à la cure, car le bon curé, en entendant ces bruits, était tout effrayé. Mais, lorsqu'il fut bien constaté que la malveillance de l'homme n'était pour rien en tout cela et que la meilleure arme du persécuté était la confiance en Dieu, M. Vianney renvoya ses gardiens et demeura tranquille.

Cependant, la fureur du démon, du « grappin », comme l'appelait plaisamment sa victime, augmentait en raison de ses insuccès. En certaines nuits, les rideaux du lit étaient violemment secoués, la chambre remplie d'un affreux vacarme, une voix stridente faisait retentir à l'oreille du patient des paroles moqueuses et de grossières insultes. Parfois même, le démon soulevait l'humble couche du serviteur de Dieu; un signe de croix alors suffisait à le mettre en fuite.

Ces persécutions se prolongèrent durant trente-cinq ans. Les voisins de la cure ne doutaient point de la réalité de ces prodiges, ils entendaient le fracas, les appels du démon, et constataient sans peine que leur vigilance attentive ne pouvait découvrir à ces phénomènes une cause naturelle.

Mais, parmi les confrères de M. Vianney, on était très loin de croire à l'intervention diabolique, et, un soir, à la cure de Saint-Trivier, dans une réunion d'ecclésiastiques, on dit au curé d'Ars: « Allons, cher ami, faites comme les autres, nourrissez-vous mieux, c'est le moyen d'en finir avec toutes ces diableries. » Puis chacun se retire dans son appartement. Vers le milieu de la nuit, un bruit horrible se fait entendre, la cure semble prête à s'effondrer, mais M. Vianney a vite rassuré ses confrères, convaincus cette fois que la renommée n'avait pas menti.

LE PÈLERINAGE D'ARS

L'excellent pasteur avait régénéré sa paroisse, mais Dieu voulait donner à son zèle un aliment autrement immense. Aux environs de 1825, la réputation du curé commençait à franchir les limites de son humble résidence; on disait de lui qu'il était excellent confesseur, que par ses mains la grâce semblait couler à flots, et les étrangers se mirent à affluer de France, de Savoie, de Belgique, d'Allemagne, d'Angleterre.

Or, voici comment s'écoulait alors une journée du serviteur de Dieu:

Vers 2 heures du matin — quelquefois plus tôt — il arrivait à l'église, et déjà aux deux côtés de son confessionnal s'allongeait une interminable file de pénitents, dont plusieurs avaient passé la nuit à l'attendre. Sans tarder, le confesseur les entendait, et cela durait jusqu'au matin; c'est au saint tribunal que M. Vianney remportait ses plus belles victoires, qu'il sauvait le plus d'âmes, qu'il pansait le plus de blessures: vers 6 ou 7 heures, il montait à l'autel, où il célébrait avec cette piété profonde qui lui faisait dire: « Pour dire la messe, il faudrait être un séraphin!..... Si on savait ce que c'est que la messe, on mourrait! » Il va sans dire que c'était, entre les pèlerins, à qui aurait l'inestimable faveur de servir cette messe.

Sitôt le Saint Sacrifice achevé, et à peine un léger *frustulum* accepté, M. Vianney se donnait aux confessions des hommes. A 10 heures, il allait à la sacristie, en fermait la porte soigneusement, afin de se préserver des visites indiscrètes, et, à genoux par terre, récitait son bréviaire. Puis venait le catéchisme: cet exercice, réservé d'abord aux enfants, gagna peu à peu en importance, et bientôt les pèlerins vinrent y assister en foule: le curé d'Ars y parlait avec son cœur débordant de foi et d'amour: il expliquait les vérités de la religion sous une forme si simple et si nette que l'on vit souvent des incrédules, même parmi les plus savants, qui sortirent convertis. Tel ce docteur lyonnais qui, dès l'abord, trouvant le prédicateur ridicule, fut bientôt touché jusqu'à verser des larmes.

Après cette instruction, vers midi, M. Vianney allait dîner, si dîner l'on peut appeler le maigre repas qu'il faisait: un peu de pain *acheté à des pauvres*, quelques pommes de terre quêtées chez les voisins, et cuites parfois depuis huit jours, et un verre d'eau. D'autres fois — c'était plus expéditif — il ne mangeait rien du tout: « Monsieur le curé, lui disait un confrère, on raconte qu'autrefois vous restiez facilement huit jours sans manger. — Oh! non, mon ami, répondit-il naïvement, on a exagéré. Le plus que j'aie fait, c'est de passer une semaine avec trois repas. »

A 1 heures, il recommençait d'entendre les confessions, et, sauf le temps nécessaire à la récitation de l'office, il poursuivait jusqu'au soir; il ne se retirait souvent que vers 9 heures, après une journée bien remplie d'un écrasant travail de dix-huit à vingt heures. Le lendemain, il recommençait. Comment Dieu aurait-il pu ne pas bénir un zèle si apostolique?

LES PRODIGES

Ces bénédictions de Dieu furent d'ailleurs manifestes, et, dans l'humble paroisse d'Ars, les grâces descendaient innombrables sur les âmes et sur les corps. Le saint curé obtenait de nombreuses faveurs par l'intercession de sainte Philomène en qui il avait une foi profonde et qu'il appelait sa chère petite sainte.

Voici un fait raconté par le vénérable prêtre: « Un pauvre vigneron vint un jour, apportant sur ses épaules un petit garçon de douze ans, estropié des deux jambes et qui n'avait jamais marché. Ce brave homme a fait une neuvaine à sainte Philomène et son petit a été guéri le neuvième jour; il s'en est allé en galopant devant lui. »

En 1858, un jeune homme ne marchant qu'à l'aide de béquilles s'en vint du Puy-de-Dôme à Ars solliciter sa guérison: il demanda au saint prêtre: « Pensez-vous que je puisse laisser ici mes béquilles? — Hélas! mon ami, dit M. Vianney, vous en avez bien besoin. » Et chaque fois qu'il le revoyait, le pauvre malade faisait à l'homme de Dieu la même question, qui attirait toujours la même réponse désolante. Or, le jour de l'Assomption, en montant en chaire, le curé d'Ars, sur une inspiration du ciel, lui crie: « Eh! bien, oui, mon ami, oui, si vous avez la foi..... » L'infirme se met à marcher: et plus jamais il n'eut recours à ses béquilles.

Mais le curé d'Ars se plaignait un peu de sainte Philomène: « Je lui ai demandé, disait-il, de ne pas tant s'occuper des corps et de penser aux âmes qui ont bien plus besoin d'être guéries. »

Là encore, il fut pleinement exaucé, car, à côté des guérisons nombreuses, il faut enregistrer de bien plus nombreuses conversions.

Un homme, un vieux pêcheur, était venu se confesser: mais sans doute la contrition du passé,

peut-être suffisante, n'était pas bien profonde, car le bon curé pleurait amèrement. Surpris à la fin et ému plus qu'il ne l'eût voulu faire paraître, le pénitent se prit à dire : « Mais, mon Père, qu'avez-vous tant à pleurer? — Ah! lui fut-il répondu, je pleure de ce que vous ne pleurez pas. » Ce mot suffit au curé d'Ars pour emporter la place d'assaut.

Voici un fait non moins remarquable. M. Maissiat, savant lyonnais, avait entrepris en Beaujolais une excursion géologique. Il faisait par hasard voyage avec un pèlerin d'Ars, et celui-ci prit la liberté de l'inviter à le suivre : « Venez, vous verrez un curé qui fait des miracles. » Le savant se mit à rire : « Des miracles?..... Je ne crois pas aux miracles. » Et sur de nouvelles instances : « Eh! bien, va pour une promenade à Ars : mais, pour le coup, si vous faites de moi un croyant, c'est alors qu'il faudra crier au miracle. » Arrivé à Ars, le pèlerin obtient du touriste qu'il assiste à la messe de M. Vianney, et l'installe au chœur, face à la sacristie. Or, au moment où le vénérable prêtre se rendait à l'autel, ses yeux rencontrèrent ceux du savant, et, sous ce regard de feu, M. Maissiat fut tout saisi, et, la grâce aidant, il ne quitta l'église que converti et confessé.

Un retour à Dieu, non moins intéressant et quelque peu mouvementé, fut celui d'un commerçant, excellent homme, mais fort négligent au point de vue religieux. Venu à Lyon avec sa femme, il consentit, sur la demande de celle-ci, pieuse chrétienne, à revenir par Ars et à voir M. Vianney. Le visiteur fut fort aimable et la conversation ne chôma point. Mais lorsqu'il vit son interlocuteur se disposer à prendre congé, le saint curé lui dit : « Mon ami, vous partez déjà? Mais vous avez encore quelque chose à me dire. — Monsieur le curé, je vous demande pardon. Je ne suis venu ici que pour avoir l'honneur de vous saluer. » Le curé se contenta alors de montrer son confessionnal : « Mettez-vous là », dit-il. Et, malgré ses protestations, l'indifférent s'agenouilla. Il revint le lendemain. Or, soudain, pendant qu'elle priait dans l'église, sa femme le voit sortir brusquement et s'enfuir en lui criant : « Partons vite! partons vite! » C'étaient les derniers efforts du démon. Bientôt vaincus par l'épouse fidèle, ils cessèrent, et, quelques jours après, l'heureuse famille s'éloignait d'Ars, plus unie que jamais, unie dans le service de Dieu.

Un dernier trait : le curé d'Ars vit un jour entrer à la sacristie un homme fort distingué de langage et d'allures, et il s'empressait de le mener au confessionnal, lorsque celui-ci : « Mais, Monsieur le curé, je ne viens point me confesser, mais bien raisonner avec vous. — Oh! mon ami, que vous vous adressez mal, je ne sais pas raisonner..... mais si vous avez besoin de quelque consolation, mettez-vous là, d'autres s'y sont mis et ne s'en sont pas repentis. — Mais, Monsieur le curé, je n'ai pas la foi. — Vous n'avez pas la foi, mon ami? Oh! que je vous plains, vous vivez dans le brouillard. Je me croyais bien ignorant, mais vous l'êtes encore plus que moi, puisque vous ignorez les premières choses qu'il faut savoir. Vous n'avez pas la foi? Eh! bien, mettez-vous là, je vais entendre votre confession. Quand vous serez confessé, vous aurez la foi. Mettez-vous là! » Et il s'y mit, se confessa et se releva croyant.

***

A quelle cause attribuer le nombre incalculable de conversions opérées par M. Vianney? Assurément, l'amabilité de son accueil, sa compassion, sa charité ouvraient bien des cœurs. Son esprit illuminé d'en haut lisait sous les derniers replis de bien des consciences.

Mais c'est surtout à ses héroïques vertus que revient le mérite de tant de résurrections spirituelles. Le curé d'Ars obtenait par sa sainteté les grâces qu'il déversait en si grande abondance et fécondité sur les fronts inclinés devant lui au confessionnal.

Nous avons vu quelques traits de son étonnante et continuelle mortification. Il disait un jour à un prêtre découragé de ses insuccès : « Vous avez prié, pleuré, gémi, soupiré. Mais avez-vous jeûné, avez-vous veillé, avez-vous couché sur la dure, vous êtes-vous donné la discipline? Tant que vous n'en êtes pas venu là, ne croyez pas avoir tout fait. »

Son humilité était profonde : « Le bon Dieu, disait-il, m'a choisi pour être l'instrument des grâces qu'il fait aux pécheurs, parce que je suis le plus ignorant et le plus misérable des hommes. S'il y avait eu, dans le diocèse, un prêtre plus misérable que moi, Dieu l'aurait pris de préférence. »

Mais, par-dessus tout, brillait son amour de Dieu. Il s'écriait un jour : « O Jésus, vous connaître, c'est vous aimer..... Si nous savions comme Notre-Seigneur nous aime, nous mourrions de plaisir. Je ne crois pas qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas aimer en se voyant tant aimés..... Le seul bonheur que nous ayons sur la terre, c'est d'aimer Dieu et de savoir que Dieu nous aime. »

Naturellement, c'est vers l'Eucharistie que s'épanchait son âme. Avant le grand concours de peuple qui, envahissant son église, l'obligea à chercher un refuge à la sacristie, il disait son bréviaire, à genoux sur la pierre, devant l'autel. Et à certains moments son visage, irradié en vue du Tabernacle, semblait d'un saint ravi en extase.

Le curé d'Ars aimait la Sainte Vierge. Il la vénérait et s'appliquait à la faire aimer et vénérer. Il disait : « Le Cœur de Marie est si tendre pour nous, que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien. La Sainte Vierge est comme une mère qui a beaucoup d'enfants. Elle est continuellement occupée à aller de l'un à l'autre. Elle est bien meilleure encore que la meilleure des mères. »

L'homme qui avait sur les lèvres de telles paroles, dans le cœur de tels sentiments, vivait plus dans le ciel que sur la terre. Aussi n'eut-il point de peine à se détacher de ce monde lorsque, dans le cours du mois de juillet de l'année 1859, il sentit les forces lui manquer, la fièvre l'envahir, et sa fin approcher à grands pas.

Presque jusqu'au bout, il demeura sur la brèche. Le 27 juillet, cinq jours avant sa mort, il passa encore au confessionnal seize à dix-sept heures. Quand vint le moment fixé par Dieu, dans la nuit du 4 août, le saint prêtre expira doucement, sans secousse, tandis que le prêtre, qui à son chevet récitait les prières des agonisants, prononçait ces paroles : *Que les saints anges de Dieu viennent à sa rencontre et l'introduisent dans la cité vivante, la céleste Jérusalem!*

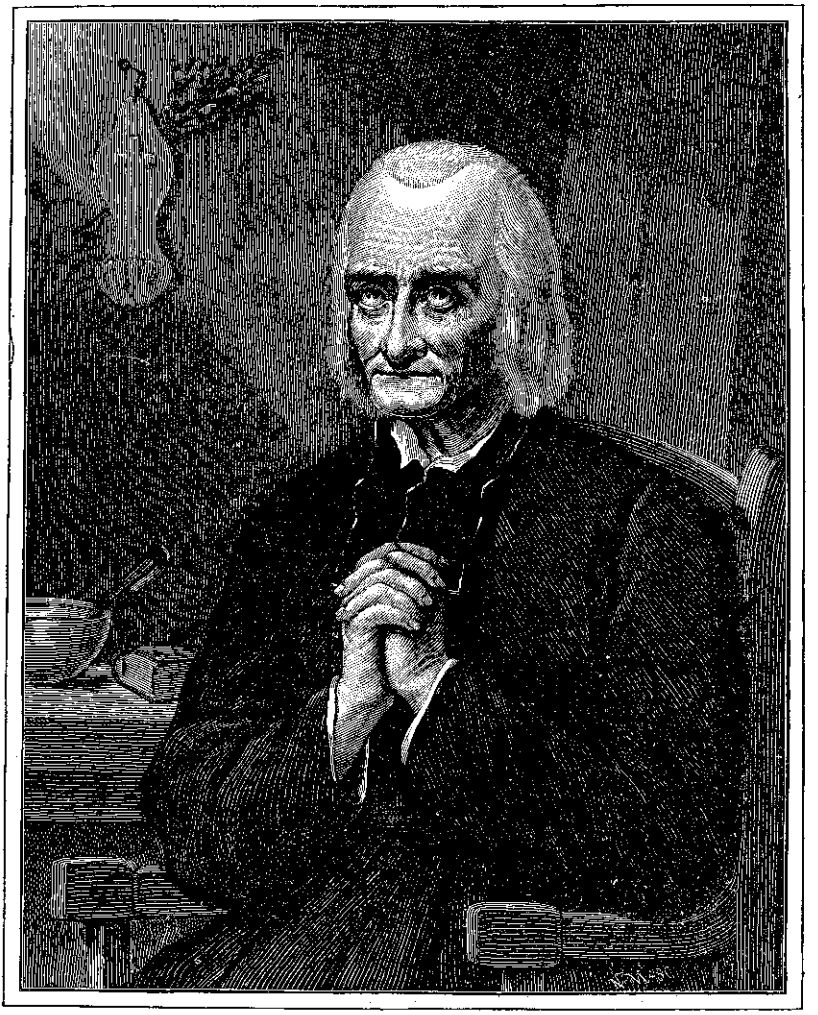
L'humble curé règne dans la gloire du ciel, et ici-bas l'Eglise s'apprête à lui décerner, dans un avenir qui semble très prochain, les honneurs de la béatification.

(D'après la *Vie du curé d'Ars*, par l'abbé ALFRED MONNIN.)

LE BIENHEUREUX CURÉ D'ARS, J.-B.-M. VIANNEY

DANS SES CATÉCHISMES ET SES HOMÉLIES

Béatification de Jean-Baptiste-Marie Vianney, curé d'Ars : 8 janvier 1905.
Fête le 4 août.



Le « Benedicite » du curé d'Ars.
(Reproduit avec autorisation des missionnaires d'Ars.)

Le 4 août 1859, mourait à Ars un prêtre qui, depuis environ trente ans, passait ses journées au confessionnal, y entrant avant le jour, dès une heure du matin, n'en sortant qu'à de rares intervalles, pour ne le quitter que vers 11 heures du soir, y consacrant ainsi en moyenne quinze à seize heures par jour, quelquefois vingt, à entendre, à exhorter et à absoudre ses innombrables pénitents. Ce serviteur de Dieu, Pie IX l'a déclaré Vénérable, le 3 octobre 1872, et S. S. Pie X, le 8 janvier 1905, vient de le proclamer Bienheureux.

Sans reprendre ici la biographie du *Vénérable Curé d'Ars*, déjà parue dans notre collection (1) nous invitons aujourd'hui le lecteur à assister avec nous à l'un de ses catéchismes.

Supposons-nous dans l'église d'Ars, en quelque année que l'on voudra, entre 1830 et 1859, à n'importe quel jour, vers les 11 heures du matin. Une foule nombreuse et recueillie de pèlerins s'y presse, les femmes éparses par groupes dans la nef, les hommes massés aux abords du chœur, et formant

(1) *Le Vénérable J.-M. Vianney, curé d'Ars*, n° 1193.

une longue chaîne qui commence à la porte de la sacristie, au côté droit de l'abside. C'est là que se trouve pour le moment le Bienheureux. A intervalles à peu près réguliers, la porte s'ouvre et se referme, laissant accès à quelque nouveau pénitent qui va se jeter aux pieds du saint prêtre. Ils entrent, le front soucieux, l'esprit tout plein de graves préoccupations; on les voit sortir quelques instants après, calmes, joyeux, épanouis.

Ceux qui font queue à la porte gardent jalousement leur place depuis cinq ou six heures au moins. Mais voici qu'un remous se produit parmi la foule : le curé d'Ars apparaît sur le seuil de la petite sacristie et vient s'asseoir à une chaise adossée au maître-autel. C'est l'heure du catéchisme.

Avant d'ouïr cette parole merveilleuse qui a remué tant d'âmes, laissons un témoin oculaire autorisé, venu à Ars en 1857, nous livrer ses impressions :

« Sa vue me fit oublier tout le reste. Il était vêtu de son surplis, qu'il ne quitte jamais. Tout son extérieur manifestait ses vertus et sa sainteté extraordinaires. Son visage et sa personne étaient d'une extrême maigreur, attestant le sublime et effrayant travail de la mortification et de l'ascétisme. Ce corps si frêle et déjà courbé paraissait grand et majestueux. Il marchait la tête inclinée, les yeux baissés; sa chevelure longue et abondante retombait sur son cou et encadrait sa figure comme d'une sorte de blanche auréole.

» La foule s'était entassée autour de lui : à ses pieds, sur les marches de l'autel, sur le pavé du chœur, se pressaient des gens de tout âge, de toute condition, de tout sexe, surtout des femmes avec leurs enfants, tous absorbés dans une attention haletante, le cou tendu, les yeux fixés sur sa personne..... »

Après avoir regardé l'autel, comme pour demander à l'Hôte divin du tabernacle de l'inspirer, le bon curé commence avec effort. Sa voix est très faible. C'est à peine si les plus proches entendent les premiers mots; mais ses yeux, son geste et toute sa physionomie parlent pour lui.

Ecoutons encore notre témoin. « Il frissonnait d'horreur en parlant du péché; il pleurait en pensant aux offenses faites à Dieu; il paraissait ravi quand il s'agissait de l'amour divin; il rougissait, il pâlissait tour à tour. Sa parole était, du reste, abondante et facile. Il nous parlait de la fin de l'homme, qui est le bonheur en Dieu. Le péché éloigne de Dieu; le repentir et la pénitence y ramènent. C'était son thème de tous les jours : il le développait avec son cœur. Je le répète, on entendait bien peu, mais on sentait tout. De temps en temps, on saisissait quelque chose, et c'était vraiment divin. Il avait des pensées du genre de celle-ci : « Chose étrange! J'ai rencontré bien des » gens qui se sont repentis de n'avoir pas aimé » Dieu; je n'en ai jamais rencontré un seul qui fût » triste et se repentit de l'aimer! » On le voit, ce n'est pas là une éloquence qui frappe et subjugue, mais une onction qui échauffe et pénètre. Il répétait sans cesse comme saint Jean : « Mes enfants! » et la foule l'écoutait comme un père vénéré. »

Des mains pieuses ont recueilli, au hasard des circonstances, des échos de cette parole du curé d'Ars, simple, parfois incorrecte et dépourvue de tous les artifices de l'éloquence humaine, mais d'une force de persuasion irrésistible. Il y manque le feu, le mouvement, l'onction dont savait la pénétrer le serviteur de Dieu. Du moins ces citations ont-elles le mérite de la fidélité, et, telles quelles, dans leur laconisme et leur froideur, elles font connaître quelque chose de l'âme naïve, aimante et bonne de M. Vianney; telles quelles ces paroles « pleines d'éternité » touchent encore et font du bien. Relevons ici, avec leurs expressions pittoresques et leur tour poétique ou familier, les plus originales d'entre elles, et nous croirons entendre encore l'apôtre de l'église d'Ars.

* * *

Bons chrétiens et gens du monde. — « Il y a beaucoup de chrétiens qui ne savent seulement pas pourquoi ils sont au monde..... — Pourquoi, » ô mon Dieu, m'avez-vous mis au monde? — Pour » te sauver. — Et pourquoi voulez-vous me sauver? » — Parce que je t'aime. »

» Pour se sauver, il faut connaître, aimer et servir Dieu, O belle vie!..... Nous n'avons que cela à faire en ce monde. Tout ce que nous faisons hors cela, c'est du temps perdu. Il faut n'agir que pour Dieu.

» O mes enfants, que c'est triste! Les trois quarts des chrétiens ne travaillent qu'à satisfaire ce *cadavre* qui va bientôt pourrir dans la terre, tandis qu'ils ne pensent pas à leur pauvre âme, qui doit être éternellement heureuse ou malheureuse. Ils manquent d'esprit et de sens : ça fait trembler.

» Les gens du monde disent que c'est trop difficile de faire son salut. Il n'y a cependant rien de plus facile : observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, et éviter les sept péchés capitaux; ou bien, si vous voulez, faire le bien et éviter le mal; il n'y a que cela. »

« Je ne trouve rien de si à plaindre que ces pauvres gens du monde. Ils ont sur les épaules un manteau *doublé d'épines :* ils ne peuvent pas faire un mouvement sans se piquer; tandis que les bons chrétiens ont un manteau *doublé de peau de lapin.* »

« Voyez, mes enfants, le bon chrétien parcourt le chemin de ce monde, monté sur un beau char de triomphe; ce char est traîné par les anges, et c'est Notre-Seigneur qui le conduit; tandis que le pauvre pécheur est attelé au char de la vie, et le démon est sur le siège, qui le force d'avancer à grands coups de fouet. »

La même comparaison revient ailleurs, à propos du Saint-Esprit :

« Le Saint-Esprit est comme un homme qui aurait une voiture avec un bon cheval et qui voudrait nous mener à Paris. Nous n'aurions qu'à dire oui et à monter dedans..... c'est bien une belle affaire que de dire oui..... Eh bien! Le Saint-Esprit veut nous mener au ciel : nous n'avons qu'à dire oui, et nous laisser conduire.

» Ceux qui se laissent conduire par le Saint-Esprit n'ont pas de peine à laisser les biens du monde pour courir après les biens du ciel. Ceux qui se laissent conduire par le Saint-Esprit éprouvent toute sorte de bonheur, au dedans d'eux-mêmes; tandis que les mauvais chrétiens se roulent sur les épines et les cailloux. »

Le prêtre et la parole de Dieu. — « Mes enfants, le prêtre est pour vous comme une mère, comme une nourrice pour un enfant de quelques mois : elle lui donne sa nourriture; il n'a qu'à ouvrir la bouche. La mère dit à son enfant : « Tiens, mon » petit, mange. » Le prêtre vous dit : « Prenez et » mangez, voici le Corps de Jésus-Christ; qu'il » vous garde et vous conduise à la vie éternelle! » O belles paroles!.....

» Le prêtre, c'est toujours l'instrument dont Dieu se sert pour distribuer sa sainte parole. Il y en a qui écoutent un prêtre qui convient, mais si c'est un prêtre qui ne convient pas, on le tourne en ridicule. Il ne faut pas agir si humainement. Ce n'est pas le *cadavre* qu'il faut regarder. Vous faites passer de la liqueur par un entonnoir : qu'il soit d'or ou de cuivre, si la liqueur est bonne, elle est toujours bonne.

» Il y en a qui s'en vont répétant sur tous les tons : « Les prêtres disent bien ce qu'ils veulent. » Non, mes enfants, les prêtres ne disent pas ce qu'ils veulent. Ils disent ce qu'il y a dans l'Evangile. Si nous disions des choses qui ne sont pas, Mgr l'évêque nous aurait bientôt défendu de prêcher. Nous ne disons que ce que Notre-Seigneur a enseigné.

» Mes enfants, on sort pendant les instructions, on s'amuse à rire, on n'écoute pas, on se croit trop savant pour venir au catéchisme..... Croyez-vous, mes enfants, que ça passera comme ça! Oh non, bien sûr! Au jour du jugement, le bon Dieu rangera les choses bien autrement.....

» Mes enfants, ce n'est pas peu de chose que la parole de Dieu. Je pense souvent que le plus grand nombre des chrétiens, qui se damnent, se damnent faute d'instruction. »

La prière. — « L'homme a une belle fonction, celle de prier et d'aimer..... Vous priez, vous aimez : voilà le bonheur de l'homme sur la terre!

» La prière fait passer le temps si agréablement qu'on ne s'aperçoit pas de sa durée. Tenez, quand je courais la Bresse, dans le temps que les pauvres curés étaient presque tous malades, je priais le bon Dieu le long du chemin. Je vous assure que le temps ne me durait pas.

» On en voit qui se perdent dans la prière comme le poisson dans l'eau, parce qu'ils sont tout au bon Dieu. Dans leur cœur, il n'y a pas d'entre deux. Tandis que nous, que de fois nous venons à l'église sans savoir ce que nous venons faire et ce que nous voulons demander! Et pourtant, quand on va chez quelqu'un, on sait bien pourquoi on y va..... Il y en a qui ont l'air de dire au bon Dieu : « Je m'en vais vous dire deux mots pour me débarrasser de vous..... » Je pense souvent que, lorsque nous venons adorer Notre-Seigneur, nous obtiendrions tout ce que nous voudrions, si nous le lui demandions avec une foi bien vive et un cœur bien pur. Mais voilà!..... Nous sommes sans foi, sans espérance, sans désir et sans amour. »

« Ceux qui ne prient pas se courbent vers la terre, comme une taupe qui cherche à faire un trou pour s'y cacher. Ils sont tout terrestres, tout abrutis, et ne pensant qu'aux choses du temps..... comme cet avare qu'on administrait un jour ; lorsqu'on lui présenta à baiser un crucifix d'argent : « Voilà une croix, dit-il, qui pèse bien dix onces. »

« Lorsque la cloche vous appelle à l'église, si l'on vous demandait : « Où allez vous? » Vous pourriez répondre : « Je vais nourrir mon âme. » Si on vous demandait, en vous montrant le tabernacle : « Qu'est-ce que cette porte dorée. — C'est » l'office, c'est le *garde-manger* de mon âme. — » Quel est celui qui en a la clé, qui fait les pro- » visions, qui apprête le festin, qui sert à table? » — C'est le prêtre. — Et la nourriture? — C'est » le précieux Corps et le précieux Sang de Notre- » Seigneur..... O mon Dieu! mon Dieu! que vous » nous avez aimés!..... »

Ici la voix du saint curé se perdait dans les larmes. Les auditeurs se surprenaient à pleurer avec lui ; les cœurs les plus rebelles étaient touchés et gagnés ; la foi renaissait dans les âmes au contact de la foi si vive et si profonde du serviteur de Dieu.

Sur la présence réelle. — « Ecoutez-bien ça, mes enfants. Dans les premiers temps que je me trouvais à Ars, il y avait un homme qui ne passait jamais devant l'église sans y entrer. Le matin, quand il allait au travail ; le soir, quand il en revenait, il laissait à la porte sa pelle et sa pioche, et il restait longtemps en adoration devant le Saint-Sacrement. Oh! j'aimais bien ça!..... Je lui ai demandé une fois ce qu'il disait à Notre-Seigneur pendant les longues visites qu'il lui faisait. Savez-vous ce qu'il m'a répondu? « Eh! Monsieur » le Curé, je ne lui dis rien. *Je l'avise et il m'a-* » *vise*..... » (Ici les larmes interrompaient encore la voix du vénérable catéchiste.) Il reprenait : « Que c'est beau, mes enfants, que c'est beau!..... »

Sur le péché. — « Dans le péché, notre âme est toute *galeuse*, toute *pourrie*, elle *fait regret*.....

» Voyez, mes enfants, une personne qui est en état de péché est toujours triste. Elle a beau faire, elle est ennuyée, dégoûtée de tout..... tandis que celle qui est en paix avec le bon Dieu est toujours contente, toujours joyeuse..... O belle vie!..... et belle mort!.....

» Mes enfants, nous avons peur de la mort..... je crois bien! C'est le péché qui nous fait peur de la mort ; c'est le péché qui rend la mort affreuse, épouvantable. C'est le péché qui effraye le méchant à l'heure du terrible passage. Hélas! mon Dieu! il y a bien de quoi être effrayé..... Penser qu'on est maudit! maudit de Dieu!..... ça fait trembler..... Maudit de Dieu! et pourquoi? pourquoi les hommes s'exposent-ils à être maudits de Dieu? Pour un blasphème, pour une mauvaise pensée, pour une bouteille de vin, pour deux minutes de plaisir..... Pour deux minutes de plaisir, perdre Dieu, son âme, le ciel, pour toujours!..... » Il répéta longtemps : « Maudits de Dieu!..... » L'auditoire était atterré.

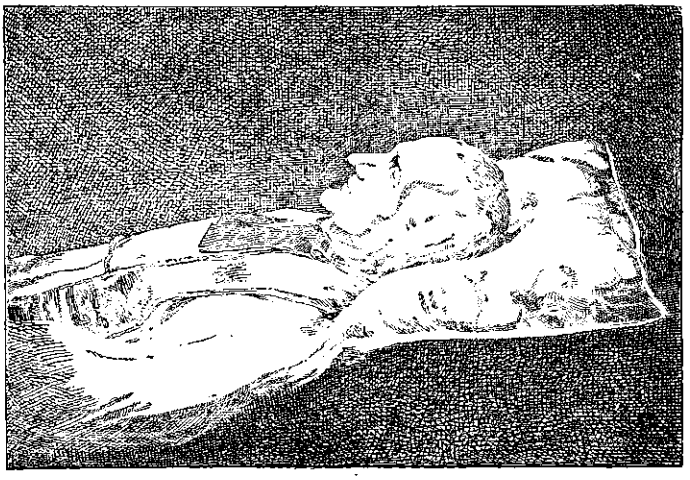
Sur la tempérance. — « Il faut tempérer son imagination, ne pas la laisser galoper aussi vite qu'elle voudrait..... tempérer ses yeux, tempérer sa bouche : il y en a qui ont constamment à la bouche quelque chose de doux, d'agréable..... tempérer ses oreilles : on ne leur permet pas d'entendre des chansons et des discours inutiles..... tempérer son odorat : il y en a qui se parfument au point de faire prendre mal au cœur à ceux qui sont autour d'eux..... tempérer ses mains, il y en a qui sont toujours à se laver quand il fait chaud, qui cherchent à manier des choses douces au toucher..... Enfin, tempérer tout son corps, cette pauvre machine, ne pas le laisser aller comme un cheval échappé, sans mors ni sans bride, mais le retenir et le dompter. Il y en a qui sont perdus, là, dans leur lit..... qui sont contents de ne pas dormir pour mieux sentir le bien-être. Les saints n'étaient pas comme cela. Je ne sais pas comment nous allons nous trouver à côté d'eux..... Mais voilà,..... si nous sommes sauvés, nous allons demeurer un temps infini au purgatoire, tandis qu'eux s'envoleront tout de suite au ciel pour voir le bon Dieu.

» Saint Charles Borromée, ce grand saint, avait dans son appartement un beau lit de cardinal que tout le monde voyait ; mais, à côté, il y en avait un qu'on ne voyait pas, qui était fait de fagots

de bois : c'était celui dont il se servait. Il ne se chauffait jamais; quand on venait le voir, on remarquait qu'il se tenait de manière à ne pas sentir le feu. Voilà comment étaient les saints.....

» Oh! que j'aime ces petites mortifications qui ne sont vues de personne! On peut se priver de se chauffer; si l'on se trouve mal assis, ne pas chercher à se mieux placer; si l'on se promène dans son jardin, se priver de quelques fruits qui feraient plaisir; en faisant son ménage, on peut ne pas manger quelques petits morceaux qui se présentent; se priver de voir quelque chose qui attire le regard et qui est joli, dans les rues des grandes villes surtout.....

» Nous voulons aller au ciel, mais avec toutes nos aises, sans nous gêner en rien : ce n'est pas comme cela qu'ont fait les saints. Ils cherchaient



Le bienheureux curé d'Ars sur son lit de mort.

tous les moyens de se mortifier. Ils ne perdaient pas une occasion de faire le bien. Les avares emploient tous leurs moyens pour augmenter leur trésor; les saints font cela pour les richesses du ciel : toujours ils amassent..... on sera surpris, au jour du jugement, de voir des âmes si riches! »

Bonheur du ciel. — Le bienheureux curé d'Ars ne parlait du ciel qu'avec des accents entrecoupés de sanglots. « Il nous souvient, écrit l'abbé Monnin, que lorsqu'il expliquait l'Evangile du deuxième dimanche de Carême, le ravissement des apôtres sur le Thabor, réveillant en lui l'idée du bonheur de l'âme appelée à jouir de la sainte humanité de Notre-Seigneur dans la claire vision du ciel, il s'écria, transporté hors de lui-même : « Nous le » verrons! Nous le verrons!..... O mes frères, y » avez-vous jamais pensé? Nous verrons Dieu! » nous le verrons tout de bon! nous le verrons » tel qu'il est..... face à face! Et pendant un quart » d'heure il ne cessa de pleurer et de répéter : » *Nous le verrons! Nous le verrons!.....* »

« Mon Dieu! disait souvent M. Vianney, que le temps me dure avec les pécheurs! Quand donc serai-je avec les saints?..... »

* * *

Ces quelques extraits de la prédication du curé d'Ars ne peuvent donner qu'une faible idée de son éloquence émue et saisissante. On sortait de ses instructions avec le désir de l'entendre à nouveau. Non seulement les simples, les pécheurs, mais les savants, les âmes avancées dans les voies de l'oraison, des prêtres, des prédicateurs en renom, trouvaient dans cette parole une onction toute divine, une force cachée qui les étreignait et les soulevait.

Malgré son succès inouï, malgré les témoignages sans cesse réitérés de la vénération publique, le bienheureux Vianney restait toujours lui, c'est-à-dire le plus humble des prêtres, le plus convaincu de sa misère et de son néant. Si quelque personnage ecclésiastique venait à Ars, il s'empressait de lui offrir sa chaire de catéchisme ou du moins l'invitait à adresser quelques mots à son peuple. Le P. Hermann, supplié par le Bienheureux, consentit un jour à parler après lui. Voici comment le curé d'Ars le présente à l'assistance :

« Mes enfants, dit-il à la fin de son instruction, il y avait une fois un bon saint qui aurait bien voulu entendre chanter la Sainte Vierge. Notre-Seigneur, qui prend plaisir à faire la volonté de ceux qui l'aiment, daigna lui accorder cette faveur. Il vit alors une belle dame qui se mit à chanter devant lui. Il n'avait jamais entendu une si douce voix. Il était dans le ravissement, et il s'écria : « C'est » assez! c'est assez! Si vous con- » tinuez, je vais mourir!..... » La belle dame lui dit : « Ne te » presse pas d'admirer mon chant, » car ce que tu as entendu n'est » rien auprès de ce qui te reste » à entendre. Je ne suis que la » vierge Catherine et tu vas en- » tendre la Mère de Dieu..... » En effet, la Sainte Vierge chanta à son tour. Et ce chant était si beau, si beau, que le saint s'évanouit et tomba mort de plaisir..... noyé dans le baume de l'amour!..... Eh bien! mes enfants, ce sera la même chose aujourd'hui. Vous venez d'entendre sainte Catherine, vous allez entendre la Sainte Vierge. »

L'humilité le rendait comme impassible, insensible aux éloges comme aux critiques. Quelle que fût la composition de son auditoire, eût-il à parler devant des princes, des évêques, il n'éprouva jamais le moindre embarras. « Votre auditoire ne vous a jamais fait peur? lui demanda-t-on un jour. — Non, répondait-il, au contraire, plus il y a de monde, plus je suis content! »

La vérité est qu'il n'avait qu'un seul souci : celui des âmes, et qu'il s'estimait le plus ignorant et le plus misérable de tous les prêtres. C'est à cela qu'il attribuait les conversions opérées par ses mains. « S'il y avait eu, dans le diocèse, un prêtre plus ignorant et plus misérable que moi, Dieu l'aurait pris de préférence », disait-il souvent.

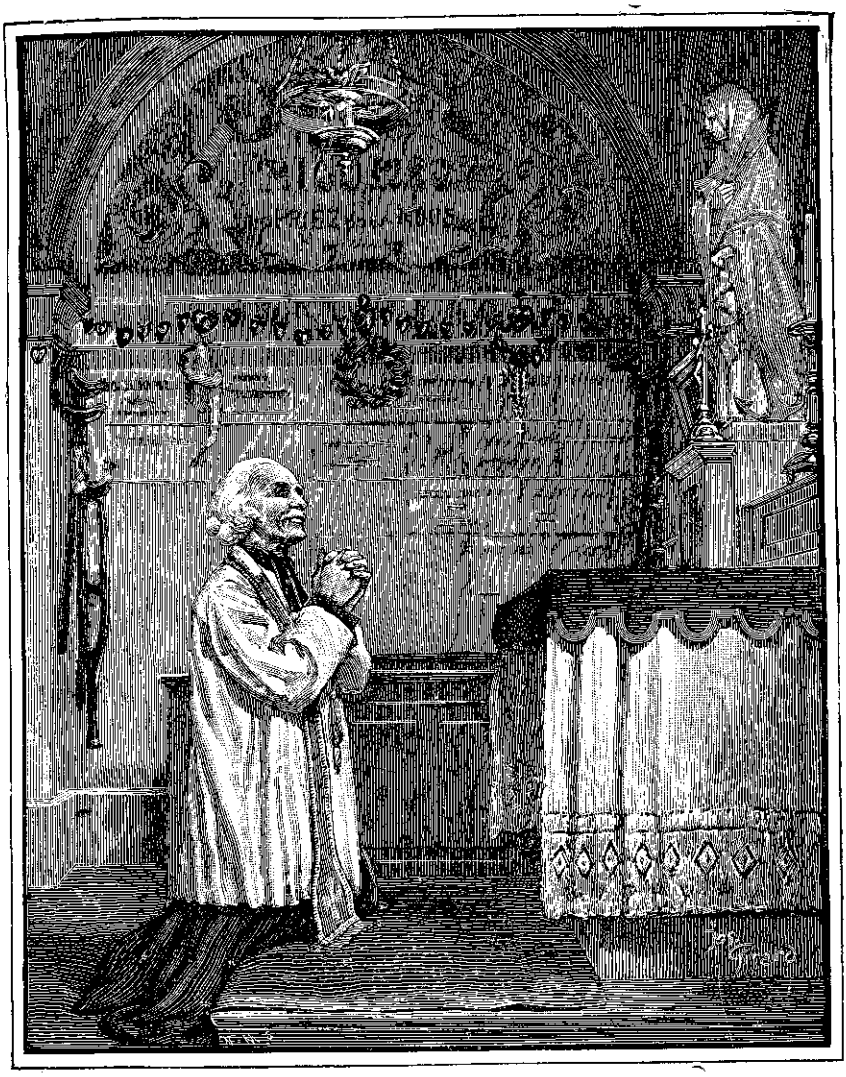
Pour qui connaît l'Evangile, là est tout le secret de l'apostolat si fécond du bienheureux Vianney : là est aussi la raison de son exaltation si prompte et si glorieuse. « Celui qui s'abaisse, a dit Notre-Seigneur, sera exalté. »

* * *

(D'après le *Curé d'Ars*, par l'abbé ALFRED MONNIN, chez Douniol, Paris.)

LE BIENHEUREUX CURÉ D'ARS ET SAINTE PHILOMÈNE

Fête du bienheureux curé d'Ars : le 4 août.



Le bienheureux curé d'Ars en prières à l'autel de sainte Philomène.

COMMENT LA RELIQUE DE SAINTE PHILOMÈNE VINT EN FRANCE

Le 25 mai 1802, des fouilles pratiquées dans la catacombe de Sainte-Priscille, sur la voie Salaria, à Rome, mirent à jour les ossements d'une enfant de douze à treize ans. La fiole de sang enchâssée dans la paroi du *loculus*, la palme et les autres symboles gravés sur les trois tuiles de terre cuite qui le fermaient, persuadèrent que l'on se trouvait en présence d'un corps de martyre. L'inscription *Pax tecum Filumena*, ou plus exactement *Lumena — Paxte — Cumfi* (1), développée sur le triple fragment de la pierre sépulcrale, fit attribuer à la martyre le nom de Philomène.

Transportée avec honneur à Mugnano, près de Nole, dans le royaume de Naples, l'insigne relique se mit à opérer de nombreux miracles. Son culte se répandit au loin.

De Lyon, où elle souffrait d'un mal incurable qui la privait de mouvement depuis plusieurs années, la pieuse fondatrice de la Propagation de la Foi, Pauline-Marie Jaricot, résolut de se rendre à Mugnano au sanctuaire de sainte Philomène. Elle partit en avril 1835. A Rome, où elle reçut une cordiale hospitalité chez les Dames du Sacré-Cœur

(1) Telle quelle, l'inscription *Lumena — Paxte — Cumfi* n'offre aucun sens. Il faut, pour la rendre intelligible, reporter la première tablette qui contient le mot *Lumena* à la suite des deux autres. Mais comment expliquer l'étrange disposition de ces trois tuiles? Les uns allèguent l'ignorance, la distraction

Ste Philomène rejette un brillant parti. Elle est sauvée des eaux et ses ennemis submergés.
(D'après une légende apocryphe reproduite par Borel dans les fresques de l'église d'Ars.)

au couvent de la Trinité-des-Monts, le pape Grégoire XVI qui daigna la visiter la trouva presque mourante. Frappé de son état, il lui demanda de prier pour lui et pour l'Eglise *dès qu'elle serait arrivée au ciel.*

— Je vous le promets, Très Saint Père, dit la malade. Mais, ajouta-t-elle, si à mon retour de Mugnano, j'allais à pied au Vatican, Votre Sainteté daignerait-elle faire procéder à la confirmation du culte de la chère sainte Philomène?

— Assurément, répondit le vénéré Pontife, car il y aurait *miracle de premier ordre.*

Le miracle fut obtenu. Au dernier jour de la neuvaine entreprise sur le tombeau de la vierge martyre, la malade se leva radicalement guérie, et bientôt, de retour à Rome, elle se rendait à pied au palais apostolique et, agenouillée aux pieds du Saint-Père qui n'en pouvait croire ses yeux, elle lui rappelait sa promesse.

— Oui, ma fille, dit Grégoire XVI avec beaucoup de bonté, je vais procéder sans retard à l'examen définitif d'une cause chère à tous les cœurs catholiques.

A quelque temps de là, le même Pape autorisait le diocèse de Nole à célébrer une fête, avec messe et office, en l'honneur de sainte Philomène.

Dans la même voiture qui l'avait amenée mourante, Pauline Jaricot remportait de Mugnano une relique enfermée dans une effigie en cire de grandeur naturelle, revêtue d'un riche costume de soie blanche brodée d'or. C'étaient la relique et l'image de sainte Philomène; c'est son culte qu'elle allait introduire en France.

CHAPELLE DE SAINTE-PHILOMÈNE A ARS

Une pieuse amitié unissait Mlle Jaricot et le curé d'Ars. Ces deux saintes âmes s'étaient vite devinées et instinctivement rapprochées. La miraculée de Lyon, à peine de retour, tint à partager avec M. Vianney sa relique de sainte Philomène, en lui disant cette parole qui semble une prédiction : « Ayez grande confiance dans cette Sainte : elle vous obtiendra tout ce que vous lui demanderez. »

Dès ce jour, la vierge martyre Philomène devint la « chère petite Sainte » du curé d'Ars. Il s'établit entre ce *saint* de la terre et cette *sainte* du ciel un commerce doux et familier, une conversation mystérieuse et intime, des relations presque continuelles. On le sait par des confidences réitérées : le Bienheureux invoquait, la Sainte exauçait immédiatement, lui prêtant une sorte d'assistance sensible. Aussi l'appelait-il « son conseil au ciel, son chargé d'affaires ».

Cette sublime intimité s'accentua de jour en jour. A la fin, le Bienheureux ne demandait plus, il commandait et elle obéissait.

— Sainte Philomène, disait-on, obéit au curé d'Ars!

— Elle peut bien lui obéir, répondait le curé, puisque Dieu lui obéit dans la Sainte Messe.

Le premier gage qu'il lui donna de sa dévotion fut l'érection d'une chapelle en son honneur. L'architecture et l'art n'avaient rien à voir en cet édifice, du style le plus simple et le plus populaire : le curé d'Ars y rassembla tout un paradis de statues et d'images capables de parler aux yeux des fidèles qui y prieraient. Une lampe brûlait sans cesse devant l'autel où reposaient les reliques de la Sainte, et bien souvent l'huile de cette lampe servit à guérir chez eux les infirmes qui ne pouvaient se transporter jusqu'à l'église d'Ars.

Le saint curé aimait à célébrer la messe dans la chapelle de sainte Philomène. C'est au pied de son autel surtout qu'il venait exposer ses grandes angoisses, solliciter les faveurs les plus signalées et rendre grâces. C'est là qu'il envoyait les malades faire des prières et des neuvaines pour obtenir leur guérison.

Un amas énorme de béquilles et d'ex-voto, l'ornement le plus original de ce sanctuaire, dit assez ce qu'il fut pendant plus de trente ans : une vraie piscine probatique où furent guéris par l'intercession de sainte Philomène et les prières du curé d'Ars toutes les infirmités.

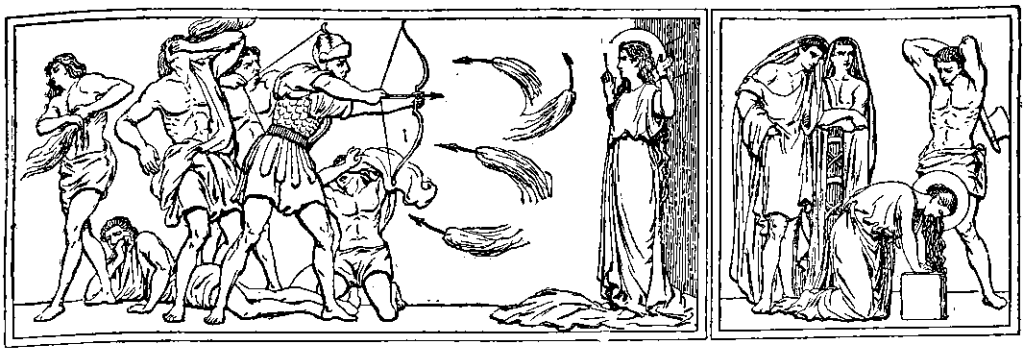
ENTENTE SECRÈTE ENTRE LES DEUX SAINTS

Pour ces cures merveilleuses, le saint curé et

---

ou la précipitation de l'ouvrier qui a procédé à la sépulture. D'autres, parmi lesquels le savant archéologue romain, Horace Marucchi, croient que ces trois fragments avec leur inscription provenaient d'une autre tombe. Cette dernière conjecture tendrait à enlever au saint corps découvert dans la catacombe de Priscille son *nom propre.* Supposons-la fondée. Peut-on en conclure que les reliques aujourd'hui honorées à Mugnano et dans d'autres lieux sous le nom de sainte Philomène ne sont pas celles d'un corps saint et d'un martyr? La fiole de sang incrustée dans la partie antérieure du *loculus*, les nombreux miracles opérés par ces ossements ne nous sont-ils pas une garantie du contraire?

Nous aimons mieux, jusqu'à plus ample preuve, respecter la tradition qu'autorisent si puissamment la foi du curé d'Ars en sainte Philomène et les paroles de l'office concédé par le Saint-Siège en l'honneur de la patronne de Mugnano.



Les traits de ses persécuteurs se retournent contre eux. Martyre de sainte Philomène.
(D'après une légende apocryphe reproduite par Borel dans les fresques de l'église d'Ars.)

sa céleste amie agissaient de concert : ils semblaient avoir conclu dès l'origine un pacte secret. Quand un malade se présenterait, le serviteur de Dieu l'adresserait à sainte Philomène, prescrirait de lui faire une neuvaine, s'unirait aux prières et renverrait à la chère petite Sainte l'honneur de la guérison. Jamais il ne permit qu'on lui attribuât le don des miracles. C'était à sainte Philomène, après Dieu, que revenait toute la gloire des prodiges obtenus : à eux seuls qu'il fallait témoigner de la reconnaissance.

Le serviteur de Dieu ne parlait de ces sortes de grâces, dont le nombre allait se multipliant, qu'avec une extrême réserve et lorsqu'il y croyait intéressé le culte de sa chère Sainte : « Mes enfants, dit-il un jour dans son catéchisme, sainte Philomène nous aime beaucoup ; cette semaine, il s'est opéré quatorze miracles par son intercession. »

En voici un dont le récit lui a échappé. Quelqu'un parlait devant lui de gens qui refusent de croire au miracle : « Mon ami, répondit-il à son interlocuteur, laissons dire les gens du monde. Notre-Seigneur ferait aujourd'hui tous les miracles qu'il a faits en Judée qu'ils n'y croiraient pas. Celui à qui tout pouvoir a été donné n'a pas encore perdu sa puissance. Par exemple, la semaine dernière, un pauvre vigneron, de l'autre côté de l'eau (1), a apporté sur ses épaules un petit garçon de douze ans, estropié des deux jambes, qui n'avait jamais marché. Ce brave homme a fait une neuvaine à sainte Philomène, et son petit a été guéri le neuvième jour ; il s'en est allé galopant devant lui. »

La clausule habituelle des récits des miracles opérés à Ars est celle-ci : « Le malade a fait une neuvaine à sainte Philomène ; le neuvième jour, il s'est levé guéri. »

Le prodige suivant met en présence le Bienheureux et sainte Philomène.

Une des directrices de la Providence se mourait d'une fièvre maligne. Les médecins annonçaient qu'elle ne passerait pas la journée. On avait récité sans que la malade s'en aperçût les prières des agonisants quand tout à coup elle ouvrit les yeux et dit : « Je suis guérie. » Le cierge des mourants brûlait encore à ses côtés : « Qu'est-ce que ce cierge ? » dit-elle vivement. Elle se lève. Le médecin arrive, ne trouve plus de fièvre et se demande s'il n'est pas le jouet d'un rêve. Un des témoins se rappelle alors que le curé d'Ars a dit la veille, à propos de la malade : « J'ai presque grondé sainte Philomène. J'ai été tenté de lui reprocher la chapelle que j'ai fait bâtir en son honneur. » A ces mots, tout s'explique ; plus personne ne s'étonne : le curé d'Ars a prié et sainte Philomène a exaucé.

Le supplice du curé d'Ars était qu'on lui rendît grâces pour quelqu'une de ces guérisons. Il aimait mieux des conversions, et parfois, dans sa simplicité, il disait : « J'ai demandé à sainte Philomène de ne pas tant s'occuper des corps et de penser aux âmes, qui ont bien plus besoin d'être guéries. »

DÉFENSE A SAINTE PHILOMÈNE DE FAIRE DES MIRACLES

Un jour, il parut très contrarié d'un miracle qui venait de s'accomplir. Une femme du peuple avait amené à Ars son enfant de huit ans estropié et n'ayant jamais marché. Plusieurs fois dans la même journée, le saint curé les avait vus, bénis et encouragés tous deux. Le soir, l'enfant dit à sa mère : « Maman, vous m'achèterez des sabots ; M. le curé m'a promis que je marcherais demain. » Soit que le Bienheureux le lui eût vraiment promis, soit que l'enfant l'eût conclu, dans sa naïve confiance, des paroles et du regard plein de bonté du curé d'Ars, les sabots furent achetés, et le lendemain, l'enfant, porté à l'église, reçut tout à coup l'usage de ses jambes et se mit à courir comme un lièvre du portail au banc de communion, sous les yeux émerveillés de l'assistance qui ne pouvait retenir des cris d'admiration. La mère, toute transportée, veut se précipiter aux pieds du curé d'Ars pour le remercier. Celui-ci allait commencer le Saint Sacrifice : il feint de ne pas apercevoir ses démonstrations de reconnaissance. Après la messe, l'heureuse mère se présente de nouveau à lui et le prie de l'aider à remercier avec elle sainte Philomène : « Sainte Philomène, dit-il de l'air le plus désappointé et sur le ton du mécontentement le plus sincère, sainte Philomène aurait bien dû guérir ce petit chez lui. » Il bénit silencieusement la mère et l'enfant, les renvoya et demeura tout triste ce jour-là.

Décidément, la « chère Sainte » avait le tort de laisser croire que le curé d'Ars était peut-être pour quelque chose dans ces sortes de prodiges. Vers la fin de sa vie, poussé à bout par les éloges et les actions de grâces qu'il recevait, il supplia sainte Philomène de l'épargner et de vouloir bien désormais « aller faire ses miracles ailleurs ». Les guérisons se firent plus rares dans l'église d'Ars : des malades venus en pèlerinage à la chapelle de sainte Philomène n'étaient guéris qu'en rentrant chez eux. Au bout de quelque temps, l'on soupçonna le mystère, et l'abbé Toccanier, le compagnon du curé d'Ars, voulut en avoir le cœur net :

(1) C'est-à-dire de l'autre rive de la Saône.

— Monsieur le curé, lui dit-il, savez-vous le bruit qui court contre vous? On dit que vous avez défendu à sainte Philomène de faire des miracles.

— C'est vrai, mon bon ami, répondit naïvement le curé. Cela faisait trop parler, cela attirait trop de monde. Je lui ai dit de convertir les âmes, mais pour les corps, de les guérir plus loin. Elle m'a bien écouté: plusieurs personnes ont commencé des neuvaines ici, elles ont guéri chez elles. Ni vu ni connu; c'est bien mieux.

LE CURÉ D'ARS GUÉRI PAR SAINTE PHILOMÈNE

La guérison du curé d'Ars lui-même peut compter parmi les œuvres les plus merveilleuses de sainte Philomène. En mai 1843, le serviteur de Dieu fut atteint d'une pneumonie grave. On put penser que les cieux allaient s'ouvrir pour lui. Déjà les hommes de l'art l'avaient condamné. « Ils étaient là trois ou quatre médecins à me regarder mourir, » racontera-t-il plus tard, dans un de ses catéchismes. Des prêtres du voisinage, le voyant si mal, avaient décidé de lui administrer d'urgence les derniers sacrements.

Comme il l'avouera dans la suite, le vénérable malade éprouva en ces jours d'agonie une profonde terreur des jugements de Dieu: il ne se sentait pas prêt à paraître devant son redoutable tribunal. Il se croyait les mains vides. L'instituteur d'Ars, son dévoué garde-malade, qui jour et nuit se tenait à son chevet, fait au procès de béatification la déposition suivante:

« Notre saint curé, se voyant réduit à la dernière extrémité, demanda une messe en l'honneur de sainte Philomène, à laquelle il s'était consacré par un vœu spécial. Avant que le Saint Sacrifice commençât, M. le curé me parut être dans l'attitude d'une personne qui s'effraye. Je remarquai en lui quelque chose d'extraordinaire, une grande anxiété, un trouble inaccoutumé. Mais, dès que le prêtre fut à l'autel, il se trouva tout à coup plus tranquille. Il me fit l'effet d'un homme qui voit quelque chose d'agréable et de rassurant. La messe était à peine finie qu'il s'écria: « Mon ami, il vient » de s'opérer en moi un grand changement..... je » suis guéri! »

» A partir de ce moment, le curé d'Ars entra en convalescence. Les forces lui revenaient rapidement ou, comme disait le saint homme, miraculeusement. »

Sa première sortie fut pour remercier sainte Philomène à son autel: il la pria longtemps avec une ferveur touchante. Il attribuait hautement à sa puissante intercession son retour à la vie.

L'on s'en souvint dix-huit ans plus tard, lorsque le saint curé affaibli, épuisé, mourant, déclara « que c'était sa pauvre fin ».

Quelques-uns comptaient encore que sainte Philomène le laisserait à cette terre:

— Monsieur le curé, lui disait-on, espérons que sainte Philomène que nous allons mettre dans nos intérêts en l'invoquant de toutes nos forces, vous guérira encore cette fois, comme elle l'a fait il y a dix-huit ans.

— Oh! sainte Philomène n'y pourra rien.

Il tardait trop aux deux saints de se voir et de se connaître au ciel.

L'ÉGLISE DE SAINTE-PHILOMÈNE A ARS

Le bienheureux Vianney emporta dans la tombe la douce conviction que sainte Philomène aurait bientôt à Ars un sanctuaire digne d'elle. Depuis longtemps, il voulait lui élever un bel autel: M. Toccanier, son vicaire, abondait dans ses vues. Fort de l'approbation et de la bénédiction du Bienheureux, il se mit à quêter de porte en porte et, en quelques heures, dans ce petit village d'Ars qui comptait tout au plus 500 âmes, il recueillit la somme relativement énorme de 1 700 francs.

Encouragé par ce magnifique résultat, le Bienheureux parlait non plus d'un autel, mais d'un sanctuaire. Il ouvrit une liste de souscription en tête de laquelle il s'inscrivit lui-même pour 1 000 francs, y ajoutant cette parole qui devait par la suite délier les cordons de tant de bourses: *Je prierai le bon Dieu pour ceux qui m'aideront à bâtir une belle église à sainte Philomène.*

Cependant, de sérieux obstacles retardèrent l'entreprise. Le gouvernement refusa d'autoriser une loterie de 50 000 francs que sollicitait l'abbé Toccanier. Dans le même temps, pour surcroît d'épreuves, voici que le serviteur de Dieu tombe mortellement atteint. Se penchant alors sur le lit où M. Vianney attend paisiblement la mort, son fidèle vicaire lui dit à l'oreille: « Mon Père, c'en est donc fait de notre belle église? » A ces mots, le curé d'Ars paraît se ranimer, son œil s'éclaire soudain d'un dernier reflet de vie: « Courage, mon ami, dit-il, courage, vous réussirez! »

L'abbé Toccanier recueillit comme un oracle du ciel cette précieuse assurance. Il se remit à l'œuvre, et, les premières difficultés vaincues, il vit enfin le succès couronner ses efforts: le gouvernement qui avait rejeté le projet d'une loterie de 50 000 francs, en autorisa une de 100 000 et le sanctuaire de sainte Philomène put s'élever sans retard.

L'architecte « comprit admirablement, écrit l'abbé Vianey dans sa *Vie du bienheureux curé d'Ars*, ce qu'imposaient les souvenirs et les espérances. Il fallait laisser debout l'humble église qui avait été témoin d'un si prodigieux apostolat et il fallait lui donner une couronne qui fût le symbole de la récompense attendue pour l'apôtre. La petite église du curé d'Ars demeura donc intacte; mais, sur son chevet, s'éleva une coupole octogonale d'un style inconnu jusque-là, romane à sa base, puis se rétrécissant avec grâce jusqu'à son faîte où se dressa une croix ornée de palmes et de lis; aux huit angles viennent s'adosser, tournées vers les pèlerins et leur présentant les instruments du martyre de sainte Philomène, de délicieuses figures d'anges, chefs-d'œuvre du sculpteur Dufraine ».

D'intéressantes fresques de Borel décorent l'intérieur de cette couronne de pierre. Redisent-elles les *Actes* vrais de la vierge martyre? Ne sont-elles pas plutôt l'expression artistique d'une poétique légende? L'on incline vers cette dernière hypothèse si l'on s'en rapporte aux leçons de l'office approuvées par l'Eglise, où l'auteur gémit de « l'obscurité qui plane sur la vie de la Sainte, sur ses actes et le genre de son martyre ».

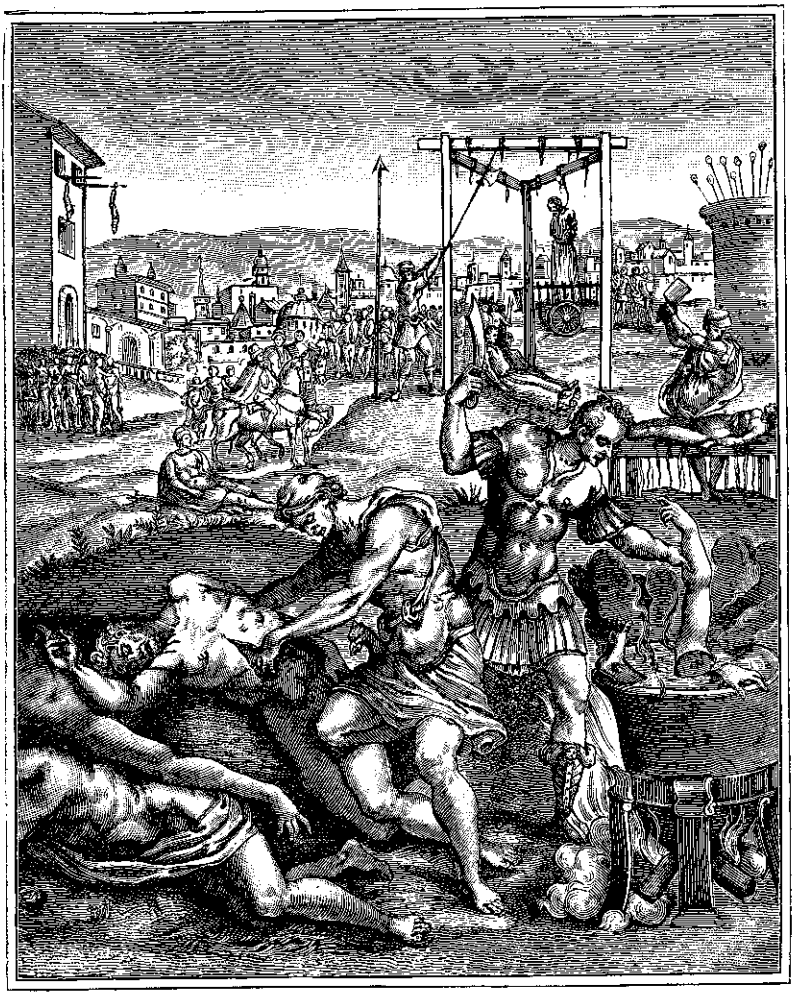
Le curé d'Ars a donc laissé sur la terre un double ex-voto de son affectueuse reconnaissance envers sainte Philomène, l'un visible: c'est le sanctuaire d'Ars; l'autre invisible et spirituel: c'est la dévotion et la confiance suscitées au cœur des fidèles envers l'aimable Sainte des catacombes.

SOURCES CONSULTÉES

Le Curé d'Ars, par l'abbé MONNIN. — *Le bienheureux curé d'Ars*, par JOSEPH VIANEY. (Collection *Les Saints.*) — *Le tombeau glorieux du curé d'Ars*, par l'abbé OLIVIER. — *Vie et miracles de sainte Philomène*, par M. J. F. B., de la Compagnie de Jésus, 1835. — *Sainte Philomène, vierge et martyre*, par la Csse A. DE CHABANNES. — *Osservazioni archeologiche sulla iscrizione di S. Filomena*, par ORAZIO MARUCCHI. Rome, 1904.

LES VÉNÉRABLES EDMOND BRINDHOLM ET CLÉMENT PHILPOT, DE CALAIS

martyrisés à Tyburn le 4 août 1540.



Le martyre, d'après une fresque du Collège anglais à Rome, reproduite en 1584 par le graveur J.-B. de Cavalleri.

Les martyrs sont traînés sur une claie, pendus, découpés en morceaux, lesquels sont plongés dans une chaudière de goudron bouillant, puis exposés sur la tour de Londres et aux portes de la ville.

(Cliché Déprez.)

LA GLOIRE DES MARTYRS EST DANS LEUR MORT

Un silence profond enveloppe la vie d'Edmond Brindholm et de Clément Philpot. Tout ce que l'on sait du premier, c'est que, né à Londres, il était en 1533 curé de Notre-Dame de Calais. Le second est moins connu encore ; l'acte d'accusation le désigne simplement comme un gentilhomme de la ville de Calais. Quelle fut leur origine, comment s'écoula leur vie, quelles étaient leurs vertus, on peut regretter que tout cela demeure un secret pour nous, mais, d'autre part, l'ombre dans laquelle s'ensevelit presque toute leur existence fait éclater avec plus de vigueur la grande lumière que projette leur fin.

Tel est, en effet, l'éblouissement des gloires du martyre, que la vie entière n'a plus au regard de l'acte héroïque qui la couronne

que l'aspect d'une préparation à cette sublime grâce. Si nous arrivions à pénétrer quelque chose des années terrestres des martyrs, le grand intérêt de cette connaissance serait de nous faire ainsi découvrir l'acheminement providentiel vers leur destinée, et la voie par laquelle Dieu les conduisait au pied du Calvaire.

Quel fut donc le concours de circonstances qui amena ces deux paisibles et saints habitants de la bonne ville de Calais à donner à Dieu le témoignage de leur sang ? Quelle fut la cause à laquelle ils jugèrent bon et nécessaire d'offrir en sacrifice l'hostie sanglante de leurs vies ? Un mot d'histoire est ici nécessaire pour nous mettre au fait de leur situation.

PREMIÈRES PERSÉCUTIONS D'HENRI VIII

Depuis près de deux siècles, Calais était sous la domination anglaise. Henri VIII était roi d'Angleterre, et les Calaisiens le connaissaient pour avoir été témoins en 1520 du spectacle unique de la magnificence royale. Aux acclamations de la foule, au bruit des bombardes et des trompes guerrières, le plus somptueux cortège qui eût jamais mis le pied sur le continent s'était organisé, puis avait disparu dans un scintillement d'or et d'acier dans la direction du « camp du drap d'or ». Henri, dans tout l'éclat de sa mâle beauté, passait pour l'un des princes les plus accomplis de son temps. On le disait très pieux, et son zèle à défendre la foi contre l'hérésie naissante de Luther devait lui valoir du Pape le beau titre de « défenseur de la foi ».

Hélas ! sept ans ne s'étaient pas écoulés, et le prince élégant et pieux entamait avec la Papauté une lutte sans merci, qui devait faire couler des flots de sang et détacher l'Angleterre de l'unité catholique. Sa femme, Catherine d'Aragon, ayant cessé de lui plaire, il prétendit exiger du Pape qu'il déclarât nul son mariage et lui permît d'épouser sa favorite, Anne de Boleyn. Tout fut mis en œuvre pour peser sur la décision du Pape, et lorsqu'on eut reconnu l'impossibilité de le tromper et de faire fléchir sa conscience, on se résolut à passer outre.

Au printemps de 1534, toute l'Angleterre, Parlement, clergé, peuple, eut à prêter le serment qui reconnaissait la validité du mariage du roi et d'Anne de Boleyn et répudiait le premier mariage comme illégitime. Le coup visait directement le Pape, le seul qui eût autorité pour juger ces causes, et qui venait précisément d'ordonner au roi de reprendre Catherine d'Aragon, sa femme légitime.

Néanmoins, la masse du clergé et du peuple était si courbée sous le joug des Tudors, la terreur qu'inspirait la colère royale était si forte, que partout le serment fut prêté. Beaucoup voulaient ne voir dans cette mesure qu'une tourmente sous laquelle il fallait courber la tête, mais qui se calmerait d'elle-même avec la passion du roi. Nombreux aussi furent ceux qui ne prêtèrent le serment qu'avec de grandes réserves.

INQUIÉTUDES ET COURAGE DES MARTYRS

Maître Brindholm, en s'acquittant avec zèle de sa charge de curé, ne laissait pas que d'être très inquiet. Il avait suivi avec angoisse toutes les phases du conflit, vu passer et repasser ambassadeurs, nonces et légats, et l'horizon lui paraissait bien sombre. Il est facile de faire son devoir et d'aimer Dieu quand tout est paisible et calme autour de nous, quand les orgues chantent dans les nefs recueillies et que se déroulent les suaves liturgies : le cœur semble s'épanouir lui-même dans la piété et dans la ferveur des prières. Mais vienne le jour de la lutte, le jour des ténèbres et de l'orage, où il faut tout abandonner pour l'amour de Dieu ; c'est alors que la vraie piété se discerne de ce qui n'est qu'une apparence ou une illusion, c'est alors qu'est passé au crible le bon grain, et heureux celui qui en ces jours difficiles demeure fidèle jusque dans la mort.

L'heure de l'épreuve allait sonner pour le curé de Notre-Dame de Calais. Les nouvelles venues d'Angleterre se faisaient de plus en plus tristes. Mis en goût par l'exemple des princes protestants d'Allemagne qui avaient rompu avec le Pape pour s'emparer des biens de l'Eglise, Henri VIII venait de se faire proclamer par l'assemblée du clergé chef suprême de l'Eglise d'Angleterre et maître de tous ses biens. Puis, soudain, éclataient comme des coups de foudre la nouvelle de la mort des Chartreux de Chatterton au gibet de Tyburn, celle de l'exécution du cardinal Fisher, la gloire de l'épiscopat anglais ; enfin on apprenait que l'aimable et saint chancelier Thomas More venait d'être décapité pour avoir refusé de reconnaître la souveraineté spirituelle du roi.

Partout les monastères étaient ruinés et leurs possessions réunies à la couronne ou distribuées aux courtisans. Des commissaires se répandaient dans tout le pays pour exiger le serment dit « de suprématie », et si les populations catholiques, exaspérées, se soulevaient en réclamant leurs moines et la liberté spirituelle, ces révoltes étaient étouffées dans le sang.

LA TRAHISON — L'ARRESTATION
LA CONDAMNATION

Sur ces entrefaites, Calais apprit avec stupeur que le curé de Notre-Dame venait d'être arrêté, en compagnie du gouverneur de la ville et d'un autre gentilhomme. Nous empruntons au successeur du vénérable martyr le récit de cette dramatique aventure :

« L'occasion d'atteindre le curé de Notre-

Dame, raconte Mgr Debout, fut fournie par un prêtre des moins édifiants, faisant partie des chapelains de lord Lisle, gouverneur de Calais. Ce prêtre, déjà convaincu de plusieurs délits, avait été néanmoins promu à cette charge par le pouvoir civil ; il s'appelait Botolf. Le pieux curé de Notre-Dame semble avoir eu pitié de ce misérable.

» Un jour, au commencement de 1540, Botolf déclara vouloir s'absenter et demanda à sir Edmond Brindholm la permission de déposer chez lui les vêtements qu'il n'emportait point. Ces vêtements ne restèrent point d'ailleurs longtemps en dépôt au presbytère.

» Mais voici que, de retour après quelques semaines, Botolf inventa une fable. Il dit avoir poussé sa route jusqu'à Rome. Il a vu le Pape, dit-il ; il s'est entretenu avec le cardinal anglais Réginald Pole, parent d Henri VIII et considéré par ce dernier comme son pire ennemi. Enfin, Botolf déclare être en mesure de faire obtenir à sir Edmond Brindholm un bénéfice dans Rome si ce dernier veut quitter Notre-Dame de Calais pour habiter la Ville Eternelle. Sir Edmond Brindholm proteste que son intention n'est pas de se rendre à Rome, mais de se retirer bientôt en Angleterre.

» Sur ces entrefaites, Botolf donne rendez-vous à Clément Philpot, gentilhomme de la suite du gouverneur de Calais, et, après des récits du même genre, ajoute qu'il a promis au cardinal Pole de livrer Calais aux Français, qu'il a pour cela cent hommes d'armes, mais qu'il a besoin pour eux d'un chef sûr. Il a jeté les yeux sur Clément Philpot lui-même pour accomplir ce rôle.

» Comment les échos de ces deux conversations arrivèrent-ils à Henri VIII ? On peut soupçonner Gregory Botolf d'avoir joué le rôle d'agent provocateur.

» Toujours est-il que sir Edmond Brindholm et Clément Philpot se trouvaient incarcérés et interrogés dès avril 1540. Puis, sans qu'on ait d'eux nul aveu reconnaissant les inventions coupables de Botolf, qui a quitté précipitamment le territoire anglais, on s'efforce de considérer l'accusation comme établie ; on y implique également le gouverneur de Calais, lord Lisle, qui est arrêté lui-même au mois de juin 1540.

» On fait ensuite passer le détroit aux trois prisonniers. Enfin, laissant en prison lord Lisle (dont l'innocence sera reconnue deux ans plus tard), on condamne à mort Edmond Brindholm et Clément Philpot, pour avoir correspondu avec le Pape et le cardinal Pole, et refusé de reconnaître la prétendue suprématie spirituelle d'Henri VIII. »

LA CAUSE DU MARTYRE
TYBURN, LIEU DES EXÉCUTIONS

Le doute n'est donc point possible sur la cause à laquelle les martyrs sacrifièrent leur vie. Au moment où toute l'Angleterre plie sous le tyran, où les évêques, les grands, le peuple acceptent cette domination d'un homme sur l'héritage de Jésus-Christ et des apôtres, eux seuls maintiennent que le Parlement est aussi incapable de décider que le Pape n'est pas le Chef de l'Eglise que de déclarer que Dieu n'est pas Dieu.

Cette époque n'avait point la notion claire de la souveraineté du Pape. Bien des causes avaient contribué à obscurcir dans les consciences ce point de la foi. Des scandales, des discussions, la séparation violente de toute une partie de l'Europe avaient affaibli le prestige de la Papauté et miné son autorité morale en beaucoup de pays. C'est pourquoi ceux qui surent reconnaître leur devoir dans la confusion générale et l'oubli universel furent d'autant plus grands, ceux qui eurent le courage de l'accomplir furent d'autant plus héroïques.

Les martyrs étaient condamnés à subir la peine des traîtres à Tyburn. On nommait ainsi, du nom d'une petite rivière, la Tyburn, un endroit assez désert, sur la route d'Oxford, à une lieue environ de Londres. La ville actuelle, en s'étendant, l'a englobé sous ses maisons et ses places ; mais le lieu du gibet est resté le but d'un pèlerinage fervent où les Anglais viennent remercier Dieu de leur avoir donné ou conservé le précieux trésor de la foi.

De temps à autre, une foule sinistrement curieuse s'y portait pour voir les bourreaux procéder à leur sanglante besogne. L'époque était peu sensible, et les raffinements de cruauté auxquels elle se complaisait nous font horreur ; mais cela ne nous laisse pas oublier que les tortures des martyrs sont leur plus beau titre de gloire et les joyaux de leur couronne.

LES QUATRE ACTES DU SUPPLICE

Ce supplice comprenait quatre actes. Le 4 août 1540, de la Tour de Londres où ils étaient captifs, Edmond Brindholm et Clément Philpot sont tout à coup violemment tirés. Des gardes les saisissent et les entraînent. A la porte de la prison, ils trouvent un autre prisonnier, qui partagera leur sort. C'est le bienheureux William Horne, le dernier survivant des Chartreux enfermés à la prison de Newgate.

On les étend tous les trois, les pieds en avant, sur une claie de bois, à laquelle de grosses cordes les assujettissent. Un cheval est attelé à cet instrument de supplice, et le long des chemins défoncés, encaissés, bosselés de pierres et troués de flaques de boue, il traîne trois heures durant son fardeau humain, qui cahote et gémit. Une escorte l'accompagne, la foule s'amasse sur le parcours, jetant les uns de la boue, les autres des fleurs à ceux qui vont mourir.

A mi-chemin, on fait une halte à Holborn.

Enfin, l'endroit maudit apparaît. Voici les bouquets d'ormes qui bordent la petite rivière, et, barrant le ciel de sa lugubre silhouette, le gibet, trois énormes poteaux disposés en triangle, que surmontent de grosses traverses. Des cordes y pendillent au gré du vent, éveillant implacablement dans l'esprit l'image des corps palpitants qui doivent y être suspendus.

Les malheureux sont arrivés, endoloris, brisés, étourdis par le long supplice de la route. Une grande foule s'est rassemblée, que les gardes essayent en vain de contenir. Les bourreaux allument un immense brasier, disposent leurs instruments sous les yeux des victimes dont le cœur frémit. On a l'air de s'ingénier pour multiplier leurs souffrances et leur faire subir plusieurs morts en une seule. Mais de quel cœur ils s'adressent à Dieu pour lui offrir ce sacrifice horrible, cette mort épouvantable qu'ils ont choisie ! Non, ils ne sont point des rebelles au roi, ils donneraient leur vie pour sa personne et pour leur pays, mais ils ne peuvent le reconnaître comme chef de l'Eglise. Car il n'y a qu'une Eglise catholique, comme l'enseigne le symbole, et pour cette foi ils remettent leurs corps entre les mains du bourreau.

Celui-ci leur passe la corde autour du cou, mais, dès les premiers symptômes de strangulation, il se hâte de couper la corde et le corps s'affaisse lourdement sur le sol. Le troisième acte du supplice commence.

On traîne le corps évanoui sur un large billot, et lorsque le martyr commence à revenir à lui, le bourreau lui ouvre le ventre, y plonge ses mains ensanglantées, en arrache les entrailles par morceaux, et finalement, d'un dernier tour de main, le cœur tout entier.

Puis les valets s'acharnent sur ces cadavres. C'est la dernière phase du supplice. Le cœur et les intestins sont jetés au feu ; on fait bouillir la tête et les membres dans une chaudière de goudron pour leur donner de la consistance, et ces restes seront cloués aux portes de la Cité ou au pont de Londres jusqu'à ce que les oiseaux de proie les aient déchiquetés et fait disparaître. Cette horrible exhibition devait glacer de terreur les malheureux qui eussent pu songer à contester au roi la suprématie spirituelle.

D'après la liste des martyrologes anglais, Edmond Brindholm était le quarantième et Clément Philpot le quarante et unième que la politique et le fanatisme d'Henri VIII faisaient mourir pour la cause de l'Eglise.

RECONNAISSANCE DE L'ÉGLISE FÊTES RELIGIEUSES

N'est-il pas juste que ceux qui ont subi sans défaillance un si horrible supplice et préféré une telle mort à l'abandon des droits et des privilèges de l'Eglise reçoivent de cette même Eglise le tribut de gloire et d'admiration qu'elle donne à ses témoins ?

De longs siècles s'écoulèrent après leur mort, tristes et sans espoir pour l'Eglise catholique. De nombreuses victimes, des prêtres, des religieux et des laïques, furent encore immolées, au cours des siècles suivants, au « triple arbre » fatal. Ce sont tous ces martyrs de la persécution que Léon XIII, en 1886, proclamait bienheureux ou vénérables, et parmi ces derniers nous saluons Edmond Brindholm et Clément Philpot.

Le gibet auquel ils furent suspendus est devenu une relique ; un couvent s'élève à Tyburn, près de l'endroit où fut versé leur sang, et l'on y prie sans cesse pour la conversion de cette Angleterre qui fut si longtemps l'île des saints et toute dévouée à la cause des Papes.

Quant à la paroisse de Calais, elle est fière d'avoir donné à la phalange des martyrs un de ses curés et l'un de ses enfants. Aussi les Vénérables y sont-ils célébrés en août 1913 par de grandes fêtes religieuses, que rehaussent la présence du cardinal archevêque de Westminster et de plusieurs évêques et la chaude éloquence de Mgr Touchet, évêque d'Orléans. Les prières nombreuses et ferventes suscitées par ces fêtes aideront au beau mouvement de retour qui travaille l'Angleterre depuis cinquante ans, et dans la mort généreuse des martyrs, tous trouveront le grand enseignement de la virilité chrétienne, du courage à confesser la foi, serait-on seul en face du reniement universel, et l'exemple de l'amour profond de l'unité de l'Eglise et de son royaume spirituel confié au seul Chef à qui il a été dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.*

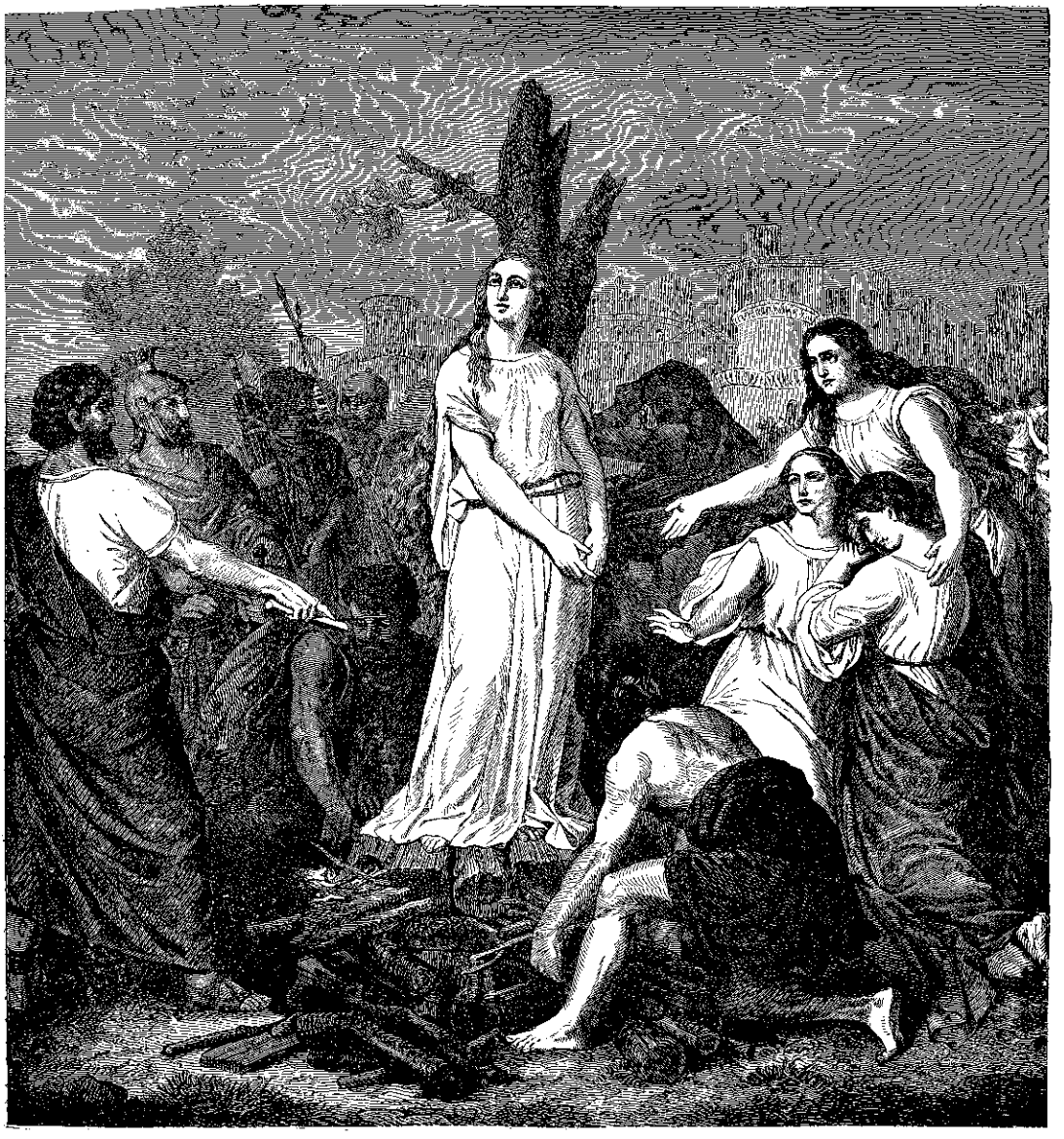
SOURCES CONSULTÉES

Actes pour la cause de béatification. — Mgr DEBOUT, article paru dans le *Messager de Notre-Dame de Calais,* mars 1913.

SAINTE AFRA D'AUGSBOURG ET SES COMPAGNES

PÉNITENTES ET MARTYRES

Fête le 5 août.



Le martyre de sainte Afra et de ses compagnes.

L'histoire de sainte Afra et de ses compagnes est un touchant exemple de la miséricorde de Dieu, et de la manière dont la religion catholique peut relever et guérir de pauvres âmes tombées, et même les conduire ensuite à une vertu héroïque.

L'ANTRE DE SATAN

Afra, née dans une famille païenne et élevée dans l'idolâtrie, honorait les dieux du paganisme, c'est-à-dire les démons, par un culte digne d'eux. Sorte de prêtresse de Vénus, elle ne se contenta

pas de se plonger seule dans l'abîme, elle fit de sa demeure une maison de péché. Elle avait entendu parler des chrétiens que l'on persécutait alors par ordre de Dioclétien, mais elle ignorait leur doctrine; elle savait seulement que leur morale était très pure et que le culte de Vénus leur était en horreur.

Or, un soir, un saint évêque nommé Narcisse, fuyant les persécuteurs envoyés pour l'arrêter, arrivait à Augsbourg, accompagné du diacre Félix. Il entra dans la maison d'Afra, sans se douter qu'il posait le pied dans un gîte de démons et demanda humblement l'hospitalité. La Providence le permettait ainsi pour le salut des pauvres âmes qui habitaient cette demeure.

LES BREBIS ÉGARÉES

Afra, en qualité de maîtresse de la maison, reçoit les étrangers et leur prépare à souper. Elle est d'abord très surprise de la réserve pleine de gravité de leurs regards, de la singulière modestie de leur tenue et de leur langage. Telles n'étaient point les allures de ses hôtes ordinaires. Son étonnement redoubla quand, au moment de se mettre à table, elle voit le plus âgé se lever, faire le signe de la croix et commencer diverses prières qu'il récite alternativement avec son compagnon. Jamais elle n'avait vu rien de semblable: ces prières étaient pour elles des formules inconnues. Elle se hasarde à interroger les étrangers. « Qui êtes-vous? dit-elle à Narcisse. — Je suis un pontife des chrétiens, » répond l'évêque, bravant la crainte de se compromettre. A ce nom de chrétiens, Afra, honteuse et tremblante, se jette aux pieds de l'évêque : « Seigneur, dit-elle, éloignez-vous de cette maison, je ne suis pas digne de vous y donner l'hospitalité, il n'y a pas dans cette ville de femme plus souillée que moi. — Notre-Seigneur n'a pas craint l'approche d'une pécheresse, reprit l'évêque avec une bonté paternelle, car rien ne pouvait ternir l'éclat de sa sainteté, et c'est lui qui a expié toutes les souillures et qui peut purifier toutes les âmes. Ainsi les rayons du soleil ne se salissent point quand ils rencontrent la boue des chemins, et ils la font disparaître. Vous donc, ma pauvre fille, recevez la lumière de la vie, la lumière de la foi, vos péchés seront effacés et mon entrée dans cette demeure sera pour vous la source d'une joie éternelle. — Hé quoi! répondit Afra, une personne qui a commis plus de péchés qu'elle n'a de cheveux sur la tête, comment pourrait-elle jamais les voir effacés? — Croyez en Jésus-Christ, dit l'évêque, recevez le baptême et vous serez sauvée. »

Cette pauvre femme croyait rêver. Dans sa joie, elle appelle ses trois jeunes esclaves, compagnes de ses infamies, Digna, Eunomia et Eutropia : « Cet homme qui est entré chez nous, leur dit-elle, est un évêque des chrétiens, il m'a dit que si je crois en leur doctrine et reçois leur baptême, je serai purifiée de toutes mes fautes. Que vous en semble? — Vous êtes notre maîtresse, répondent les trois esclaves, ce que vous ferez nous l'imiterons, nous vous avons suivie dans la souillure, pourquoi ne vous suivrions-nous pas dans la purification? »

Les deux chrétiens les invitèrent à invoquer avec eux le Dieu véritable, car c'est par la prière que s'obtiennent les grâces d'illumination et de conversion. La nuit entière se passa en supplications et en psalmodies saintes.

Au lever du soleil, comme les deux fugitifs continuaient à offrir à Dieu dans l'intérieur de la maison ce sacrifice de louanges, des satellites du juge se présentèrent à la porte et demandèrent Afra : « Où sont, dirent-ils, ces hommes qui sont venus chez toi, la nuit dernière? — C'étaient de ces gens que j'attire ici, répondit-elle, et ils sont au sacrifice. » Les soldats crurent qu'ils s'étaient rendus dans quelque temple des idoles et ils se retirèrent. L'un d'eux, toutefois, insista. « Ces hommes étaient des chrétiens, car, dans leurs prières, on les voyait marquer leur front du signe de la croix. — Hé quoi! dit la courtisane, a-t-on jamais vu des chrétiens entrer ici? il n'y a que mes pareils qui viennent à moi. » Le soldat païen jugea que la remarque était juste et s'en alla.

Afra fit cacher soigneusement les fugitifs, courut à la maison de sa mère Hilaria, et lui dit : « Un évêque des chrétiens est venu chez moi, ignorant où il entrait. Toute la nuit, il a prié son Dieu en levant les mains au ciel, et il nous a fait prier avec lui. Vers le chant du coq, la lumière s'éteignit, je me précipitai pour la rallumer, mais sans y réussir : « Ne cherchez pas la lumière qui peut s'éteindre, me dit le compagnon de l'évêque, vous allez voir une lumière qui ne s'éteint pas. Et j'entendis l'évêque qui priait ainsi : « O ma lumière! venez des cieux, montrez-nous votre face et nous serons sauvés. » Soudain, la salle fut éclairée comme par un éclair d'orage, et cette lumière dura jusqu'à l'aurore; puis l'évêque termina sa prière en disant : *Amen!* et la lueur disparut peu à peu à mesure que le jour grandissait. Alors je dis au vénérable pontife : « Seigneur, vous vous êtes fait une grande injure en venant loger chez moi, car je suis une grande pécheresse. — Je suis venu où Dieu m'a conduit, répondit-il. »

» Dès ce matin, des soldats chargés d'arrêter les chrétiens pour les faire mourir, sont venus prendre des informations sur ces étrangers. J'ai caché mes deux hôtes avec soin, mais je crains qu'on vienne faire des perquisitions nouvelles. Si vous me le permettez, cette nuit je les conduirai chez vous. L'évêque m'a assuré, en effet, que si je me faisais chrétienne, le baptême me rendrait mon innocence.

« Oh! puisse le Dieu des chrétiens me faire cette grâce de retrouver aussi mon innocence, répondit Hilaria. Fais ce que tu dis, ma fille, et si l'évêque n'ose venir, supplie-le de ne pas refuser. »

Dès que la nuit fut venue, Afra pria donc Narcisse de se rendre à la maison de sa mère, changement que l'évêque accepta avec bonheur. Dès qu'il fut entré, Hilaria se précipita à ses pieds, et, les tenant étroitement embrassés, elle disait : « Je vous en supplie, Seigneur, faites que je sois purifiée de mes péchés. — Bienheureuse est votre foi, dit Narcisse avec une grande joie, avant d'avoir entendu la parole de Dieu, vous y croyez alors que d'autres y résistent après l'avoir connue. Je vois que vous êtes apte à recevoir la vérité; préparez-vous donc dès maintenant dans le jeûne et la prière. Vous continuerez ainsi pendant sept jours; le huitième jour, je vous baptiserai et votre âme se trouvera pure et innocente comme l'âme d'un enfant. »

UN DÉMON DEVANT UN ÉVÊQUE

« Si vous le permettez, reprit Hilaria, je vous dirai quel a été jusqu'ici notre culte, vous nous apprendrez ce que nous devons croire. — Dites, répondit Narcisse. — Mes parents étaient de l'île de Chypre, ils sont venus dans cette ville pour le service du culte de Vénus. C'est à ce culte que j'ai voué ma fille, pour m'attirer les faveurs

de cette puissante déesse. Or, les ministres de nos dieux assurent que plus les infamies sont nombreuses, plus la déesse est contente et se montre favorable. Voilà les motifs du métier d'Afra. »

Tel était ce culte des païens, dont le sang des martyrs chrétiens a purifié l'Europe.

En entendant ce récit, l'évêque éclata en sanglots et dit au diacre : « Levons-nous, mon frère, et pleurons sur une religion pareille. Prions le Seigneur de faire surabonder la grâce où l'iniquité abondait. »

Comme ils priaient tous deux avec beaucoup de larmes, un affreux nègre difforme, tout couvert d'une horrible lèpre et d'ulcères infects, apparut dans la chambre. « Evêque Narcisse, dit le démon en rugissant, qu'as-tu à faire ici, chez mes servantes, qui m'ont toujours été fidèles. A ton Dieu les âmes saintes, les corps purs, les sacrifices immaculés, mais tout ce que le vice a flétri est à moi. Que viens-tu chercher où ton Dieu n'a rien et où tout m'appartient?

— Esprit immonde, dit saint Narcisse, je t'ordonne, au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, de répondre aux questions que je vais te faire. Dis-moi, maudit, connais-tu Jésus-Christ, mon Dieu et mon maître, Jésus de Nazareth, né d'une vierge, baptisé, tenté dans le désert après son jeûne, trahi, arrêté, conspué, couronné d'épines, crucifié, mort, enseveli et ressuscité le troisième jour?

— Oui, je le connais, et je sais tout cela, murmura le démon frémissant, mais que je voudrais ne l'avoir jamais connu! Quand votre Jésus de Nazareth fut attaché à la croix, notre prince fut obligé de s'enfuir de devant sa face, et ceux qui ressuscitèrent alors purent le voir emprisonné dans des chaînes de feu par la puissance du Crucifié.

— Comment s'appelle votre prince? — Il s'appelle Satan.

— Mais quel mal avait donc fait Jésus-Christ pour être crucifié? — Il n'avait jamais fait de péché. — S'il n'avait jamais fait de péché, pourquoi tant de tourments? — Ce n'était pas pour ses péchés qu'il souffrait, mais pour ceux des autres hommes.

— Esprit immonde, tu seras condamné par tes propres paroles. Puisque tu sais que c'est pour les péchés des autres et non pour les siens que Jésus-Christ a souffert et qu'il est mort, retire-toi de ces femmes. Car c'est pour elles aussi qu'il a souffert, pour elles qui ont aujourd'hui recours à sa foi et à sa grâce. — Ta loi te défend de prendre le bien d'autrui, rugit le démon. Puisque tu veux être si juste et si saint, pourquoi me voler ce qui m'appartient? Pourquoi me ravir des âmes que je me suis conquises depuis si longtemps et qui m'ont même servi à en conquérir beaucoup d'autres?

— Voleur et brigand à jamais damné, reprit l'évêque avec force, ces âmes appartiennent à Dieu qui les a créées, tu les lui avais volées et je veux les lui rendre. — Alors pourquoi ne me rends-tu pas au Créateur? est-ce que je ne suis pas sa créature, moi aussi? — Jésus-Christ a souffert pour les péchés des hommes, comme tu viens de l'avouer toi-même tout à l'heure, il n'a pas souffert pour les péchés des démons. Va-t'en rejoindre ton prince que Jésus-Christ a vaincu.

— Permets-moi, dit le démon, de rester encore ici cette nuit. — Reste si tu peux. — Je le pourrai si tu t'abstiens de prier. — Esprit à jamais maudit, je prierai toute cette nuit, et tous ceux qui sont ici prieront avec moi, à genoux, le Dieu tout-puissant, pour obtenir le pardon de leurs péchés. » Alors le démon poussa un hurlement épouvantable et disparut.

Hilaria, Afra et ses compagnes, toutes tremblantes d'effroi à la suite de cette scène, pleuraient et priaient, prosternées à terre, suppliant le Seigneur de les secourir. Le saint évêque les fortifia grandement de ses instructions et de ses conseils, et ne voulut prendre aucune nourriture ce soir-là, le diacre Félix s'en abstint également et ils persévérèrent toute cette nuit dans le jeûne et la récitation des psaumes, pour obtenir un triomphe définitif sur l'ennemi des âmes.

JOIE DES ANGES

Le saint évêque Narcisse resta longtemps à Augsbourg. Beaucoup de païens venaient secrètement le trouver dans la maison d'Hilaria, évitant d'éveiller l'attention des persécuteurs, et il les instruisait de la religion chrétienne. Hilaria, sa fille, et ses esclaves, Digna, Eunomia et Eutropia, toute leur parenté et beaucoup d'autres personnes reçurent le baptême. La maison d'Hilaria fut consacrée au culte chrétien sous le nom du Sauveur et de sa sainte Mère. C'est là que les fidèles se réunissaient. Narcisse conféra le sacerdoce et même, paraît-il, l'épiscopat à Denis, oncle d'Afra, homme digne de cette confiance et de cet honneur, qui continua l'œuvre des conversions et reçut plus tard la couronne du martyre. En attendant, après neuf mois de séjour, ayant bien réglé tout ce qui concernait cette chrétienté, Narcisse repartit avec Félix pour l'Espagne où le martyre les attendait à Girone. L'Eglise célèbre leur mémoire le 18 mars.

COMBAT, HUMILITÉ ET HÉROIQUE CONSTANCE

Cependant, la persécution de Dioclétien, la plus sanglante de toutes, continuait à sévir. Les magistrats qui avaient couvert de leur protection Afra pécheresse, firent arrêter Afra devenue vertueuse par la foi en Jésus-Christ. Telle était cette civilisation païenne dont le christianisme nous a délivrés.

Sainte Afra est amenée devant le juge Gaius. Ses réponses respirent une humilité profonde unie à une douce confiance dans les mérites et la bonté de notre divin Sauveur.

Gaius. — Dites-moi, Afra, qu'avez-vous donc eu pour abandonner le culte de la grande déesse Vénus et embrasser une superstition nouvelle ? Sacrifiez aux dieux, où je serai obligé de vous faire mourir dans les tourments. Ne vous est-il pas préférable de vivre estimée des hommes que de périr ignominieusement ?

Afra. — N'ai-je donc pas déjà assez commis de péchés, alors que je n'avais pas le bonheur de connaître Dieu ? Jamais je ne ferai ce que vous m'ordonnez.

Gaius. — Allez au Capitole et sacrifiez.

Afra. — Mon Capitole est Jésus-Christ; je l'ai sans cesse devant les yeux et je lui demande chaque jour pardon de mes iniquités. Indigne de lui offrir un sacrifice immaculé, je veux du moins m'offrir moi-même en sacrifice bien que pécheresse, heureuse que mon corps expie dans les supplices les fautes dont il a été l'instrument.

Gaius. — Je sais la vie que vous avez menée, et cela vous met bien loin de la religion chrétienne.

Afra. — Mon Seigneur Jésus-Christ a dit qu'il était descendu du ciel pour appeler les pécheurs; il a bien voulu manger avec les pécheurs et les

publicains pour que personne ne désespérât de sa miséricorde, il a pardonné à la pécheresse repentante qui arrosait ses pieds de larmes, il a sauvé la vie à une autre, à condition qu'elle ne pécherait plus. Pourquoi n'obtiendrais-je pas à mon tour de sa bonté le pardon de mes péchés?

Gaius. — Retournez comme autrefois au culte de Vénus, afin que cette déesse continue à vous faire gagner beaucoup d'argent.

Afra. — Je ne veux plus jamais d'un argent abominable, prix du péché; ma conscience ne me permet plus un pareil gain. Tout ce que j'avais ainsi gagné, je l'ai distribué aux pauvres pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ. Quelques-uns de ces pauvres étant du nombre de mes frères les chrétiens, ne voulaient pas recevoir ces aumônes, mais je les ai suppliés de ne pas les refuser et de prier pour moi. Me voilà bien éloignée de ce que vous me proposez.

Gaius. — Le Christ ne vous juge pas digne d'être sa servante. C'est bien peine perdue pour vous de le servir, puisqu'il ne consentira jamais à vous regarder comme sienne. Une femme de mauvaise vie ne saurait être une chrétienne. (Ce témoignage, rendu par un magistrat païen et persécuteur, à la sainteté, et à la pureté de la morale chrétienne, est remarquable.)

Afra. — Hélas ! il n'est que trop vrai que par moi-même, je ne mérite par le beau nom de chrétienne; mais la miséricorde de Dieu me jugeant selon sa bonté, et non suivant mes mérites, a bien voulu m'admettre à l'honneur de porter ce nom.

Gaius. — Et comment savez-vous qu'il vous accorde cela ?

Afra. — J'en ai la preuve à ce moment même, en me voyant appelée à l'honneur de confesser publiquement son nom et à la grâce d'expier mes pèchés par le martyre.

Gaius. — Ce ne sont là que des rêveries de vieilles femmes; sacrifiez au dieux qui vous conserveront la vie.

Afra. — Ma vie, c'est Jésus-Christ, lui qui, du haut de la croix, a promis le paradis au bon larron, quand celui-ci confessait sa divinité.

Gaius. — Assez de vains discours, sacrifiez aux dieux ou je vous fais battre de verges en présence de tous les individus que vous aimiez.

Afra. —Il n'y a qu'une chose qui me fasse honte, ce sont mes péchés.

Gaius. — C'est une honte pour moi de discuter si longtemps avec vous. Sacrifiez ou allez mourir.

Afra. — C'est là l'objet de mes plus ardents désirs. Puissé-je, par le martyre, mériter d'arriver à l'éternel repos.

Gaius. — Sacrifiez, vous dis-je, ou je vous fais torturer et brûler toute vivante.

Afra. — Que mon corps, instrument de péché, soit soumis aux supplices qu'il a mérités, mais je ne consentirai jamais que mon âme soit souillée par les sacrifices des démons.

Alors, le juge impie prononça la sentence en ces termes :« Nous ordonnons qu'Afra, courtisane publique, qui s'est avouée chrétienne et qui a refusé de prendre aucune part au culte des dieux, soit brûlée vive. »

Des soldats s'emparèrent aussitôt de la courageuse martyre, la conduisirent dans une île du Lech, rivière qui coule près de là, et l'attachèrent à un poteau. Pendant qu'on entassait auprès d'elle un monceau de sarments, Afra, levant les yeux au ciel, priait ainsi: «Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu tout-puissant, qui n'êtes pas venu appeler les justes mais les pécheurs, dont les promesses sont véritables et certaines, vous qui avez dit qu'en n'importe quel moment où un pécheur repentant reviendrait à vous, vous oublieriez ses péchés, recevez l'expiation de mon martyre et, par ce feu temporel préparé à mon corps, délivrez-moi du feu éternel qui brûlera à la fois les corps et les âmes.

Les bourreaux mirent le feu au bûcher, et, au milieu des pétillements de la flamme qui s'élançait autour d'elle, on entendait la voix de la généreuse martyre continuant sa prière : « Seigneur Jésus, disait-elle avec amour, je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir comme une victime immolée à la gloire de votre nom. A vous, ô mon Dieu, qui seul vous êtes offert sur la croix pour le monde entier, à vous, le Juste offert pour les injustes, le Très Bon offert pour les méchants, le Béni offert pour les maudits, le Très Doux offert pour les violents et les amers, le Saint offert pour tous les pécheurs, à vous je m'offre moi-même en sacrifice, vous qui régnez avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. »

La voix s'éteignit, Afra avait cessé de vivre ici-bas, et son âme héroïque était allée reposer éternellement au sein du Dieu des miséricordes.

LE CULTE DES RELIQUES — QUATRE MARTYRES BRULÉES VIVES

Cependant, ses anciennes esclaves, devenues ses sœurs dans la foi chrétienne, Digna, Eunomia et Eutropia, debout sur la rive, assistaient à ce spectacle. Elles prièrent les bourreaux de les transporter dans leur barque jusqu'au lieu où leur maîtresse venait d'expirer. Les soldats y consentirent, et elles trouvèrent le corps de la sainte complètement intact.

Le soir, Hilaria, sa mère, vint à son tour, accompagnée de plusieurs prêtres chrétiens. Avec eux, elle prit le corps de la martyre et alla lui donner la sépulture dans le tombeau qu'elle avait fait élever pour sa famille près de la route, à deux milles d'Augsbourg.

Quelque temps, après on vint annoncer à Gaius que des femmes chrétiennes et des prêtres de leur religion se réunissaient pour prier et faire des solennités religieuses dans le petit édifice qui surmontait le tombeau d'Afra. Gaius manda une escouade de soldats. « Allez dire à ces femmes que je leur ordonne de sacrifier aux dieux; si elles obéissent, amenez-les moi avec honneur pour que je les comble de présents; si elles refusent, brûlez-les. » Les satellites arrivent au tombeau de la martyre et y trouvent en prière Hilaria, Digna, Eunomia et Eutropia. Ils leur signifient l'ordre du magistrat; ils emploient d'abord la douceur et les conseils, puis il les menace du dernier supplice; les quatre chrétiennes sont inébranlables à déclarer qu'elles n'iront point adorer les idoles ni leur offrir des sacrifices, et qu'elles mourront à l'exemple d'Afra plutôt que de renoncer à Jésus-Christ. Alors, les soldats de Gaius, voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir, remplissent de sarments, de foin et de broussailles sèche, la petite chapelle de sainte Afra où elles se trouvaient, ils y mettent le feu et en ferment la porte. Les saintes femmes ne tardèrent pas à expirer au milieu des flammes et de la fumée; ainsi toutes ces âmes repentantes, purifiées d'abord par les eaux du baptême, puis ornées de la glorieuse couronne du martyre, montèrent au ciel, auprès de Jésus-Christ leur Sauveur miséricordieux, qui règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

DÉDICACE DE NOTRE-DAME DES NEIGES

Fête le 5 août.

UNE CÉLESTE HÉRITIÈRE

Vers le milieu du IVe siècle, sous le pontificat du pape saint Libère, vivait à Rome un riche et pieux patricien, nommé Jean. Son épouse l'égalait en vertu comme en noblesse. Ils n'avaient point d'enfants et cette privation leur était très pénible; cependant, ils la supportaient avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu. Se voyant avancer en âge, et n'espérant plus d'héritier, ils résolurent, d'un commun accord, d'instituer la Sainte Vierge héritière universelle de tous leurs biens.

Ils s'y engagèrent par vœu, et alors, ils redoublèrent d'ardeur dans la prière et les bonnes œuvres, pour savoir quel emploi de leur fortune plairait davantage à la Reine du ciel. Or, aux premiers jours du mois d'août, époque des grandes chaleurs à Rome, la Sainte Vierge apparut simultanément en songe aux deux époux: « Le désir de mon Fils et le mien, leur dit-elle, est que vous employiez votre fortune à bâtir une église sur le lieu du mont Esquilin que vous verrez demain couvert de neige. »

On sait que le mont Esquilin est l'une des sept collines de Rome.

Antique image de la Vierge Marie, vénérée dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure et attribuée à l'évangéliste saint Luc.

A leur réveil, les deux patriciens se communiquèrent leurs songes, et, émerveillés de leur concordance, ils allèrent soumettre leur projet au Pape. Or, celui-ci avait reçu en songe, cette même nuit, un ordre semblable.

Après avoir rendu grâces à Dieu et à la Vierge sainte, Libère réunit le clergé et le peuple et l'on se rendit en procession sur le mont Esquilin. Alors on vit, avec admiration, sous un beau soleil d'été, un espace couvert d'une neige immaculée, qui marquait l'emplacement de la future église.

LA BASILIQUE DE SAINTE-MARIE-MAJEURE LA VIERGE DE SAINT LUC

Les travaux commencèrent aussitôt; une magnifique basilique fut élevée à la gloire de Jésus-Christ et en l'honneur de Marie sa Mère.

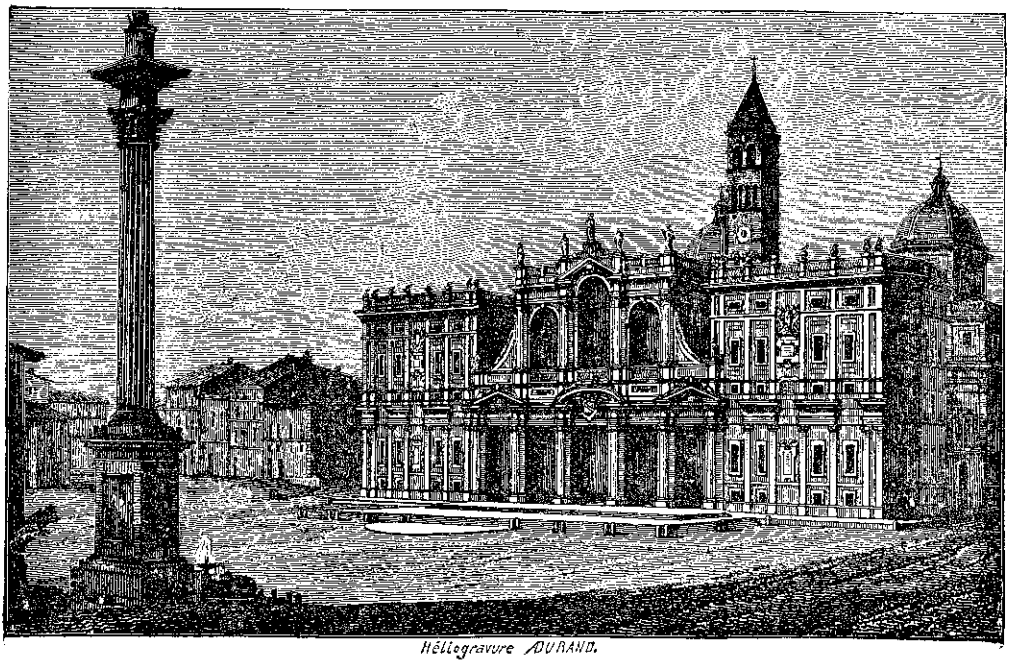
Le pape Libère en fit la dédicace solennelle, le 5 août, au jour anniversaire de l'apparition.

Appelée d'abord basilique *Libérienne*, puis *Sainte-Marie ad præsepe* (Notre-Dame *de la Crèche*), parce qu'on y vénère le bois de la crèche où reposa Jésus à Bethléem, cette église est plus connue encore sous le nom de *Sainte-Marie-Majeure*, parce que c'est la plus grande des églises construites à Rome en l'honneur de Marie. C'est l'une des quatre principales basiliques de la Ville éternelle; la piété des siècles en a décoré l'intérieur avec une admirable splendeur et une étonnante richesse.

Dans la chapelle du transept, à gauche (la chapelle Borghèse), se trouve une très ancienne image de la Sainte Vierge, objet d'une grande vénération; c'est l'une de celles que la tradition attribue au pinceau de l'évangéliste saint Luc.

Dans cette même basilique reposent les restes de saint Jérôme et de saint Pie V.

Par la fête de Notre-Dame des Neiges, l'Eglise ne célèbre pas seulement l'anniversaire de la dédicace de la basilique de Sainte-Marie-Majeure, elle veut aussi honorer la pureté immaculée de la Mère de Dieu, qui surpasse la blancheur de la neige la plus éclatante et la plus pure.



Héliogravure AUBRAND.

La grande basilique de Sainte-Marie-Majeure, à Rome.

A gauche, une magnifique colonne, débris d'un monument païen, porte dans les airs une statue de Marie, érigée par le pape Paul V, en 1631.

SAINT VENANCE, ÉVÊQUE DE VIVIERS

Fête le 5 août.

SAINT AVIT ET LE ROI SIGISMOND — LA PIÉTÉ D'UN JEUNE PRINCE

Il est difficile de préciser exactement l'année où naquit Venance que l'Eglise de Viviers compte parmi ses plus saints et ses plus glorieux pontifes. Son origine même est entourée d'une certaine obscurité, sur laquelle l'histoire n'a pas complètement fait la lumière.

Des témoignages autorisés permettent cependant d'affirmer que Venance était fils de Sigismond, roi des Burgondes; et qu'il naquit vers l'an 494.

Au moment de sa naissance, son père et sa mère étaient encore plongés dans les erreurs de l'arianisme. Mais saint Avit gouvernait l'Eglise de Vienne. Subjugué par l'éclat de sa sainteté, autant que par la lumière de sa parole et la force de ses raisonnements, Sigismond abjure l'hérésie arienne et devient un propagateur aussi hardi que zélé de la foi catholique.

Son fils, Venance, eut le rare bonheur de puiser dans les leçons de l'illustre évêque de Vienne, les principes de la vraie foi et les maximes de la piété chrétienne. Avec un maître si habile et si pieux, le jeune homme fit de rapides progrès dans la science et dans la vertu.

Déjà, on admirait son ardent amour pour Dieu et son profond mépris pour les plaisirs et les vanités du monde. L'occasion se présenta bientôt d'en donner une preuve éclatante. Quelqu'un ayant prononcé devant lui ces paroles de l'Évangile : « *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi* », Venance les prend au pied de la lettre. Il quitte sur-le-champ le palais du roi son père, renonce aux honneurs et aux espérances du trône pour réaliser cette autre parole, qui est le sommet de la perfection : « *Venez, suivez-moi.* » Désormais toute son ambition en ce monde sera de marcher à la suite de Jésus-Christ, pauvre et humilié.

Un très ancien document suppose que Venance embrassa la vie religieuse dans un monastère, situé non loin de Viviers, sur une montagne, dont le pied se baignait dans le Rhône. Si ce témoignage n'a pas tous les caractères d'une certitude absolue, on ne peut nier que Venance, en quittant sa famille, ne se soit enseveli dans une profonde solitude, loin de tous les bruits du monde, pour s'adonner tout entier à la contem-

plation des choses divines et à toutes les pratiques de la plus austère pénitence.

Mais Dieu avait d'autres vues sur l'humble solitaire. Le bruit de sa sainteté se répandit bientôt dans les pays voisins.

LE DIACRE DE VIENNE

Saint Avit apprit avec bonheur les progrès de son jeune disciple, et, voulant utiliser pour la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise et le salut des âmes, les heureuses dispositions, les remarquables talents que la renommée lui attribuait, il se l'attacha par les liens de la cléricature.

Convaincu bientôt par lui-même que Venance n'était pas au-dessous de sa réputation, le grand évêque lui donna toute sa confiance, toute son affection, et bientôt, malgré sa jeunesse (car le prince n'avait guère plus de vingt ans), il l'éleva aux actives fonctions du diaconat.

Une preuve éclatante de la haute estime où il le tenait fut la mission délicate qu'il lui confia peu de temps après. L'illustre pontife de Vienne écrivait au pape Hormisdas, au sujet des menées hérétiques des Grecs, en Orient. Il chargea Venance de porter sa lettre et lui donna le prêtre Alexis, pour compagnon de voyage.

Quel accueil magnifique ne dut pas recevoir, dans la Ville éternelle, ce jeune prince burgonde, qu'avait précédé la renommée de ses vertus et de ses talents; dont le père, Sigismond, récemment converti au catholicisme, était venu si pieusement vénérer les tombeaux des apôtres, et demander avec humilité les bénédictions et les conseils de saint Symmaque, prédécesseur immédiat de saint Hormisdas.

Mais Venance fut moins sensible à tous ces honneurs qu'au bonheur de voir de près le successeur de Pierre, le vicaire et le représentant de Jésus-Christ sur la terre, de visiter ces lieux bénis, centre de la religion chrétienne. Sa foi se fortifia au contact de la pierre inébranlable qui supporte l'Eglise; son amour et son dévouement pour cette divine Epouse du Christ y puisèrent une ardeur plus vive, un zèle plus brûlant.

Aussi, quand il revint dans les Gaules, porteur de la lettre que le Pontife de Rome lui avait remise, le 13 février 517, pour l'évêque de Vienne, Venance était jugé digne de devenir à son tour une des colonnes de l'Eglise.

SAINT VENANCE ÉVÊQUE — SITUATION DES GAULES — CONCILE D'ÉPAONE

L'année même de son retour de Rome, la mort de saint Valère laissa vacant le siège de Viviers, ou d'Alba-Augusta, ville autrefois considérable, bâtie sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le village d'Aps, dans le département de l'Ardèche.

Le clergé et le peuple de Viviers choisirent d'une voix unanime le vertueux diacre de Vienne pour succéder au pontife qu'ils venaient de perdre.

Heureux temps où les électeurs nommaient des saints pour succéder à des saints dans les redoutables fonctions de l'épiscopat.

L'Eglise des Gaules traversait alors une crise terrible. C'était l'époque de l'enfantement des nations barbares à la foi catholique.

Les aigles romaines avaient de nouveau franchi les monts, honteusement chassées de notre sol par les hordes barbares, destinées à être les nations de l'avenir. Quelle science, quelle sainteté, quel courage indomptable il fallut aux évêques de ce temps pour façonner leurs âmes sauvages, adoucir leurs mœurs farouches, dissiper les ténèbres de leurs erreurs et de leur ignorance, implanter la foi dans leurs cœurs! Œuvre gigantesque, qui ne fut pas au-dessus du noble courage des Avit de Vienne, des Viventiole de Lyon, des Rémi de Reims, des Césaire d'Arles, des Apollinaire de Valence. Dans cette pléiade d'astres bienfaisants, qui brillèrent alors dans le ciel de l'Eglise de France, Venance de Viviers eut une place glorieuse.

Un des premiers actes du nouvel évêque fut d'assister au Concile d'Epaone, qui se tint le 6 septembre 517. Les érudits ont beaucoup discuté sur la situation géographique de la ville d'Epaone, que plusieurs identifient avec le village de Saint-Romain-d'Albon (Drôme), d'autres avec le bourg d'Yenne, près de Chambéry.

Voici quelques détails de la lettre de convocation adressée par saint Avit et saint Viventiole, à tous les évêques de la Burgondie. « Il y a longtemps que nos tristes occupations nous ont fait interrompre une pratique que nos pères ont instituée avec beaucoup de sagesse : C'est la tenue fréquente des Conciles et des assemblées ecclésiastiques. L'Eglise de Vienne vous supplie donc par ma bouche, de rétablir une pratique si salutaire, abandonnée depuis trop longtemps... Notre ministère nous oblige à confirmer les anciennes règles et à en ajouter de nouvelles. »

Le Concile se tint donc au temps et au lieu indiqués, sous la présidence du célèbre métropolitain de Vienne. Il y eut vingt-quatre évêques et dura dix jours. Venance eut l'occasion d'y montrer toute sa science et tout son zèle pour la réforme des mœurs publiques. Il concourut à la rédaction de quarante canons de discipline, monument précieux de la vigilance et du savoir des pères du Concile.

Dans la souscription exacte du Concile, nous trouvons celle de notre Saint, comme évêque d'*Alba-Augusta*.

Alba avait été détruite par les Vandales, quelques années auparavant, sous l'épiscopat de saint Auxonnius, et les évêques avaient fixé leur résidence à Viviers. Mais, par respect et attachement à leur siège primitif, ils continuaient de s'intituler évêques d'Alba.

ZÈLE DE SAINT VENANCE POUR L'INSTRUCTION DE SON PEUPLE ET POUR LA GLOIRE DE LA MAISON DE DIEU

Le Concile terminé, saint Venance se consacra tout entier à l'accomplissement de sa charge pastorale. S'appliquant à lui-même le précepte de saint Paul à son disciple Timothée, il s'efforçait, par la prédication de l'Evangile, de répandre autour de lui la lumière de la foi et la connaissance de Jésus-Christ. C'était surtout par des homélies simples et familières qu'il nourrissait du pain de la parole divine les ouailles que Dieu lui avait confiées.

L'hérésie arienne trouva dans notre Saint un adversaire redoutable; mais, à l'exemple de son auguste Père, il tenait plus à toucher et à convertir, qu'à réfuter et à confondre les hérétiques de son diocèse.

Le Concile d'Epaone avait ordonné une série de règlements pleins de sagesse, dans le but de rétablir et de rendre plus florissante la discipline ecclésiastique, tant chez les clercs que chez les fidèles. Venance se hâta de les faire observer dans son diocèse; et il y déploya tant de prudence, de douceur et de fermeté, qu'il obtint la plus entière obéissance de son peuple et de son clergé. Mais l'œuvre qui exerça le plus son zèle, ce fut la construction et la restauration des églises. Sa foi vive lui montrait la nécessité de ces vastes

et belles églises, dignes de la majesté du Dieu qui les habite et où les fidèles s'agenouillent au pied des autels, se pressent autour de la chaire sacrée, participent aux sacrements, source inépuisable de lumière et de force.

Viviers n'avait alors qu'une seule église dédiée au diacre saint Vincent, et encore était-elle dans le plus déplorable état. Venance entreprit de la relever, de l'agrandir et de l'orner avec magnificence. Le manque de ressources pour réaliser un si vaste projet, lui rappela que son père était roi et qu'il lui serait peut-être permis de puiser au trésor royal de Burgondie, que Sigismond ouvrait souvent avec générosité pour les besoins des églises et des monastères. Soutenu par cet espoir, Venance se met en route, et ce grand évêque, descendant d'une famille royale, devenu bâtisseur d'églises, ne rougit pas de tendre sa noble main à la charité.

Le pieux Sigismond approuva sans peine les projets de son fils et lui accorda tout ce qu'il demandait.

A peine de retour dans sa ville épiscopale, Venance se met immédiatement à l'œuvre; et bientôt, il a la consolation de célébrer les augustes Mystères dans une basilique plus vaste et plus belle que la première.

Là, ne se borna pas son zèle. Par ses ordres, une autre église fut élevée en dehors des murs de la ville et dédiée au martyr saint Julien, noble chrétien viennois qui, après avoir signalé son courage dans la carrière des armes, avait sacrifié sa vie plutôt que de renoncer à la foi chrétienne. Moins grande que la cathédrale, elle était plus riche et plus magnifiquement ornée. Par respect pour le baptême et pour inspirer aux fidèles une haute idée de ce sacrement, il fit construire des fonts baptismaux d'une beauté et d'une richesse remarquables. Le pavé était de marbre, et l'eau, amenée par des tuyaux de plomb, était versée par un cerf d'airain, dans la cuve baptismale.

Venance construisit aussi un sanctuaire en l'honneur de la Sainte Vierge Marie, l'auguste Mère de Dieu, pour laquelle il professait une piété toute filiale. On croit que ce fut la première église consacrée, à Viviers, au culte de Marie. Outre ces édifices, bâtis dans la ville épiscopale, quelques autres s'élevèrent dans plusieurs lieux du diocèse, que le généreux évêque dota lui-même de riches revenus.

L'église est surtout la maison de la prière. Le pieux évêque n'eut garde de l'oublier. Il établit des communautés d'ecclésiastiques dont la fonction était de chanter les louanges de Dieu et de réciter, au chœur, l'office divin.

MALHEURS DE FAMILLE — COURAGE DE SAINT VENANCE COMMENT IL SE PRÉPARE A MOURIR

Il ne manquait plus, à une vie si bien remplie, que le sceau de l'épreuve et de la souffrance. Dieu l'imprima en traits de feu dans l'âme de son serviteur. Dès l'année 518, les tristes démêlés de Sigismond, son père, avec les évêques du Concile de Lyon, en particulier avec saint Apollinaire de Valence, comblèrent de douleur l'âme si profondément religieuse de l'évêque de Viviers.

Deux ans après, Apollinaire, son ami le plus intime, descendait dans la tombe où ne tardait pas à le suivre le grand évêque de Vienne, saint Avit, son ami aussi et son Père. Quelque temps avant cette perte qui dut être si sensible à son cœur, il avait eu à pleurer la mort de sa mère, la reine des Burgondes, enlevée, en 519, à l'affection de son époux et de ses enfants.

Mais des coups plus terribles encore devaient achever, dans l'âme de notre Saint, l'œuvre de l'épreuve, et lui montrer le néant des grandeurs humaines. Une horrible tempête éclate à l'improviste sur la famille royale de Burgondie, et brise à jamais le trône de Sigismond. Celui-ci, avec le mâle courage d'un héros chrétien, supporte noblement son infortune et meurt peu après avec toutes les marques d'une éclatante sainteté. De nombreux miracles opérés sur son tombeau ne laissèrent aucun doute au saint évêque sur le salut d'une âme si chère et adoucirent l'amertume de sa douleur.

Ces tragiques événements lui laissèrent cependant une impression si profonde de dégoût de la terre, que, durant les années que Dieu lui accorda encore, il vécut complètement détaché du monde, n'ayant d'autre pensée que celle de l'éternité, d'autre désir que celui d'aller rejoindre le roi son père, qu'il savait en possession de la bienheureuse félicité. Tous les jours, il se citait au redoutable tribunal de Dieu où il ne devait pas tarder à comparaître; et le compte sévère qui lui serait demandé le remplissait de crainte et de frayeur.

Pour apaiser la justice divine, il fit d'abondantes aumônes et redoubla les austérités de sa pénitence. Enfin, prévoyant sa fin prochaine, il fit distribuer aux malheureux tout ce qui lui restait, et, le 5 août 544, pauvre des biens de la terre, mais riche de vertus et de mérites, le pieux évêque alla ceindre, dans le ciel, la couronne des vaillants pontifes.

A peine notre Saint eut-il quitté ce monde, que de nombreux prodiges rendirent son tombeau glorieux, dans le sanctuaire de Notre-Dame du Rhône. Les foules accouraient des environs, pieusement empressées auprès de ces reliques d'où sortait sans cesse la vertu divine qui guérissait toutes leurs infirmités.

En 737, les Sarrasins détruisirent de fond en comble l'église de Notre-Dame du Rhône. Mais les reliques du saint évêque avaient été transportées quelque temps auparavant au monastère des religieuses bénédictines de Soyons, petit village aux portes de Valence. C'est là qu'elles reposèrent, jusqu'à l'époque des guerres de religion, honorées par un immense concours de peuples que Dieu lui-même justifia par une infinité de miracles.

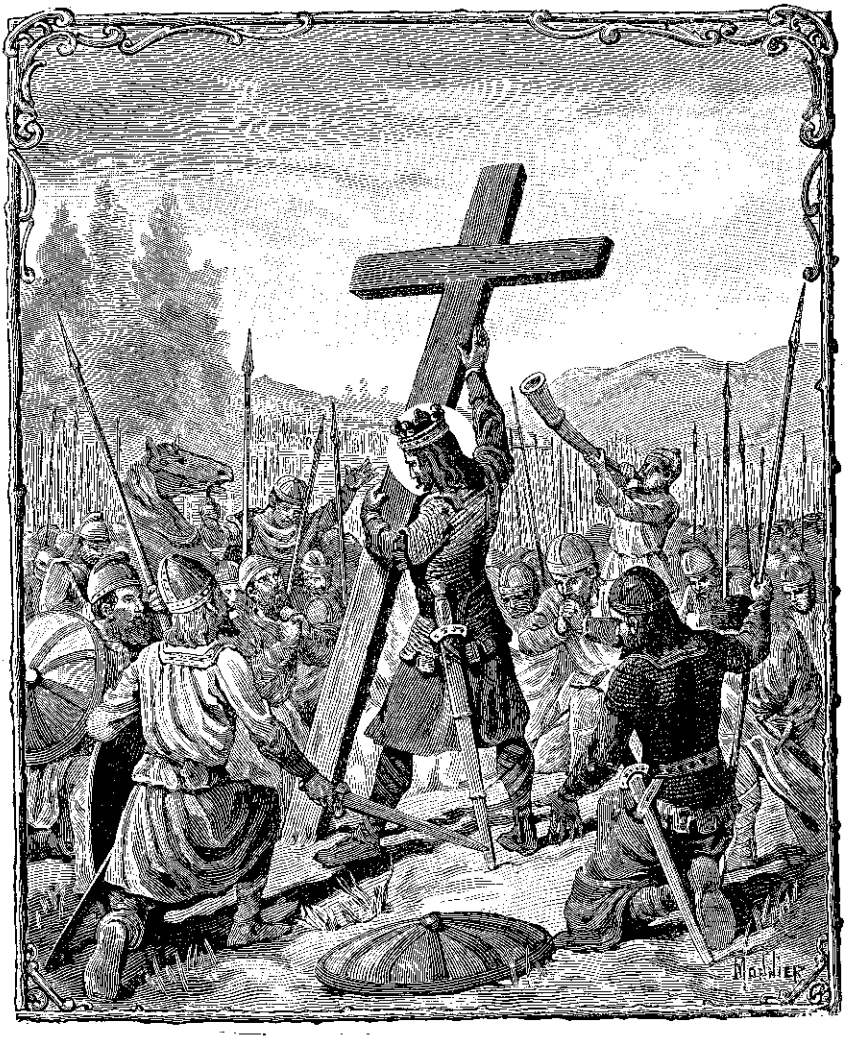
Vers 1621, les protestants détruisirent le monastère de Soyons. Les précieuses reliques ne furent pas à l'abri de leurs sacrilèges profanations.

Cependant quelques parcelles restèrent aux mains des religieuses, et celles-ci, s'étant ensuite fixées à Valence, les déposèrent dans la chapelle de leur nouveau monastère, où elles les conservèrent avec un soin jaloux jusqu'à la grande Révolution. Soustraites alors par quelques personnes pieuses à la fureur et à l'impiété des persécuteurs de la religion et de la liberté, ces reliques précieuses furent placées dans la cathédrale de Valence, quand la paix eut été rendue à l'Eglise de France. Enfin, ce pieux trésor a été confié à l'église de l'hôpital, où on le vénère encore aujourd'hui.

SAINT OSWALD

ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE ET MARTYR

Fête le 5 août.



Avant d'engager une bataille, saint Oswald plante une croix de bois et se prosterne devant elle avec toute son armée.

LA GRANDE-BRETAGNE

Avant de parler de saint Oswald, disons un mot du pays qui le vit naître.

La Grande-Bretagne était primitivement habitée par un peuple de race celtique, les Bretons. La religion catholique y fut implantée une première fois au IIe siècle; mais à la fin du Ve, l'invasion des Anglo-Saxons vint renverser pour un temps cette Église naissante. Le paganisme germanique, en détruisant l'indépendance bretonne, détruisit en même temps l'édifice de la foi dans ce pays. Cet édifice ne fut rétabli que plus tard, sous l'inspiration de saint Grégoire le Grand, en 595, par saint Augustin de Cantorbéry. Celui-ci parvint à convertir Ethelbert, roi de Kent, et baptisa en même temps que lui une grande partie de la nation anglo-saxonne. Mais toute la Grande-Bretagne était loin d'être chrétienne. Le paganisme continua d'y marcher de pair avec le christianisme jusqu'à la fin du VIIe siècle.

Au moment où saint Oswald vint au monde, la Grande-Bretagne était habitée par quatre peuples de race différente, luttant avec acharnement les uns contre les autres. C'étaient, au Nord, les Pictes et les Scots, encore ennemis de la religion

chrétienne; plus loin, dans le pays de Galles, les Bretons, la plupart convertis et qui conservaient toujours l'amour de leur nationalité; enfin, dans la partie méridionale, les Anglo-Saxons. Ces derniers avaient envahi la Grande-Bretagne à la fin du v^e^ siècle et y avaient fondé sept royaumes connus sous le nom d'heptarchie anglo-saxonne. Chacun de ces royaumes avait son roi particulier et indépendant : mais le vénérable Bède nous apprend que l'un d'eux, portant le titre de *bretwalda*, avait autorité sur les six autres rois de l'heptarchie. Saint Oswald était dans ce cas : il étendit même au delà sa domination sur toute la Grande-Bretagne.

Parmi les sept royaumes anglo-saxons, ce fut celui de Northumbrie qui mérita d'avoir notre Saint comme chef. La Northumbrie, ayant pour capitale York, était la réunion des deux royaumes de Bernicie et de Deirie, fondés par les Angles, l'un en 547 et l'autre en 559. Elle était alors en majorité païenne. La foi s'y était introduite sous le saint roi Edwin, mais à saint Oswald était réservé l'honneur de l'y propager. Après lui, la Grande-Bretagne produira sans se lasser des merveilles de grâce et de vertu : cette fécondité, elle la tirera de son union à l'Eglise et la conservera tant qu'elle ignorera les malheurs du schisme. Alors, séparée de la source qui la fécondait, elle sera soudain frappée de stérilité.

NAISSANCE DE SAINT OSWALD — EXIL ET CONVERSION — OSWALD SUCCÈDE A SON ONCLE SAINT EDWIN — INVASION DE CADWALLA

Saint Oswald naquit au commencement du vii^e^ siècle. Son père, Ethelfrid, roi des Northumbres, était païen. A sa mort, qui arriva en 617, Oswald se vit contraint de fuir en Irlande. C'est là que Dieu l'attendait pour éclairer son âme et faire briller à ses yeux la lumière de la vérité catholique. Des missionnaires, qui évangélisaient alors le pays, reçurent le fugitif et lui parlèrent de Jésus-Christ. La grâce eut bientôt conquis le cœur du jeune prince : Oswald se fit chrétien.

A peine converti, notre Saint rentra en Northumbrie, dont le trône était alors occupé par son oncle Edwin, récemment baptisé. Une révolution sanglante allait bientôt ravager ce pays. Edwin régnait depuis dix-sept ans sur les Angles et les Bretons, lorsque le farouche Cadwalla leva l'étendard de la révolte. Il envahit la Northumbrie à la tête d'une armée de Bretons, aidé et soutenu par Penda, roi de Mercie, païen des plus fanatiques. Une bataille sanglante se livra, et Edwin, que l'Eglise a inscrit au catalogue de ses saints, trouva la mort sur le champ de bataille. C'était en 635. Pendant plusieurs mois, les hordes barbares de Penda et de Cadwalla parcoururent la Northumbrie, ravageant les campagnes, pillant et démolissant les églises, massacrant femmes et enfants. Mais le chef breton ne devait pas jouir longtemps de son triomphe. Saint Oswald, neveu du saint roi Edwin, devenait par sa mort l'héritier légitime du trône. Il réunit une armée, petite par le nombre, dit le vénérable Bède, mais forte par la foi en Jésus-Christ, et marcha à la rencontre de l'insolent envahisseur.

LE CHAMP CÉLESTE

Ce fut à Erringburn que les deux armées se rencontrèrent. Nouveau Goliath, Cadwalla, fier de la supériorité du nombre, demandait avec mépris ce que pouvait bien lui vouloir Oswald avec une poignée d'hommes. Celui-ci, pour toute réponse, priait le Dieu des armées, lui demandant de faire triompher sa cause.

Enfin, le moment du combat arrive : les trompettes sonnent, les chevaux hennissent, les guerriers saisissent leurs armes, la bataille va commencer.

Saint Oswald apparaît au milieu des siens portant une grande croix de bois sur ses épaules. « Soldats de Dieu, s'écrie-t-il, c'est à l'ombre de la Croix que nous allons combattre : fléchissez tous le genou devant ce signe sacré et prions ensemble le Dieu de la vie, qu'il nous délivre d'un ennemi superbe et impie. C'est pour le salut de notre patrie et la défense de notre religion que nous avons pris les armes : que Dieu fasse triompher la justice de notre cause. » Il dit et plante lui-même la croix de bois. L'armée entière tombe à genoux, unissant sa prière à celle de son chef.

L'ennemi étonné contemplait muet cette singulière manière de commencer le combat. Mais bientôt la peur fait place à l'étonnement. Notre poignée de braves s'élance contre les bataillons innombrables de Cadwalla, comme autrefois les 300 soldats de Gédéon contre les Madianites : le choc fut terrible. Sans doute, l'ange du Seigneur dut ce jour-là tirer son glaive, car les Bretons terrifiés prirent la fuite, laissant la moitié des leurs et Cadwalla lui-même sur le champ de bataille.

Ce lieu, témoin de l'acte de foi et de la victoire du jeune prince, fut appelé depuis le Champ Céleste, Havenfelth, aujourd'hui Hallington : de nombreux miracles s'y accomplirent. La croix de bois de saint Oswald opéra aussi des guérisons merveilleuses. Le vénérable Bède nous apprend que de son temps, on en découpait de petits morceaux que l'on infusait dans de l'eau. La santé était rendue aux malades qui buvaient de cette eau ou qui en étaient seulement aspergés.

LE ROI APOTRE — SAINT ÆDAN, ÉVÊQUE DE LINDISFARNE ÉVANGÉLISATION DES ANGLES

A peine Oswald eut-il ceint son front de la couronne royale qu'il s'occupa des intérêts religieux de son peuple. Plusieurs provinces de la Northumbrie étaient restées païennes; dans les autres, où la foi avait pénétré sous le règne de saint Edwin, le nombre des catholiques était assez restreint : l'évangélisation de la Northumbrie était donc nécessaire. Oswald le comprit. Dans ce but, il s'adressa aux moines irlandais du monastère d'Hiy. Ceux-ci s'empressèrent de satisfaire de si saints et si légitimes désirs : saint Aidan, alors moine d'Hiy, reçut la consécration épiscopale et lui fut envoyé. Saint Oswald accueillit le nouvel évêque avec des transports d'allégresse comme un ange du ciel : il lui céda la ville de Lindisfarne pour en faire son siège épiscopal et y établir un monastère.

Sur l'ordre d'Oswald, les Angles accourent alors de tout côté pour entendre la voix de saint Aidan, dont la douceur et le zèle avaient déjà gagné tous les cœurs. Mais le saint évêque ne connaissait guère que l'hibernois, sa langue maternelle; l'idiome des Angles lui était presque inconnu. Admirable de foi et de piété, Oswald, qui suivait partout l'évêque, voulut bien se faire son interprète : assis à côté de lui, il traduisait à la foule en anglo-saxon les paroles du prédicateur. Ce touchant spectacle, digne de l'admiration des peuples et de l'imitation des rois, se renouvela plusieurs fois. Une prédication si édifiante ne pouvait que produire les plus merveil-

leux résultats : les Angles, émus jusqu'aux larmes, se convertirent en foule.

De nouveaux moines furent envoyés par le monastère d'Hiy, et toute la Northumbrie rentra dans le giron de l'Eglise. Bientôt des sanctuaires s'élevèrent de toute part : des monastères surgirent dans les solitudes et devinrent des foyers de science et de sainteté.

SAINT OSWALD ÉTEND SA DOMINATION SUR TOUTE LA GRANDE-BRETAGNE — SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

En même temps qu'il procurait le salut de son peuple, Oswald n'oubliait pas la sanctification de son âme. Dès l'arrivée de saint Aidan, il s'était mis sous sa direction : à son école, il apprit à conquérir le royaume du ciel et à mépriser celui de la terre.

Dieu récompensa sa piété d'une façon extraordinaire, l'entourant d'autant plus de gloire que le Saint était plus humble et plus détaché de tout. Victorieux dans ses conquêtes, Oswald étendit sa domination sur toute la Grande-Bretagne. Dieu, en lui donnant cette puissance terrestre que nul de ses ancêtres n'avait possédée, réalisait la promesse faite par Jésus-Christ : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Arrivé à ce haut degré de gloire, Oswald ne brilla que par son humilité et sa charité envers les pauvres. Plein d'une tendre compassion pour ces derniers, il avait organisé un service pour eux dans son palais.

Un jour, le prince était assis à table avec saint Aidan : un lourd plateau d'argent massif chargé de viandes venait d'être apporté par les serviteurs, lorsqu'entra l'officier chargé de veiller à la distribution des aumônes quotidiennes. « Sire, dit-il, des pauvres sont dans la cour du palais, attendant quelque chose de la main de Votre Majesté. — Qu'on leur porte ces viandes », dit le roi. Et le festin royal fut distribué aux indigents. En même temps, il ordonna qu'on rompît le grand plateau d'argent en parties égales, et qu'on en donnât une à chacun. Emu d'une telle largesse, l'évêque saint Aidan saisit la main du roi et s'écria : « Que jamais la mort ni la vieillesse ne dessèchent cette main si charitable. » Ce vœu du saint évêque fut accompli, nous dit le vénérable Bède, et le bras droit du pieux monarque s'est conservé jusqu'à ce jour sans altération.

MORT DE SAINT OSWALD — SES RELIQUES

Notre glorieux Saint régnait depuis neuf ans en Grande-Bretagne, lorsqu'en 642, Penda, roi de Mercie, ennemi juré de la foi chrétienne, leva pour la seconde fois l'étendard de la révolte. La bataille eut lieu à Masrefelth, probablement aujourd'hui Winwick, dans le Lancashire : Oswald y trouva la mort. Il avait alors trente-huit ans.

Des miracles vinrent aussitôt attester sa sainteté : un enfant souffrant de la fièvre recouvra la santé sur son tombeau; un possédé du démon fut délivré par l'attouchement de ses restes. Le sol lui-même, qu'il avait arrosé de son sang, opéra des merveilles : une poignée de cette terre suffit un jour à préserver l'aile d'une maison que l'incendie menaçait de dévorer. Pendant le transfert des reliques du Saint au monastère de Bardey, une colonne de feu apparut sur le char qui les portait.

La majeure partie du corps de saint Oswald se trouve à Glocester, dans l'église Saint-Pierre; la tête, d'abord envoyée à Lindisfarne, fut, en 1104, transférée à Durham. Le bras droit se conservait anciennement à Bamburgh. L'abbaye de Saint-Winoc à Bergues (Nord) possédait autrefois quelques reliques du saint monarque : elles furent brûlées par les calvinistes.

L'Eglise honore saint Oswald comme martyr, parce qu'il mourut en combattant les païens, et fait sa fête le 5 août.

OUVRAGES CONSULTÉS

V. Bède. — *Hist. angl.* liv. III.
Acta Sanctorum Bolland., t. II, d'août.
Alban Butler. — Lifes of the Fathers, martyrs and other principal Saints, édition de Dublin, 1845.

SAINT ABEL, ARCHEVÊQUE DE REIMS

MOINE DE LOBBES (PAYS-BAS)

Fête le 5 août.

L'ABEL DE LA NOUVELLE LOI — L'IRLANDE

En même temps que saint Oswald, l'Eglise fête saint Abel; celui-ci est presque le compatriote et le contemporain du précédent.

Saint Abel naquit en Irlande, en 660 environ; d'autres placent en Ecosse le lieu de sa naissance. Il devait faire revivre sous la loi nouvelle l'innocence et la pureté qui avaient distingué son homonyme, le juste Abel, sous la loi ancienne. Comme lui, il devait aussi trouver parmi ses frères spirituels un Caïn pour le persécuter.

L'Irlande voyait alors s'épanouir en son sein des fleurs suaves destinées à embaumer le jardin de l'Eglise. Evangélisée deux siècles auparavant par saint Patrice, en 432, cette île était devenue bientôt une Eglise florissante, donnant sans se lasser des saints à la terre et des bienheureux au ciel; aussi l'avait-on surnommé l'île des Saints. A l'époque qui nous occupe, l'Irlande comptait parmi ses enfants saint Boniface, plus tard l'apôtre de l'Allemagne, saint Egbert, saint Willibrord, les trois frères saint Foursy, saint Foillan, saint Ultain, etc.

ABEL PASTEUR DES AMES

Saint Abel passa son enfance et sa jeunesse dans son pays natal. Il est probable qu'il entra dans quelque monastère pour y faire son éducation et se préparer à la vie cléricale. L'Irlande,

en effet, était alors peuplée de nombreux couvents, dans lesquels venait étudier la jeunesse du pays. Quand il eut l'âge requis, il reçut la prêtrise. Devenu pasteur du troupeau de Jésus-Christ, saint Abel sentit le zèle des âmes s'emparer de lui ; il résolut de se consacrer tout entier à l'extension du règne du Christ dans les âmes. Mais l'Irlande était un champ trop restreint pour son ardeur ; il lui en fallait un plus vaste où la flamme de son zèle pût se développer à l'aise : la Providence le lui fournit.

L'APOTRE — ÉVANGÉLISATION DE LA FRISE

Sur ces entrefaites, saint Egbert, quittant le monastère dont il était abbé, en Irlande, essaye de traverser le détroit pour venir sur le continent prêcher l'Evangile aux nations barbares; une tempête le rejette sur le rivage et Dieu lui fait connaître que sa volonté s'oppose à son départ. Saint Willibrord part alors à sa place, accompagné de douze moines qui lui font cortège. C'était en 690. Saint Abel se trouvait dans ce groupe choisi qui, plein de foi et d'ardeur, marchait à la conquête des races germaines, comme autrefois les apôtres à la conquête du monde. Cela nous inclinerait à croire que le Saint avait embrassé la vie monastique en Irlande, sous la direction de saint Egbert.

Après une heureuse traversée, la sainte phalange aborda à Catwick, en Hollande; de là elle se rendit à Utrecht, où elle fut reçue par Pépin d'Héristal, alors maire du palais de France. Celui-ci venait de conquérir la Frise sur le duc Radbod; il exhorta nos missionnaires à consacrer les efforts de leur zèle à la conversion de ce pays. Saint Abel partit avec ses compagnons pour le nouveau champ que la Providence ouvrait à son ardeur apostolique.

Les Frisons habitaient anciennement une vaste étendue de pays sur les côtes de l'Océan germanique. Après avoir conquis la Gaule-Belgique, ils s'étaient assujetti les provinces situées à l'embouchure du Rhin. C'est là que Pépin d'Héristal était allé les attaquer. Ce peuple encore païen avait été, mais en vain, évangélisé par saint Eloi en 630 et par saint Wilfrid en 678. Les Frisons s'obstinaient toujours dans l'idolâtrie. A notre Saint et aux autres disciples de saint Egbert était réservée l'œuvre de leur conversion.

A peine arrivé, saint Abel commence une série de prédications ardentes capables d'enflammer les cœurs les plus froids : peu soucieux de son corps, il ne pense qu'à sauver des âmes. Bientôt, les populations s'émeuvent, les foules accourent, avides d'entendre les paroles du serviteur de Dieu et de recevoir le baptême. Chaque jour, la moisson devient plus abondante ; les bras des saints apôtres ne suffisent bientôt plus pour baptiser les nombreux néophytes qui demandent à grands cris le bonheur de naître à une vie nouvelle. En moins de quelques années, la Frise était chrétienne.

SAINT ABEL ÉVÊQUE — ABEL ET CAIN

Tant de travaux méritaient une récompense. Saint Boniface, qui évangélisait alors depuis plusieurs années, en qualité de légat apostolique, les peuplades de la Germanie, connaissait depuis longtemps le mérite de notre Saint, il cherchait une occasion de lui manifester hautement par une insigne faveur la grande estime qu'il avait pour lui, lorsque le siège archiépiscopal de Reims vint à vaquer par la mort de saint Rigobert, son pasteur légitime. Saint Boniface jugea bon de lui donner notre Saint pour successeur; en même temps, il obtint pour ce dernier le pallium, du pape Zacharie.

Consacré évêque, saint Abel se rendit avec obéissance dans la ville que, trois siècles auparavant, avait illustrée saint Remy : il la trouva dans un état déplorable. Un certain Milon, prêtre fourbe et intrigant, dévoré d'ambition, s'était intrus sur le siège de Reims, dont il avait chassé l'évêque saint Rigobert. Il y régnait en despote, persécutant tous ceux qui semblaient prendre parti pour leur ancien pasteur. L'arrivée de saint Abel ne fit qu'exciter sa rage.

Le nouveau prélat ne put longtemps jouir en paix de son Eglise. Caïn avait persécuté Abel : l'intrus persécuta notre héros. Les partisans de Milon, après l'avoir poursuivi de leurs outrages et de leurs insultes, lui ravirent ses biens épiscopaux; puis, voyant que l'humble prélat supportait tout cela avec patience, ils eurent recours à la violence et menacèrent de mort notre Saint s'il ne s'éloignait de Reims.

Le nouveau Caïn aurait mis son barbare projet à exécution, si le doux Abel n'eût cédé à la force pour éviter un crime à son persécuteur; il quitta la ville de Reims avec la même joie et la même égalité d'âme que lorsqu'il y était entré, montrant bien par cet acte de désintéressement qu'il avait accepté la dignité épiscopale, non pour lui-même, mais pour le bien des âmes.

SAINT ABEL MOINE — SA MORT

Chassé de son siège épiscopal, saint Abel se retira dans l'abbaye de Lobbes, dans les Pays-Bas : c'est là qu'il devait terminer ses jours. Il y prit l'habit de moine, échangeant humblement la mitre pour le capuchon, et les ornements épiscopaux pour la bure grossière du religieux. Bientôt il devint l'exemple et le modèle de ses frères : nul n'aurait pu se dire humble, austère, silencieux, régulier et fervent comme lui. Le Saint remplissait encore quelques fonctions de sa dignité et parcourait les campagnes pour y prêcher Jésus-Christ, de sorte qu'on peut le considérer comme un des principaux apôtres du pays de Liège et du Hainaut.

L'heure de la récompense sonna enfin. La mort n'a rien d'effrayant pour le juste : saint Abel alla au-devant d'elle comme au-devant d'une fiancée. Affaibli par l'âge et par les austérités dont il accablait son corps, il s'endormit doucement dans le Seigneur, inconnu des hommes, mais grandement estimé de Dieu. C'était le 5 août, vers l'an 754 environ.

Saint Abel fut enseveli dans l'église de Saint-Ursmard; plus tard, son corps fut transféré à Buich, dans le Hainaut, en 1409. Le couvent des Minimes d'Andreleck, près de Bruxelles, reçut une partie de son bras. De nombreux possédés ont été délivrés au tombeau de saint Abel.

OUVRAGES CONSULTÉS

Acta Sanct. Boll., t. II du mois d'août.

Gallia christiana, t. III, col. 81 ; t. IX, col. 28.

Flodoard. — *Hist. eccl. Rem.* lib. II, ch. XVI.

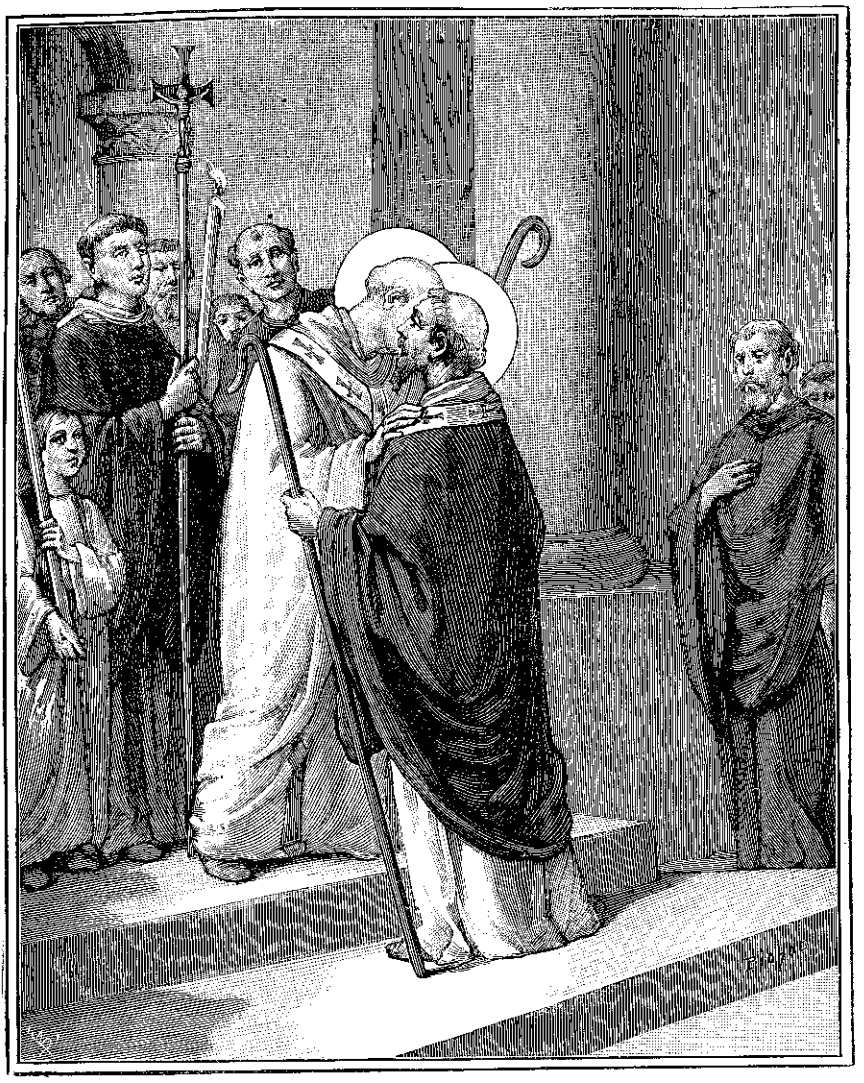
Mabillon. — *Acta Sanctorum O. S. Bened.*, Sœcul. III.

Mabillon. — *Annales Benedictini*, t. II, p. 128.

Petits Bollandistes, 5 août et Supplément de Dom Piolin, t. II, p. 520.

SAINT CASSIEN, ÉVÊQUE D'AUTUN

Fête le 5 août.



Saint Cassien arrivant à Autun est accueilli par l'évêque saint Rhétice.

DÉSIR DU MARTYRE

Cassien, né vers la fin du IIIe siècle, à Alexandrie, d'une des plus nobles familles de l'Egypte, reçut une éducation en rapport avec sa naissance. Confié par ses parents au saint évêque Zénon, il fit à son école l'apprentissage de l'apostolat, en même temps qu'il enrichit son esprit de connaissances variées.

Son étude de prédilection fut celle des Saintes-Lettres et des écrits des premiers Pères; elle lui mit au cœur, dès l'adolescence, un amour ardent pour Dieu et pour les âmes qui sera le mobile de sa vie entière. Il donna de bonne heure des marques de sa fervente piété.

Son assiduité aux saintes veillées que pratiquaient si volontiers les chrétiens des premiers siècles était exemplaire.

Bientôt germa dans sa jeune âme le désir du martyre. On était encore à l'une de ces époques où de tels souhaits recevaient souvent un prompt accomplissement. La plus terrible des persécutions frappait alors ses derniers coups, et l'orgueilleux Dioclétien osait se promettre l'entière destruction du nom chrétien.

Cassien entendait sans cesse parler des hécatombes qui se multipliaient sur toute la surface de l'empire romain. De l'autre côté de la mer, sur les côtes d'Asie Mineure, à Nicomédie, c'était par milliers que des chrétiens recevaient la palme. Sans aller si loin, le jeune homme assistait presque chaque jour, dans Alexandrie, aux

luttes glorieuses des confesseurs de la foi et voyait couler leur sang. L'exemple de tels athlètes excitait en son cœur une noble émulation; son plus cher désir était de soutenir un jour les mêmes combats, afin d'avoir part à la même couronne.

L'une de ses dévotions favorites était d'aller prier sur les tombeaux des martyrs. Il demandait à Dieu par leur intercession la grâce de pratiquer leurs vertus, la force d'imiter leur courage, le bonheur de partager leur sort.

Dieu ne choisit pas Cassien pour le sacrifice sanglant du martyre. Nul doute cependant qu'il n'agréât ces ardentes aspirations. Par sa grâce, le jeune homme allait se perfectionnant de jour en jour. Zénon, heureux, et fier des qualités de son pieux disciple, le fit entrer dans la phalange de ses clercs.

ŒUVRES DE CHARITÉ

Cassien, dit un ancien biographe, « aimait Dieu de tout son cœur et de toutes ses forces ».

Eloge simple, mais touchant et éloquent. Autour de notre Saint, les funestes séductions ne manquaient pas; il vivait au milieu d'un monde encore plongé dans un égoïsme et un sensualisme tout païens. Loin de se laisser gagner par ses maximes, il lui donna au contraire un magnifique spectacle de charité chrétienne.

Favorisé des dons de la fortune, Cassien ne s'en servit que pour répandre autour de lui les bienfaits. Les esclaves de la maison paternelle, à qui il rendit la liberté, furent les premiers à jouir de sa générosité.

Puis, de concert avec un riche chrétien d'Alexandrie, il fonda une sorte d'hospice ou d'hôtellerie gratuite pour y recevoir les pauvres étrangers. Là, il put se livrer sans contrainte à l'exercice de la charité. Malgré l'éclat de sa naissance et la célébrité de son nom, il ne craignait pas de s'abaisser jusqu'à laver lui-même les pieds des voyageurs et des pèlerins indigents, les servir à table, les soigner dans leurs maladies.

Outre le soulagement des corps, il avait en vue, dans ces bons offices, le salut des âmes: il s'efforçait de le procurer à ses hôtes par de sages conseils et de fortes exhortations.

Il avait également à cœur de rehausser de tout son pouvoir les splendeurs du culte divin. Il fit, dans ce but, bâtir dans la ville d'Orthe, où il résidait, une église à laquelle il assura les revenus nécessaires et un nombreux clergé. Il la dédia sous le vocable de Saint-Laurent.

« CASSIEN ÉVÊQUE ! »

Le paganisme n'était pas habitué à de si beaux exemples. Aussi, dans toute la province, on parlait avec admiration du saint usage que l'homme de Dieu faisait de ses richesses.

Les chrétiens de la ville d'Orthe lui en étaient particulièrement reconnaissants. Leur gratitude se changea bientôt en un véritable culte quand ils virent Cassien joindre à la charité la pratique de toutes les autres vertus.

Aussi, lorsque leur évêque vint à mourir, jetèrent-ils les yeux sur celui qui, élevé dans un palais épiscopal, semblait y avoir recueilli toutes les qualités qui prédisposent un homme à la dignité de pasteur d'un peuple.

Cassien, dont la modestie égalait le mérite, refusa longtemps avec une sainte obstination. La foule cerna sa demeure comme pour en faire l'assaut. D'une commune voix, hommes, femmes, vieillards, enfants, l'appelaient en s'écriant : « Cassien évêque! Cassien évêque! »

On ne résiste pas aux vœux d'une foule aussi enthousiaste. Cassien dut y voir la manifestation de la volonté de Dieu et accepter le fardeau de l'épiscopat.

Le ministère à Orthe du saint prélat nous est peu connu. Les Petits Bollandistes résument en ces quelques mots les actes du nouvel élu : « Devenu évêque, c'est-à-dire pasteur, docteur et père, il employa le reste de sa fortune à secourir les pauvres. Outre le pain matériel, il distribua largement à son troupeau le pain spirituel de la doctrine évangélique. Grâce à son active sollicitude, la discipline, la pureté des mœurs, la piété fleurirent dans son église. Ses travaux devenaient merveilleusement féconds, parce que ses ferventes prières durant le silence des nuits attiraient sur eux la céleste rosée.

» D'ailleurs, tout en lui concourait à lui gagner les cœurs : une parole douce, un air calme et affable, un visage d'une majestueuse sérénité, reflet d'une âme belle et pure. Jamais il ne contrista personne, dit encore l'auteur de sa vie; partout, au contraire, sa présence portait le contentement, la paix et la joie. »

MISSIONNAIRE

Mais il nous tarde de considérer en Cassien l'un des premiers apôtres de notre pays.

Ce qu'il appelait de ses vœux, c'était ou le martyre ou l'apostolat des missions lointaines.

Il sentit se raviver plus que jamais ses aspirations au martyre, lorsqu'il apprit que celui qui avait guidé ses premiers pas dans la voie de la perfection, le saint évêque Zénon, venait de verser son sang pour Jésus-Christ, ayant eu la tête tranchée. Il eut au moins la douce consolation de recueillir les restes du saint pontife et de les ensevelir solennellement dans l'église où reposaient déjà dix-sept prêtres et un diacre précédemment martyrisés.

Séparé de celui qu'il aimait à appeler le père de son âme, l'homme de Dieu, que plus rien ne retenait ici bas, attendait comme une bonne fortune le coup de glaive qui l'enverrait au ciel.

Mais Dieu changea soudain le cours des événements. Avec Constantin, le christianisme devint la religion de l'empereur et de l'empire. L'Eglise sortit des catacombes ou des prisons, glorieuse et puissante, comme un vainqueur après une longue série de combats acharnés.

Çà et là, quelques bourreaux s'attardèrent à faire couler encore un peu de sang. La mer, en effet, observe saint Jean Chrysostome, reste quelque temps houleuse après la chute des vents. C'est sans doute une de ces persécutions locales qui ravit saint Zénon.

Néanmoins, avec le rétablissement de la paix dans l'Eglise, Cassien voyait s'évanouir ses plus chères espérances de martyre.

C'est alors qu'il tourna ses regards vers le pays des Gaules, comme vers une contrée où il aurait à souffrir pour la foi plus qu'en Egypte. Les travaux ordinaires d'un épiscopat laborieux, mais tranquille, il résolut de les confier à d'autres, afin de se réserver un champ plus vaste, plus rude et un apostolat plus fécond.

Il consulta longtemps, dans le silence de la prière, les volontés divines; mais quand il crut avoir ouï distinctement l'appel d'en haut, il n'hésita pas un instant : « J'irai, pensait-il, chez

les nations infidèles. J'y trouverai, sinon la mort sanglante que Dieu ne m'a pas accordée, du moins le martyre de tous les jours par lequel je verserai à chaque instant quelques gouttes de ma vie avec mes sueurs. »

Pourquoi les Gaules attirèrent-elles de préférence cet évêque missionnaire?

Qu'on ne s'étonne pas de ce choix de Dieu. L'école chrétienne d'Alexandrie s'efforçait de répandre la foi dans les contrées les plus éloignées, et, à plusieurs reprises, elle envoya dans notre patrie ses apôtres pour combattre les druides et les hérésies issues du mélange de leur doctrine avec le dogme évangélique.

Cassien annonça sa résolution, d'abord aux évêques des environs, puis à son clergé, enfin à son peuple. L'étonnement fut grand, la douleur plus vive encore.

Les fidèles lui reprochèrent quelque temps ce dessein comme une trahison. « Eh quoi? s'écrièrent plusieurs d'entre eux, ce pays ne suffit-il pas à votre zèle? Votre patrie n'a-t-elle plus pour vous aucun charme? Pourquoi abandonner ainsi les lieux qui vous ont vu naître et grandir? »

Ces objections, tous les aspirants missionnaires les ont entendues, et y ont opposé la volonté de Dieu et les promesses de Jésus-Christ. *Quiconque abandonnera sa maison, ses terres, ses parents, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle.*

C'est ce que fit Cassien. Après avoir réglé toutes les affaires de son Eglise et remis aux mains de la Providence son cher troupeau, il partit en lui adressant les plus touchants adieux.

Les Actes des Apôtres nous décrivent une scène semblable. Saint Paul, après avoir fait aux prêtres d'Ephèse ses dernières recommandations, sur le point de s'embarquer, se mit à genoux et pria avec eux; puis les prêtres se jetèrent à son cou, l'embrassèrent avec des larmes de regret, vivement affligés de cette parole qu'il leur avait dite : *Vous ne me verrez plus!*

L'évêque emmenait avec lui deux prêtres, deux diacres, quatre sous-diacres et trois lecteurs, ses compagnons et ses émules dans l'apostolat.

La séparation s'effectua le 31 mars, probablement en l'an 320.

CASSIEN DANS NOTRE PAYS — ARRIVÉE A AUTUN

Le voyage dura six mois. Nos missionnaires, en effet, impatients d'exercer leur zèle, faisaient escale à toutes les villes principales du littoral africain, annonçaient aux habitants la bonne nouvelle de l'Evangile, les exhortaient à abandonner le culte des faux dieux et les amenaient à la conversion. Puis, ils les baptisaient au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ils ne quittaient pas le pays sans visiter les tombeaux des martyrs et sans emporter quelqu'une de leurs précieuses reliques.

Enfin, après beaucoup de périls, ils abordèrent sains et saufs à Marseille. La grande cité phocéenne n'était pas le terme de leur voyage. Elle avait reçu de saint Lazare, dès le premier siècle, si l'on en croit la tradition la plus autorisée, le dépôt sacré de la foi, et le christianisme y était alors florissant.

Cassien ne jugea pas devoir s'y arrêter. Il préférait s'avancer au centre des Gaules, où il pensait avec raison que le christianisme était moins connu; son plan était de remonter le Rhône et la Saône pour venir au pays des Eduens, dans l'ancienne Bibracte, appelée successivement après la conquête, Julia, puis Augustodunum, Autun.

Cette ville était alors très célèbre. César lui donna les titres pompeux de sœur et d'émule de Rome; elle était, en effet, par sa civilisation et ses écoles, la capitale de la Gaule celtique.

Comme la Rome impériale, la Rome des Celtes avait ses temples, ses palais, ses cirques, ses théâtres et son capitole. Là, le paganisme avait encore un centre puissant; le druidisme y possédait de nombreux adeptes.

Ce n'est point que l'Evangile n'y eût pas été prêché.

Dès le second siècle, saint Polycarpe avait envoyé de Smyrne à Autun trois de ses disciples, les saints Andoche, Thyrse et Félix qui fécondèrent de leur sang l'Eglise fondée par leurs travaux; saint Bénigne lui aussi s'était arrêté sur cette terre. Presque à la même époque, vers l'an 180, un jeune chrétien d'une des plus nobles familles éduennes, Symphorien, y subissait un glorieux martyre. La foi y avait donc pénétré.

Mais que d'idoles à renverser encore! que de sectes et de superstitions à détruire! Les croyances religieuses de presque tous les Eduens se trouvaient être un mélange confus des erreurs grossières de leurs ancêtres, des traditions chrétiennes et druidiques, du polythéisme grec et romain. On y créait chaque jour de nouveaux dieux, jusqu'à diviniser la ville elle-même: Bibracte, devenue une divinité, avait ses autels, en même temps qu'elle renfermait dans son sein des temples à Jupiter, à Minerve et à Vénus.

Le missionnaire africain espérait trouver là un vaste champ de combat. A peine arrivée à Autun, la petite troupe apostolique vint se prosterner dans l'oratoire de Saint-Symphorien; ils y demeurèrent longtemps, implorant, par l'intercession de l'illustre martyr, les bénédictions de Dieu sur leur apostolat.

SAINT RHÉTICE ET SAINT CASSIEN

Saint Rhétice gouvernait alors l'Eglise éduenne.

L'arrivée d'un évêque d'Orient le combla de joie. Il s'empressa de venir saluer l'auxiliaire que la Providence lui envoyait, et dont la renommée lui avait appris déjà les hautes qualités. Il l'aborda avec un profond respect et de grands honneurs, l'accueillit au chant des hymnes et des cantiques sacrés, et lui donna devant ses prêtres le baiser des saints, l'accolade fraternelle. Cassien expose l'objet de sa venue, offre ses services et son dévouement, et déclare qu'il se soumet humblement à l'autorité de l'évêque.

Le vénérable pontife d'Autun ne tarda pas à lier avec saint Cassien une de ces amitiés fortes et durables, basées sur une estime réciproque et sur un grand amour de Dieu. Rhétice rendait grâces au ciel de lui avoir adjoint un tel ouvrier pour l'aider à convertir son peuple. Cassien remerciait la Providence d'avoir dirigé ses pas vers un champ si fertile et de lui rendre le père et l'ami qu'il avait perdu en saint Zénon.

Les deux saints unirent pendant plusieurs années les efforts de leur zèle qui, fécondé par la prière et le sacrifice, porta les fruits les plus consolants. Bientôt, la cité presque entière était chrétienne.

PROJET DE MISSIONS EN BRETAGNE

Un jour, Cassien dit à Rhétice:

« Très saint frère, j'ai formé le dessein d'alle

porter l'Evangile en Bretagne. Ici, Dieu est maintenant connu; là, au contraire, il y a tout un peuple qui ne le connaît point encore. »

On reconnaît à ces simples paroles l'infatigable missionnaire. A Autun, le druidisme avait presque disparu, mais il s'était retranché comme en une place forte dans l'île lointaine des Bretons. Cassien voulait le poursuivre jusque dans ses derniers retranchements.

« Mon frère, répondit saint Rhétice, je n'ai plus que peu d'années à passer sur la terre, et Dieu, qui vous a envoyé ici, veut que vous me secondiez jusqu'à la fin. Croyez-moi, l'heure n'est point venue pour vous d'entrer dans une voie nouvelle; attendez encore un peu. »

Cassien, habitué à voir dans les paroles du saint vieillard la volonté même de Dieu, se soumit. Il travailla trois ans encore avec saint Rhétice, jusqu'à ce que la mort vînt briser la douce union qui existait entre ces deux apôtres. Rhétice fut rappelé à Dieu.

Cassien recueillit avec une filiale piété les restes bénis du pontife, les inhuma solennellement comme les reliques d'un saint, et désormais unit au Saint Sacrifice le nom de Rhétice à celui de Zénon.

Puis, il songea à mettre à exécution son projet de passer en Bretagne.

LE SUCCESSEUR DE SAINT RHÉTICE

L'auguste prélat avait-il, avant de mourir, désigné à son clergé et à son peuple Cassien comme son successeur? Bien que les Actes n'en disent rien, il est permis de le supposer.

Du reste, n'eût-il pas déclaré explicitement ses intentions sur ce point, l'affection et l'estime du pieux défunt pour son coadjuteur semblait destiner ce dernier à la succession sur le siège autunais.

Par respect pour la mémoire de saint Rhétice, ce siège demeura vacant une année entière, pendant laquelle Cassien administra l'Eglise d'Autun avec une sagesse et une douceur qui fixèrent sur lui tous les regards.

Ce fut donc sur l'accord unanime du clergé et du peuple que, le temps du deuil écoulé, le coadjuteur fut définitivement établi pasteur de l'Eglise éduenne.

Force lui fut de renoncer à ses désirs d'évangélisation de la Bretagne. Résigné et plein de confiance en l'appui du divin Pasteur, il se livra tout entier, avec un nouveau zèle, au soin des âmes que Dieu lui confiait.

Il fit revivre les qualités admirables qui lui avaient jadis attiré la vénération des chrétiens d'Egypte.

Pour seconder son apostolat, Dieu lui accorda, vers la fin de sa vie, le don des miracles.

Durant les vingt années de son épiscopat à Autun, son ardeur apostolique ne se démentit pas un seul instant. Aussi se trouva-t-il rempli de mérites lorsque, vers l'an 355, il alla recevoir au ciel le prix éternel de ses travaux et de ses fatigues.

AU TOMBEAU DE SAINT CASSIEN — LE TRIOMPHE

Tandis que l'âme de saint Cassien s'envolait au séjour des bienheureux, son corps était déposé dans le cimetière de la Via Strata, près des restes vénérés du pontife dont il avait longtemps été à Autun l'hôte et l'ami.

Le sépulcre des saints est glorieux. Celui de saint Cassien resplendit d'une gloire éclatante : « J'ai vu, dit l'historien saint Grégoire de Tours, dans le cimetière d'Autun, le tombeau du bienheureux pontife Cassien usé et presque transpercé, car les malades mêlent à leur breuvage un peu de la poussière prise à la pierre de ce tombeau, et aussitôt, ils éprouvent la puissance du saint évêque. »

En 840, Hugues, abbé du monastère de Saint-Quentin, en Vermandois, fit de vives et pressantes instances près de Modon, évêque d'Autun, pour en obtenir le corps de saint Cassien.

Le prélat, par affection pour l'abbé et aussi en considération de l'empereur dont Hugues était le fils, accéda à ses désirs.

La translation revêtit un caractère de solennité extraordinaire; plusieurs miracles furent opérés sur le parcours.

Les restes sacrés furent déposés en un magnifique reliquaire, préparé par les soins du roi Charles le Chauve, dans la crypte de la basilique, à côté des ossements de saint Quentin.

« On voit encore aujourd'hui, disent les Petits Bollandistes, le tombeau de saint Cassien, mais il est vide. Ce qui reste de ses reliques est enfermé dans un trop modeste reliquaire qu'on expose, les jours de fête, sur une petite crédence, à côté de l'autel. »

Ce serait ingratitude à nous de méconnaître les services rendus à nos ancêtres par des apôtres qui, comme saint Cassien, ont tout quitté, famille, patrie, église aimée, pour évangéliser, au prix de quels sacrifices, Dieu seul le sait, le pays des Gaules.

Saint Cassien, priez pour la France.

SOURCES CONSULTÉES

Analecta Bollandiana, t. III. — *Grands et Petits Bollandistes*, au 5 août. — *Histoire de l'Eglise catholique en France*, par l'abbé JAGER.

LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR

Fête le 6 août.

«Jésus, dit l'évangéliste saint Mathieu, prit Pierre, Jacques et Jean son frère, et les conduisit sur une haute montagne, à l'écart. Et il fut transfiguré devant eux; sa face resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. Et voilà que Moïse et Elie leur apparurent, s'entretenant avec lui.

» Pierre, prenant la parole, dit à Jésus: « Seigneur, il nous est bon d'être ici ; si vous voulez faisons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Il parlait encore quand une nuée lumineuse les couvrit. Et une voix se fit entendre de la nuée, disant: « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Ecoutez-le. »

» Les disciples entendant cela, tombèrent la face contre terre, et furent saisis d'une frayeur extrême. Mais Jésus s'approcha les toucha et leur dit : « Levez-vous et ne craignez point. » Alors, levant les yeux, ils ne virent plus personne, si ce n'est Jésus seul. Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur commanda en ces termes: « Ne parlez à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts. » (S. Math. XVII, 1-10)

Voilà le récit de l'évangéliste dans sa sublime simplicité. Ecoutons maintenant l'explication qu'en donne un grand saint, non moins illustre par sa doctrine que par sa charité.

BEAU COMMENTAIRE DE SAINT THOMAS DE VILLENEUVE

Jésus-Christ appelle à l'écart ses trois plus chers disciples, Pierre, Jacques et Jean, et les emmène avec lui au sommet du Thabor. Ces apôtres admirent en silence cette conduite extraordinaire qu'il n'avait jamais tenue jusqu'à ce moment. Que veut-il? Pourquoi les conduire eux seuls sur ces hauteurs? Mais à peine arrivé au sommet de la montagne le Sauveur leur adresse ces paroles :

« Vous vous étonnez peut-être, mes petits enfants, de ce que je vous ai séparés des autres, pour vous conduire en ce lieu; vous en saurez bientôt le but et le motif. Je veux vous apprendre ce que je suis ; je veux vous montrer ce qui se cache sous ce voile de ma chair; vous connaîtrez quel est celui à qui vous vous êtes attachés, celui que vous suivez, celui avec qui vous mangez et buvez, celui avec qui vous conversez chaque jour. Tous ne peuvent pas contempler cette vision; vous êtes les seuls à qui cette faveur est accordée. Soyez attentifs aux choses qui vont vous être manifestées; un jour le monde aura besoin de les savoir. »

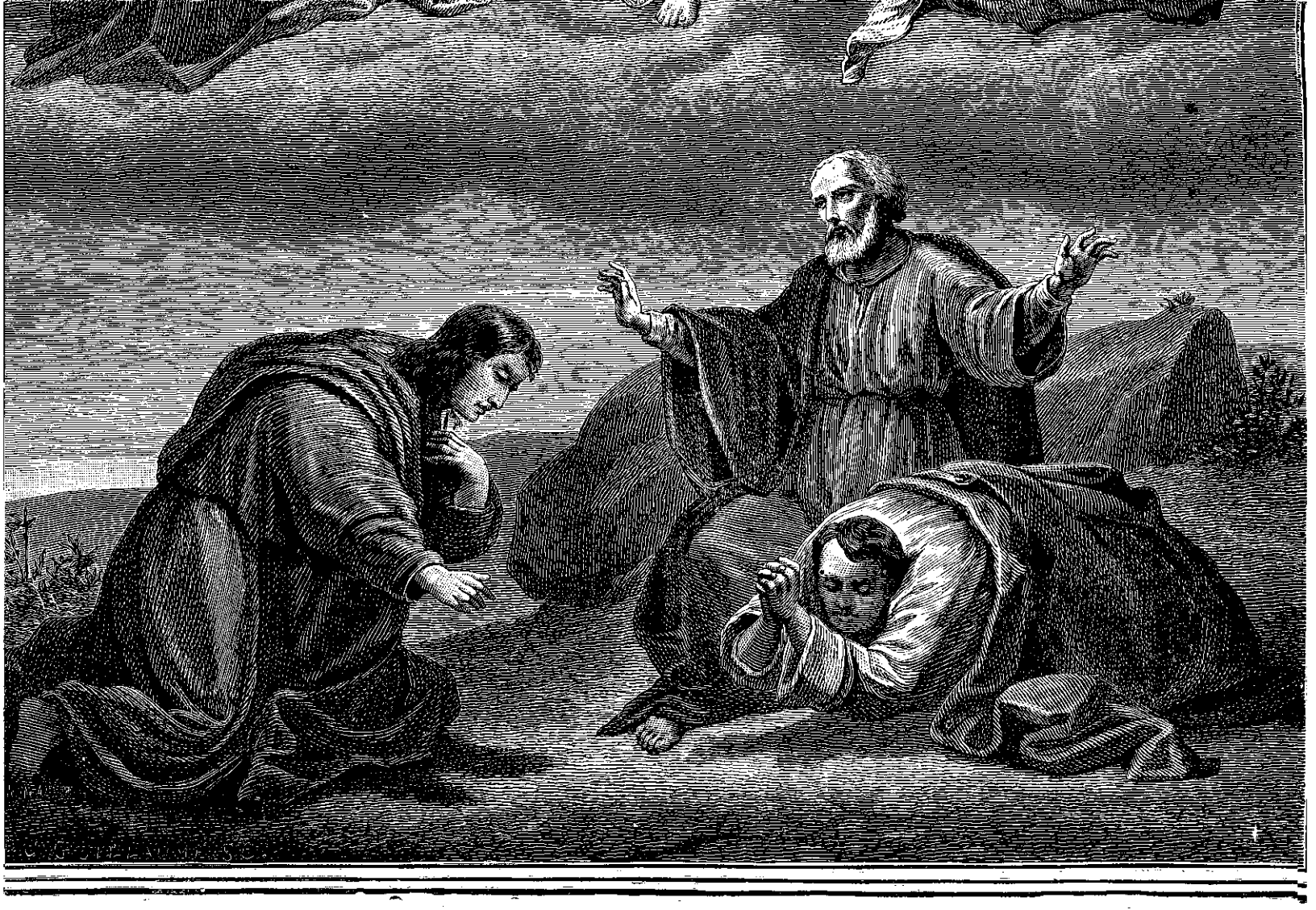
Il dit, et tout à coup, ô étonnant miracle! il ouvre l'abîme de gloire et de splendeur enfermé dans la partie supérieure de son être, il laisse des flots de lumière rompre leur digue et inonder tous ses membres. Cette gloire immense jaillit au dehors et tout son corps resplendit d'une clarté merveilleuse; son visage rayonne d'un éclat plus brillant que le soleil, son vêtement devient plus blanc que la neige, tout son extérieur revêt une beauté nouvelle ; auprès de cette clarté la lumière du soleil n'est qu'une ombre, la montagne entière réfléchit de toutes parts les rayons d'une splendeur si merveilleuse.

Jadis, lorsque Moïse descendit de la montagne, son visage avait une telle splendeur que les enfants d'Israël ne pouvaient jeter les yeux sur lui à cause de sa gloire. Mais la gloire du serviteur ne peut être aussi grande que celle du Maître. La gloire de Jésus-Christ devait être au-dessus de celle de Moïse, autant que l'ouvrier l'emporte en dignité sur la maison qu'il a bâtie. Moïse n'était qu'un fidèle serviteur dans la maison de Dieu ; Jésus-Christ était un fils unique dans sa propre maison. Aussi le visage seul de Moïse était resplendissant, tandis que le corps entier de Jésus-Christ était plus resplendissant que le soleil. Moïse couvrait son visage d'un voile ; nul vêtement ne pouvait couvrir l'éclat de Jésus-Christ ; cet éclat, au contraire, faisait briller les vêtements eux-mêmes d'une blancheur plus éblouissante que la neige : que dis-je ? les vêtements de Jésus-Christ surpassent en splendeur le visage de Moïse. Le visage lumineux de Moïse blessait les yeux qui le regardaient; l'éclat de Jésus-Christ, par sa suavité merveilleuse, ne blessait nullement l'œil qui le contemplait. Le voile de Moïse était une figure mystérieuse, car Moïse parlait à un peuple aveugle ; pour nous, nous devons contempler sans voile : nous contemplons « le Seigneur, la face découverte, nous sommes transformés en sa propre image.» Aussi Moïse lui-même vint contempler cette nouvelle gloire; il se tenait avec Elie auprès du Seigneur Jésus-Christ, lui rendant témoignage qu'il était le vrai Seigneur, le vrai Messie figuré dans la loi et promis par les prophètes. « Ils s'entretenaient avec Jésus,» nous dit l'évangéliste.

Mais quel pouvait être, en un tel moment, le sujet de leur entretien? Ah! que je désirerais le connaître! Veuillez nous le dire, ô évangéliste. « Ils parlaient, dit-il, de l'excès que le Sauveur devait accomplir à Jérusalem ». O excès véritable! excès infini! ô transport tout-puissant. Oui, mon Seigneur, vous avez dépassé dans Jérusalem toutes les bornes de la raison et de l'intelligence; oui, en vous livrant à votre amour pour moi, ô mon Dieu, vous êtes tombé dans un excès inconcevable. Que vous rendrai-je pour un si grand amour? Vous qui avez fait toutes choses avec nombre, poids et mesure, vous m'avez aimé sans nombre, sans poids, sans mesure. Dans cette œuvre de notre rédemption, point de nombre, point de mesure; c'est un excès surabondant, une surabondance excessive. Partout ailleurs vous avez tout pesé, tout mesuré; votre amour seul est excessif. N'est-ce pas une surabondance excessive et un excès surabondant que Dieu meure pour l'homme, l'ouvrier pour son ouvrage, le Créateur pour sa créature? O extase d'un amour qui déborde ! ô excès d'une charité brûlante!

Mais que disaient-ils de cet excès? Ici l'évangéliste se tait. Ils lui rendaient grâce de ce témoignage d'amour, ou plutôt ils le suppliaient de ne pas le subir, si c'était possible. Et ce n'était pas sans des raisons profondes, qu'ils rappelaient le souvenir de ce sanglant excès au milieu de cette immense gloire. Il fallait constater que l'homme dont on voyait aujourd'hui la gloire sur le Thabor, était le même qu'on verrait suspendu à la croix. Il ne fallait pas qu'on pût croire à une substitution, ainsi que l'a supposé l'impie Mahomet. Le Seigneur voulait encore nous enseigner à nous rappeler nos malheurs aux jours de notre prospérité, à tempérer, par la pensée

CELUI-CI EST MON FILS BIEN AIMÉ EN QUI J'AI MIS TOUTE MON AFFECTION. ÉCOUTEZ-LE !



LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR

de quelque affliction, la trop grande vivacité de notre joie.

Pendant ce temps, Pierre et les autres apôtres étaient saisis d'une admiration sans borne. Pierre ne peut plus souffrir de les entendre parler de cet excès qui devait avoir lieu à Jérusalem. La joie transporte son âme, il ne peut plus retenir l'expression de ses sentiments, et, saisissant un moment favorable: Pourquoi, Seigneur, dit-il, ces prophètes vous parlent-ils de je ne sais quel excès? Croyez-moi, écoutez mon désir: « Faisons ici trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » C'est assez; demeurons ici, passons ici tous les jours de notre vie. Que voudrions-nous de plus? Pourquoi parcourir encore les lieux qui sont à nos pieds? Dans son amour, Pierre ne savait ce qu'il disait; l'éclat de la gloire, qui frappait ses yeux, remplissait son âme de tant d'amour, de tant de délices, qu'il ne désirait rien de plus; il pensait qu'une telle ivresse était pour lui la plénitude du bonheur.

Mais, ô Pierre, ces paroles ne sont pas dignes de vous; vous vous trompez, ô pasteur de l'Eglise, vous vous trompez gravement. Avant d'être en possession de ces joies, il faut que l'Evangile soit établi, il faut que le monde soit racheté par l'effusion du sang divin; il faut, ô Pierre, « qu'un autre ceigne vos reins et vous conduise où vous ne voudrez pas. »

Pouvez-vous être vainqueur sans combat, triomphateur sans victoire?

Mais hélas! il n'est pas seul dans cette erreur. Notre volonté ne ressemble-t-elle pas souvent à celle de Pierre? Nous désirons le repos et nous fuyons le travail; avant la souffrance nous voulons le bonheur. O insensés! ô hommes en démence! Ne savons-nous pas qu'il est écrit : « Parce que nous aurons souffert avec Lui, nous règnerons avec Lui? » Et encore : « C'est à travers de nombreuses tribulations, qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. » — (*Saint Thomas de Villeneuve.*)

LE MONT THABOR

La montagne où s'accomplit la transfiguration du Sauveur est le mont Thabor, en Galilée. En moins de trois heures de marche on va de Nazareth à la cime de cette montagne, qui s'élève à 400 mètres au-dessus de la plaine d'Esdrelon et à 855 mètres au-dessus du lac de Tibériade. C'est la montagne la plus haute de la Galilée et on y jouit d'un magnifique panorama sur toute cette partie de la Terre-Sainte.

L'impératrice sainte Hélène, âgée de plus de quatre-vingts ans, visita pieusement le mont Thabort, en 326; elle y fit construire une belle église et un couvent, et voulut que Jésus-Christ reçût en ce lieu des hommages dignes de la gloire qu'il y avait manifestée. Un peu après, deux autres églises furent construites. Le vœu de saint Pierre : *Faisons ici trois tentes,* semblait magnifiquement réalisé.

Les Perses de Chosroès, et plus tard les musulmans, dévastèrent ces édifices; mais après la conquête des croisés, au XII^e^ siècle, le vaillant Tancrède fonda, sur le Thabor, le couvent de Saint-Sauveur pour les Bénédictins de Cluny, et releva l'ancienne forteresse qui avait fait jadis du Thabor une place forte importante. Un autre couvent latin et un couvent grec furent construits. Mais au siècle suivant, les musulmans vainqueurs renversèrent tout et la sainte montagne, rendue déserte, devint le rendez-vous des chacals, des sangliers, et des oiseaux de proie.

Cependant les Franciscains de Nazareth avaient gardé la propriété du lieu même de la transfiguration, et ils y construisirent, au XIV^e^ siècle, une petite chapelle, où ils venaient célébrer la messe quelquefois. Ils viennent de la reconstruire de nos jours d'une manière plus digne du Thabor. Près de là, les Grecs schismatiques ont rebâti une des anciennes églises.

SAINTE VALENTINE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 25 juillet

C'était sous la persécution de l'empereur Galérius, successeur de Dioclétien, de nombreux martyrs souffrirent pour Jésus-Christ, dans la ville de Césarée en Palestine. Un jour, on amena un groupe de chrétiens qu'on avait arrêtés à Gaza pendant qu'ils lisaient l'Ecriture-Sainte. Sur leur refus d'apostasier, les uns ont l'œil droit arraché et le pied coupé, les autres ont les flancs déchirés avec des crochets de fer.

Au nombre des martyrs était une femme qui montra un courage incomparable; c'était sainte Théa; elle fut d'abord battue de verges, puis déchirée sur le chevalet.

A la vue des blessures atroces qu'on lui infligeait, une jeune chrétienne de Césarée, nommé Valentine, qui avait consacré à Dieu sa virginité, comme sainte Théa, ne peut retenir son indignation, et s'adressant au juge, elle s'écrie du milieu de la foule: « Jusqu'à quand ferez-vous ainsi souffrir ma sœur? — Qu'on arrête cette femme, » dit le juge. Valentine ne cherche point à s'enfuir; on s'empare d'elle et on la conduit devant le juge. A la vue de sa noble assurance celui-ci affecte de se calmer, et d'une voix paternelle, il l'invite par de douces paroles à sacrifier aux dieux. Valentine refuse.

On la conduit de force devant une idole ; près de la statue s'élevait un trépied surmonté d'un réchaud. On ordonne à Valentine d'y brûler de l'encens en l'honneur du faux dieu. Pour toute réponse la vierge chrétienne, d'un vigoureux coup de pied, renverse à terre l'idole et le réchaud.

A cette vue, le juge bondit comme un tigre. Sur son ordre, Valentine est étendue sur le chevalet; des cordes y fixent ses membres délicats, les bourreaux lui labourent les côtes avec une cruauté féroce, leurs crocs de fer arrachent des lambeaux de chair palpitants. Valentine souffre ce supplice avec un courage invincible.

Alors le juge ordonne de la détacher, on fait approcher sainte Théa, on les lie toutes les deux ensemble et on les précipite dans les flammes d'un bûcher. Un instant après, leurs âmes échappées de leurs corps s'envolaient ensemble au ciel.

Le même jour, un chrétien nommé Paul, que plusieurs pensent avoir été le frère de sainte Théa, acheva glorieusement son martyre.

LE BIENHEUREUX OCTAVIEN DE QUINGEY,

ÉVÊQUE DE SAVONE

Fête le 6 août.

Le bienheureux exerce la charité auprès des pauvres de Cluny.

LA VILLE DE PRÉDILECTION DU BIENHEUREUX OCTAVIEN

« Qu'il est consolant, s'écrie M. l'abbé Queirolo, prêtre de Savone et biographe de notre Saint, qu'il est consolant de penser que nous avons dans le ciel un homme semblable à nous, notre frère, qui se fait notre médiateur, défend notre cause, et attire sur nous les célestes bénédictions! »

Ce n'est point là un vain éloge. Depuis près de huit siècles, le bienheureux Octavien ne cesse de donner à la ville de Savone, dont il fut l'évêque, des témoignages de sa protection.

Parmi les nombreux bienfaits dont elle lui est redevable, voici l'un des plus signalés.

En 1657, la peste causait d'affreux ravages dans la cité. Rien ne pouvait en arrêter les progrès, ni les mesures sanitaires prises par les administrateurs, ni les efforts et le dévouement de la médecine. Le mal avait déjà fait 1200 victimes.

Devant cette impuissance de tous les secours humains, la population tourne ses regards vers

le ciel, et recourt à l'intercession de son patron, le bienheureux Octavien. On décide de porter processionnellement ses reliques à travers les rues de la ville désolée.

Aussitôt, l'espérance renaît dans les cœurs; tous les habitants se préparent à cette manifestation de foi; les sénateurs ou anciens de la commune publient deux édits pour régler la marche du cortège.

La procession a lieu le 2 juillet. Tandis que l'évêque, escorté de tous les ordres civils et religieux, s'avance solennellement à la suite des saintes reliques, au chant des litanies des Saints, les habitants, agenouillés sur le seuil de leurs demeures, unissent leurs ferventes supplications à celles de l'Eglise.

Les écrivains contemporains rapportent que cette confiance envers le bienheureux Octavien ne fut point trompée : le fléau cessa presque subitement; la ville sortit de l'espèce de tombeau dans lequel elle semblait ensevelie, et le peuple accourut dans les temples pour y entonner l'hymne d'actions de grâces.

Dans des temps plus rapprochés de nous, un prodige semblable s'est renouvelé dans la même ville.

En 1854, tandis que le choléra décimait la province de Piémont, le peuple de Savone invoqua, selon sa coutume, son bienheureux protecteur, et fut presque entièrement préservé. A peine quelques personnes eurent-elles ressenti les premières atteintes du mal, que l'on se porta en foule à l'église cathédrale, dans la chapelle de la Nativité, où reposaient les reliques vénérées. La contagion se dissipa promptement, et, deux mois après, la population, saine et sauve, célébrait une grande fête d'actions de grâces, pour remercier le bienheureux Octavien de sa protection.

TITRES DE NOBLESSE
ÉDUCATION BRILLANTE DU B. OCTAVIEN

Savone semble donc être la ville de prédilection du bienheureux Octavien. Néanmoins, par sa naissance, ce Saint appartient à notre pays, car il est d'origine bourguignonne. Les anciennes chroniques de Savone elles-mêmes lui donnent le titre de Bourguignon, lui assignent pour patrie le petit bourg de Quingey, et le font naître de la famille des comtes de Bourgogne.

Rien ne lui a manqué ici-bas de ce qui pouvait lui attirer la considération des hommes.

Il était de noble lignée. Fils du célèbre comte Guillaume II, surnommé Tête-Hardie, il eut pour frères deux comtes de Bourgogne, Renaud et Etienne, un archevêque de Besançon, Hugues III, et surtout celui qui devait être plus tard le pape Calixte II, Guy de Bourgogne. Titres bien suffisants, ce semble, à la gloire d'une famille.

Son éducation fut des plus distinguées et digne de son haut rang.

A cette époque, l'abbaye de Cluny, en pleine efflorescence, était le plus illustre monastère des Gaules.

La science et la sainteté y brillaient d'un très vif éclat.

C'est là que venaient s'ensevelir de préférence les grands personnages de Bourgogne, lorsqu'ils quittaient pour le cloître les vanités du monde; là que Guy II, comte de Mâcon et parent d'Octavien, entra, l'an 1078, avec ses fils et trente de ses chevaliers; là aussi que venaient s'instruire les jeunes gentilshommes de grande famille.

Guillaume Tête-Hardie y plaça ses fils. Octavien et Guy y commencèrent ensemble leurs premières études, sous la direction de saint Hugues de Cluny, qui gouverna glorieusement son monastère pendant soixante ans.

Quelle école de charité que cette célèbre abbaye, au XI^e^ siècle! Le bienheureux Octavien en eut sous les yeux, pendant son court séjour à Cluny, d'admirables exemples. 17 000 pauvres y étaient annuellement nourris et entretenus. L'hospitalité la plus généreuse y était exercée, et quiconque se présentait à la porte du couvent était sûr d'y trouver un abri, un repos préparé.

C'est là, sans doute, que le futur évêque de Savone acquit, outre la connaissance des lettres, ces germes de piété et de tendre charité, qui le rendront plus tard si cher à ses diocésains, et surtout aux plus pauvres d'entre eux.

Après quelques années doucement écoulées auprès des moines bénédictins, notre étudiant se rendit, sur l'ordre de son père, dans la ville de Bologne, qu'on appelait la *mère des études*, et dont l'Université était la plus fameuse et la plus ancienne de toute l'Italie.

Paris et Bologne attiraient, on peut le dire, à cette époque, toute la jeunesse studieuse d'Europe. Mais, tandis qu'à Paris, l'étude de la théologie était surtout en honneur, celle de Bologne brillait spécialement par l'étude du droit. Elle se divisait en deux Universités distinctes, celle d'en deçà des monts, ou *des dix-sept nations*, qui comprenait la jeunesse des principales villes d'Italie; et celle d'au delà des monts, ou *des dix-huit nations*, parmi lesquelles était représentée la Bourgogne.

Octavien y apprit, avec un égal succès, la théologie, le droit romain et le droit canon, et fut bientôt jugé capable d'enseigner à son tour ces mêmes sciences à de jeunes ecclésiastiques confiés à ses soins.

BRUSQUE CHANGEMENT DE VIE
OCTAVIEN SE FAIT BÉNÉDICTIN

Une pénible nouvelle vint l'arracher à sa vie d'étudiant et de professeur. En 1087, il apprend que son père, le comte Guillaume, déjà avancé en âge, est atteint d'une grave infirmité, et, sur-le-champ, il quitte Bologne pour Besançon. Il brûle du désir de revoir une dernière fois son père et de le soutenir à ses derniers moments.

Aussi résiste-t-il à toutes les instances de l'évêque de Pavie, qui, lui ayant offert l'hospitalité au cours du voyage, charmé de son mérite éminent, s'efforçait de le retenir.

Mais, tandis qu'il s'apprête à quitter le palais épiscopal, où il a reçu un si honorable accueil, un nouveau message, envoyé par sa famille, vient dissiper son dernier espoir d'embrasser encore un père tendrement aimé.

La nouvelle de cette mort brisa le cœur d'Octavien. Elle eut, selon toute vraisemblance, une influence décisive sur sa vocation religieuse et vint modifier les plans d'avenir qu'il pouvait avoir formés.

La douleur qu'il ressentit en ces circonstances le fit méditer sérieusement sur la vanité de ce monde où nous ne faisons que passer, où la gloire et les honneurs sont sitôt évanouis; et il résolut de consacrer tout entière à Dieu cette vie qui nous est donnée pour le servir et pour l'aimer.

Rempli de ces pensées, il vint frapper à la porte du couvent bénédictin de *Saint-Pierre au ciel d'or*, à Pavie, où il reçut bientôt l'habit religieux.

Nous connaissons peu de chose des trente années qu'Octavien passa dans l'obscurité du cloître. Le silence, la mortification, la régularité, la piété aiment à s'abriter et à se cacher à l'ombre de ces murs discrets, pour n'être connus que de Dieu seul.

Octavien se sanctifia sans bruit dans l'exercice de toutes les vertus religieuses. Il y pratiquait avec simplicité la vie monastique qu'il avait jadis admirée à Cluny. L'étude des sciences sacrées faisait sa principale occupation.

Ce n'est pas cependant que sa réputation de sainteté ne se répandît au dehors. Les archives de *Saint-Pierre au ciel d'or* se plaisent à citer le bienheureux Octavien comme une des gloires du monastère. Sa distinction frappait tout le monde, excitait l'admiration et le fit particulièrement estimer des évêques Guillaume, Guy et Bernard Lunato.

Guillaume I^er^, de la famille des comtes de Canosio, était évêque de Pavie quand Octavien entra chez les Bénédictins. Ce fut lui qui eut la joie de l'appeler au sacerdoce, et il voulut en outre lui confier plusieurs fonctions importantes relatives à l'administration de son vaste diocèse.

Guy, son successeur, honora le bienheureux Octavien de la même confiance. Il le chargea d'être son représentant au Concile de Guastalla, tenu en 1106 par le pape Pascal II, au sujet de la question des investitures. Octavien fit preuve, en cette occasion, d'une grande prudence et d'une si remarquable sagesse, que le Souverain Pontife lui remit à son départ une lettre dans laquelle il félicita l'évêque de Pavie de l'heureux choix qu'il avait fait pour le représenter.

Telles furent les qualités d'Octavien pendant son séjour au monastère de Pavie. Un chroniqueur du temps rapporte en ces termes l'opinion générale de ses contemporains : « Le Bourguignon Octavien, dit-il, jouissait d'une telle renommée de sainteté, que l'Eglise de Savone, veuve de son pasteur, tourna ses regards vers lui et le choisit pour son évêque. »

LES CHANOINES DE SAVONE — INFLUENCE D'OCTAVIEN

Les chanoines de la cathédrale de Savone avaient, de temps immémorial, le privilège de choisir leur évêque.

Outre qu'il ne leur déplaisait pas d'avoir pour premier pasteur le frère du Pape régnant (on était en l'an 1123, et Calixte II occupait depuis quatre ans la chaire de saint Pierre), ils eurent avant tout égard au mérite du bienheureux Octavien, et c'est ce qui les détermina à l'arracher à l'obscurité de son cloître.

Ils vinrent à sa rencontre jusque sur les limites du territoire de Savone, avec les consuls de la commune, Amédée Albertengo et Ansalde Boccaorso, à la tête d'une foule innombrable qui accueillait son nouvel évêque comme un ange consolateur. Octavien, par son air plein de simplicité, par sa démarche où la modestie du moine s'alliait à la distinction du gentilhomme, par son regard empreint de douceur et d'amabilité, conquit, dès le premier abord, tous les cœurs.

Le champ que la Providence lui confiait n'était pas sans présenter çà et là quelques buissons épineux. Bien des abus étaient à extirper. Les luttes récentes entre le sacerdoce et l'empire, le schisme, qui avait plusieurs fois affligé la chrétienté, quelques désordres introduits peu à peu dans le clergé lui-même, avaient nui à la ferveur des peuples de Ligurie, et favorisé le relâchement dans la foi et dans les mœurs.

C'était une œuvre de réforme qui s'imposait partout aux débuts du XII^e^ siècle.

Le bienheureux Octavien l'entreprit pour son diocèse, et l'y poursuivit avec l'énergie d'un Saint. Il rencontra bien des difficultés, des contradictions, des révoltes même, et ses premiers contradicteurs furent les chanoines qui l'avaient placé à leur tête.

Il voulait les rendre à l'austérité de leur ancienne discipline dont ils s'étaient depuis longtemps départis.

Son exemple aurait dû, ce semble, suffire à les y ramener. « On connaissait, dit un ancien chroniqueur, la sainte vie d'Octavien. Il reposait une partie de la nuit, et passait le reste en prières; il jeûnait rigoureusement tous les vendredis, en mémoire de la passion du Sauveur; il censurait les vices avec liberté, prêchait avec un grand zèle et s'appliquait à rétablir l'union parmi les citoyens divisés. Ami des pauvres, auxquels il consacrait tout son avoir, il visitait aussi les malades et leur procurait la santé de l'âme et même celle du corps, car on citait plusieurs d'entre eux qu'il avait guéris de graves infirmités. »

Tels étaient les exemples donnés par l'évêque à son clergé. Il y ajoutait de fréquentes exhortations pleines de douceur. Mais ses exemples comme sa parole restaient sans résultat vis-à-vis des membres de son Chapitre. Il dut se résoudre à sévir.

Les chanoines, suivant leur institution primitive, vivaient en communauté. En dehors des exercices communs, chacun se retirait dans l'habitation privée qui lui était dévolue à l'ombre des murs de l'ancienne cathédrale, et jouissait des humbles revenus du jardin qui y attenait. L'un des prédécesseurs d'Octavien, le bienheureux Ami, leur avait concédé en outre un droit de dîme, tant sûr le territoire de Savone que sur celui de Noli. Octavien, après avoir vainement

employé les moyens de douceur, eut enfin recours à une mesure sévère, et ce fut cette dîme ou prébende qu'il retrancha à ses chanoines.

Quelques-uns d'entre eux eurent peine à se résigner, mais la fermeté désintéressée de l'évêque triompha de leurs résistances, sa bonté les ramena, les dissensions furent apaisées et les chanoines méritèrent de rentrer dans leurs droits.

Ce trait de zèle pour le maintien parmi le clergé de quelques points de discipline laisse entrevoir l'action énergique et salutaire du prélat sur les mœurs de son peuple. Rien ne l'arrêtait dans son œuvre de réforme, ni les insinuations perfides, ni les calomnies. Aussi vint-il à bout de tous les obstacles.

Sa sollicitude paternelle ne s'étendait pas seulement aux intérêts spirituels de ses ouailles, elle atteignait aussi leurs intérêts temporels, et la part qu'il prenait aux affaires civiles doublait son influence. En vertu d'une faveur impériale, confirmée par plusieurs diplômes, les évêques de Savone étaient en même temps princes et comtes de la cité, et, comme tels, partageaient avec les consuls le gouvernement de la république, apportant dans les délibérations l'appui de leurs conseils et de leur expérience. Les diocésains trouvaient dans l'action prudente et les mesures toujours charitables de leur pasteur une garantie contre les excès possibles du pouvoir civil.

DOUBLE MOISSON

Si le B. Octavien savait se faire craindre, il avait encore plus l'art de se faire aimer.

Les plus anciens portraits du Bienheureux nous le représentent distribuant l'aumône. Les pauvres furent en effet la portion chérie de son troupeau; il se plaisait à les secourir de ses propres mains, et ils arrivaient à lui en si grand nombre que la demeure épiscopale était devenue le rendez-vous des indigents.

Sa charité éclata surtout en une année où la ville et le territoire de Savone eurent à souffrir d'une extrême disette.

Dès les premiers jours, l'évêque avait distribué tout ce qu'il possédait. Comme les affamés ne cessaient de recourir à lui, et qu'il souffrait de ne pouvoir subvenir à leurs besoins pressants, il fit mettre la population en prières, organisa avec le clergé une grande procession pour apaiser le courroux du Seigneur, et traversa ainsi toutes les campagnes environnantes.

On vit, quelques jours après, les champs se couvrir des moissons les plus riches; les épis étaient plus beaux et plus nombreux qu'en aucune autre année, le blé fructifia au centuple, et les habitants attribuèrent cette bénédiction vraiment extraordinaire aux prières et à la sainteté d'Octavien. La chronique ajoute que la moisson fut doublée, cette année-là, car les éteules germèrent une seconde fois et donnèrent de nouveaux épis, aussi beaux que les premiers. L'abondance revint dans tout le pays.

« LE SAINT EST MORT »

Le B. Octavien occupa le siège de Savone de 1123 à 1128, et mourut à l'âge d'environ soixante-dix ans, plein de mérites devant Dieu.

Quand la nouvelle de sa mort se répandit parmi le peuple, tous répétaient avec larmes : « le Saint est mort! le Saint est mort! » et ils accouraient au palais épiscopal pour baiser une dernière fois la main qui les avait si souvent bénis, et ravir, s'ils le pouvaient, quelque relique de leur bien-aimé pontife, en coupant la frange de son vêtement.

Quarante ans après sa mort, on eut des signes manifestes de la gloire dont il jouissait au ciel. Tandis que, près de sa sépulture, l'on ouvrait une tombe pour l'un de ses successeurs, une flamme se mit à voltiger au-dessus de ses restes vénérés. Emerveillés, les prêtres firent ouvrir son tombeau, et le corps d'Octavien fut découvert exempt de corruption, encore plein de majesté dans l'appareil de ses ornements épiscopaux, et exhalant un suave parfum.

Le prodige fut bientôt connu. Le nom d'Octavien volait de bouche en bouche, et déjà chacun le proclamait bienheureux. La foule accourut pour voir son corps. Les vieillards pleuraient de joie et répétaient avec émotion à leurs enfants : « Nous vous avions bien dit qu'Octavien était un saint! »

Depuis lors, le corps du Bienheureux reçut un culte maintenu sans interruption jusqu'à nos jours. Les étrangers viennent le visiter pieusement dans la chapelle qui lui est consacrée dans l'église cathédrale. Les habitants de Savone ont en lui une confiance illimitée. Les évêques de la cité aiment à s'agenouiller sur la tombe de celui qui est leur modèle et protecteur, et beaucoup d'entre eux se sont fait un devoir de reconnaissance d'enregistrer les grâces merveilleuses obtenues par son intercession. Les archives de Savone conservent, avec une respectueuse vénération, ces nombreux actes authentiques.

En 1782, l'évêque et le clergé de la ville présentaient au Souverain Pontife ces précieux documents, pour qu'il daignât reconnaître canoniquement le culte du bienheureux Octavien.

Pie VI accorda cette faveur moins d'un an après, et il concédait, en même temps, en son honneur, une messe et un office propres pour tout le diocèse de Savone.

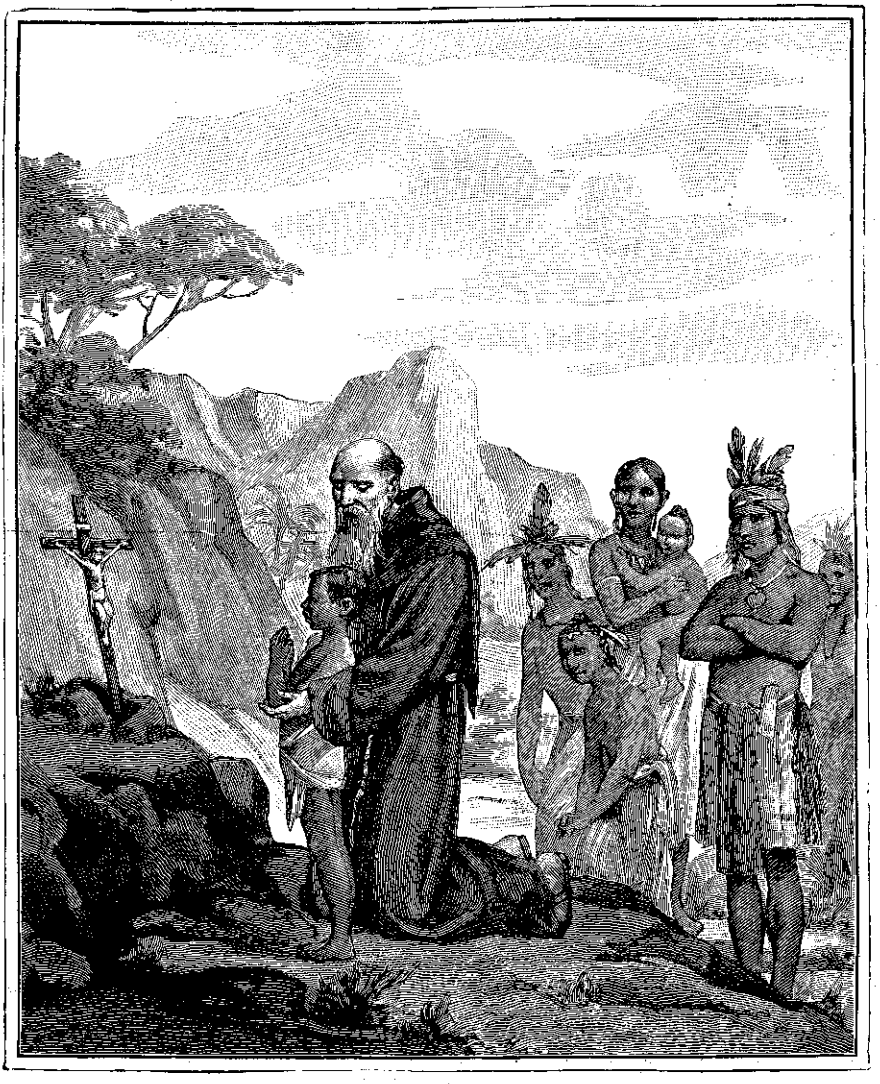
Nous savons du moins que son intercession est très puissante au ciel, qu'il fait bon se placer sous son patronage, et lui adresser du fond du cœur cette prière : Bienheureux Octavien, priez pour nous. Donnez-nous un peu de votre énergie et de votre charité.

SOURCES CONSULTÉES

Vie des Saints de Franche-Comté, par les professeurs du collège Saint-François-Xavier de Besançon, d'après la *Vita del beato Ottaviano*, de l'abbé Queirolo, Savone, 1855. — *Saint Odilon, abbé de Cluny, et son temps*, par l'abbé Jardet, Lyon, 1898. — *Histoire de l'Eglise : Pontificat de Calixte II.*

LE VÉNÉRABLE ANTOINE MARGIL

des Frères Mineurs, apôtre des Indiens (1657-1722).



Le vénérable fait connaître aux pauvres Indiens le nom de Jésus-Christ.

NAISSANCE — LES PREMIÈRES ANNÉES

Le 18 août 1657, dans la ville de Valence, en Espagne, il y avait grande joie au foyer de Jean Margil et de Speranza Ros, son épouse. Dieu venait de leur donner un fils qui devait être le bonheur de leur vie et l'héritier de leur foi. Sur les fonts du baptême, l'enfant reçut le nom d'Antoine.

Quelques mois après sa naissance, le P. Melchior Lopez, des Frères Mineurs, rencontra sa mère qui le portait.

— Soignez et formez bien ce poupon, lui dit-il, car je serai un jour son compagnon d'apostolat.

Les parents, confiants dans cette parole où leur esprit de foi vit un ordre de Dieu, firent donner à l'enfant une instruction qui coûta de lourds sacrifices à leur pauvreté.

Au collège, Antoine se montra studieux et bon. Lorsque certains élèves, fiers d'un nom que leur sot orgueil avilissait, tournaient en ridicule l'humilité de sa naissance, celui-ci, loin de s'irriter, s'interposait toujours auprès des maîtres pour leur éviter une trop juste punition.

Parmi ses condisciples, c'est aux plus pauvres que son cœur allait de préférence, et c'est avec eux qu'il partageait le frugal repas que sa mère lui préparait chaque matin avant son départ.

Les jours de congé, son plus agréable passe-temps était d'aller prier devant tous les tabernacles de la ville. Ces visites se prolongeaient parfois jusqu'à la nuit tombée, et les sacristains, trop familiarisés avec les choses les plus saintes, ne comprenant rien à ces assiduités, chassaient le pieux enfant, l'insultaient souvent, et parfois le battaient.

Ces journées d'adoration étaient trop courtes pour lui, et, lorsque le soir, il rentrait au logis :

— Mère chérie, disait-il, je suis resté tout aujourd'hui en présence de Notre-Seigneur, les heures ont passé comme un éclair.

LA VOCATION — AU MEXIQUE

Dès l'âge de seize ans, l'adolescent, resté pur comme au jour de son baptême, se sentit attiré vers Dieu d'une manière irrésistible et résolut de lui consacrer sa vie.

Avec la permission de ses parents, il entra au couvent des Frères Mineurs de la stricte observance.

Une année de noviciat le conduisit à la profession religieuse (13 avril 1674), et après de fortes études philosophiques et théologiques, il fut ordonné prêtre.

Le Nouveau Monde était depuis longtemps pour l'Espagne un vaste champ d'apostolat où la moisson était belle, et les ouvriers trop peu nombreux. Tandis que la métropole surabondait de prêtres, l'Amérique demandait à grands cris des missionnaires dévoués.

Le P. Antoine répondit avec enthousiasme à cet appel au sacrifice. Après une lutte douloureuse entre les saints désirs qui le poussaient au départ, et l'affection trop humaine de sa mère qui le suppliait de rester, il partait de Cadix le 6 juin 1683 avec quelques compagnons d'apostolat. Ils restèrent en mer quatre-vingt-dix jours et débarquèrent enfin à la Vera-Cruz.

Une armée de flibustiers français venaient de mettre cette ville à feu et à sang. Pendant de longues semaines, les religieux restèrent dans ce vaste hôpital, s'employant tous les jours à enterrer les morts, panser les blessés et relever les courages abattus.

Le P. Antoine partit ensuite pour Mexico avec le P. Melchior Lopez. Ils avaient pour toute arme et bagage un bréviaire, un chapelet et un solide bourdon. Marchant à la suite d'une caravane de muletiers chargés de mercure, ils firent de leur voyage une mission de longue haleine. Les heures de halte étaient consacrées à instruire, baptiser, confesser et communier les foules qui accouraient au passage des missionnaires.

A Saint-Jean del Rio, les deux Pères trouvent un ordre du provincial qui les envoie à Queretaro. Là, nouveau message qui les rappelle à la Vera-Cruz pour aller ensuite au Yucatan. Le 19 avril 1684, le P. Margil débarque à Campêche, prêche dans tous les environs, s'avance jusqu'à Mérida, puis s'embarque de nouveau pour Tabasco.

Cependant, ce n'étaient que des brebis égarées que les deux missionnaires avaient évangélisées jusqu'ici. Il tardait au P. Antoine de s'avancer en pays infidèle. A peine la mission de Guatemala était-elle terminée qu'il se dirigea vers la province de Talamanque.

Quatre cents kilomètres le séparaient du but de son apostolat. Il les entreprit avec son compagnon habituel, le P. Melchior.

AU MILIEU DES INDIENS

Pour aborder cette contrée montagneuse, il fallait traverser le Nicaragua et Costa-Rica.

Les tribus d'Indiens accueillirent les missionnaires par des moqueries, des insultes et des coups. Les deux Pères n'échappèrent que par miracle au poison qui leur était servi, au fer qui devait les frapper, et au feu préparé à leur intention. La patience et la bonté vainquirent enfin tous les obstacles.

Après les avoir bien insultés, le peuple se mit à considérer avec curiosité ces étrangers qui ne répondaient pas aux menaces, mais s'intéressaient aux besoins de tous. Peu à peu, la sympathie se mêla à la curiosité, les cœurs s'attendrirent, et bientôt la semence de l'Evangile tomba dans les âmes comme dans une terre féconde.

Lorsqu'une chrétienté florissante eut été fondée chez les Talamanquites, le P. Antoine songea aux tribus environnantes, les Terrabes et les Borruques qui, s'étant voué une haine mortelle, étaient perpétuellement sur le sentier de la guerre. Les réconcilier dans l'amour et la paix de Jésus-Christ semblait une impossibilité.

Après de longs mois d'efforts, où la patience répondait à la colère et la bonté à l'ingratitude, le pays était transformé. Trente églises furent bâties, et onze villages chrétiens organisés.

La vie des missionnaires au milieu de ces sauvages n'était qu'une suite de fatigues et de privations.

Pour se conformer à leurs habitudes, ils ne se nourrissaient comme eux que d'herbes, de racines ou de venaison cuite sans aucune préparation. Les souffrances ainsi endurées furent si terribles, qu'après leur départ, l'évêque de Nicaragua chercha vainement des prêtres pour maintenir la vie chrétienne parmi les tribus converties. Aucun de ceux qui essayèrent d'y séjourner ne put supporter ce genre de vie.

CHEZ LES CHOLIS ET LES LACANDONS

Un ordre du provincial rappela les deux Pères à Guatemala pour y fonder un hospice.

Ils y arrivèrent au commencement de décembre 1691.

Après de vaines démarches pour la fondation projetée, le P. Antoine quitta de nouveau le monde civilisé pour le pays des Cholis. Avec le P. Melchior, il se trouva bientôt dans un centre montagneux au climat très âpre, sans ressources et sans guide. Les habitants, adonnés aux vices les plus abominables, ne voulaient pas écouter ces gêneurs qui cherchaient à contrarier leurs plaisirs. Ils se mirent tout d'abord à se boucher rageusement les oreilles dès que les religieux voulaient parler en public, ils en vinrent ensuite aux insultes et aux coups, mais comme rien ne décourageait les missionnaires, les Cholis résolurent de les tuer. Un jour, ils s'emparèrent d'eux, les lièrent à un tronc d'arbre, exécutèrent la danse de la mort, et s'apprêtaient à les cribler de flèches pour les scalper ensuite. Tout à coup, par un souffle de paix mystérieux, l'apaisement se fit dans les esprits, les loups se transformèrent en agneaux et se mirent à écouter docilement les enseignements de leurs pasteurs.

Cette tribu fut divisée en huit paroisses et une église fut élevée dans chacune.

Nos deux conquérants, avides de nouveaux triomphes, se portèrent aussitôt vers les Lacandons, autre peuplade au naturel si féroce que le nom seul inspirait la terreur aux populations voisines.

Ils prirent des guides qui les égarèrent à dessein dans les sentiers perdus des montagnes et les abandonnèrent aux flèches empoisonnées des Indiens.

Les deux religieux durent, pendant quarante jours, se nourrir d'herbes et de racines, coucher sur la terre nue et s'en aller à l'aventure le long de la rive d'un fleuve, attendant un secours que la Providence ne pouvait manquer de leur envoyer. En effet, ils rencontrèrent bientôt un pauvre Indien envoyé à leur recherche, qui remontait le cours du fleuve avec une barque chargée de vivres.

Ils purent alors reprendre de nouvelles forces ; ils redescendirent jusqu'à Verapaz, trouvèrent des guides plus fidèles et, sur les premiers jours de mars 1694, ils entraient enfin dans le premier village des Lacandons.

A leur vue, les indigènes, croyant qu'ils étaient les éclaireurs d'une armée puissante, s'enfuirent épouvantés, mais peu après, revenus de leur première surprise, ils s'approchèrent des missionnaires. Ceux-ci leur exposèrent leur mission toute de paix et de charité. Pour toute réponse, ils furent en un clin d'œil terrassés, dépouillés de leurs vêtements et attachés dans le centre du village à l'arbre de la mort pour servir de cible aux flèches maladroites des enfants. Ils passèrent ainsi trois jours et seraient morts de faim si une Indienne n'était venue en cachette leur apporter des vivres.

Durant le jour, les bourreaux venaient fréquemment compter les battements de leur cœur pour voir si leur courage faiblissait. Etonnés de les trouver joyeux, doux et plus ardents que jamais, ils les crurent protégés par le Grand-Esprit. Ils les délivrèrent alors, mais les chassèrent loin du village.

Toujours infatigables, les deux religieux revinrent quelques mois après, et cette fois leurs travaux furent si féconds que les indigènes demandèrent en foule le baptême, et construisirent eux-mêmes deux églises. Le P. Margil forma un groupe de jeunes gens pour l'exécution du chant grégorien, et ce fut un pittoresque et consolant spectacle de voir les nouveaux convertis suivre la procession de la Fête-Dieu, parés de leurs insignes guerriers et accompagnant les cantiques sacrés avec leurs bizarres instruments de musique.

A UNE TABLE DE JEU — AU THÉATRE

Après ce nouveau triomphe, le P. Antoine dut quitter ses chers convertis pour se rendre à Queretaro où le provincial lui confiait la charge de gardien au collège Sainte-Croix.

Il fut avec ses religieux ce qu'il avait été au milieu des Indiens : un apôtre prêchant d'abord par l'exemple ce qu'il enseignait par ses paroles.

Au mois d'avril 1701, de graves discordes avaient éclaté à Guatemala, et faisaient craindre une lutte meurtrière. Nul n'était mieux qualifié que le P. Antoine pour remplir le rôle de pacificateur. Il partit donc à la demande du vice-roi.

A la fin de mai, il avait parcouru les 370 kilomètres qui le séparaient de la ville. Sa présence aussitôt connue ramena bien vite l'apaisement, et détruisit tous les ferments de haine.

Le Vénérable profita de son séjour à Guatemala pour y fonder un monastère dont il resta le gardien. De nombreux témoignages de l'époque nous révèlent une multitude de faits merveilleux par lesquels Dieu bénissait son zèle des âmes.

Une nuit, tandis qu'il disait l'office avec ses religieux, il s'arrêta tout à coup comme s'il avait vu un spectacle effrayant :

— Quel malheur, dit-il par deux fois, que cette âme se perde.

Puis, quittant le chœur, il courut avec un Frère à une des portes de la ville où un désespéré venait de se pendre. Le Vénérable aussitôt coupe la corde, donne les soins urgents et, lorsque le malheureux a recouvré ses sens, il lui montre la grandeur de son crime, le danger de mort éternelle auquel il vient d'échapper et le quitte repentant.

Une autre fois, il se rend dans une maison de jeu de la ville, salue d'abord courtoisement les joueurs attablés, considère un moment leur tactique et finalement prend

place à côté d'eux. Quoique ignorant complètement les règles, il joue si habilement sa partie qu'il gagne à chaque coup. Il profite de ses triomphes pour imposer aux vaincus la récitation du *Pater*, du Souvenez-vous et du chapelet. Les partenaires, ennuyés de perdre et surtout de prier alors qu'ils étaient venus pour s'amuser, se retirèrent les uns après les autres, laissant le Père avec l'un d'eux qui avait résolu de tuer ce soir-là un de ses compagnons.

Le Vénérable, dès qu'il se vit seul avec lui, changea de ton, lui découvrit l'atrocité de son dessein et le laissa pleurant de honte et de repentir.

A côté du couvent, il y avait un théâtre où le peuple affluait pour assister à des représentations souvent ridicules ou franchement mauvaises. Un soir, alors que la séance était commencée, le Père arrive, monte aussitôt sur la scène, et, le crucifix en main, se met à parler durant plusieurs heures de la laideur du péché. Il transforme ainsi en drame émouvant la comédie qui se jouait, sans que les spectateurs, accourus pour s'amuser, osent se plaindre de ce changement de programme.

DANS LES MONTAGNES DU NAYARIT — AU TEXAS

Au commencement de 1707, le P. Antoine quitta Guatemala pour se rendre à Zacatecas. Il y fonda un monastère et bâtit une église sous le vocable de Notre-Dame de la Guadeloupe. C'est là qu'un messager du vice-roi vint le trouver pour lui confier la difficile mission de civiliser, en les christianisant, les farouches indigènes des monts du Nayarit.

Il partit avec un compagnon et quelques guides, mais à peine les voyageurs avaient-ils pénétré sur le territoire de la tribu qu'ils furent accueillis par une volée de flèches. Le Père se découvrit alors la poitrine, fit face aux agresseurs et attendit le coup mortel, souriant, et les bras en croix. Frappés d'une telle grandeur d'âme, les ennemis abaissèrent leurs arcs, mais leur haine des Espagnols était telle qu'ils ordonnèrent aux nouveaux venus de repartir sur l'heure sans leur permettre même d'exposer l'objet de leur visite.

Depuis longtemps, le Vénérable jetait des regards d'envie sur le Texas, dont les populations étaient toujours plongées dans l'idolâtrie. Il reçut cette année-là de pleins pouvoirs du provincial pour le choix des auxiliaires qui le suivraient dans ces contrées inexplorées.

Le P. Antoine, au comble de ses vœux, partit pour sa mission nouvelle. Son voyage dura deux ans, pendant lesquels il traversa, en les évangélisant, les provinces de Parral, Bouche-de-Lion, Monterey, etc. Dans cette dernière, il réconcilia deux tribus d'Indiens anthropophages qui, depuis de longues années, se massacraient dans des luttes continuelles et se mangeaient dans des festins interminables.

Ce n'est qu'en 1715 qu'il arriva sur les frontières du Texas. Aussitôt, il se mit à l'œuvre. Les résultats furent très lents. Il chercha d'abord à gagner le cœur de ces populations plus timides que méchantes.

Il se fit tour à tour laboureur, jardinier, tailleur d'habits, et montra aux Indiens la manière de profiter des richesses du sol et de s'habiller décemment. Il savait aussi les prendre par leur faible, et, dès qu'il recevait d'Europe des friandises ou des objets de verroterie, il en faisait une ample distribution à ses grands enfants. C'est ainsi que peu à peu il les apprivoisa.

Alors commença l'instruction religieuse. Tous voulurent y assister, et après quelques mois, les conversions furent si nombreuses qu'il fonda dans le pays sept chrétientés. Il passa sept ans parmi eux.

LA MORT

Au mois de juin 1722, le Père revint à son couvent de Zacatecas dont il était réélu gardien. Il continua à prêcher et à confesser. Mexico, Guadalaxara, Valladolid, Queretaro entendirent encore fréquemment les accents de sa voix apostolique. C'est dans cette dernière ville que sa santé parut gravement compromise. Il fut aussitôt envoyé à Mexico pour être à la portée des meilleurs médecins. Le voyage acheva de l'affaiblir. Une pleurésie se déclara en cours de route et, le 2 août, le P. Antoine arriva au monastère de Mexico tremblant de fièvre et harassé de fatigue.

Il ne resta que quatre jours à l'infirmerie. Le 5 août, il reçut les derniers sacrements, baisa avec transport une image de la Sainte Vierge en lui disant :

— Adieu, ma Mère, jusqu'à demain.

Le 6 août, à 2 heures du soir, il expirait après avoir passé quarante-trois ans de sa vie dans les missions.

La cause de béatification a été introduite sous Grégoire XVI en 1836.

SOURCE CONSULTÉE

Vita del Fr. Antonio Margil, missionario dei Minori Osservanti, dal P. GUSMAN.

SAINT STAPIN,

évêque de Carcassonne au VII^e siècle.

Fête le 6 août.

Buste de saint Stapin sur le baldaquin de Dourgne.

NAISSANCE — JEUNESSE

VERS le milieu du VII^e siècle naquit à Dourgne, commune du département du Tarn, un enfant destiné à être la gloire de son pays et de l'Eglise. Il reçut, semble-t-il, à son baptême le nom de *Stephanus* (Etienne), d'où serait venu celui de Stapin.

Appartenait-il à la classe riche ou à la classe pauvre de la société, nous n'en savons rien ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que, dès les premières années de sa vie, il s'adonna à la pratique de toutes les vertus et se consacra à Dieu.

LE MOINE — L'ERMITE

De bonne heure, il comprit à quels dangers la jeunesse est exposée dans le siècle ; aussi, pour ne pas flétrir la fleur de son innocence, il s'arracha aux douceurs et aux caresses de la famille et se réfugia dans un monastère. Là, il fit de rapides progrès dans la perfection ; mais ne trouvant pas assez austère la vie monastique il résolut de mener l'existence de solitaire.

A cette époque, en effet, pour les cœurs affamés de perfection et qui se sentaient le courage de pratiquer les plus héroïques

vertus, la vie religieuse menée en commun n'était qu'un noviciat, une école de transition et de probation. Devenus parfaits religieux, il leur était permis de se guider eux-mêmes, de s'enfoncer dans la retraite, en s'abandonnant à une réclusion plus complète, à un détachement plus grand encore et d'eux-mêmes et de toute créature.

Tel est le genre de vie qu'embrassa saint Stapin.

A cet effet, il se retira dans les montagnes qui avoisinent Dourgne et s'y construisit une petite cellule dans l'intérieur d'une grotte.

Dans l'obscurité de ce logis, il ensevelit toute pensée étrangère à Dieu. Pendant plusieurs années, il y vécut en ermite dans des pénitences et des jeûnes continuels. Obligé néanmoins, pour soutenir son corps amaigri par les mortifications, de prendre quelque nourriture, il allait de temps à autre mendier dans les environs un morceau de pain, seul aliment qu'il s'autorisât à prendre pour apaiser sa faim.

L'ennemi juré de notre salut, Satan, ne laissait pas le Saint jouir en paix de sa retraite. Une tradition, que l'on rencontre du reste fréquemment dans les biographies des anachorètes, nous montre Stapin dans sa solitude en lutte ouverte avec lui, comme jadis saint Antoine dans les déserts d'Egypte. Tandis que le démon ne cessait de le harceler, le Saint ne cessait de prier, prosterné sur les rochers de son ermitage.

Ignorée des riches, la retraite de saint Stapin était bien connue des pauvres, des malheureux, de ceux qui souffraient, ainsi que de ceux qu'animait le désir d'une vie plus méritante. Plus le Saint aspirait au silence et au recueillement, plus aussi Dieu rendait évidente sa renommée, de sorte que le pauvre solitaire, pour se soustraire à l'enthousiasme irraisonné des foules, devait bien souvent changer de résidence.

IL DEVIENT ÉVÊQUE DE CARCASSONNE

Célèbre par ses vertus, Stapin ne l'était guère moins par la science qui, à cette époque d'invasions et de troubles incessants, s'était réfugiée dans les monastères et dans les solitudes. Aussi, quand il fut question de donner un successeur à l'évêque de Carcassonne qui venait de mourir, les suffrages du peuple et du clergé se portèrent sur notre anachorète. Cela laisse supposer évidemment que sa réputation avait depuis longtemps franchi l'horizon de sa solitude, car il y a une assez grande distance entre Dourgne et Carcassonne.

Dès que cette nouvelle lui fut communiquée, l'élu se déroba aux honneurs qu'on lui réservait en se réfugiant dans une grotte qui s'ouvrait presque sur le sommet de la montagne. C'est là, dans cet antre plus propre à servir de repaire aux bêtes sauvages que d'habitation humaine, qu'une députation des principaux citoyens et des membres du clergé vint présenter au saint ermite les vœux du diocèse de Carcassonne.

En entrant dans la grotte, les messagers se prosternèrent humblement devant lui pour lui communiquer qu'au nom du Seigneur ils l'avaient choisi pour leur évêque. Stapin mit en avant toutes les raisons que la modestie et la piété des saints est industrieuse à trouver en de telles circonstances.

— Mes épaules, leur dit-il, sont trop faibles pour porter ce fardeau.

— Ce que tout un peuple veut, Dieu le veut, lui fut-il répondu.

Longtemps le Saint demeura silencieux, priant et pleurant. Soudain, il fut éclairé d'une vive lumière et, rompant le silence, il s'écria :

— Mon Dieu ! je m'abandonne entre vos mains. De vous seul j'attends force et courage, avec la grâce pour supporter un tel fardeau ; à vous seul je confie le soin de mon troupeau.

Il descendit de la montagne, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur sa chère solitude. Anxieux, le peuple attendait le retour des envoyés. Dès qu'il les vit revenir et, avec eux, saint Stapin, sa joie se manifesta par de bruyantes acclamations, tandis que le nouvel élu, la tristesse au cœur, confus des honneurs qui l'assaillaient, ne cessait de redire le mot du divin Maître : « Nous sommes des serviteurs inutiles. »

Les habitants de Carcassonne n'eurent qu'à se féliciter de l'heureux choix qu'ils avaient fait, car saint Stapin orna de ses mérites et de ses vertus le siège épiscopal de cette ville.

Toutefois, les honneurs ne lui firent pas oublier ses habitudes de vie austère, pauvre et pénitente. Il conserva pendant toute sa vie une tendre sollicitude pour les déshérités et les petits. Tout le monde, dit un de ses biographes, connaissait sa prédilection pour les malheureux et les pauvres; aussi son cortège habituel se composait-il d'infortunés qui trouvaient une douce consolation à leurs peines dans la pensée que leur évêque les bénirait, s'il ne pouvait les assister. Sa maison était le lieu le plus habituel de leur rendez-vous. Le saint évêque faisait ses délices ou de les instruire ou de les servir lui-même à sa table.

SON AMOUR DE LA RETRAITE — SA MORT

Le zèle et le ministère des âmes ne faisaient pas oublier à saint Stapin le soin de sa propre sanctification. Comme tous les grands maîtres de la vie intérieure, il savait que même les cœurs les plus religieux ont parfois besoin de secouer la subtile poussière de ce monde envahisseur. C'est pourquoi — du moins à ce que nous rapporte la tradition

locale — il revenait tous les ans respirer l'air natal dans sa chère solitude, au pied des montagnes de Dourgne.

On le voyait alors s'en aller à pied et suivre la route de Dourgne à Carcassonne, un panier à chaque bras, contenant, l'un ses livres d'études, l'autre ses modestes provisions. De Dourgne à Carcassonne, le chemin est long ; l'on aime à se représenter l'évêque, nous dit son biographe, cheminant avec peine à travers les sentiers et les broussailles des voies plus raccourcies, interrompant à des étapes indiquées, pour s'asseoir sous un chêne, sa marche apostolique, et là, comme autrefois Elie qui s'asseyait épuisé de fatigue sur le bord de la route, rompre dans une même réfection et le pain de la vie du corps et le pain plus noble de la vie du cœur.

Sa chère solitude des premiers jours, l'évêque était heureux de la retrouver et d'y oublier les âmes en vue des âmes elles-mêmes pour ne les voir qu'en Dieu.

Et puis, tout le long du chemin, l'infatigable apôtre évangélisait son peuple, visitait les localités qui se trouvaient sur son passage, et, d'étape en étape, il lui était facile d'arriver jusqu'à Dourgne. Quand il avait ainsi retrempé son âme dans la prière et le recueillement, animé d'une force nouvelle, il reprenait ses rudes labeurs et continuait au retour ses courses d'apôtre en passant par un autre chemin.

Cet ardent amour de la solitude et de la retraite, saint Stapin le ressentit plus irrésistible encore dans les dernières années de son existence. Rentré un jour dans son ermitage, il n'en voulut plus sortir. Une tradition nous apprend qu'il vint mourir à Dourgne, et que son corps, réclamé par son peuple, fut de là transporté à Carcassonne.

Comment se fait-il que saint Stapin ait fini sa vie mortelle dans les lieux bénis où il l'avait commencée ? Avait-il prévu sa fin ? Ou bien avait-il été chassé de sa ville épiscopale par les Sarrasins, qui venaient de s'emparer de Carcassonne ? Nous ne le savons pas. Quoi qu'il en soit, c'est très probablement dans sa chère solitude de Dourgne que saint Stapin vint employer à la purification de son âme les dernières heures de son séjour ici-bas. Ce fut certainement après 678, car cette année-là l'évêque Etienne de Carcassonne, avec lequel on le confond généralement, se fit représenter au XIII[e] Concile de Tolède.

Lorsque Dieu rappela à lui son serviteur, la réputation de sainteté dont il jouissait attira à son tombeau une foule de pèlerins et de malheureux qui vinrent y chercher un remède à leurs souffrances, une consolation à leurs peines. Des miracles s'opérèrent, et la communauté, comme on appelait la paroisse d'alors, saisie d'admiration et pleine de reconnaissance, voulut consacrer au saint évêque une chapelle dans son église.

CULTE DE SAINT STAPIN

Saint Stapin était à peine mort que déjà les fidèles accouraient en foule et de toutes parts à son tombeau, où ils recevaient par son intercession de nombreuses grâces. Son culte ne resta pas confiné à Carcassonne ni à Dourgne, deux localités où le Saint était mieux connu, mais il se propagea d'abord dans les environs, puis dans toute la France.

Franchissant ensuite les limites de la patrie de notre Saint, il se répandit en Italie, à Milan principalement, où les goutteux imploraient et célébraient le Saint. Nous le retrouvons aussi en Allemagne, en Belgique, en Espagne et en Portugal. Ce culte, d'ailleurs, fut, resta et reste encore tout populaire ; de nombreuses guérisons miraculeuses contribuèrent et contribuent toujours à maintenir et même à accroître cette popularité. Il est temps de citer quelques miracles.

GUÉRISONS ANCIENNES

Le Seigneur n'a pas permis que saint Stapin fût invoqué en vain par ceux qui souffrent ; il semble bien toutefois qu'il se soit plu à exaucer de préférence ceux que tourmentaient les rhumatismes et la goutte. Les Bollandistes nous ont conservé un certain nombre de ces miracles.

Une dame riche des environs de Dourgne avait une fille privée de l'usage de ses membres, au point qu'elle ne pouvait mouvoir ni les bras ni les jambes. Elle se recommande à saint Stapin et fait vœu que, si sa fille recouvre la santé, elle offrira à l'autel du Saint autant de livres de cire qu'en pèse son enfant. A peine a-t-elle formulé ce vœu que sa fillette se met à remuer les bras, et, dès que la mère a acquitté son offrande, sa chère enfant peut marcher en toute liberté.

On cite également le fait suivant, qui remonte au XVII[e] siècle. Le P. Joseph de Castelsarrazin, gardien du couvent des Capucins à Carcassonne, l'avait appris par lettre du P. Léonard, gardien des Capucins à Paris. Un vénérable prêtre, chanoine de la cathédrale de Noyon, lui avait certifié qu'affligé non seulement d'une double goutte aux pieds et aux mains, mais encore de cruelles douleurs et de tourments très difficiles à supporter, il avait été, trois ou quatre ans auparavant, soulagé de son mal, après avoir pris l'habitude de réciter tous les jours l'antienne et l'oraison de saint Stapin et après avoir promis par vœu de bâtir un oratoire en son honneur.

MIRACLES PLUS RÉCENTS

Dans le cours des siècles, la mémoire de saint Stapin resta toujours très vivante, et son crédit près de Dieu ne diminua point. Le récit de quelques miracles opérés dans

ces soixante dernières années, miracles choisis entre beaucoup d'autres, en fera foi.

Un certain Paul Daydé écrivait le 17 mai 1866 :

« Il y a une quinzaine d'années, une de mes filles, alors âgée de quatre ans, avait un œil tellement difforme qu'il était sorti de son orbite et ressemblait assez quant à la grosseur à un œil de bœuf. Nous tenions des compresses humides sur cet œil, et quand il fallait les changer, c'était de la part de mon enfant des cris, des souffrances à fendre le cœur. Dans l'espoir d'une guérison, je la conduisis à l'hôpital de la Grave, à Toulouse. Les médecins de l'établissement me dirent que mon enfant ne mourrait pas de cette infirmité, que la science pouvait soulager mais qu'elle était impuissante à guérir. Par un hasard providentiel, je passais devant la chapelle de saint Stapin. Quelque chose retentit au fond de mon âme et sembla me dire :

— Pourquoi n'as-tu pas recours à l'intercession de ce saint ?

J'entre dans la chapelle du thaumaturge ; je l'implore pour ma fille. En rentrant chez moi, j'apprends qu'à l'heure où j'avais eu recours à l'intercession puissante de saint Stapin la compresse s'était détachée sans effort de la partie souffrante de mon enfant ; l'œil rentra dans son orbite, et aujourd'hui aucune trace de son infirmité ne paraît. »

Laissons maintenant la parole à M. Rouch, auteur d'un mémoire sur saint Stapin :

« L'année 1864 allait finir. Ma pauvre mère était très gravement malade. Une nuit elle me fit appeler en toute hâte. Aussitôt qu'elle me vit auprès d'elle :

» — Mon ami, me dit-elle, il faut nous séparer ici-bas. Ma dernière heure va sonner. Je sens que je ne verrai pas le jour. Prie Dieu pour moi..... Je meurs avec un grand regret : c'est de ne pas voir avant de mourir mes autres enfants..... J'ai cependant une espérance : dis un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie*, en l'honneur de saint Stapin, peut-être ce saint pontife pourra-t-il m'obtenir de Dieu de voir encore ces êtres chéris!

» Dans ce moment douloureux et solennel, je fis le vœu que, si saint Stapin m'obtenait la guérison de ma mère, je ferais tout pour le faire connaître et pour ranimer son culte.

» A peine ai-je formé ce pieux dessein au fond de mon cœur que ma mère est guérie et, le lendemain, elle a assez de force pour se lever, agir dans la maison, assister à la messe.

» Ce fait, pour me servir de l'expression de l'apôtre, je l'affirme sur mon âme, et Dieu sait que je ne mens pas. »

On le voit par ces deux miracles, saint Stapin se plaît encore à récompenser en France ceux qui ont recours à lui ; il n'abandonne pas non plus les étrangers qui l'invoquent. La lettre suivante, datée d'Ermenton-sur-Biers, province de Namur, le 10 octobre 1905, en fournit une preuve irrécusable : elle est adressée par l'instituteur du lieu au curé de Dourgne :

« Déférant au désir exprimé par l'abbé Fabre, aumônier de l'hôpital de Castres, que j'ai eu l'avantage de rencontrer à Lourdes en septembre dernier, je viens vous faire part de la faveur signalée dont a été l'objet M. Michel Bertrand, d'Ermenton-sur-Biers.

» Atteint d'abord de la sciatique, M. Bertrand ne tarda pas à ressentir dans tous les membres des douleurs si aiguës que, pendant de longs mois, le sommeil ne vint pas clore ses paupières. Ce qui rendait encore ses souffrances plus intolérables, c'est que le moindre mouvement lui était devenu impossible.

» Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, après avoir éprouvé son fidèle serviteur Michel, allait bientôt le récompenser de sa patience et de sa résignation.

» Ayant eu connaissance d'une manière toute fortuite des guérisons obtenues par l'invocation de saint Stapin, patron des goutteux, la famille Bertrand résolut aussitôt de recourir à la puissante intercession de l'ancien évêque de Carcassonne.

» A peine la neuvaine de prière en son honneur était-elle commencée qu'un mieux se manifesta dans l'état du malade ; le second jour il était déjà sur pied, et la neuvaine n'était pas terminée qu'il partait lui-même pour Anhée, dans les environs de Namur, pour aller remercier son puissant protecteur au sanctuaire où il est particulièrement honoré en Belgique.

» Cette guérison si soudaine a vivement impressionné toutes les personnes qui approchaient le malade.

» Quant à moi, qui, après avoir suivi tous les progrès du mal, ai été témoin de cette guérison merveilleuse, je la publie avec bonheur, comme étant une hymne nouvelle chantée à la gloire de Dieu et un fleuron de plus à la couronne du glorieux saint Stapin. »

PRIÈRE LITURGIQUE

O saint Stapin, confesseur de Jésus-Christ et évêque éminent en vertus, nous vous supplions d'intercéder auprès de Dieu pour nous qui vous invoquons, afin que, par suite de nos péchés, nous ne soyons plus affligés de la goutte, mais que nous puissions vivre par votre intercession sains et saufs et sans infirmité en cette misérable vie, et que, au moment de la mort, nous méritions d'aller avec vous habiter à jamais au céleste séjour.

SOURCES CONSULTÉES

A. MONTAGNÉ, *Saint Stapin, évêque de Carcassonne. Documents et traditions.* Albi, 1910; Mgr GUÉRIN, *Les Petits Bollandistes*, t. IX.

SAINT GAÉTAN DE THIENNE

Fête le 7 août.

Notre-Seigneur apparaît à saint Gaétan sous la forme d'un petit enfant.

ENFANCE DE GAÉTAN

En la ville de Vicence, vers l'an de grâce 1480, vivaient paisiblement, au milieu de leurs terres, le comte Gaspard de Thienne, et son épouse Marie de Laporte. Gaspard était resté héritier d'une grande fortune et d'un grand nom qu'avaient porté avant lui des vice-rois, d'illustres théologiens et de grands guerriers. Marie était aussi d'un noble sang, mais sa famille est moins connue.

Les deux vertueux époux avaient un fils qu'ils élevaient dans la crainte du Seigneur, mais ce n'est point celui dont nous parlerons ici. Le temps vint où Dieu donna à Marie un second enfant qu'elle offrit à la Vierge-Mère, alors qu'elle le portait encore dans son sein. A la naissance de l'enfant, elle renouvela ce don, et voulut que la Reine du ciel le protégeât comme son fils. Le nouveau-né fut appelé Gaétan, pour conserver dans la famille un nom que l'un de ses aïeux avait illustré; mais à ce nom, la mère ajouta celui de Marie, parce qu'elle l'avait voué à la Vierge. Il s'appela donc Gaétan de Sainte-Marie.

L'enfant que l'Église accueillait au baptême devait être l'un de ses brillants flambeaux et le père des pauvres. En même temps il devait être pour la famille de Thienne, déjà si fière des grands hommes qu'elle avait produits, l'illustration la plus noble de toutes. Heureuses et nobles, en effet, sont les familles qui donnent à Dieu non pas des orateurs ou des guerriers, mais des saints!

PREMIÈRES MARQUES DE SAINTETÉ

La Vierge n'avait garde d'abandonner l'enfant

qu'une mère de la terre venait de placer dans ses bras. Elle reposa sur lui sa sollicitude et le conduisit par la main à travers tous les dangers de la vie.

Gaétan montra de bonne heure un grand amour pour les pauvres. Son cœur tendre et délicat s'ouvrait à toutes les bonnes impressions de la grâce. Il pleurait souvent à la vue des misères dont son âme candide n'avait sans doute pas soupçonné l'existence ici-bas. Les pauvres, qui le connaissaient tous, l'appelaient leur petit ami, en attendant qu'il fût leur père. L'enfant leur rendait mille petits services, et lorsqu'il recevait quelque argent de ses parents à titre de récompense, il n'avait rien de plus pressé que de le distribuer à ses chers mendiants. La petite somme était vite épuisée; alors Gaétan mettait en mouvement tous les ressorts de sa jeune politique, et il finissait toujours par reconstituer son petit trésor. Quand il se trouvait à bout d'expédients, il finissait par demander l'aumône à ses proches « pour l'amour de Dieu. »

Cependant il savait se livrer aux jeux lorsqu'il en était temps, et ses compagnons le chérissaient d'une manière toute spéciale. Mais avec son bon sens de chrétien et d'enfant de Dieu, le jeune Saint distinguait et savait éloigner tous les jeux qui auraient pu altérer la pureté de son âme. Il aimait fort à imiter les cérémonies pontificales et le Saint Sacrifice de la Messe; il le faisait avec un respect et une dignité qui faisaient l'admiration des personnes présentes.

A TRAVERS LES ÉTUDES — PREMIER PÉCHÉ — ROME

Notre petit Saint était doué d'une intelligence des plus vives. Ses parents, pour lui permettre de se développer plus rapidement, lui firent commencer de bonne heure ses études. Gaétan étudia donc. A mesure qu'il avançait en âge, il rencontrait de nouveaux périls dont la présence le tenait toujours sur le qui-vive. Ainsi constamment exercées, ses vertus se fortifièrent et acquirent quelque chose de plus héroïque et de plus viril. Jeune homme, il rencontra de mauvaises compagnies, mais il eut assez d'énergie pour les fuir et résister à leurs funestes entraînements. Ces belles années de sa jeunesse se passèrent dans la suavité de ses communications avec Dieu et la recherche de l'obscurité. Mais Gaétan eut beau faire pour se cacher, ses brillants succès en doctorat lui attirèrent un grand nombre d'admirateurs que la vue de son humilité changea bientôt en amis sincères.

Une pareille vie mérita au jeune homme la grâce de la vocation à l'état ecclésiastique. Il s'y prépara longuement en attendant le moment de la Providence.

Cependant les habitants de Rampazzo, village qui se trouvait dans ses possessions, ne pouvaient entendre la messe, faute d'église. Alors il se concerta avec son frère aîné, don Baptiste de Thienne, et tous deux élevèrent une église qu'ils dotèrent du revenu de 60 ducats. Cette action n'eut point d'autre mobile que l'amour des âmes qui dévorait Gaétan; il n'avait encore que vingt-cinq ans.

Après cela, il ne faut pas s'étonner du peu de soin qu'il mettait dans ses habits, si bien que son père se fâcha souvent et l'accusa de déshonorer son nom en se mêlant aux mendiants. Le plus souvent il répondit à ses reproches par son silence; mais s'étant excusé une fois avec trop d'empressement et de vivacité, il crut lui avoir manqué de respect, et pleura cette légère faute pendant le reste de sa vie.

Sa mère n'était point de l'avis du comte Gaspard; elle aimait tellement son fils pour sa sainteté, qu'après sa mort, le Saint craignait qu'elle ne souffrît en Purgatoire pour quelque excès de tendresse envers lui. Dieu le rassura par une religieuse appelée Laure Mignana, laquelle lui écrivit avoir vu sa mère, au sortir de ce monde, présentée à Marie sa patronne, par saint Michel et sainte Monique. Gaétan se souvint alors qu'au moment de l'agonie, il avait invoqué pour elle ces deux saints.

La mort de la comtesse Marie arriva pendant que son fils était à Rome. Il y était allé, non pour briguer des dignités, mais pour s'y former à la vie ecclésiastique. Les églises étaient sa demeure habituelle. Son temps était partagé entre l'étude, la prière et les œuvres de miséricorde. Sa piété et sa charité lui gagnèrent l'amitié des princes et des prélats qui le firent connaître à Clément VII. Le Saint, bientôt honoré de la familiarité du Pontife universel, nommé par lui protonotaire apostolique, puis camérier, ne perdit rien de sa ferveur et de sa simplicité.

Dès qu'il eut reçu les saints Ordres, il se présenta pour être admis dans la Congrégation du Divin-Amour, dont beaucoup de saints prélats faisaient alors partie, et qui avait pour but la réforme des mœurs parmi les fidèles et surtout parmi le clergé déchu. Il fit si bien par ses exemples que la Congrégation parut bientôt une association de saints. Tout le bien retomba sur lui, car Dieu le récompensa par des visions célestes qui reposaient son âme en lui donnant un avant-goût des joies du paradis.

Un jour de Noël, Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un petit enfant qui vient à peine de naître. Il le prit dans ses bras lorsque la Vierge le lui eut permis, et le caressa longtemps pendant que son cœur se fondait d'amour.

RETOUR A VICENCE — LES ŒUVRES OUVRIÈRES
LES NOBLESSES VÉNITIENNES

Gaétan redoutait fort les honneurs; il demanda et obtint du Pape la permission de quitter Rome, où, disait-il, son humilité était en danger. Il revit donc le sol natal, mais il avait depuis longtemps renoncé aux joies terrestres de la famille. Son pied-à-terre fut l'hôpital, où il voyait bien des misères à soulager et des blessures à guérir.

Dès les premiers temps aussi, il se fit inscrire dans une corporation d'ouvriers qui existait dans la ville, mais dont la vie était fort languissante faute de chef. Il poursuivit ces travaux au milieu des mépris et des tracasseries de sa famille même, qui lui en voulait de s'être abaissé jusqu'au rang des manœuvres et des artisans. Peu à peu, pourtant, les mépris tombèrent, les colères s'éteignirent et le jour se fit dans les esprits sur la conduite de Gaétan. Le bien qu'il avait fait était si palpable que ses ennemis devinrent ses admirateurs. Les ouvriers qui, auparavant, communiaient quatre fois l'an à peine, communiaient maintenant pour la plupart trois fois par semaine; et tous les travaux marchaient à merveille. De plus, le Saint les conduisait souvent à l'hôpital où, ensemble, ils soignaient les infirmes.

C'est au milieu de ses succès que Gaétan reçut de son directeur spirituel, lequel était un Dominicain, l'ordre de partir pour Venise, où il devait trouver plus de bien à faire. Fidèle à la sainte obéissance, il partit sans murmurer, laissant à Dieu seul le soin de continuer les œuvres qu'il avait entreprises.

Le voici à Venise : sa première visite est encore pour les malades et les pauvres. Il se fait leur ami comme à Vicence, les sert de ses propres mains, et, à force de dévouement, parvient à rebâtir leur hôpital qui tombait en ruines. Aujourd'hui, une belle statue du saint fondateur est placée sur l'entrée de cet édifice.

Ici comme à Vicence, l'exemple fut contagieux : après avoir admiré dans sa charité celui qu'on appelait encore « Mgr le comte Gaétan », les grands Vénitiens se firent ses imitateurs. Il leur apprit à panser les plaies, à préparer les remèdes, et leur fit faire les lits ou balayer les salles. Le diable était confondu..... Mais ce n'était encore que le commencement.

RETOUR A ROME
COMMENCEMENT DE L'ORDRE DES THÉATINS

Le Saint devra bientôt quitter ce cher hôpital qui renferme son trésor le plus cher ici-bas; il lui faudra laisser tant d'œuvres déjà commencées et que Dieu semble bénir avec complaisance; n'importe, le soldat du Christ, en route pour l'éternité, n'enchaîne point son cœur à tous les arbres et à toutes les pierres du chemin; il sait renoncer à tout, dès que la voix de Dieu se fait entendre.

Un matin, Gaétan, vêtu de sa vieille soutane râpée, un bâton à la main et son bréviaire sous le bras, prenait la route de Rome. Son directeur, inspiré sans doute sur sa grande destinée, lui avait ordonné de partir. Il revit avec une grande joie sa chère Congrégation du Divin-Amour, et c'est alors qu'il commença à parler des moyens de réformer les mœurs du clergé. Sa pensée était qu'il fallait un nouvel Ordre de clercs réguliers, qui, par leurs exemples et la pureté de leur vie, fissent cesser le scandale dont beaucoup de mauvais prêtres étaient la cause.

Il se trouva que trois de ses amis nourrissaient le même désir; ils se joignirent à Gaétan lorsqu'il leur en eut parlé. C'étaient Boniface del Colle, prêtre noble et vertueux; Pierre Caraffa, évêque de Théate et plus tard pape sous le nom de Paul IV enfin, Paul Consiglieri, d'une grande origine et d'une angélique pureté.

Après quelques conférences sur le règlement de vie à adopter, le projet fut présenté au Vicaire de Jésus-Christ, afin qu'il l'approuvât. Le pape Clément VII accueillit avec bienveillance les nouveaux fondateurs, encouragea leurs efforts et accorda pour leur Ordre des privilèges extraordinaires.

Tout ceci se passait au mois de septembre 1524. La nouvelle Congrégation commençait. Elle avait pour but, nous l'avons déjà dit, la réforme des mœurs parmi le clergé. Gaétan voulut que l'on y pratiquât la pauvreté au point de ne pouvoir même quêter les aumônes. « Celui, disait-il, qui nourrit les oisillons et revêt les lis saura bien nous soutenir; » et effectivement la Providence ne leur refusa jamais le nécessaire.

Puisque nous en sommes à la fondation, voyons d'où vient le nom de « Théatins », donné aux nouveaux religieux. Il semblerait tout naturel que Gaétan laissât son nom à sa famille spirituelle, mais son humilité en eût souffert, et ce fut Caraffa, évêque de Théate, qui eut cet honneur, lorsque Gaétan l'eut fait nommer premier Supérieur général de sa Congrégation.

SIÈGE ET PRISE DE ROME PAR LE CONNÉTABLE DE BOURBON
LES LANSQUENETS

Les épreuves n'abandonnèrent pas le Bienheureux au seuil de sa cellule, car le diable ne renonce jamais à sa vengeance. Nous allons le voir faire rage pour détourner son ennemi du service de Dieu.

L'Italie était en feu. Le connétable de Bourbon, traître à son roi, marchait sur Rome à la tête d'une bande de vagabonds luthériens, vrais démons déchaînés qu'il menait au pillage. Dans le langage du temps, on les appelait les lansquenets.

Le misérable qui les conduisait reçut avec la première balle, le châtiment de ses trahisons; mais Rome, sans défenseurs, fut prise et saccagée. Des sacrilèges épouvantables avaient lieu journellement, et l'enfer semblait être passé sur la terre.

Gaétan et ses compagnons cependant, bravant le péril du martyre, arrachaient à ces misérables un grand nombre de leurs victimes, et cherchaient à convertir les sacrilèges eux-mêmes. Ne pouvant arrêter le torrent, ils s'enfermèrent dans leur église pour prier Dieu d'apaiser sa colère. Des soldats y pénétrèrent, et parmi eux un ancien domestique de la maison de Thienne qui reconnut Gaétan. Ce malheureux, s'imaginant qu'il n'avait mis un si pauvre habit que pour mieux cacher ses richesses, le fit mettre à la torture, pour qu'il avouât où étaient ses trésors. Le Saint endura tout avec joie et, le lendemain, les brigands, revenant pour saccager le couvent, et l'ayant trouvé avec ses frères à genoux devant l'autel, le tourmentèrent encore brutalement. Las enfin de ne rien trouver, ils traînèrent tous les religieux dans une tour du Vatican où on les oublia. Ils y continuèrent à prier et à chanter les louanges de Dieu. Un jour qu'ils chantaient l'office, un officier espagnol qui passait sous leurs fenêtres les entendit et fut touché de leur calme et de leur dévotion : il leur fit ouvrir la porte et les laissa aller libres.

Les saints (car tous méritent ce nom) sortirent de Rome pour n'être plus témoins des abominations qui s'y commettaient. Arrivés au Tibre, ils cherchaient une embarcation pour descendre le fleuve. Et voici qu'un inconnu se présenta à Gaétan, lui offrit de louer une barque à ses frais, et l'assura d'un heureux voyage. C'était un ange que Dieu avait envoyé à leurs secours, parce qu'ils n'avait pas une obole pour payer la traversée.

En route, ils furent arrêtés par des corsaires, mais le capitaine, au lieu de les dépouiller, leur donna tout ce dont ils avaient besoin, et s'éloigna en leur souhaitant bon voyage. Plus tard, le Saint rapportait ce fait à ses religieux pour les engager à mettre leur confiance en Dieu.

DERNIERS VOYAGES DE SAINT GAÉTAN — LUTTES CONTRE LES HÉRÉTIQUES

Après cette aventure, ils arrivèrent à Ostie, où l'ambassadeur de Venise les attendait pour les emmener dans sa patrie. Ils furent reçus en triomphe dans la grande cité, où le peuple et les seigneurs se souvenaient toujours de saint Gaétan. Ce dernier revit son cher hôpital, et bâtit un couvent à côté.

L'obéissance l'arracha encore une fois à ses occupations familières. Il alla, sur l'ordre du P. Caraffa, devenu supérieur du couvent de Venise, réconcilier l'évêque de Vérone avec son Chapitre. Il y réussit si bien que, plusieurs années après, on l'y rappela avec quelques autres religieux pour achever la conversion de quelques mauvais prêtres. Il y parvint encore, et à son

départ de Vérone, les grands et les petits le regrettèrent fort.

Trois ans après, sur l'ordre du Pape, il prend la route de Naples avec le bienheureux Jean Marinon que l'on surnommait « le Saint de Dieu. » C'est au mois d'août, il faut marcher sous un ciel embrasé, et cependant rien ne les arrête. A Naples, où ils arrivent comme deux mendiants, la noblesse les reçoit avec vénération, et le comte d'Oppido les installe dans le couvent et l'église qu'il leur a préparés. Les vocations arrivent en foule, et le couvent de Naples est définitivement établi.

Cependant, le comte d'Oppido importunait le Saint pour qu'il acceptât un revenu pour son couvent. « Il est impossible, disait-il, qu'une communauté nombreuse trouve au jour le jour de quoi vivre. » Mais Gaétan estimait que la confiance absolue en Dieu valait plus que tous les conseils de la prudence humaine, et il affirmait que, ni à Venise ni ailleurs, la Providence ne leur avait jamais refusé le nécessaire. Le comte répliqua qu'à Naples il y avait peu de richesses et beaucoup de luxe, tandis qu'à Venise il y avait peu de luxe et beaucoup de richesses, ce qui permettait d'y vivre facilement. « Je crois néanmoins, reprit Gaétan, que le Dieu de Venise est celui de Naples. »

Mais le comte étant revenu à la charge, le Saint qui voulait avant tout pratiquer sa règle dans la paix la plus complète, abandonna l'église et le couvent pour s'établir près des incurables, dans la maison d'une noble Napolitaine, dona Lorenza Longa. C'est là qu'il guérit par le signe de la Croix un Frère convers qui était attaqué de la gangrène.

Voilà, en quelques traits, les diverses péripéties de l'importante fondation de Naples. Le nombre des religieux s'étant augmenté, la communauté s'établit définitivement dans le grand monastère de Saint-Paul le Majeur.

Saint Gaétan commença en même temps la lutte contre quelques hérétiques secrets qui s'élevaient dans cette région. Il combattit d'abord leur influence en engageant particulièrement les fidèles à se tenir sur leurs gardes; mais dès que l'erreur se manifesta en public, il écrivit à Caraffa devenu cardinal, pour qu'il en parlât au Pape, et en même temps il les attaqua en chaire. Les hérétiques, qui craignaient l'Inquisition, quittèrent précipitamment l'Italie.

LA MORT DE SAINT GAÉTAN

Bientôt après, le Saint fut nommé supérieur du couvent de Venise. Il se rendit en cette ville où il resta cependant peu de temps, car il devait mourir à Naples. Aussi la Providence disposa tout pour qu'il pût être nommé de nouveau supérieur du couvent de Saint-Paul le Majeur.

Quand il y revint, tout Naples était soulevé. Le roi d'Espagne, approuvé du Pape, avait voulu établir l'Inquisition pour arrêter les progrès de quelques hérésies toujours renaissantes; mais quelques chefs de parti ayant crié à la violation des droits du peuple, avaient échauffé les esprits et produit ce bouleversement.

Le saint vieillard s'employa de toutes ses forces à apaiser les troubles et à empêcher les crimes qui se commettaient, mais ses forces le trahirent, et il tomba un jour pour ne plus se relever.

Pendant les quelques jours que dura sa maladie, il exhortait ses frères à l'amour de la sainte pauvreté; et pour leur donner encore l'exemple, il refusa le matelas qu'on lui donnait, voulant, au contraire, qu'on le couchât sur la cendre et le cilice. Il refusa aussi de voir un second médecin que l'on avait appelé pour aider le premier qui manquait d'expérience : « Je suis, disait-il, un pauvre religieux sans importance, et qui ne vaut point la peine d'être assisté. »

Sa dernière parole fut encore une exhortation à l'amour de la pauvreté. Puis ses yeux s'ouvrirent et s'illuminèrent d'un éclat divin pendant qu'il faisait signe que la Sainte Vierge était là.

Elle descendit en effet pour prendre entre ses mains l'âme de son fidèle serviteur et la porter à son Fils. C'était le 7 août 1547. Ce jour-là même les troubles cessèrent dans la ville de Naples, et, dans la foule immense qui accourut pour voir le corps du Saint, beaucoup de miracles s'accomplirent.

Telle fut la glorieuse mort de cet homme qui s'appelait lui-même le plus grand pécheur de la terre, qui déchirait son corps de disciplines, jeûnait au pain et à l'eau, et dont la vie peut se résumer en ces deux mots : foi et amour.

SAINT VICTRICE, ARCHEVÊQUE DE ROUEN

Fête le 7 août.

Voilà mes armes, je ne veux plus servir un empereur apostat.

VICTRICE, SOLDAT DE L'EMPEREUR, DEVIENT SOLDAT DU CHRIST

Victrice était né dans la première moitié du quatrième siècle, sur les frontières de l'empire romain, probablement dans le nord-ouest des Gaules, non loin des rives de la Manche. Sa famille était illustre, malheureusement, il y a des raisons de croire qu'elle était païenne.

Le jeune homme, après avoir été instruit des lettres humaines, fut engagé dans la carrière militaire, comme saint Martin son futur ami, et y servit plusieurs années avec courage. La religion chrétienne était alors en honneur dans l'armée romaine : les vieux soldats du premier empereur chrétien, Constantin-le-Grand, racontaient avec joie la merveilleuse apparition de la Croix qui leur avait annoncé la victoire, sur les bords du Tibre, lorsqu'ils marchaient contre l'armée païenne du tyran Maxence. Dès lors, la Croix avait figuré dans les enseignes

des légions romaines. Victrice, ayant connu la vérité de la religion chrétienne, devint un fervent disciple de Jésus-Christ.

Mais voici qu'au fils de Constantin-le-Grand, Constance, succède en 360 Julien l'Apostat. Julien, après avoir renoncé à la religion véritable pour retourner au culte infâme des idoles, déploya une ardeur diabolique pour ramener le monde aux erreurs du paganisme. On sait qu'il voulut plusieurs fois imposer aux soldats de son armée d'offrir des sacrifices aux faux dieux. C'est sans doute à cause de ces tyrannies impies que Victrice voulut quitter l'armée. Au reste, le temps de son engagement était fini et il était décidé à se consacrer désormais uniquement au service du céleste Roi Jésus-Christ.

Un jour de revue militaire, quand le tribun (colonel) passa devant lui, Victrice s'avança et jetant ses armes aux pieds de son chef, il dit à haute voix : « Je suis chrétien, et je demande mon congé, car je veux me vouer désormais à la paix et à la justice chrétienne. »

Le tribun était païen ; il considéra cette démarche comme une protestation contre les édits de l'empereur apostat, et un acte de révolte contre son maître. Séance tenante, il condamna le soldat à être flagellé.

Quand le corps de Victrice ne fut plus qu'une plaie, on le jeta dans un cachot obscur, dont le sol humide était tout parsemé de pierres aiguës et de morceaux de pots cassés. Le soldat du Christ resta de longues heures étendu sur ce lit affreux, au milieu d'atroces souffrances, mais rien ne put ébranler son courage, et il ne voulut pas acheter la fin de ses tourments par une parole d'apostasie. Enfin, il fut condamné à mort.

En allant au lieu du supplice, l'exécuteur insultait sa noble victime, et, passant sa main sur le cou de Victrice à l'endroit qu'il allait frapper du glaive, il disait avec raillerie : « Nous allons trancher cette belle tête. Quelle folie de se laisser ainsi mettre à mort pour un prétendu Dieu que les Juifs ont crucifié ! » Cet outrage ne resta pas sans châtiment : à l'instant même l'insulteur devint aveugle.

Un autre miracle suivit de près celui-là. Le geôlier avait tellement serré les chaînes du martyr qu'elles entraient dans les chairs, Victrice pria les soldats, qui le conduisaient, de les desserrer un peu. Ils s'y refusèrent. Alors le chrétien se mit à invoquer à haute voix le secours de Jésus-Christ, et aussitôt ses chaînes tombèrent d'elles-mêmes.

Saisis d'admiration, les soldats n'osèrent exécuter un homme que le ciel protégeait si visiblement. Ils revinrent sur leurs pas raconter ces prodiges au tribun ; celui-ci ayant constaté la vérité des faits, devint l'ami de Victrice et le fit renvoyer libre.

SAINT VICTRICE APOTRE DE LA GAULE-BELGIQUE

Le soldat de Jésus-Christ n'avait pas perdu sa couronne, mais son divin Maître lui réservait d'autres combats et d'autres victoires pour augmenter sa récompense. Victrice ne rentra pas au milieu du monde, mais avec la même générosité dont il avait fait preuve en acceptant la mort, il s'immola tous les jours pour Dieu, en se consacrant uniquement à son service.

On pense qu'il alla d'abord se former à la perfection chrétienne et à l'étude des Livres Saints au monastère de Ligugé, près de Poitiers, sous la direction de saint Hilaire et de saint Martin.

Quelques années plus tard, nous le voyons sur le siège archiépiscopal de Rouen, tenant dignement sa place parmi les plus saints et les plus zélés évêques des Gaules. Les historiens ne nous ont pas conservé le récit des circonstances qui amenèrent son élévation. Quelques auteurs modernes pensent qu'il a été sacré évêque par le Pape saint Siricius.

On a conservé davantage le souvenir de son fructueux apostolat dans la Gaule-Belgique, au milieu des Morins et des Nerviens (Picardie, Artois, Flandre, Hainaut). Les païens étaient nombreux dans ces parages, et le démon semblait encore y régner en maître. A la voix de Victrice, les populations s'ébranlent, renoncent à leurs superstitions, reçoivent le baptême : les idoles sont renversées, çà et là on bâtit des églises et même des monastères. On ne sait pas exactement si notre saint missionnaire accomplit ces merveilles avant ou après son élévation sur la chaire épiscopale de Rouen ; mais elles n'en constituent pas moins une des gloires de sa vie. Puisse-t-il, du haut du ciel, continuer à protéger les provinces qu'il a évangélisées et y maintenir la foi chrétienne.

Au reste, il gouverna son diocèse de Rouen avec non moins de sagesse et de sainteté ; ses prédications, ses exemples, ses prières y produisirent des fruits admirables.

AMITIÉ DE SAINT MARTIN, DE SAINT PAULIN ET DE SAINT AMBROISE

Saint Paulin, l'un des hommes les plus riches de l'empire, décidé à quitter le monde, était venu demander conseil à saint Martin et l'avait rencontré à Vienne. Victrice se trouvait en ce moment auprès du saint évêque ; Paulin fit sa connaissance et conserva pour lui une fraternelle amitié. Nous avons encore quelques-unes des lettres, pleines de respect et d'affection, qu'il lui adressait plus tard de Nole en Italie.

Voici le beau témoignage que saint Paulin rend du zèle de saint Victrice :

« Auparavant, dit-il, la ville de Rouen était assez peu connue dans le monde chrétien, mais, sous Victrice, elle est devenue une nouvelle Jérusalem et son nom est célèbre parmi les plus illustres églises. Les apôtres semblent avoir choisi cette ville, où ils étaient autrefois étrangers, pour y faire reposer leur esprit, et, en y allumant dans les cœurs des fidèles les flammes du divin amour, ils font éclater les merveilleux effets de la puissance du Seigneur. On y voit un grand nombre d'églises où l'on chante les psaumes sacrés avec un concert mélodieux et des monastères nombreux dont les habitants, par la perfection des conseils évangéliques, élèvent chaque jour de nouveaux trophées à la religion. On y trouve de toutes parts des vierges qui, par leur pureté, font de leur corps et de leur cœur, un sanctuaire digne de Jésus-Christ ; des veuves qui ne cessent nuit et jour de s'appliquer au service de Dieu et à l'exercice des œuvres de charité ; des personnes qui gardent la continence même dans les liens du mariage et qui, par la ferveur et la continuité de leurs prières, donnent au monde le plus édifiant spectacle. »

Saint Martin se trouvait un jour à Chartres, accompagné de Victrice, un habitant de la ville, raconte Sulpice Sévère, amena au saint évêque de Tours sa fille qui était aveugle de naissance, le suppliant de la guérir. « Adressez-vous à l'évêque de Rouen, répondit Martin, il est plus capable que nous d'obtenir de Dieu ces merveilles. » Mais Victrice, non moins humble que son pieux collègue, joignit ses instances à celles du père de l'enfant, pour que Martin fît le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle. L'évêque de Tours céda, et, au nom de Dieu, rendit la vue à la jeune fille.

Certains troubles s'étant élevés parmi les évêques de la Grande-Bretagne, Victrice y fut envoyé pour

rétablir l'harmonie et la paix. Il y conquit l'estime de tous, par sa douceur et sa sainteté, termina les discussions et rétablit la concorde.

Il venait de rentrer dans son diocèse, lorsqu'il apprit que l'illustre saint Ambroise, évêque de Milan, lui envoyait des reliques. Il s'empressa d'aller au devant du trésor salutaire, et le reçut avec de grands transports de joie. Déjà on lui avait envoyé les reliques de saint André, de saint Thomas, de saint Luc, de saint Agricol, de saint Gervais et de saint Protais. La nouvelle châsse en contenait davantage encore : il y avait des reliques de saint Jean-Baptiste, de saint Procule de Bologne, de saint Antonin de Plaisance, de saint Saturnin et de saint Trajan de Macédoine, de saint Nazaire de Milan, des saints Muce, Alexandre, Daty et Chindé, et des saintes Rogate, Léonide, Anastasie et Anatolie.

CULTE DES SAINTS — OBÉISSANCE AU PAPE

Le pieux évêque fit construire à Rouen une nouvelle église, pour y placer honorablement ces précieux restes de tant de saints; on pense que c'est l'église de Saint-Gervais, construite à l'endroit où saint Mellon avait reçu la sépulture.

Quand cette nouvelle basilique fut terminée, les reliques y furent solennellement transférées, au milieu d'un grand concours de peuple. Dans un magnifique discours, Victrice célébra les joies de cette fête et développa les enseignements que son peuple devait en tirer. Il exhorte le peuple à considérer les martyrs comme ses protecteurs : « Il nous faut, ajoute-t-il, embrasser dévotement ces précieux restes des supplices, et y chercher, comme l'hémorrhoïsse à la frange d'habit du Sauveur, la guérison de nos plaies.... Pour moi, soldat éprouvé par les années, vieilli dans les combats, les fatigues et les veilles, je n'estime la vie présente que dans ses rapports avec l'éternité, et je ne me crois jamais plus riche que lorsque j'ai les mains chargées des reliques des saints.... La demeure de ces bienheureux est dans le ciel; mais ils sont ici comme des hôtes à qui nous pouvons adresser nos prières. » Et il déclare que les petits fragments de leurs restes précieux peuvent être, aussi bien que des reliques plus considérables, l'instrument de nombreux miracles.

Ceci se passait vers l'an 390 de l'ère chrétienne. Que les protestants viennent nous dire maintenant que le culte des saints et de leurs reliques est chose moderne et nouvelle dans l'Eglise de Jésus-Christ! Où étaient les protestants au temps de saint Victrice? — Il devait se passer encore plus de mille ans avant la naissance de Luther et de Calvin, fondateurs de la religion protestante.

Le pape Innocent Ier adressa à saint Victrice, l'an 404, une importante décrétale, sur divers points de discipline, au sujet desquels l'évêque de Rouen l'avait consulté. Le Pontife romain le chargeait en même temps de communiquer cette lettre aux autres évêques de la contrée. On y voit des règlements très sages concernant les moines et les religieuses; et le chef de l'Eglise y maintient avec une grande fermeté le célibat des prêtres, ainsi que l'exige l'ancienne tradition venue des Apôtres.

Les protestants ont supprimé tout cela : moines, religieuses, célibat des prêtres, obéissance au Pape de Rome; mais la religion de Luther n'est pas la religion de Jésus-Christ.

Saint Victrice mourut vers l'an 407. Son tombeau, illustré à son tour par des miracles, resta en grande vénération à Rouen. Au milieu du IXe siècle, pour soustraire ses reliques aux dévastations des pirates normands, on les porta au château fort de Braine, à quatre lieues de Soissons; Braine appartenait à l'église de Rouen depuis l'archevêque saint Ouen, qui le lui avait légué. Ces reliques furent conservées religieusement à Braine, partie dans l'église du prieuré de Saint-Remy, partie dans l'église de Saint-Nicolas, jusqu'à la révolution française, en 1793. A cette époque l'église et les reliques du prieuré de Saint-Remy furent détruites, mais celles de de l'église de Saint-Nicolas ont été sauvées.

Les 16 et 17 octobre 1865, le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, présida à Braine des fêtes magnifiques pour procéder à la translation des restes de son illustre prédécesseur saint Victrice, dans une très belle châsse en cuivre doré, ornée d'émaux et de pierres fines. Cette châsse était un don de l'église métropolitaine de Rouen. En retour, l'église de Braine céda à l'église de Rouen un beau fragment des reliques du saint évêque.

Saint Victrice, pontife de Jésus-Christ, protégez la Normandie et la France entière.

SAINT DONAT, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

Fête le 7 août.

L'ENFANT DONNÉ DE DIEU

Un seigneur riche et puissant, Valdelène, duc de la Haute-Bourgogne (Franche-Comté) et sa noble épouse Flavie, gémissaient devant Dieu de n'avoir point d'enfant. Malgré le nombre de leurs serviteurs et de leurs hommes d'armes, malgré l'abondance des biens de toute sorte, leur château leur semblait solitaire et triste quand ils songeaient qu'ils n'avaient point de fils pour le recevoir en héritage après eux.

Ils entendirent parler d'un saint moine irlandais, nommé Colomban, qui était venu s'établir en France depuis quelques années avec une douzaine d'autres religieux, ses compatriotes. Ils avaient fondé dans les Vosges le monastère d'Anegrai, et, leur nombre s'étant multiplié, Colomban conduisit une colonie dans la forêt solitaire et marécageuse de Luxeuil, uniquement habitée par les bêtes sauvages. Sous sa direction, les moines défrichèrent et assainirent une partie de la forêt et y construisirent une abbaye destinée à devenir l'une des plus célèbres de l'Europe, un grand centre de science et de sainteté. La bonne renommée des vertus de saint Colomban, illustrées par le don des miracles, se répandait au loin, dans tout l'est de la France.

Valdelène et Flavie résolurent d'aller se recommander à ses prières. Ils partirent tous deux ensemble de Besançon et vinrent à Luxeuil. Se jetant aux pieds du saint abbé, ils lui dirent : « Père, Dieu le Créateur de toutes choses nous a comblés de richesses, mais il nous laisse sans héritier; veuillez le prier pour nous.

— Promettez-vous, dit saint Colomban, de consacrer à Dieu, autant que cela dépendra de vous, l'enfant qu'il vous donnera?

— Nous le promettons, répondent avec joie les deux époux, mais ne cessez pas d'implorer pour nous la miséricorde de Dieu.

— Retournez en paix à votre demeure, reprit le

Saint, le Seigneur vous accordera non seulement l'enfant que vous promettez de lui consacrer, mais encore plusieurs autres. »

Le noble duc et la pieuse duchesse, après avoir offert des aumônes au monastère, revinrent avec joie à Besançon.

Un an après, grande fête au château de Valdelène et de Flavie : la naissance d'un fils venait combler leurs désirs. Ils prièrent Colomban de vouloir bien être le père spirituel de leur enfant ; le saint abbé y consentit et baptisa leur fils. Il l'appela *Donatus*, c'est-à-dire *donné*, parce qu'il était un don de Dieu. — C'était vers l'an 594.

LE PETIT DONAT RENDU A DIEU

Flavie, qui considérait en effet, son fils bien-aimé comme un présent du ciel, l'éleva avec un grand soin et une tendresse mêlée de respect. Elle lui apprit la première à connaître son Créateur et à le prier. Dès que le petit Donat fut sorti de l'enfance et put commencer à étudier, son père et sa mère l'amenèrent au couvent de Luxeuil, et, suivant leur promesse, l'offrirent à Dieu entre les mains de saint Colomban. Ce ne fut pas sans larmes, mais Donat n'appartenait-il pas au Seigneur plus qu'à eux-mêmes? Pour en faire un saint, le cloître ne valait-il pas mieux que le château?

Donat se trouva à Luxeuil avec d'autres nobles enfants, confiés aussi par leurs parents au monastère, suivant l'usage de ce temps. Avec eux il était initié à l'étude des lettres et à la pratique des vertus chrétiennes.

Bientôt une grande épreuve vint affliger Luxeuil, saint Colomban fut exilé par le roi d'Austrasie parce que l'intrépide religieux avait osé le reprendre de sa vie scandaleuse; mais l'illustre fondateur laissait pour le remplacer un disciple digne de lui, saint Eustaise. Sous la direction du nouvel abbé, Luxeuil continua à prospérer et devint une pépinière de zélés missionnaires.

La sainte éducation de Donat ne fut donc pas entravée.

Heureux d'appartenir au Seigneur, le jeune homme ne voulut pas rentrer dans le monde et il se consacra lui-même à Dieu avec autant de générosité qu'en avaient mis ses parents à faire leur sacrifice. Enfin il fut jugé digne des sublimes fonctions du sacerdoce.

Pendant ce temps, Dieu avait béni sa famille, il lui était né un frère et deux sœurs, qui furent l'honneur et la joie de ses parents.

Après son ordination, Donat fut envoyé par son supérieur évangéliser les populations de l'Helvétie (Suisse). Il y conquit beaucoup d'âmes à Jésus-Christ, soit en les tirant des erreurs du paganisme, soit en les délivrant des chaînes du péché.

DONAT ÉVÊQUE DE BESANÇON

Les évêques de Bourgogne, justes appréciateurs du mérite de notre saint missionnaire, le choisirent pour gouverner le diocèse de Besançon, et il reçut le sacre des pontifes l'an 624.

Le duc, son père, lui laissa en mourant de grandes richesses, mais Donat, qui vivait avec la pauvreté et l'austérité d'un moine, distribuait tout en bonnes œuvres et en aumônes. Il donna ses terres de Domblans et d'Arlay aux églises de Saint-Jean et de Saint-Etienne, qui lui servaient tour à tour de cathédrale. Le clergé de l'église de Saint-Etienne vivait en communauté dans les observances de la vie religieuse, comme autrefois le clergé d'Hippone sous la direction de saint Augustin.

Sur les ruines du palais des anciens gouverneurs romains, le saint évêque construisit à ses frais un vaste monastère en l'honneur de saint Paul, et il y réunit un grand nombre de religieux, sous la règle de son ancien maître saint Colomban, complétée par celle de saint Benoît.

Le vertueux prélat avait conservé son costume monastique ; il vivait tantôt au milieu de ses chanoines réguliers de Saint-Etienne, tantôt au milieu de ses moines de Saint-Paul ; d'un côté comme de l'autre, il était un parfait modèle d'austérité, de pauvreté, d'assiduité à la prière, et comme la Règle vivante.

Son vaillant frère, nommé Rameline, avait dignement succédé à son père, dans le gouvernement civil et militaire de la Haute-Bourgogne. Chrétien fidèle, Rameline s'efforçait d'imiter dans le monde les vertus de son frère. Il voulut, lui aussi, fonder un monastère de moines et l'évêque y mit pour abbé le vertueux Syagrius.

Donat fonda encore à Besançon un couvent de religieuses, appelé plus tard Jussâ-Moutiers (monastère d'en bas) ; sa mère Flavie et sa sœur Pirude y prirent le voile.

Les renseignements qui précèdent nous ont été conservés par le moine Jonas, religieux de l'Ordre de Saint-Colomban, qui écrivait du vivant même de saint Donat.

Le saint évêque de Besançon s'occupa aussi avec un zèle tout apostolique du monastère de Brégille, fondé par son oncle le duc Amalgaire, et où sa cousine germaine Adalsinde était religieuse.

A la prière des religieuses de Jussa-Moutier, il composa pour elle une *Règle*, en soixante-dix sept chapitres, où il s'est efforcé de réunir ce qu'il jugeait le plus utile au bien de ses filles spirituelles dans les règles de saint Benoît, de saint Césaire, et de saint Colomban. Cet admirable monument de sagesse et de piété nous a été conservé et peut être lu avec fruit.

Les églises de Saint-Jean et de Saint-Etienne étaient les plus fréquentées des fidèles. On y venait de loin entendre l'apostolique parole de saint Donat, qui ne se lassait pas d'instruire et d'exhorter son peuple. Il accueillait avec bonté les pèlerins que sa renommée attirait à ces sanctuaires et les renvoyait consolés par ses paroles et fortifiés par sa bénédiction. Plusieurs venaient déposer des offrandes à ses pieds, comme les fidèles aux pieds des apôtres; Donat ne permettait pas que ces dons fussent employés à son usage particulier, mais il les consacrait entièrement au soulagement des pauvres.

Son amour des âmes et de sa patrie le portait aussi à s'occuper des intérêts généraux de l'Eglise et de la France. Il assista au concile de Reims en 625, et au concile de Châlon-sur-Saône en 650. Il signa en qualité de témoin les actes de fondation de plusieurs monastères, établis à cette époque, en diverses provinces de France. Le roi Clotaire II avait conçu pour lui une grande estime et sollicitait parfois ses conseils.

Enfin, après avoir gouverné l'église de Besançon pendant environ trente-deux ans, ce saint évêque s'endormit dans le Seigneur et alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux, le 7 août de l'an 660 ou 661.

Les fidèles vinrent dès lors prier à son tombeau, et les nombreuses faveurs qu'ils recevaient par son intercession attestaient la gloire dont il jouit au ciel. Malheureusement, à la fin du siècle dernier, le vandalisme révolutionnaire a mutilé et appliqué à des usages vils et profanes l'église du couvent de Saint-Paul, précieux souvenir du grand évêque qui fut une des plus pures gloires de Besançon et l'un des principaux bienfaiteurs de cette ville.

SAINT ALBERT DE TRAPANI OU DE MESSINE

PROVINCIAL DES CARMES

Fête le 7 août.

Saint Albert reçoit l'Enfant Jésus des mains de la Sainte Vierge. — Trois navires, portant des provisions, entrent miraculeusement dans le port de Messine assiégée. — Conversion de juifs.

NAISSANCE MIRACULEUSE DE SAINT ALBERT

C'est en Sicile, près du mont Trapani, aujourd'hui San-Giuliano, que naquit saint Albert. Ses parents l'obtinrent après un vœu solennel qu'ils firent à la Sainte Vierge.

Benoît, noble seigneur de la famille des *Abbaties*, et Jeanne de Palizze, d'un sang non moins illustre, depuis vingt ans qu'ils étaient unis, demeuraient sans enfant qu'ils pussent faire leur héritier. Ils résolurent de s'adresser à la Sainte Vierge et lui demandèrent un fils, lui promettant de le consacrer pour toujours à son service dans l'Ordre des Carmes. A la prière, ils joignirent le jeûne et l'aumône. La Mère de Dieu, touchée de leur piété, exauça leurs désirs.

Dans sa grossesse, Jeanne eut un songe. Elle vit comme un flambeau ardent sortir de son sein et éclairer toute la chambre d'une vive lumière. A son réveil, elle raconta à son mari ce qu'elle avait vu. Mais, ô prodige ! lui-même avait eu un songe semblable. Les deux époux, frappés d'admiration, comprirent que le fils qui naîtrait d'eux serait grand devant Dieu, et qu'il serait dans l'Eglise une lumière éclatante par sa sainteté et ses miracles.

Quand l'enfant vint au monde, on le porta à l'église ; par une inspiration divine, on lui donna le nom d'Albert, nom inconnu jusqu'alors en Sicile. Ce nom, d'origine germanique, veut dire : agréable et cher à tous. Le Saint, en effet, devait bientôt gagner tous les cœurs par ses heureuses qualités naturelles, perfectionnées par la grâce, et, dans l'avenir, mériter les louanges et la reconnaissance de toute la Sicile par ses vertus et ses miracles.

UNE PREMIÈRE RUSE DU DÉMON

L'enfant consacré à Marie grandit en sagesse et en sainteté. Ses premières études amenèrent d'heureux succès ; les charmes de son esprit, les grâces de son visage, ses manières distinguées, la position honorable de sa famille dans le monde le faisaient aimer de tous, et le jeune Albert avait à peine huit ans qu'un riche seigneur de la contrée lui offrit la main de sa fille pour le jour où il serait en âge de l'épouser.

La fiancée apportait une riche dot, aussi le comte Benoît, oubliant le vœu qu'il avait fait à la naissance d'Albert, semblait disposé à accepter. Mais il rencontra dans son épouse une opposition inattendue.

« Comment ! lui dit celle-ci, avez-vous oublié la promesse solennelle par laquelle vous vous êtes engagé envers Dieu et la Sainte Vierge ? Ne nous est-il pas plus avantageux de tenir notre promesse au Christ et à Marie que de nous laisser séduire par les vaines alliances de ce monde ? » Ces sages paroles firent réfléchir le comte, qui renonça à toute idée de fiançailles.

UNE MÈRE HÉROÏQUE — ENTRÉE EN RELIGION

Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de dix-huit ans, la comtesse jugea qu'il était temps d'accomplir le vœu fait à Marie.

Un jour donc, elle appela son fils auprès d'elle, lui raconta les résolutions que son père et elle avaient prises avant sa naissance, et conclut en disant : « Mon fils, je ne puis te garder plus longtemps, tu es consacré à Dieu et à Marie, veux-tu accomplir notre vœu et entrer dans l'Ordre des Carmes ? »

Le jeune homme, rempli de joie à cette nouvelle, voit tous ses désirs secrets se réaliser : « Volontiers, ma mère, s'écrie-t-il, je ferai tout ce que vous avez promis. »

On se mit à table, mais Albert ne mangeait point : « Qu'avez-vous donc mon fils ? lui dit Jeanne. — Je ne mangerai pas que vous ne m'ayez béni pour mon départ. »

La bénédiction fut accordée, et le jeune homme, prenant congé de ses parents en larmes, alla frapper à la porte d'un couvent de Carmes, situé à deux milles de Trapani.

Le prieur admira tant de zèle et de ferveur dans un âge aussi tendre, mais comme le jeune postulant appartenait à une noble famille, il n'osa pas l'admettre sans en avoir parlé auparavant à ses parents.

Albert revint donc le cœur triste au château paternel. Mais la nuit suivante, la Sainte Vierge apparut au seigneur Benoît, le menaçant de la mort s'il ne lui rendait l'enfant qui lui était consacré.

Le lendemain matin, Albert retournait au couvent de Trapani où le prieur le reçut avec joie. Peu de jours après, le pieux jeune homme était admis à revêtir la blanche tunique, en présence des religieux et de la noblesse du pays, accourue pour assister à cette cérémonie.

ALBERT TRIOMPHE DES ATTAQUES DU DÉMON

Le jeune novice embrassa avec ardeur la vie de prière, d'austérité et d'étude du Carmel. Il fit de rapides progrès dans la science des saints, il parvint au plus sublime degré de l'oraison, et s'adonna aux plus effrayantes mortifications. Le démon, effrayé d'un si heureux début, ne pouvant vaincre le jeune athlète du Christ par ses ruses ordinaires, voulut tenter un dernier assaut pour le détourner de la vie religieuse. Il lui apparut sous les traits d'une femme de grande beauté, et l'invita à la suivre dans le monde ; mais Albert reconnaît l'artifice de Satan, il fait un signe de Croix, et s'écrie : « Retourne à tes flammes impures, Satan ! Serpent tortueux, quitte cette figure trompeuse qui sied peu à ta laideur ! » Le démon, honteux, disparut aussitôt.

Après une année de probation, Albert prononça ses vœux, et s'astreignit à un genre de vie plus rigoureux encore. Trois fois la semaine, il macérait son corps par le jeûne et le cilice ; le vendredi, il ne prenait pour nourriture qu'un peu de pain et d'absinthe, en souvenir du fiel dont fut abreuvé Jésus-Christ. Il fuyait l'oisiveté comme l'ennemie de toute vertu. Aussi, avait-il si bien distribué son temps, que tous les instants de sa journée étaient employés à la prière, à l'étude ou à quelque autre occupation conforme à son état.

A l'office ordinaire des Carmes, il ajouta pendant la nuit la récitation du psautier ; cette pratique de dévotion lui était si chère, et il l'accomplissait avec tant de ferveur et d'attention, que ses frères le surprirent plus d'une fois élevé à trois coudées de terre.

Le démon s'efforçait en vain de le distraire et de le détourner de sa prière. Une nuit, tandis qu'Albert, à genoux devant le crucifix, récitait les psaumes, Satan lança une pierre contre la lampe de verre qui servait à l'éclairer et la brisa en mille morceaux. Le Saint, sans se déconcerter devant cette attaque d'un nouveau genre, s'adresse à Dieu et aussitôt les débris viennent se rejoindre et ne plus faire qu'un.

Albert fut envoyé à Messine, et ses supérieurs l'appelèrent à recevoir les Ordres sacrés ; tremblant devant ce lourd fardeau, il refusa longtemps, se déclarant indigne d'accomplir de si hautes fonctions. Mais enfin, l'humilité dut céder à l'obéissance et il devint un apôtre plein de zèle. Les juifs surtout furent l'objet de sa tendre sollicitude et il eut la joie d'en convertir plusieurs.

IL DÉLIVRE MESSINE DE LA FAMINE

Robert, roi de Naples, avait mis le siège devant Messine ; la ville bloquée, la campagne, le port envahis par les ennemis rendaient impossible tout secours ; aussi la famine ne tarda pas à se faire sentir. Pour comble de malheur, la division régnait dans les esprits et Frédéric, roi de Sicile, plutôt que de livrer la ville, était résolu à la réduire en cendres.

On résolut d'implorer le secours de Dieu par les mérites du bienheureux Albert, et les principaux de la ville vinrent le supplier d'être leur médiateur auprès du ciel. Le Saint, touché du malheur de ses concitoyens, offrit le Saint Sacrifice de la messe pour la délivrance de la cité. Tandis qu'il priait, une voix se fit entendre, annonçant que ses supplications étaient exaucées. En effet, au même instant, trois galères, chargées de vivres, entraient dans le port sans qu'on sût d'où elles venaient, ni comment elles avaient pu franchir les lignes ennemies. A la prière du

Saint, les anges de Dieu s'étaient fait les pilotes de ces embarcations miraculeuses que personne n'avait encore vues et qu'on ne revit jamais.

Ce convoi de vivres rendit l'espérance et le courage aux habitants, les ennemis désespérèrent d'en venir à bout et la ville fut délivrée. Le roi et toute sa cour vinrent remercier le serviteur de Dieu, et ce prodige, répété par mille bouches, confirma la réputation de sainteté de l'humble Père Carme.

Un religieux souffrait d'un ulcère à la gorge, les médecins l'avaient condamné; mais saint Albert, appelé en toute hâte, fit plus par un seul signe de Croix que les hommes de l'art par des remèdes fort coûteux et des opérations très douloureuses, et le moine, guéri, se remit à chanter les louanges de Dieu et de son serviteur.

UN SOUFFLET DU DÉMON — L'APOTRE DES JUIFS

Une jeune fille noble de Messine était possédée du démon. Le malin esprit la tourmentait sans cesse, au grand désespoir de ses parents. Sa mère, désolée, ayant appris l'arrivée d'Albert, se jette à ses pieds pour implorer sa puissante intervention. A sa demande, le serviteur de Dieu se rend auprès de la malheureuse. Mais la présence du Saint irrite le démon; et la possédée, obéissant à l'esprit pervers qui est en elle, donne au religieux un grand soufflet sur la joue droite. Albert, loin de s'en émouvoir, lui présente aussitôt la joue gauche : « Frappe encore ici, » lui dit-il.

L'humilité a toujours raison du démon. Confondu dans son orgueil, l'esprit malin quitta incontinent sa victime qui fut pour toujours délivrée de semblables attaques de la part de cet ennemi implacable.

En 1295, Albert fit un pèlerinage aux Lieux Saints. Pendant qu'il traversait la Palestine, des juifs lui amenèrent un enfant qui tombait du mal caduc et le prièrent de le guérir. Mais Albert leur dit : « Si vous voulez croire en Jésus-Christ et en la Vierge Marie, sa Mère, votre enfant sera guéri. — Rendez la santé à notre enfant, répondirent-ils, et nous croirons. » Alors le Saint, levant les yeux au ciel, fit un grand signe de Croix sur le malade en disant : « Que le Christ chasse de ton corps toute maladie. » La guérison fut immédiate et toute la famille reçut le baptême.

Un autre jour, le Saint cheminait silencieux au bord d'un fleuve dont les eaux, grossies par des pluies torrentielles, avaient rompu leurs digues et roulaient menaçantes, détruisant tout sur leur passage. Quelques juifs, surpris par l'inondation, s'étaient réfugiés dans un îlot qui n'était point encore submergé, mais les flots qui montaient sans cesse menaçaient de les engloutir.

Albert était de l'autre côté : « Croyez en Jésus-Christ, leur cria-t-il, et vous serez délivrés. » Les juifs, touchés par la grâce et aussi par l'imminence du danger, répondirent : « Oui, nous croyons, et nous voulons être baptisés. » Albert aussitôt se dirige vers eux, en marchant à pied sec sur les eaux, et, après avoir sauvé ces malheureux de la mort, il leur confère le sacrement de vie.

ALBERT, PROVINCIAL DE SICILE — IL SE RETIRE DANS LA SOLITUDE

Vers la fin de sa vie, Albert fut nommé Provincial des Carmes en Sicile, mais son humilité, loin de ressentir aucune atteinte de cette nouvelle dignité, brilla davantage aux yeux de tous.

En véritable pauvre de Jésus-Christ, le Père Provincial faisait à pied la visite de ses monastères.

Un seul Frère l'accompagnait dans ses voyages, portant dans un vase de terre un peu de pain et d'eau pour leur subsistance.

Or, il arriva qu'un jour, par maladresse, le Frère laissa tomber le vase qui se brisa en mille pièces. Consterné de cet accident, il marchait à l'écart, n'osant s'approcher du P. Albert, de crainte d'en être réprimandé. Mais le Saint, qui connut par révélation la cause de sa tristesse, l'appela : « Qu'avez-vous donc, lui dit-il, et pourquoi êtes-vous si triste ? »

Le Frère lui expose en tremblant la cause de sa douleur : « Retournez sur vos pas et apportez-moi les débris du vase, » dit Albert. Le Frère rebrousse chemin et, à sa grande surprise, il trouve le vase intact et rempli d'eau.

Une autre fois, visitant un monastère de sa province, comme il se trouvait au chœur avec ses Frères, il apprit, par révélation, qu'un des religieux, fortement tenté par le démon, était sur le point de succomber. Le prenant aussitôt à l'écart, il lui rappelle sa piété passée, lui met devant les yeux la noirceur de l'action qu'il va commettre, et le coupable, cédant aux exhortations d'Albert, rentra en lui-même, se convertit, et édifia ses Frères par sa pénitence exemplaire.

Une telle vertu ne pouvait manquer d'exciter l'admiration et la louange : Albert était entouré de vénération par ses Frères et par le peuple. L'humilité du serviteur de Dieu souffrait de tant de distinctions, il résolut donc de se retirer dans la solitude pour y passer les dernières années de sa vie. Il choisit pour sa retraite un couvent près de Messine et là, ignoré de tous, se livra entièrement à la contemplation des choses d'en haut.

DERNIERS MOMENTS — SA MORT

Le moment de la récompense approchait; l'heure allait sonner où ce lis de pureté devait être transplanté au jardin du Paradis. Albert vit sans effroi ses forces diminuer; il aimait à répéter cette prière : « Seigneur, puisque votre Fils lui-même a fait votre volonté et non la sienne, que puis-je dire, sinon que votre volonté soit faite! »

Un jour, tandis qu'il priait, il entendit une voix qui disait : « Ton âme sera reçue parmi les confesseurs, les bienheureux t'attendent, tu entreras dans leurs rangs. »

Dans une extase, le jour de sa mort lui fut révélé par la Reine du ciel, de qui il reçut quelques instants l'Enfant Jésus qu'elle tenait dans ses bras. Ce jour arrivé, le 7 août 1306, il fit venir les religieux auprès de lui. La pensée de le perdre les rendait tristes, mais lui, le front radieux, s'écriait : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* J'ai hâte de mourir pour aller avec le Christ. »

Il leur dit aussi : « Aujourd'hui même, mon âme délivrée de la prison de son corps, s'élèvera légère vers le ciel, et au même moment, à Trapani, ma sœur jouira du même bonheur que moi, et nous nous rencontrerons auprès de Dieu. » L'événement confirma cette prédiction.

Quant au Saint, après quatre-vingts ans d'une vie innocente et pure, il rendait sa belle âme à Dieu, et on la vit s'envoler sous la forme d'une blanche colombe.

Un parfum délicieux s'exhalait de son corps et se répandait au loin, et au même moment, une cloche qu'Albert avait fait fondre sonna d'elle-même, annonçant à toute la ville de Messine l'entrée au ciel du saint religieux.

LES FUNÉRAILLES SANS MESSE DE REQUIEM

A la nouvelle de cette mort, toute la Sicile s'émut. Une foule énorme se pressait autour de la dépouille mortelle de ce Saint qui avait rempli la contrée de la renommée de ses vertus et de ses miracles. Les malades venaient nombreux lui demander la guérison, et beaucoup, se retirant exaucés, proclamaient sa sainteté.

Le jour des funérailles arriva. Le roi de Sicile, les évêques, le clergé et tout le peuple y assistaient, c'était un vrai triomphe. Quand le corps vénéré fut porté dans la cathédrale, une suave odeur remplit la nef du vaste édifice, et plusieurs malades se trouvèrent guéris par ce parfum céleste.

Le clergé, s'inspirant des règles liturgiques, voulait chanter la messe des morts; mais le peuple s'y opposa, témoignant ainsi de sa vénération pour l'homme de Dieu.

L'archevêque, indécis, ne savait quel parti prendre. Le ciel alors intervint lui-même pour manifester sa volonté. Deux anges vêtus de blanc apparurent au-dessus de l'autel et entonnèrent la messe des confesseurs : *Os justi meditabitur sapientiam*, que le peuple poursuivit jusqu'à la fin.

Les miracles se multiplièrent autour des reliques du Saint. Un grand nombre de boiteux, d'aveugles et de paralytiques étaient accourus près de son tombeau. Trois jours durant, ils jeûnèrent et prièrent, après quoi le Saint leur apparut, éblouissant de lumière et revêtu d'un habit d'une blancheur éclatante. Tous ceux qui le virent, et ils furent nombreux, se sentirent guéris de leurs infirmités.

Grâce à ces merveilles opérées par le Saint, son culte se répandait de jour en jour, et partout on élevait des autels et des églises en son honneur.

SAINT ALBERT VENGE SON TOMBEAU PROFANÉ

Saint Albert prit lui-même le soin de propager et de défendre son culte en punissant sévèrement ceux qui l'outrageaient ou qui méprisaient ses reliques. En voici un exemple frappant.

L'année qui suivit la mort du Saint, la Sicile fut en proie à la guerre civile. Les soldats ravageaient et pillaient les campagnes et, dans leur fureur aveugle, ils n'épargnaient même point les églises et les tombeaux des saints. On vit cette soldatesque effrénée se précipiter dans le sanctuaire où le bienheureux Albert avait reçu une sépulture si glorieuse. Ils y logèrent leurs chevaux et y déposèrent leurs munitions de guerre, transformant l'église en un véritable arsenal. Non contents d'un pareil sacrilège, ces impies voulurent briser le tombeau du Saint et déposer les reliques qu'il renfermait. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction quand, ayant enlevé la pierre du sépulcre, ils virent le Saint à genoux comme pour demander vengeance des outrages qui lui étaient infligés. En effet, toutes les bêtes de somme qui se trouvaient dans le temple expirèrent sur-le-champ, et les soldats furent frappés de diverses maladies.

A partir de ce jour, les Carmes, trouvant cet endroit trop exposé aux injures des malfaiteurs et des gens de guerre, s'établirent dans un autre endroit de Messine, et y transportèrent les reliques du Saint.

Saint Albert a opéré une multitude d'autres merveilles qu'il serait trop long de raconter ici. Rappelons seulement ce trait qui est rapporté dans la vie de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, religieuse carmélite au XVI^e^ siècle. Un jour que cette sainte était violemment tourmentée par le démon qui lui suggérait la pensée de quitter l'habit religieux et de rentrer dans le monde, elle eut recours à saint Albert. Au même moment, le Bienheureux lui apparut, et lui remit une tunique blanche trempée dans le côté du Christ crucifié; elle fut à jamais délivrée de semblables attaques,

L'antienne et la prière suivantes sont tirées du bréviaire carme : l'Eglise les récite l'une et l'autre le jour de la fête du saint religieux.

Antienne. — O Albert, modèle d'innocence, de pureté et de continence, priez la Mère de miséricorde de nous préserver de toute souillure dans cette vallée de larmes, et quand nous aurons quitté ce corps mortel, de nous faire jouir du repos sans fin.

Oraison. — O Dieu, vous avez daigné appeler le bienheureux Albert, votre confesseur, dans l'Ordre religieux de votre Sainte Mère, nous vous en prions, accordez-nous, par ses mérites et ses exemples, de vous servir dignement et de jouir avec lui des biens éternels.

LA BIENHEUREUSE ESPRITE DE JOSSAUD

DU TIERS-ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Fête le 7 Août.

Véritable portrait de la bienheureuse Esprite.
La Bienheureuse se dévoue au soin des malades.

LE DÉMON CHERCHE A LA FAIRE PÉRIR

Esprite naquit l'an 1628, à Carpentras, capitale du Comtat Venaissin. Dès l'aurore de sa vie, elle parut privilégiée de grâces extraordinaires. Le démon jugea par ce signe que cette enfant était appelée à de grandes choses, et il résolut de la faire mourir au berceau.

Il inspira donc à la servante chargée du soin de l'enfant le funeste dessein de l'étrangler. Le crime allait être consommé. M^me^ de Jossaud assistait en ce moment à la messe dans l'église cathédrale de Saint-Siffrein. Un mouvement intérieur la presse d'aller voir sa fille : elle court et, par son arrivée imprévue, déconcerte la perfide servante qui se jette à ses pieds en lui demandant pardon du meurtre qu'elle allait commettre.

PREMIERS SIGNES EXTRAORDINAIRES DE SAINTETÉ

Dès que la bienheureuse enfant commenca à bégayer, les premières paroles qu'elle prononça furent Jésus, Marie, Joseph. Ces beaux noms délièrent sa langue et consacrèrent ses lèvres. L'Esprit-Saint lui apprit à parler de Dieu avec des sentiments de foi et d'amour qu'on aurait

admirés chez les personnes les plus pieuses.

Vers la cinquième année de son âge, elle eut le courage de s'élever contre tout ce qui était opposé aux saintes maximes de l'Evangile. Sa mère éprouva les premiers effets de son zèle. Un jour qu'elle disait, en pleurant, devant plusieurs personnes, qu'elle ne pouvait se consoler de la mort d'un jeune enfant, Esprite, croyant que c'était s'opposer aux ordres de la Providence que de pleurer sur un prédestiné auquel une mort prématurée assurait un bonheur éternel, dit à sa mère : « O ma mère, j'ai honte de votre faiblesse. Mon petit frère n'a-t-il pas été baptisé? N'est-il pas mort enfant de Dieu? Ne croyez-vous pas qu'il est avec les anges? Si c'est votre croyance, pourquoi vous attristez-vous de son bonheur? » Ces paroles ranimèrent la foi de la mère, elle versa des larmes de joie au lieu des larmes de douleur qu'elle donnait à la tendresse naturelle.

PROGRÈS

Esprite confia la direction de son âme à un saint prêtre, le chanoine d'Andrée, pénitencier de la cathédrale. La fuite du monde, la haine des plaisirs furent les premières leçons que lui donna le sage directeur. Elle en profita si bien que, dès sa septième année, elle regardait les amusements de l'enfance comme des engagements que l'on prend avec le monde. Lorsque ses compagnes la priaient de participer à quelque divertissement, elle leur répondait qu'elle avait renoncé au monde et à ses vanités et, pour leur apprendre à faire un meilleur usage de leur jeunesse, elle leur enseignait les vérités et les prières de la religion, leur distribuait des médailles, des images et des chapelets, à condition qu'elles réciteraient une partie du rosaire de la Sainte Vierge et qu'elles lui offriraient des prières pour le salut des vivants et le soulagement des morts.

Après sa Première Communion, Esprite fit de merveilleux progrès dans la piété. Fermant les yeux à tous les charmes du monde, elle trouvait d'ineffables délices dans les entretiens de son âme avec Dieu par la prière.

PREMIÈRE ÉPREUVE

Le démon, jaloux du bonheur de la pieuse enfant, résolut de lui faire la guerre et le premier ennemi qu'il déchaîna contre elle fut sa mère. M^me^ de Jossaud aimait tendrement sa fille et avait résolu de l'établir dans le monde. L'esprit de malice lui fit voir que les vertus naissantes de l'enfant étaient autant d'obstacles à ses desseins; que la retraite et l'oraison lui donnaient du mépris pour le monde et que, pour la détourner de ses pratiques, il fallait la produire dans le monde, parce que le commerce des créatures interrompt l'attention à la présence de Dieu et dégoûte insensiblement de l'amour des choses saintes.

Mais la foi d'Esprite fut sa lumière dans l'épreuve d'une tentation si délicate, et l'obéissance qui la contraignait de se répandre au dehors lui fit trouver Dieu dans le commerce du monde comme dans la prière.

DÉSIRS DE LA VIE RELIGIEUSE

A mesure qu'Esprite s'affermissait dans la pratique de la vertu, elle se sentait pressée de se donner à Dieu, croyant que ce n'était pas assez de lui offrir le fruit de tant de bonnes œuvres si elle ne lui consacrait encore sa personne par le vœu de virginité. Elle sentait croître ce désir toutes les fois qu'elle approchait de la Sainte Table. Le sang du Sauveur qui fait germer la virginité lui donnait un si grand amour de la pureté qu'elle demandait sans cesse, avec beaucoup de larmes, l'honneur d'être un jour l'épouse du Roi des rois.

De l'amour de la virginité elle passa au désir de la vie religieuse, parce que, entre toutes les vierges, celles qui se renferment dans les monastères sont ordinairement les plus pures et les plus chères à Jésus-Christ.

Dès qu'elle parut dans le couvent des Ursulines à Caromb, village près de Carpentras, les religieuses connurent les grâces dont Dieu l'avait prévenue. A voir son silence et son recueillement, on la prenait pour une recluse consommée en perfection et capable de faire revivre dans le cloître l'esprit d'oraison et de pénitence des Claire d'Assise et des Catherine de Sienne.

La pieuse postulante choisit le Vendredi-Saint pour offrir à Jésus-Christ la chasteté de son corps et de son âme par le vœu de virginité. Ainsi consacrée au service du divin Maître, Esprite jouissait d'un bonheur tout céleste et inexprimable. Elle croyait avoir élevé entre elle et le monde un mur infranchissable, c'était sa plus grande joie.

SES PARENTS L'OBLIGENT A QUITTER LE COUVENT

Mais voilà que, brusquement, ses parents viennent contrarier ses desseins, l'obligent à quitter le monastère et à rentrer à la maison paternelle. La Providence permit cette épreuve pour exposer aux yeux du monde les vertus de cette vierge que le silence et les ombres du cloître auraient rendues moins édifiantes en les rendant moins publiques.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur d'Esprite lorsqu'elle s'éloigna de son aimable solitude. Elle tournait à tout moment la tête vers ce bienheureux séjour, vrai paradis, où son âme avait reçu tant de grâces. M^me^ de Jossaud fut si touchée de la soumission et de la peine de sa fille, qu'elle n'oublia rien pour la consoler. Elle lui dit tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre à une mère et lui offrit tout ce qu'elle jugea capable de flatter son ambition. Mais c'était trop peu de lui promettre les avantages du monde. Le cœur d'Esprite sentait le faux de toutes ces paroles et la vanité de toutes ces promesses. Il fallut, pour calmer ses douleurs, qu'on lui permît de vivre dans la solitude et de ne s'occuper que de Dieu.

Elle se laissa conduire par sa ferveur et se livra aux plus rudes pénitences, renouvelant dans sa maison les saintes rigueurs des anachorètes. Mais elle s'aperçut bien vite que sa vie pénitente affligeait ses parents, et prévoyant les contradictions qui l'attendaient, elle tenta de retourner au monastère des Ursulines.

Tous ses efforts furent inutiles; bien plus, sa mère résolut en ce même temps de l'engager dans les voies de la vanité et de la faire paraître dans le monde comme une fille destinée au mariage. Mais Dieu veillait avec un soin jaloux sur sa fille bien-aimée. Il la détourna du monde d'une manière si complète, qu'il ne lui permit plus, dès la quinzième année de sa vie, de regarder avec plaisir les créatures, même dans les circonstances où il n'y avait aucun péché.

Elle allait s'arrêter un jour pour voir un spec-

tacle qu'elle pouvait regarder sans faute. Cette curiosité semblait pardonnable à une jeune fille qui commençait seulement à ouvrir les yeux aux choses du monde. Mais Dieu ne put souffrir qu'une vierge si pure attachât son attention à la vanité. Il lui dit intérieurement : « Où vas-tu? Que veux-tu voir? » Elle-même a écrit dans ses mémoires que cette voix fut sensible et qu'une main invisible la repoussa dans la maison. Esprite comprit dès lors les dangers de la curiosité et craignit de se laisser surprendre à l'avenir. C'est pourquoi elle résolut de fermer tout à fait ses yeux à tous les objets qui pouvaient la flatter ou la distraire. Un grand nombre de témoins ont attesté que la sainte jeune fille fut fidèle toute sa vie à cette généreuse résolution. Elle-même, à son lit de mort, en fit un touchant aveu. Son directeur la trouvant dans un recueillement qui faisait craindre qu'elle n'eût perdu l'usage des sens extérieurs, lui demanda : « Me voyez-vous? » La Bienheureuse répondit : « Mon Père, je ne vous ai jamais vu au visage, mais j'espère que nous nous verrons en paradis. »

NOUVELLE ORIENTATION DE SA VIE

Tous les saints élans d'Esprite l'emportaient du côté de la vie religieuse, mais ils paraissaient condamnés à ne jamais aboutir. Dieu avait ses vues. Son aimable Providence, qui destinait Esprite à la sanctification d'un grand nombre d'âmes, lui avait préparé, au milieu même du monde, un refuge, une forteresse pour sa vertu, et d'où, cependant, elle pourrait sortir à toute heure, pour attaquer et vaincre les ennemis de Dieu, pour éclairer les ignorants, convertir les pécheurs, visiter les malades, consoler les affligés, défendre et sauver les brebis et les agneaux de Jésus-Christ. Cette forteresse de sainteté et d'apostolat que Dieu avait préparé à Esprite était le Tiers-Ordre de Saint-Dominique.

Au XIII^e^ siècle, saint Dominique avait reçu d'en haut le don de joindre et fondre ensemble deux vocations qui semblent naturellement incompatibles : d'un côté, un immense désir de prière et de vie intérieure, et de l'autre, une ardente et infatigable activité. Esprite reçut de saint Dominique ce double don. En entrant dans le Tiers-Ordre, elle prit le nom d'Esprite de Jésus.

SA VIE DE PRIÈRE

Pour conserver le don du recueillement et de la prière, Esprite eut beaucoup à lutter contre les révoltes de ses sens. Ces ennemis toujours rebelles refusaient de se soumettre toutes les fois qu'elle voulait se priver de quelque plaisir innocent. Le démon se mettait de la partie, et s'efforçait de lui persuader qu'elle devait un peu se relâcher de cette sévérité qui lui défendait le moindre divertissement.

Comme Esprite avait l'imagination fort vive, tous les objets agréables la flattaient, et les plaisirs éveillaient encore ses sens, qu'une longue pénitence n'était point parvenue à dompter entièrement. Lorsqu'elle était le plus recueillie, une parole la faisait sortir d'elle-même. Elle s'affligeait de voir que le poids d'une chair corruptible l'empêchait de suivre avec une entière liberté les mouvements de la grâce.

Elle avait un attrait violent pour la compagnie; une vie solitaire et pénitente n'avait pu l'affranchir de cette inclination pour les conversations. — Toutes les fois qu'elle entendait de son oratoire le bruit que faisaient ceux qui se divertissaient dans la rue ou qui parlaient avec sa mère dans la maison, elle avait besoin de toute sa force pour n'abandonner pas la prière. — On le voit, son âme n'était pas insensible au plaisir, et quelque ardent que fût l'amour qu'elle avait pour Dieu, ses sens penchaient encore vers la créature et son imagination inquiète courait après les jouissances du monde. Sa vertu n'était donc point faite d'insensibilité, mais d'efforts généreux et continuels contre les révoltes de la nature.

ÉPREUVE DE LA CALOMNIE

Dieu attirait doucement et fortement le cœur d'Esprite. Pour la détacher plus entièrement du monde, il permit l'épreuve la plus cruelle qu'une âme pure peut éprouver : la calomnie contre sa vertu. Or, la calomnie se répandit, toute la ville en fut émue.

— Esprite vit le mépris sans se troubler. Sa patience et son humilité étaient à la hauteur de l'épreuve : « Doux Jésus, disait-elle, vous ne trompez personne, vous me donnez la croix que vous m'aviez promise. Je la reçois de vos divines mains, comme un gage de votre amour et je la renferme dans mon cœur pour ne la montrer qu'à votre sainte Mère et à mon père saint Joseph. »

Pendant que les hommes exerçaient ainsi la patience de cette vierge, Dieu voulut rendre l'épreuve plus dure encore, pour qu'elle fût plus sanctifiante. — Il lui retira les douceurs de sa présence, de cette présence vive et consolante qui remplit les saints de joie parmi les plus cruelles persécutions. Elle n'aperçut plus le ciel ouvert comme auparavant; elle n'entendit plus ces douces paroles qui la réjouissaient dans les plus tristes moments de ses peines; elle vit disparaître ces lumières qui lui montraient la beauté de son divin Epoux et les défauts de la créature. A l'assurance d'âme qui l'élevait au-dessus de toutes les persécutions, succéda un état de faiblesse et d'obscurité, où elle sentait vivement la rigueur de la main du Seigneur qui voulait l'éprouver. Son cœur pourtant demeura toujours attaché à son Bien-Aimé, lors même qu'il lui semblait être privée de sa présence et de sa protection.

En entrant dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, Esprite avait résolu de partager sa vie entre la prière et l'apostolat.

SON APOSTOLAT

Elle passait la matinée à répandre son cœur en présence de Dieu dans de ferventes prières, mais elle consacrait toute l'après-midi aux œuvres de charité et de zèle. Elle aimait Dieu, et cet amour l'attachait à l'oraison ; elle aimait le prochain, et la charité l'engageait au travail pour le bien et la consolation de ses frères. Elle était surtout pressée par la grâce de souffrir et de travailler pour le salut des pécheurs.

Son apostolat auprès des âmes fut merveilleusement fécond. Elle avait été prévenue des bénédictions de cette douceur qui rend le feu du zèle agréable, et qui fait goûter tous les soins de la charité. Elle avait un air qui faisait aimer la vertu, et sa conversation était pleine de certains agréments qui la faisaient toujours souhaiter. On eût dit qu'elle communiquait dans sa conversation les plaisirs que Dieu lui faisait goûter dans sa contemplation, sans que les rigueurs de la pénitence pussent lui faire perdre aucun de ses charmes. Ses peines intérieures ne parurent jamais sur son visage, et elle renferma dans son cœur toutes les amertumes dont il plut au Seigneur de la remplir.

— Son mérite fut si généralement reconnu, que les plus grands pécheurs, qu'elle reprenait quelquefois selon les ordres de Dieu, l'écoutaient toujours avec respect, ceux-là même auxquels elle arrachait de malheureuses victimes.

Ne pouvant suffire toute seule à l'apostolat, dont elle reconnaissait chaque jour davantage la nécessité, elle réunit quelques personnes de son sexe pour exercer ensemble les œuvres de charité spirituelle et corporelle, mais elle-même était toujours la première auprès des malades, des pauvres et des pécheurs. On la regardait comme l'instrument des miséricordes divines ; lorsque nul autre n'osait avertir les infirmes que leur mal était désespéré, c'était à elle qu'on avait recours. On espérait qu'ils seraient bientôt pénétrés par ses discours et profiteraient ainsi des derniers moments pour mourir dans des dispositions chrétiennes et édifiantes. C'est ce qui arrivait souvent, et alors on bénissait le Seigneur, qui rendait le cœur des pécheurs sensibles à la grâce par le ministère de sa servante.

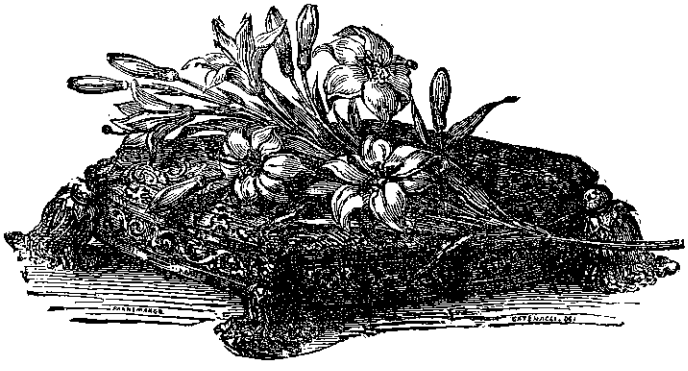
SA MORT

La Bienheureuse avait trente ans. Sa vie avait été bien remplie ; l'heure de la récompense sonna. Huit ans auparavant, elle avait eu la révélation du moment de sa mort. Le 8 du mois d'août, en 1650, comme elle montait les degrés de la maison de son père, en revenant de l'église, une voix sensible lui dit distinctement : « Tu ne monteras plus ces degrés que huit ans, après lesquels je te conduirai dans la maison de ton Père céleste. »

« Ces paroles, dit-elle dans ses mémoires, me donnèrent de grands sentiments de reconnaissance envers la divine Bonté, qui promettait une récompense éternelle à une pauvre fille pour quelques années de peine et d'humiliation. »

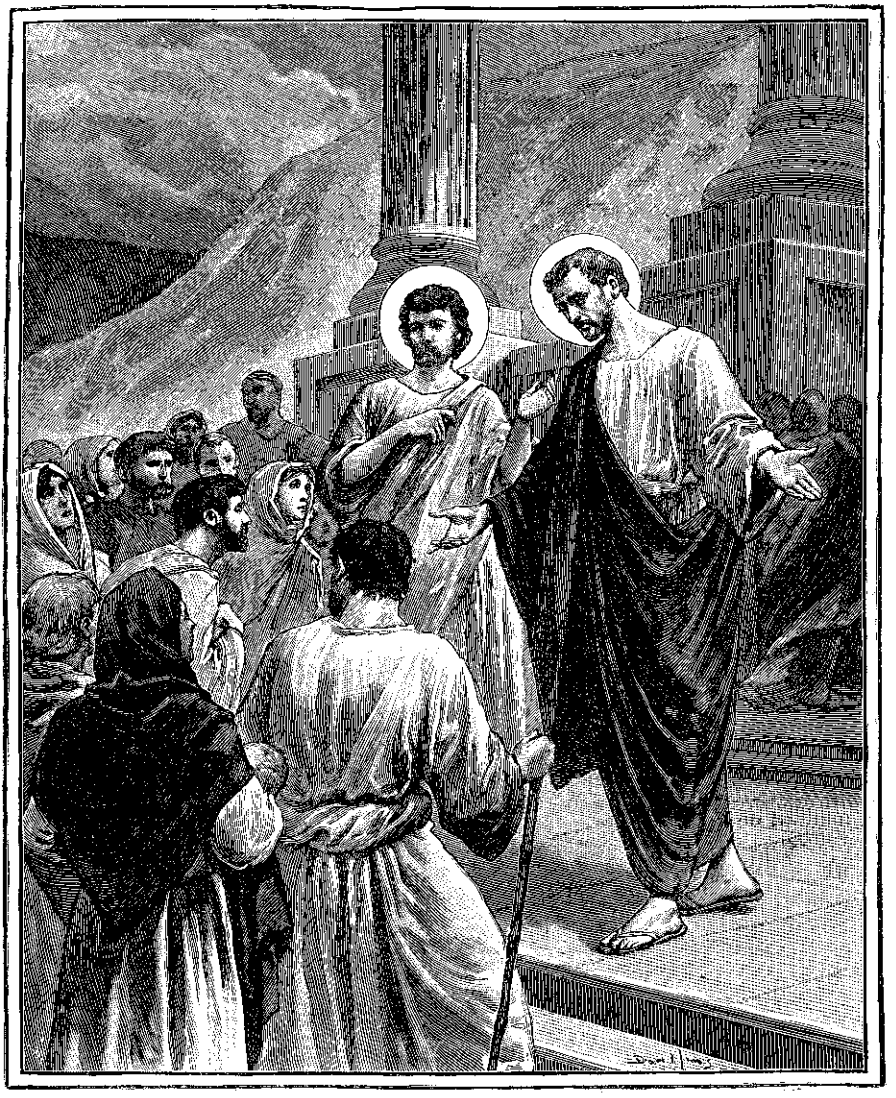
L'événement justifia la prédiction qu'elle avait donnée par écrit à son confesseur plusieurs années avant de mourir. C'est en effet le 7 août 1638, c'est-à-dire le dernier jour de la huitième année que la glorieuse vierge quitta cette terre où elle avait tant souffert et si bien mérité, pour entrer dans le ciel du bonheur et recevoir la récompense de ses œuvres.

Esprite de Jossaud n'a pas été béatifiée : c'est la voix du peuple, témoin de ses vertus, qui lui a donné le titre de Bienheureuse. Nous lui avons conservé ce titre sans rien préjuger toutefois des décisions de l'Eglise.



SAINT CHROMACE ET SAINT TIBURCE, MARTYRS

Fête le 7 et le 11 Août.



Saint Chromace fait de son palais un asile pour les chrétiens persécutés.

CHROMACE ET TRANQUILLIN

Chromace était préfet de la ville de Rome à l'époque de Dioclétien. Né de parents illustres, vers le milieu du IIIe siècle, il avait reçu de maîtres instruits cette éducation toute molle et toute païenne que le patricien aimait à donner à son fils. Recommandable par sa noblesse, sa fortune et sa science, il était parvenu bientôt aux plus hautes dignités. Son palais était comme l'asile des beaux-arts et le séjour du bonheur mondain. Et au milieu de ces salles spacieuses, décorées de 200 statues, vrais chefs-d'œuvre de sculpture, Chromace et son fils Tiburce coulaient, semblait-il, aux yeux des hommes, des jours heureux.

ENTRETIEN ORAGEUX AVEC TRANQUILLIN NOUVEAU BAPTISÉ

On amenait souvent des chrétiens au tribunal du préfet. Leurs fières réponses révoltaient son orgueil, excitaient sa haine ; il ne pouvait souffrir en sa présence ces accusés et les jetait dans de noirs cachots. Deux frères jumeaux, Marc et Marcellin, gémissaient alors dans ses prisons. Leur tête eût déjà roulé sous la hache du bourreau, si Tranquillin, leur père, magistrat influent et riche, n'avait obtenu un délai de dix jours. Chargé d'ans et d'infirmités, il vint, soutenu par ses esclaves, devant ses fils enchaînés. Leur mère, Marcia, et leurs épouses éplorées joignirent

leurs supplications à celles du vieillard. Rien ne brisa leur constance. Dieu voulut aussitôt récompenser leur foi ; et ce délai, qui devait amener leur apostasie, vit la conversion de Tranquillin, qui devint dans sa foi aussi inébranlable que ses fils. Les jours passaient ; le délai expira. Chromace, appela Tranquillin à son tribunal.

— Réjouissez-vous, seigneur, s'écria le vieillard, quand il se présenta devant Chromace, réjouissez-vous ; ceux qui étaient condamnés à mort vivront. »

Tranquillin parlait là un langage figuré ; le préfet s'y méprit : — Alors vos fils, répondit-il, ont renoncé à leur foi ; qu'ils viennent donc brûler de l'encens aux idoles.

— Vous ne m'avez pas compris, continua le père ; vous ignorez la vertu du nom chrétien.

— Mais..... Tranquillin..... vous êtes fou.

— Je l'ai été, hélas! mais maintenant je crois au Christ ; et dans ma foi j'ai trouvé et la santé du corps et la santé de l'âme. »

En effet, aucune des infirmités qui l'accablaient jadis n'avait laissé de trace sur son corps.

Le préfet, exaspéré, ne se contient plus.

— Comment..... c'est ainsi que vous vous jouez de moi..... Je vous donne un délai pour ramener au paganisme vos fils..... des chrétiens..... et c'est vous, oui, vous, qui embrassez leur erreur stupide! — La véritable erreur est de courir, dans la joie, à travers les sentiers de la mort.

— Et quels sont ces sentiers? — Ceux que suivent les adorateurs des idoles de pierre et de bois.

— Alors, nous, nous n'adorerions pas des dieux? — Non, seigneur, non. Un Dieu se reconnaît à la bonté, à la sainteté ; et toutes vos divinités sont souillées des vices les plus honteux. »

GRANDE FOI DE TRANQUILLIN

La lutte devenait de plus en plus acharnée. Le préfet, avec la rage que donne la passion, la honte de la défaite, et aussi, il faut bien le dire, un sentiment de curiosité visible, s'agitait sur son trône, pressait de questions, assaillait d'objections son adversaire.

— Depuis que Rome abandonne ses dieux, de quels maux n'est-elle pas accablée? continua Chromace.

— Regardez plutôt leur impuissance ; malgré votre encens, Jupiter laisse périr 23 000 Romains, il est impuissant à écarter du Capitole le glaive des Gaulois. Depuis qu'il y a des chrétiens, depuis qu'on adore le vrai Dieu, au contraire, l'empire se consolide. Il est bien douloureux toutefois de voir tant d'hommes détester et haïr le bienfaiteur de la nature. — Si l'on doit honorer le bienfaiteur de la nature, objecte le préfet, c'est au soleil alors qu'il faut rendre hommage. »

Chromace crut avoir embarrassé le vieillard. Dans son langage toujours fleuri, toujours imagé, Tranquillin lui répondit :

— Quand des vaisseaux chargés de blé arrivent des rivages étrangers, c'est bien le prince qui les envoie et non les navires que l'on remercie. De même, c'est l'invisible Dieu qu'il nous faut adorer ; c'est lui qui donne au soleil sa chaleur et sa lumière.

— Mais, vous parlez d'un Dieu invisible, vous n'adorez donc pas ce Jésus crucifié par les Juifs?

Tranquillin répondit par cette comparaison aussi belle qu'ingénieuse.

— A votre doigt, seigneur, je vois un anneau d'or où brille une pierre précieuse. Supposez qu'elle tombe dans un bourbier fangeux. Que faire? C'est en vain que vos esclaves essayent de le retirer. Alors, n'écoutant que votre attachement à ce précieux anneau, et semblant oublier votre haute dignité, vous vous revêtez d'habits grossiers et plongez à votre tour. Les moqueries de vos serviteurs, en vous voyant dans cet état, ne vous arrêtent point ; plus heureux qu'eux, après bien de la peine, bien des recherches, vous revenez ; votre doigt est de nouveau chargé de sa parure. Tandis que vous châtiez les esclaves qui ont ri de vous, vous vous réjouissez avec vos amis d'avoir retrouvé votre trésor.

— Que signifient cet anneau..... ce bourbier.....?

— L'or, répondit le vieillard, c'est le corps de l'homme, la pierre précieuse son âme ; l'homme est tombé dans le bourbier du péché. Qui va le retirer? Dans sa miséricorde, Dieu lui envoie des prophètes. Mais en vain ; l'homme de plus en plus disparaît dans la boue des vices. Dieu va-t-il abandonner l'humanité qu'il a créée pour le bonheur du ciel, va-t-il la laisser se dégrader davantage encore sans lui porter secours? Non, il est trop bon pour cela. Il se dépouille pour ainsi dire de ses attributs divins, descend du trône d'où il siégeait de toute éternité et vient sur la terre, revêtu de notre propre chair. Jusqu'à ce qu'il ait délivré l'homme de ses passions, jusqu'à ce qu'il l'ait rendu digne de participer à sa propre gloire, Jésus-Christ, le Dieu fait Homme, restera sur la terre, il travaillera, il souffrira, il mourra sur une croix. Les Juifs se moqueront, des hommes riront de lui ; mais il sera vainqueur, il montera au ciel pour se réjouir avec tous ses saints, tandis que ceux qui auront levé l'épaule recevront dans les tourments la récompense de leur dédain. »

Ainsi parla Tranquillin. Chronace essaya d'ébranler sa fermeté en le menaçant de la sévérité de l'empereur : « Que l'empereur, répondit Tranquillin, nous fasse souffrir, comme les chiens dans leur rage font souffrir leurs victimes, jamais, non, jamais, il ne nous empêchera de répéter que Jésus-Christ est le créateur, le régénérateur et le rédempteur de l'humanité. »

A ces paroles, le juge sent croître sa colère. Lui, le préfet de Rome, était vaincu....., vaincu par un chrétien. Il fait un signe ; des gardes se saisissent de Tranquillin et le conduisent au cachot.

TROUBLE DE CHROMACE, IL RAPPELLE TRANQUILLIN

Chromace sortit pensif de son tribunal. Le changement soudain que la foi avait opéré dans Tranquillin, sa guérison miraculeuse, sa constance, l'énergie de ses réponses, toute cette scène enfin repassa devant ses yeux et produisit dans son âme un je ne sais quoi qu'il n'avait jamais senti et qui le troubla.

La nuit vint enfin. Secrètement, pour éloigner tout soupçon, Chromace fit venir le vieillard.

— Donnez-moi, lui dit-il, du remède qui vous a guéri. » Car lui aussi souffrait de la goutte.

— Croyez, seigneur, comme j'ai cru, et vous serez guéri. — Amenez-moi, dit le préfet, celui qui vous a fait chrétien ; s'il me promet la santé, je croirai, moi aussi.

Le vieillard partit et bientôt il revenait avec Polycarpe, le vieux prêtre qui l'avait baptisé et Sébastien, le soldat qui l'avait converti.

— Que dois-je faire pour obtenir ce que je demande? s'écria Chromace à leur arrivée.

— Fais-toi chrétien, lui répondit le prêtre, et tu seras guéri. »

Le juge consentit à étudier les dogmes du christianisme et bientôt la vérité apparut clairement aux yeux de son âme : il crut et désira le baptême. Le néophyte n'hésita pas à faire disparaître les statues des dieux qui décoraient son palais.

Toutes ces idoles furent brisées et cependant le père de Tiburce n'avait pas recouvré la santé.

« Si vous n'êtes pas guéri, lui dit Sébastien, c'est que sans doute vous cachez quelque chose. » Le préfet avoua qu'il possédait une machine d'astrologie d'un grand prix et qui servait à des pratiques superstitieuses. « Conservez cette machine, lui dit encore Sébastien, mais elle deviendra l'instrument de votre perte..... Les chrétiens, ajouta Polycarpe, rejettent cette vanité; ils n'ont point pour amis ceux qui s'attachent à ces dangereuses futilités. »

CONVERSION DE TIBURCE

Devant ce nouveau sacrifice, Chromace n'hésite pas, et avec cette même voix qui jadis envoyait les chrétiens au martyre : « Qu'on détruise cette machine, s'écrie-t-il; je ne veux pas que l'ornement de ma demeure devienne un obstacle à mon salut. En rejetant ce que les chrétiens repoussent, je le crois, j'aurai le salut sur la terre et au ciel. »

Tiburce, son fils, était encore païen. Irrité de la destruction de tant d'œuvres d'art, il ordonna d'allumer deux fourneaux aux portes de la salle. « Si lorsque l'instrument sera détruit, dit-il, les infirmités de mon père n'ont pas disparu, les deux imposteurs y seront brûlés. »

De telles paroles n'étaient pas pour intimider Sébastien et Polycarpe et bientôt, sous leurs coups, l'instrument de superstition se brisa en mille pièces.

A peine avaient-ils achevé leur œuvre, que soudain la salle se remplit d'une clarté toute céleste. Un inconnu, d'une merveilleuse beauté, est là. Personne ne l'a vu entrer. Ce n'est point un homme, c'est un ange : « Le Seigneur mon Dieu, dit-il, Jésus-Christ, à qui vous avez donné votre foi, m'envoie pour vous rendre la santé ». Guéri comme par enchantement à ces paroles, Chromace se jetait déjà aux pieds du messager divin pour les lui baiser. La vision disparut. Tiburce qui avait regardé avec une admiration mêlée de stupeur l'ange du ciel, tomba aux genoux de Polycarpe, et Chromace, oubliant son ancienne fierté de citoyen romain, de patricien et de préfet, couvrit lui-même de baisers les pieds de l'apôtre. La guérison miraculeuse et la vision de l'envoyé divin avaient achevé de gagner le cœur de Tiburce et consolidé dans sa foi son père Chromace. Il ne restait plus désormais qu'à consacrer leur croyance par le baptême.

BAPTÊME DE TIBURCE ET DE CHROMACE

Sa dignité de préfet appelait souvent le nouveau chrétien à la cour; le spectacle des vices les plus honteux qu'elle offrait était un péril pour son âme. D'ailleurs, la politique cauteleuse autant que cruelle du monarque était incompatible avec les devoirs de fils de Jésus-Christ. Aussi, sur le conseil de Sébastien, l'héroïque officier des armées romaines, Chromace résolut de remettre à l'empereur les insignes de sa charge. Des amis puissants devaient rendre facile ce projet.

En attendant, le préfet et son fils s'instruisaient des mystères de la religion du Christ. Le jour du baptême arriva bientôt. Chromace et Tiburce s'avançaient à la tête de quatre cents personnes de leur maison, qui furent baptisés avec eux.

C'étaient ses esclaves que le préfet converti avait délivrés de leur servitude. En les déchaînant, il leur avait dit : « Ceux-là ne doivent pas être les esclaves d'un homme, qui ont Dieu pour père. »

Baptisés, le père et le fils se sentirent prêts à donner leur sang pour Jésus-Christ. L'occasion devait bientôt s'en présenter.

CHROMACE FAIT DE SA MAISON UN ASILE CONTRE LES PERSÉCUTEURS

Dioclétien gouvernait dans un palais de marbre Rome païenne. Un de ses parents, Caïus, administrait dans les sombres et humides catacombes Rome chrétienne. Hélas ! la parenté du Pape avec l'empereur ne garantit point les chrétiens de la persécution dont le Pontife lui-même fut victime.

Soudain, au sein des marchés, au coin des rues, au milieu des places publiques, près des fontaines, on vit s'élever par ordre de l'empereur des autels surmontés d'idoles. Là, des soldats brutaux et grossiers forçaient à sacrifier les vendeurs, les acheteurs, ceux même qui venaient puiser de l'eau. Nul ne pouvait sortir sans être importuné. Les chrétiens qui possédaient une foi vive pouvaient affronter sans crainte le danger; mais ceux qui étaient encore faibles dans leur croyance couraient risque d'apostasier. N'écoutant que la générosité de son cœur, méprisant le péril auquel il s'exposait, Chromace fit de son palais comme un asile public et inviolable où la faiblesse put trouver un refuge. Les chrétiens y arrivèrent en foule.

Toutefois, cette affluence inaccoutumée au palais du préfet eût pu devenir suspecte, et, grâce à la haine des païens, à l'espionnage des satellites, l'empereur ne fût resté longtemps sans ignorer ce qui se passait. Pour éviter aux chrétiens la honte de succomber à l'apostasie, Chromace songea à donner un refuge plus sûr à leur crainte. En Campanie, sur le rivage de la mer, il possédait de vastes domaines; il les ouvrit aux chrétiens. Il obtint de l'empereur d'aller y rétablir sa santé. Ce n'était là qu'un prétexte, il sentait que ses hôtes avaient besoin de sa présence pour être rassurés.

Le Pape loua le zèle de son nouveau fils dans la foi et chargea le prêtre Polycarpe de fortifier ses enfants réfugiés en Campanie, tandis que Sébastien, le courageux soldat, resterait à Rome pour encourager ceux qui allaient subir le martyre.

CHROMACE S'ÉLOIGNE DE ROME — TIBURCE Y DEMEURE

Tiburce, le fils de Chromace, ne voulut pas s'éloigner. Il aima mieux quitter son père, pour affronter le martyre. Sa foi était ardente, son amour brûlant.

Caïus craignait pour sa jeunesse et il eût voulu le voir suivre Chromace : « Je vous en conjure, s'écria le jeune homme d'une voix suppliante, ne m'exilez pas, mon bonheur est de m'immoler pour le vrai Dieu. » A ces paroles héroïques, à ce ton suppliant, Caïus ne put résister; il versa des larmes de joie et garda près de lui le jeune Tiburce qu'il ordonna sous-diacre.

Pour ceux qui restaient avec le pontife, il n'y avait pas d'autre alternative que l'apostasie ou la

mort. Tous le savaient et leur résolution était prise. Plutôt mourir, que trahir; telle était la devise qu'ils avaient gravée au fond de leur cœur.

Mais où se retirer dans cette Rome où tout le monde était soupçonné d'être chrétien.

Il y avait, parmi les officiers de la chambre de l'empereur, mais à son insu, un chrétien très fervent du nom de Castulus. Ses appartements étaient au palais même, à l'étage supérieur. Tandis que tous les citoyens de la cité romaine étaient astreints à sacrifier dans les rues sur les autels improvisés, par privilège, les attachés du palais qu'on ne pouvait suspecter d'être de la secte du Christ, étaient dispensés de ces sacrifices. Leur demeure devenait donc des asiles sûrs. Comme déjà l'avait fait le préfet, Castulus mit ses appartements à la disposition de Caïus et de ses compagnons. Là, se trouva aussi Tiburce. Tandis que dans les autres salles du palais, l'empereur et ses courtisans se livraient au plaisir et élaboraient, au milieu des orgies, de nouveaux modes de tortures, le Pape, entouré de son fidèle troupeau, passait ses jours et ses nuits dans la prière, le jeûne et les larmes. Déjà la Providence les récompensait en prodiguant les miracles.

TIBURCE GUÉRIT UN MOURANT

Un jour, Tiburce était sorti de la retraite où il priait; il s'avançait à travers les rues de la ville, quand, soudain, il vit un attroupement de gens. Mû, sans doute, moins par un sentiment de curiosité que par un instinct secret, le jeune patricien s'approche, se penche et voit, étendu par terre, un homme : ses membres sont brisés. Tiburce interroge : « Cet homme, lui répond-on, vient de tomber de la demeure voisine. » Le corps de la victime ne semble déjà plus qu'un cadavre, et les parents désespérés l'entourent et le baignent de larmes. Plein de foi, le chrétien fend la foule et, au milieu des spectateurs étonnés, il récite lentement, pieusement sur le corps sans vie l'*Oraison dominicale* et le *Credo*. A peine avait-il terminé sa prière, que le blessé se relevait sain et sauf.

Le fils de Chromace allait continuer sa route, en remerciant Dieu qui avait manifesté sa gloire et béni la confiance de son serviteur. Les parents du jeune homme guéri le retinrent. « Prenez, lui dirent-ils, notre fils pour esclave; et avec lui tous nos biens. » Tiburce, qui avait tout quitté, se souciait fort peu de la fortune; mais il y avait là des âmes à gagner; l'occasion était bonne, il s'en servit. Prenant par la main et le fils guéri, et les parents, il les conduisit à l'écart de la foule; il leur parla du Dieu qui avait guéri son père et venait de rendre la santé à leur fils. Ce langage était tout nouveau pour eux; mais à si bonne école, ils furent vite établis dans la crainte du Seigneur. Lorsqu'ils furent instruits, le fils de Chromace les mena au pontife, le vénérable Caïus qui les adopta et les baptisa.

Dans la demeure de Castulus, on continuait à honorer Dieu et à rester ignoré. Mais un jour vint où tout fut dévoilé; et où, l'un après l'autre, chaque chrétien dut subir le martyre.

Déjà, Tranquillin avait été lapidé par le peuple et son corps jeté au Tibre. Claude et Symphorien, autres compagnons de Caïus, après avoir été livrés trois fois à la torture, avaient été lancés dans les flots.

TIBURCE EST FAIT PRISONNIER

Tiburce allait devenir victime de sa générosité.

Un chrétien apostat Torquatus, livré à toutes ses passions, s'était introduit parmi les chrétiens, comme le loup revêtu de peau d'agneau se cache dans la bergerie. Tiburce l'avait remarqué; et plusieurs fois déjà, il lui avait fait des reproches mérités. L'hypocrite, poursuivant son rôle jusqu'au bout, semblait recevoir avec modestie les réprimandes du fervent chrétien : mais au fond de son cœur il nourrissait une haine implacable, et il avait juré de se venger. Il aborda une troupe d'archers et s'entendit avec eux. Les soldats devaient les surprendre lui et Tiburce un jour qu'ils prieraient dans l'église, et les conduire au préfet.

Le funeste projet fut exécuté. Torquatus et Tiburce furent saisis tandis qu'ils rendaient à Dieu leurs hommages et amenés au tribunal.

« Quoi donc! Torquatus, dit le préfet Fabien, reconnus-tu aussi un homme crucifié pour ton Dieu? »

— Voici celui qui me l'a enseigné répondit hypocritement Torquatus en désignant Tiburce, ce qu'il fera, je le ferai.

Tiburce comprit la trahison et s'adressant au perfide, il lui dit d'une voix grave et terrible : « Ne crois pas, Torquatus, que ton artifice nous soit inconnu : nous ne t'avons jamais pris pour un disciple de Jésus-Christ. Tu étais parmi nous, mais tu n'étais pas des nôtres : ta trahison en est encore une preuve évidente; mais sache qu'au lieu de me nuire, tu m'as procuré un très grand bien, car il n'y a rien que je souhaite plus passionnément que de donner mon sang et ma vie pour Jésus-Christ. »

MARTYRE DE TIBURCE

Fabien, païen, ne comprenait pas ce langage. Il épuisa en vain les caresses et les menaces; il rappela au jeune Tiburce son nom, ses richesses, puis l'infamie qui résultait de son entrée dans le christianisme. Rien ne put vaincre sa constance. Le préfet, voyant l'inutilité de ses discours, s'irrita.

« Tu m'obéiras, s'écria-t-il, ou bien tu marcheras pieds nus sur des charbons ardents.

— J'y marcherai, répondit fièrement Tiburce.

On étendit des charbons en feu, le jeune homme y marcha comme s'il eût foulé aux pieds un tapis de roses. Il ne ressentit aucune douleur A cette vue, Fabien, superstitieux comme tous les païens, crut à un effet de la magie : « Qui ne sait que votre Christ vous a enseigné la magie? dit-il. — Taisez-vous, malheureux, cria Tiburce, épargnez à mes oreilles un tel outrage. »

A ces mots, le préfet ne peut maîtriser sa fureur : « Il a blasphémé les dieux, que sa tête tombe sous le glaive. »

Tiburce fut conduit à trois milles de Rome sur la voie Lavicane. Une dernière fois, il éleva son cœur vers Dieu et tandis qu'il balbutiait encore une prière, le bourreau lui abattit la tête.

Plus tard, Chromace lui-même fut martyrisé en Campanie et il alla rejoindre son fils au ciel.

Le diocèse de Soissons s'honore de posséder dans sa cathédrale une partie des restes de saint Tiburce.

SOURCES CONSULTÉES

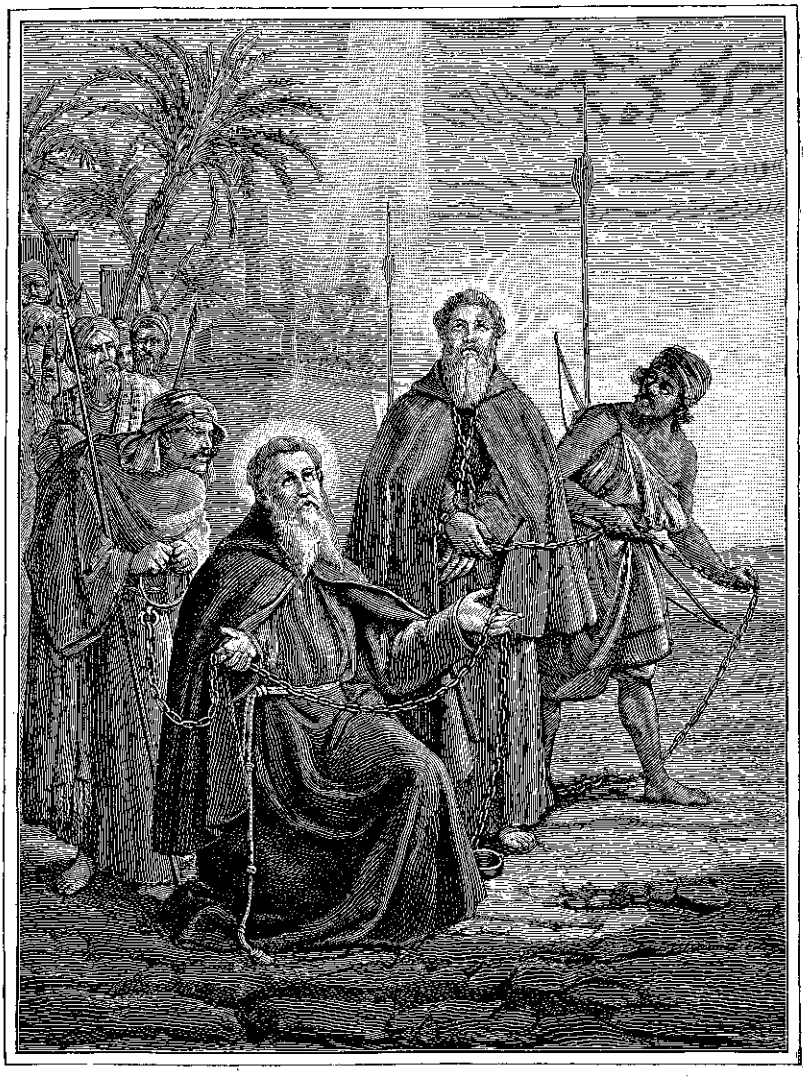
Actes du martyre de saint Sébastien. — BOLLANDISTES. *Acta Sanctorum.* — DE ROSSI. *Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1881, p. 19.

LES BIENHEUREUX AGATHANGE DE VENDOME

ET CASSIEN DE NANTES, MARTYRS

MARTYRISÉS EN AOUT 1638, BÉATIFIÉS PAR S. S. PIE X EN JANVIER 1905

Fête le 7 août.



Une dernière prière avant le martyre.

De son château de Saint-Germain-en-Laye, Louis XIV envoyait, le 17 mai 1655, au pape Alexandre VII, une lettre autographe, pour lui demander la béatification de deux Capucins français, les Pères Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes, martyrisés en Abyssinie.

Après deux cent cinquante ans, le vœu du grand roi s'est enfin réalisé, en janvier 1905.

François Noury, en religion P. Agathange, naquit à Vendôme en 1598. Il reçut à vingt ans l'habit des Capucins, au monastère du Mans. Le temps de son noviciat achevé, il fit ses études théologiques à Poitiers, sous le regard paternel du P. Joseph du Tremblai, l'*Eminence grise*, qui était alors préfet des missions organisées en Poitou contre le calvinisme.

Le P. Joseph, qui songeait à envoyer ses fils en diverses missions lointaines, en Angleterre, en Ecosse, et surtout dans le Levant, ne fut pas sans remarquer la ferveur du jeune profès, et sans

encourager ses désirs d'apostolat. Quand celui-ci eut terminé à Rennes ses études de philosophie et de théologie, il s'offrit spontanément à remplacer un missionnaire empêché de partir pour l'Orient.

SÉJOUR A ALEP — TRACASSERIES

Après une heureuse traversée de Marseille à Alexandrette, le P. Agathange vint à Alep, où les Capucins possédaient un hospice fondé par les libéralités du roi Louis XIII.

Là, comme dans les autres grandes cités de l'Orient, se trouvaient rassemblées les communions les plus diverses : musulmans, coptes, maronites, grecs unis et non unis, latins, vivaient côte à côte : il y avait de quoi satisfaire le zèle d'un apôtre. Le P. Agathange s'empressa d'apprendre l'arabe pour s'employer au salut de tant d'âmes plus ou moins éloignées de la vérité.

Une lettre écrite le 14 novembre 1629 au cardinal préfet de la Propagande par un missionnaire d'Alep nous fait connaître ses premiers succès :

« Déjà plusieurs mahométans, y est-il dit, entre autres un shériff, un des seigneurs du pays, et un dada (supérieur des derviches, sorte de moines musulmans), gagnés par le P. Agathange, lui ont demandé de vouloir bien les instruire des vérités du catholicisme. Le maître des derviches vient souvent chez nous, baise le saint Evangile, le pose avec respect sur sa tête en signe de dévotion et désire passer en Europe pour y pratiquer plus librement la religion catholique. Le P. Agathange a entrepris en outre la conversion d'un évêque grec schismatique, et nous avons l'espoir que ses efforts aboutiront. »

Cette confiance ne fut pas trompée, et l'évêque converti devint un des plus fermes appuis de la mission.

De mesquines tracasseries qui mirent surtout en relief la patience du serviteur de Dieu, l'interdiction de prêcher dans l'église maronite portée par un prêtre jaloux, prétendu délégué du patriarche maronite, déterminèrent les supérieurs à envoyer le P. Agathange à la mission d'Egypte. L'apôtre partit aussitôt, joyeux d'accomplir la volonté de Dieu. En route, passant au mont Liban, il vit le patriarche maronite. Celui-ci était si éloigné des sentiments hostiles que son soi-disant délégué lui prêtait gratuitement à Alep, qu'il accueillit comme un envoyé du ciel le missionnaire, le garda près de lui pendant six mois, résolu à ne le laisser partir que quand il se serait fait entendre dans les principaux villages du mont Liban. Les Maronites n'ont pas oublié le P. Agathange, et ils le révèrent encore comme l'un de leurs apôtres.

LE P. AGATHANGE EN ÉGYPTE

Enfin, le missionnaire est arrivé au Caire et il s'est mis à l'œuvre. Sa connaissance de la langue arabe lui permet de revoir soigneusement les livres dont se servent les catholiques et de les purger de beaucoup d'erreurs, Puis il se tourne vers les Coptes schismatiques. Dans une visite au célèbre couvent de Saint-Macaire, résidence patriarcale, il gagne la confiance du patriarche Mataios, vieillard très digne, qui manifeste les plus heureuses dispositions, entame avec lui des discussions courtoises sur les points de dissidence et le réduit enfin à s'avouer vaincu, sans toutefois l'amener à une complète conversion. Le respect humain retenait ce prélat : il mourut avant d'avoir abjuré.

Du moins favorisait-il de tout son pouvoir les efforts du P. Agathange, et dans une lettre à ses subordonnés, il les exhorte à recevoir avec bienveillance dans leurs églises le missionnaire catholique, à lui permettre de célébrer selon le rite romain, et à se laisser instruire par lui. On ne pouvait témoigner plus de sympathie. Le P. Agathange en profita, et son apostolat au Vieux Caire fut des plus consolants.

Les chrétiens coptes passent habituellement en prières dans leurs églises une bonne partie de la nuit du samedi au dimanche.

Le P. Agathange ne manquait aucune de ces veillées nocturnes : il se transportait successivement dans l'une ou l'autre des quatorze églises du Vieux Caire, y célébrait les Saints Mystères, avec l'autorisation spéciale du Saint-Siège, sans laquelle il lui eût été défendu de consacrer dans un sanctuaire orthodoxe et, après l'évangile, prêchait ce pauvre peuple si ignorant. Nombreux furent les retours obtenus par ces prédications.

Admis quelque temps au couvent de Saint-Antoine, le P. Agathange a vite fait de se concilier l'estime de ses habitants. Il semble que c'était un don chez lui. Sa douceur, son tact, son désintéressement dissipaient toutes les défiances. Pendant quatre mois, il combat les préjugés des moines dissidents, plus difficiles à convaincre que les gens du peuple. Il n'obtient pour le moment qu'une seule abjuration. Mais la semence était jetée, les esprits ébranlés et, dans une seconde visite, l'apôtre fut consolé par un bon nombre de conversions.

Entre temps, un évêque syrien catholique le prie de l'accompagner dans une de ses missions au pays de Sayette, dans la Basse-Egypte. Pendant plusieurs mois, le P. Agathange partage ses labeurs, ses fatigues, ses privations, ses joies aussi, car ils eurent le bonheur de ramener dans le giron de l'Eglise romaine beaucoup de Jacobites de cette province.

LE P. CASSIEN — DÉSIGNÉS POUR L'ABYSSINIE

A son retour au Caire, le P. Agathange trouva celui qui allait devenir le compagnon de ses travaux et de son martyre, le P. Cassien. Né à Nantes en 1607, de parents portugais, le P. Cassien, de son vrai nom Vaz Lopez-Netto, avait reçu au collège Saint-Clément, où ses mœurs angéliques le faisaient regarder comme un second Louis de Gonzague, la dénomination plus abrégée de *Vasenet*.

Dès l'âge de neuf ans, il demandait à recevoir l'habit des Capucins, car il avait ouï dire qu'ils devaient aller chez les infidèles. On lui fit comprendre qu'il s'y prenait un peu tôt. Entré en 1623 au noviciat, il étudia à Rennes sous les mêmes professeurs que le P. Agathange.

Au moment où sévit dans nos provinces une terrible peste, le P. Cassien se signala par son dévouement, fut lui-même atteint du fléau et faillit en devenir la victime : s'il ne fut pas martyr de la charité, c'est que Dieu le réservait pour être martyr de la foi.

Sur sa demande, on l'envoya aux missions d'Egypte. De tristes nouvelles arrivaient alors de l'Abyssinie.

Le négous Basilidès, bien loin de partager les sentiments de son prédécesseur qui était catholique, chassait du royaume les missionnaires européens et leur évêque, et menaçait de la peine de mort tous ceux de ses sujets qui refuseraient de repasser au schisme; quelques Jésuites, à grand'peine, échappèrent aux poursuites et demeurèrent cachés dans les montagnes, ne pouvant se résoudre à abandonner leurs catéchumènes. Plusieurs d'entre eux conquirent la palme du martyre.

Le Saint-Siège s'émut de l'état lamentable où se trouvait tout à coup réduite l'Eglise d'Ethiopie et, dans l'espoir que des religieux français seraient mieux accueillis que les Jésuites portugais ou espagnols, contre lesquels s'étaient accumulées trop de préventions, Urbain VIII s'adressa aux Capucins du Caire.

Les PP. Agathange et Cassien semblaient tout désignés pour voler au secours des malheureux catholiques abyssins. Le premier n'avait pas attendu sa lettre d'obédience pour s'entremettre en faveur de cette Eglise désolée.

Dès qu'il sut que le négous, après avoir expulsé le patriarche catholique, Alphonse Mendez, avait créé archevêque orthodoxe un imposteur égyptien, qui n'était ni prêtre ni clerc, ne savait même pas lire et n'en procédait pas moins à des simulacres d'ordinations, soufflant sur le visage de ses ordinands et murmurant quelques paroles qu'il feignait de lire sur un livre arabe, il vint trouver au couvent de Saint-Macaire son ami, le vieux patriarche Mataios, dont la juridiction s'étendait sur l'Abyssinie, et le décida à remplacer l'intrus par un moine du couvent de Saint-Antoine, Arminios, un ancien converti, qui avait abjuré entre ses mains. Le négous agréa l'élu et lui donna sa confiance.

Le P. Agathange était loin de soupçonner que son protégé, l'archevêque Arminios, devenu un indigne apostat, n'aurait point de repos qu'il n'eût envoyé son bienfaiteur à la potence.

TRAVERSÉE DU DÉSERT

Le bienheureux Cassien était, plus encore que son compagnon, un polyglotte émérite. Il parlait le français, le latin, le grec, le portugais, savait un peu d'hébreu, apprit l'arabe avec une facilité étonnante et se mit au ghez, dialecte employé par les Coptes, dès qu'il connut sa nouvelle destination.

Un immense désert s'étend entre le Caire et l'Abyssinie. Nos deux missionnaires ne pouvaient songer à le franchir sans escorte: c'eût été s'exposer à être détroussés à chaque pas. De plus, les frontières du royaume étaient étroitement surveillées par ordre du négous, pour empêcher l'entrée de tout prêtre catholique. Comment pénétrer dans ce pays sans être reconnu?

La Providence vint à leur aide. Un pacha des plus influents, le gouverneur de Souakim, qui tous les trois ans allait offrir des présents au Sultan de la part du négous, revenait de sa pacifique ambassade et s'apprêtait à rentrer en Ethiopie. Se faire agréer de lui, s'inscrire parmi les gens de sa suite, fut chose relativement facile; le pacha parut très flatté de la confiance que lui témoignaient les deux Européens, il leur offrit même deux chameaux pour porter leurs bagages, les vivres, l'eau surtout dont il faut s'approvisionner pour un mois quand on traverse le désert de Cassir.

Pourvus des lettres de recommandation du patriarche Mataios pour le négous et pour l'archevêque, les PP. Agathange et Cassien partirent le 23 décembre 1637; afin de ne pas attirer sur eux l'attention, ils avaient eu soin de cacher sous le manteau des religieux coptes leur habit de Capucin.

Le voyage jusqu'à Souakim s'effectua sans encombre. Là, ils eurent la bonne fortune de rencontrer un grec catholique, nommé Constantin, qui leur rendit toutes sortes de bons offices. Mais ils étaient encore loin du terme de leur voyage : le pacha, toujours bienveillant, les adjoignit à un exprès qu'il envoyait, bien escorté, à Abez, sur la mer Rouge, à deux journées de Souakim, leur donnant même un permis sans lequel ils n'eussent pu entrer dans Abez. Le pays est si infesté de brigands qu'il n'est pas rare de voir les caravanes dévalisées, même aux portes de la ville, avec la complicité des autorités. Nos deux voyageurs ne furent point inquiétés. Tout allait pour le mieux. D'Abez, des marchands se disposaient à partir pour la capitale de l'Abyssinie, Gondar, dans le district de Dombya; les missionnaires se joignent à eux et, après huit jours de marche dans les montagnes qui contournent les méandres du Nil, ils arrivent à Barna, sur les rives du fleuve Marabu, qui sépare le territoire musulman du pays abyssin.

UN ENNEMI ACHARNÉ A LEUR PERTE

Confiants dans la Providence qui les avait jusque-là si visiblement protégés, et présumant les bonnes dispositions de l'archevêque Arminios, le P. Agathange et son compagnon étaient loin de soupçonner le sort qui les attendait.

Un adversaire implacable les avait précédés en Ethiopie : il est temps de le faire connaître au lecteur. Pierre Heyling, plus connu dans le pays sous le nom de Pierléon, était un médecin allemand, luthérien, qui rêvait de convertir les Coptes au protestantisme, et plus encore de s'enrichir à leurs dépens.

Il exerça d'abord sa profession au Caire, se donnant pour catholique, et, par ses allures désintéressées, ses consultations et ses cures gratuites, il conquit la confiance des chrétiens et même des Turcs. Il parlait très correctement les langues du pays: l'arabe, le copte, le grec, l'hébreu. En outre, il était quelque peu versé dans la théologie, ce qui le préparait au rôle qu'il prétendait jouer. Pourtant, il laissait percer parfois des doctrines suspectes, et le P. Agathange, qui l'avait deviné, dénonça à la Cour romaine ce dangereux personnage et réussit longtemps à l'empêcher de pénétrer en Ethiopie, selon qu'il en avait le dessein.

Mais il avait affaire à un démon rusé. Pierléon entre sous un faux nom — il en avait plusieurs à son service — comme postulant au couvent de Saint-Antoine, prend l'habit des disciples de Saint-Macaire, est admis à la profession au bout d'un ou deux mois, selon la coutume des monastères d'Egypte, et apprenant qu'un des moines, Arminios, est nommé archevêque d'Abyssinie, il s'offre à l'accompagner dans son voyage. Tout lui est accordé, car il a depuis longtemps séduit les moines et leur higoumène : il lui est facile désormais de circonvenir et de corrompre le faible archevêque qui n'était pas de taille à lui répondre, et qui, en cours de route, ébranlé par les arguments du docteur protestant, cède et apostasie lâchement.

Pierléon, fort de cette conquête, assuré par là des bonnes grâces du négous, se promit bien d'en tirer parti. Un seul homme, d'après lui, pouvait venir mettre obstacle à ses rêves ambitieux : c'était le P. Agathange; à tout prix, il fallait l'écarter de l'Abyssinie, le perdre dans l'esprit de l'archevêque et du souverain, le faire disparaître s'il était possible.

Voilà pourquoi les deux Capucins, parvenus sur les frontières du royaume abyssin, se virent tout à coup et sans qu'ils pussent rien y comprendre, appréhendés par les émissaires du roi et dépouillés de tout, notamment de leurs lettres de recommandation. Le gouverneur de Barna avait reçu ordre de les arrêter au passage : les calices, les autels portatifs, les ornements trouvés dans leurs bagages, leur teint différent de celui des indigènes, ne trahissaient que trop leur origine

et leur qualité, en dépit de l'habit copte dont ils étaient revêtus.

Les épaules chargées de chaînes et les fers aux pieds, ils sont jetés en prison, gardés à vue, privés de toute nourriture pendant les trois premiers jours de leur captivité. Alors seulement, la sœur du gouverneur, une moniale copte nommée Monique, mue par la curiosité, ou plutôt inspirée par la Providence, vint les visiter, fut touchée de compassion et leur fit porter du pain, de l'eau, du vin et de la viande. Les prisonniers remercièrent et se contentèrent du pain et de l'eau; pendant quarante jours, ils n'acceptèrent aucun autre aliment : en prévision du martyre qui les attendait, ils voulaient se fortifier par l'abstinence. Monique étant revenue avec quelques compagnes, ils la catéchisèrent et obtinrent son abjuration.

Enfin, le négous commanda qu'ils lui fussent amenés sous bonne garde. Leur voyage fut un long chemin de croix. Les deux prisonniers durent marcher trente jours, traînant leurs fers, liés l'un à l'autre par des chaînes rattachées elles-mêmes à la queue des mules, obligés de se régler sur le pas de ces animaux.

Arrivés à Gondar le troisième jeudi du mois de juin, et présentés au négous, ils se voient aussitôt condamnés à être pendus.

Pourtant, sur la demande du P. Agathange, le prince consent à surseoir à l'exécution jusqu'à ce que l'archevêque, dont ils se réclament, ait consenti à les recevoir.

Arminios ne s'empressa point de leur donner audience. Il en coûtait à l'apostat de se trouver face à face avec celui entre les mains duquel il avait autrefois abjuré l'hérésie. Quant à Pierléon, qui, à force de souplesse, avait conquis la faveur du prince, il insistait de son côté pour une prompte exécution. Le négous, étranger à toutes leurs menées, décida enfin de faire comparaître les prisonniers en de solennelles assises qu'il présiderait, entouré de l'archevêque et des grands de sa cour.

JUGÉS, PENDUS ET LAPIDÉS

Cette nouvelle remplit de joie le cœur des deux martyrs; ils étaient persuadés que ce jour-là même, avant le coucher du soleil, leur sacrifice serait consommé.

Une foule nombreuse se pressait aux abords de leur prison pour les voir sortir. Le P. Cassien, s'adressant à cette multitude qui comptait dans ses rangs beaucoup de catholiques, démontra avec force l'aveuglement de ceux qui se séparent de Rome. Il parlait la langue du pays avec une parfaite pureté d'accent et une grande douceur : son discours plut extrêmement. Enfin, les prisonniers arrivent, enchaînés l'un à l'autre, en habit de Capucins — car on leur avait enlevé depuis longtemps leur habit copte, — devant le tribunal de Basilidès.

— Qui êtes-vous? demanda le prince.

— Des Capucins français, catholiques romains, qui ont renoncé à tout pour venir prêcher aux Abyssins les vérités du salut, répond le P. Cassien.

— Qu'avez-vous à dire à l'archevêque? poursuit le négous.

— Ce qu'il y a dans les lettres de recommandation que nous avons apportées.

— Qu'on lise ces lettres, dit le négous.

Arminios et Pierléon, qui s'en étaient saisis, avaient jusque-là empêché qu'on ne les ouvrit. Il leur fallut bon gré, mal gré, en subir la lecture publique. Le patriarche du Caire y recommandait les deux religieux comme des hommes de vie et de doctrine irréprochables, et leur souhaitait de réaliser en Abyssinie le bien qu'ils avaient fait au Caire.

L'archevêque se trouvait en mauvaise posture : il dut éprouver une pénible commotion quand fut dévoilé devant toute la cour le mystère de son passé et de son apostasie. Mais il paya d'audace, et, quand il put parler, il se mit à invectiver avec une désinvolture inouïe « le patriarche moitié copte, moitié romain, qui s'était laissé endoctriner par les émissaires de Rome ». « C'est celui-ci, le P. Agathange, qui a abusé de sa vieillesse, dit-il en montrant celui qui l'avait fait élever sur son siège. O prince! croyez-le, il est envoyé de Rome pour devenir ici l'archevêque des catholiques. »

Le roi et les grands conclurent qu'il fallait reconduire à la frontière les deux étrangers avec interdiction sous peine de mort de remettre jamais les pieds en territoire abyssin; mais cela ne faisait pas le compte de l'archevêque ni de son âme damnée, le luthérien Pierléon.

Arminios donna à entendre au prince qu'il y allait de sa couronne s'il n'obligeait les deux capucins à faire profession de foi selon la communion d'Alexandrie et s'il ne punissait de mort leur refus. Les prisonniers comparurent donc de nouveau.

On vit alors une scène renouvelée de la primitive Eglise. Mis en demeure de choisir entre l'apostasie et la mort, le P. Cassien, en son nom et au nom de son compagnon, proclama hautement sa foi et offrit de verser son sang pour elle. A son tour, le P. Agathange, qui ne parlait qu'imparfaitement la langue du pays, déclara qu'il voulait partager le sort du P. Cassien et récita à haute voix, en arabe et en turc, le *Credo*.

L'archevêque, hors de lui, fit à ce moment au négous une suprême instance; peut-être fit-il résonner à son oreille le mot d'excommunication. Toujours est-il que la sentence de mort fut aussitôt portée.

Alors les deux martyrs se jetèrent à genoux en remerciant Dieu et se donnèrent réciproquement l'absolution et l'indulgence plénière. Puis, tandis qu'ils exhortaient encore les catholiques, des soldats les traînèrent à l'arbre le plus voisin, les dépouillèrent de leurs vêtements, ce qui leur fut un supplice plus pénible que la mort même. Dans leur précipitation, les exécuteurs n'avaient pas songé à la corde nécessaire pour pendre leurs victimes, mais les deux Capucins, avec un désintéressement sublime, montrèrent du doigt le cordon qui leur servait de ceinture, et qui devint en effet leur instrument de supplice.

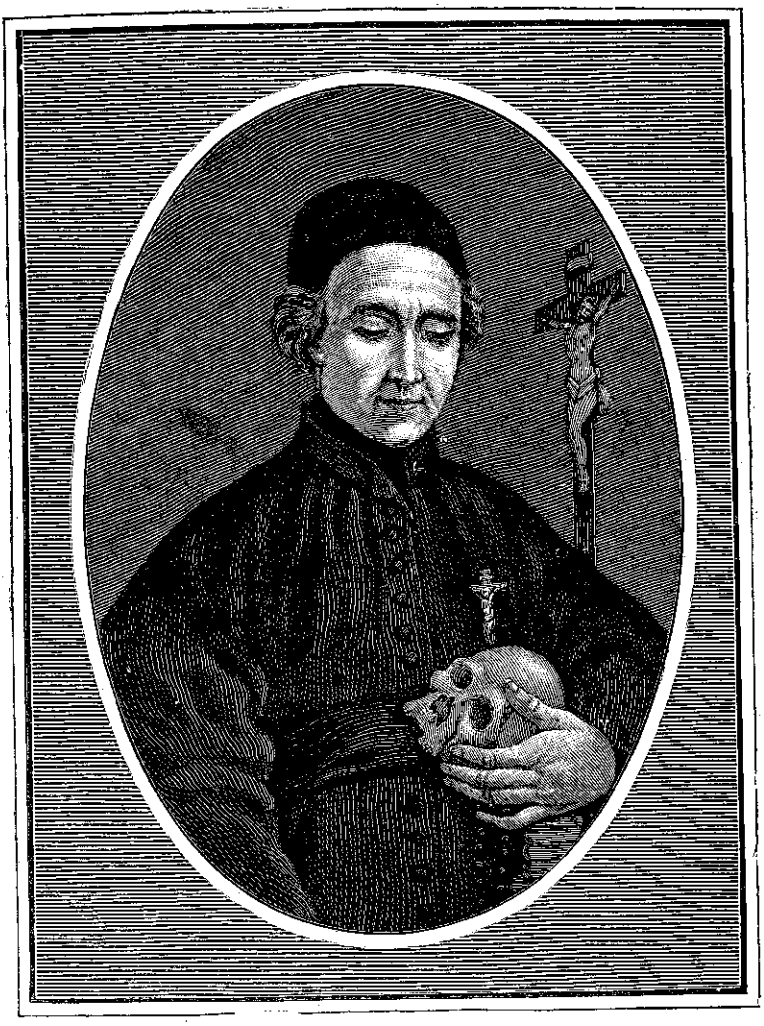
Ce lien était à la fois trop court pour les suspendre commodément et trop gros pour les étrangler en un instant : la populace, ameutée par Arminios et l'infâme Pierléon, se chargea d'achever à coups de pierres les victimes : l'archevêque dirigeait l'infernale manœuvre, menaçant d'excommunier les orthodoxes qui n'auraient pas lancé au moins un projectile contre les deux papistes.

Le P. Agathange fut atteint à la tête d'un coup qui fit sortir l'œil droit de son orbite. A demi étranglés, criblés de blessures, les deux martyrs ne tardèrent pas à expirer, et leurs corps, détachés de la potence, restèrent ensevelis sous le tas de pierres que la foule n'avait cessé de leur jeter.

La nuit suivante, des flammes merveilleuses jaillirent du monceau de pierres qui recouvrait les corps. « Voyez comme ces Juifs font du feu! » criaient les indigènes, croyant à quelque sortilège. Ils n'osaient approcher. Le négous, effrayé à ce spectacle, se décida à donner alors une sépulture décente aux deux Français morts pour la foi.

LE VÉNÉRABLE ANTOINE-SYLVESTRE RECEVEUR

28 décembre 1750 — 7 août 1804



Portrait authentique du vénérable Antoine-Sylvestre Receveur.

NAISSANCE — UNE MÈRE VRAIMENT CHRÉTIENNE

Dans un siècle sceptique et sensuel, où l'on doute de tout, mais où l'on veut jouir de tout, il est bon d'opposer aux partisans de la vie molle et facile l'exemple d'un prêtre qui a pris à la lettre cette parole de Jésus-Christ. « Celui qui veut venir à ma suite doit se renoncer lui-même et porter sa croix. »

Antoine-Sylvestre Receveur naquit à Bonnétaye, au diocèse de Besançon, le 28 décembre 1750; il fut baptisé dès le lendemain. C'est de son premier prénom qu'il a été appelé plus tard, le P. Antoine, dans la Société de la Retraite chrétienne. Dans le monde, on l'appela Sylvestre.

Dieu avait placé auprès du berceau du jeune Sylvestre une mère qui devait corriger la fougue de son tempérament et donner à son âme une direction salutaire. Il montra, en effet, dès son enfance, ce caractère obstiné, cette volonté ferme qui, dirigée vers un noble but, devait le soutenir plus tard dans ses grandes entreprises. Au besoin, elle lui infligeait des punitions où l'expression de la tendresse se mêlait à la sévérité maternelle

Ces touchantes recommandations eurent un effet salutaire sur le cœur de l'enfant; elles le rendirent soumis et obéissant et le tournèrent vers les pensées pieuses. Il comprenait instinctivement le dévouement de sa mère pour lui; il aimait à la suivre à l'église où elle allait tous les jours entendre la Sainte Messe; et le soir, quand on lisait en famille quelques traits édifiants de la Bible ou de la vie des Saints, il écoutait avec bonheur ces récits merveilleux.

Sylvestre, arrivé à sa huitième année, était doué d'une physionomie heureuse et donnait des preuves d'une intelligence précoce. Son caractère était à la fois sérieux et enjoué, comme il le fut pendant toute sa vie. Assidu à la prière, il aimait à fréquenter l'église où il gardait une tenue qui inspirait le respect. Les leçons de sa mère avaient formé en lui une conscience délicate, un grand amour de la modestie et une particulière horreur pour le vice impur.

ÉTUDES — RELACHEMENT — DEUILS

Ses parents songèrent à lui procurer une instruction convenable à sa condition. Son oncle maternel, M. Monnet, curé de la paroisse du Pissoux, à deux lieues de Bonnétaye, y tenait, selon l'usage du temps, une petite école de latinité et de langue française. Sylvestre y fut conduit, à la fin de l'année 1758, avec son frère Marie-Etienne. Il y fit des progrès sensibles et gagna, par sa piété et ses qualités aimables, l'affection de ses camarades qui l'appelaient *le petit Saint*. A neuf ans, il était admis à faire sa Première Communion. Il s'appliqua dès lors à se rendre digne de la Communion fréquente et il s'approchait des divins mystères avec des sentiments si édifiants que les parents le proposaient comme modèle à leurs enfants.

Lorsque ses études littéraires furent terminées, à l'âge de seize ans, il vint à Besançon étudier la philosophie au grand collège. Dès le début, son application sérieuse à l'étude, sa fidélité aux exercices de piété le firent remarquer de ses condisciples. Mais, seize ans est un âge critique. Aussi, sans donner dans aucun désordre, il éprouva néanmoins quelque relâchement dans sa ferveur primitive.

Pendant les vacances de 1766, il alla passer quelques jours, chez son oncle, M. Monnet. La vie de saint François de Sales lui tomba entre les mains. Le serviteur de Dieu y lut les règles de conduite que le saint évêque s'était prescrites pendant sa jeunesse et, se comparant à lui, il fut bouleversé à tel point que, depuis ce moment, tout en se confessant tous les quinze jours, il persista à refuser l'absolution jusqu'à la fin d'une retraite qui se donnait au collège, au mois de janvier. Dans cette épreuve qu'il voulut s'imposer, nous voyons le germe de cette sévérité un peu rude qui, plus tard, froissait les âmes faibles, mais remuait les pécheurs, en les ramenant à Dieu par la crainte de ses jugements.

Il suivait déjà comme externe à Besançon les cours de théologie, lorsque Dieu l'éprouva par des sacrifices bien douloureux pour sa nature affectueuse, malgré des dehors un peu froids. Au mois d'avril 1771, à quatre jours d'intervalle, il perdit son père et son frère aîné, sans avoir eu la consolation d'assister à leurs derniers moments. Il devenait dès lors, avec sa mère, le chef de la famille; aussi éprouva-t-il quelques moments d'indécision relativement à sa vocation ecclésiastique. Mais cette hésitation dura peu. Il continua au Séminaire ses études qui furent achevées en 1772. Le 10 juin 1775, veille de la Pentecôte, il était ordonné prêtre par Mgr Franchet de Rans.

LES RETRAITES PAROISSIALES — UNE COMMUNAUTÉ

Les temps étaient alors difficiles pour l'Eglise. Le clergé et la religion étaient livrés aux attaques les plus violentes des philosophes incrédules. M. Receveur ne voyait que Jésus-Christ, et son unique désir était de le faire régner dans les âmes. Nommé vicaire à Bucey-les-Gy, en 1775, puis vicaire résidant aux Fontenelles en 1776, il s'y fit remarquer par son éloquence simple et forte qui ébranlait l'auditoire et lui faisait verser des larmes. Dans cette dernière paroisse, il se mit au travail avec une grande ardeur. Une église en l'honneur de Sainte-Anne fut bientôt construite et deux écoles organisées. Son zèle entreprenant et actif ne s'arrêta pas là. Bien des désordres régnaient à cette époque parmi les fidèles; il résolut de ramener les âmes à Dieu par l'institution des retraites et l'exercice de la méditation.

Dès l'année 1785, il donna un commencement d'exécution à cette œuvre en ouvrant, à un certain nombre de personnes dégoûtées du monde, un asile dans une pauvre maison des Fontenelles. Ce fut le berceau de la Société de la *Retraite chrétienne*, à l'établissement de laquelle il se consacra tout entier en donnant sa démission de pasteur, le 31 décembre 1786.

Tout pour la croix et par la croix, telle était la devise qu'il voulait faire prévaloir dans l'institution qu'il venait d'établir. Les difficultés ne devaient pas lui manquer.

M. Receveur était heureux des fervents débuts de l'œuvre. Il écrivait à ce sujet : « Les pauvres du Cournot sont quatorze et quatorze arguments invincibles, auxquels le monde ne peut donner que de la colère pour toute réponse. » L'opposition venait de ceux qui voyaient, dans la vie fervente des solitaires, la condamnation de leurs principes relâchés.

M. RECEVEUR EST INTERDIT

Cependant, de nombreux disciples se rangeaient autour du P. Receveur, tous décidés à pratiquer le renoncement absolu à la suite du divin Maître. Il fallait donc bâtir des cellules pour recueillir ces solitaires. Un plan fut dressé pour les constructions de la nouvelle communauté. Les oppositions devinrent plus fortes.

Mais un des outrages les plus sensibles qu'on lui infligea fut de lui rendre presque impossible l'accès de l'église qu'il avait bâtie et où il avait continué jusque-là de dire la Messe et de confesser. On finit même par jeter son confessionnal hors de l'église. C'était pour l'obliger à cesser toute

fonction du ministère sacerdotal. Il n'opposa à ces indignités qu'une patience qui irritait davantage ses ennemis, et le nombre de ceux qui réclamaient son ministère augmentait à la vue des persécutions dont il était l'objet.

L'année 1788 devait être pour M. Receveur l'année des plus grandes épreuves. M. Bolard, son ancien curé, toujours de plus en plus indisposé contre ses entreprises, ne cessait de le signaler aux supérieurs ecclésiastiques comme un prêtre excessif, imprudent dans son zèle et nuisible à la religion. Le seul moyen d'avoir la paix avec lui, disait-il, était de lui enlever les pouvoirs de prêcher et de confesser. Mgr de Durfort, saint prélat, était entouré de gens prévenus contre M. Receveur, et, en particulier, le suffragant Mgr Franchet de Rans. C'est par celui-ci que fut signifié l'interdit au serviteur de Dieu. M. Receveur était suspendu de la faculté de prêcher et de confesser aux Fontenelles et dans un rayon de dix lieues aux alentours. Toutefois, en le frappant de cette peine, on lui laissait le pouvoir de célébrer la Sainte Messe et aussi de prêcher et de confesser partout, en dehors de la circonscription déterminée par l'interdit. Cette rigueur devait durer trois ans. Elle ne provenait que d'un malentendu de la part des supérieurs, mais elle fut pour M. Receveur une rude épreuve qu'il accepta avec humilité.

Quelque terrible que fût le coup dont le Père était frappé, sa confiance n'en fut point ébranlée. Il écrivait à cette date : « Jamais les choses ne me paraissent plus disposées qu'à présent à une heureuse issue, parce que le monde n'est pas si fâché pour rien. D'ailleurs, les âmes pieuses sont trop éprouvées pour que le Seigneur n'ait pas de grands desseins de miséricorde sur elles. »

Au moment où s'achevaient les bâtiments de la Retraite, les circonstances paraissaient peu favorables à une pareille institution. Le pays était agité par les grands événements qui préparaient un nouvel ordre de choses politique et religieux. Les Etats généraux étaient convoqués à Versailles. pour le 5 mai 1789. C'était le commencement de la Révolution et déjà dans les plus humbles villages elle avait son contre-coup.

Ce fut pourtant au mois de novembre de cette année, dans la nuit du 18 au 19, à minuit, que M. Receveur, avec soixante-dix disciples, prit possession des constructions nouvelles.

Les solitaires s'y étaient rendus en deux groupes. M. Receveur leur adressa une vive et touchante allocution et leur indiqua sommairement leur règlement de vie. Tous l'acceptèrent avec joie et formèrent, dès lors, cette famille qui s'appellera la *Retraite chrétienne*, sous la conduite du chef qu'ils nommeront désormais le P. Antoine. Celui-ci, tout entier à son œuvre, consacrait les efforts de son zèle à fixer les règlements de sa communauté, à y organiser des écoles pour les enfants pauvres et des ateliers de travail.

LA RÉHABILITATION

« La continuité seule des exercices, bien que variés, ont toujours quelque chose de contraire ux penchants humains. Dès qu'ils sont réglés et se font pour Dieu, ils fatiguent beaucoup. » Cette maxime du P. Antoine est un rayon de lumière jeté sur l'infirmité du cœur humain.

Cet égoïsme secret de l'homme à l'égard de Dieu surtout, le P. Antoine se proposait de le combattre en formant solidement ses disciples à l'esprit de renoncement. Aussi, songea-t-il à leur donner des règles austères, fondées sur l'abnégation absolue, en observant ce qui est l'âme de la société : la méditation et la retraite.

Les *solitaires* (ainsi nommait-on les disciples du P. Receveur) ne formaient qu'une seule famille. Habitant dans des maisons séparées, ils se rassemblaient pour les exercices de piété. Ils devaient se proposer leur perfection personnelle, l'instruction des enfants et le dévouement pour les pauvres. Une large part était faite aux travaux manuels. La communauté n'avait pas de vœux. Les règlements n'étaient édictés que pour faciliter la pratique des conseils évangéliques.

Le premier hiver passé à la Retraite, de 1789 à 1790, fut extrêmement rigoureux. Suivant l'expression du Père, les croix pleuvaient du ciel. Dans leur ardeur pour la pénitence, les solitaires se réjouissaient d'avoir à souffrir.

Cependant, l'interdit pesait toujours sur leur Père. Dieu entendit les prières de la communauté et les pouvoirs lui furent rendus. Ce fut une grande joie à la Retraite et parmi tous les fidèles des montagnes. Les exercices des retraites recommencèrent, et leur fondateur s'y donna avec toute son ardeur et la vigueur de son tempérament.

L'EXPULSION DES SOLITAIRES

Pendant que les chrétiens fidèles se réunissaient à la Retraite, le diocèse de Besançon était livré au schisme constitutionnel. L'évêque intrus, Seguin, avait été installé sur le siège de Mgr de Durfort. Dans les montagnes, le P. Antoine fut l'adversaire le plus puissant des schismatiques. Son zèle excita toutes leurs haines. Sa tête fut mise à prix. Ne pouvant plus demeurer sans péril à la maison des Fontenelles, le P. Antoine se tenait caché, tantôt dans les bois, tantôt dans quelque ferme hospitalière, repassant la frontière quand il se croyait menacé, ou visitant les solitaires quand il croyait pouvoir le faire sans danger.

Sur ces entrefaites, le Conseil général du Doubs, présidé par l'évêque Seguin, supprimait l'Institut par décision du 21 août 1792. Les solitaires restèrent fermes à leur poste jusqu'au bout et ne cédèrent qu'à la force. Les bâtiments de la Retraite furent vendus, quelque temps après, comme bien national et achetés à vil prix.

L'EXIL

C'est à Rome, où il était allé pour mettre sa communauté sous la protection du Souverain Pontife, que le Père apprit la violente dispersion de ses disciples. Il obtint une audience de Pie VI et lui présenta le règlement de la Retraite chrétienne. S'il ne put obtenir l'approbation définitive qu'il sollicitait, il rapporta de la Ville Eternelle de précieux encouragements et de nombreux privilèges.

Entre temps, une colonie de solitaires était venue s'établir en Suisse, non loin de Fribourg, à la Fayaule.

Ce fut une grande joie pour le P. Receveur, à son retour de Rome, de revoir ses enfants et d'apprendre leur fermeté dans la persécution. Il les bénit et partit pour les Fontenelles. Sa mère, âgée et infirme, était abreuvée d'amertume. L'un de ses fils était devenu l'un des plus chauds partisans de la Révolution dans la contrée. Le P. Antoine se rendit secrètement à Bonnétaye pour apporter à la malade les consolations de son ministère et remplir auprès d'elle les devoirs d'un fils respectueux et aimant. Il revint en Suisse retrouver ses frères.

Comme le logement de la Fayaule était trop étroit, les solitaires se transportèrent au Vaigre, village voisin.

Les associés demeurés en France n'étaient pas oubliés. Le Père composait pour eux un recueil de conseils salutaires, sous le titre de *Confidences de piété*.

AUCUNE DEMEURE PERMANENTE

Cependant les solitaires n'étaient pas au bout de leurs épreuves. Accusés auprès des autorités suisses, ils furent expulsés du territoire de Fribourg. On résolut alors de passer en Autriche, car il ne fallait pas songer à s'établir en Allemagne, qui était sillonnée alors par les armées de Moreau et de Jourdan. Ils s'en allèrent donc, divisés par bandes, à la merci de la Providence, dans des contrées dont ils n'entendaient pas la langue. Cinq résidences furent fondées dans le haut Palatinat et en Souabe.

ROME — RETOUR EN FRANCE

Le désir du P. Receveur était d'établir sa Société au centre de la chrétienté. En 1800, il se rend à Venise pour y voir Pie VII qui venait d'être élu Pape. La cour romaine était prévenue contre son œuvre par un pamphlet de l'abbé Maduel. Néanmoins, le Souverain Pontife lui permit de poursuivre son œuvre. La colonie prit le chemin de Rome. Elle allait à la souffrance, car sa situation matérielle fut des plus critiques; néanmoins, ses membres demeurèrent attachés à l'esprit primitif. Il n'en était pas partout de même, et ce fut une grande souffrance pour le fondateur. Sa confiance pourtant n'est pas ébranlée. « Plus il semble au monde que nous sommes perdus, disait-il souvent, plus nous sommes prêts d'obtenir du ciel les grands secours propres à confondre encore cette fois nos ennemis. »

Cependant, au mois d'avril 1803, un groupe de solitaires revint en France. Le premier établissement qu'on fonda fut celui d'Aix. Le P. Receveur fut invité à cette époque par l'évêque d'Autun, Mgr de Fontanges, à évangéliser son diocèse. Il l'envoya surtout dans une contrée où les pratiques religieuses avaient été abandonnées et où les populations vivaient dans une profonde ignorance des vérités chrétiennes. Le Père y créa deux paroisses : Cercy-la-Tour et Isenay, fonda des écoles et prêcha des missions. Vers le milieu de juillet, il se sentit atteint d'un malaise général, résultat de ses fatigues excessives. C'était la fin. Le 24 juillet, il demanda les derniers sacrements et voulut les recevoir assis et en surplis, malgré son extrême faiblesse. Autour de son grabat, quelques solitaires, des personnes pieuses s'édifiaient au spectacle de sa résignation.

Le démon vint le tourmenter à cette heure dernière, mais le Père, sortant de son assoupissement, s'écria d'un air de triomphe : « Le diable fait tout ce qu'il peut pour me séduire. Il n'épargne rien. Mais quand vient un ange du ciel, oh! comme il le fait aller! »

Bientôt les douleurs augmentent, les idées s'obscurcissent. Le souvenir de ses adversaires lui revient à la mémoire, mais c'est pour leur pardonner. Pendant que l'on termine les prières des agonisants, le Père prononce par trois fois, d'une voix distincte et animée, ces paroles : « Mon Dieu, pardon, » et il expire à la troisième invocation. C'était le 7 août 1804. Il était âgé de cinquante-trois ans sept mois et dix jours. Ce fut une grande affliction pour ses enfants et ses paroissiens, qui dès cette époque le considérèrent comme un saint et lui vouèrent un véritable culte.

Suivant la demande du défunt, la dépouille mortelle fut conduite à Autun. La population de cette ville accourut en foule pour contempler les traits de celui qu'elle appelait le Saint. On coupait les mèches de ses cheveux, on se partageait les lambeaux de ses vêtements, on couvrait son corps de fleurs. Les funérailles furent célébrées avec solennité le 9 août, à l'église Notre-Dame, et de là le corps fut transporté au cimetière de Saint-Jean Le Grand. Dès le jour des obsèques, le bruit se répandit dans la ville que plusieurs grâces miraculeuses avaient été obtenues par son intercession.

Après diverses translations, la dépouille mortelle du P. Receveur fut déposée, en 1822, dans la chapelle des Sœurs de la Retraite qui avaient une résidence à Autun depuis 1805.

Une exhumation solennelle eut lieu en 1852, à l'occasion des formalités à remplir pour commencer le procès de béatification. Elle était demandée par Mgr de Marguerie, évêque d'Autun, à cause de la réputation constante et soutenue de sainteté du P. Antoine.

On procéda à cette opération selon toutes les règles de l'Eglise, et une plaque de marbre fut fixée au-dessus du tombeau. Elle renferme en abrégé l'histoire de la vie et de la mort du serviteur de Dieu.

Toutes ces cérémonies étaient le prélude de la procédure qui allait être ouverte pour la béatification. Des Commissions furent instituées à cet effet dans les diocèses d'Autun et de Besançon. Leurs informations eurent pour résultat d'obtenir pour le P. Receveur le titre de Vénérable. L'état de la procédure peut faire espérer à ses disciples de voir luire l'heureux jour où il sera permis de lui rendre un culte public.

SOURCES CONSULTÉES : *Procès de béatification*, *Journal du Droit Canon*, août 1885. P. Boll. XV, 534.

SAINT CYRIAQUE

SAINTS SISINNIUS, SATURNIN, LARGUS, SMARAGDUS, MARTYRS

Fête de saint Cyriaque, le 8 août.

Sur l'ordre d'un magistrat païen, un bourreau verse de la poix bouillante sur la tête de saint Cyriaque, et le martyr fait cette prière : « Gloire à vous, Seigneur, qui me rendez digne de souffrir pour votre nom. »

C'était dans les dernières années du IIIe siècle; Maximien, soldat parvenu et général cruel, avait été associé à l'empire par Dioclétien. Il voulut bâtir, en l'honneur de son bienfaiteur, un magnifique établissement de bains publics, avec bibliothèque, jardins, emplacements pour les jeux, etc. Les Thermes de Dioclétien (tel était le nom du futur palais) devaient rivaliser avec les plus grandioses monuments de Rome, et rendre populaire le nom des deux empereurs.

La persécution sévissait alors avec fureur contre les chrétiens. Le fer, le feu, les roues, les cachots, tous les instruments de torture étaient employés contre eux. Mais rien n'ébranlait la constance des martyrs; plus les tourments étaient grands, plus grande était leur joie. Ce courage et cette sérénité excitaient la rage de l'empereur. Il inventa donc un nouveau genre de supplice, plus long, plus ennuyeux, et aussi plus en rapport avec ses intérêts; par son ordre, les serviteurs du vrai Dieu furent condamnés à travailler comme des forçats à la construction du palais des Thermes.

On y voyait des chrétiens de tout âge et de toute condition. Là, des vieillards portaient des pierres, du sable, du mortier; ici, des personnages de haut rang étaient attelés à de lourds chariots, et conduits

comme des esclaves, à coups de fouet. Leur nourriture était mauvaise et insuffisante; couverts de sueur et de poussière, ils travaillaient tout le jour; exposés aux ardeurs du soleil d'Italie, ils souffraient horriblement de la soif. Mais ces tourments leur paraissaient doux, parce qu'ils les supportaient pour l'amour de Dieu.

« O saints martyrs, obtenez aux chrétiens de nos jours, plus de courage, de patience et d'esprit de sacrifice, pour rester fidèles à la foi, malgré les vexations, les ennuis et les railleries qui leur viennent de la part des ennemis de Dieu. »

Il y avait alors à Rome un seigneur chrétien, riche et puissant, nommé Thrason. Touché des cruautés que l'on exerçait envers les serviteurs de Jésus-Christ, il résolut d'employer ses biens immenses à les soulager. Comme il ne pouvait les secourir en personne, il se servait du ministère de Sisinnius, de Cyriaque, de Largus et de Smaragdus. — Si l'on en croit un ancien auteur italien, Cyriaque appartenait à une riche famille païenne de Toscane. Fils du préfet de cette province, il lui avait succédé dans le gouvernement de la Toscane puis, appelé à Rome à la cour impériale, il avait connu la vérité de la religion chrétienne, l'avait embrassée avec ardeur et avait distribué toute sa fortune aux pauvres. — Quoi qu'il en soit de ce récit, il est certain que Cyriaque, chrétien courageux et fidèle, se livrait avec ardeur aux œuvres de charité et il était digne de la confiance de Thrason.

Avec ses compagnons il portait aux fidèles, employés à la construction du palais des Thermes, les aumônes qui leur étaient destinées. Parvenus jusqu'à eux, grâce aux ombres de la nuit, ils versaient dans leurs mains les aumônes dont ils étaient chargés, et dans leur cœur quelques pieuses exhortations. Le pape saint Marcellin instruit du zèle de Cyriaque et de Largus, les éleva à la dignité du diaconat.

Mais Jésus-Christ voulut récompenser cet héroïque dévouement, par une faveur bien plus grande, en les associant aux souffrances de sa vie terrestre. Ces courageux serviteurs de Dieu furent victimes de leur charité. Les gardiens les surprirent portant des vivres sur leurs épaules : on les condamna à partager les privations et les travaux de ceux qu'ils secouraient au péril de leur vie. A la lecture de la sentence, ils entonnèrent un chant de louange et d'action de grâces : jamais plus douce joie n'avait rempli leurs cœurs.

Il n'était plus en leur pouvoir de soulager leurs compagnons par des aumônes ; mais il leur restait l'apostolat de la parole et de l'exemple. Ils portaient avec un visage riant des pierres et du sable, traînaient des chariots et servaient de manœuvres aux maçons. Leur tâche achevée, ils couraient au secours des plus accablés.

Or, un jour, il arriva qu'un vieillard, Saturnin, succomba sous le faix: les saints s'empressèrent de relever le martyr, et le fardeau fut chargé sur leurs épaules. Cette noble action étonna les gardiens. Et comme déjà ils avaient observé que ces chrétiens employaient le temps destiné au repos à chanter avec allégresse des hymnes et des cantiques à la louange de leur Dieu, ils en avertirent l'empereur. Mais Maximien, cet homme sans cœur, loin d'être touché d'un tel héroïsme, en fut vivement irrité. Il ordonna de jeter les confesseurs de la foi dans un cachot obscur et de les y faire souffrir cruellement.

MARTYRE DE SAINT SISINNIUS ET DE SAINT SATURNIN

Bientôt l'empereur fit comparaître devant son tribunal Sisinnius. « Qui es-tu ? lui demanda-t-il? — Je suis un pécheur, je m'appelle le serviteur des serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Quels sont les chants des chrétiens ? — Si vous les connaissiez, vous connaîtriez votre Créateur. — Est-il un autre créateur que l'invincible Hercule ? — C'est une honte pour nous que d'entendre ou de prononcer ce nom. — Je te propose deux choses ; à toi de choisir promptement : sacrifie au dieu Hercule ou tu mourras par le feu. — Mourir pour Jésus-Christ c'est ce que j'ai toujours désiré : heureux si j'ai mérité de recevoir la couronne à laquelle j'aspire. »

L'empereur, irrité de la constance du martyr, le fit jeter dans la prison Mamertine. Le Saint en fut retiré quelque temps après pour subir un nouvel interrogatoire. Quand il parut devant le tribunal, il fut entouré tout à coup d'une lumière céleste et l'on entendit une voix, qui disait: « *Venez à moi les bénis de mon Père ; recevez le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde.* » Ce miracle convertit un certain Apronianus, qui reçut ensuite le baptême des mains de Sisinnius, et eut la tête tranchée quelques jours après. Quant au Saint, il fut renvoyé en prison avec le vieillard Saturnin. Ils y instruisaient et baptisaient beaucoup de païens, qui venaient à eux. Laodicius, l'ayant appris, les fit comparaître devant lui, enchaînés et nu-pieds.

Le juge : « Vous n'avez pas encore abandonné vos vaines superstitions et vous n'adorez point les dieux de l'empereur ? — *Sisinnius :* Nous, pauvres pécheurs, nous adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu. Nous ne saurions nous abaisser jusqu'à adorer des démons et des pierres. — *Le juge:* Que l'on apporte un trépied et qu'ils brûlent de l'encens à nos puissants dieux. — *Saturnin:* Que le Seigneur réduise en poussière les dieux des païens. » Et aussitôt le trépied d'airain tomba en cendres.

A la vue de ce prodige, deux soldats, Papias et Maurus, s'écrièrent : « Il est vraiment Dieu le Seigneur Jésus-Christ qu'adorent Sisinnius et Saturnin. »

Le juge, exaspéré, ordonne d'étendre Sisinnius et Saturnin sur le chevalet ; on les frappe à coups de nerfs et de bâton. Pendant ce temps, les Saints répètent cette prière : « Gloire à vous, Seigneur Jésus, qui nous avez fait la grâce d'être comptés au nombre de vos serviteurs. » Puis ils disent aux bourreaux : « Pourquoi le démon vous pousse-t-il à torturer les serviteurs de Dieu ? » Ces paroles irritent Laodicius : il commande de leur briser la machoire avec des pierres. Viennent ensuite d'autres supplices ; les bourreaux approchent des martyrs des torches enflammées et les promènent lentement le long de leurs corps. Mais ceux-ci, soutenus par une force divine au milieu de ces tourments, conservaient un visage joyeux et serein et ne cessaient pas de rendre grâces à Dieu.

Laodicius confus et furieux les condamna à avoir la tête tranchée. Ils furent conduits sur la voie Nomentane ; ils tendirent le cou au glaive et allèrent recevoir dans les cieux la palme du martyre.

Quant aux deux soldats, Papias et Maurus, ils confessèrent courageusement le nom de Jésus-Christ. Ils furent frappés de verges et rendirent à Dieu leur âme dans ce supplice. — L'Eglise célèbre leur fête le 30 novembre.

En entrant dans l'éternel repos, les bienheureux martyrs n'oublièrent pas leurs anciens compagnons d'exil, et, déjà possesseurs de la couronne, avec quelle tendresse ils devaient prier pour ceux de leurs frères qui combattaient encore. Aussi le secours de la grâce ne manqua pas à ces derniers.

SAINT CYRIAQUE, BIENFAITEUR DE LA FAMILLE IMPÉRIALE

Cyriaque et ses pieux amis accompagnaient leurs durs travaux de prières ferventes et s'exhortaient

mutuellement à la persévérance et au courage. Parfois, surtout s'ils avaient un moment de répit, ils entonnaient un psaume ou un cantique. Il plut à la miséricorde divine de glorifier leurs souffrances et leur fidélité par le don des miracles. Par l'efficacité de leurs prières, des aveugles recouvrèrent la vue et divers autres malades la santé.

Mais Dieu voulut manifester par saint Cyriaque, plus merveilleusement encore, la puissance de son bras. Il permit au démon d'entrer dans le corps d'Artémie, fille de Dioclétien, et de la tourmenter cruellement. Les médecins les plus habiles de la cour cherchèrent vainement à l'en chasser. Or, le malin esprit jetait de grands cris par la bouche de la princesse, et disait qu'il ne partirait que sur l'ordre de Cyriaque. Il fallait donc recourir à la bienveillance de ce chrétien, condamné aux travaux forcés par les cruels empereurs : grande humiliation pour la cour, mais la nécessité les y obligeait. Des officiers allèrent donc chercher Cyriaque; ils le trouvèrent en prison, et l'amenèrent au palais avec ses deux amis, Largus et Smaragdus. Saint Cyriaque, s'étant approché de la jeune possédée, commanda au démon de sortir. « Si tu me chasses d'ici, répliqua ce dernier, je te ferai aller en Perse. » Nous verrons, en effet, comment il tint parole, mais cela ne servit qu'à sa confusion et à la gloire de Dieu.

Obligé de quitter sa victime, le démon céda à la puissance divine et Artémie fut délivrée. Sa mère, l'impératrice Séréna, qui était secrètement chrétienne, instruisit alors sa fille des mystères de notre foi, et la jeune princesse reçut le baptême, à l'insu sans doute de Dioclétien. Celui-ci, tout entier à la joie que lui causait la guérison de sa fille, voulut récompenser Cyriaque : il lui rendit la liberté et lui donna une maison dans Rome.

VOYAGE EN PERSE — AUTRE MIRACLE — DÉSINTÉRESSEMENT

Or, il arriva bientôt que Jobie, fille du roi de Perse, fut saisie par le démon. Elle s'écriait au milieu de ses tortures que Cyriaque seul, alors à Rome, pouvait la délivrer. Son père envoya donc des messagers à Dioclétien : il le priait de lui mander ce personnage si puissant et si habile. L'empereur se fit un plaisir de le satisfaire, et le Saint partit avec ses compagnons.

Il lui eût été facile de voyager commodément à cheval ou bien en voiture, mais il ne voulut jamais marcher qu'à pied, charmant les longueurs de la route par le chant des hymnes et des psaumes. Un peu de pain sec lui suffisait pour nourriture et il ne buvait que de l'eau.

Lorsqu'il fut arrivé au palais du monarque persan, le roi se jeta à ses pieds, le conjurant de délivrer sa fille. Le Saint le consola, puis, après avoir prié longtemps, prosterné contre terre et le visage baigné de larmes, au nom de Jésus-Christ, il ordonna au démon de sortir du corps de Jobie. Celle-ci, une fois délivrée, crut en la religion chrétienne et beaucoup d'infidèles imitèrent son exemple.

Cependant le roi voulut reconnaître un si grand bienfait par de riches présents. Mais les austères chrétiens les refusèrent humblement : « Les serviteurs du Christ, disaient-ils, donnent gratuitement ce qu'ils ont reçu gratuitement. » Ils confessaient ainsi que le pouvoir des miracles leur venait de Dieu seul.

Enfin, après avoir passé quarante-cinq jours en ce pays, pour instruire les nouveaux disciples de Jésus-Christ, ils reprirent le chemin de l'Italie. Comme ils étaient porteurs de lettres de remercîment du roi de Perse pour Dioclétien, ils se présentèrent devant ce dernier, qui les reçut honorablement et les laissa vivre en paix dans Rome.

ILS SONT ARRÊTÉS — LEURS SOUFFRANCES — LEUR SÉPULTURE

Nos saints amis profitèrent de cette liberté pour continuer à soulager les pauvres et les malheureux et à se rendre aux assemblées des chrétiens. Mais ce n'était qu'un calme passager au milieu de la tempête.

En effet, quelque temps après, Dioclétien dut quitter Rome pour visiter les provinces de l'empire : son intention était de s'occuper surtout de l'Orient. Il alla fixer sa résidence à Nicomédie, en Asie-Mineure, laissant à son collègue le soin de l'Occident. Maximien s'empresse aussitôt d'assouvir sa rage contre les disciples de Jésus-Christ. Il n'oublia pas nos trois saints amis, qui furent arrêtés et jetés en prison.

Ils comparurent bientôt devant le tribunal de Carpase. Ce magistrat employa vainement et menaces et flatteries ; rien n'ébranla la constance des martyrs. « Insensés, leur dit-il, reconnaissez donc votre erreur ; adorez les dieux de l'empire. — Nous ne connaissons, répond Cyriaque, qu'un seul Dieu, Jésus-Christ, maître du ciel et de la terre, mort sur la croix pour nous, misérables pécheurs. Nous sommes prêts à confesser son nom au prix de notre vie. »

Ce langage, vraiment héroïque et chrétien, irrite le juge. Le bourreau reçoit ordre de verser de la poix fondue et bouillante sur la tête du saint diacre, qui remerciait Dieu et chantait : « Gloire à vous, Seigneur, qui me rendez digne de souffrir pour votre nom. »

Ce courage, cette sérénité remplissent Carpase de fureur : « Qu'on l'étende sur le chevalet, s'écrie-t-il, qu'on disloque ses membres, qu'on le frappe à coups de bâton ». Pendant que les bourreaux exécutent la cruelle sentence, appliquent le Saint à la question, frappent et déchirent son corps, Cyriaque, souriant et paisible, les yeux levés au ciel, murmure cette prière : « Seigneur Jésus, gloire à vous : ayez pitié de moi, votre indigne serviteur. Je vous rends grâces, mon Dieu, qui me permettez de souffrir pour votre saint nom ».

Voyant bien qu'il ne réussirait point à les faire renoncer à leur religion, le juge les renvoie en prison et rend compte à l'empereur de l'interrogatoire.

Dès le lendemain, sur un ordre du prince, on retira les martyrs de leur cachot et on les conduisit, avec une vingtaine d'autres chrétiens, en dehors de Rome, sur la voie Salaria, où ils eurent tous la tête tranchée. Leurs corps furent recueillis par un saint prêtre, nommé Jean, et ensevelis près de cette même route, excepté celui de saint Cyriaque, qui fut déposé avec respect par les soins de Lucine, riche et pieuse dame romaine, dans une catacombe qu'elle avait fait creuser près de la voie d'Ostie.

Plus tard les reliques de saint Cyriaque furent rapportées à Rome et déposées dans l'église appelée aujourd'hui Sainte-Marie in via Lata, bâtie sur l'emplacement de la maison où demeura saint Paul. A côté se trouvait un couvent de religieuses construit en l'honneur de saint Cyriaque. Les reliques du saint martyr y étaient en grande vénération et il s'y accomplit plusieurs miracles.

Un bras de saint Cyriaque fut accordé, au x^e^ siècle, à l'église de Bamberg, en Allemagne.

CE QUE SONT DEVENUS LES THERMES DE DIOCLÉTIEN

Les *Thermes de Dioclétien*, écrit le chanoine de Bléser, furent commencés par cet empereur et par Maximien en 302 et achevés par Constance-Chlore et Galerius. Ils pouvaient recevoir 3 200 baigneurs et étaient, sans contredit, l'établissement le plus con-

sidérable de ce genre que renfermait Rome ancienne. Ils couvraient l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église de Sainte-Marie des Anges, la place *dei Termini*, le couvent des Chartreux, celui des Bernardins, la prison, les greniers publics, les maisons et les jardins potagers, qui sont à l'entour, et une partie de la villa Massimi. Le *theatridium* se trouvait vis-à-vis de l'église de Sainte-Marie des Anges; à chaque angle étaient des édifices circulaires, dont un a été converti en une église dédiée aujourd'hui à saint Bernard et l'autre est devenu un grenier à foin dans la *Via Strozzi*.

Ces thermes ne furent achevés qu'au commencement du IVe siècle. Les chrétiens, condamnés pour la foi, y furent employés comme forçats jusqu'à l'entière exécution des travaux. Baronius estime qu'il y en eut plus de 40 000, et il signale les briques que l'on a trouvées marquées d'une croix. Ces thermes étaient encore en usage à la fin du IVe siècle ; mais depuis cette époque, les auteurs n'en parlent plus que comme d'un établissement en ruines. Ils étaient complètement abandonnés onze cents ans plus tard, quand le cardinal du Bellay, ambassadeur de François Ier, en fit une magnifique villa, acquise ensuite par saint Charles Borromée, sous Pie IV. Le saint cardinal la céda bientôt au Pontife, son oncle, qui la donna aux Chartreux.

De tous ces bâtiments, outre ceux que nous venons de décrire, il reste encore le *laconicum*, qui sert aujourd'hui d'entrée, le *caldarium*, transformé en église par Michel-Ange, la *natatio* ou *frigidarium*, devenue le chœur de cette même église; puis, dans le jardin des Chartreux, des ruines immenses en briques.

Comment cet imposant *caldarium* a-t-il été transformé en la magnifique église de Sainte-Marie des Anges et est-il devenu un sanctuaire, où une force mystérieuse vous retient, dont vous sortez et où je ne sais quelle influence vous fait revenir pour admirer, contempler, puis auquel vous dites adieu, en vous retournant et en soupirant encore? Au XVIe siècle, le *caldarium* était consacré à des jeux profanes, à des exercices équestres et autres divertissements particulièrement chers à la noblesse romaine de cette époque. Ce fut le temps que Dieu choisit pour revendiquer à son service un monument qui avait été autrefois le témoin de tant d'infamies. Antoine del Duca, né à Céfalie, en Sicile, fut l'instrument choisi pour cette belle œuvre. Il était rempli de dévotion pour les saints Anges et particulièrement pour les sept esprits bienheureux qui assistent devant le trône de Dieu. Il résolut, bien que privé de ressources personnelles, de travailler à bâtir une église spécialement dédiée en leur honneur et vint à Rome sous le pontificat de Clément VII. Constamment occupé de bonnes œuvres, il nourrissait aussi avec une persévérance invincible son pieux dessein dans son cœur. Un jour qu'il était presque entièrement découragé, il fut transporté en esprit aux thermes de Dioclétien, et il crut entendre la voix de Dieu qui lui disait : « Ici doit être votre église : lisez sans retard la vie de saint Saturnin. » Or, Saturnin est un des martyrs qui succombèrent dans les travaux de ces thermes.

Del Duca lut cette pieuse légende et se rendit aux thermes qu'il reconnut immédiatement. Il y conçut aussitôt un plan pour la nouvelle église. Après bien des contradictions et des obstacles, il avait enfin obtenu de Jules III l'accomplissement de ses désirs. Le 15 août, 1550, jour de l'Assomption, eut lieu la bénédiction solennelle des thermes où il avait placé deux autels provisoires. La dévotion du peuple pour le nouveau sanctuaire était devenue immédiatement des plus vives. De pieux ecclésiastiques s'y étaient réunis pour y officier gratuitement, lorsque s'éleva tout à coup une violente tempête, qui faillit tout renverser à jamais. Ceux que la nouvelle consécration privait du local où ils se livraient habituellement à leurs jeux et à leurs désordres, ne pouvaient pardonner au saint prêtre, qui fut menacé même de mort. Dans une telle extrémité, del Duca recourut vainement au Pape, qui, prévenu par de faux rapports, lui répondit : « Nous ne pouvons pas faire davantage; recommandez-vous aux anges : qu'ils vous assistent. » Le courageux ministre de Dieu les pria en effet avec tant d'assurance, qu'il obtint finalement le succès de l'œuvre.

Trois ou quatre années s'écoulèrent pendant lesquelles del Duca ne cessait de prier et de pleurer devant Dieu. Les châtiments les plus effroyables étaient venus frapper les auteurs de la profanation. L'un d'entre eux fut assassiné; d'autres périrent à la guerre, plusieurs moururent de telle sorte qu'il fut impossible de leur accorder la sépulture chrétienne; un dernier, après avoir eu son père et son fils assassinés, mourut de chagrin à la suite d'une perte de fortune.

Une nouvelle visite du Seigneur assura enfin le saint prêtre que le terme de ses tribulations et de ses larmes était arrivé. Encouragé par saint Charles, son neveu, Pie IV, à peine monté sur le trône pontifical, s'occupa très activement de la construction de cette église, dont il voulut faire une somptueuse basilique; il confia cette charge à Michel Ange. Del Duca mourut en 1554, le 30 octobre, et fut enterré dans le chœur, au-dessous du tableau de la Présentation de la Sainte Vierge.

Michel Ange s'empara du *caldarium* des thermes et en fit un des bras de la croix grecque, car c'était là la forme qu'il voulait donner à la nouvelle basilique. Il conserva en place les huit belles colonnes monolithes de granit rouge d'Egypte : puis, pour préserver l'édifice de l'humidité, exhaussa le pavé de deux mètres et enterra la base des colonnes, Malgré cela, la hauteur du grand ordre, y compris la nouvelle base et le chapiteau, est de treize mètres; du sol à la voûte de vingt-huit mètres; la longueur de la grande nef, aujourd'hui transversale, est de cent mètres. Sous Benoît XIV, Vanvitelli altéra les belles dispositions de Michel Ange. Il mit l'autel du bienheureux Nicolas Albergati à la place où était la grande porte de l'église; la porte latérale gauche, qui fut conservée primitivement, devint l'entrée principale; il convertit en maître-autel l'autel de la Sainte Vierge, et, comme la nef où était auparavant l'entrée principale avait huit colonnes de granit, il ajouta huit nouvelles colonnes en briques, revêtues de stuc et peintes en granit. »

Derrière la basilique se trouve le couvent des Chartreux avec son merveilleux cloître.

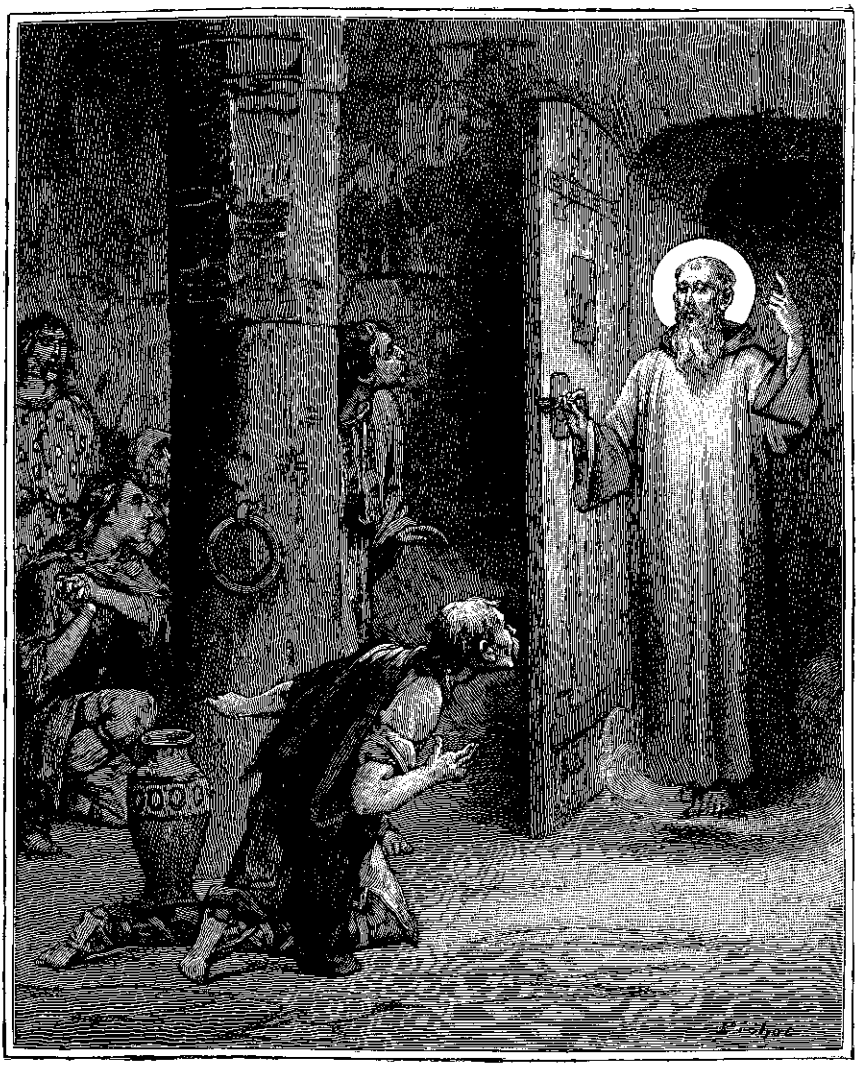
Sur les ruines des thermes de Dioclétien s'élève encore le vaste *hospice de Sainte-Marie des Anges*, créé par le Pape Pie VII. Cet hospice est composé de deux établissements pour les enfants orphelins et sans ressources, l'un réunit plus de 450 garçons, l'autre environ 500 jeunes filles. Ce dernier est sous la direction des Sœurs de la Charité du Calvaire. Les enfants apprennent le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul et un métier. Un troisième bâtiment réunit une soixantaine de vieillards infirmes. C'est ainsi que ces vieux murs, jadis élevés par la main des martyrs et sanctifiés par leurs souffrances et leurs sueurs, sont devenus, par une touchante disposition de la Providence, une église, un couvent, des hospices, un asile de la prière et de la charité.

FR. VICTOR MARIN, (*décédé le 5 mai 1888*).

(1). *Rome et ses monuments*. Guide du voyageur catholique, p. 80.

SAINT SÉVÈRE, APOTRE DE VIENNE, EN DAUPHINÉ

Fête le 8 août.



Saint Sévère apparaît à douze prisonniers

UN APOTRE VENU DES BORDS DU GANGE

C'est assurément un fait digne d'attention que l'histoire de saint Sévère, prêtre venu de l'Inde dans les Gaules.

Au témoignage d'Eusèbe et de saint Justin, l'Evangile fut annoncé par les Apôtres dans les contrées les plus reculées de l'Orient. Plus tard, au IIe siècle, les Indiens, que le commerce attirait à Alexandrie, prièrent saint Pantène de passer dans leur pays pour combattre la doctrine des brahmes par celle de Jésus-Christ. Il se rendit à leurs instances et vint raviver dans ces régions lointaines la foi chrétienne que saint Barthélemy et saint Thomas leur avaient apportée sitôt après la mort du Sauveur. Aussi n'est-ce pas un fait invraisemblable, qu'on ait vu sortir de ces pays éloignés un apôtre de notre province, dont Vienne a conservé le nom avec le souvenir de ses vertus. Il serait difficile, sans doute, de préciser de quelle partie de l'Inde saint Sévère était venu, car sous ce nom des Indes, on désignait non seulement l'Arabie et la Perse, mais l'ensemble des contrées qui étaient à l'orient de l'Empire romain, et principalement la vaste étendue de territoire arrosée par le Gange.

SÉVÈRE QUITTE SA PATRIE

Le bienheureux Sévère, d'après les légendaires de l'Eglise de Vienne, appartenait par sa nais-

sance à l'une des plus illustres familles de l'Inde. Il possédait des biens immenses, mais il était riche surtout de la foi du Christ et des vertus engendrées par elle. Encore enfant, il perdit son père et sa mère; et, dès qu'il fut en âge de comprendre le prix du sacrifice accompli pour l'amour de Jésus-Christ, il distribua aux pauvres l'héritage de ses parents. Une conduite irréprochable le fit élever au sacerdoce. Alors, saisi d'un zèle vraiment apostolique, comme Abraham, il s'arrache du pays de sa parenté, et, après avoir franchi l'immensité des terres et des mers, il parvient aux environs de Vienne, une des plus grandes cités des Gaules à cette époque. Il s'arrête, d'abord, à peu de distance de cette ville, et se repose pendant quelque temps, avant d'y entrer, dans un lieu qui, aujourd'hui encore, est appelé Vaugris; ce devait être vers l'an 430, et sous l'épiscopat de saint Simplice.

SAINT SÉVÈRE CONVERTIT LES IDOLATRES ET DÉTRUIT UN ARBRE CONSACRÉ AUX DÉMONS

Malgré les efforts des évêques, l'idolâtrie n'avait pu être entièrement abolie dans les Gaules; Sévère se mit à évangéliser ce village dont les habitants étaient encore, pour la plupart, attachés aux pratiques du paganisme.

On sait que la persistance de l'idolâtrie dans les campagnes avait fait appeler les adorateurs des fausses divinités *païens*, du mot latin, *pagani*, c'est-à-dire habitants des villages. Vers cette même époque, en 439, Théodose le Jeune était obligé de promulguer un édit pour défendre les sacrifices aux idoles. Les paysans furent, en effet, les derniers à s'opiniâtrer dans les superstitions païennes. Deux siècles plus tard, sous le roi Dagobert, saint Amand convertissait des idolâtres dans le nord de la France. Le culte des arbres dura même jusqu'au XII^e^ siècle; on peut en juger par les Canons des Conciles qui condamnent cette superstition.

En ce lieu de Vaugris, au milieu d'un bois où s'accomplissaient de honteux mystères, s'élevait un arbre consacré aux démons et qui était l'objet d'un culte idolâtrique. A la suite de ses prédications, Sévère prend un ascendant immense sur ce peuple, et il obtient la destruction de l'arbre superstitieux (1). Dans ses racines, il découvre de l'argent qui lui sert à construire une église en l'honneur du martyr saint Alban. Cette église, appelée saint Alban de Navou, devint une des paroisses de Vienne; ruinée depuis, elle fut transférée dans la ville en l'oratoire de Saint-Georges. Une petite chapelle plus rapprochée, et où l'on allait pour les Rogations, en a conservé le nom et le souvenir. Près de là est une fontaine, dédiée à saint Alban, où les malades venaient demander guérison de leurs infirmités.

Cette église consacrée, les païens du lieu ayant reçu le baptême, saint Sévère continue sa route et arrive dans la ville de Vienne.

IL RENVERSE LE TEMPLE DES CENT DIEUX

Parvenu dans la cité, Sévère en parcourt les divers quartiers. Après avoir traversé un pont, il trouve, au-delà de la rivière de Gère, sur une éminence qui domine la ville, un temple antique dédié à une multitude d'idoles sous le titre de temple des cent dieux. Le saint prêtre, à cette vue, se met en prière, et Dieu, qui voulait ouvrir les voies à son apostolat par l'éclat des prodiges, détruisit à l'instant le temple et les idoles.

Frappée de ce miracle, la multitude des païens n'hésita pas à écouter les enseignements du thaumaturge; elle céda à la véhémence de son zèle et embrassa enfin la religion du Christ, que jusque-là elle n'avait pas eu le courage d'accepter.

Aidé par les nouveaux convertis, le bienheureux Sévère se mit à construire une basilique en l'honneur du premier martyr, saint Etienne, à l'endroit même où s'élevait auparavant le temple de la superstition, et fit de ce lieu un véritable lieu de prières. Pendant qu'on creusait la terre pour asseoir les fondations de cette église, ils découvrirent soudain, au fond de la tranchée, un vase d'argent plein de pièces d'or du meilleur aloi. Ce trésor, si providentiellement découvert, vint apporter un secours inespéré aux pieux travailleurs. C'était, en effet, la coutume des peuples anciens d'enfouir, aux pieds de leurs divinités, une partie des richesses qui étaient le fruit de leurs victoires sur leurs ennemis. Le vase d'argent, trouvé en cette circonstance, était encore conservé jusqu'au XVI^e^ siècle parmi ceux qui servaient aux cérémonies du culte dans l'église cathédrale de Vienne; il fut volé par les calvinistes en 1562.

SAINT GERMAIN PROMET DE CONSACRER L'ÉGLISE DE SAINT-ÉTIENNE

Pendant qu'on travaillait à la construction de la basilique de Saint-Etienne, saint Germain, évêque d'Auxerre, passait par Vienne, se rendant en Italie, auprès de l'empereur Valentinien. Comme il approchait du lieu où l'église se bâtissait près les portes de la ville, les deux saints personnages, l'évêque Germain et le prêtre Sévère, se rencontrèrent inopinément et se saluèrent aussitôt de leurs propres noms comme s'ils se fussent toujours connus, ainsi qu'il arriva plus tard entre saint Dominique et saint François d'Assise. Après avoir ensemble béni le Seigneur de cette heureuse rencontre, saint Germain félicita Sévère de l'œuvre qu'il avait entreprise et lui dit:

« Je vous demande, ô mon frère, de vouloir bien attendre le retour de notre Humilité, pour ouvrir ce temple au culte et le dédier à Dieu selon vos désirs; de la sorte, après en avoir admiré la structure, nous mettrons le comble à notre joie en la consacrant nous-même. » Le bienheureux Sévère s'empressa d'adhérer à cette proposition bienveillante; et, se disant adieu, ils se séparèrent, et saint Germain reprit sa route vers l'Italie.

Le bienheureux Sévère hâta autant qu'il put la construction commencée, et lorsqu'elle eut été achevée, voulant attendre le retour de saint Germain, il en différait la dédicace. Mais le peuple était impatient de ce retard; vaincu par la pieuse insistance des fidèles, Sévère s'adresse à l'évêque de Vienne, et convient avec lui du jour de la consécration de la nouvelle basilique. Au jour fixé, on prépare ce qui est nécessaire pour cette cérémonie; malgré de vains efforts, les douze cierges qui doivent brûler pendant la dédicace ne peuvent être allumés. On s'étonne et l'on remet à une autre date la consécration de l'église.

Ce jour arrivé, un peuple immense était accouru pour assister à cette solennité; déjà le pontife

(1) Sur ce même territoire de Vaugris, près de l'ancienne chapelle de saint Alban de Navou et du prieuré de Notre-Dame de l'Isle, la dévotion populaire attire de nombreux pèlerins à un oratoire dédié au Saint Sauveur sous le vocable de Saint-Christ. L'arbre de la Croix est ainsi vénéré à l'endroit où se trouvait jadis l'arbre idolâtrique.

s'apprêtait avec ses clercs à verser l'eau sainte sur les murs de l'édifice, lorsque tout à coup une nouvelle se répand : saint Germain est mort à Ravenne, mais les compagnons de son voyage rapportent son corps à Auxerre; ils arrivent à l'instant aux portes de la ville de Vienne, et demandent à déposer pendant quelque temps le précieux fardeau dont ils sont chargés dans l'église de Saint-Etienne. On reçut avec honneur les saintes dépouilles de l'évêque défunt; son pieux cortège se mêla aux assistants; la cérémonie de la dédicace put suivre son cours; et, au chant joyeux des psaumes, les reliques de saint Etienne furent déposées dans l'autel (1).

C'était ainsi que, tout autrement qu'on ne l'avait pensé, saint Germain, mort à Ravenne le 31 juillet 448, tint parole à son ami, et fut présent à la consécration de l'église, digne monument du fécond apostolat de Sévère.

DERNIÈRE FONDATION ET SAINTE MORT

Illustre fille de la cité impériale, Vienne, assise aussi au pied de sept collines, avait comme Rome son mont Quirinal. C'est sur cette éminence qui commande la ville que notre Saint fonda une troisième église, fruit de son zèle infatigable et qu'il dédia à saint Laurent, diacre et martyr. A côté de cette basilique, était la retraite du reclus pour ainsi dire officiel de la ville de Vienne; cette recluserie fut habitée successivement par deux saints abbés, saint Léonien et saint Theudère, grands fondateurs de maisons religieuses.

Lorsqu'il eut accompli ces divers travaux, saint Sévère, constamment attentif à dompter son corps par l'abstinence et par le jeûne, et à fortifier son âme dans la prière contre les traits du démon, se mit à parcourir assidûment chacun des lieux qu'il avait évangélisés, et il allait tour à tour offrir à Dieu le sacrifice de louanges, dans les églises qu'il avait bâties sur les hauteurs et dans les plaines. Ce fut au milieu de ces œuvres de zèle et de piété que, plein de jours et de mérites, il s'endormit dans le Seigneur, le 8 août, vers le milieu du v^e^ siècle.

POUVOIR DE SAINT SÉVÈRE SUR LES DÉMONS

Un soir que saint Sévère revenait de l'église de Saint-Alban à la ville de Vienne, il lui arriva de trouver étendu sur la route un homme à moitié mort; le Saint vient à son aide, l'interroge et ne peut en tirer aucune parole. Eclairé d'en haut, il comprend qu'il a devant lui une victime, non des hommes, mais du démon. Alors le saint prêtre adresse à Dieu sa prière, se munit du signe de la croix et guérit sur-le-champ le malheureux de ses blessures. Dans son zèle contre le démon, il se met à la poursuite de cet esprit de ténèbres et des légions qui l'accompagnent, et leur commande au nom de Jésus-Christ de s'arrêter. Les démons tremblants demandent grâce au bienheureux Sévère; sur son ordre, ils disparaissent, laissant désormais libre le chemin où ils faisaient de nombreuses victimes.

D'autres miracles furent encore accomplis par le vénérable serviteur de Dieu; grâces spirituelles et grâces temporelles accordées à ceux qui les demandaient avec une ardente foi. Aussi était-il représenté bénissant de la main droite, et de la gauche tenant un démon enchaîné

SAINT SÉVÈRE DÉLIVRE LES PRISONNIERS ET CONSOLE SAINT DIDIER AVANT LE MARTYRE

La reine Brunehaut avait exilé le saint archevêque de Vienne, Didier, dans l'île de Leuwis en Ecosse, où Dieu justifia son serviteur par le don des miracles. Le bruit de ces prodiges s'étant répandu dans les Gaules, Brunehaut en parut touchée, et, après quatre ans d'exil, elle permit à Didier de retourner à son église.

Il y revint au milieu des rangs des fidèles accourus au-devant de lui; mais de nouveaux chagrins l'y attendaient. Le magistrat de Vienne, voulant plaire à la reine, semblait prendre à tâche de molester le saint évêque, et il fit un jour emprisonner douze de ses serviteurs. Didier, pénétré de douleur, répandit ses larmes devant Dieu, et, pendant sa prière, le bienheureux Sévère apparut aux prisonniers et les délivra du cachot où ils gémissaient.

L'éclat de ce miracle fit naître au roi Théodoric le désir de voir un évêque d'une si grande sainteté et de lui demander pour sa conduite de salutaires avis.

Mais la vengeance de Brunehaut n'était point satisfaite; et, dès que le saint archevêque Didier eut quitté la cour pour retourner à Vienne, elle ordonna à trois comtes de le suivre et de le mettre à mort. Poursuivi par ses ennemis, Didier se réfugia dans la maison d'un juif charitable, nommé Ozanam.

La veille de sa mort, le bienheureux Sévère lui apparut pour le consoler et lui annoncer son martyre. Le saint archevêque fut massacré, le 23 mai 608, au lieu qui depuis a été appelé Saint-Didier-sur-Chalaronne. La bénédiction de Dieu se répandit sur la maison du juif qui avait reçu le saint martyr; il se fit chrétien; l'illustre Ozanam se faisait gloire de l'avoir pour ancêtre.

LA COLLÉGIALE SAINT-SÉVÈRE

Saint Sévère fut inhumé dans la basilique Saint-Etienne. Sur sa tombe on lisait cette inscription : « Dans ce tombe au repose Sévère dont l'industrieuse piété éleva jadis ce temple de fond en comble. Non seulement il consacra cette église, mais d'autres encore, poussé par l'amour du Christ; assisté du secours divin, il trouva l'or et l'argent pour les construire. Que louée soit la grâce du Christ qui partout se manifeste en faveur des bons, comble de dons cachés les exilés et distribue à l'étranger les trésors enfouis ! »

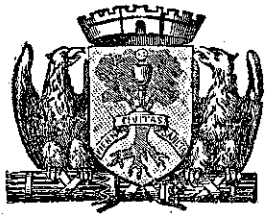
L'église Saint-Etienne fut réédifiée après les ravages des Sarrasins et mise, à cette époque, sous le vocable de saint Sévère. On y voyait plusieurs inscriptions antiques, païennes et chrétiennes.

Deux archevêques de Vienne qui vécurent au temps de Charlemagne, saint Ours et saint Volfère, y étaient inhumés dans des tombeaux de marbre. Dès le vii^e^ siècle, une communauté de clercs y était attachée au service des autels. Cette collégiale fut, un temps, composée de 60 ecclésiastiques; mais, en 1639, par suite de la perte de ses biens, elle fut réduite à quatre chanoines, y compris le curé qui en était le chef sous le titre de recteur et d'archiprêtre de Saint-Vallier.

Cette paroisse était la première de la ville; chaque soir, à 10 heures, la cloche de cette église, appelée *Charité*, sonnait le couvre-feu et la prière pour les morts.

(1) On vénère à Vienne une insigne relique du premier martyr; vertèbre entière admirablement conservée.

Le cloître de Saint-Maurice de Vienne allait plusieurs fois dans l'année faire station à Saint-Sévère; en particulier le vendredi après Pâques, et le jour de la fête de saint Etienne. premier martyr, titulaire primitif de cette église. Ce jour-là, on vénérait l'insigne relique de saint Etienne, et un sermon était adressé à la foule. — La procession de la Fête-Dieu, qui a pris naissance ou du moins a été sanctionnée dans la ville de Vienne au Concile général de 1311, était célébrée d'une manière très solennelle par le clergé de cette collégiale. Entre l'église Saint-Sévère et celle de Notre-Dame des Jacobins, était dressé un théâtre où l'on exposait le Saint Sacrement et où il recevait les adorations des fidèles. Telle est l'origine de nos reposoirs modernes. Le premier reposoir fut, dit-on, un ormeau; c'est ce que représentaient les armoiries de la ville de Vienne : « D'or, à l'ormeau arraché de sinople,



Armoiries de Vienne.

chargé d'un calice d'or, supportant une hostie d'argent et une banderole d'argent voltigeant en brochant sur le tronc de l'arbre avec ces trois mots : *Vienna Civitas sancta !* Vienne la Cité Sainte !

Il y a quelques années, ces armoiries ont été laïcisées; l'hostie, le calice et la devise ont été effacés. L'esprit sectaire d'une municipalité ignorante a été le seul mobile de cette modification.

Les nouveaux archevêques de Vienne se rendaient d'abord à Saint-Sévère quand ils venaient prendre possession de leur siège. On voyait anciennement à la porte de cette église une table de marbre sur laquelle ils prêtaient serment de maintenir les privilèges et les libertés de la ville. De là, on les conduisait processionnellement à la cathédrale où ils étaient installés.

L'église Saint-Sévère avait une espèce de monnaie qui lui était propre pour payer les distributions à ses clercs après chaque office. Ces méreaux en cuivre jaune représentent saint Sévère vêtu d'une aube et d'une chasuble et tenant un démon enchaîné; cinq besants sont posés à ses pieds, et quatre étoiles au côté droit. On lit autour : *S. Severus Viennæ ;* le revers porte une croix fleuronnée, cantonnée de quatre étoiles; légende : *Ejus libra Ecclesiæ 1524.*

Le démon enchaîné fait allusion à l'idolâtrie que saint Sévère avait abolie en détruisant le Panthéon, le bois sacré et l'arbre superstitieux; les cinq besants, aux trésors trouvés au pied de l'arbre et dans le temple des cent dieux.

Il y avait encore au XVIII[e] siècle des reliques de saint Sévère; à Saint-Ferréol, on offrait un de ses doigts à la vénération publique. Elles ont été perdues pendant la Révolution.

L'église Saint-Sévère, vendue comme bien national, ne fut pas rendue au culte; en 1836, ce qui en restait a été détruit par un incendie.

Autrefois, à Lyon et dans la province de Vienne, on célébrait la fête de saint Sévère. Une paroisse du diocèse de Grenoble, Chonas, a ce saint pour patron. Dans ce diocèse, saint Sévère est honoré le 8 août, jour où sa bienheureuse mort est marquée dans le martyrologe romain.

SOURCES CONSULTÉES

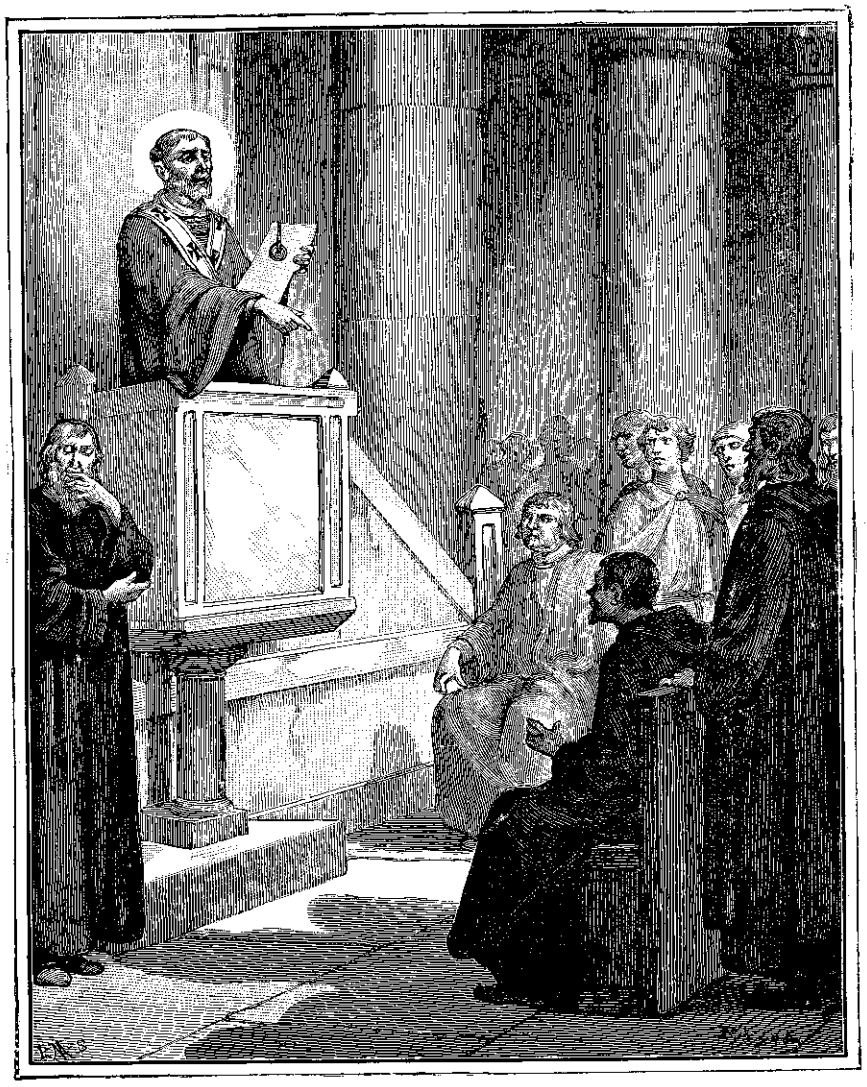
SAINT ADON : Martyrologe et chronique. — *Acta sanctorum*, au 8 août. — Bréviaires de Vienne : 1522, 1678, 1783. — LE LIÈVRE : *De la sainteté et de l'antiquité de la ville de Vienne*, 1623. — CHORIER : *Antiquités*, 1659. — CHARVET, COLOMBET : *Histoire de l'Eglise de Vienne*, 1761, 1847. — FLEURY : *Histoire de l'Eglise*, — ROBIN : *Recherches sur les précieuses reliques vénérées dans l'église de Vieune*, 1876.

E. V.

LE BIENHEUREUX ALTMANN,

évêque de Passau († 1091)

Fête le 8 août.



Le Bienheureux Altmann lit une bulle du pape Grégoire VII, qui ordonne la réforme des clercs.

LA PRÉPARATION

ALTMANN naquit au commencement du XI[e] siècle, en Westphalie, d'une famille de noble origine. Nous savons qu'il fut élevé très chrétiennement par ses parents et qu'il fit des études sérieuses, car son historien nous apprend qu'il était très versé dans les lettres divines et humaines.

Son savoir et ses vertus le mirent en relief : il fut nommé, en effet, chanoine de Paderborn, puis prévôt du Chapitre d'Aix-la-Chapelle et, en même temps, chapelain à la cour de l'empereur Henri III. L'impératrice Agnès, qui avait grande confiance en lui, le choisit pour son confesseur.

LE DÉPART POUR LA TERRE SAINTE

Dans l'année 1064, vingt et un ans avant la première Croisade, eut lieu un grand mou-

vement vers les Lieux Saints. On raconte que plus de sept mille hommes quittèrent l'Allemagne à l'automne pour aller vénérer le tombeau du Christ. Altmann voulut lui aussi faire partie de cette sainte expédition, afin de satisfaire sa dévotion.

Le voyage en Terre Sainte était alors une entreprise difficile et périlleuse, mais la foi des fidèles ne se laissait pas rebuter par les obstacles. Altmann et ses compagnons traversèrent successivement la Hongrie, la Bulgarie, la Thrace. Ils furent accueillis à Constantinople par l'empereur Constantin Ducas. Après avoir visité les églises de Byzance et les nombreuses reliques, objets de vénération des Grecs, les pèlerins de l'Occident parcoururent sans danger l'Asie Mineure et la Syrie.

Leur extérieur était magnifique ; l'or brillait sur les ornements sacrés des évêques. Ce luxe étonna d'abord les habitants des campagnes et des cités qui accouraient de toutes parts, pleins d'admiration. Lorsqu'ils furent entrés sur les terres des Sarrasins, les Bédouins pillards, prévenus de leur arrivée, accoururent de tous côtés afin de s'assurer de leurs dépouilles.

UNE TERRIBLE ATTAQUE DES BÉDOUINS

L'avant-veille de Pâques, à la troisième heure du jour et à une lieue de Ramleh, une troupe de ces nomades rapaces fondit sur les pieux pèlerins. Ceux-ci, croyant d'abord qu'il suffirait de leurs bras pour les repousser, s'avancèrent, cherchant à frapper les ennemis et à les terrasser ; mais plusieurs d'entre eux succombèrent dans cette lutte inégale, et, couverts de blessures, dépouillés de la tête aux pieds, ils furent laissés sur le terrain.

Leurs compagnons, ramassant alors des pierres dont le sol était couvert, essayèrent d'échapper ainsi au plus pressant danger ; puis ils se retirèrent dans un lieu entouré de murs et de ruines, situé au milieu de la campagne. Ces murs étaient si vieux que le moindre effort aurait suffi pour les renverser. Au bout de trois jours de résistance, comme les pèlerins étaient accablés par la faim et par la fatigue, comme ils n'avaient pour armes que les pierres qui leur servaient d'abri, ils offrirent de capituler.

A l'évêque de Mayence qui lui avait fait les premières ouvertures de paix, le chef des Arabes répondit, avec la forfanterie habituelle aux gens de sa race, que lui et ses compagnons s'étaient promis de manger la chair et de boire le sang des chrétiens. En même temps, détachant le turban qu'il portait, il en fit un lien qu'il jeta autour du cou de l'évêque. Ce dernier, ne pouvant supporter un pareil affront, lui donna un si grand coup de poing au visage qu'il l'envoya mordre la poussière. Il s'ensuivit entre chrétiens et infidèles une mêlée générale, dans laquelle les premiers auraient peut-être succombé si l'émir de Ramleh, averti par quelques fugitifs, n'était venu à leur secours. Pour un modique tribut, il leur fournit une escorte qui les accompagna jusqu'aux portes de la Ville Sainte.

LA VISITE DES LIEUX SAINTS

Ce fut au son de la musique et à la lueur des torches que les pèlerins firent leur entrée dans Jérusalem ; les fidèles les conduisirent dans toutes les églises.

On conçoit combien grande fut la ferveur du bienheureux Altmann de visiter cette terre sanctifiée par le Sauveur des hommes. Le Saint-Sépulcre, le mont Sion, le mont des Oliviers, la vallée de Josaphat, etc., furent témoins des transports de sa piété. Il aurait bien voulu aller se baigner dans le Jourdain, cueillir à Jéricho la branche de palmier que tout pèlerin du moyen âge se faisait un honneur de rapporter dans son pays ; malheureusement, les incursions des Arabes qui infestaient la contrée ne permettaient pas de s'aventurer hors de l'enceinte de la cité. Altmann et ses compagnons distribuèrent de grandes aumônes aux pauvres de Jérusalem et au patriarche.

Après avoir perdu plus de trois mille compagnons, le Bienheureux songea à rentrer en Allemagne. Au printemps de l'année 1065, il profita de l'arrivée d'une flotte génoise pour retourner dans sa patrie.

L'ÉPISCOPAT

Dans les souffrances, la prière et les méditations de ce pèlerinage, l'âme d'Altmann s'était attachée plus entièrement à Dieu, car sa vie en devint plus féconde en bonnes œuvres. Aussi, à son retour, fut-il désigné pour occuper le siège épiscopal de Passau, ville de Bavière située sur le Danube.

Le nouvel élu méritait cet honneur à plus d'un titre ; il sut s'en rendre de jour en jour plus digne. Il prêchait assidûment la parole de Dieu. Son historien rapporte qu'il réconciliait les ennemis, assistait généreusement les pauvres, asservissait son corps par les jeûnes et les veilles, humiliait son esprit par les prières et les larmes, et qu'il pratiquait lui-même tout ce qu'il enseignait aux autres.

Dieu, pour donner plus de force et d'efficacité aux paroles et aux exemples de son serviteur, le glorifia par des miracles.

Il y avait à Passau une femme dont la fille unique était lépreuse. Tout l'art des médecins avait été impuissant à la guérir. La pauvre mère eut recours à la prière, et il lui fut dit en songe qu'elle devait laver sa fille avec de l'eau dont l'évêque Altmann se serait servi à la sainte messe pour se laver les mains. Elle le fit et sa fille fut guérie.

LUTTES POUR LA SAINTETÉ DU CLERGÉ

Lorsque le pieux et zélé prélat monta sur le siège de Passau, le clergé tant séculier que régulier de son diocèse était en grande partie plongé dans l'ignorance et le vice. Au monastère de Kremsmunster, il en allait de même. Altmann cassa les supérieurs du monastère et en institua d'autres qui parvinrent, non sans peine, à rétablir l'observance de la règle et de la piété.

Du reste, dans cette lutte si difficile en faveur de la sainteté des clercs, Altmann n'était que l'écho fidèle de la grande voix du pape Grégoire VII, qui consacra sa vie à réformer l'Église. En 1074, quatre nouveaux décrets, émanés d'un Concile romain contre les clercs simoniaques et incontinents, furent promulgués par les légats dans toute l'Eu-

rope. Ils se heurtèrent généralement à une vive opposition.

IL MET EN VIGUEUR LES ORDONNANCES DE ROME

Altmann, lui, s'efforça de faire adopter ces sages ordonnances pontificales par tous les membres du clergé de son diocèse. A cet effet, il convoqua un Synode, où il fut donné lecture des lois canoniques ; après quoi, il déclara qu'en vertu de son pouvoir épiscopal il ordonnait aux prêtres de son diocèse de se conformer aux ordres du Souverain Pontife.

Cette façon d'agir nous paraît toute simple; au XI[e] siècle, il fallait un grand courage à cause de l'étendue du mal. En effet, les clercs irréguliers, se voyant en majorité au Synode, se révoltèrent contre cette injonction si sainte et si juste, qu'ils taxaient de despotique et d'intolérable.

Altmann répliqua : « Ceux d'entre vous qui refusent d'obéir et de se conformer aux ordres formels du Saint-Siège commettent un péché grave ; et moi je pécherais également si je ne m'opposais pas, par tous les moyens en mon pouvoir, à la continuation du désordre au sein de mon clergé. »

Et il agit conformément à ces déclarations.

Aux approches de la fête de saint Etienne, où tous les personnages importants de la contrée et une foule de peuple avaient coutume de se rendre à Passau, Altmann convoqua un nouveau Synode. Là, en présence du peuple, du clergé et des grands, réunis dans l'enceinte de la basilique pour la célébration de cette fête, il monta en chaire, et, d'une voix solennelle et forte, il lut la Bulle du Pape et les ordonnances qui se rapportaient au célibat des prêtres. Et, qu'ils le voulussent ou non, par peur du scandale qui aurait éclaté devant les fidèles, les récalcitrants furent obligés de s'incliner.

L'Allemagne gémissait alors sous le joug tyrannique de l'empereur Henri IV, souverain cruel et débauché qui se fit le protecteur des prêtres révoltés contre l'autorité du Saint-Siège. Il destitua les évêques fidèles, pour les remplacer par d'autres qui partageaient sa manière de voir.

Le pape Grégoire VII, en pasteur vigilant, voulut mettre un terme au despotisme du farouche empereur ; il le cita donc à son tribunal ; mais comme Henri refusait d'y comparaître, il usa contre lui de son autorité spirituelle et l'excommunia.

Un tel prince était l'homme qu'il fallait pour prendre la défense des clercs scandaleux et désobéissants ; aussi vit-on ceux du diocèse de Passau s'empresser de réclamer à leur tour sa protection contre leur saint évêque. Henri IV, charmé d'avoir une nouvelle occasion d'outrager Dieu et son Eglise, se rendit lui-même à Passau, déposa l'évêque légitime, chassa comme ailleurs les prêtres fidèles et mit à leur place des hommes de son choix, c'est-à-dire la lie du clergé.

LES USURPATEURS

Altmann vécut quelque temps en exil (1076) dans un état voisin de l'indigence ; il se rendit ensuite à Rome, d'où le pape Grégoire VII le renvoya en Allemagne avec le titre et les prérogatives de légat. Il présida en cette qualité plusieurs Conciles provinciaux, composés des prélats fidèles au Saint-Siège.

Deux prêtres sans conscience se firent successivement nommer évêque de Passau à la place du pieux Altmann, exilé. Le premier, nommé Hermann, était le digne protégé de l'empereur Henri, car, pour me servir des expressions d'un historien, « il tondit pendant deux ans le troupeau de Passau, plutôt qu'il ne le guida ». Etant tombé malade, il se réconcilia avec Dieu et avec le Saint dont il avait usurpé le siège, et il mourut dans des sentiments de pénitence.

Un autre auteur néanmoins assure qu'il ne put obtenir son pardon. Voici comment il raconte les derniers moments de l'intrus :

L'usurpateur Hermann, après avoir occupé pendant deux ans le siège de Passau, du vivant même de son pasteur légitime, tomba gravement malade. Il était à toute extrémité, lorsque le saint évêque Altmann, bien qu'absent, se présenta devant lui. Hermann le pria alors de lui pardonner sa faute et de le relever de l'excommunication. En même temps, il suppliait les assistants de ne pas le laisser mourir dans le palais épiscopal et de ne pas l'ensevelir avec les ornements d'évêque. Les personnes qui se trouvaient là prirent toutes ces paroles pour du délire. Cependant Hermann protesta qu'il ne délirait pas et recommença sa requête. Ce fut en vain ; il rendit le dernier soupir avant d'avoir reçu l'absolution de ses fautes.

Quelques-uns des schismatiques qui avaient assisté à ce spectacle impressionnant en furent si vivement frappés qu'ils firent leur soumission à leur pasteur légitime et obtinrent le pardon de leurs péchés.

LE ZÈLE DU BON PASTEUR

Le diocèse de Passau comprenait alors deux districts, dont l'un était placé sous le sceptre des archiducs d'Autriche, et gouverné en leur nom par un margrave. Grâce à l'appui que le pieux Altmann trouva dans ce gouverneur, il put se remettre à la tête de cette portion de son troupeau et le diriger efficacement dans la bonne voie, jusqu'à la fin de ses jours.

Voici en quels termes le biographe de notre Bienheureux décrit cette phase de l'histoire de sa vie :

« Avant Altmann, presque toutes les églises du diocèse étaient construites en bois et dépourvues de tout ornement. Même on peut dire que les prêtres étaient *de bois ;* car ils étaient ignorants et incapables de remplir les fonctions du saint ministère ; ils étaient de plus occupés de toutes sortes d'affaires séculières comme les laïques.

» Aujourd'hui, grâce à lui, presque toutes les églises sont de pierre et bien ornées ; mais leur principal ornement ce sont des prêtres pieux, consciencieux et instruits. En outre, il a fait établir beaucoup de couvents, où jour et nuit Dieu est loué et adoré ; car la célébrité de son nom attira dans son diocèse un grand nombre d'âmes avides de perfection, qu'il plaça dans des maisons religieuses richement dotées. »

IL REVENDIQUE LES BIENS DE L'ÉGLISE

Le Sauveur a dit : « Si quelqu'un veut prendre votre tunique, donnez-lui encore votre manteau. » Cela signifie que, pour l'amour de la paix, on doit être prêt à céder volontiers une partie de ses droits. Mais il n'en est pas de même quand on est chargé de conserver la propriété d'autrui ; alors toute concession qui blesserait un tant soit peu la justice serait un péché.

Aussi rien ne put déterminer Altmann à manquer à son devoir sous ce rapport : il eut une bonne occasion pour le prouver.

Un prêtre placé à la tête d'une paroisse étant venu à mourir, son frère, riche gentilhomme, s'empara des biens de son église, sous prétexte qu'il était l'héritier légitime du défunt. C'était une injustice manifeste, puisque le pasteur ne peut être que l'usufruitier et non le propriétaire des biens ecclésiastiques. Altmann s'empressa de réclamer et de faire valoir les droits sacrés de l'Eglise. Le gentilhomme, non seulement persista dans ses prétentions, mais accabla encore le saint évêque d'injures.

Le serviteur de Dieu supporta tout avec patience ; cependant, pour ne pas consacrer une injustice par son silence, il excommunia le sacrilège usurpateur. Une des premières conséquences de l'excommunication était de réduire celui qui en était frappé à un isolement absolu ; il était défendu de le servir, de lui parler, en un mot de communiquer avec lui. Le gentilhomme ne supporta pas longtemps ce pénible état ; il alla se jeter aux pieds de son évêque, implora le pardon de ses péchés et promit de restituer tout ce qu'il avait pris.

DIEU LE VENGE DE SES ENNEMIS

Le saint évêque pardonnait volontiers ses injures personnelles, mais il arrivait que Dieu se chargeait de le venger. En voici un exemple. Un jour, un comte du parti de l'empereur Henri IV vint trouver le saint évêque pour lui faire serment de fidélité et lui promettre de ne plus favoriser les entreprises des schismatiques. Apercevant à ce moment un vol de corneilles, il ajouta : « Je veux qu'il entre en moi autant de diables qu'il y a de corneilles dans les airs, si je ne suis pas fidèle à la foi jurée. »

Or, quelque temps après, il rompit le traité de paix si solennellement affirmée et se retourna vers Henri IV. L'évêque alors l'excommunia, et Dieu le punit dès ce monde de son parjure, en le faisant tomber entre les mains de ses ennemis, qui le couvrirent de blessures au point qu'il en resta boiteux toute sa vie.

IL DÉLIVRE UN POSSÉDÉ

Altmann était aussi charitable qu'inflexible dans le maintien des droits de l'Eglise : en un temps de disette, il vendit ses meubles et même son linge, pour en distribuer le prix aux pauvres.

Dieu lui accorda le don des miracles, même durant sa vie. Un jour qu'il se préparait à célébrer la sainte messe, il entendit des cris qui venaient du fond de l'église. S'étant informé de ce qui s'y passait, on lui répondit qu'il s'agissait d'un possédé, si difficile à maîtriser qu'il fallait plusieurs hommes pour le tenir.

— Que l'on conduise cet homme à l'hospice, demanda le Bienheureux, et que, *au nom de Dieu*, on lui serve à manger.

Ainsi fut fait. Or, il se trouva que le démon abandonna pour toujours ce pauvre malheureux.

LA MORT ET LE CULTE

Le bienheureux Altmann, après un épiscopat fécond de vingt-six années, mourut saintement le 8 août 1091.

Il laissa après lui la réputation d'un grand et saint évêque. Bertholde, prêtre de Constance, à la fin de sa *Chronique*, dit de lui : « Altmann, évêque de Passau, de sainte mémoire, très dévoué à la cause du Saint-Siège et à la discipline ecclésiastique, après de nombreux périls, des tribulations et des exils qu'il endura pour le Christ, s'est envolé vers le Seigneur dans une belle vieillesse le six des ides d'août. Durant son épiscopat, il fonda trois communautés de clercs, selon la règle de saint Augustin, afin de faire refleurir l'antique discipline. Telles étaient sa sainteté, sa continence et sa religion qu'il était honoré et aimé du pape Grégoire, de saint Anselme, évêque de Lucques, et de tous les hommes religieux, mais il était détesté et redouté des schismatiques et des méchants. Aussi sa mort fut-elle un grand deuil pour les bons et un sujet de joie pour les méchants. »

De bonne heure on célébra sa fête, et nous voyons qu'en 1300 et en 1496 des indulgences furent accordées par les Papes pour le jour anniversaire de sa mort.

Pratique. — L'Evangile est une loi d'amour ; aussi notre divin Sauveur aimait-il à saluer ses disciples par ces mots : Que la paix soit avec vous ! Mais il y a aussi une paix mauvaise, c'est celle qui consiste à trahir son devoir en face du vice et du crime. Sachons donc toujours défendre les droits de Dieu et de son Eglise, à l'exemple du bienheureux Altmann.

D. H.

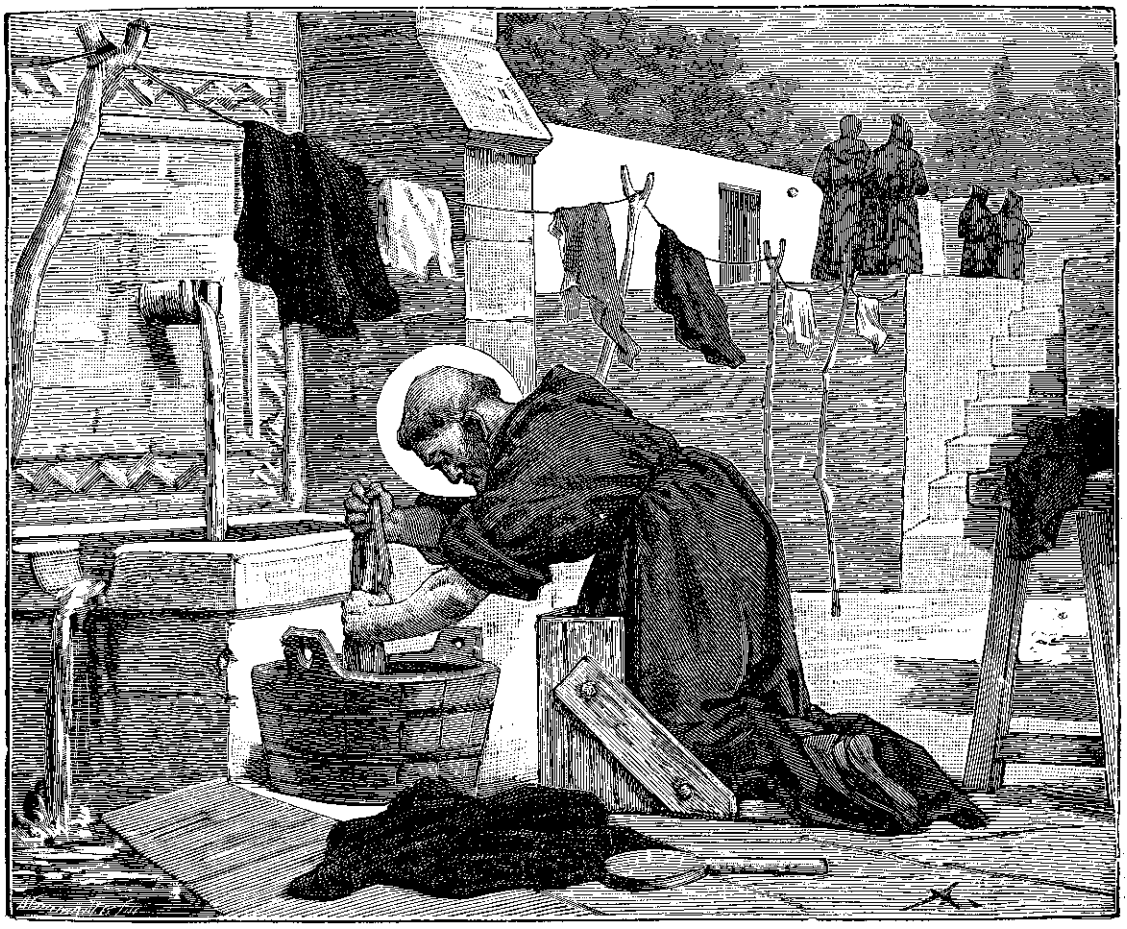
SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, t. II, aug., 8 août ; *Vie des Saints*, par ALBAN STOLZ, Fribourg, 1867.

SAINT JEAN FIRMAIN

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

Fête le 9 août.



Il s'exerce aux offices les plus humbles, se fait cuisinier, servant, chantre, sacristain, portier; il lave le linge de la communauté, et toute cette variété d'exercices ne le distrait pas du regard de Dieu.

SON ENFANCE

Jean, nommé *Firmain*, du nom de sa ville natale, ou *d'Alverne*, du mont où il passa en partie sa vie, naquit vers l'an 1259. De bonne heure, il manifesta des sentiments extraordinaires de piété : a sept ans, la vue d'un crucifix lui faisait verser des larmes brûlantes, au point que ses parents, moins surnaturels, y croyaient voir un effet de la folie; déjà les jeux de l'enfance ne lui souriaient plus: tout son attrait était vers la prière et la mortification; mais, à la maison, on ne souffrait pas qu'il s'y livrât à son gré. Que fait-il? Il se rend fréquemment, sous divers prétextes, dans une vigne écartée, propriété de son père, et y satisfait à l'aise sa piété. L'oraison mentale est au-dessus de son âge; il multiplie les *Pater* et les *Ave*, agenouillé de longues heures sur le sol labouré, jusqu'à en avoir les genoux en sang; et pour mortifier sa chair innocente, il se tresse des cilices d'orties.

IL ENTRE CHEZ LES CHANOINES DE SAINT-AUGUSTIN

Tant d'ardeur dans une vertu si précoce défiait toute résistance : ses parents le comprennent enfin. Ils lui permettent l'entrée d'un Ordre religieux, dont la sévérité ne soit pas cependant de nature à trop alarmer leur tendresse; ce fut l'Ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin. La piété chaque jour croissante du jeune religieux fut bientôt pour tous un tel sujet d'édification que le prieur l'en récompensa par l'exemption du dortoir, et le privilège de la cellule ; mais cette confiance n'est pour lui qu'une occasion d'austérités nouvelles, de nuits passées dans la prière ou les macérations. C'était encore trop peu au gré de sa ferveur : il sortait de ses repas

avec un appétit plutôt aiguisé que satisfait ; il jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis ; ce jour-là cependant, il se permettait du pain à discrétion ; d'où, il lui échappa de dire, dans un excès d'abandon, que son estomac, à jeun des mets délicats de la semaine, avait heureusement le vendredi pour se satisfaire.

Il ne recherchait pas non plus la délicatesse dans le vêtement ; il rêva même de porter sur la chair nue un corset de fer ; mais il n'y en avait pas au monastère. Un jour qu'il était plongé dans cette préoccupation il finit par découvrir, sous un vieux meuble, une cuirasse rouillée, débris d'armure, sans doute, de quelque preux revenu de la croisade. Il veut l'endosser ; hélas ! la cuirasse est trop grande, ou plutôt son corps trop petit ; elle se dissimule mal sous l'habit monastique ; une idée lumineuse lui traverse l'esprit ! il s'arme d'une hache, court au clocher pour ne pas donner l'éveil et taille tant et si bien la cuirasse, qu'il finit par se l'ajuster ; il la garda deux ans, ne la quittant que par intervalles et le fer laissait chaque fois sur sa chair de douloureuses empreintes. Mais un jour les chanoines découvrent l'instrument de ses héroïques pénitences ; ils sont effrayés et obligent le Saint à se contenter désormais des mortifications plus bénignes du monastère.

Son attrait pour les grandes austérités n'en fut pas diminué pour cela : les religieux purent le constater ; aussi lui disaient-ils souvent : « Vous feriez un bon Frère mineur ; l'esprit de cet Ordre encourage les mortifications et vous y pourriez satisfaire aussi votre goût pour la solitude : » C'était, à leur insu, caresser un secret désir de l'enfant ; il y réfléchit devant Dieu et résolut d'en poursuivre l'exécution. Mais les Chanoines tenaient à leur petit novice et ce fut avec bien des difficultés qu'il parvint à communiquer son projet au Père Gardien des Franciscains de la province voisine. Quand il fut admis, après les épreuves d'usage, Jean Firmain n'avait que treize ans.

IL REVÊT LA BURE DE SAINT FRANÇOIS

Dans un milieu aussi propice, sa ferveur crût rapidement et la fin du noviciat le trouva orné, à un degré plus qu'ordinaire, de toutes les vertus d'un bon Frère mineur. Ainsi muni pour les futurs combats, le jeune milicien de saint François est envoyé faire ses premières armes dans un petit couvent solitaire. Il n'oublie pas que l'humilité est le fondement de la sanctification ; mais il sait aussi que l'orgueil est indéracinable ; du moins s'appliquera-t-il à en trancher tous les rejetons. Pour ce faire, il s'exerce aux offices les plus humbles et les cumule au besoin : il se fait tour à tour, ou en même temps, cuisinier, servant, portier, chantre, sacristain et même jardinier ; il lave le linge de la communauté ; et toute cette variété d'exercices ne le distrait pas un instant du regard de Dieu sous lequel il s'est placé, de l'union amoureuse qu'il a contractée avec Lui et dans laquelle son cœur se consume lentement et en silence.

Si plus tard l'obéissance l'appelle dans une communauté plus nombreuse, son cœur compatissant le porte à soulager Jésus dans ses membres souffrants ; il accepte avec joie l'office parfois si répugnant et toujours si pénible de garde-malade, et ce qu'une charge aussi astreignante peut lui laisser de loisirs est employé à la lecture de la vie du séraphique fondateur de son Ordre. Il savait que l'humilité est le fondement de la sainteté ; saint François lui apprend que la pauvreté est elle-même la sauvegarde de l'humilité. Il n'en faut pas davantage ; à l'instant, il ne veut avoir d'autre vêtement que sa tunique et son cordon, d'autre livre que son bréviaire ; c'était la perfection dans le détachement. Le sentiment, devenu chez lui comme habituel, de la présence de Dieu fut sa récompense ; son âme se complaisait dans cette pensée et y était à l'aise comme un poisson dans l'océan. Il s'isolait du monde, même au milieu du monde dont les beautés sensibles ne servaient qu'à le ramener à Dieu : une église artistement construite, une maison bien ordonnée, un dortoir, une infirmerie, un réfectoire, tout était également pour lui un sujet de louer Dieu. Une aumône, un succès, un revers, une prospérité matérielle, tout arrivait toujours pour la plus grande gloire de Dieu : « Mes fils, disait-il aux jeunes religieux qu'il invitait à cette louange, nous ne sommes point ici pour juger ou critiquer Dieu dans les œuvres des hommes ; nous y sommes pour nous élever jusqu'à Lui, par la contemplation de ses merveilles que nous rencontrons partout et jusque dans la dernière œuvre de l'homme. » Ainsi l'amour voit partout l'objet aimé ; mais quand il s'agit de Dieu, cet amour pour être sincère doit conduire au mépris de soi ; notre Saint connaissait ce mépris, qu'on en juge plutôt par ce qui suit :

SES GRANDES AUSTÉRITÉS

Aucune mortification à laquelle il ne se crût convenablement obligé de celles qu'un saint avait pu pratiquer avant lui : la faim, la soif, les froids excessifs, les jeûnes fréquents, les disciplines jusqu'au sang, les carêmes au pain et à l'eau. En tout temps d'ailleurs, il ne mangeait qu'une fois le jour. Dans sa solitude du mont Alverne, à part une peau de fauve lui servant de natte et dont il n'usait que rarement, il n'avait pas de siège ni de lit pour reposer son corps ployé sous la fatigue ; et quand le sommeil s'imposait, il le prenait debout, la tête appuyée contre un arbre ou l'angle d'un rocher.

Nous avons nommé la solitude de l'Alverne ; elle fut sa principale résidence. En voici une rapide description : Entre les sommets des Apennins, il en est un qui domine les autres, aux sources du Tibre et de l'Arno ; sa cime verdoyante attire le touriste à travers bien des dangers ; elle est bordée de précipices, d'abîmes insondables dont la vue ne se détourne avec horreur que pour rencontrer des quartiers de roches surplombants et comme suspendus dans l'espace ; ici et là des anfractuosités. C'est dans l'une d'elles que François d'Assise reçut ses stigmates ; c'est vers cette même grotte que l'amour de la solitude et de l'austérité avait poussé son disciple Jean Firmain. Le couvent dont elle dépend est à une distance considérable, sur le penchant de la montagne. Jean s'y rendait tous les jours pour chanter Matines avec ses frères. Que de fois, dans la saison rigoureuse, il y descendit nu-pieds, par des sentiers escarpés et glissants, où il roulait parfois dans des fondrières de neige, au risque de s'y ensevelir sans retour.

C'étaient de saintes exagérations, et Dieu pouvait bien ne pas en être toujours l'inspirateur, nous le verrons plus loin. Toutefois, ces mortifications excessives eurent en notre Saint un heureux résultat : ce fut de tremper vigoureusement son âme en lui donnant un empire absolu sur ses sens, et Firmain pouvait dire avec un de nos grands orateurs de la chaire : « Il y avait deux hommes en moi, j'en ai jeté un par la fenêtre et suis resté seul maître chez moi. » Dégagé de ce côté, il reportait ce surcroît d'activité surnaturelle vers les âmes, ces chères âmes, dans chacune desquelles l'ardeur de sa foi lui faisait découvrir comme un reflet de Dieu même.

SON AMOUR DES AMES

Il allait, comme le divin Maître, de village en village, à la recherche des brebis égarées ; sa parole simple, transparente comme son âme, vibrante comme son amour, eût ébranlé des rochers; quoi d'étonnant qu'elle touchât des hommes ! Aussi les conversions s'opéraient nombreuses ; son humilité n'allait-elle pas en souffrir ? Dieu y pourvut; ses frères, s'inspirant de leur jalousie qu'ils prennent pour du zèle, lui reprochent amèrement ses longues absences, sa vie aventureuse et sans règle. Il répond simplement « qu'il croit faire la volonté de Dieu, que ses goûts le portent vers la solitude, mais qu'à certains jours il éprouve un attrait si irrésistible vers les âmes que des chaînes de fer ne le pourraient retenir ».

Ses prédications tenaient en effet du merveilleux : lui, pauvre moine, sachant lire à peine pour méditer avec fruit la sainte Ecriture, sait tout à coup, en chaire, en scruter les profondeurs; il paraît familiarisé avec les sens littéral et spirituel, au point de laisser croire qu'il les tire de son propre fonds; avec quel à propos, quelle discrétion, il sait encore les appliquer aux états des personnes de son auditoire! avec quelle sainte liberté il rappelle, même aux grands, leurs devoirs! commerçants, soldats, juges, médecins, prélats ou clercs, sujets ou rois, chacun trouve en sa parole le remède à son mal, l'aliment contre sa faiblesse. Il lui arriva de passer ainsi tout un carême en courses apostoliques, prêchant le jour et priant la nuit. C'est au milieu de ses insomnies volontaires qu'il parlait à Dieu des pécheurs et qu'on l'entendait parfois entre deux extases crier pour eux miséricorde.

Sa science surnaturelle eut des admirateurs parmi les savants de l'époque; un d'eux, docteur en théologie et jouissant d'une grande réputation, vint même lui proposer la solution d'une controverse théologique; le moine la lui donne et le docteur l'accepte comme une solution définitive.

Quelqu'un invite un jour le Saint à faire des sermons en règle; mais se retrouvant en face de son incapacité naturelle, il ne sait plus parler : pour que Dieu l'inspire il n'a besoin ni de l'emphase ni de l'érudition vaniteuse du sermonneur; l'abandon et la simplicité du langage lui suffisent; il ne lui faut contre Goliath ni la cuirasse ni l'épée de Saül, tout cet attirail est gênant; il suffira d'une des cinq petites pierres du torrent, dont Dieu dirigera le jet, pour rendre du même coup et plus humiliante la défaite du géant et plus humble l'instrument de la victoire; c'est même l'ordre voulu de Dieu d'employer la faiblesse à renverser la puissance pour rassurer les bons et faire trembler les méchants. Firmain le comprenait et pensait sagement que ce don de la science et de la parole devait, dans l'intention de Dieu, moins servir à son profit personnel qu'à celui des autres.

Un frère ayant remarqué qu'il n'était pas favorisé des mêmes extases au cours de ses missions, osa lui dire un jour : « Pour donner la grâce aux autres, vous la diminuez en vous. — Non, répondit le Saint, mais auparavant elle me dominait; maintenant, c'est moi qui la domine et la soumets à l'opportunité du moment ». De retour en sa solitude, il retrouvait en effet ses rapports intimes avec Dieu.

SES RAVISSEMENTS — SES VISIONS

L'extase a des degrés et, parmi tant de saints extatiques dont s'honore l'Eglise, il n'en est peut-être pas deux qui l'aient été au même degré de fréquence, de durée ou d'intensité. Les extases de Firmain opéraient en lui comme un anéantissement de la nature, la mort en moins; plus de douleur, plus de plaisir sensible. Surpris un jour par son directeur en cet état merveilleux, celui-ci court appeler des témoins, puis il lui applique un charbon ardent sur la main; la main ne bougea point; ce fut seulement au sortir de l'extase que se fit sentir la vivacité de la douleur.

Ses ravissements étaient souvent accompagnés de visions. Pris un jour au saint autel d'un violent désir de voir Notre-Seigneur, il Le voit tout à coup, après le *Pater*, tel qu'Il était dans les bras de sa mère à la descente de la Croix. Il est couché sur l'autel, sa face est livide, le sang coule des blessures de la tête, il ruisselle des pieds, des mains et de la plaie du côté. Le moine à cette vue sent son âme se fondre littéralement de compassion et d'amour, surtout quand il rencontre le doux regard de Jésus à travers des larmes mêlées à des caillots de sang.

Le divin Maître lui apparut un autre jour vêtu d'une tunique rouge et lui dit que le sacrifice qu'il achevait avait apaisé Dieu pour le monde entier, et pour les âmes, en particulier, dont il avait fait mémoire.

Il vit une autrefois, le jour des morts, une grande multitude d'âmes s'envoler du Purgatoire comme font des étincelles d'un immense brasier; heureuses ces âmes pour lesquelles Jésus s'immole des milliers de fois tous les jours sur tous les points du globe!

Tous les saints ont donné à Marie une large place dans leur cœur. Elle a été unie à Jésus dans la souffrance, il est juste qu'elle n'en soit pas séparée dans notre affection. Firmain n'eut garde de manquer à ce devoir filial; pour récompense il vit un jour la Très Sainte Vierge venir à lui, l'entretenir un instant, et lui prodiguer, comme à un fils de prédilection, toutes les tendresses de l'amour maternel.

Frère Jean honorait aussi saint Laurent d'un culte spécial. Le diacre martyr lui apparut un jour, d'abord couché sur son gril embrasé, puis glorieux, décoré des insignes du diaconat et tenant en main, comme un trophée de victoire, l'instrument de son supplice : « Vois-tu ce gril, frère Jean? lui dit-il, c'est lui qui m'a valu le ciel! » Le ciel n'est en effet donné qu'au prix de la souffrance. Beaucoup de chrétiens ne l'ignorent pas, mais peu savent souffrir; notre Saint avait cette science pratique de la souffrance. Il voulut un jour s'infliger une pénitence extraordinaire, mais il demanda auparavant une double grâce à saint François: 1° de lui dire si Dieu l'agréerait, 2° de lui montrer ses stigmates. Le Saint lui apparut et lui dit : « Votre pénitence ne sera pas agréée ; il faut savoir ménager au corps les forces qui lui sont nécessaires pour le service de Dieu. » Il lui montra ensuite ses stigmates ; le fils vénéra avec amour ces plaies creusées par l'amour dans les membres de son père; il fut rempli d'une joie si fortifiante qu'il put rester huit jours sans prendre aucune nourriture.

« Qui donc vous a si bien enseigné à interpréter les saintes Ecritures ? lui demandait un religieux. — Un jour, répond-il, que je priais avec ferveur au pied de mon crucifix, un beau jeune homme, que je reconnus vite pour mon ange gardien, m'apparut et m'entretint longtemps sur divers sujets spirituels.

A partir de ce moment, j'eus chaque jour sa visite trois mois durant, au bout desquels il me découvrit le sens des Ecritures. Il n'est aucun passage dont je ne puisse donner, suivant le bon plaisir de Dieu, au moins un des sens intentionnels de l'Esprit-Saint. »

Tant de faveurs divines devaient rendre l'humble moine terrible au démon : on le voyait parfois armé d'un bâton poursuivre à toutes jambes des adversaires invisibles. « Qu'est-ce donc? lui disait-on.

— Des démons envoyés pour troubler la paix du monastère et de toute la région. — Y en a-t-il beaucoup? — Des millions. » Leur nombre ne l'effrayait pas; l'austérité, la sainteté de vie étaient ses armes invincibles ; tout l'enfer s'y fût brisé inutilement. Les démons le savaient bien; aussi ne songeaient-ils plus qu'à s'en venger comme font, en désespoir de cause, des écoliers rebelles à la férule : tantôt ils le jetaient violemment sur le pavé de la galerie, tantôt ils lui représentaient la forêt voisine en feu dont les flammes léchaient déjà l'entrée de sa cellule. Un signe de croix suffisait au Saint pour les chasser ou dissiper leurs illusions.

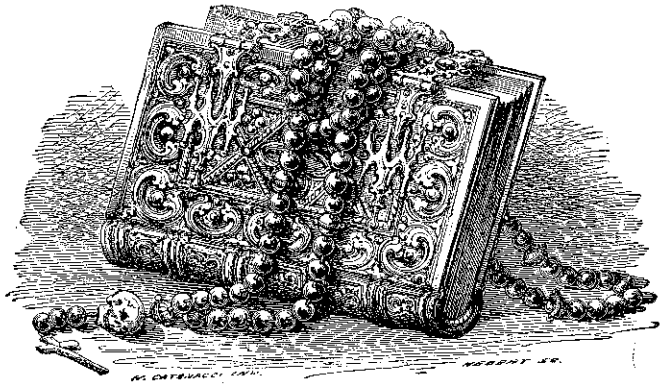
SES DERNIERS MOMENTS

Cependant l'heure de la récompense approchait. Durant une de ses courses apostoliques dans le voisinage de Florence, il eut un instant l'intention de pousser jusqu'à Assise pour y vénérer le berceau de saint François; mais averti intérieurement que le moment de sa mort est venu, il renonce au pèlerinage d'Assise pour revenir à la grotte des stigmates où il désirait mourir : c'était le 5 août, fête de Notre-Dame des Neiges.

Arrivé au couvent, il célèbre une dernière fois le Saint-Sacrifice, prend joyeusement son repas avec ses frères, comme pour faire ressortir dans sa mort même le cachet merveilleux qui a marqué toute sa vie, puis s'achemine vers sa grotte. A peine arrivé, la fièvre le saisit; les religieux l'apprennent et vont le voir; ils le trouvent au pied de son crucifix, louant Dieu de toute la force de sa voix, de tout l'élan de son âme. On veut le ramener au couvent, lui donner les soins d'un médecin; il y consent : « A Jésus, dit-il, j'ai donné mon âme, à vous je donne mon corps, guérissez-le si vous pouvez. »

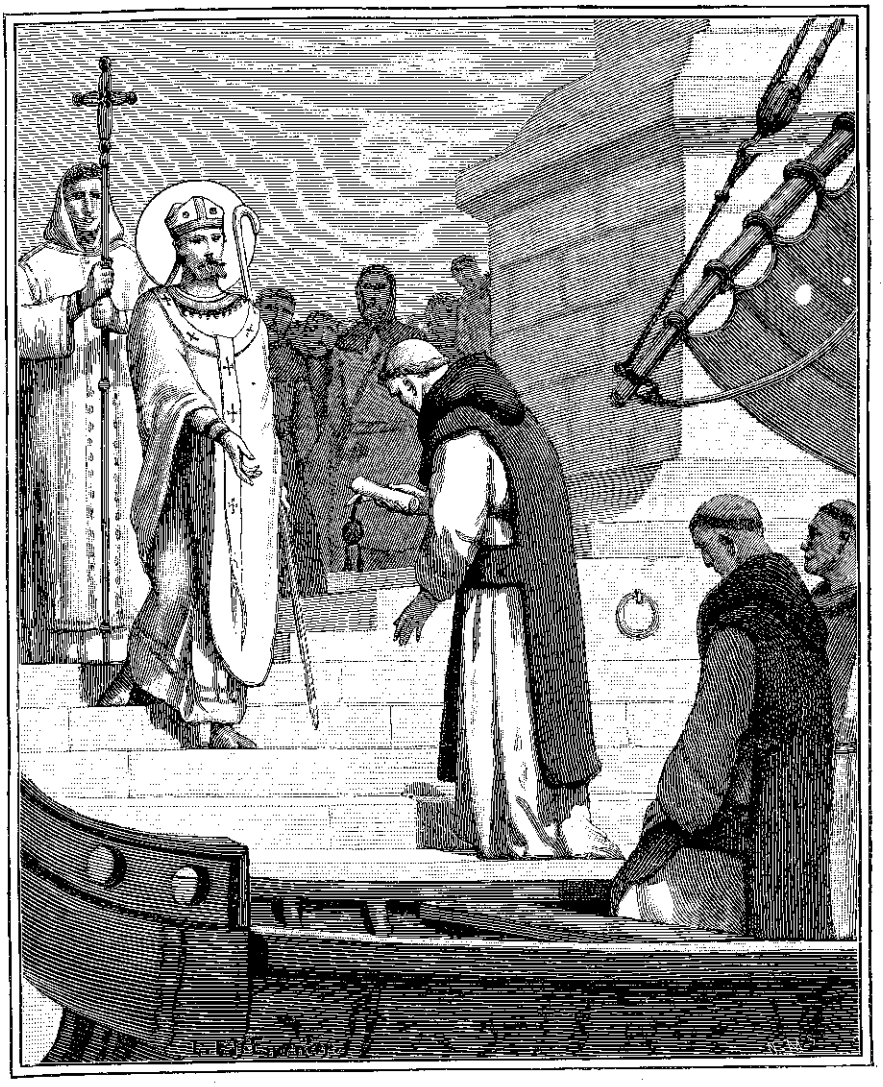
Saint Laurent était un de ses saints de prédilection, on touchait à sa fête : « Confiance, lui disait-on, demain, nous fêtons saint Laurent. » A ce nom, le malade, quoique miné par la fièvre, s'élance hors de son lit et court à la chapelle en criant : « *Le bienheureux Laurent ! Le bienheureux Laurent !* » Le Saint-Sacrifice commençait, il y assiste jusqu'à la fin, debout, les mains et les yeux au ciel. De retour en sa cellule, il demande les derniers sacrements ; il les reçoit pendant que ses frères psalmodient les psaumes de la pénitence. Soudain, sa face se contracte, son regard courroucé lance des flammes! « Voilà le démon, » dit un frère; les assistants sont glacés et muets de frayeur. « Reprenez votre psalmodie », commande le mourant; les religieux obéissent; ils voient alors sa face rassérénée et toute rayonnante : « Cette fois, disent-ils, c'est Jésus ou quelqu'un des saints ». L'un d'eux ose interroger le malade : « Qu'avez-vous vu, mon Père? — Que vous importe, répond-il, il vous suffit de savoir une seule chose : Jésus-Christ. Il est la Voie, la Vérité et la Vie. Voulez-vous trouver dans le secret d'une conscience pure le chemin du ciel, étudiez Jésus-Christ, Il est la Voie. Voulez-vous établir votre esprit sur les bases d'une solide sagesse, écoutez Jésus-Christ, Il est la Vérité. Voulez-vous conquérir une vie de gloire sans nuage, de bonheur sans fin, recevez Jésus-Christ, Il est la Vie. » Viennent ensuite des développements théologiques et mystiques, dont l'élévation étonne et la profondeur effraie chez un moine qui ne connut jamais les écoles des savants; mais nous savons qu'il eut des Maîtres auprès desquels s'éclipsent les petits docteurs de nos facultés. Enfin, voici son heure; on recommande à Dieu son âme : il la lui remet doucement et sans effort au milieu d'une prière qui expire avec lui. Il avait environ soixante-trois ans.

Trois jours séparent le moment de la mort de celui de la sépulture, durant lesquels le corps du Saint garde sa souplesse et la sérénité de son visage, il répand tout alentour une très agréable odeur : c'était le signe non équivoque de son admission dans le ciel. Le jour même de la sépulture, un religieux eut révélation de sa gloire. Ainsi vivent, ainsi meurent les saints.



SAINT SÉRÉNUS, ÉVÊQUE DE MARSEILLE

Fête le 9 août.



Saint Sérénus accueille à Marseille les premiers apôtres de l'Angleterre.

Le diocèse de Marseille regarde saint Sérénus, évêque du VIe siècle, comme l'une de ses gloires.

Deux illustres prélats, Mgr de Belsunce, en 1747, Mgr de Mazenod, en 1840, en procurant à leur Eglise quelques-uns de ses ossements, ont successivement pris à tâche de mettre son culte en honneur. La dévotion croissante témoignée dans ces derniers temps à saint Sérénus nous porte à relater ici le peu que l'on sait de sa vie.

SAINT SÉRÉNUS ACCUEILLE LES APÔTRES DE L'ANGLETERRE

Il nous faut le voir de suite sur son siège épiscopal, car l'histoire ne nous dit rien de la période de sa vie antérieure à son élévation. Il succéda, vers l'an 595, à Théodore, évêque très saint et très aimé, dont le dévouement pendant une horrible peste avait excité l'admiration des Marseillais.

Pour que saint Sérénus ne fît pas trop regretter son prédécesseur, il fallait qu'il fût doué de rares qualités. Son siège, d'ailleurs, était l'un des plus importants de la Gaule méridionale. Si donc le clergé et le peuple l'élurent d'un commun accord, c'est qu'il s'était déjà acquis la vénération de tous.

Dès le début de son épiscopat, Sérénus eut la

joie de contribuer pour sa modeste part à l'un des événements les plus importants de la prédication évangélique.

Pendant l'été de l'année 596, le pape saint Grégoire le Grand envoyait des missionnaires en Grande-Bretagne, afin de la convertir et de la civiliser. L'entreprise était digne d'un si saint Pape, mais hérissée de difficultés; les évêques de la Gaule facilitèrent du moins de tout leur pouvoir le voyage de ses envoyés.

Saint Sérénus reçut le premier saint Augustin et ses compagnons. Il lut avec respect la lettre du Souverain Pontife qui lui disait : « Bien qu'auprès des évêques animés de la charité de Dieu, des religieux n'aient besoin d'aucune recommandation, nous croyons cependant le moment opportun pour vous écrire, et nous expédions nos lettres à votre Fraternité, vous informant que le porteur des présentes, le moine Augustin, dont nous connaissons le zèle, et d'autres moines avec lui, sont envoyés par nous, pour travailler, avec l'aide de Dieu, au bien des âmes..... »

Marseille fit toujours bon accueil aux pèlerins qui, revenant de Rome, abordaient sur son rivage pour reprendre le chemin de leur patrie. Sérénus fut des premiers à inaugurer en cette ville ces traditions de gracieuse hospitalité.

Les envoyés de saint Grégoire, après un court séjour à Marseille, s'avancèrent jusqu'à Aix. Là, ils furent bien reçus par l'évêque Protasius, mais ils prêtèrent trop aisément l'oreille à des propos qui tendaient à les détourner de leur sainte entreprise; ils hésitèrent un moment à la continuer, et redescendirent jusqu'à Lérins où demeurèrent les compagnons d'Augustin, pendant que ce dernier s'en vint chercher à Rome auprès du Pape des conseils et de nouveaux encouragements.

Saint Grégoire l'exhorta à poursuivre sans faiblir sa mission en Angleterre. Sérénus eut donc la joie de revoir une seconde fois ses nobles hôtes. Avec quelle ferveur il les bénit en leur disant adieu! Quels vœux ne fit-il pas pour que le succès vînt couronner leurs travaux et récompenser leur courage!

ZÈLE DE SAINT SÉRÉNUS — BLAME SAINTEMENT ACCEPTÉ

Le paganisme avait disparu presque entièrement du territoire de Provence. Les faux dieux n'avaient plus, à proprement parler, d'autels ni d'adorateurs : mais il restait parmi le peuple quelque penchant à l'idolâtrie, et, sans aller jusqu'à sacrifier à de vaines idoles, plusieurs attachaient aux statues et aux images saintes quelque chose de divin et leur rendaient un culte idolâtrique, en ce sens que leurs adorations s'adressaient plus aux images elles-mêmes qu'à la personne de Notre-Seigneur ou des saints qu'elles représentaient.

Sérénus, effrayé, ne vit pas d'autre moyen d'extirper l'erreur qu'en soustrayant aux yeux des fidèles les statues qui prêtaient à cette déplorable confusion, et même, assure-t-on, il alla jusqu'à briser dans son zèle certaines de ces images.

Ce souci de maintenir l'intégrité de la foi n'avait en soi rien que de louable. Peut être même la mesure extrême à laquelle dut en venir saint Sérénus s'expliquait-elle en un pays encore à demi barbare, vis-à-vis d'une population plus facile à instruire par les moyens violents que par la persuasion.

Saint Grégoire le Grand, informé du fait, n'en jugea pas ainsi, et le blâme qu'il crut devoir envoyer à saint Sérénus, dont la bonne foi ne fut jamais suspectée, même par ses ennemis, eut pour conséquence de mettre en relief la profonde humilité du Saint.

Le Pape profita d'une lettre dans laquelle il recommandait à sa charité l'abbé Cyriaque, moine de Rome, qu'il envoyait auprès de Syagrius, évêque d'Autun, pour lui transmettre l'expression de son étonnement.

« Assurément, lui disait-il, nous louons le zèle qui vous a porté à empêcher qu'on adorât l'ouvrage de la main des hommes, mais nous vous avertissons que vous n'auriez pas dû détruire les images elles-mêmes. La peinture est employée dans les églises pour que ceux qui sont illettrés lisent, sur les murailles, ce qu'ils ne peuvent pas apprendre dans les livres. Vous auriez donc dû et les conserver et détourner les fidèles de leur adoration, afin que les ignorants puissent s'instruire, et que cependant le peuple ne tombe pas dans le péché d'idolâtrie. »

Saint Sérénus avait apporté à sa conduite une telle pureté d'intention, il croyait si fermement son action bonne et opportune, qu'il se demanda quelque temps si cette lettre, remise par l'abbé Cyriaque, n'était pas le fait de ceux qu'avait pu mécontenter sa fermeté.

Il résolut de s'ouvrir de ses doutes à ce sujet auprès du Pape lui-même et il lui écrivit. La réponse de Rome ne se fit pas attendre. C'était bien le père commun des pasteurs et des fidèles, qui, plein de sollicitude pour le monde entier et pour chaque Eglise en particulier, reprenait de son zèle inconsidéré l'un de ses fils.

Le coup fut rude au cœur de l'ardent évêque. Notons, toutefois, que le Pape reconnaissait la sainteté de Sérénus et la droiture de ses intentions. Il était loin de lui retirer son amitié. « Je vous parle ainsi, lui dit-il, par amour pour l'Eglise et par amour pour vous. Que mes reproches n'arrêtent pas votre zèle pour l'orthodoxie, mais vous excitent à instruire et à diriger le troupeau qui vous est confié. »

Ce qui dut être encore plus douloureux pour notre Saint, ce fut de se voir indignement calomnié auprès du Souverain Pontife. Il est vrai que ce dernier, clairvoyant et toujours équitable, se refusa à accueillir ces incriminations.

La soumission de Sérénus fut admirable. Il se hâta de rétablir, suivant le désir du Pape, toutes les images de son Eglise; il s'attacha à montrer à son peuple les avantages qu'il pourrait retirer de cette dévotion bien comprise, et ses instructions réprimèrent la funeste tendance à l'idolâtrie qui avait pu jusque-là se manifester.

Sa douceur et sa parfaite docilité remirent

tout dans l'ordre et édifièrent grandement ceux qui en furent les heureux témoins.

Le léger nuage entre le Souverain Pontife et Sérénus fut par là même entièrement dissipé. Quelques mois plus tard, saint Grégoire le Grand lui recommandait en des termes empreints d'une bonté toute paternelle de nouveaux missionnaires qu'il envoyait en Grande-Bretagne.

MORT DE SAINT SÉRÉNUS — SA GLORIFICATION

Saint Sérénus mourut au retour d'un voyage *ad limina*. L'on ignore les motifs et les circonstances de cette lointaine démarche. Sans doute, le pieux évêque avait voulu satisfaire sa dévotion envers les reliques des saints apôtres et déposer aux pieds du Souverain Pontife le témoignage de sa pleine soumission.

Il regagnait sa patrie, quand il tomba malade, et, arrivé dans la petite ville de Blanderat, au diocèse de Verceil, il demanda l'hospitalité dans un monastère de Bénédictins, où, malgré des soins empressés, il fut emporté en peu de jours. On croit que c'était en l'année 604.

Le vénérable évêque fut enseveli avec les honneurs dus à son rang, mais sa haute sainteté ne fut pas aussitôt révélée à ces populations. Des guerres sanglantes survinrent. Sous le règne de Frédéric Barberousse, la ville de Blanderat fut saccagée et son monastère se changea en un amas de ruines. Notre Saint tomba dans un complet oubli : les traces mêmes de son tombeau furent perdues.

C'est alors que la Providence se chargea de le rendre glorieux par une suite de miracles. Plusieurs fois, les habitants de Blanderat furent mis en éveil par des harmonies dont on ne pouvait découvrir la provenance, par des clartés soudaines auxquelles on ne trouvait pas de cause naturelle.

Un jour enfin, l'on soupçonna la source de ces merveilles.

Un laboureur conduisait son paisible attelage dans le champ qui recouvrait l'emplacement de l'ancien couvent bénédictin. Voici que tout à coup ses bœufs refusent d'avancer, ploient les genoux et poussent de longs gémissements, sans que l'aiguillon ni les cris de leur maître puissent les déterminer à se relever. Le seigneur du lieu, informé, arrive en toute hâte et une foule nombreuse avec lui. On se décide à creuser et l'on découvre bientôt une tombe de marbre dont l'inscription atteste qu'elle renferme le corps d'un saint évêque de Marseille, nommé Sérénus.

De prime abord, une vive contestation s'éleva entre les gens de Blanderat et ceux du village voisin, appelé Casal-Bertram, au sujet de la possession de ces reliques : le champ qui les renfermait était bien sur le territoire de Blanderat, mais le propriétaire du champ était de Casal-Bertram. On réserva au Saint lui-même le soin de trancher la difficulté, et l'on convint de laisser aller où il voudrait, traîné par deux jeunes bœufs n'ayant pas encore porté le joug, le char sur lequel on venait de placer ses précieux restes.

Sans hésitation, ces deux animaux prirent la direction de l'église paroissiale de Blanderat, dédiée à saint Colomban. Dès lors, le conflit cessait, et saint Sérénus eut en ce lieu sa chapelle, où s'opérèrent d'autres miracles.

C'est là que les évêques de Marseille vinrent chercher une petite partie de ses ossements sacrés.

Mgr de Belsunce obtint un doigt du milieu de la main droite : malheureusement, cette relique, enchâssée dans un doigt en or, enrichi d'un anneau pastoral portant un très beau grenat, attira la cupide attention des révolutionnaires de 1793. Ils prirent le reliquaire et jetèrent son contenu.

Cependant, un demi-siècle après, Mgr de Mazenod, plus heureux encore que son prédécesseur, obtint de l'évêque de Verceil un bras entier du Saint, ce qui constitue une relique insigne. L'église de la Trinité fut chargée de garder ce trésor et eut désormais saint Sérénus pour patron particulier.

Le diocèse de Marseille fait le 9 août la fête de saint Sérénus. Il lui adresse dans son office cette confiante prière :

« Seigneur, notre Dieu, par qui le bienheureux Sérénus, votre confesseur et pontife, en exerçant la charge pastorale, est arrivé à la gloire ; vous qui l'avez honoré par de nombreux miracles, faites que nous soyons délivrés des maux qui nous menacent, par l'intercession de celui dont nous célébrons aujourd'hui les mérites. »

SOURCES CONSULTÉES

Saint Sérénus, par l'abbé Bayle, Marseille, 1855. — *Les Saints de l'Eglise de Marseille*, 1885.

SAINT SÉRÉNUS, JARDINIER

Fête le 23 février.

Sérénus, grec de naissance, vivait au commencement du IVe siècle.

Les leçons de l'Office propre de l'église Saint-Cerneuf de Billom, en Auvergne, avancent qu'il fut moine à Constantinople, ou, pour mieux dire, à Byzance, avant de se retirer dans la solitude, et qu'il ne quitta son couvent que pour fuir la persécution. Ne serait-il pas téméraire d'affirmer l'existence à cette époque, au vu et au su des païens, d'un monastère, au milieu de ce groupe de cabanes qui occupaient alors l'emplacement de la future cité de Constantin? Quoi qu'il en soit, Sérénus se proposa de servir Dieu dans la retraite et la pénitence et, quittant sa patrie, vint à Sirmium, en Pannonie, dans la contrée qui est aujourd'hui la Hongrie.

Là, il vécut paisiblement, loin de toute habitation, des produits d'un petit jardin qu'il se plaisait à cultiver en dehors des longues heures qu'il réservait à la prière et aux divins offices. Rien ne venait troubler ses oraisons ni l'arracher à sa pieuse contemplation.

Quand il apprit les décrets de persécution lancés par l'empereur Dioclétien contre les chrétiens, il s'éloigna un peu, s'avança dans la montagne et attendit en paix la fin de l'orage. Dioclétien mort et les premières fureurs de la persécution calmées, il revint à son jardin et y reprit son ancienne vie.

Un jour, à l'heure de midi, tandis qu'il reposait selon sa coutume, une femme, escortée de deux jeunes filles, pénétra dans son domaine comme pour s'y promener. « Que cherchez-vous? lui demanda Sérénus en l'apercevant. — Je suis enchantée de votre jardin, et je suis venue dans le dessein de m'y promener, » répondit-elle.

Sérénus soupçonna quelque piège. « Une femme de votre condition, dit-il, ne se promène point à pareille heure — c'était la coutume chez les Romains de ne point sortir dans le milieu du jour, heure de la forte chaleur et de la méridienne. — Vous devriez être actuellement chez vous. Vous n'êtes pas venue ici sans autre dessein que celui de vous y promener. Retirez-vous, et dorénavant, soyez plus attentive à garder la bienséance qui convient à votre sexe. »

Outrée de dépit, l'importune visiteuse s'éloigna, mais en jurant de se venger.

Son mari, qui était l'un des gardes de l'empereur Galère Maximien, reçut le premier ses confidences.

L'incident fut bientôt rapporté à l'empereur: « O prince, s'écria l'officier pannonien, pendant que nous sommes attachés à votre personne, voici que l'on insulte nos femmes dans les pays éloignés!

— Faites-vous justice à vous-même, » lui répondit Galère. Et en même temps, il lui remettait une lettre pour le gouverneur de la province, afin qu'il instruisît la cause de Sérénus.

Le solitaire fut donc appelé à comparaître sous le grief d'avoir maltraité l'épouse d'un officier. Il eut peine à croire ce dont on l'accusait. « Je ne me souviens d'avoir jamais maltraité aucune femme, » disait-il simplement.

Enfin, lorsqu'on produisit des témoignages et que l'on parla de jardin, il comprit: « Je me souviens, en effet, dit-il alors, d'une femme qui vint un jour se promener dans mon jardin à une heure indue et je lui dis qu'il n'était pas honnête de sortir à une telle heure de la maison de son mari. »

Ces paroles firent impression sur l'officier impérial et lui ouvrirent les yeux. Il reconnut le tort de son épouse, la sagesse de Sérénus, et ordonna de cesser toute poursuite contre lui.

Cependant, le gouverneur, frappé des réponses de l'accusé, et d'une vertu dont il rencontrait peu d'exemples chez les païens, se dit que peut-être c'était un chrétien et poursuivit ses interrogatoires. Sérénus confessa sa foi sans hésiter. « Je suis chrétien, » dit-il.

— Où vous êtes-vous donc caché, après les édits de Dioclétien, et comment avez-vous pu vous dispenser de sacrifier aux dieux?

— Il a plu au Seigneur de me préserver jusqu'à ce jour, répondit Sérénus. Il semblait m'avoir rejeté comme une pierre peu propre à son édifice; mais il a la bonté de me reprendre aujourd'hui pour m'y placer. Je suis prêt à tout souffrir pour son nom, afin qu'il me reçoive dans son royaume avec ses saints.

— Qu'à cela ne tienne, repartit le gouverneur avec colère. Puisque vous avez voulu éluder par la fuite les édits des empereurs et que vous vous êtes caché pour ne pas sacrifier aux dieux, vous expierez ces crimes et vous aurez la tête tranchée. »

L'exécution suivit de près la sentence, et Sérénus subit le martyre le 23 février 307.

On croit que c'est le même saint Sérénus ou Cerneuf qui est honoré à ce jour en Auvergne, à Clermont, et surtout à Billom, dans la Limagne, où la collégiale est placée sous son vocable. On dit que ses reliques auraient été apportées en ce pays par Juvénal, évêque d'Auvergne.

Sa profession, son nom même qui signifie *serein*, beau, favorable, le désignaient comme naturellement à la dévotion des jardiniers. On l'invoque indifféremment *pour* ou *contre* la pluie, selon les circonstances et les besoins de la culture des jardins, à laquelle la pluie peut alternativement être d'un précieux secours ou causer un grave dommage.

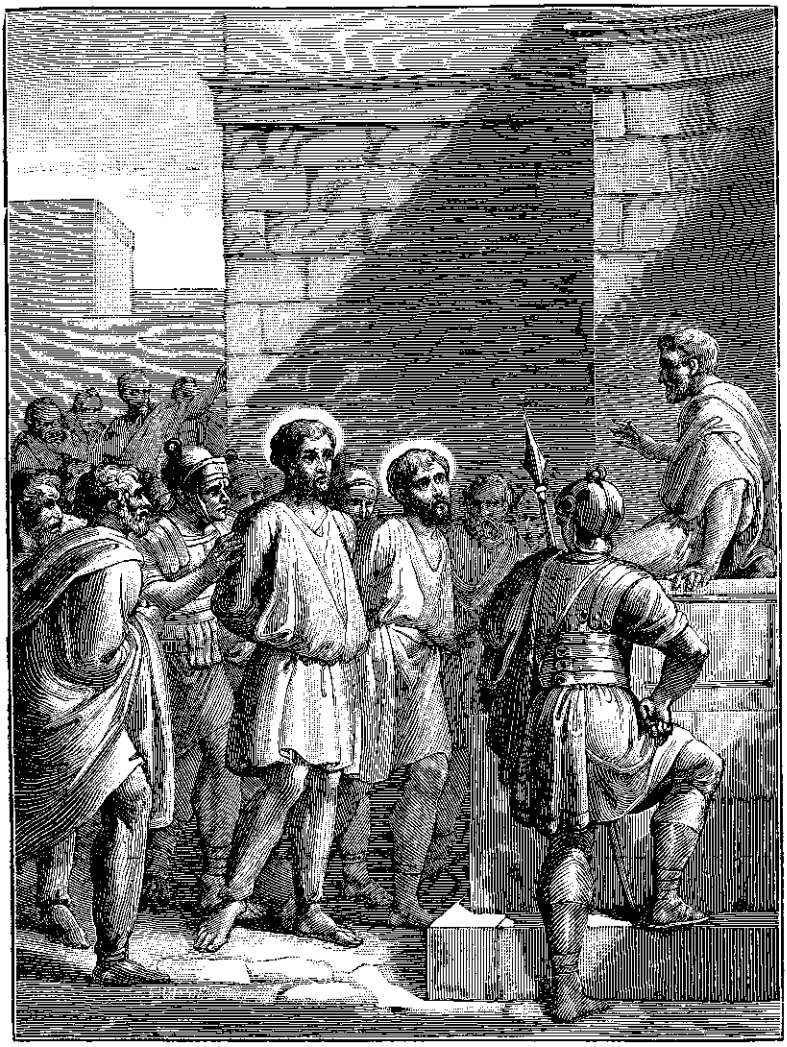
SOURCES CONSULTÉES

Petits Bollandistes, au 23 février, d'après les *Acta sincera* de Dom RUINART. — ADRIEN BAILLET. — *Les Saints Patrons des Corporations*, par DU BROC DE SEGANGE.

LES SAINTS FIRMUS ET RUSTICUS

Martyrs à Vérone en 304.

Fête le 9 août.



Les deux martyrs amenés au tribunal de l'empereur confessent courageusement leur foi.

LA DIXIÈME PERSÉCUTION

Dioclétien, pour mieux défendre l'Empire menacé de tous côtés par les Barbares, partagea le gouvernement avec un auguste de sa création, Maximien (286). Il garda pour lui-même l'Orient et confia les provinces occidentales à son collègue qui siégea ordinairement à Milan. En 292, les deux empereurs s'adjoignirent, à titre de césars, Galère et Constance Chlore. Galère, choisi par Dioclétien, eut la Grèce, la Thrace et toutes les provinces danubiennes; Constance Chlore, fixé à Trèves, gouverna la Gaule, la Bretagne, l'Espagne.

Galère et Maximien, soldats grossiers et cruels, s'étaient toujours montrés ennemis des chrétiens : leur élèvement au pouvoir en fit des persécuteurs. Dioclétien, tolérant par nature, subit leur influence et publia successivement plusieurs édits de persécution.

Un premier édit (303) ordonna la destruction de toutes les églises, la tradition des livres sacrés,

et retira aux chrétiens tous leurs droits politiques, civils, domestiques; un second (303) ordonna l'incarcération de tous les clercs, évêques, prêtres, ministres inférieurs; un troisième (303), leur mise en liberté s'ils abjuraient, ou d'affreuses tortures dans le cas contraire; enfin, un quatrième (304) enjoignit à tous les chrétiens, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, de sacrifier aux dieux sous peine de mort.

C'est à cette persécution, la plus sanglante de toutes, que se rattache le martyre des saints Firmus et Rusticus dont nous allons raconter le glorieux combat.

LES PRISONNIERS DU CHRIST

Sous le règne du très impie Maximien, disent les Actes dont nous suivons le récit, une persécution violente contre les chrétiens éclata dans la cité de Milan; un grand nombre d'entre eux proclamèrent le nom du Seigneur au milieu des tourments et méritèrent ainsi la couronne céleste. Dans la ville de Bergame vivait alors un citoyen d'illustre famille, bien connu et estimé de l'empereur Maximien. Comblé des biens de la fortune, il passait sa vie dans les jeûnes et les prières, faisant tous les jours aux pauvres de larges distributions de vivres et donnant l'hospitalité à ceux qu'on poursuivait pour le nom de Jésus-Christ. Des délateurs, mûs sans doute par le désir de se partager ses richesses, annoncèrent à l'empereur que Firmus était devenu chrétien et qu'il blasphémait les dieux de l'empire, les appelant des démons. A cette nouvelle l'empereur envoya vers lui son questeur et des soldats pour s'en emparer. Ceux-ci, étant arrivés à la demeure de Firmus, le trouvèrent assis dans son jardin, le livre des Evangiles entre les mains et lisant à haute voix ces paroles du divin Maître : « Si quelqu'un quitte pour mon nom sa maison, ses champs, ses richesses, son épouse, ses enfants, ses parents, il recevra le centuple et possédera la vie éternelle. »

Les envoyés de Maximien le chargèrent de fers en l'accablant d'injures au sujet des paroles qu'ils venaient de lui entendre prononcer, puis ils se mirent en route pour Milan, poussant devant eux leur prisonnier. Ils venaient à peine de quitter la villa de Firmus, qu'un certain Rusticus, son parent, et chrétien comme lui, courut à la suite du cortège. A la vue des chaînes que le martyr portait aux mains et au cou, il se mit à verser des larmes, criant au milieu des sanglots : « Combien je voudrais mourir avec toi, bien-aimé Firmus! »

Comme il suivait la troupe, en redisant toujours les mêmes paroles, les soldats impatientés se retournèrent et lui dirent : « Es-tu, toi aussi, du nombre de ces magiciens, pour que tu parles de la sorte, derrière nous? » Il leur répondit : « Je ne suis pas magicien, comme vous le croyez, mais chrétien, et je suis prêt à porter, moi aussi, les fers pour le nom de mon Seigneur Jésus-Christ, qui a versé son sang pour tous les hommes. »

Le questeur lui demanda : « De qui parles-tu? Quel est celui qui a versé son sang pour les hommes? »

Les deux chrétiens lui répondirent : « C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, dont nous sommes les serviteurs. »

Le questeur reprit : « Nous verrons bientôt si votre Christ viendra vous délivrer des mains de l'empereur. » Il ordonna de les lier tous les deux ensemble et de les charger de lourds fardeaux.

Firmus fit alors cette prière : « Seigneur, achevez en nous l'œuvre que vous avez commencée »; et tous les deux en marchant répétaient ces paroles du psalmiste : « Seigneur, conduisez-nous toujours dans votre voie, afin que nous restions dans la vérité », et encore : « qu'il est doux et agréable pour des frères de vivre unis ensemble! »

DEVANT L'EMPEREUR — FLAGELLATION

La petite troupe n'arriva à Milan que le lendemain; aussitôt les soldats annoncèrent à l'empereur qu'ils lui amenaient celui pour qui ils avaient été envoyés, et avec lui un certain Rusticus qui se déclarait chrétien et disait qu'il lui serait doux de mourir pour le Christ. L'empereur ordonna que l'un et l'autre fussent confiés aux soins d'Anulinus, son conseiller. Le jour suivant, il fit dresser son tribunal au milieu de l'hippodrome, et les deux serviteurs de Dieu comparurent devant lui, sous les yeux d'une foule immense de spectateurs.

« Combien de dieux adorez-vous? » leur demanda Maximien. Ils répondirent : « Nous n'adorons qu'un seul Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. C'est lui seul que nous servons et que servent tous les autres chrétiens. »

L'empereur leur dit : « Ecoutez bien mon conseil. Sacrifiez à Saturne et à Apollon si vous ne voulez pas déshonorer par un indigne châtiment l'éclat de votre naissance; car, je le jure par tous les dieux et le salut de la république, si vous refusez de sacrifier, je vous punirai de manière à faire un grand exemple. »

Les saints martyrs répondirent d'une voix unanime : « Hâte-toi d'exécuter ton projet, car, sache-le, nous n'adorons point des idoles fabriquées, qui ne peuvent ni entendre, ni parler, ni voir, ni sentir, ni se mouvoir. Nous ne craignons pas tes menaces, car elles sont passagères comme ta puissance. Notre-Seigneur Jésus-Christ règne au ciel; c'est lui que nous craignons, c'est lui que nous adorons, c'est à lui que nous offrons notre sacrifice de louanges. »

A ces mots, l'empereur, vivement irrité, les fit dépouiller de leurs vêtements et ordonna à quatre hommes armés de fouets de les frapper de toutes leurs forces en leur criant : « Sacrifiez aux dieux qu'adore l'empereur! » Au milieu de leur supplice, les saints martyrs ne fléchirent point, mais ils priaient à haute voix, en ces termes : « O Dieu, notre salut, secourez-nous, et pour l'amour de votre nom délivrez-nous, de peur que les païens ne s'écrient : Où est donc leur Dieu? »

Après la flagellation, l'empereur crut pouvoir triompher plus facilement de leur constance : « Je veux vous donner, leur dit-il, tout ce que vous me demanderez et vous élever aux premières dignités de l'empire. Je n'exige de vous, pour toute condition à mes faveurs, que d'abandonner vos vaines superstitions et de sacrifier aux dieux immortels qu'ont toujours adorés nos pères. »

Les bienheureux martyrs lui répondirent : « Nous n'avons que faire des récompenses que vous nous offrez, car une couronne éternelle nous est réservée dans le ciel. Les dieux devant lesquels vous vous prosternez sont des démons, et tous ceux qui leur offrent des sacrifices seront jetés avec eux dans un feu éternel. »

Maximien, courroucé, ordonna qu'on les reconduisît en prison et qu'on leur mît les entraves aux pieds.

ILS SONT CONDUITS A VÉRONE

Anulinus, le conseiller impérial, à qui les saints avaient été confiés à leur arrivée à Milan, mû par un sentiment de pitié humaine, envoya quelqu'un leur dire de sa part : « Hommes insensés et sans cœur, comment osez-vous déshonorer la noblesse de votre naissance en vous exposant à une mort infâme? Sachez-le bien, par tous les dieux et le salut de l'empereur, on vous réserve toutes sortes d'affreux tourments si vous refusez votre encens aux dieux de la patrie. »

Les bienheureux martyrs lui firent répondre : « Les tourments que tu nous prépares sont des tourments terrestres et passagers; de plus grands te sont réservés à toi par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le jour où il viendra juger le monde. »

Anulinus, offensé par cette fière réponse, se rendit auprès de l'empereur et lui dit : « Livre-moi ces sacrilèges et donne-moi tout pouvoir sur eux, je me charge d'en avoir raison et de les faire sacrifier aux dieux. » L'empereur les fit tirer de prison et amener devant lui : « Etes-vous décidés à sauver votre vie? » leur demanda-t-il. Ils répondirent : « Le Christ est notre salut. Lui seul est notre vie et la nourriture de notre âme. »

Ayant entendu cette réponse, il les livra à Anulinus, en lui recommandant de les faire expirer dans les supplices s'ils ne consentaient pas à sacrifier aux dieux.

Or, Anulinus devait se rendre à Venise dans quelques jours. Il fit partir avant lui les deux martyrs destinés à servir d'exemple aux chrétiens dans l'une des villes que le conseiller impérial devait traverser. Les soldats qui accompagnaient les saints avaient reçu ordre de leur refuser toute nourriture et tout breuvage. Au bout de trois jours, ils arrivèrent à Vérone, exténués de fatigue. On les livra à un certain Caïus Ancharius, vicaire prétorien de l'endroit, qui devait veiller sur eux jusqu'à l'arrivée d'Anulinus. Caïus Ancharius enferma les prisonniers dans une cellule étroite et fort obscure. Mais, vers le milieu de la nuit, un violent tremblement de terre ébranla sa maison et on entendit des voix qui chantaient : « Seigneur, faites éclater votre puissance en faveur de vos serviteurs, afin que vos ennemis voient et soient confondus! »

Caïus Ancharius accourut, et apercevant la prison remplie d'une lumière éclatante et les prisonniers assis à une table abondamment servie, il tombe comme mort.

Le bienheureux Firmus s'approcha de lui et le toucha en lui disant : « Lève-toi, ne crains rien. » Il se leva aussitôt et leur demanda avec étonnement qui les avait délivrés de leurs fers. Ils lui dirent que leur libérateur était le Christ pour le nom de qui ils enduraient tous ces tourments, sûrs de recevoir de lui une récompense éternelle. Caïus Ancharius, touché par la grâce, se jeta à leurs pieds et crut au Christ ainsi que tous les siens. Il n'eut pourtant pas le courage de remettre les saints en liberté, et il fallait un nouveau coup de la grâce pour triompher complètement de lui.

L'ÉVÊQUE PROCULUS LES VISITE ET VEUT PARTAGER LEUR MARTYRE

Six jours après le départ des saints de Milan, Anulinus arrivait à son tour à Vérone. Il fit aussitôt publier dans toute la ville que tout le peuple eût à se réunir dans l'amphithéâtre pour un grand spectacle. Le saint évêque Proculus que la persécution obligeait à rester caché avec un certain nombre de chrétiens, dans les environs de Vérone, ayant appris l'arrivée du persécuteur, passa toute une nuit en prière, suppliant le Seigneur de l'appeler, lui aussi, à la couronne du martyre. Au matin il prit congé des fidèles qui l'accompagnaient et leur déclara qu'il voulait aller saluer les saints martyrs. Lorsqu'il fut arrivé dans la maison de Caïus Ancharius où se trouvaient encore les saints Firmus et Rusticus, il les embrassa avec joie et leur dit : « Soyez les bienheureux de notre cité, frères bien-aimés. Confiez-vous à la toute-puissance de Jésus-Christ Notre-Seigneur et daignez me permettre de prendre part à votre combat. Je désire être votre compagnon, n'avoir d'autre volonté que la vôtre, souffrir avec vous, entrer avec vous dans la gloire céleste et y glorifier avec vous le Christ, en compagnie des saints Anges. »

Les martyrs lui répondirent : « Qu'il soit fait comme vous le désirez! »

Pendant ce temps, Anulinus donnait à ses ministres l'ordre de lui amener les saints martyrs. Ils allèrent en toute hâte à la maison de Caïus Ancharius et ils trouvèrent le saint évêque Proculus conversant avec les confesseurs de la foi. Ils lui dirent en se moquant de lui : « Que vient faire ce sot vieillard avec ceux qui vont être condamnés? » Le bienheureux Proculus leur répondit : « Vous dites qu'ils vont être condamnés. Moi je dis qu'ils vont être couronnés par Jésus-Christ, leur Seigneur et le mien. Plût au ciel que j'eusse le bonheur de partager leur gloire, car moi aussi je suis chrétien comme eux. »

Et, en prononçant ces mots, il présentait ses mains aux ministres, les suppliant de l'enchaîner lui aussi. Ils se rendirent à ses prières.

Anulinus était assis à son tribunal, au milieu d'une grande foule, lorsqu'on fit comparaître les saints martyrs Firmus et Rusticus, précédés de l'évêque Proculus, ayant tous trois les mains liées derrière le dos. Lorsque le juge vit l'évêque, il demanda : « Quel est donc ce vieillard? » Les soldats lui répondirent : « Il nous a suppliés de l'enchaîner et de l'amener. » Anulinus leur dit : « Vous ne voyez donc pas que vous avez affaire à un insensé? » Les soldats enlevèrent donc les liens à Proculus, le chargèrent de quolibets et d'injures, quelques-uns même lui donnèrent des soufflets et le chassèrent hors de la ville.

Le saint vieillard s'en alla, tout triste d'avoir été séparé des martyrs : il se rendit auprès des chrétiens et leur raconta ce qui lui était arrivé.

LE DERNIER COMBAT

Après le départ de l'évêque, Anulinus s'adressa à Firmus et Rusticus et leur dit : « Voulez-vous maintenant sacrifier aux dieux immortels, Jupiter, Junon, Saturne et Apollon, que tous les citoyens adorent et devant qui l'empereur lui-même courbe le front, ou bien préférez-vous périr? »

Les Bienheureux martyrs lui répondirent : « Nous ne sacrifierons jamais aux démons, car il est écrit que ceux qui mettent en eux leur confiance leur deviennent semblables. »

Alors, Anulinus les fit dépouiller de leurs vêtements et traîner sur des cailloux aigus. Mais voici que, soudain, au milieu du supplice, on vit se former autour d'eux une épaisse nuée d'où jaillissaient vers les spectateurs des flammes menaçantes. Le prodige ne dura que quelques instants; les ténèbres qui enveloppaient les saints disparurent, et on les vit debout, sans trace de blessures, rendant grâces à Dieu et disant : « Nous te glorifions, Jésus-Christ, Notre-Seigneur,

de ce que tu as envoyé ton ange pour nous délivrer de nos souffrances et guérir avec le baume de la miséricorde les plaies que nous avions reçues de la part de Maximien et d'Anulinus, son ministre. »

A cette vue, une grande partie du peuple saisie de stupeur s'écria : « Le Dieu des chrétiens est grand! » Ceux qui entouraient Anulinus, aveuglés par le démon, disaient au contraire : « Détruisez ces magiciens et ces faiseurs de maléfices, de peur qu'ils ne séduisent nos fils! »

Anulinus, plein d'une rage diabolique, fit alors construire un immense bûcher au milieu duquel il ordonna de jeter les saints : « Je verrai bien, leur dit-il, si vos artifices magiques vous sauveront encore. » Au moment où ils entrèrent dans les flammes, les saints martyrs firent le signe de la croix et entonnèrent le cantique des trois enfants dans la fournaise demandant à Dieu de les préserver à leur tour. Aussitôt, les flammes se divisèrent en quatre parties et consumèrent ceux qui avaient allumé le bûcher. Quant aux martyrs, ils ne perdirent ni un seul de leurs cheveux ni un fil de leurs vêtements.

Ils se mirent alors à chanter d'une seule voix : « Soyez béni, Seigneur notre Dieu, pour nous avoir visités et délivrés du feu. »

Ce nouveau prodige endurcit encore davantage Anulinus et les partisans du démon. Les païens se tournaient vers le juge et lui disaient : « Qu'as-tu fait en amenant ces magiciens au milieu de nous? La ville de Vérone est perdue si tu ne les emmènes loin d'ici. »

Excité par ces clameurs, Anulinus ordonna qu'on les conduisit hors de la ville et qu'on leur tranchât la tête après les avoir rudement flagellés. Les bourreaux exécutèrent les ordres de leur maître, et les deux martyrs Firmus et Rusticus furent décapités hors des murs de Vérone, sur les bords de l'Adige, le cinquième jour des ides d'août.

LEURS RELIQUES EMPORTÉES PAR LES ANGES.

Après la mort des deux saints, Anulinus commanda d'apporter devant lui tous les écrits et livres des chrétiens pour les jeter au feu, car il disait : « Ceux qui les liraient tomberaient dans l'erreur comme les criminels que nous venons de punir, et leur sépulcre serait bientôt plus honoré que le temple de nos dieux immortels. »

Il défendit aussi d'ensevelir les corps des martyrs, voulant qu'ils fussent dévorés par les bêtes féroces ou les oiseaux de proie. Alors Caïus Ancharius partit avec deux parents du bienheureux Firmus encore païens, qui étaient venus de Bergame pour voir l'issue de l'affaire. Tous trois se rendirent hors de la ville pour veiller et garder les corps des saints martyrs.

Vers la nuit, survinrent sept hommes qui se disaient des marchands et qui portaient une litière avec des linceuls d'une blancheur éclatante. Ils recueillirent les précieuses dépouilles, les enveloppèrent avec respect et les placèrent sur la litière, disant, avec des larmes abondantes : « Malheur au peuple de cette ville à cause de ses péchés! » Et ils marchaient, psalmodiant et répétant ces paroles : « Bienheureux, Seigneur, ceux que vous avez choisis et appelés à vous; ils habiteront dans votre demeure. »

Caïus Ancharius et les deux parents de Firmus suivirent les étrangers jusqu'au fleuve, où ils trouvèrent un navire. Les inconnus y déposèrent les corps saints et disparurent rapidement. Depuis lors, on ne les a jamais revus. Caïus Ancharius et ses compagnons retournèrent à Vérone, le cœur pénétré de componction et reconnaissant que le Dieu des chrétiens est seul grand et véritable. Ils crurent au Seigneur et furent baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Après ces événements, les corps des saints martyrs, que Dieu voulait préserver de toute profanation en un pays continuellement menacé par les Barbares, furent transportés en Afrique et ensevelis au lieu dit Précone, dans la province de Carthage.

DÉCOUVERTE DES RELIQUES — LEURS TRANSLATIONS

Un riche commerçant de l'Istrie s'était mis en mer avec son fils, et ils approchaient de la côte africaine, lorsque l'enfant fut soudain possédé du démon qui le tourmenta dès lors de toutes manières. Mais voici que l'esprit mauvais s'écria un jour par la bouche de sa victime : « Si les saints Firmus et Rusticus ne t'arrachent pas à mon pouvoir, je ne t'abandonnerai plus et je serai maître absolu de toi. » Quelques jours après, les voyageurs débarquèrent à Procope, et le père du malheureux enfant n'eut rien de plus pressé que de conduire son fils à tous les tombeaux des saints martyrs qui se trouvaient en cette région. Dieu les amena à l'endroit où reposaient les saints Firmus et Rusticus. A peine l'enfant eut-il touché leur sépulcre qu'il fut délivré. A cette vue, son père, qui n'était encore que catéchumène, rendit grâces à Dieu pour un si grand bienfait et promit de demander bientôt le baptême.

Ouvrant alors le sépulcre, il trouva deux corps enveloppés de linges fins et d'aromates et à côté, d'eux un parchemin où étaient écrits ces mots :

FIRMUS ET RUSTICUS

FURENT DÉCAPITÉS DANS LA VILLE DE VÉRONE, SUR LA RIVE DE L'ADIGE, SOUS L'EMPEREUR MAXIMIEN ET SON CONSEILLER ANULINUS, AU TEMPS OU PROCULE ÉTAIT ÉVÊQUE DE LA VILLE.

Ils ramenèrent les saintes reliques dans leur patrie et les déposèrent dans l'église de Capris (Capo d'Istria). Au VIIIe siècle, on les transporta à Vérone, et, un siècle après, des habitants de Bergame purent se les procurer. Le saint trésor resta longtemps caché dans un endroit sauvage et désert des environs de Bergame. On en perdit même un temps le souvenir, lorsqu'une femme possédée du démon, nommée Salvatica, se trouva soudainement guérie en passant au-dessus de leur tombeau. L'évêque Gérard, averti du prodige, retrouva les saintes reliques et fit élever une église en ce lieu. Plus tard, saint Charles Borromée fit transporter le précieux trésor dans l'église cathédrale de Bergame.

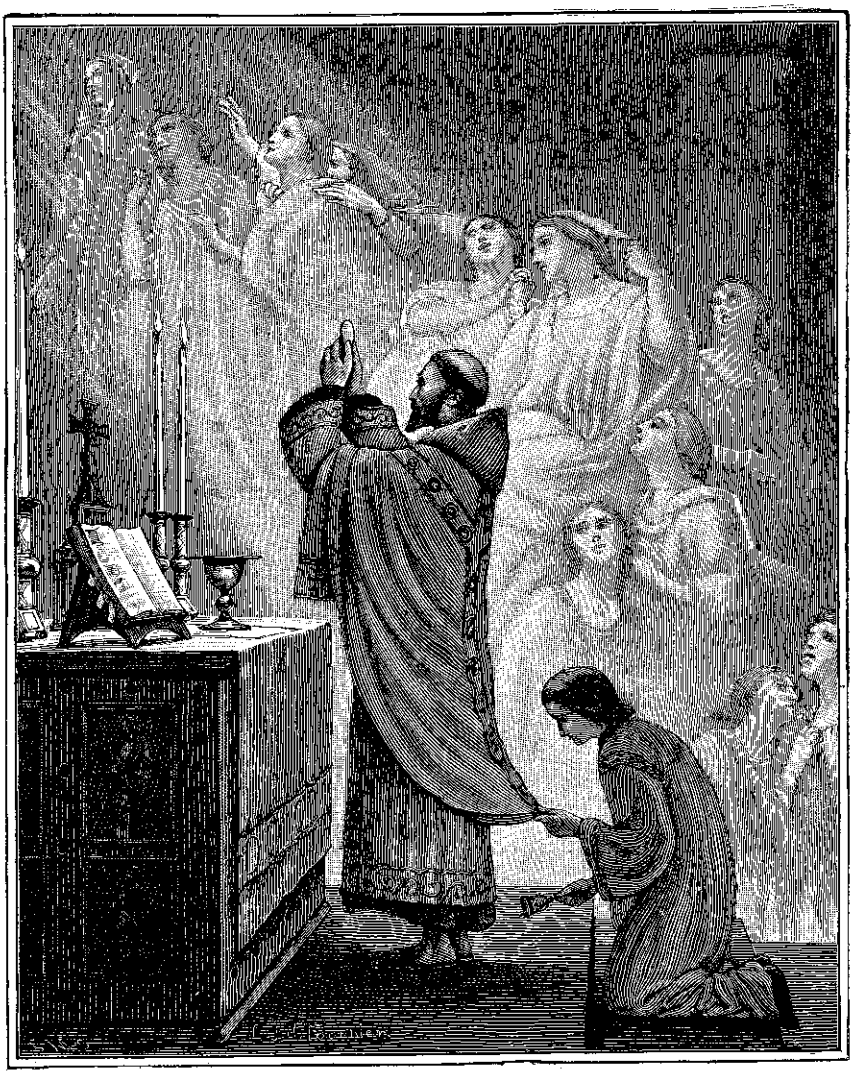
SOURCES CONSULTÉES

Grands Bollandistes. *Histoire des persécutions*, par PAUL ALLARD. — Actes des martyrs, des RR. PP. Bénédictins.

LE BIENHEUREUX JEAN DE L'ALVERNE

Frère Mineur (1259-1322).

Fête le 9 août.



Le jour de la commémoraison des morts, durant la sainte messe, le bienheureux voit un grand nombre d'âmes délivrées du Purgatoire.

Sur les sommets, a-t-on dit il y a longtemps, l'air est plus pur, le ciel plus proche, et Dieu plus familier.

On le verra une fois de plus dans cet illustre disciple de saint François qui a passé près de la moitié de sa vie — trente ans — sur le mont Alverne.

LA MONTAGNE SÉRAPHIQUE

Deux mots d'abord sur cette sainte montagne, que l'Eglise même a éternisée dans sa liturgie : *Crucis Christi mons Alvernæ;* le mont Alverne peut parler du mystère de la croix.

Un Pape — Alexandre IV — n'a pas craint de dire : « Nous affectionnons de tout notre cœur cette célèbre et florissante montagne, nous souvenant que c'est là que l'amour dont François était embrasé, s'enflammant encore davantage à la vue du Séraphin, et éclatant au dehors, le Saint reçut ces merveilleuses plaies qui le firent paraître crucifié. Qui peut aimer son salut éternel sans se plaire extrêmement en ce lieu ? »

Et ne voulant pas que la petite église bâtie par saint François lui-même — et agrandie par saint Bonaventure en 1252 — fût inférieure à la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, près Assise, par lettres spéciales il invita les évêques de la contrée à se rendre sur la montagne pour la bénir et consacrer l'église.

En conséquence, le 20 août 1260, dimanche dans l'octave de l'Assomption, sept évêques procédèrent à la cérémonie, au milieu d'un immense concours de fidèles et en présence de saint Bonaventure, alors Général de l'Ordre; ils laissèrent au sanctuaire le nom que lui avait donné saint François : « Sainte-Marie-des-Anges ».

Après la cérémonie de la consécration, on organisa une longue procession autour de la montagne. Les prélats montèrent à cheval, puis, précédés et suivis d'une foule innombrable de religieux, de clercs et de pieux laïques, ils parcoururent les divers sentiers de la forêt, au chant des hymnes et des cantiques, et en répandant l'eau sainte pour montrer que ce lieu était désormais et pour toujours béni et consacré à Dieu. Cette solennité fit une telle impression dans le pays qu'on ne donna plus à l'Alverne que le nom de « Montagne sainte » ou encore « Montagne séraphique ». Plus encore que par le passé, on aimâ à la visiter, à y respirer un parfum céleste qui semble s'échapper de ses diverses chapelles, de ses rochers et de sa forêt..... Les disciples de saint François surtout voulurent en grand nombre s'y sanctifier. Celui dont nous allons résumer la vie n'est pas un des moins illustres.

UN JEUNE RELIGIEUX AUGUSTIN

Il naquit à Fermo, dans les Marches d'Ancône, vers 1259. Quelques auteurs ont prétendu que ses parents appartenaient à la noble famille des Elisei. Ils avaient tout au moins cette gloire, plus grande que les noms les plus beaux, d'être bons chrétiens. Ils ne négligèrent rien pour faire apprécier à leur petit Jean — c'était le nom de l'enfant — la grandeur de cette dignité, et ils réussirent à merveille. Un jour, vers sa septième année, il considéra avec plus d'attention l'image de Jésus en croix. En voyant cette tête couronnée d'épines, cette face livide et ensanglantée, ces membres déchirés et étendus, Jean est touché jusqu'au fond du cœur. Il court, baigné de larmes, auprès de sa mère et lui raconte naïvement l'objet de sa douleur.

C'était comme une indication de ce que devait être plus tard cette âme privilégiée. Il n'avait pas dix ans qu'il était déjà adonné aux pratiques de piété avec plus d'assiduité et de ferveur qu'un vieillard blanchi dans les exercices de la vie cénobitique. Souvent il se retirait dans une vigne de son père, à quelque distance de la ville, pour donner dans la solitude un plus libre cours à sa dévotion. Il paraissait évident que cet enfant n'était pas fait pour le monde et que Dieu le voulait tout à lui.

Ses pieux parents le comprirent, et, après avoir prié et réfléchi quelque temps, ils le présentèrent aux Chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui avaient un monastère à Fermo. Jean était dans sa dixième année.

A cause de sa jeunesse, sans doute, mais aussi parce que la vertu exerce autour d'elle un ascendant irrésistible, les religieux du couvent avaient pour le jeune novice toutes sortes de prévenances. Ils voulaient lui faire aimer sa nouvelle vie; ils la lui adoucissaient le plus qu'ils pouvaient.

Ce n'était certes pas ce que l'enfant cherchait; aussi, sans rebuter jamais ses frères, il savait, à leur insu, prolonger ses oraisons et mortifier sa chair innocente. L'histoire nous a gardé le souvenir d'un instrument de pénitence vraiment particulier qu'il sut adapter à son petit corps. C'était une vieille cuirasse de chevalier d'un poids considérable; il la porta longtemps sous ses vêtements, tellement serrée qu'elle laissa son empreinte sur ses membres délicats comme sur une cire molle.

LE FRÈRE MINEUR

Un jour, comme par hasard, on parla devant notre jeune chanoine de François d'Assise, de ses disciples et de la ferveur de l'Ordre naissant; ce fut pour lui un trait de lumière. Sans doute, il pouvait se sanctifier parmi les religieux au milieu desquels la Providence l'avait amené, mais il ambitionnait de mener une vie encore plus austère; aussi ne se donnera-t-il de repos que quand il aura revêtu la bure franciscaine, pour se jeter à corps perdu, dit un ancien auteur, « dans les bras de ce divin Crucifié, dont les plaies ont été renouvelées dans les membres de François ».

Jean avait passé trois ans chez les Chanoines de Saint-Augustin. Aucun n'avait eu à se plaindre de lui; si sa ferveur avait paru à plusieurs, exagérée, tous cependant n'avaient pu s'empêcher d'admirer et d'aimer un religieux si jeune encore et pourtant si régulier, si fidèle au moindre de ses devoirs, en même temps que si bon, si serviable envers ses compagnons. Aussi le regret fut général quand on apprit qu'il était entré chez les Frères Mineurs de Fermo. Ce fut dans ce couvent qu'il passa son année de probation ou noviciat.

AMITIÉ DU CLOÎTRE

Sur le mont Alverne surtout, Fr. Jean mena cette vie vraiment céleste; mais, avant de le suivre sur la sainte montagne, voyons-le un peu dans ses relations avec ses nouveaux frères. La vie religieuse, quoi qu'on dise, n'est pas le tombeau du cœur et de toutes les affections! C'est là, au contraire, qu'on aime en Dieu et pour Dieu tous ceux qu'on doit aimer, ses parents, ses amis, toutes les créatures.....

Jean avait une prédilection pour un certain Jacques de Falerone, religieux d'une perfection exemplaire. Pendant qu'ils habitaient le même couvent, Jean, après avoir consulté le Seigneur dans la prière, avait délivré son pieux ami d'une grande peine de conscience. Mais maintenant ils sont séparés : Fr. Jacques est au couvent de Moliano; Fr. Jean à celui de Massa. Un jour que celui-ci était en oraison, il est ravi en extase, et il voit dans les airs, au-dessus de sa cellule, une troupe d'anges et de saints environnés d'une telle splendeur que tout le pays d'alentour en est comme illuminé. Dans ce brillant cortège, il reconnait son ami éclatant de gloire à côté du séraphique Père stigmatisé et en compagnie d'autres Bienheureux qu'il ne reconnait pas. Pendant qu'il contemple ce spectacle, il lui est révélé que son frère Jacques mourrait de la maladie dont il était atteint, que son âme serait sauvée, mais que, avant d'entrer au ciel, il lui faudrait passer par le Purgatoire.

Sans s'arrêter à cette idée, que son ami aura à souffrir, Fr. Jean ne pense qu'au salut éternel dont il est assuré; il en est tout hors de lui, et il lui parle intérieurement, comme s'il avait pu entendre.

Puis il va trouver son ami et lui annoncer la grande nouvelle. Il le trouve presque mourant, ne parlant plus qu'avec peine. Lorsqu'il entend le récit de tout ce que Fr. Jean a vu et compris, le bonheur du moribond est immense; il rejaillit sur

son visage et dans tout son être. Comme pour le manifester, il promet à son charitable visiteur de venir la voir après sa mort, si Dieu le lui permet. Peu après il récite avec une dévotion extraordinaire ce verset du psaume : « Je dormirai et reposerai dans la paix du Seigneur ».

Quan il eut fer mé les yeux à son ami et confié à la terre sa dépouille mortelle, Fr. Jean retourna à son couvent de Massa, et il attendit que Fr. Jacques accomplit sa promesse. Peu de jours après, le Christ Jésus se montre à lui, accompagné d'une multitude d'anges et de saints; mais son ami n'est pas avec eux. Il en est tout attristé et recommande instamment cette chère âme au divin Sauveur. Le lendemain, Fr. Jean était en prières, quand Fr. Jacques lui apparait, entouré d'esprits célestes; il a le visage tout radieux; il est couronné de gloire. « A l'heure même où le Christ t'a visité et où tu as prié pour moi avec ferveur, tes vœux ont été exaucés, et j'ai été entièrement purifié. » Ayant dit ces mots, Fr. Jacques disparut, s'élevant vers le ciel en la compagnie des anges et laissant son ami dans une ineffable consolation.

CHARITABLE ENVERS TOUS

Les biographes du saint religieux font remarquer qu'il conciliait parfaitement l'office de Marthe avec celui de Marie. Sans perdre le recueillement ni interrompre, pour ainsi dire, sa contemplation, il remplissait de manière à contenter tout le monde les diverses charges qui lui étaient confiées. Il fut successivement employé, quoique prêtre, aux offices du couvent réservés habituellement aux Frères convers, et il s'en acquitta toujours à la satisfaction générale. Surtout au service des religieux malades, Fr. Jean ne se ménageait pas. Pour employer les expressions d'une ancienne chronique, « on eût dit qu'il avait à sa disposition les bras de tous ses frères », quand il s'agissait de procurer quelque soulagement aux pauvres infirmes.

Et sa charité les poursuivait jnsque dans le tombeau.

Nous l'avons déjà vu pour son ami Fr. Jacques; une page des *Fioretti* de saint François nous en donnera une nouvelle preuve.

« On était au lendemain de la Toussaint. Fr. Jean, suivant les intentions de l'Eglise, célébrait la messe pour les âmes des défunts. Il offrait ce redoutable sacrifice qui, par son efficacité, fait l'objet des plus vifs désirs des âmes du Purgatoire, avec une si ardente charité et une si grande ferveur qu'il paraissait comme absorbé par la douceur de la piété et de l'amour fraternel. Au moment où il faisait l'élévation du corps de Jésus-Christ, il le présenta à Dieu le Père, le priant, pour l'amour de son Fils béni qui avait été attaché à la croix pour le salut des âmes, de daigner délivrer des peines du Purgatoire celles des morts qu'il avait créées et rachetées. Aussitôt, il vit un nombre infini de ces âmes sortir de ce lieu d'expiation, semblables à une multitude d'étincelles qui s'échapperaient d'une fournaise ardente. Elles montaient toutes au ciel par le mérite de la Passion de Jésus-Christ qui, tous les jours, est offert pour les vivants et les morts dans l'hostie sacrée et digne d'être adorée dans les siècles des siècles. »

SUR LA MONTAGNE — VIE D'AUSTÉRITÉ

Mais ce n'est pas en vain que notre Bienheureux est appelé *Jean de l'Alverne :* il passa près de trente ans sur cette sainte montagne, et ces années ne furent pas perdues pour l'œuvre de sa sanctification.

Saint Bonaventure, alors Ministre général de l'Ordre des Frères Mineurs, ayant vu quelles flammes brûlaient déjà dans son âme, lui permit de choisir la résidence qui lui semblerait la plus utile pour son avancement spirituel. Notre bon religieux n'hésita pas et se dirigea vers l'Alverne.

Le couvent bâti dans cette solitude n'a certes rien du *confortable* moderne, et si, pendant les quelques mois d'été on peut y habiter sans trop souffrir, en revanche, dans le reste de l'année, la vie y est plutôt pénible. Mais, pour Fr. Jean, ce n'était point assez. Avec l'autorisation des supérieurs il se bâtit plus haut, vers le sommet de la montagne, en pleine forêt, une cellule des plus pauvres. Il y passait, aussi bien le jour que la nuit, de longues heures dans la méditation des divins mystères, ne se joignant à la communauté que pour les exercices du chœur et pour prendre un peu de nourriture. Du reste, il se contentait de peu, car son jeûne était ininterrompu, et ce qu'il prenait chaque jour, quelques herbes cuites à l'eau ou un peu de pain, n'aurait pas suffi, sans un secours particulier de Dieu, à l'entretien de sa vie. On peut même dire qu'il y eut, dans une pénitence si rigoureuse, quelque exagération. Comme il s'accordait très peu de sommeil et qu'il le prenait la plupart du temps debout, une nuit il se réveilla avec des douleurs si violentes qu'il s'affaissa sur lui-même. Il se traina comme il put jusque devant le tabernacle et s'écria : « O Jésus, ayez pitié de moi; aidez-moi à vous servir, et si j'ai manqué pardonnez-le-moi! Je n'avais en vue que votre plus grande gloire. » Il sentit les forces lui revenir, mais il résolut de garder un peu plus de mesure dans ses pénitences.

CONSOLATIONS — ÉPREUVES

Dans un gros hêtre voisin de son ermitage, le bienheureux Jean avait placé l'image de Jésus crucifié : dans cet oratoire d'un nouveau genre, qui avait pour voûte le feuillage des grands arbres, il passait de longues heures dans la contemplation. Notre-Seigneur se communiquait fréquemment à son âme d'une manière ineffable et l'enflammait d'un amour si ardent que, ne pouvant plus supporter ces divines ardeurs, Jean était comme forcé de les exhaler en de longs soupirs ou en des gémissements profonds.

Et ces consolations lui venaient parfois sous une forme sensible, extérieure. Pendant trois mois, il jouit de la présence habituelle de son ange gardien, qui le visitait dans sa cellule et s'entretenait avec lui de la passion du Sauveur, des joies du ciel, des mystères cachés dans les Saintes Écritures.

Un jour, à la fête de saint Michel, Fr. Jean revenait de chanter l'office au chœur, quand il rencontra sur son chemin, sous la forme d'un jeune homme d'une ravissante beauté, un ange qui tenait un instrument de musique et en tirait des accents d'une mélodie toute divine. Le céleste musicien accompagna le Bienheureux jusqu'à son ermitage, et Jean n'y fut pas plutôt arrivé qu'il tomba en extase.

Citons encore ce trait, raconté par les *Fioretti :* « Une fois, pendant la nuit, il fut tellement ravi et plongé en Dieu qu'il vit distinctement dans le sein de la divinité toutes les choses créées tant du ciel que de la terre, avec leur perfection, leur condition et leur ordre. Il connut clairement les rapports de toutes les créatures avec Dieu, et la manière dont cet Etre infini est tout entier dans chacune d'elles, les environnant et les pénétrant de son immensité. Il connut encore un seul Dieu en trois personnes, trois personnes en un seul

Dieu et l'infinie charité qui porta le fils du Très-Haut à s'incarner par obéissance pour son Père. Enfin il connut dans cette vision que l'homme n'a pas d'autre voie pour aller à Dieu et posséder le royaume éternel que le Christ béni, qui est lui-même la voie, la vérité et la vie des âmes. »

Mais il sera toujours vrai que Dieu éprouve ceux qu'il aime. Sans qu'il l'eût mérité par aucune infidélité, Fr. Jean se trouva un jour dans la plus désolante aridité intérieure. Et l'épreuve fut longue! Triste, désolé, il était assis à l'ombre du hêtre au pied duquel il aimait à prier, lorsque, tout à coup, il voit le divin Maître à quelques pas. Le reconnaître et s'élancer vers lui fut tout un pour le pauvre affligé. Mais Jésus passait sans faire attention, « semblable à une mère, disent les *Fioretti*, qui joue avec son enfant et ne lui refuse ce qu'il demande que pour exciter son désir et lui accorder ensuite beaucoup plus. » En vain, Fr. Jean pleure et se lamente en poursuivant son Bien-Aimé : Jésus semble ne rien voir, ne rien entendre..... Mais l'amour de Jean croit en proportion et bientôt Jésus est vaincu. Il se tourne vers son ami, lui tend les bras, et le presse sur sa poitrine.

Tous les ans, à l'occasion de la fête du bienheureux Jean, on chante une messe solennelle à l'endroit de cette apparition; les habitants des contrées environnantes y viennent en foule et semblent rivaliser d'ardeur avec les oiseaux de la montagne pour chanter la gloire du Dieu « admirable dans ses saints ».

LE MISSIONNAIRE

La vie de notre Saint, dans ses austérités effrayantes et dans sa prière pour ainsi dire ininterrompue, était sans nul doute très utile aux âmes; cependant, soit que le divin Maître le lui ait inspiré, soit que ses supérieurs lui aient confié cette mission, il s'employa encore au ministère de la prédication. Il évangélisa les villes et les bourgades qui avoisinent le mont Alverne, il parcourut même la plupart des villes de l'Italie centrale, Florence, Pise, Sienne, ramenant les hérétiques au giron de l'Eglise, convertissant les pécheurs, opérant partout les plus grands prodiges.

Plusieurs fois, il eut occasion de prêcher devant le Pape et les cardinaux ou en présence des princes de la science sacrée : tous demeuraient ravis de la profondeur de sa doctrine.

Du reste, il préparait ses sermons bien plus dans le silence et l'union à Dieu que dans les livres, et comme on lui faisait remarquer un jour que, n'écrivant pas ses discours, il s'exposait à rester court et à faire souffrir les fidèles : « Quand je monte en chaire, répondit-il, je me persuade que ce n'est pas moi, misérable pécheur, qui vais enseigner les divines vérités, mais Dieu lui-même qui va parler par ma bouche. Croyez-vous donc, mes Frères, que les mots doivent jamais lui faire défaut? »

En récompense d'une telle foi, le Seigneur, qui lui avait donné la science infuse, mettait sur les lèvres de son apôtre des paroles qui éclairaient les esprits et touchaient les cœurs les plus rebelles.

Il lisait, d'ailleurs, dans les consciences comme dans un livre ouvert, et plusieurs fois il avertit au saint tribunal les pénitents qui omettaient d'accuser quelque faute.

Les religieux, ses frères, éprouvèrent aussi, à leur grand avantage, ce don de pénétration des cœurs dont il était favorisé. Un jour, alors qu'il habitait sur sa chère montagne, il alla trouver un pauvre Frère occupé à des travaux de menuiserie; le découragement l'avait saisi et il songeait à retourner dans le siècle. Fr. Jean lui découvrit les pensées qui l'accablaient, le reprit doucement de s'en être laissé dominer, et ne le quitta qu'après l'avoir confirmé dans sa sainte vocation.

Une autre fois, il vit une multitude de démons qui faisaient comme le siège du couvent : une grêle de traits semblait pleuvoir sur les Frères. Mais quelques-unes de ces flèches revenaient avec violence sur ceux qui les avaient lancées, ce qui les forçait à s'enfuir avec d'horribles hurlements; d'autres flèches n'avaient pas plutôt atteint celui auquel elles étaient destinées qu'elles tombaient à terre, sans lui faire aucun mal. Quelquefois aussi, le fer meurtrier pénétrait en faisant une blessure plus ou moins profonde; dans plus d'un cas même, hélas! la victime était transpercée de part en part. Le divin Esprit montrait ainsi à Jean l'état d'âme de chacun des religieux, afin qu'il pût donner des conseils en conséquence et prier selon les besoins de chacun.

Un trait encore. Un jour, les religieux de la province des Marches étaient réunis pour l'élection du provincial; Jean, qui n'avait pas voix au Chapitre, était en prière. Tout à coup, il aperçoit, comme des yeux du corps, le Christ Jésus, et, à son côté, saint François; à quelque distance se trouve l'ennemi des hommes. Il semble à Jean que François combat avec ardeur les projets de Satan et prie le Sauveur de ne pas le laisser triompher. Ce combat dure assez longtemps. A la fin, les prières de François lui obtiennent la victoire, et l'ennemi prend la fuite, couvert de confusion. En toute simplicité, notre Bienheureux raconte cette vision au Ministre général, Matthieu d'Aquasparta, qui présidait le Chapitre. Celui-ci n'a pas de peine à en comprendre le sens. Les religieux ne s'entendaient pas sur l'élection à faire; plusieurs donnaient leur voix à un religieux qui en était indigne. Tout à coup, le Général avait levé la séance, en désignant de sa propre autorité le nouveau ministre provincial. Il s'était d'abord reproché ce mouvement comme un manque de patience, mais, en entendant le récit de Fr. Jean, il fut consolé, pensant avoir suivi plutôt une inspiration d'en haut.

DERNIÈRE PRIÈRE — RECOMMANDATION SUPRÊME

Notre Bienheureux se rendait de Cortone à Assise lorsqu'il lui fut révélé que sa dernière heure approchait. Il se hâta de retourner à sa chère solitude du mont Alverne.

Le 5 août, en la fête de Notre-Dame des Neiges, il célébra les Saints Mystères avec une ferveur plus grande encore que de coutume; toujours, du reste, il avait eu pour la Mère de Dieu une dévotion filiale.

Il fut ensuite saisi d'une fièvre violente qui ne le quitta plus. Après avoir reçu les derniers sacrements, il dit à ses frères, avec un accent tout céleste : « Voulez-vous avoir une bonne conscience? Ne désirez savoir que Jésus-Christ, parce qu'il est la voie. Voulez-vous posséder la sagesse? Ne désirez savoir que Jésus-Christ, parce qu'il est la vérité. Voulez-vous enfin parvenir à la gloire? Ne désirez savoir que Jésus-Christ, parce qu'il est la vie. »

En ce moment, lui-même y arrivait (9 août 1322).

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum XXXVI. — *Analecta franciscana* III. — *Le mont Alverne*, par le P. Samuel Charon.

SAINT LAURENT, DIACRE ET MARTYR

Fête le 10 août.

Saint Laurent naquit en Espagne, dans une maison de campagne, située à deux milles de Huesca, qui, jusqu'à nos jours, a conservé le nom de *Loret*. L'église d'Huesca fait la fête de saint Orence, son père, et de sainte Patience, sa mère.

Nous n'avons pas de détails certains sur ses premières années, nous savons seulement qu'il vint à Rome jeune encore et fit son éducation. Sa piété et ses autres vertus le rendirent cher aux fidèles de cette église.

SAINT LAURENT ARCHIDIACRE DE L'ÉGLISE ROMAINE

Quand saint Sixte fut appelé à monter sur la chaire de saint Pierre, la place d'archidiacre, devenue vacante par sa promotion, fut confiée à son disciple bien-aimé, saint Laurent.

Saint Laurent fut ainsi mis à la tête des sept diacres qui présidaient aux différents quartiers de la ville. Il était encore dans toute la fleur de sa jeunesse.

Les principales fonctions attachées à sa dignité étaient d'assister le Souverain Pontife, de dispenser les divins Mystères aux fidèles, de prendre soin des pauvres, des infirmes, des vierges consacrées à Dieu. Il avait la garde des vases d'or, des habits et des ornements précieux destinés au Saint Sacrifice.

Laurent, au milieu des trésors, des riches présents que les fidèles et l'Eglise confiaient à ses soins, était très pauvre cependant, et vivait de la vie des pauvres.

MARTYRE DE SAINT SIXTE

Le 6 août 259, pendant que Sixte II célébrait les Saints Mystères au cimetière de Callixte, des soldats s'emparèrent de sa personne et le conduisirent au supplice. Son archidiacre, Laurent, le suivait en pleurant et lui disait : « Où allez-vous, mon Père, sans votre fils? Où allez-vous, très saint Pontife, sans votre diacre? Vous n'avez pas coutume d'offrir des sacrifices sans ministre! En quoi vous ai-je déplu? » Après avoir assisté le Pontife dans le sacrifice non sanglant du Christ, Laurent voulait l'accompagner aussi dans le sacrifice de sa propre personne qu'il allait immoler par le martyre.

Sixte lui répondit : « Je ne vous abandonne pas, ô mon fils! Un plus grand combat vous est réservé. Vous me suivrez dans trois jours.

» Pour moi, vieillard, je passerai par de légères épreuves; mais vous, qui êtes dans la fleur de l'âge, vous triompherez d'une manière beaucoup plus glorieuse. » Et le saint Pontife se sépara de son fils bien-aimé en lui donnant le baiser de paix.

Le diacre, s'étant retiré, parcourut toute la ville de Rome pour chercher les pauvres chrétiens dans les retraites où ils étaient cachés. Toute la nuit se passa à les visiter, à les consoler, à les encourager. Il entra dans les maisons où ils étaient retirés, leur lava les pieds, leur donna à tous, les larmes aux yeux, le baiser de paix, faisant à chacun des aumônes et guérissant les malades et les infirmes par des miracles.

LES TRÉSORS DE L'ÉGLISE

Cependant, l'empereur Valérien, croyant que les chrétiens avaient de grands trésors à leur disposition et voulant s'en emparer, fit comparaître Laurent en sa présence : « Vous autres chrétiens, lui dit-il, vous vous plaignez que nous vous traitons cruellement. Il n'est point question ici de supplice. Je vous demande ce qui dépend de vous. On dit que, dans vos cérémonies, les Pontifes offrent des libations avec des vases d'or, que le sang des victimes est reçu dans des coupes d'argent, et que, pour éclairer vos sacrifices nocturnes, vous avez des cierges portés par des chandeliers d'or. Apportez-nous ces trésors. L'Empereur en a besoin pour solder les troupes et rétablir les finances de l'Etat. Si je ne me trompe, votre Dieu ne fait point battre monnaie, il n'a pas apporté d'argent en ce monde, il n'y a apporté que des paroles. Rendez-nous l'argent et gardez les paroles.

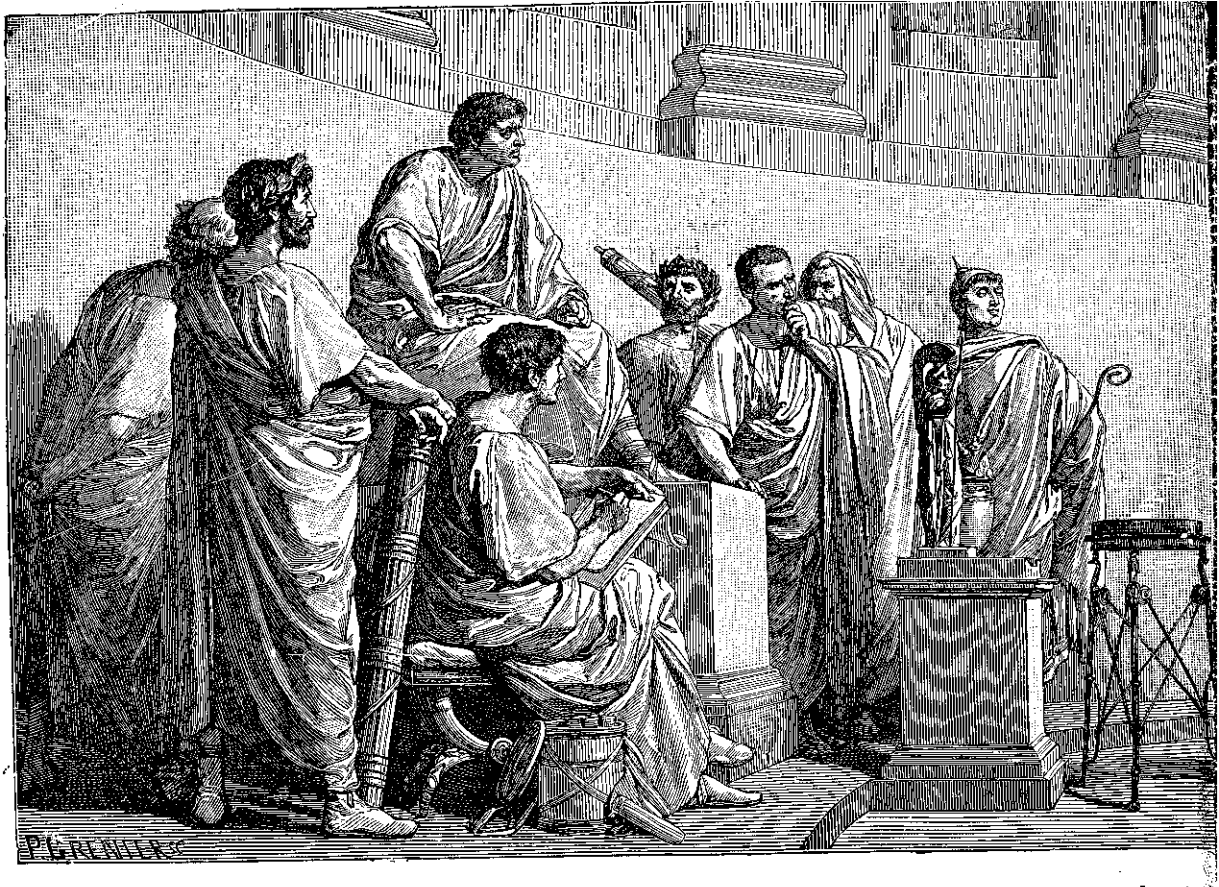
Saint Laurent. (D'après Fra Angelico.)

—J'avoue, répondit Laurent, que notre Eglise est riche. L'empereur lui-même ne possède pas de si grands trésors. Je vous ferai voir ce qu'elle a de plus précieux. Donnez-moi seulement quelque temps pour tout ramasser et tout mettre en ordre. »

L'empereur lui donna trois jours de délai, et le mit sous la surveillance d'un chevalier romain, nommé Hippolyte.

« O Hippolyte, lui dit Laurent, si vous voulez croire en Dieu le Père Tout-Puissant, et en son Fils Jésus-Christ, je m'engage à vous montrer de grands trésors, et je vous promets la vie éternelle. Le chevalier se fit instruire, crut en Jésus-Christ et reçut le baptême avec toute sa famille, composée de dix-neuf personnes. Peu après, il donna généreusement sa vie pour la foi, et on célèbre sa fête le 13 août.

Laurent parcourut la ville pour chercher en



Saint Laurent comparaît devant l'empereur Valérien et lui présente les tré
(D'après les belles peintures murales de la basilique romaine S

Saint Laurent est étendu sur le gril par ordre de l'empereur : « Sachez,
(Peintures de Saint-Laure

sors de l'Église, c'est-à-dire les pauvres, les infirmes dont elle prend soin.
aint-Laurent-hors-les-Murs, exécutées sous le règne de Pie IX.)

dit le martyr, que ces feux n'ont pour moi que du rafraîchissement. »
nt-hors-les-Murs, à Rome.)

chaque rue les pauvres que l'Eglise nourrissait. Il les rassembla tous : lépreux, aveugles, boiteux, paralytiques, malades couverts d'ulcères. Il les fit monter sur les chameaux et les chariots qu'on lui avait donnés pour apporter ces trésors, se rendit au palais de l'Empereur et lui dit :

« Auguste prince, voici les trésors de l'Eglise que je vous amène. Car ils sont les vrais trésors, ceux par les mains desquels nos aumônes sont portées au ciel et qui nous donnent des droits aux trésors éternels. Profitez de ces richesses pour Rome et pour vous-même. »

L'Empereur, exaspéré, commanda qu'on le dépouillât et qu'on lui déchirât la peau avec des scorpions (fouets garnis de pointes de fer).

Ensuite, il fit apporter tous les instruments des supplices qu'on faisait endurer aux martyrs. « Je sais que tu désires la mort, lui dit-il, mais ne t'imagine pas mourir sur-le-champ, je saurai prolonger tes tortures. »

Le généreux disciple de Jésus-Christ lui répondit sans s'émouvoir : « Vous croyez m'effrayer par ces supplices ! Or, sachez que ces tourments, si terribles à vos yeux, ne le sont nullement aux miens et, que loin de les craindre, je les désire depuis longtemps. »

L'Empereur l'avertit de ne point mettre son espérance dans les richesses qu'il tenait cachées et qui étaient incapables de le garantir des instruments de supplice.

Le diacre répondit : « Je me confie aux trésors du ciel qui sont la bonté et la miséricorde divines et qui tiendront mon âme en liberté, pendant que mon corps sera exposé à vos supplices.

L'Empereur le fit fouetter de verges, lui fit brûler les flancs avec des lames de fer rougies au feu. Le Saint adressait sa prière à Notre-Seigneur : « Jésus, fils unique du vrai Dieu, faites miséricorde à votre serviteur qui ne veut point désavouer votre nom et qui veut en soutenir la gloire au milieu de ces tortures. »

« Puisque tu es un magicien qui te ris des supplices, dit le tyran, je t'en ferai tant souffrir que jamais homme n'en endura davantage.

— Par la grâce de mon Dieu, je ne les crains point. Faites hardiment ce que vous pourrez pour me faire souffrir. »

On battit alors le martyr avec des fouets plombés, d'une manière si cruelle, qu'il crut perdre la vie; il leva les yeux au ciel et pria Dieu de recevoir son âme. Mais une voix l'avertit qu'il avait encore de rudes combats à soutenir. L'Empereur entendit lui-même cette voix et s'écria : « Ne voyez-vous pas, ô Romains, que les démons viennent au secours de ce sacrilège ? »

Le supplice du chevalet fut ajouté à tant d'autres. Ensuite, on éloigna le martyr de la présence de l'Empereur. Un ange vint le consoler et lui donner quelque soulagement dans ses souffrances. Il essuya avec un linge la sueur de son front et les plaies de son corps.

Un des soldats, témoin de ce supplice, nommé Romain, fut touché de l'héroïque courage du martyr ; et, après avoir vu l'ange qui, sous la figure d'un beau jeune homme, essuyait ses plaies, il se fit chrétien, fut baptisé par saint Laurent, et fut martyr à son tour.

LE SUPPLICE DU GRIL

Mais, avant la fin du jour, l'empereur fit comparaître de nouveau saint Laurent devant son tribunal. On apporta encore une fois devant le martyr tous les instruments de supplice dont on pouvait affliger un corps humain.

L'empereur commença par l'interroger sur son pays, sa naissance et sur toute la suite de sa vie. Le Saint manifesta hautement combien il s'estimait heureux d'avoir toujours été élevé dans la connaissance et la pratique des lois divines.

L'empereur le menaça de le laisser toute la nuit dans les tortures. Il fit apporter un immense gril de fer sous lequel on alluma un petit feu de charbons pour brûler le martyr à loisir. Le tyran l'insultait, les bourreaux attisaient le feu et lui enfonçaient de grandes fourches de fer dans le corps, pour l'ajuster à leur manière.

Saint Laurent, tournant la tête vers le tyran, lui dit : « Sachez que ces feux n'ont pour moi que du rafraîchissement, et qu'ils réservent toute leur ardeur pour vous brûler vous-même éternellement, sans jamais vous consumer. » Valérien montrait un grand trouble et l'on voyait l'écume sortir de sa bouche.

Le saint martyr, d'un visage riant, lui dit encore : « Ne voyez-vous pas que ma chair est assez rôtie de ce côté ? Faites-moi retourner. »

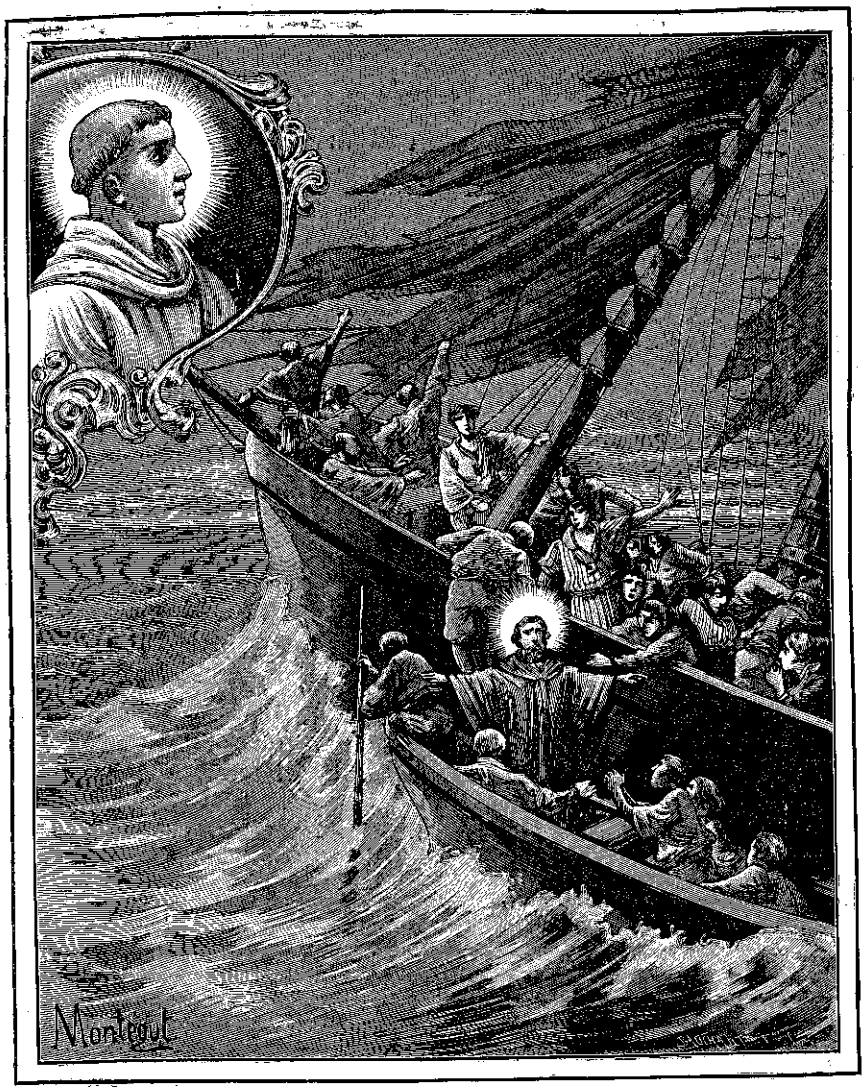
Quand les bourreaux l'eurent tourné, il dit de nouveau au juge : « C'est assez cuit, vous pouvez manger. » En ce moment, son visage parut aux chrétiens nouveaux baptisés environné d'un éclat extraordinaire et l'odeur de son corps rôti, un parfum délicieux.

Enfin, le terme du combat étant arrivé, saint Laurent rendit grâces à Dieu, et remit son âme entre ses mains. Il fut enseveli à deux kilomètres de Rome, et sur son tombeau s'élève une splendide basilique bâtie par le premier empereur chrétien.

LE BIENHEUREUX AMÉDÉE, FRANCISCAIN

FONDATEUR DES AMADÉISTES

Fête le 10 août.



Portrait traditionnel. — La tempête apaisée.

PATRIE INCERTAINE — VOCATION — L'ANGE ET LA MASSUE D'OR

Les biographes désignent l'Espagne ou le Portugal comme la patrie du bienheureux Amédée. Cette incertitude a pour origine l'humilité même du Saint qui, vivant loin du lieu de sa naissance, ne voulut jamais soulever le voile discret destiné à cacher la noblesse de sa parenté. Cependant, à force d'instances, ses amis lui arrachèrent un jour l'aveu qu'il était né d'un père espagnol et d'une mère portugaise. Selon l'opinion la plus probable, ce père fut Rodrigue Gomez de Silva, gouverneur des forts de Campo-Mayor et d'Ouguela, et cette mère, Isabelle Menez, fille du comte de Viana, allié à la famille royale de Portugal.

L'enfant reçut au baptême le nom d'Amador ou Amédée, suivant le conseil d'un ange qui apparut à ses parents sous la forme d'un pèlerin.

Il commença dans les douleurs une vie qu'il devait terminer dans la mortification; jusqu'à l'âge de neuf ans, il demeura en effet si faible de santé qu'il pouvait à peine se soutenir. Le lait était la seule nourriture que son estomac débile

pouvait supporter. Mais bientôt, soit par un effet naturel, soit par une disposition spéciale de la divine Providence, un grand changement s'opéra dans sa complexion, et, à l'âge de douze ans, il était devenu fort et robuste.

Ses parents le fiancèrent à une jeune fille de noble lignée, mais le mariage n'eut point lieu. Amédée, ayant embrassé la carrière des armes sous les ordres du roi Jean II de Castille, fut blessé au bras dans une bataille contre les Maures. Cette blessure, qui le condamnait au repos, fut le moyen dont Dieu se servit pour attirer à lui son serviteur. Amédée réfléchit aux dangers que la fréquentation du monde et le métier des armes faisaient courir à son âme, et résolut de suivre désormais la voie des conseils évangéliques.

Ce fut le monastère de Sainte-Marie de Guadeloupe, fondé par les ermites de Saint-Jérôme, dans l'Estramadure, qu'il choisit pour exécuter ce dessein. Le démon, furieux, dressa sur son chemin des embûches à sa vertu et à sa vie, mais le jeune homme, avec l'aide de Dieu, réussit à les déjouer. Amédée raconta lui-même plus tard comment trois soldats s'étaient jetés sur lui à l'improviste pour le massacrer, et comment Dieu, dont il implora le secours, envoya du ciel un ange armé d'une massue d'or, qui mit les agresseurs en fuite.

CHEZ LES ERMITES DE SAINT-JÉROME — CUISINE EXTRAORDINAIRE

Le Saint arriva sans autre incident au couvent de Guadeloupe, où il prit l'habit des ermites de Saint-Jérôme. Dix années de sa vie se passèrent dans cette maison, et il ne cessa d'y être un modèle de vertu pour tous les religieux. Son bonheur était d'exercer les charges les plus humbles et les plus humiliantes du monastère.

Ses supérieurs lui avaient donné le soin de la cuisine, et il s'acquittait très exactement de cet emploi. Un jour, cependant, la ferveur de sa prière lui fit oublier de veiller au repas de la communauté. Au sortir de cet entretien plus prolongé avec Dieu, quelle ne fut pas sa douleur de trouver les viandes qu'il avait placées sur le feu entièrement carbonisées! Tout attristé de cet accident, Amédée recourt aussitôt à la miséricordieuse bonté de Dieu et à la puissante intercession de la Vierge Marie, les suppliant de réparer sa négligence involontaire. Tandis qu'il prie avec ferveur et confiance, un religieux, en qui il croit reconnaître le Frère infirmier du couvent, entre dans la cuisine, s'approche du fourneau et se met en devoir de remuer, à l'aide d'un bâton, le contenu de la marmite. « Voilà une singulière manière de remédier à mon malheur! » se disait le pauvre cuisinier, de plus en plus troublé. Quand le religieux fut sorti, il s'approcha à son tour et constata que toute trace de brûlure avait disparu. Amédée ne douta point qu'un ange ne fût venu à son secours dans cette pressante nécessité, car le Frère infirmier, interrogé, déclara ne l'avoir en rien assisté dans son humble besogne.

DÉSIR DU MARTYRE — RÉSURRECTION D'UNE MORTE TEMPÊTE MYSTÉRIEUSE

Cependant, le saint religieux nourrissait dans son âme un ardent désir de verser son sang pour la foi de Jésus-Christ. Poussé par un mouvement de l'Esprit-Saint, il alla se jeter aux pieds de ses supérieurs et obtint d'eux la permission de se rendre à Grenade, ville occupée à cette époque par les infidèles.

Il partit donc joyeux dons l'espoir d'aller cueillir en cette contrée la palme du martyre. Aux environs de la ville, il fut rencontré par une troupe d'infidèles qui le prirent pour un espion, le saisirent et le conduisirent à leur chef. Celui-ci ordonna aussitôt de lui faire subir une cruelle flagellation et de le faire périr ensuite au milieu d'affreux supplices. La sentence devait s'exécuter sur-le-champ, et déjà les bourreaux musulmans, parmi lesquels se trouvaient quelques chrétiens apostats, le dépouillaient de ses vêtements lorsqu'ils aperçurent son rude cilice et les chaînes de fer qu'il avait coutume de porter autour des reins. Emus de compassion à cette vue, ils reconnurent qu'ils n'avaient point affaire à un espion, et plaidèrent sa cause auprès du chef musulman. Celui-ci accéda à leur demande, et lui ordonna de sortir de la ville, non sans lui avoir fait subir une seconde flagellation.

Amédée sortit de Grenade dans la résolution d'aller en Afrique, où il espérait trouver plus facilement la couronne du martyre. Sur son chemin, ayant reçu l'hospitalité d'une pauvre veuve dont la fille venait de mourir, il eut compassion de ses larmes et ressuscita l'enfant : mais comme ce miracle avait attiré l'attention sur lui, il se hâta de fuir pour se dérober aux marques d'estime et de vénération qui blessaient son humilité.

Bientôt il atteignit le littoral. Un navire marchand était sur le point de mettre à la voile pour l'Afrique; Amédée prit passage à son bord. Mais à peine le vaisseau avait-il levé l'ancre qu'une tempête épouvantable se déchaîna, menaçant d'engloutir le bâtiment et ses passagers. Amédée pria alors le capitaine de virer de bord et de regagner la terre. Mais cette manœuvre ne réussit qu'à moitié à cause de la violence du vent contraire et des écueils contre lesquels les matelots craignaient de se briser. Alors, sollicités par le Saint qui désirait retourner à terre, ils mirent en mer leur chaloupe, dans laquelle il ne fut pas plutôt descendu que la tempête cessa comme par enchantement. Ayant reconnu par là que Dieu ne voulait pas qu'il passât en Afrique, il retourna à son couvent de Notre-Dame de Guadeloupe, où on lui donna l'emploi de sacristain.

NOMBREUX PRODIGES ARRIVÉS EN SA FAVEUR

Il serait trop long d'énumérer les nombreux prodiges par lesquels Dieu se plut à manifester la sainteté de son serviteur.

Un jour, à sa prière, le vin destiné au Sacrifice de la messe s'accroît miraculeusement dans la burette. Une autre fois, tandis qu'il garnit d'huile les lampes de l'église, un faux mouvement le précipite dans le vide; il invoque aussitôt le nom de Marie et se relève sans aucun mal.

Par mégarde, il met un jour le feu à un meuble rempli de linge : bientôt l'incendie s'étend et menace de tout détruire. Amédée est seul, c'est le soir, et les portes de l'église sont fermées. Dans sa perplexité, se voyant dénué de tout secours humain, il se jette à genoux et invoque avec ferveur la Très Sainte Vierge. Aussitôt se présentent deux jeunes gens, qu'il suppose être des anges; en effet, ils apportent avec eux de l'eau et éteignent l'incendie naissant, puis disparaissent à ses regards étonnés.

Amédée se précipite aussitôt pour se rendre compte des dégâts occasionnés par la flamme,

mais, ô miracle ! tout se trouve en ordre et rien ne révèle la moindre trace d'incendie.

Vers cette époque, le Saint fut attaqué d'une terrible maladie qui lui enleva l'usage de tous ses membres, et il ne trouvait de soulagement à ses maux que lorsqu'il pouvait entendre l'office divin. Ses supérieurs mirent alors à sa disposition une petite voiture dans laquelle, à l'heure des offices, on le transportait à l'oratoire. Il s'y tenait ordinairement dans une chapelle où était vénérée une image de la Très Sainte Vierge. Un jour il supplia avec tant de ferveur la Reine du ciel de lui accorder un peu de soulagement dans ses douleurs, que non seulement sa prière fut exaucée, mais qu'il fut aussitôt parfaitement guéri.

DÉPART POUR L'ITALIE — TRIOMPHE SUR LE DÉMON

Cependant, Dieu appelait le Bienheureux Amédée à exercer son zèle dans une autre contrée et sous une autre règle. Trois fois la Vierge Marie, saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue lui apparurent en songe et lui intimèrent l'ordre de se rendre en Italie, pour y revêtir l'habit des Frères Mineurs. Considérant que ces avertissements réitérés ne pouvaient être vains et illusoires, il en parla à son supérieur, dom Gonzalve de Illescas, qui devint plus tard évêque de Cordoue. Celui-ci n'eut garde de s'opposer à la volonté de Dieu si clairement manifestée. La permission obtenue, Amédée partit sans retard pour Assise. Mais, ayant rencontré sur sa route, à Ubéda, un couvent de Frères Mineurs, il y séjourna quelque temps et y reçut l'habit de Saint-François (1432).

Poursuivant son chemin, le saint voyageur parvint à une léproserie où il s'arrêta pour goûter un peu de repos. On lui apprit qu'à une certaine distance, sur le versant d'une montagne escarpée, vivait un ermite qui, par sa vertu et ses austérités, s'était acquis un grand renom dans le pays. Amédée ne voulut point passer outre sans lui faire visite et profiter des lumières de son expérience. Il se dirigea donc vers la grotte de l'homme de Dieu. Comme il s'en approchait, il vit venir de son côté un vieillard à l'aspect vénérable : c'était l'ermite qui, averti de son arrivée par une vision céleste, s'empressait d'accourir à sa rencontre.

Le solitaire, ayant fait entrer son visiteur dans la grotte sauvage, lui offrit un peu de nourriture et du vin; puis les deux saints s'entretinrent longtemps du bonheur que l'on goûte au service de Dieu. Quand l'heure de la séparation fut proche, l'ermite dit à Amédée : « Vous aurez beaucoup à souffrir pour le Christ, choisissez donc ce que vous préférez, ou de supporter ces tribulations dans votre jeunesse et de vous reposer dans l'âge mûr, ou de vous reposer maintenant et d'être accablé de souffrances au soir de votre vie. » Le choix d'Amédée ne fut pas long : jeune encore, il se sentait rempli d'une vigueur qui le rendait capable de supporter les plus grandes fatigues, vigueur qui, d'ordinaire, disparaît avec la jeunesse; il préféra donc réserver pour le déclin de l'âge la part de repos que Dieu lui destinait.

Amédée prit congé de l'ermite qui lui donna deux de ses disciples pour guider sa route. Chemin faisant, ceux-ci demandèrent au Bienheureux s'il avait coutume de porter des provisions avec lui. Sur sa réponse négative, ils furent saisis d'étonnement, car personne n'avait porté à l'ermite d'aliments ou de vin, et ils comprirent que la Providence avait seule pourvu aux frais du repas.

La prophétie du vieillard ne tarda pas à recevoir son accomplissement, car le reste du voyage fut pénible, et le pieux voyageur eut beaucoup à souffrir de la fatigue et de la faim. Deux jours durant, égaré dans une solitude, il dut se contenter, pour toute nourriture, de quelques fruits sauvages.

Dieu cependant récompensait souvent sa persévérante fidélité par des marques d'une protection spéciale. Un jour, c'est un ange qui lui apporte un pain de pur froment. Une autre fois, c'est un seigneur dont il fait la rencontre non loin d'Avignon et qui, après lui avoir donné une partie du dîner de ses ouvriers, trouve la portion intacte.

Mais, si Dieu l'assistait d'une manière si visible, le démon, de son côté, ne cessait de tendre des pièges à sa vertu. Amédée trouva un jour sur sa route un homme qui lui sembla être un ouvrier chaudronnier, et qui lui demanda où il allait : « Je me rends à Gênes, » répondit le Saint. Sur ce, l'ouvrier déclara qu'il se dirigeait vers la même ville et manifesta le désir de faire route en sa compagnie, ce qui lui fut accordé. Brisés par la fatigue, les deux voyageurs s'arrêtèrent sous un arbre pour se reposer. L'ouvrier ne tarda pas à s'endormir. Amédée voulut mettre à profit cette halte forcée pour réparer ses vêtements qui tombaient en lambeaux. Parmi les outils de son compagnon, il y avait une sorte d'alène : il voulut l'utiliser pour sa besogne. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction de trouver le manche de cet instrument entr'ouvert et plein de ducats ! Craignant aussitôt de succomber à la tentation, le Bienheureux remit à sa place l'étrange outil, et prit la fuite sans oser détourner la tête. Quand il se fut un peu éloigné, il jeta cependant un regard en arrière : le faux ouvrier avait disparu, et, de l'endroit où, peu auparavant il était assis, s'élevait une fumée épaisse qui répandait une horrible odeur de soufre. Amédée comprit alors qu'il avait eu affaire avec le démon.

Le pieux voyageur tomba malade en arrivant à Gênes, mais la Sainte Vierge lui apparut et lui rendit ses forces, de sorte que, poursuivant son chemin vers Assise, après de grandes difficultés, il parvint à Chiavari.

ARRIVÉE A ASSISE — MERVEILLES QU'IL Y OPÈRE — IL EST ADMIS DANS L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS ET SE REND A MILAN

Peu après, le bienheureux Amédée arrivait à Pérouse où il trouva le Fr. Ange, professeur de théologie et ministre général de l'Ordre de Saint-François.

Ce religieux refusa de le recevoir. Sans se décourager, le Saint se rendit à Assise, et alla frapper à la porte du couvent de Saint-François. Mais le même traitement l'y attendait; Dieu permettant ces épreuves pour exercer la patience de son serviteur et fortifier sa vertu.

Amédée, en effet, ne se rebuta point, et dans l'espérance que Dieu lui fournirait les moyens d'exécuter sa sainte volonté, il bâtit un petit ermitage près de l'église de Saint-François, Là, il vécut trois ans de privations et de pauvreté. Les haillons qu'il portait et que son humilité estimait encore trop riches et trop luxueux ne pouvaient faire deviner en lui un religieux : aussi ne lui ménageait-on pas les injures et les mauvais traitements. Le Bienheureux trouvait dans la prière et l'union avec Dieu le

courage de supporter ces terribles épreuves. L'oraison était aussi son bouclier de défense contre les attaques fréquentes du démon. Amédée était un jour prosterné au pied du maître-autel de la basilique supérieure, quand l'ennemi infernal se présenta devant ses yeux épouvantés sous la forme d'un géant immense. « A quoi bon tant de prières et de dévotions, tant de jeûnes, d'abstinences et d'austérités, lui dit le monstre, puisque tu es déjà damné pour jamais? » Et il s'efforçait, par de semblables paroles, de jeter le Saint dans l'abîme du désespoir : « Que le monde tout entier s'écroule, répondit Amédée, pour moi, je veux rester toute ma vie vrai serviteur de Dieu et de Marie. » A ces mots, le géant disparut avec fracas, et le Saint remercia Dieu de sa délivrance et de son triomphe.

A force de fréquenter l'église des Franciscains, Amédée avait fini par lier connaissance avec les religieux chargés du soin de la sacristie. Il leur rendait même certains services et recevait d'eux en récompense quelques aliments. Un des religieux sacristains étant tombé malade, le Saint pria pour lui et obtint sa guérison. Dans sa reconnaissance, celui-ci offrit à son bienfaiteur, qu'il prenait toujours pour un simple laïque, un habit de Frère Mineur. Dieu continua à manifester la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles. C'est ainsi que le Bienheureux obtint par ses prières un enfant à Catherine de Condon, femme de César de Condon, de Lucques, et sœur du pape Nicolas V. Ce prodige et tant d'autres qu'il serait trop long de rapporter ici répandirent au loin la renommée du pauvre ermite d'Assise, et, vers la même époque, Ange de Pérouse étant mort, son successeur, Jacques de Mozanica, ne fit aucune difficulté d'admettre Amédée au nombre des Frères Mineurs.

Le Bienheureux était au comble de ses vœux, mais la période de tribulation n'était pas encore terminée pour lui. La vie austère qu'il menait au couvent d'Assise et l'observance exacte de la règle à laquelle il s'appliquait, excitèrent bientôt contre lui l'antipathie de plusieurs religieux moins fervents, pour qui sa conduite était un reproche perpétuel : aussi l'accablèrent-ils de toutes sortes de vexations et de mauvais traitements. Amédée supporta cette épreuve plus terrible peut-être que les précédentes, avec une admirable patience et une angélique douceur.

Mais, voyant que tous ses efforts pour calmer les esprits étaient impuissants, sur le conseil d'un ange, il partit pour Pérouse, et de là, pour Brescia, où se trouvait alors le général de l'Ordre. Celui-ci l'envoya à Milan, où les Franciscains possédaient un couvent, près de la porte de Verceil. Dans cette nouvelle retraite, Amédée fut d'abord chargé de la sacristie, mais comme cet emploi le détournait de ses oraisons, il obtint de ses supérieurs la permission de se retirer dans une cellule de l'ancienne infirmerie pour y vaquer plus librement à la contemplation. Il était si assidu à la prière qu'il y employait quelquefois quatorze heures, et toujours à genoux. Sa vie devint également plus austère et plus mortifiée que jamais.

Cependant, les miracles se multipliaient sous les pas du bienheureux Amédée : aussi accourait-on de toutes parts afin de se recommander aux prières d'un homme si puissant sur le cœur de Dieu. Le duc de Milan, François Sforza, le comblait des témoignages de son estime et de son affection. L'humilité du saint religieux s'effraya de ces marques de respect, et il supplia ses supérieurs de l'éloigner de Milan et de l'envoyer dans un couvent où il pût vivre ignoré des hommes. On le fit partir pour Marliano, et enfin pour Oppreno, couvent qui renfermait la première église dédiée à saint François.

IL REÇOIT LES ORDRES SACRÉS ET FONDE LES AMADÉISTES

Dans ce monastère, Amédée reçut les Ordres sacrés pour obéir à son Provincial qui, connaissant son humilité, le contraignit d'accepter cet honneur. Il célébra sa première messe le jour de l'Annonciation de l'année 1459 avec les sentiments de dévotion et de respect que mérite ce mystère adorable. Ce fut l'année suivante, d'après Gonzague, auteur des *Origines de l'Ordre de Saint-François*, que se réunirent autour de lui les premiers Amadéistes. Ces religieux, qui formaient une branche nouvelle de l'Ordre franciscain, se multiplièrent avec rapidité, et bientôt le saint fondateur, après avoir triomphé de nouvelles persécutions, se vit à la tête d'une Congrégation florissante. Un monastère fut établi à Milan sous le vocable de Sainte-Marie de la Paix, et le pape Sixte IV, ayant appelé auprès de lui le bienheureux Amédée qu'il choisit pour son confesseur, fit bâtir pour lui et ses religieux le couvent de Saint-Pierre in Montorio, à Rome.

Le moment approchait où Dieu allait rappeler à lui ce bon et fidèle serviteur. Le bienheureux Amédée avait quitté Rome pour visiter ses monastères, quand il tomba malade, à Milan. Il reçut les derniers sacrements et s'éteignit doucement au milieu de ses religieux le 10 août 1482, en la fête du martyr saint Laurent.

On assure que le bienheureux Amédée eut certaines révélations relatives à la fin des temps et qu'il laissa à ses religieux un volume scellé qui fut placé dans son tombeau avec cette inscription sortie de ses lèvres : *Ce livre sera ouvert au temps marqué par Dieu. Aperietur in tempore.* Quoi qu'il en soit de cette légende, le recueil de prophéties qui porte son nom a été falsifié en beaucoup d'endroits et doit être tenu pour très suspect.

De nombreux miracles s'opérèrent sur le tombeau du bienheureux Amédée, et, en 1625, le pape Urbain VIII autorisa son culte. L'ordre des Amadéistes fut réuni, sous le pape saint Pie V, aux Franciscains de l'Observance.

LA VÉNÉRABLE BÉATRIX DE SILVA

FONDATRICE DE L'ORDRE DES CONCEPTIONISTES (1425 — 10 AOUT 1490)

La vénérable Béatrix étend sa protection sur ses religieuses.
(D'après un tableau ancien conservé dans un couvent des Conceptionistes.)

NAISSANCE ILLUSTRE — PREMIÈRES ANNÉES

Bien avant que Rome eut parlé et que la définition solennelle de 1854 eut proclamé le dogme de la Conception Immaculée de Marie, un Ordre religieux, affilié à la branche franciscaine, honorait d'un culte spécial l'auguste privilège de la Mère de Dieu et s'était voué à chanter ses louanges, jour et nuit. La fondatrice s'appelait: « Dona Béatrix de Silva. » Quelques auteurs pieux et le martyrologe franciscain lui donnent le titre de Bienheureuse, quoique sa cause, portée en cour de Rome, soit encore en suspens.

Béatrix de Silva naquit en 1425 à Campo-Major, ville du diocèse d'Helvas. Ses parents descendaient de la plus haute noblesse du Portugal. Illustres par leur naissance, ils l'étaient davantage encore par leurs vertus : un de leurs fils est placé au rang des Bienheureux. Et, dès l'âge le plus tendre, Béatrix fut, elle aussi, élevée dans les sentiments d'une solide piété. La tâche de ses parents fut d'ailleurs facile. Dieu s'était plu à orner sa servante de tous les dons du cœur et de l'esprit. Ses biographes s'accordent à célébrer sa modestie et son innocence; au dire des contemporains, ses qualités et sa beauté faisaient d'elle la princesse la plus accomplie du Portugal. Tout semblait lui présager le plus brillant avenir dans le monde; mais Dieu lui réservait une gloire plus belle et plus durable : la gloire des Saints.

A LA COUR DE CASTILLE — ÉPREUVES
SUPPLICE DU CERCUEIL

Elisabeth, fille du roi de Portugal et tante de Béatrix, venait, par son mariage avec Jean II, de s'asseoir sur le trône de Castille. La reine manifesta le désir d'avoir sa nièce auprès d'elle, et Béatrix arriva à la brillante et fastueuse cour de Castille. L'éclat de sa beauté et de sa jeunesse, la distinction de ses manières et les grâces de son esprit provoquèrent l'admiration et lui attirèrent les sympathies de toute la cour.

Cependant, ces précieux avantages devaient être pour elle la source de cruelles épreuves. Plusieurs seigneurs prétendaient à sa main. Les rivalités éclatèrent; des querelles on en vint aux meurtres, et, d'après les récits contemporains, plus d'un prétendant paya de sa vie son amour pour la princesse. Béatrix, cause innocente de tous ces désordres, vivait retirée dans ses appartements; elle souffrait et pleurait continuellement, en suppliant le Seigneur de mettre fin à ces odieuses rivalités. Cédant au dépit de se voir repoussés, quelques intéressés accusèrent la jeune vierge de répondre à l'amour coupable de certains seigneurs, et Béatrix, qui ne recherchait que le pur amour de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère, se vit en butte à des soupçons déshonorants et à d'infâmes calomnies. C'était une douloureuse épreuve. Elle la supporta avec une patience admirable, bénissant Dieu de pouvoir souffrir pour lui au milieu du faste de la cour et d'expier ainsi les fautes qui s'y commettaient.

Une dernière épreuve, plus terrible que toutes les autres, allait la frapper. Le roi Jean II conçut pour elle une violente passion; il n'en fallut pas davantage pour allumer contre Béatrix la colère et la jalousie de sa tante Elisabeth. Celle-ci la rendit responsable du coupable amour du roi. Persuadée qu'elle avait en sa nièce une rivale redoutable, elle la traita avec une cruauté presque sans précédent. Elle la fit enfermer à Torderillas, pendant trois jours et trois nuits, dans une sorte de cercueil ou coffre, avec défense formelle de lui donner aucune nourriture. Elle espérait bien, après ce long supplice, trouver sa nièce asphyxiée ou morte d'inanition. Mais la persécutrice calculait sans le secours du ciel. Dieu veillait sur sa servante. Abandonnée des hommes, même de sa famille, Béatrix tourna ses regards en haut; elle implora la Mère de Dieu, Reine des vierges et Consolatrice des affligés, et, pour donner plus de force à ses cris de détresse, elle fit dans sa prison le vœu de virginité perpétuelle. Aussitôt, Marie lui apparut tout éblouissante de lumière et revêtue de l'habit que Béatrix devait, dans la suite, imposer à ses filles et que les Conceptionistes portent encore aujourd'hui : robe et scapulaire blancs, recouverts d'un manteau bleu d'azur. Elle consola sa servante et lui annonça qu'elle sortirait saine et sauve de son cachot. Fortifiée par ces douces paroles, Béatrix resta absorbée dans la contemplation des grandeurs de la Sainte Vierge, surtout de sa conception sans tache. Au bout de trois jours, la reine fit ouvrir le coffre où était enfermée sa nièce. Quelle ne fut pas la surprise des bourreaux ! Ils croyaient ne plus trouver qu'un cadavre et ils revoyaient la princesse plus vivante et plus belle que jamais.

ÉVASION DU PALAIS — APPARITION DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET DE SAINT ANTOINE DE PADOUE — SÉJOUR CHEZ LES CISTERCIENNES

En faisant dans sa prison le vœu de virginité, Béatrix avait aussi pris la résolution de fuir du palais et de consacrer sa vie à Dieu et à la Reine du ciel. Sa miraculeuse conservation dans son supplice fit tomber toutes les préventions conçues contre elle. Les plus acharnés s'offrirent même à favoriser de tous leurs moyens son projet d'évasion. Sous un déguisement et accompagnée d'une personne qui, dégoûtée du faste et des plaisirs de la cour, désirait, elle aussi, se donner à Dieu, Béatrix quitta le palais pendant la nuit.

Elle se dirigea vers Tolède. Son but était d'entrer chez les Cisterciennes de cette ville. Elle hâtait le pas et se voyait déjà presque à l'abri de toute atteinte, quand soudain elle entend une voix qui l'appelle : « Béatrix, Béatrix. » Elle croit un moment tous ses projets anéantis et les émissaires de la reine à sa poursuite pour la faire mourir. Elle veut fuir; mais la voix devient plus impérieuse. Craintive, elle se retourne et voit venir à elle deux religieux Franciscains. L'un d'eux la tranquillise aussitôt : « La paix soit avec vous, ô notre très chère sœur, lui dit-il : nous connaissons vos cruelles épreuves et les motifs de votre fuite. Ne redoutez plus rien, un jour vous deviendrez la mère d'une nombreuse postérité. » L'humble vierge répondit la parole de Marie. « Comment cela est-il possible, j'ai voué à Dieu ma virginité, et jamais, pour rien au monde, je ne voudrais retirer la parole que j'ai donnée au Roi des rois. — Il n'y a rien d'impossible à Dieu, » répliquèrent les deux messagers divins, et ils disparurent. Ce n'est que dans la suite, bien des années plus tard, que la fugitive comprit le sens de l'annonce prophétique des deux religieux qui n'étaient autres que saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue. Dès ce moment, Béatrix eut une dévotion toute particulière envers ces deux Saints, et les filles de la Bienheureuse ont tenu à être fidèles à l'exemple de leur mère et fondatrice.

Arrivée à Tolède, Béatrix se retira chez les religieuses Cisterciennes. Trente ans durant, elle vivra au milieu d'elles, sans cependant embrasser leur règle. Pendant ce temps, l'idée de fonder un Ordre religieux en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie germera et mûrira dans son esprit; et, au temps fixé par Dieu, elle sortira de son cloître, prête à entreprendre la mission qui lui sera confiée. Durant trente ans, le couvent de Tolède fut donc témoin de ses vertus et de ses austérités. En y entrant, la servante de Dieu prit la résolution de ne plus paraître en public que le visage recouvert d'un voile assez épais, afin de cacher la beauté de ses traits et d'expier ainsi les occasions de péché qu'ils avaient pu provoquer. Elle ne consentait à rester découverte que devant la religieuse qui la servait et quelquefois devant sa cousine Isabelle, fille de sa persécutrice, à l'heure de sa visite. Cette princesse de génie qui devait être Isabelle la Catholique, si justement célèbre dans l'histoire de l'Espagne et de l'Europe au XV^e^ siècle, garda toujours pour Béatrix une constante et inviolable amitié. La servante de Dieu ne s'en prévalut jamais. Séparée complètement du monde et cachée en Dieu, sa vie s'écoulait dans la prière et la contemplation des mystères divins. Elle donnait au sommeil deux heures à peine chaque nuit; le reste du temps, elle faisait oraison. Tous les jours, une de ses plus grandes joies était d'assister à toutes les Messes célébrées au monastère. Le sujet habituel de ses méditations était les souffrances et la mort de Notre-Seigneur. Elle y consacrait des heures entières, sans s'apercevoir que le temps s'écoulait. La faveur que lui fit la Sainte Vierge de fonder un Ordre religieux

en l'honneur de sa Conception sans tache montre assez l'ardente et filiale dévotion qu'elle portait à cette bonne Mère. Elle aimait à ajouter à ses méditations sur la Passion la contemplation de la glorieuse prérogative de la Conception Immaculée de Marie. Ses biographes sont unanimes à célébrer sa foi, son innocence virginale et son horreur de la moindre imperfection volontaire. Aussi, tout le temps de son séjour à Tolède, fut-elle le modèle des religieuses Cisterciennes, même des plus avancées en perfection.

FONDATION ET APPROBATION DE L'ORDRE DES CONCEPTIONISTES BULLE SAUVÉE MIRACULEUSEMENT DU NAUFRAGE

L'heure choisie par Dieu pour faire naître dans l'Eglise un Ordre en l'honneur de l'Immaculée Conception de sa Mère était arrivée. Dona Béatrix devait en être la fondatrice. Une nuit, pendant qu'elle se livrait à l'oraison, elle eut, à ce sujet, une première manifestation de la volonté divine. La lampe du sanctuaire s'éteignit tout à coup; quelques instants après, sans l'intervention de personne, Béatrix la vit se rallumer. En même temps, une voix mystérieuse parvint aux oreilles de la servante de Dieu : « Tel sera le sort de ton Ordre après ta mort, disait la voix; il brillera dans l'Eglise comme une lampe étincelante; à peine aura-t-il jeté ce premier éclat que le vent d'une persécution l'éteindra, mais l'épreuve sera de courte durée, parce que ma Providence suscitera une main pour le rallumer; dès lors, il jettera jusqu'aux plus lointaines contrées une vive lumière qui ne s'éteindra jamais. » Il fallait un dernier appel de Dieu pour décider Béatrix à entreprendre l'œuvre demandée. Cette fois, Marie elle-même se chargea de le faire entendre. Nous sommes en 1484. Béatrix était, à cette époque, âgée de cinquante-neuf ans. Un jour, elle priait avec ferveur dans la chapelle du monastère, quand la Sainte Vierge se présente à elle, vêtue, comme à sa première apparition, d'une robe et d'un scapulaire blancs recouverts d'un manteau bleu et lui dit : « Ma fille, la volonté de mon divin Fils est de voir établir dans l'Eglise l'Ordre de mon Immaculée Conception et il daigne vous choisir pour en jeter les fondements. Mettez-vous à l'œuvre sans retard, je vous aiderai toujours de ma protection. » Il n'y avait plus à hésiter, Marie avait parlé. Cette bonne Mère d'ailleurs rendit faciles à sa servante les débuts de l'œuvre.

Sur ces entrefaites, Isabelle la Catholique vint à Tolède rendre visite à sa cousine, comme elle le faisait souvent. Celle-ci s'ouvrit à elle, lui exposa l'ordre de Dieu et s'efforça de l'intéresser à la fondation de son œuvre. Sans hésiter, la princesse catholique partagea les vues de Béatrix. Elle choisit comme premier abri de l'Ordre naissant un palais qu'elle possédait à Tolède même. La nouvelle fondatrice s'y établit avec douze jeunes filles de la plus haute noblesse du pays, et ce premier berceau des religieuses s'appela « Monastère de Sainte-Foi », du titre de l'Eglise où les Sœurs accomplissaient leurs exercices. Béatrix attendit cinq années entières avant de soumettre à l'approbation du Saint-Siège son Institut et ses Constitutions. Au bout de ce temps, son œuvre lui paraissant assez stable, elle en référa au pape Innocent VIII. La reine Isabelle daigna appuyer sa requête, la Sainte Vierge aplanit toutes les difficultés, et, quelque temps après, en 1489, la Bulle d'approbation était annoncée à la fondatrice. Les termes en étaient on ne peut plus élogieux pour le nouvel Institut : elle reconnaissait officiellement l'Ordre de l'Immaculée-Conception, autorisait les religieuses, sous le nom de Conceptionistes, à suivre la règle de Cîteaux, approuvait l'office qu'elles récitaient en l'honneur de Marie Immaculée et l'habit religieux qu'elles portaient : robe et scapulaire blancs, retenus par une corde de chanvre, à l'exemple des fils de saint François, et recouverts d'un manteau bleu.

Mais le démon, jaloux de ces privilèges, essaya de retarder, sinon d'empêcher l'arrivée de la Bulle au monastère. Le courrier qui l'avait reçue des mains du Souverain Pontife prit pour rentrer en Espagne la voie de mer. Or, une violente tempête se déchaina tout à coup sur la Méditerranée. Seuls les passagers furent sauvés : le navire et tout ce qu'il portait disparut sous les flots. C'en était fait de la précieuse Bulle. Béatrix, cependant, ne perdit pas confiance; elle se mit en prière, et durant trois jours et trois nuits, elle supplia la Sainte Vierge de lui rendre le document englouti dans la mer. Dieu exauce toujours ses saints. Marie répondit par un miracle à la prière de sa servante. Le troisième jour, elle trouva au milieu de ses papiers un parchemin dont personne ne s'expliquait ni l'origine ni la présence au monastère. L'autorité ecclésiastique en fut informée. L'évêque de Cadix, de passage à Tolède, se rendit au couvent et reconnut dans le parchemin la Bulle d'approbation du pape Innocent VIII. D'ailleurs, au moment où l'enquête se poursuivait, un ange apparut à Béatrix et lui confirma la décision des autorités ecclésiastiques; la Bulle avait été sauvée et apportée par un ange au monastère. Il n'y avait plus à douter du caractère extraordinaire et divin du fait : l'archevêque de Tolède le célébra par une solennité religieuse. Il donna lecture de la Bulle aux religieuses et apprit à son peuple l'intervention miraculeuse dont les nouvelles Sœurs avaient été l'objet.

MALADIE ET MORT DE LA VÉNÉRABLE ÉPREUVES ET DIFFICULTÉS DE SON ORDRE

L'Ordre était canoniquement érigé. La cérémonie solennelle de la vêture et de la profession pouvait se célébrer. La Vénérable décida qu'elle aurait lieu dans les quinze jours. Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, demanda un douloureux sacrifice à la communauté naissante. Cinq jours après la publication de la Bulle, au moment où les religieuses, rayonnantes de joie et de ferveur, se préparaient à la double cérémonie, leur mère et fondatrice fut tout à coup prise d'un violent accès de fièvre. Les symptômes devinrent bientôt alarmants; aussi les Sœurs ne doutèrent-elles plus de la fin prochaine de leur mère. Marie elle-même vint avertir sa servante que l'heure de quitter la terre avait sonné pour elle. La Vénérable fit une confession générale de toute sa vie. Sur son lit de mort, elle demanda à recevoir le saint habit des Conceptionistes et à prononcer ses vœux perpétuels entre les mains d'un religieux Franciscain. Pour lui conférer l'Extrême-Onction, on dut soulever le voile dont elle avait coutume de se couvrir; les assistants virent son visage tout illuminé d'une éblouissante clarté et, sur son front, une étoile d'un éclat extraordinaire. La Vénérable mourut le 10 août 1490, dans sa soixante-sixième année.

A peine eut-elle rendu le dernier soupir qu'elle apparut, dans une ville fort éloignée de Tolède, au Père Franciscain Jean de Toulouse. Elle lui enjoignit de se rendre à Tolède, afin de soutenir ses

filles, devenues orphelines, dans les épreuves qui commençaient à fondre sur elles. Ces épreuves, Béatrix, avant de mourir, les avait annoncées à ses religieuses, en leur rappelant la vision de la lampe du sanctuaire subitement éteinte et rallumée. Les Cisterciennes de Tolède réclamèrent à grands cris le corps de leur compagne de trente années et tentèrent d'incorporer à leur Ordre les filles de Béatrix. Heureusement, l'intervention de l'archevêque aplanit toutes les difficultés; les Conceptionistes gardèrent la dépouille mortelle de leur mère et leur autonomie.

TRANSLATION DES RELIQUES DE LA VÉNÉRABLE

Huit jours après la sépulture de la Vénérable, les religieuses procédèrent à la cérémonie de la vêture et de la profession, et Dona Philippa, nièce de Béatrix, fut élue pour remplacer sa tante à la tête de la communauté. Les recrues arrivaient lentement, quand Isabelle la Catholique sollicita et obtint du pape Alexandre VI d'unir ensemble les Conceptionistes et les Bénédictines du couvent de Saint-Pierre des Dames. Ce fut le point de départ de graves difficultés. Les Bénédictines, supérieures en nombre aux Conceptionistes et plus anciennes qu'elles dans l'Eglise, ne consentirent pas à faire donation de leurs biens à un Ordre de fondation toute récente, à oublier leurs anciennes coutumes pour se plier aux nouveaux usages de la règle de sainte Claire. Le Pape, en effet, avait ordonné aux deux communautés réunies de suivre cette règle sous la juridiction des Pères Franciscains. La situation devint bientôt intolérable. Dona Philippa quitta le monastère avec ses compagnes pour se retirer en Portugal et y attendre la fin de l'orage. Sur son passage, elle s'arrêta au couvent de la « Mère de Dieu ». Les Dominicaines qui l'habitaient lui persuadèrent de laisser en dépôt chez elles le corps de Béatrix, et la jeune abbesse consentit à le mettre sous leur sauvegarde.

Cependant, la Sainte Vierge n'abandonnait pas son Ordre. Elle lui suscita un protecteur influent : le cardinal Ximenès. Celui-ci aplanit toutes les difficultés, rétablit le calme, et les deux communautés se réunirent de nouveau, cette fois pour ne plus se séparer. Elles se transportèrent du monastère de Sainte-Foi dans les vastes bâtiments du couvent de Saint-François, abandonné par les Pères Observantins. Néanmoins, il paraissait anormal de suivre, sous le nom et l'habit de Conceptionistes, la règle de sainte Claire. Jules II, sollicité par Ximénès, le 17 septembre 1511, mit fin à cette anomalie; il donna aux Conceptionistes la règle et les Constitutions qu'elles observent encore de nos jours. L'Ordre avait désormais sa vie propre. Bientôt les vocations affluèrent. Des jeunes filles des plus nobles familles de l'Espagne vinrent en grand nombre solliciter leur entrée au couvent, si bien qu'au bout de vingt ans à peine les Conceptionistes comptaient, en Espagne seulement, plus de trente monastères.

TRANSLATION DES RESTES DE LA VÉNÉRABLE BÉATRIX PROPAGATION DE SON ORDRE

Durant les événements qui viennent de se dérouler, les Dominicaines de la Mère de Dieu avaient gardé le corps de la vénérable fondatrice. Le calme rétabli, les filles de Béatrix réclamaient les reliques de leur mère. Mais les Dominicaines refusèrent de céder le précieux dépôt. Les Conceptionistes en appelèrent à Rome et le Souverain Pontife fit droit à leurs réclamations.

La translation du corps de la Vénérable se fit avec une pompe extraordinaire. Quand on ouvrit le cercueil, afin de placer les ossements dans une châsse, une suave odeur s'en exhala. Un siècle après, en 1618, à la seconde translation des reliques, le même fait se reproduisit. Le chef de la Vénérable, déposé à part dans un riche reliquaire, a été de tout temps l'instrument de nombreux miracles. Le plus célèbre est la guérison subite de Dona Andrea de Roxas, religieuse professe du couvent de Tolède. Elle était à toute extrémité, quand, au contact de la relique, ses forces lui revinrent tout à coup, et elle recouvra une santé plus florissante que jamais.

Depuis la mort de la vénérable Dona Béatrix de Silva, l'Ordre de l'Immaculée-Conception n'a cessé de se propager, surtout en Espagne, où il compte actuellement environ 90 monastères. Après la tourmente révolutionnaire, les communautés dispersées se réorganisèrent en Belgique. Elles ont pour fin spéciale d'honorer l'Immaculée Conception; leur vie est essentiellement contemplative et tout adonnée aux exercices de la prière et de la pénitence. Puisse Marie Immaculée donner aux filles de Béatrix la consolation de voir bientôt placer sur nos autels leur vénérable Mère.

DOCUMENTS

La bienheureuse Mère Dona Béatrix de Silva et l'Ordre de l'Immaculée-Conception. — Une perle à la couronne de Marie Immaculée, par un prêtre du diocèse de Malines. — *Notice explicative du tableau échappé à l'incendie du couvent des Conceptionistes de Liége. — Dictionnaire des Ordres religieux*, Migne.

LE VÉNÉRABLE VINCENT MORELLI

religieux Théatin et archevêque d'Otrante (1741-1812)

Dans ses tournées pastorales, le saint évêque ne dédaignait pas de faire le catéchisme aux enfants qu'il rencontrait.

NAISSANCE — DANS L'ÉTANG LE BONNET D'ANE

Vincent Morelli naquit à Lecce en Calabre, le 25 avril 1741, huitième des douze enfants que Dieu accorda à ses parents, Louis Morelli et Rosalie Perronne.

Son heureux caractère et une constante bonne humeur en firent dès l'enfance le préféré de son pieux aïeul qui, le prenant sur ses genoux, lui enseignait gravement, à l'âge de cinq ans, les principes de l'oraison.

Ces préférences ne laissaient pas que d'inspirer de la jalousie aux autres frères un peu délaissés. Ils se vengèrent.

Un jour, le petit Vincent s'amusait avec eux sur le bord d'une mare à frapper l'eau d'une baguette pour y faire des ronds. La verge lui ayant échappé des mains, il se baissait pour la rattrapper, lorsqu'un malicieux coup d'épaule le précipita dans le lac. Aussitôt, fuite générale ; il fallut que le jardinier accourût au plus vite pour retirer l'enfant qui se noyait. Rendu à sa mère tout ruisselant, Vincent préféra subir les reproches de maladresse et de désobéissance plutôt que de dénoncer et faire punir le coupable et ses complices.

D'une intelligence vive et primesautière, il allait dans les classes de succès en succès.

Son précepteur, craignant que l'orgueil n'altérât ses belles qualités, se montrait à son égard d'une sévérité outrée et l'humiliait constamment devant ses frères.

Un jour, pour le punir d'un devoir médiocre, il lui attacha un écriteau sur la poitrine, le coiffa d'un bonnet d'âne, et, lui mettant une verge dans la main, l'envoya trouver son père. Aussitôt l'enfant, sans murmure ni résitance, part la tête basse et le rouge au front présenter la baguette vengeresse au courroux paternel. A cette apparition, qui évoquait l'image en miniature de la douleur et du repentir, le père ému jusqu'aux larmes :

— Mais, mon petit, lui dit-il en l'embrassant, tu ressembles à un archevêque mitré.

Puis, le conduisant à ses frères, il le félicita publiquement de sa docilité et de son obéissance.

Ce fut la seule fois que notre Vincent mérita une punition.

CHEZ LES THÉATINS — ARCHEVÊQUE D'OTRANTE

A l'âge de onze ans, l'enfant manifesta un vif désir d'embrasser l'état religieux.

Aussitôt, son père le mit en pension chez les Théatins de Sainte-Irène de Lecce. Il y passa son adolescence sous la direction un peu sévère du P. Augustin Lubelli. Sa vocation se fortifia dans la prière et dans l'étude, et dès l'âge de seize ans, après une année de noviciat, il prononça ses vœux (27 avril 1757.)

Après ses études philosophiques et théologiques qu'il commença à Naples, pour les terminer à Rome, il enseigna les mathématiques et l'astronomie à l'Université de Vérone. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-cinq ans, il fut tour à tour professeur d'Ecriture Sainte, de philosophie et de langue grecque, puis maître des novices à Naples jusqu'au 25 juin 1791, époque où le roi de Naples, Ferdinand I[er], le choisit comme archevêque d'Otrante.

Il n'accepta cette dignité que sur l'ordre formel de ses supérieurs, et lorsqu'on lui présenta la croix pectorale il la regarda longuement, puis, la baisant comme l'instrument de son supplice :

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il, puisqu'il veut que sur cette croix je subisse mon martyre.

Il partit pour sa ville épiscopale le 7 mai 1792 et fut reçu partout comme un messager de Dieu en ces temps troublés où se préparait en France la catastrophe qui devait bouleverser l'Europe et si durement cribler l'Eglise.

LE BON PASTEUR
SES TOURNÉES PASTORALES

Il y avait dix ans qu'était mort le dernier archevêque d'Otrante, et, depuis ce temps, cette pauvre Eglise sans pasteur et sans guide se mourait dans l'indifférence.

Parmi les fidèles, c'était une ignorance totale des premières vérités de la religion ; dans le clergé, c'étaient la tiédeur et l'esprit mondain, sources trop fécondes de la corruption des mœurs.

Le saint évêque, tout d'abord, frémit devant de telles ruines, puis, courageusement, se mit à l'œuvre de restauration.

Pour remédier à l'ignorance, cause de tout le mal, il fit la lumière dans les esprits en expliquant lui-même en toute occasion aux prêtres et aux fidèles les vérités religieuses avec la clarté, la précision du professeur et l'accent de persuasion du saint. Il donna une vigoureuse impulsion à l'œuvre des catéchismes, faisant appel, pour instruire l'enfance, non seulement aux prêtres, mais à toutes les personnes dévouées qui pouvaient y consacrer leur temps.

Lui-même, en sa cathédrale, dans ses tournées pastorales, le long des routes et sur les places publiques, se faisait petit avec les petits. Il se plaçait au milieu du groupe des jeunes auditeurs attirés par sa bonté et leur émiettait la doctrine évangélique pour la leur rendre plus assimilable.

Comme le bon Pasteur qui connaît ses brebis et est connu d'elles, il aimait à parcourir son diocèse, non pas en chef redouté ou en inspecteur sévère, mais en père compatissant, qui voulait être mis au courant de tous les besoins spirituels de ses diocésains et des difficultés des curés.

Il allait à cheval ou à dos d'âne de paroisse en paroisse, s'arrêtant plus ou moins longtemps selon que le réclamaient les circonstances, négligeant tout apparat et toute pompe affectée.

Dans chaque église, il instituait la visite au Saint Sacrement annoncée tous les soirs au son de la cloche et présidée par le curé.

UNE MATRONE IRRITÉE — SOUS LA NEIGE

Dans ses tournées pastorales, il montrait les vertus attirantes de l'apôtre, qui sont la douceur et la charité. Durant les vingt années de son épiscopat, son zèle pourtant si ardent ne s'irrita jamais. Il était affectueux jusque dans les reproches et les châtiments que son devoir l'obligeait parfois d'infliger, si bien que les coupables baisaient toujours la main qui les châtiait.

Lorsqu'il fallait dire « non » à des demandes indiscrètes, il le faisait d'un ton si doux que les solliciteurs s'excusaient d'une importunité qui occasionnait au saint évêque la peine d'un refus.

Cette douceur, pourtant, n'allait pas sans lutte, car le Vénérable était doué d'un tempérament si fougueux que la moindre contradiction lui mettait la figure en feu ; il disait lui-même : « Mes yeux s'injectent de sang, ma tête fume ». L'orage semblait prêt à éclater lorsque, par un effort surhumain qui se renouvelait souvent, tout s'en allait en paroles douces et aimables.

Un jour de confirmation à Lecce, Monseigneur avait déjà fait la première imposition des mains, lorsqu'une femme du peuple arrive en courant, conduisant son enfant pour la cérémonie ; elle fend la foule, presse les uns, bouscule les autres, et arrive enfin au premier rang. Voyant son fils exclu, elle invective le saint prélat et le charge d'insultes, au grand scandale des assistants.

— Où est votre enfant, Madame ? dit le Vénérable avec sa douceur habituelle, attendez un peu et vous serez consolée.

Lorsque le sacrement eut été conféré une

première fois, il recommença pour le retardataire.

Une autre fois, à Sternatia, voulant parler au curé de la paroisse, il envoie son valet de chambre annoncer son arrivée, tandis que lui-même reste en arrière. Le curé étant absent, le jeune domestique, qui aimait les cartes, se laissa faire une douce violence et, avec quelques joueurs, s'attarda au presbytère autour d'un tapis vert. Monseigneur attendait patiemment au dehors, sous la neige qui tombait, l'estafette qui n'arrivait pas. Ce n'est qu'après avoir perdu quelques ducats que le jeune homme, dont les ardeurs s'étaient refroidies, se souvint de son maître. Il courut à sa rencontre, le trouva grelottant, et inventa pour s'excuser une histoire plus ingénieuse que vraisemblable.

Le saint évêque suivit son valet de chambre sans lui faire le moindre reproche sur un retard qu'il devinait injustifié.

Il dut refuser dans une paroisse la confirmation à un enfant trop ignorant. Le père, loin de blâmer sa propre négligence à instruire son fils, dit à l'évêque :

— Vous demandez le catéchisme à qui bon vous semble, vous faites des préférences.

Le Vénérable, sans perdre son calme habituel, répond :

— Vous pourriez, mon ami, parler ainsi à Vincent Morelli, mais à l'archevêque d'Otrante, vous devriez un peu plus de respect.

La police voulut arrêter le coupable et le faire passer en jugement, mais, sur les instances de Monseigneur, il ne fut pas inquiété.

LES ŒUFS FRAIS — LA TABATIÈRE D'ARGENT

Sa charité pour les pauvres ne connaissait pas de bornes. Il leur donnait même son nécessaire, s'enlevant le pain de la bouche pour en nourrir les affamés, se dépouillant de ses vêtements pour en couvrir les indigents.

Une de ses pénitentes, très fidèle à lui apporter des œufs frais, lui reprochait un jour de les donner aux pauvres ; elle reçut cette belle réponse :

— De bouche à bouche, il n'y a pas de différence, mais s'il pouvait y en avoir, la bouche des pauvres serait la plus noble, puisqu'elle représente celle même de Jésus-Christ.

Comme on le savait incapable de dépenser pour lui quoi que ce soit, il y avait parmi ses diocésains une sainte émulation pour lui fournir le nécessaire.

Une personne lui donna une vaste tabatière d'argent pleine de la précieuse poudre. Le lendemain, la tabatière avait rejoint le trésor des pauvres avec son contenu. Aux vifs reproches qui lui furent faits, il répondit en riant :

— Mon nez, c'est celui de mes pauvres.

Ces largesses continuelles par lesquelles le saint évêque se dépouillait de tout, mouchoirs, montre, souliers, chemises et même pantalons, effrayaient son entourage. Le Vénérable écoutait les remontrances d'un air contrit, promettait tout, et retombait le lendemain.

Un supérieur de communauté lui porta un jour une boîte de cinq livres d'un tabac exquis, mais il fut convenu que le secrétaire de l'évêché en serait le dépositaire. Monseigneur recevrait de sa main la provision quotidienne. Trois jours durant, cette discipline fut mise en vigueur. Le quatrième jour l'évêque s'en alla trouver son secrétaire, lui peignit la détresse d'une pauvre famille qui réclamait un secours immédiat. Il pria, supplia, se fit insinuant, autoritaire, et réduisit enfin toutes les résistances. Le soir même, il n'avait plus ni tabatière ni tabac, mais Dieu lui compta un nouvel acte de charité.

L'AMOUR DES CÉRÉMONIES
LUTTES CONTRE MURAT

Au clergé attiédi qu'il avait trouvé à son arrivée, Mgr Morelli voulut substituer un clergé savant, actif et surnaturel. Il ouvrit donc un Grand Séminaire en janvier 1793. Aussitôt, de nombreux jeunes gens se présentèrent ; il en choisit quatre-vingts et les confia à la direction des religieux Théatins.

Très exigeant en ce qui concernait les cérémonies de la messe et l'administration des sacrements, il réclamait de tous ses prêtres la connaissance parfaite des rubriques.

Les cérémonies bien faites, disait-il, donnent une telle majesté et une telle ampleur aux divins mystères qu'elles ont suffi bien des fois à convertir les hérétiques.

— Mon enfant, disait-il à un jeune clerc, son servant de messe, si vous remarquez que je pèche contre les rubriques, avertissez-moi.

Et plusieurs fois, pour de légers manquements, il eut à incliner la tête et à répondre :

— Vous avez raison, mon enfant, je tâcherai de me corriger.

En 1808, Joachim Murat était monté sur le trône de Naples et avait essayé d'introduire avec lui en Italie les fameux principes de la Révolution.

Il voulut obliger le clergé à lui prêter le serment de fidélité.

Le nouveau gouvernement imposait aux évêques de reconnaître la légitimité du mariage civil, du divorce, et de supprimer les bans pour le mariage religieux. En outre, il était interdit désormais de recourir à Rome pour les dispenses d'empêchements canoniques.

Mgr Morelli écrivit alors au nom de l'épiscopat tout entier une protestation très digne et très ferme où il montrait les pasteurs de l'Eglise prêts à mourir plutôt que de trahir leur foi en se pliant à de telles exigences.

Le gouvernement, très irrité d'une telle énergie, le fit arrêter et le retint prisonnier dans son propre palais. Isolé de ses diocésains, le vaillant évêque leur écrivait en cachette des lettres touchantes où il leur recommandait de rester toujours fidèles au Pape malgré les menaces des fonctionnaires de l'Etat. Il se montra en toutes circonstances d'un courage tout apostolique en face des prétentions du roi Murat. Il ne connut jamais les combinaisons et les accommodements toujours ruineux pour l'Eglise.

Il puisait sa force de résistance dans le quadruple mépris qui fut la règle de sa vie : mépriser le monde, se mépriser lui-même, ne mépriser personne, mépriser d'être méprisé.

L'ESTIME DES OFFICIERS FRANÇAIS

Les officiers français, qui étaient alors en Italie comme en pays conquis, admiraient cette sérénité d'un évêque qui, fièrement et par amour du devoir, résistait à un puissant gouvernement.

— Plaise au ciel, disait l'un d'eux, qu'à Paris nous puissions avoir un évêque comme celui-là.

Le général Soult, qui occupait alors les Pouilles, avait pour lui une véritable vénération. Pour en donner une preuve publique, il lui envoyait, chaque fois qu'il sortait en ville, un piquet d'honneur de vingt-quatre soldats avec un officier pour les commander.

— C'était, disait-il, la garde-noble de l'archevêque.

En 1809, par une nuit noire, Mgr Morelli, se rendant à Casamassima, passa au pont de Bovino alors que le général d'Estrées, si tristement célèbre par les cruautés qu'il laissa commettre en Calabre, s'y trouvait déjà.

L'unique hôtellerie était pleine et beaucoup de voyageurs devaient passer la nuit en plein air sous une pluie torrentielle. Dès que la voiture de l'archevêque fut signalée, le général descendit, ouvrit lui-même la portière au prélat et lui donna sa chambre. Le lendemain, il mit à sa disposition une brigade de gendarmerie pour l'accompagner.

L'A MAJUSCULE — LA MORT

Vingt ans de vie apostolique avaient affaibli sa santé.

En 1810, durant six mois, il manqua de professeurs pour son Grand Séminaire. Il y suppléa lui-même, mais cet effort acheva de l'épuiser.

L'hydropisie se déclara et, malgré une guérison apparente, le laissa dans un état de faiblesse qui faisait prévoir une mort prochaine.

— Je pourrai mettre un A majuscule à cette année, disait-il à ses familiers au 1er janvier de 1812.

Dès les premiers jours du mois d'août de la même année, il fut atteint d'une dysenterie maligne qui ravageait alors le pays.

Les souffrances intolérables occasionnées par ce mal terrible n'altérèrent pas sa patience.

Sous l'empire de la douleur, il se tordait parfois comme le ver qu'on écrase, mais il ne se plaignait pas, et son visage resta toujours serein.

Il reçut les sacrements de la main de son secrétaire, et, au matin du 10 août, il expira sur ces dernières paroles : « En vous, Seigneur, j'ai espéré, je ne serai pas confondu. »

Le pape Pie VII, dès qu'il apprit sa mort, prononça ces paroles qui résument toute sa vie :

— J'ai perdu le défenseur de la foi dans le royaume de Naples.

La cause du serviteur de Dieu a été introduite par la Congrégation des Rites le 14 août 1835.

FLEURS DES SAINTS

SAGE RÉPRIMANDE

Sainte Mélanie, petite-fille de Marcellin qui fut consul avec Probin en 341, était encore plus illustre par sa piété que par sa naissance. Se trouvant libre par la mort de son mari, elle voulut passer en Egypte afin de visiter les solitaires de Nitrie dont elle avait entendu raconter les merveilles. Elle alla voir en particulier saint Pambo. Comme elle fut témoin de sa pauvreté, elle lui fit présent de trois cents livres romaines en vaisselle d'argent. Le Saint travaillait à un tissu de feuilles de palmier et, sans se détourner de son ouvrage, il dit à haute voix :

— Dieu vous donne la récompense.

Puis il dit à son économe :

— Prenez cela, et distribuez-le à tous les frères qui sont en Lydie et dans les îles ; car ces monastères sont dans le besoin.

Mélanie demeurait debout, attendant que le Saint lui donnât sa bénédiction, ou du moins lui dît un mot de louange pour un si grand présent. Comme il ne soufflait mot, elle dit :

— Mon Père, afin que vous le sachiez, il y a trois cents livres d'argent.

Lui, sans faire le moindre signe ni regarder même les étuis de cette argenterie, répondit :

— Ma fille, celui pour l'amour de qui vous l'avez donné n'a pas besoin que vous lui en disiez la quantité : il pèse les collines et les montagnes dans sa balance. Si vous me le donniez, vous auriez raison de m'en dire le poids; si vous l'offrez à Dieu qui n'a pas méprisé deux oboles, taisez-vous.

Saint Pambo mourut âgé de soixante-dix ans, en faisant une corbeille qu'il laissa à Pallade, son disciple, n'ayant pas autre chose à lui donner.

ESPRIT DU CURÉ D'ARS

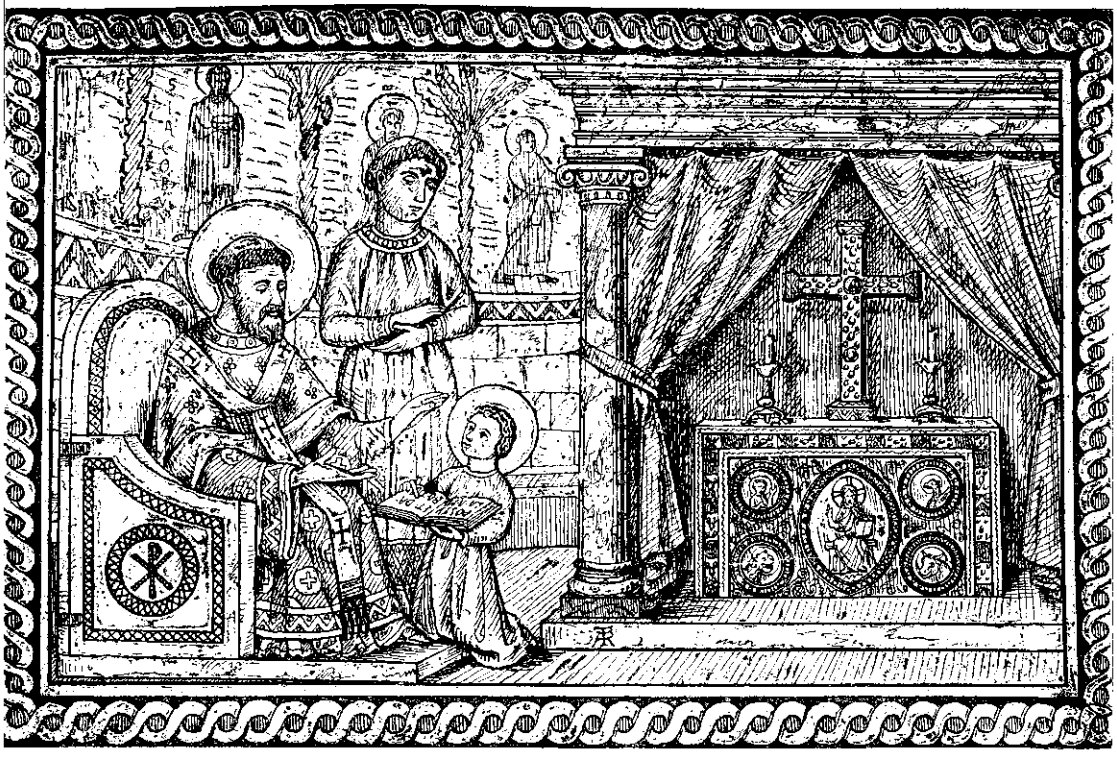
Un de ses paroissiens lui demande un jour:

— Pourquoi donc, Monsieur le curé vous entend-on à peine quand vous priez, tandis que vous prenez une si grosse voix quand vous prêchez ?

— C'est que, lorsque je prêche, j'ai souvent affaire à des sourds ou à des gens qui dorment, mais quand je prie, j'ai affaire à Dieu, qui, lui, n'est pas sourd.

SAINT GÉRY ÉVÊQUE D'ARRAS ET DE CAMBRAI

Fête le 11 août.



Saint Géry enfant, aux pieds de saint Magnérie, évêque de Trèves.

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE SAINT GÉRY (1)

Géry naquit à Yvois, dans le diocèse de Trèves, vers le milieu du VIe siècle. Ce lieu, d'après les Bollandistes, correspond à la petite ville actuelle de Carignan dans les Ardennes.

Ses parents, Gaudens et Austadiola, étaient, suivant le monde, d'une position médiocre, mais plus riches des biens de la foi et de la vertu que des biens périssables et de la fortune. Le berceau de notre Saint, sans être pauvre, ne fut donc pas entouré de l'éclat de la terre; mais Géry apportait à sa pieuse famille un éclat bien autrement considérable.

Dès son enfance, il montra des marques non équivoques de sainteté. Ses parents ne négligèrent pas de cultiver ces germes, et le destinèrent de bonne heure au service de Dieu.

Il existait alors, non seulement dans les palais épiscopaux, mais même dans les plus humbles maisons des prêtres de la campagne, des écoles où se rassemblaient les jeunes enfants qui venaient se former à la science et à la piété sous la direction de leur pasteur. Ainsi se recrutait le clergé. Grand nombre de Conciles s'étaient occupés de cette œuvre importante. D. Pitra, dans la *Vie de saint Léger*, cite les paroles du 2e concile à Vaison, ordonnant à tout prêtre, même à la campagne, de rassembler chez lui le plus de jeunes lecteurs qu'il en pourrait trouver. Il devait les traiter en bon père de famille, les *nourrir* spirituellement, leur apprendre à chanter des psaumes, à lire et méditer les Ecritures, et les instruire dans la loi du Seigneur, afin de se préparer de dignes successeurs et de mériter de Dieu la récompense éternelle.

Ces écoles chrétiennes contiennent en germe les Séminaires, institués et réglementés plus tard par le Concile de Trente.

Le prêtre qui gouvernait l'Eglise d'Yvois avait dans sa demeure une de ces écoles. Les parents de Géry lui confièrent leur saint enfant. Il brilla bientôt au milieu de ses compagnons. Sous la conduite du vénérable pasteur, il partageait son temps entre la prière et l'étude des saintes lettres. Nul n'était plus assidu aux offices divins, nul n'était plus avide de la doctrine sacrée, et le futur pontife, dit son biographe, tour à tour,

(1) La vie de saint Géry a été écrite par un ancien auteur anonyme et insérée dans les *Vies* de Surius. C'est de là que nous tirons ce récit, en y ajoutant quelques traits empruntés à une autre biographie, également anonyme, recueillie par les Bollandistes.

se tenait debout sur le seuil de la sagesse, ou venait comme Marie s'asseoir aux pieds du Sauveur pour écouter les paroles de sa bouche.

RENCONTRE DU SAINT ENFANT AVEC SAINT MAGNÉRIE DE TRÈVES

Géry grandissait ainsi en science et en vertus sous l'œil de Dieu, quand saint Magnérie, évêque de Trèves, en faisant sa visite pastorale, s'arrêta au bourg d'Yvois. Le saint prélat, selon le devoir de sa charge, se fit rendre compte par le prêtre du personnel et de la conduite de son clergé et des enfants qu'on élevait pour le service des autels.

Le prêtre satisfit à ses questions, et il ajouta : « Parmi tous les autres se distingue par son esprit et par sa sainteté un adolescent nommé Géry. Appliqué à l'étude des saintes lettres, il n'est encore qu'à ses débuts, mais la gravité et l'intégrité de ses mœurs est telle qu'on le prendrait déjà pour un homme mûr. A peine, en effet, a-t-il entendu le signal qui nous appelle à l'église pour y chanter les heures canoniales, qu'il quitte sa demeure, interrompt toute autre occupation, et accourt dévotement à l'église, longtemps avant tous les autres. Son innocence est admirable, sa pudeur angélique; ses paroles ne respirent que la gravité et la douceur, ses prières sont continuelles. Adonné aux veilles et à l'abstinence, à peine sur le soir, épuisé par le jeûne et les macérations, prend-il un peu de nourriture pour soutenir son corps et le rendre capable de continuer les mêmes exercices. Tout ce qu'il se refuse ainsi à lui-même, il le donne libéralement aux pauvres. »

En un mot, le bon prêtre ne tarissait pas d'éloges au sujet de son cher disciple. Magnérie, que ce discours comblait de joie, commanda aussitôt qu'on amenât l'enfant devant lui. On fit venir Géry. L'évêque lui parla avec tendresse et bonté, et la sagesse de ses réponses confirma pleinement tout le bien qu'on avait dit de lui; Magnérie, le prenant dans ses bras, le bénit avec amour. Puis il voulut savoir quelle était la dernière leçon que son maître lui avait donnée à apprendre. « La leçon, dit l'enfant, commence par ces mots : *Postula a me et dabo tibi*, demande-moi, et je te donnerai. » — Ces paroles sont dignes de béatitude, reprit l'évêque, et tu m'as fait une réponse dont tu dois garder la mémoire. Oui, mon fils, Dieu veut que tu demandes, et il t'accordera tout ce que ton cœur désire. »

Puis il ajouta : « Quand je repasserai par ce lieu, je veux que tu me récites par cœur tout le psautier. » Il parlait ainsi, songeant dès lors à le promouvoir aux Ordres sacrés, et, avant de le quitter, il lui donna la tonsure cléricale.

Géry, fidèle à la recommandaton de son évêque, se mit aussitôt à l'œuvre. En peu de jours, il eut appris tout le psautier. Magnérie revint bientôt. Il n'avait pas oublié son jeune clerc. Il le manda de nouveau en sa présence, et, à sa grande joie, Géry lui récita d'un bout à l'autre tout le psautier.

L'évêque l'embrassa avec amour, et ne voulut pas qu'une telle lumière demeurât plus longtemps sous le boisseau; il l'ordonna diacre en rendant grâce à Dieu.

SAINT GÉRY GUÉRIT UN LÉPREUX DANS SON CORPS ET DANS SON AME

Élevé à cette dignité, le bienheureux Géry surpassa facilement tous les autres clercs par sa vertu et sa grâce. Son unique souci était de croître chaque jour en bonnes œuvres.

Un jour qu'il se rendait à la prière, selon sa coutume, il rencontra sur son chemin un malheureux affligé de la double lèpre de l'âme et du corps, car il portait sur sa chair la marque de hideux ulcères, et son cœur était infecté des erreurs du paganisme. L'homme de Dieu, reconnaissant que la maladie de cet infortuné venait de la corruption de son âme, fut saisi d'une grande compassion. Il s'approcha de lui et se mit à lui parler de la foi chrétienne, et le pressa de se convertir pour obtenir et la rémission de ses péchés et la guérison de son mal. La grâce de Dieu accompagna la parole de son ministre. Le lépreux, touché, demanda le baptême. Géry le présenta lui-même au sacrement de la régénération, et lui servit de parrain. Or, au moment même où l'eau du baptême coula sur lui, la lèpre disparut de son corps. Géry l'instruisit, le fit entrer dans les rangs des religieux, ses Pères, et plus tard, étant devenu évêque, il l'éleva au sacerdoce.

SAINT GÉRY ÉVÊQUE

La renommée des vertus du bienheureux croissait et se répandait de jour en jour bien au delà des limites du diocèse de Trèves.

L'église de Cambrai vint à perdre Védulphe son évêque. Ce prélat, troisième successeur de saint Waast, gouvernait comme ses prédéceseurs les deux diocèses d'Arras et de Cambrai. C'est lui qui avait transporté à Cambray le siège épiscopal que saint Waast avait établi à Arras.

A sa mort, le clergé et le peuple, touchés par une inspiration céleste, furent unanimes à réclamer pour évêque le bienheureux diacre dont ils connaissaient la sainteté. Ils le demandèrent donc au roi Childebert II d'Austrasie. Le roi satisfit les désirs de l'Eglise de Cambrai et écrivit à Gilles, évêque de Reims et métropolitain de Cambrai, pour qu'il ordonnât évêque celui qui le méritait si bien. Gilles accéda avec joie à cette demande du prince et l'ordonna aussitôt.

DÉLIVRANCE DE DOUZE PRISONNIERS

Dès qu'il fut établi dans la dignité épiscopale, il se mit à en exercer tous les devoirs avec une grande application. Sa vigilance était sans relâche, ses prédications assidues, et son zèle pour le culte divin extraordinaire. Ses paroles étaient comme une pluie bienfaisante, dit son biographe, et ses miracles comme les éclairs qui l'accompagnaient.

Dans la première visite qu'il fit à son troupeau, au milieu des ovations enthousiastes du clergé et du peuple, il vint à passer un jour devant une prison où étaient détenus douze malfaiteurs chargés de fer. L'homme de Dieu, touché de compassion, voulut user de miséricorde à leur égard. Il supplia longtemps le comte Waldon, à qui la justice de ce lieu appartenait, de lui accorder la délivrance de ces infortunés. Le comte, qui était d'une humeur hautaine, et enflé de l'orgueil du pouvoir, repoussa toutes les prières de l'évêque. Géry, voyant que les hommes refusaient de l'écouter, se tourna avec confiance vers Dieu. Il le conjura d'opérer lui-même par la force de son bras la délivrance de ces coupables. « Faites, Seigneur, dit-il, pour confondre la dureté de Waldon, que ces malheureux, dont il me refuse la grâce, soient avant nous à l'église où nous allons, et que là ils apparaissent libres aux regards de tout le peuple. »

A peine avait-il ainsi prié, que les chaînes brisées tombèrent des mains et des pieds des prisonniers. Un ange, les prenant sous sa protection, les amena libres à l'église, où ils entrèrent en grande joie; et quand l'évêque arriva lui-même, accompagné de la multitude du clergé et du peuple, ces hommes vinrent au-devant de lui et, se prosternant à ses pieds, ils s'écrièrent : « Père très saint, nous sommes ces malheureux prisonniers que vos prières ont arrachés aux horreurs du cachot et ramenés dans les bras de l'Eglise notre Mère. »

A cette vue, l'homme de Dieu, rempli de consolation, rendit grâce au Seigneur, et se tournant vers le comte qui restait tout stupéfait et confus devant le peuple, il lui dit :

« Reconnais maintenant par expérience, noble comte, que la miséricorde du Dieu est plus puissante que ta sévérité. Tu voulais perdre ces prisonniers, mais Dieu a brisé leurs chaînes. »

L'évêque alors leur donna de salutaires avis pour les engager à mieux vivre à l'avenir, et les renvoya libres dans leurs demeures.

Il arriva un autre fait semblable à quelque temps de là, pendant les Rogations qu'on commençait depuis peu à célébrer en France. Saint Géry les observait avec une grande dévotion, par des jeûnes, des aumônes et de saintes psalmodies. Tandis qu'il faisait la procession solennelle avec son clergé et son peuple, il vint à passer devant une prison, où étaient renfermés trois condamnés, par l'ordre du tribun Walachaire. Le tribun était là. L'évêque, toujours compatissant, le supplia de relâcher ces malheureux afin qu'on pût les ramener à de meilleurs sentiments. Walachaire, loin de l'écouter, s'irrite et répond avec orgueil. Géry alors, recourant au moyen qui lui avait si bien servi une première fois, se prosterne en priant sur le seuil de la prison. Aussitôt, les fers tombent des mains et des pieds des captifs, et les portes de la prison s'ouvrent d'elles-mêmes. L'évêque applique à leur âme le remède de ses exhortations, et les renvoie délivrés de leurs péchés aussi bien que de leurs chaînes.

L'AUMONIER DU ROI CLOTAIRE

La renommée du Saint parvint jusqu'aux oreilles du roi Clotaire. Le prince entendait vanter ses aumônes et ses œuvres de miséricorde. Cet exemple le fit réfléchir lui-même, et, pensant à son salut éternel, il résolut de multiplier ainsi ses aumônes aux pauvres du Christ. Il crut que personne ne serait plus propre à l'aider dans cette généreuse entreprise que le bienheureux évêque de Cambrai. Il l'appela donc à sa cour. Géry ne pouvait refuser d'obéir à un désir si saint de son roi. Clotaire lui remit entre les mains les trésors qu'il destinait au rachat de son âme, et le chargea de chercher, pour les distribuer, les pauvres les plus nécessiteux et les plus méritants. Géry y appliqua tous ses soins et tout son discernement et usa de la libéralité du roi de manière à donner le plus de consolation possible aux membres souffrants de Jésus-Christ. La charité chrétienne, comme les dons de Dieu, se répand sur les méchants comme sur les bons, il est clair cependant qu'elle est plus agréable à Notre-Seigneur quand elle s'adresse à ses amis. Faite aux méchants, elle les attire à lui; faite aux bons, elle l'honore et le soulage en eux. Notre Saint le savait; « aussi, dit son biographe, agissait-il conformément au proverbe qui dit : « Que l'aumône reste enfermée dans ta main, jusqu'à ce qu'elle trouve un juste à qui tu puisses la donner. *Desudet eleemosyna in manu tua, donec invenias justum cui tradas eam.* »

PÈLERINAGE A SAINT MARTIN

Notre Saint, à cause de la vénération qu'il portait à saint Martin, sentit un grand désir d'aller répandre les aumônes du roi parmi les pauvres qui venaient visiter son tombeau. Il voulait aussi implorer le Seigneur, au nom des mérites de saint Martin, pour la rémission de ses péchés propres et de ceux de ses frères.

Dans ce dessein, il partit pour la ville de Tours. Non loin des portes de la cité, il rencontra un aveugle, privé de la lumière depuis trente ans. Ce malheureux, entendant le bruit du cortège et apprenant que c'était Géry qui passait par ce lieu, se mit à l'appeler à grands cris, le suppliant d'obtenir, par le mérite de sa sainteté, du Soleil de justice Jésus-Christ, qu'il daignât éclairer ses yeux. Le Bienheureux, confiant dans la miséricorde divine, fit sur ses yeux le signe de la Croix, et la lumière y rentra aussitôt.

Devancé par la renommée de ce miracle qui s'était aussitôt répandu, le Saint fut accueilli avec la plus grande joie par les moines de Tours. Et quand il eut distribué toutes les aumônes du roi, il songea à retourner à son église.

SAINT GÉRY AU TOMBEAU DE SAINT FRONT

Cependant, avant de reprendre le chemin de Cambrai, il voulut visiter les possessions que son Eglise avait dans le Périgord. Il profita de ce voyage pour aller vénérer, à Périgueux, les reliques de saint Front, premier apôtre de cette région.

Là, Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par un trait qui montre bien de quelles attentions délicates il use envers ses amis. Saint Géry, en se mettant à genoux devant le vénérable tombeau, tendit son bâton aux serviteurs qui l'accompagnaient, afin qu'ils le gardassent pendant le temps de sa prière. Mais ces hommes, tout occupés à regarder curieusement les riches ossements de l'édifice, n'aperçurent pas le mouvement du saint évêque, et nul ne reçut le bâton qu'il leur présentait.

Mais Dieu ne voulut pas que le bruit que le bâton aurait fait en tombant pût distraire même un seul instant le saint prélat de la contemplation; soutenu sans doute par la main d'un ange, il resta debout sans aucun appui visible, jusqu'à ce que Géry se levât et le reprît en bénissant Dieu.

Les assistants connurent par ce miracle les mérites du bienheureux pèlerin. Pour lui, après avoir satisfait sa dévotion envers le saint apôtre du Périgord, il revint heureusement dans sa patrie.

IL DÉLIVRE DES ENFANTS CAPTIFS

Revenu parmi son peuple, il reprit avec une grande assiduité tout l'exercice de sa charge pastorale. Se trouvant un jour à Valenciennes, où il faisait sa visite, il vint à passer par cette ville un marchand qui conduisait pour les vendre de pauvres enfants cruellement chargés de fers.

Le pasteur compatissant ne put retenir ses larmes à cette vue. Il alla trouver le marchand et le conjura de lui accorder la liberté de ces petits captifs, l'assurant qu'il obtiendrait par là le pardon de ses péchés et qu'au jour du terrible jugement de Dieu il recevrait en échange

Saint Géry en prières au tombeau de saint Front; un ange soutient sa crosse.

une récompense éternelle. Mais cet homme, dur et avare, fit la sourde oreille, et, sans oser refuser ouvertement, chercha des excuses et des détours pour n'en rien faire.

Géry s'adressa avec ferveur au Dieu très clément. Ce ne fut pas en vain. Le marchand, rentré dans son hôtellerie, tomba, par la permission de Dieu, dans un profond sommeil. Les jeunes captifs, s'en apercevant, en profitèrent pour rompre leurs liens et s'enfuir auprès de l'évêque. Quand le marchand, à son réveil, s'aperçut de leur disparition, il soupçonna bientôt qu'ils lui avaient été arrachés par les prières de saint Géry, car il ne pouvait s'expliquer naturellement le sommeil pesant qui l'avait si soudainement envahi. Il courut à l'église où se trouvait l'évêque, et là vit en effet ses fugitifs à genoux autour de leur libérateur, se réjouissant et bénissant Dieu avec lui. Il fallut bien alors accorder à Dieu, qui manifestait ainsi sa puissance, ce qu'il avait refusé aux prières de son serviteur.

MORT DE SAINT GÉRY

Le saint évêque avançait en âge, et bien que son esprit conservât toute sa vigueur, son corps commençait à ployer sous le poids de ses travaux incessants et de ses rudes pénitences.

Il lui restait cependant à accomplir une œuvre qu'il avait fort à cœur: l'extirpation complète de l'idolâtrie du territoire de son diocèse. Sur une hauteur voisine de Cambrai, appelée Bublemont, il existait un bois consacré aux démons où l'on célébrait encore toutes sortes de superstitions païennes.

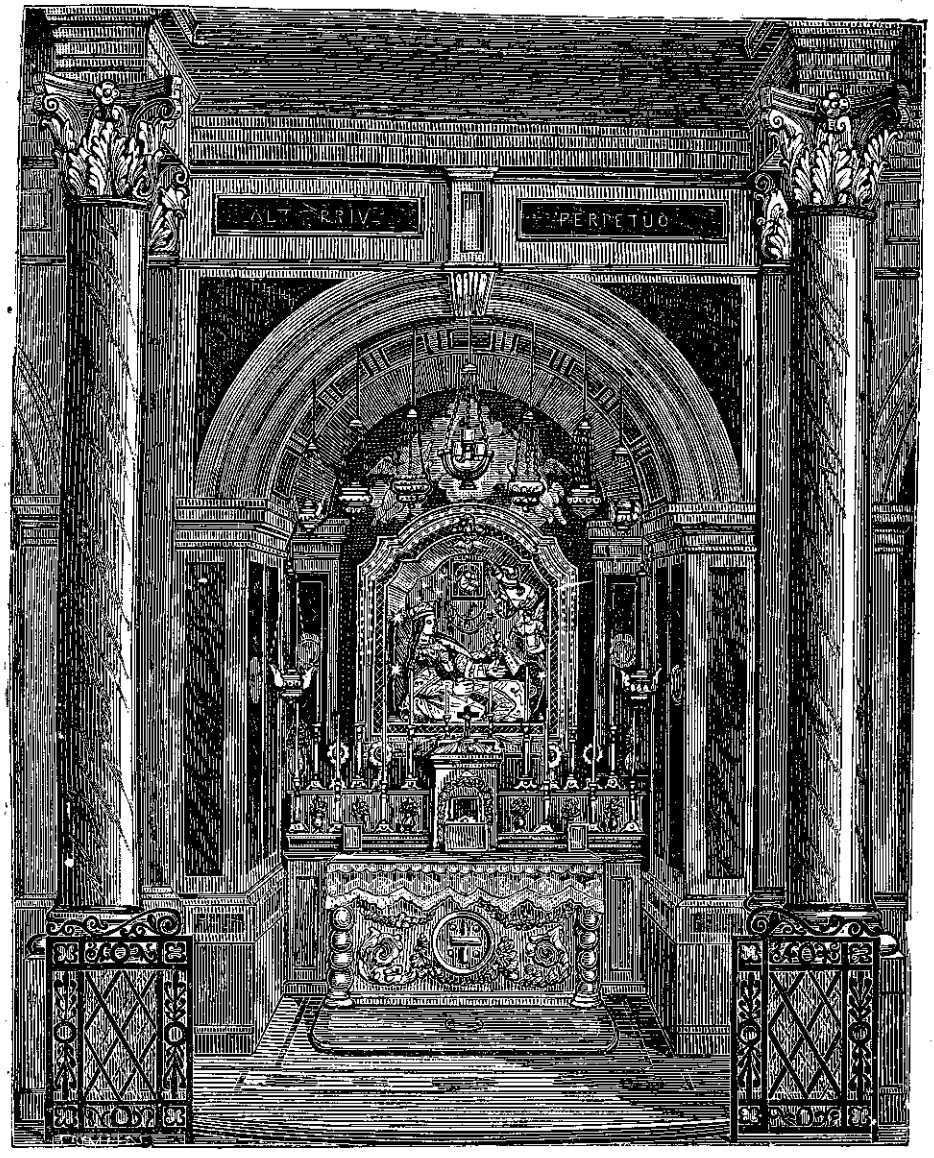
Le site était ravissant. Géry résolut de le purifier et de le sanctifier. Il acheta le mont à son propriétaire, fit raser le bois sacré, et, sur l'emplacement, fit construire d'abord une église en l'honneur de saint Médard et de saint Loup, en qui il avait une grande dévotion. Non content de ce premier édifice, il y fit élever, en outre, à ses propres frais, un monastère, dont il confia le gouvernement à son frère Landon.

C'est en ce lieu qu'il voulut reposer après la mort; il se prépara donc dans la crypte de l'église un tombeau élégant, afin d'y reposer au milieu des prières des moines. La colline sur laquelle était bâti le monastère prit plus tard le nom de Mont Saint-Géry.

Enfin, le vénérable prélat, après avoir gouverné environ vingt-neuf ans l'Eglise de Cambrai et d'Arras et l'avoir illustrée par ses vertus et par ses nombreux miracles, s'endormit dans le Seigneur et alla continuer au ciel, par son intercession, la sollicitude si tendre qu'il avait eue ici-bas pour son troupeau.

SAINTE PHILOMÈNE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 11 août.



Chapelle de sainte Philomène à Mugnano.

Dieu, dit nos saints livres, appelle les étoiles par leur nom, et, dociles, elles commencent à briller en sa présence avec une douceur infinie. Au firmament de l'Eglise, les saints qui en sont la splendeur, apparaissent aussi sur un signe de sa puissance, et répandent leurs clartés et leurs bienfaits. Les unes, et c'est le cas le plus ordinaire des serviteurs de Dieu, après avoir éclairé leurs contemporains par leurs exemples, révèlent par leurs miracles le bonheur et le crédit dont ils jouissent déjà. Pour celles-ci, l'Eglise, juge infaillible, les attache sans retard à son ciel qu'elles illumineront pendant les éternités sans fin. Pour tant d'autres, au contraire, Dieu semble les tenir en réserve, et leurs feux ne nous arrivent que tardivement, comme ces étoiles fixes qui, au dire des astronomes, sont perdues si loin de notre planète, qu'il faut des siècles pour que leurs rayons nous parviennent.

Sainte Philomène est dans cette seconde catégorie. Martyre illustre des premiers temps de l'Eglise, elle est restée inconnue pendant quinze ou seize cents ans; puis, tout à coup, une circonstance,

que d'autres appelleraient fortuite, et que nous aimons à dire providentielle, fait découvrir ses reliques, et voici qu'aussitôt, la gloire de cette humble enfant, franchissant les barrières de Rome et de l'Italie, se répand dans l'univers catholique. Des églises se bâtissent en son honneur, des congrégations se fondent sous son patronage, et partout d'innombrables miracles attestent que la confiance ne s'est pas trompée en s'adressant à Philomène.

Après ces préliminaires, nous allons dire ce que nous savons de la jeune martyre, les circonstances qui ont accompagné et suivi l'invention de son corps, et enfin nous dirons quelque chose de son culte.

CE QUE FUT PHILOMÈNE

Philomène, du grec Φιλουμένη, signifie *Bien-aimée* ou la bien-aimée. D'autres, il est vrai, veulent en faire *filumena* ou fille de la lumière, mais cette étymologie semble forcée. Quoi qu'il en soit, Philomène fut, à coup sûr, la bien-aimée de Dieu comme elle est pour nous la fille de la lumière.

Le bréviaire romain ne nous apprend que peu de choses sur cette jeune martyre; et, à l'exception de son nom, de son âge encore très tendre, si l'on en juge par l'inspection de ses reliques, de son martyre et du temps approximatif où elle le souffrit, ce que nous savons de sainte Philomène ne nous est connu que par les révélations dont nous allons parler maintenant.

Ces révélations furent faites presque simultanément à trois personnes de conditions différentes, et empruntent à cette circonstance un degré d'autorité qu'il ne nous plaît pas de discuter ici. Nous en trouvons le détail dans un petit livre populaire intitulé : *Vie de sainte Philomène*, par M. l'abbé E. Petit, auquel nous renvoyons les lecteurs avides d'étudier plus à fond cette sainte martyre.

Bien qu'il nous semble utile de faire quelques réserves sur certaines conclusions de l'auteur, ce travail n'en contient pas moins des choses aussi intéressantes que pieuses.

La première révélation fut faite par la Sainte elle-même à un jeune artisan de la ville de Naples, qui s'empressa de transmettre ce qu'il venait d'apprendre à Dom François de Lucia, le premier et le plus ancien historien de sainte Philomène. Ce fut ce premier travail, écrit en italien et tiré à des milliers d'exemplaires, qui contribua le plus à répandre le culte de la jeune martyre.

La seconde fois, la Sainte s'adressa à un prêtre, aussi pieux que savant, chanoine de l'église de Naples, et cette révélation contient à peu près, quoique avec moins de détails, ce qu'apprit la troisième confidente de sainte Philomène.

Cette troisième était une religieuse d'un couvent de la ville de Naples où sainte Philomène était déjà en grande vénération.

C'était en 1832, la sœur Marie-Louise (c'était son nom de religion) avait alors 34 ans. Elle était peu versée dans les connaissances humaines; à peine savait-elle lire et écrire, jusqu'au jour où, par une grâce de Dieu obtenue par sainte Philomène, elle devint subitement assez savante pour écrire des commentaires sur la Sainte Ecriture, et pour tenir une correspondance avec les plus hauts personnages qui la consultaient de toutes parts. Un jour qu'elle était en oraison dans la chapelle de son couvent, où elle avait déposé une petite statue de la Sainte, elle entendit distinctement une voix qui lui dit : « Puisque tu as si grand désir de le savoir, c'est le 10 août que j'ai subi le martyre, et voici dans quelles circonstances. »

Nous laissons ici la plume à la religieuse, qui, par ordre de la Supérieure, écrivit en quelque sorte, sous la dictée de la Sainte elle-même un opuscule qui fut traduit de l'italien dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous y lisons que sainte Philomène était née dans la Grèce, ce que son nom semble d'ailleurs confirmer jusqu'à l'évidence. Son père, descendant des anciens rois du pays, gouvernait une province sous l'autorité des Romains.

Dès l'âge de onze ans, suivant à la fois l'inspiration divine et le conseil du grand Apôtre, elle consacra à Dieu sa virginité, renonçant ainsi et pour toujours aux espérances que pouvaient autoriser sa naissance et sa beauté. Sur ces entrefaites, son père fut mandé à Rome par l'empereur Dioclétien, au sujet de quelques détails de son administion. Il s'y rendit aussitôt accompagné de sa femme et de sa fille, alors âgée de treize ou quatorze ans.

L'empereur Dioclétien, l'un des plus horribles tyrans que l'Eglise ait connus, était alors devenu veuf, par suite de la mort de sainte Sévère qu'il avait fait périr avec sa propre fille, ne pouvant vaincre leur attachement à la foi de Jésus-Christ. Quand il vit Philomène, qui avait accompagné son père à l'audience, il fut pris pour elle d'une passion si vive que le jour même il fit connaître au père, ébloui d'une telle proposition, son désir d'épouser Philomène. Le père en fut si flatté que, ne doutant pas du consentement de Philomène, il répondit à l'empereur qu'il était trop honoré d'une telle alliance.

Mais il avait compté sans la résolution de l'enfant, et sans la grâce divine qui allait lui venir en aide dans des conjonctures si délicates.

A la première ouverture qu'il lui fit de ce dessein, Philomène répondit sans hésiter que, fiancée à Jésus-Christ, elle n'accepterait jamais d'autre époux. L'étonnement du père n'eut d'égale que la colère du prince en apprenant le refus de Philomène. Mais lui, devant qui l'empire romain tremblait et pliait, se persuada facilement qu'il viendrait à bout d'une résistance inexplicable. Il employa d'abord les parents de la jeune fille, mais leurs larmes, leurs prières, leurs caresses, tout échoua contre sa résolution. Dioclétien pensa être plus heureux en la faisant comparaître de nouveau à sa cour, afin de l'éblouir par l'étalage des richesses et des honneurs qu'il lui offrait, et, au besoin, de l'épouvanter si elle persistait dans son refus. Tout par lui fut mis en œuvre, mais tout fut inutile.

Humilié dans son orgueil, vaincu dans sa passion, Dioclétien sentit son amour se changer en une ardente colère, et, passant de la prière aux menaces, il fit sommation à cette enfant héroïque d'avoir à choisir promptement entre le lit impérial et un sombre cachot, remplacé bientôt par une mort cruelle.

Philomène demeura inébranlable : son divin Epoux lui communiquait intérieurement l'énergie de tout subir, même la mort dans les tortures, plutôt que de lui être infidèle.

Par ordre de l'empereur, elle est chargée de chaînes et jetée dans un cachot où elle resta trente-sept jours, enfermée et souffrant les plus dures privations. Au bout du trente-septième jour, ses forces commençaient à l'abandonner et son courage allait peut-être faiblir, quand elle fut réjouie par une céleste vision; la Sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Courage, ma fille! encore trois jours et l'heure de ta délivrance sera venue! »

Cependant l'empereur s'informait souvent de sa prisonnière, et, apprenant sa constance, il résolut d'en finir. Après avoir inutilement fait sonder ses intentions, il la condamna à être flagellée avec des courroies plombées, et cette pauvre petite

victime dut subir cet horrible supplice. Bientôt des plaies profondes labourèrent sa chair virginale, mais pas une plainte ne s'échappa de sa bouche. Reportée sanglante dans sa prison, elle y fut guérie miraculeusement, comme autrefois sainte Agathe, la vierge de Catane.

Le fait est rapporté à l'empereur qui, pour s'en convaincre, la fait de nouveau comparaître devant lui et à sa vue est pris d'une passion plus violente encore. Il lui fit de nouvelles propositions, et, se voyant toujours repoussé, il la condamna au supplice qu'avait enduré avant elle saint Sébastien. Attachée à une colonne, elle sert de but aux flèches qui viennent enfin mettre un terme à tant d'héroïsme et de cruautés.

Quand la pauvre petite brebis tomba, Dioclétien, présent jusqu'au bout à cette boucherie, fit trancher la tête de la sainte martyre, qui mourut ainsi le quarantième jour de son emprisonnement et à l'âge de quatorze ans. Les fidèles, présents à sa mort, recueillirent ses précieux restes, remplirent une fiole de son sang et déposèrent le tout dans la catacombe de Sainte-Priscille, sur la voie Salaria. Sur sa tombe trois tuiles, grossièrement dessinées et posées précipitamment sans doute et sans ordre, contiennent ces trois mots : LUMENA PAX TE CUM FI, qu'il faut évidemment rétablir : FI LVMENA PAX TECUM : PHILOMENE, QUE LA PAIX SOIT AVEC TOI. Ce souhait si bien en harmonie avec nos espérances éternelles et les habitudes des premiers chrétiens (1).

INVENTION ET TRANSPORT DES RELIQUES

Le corps de la jeune martyre fut donc déposé dans les catacombes où il attendit, comme les âmes des Saints cachés sous l'autel mystérieux de l'Apocalypse, que vint le jour de la glorification et de la justice.

Ce jour fut le 24 mai 1802. Des fouilles se faisaient dans ces vastes souterrains qui furent les premières églises. Tout à coup la pioche heurta une pierre sépulcrale divisée en trois panneaux et portant gravée assez grossièrement la légende que nous avons reproduite plus haut.

Le préposé aux fouilles fit dessiner l'inscription avant même qu'elle ne fut descellée, puis on fit l'ouverture du tombeau où l'on trouva intacts les restes d'une enfant et à ses pieds une fiole, dont l'intérieur contenait du sang desséché. Une commission, composée de prélats romains, de théologiens, de chirurgiens et de médecins instruits, fut chargée d'étudier cette découverte et d'en dresser un rapport. Tandis qu'on le préparait, le saint corps fut porté à la chapelle dite des reliques, avec tout le respect que méritait un pareil trésor.

Sa vertu d'ailleurs allait s'affirmer par d'éclatants miracles et révéler la sainteté de celle que Dieu avait réservée à nos temps.

Pendant que les prélats romains, aidés par les hommes de l'art, concluaient dans leur rapport à l'authenticité de leur découverte, dom François de Lucia, prêtre de Mugnano, du diocèse de Nôle, était venu à Rome avec Mgr Barthélemy de Césarée, évêque de Potenza, pour chercher le corps d'une Sainte connue. Il s'adressa à Mgr Pouzetti, gardien des reliques, et après quelques difficultés, il obtint le corps de sainte Philomène. C'était au mois de juillet 1805.

(1) Notons que chacun de ces mots est séparé ou souligné par divers symboles, des ancres, des flèches, une palme, des bannières qui représentent à la fois les genres de supplices et leurs récompenses.

Tout joyeux d'emporter son trésor, François de Lucia s'arrête à Naples, en se rendant à Mugnano.

Dans cette ville un riche citoyen, nommé Antoine Torres, offrit l'hospitalité à la Sainte dans une chapelle domestique. Il en fut récompensé par la guérison de sa femme qui fut subitement guérie d'un mal réputé incurable, dont elle souffrait depuis douze ans. Ce premier miracle, opéré par la reconnaissance, fut suivi d'une foule de merveilles. Un ami d'Antonio Torres, nommé Michel Ulpicella, et avocat de Naples, tourmenté d'une sciatique douloureuse, en fut délivré en venant prier devant les précieuses reliques. Une dame de la ville, ayant à la main un mal gangreneux qui nécessitait l'amputation, fut également guérie par la seule application sur son mal d'une portion des ossements de la Sainte.

Ces prodiges augmentèrent le regret des habitants de Naples, quand on y apprit la nouvelle du prochain départ de sainte Philomène pour Mugnano. Mugnano était en effet le lieu que la sainte martyre allait illustrer à jamais. Son arrivée fut tout d'abord la cause d'une joie universelle. Une sécheresse de plusieurs mois désolait la campagne, et les bonnes gens se disaient : « Oh ! si notre Sainte voulait nous envoyer une bonne pluie, quelle satisfaction pour nous d'avoir en même temps les grâces spirituelles qu'elle nous apporte et les bienfaits temporels que nous lui devrions ! »

Dieu qui ne nous défend pas de réclamer sa puissance, même pour les choses du temps, exauça ce vœu, et, quand le cortège mit le pied sur le territoire du village, une pluie abondante commença de tomber. Ce fut donc au milieu des bénédictions et des hosannas de tout un peuple que notre aimable Sainte prit possession du modeste autel que la piété lui avait préparé à Mugnano, dans l'église de Notre-Dame des Grâces.

MIRACLES — CULTE PRODIGIEUX DE LA SAINTE

Le séjour de sainte Philomène à Mugnano n'est qu'un tissu de merveilles, dont le nombre et l'éclat peuvent seuls expliquer la grande faveur dont elle jouit bientôt dans le royaume de Naples, puis dans l'Italie et successivement dans les contrées les plus lointaines.

Le premier prodige fut opéré en faveur d'un habitant du bourg de Mugnano. Depuis plusieurs mois une goutte cruelle le clouait sur son lit. Entendant raconter les belles fêtes qui se préparaient, il gémissait de n'y pouvoir prendre part : « Je fais vœu, dit-il, de suivre la procession, si je suis guéri ! » Plein de confiance, il se lève, malgré ses douleurs plus cuisantes que jamais. Il s'habille, et, arrivé sur la place de l'église, il est totalement guéri.

Huit jours après, un événement plus miraculeux augmentait la confiance de ce bon peuple. Tout à coup, au moment de l'élévation, en présence d'une foule immense qui assistait à la grand'messe, un cri de joie retentit dans l'assemblée. Ce cri était poussé par une pieuse femme, par une mère, qui venait de voir s'échapper de ses bras et courir vers la Sainte son fils, âgé de dix ans, et tellement estropié qu'il ne pouvait ni marcher ni se tenir sur ses jambes.

Ce miracle, survenu pendant la messe, attira dans l'église à l'heure des vêpres une foule plus compacte encore. Dans cette foule se trouvait une femme d'Avella, dont la petite fille, âgée de deux ans, était restée aveugle à la suite de la petite vérole. Animée d'une foi à laquelle le Bon Dieu ne sait pas résister, elle fend péniblement les rangs épais des fidèles, puis trempant son doigt dans l'huile de la lampe

que la piété publique entretenait déjà devant la châsse, elle en baigne les yeux de sa chère enfant. Au même instant, ô prodige ! les yeux de la petite fille s'ouvrent à la lumière ! C'était pendant le sermon. Mais les cris, les témoignages de la reconnaissance publique, tels qu'ils se manifestent si facilement d'ailleurs dans ce peuple impressionnable de l'Italie méridionale, couvrent la voix de l'orateur. Chacun veut voir l'enfant, et alors le prédicateur, la prenant près de lui, montre à toute l'assistance palpitante celle qui vient d'être l'objet d'une si grande faveur.

On devine comment des faits de ce genre contribuèrent à étendre rapidement la réputation de sainte Philomène. Un autre miracle augmenta encore, en 1814, la dévotion populaire. Quand les précieux ossements avaient été apportés de Rome à Naples, Antonio Torrès les avait étendus dans un corps figuré en carton, assez grossièrement dessiné et que l'on avait recouvert d'ornements plus riches que gracieux. Le corps figuré était couché, mais tout à coup des visiteurs virent un matin la représentation de la Sainte gracieusement assise ; tout le corps avait suivi ce mouvement, la chevelure factice qui jusque-là se cachait derrière la tête, flottait également sur chaque épaule. Or, il faut noter que le quadruple sceau de l'archevêque de Naples, apposé aux coins de la châsse, n'avait pas subi la plus légère altération. Comme pour attester la vérité de cette première merveille, dans le même moment, une autre avait lieu dans l'église. Un enfant de six ans, aveugle par suite de la petite vérole, recouvrait aussi la vue à l'admiration générale.

Il nous est impossible de mentionner dans une notice aussi restreinte les traits merveilleux par lesquels Dieu se plaisait à publier le pouvoir de la jeune martyre.

Cependant les prodiges opérés à Mugnano devinrent l'objet de l'attention de l'Eglise. Les visions de Naples et du voisinage firent constater juridiquement ceux que nous venons de rapporter et beaucoup d'autres. Les Souverains Pontifes Léon XII, Grégoire XVI et Pie IX, après avoir étudié par eux-mêmes ou par des commissions canoniques tout ce qu'on racontait de la Sainte de Mugnano, conçurent pour elle une grande dévotion qu'ils s'efforcèrent de propager. Ils enrichirent de nombreuses indulgences le sanctuaire et les associations dont il était le centre. Grégoire XVI donna à sainte Philomène le titre de protectrice du Rosaire, titre que Pie IX confirmait en 1862.

Dès 1837, sur les instances de l'évêque de Nôle, dont relève Mugnano, la fête de la sainte martyre fut autorisée par Grégoire XVI pour les évêchés d'Italie et bientôt étendue aux églises qui en firent la demande.

CULTE DE SAINTE PHILOMÈNE EN FRANCE
LE VÉNÉRABLE CURÉ D'ARS

Il n'est personne qui ignore la dévotion du vénérable Jean Vianney, curé d'Ars, pour sainte Philomène, qu'il appelait *sa petite sainte*. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de rappeler comment cette dévotion s'établit dans la ville de Lyon d'abord et dans la petite église d'Ars, que le saint curé devait rendre si illustre.

En 1829, une pieuse fille gémissait à Lyon : abandonnée des médecins, quand elle fut visitée par deux Frères de Saint-Jean-de-Dieu, quêtant pour des incurables et des aliénés. Mlle Pauline Jaricot (c'était son nom) leur entendit parler des prodiges qui s'opéraient en Italie par l'invocation de sainte Philomène. Elle fit vœu aussitôt d'aller à Mugnano remercier la Sainte si elle obtenait la guérison d'une maladie de cœur qui semblait déjouer tous les remèdes. Le mieux étant survenu, elle se mit en route et fut totalement guérie dans l'église de Mugnano, devant les reliques, dont elle obtint une portion assez notable.

De retour à Lyon, Mlle Jaricot fonda successivement les œuvres admirables de la Propagation de la foi et du Rosaire vivant, qui la mirent en rapport avec le vénérable curé d'Ars. Elle lui donna même une partie des reliques qu'elle avait apportées de Mugnano. M. Vianney fit élever dans son église une chapelle en l'honneur de sainte Philomène; il y déposa la relique, il y fit placer une magnifique statue, et c'est devant cette image qu'il obtint, comme chacun sait, tant de miracles et de conversions. Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient de plus amples détails, au livre si attrayant que M. l'abbé Mounin a écrit sur le saint Curé et ses œuvres.

Mlle Jaricot avait obtenu de Léon XII la permission de bâtir à Lyon une chapelle pour abriter les reliques qu'elle apportait. Cette chapelle s'éleva dans les voisinages du célèbre pèlerinage de Fourvières, et là bientôt, comme en Italie, comme à Ars, la Sainte fit connaître le crédit dont elle jouit près de Dieu.

De Lyon cette dévotion s'établit à Paris, en 1836, dans l'église Saint-Gervais. La paroisse de Sempigny, au diocèse de Beauvais, obtint de Mlle Jaricot, une relique de sainte Philomène, et dans cette église bientôt un pèlerinage s'établit de lui-même, favorisé par les grâces qui s'y obtenaient. Il en fut de même à Thivet, dans le diocèse de Langres : une relique apportée d'Ars a suffi pour y déterminer un courant de prières ferventes et de nombreux miracles. A Saulles, à la Villeneuve-au-Roi, dans le même diocèse, la dévotion à sainte Philomène s'est établie dans des circonstances analogues et avec un égal succès. Nous mentionnons de même Neuville-sur-Seine, diocèse de Troyes, Sainte-Philomène de Saint-Maurice, Château-Villain, Autreville, diocèse de Langres, et tant d'autres lieux.

Il nous faut encore citer, parmi les diocèses où le culte de sainte Philomène s'est le plus accrédité, ceux d'Arras et de Cambrai. Enfin dans le diocèse de Poitiers une congrégation de religieuses s'est fondée récemment, à Salvert, dans la paroisse de Migné, célèbre par l'apparition de la croix en 1826, sous le vocable et la protection de la sainte gracieuse et puissante, dont nous venons de raconter les bienfaits et l'histoire.

SAINTE SUZANNE

VIERGE ET MARTYRE A ROME

Fête le 11 août.

Sainte Suzanne refuse d'adorer Jupiter et préfère la mort à l'apostasie.

Sainte Suzanne nous apparaît, dans l'histoire des saints, comme une des plus ravissantes figures de la vierge chaste, comme une de ces femmes fortes, qui surent mépriser le monde et ses plaisirs, pour ne s'attacher qu'à l'unique amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle justifia pleinement son nom : *Suzanna*, qui signifie en hébreu : *fleur de lis*.

Suzanne était fille de saint Gabinius et nièce du pape saint Caïus, frère de Gabinius. Ils étaient proches parents de l'empereur Dioclétien. Après la naissance de Suzanne, son père était entré dans l'état ecclésiastique et avait été jugé digne d'être promu aux saintes fonctions du sacerdoce chrétien. Il éleva son enfant avec un soin tout particulier dans l'amour et la crainte de Dieu.

Dès sa jeunesse, Suzanne, sérieuse et appliquée, douée d'une intelligence remarquable, au lieu de perdre son temps dans des plaisirs mondains et des

lectures frivoles, faisait des livres de la Sainte Ecriture et des Saints Pères, sa plus sérieuse étude, et ses plus chères délices.

Elle aimait à lire le récit des combats des martyrs, qui avaient courageusement supporté les supplices et la mort, plutôt que de renoncer à l'amour de Jésus-Christ. Elle aimait ardemment la sainte Eglise et tous ses frères les chrétiens ; elle écoutait, avec une vive émotion, l'histoire des persécutions, que les empereurs païens avaient déchaînées contre les fidèles. Que de fois, sans doute, cette généreuse enfant pria dans les catacombes obscures et silencieuses, devant les tombes des martyrs d'hier, en compagnie des martyrs de demain ! Alors son cœur s'élevait au-dessus des biens terrestres et des jouissances trompeuses de la vie présente jusqu'aux grandes pensées du ciel et de l'éternité. Quel beau commentaire des Livres saints que les courageux exemples des martyrs ! Quelles leçons pour Suzanne ! et comme elle écoutait attentivement son père Gabinius, ou le pape saint Caïus, son oncle, exposer les mystères de notre sainte religion, ces sublimes vérités de notre foi que les Apôtres et leurs disciples ont attestées au péril de leur vie et au prix de leur sang.

Elle aussi voulait aimer Notre-Seigneur de toute son âme, ne vivre que pour lui, et même mourir pour l'amour de ce divin Roi, mort pour nous sur la Croix.

Mais elle connaissait sa faiblesse et suppliait le Seigneur tout-puissant, de la soutenir dans toutes les épreuves. Ainsi ses jeunes années s'écoulaient dans l'innocence, le travail, la méditation et la prière.

ELLE EST DEMANDÉE EN MARIAGE

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de quinze ans, elle résolut de s'attacher, d'une manière définitive, à Notre-Seigneur, et de ne prendre que lui pour époux. Un jour donc, elle se rendit au pied de l'autel, et levant les mains au ciel, elle pria humblement le Roi des vierges et des âmes saintes, de l'accepter pour épouse.

Cependant, il arriva que Valérie, fille de Dioclétien, que Maximin-Galère avait épousée, mourut ; l'empereur voulut donner à Galère une autre femme de sa parenté. Suzanne semblait toute désignée pour cette union aux yeux des hommes. Son intelligence, naturellement vive, avait été développée par une bonne éducation ; sa beauté était des plus séduisantes ; sa taille élancée était remplie de cette grâce et de cette noblesse que les Romains aimaient à voir dans leurs filles ; rien n'égalait la délicatesse de ses traits, et la pureté de son front. Dioclétien n'ignorait pas les qualités de sa jeune cousine, et son choix se fixa sur elle, bien qu'il ne la connût guère personnellement, car elle ne venait pas au palais.

L'empereur était assez bien renseigné pour savoir que Caïus, l'oncle de Suzanne, était le Souverain Pontife des chrétiens, mais il ne faut pas oublier que Dioclétien, qui déchaîna quelques années plus tard (en 303), contre l'Eglise, une persécution effroyable et répandit des flots de sang chrétien, ne s'était pas encore élevé contre sa propre famille. En ce moment (l'an 294), il n'était pas encore si ennemi des fidèles qu'il ne préférât l'établissement et l'agrandissement de sa maison et de ses parents à la ruine du christianisme. Cependant Caïus et Gabinius avaient peu de relations avec l'empereur, tant par humilité chrétienne que par prudence et par haine du paganisme et des vices de la cour.

L'empereur appelle à lui un de ses cousins, le seigneur romain Claudius, et le charge d'aller de suite proposer à Gabinius le mariage de sa fille avec Maximin-Galère. Claudius fut très flatté de cette mission, il baisa les mains de l'empereur et partit aussitôt avec joie remplir cet honorable message.

Claudius arrive donc à la demeure de Gabinius et le salue très courtoisement de la part de l'empereur : « Cher frère, dit-il, nos maîtres, les augustes empereurs, m'ont chargé d'une mission pleine d'amitié pour vous. Quand même l'obéissance que je leur dois ne m'obligerait pas à cette démarche, l'intérêt que je vous porte m'engagerait à vous parler d'un projet si plein d'espérance pour votre famille. Quoi de plus désirable pour vous que de voir se renouveler et se resserrer les liens de parenté qui vous rapprochent de l'empereur. Vous n'auriez pas dû vous montrer si éloigné des princes qui sont vos parents ; mais ils vous aiment et voilà que l'auguste Dioclétien veut donner votre fille, Suzanne, pour épouse à Maximin-Galère, son fils adoptif. C'est la plus brillante fortune et la plus haute noblesse de l'empire qui sont offertes à votre fille et à vous. Nous croyons avec joie qu'une telle alliance comblera tous vos vœux. »

Le saint prêtre Gabinius ne rebuta point l'envoyé de l'empereur Dioclétien, il le reçut très aimablement et l'écouta avec grande attention, mais il lui répondit : « Laissez-moi un peu de temps, pour que j'en parle moi-même à la jeune fille. » Après s'être salués, ils se quittèrent.

Gabinius entra dans la chambre de Suzanne et lui dit : « Je désire que vous ayiez un entretien avec notre Saint-Père et Pontife Caïus, votre oncle, afin que la grâce du baptême et de la foi que vous avez reçue produise en vous ses fruits. »

LE SAINT PAPE CAIUS EST CONSULTÉ

En attendant, Gabinius s'empressa d'aller raconter à Caïus le désir de Dioclétien. Ils en conférèrent ensemble. La situation était pleine d'angoisses : Maximin-Galère, soldat parvenu, grand ennemi des chrétiens, païen superstitieux, sanguinaire et brutal, quel époux pour une pure et douce chrétienne qui n'aspirait qu'à l'union spirituelle et virginale de son âme avec Jésus-Christ, seul Roi de son cœur. Mais refuser, n'était-ce pas manquer une occasion, peut-être favorable, d'adoucir la fureur de l'ennemi des chrétiens en mettant auprès de lui un ange de paix ? Refuser, n'était-ce pas s'attirer la fureur implacable de deux princes, qui avaient tout pouvoir et se croyaient tout permis ? Le refus serait un arrêt de mort contre Suzanne, contre son père et son oncle, ses conseillers, et peut-être, le déchaînement d'une persécution nouvelle contre les chrétiens. En de pareilles circonstances, le Pape ne pouvait-il pas accorder à la vierge chrétienne, les dispenses et les autorisations nécessaires pour accepter la main du fils adoptif de l'empereur ? Sans doute. Mais Caïus et Gabinius, pleins de douceur et de prudence, autant que de courage, ne voulurent rien décider avant d'avoir connu les sentiments de Suzanne elle-même ; ils préférèrent mettre son sort entre ses mains et lui laisser choisir ce que l'Esprit de Dieu lui inspirerait.

Les deux frères revinrent ensemble à la maison, ils appelèrent Suzanne, leurs yeux étaient pleins de larmes : « Très chère fille, disent-ils, l'empereur Dioclétien a envoyé auprès de nous notre cousin Claudius, il demande que vous deveniez l'épouse de son fils adoptif, Maximin-Galère... » Après un moment de stupeur, Suzanne, fidèle à l'appel intérieur de la grâce, répond à son père avec autant

de fermeté que de modestie : « Qu'avez-vous donc fait de votre sagesse, ô mon père ? Ne savez-vous pas que je suis chrétienne ? N'est-ce pas vous qui avez été mon maître dans la foi sainte ? Comment avez-vous pu prêter l'oreille à une proposition semblable ? Moi, accepter l'alliance de ce païen cruel, alors que vous-même, par fidélité à la foi du Christ, n'avez pas voulu paraître son parent ? Non, je ne le puis pas. Gloire au Dieu tout-puissant, qui m'a fait entrer dans la société des saints : je mépriserai cet homme et m'attirerai ainsi l'honneur de souffrir le martyre pour Jésus-Christ !

— Ma fille, dit Gabinius, d'une voix émue, soyez donc constante dans votre foi, et que votre fidélité nous procure à nous-mêmes l'avantage d'offrir à Notre-Seigneur Jésus-Christ le mérite de notre sacrifice, car Jésus-Christ est plein d'amour pour tous.

— Oui, mes seigneurs et mes pères, reprend Suzanne, Dieu voit le fond de mon cœur, et sait combien je désire lui être toujours fidèle. Mon père m'a appris dès mon enfance à donner tout mon cœur à Jésus-Christ, dans une intégrité virginale. J'ai consacré à Jésus-Christ mon âme et mon corps, je veux les lui garder purs de toute souillure. Je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus-Christ ; à lui toujours et à lui seul mon amour et ma foi.

— Eh bien ! dit le saint évêque Caïus, puisque vous vous êtes consacrée une fois pour toutes à Jésus-Christ, soyez à lui, et gardez ses commandements. Restez dans la confiance et la paix : Vous savez ce que le Seigneur a enseigné dans son Evangile : *Quand vous comparaîtrez devant les rois et les préfets, soyez sans inquiétude sur ce que vous aurez à répondre. Une inspiration intérieure vous suggérera ce que vous devrez dire, car ce n'est point vous qui parlerez, mais l'Esprit-Saint parlera pour vous.*

— Oui, très saint Père, dit Suzanne d'une voix assurée, malgré ses larmes (car elle ne pouvait plus contenir son émotion), oui, j'espère que par le secours de vos prières, je deviendrai le temple de l'Esprit-Saint, suivant la parole du bienheureux apôtre Paul : *Le saint temple de Dieu, c'est vous-même. Que personne ne vous séduise.* » (I Cor. III).

NOUVELLE DEMANDE — CONVERSION DE CLAUDIUS

Trois jours s'étaient écoulés, lorsque le messager impérial, Claudius, accompagné d'une escorte militaire qu'il laissa à la porte, entra, joyeux, dans la demeure de Gabinius. Il y trouva saint Caïus, et en présence des deux frères, il renouvela sa demande, exprimant tout son bonheur d'être chargé d'une pareille mission, si riche d'espérances pour toute la famille.

« Que rien ne vous aveugle, dit Gabinius, agissons en cela avec prudence et sagesse, afin que nous n'ayons pas ensuite à nous repentir. Il faut que la jeune fille nous exprime elle-même ses sentiments. » Et il appelle sa fille.

Suzanne, les yeux modestement baissés, entre dans la chambre, et salue d'une manière très digne l'ambassadeur du palais impérial. Claudius, à la vue de sa parente, s'avance pour déposer sur son front un respectueux baiser. D'un geste, plein de noble fierté, la vierge chrétienne l'arrête : « Ne souille point mes lèvres par un baiser, dit-elle. Ma bouche n'a jamais souffert un contact impur; mes lèvres sont consacrées à mon unique Roi et Seigneur, le Christ Jésus. »

Claudius est tout surpris de ces paroles et veut s'excuser : Il avait cru, dit-il, qu'étant son proche parent, il pouvait bien user de cette familiarité avec elle. « De quelles souillures voulez-vous parler, aimable dame ? ajoute-t-il. Quelles fautes me reprochez-vous ? Veuillez m'éclairer, et me dire par quels moyens je pourrais en être délivré.

— Tes lèvres sont souillées par les sacrifices des idoles, répond Suzanne, et j'ai en horreur ce culte, qui est abominable devant Dieu. Si tu veux être purifié, repens-toi de tes péchés, et reçois le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

— C'est à vous de m'instruire et de me purifier, dit Claudius à l'Evêque, si réellement un homme est plus pur en croyant à Jésus-Christ qu'en adorant les dieux. Jusqu'ici, j'ai offert des sacrifices aux divinités que les empereurs eux-mêmes adorent.

— Claudius, mon frère, dit l'Evêque, écoute-moi : Tu es venu vers nous pour traiter d'affaires terrestres, mais Dieu t'a amené ici pour la rédemption de ton âme; les prières de Suzanne ont obtenu pour toi cette grâce. Ainsi, notre famille trouvera le salut véritable, et nous verrons se réaliser ces belles paroles de Jésus-Christ : *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* Assurément, il n'y a pas de plus grand crime que l'idolâtrie : quelle dégradation pour l'homme d'offrir ses adorations aux créatures et aux démons et d'oublier le Seigneur son Créateur et son Dieu ! Ce Dieu très bon a daigné venir sur la terre, naître, être humilié, souffrir et mourir pour nous ; ressuscité glorieux, et remonté au ciel, il veut nous y élever pour y vivre avec lui dans un bonheur éternel.

— Votre doctrine, vénérable Père, me remplit d'admiration, dit le païen ; j'accomplirai ce que vous me dites, mais qu'on ne tarde pas de rendre réponse à l'empereur.

— Mon frère, reprit l'Evêque, suis d'abord nos conseils ; ensuite, Dieu, que nous prierons ensemble, disposera toute chose pour le mieux. Tu as injustement répandu le sang de ses saints ; il faut te repentir, puis tu recevras le baptême, et Dieu écoutera favorablement tes prières.

— Quoi ! le baptême lavera tous mes péchés ?

— Oui, tous tes péchés seront effacés, mais il faut que ta foi soit sincère. »

Claudius fut admis au nombre des catéchumènes.

De retour chez lui, il raconte à sa femme Prépédigne ce qui s'est passé. Celle-ci, désireuse de participer aux mêmes grâces, se fait aussitôt transporter en litière à la maison de Suzanne, qui la reçoit avec une extrême bonté. Claudius revient, amenant ses deux fils Alexandre et Cuthia. Toute la famille est instruite de la religion chrétienne et reçoit le baptême des mains du pape saint Caïus ; immédiatement après le Pontife leur donne les sacrements de Confirmation et d'Eucharistie. Heureuse journée ! ils se trouvent tout transformés et remplis d'une joie céleste.

Revenus chez eux, ils s'appliquent désormais à pratiquer toutes les vertus chrétiennes ; dans la ferveur de leur foi, ils se mettent à distribuer en aumônes une grande partie de leurs biens. Claudius va dans les prisons durant la nuit, il se jette aux pieds des chrétiens qu'il a jadis fait arrêter, leur demande pardon, obtient leur liberté, ensuite il va les revoir chez eux et pourvoit généreusement à leurs besoins.

NOUVEAU MESSAGER — CONVERSION DE MAXIME

Plus d'un mois s'écoule ainsi, sans que Claudius reparaisse au palais. Dioclétien, très étonné, demande ce qu'il est devenu. On lui répond qu'il est retenu chez lui par la maladie. L'empereur irrité se calme ; il aimait Claudius, il lui envoie Maxime, intendant

de ses biens particuliers et frère cadet de Claudius, pour avoir de ses nouvelles et savoir en même temps le résultat de ses démarches, au sujet du mariage projeté.

Maxime trouva son frère en prières dans sa chambre, vêtu d'un cilice, et les yeux pleins de larmes. Sa surprise fut extrême :

« Que tu as maigri ! s'écria-t-il, es-tu en deuil ? De quelle maladie souffres-tu ?

— Je fais pénitence, répond Claudius ; j'expie l'injustice dont je me suis rendu coupable, en persécutant les chrétiens innocents.

— Quoi ? l'Empereur, notre maître, te charge de négocier le mariage de notre cousine Suzanne avec Maximin Galère, et tu t'occupes de pareilles fadaises ! »

Claudius lui raconte alors comment il a connu la vérité, il lui exprime son admiration pour la sagesse et les vertus de Suzanne, et l'invite à l'accompagner chez Gabinius. Maxime accepte avec joie.

La maison du saint prêtre était près du palais de Salluste, non loin de la porte Salaria ; dès que le soir fut arrivé les deux Romains s'y rendirent. Gabinius les accueillit en frères et dit à haute voix la prière suivante : « Seigneur notre Dieu, vous qui rassemblez ceux qui étaient dispersés, bénissez ceux que vous avez réunis et illuminez l'âme de vos serviteurs, car vous êtes la lumière véritable dans les siècles des siècles. » Et les assistants répondirent : *Amen.*

Sur la demande de Maxime, le prêtre fait appeler Suzanne. En entrant dans la salle, elle dit à Gabinius : « Bénissez-nous, mon Père. » Le prêtre, élevant la main, répondit : « Que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous donne la paix, lui qui vit et règne avec le Père tout-puissant dans les siècles des siècles. — *Amen,* » reprennent les assistants. On va chercher le pape Caïus, et pendant que le Pontife expose les dogmes de la foi chrétienne, Suzanne, au lieu de s'asseoir, reste debout et un peu éloignée ; elle prie avec ferveur.

Dieu l'exauça, l'âme de Maxime s'ouvrit à la vérité, il se convertit, reçut le baptême et devint l'émule de son frère en œuvres de charité. Les richesses qu'ils distribuaient aux pauvres allaient bientôt leur être rendues au centuple dans le ciel.

COLÈRE DE DIOCLÉTIEN — HÉROISME DES MARTYRS

Un des employés païens de Maxime va dénoncer à l'Empereur la conversion et les aumônes des deux frères. Dioclétien, furieux, condamne à l'exil Claudius, sa femme, ses deux fils et Maxime ; mais il ordonne en secret à l'officier, chargé de les conduire loin de Rome, de les brûler vifs à Ostie et de jeter leurs corps à la mer. Pendant qu'on exécute cette sentence barbare, Gabinius et Suzanne sont jetés en prison.

Après cinquante-cinq jours de détention, Suzanne fut tirée de son cachot et conduite au palais. « Mon Dieu, disait-elle en chemin, n'abandonnez pas votre servante. » N'allait-elle pas au combat et peut-être au martyre ?

Dioclétien avait ordonné à l'impératrice Séréna, sa femme, de décider la jeune fille à accepter la main de Galère.

C'était chez la princesse et non au tribunal que l'on conduisait la prisonnière. L'impératrice accueillit la vierge chrétienne avec un respet plein de tendresse. Et comme celle-ci, étonnée, s'inclinait devant elle, la princesse la releva en disant : Soyez toujours la joie de Jésus-Christ ! » L'impératrice était secrètement chrétienne et l'empereur l'ignorait.

Grande fut la consolation de Suzanne ! Les deux chrétiennes passaient les jours et les nuits dans la prière et les saints cantiques ; elles parlaient ensemble des vérités de la foi et du bonheur du ciel.

Dioclétien, voyant que sa femme n'obtenait rien de Suzanne, ordonna de ramener celle-ci dans sa maison ; il était résolu d'en finir, et avait compris que, pour triompher de cette chrétienne, il fallait d'abord lui enlever sa foi.

Il ordonne à Macédonius, un de ses officiers, païen obstiné et barbare, de se rendre chez Suzanne et de l'obliger, par la force, à adorer les idoles. Macédonius part avec une petite statue d'or de Jupiter et un trépied. En voyant l'idole, Suzanne se détourne aussitôt, et se jetant à genoux :

« Seigneur, dit-elle, éloignez de mes yeux cette boîte à démons et secourez votre servante.

— Lève-toi, crie le païen, et adore le dieu de l'empereur. »

Mais à l'instant l'idole disparaît.

« Magicienne, dit le soldat, tu as volé ma statue, dis encore maintenant que tu n'aimes pas nos dieux !

— L'ange du Seigneur m'a délivrée de la présence de ton Jupiter », dit Suzanne.

En effet, un serviteur de Macédonius arrive, annonçant que la statue de Jupiter se trouve brisée en pièces au milieu de la rue. L'officier païen, ne contenant plus sa rage, se précipite sur la chrétienne, déchire sa robe et l'accable de coups de bâton : « Gloire à vous, Seigneur ! » répétait la vierge.

« Aie pitié de toi-même, crie le bourreau, et sacrifie aux dieux.

— Je veux m'offrir moi-même en sacrifice à mon Dieu », répond l'innocente victime.

Enfin le païen la laisse et retourne prendre les ordres de l'empereur. Dioclétien lui ordonne de trancher la tête de l'héroïque vierge, mais en secret, dans sa maison, de peur qu'une exécution publique n'indispose contre lui l'opinion. L'exécuteur obéit, et sous le coup du glaive, l'âme de sainte Suzanne s'envole au ciel.

A cette nouvelle, l'impératrice remercie Dieu d'avoir couronné à jamais sa courageuse amie ; elle vient la nuit suivante recueillir avec respect le corps de la vierge martyre, elle essuie son sang avec son propre voile qu'elle gardera désormais comme une précieuse relique ; elle enveloppe le saint corps de linges et d'aromates, et le fait lensevelir dans la catacombe de saint Alexandre, le 11 août de l'an 294.

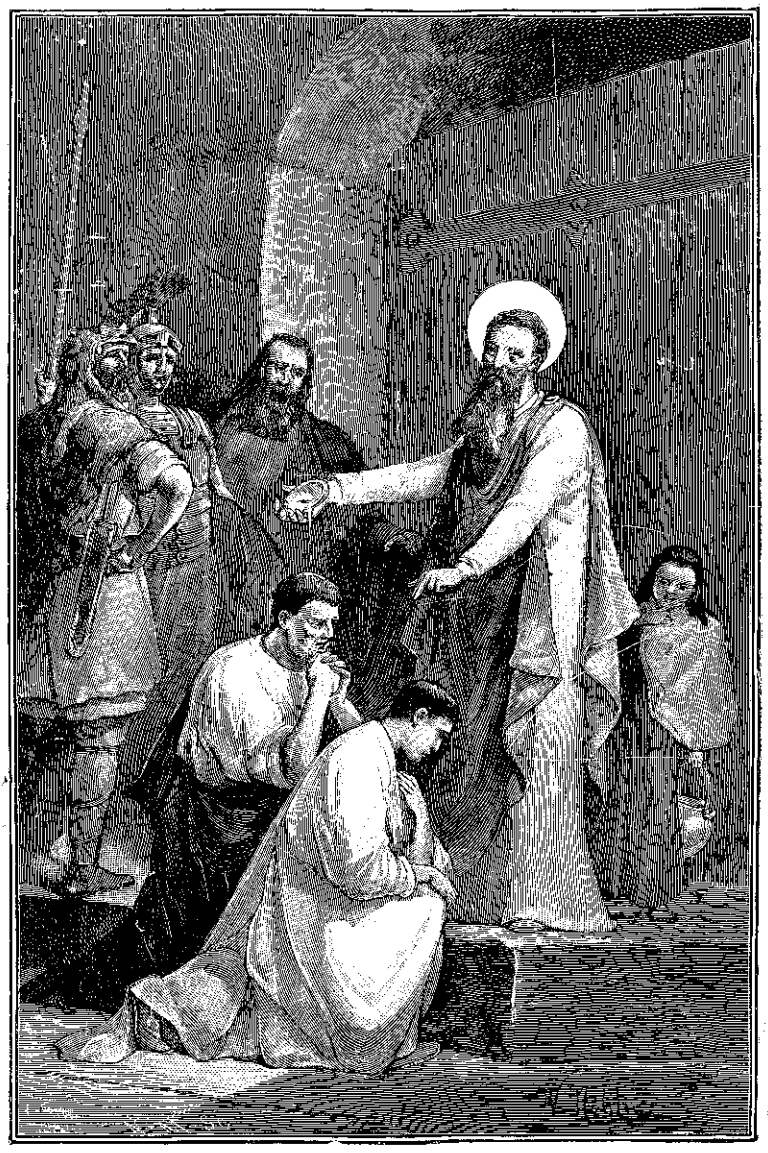
Le pape Caïus célébra le saint sacrifice de la messe en mémoire de sainte Suzanne, dans la maison même de la martyre. Après les persécutions, on éleva en ce lieu une église, et plus tard on y joignit un monastère de religieuses cisterciennes. L'église de sainte Suzanne est encore aujourd'hui un titre cardinalice.

Gabinius, après avoir longtemps souffert la prison, reçut aussi la couronne des martyrs, et alla rejoindre sa fille au ciel. L'Eglise romaine en fait mémoire le 19 février. Au siècle passé, ses reliques, apportées de Rome, reposaient dans l'église des Jésuites, à Lyon.

SAINT TAURIN

PREMIER ÉVÊQUE D'ÉVREUX

Fête le 11 août.



Le préfet Licinius et son fils, ressuscité par saint Taurin, reçoivent le baptême des mains du saint évêque.

Saint Taurin fut l'apôtre d'Evreux: sa mémoire est restée en grande vénération pendant de longs siècles, non seulement en Normandie, mais en Auvergne, en Bourgogne, en Franche-Comté, en Lorraine. Les églises qui ont eu le bonheur de posséder de ses reliques ont souvent constaté des grâces merveilleuses obtenues par l'intercession de ce grand Saint. Aussi devons-nous beaucoup regretter que ses contemporains ne nous aient pas laissé une histoire détaillée de sa belle vie, ou du moins que ce récit se soit perdu. Ce que nous savons du saint évêque a été écrit longtemps après sa mort, mais, d'après des traditions anciennes, c'est ce récit que nous allons résumer.

LUTTE D'UN PÈRE ET D'UNE MÈRE — LE NOUVEAU SAMUEL — VOCATION

D'après un ancien manuscrit d'Evreux et d'autres de l'abbaye de Gigny, Taurin naquit à Rome d'une riche et noble famille, d'origine grecque ou orientale : c'était probablement au IVe siècle. Son père, Tarquin, était malheureusement païen ; mais sa mère, Eutice, joignait à la noblesse du caractère l'excellence de la foi chrétienne. Après Dieu, c'est à cette mère chrétienne que Taurin devra sa sainteté et Evreux son apôtre.

Eutice voyait avec peine les emportements où la haine du christianisme entraînait parfois son époux, et souvent, prosternée près du tombeau de quelque martyr, elle avait imploré du ciel, pour lui, des grâces de conversion. Un autre tourment empoisonnait sa vie : c'était sa longue stérilité. A l'exemple d'Anne, mère de Samuel, elle n'avait cependant ménagé ni les pleurs, ni les prières pour obtenir de Dieu un fils qui serait tout entier consacré au service des autels.

Or, une nuit, dit notre chroniqueur, l'ange du Seigneur lui apparaît en songe et lui annonce qu'elle va être exaucée. En effet, la naissance d'un fils ne tarda pas à réjouir le cœur de Tarquin et d'Eutice. L'enfant fut nommé Taurin, et en dépit des erreurs de son père, il fut élevé dans la religion chrétienne par sa pieuse mère.

Loin de contredire aux nobles aspirations de sa mère qui, dès avant sa naissance, l'avait promis au Seigneur, Taurin ne rêvait que le service du Christ. Le monde et ses vanités n'avaient pas d'attraits pour lui. Ni le prestige d'une position avantageuse, ni les appas des honneurs et de la fortune n'eurent de prise sur son cœur entièrement voué au Seigneur.

Après une brillante éducation, dans la fleur de son âge, il médita le généreux dessein de tout quitter, parents, amis, patrie, repos, richesses, pour aller porter la lumière de l'Evangile aux populations encore païennes et conquérir des âmes à Jésus-Christ.

En ces premiers siècles, où la foi chrétienne n'avait point encore multiplié le nombre des prêtres et des pasteurs, le caractère épiscopal était d'une grande utilité au chef d'une mission.

Plus que tout autre, notre Saint était digne de recevoir ce divin caractère ; son humilité peut-être eût voulu décliner un tel honneur, mais il obéit au Pontife romain.

Le successeur de Pierre, après lui avoir conféré tous les Ordres sacrés, lui communiqua enfin la plénitude du sacerdoce par la consécration épiscopale.

Armé de la force et des lumières de l'Esprit-Saint, libre de tous les biens de la terre, le nouveau messager de la foi fut envoyé dans cette illustre terre des Gaules, pour laquelle les vicaires de Jésus-Christ ont toujours eu une sollicitude particulière depuis saint Pierre.

TAURIN ÉVANGÉLISE LE PAYS D'ÉVREUX SES LUTTES AVEC SATAN — SON TRIOMPHE

Après de longues marches et des vicissitudes diverses, l'apôtre arrive enfin dans la tribu des Eburovices, au pays d'Evreux, l'une des trois peuplades que l'on comprenait jadis sous le nom commun d'Aulerques et dont s'est formée la Normandie.

Moins heureux que d'autres Gaulois, les habitants de cette région n'avaient pas encore eu, à ce qu'il semble, des missionnaires à poste fixe, et la plupart, selon l'expression de l'Evangile, étaient encore assis à l'ombre de la mort. Le tyran des âmes n'était pas disposé à abandonner la place, sans une furieuse résistance. Mais Taurin a pour lui l'armée du ciel ; il combat avec les armes de la prière et de la pénitence, et le triomphe ne sera pas douteux.

Une première fois, durant les courses de l'apôtre, Satan veut effrayer son adversaire en se présentant à lui, sous l'aspect d'animaux terribles, d'un lion, d'un buffle et d'un loup. Mais, fort de son espoir en Dieu, Taurin s'avance intrépidement contre ces bêtes terribles, puis, apostrophant en elles son ennemi : « Misérable, dit-il, voilà donc où en est réduit ton orgueil : à ressembler aux bêtes et à se complaire dans leur figure. — Quelle autre joie me resterait-il, répond Satan, maintenant que tu viens me chasser de ces lieux ? Mais, je me vengerai de toi, et dès aujourd'hui, je te déclare une guerre implacable. » Taurin le chassa par le signe de la croix.

A quelque temps de là, notre Saint annonçait l'Evangile au peuple, lorsque le démon s'emparant de la fille de Lucius, hôte du missionnaire, la torture cruellement et la jette dans le feu où elle expire. Satisfait de sa cruauté, l'esprit infernal crie d'une voix frémissante : « Taurin, tu me fais la guerre ; moi aussi ! — Le Seigneur est mon soutien, repartit le Saint ; je ne crains aucune créature. » Ensuite il se met à genoux et prie. Bientôt, il rend à Lucius sa fille vivante et parfaitement guérie ; et le peuple s'écrie : « Gloire au Christ, vrai Dieu ! »

SAINT TAURIN EST ARRÊTÉ — IL RESSUSCITE DEUX MORTS — LE PRÉFET SE CONVERTIT

D'autres combats attendaient le saint missionnaire, car Satan a toujours facilement trouvé des auxiliaires dans les passions des hommes. Le préfet des Aulerques, Licinius, païen cruel, poussé par les magiciens et les prêtres des idoles, envoie l'ordre d'arrêter le missionnaire de Jésus-Christ (ce qui donne à croire que ces événements se passaient avant l'édit de liberté publié par le premier empereur chrétien).

Licinius mande donc Taurin à son tribunal et le Saint comparaît devant lui : l'interrogatoire est court et la cause promptement jugée. Taurin, sur le refus d'adorer des dieux de bois ou de métal, est condamné à mort.

Déjà, sur l'ordre du préfet, des bourreaux lui déchirent les flancs à coups de lanières et de nerfs de bœuf, lorsque leurs bras s'arrêtent soudainement desséchés, et une voix céleste se fait entendre, disant au martyr de ne rien craindre.

A cette vue, de nombreuses personnes se convertissent, parmi lesquelles Théonille, femme du préfet.

Au comble de la fureur, Licinius ordonne de jeter le martyr dans un affreux cachot. Mais sa jeune femme persiste dans sa foi : le préfet, oubliant jusqu'aux droits de la nature, ordonne de la jeter elle-même dans une prison.

A ce moment, le vrai Dieu, que Taurin priait dans son cachot, intervient par sa puissance. Le fils du préfet est frappé de mort subite.

Le magistrat, au comble de la douleur, est contraint de supplier son prisonnier d'intercéder pour lui, auprès de son Dieu. Taurin ressuscite le défunt, et le préfet reçoit le baptême avec son fils. On montre encore, près de l'église de Gisay, le lieu où le saint missionnaire avait été flagellé.

Un autre jour, Taurin entre dans un temple d'idoles, suivi d'une foule nombreuse. Au nom de Dieu, il commande au démon, qui faisait sa demeure dans une idole, de dire qui il était. Forcé par la puissance du Très-Haut, le faux dieu répondit d'une voix lugubre, qu'il n'était qu'un démon venu pour tromper les hommes. Douze cents personnes se convertirent.

TAURIN MODÈLE DE L'ÉVÊQUE ET DU MISSIONNAIRE

Au reste, ce qui attirait les peuples au Christ, ce n'était pas seulement la renommée des merveilles qu'opérait son serviteur; mais encore, l'éclat des vertus qui brillaient en lui.

Ange de paix et de lumière, Taurin prêchait la doctrine de Jésus-Christ, dans l'humilité et la patience, semant partout le bon grain de l'Evangile et l'arrosant de ses sueurs et de ses larmes. Au tribunal des magistrats de l'empire, comme sous le chaume de l'artisan, toujours égal à lui-même, sans se décourager devant les obstacles, sans s'enorgueillir du succès, il annonçait le Dieu qui a envoyé son Fils pour le salut de tous les hommes.

D'abord il n'avait autour de lui qu'une centaine de fidèles. Au bout de quelques années, il eut des milliers de diocésains.

Peu à peu les temples païens sont déserts : quelques-uns tombent sous les coups des démolisseurs; d'autres sont changés en églises, par les mains du Pontife, et leurs murs, naguère témoins des infamies païennes, retentissent maintenant du chant des psaumes et des louanges du vrai Dieu.

Dans cette œuvre réparatrice, le Saint n'oublie pas la Reine des Vierges, à laquelle il a consacré ses travaux; d'un temple de Diane, d'où il a chassé les statues de l'impure déesse, il fait un temple à l'Immaculée Mère de Dieu. Ce fut le premier sanctuaire élevé sur le sol d'Evreux; il porta le nom de Sainte-Marie de la Rotonde, et la Sainte Vierge, à qui saint Taurin l'avait dédié, reçut, dès ce jour, le diocèse tout entier sous son patronage spécial.

Après s'être ainsi créé un diocèse, à force de dévouement, de zèle et de fatigues, saint Taurin ne cessa jusqu'à ses derniers jours d'en parcourir les bourgs et les campagnes pour perfectionner les fidèles dans la foi et les former à la pratique des vertus chrétiennes. Qui dira ses labeurs, dans cette œuvre éminemment civilisatrice?

MORT DE SAINT TAURIN — SON CULTE — SES RELIQUES

Enfin, un ange vint lui donner l'assurance que l'heure de la récompense éternelle approchait pour lui. Le père de famille attendait au festin du ciel ce vaillant et bon ouvrier.

Transporté d'allégresse à cet heureux message, l'homme de Dieu convoque son peuple et lui adresse ses derniers adieux; puis il le bénit, et pendant qu'une nuée embaumée l'enveloppe tout entier, son âme prend l'essor vers les cieux portée sur les ailes des chérubins.

A ce prodige, le deuil universel se change en une immense action de grâces : chacun des témoins de cette scène proclame à l'envi la sainteté du serviteur de Dieu, et lorsqu'après une heure de durée, la nuée merveilleuse s'est évanouie, de pieux fidèles procèdent à la sépulture du défunt.

Plus que sa vie peut-être, le tombeau de notre Saint fut fertile en prodiges. L'histoire ne les a point enregistrés tous, mais elle affirme qu'ils ont été nombreux.

Signalons en particulier, parmi les plus certains, la guérison des deux époux Le Tac, au XVII^me^ siècle.

L'un et l'autre étaient dangereusement malades, la femme d'une paralysie, et l'époux d'une attaque de goutte; mais aux maux du corps, se joignait pour celui-ci la plaie bien plus grave de l'âme; il était calviniste.

C'est au tombeau de saint Taurin, et par son intercession, que la dame du Tac recouvra l'usage de ses membres. A son tour, son époux, ayant usé avec foi de quelques linges qui avaient touché la châsse du saint évêque, en reçut un si prompt et si grand soulagement, qu'il renonça aux erreurs protestantes pour rentrer au sein de l'Eglise catholique.

Un enfant du bourg de Damville, au diocèse d'Evreux, était sujet à des attaques d'épilepsie, qui le prenaient tous les jours. Le jeune malade finit par être paralysé des deux jambes, et les médecins jugèrent le mal incurable. Le père, catholique fervent, commença une neuvaine à saint Taurin. Le neuvième jour, comme il revenait d'Evreux, après avoir achevé sa neuvaine, quelle ne fut pas sa joie, de voir accourir au-devant de lui son fils parfaitement guéri! Il avait recouvré la santé à l'heure même où l'on offrait pour lui à Evreux le saint sacrifice de la messe, en l'honneur de saint Taurin : ce prodige eut lieu le 10 mai 1691.

SAINT LAUDULPHE (SAINT LAU) ÉVÊQUE D'ÉVREUX

Les restes de saint Taurin sont passés par bien des vicissitudes depuis la mort de l'apôtre d'Evreux jusqu'à nos jours, mais une protection spéciale de la Providence nous les a en grande partie conservés.

Au V^e^ et au VI^e^ siècles, les hordes dévastatrices des barbares passent et repassent sur le sol d'Evreux, comme à travers tant d'autres villes, et l'emplacement du saint tombeau est oublié.

Il était réservé à saint Laudulphe (par abréviation saint Lau) de le retrouver. Laudulphe était chanoine d'Evreux, à la fin du VI^e^ siècle. Ce saint prêtre était un modèle parfait de prière et de pénitence. Il avait fixé sa résidence dans un ermitage stérile, à une heure de la ville. Sa cellule, d'une pauvreté extrême, était une chétive maisonnette composée de quatre murailles et d'un toit, sans ameublement ni ornement: quelques légumes et des herbes sauvages suffisaient à sa nourriture. Chaque jour, par les froids de l'hiver comme par les chaleurs de l'été, il venait à Evreux assister aux offices de l'église de Notre-Dame, et y remplir les fonctions de son ministère. Il sentait se ranimer sa ferveur en songeant que cette église avait été fondée par saint Taurin et dédiée par lui à la Reine des Anges, pour qu'elle fût la patronne de tout le diocèse.

Un jour, comme il priait dans sa solitude, il entendit les anges chanter les louanges du Très-Haut et féliciter son serviteur saint Taurin: cette vision augmenta son désir de retrouver les reliques du grand évêque.

A la mort de Viateur, évêque d'Evreux, Laudulphe fut élu pour lui succéder. Il redoubla alors de prières pour obtenir de découvrir les restes de son saint prédécesseur. Un jour qu'il répétait ses instances, il vit une colonne de lumière, brillante comme le soleil, s'échapper d'un endroit du sol

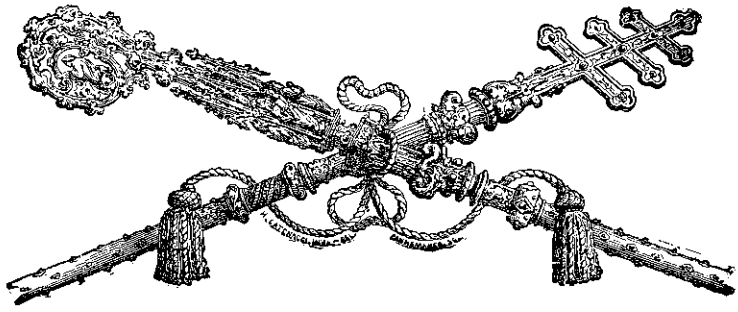
et monter vers le ciel à une prodigieuse hauteur. On creusa à cet endroit et l'on trouva un sarcophage sur lequel on lut ces mots : Ici repose le bienheureux Taurin, premier évêque d'Evreux.

Laudulphe, au comble de la joie, fit construire sur le saint tombeau une chapelle, qui fut remplacée plus tard par une grande église. A partir de ce jour, Laudulphe marcha avec une nouvelle ardeur dans le chemin de la sainteté, imitant fidèlement les vertus épiscopales de saint Taurin, jusqu'à ce que Dieu l'appela à le rejoindre au ciel. On célèbre sa fête le 13 août.

Deux siècles plus tard, un autre évêque d'Evreux, Guntbert, dérobe les reliques de saint Taurin aux ravages des Normands, en les cachant, partie dans le cimetière de l'abbaye de Saint-Taurin, à Evreux, partie dans l'église de Saint-Pierre, au bourg de Lezoux dans le Puy-de-Dôme. En 912, les Normands se convertissent. A la faveur de la paix qui suit cet heureux événement, les habitants d'Evreux veulent rentrer en possession du corps entier de leur saint patron : trois jeunes clercs vont enlever secrètement les restes du Bienheureux qui reposent dans l'église de Lezoux; mais, au retour, ils sont retenus trois jours au bourg de Gigny (diocèse de Besançon) sans pouvoir s'en éloigner. Gigny possédant un prieuré, ils y déposent leur précieux larcin et rentrent dans leur patrie.

Les reliques de saint Taurin, laissées à Gigny, vers l'an 914, y furent conservées jusqu'aux jours néfastes de la révolution. Durant la nuit du 23 fructidor de l'an 1794, elles tombent en des mains sacrilèges qui les clouent à l'arbre de la liberté : cette fois encore, on parvient à les sauver, du moins en partie, de la destruction, et après les mauvais jours, elles reprennent possession des honneurs qui leur sont dus.

Evreux et Gigny se partagent encore aujourd'hui les reliques de saint Taurin.



SAINTE LILIOLE ET SAINTE RUSTICLE

ABBESSES DU MONASTÈRE D'ARLES

Fête le 11 août.

Sur l'ordre de saint Michel, Rusticle terrasse le dragon infernal.

L'UN DES PLUS ANCIENS MONASTÈRES DE FRANCE

L'illustre saint Césaire, archevêque d'Arles au VI^e^ siècle, a rendu de grands services à l'Eglise de France par son zèle à favoriser les vocations religieuses.

Aidé de sa sœur, sainte Césarie, il fonda dans la ville d'Arles un monastère de religieuses, qui devint l'édification de la ville et le modèle de beaucoup de communautés semblables. C'est l'un des plus anciens couvents de France. Il lui donna une *Règle* empruntée en grande partie à la Règle de saint Augustin, complétée par lui avec beaucoup de sagesse :

A la mort de sainte Césarie, en qui avaient brillé toutes les qualités d'une parfaite supérieure, le monastère de Saint-Jean d'Arles fut gouverné par une religieuse de grande piété, Césarie la jeune.

La similitude de nom fait demander si elle n'était pas une parente de la sainte abbesse, et peut-être sa nièce ; il se peut aussi qu'elle ait pris

ce nom en souvenir de celle qui avait été sa mère spirituelle et qu'elle allait remplacer.

Le monastère de Saint-Jean se ressentit longtemps de l'impulsion féconde qu'il avait reçue de ses deux saints fondateurs. A Césarie la jeune succédèrent sainte Liliole et sainte Rusticle dont les noms se trouvent au catalogue des saints. Puis vinrent sainte Eulalie, sainte Léocadie, sainte Julienne, sainte Eugénie, sainte Victoire et sainte Euphémie, noms pleins de gloire et de vertus, tous insérés dans l'ancien processionnal d'Arles.

SAINTE LILIOLE — VISITE DE SAINTE RADEGONDE ET DE SAINTE AGNÈS

A la mort de Césarie la jeune, en 559, les religieuses, fidèles aux prescriptions de la Règle, se réunirent en chapitre pour l'élection d'une abbesse. Leur choix tomba sur sainte Liliole, une des compagnes de Césarie. Nous ne connaissons, des premières années de la Sainte, que le nom charmant qui lui avait été donné par sa mère : *Liliole*, « *petit lis* » symbole de l'innocence et de la pureté de son âme.

Saint Fortunat, en faisant son éloge, se contente de dire qu'elle retraçait dans sa conduite toutes les vertus de Césarie.

Ce fut pendant son administration que le monastère d'Arles reçut la visite de sainte Radegonde et de sainte Agnès de Poitiers.

La pieuse reine étant devenue religieuse à Sainte-Croix, après sa séparation d'avec Clotaire, souillé de crime et de sang ; elle avait réuni auprès d'elle une foule nombreuse de filles nobles, désireuses de marcher sur ses pas, et quand elle songea à leur donner une Règle, elle n'en trouva point de plus belle que celle de saint Césaire.

« Inspirée par sa foi et son amour du Christ, nous dit Fortunat, Radegonde voulut connaître dans tous ses détails la Règle de Césaire ; elle vint elle-même à Arles recueillir et boire avec avidité les ruisseaux de miel qui avaient coulé du cœur du grand évêque. Mais plus elle puisait à cette source, plus elle se sentait altérée et plus aussi elle se sentait embrasée de l'amour de Dieu. Ce n'était pas pour elle seule qu'elle y puisait, c'était aussi pour toutes ses filles. » La Sainte s'était déjà entretenue par lettres de ce projet de voyage, avec Césarie la jeune ; elle avait même reçu de celle-ci un exemplaire de la Règle : mais elle ne put visiter Arles qu'après 567, c'est-à-dire sous le gouvernement de sainte Liliole.

Les deux illustres voyageuses, après plusieurs jours passés au monastère de saint Jean, revinrent à Sainte-Croix, tout embaumées des exemples de sainteté dont elles avaient été témoins.

LA REINE TEUDÉCHILDE A ARLES

Quelques jours après le départ de Radegonde, sainte Liliole recevait de nouveau la visite d'une femme descendue, elle aussi, d'un trône, mais dans des conditions bien différentes. C'était teudéchilde, fille d'un pâtre, devenue reine de Neustrie, en prenant auprès de Caribert la place de son épouse légitime Ingoberge. A la mort de Caribert, l'ambitieuse reine fit offrir sa main à Gontran. Le roi de Bourgogne feignit d'accéder à ses désirs ; mais, à peine fut-elle arrivée dans ses Etats, qu'il la fit prendre par ses gardes et l'envoya au monastère d'Arles, où elle avait grand besoin d'aller faire pénitence.

La nouvelle pensionnaire ne se soumit d'abord qu'avec peine aux austérités de la règle : elle tenta même de s'évader, mais, grâce à la fermeté et à la douceur de sainte Liliole, oublianses anciennes grandeurs, elle devint bientôt un modèle de patience et de vertu, et demeura à Arles jusqu'à sa mort.

SAINTE LILIOLE ET SAINTE RUSTICLE

L'abbesse d'Arles n'avait pas souvent à recevoir une reine à convertir ; mais Dieu lui ménageait des visites plus douces. Elle vit arriver un jour une jeune enfant conduite par un vieillard : « Ma fille, lui dit-elle, en l'embrassant, voici donc enfin la blanche colombe qui vient se reposer sur le cœur de notre bienheureux père Césaire ! — Et personne, ajoutait l'enfant, ne pourra jamais l'en arracher ! »

Elles faisaient l'une et l'autre allusion à une vision céleste qui allait se vérifier après des obstacles sans nombre, apportés à son accomplissement.

La jeune enfant que Liliole accueillait avec tant d'empressement venait de Vaison. Son père et sa mère appartenaient à deux de ces illustres familles venues de Rome avec les premières colonies établies dans les Gaules. Valérien était de la famille des Martius : Clémence descendait de celle des Rusticus. Ils habitaient, sur le territoire de Vaison, une maison de campagne, dans le quartier connu sous le nom *d'Ager herbosus*, l'Erbousset, aujourd'hui la Boiserette.

Les deux époux vivaient heureux ensemble et se livraient à toutes les pratiques de la religion chrétienne.

Dieu leur donna d'abord un fils et, peu après, une fille. Le jour même de sa naissance, Valérien mourut et, quelques jours plus tard, son jeune fils alla le rejoindre au tombeau.

Clémence, demeurée seule, ne quitta plus ses vêtements de deuil. Elle se consola de cette double perte en concentrant toute son affection sur l'enfant qui lui restait : elle lui fit donner immédiatement le baptême.

L'enfant était appelée par les parents Marcia' du nom de la famille de son père ; Clémence la nomma Rustica, en souvenir de sa propre famille et, de ce nom, elle fit bientôt le gracieux diminutif *Rusticula* (par abréviation populaire *Rusticle*).

LA PETITE COLOMBE BLANCHE — LE VAUTOUR — LE LIBÉRATEUR — CRIS D'UNE MÈRE

Le ciel avait donné à Rusticula, avec les grâces de la nature, les vertus plus belles encore de l'âme ; de grands desseins devaient s'accomplir sur elle ; une vision vint le révéler à sa mère.

Une nuit, pendant son sommeil, Clémence vit en songe sur son sein deux colombes, l'une blanche comme la neige, l'autre parée de diverses couleurs. Elle était encore occupée à les caresser quand saint Césaire lui apparut. La mère le pria d'entrer et de bénir sa maison. Elle le pressa d'accepter quelque nourriture, mais Césaire lui répondit : « Ma fille, je ne vous demande qu'une seule chose, donnez-moi cette blanche colombe que vous caressez avec tant de soin. » Clémence répondit tout d'abord qu'elle ne possédait point de colombes, mais l'évêque insista : « Je vous le dis en présence de Dieu, je ne m'en irai point d'ici que vous ne m'ayez accordé ma demande. » Elle découvrit alors les deux colombes. Césaire prit la blanche, la plaça dans son sein, salua la mère et disparut.

La pieuse dame comprit, en s'éveillant, le sens de la vision. Mais peut-être que son cœur maternel s'effraya du sacrifice que Dieu lui demandait. Ce

qui est certain, c'est que le monde lui en imposa bientôt de vive force un autre encore plus dur.

Rusticula avait à peine cinq ans, lorsqu'un seigneur, nommé Chéraon, très puissant à la cour de Bourgogne, ravi des grâces charmantes de l'enfant et des merveilleuses qualités qui commençaient à briller en elle, l'arracha des bras de sa mère et l'emmena dans son propre château. Trait bien digne de ces temps encore barbares. Le seigneur chargea sa mère d'élever l'enfant jusqu'à ce qu'elle fût en âge de contracter mariage avec lui.

Mais Dieu « qui ne dort pas », dit l'hagiographe, veillait sur la jeune vierge qu'il avait choisie dès son berceau, et qui, déjà, ne désirait qu'une chose : plaire au Roi des anges. Il regarda les larmes de sa petite servante, et révéla ses malheurs à la sainte abbesse Liliole.

Celle-ci s'empressa d'écrire à Siagrius, évêque d'Autun, pour qu'il intercédât auprès du roi Gontran en faveur de la jeune captive. Gontran agit en roi chrétien ; il ordonna à Chéraon de rendre Rusticula. Chéraon eut beau supplier, le roi envoya un vénérable abbé recevoir la jeune fille et la conduire à Arles, où l'attendait la sainte abbesse.

Liliole reçut l'enfant avec la tendresse d'une mère et l'instruisit dans la pratique de toutes les vertus.

Rusticle profita admirablement de cette éducation et, quand elle fut en âge d'être reçue au nombre des religieuses, elle prit le voile des fiancées du Christ.

Cette dernière nouvelle affligea vivement Clémence, sa mère, qui espérait la ramener bientôt dans le monde.

Elle écrivit aussitôt à Sapaudus, archevêque d'Arles, pour réclamer sa fille : « Très Saint-Père, disait-elle, ayez pitié de votre humble servante : C'est une mère qui vous prie, une mère privée de sa seule enfant ! Vous pouvez faire cesser ma douleur. A qui vais-je laisser mes biens ? Qui soignera ma vieillesse ? La seule enfant qui me restait est perdue pour moi. Je vous prie au nom de Dieu, et je vous en conjure, ayez pitié de la douleur qui m'accable ; ayez pitié d'une mère, faites-moi rendre ma fille ! mon unique soutien ! »

L'évêque d'Arles, compatissant à sa douleur, lui répondit aussitôt : « Je voudrais me conformer à vos désirs, ma fille, mais je ne puis aller contre la volonté de Dieu. Les richesses que vous promettez à votre fille passent en un moment : celles que Jésus-Christ lui a fait connaître lui procureront un bonheur qui ne finira point. Consolez-vous donc, je vous prie, consolez-vous et ne regardez pas comme perdue une fille qui doit régner au ciel avec Jésus-Christ. »

Ces paroles pleines d'onction ne suffirent point pour calmer la douleur de Clémence.

Elle envoya auprès de sa fille des amies avec de belles robes et des bijoux, pour tenter encore de changer ses résolutions. Mais la jeune fille demeura ferme.

Sans doute que ses prières obtinrent du ciel, à sa pauvre mère, force et consolation, et tout porte à croire que celle-ci accepta enfin son sacrifice et fut même remplie de joie en apprenant que sa fille était heureuse dans le cloître.

SAINTE RUSTICLE ABBESSE A DIX-HUIT ANS

Aux grâces du corps et aux charmes de la jeunesse, Rusticle ajoutait une intelligence pénétrante et une mémoire étonnante.

L'auteur de sa vie, le prêtre Florentius, son contemporain, raconte qu'elle avait appris par cœur, non seulement les psaumes, mais la Bible presque tout entière.

Un jour, la jeune novice s'étant endormie, la tête appuyée sur les genoux d'une Sœur qui lisait à haute voix les psaumes, elle récita à son réveil tout ce que sa compagne avait étudié.

La jeune religieuse, d'ailleurs, était si humble, si remplie de prévenances, que les Sœurs l'eurent bientôt en affection.

Aussi, quand sainte Liliole mourut, pleine de jours et de mérites, fut-elle choisie d'un commun accord pour lui succéder sur la chaire abbatiale. Rusticle n'avait encore que dix-huit ans. Ses mains semblaient bien faibles pour porter la crosse des abbesses, mais elle trouva dans la prière les forces et les lumières que l'âge ne lui avait point fournies.

« Souvent, dit l'auteur de sa vie, pendant que ses Sœurs dormaient, elle allait s'entretenir d'elles avec Dieu et passait à l'église de longues heures à réciter des psaumes et des hymmes. » Elle attira beaucoup d'âmes dans le cloître et vit jusqu'à trois cents religieuses sous sa conduite. Aussi fit-elle ajouter au monastère deux nouvelles églises, l'une sous le titre de Sainte-Croix, l'autre sous le nom de Saint-Michel. Pendant ces constructions, on la vit souvent porter de ses propres mains des pierres aux ouvriers.

LA SAINTE CALOMNIÉE

Il y avait quatorze ans que Rusticle était à la tête de son monastère, lorsque, une nuit, étant restée seule à l'église après Matines, elle vit un guerrier à l'aspect imposant, armé d'un glaive de feu, se présenter devant elle. En même temps, un monstre hideux s'élança pour la dévorer : « Ne craignez rien, dit le guerrier céleste à notre Sainte, avancez, combattez, posez intrépidement le pied sur sa tête ! »

La religieuse marcha contre le dragon, le renversa trois fois à terre et, à la troisième fois, lui mit triomphalement le pied sur la tête. Alors le monstre disparut et l'ange s'éleva dans les cieux.

Rusticle comprit que cette vision lui présageait un grand combat. Il ne tarda pas.

La France venait d'être ensanglantée par la haine de deux femmes ennemies. Brunehaut vaincue, Frédegonde et Clotaire II, son fils, avaient fait égorger tous les petits-enfants de leur rivale. Un seul, Childebert, échappa au massacre : L'histoire n'a pas encore dit ce que devint cet enfant royal ; mais alors, le bruit se répandit qu'il avait été transporté à Arles et recueilli par sainte Rusticle.

L'évêque d'Avignon, Maxime, ajouta foi à ce bruit populaire ; un seigneur de la cour, Riccimer, le porta au pied du trône et l'abbesse d'Arles fut déclarée coupable de trahison. Elle fut arrachée de son couvent, malgré la clôture, conduite par des soldats à travers les rues, pendant que la populace l'insultait et lui jetait des pierres, enfermée dans un autre monastère et, quelques jours après, dirigée sur Paris.

Mais Dieu ne l'abandonna pas, et la favorisa durant ce voyage de plusieurs miracles.

Saint Domnole, de Vienne, persuada si bien Clotaire II de l'innocence de Rusticle, que le roi dépêcha à Riccimer un courrier avec l'ordre de changer en garde d'honneur l'escorte qui conduisait l'abbesse à Paris.

Arrivée à la cour, elle y fut reçue, non point comme une accusée, mais avec les honneurs d'une princesse.

Elle se déclara, par serment, innocente du crime qu'on lui imputait et elle reprit en triomphe le chemin d'Arles. La joie des habitants fut grande, mais plus grande encore fut la joie des religieuses en revoyant leur mère ; elles la conduisirent au milieu des chants, jusqu'au trône abbatial, demeuré vide depuis son départ.

LA VIE DU CLOITRE

La Sainte devait l'occuper près de cinquante ans encore. Dieu sait tout ce qu'elle gagna de mérites pendant ce demi-siècle de prières, de mortifications et de fécond apostolat.

Pendant que le monde s'agitait au souffle de mille passions, ses jours s'écoulaient paisibles, au milieu des exercices fixés par la Règle. Rusticle travailla à maintenir dans le monastère les traditions de piété et de ferveur qu'y avaient laissées les premières religieuses.

Elle-même avait hérité de leurs vertus et de leurs pouvoirs. Plus d'une fois, les miracles se multiplièrent sous sa main. Le pain bénit qu'elle distribuait aux malades, les vêtements qu'elle portait, l'eau qu'elle touchait, tout prenait auprès d'elle une vertu divine et devenait un instrument de merveilles.

Une pauvre femme fut guérie en touchant ses habits; une religieuse du monastère recouvra la vue en se lavant avec l'eau qui lui avait servi. Elle délivra d'un signe de la croix, tracé sur le front, une jeune fille possédée du démon, rendit la santé à deux religieuses atteintes de cette peste *inguinaria*, qui fit à cette époque des ravages si épouvantables.

SES DERNIERS JOURS

Comme un astre parvenu au terme de sa course, la Sainte jetait des éclats plus brillants à mesure qu'elle s'approchait de la mort.

Une Sœur, Honoridia, la vit un jour tout environnée de lumière; elle en fut épouvantée et se mit à fuir pour avertir les religieuses, mais Rusticle l'arrêta doucement.

Deux saintes, qu'elle aimait particulièrement, furent chargées de venir lui annoncer son départ pour le ciel : c'étaient sainte Lucie et sainte Mélanie.

Un vendredi du mois d'août, après le chant des Vêpres, elle se trouva tellement fatiguée que ses Sœurs lui conseillèrent de se retirer dans sa cellule. Elle voulut encore réciter Complies avec elles, et, la nuit suivante, se lever pour Matines. Mais, le lendemain, elle fut obligée de demeurer couchée. Ne pouvant plus se rendre au chœur, elle écoutait chanter les offices et les suivait de sa chambre. Le dimanche, les souffrances s'aggravèrent encore; le lundi, fête de saint Laurent, ses forces s'affaiblirent de plus en plus; à cette vue, les religieuses éclatèrent en sanglots; aussi, à l'heure de Tierce, au lieu de chanter les psaumes, purent-elles à peine les réciter.

La mourante s'en aperçut, elle en fit de doux reproches à ses filles, leur demandant de réciter l'office de façon à ce qu'elle pût s'y unir en l'entendant.

Le lendemain, après leur avoir adressé les dernières recommandations d'une mère mourante, elle s'endormit pieusement dans le Seigneur, à l'heure de Sexte. C'était le mardi 11 août 632; elle avait soixante-dix-sept ans.

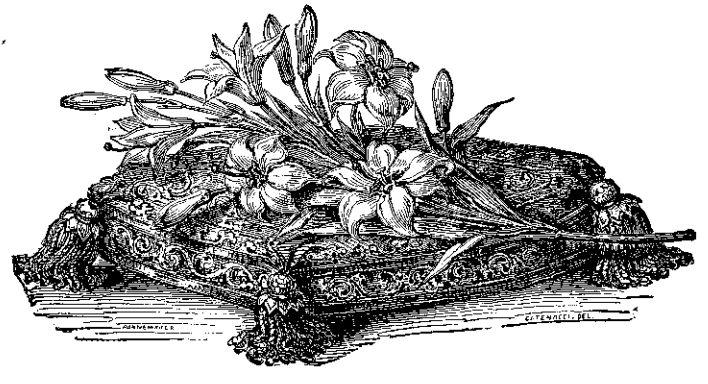
Il serait impossible, dit le biographe, de peindre la douleur des religieuses au pied de cette couche funèbre. Les éloges que le peuple adressait à la Sainte ne faisaient qu'accroître leurs regrets.

Le jour suivant, l'évêque Théodore vint présider les funérailles. La ville entière y voulut assister et les juifs eux-mêmes partagèrent la douleur et le deuil de cette mort.

Le corps virginal de la sainte abbesse fut déposé d'abord dans l'église du monastère. On le transporta plus tard à la cathédrale de Saint-Trophime.

Sa tête demeura au couvent jusqu'à la fin du siècle dernier. Elle est aujourd'hui exposée à la vénération des fidèles, dans l'église de Notre-Dame de la Major.

Puissent les exemples et l'intercession de cette grande servante de Dieu susciter aujourd'hui encore des essaims nombreux de vierges et de saintes !



SAINTE CLAIRE D'ASSISE

Fête le 12 août.

Sainte Claire invoqua Jésus dans l'Eucharistie, et les Barbares, saisis d'une terreur panique, s'enfuirent en désordre.

Sur une gracieuse colline, au milieu de la vallée de Spolète, s'élève la cité d'Assise, illustre par ses artistes, mais plus célèbre encore par les saints dont elle fut le berceau. C'est au moment où le monde semblait s'abîmer dans une ruine complète, succombant sous l'effort séculaire du luxe, des passions et de l'impiété, que le ciel suscita François et Claire pour rendre la vie à ce monde décrépit.

Claire naquit le 16 juillet 1194. La noble dame Hortulana del Fiume, mariée au comte Favorino del Sciffi, n'avait point d'enfant; elle fit le pèlerinage de Terre Sainte, visita le sanctuaire de Saint-Michel, au mont Gargan, et pria au tombeau des apôtres Pierre et Paul. Elle eut enfin un fille, et l'appela Claire, nom qui caractérisait bien sa mission.

Claire était née le sourire aux lèvres. Petite enfant, on ne la vit jamais pleurer; elle réservait le ruisseau de ses larmes pour les répandre aux pieds de son Sauveur crucifié.

Hortulana veillait avec un soin extrême sur l'éducation de sa fille, et développait, par ses conseils et ses exemples, les germes précieux de vertus que le ciel avait déposés dans cette jeune âme. Aussi, dès l'âge le plus tendre, pouvait-on

admirer en Claire un vif attrait pour la retraite, l'oraison, le mépris du monde, l'amour des pauvres et de la souffrance; car, sous ses habits précieux, elle portait un cilice.

VOCATION DE SAINTE CLAIRE

Claire atteint sa seizième année; son goût naturel la poussait à se donner toute à Dieu; mais il fallait attendre le moment fixé par la Providence; il ne tarda pas. A cette époque, il n'était bruit partout que de la vie sainte et des miracles du grand serviteur de Dieu, François. Claire, pour l'entendre, alla à un de ses sermons avec sa mère et en revint toute pénétrée des flammes du ciel. Elle va aussitôt voir le P. François pour l'entretenir de sa vocation.

Le Saint, éclairé d'en haut, connaissait la valeur de cette perle que le ciel s'était choisie : ses exhortations pénètrent comme autant de dards enflammés dans l'âme de la jeune fille, qu'il remplit de mépris pour la terre. C'en est fait, Claire est toute à Dieu. Mais le Saint demande des actes : Claire devra, revêtue d'un sac, parcourir la ville en mendiant son pain de porte en porte. La fervente postulante s'arme de courage et accomplit ce qui lui est demandé.

Claire se met sous la direction de saint François, et se prépare à dire bientôt au monde un solennel adieu. Ce jour si désiré arrive; c'est le dimanche des Rameaux. Suivant les instructions du Saint, Claire se revêt de ses plus beaux habits, au grand étonnement de ses parents qui connaissaient ses goûts si modestes, et se rend à l'église de la Portioncule pour la cérémonie des palmes : l'évêque d'Assise officiait. Claire ne venait pas chercher sa palme : l'évêque s'en aperçoit, et, avec une bonté toute paternelle, lui présente celle qu'il s'était réservée à lui-même.

Le soir, de concert avec une dame, seule confidente des secrets de son cœur, elle se rend à l'église de Notre-Dame de la Portioncule : c'est là qu'elle doit célébrer ses mystiques épousailles avec le Fils de Dieu et s'offrir en holocauste. Le séraphique Père l'attendait avec ses religieux.

Claire se place devant l'image sacrée de la Reine des Anges, et, après une allocution de saint François, elle échange ses riches habits pour une rude tunique, et se ceint les reins d'une corde; François lui met sur la tête un voile d'étoffe grossière, et Claire, l'âme inondée de joie, prononce ses vœux : pauvreté, chasteté, obéissance, et ce, jusqu'à la mort. Un dernier lien la retenait encore malgré elle dans le siècle : Claire présente donc sa chevelure au Saint; il la coupe et offre ce nouveau trophée à la Reine des Anges, en odeur de suavité et en signe de la dévotion que lui porte cette fervente disciple. Ainsi parée des insignes de la pénitence, Claire est conduite au monastère de Saint-Paul, à l'Ordre de saint Benoît, à l'intérieur d'Assise, pour s'y former à la vie religieuse.

RUDE COMBAT CONTRE SA FAMILLE

Cependant, sa famille ne tarde pas à s'apercevoir que Claire s'est enfuie de la maison paternelle. Son père croit qu'il y va de son honneur, et il entre dans des accès de colère. Mais, apprenant que sa fille est au monastère de Saint-Paul, il s'apaise et se rend près d'elle pour se dissuader; il lui représente la noblesse de son sang, son jeune âge, l'obéissance qu'un enfant doit à ses parents, le déshonneur infligé à toute la famille dont un de ses membres se place ainsi corps et âme sous la direction d'un fou, c'est ainsi qu'il appelle saint François; du reste, elle pourra, sous le toit paternel, se livrer en pleine sécurité à ses exercices de piété.

Claire reste sourde.

Après le père vient la mère; aux raisons succèdent les larmes, puis les plaintes de tous les autres parents; mais Claire a fait son sacrifice généreux, héroïque, irrévocable.

Alors viennent les menaces; la pauvre enfant est accablée d'injures; mais, souriante et calme, elle s'avance vers l'autel, et pour terminer cette lutte par un coup d'éclat, montre sa chevelure entièrement coupée, signe de son irrévocable consécration à Dieu. Ses parents se retirent vaincus.

Les jours suivants, ils revinrent à la charge. Peine inutile; la victoire resta à Claire. Elle rendit grâces à Dieu qui lui avait donné la force; mais, comme elle était exposée, à Saint-Paul, aux attaques de sa famille, saint François transféra la jeune religieuse au monastère de Saint-Damien, situé hors de la ville. Ce fut le berceau de l'Ordre des Clarisses.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis que Claire s'était enfermée dans le cloître, que sa jeune sœur Agnès vint lui rendre visite : les parents attendaient beaucoup de cette entrevue des deux sœurs pour vaincre l'obstination d'un esprit fanatisé; mais Claire avait prié : elle devait conquérir sa sœur à Jésus. En apercevant sa sœur, Agnès lui dit : « Pardon, ma sœur, de vous avoir contristée; oubliez le passé, je vous en supplie, et acceptez-moi près de vous ; je veux partager votre sacrifice ! »

Claire tressaille de bonheur et rend grâces au ciel. La porte du couvent se referme sur Agnès.

A cette nouvelle, le comte Favorino ne peut contenir sa colère; il convoque tous les membres de la famille, et leur fait partager son exaspération. « Morte ou vive, s'écrie-t-il, qu'on me ramène Agnès. »

Les furieux arrivent au couvent, essayent les paroles douces, les menaces, rien n'y fait ; ils s'élancent sur Agnès et la traînent par les cheveux : ils étaient hors du couvent, quand, soudain, le corps de l'enfant devint si lourd, qu'il fut impossible de le traîner un pas plus loin.

Monalde, oncle d'Agnès, aveugle dans sa rage, lève le bras pour frapper l'enfant, son bras se raidit à l'instant. On vit bien que Claire priait pour sa pauvre sœur. Elle-même les rejoignit en ce moment, acheva de les apaiser par ses paroles et ramena Agnès, toute meurtrie, mais heureuse de s'être préparée ainsi, par les mauvais traitements, à l'union qu'elle voulait consommer avec Jésus. Saint François, en effet, la consacra à Dieu.

Tant de vertus ne pouvaient être longtemps méconnues; bientôt, en effet, s'accrut le nombre des disciples de Claire : parmi elles se trouva Hortulana, propre mère de notre Sainte, qui, dégagée des liens du mariage par la mort de son mari, prit l'habit religieux avec une autre de ses filles, Sœur Béatrix.

LE PREMIER COUVENT DES CLARISSES

A cette communauté, il fallait un gouvernement régulier; par suite, une supérieure légitimement élue. Saint François jeta les yeux sur Claire, dont il connaissait la vertu et les qualités naturelles: les Sœurs applaudirent à ce choix, mais l'humble religieuse n'accepta cette charge que forcée par l'obéissance.

Saint François chargea deux religieux de

recueillir les aumônes des fidèles pour la nourriture corporelle des servantes de Dieu et nomma le P. Philippe leur aumônier.

Claire était jeune, mais elle connaissait les voies du ciel et de la perfection; aussi dirigeait-elle ses religieuses avec une sagesse admirable. Elle éclairait les intelligences relativement aux grandes obligations de la vie monastique, maintenait la paix à l'intérieur, prémunissait ses filles contre leurs ennemis : le monde par la clôture, le démon par l'oraison, la chair par la fréquente réception des sacrements, un silence absolu et la charité mutuelle. Gonfalonière intrépide (comme parle la bulle de canonisation), elle enflammait les cœurs d'amour pour les souffrances, levant bien haut le bois sacré de la croix, et son exemple, plus puissant encore que ses paroles, inclinait les volontés par une douce violence à opérer toujours le plus parfait. Plusieurs de ses religieuses sont vénérées comme saintes dans l'Ordre franciscain.

Elle leur procurait le plus souvent possible le bonheur d'entendre la parole de Dieu de la bouche de saint François ou d'autres religieux; pour elle, elle y apportait une sainte avidité et sa ferveur était si grande, qu'on vit parfois le petit Jésus se tenir auprès d'elle, lui sourire et la caresser.

Il arriva que, à la demande des supérieurs de l'Ordre, un décret de Grégoire IX défendit à tout religieux de se rendre au monastère de Saint-Damien, sans la permission du Pape. Claire, profondément affligée, fait appeler les religieux chargés de recueillir les aumônes, et, les larmes aux yeux, leur dit : « Retournez près du Ministre Général de l'Ordre : Sa Sainteté a retiré aux Sœurs les Pères qui nourrissaient leurs âmes, ceux qui pourvoient aux besoins de leurs corps ne leur semblent plus nécessaires. » Informé de la résolution prise par la Sainte, le Souverain Pontife annula le décret.

LA SAINTE ABBESSE

Claire ne cessait d'avancer dans la perfection : sa foi était ferme, son espérance sans borne, son amour immense. Son cœur était un foyer ardent; plusieurs fois, l'on vit, soit un globe de feu planer au-dessus de sa tête, soit un nimbe lumineux encadrer son front, soit des ailes de feu lui couvrir la tête et refléter sur son visage l'éclat de leurs rayons.

Vierge sans tache, ce lis plaisait à l'Agneau; mais il croissait au milieu des épines. Petite enfant, Claire s'arma pour la lutte; chose singulière, elle apprit à châtier le péché avant de le connaître. Religieuse, sa ferveur multiplia les inventions pour torturer son corps innocent : elle se fit une tunique avec la peau d'un animal tout hérissé d'épines, dont les pointes s'enfonçaient dans sa chair; elle s'était fabriqué aussi un cilice en crins de cheval tressés avec de petites ficelles garnies de nœuds. Les herbes sèches, assaisonnées de cendres, formaient sa nourriture. Pendant le Carême, elle ne prenait, trois fois par semaine, que du pain et de l'eau. Longtemps, elle coucha sur la terre nue, ayant un morceau de bois pour oreiller. Les fièvres qui la consumèrent pendant vingt-huit ans la contraignirent plus tard à prendre un lit, mais elle le garnit de sarments.

Ses sœurs la priaient de se relâcher un peu d'une telle rigueur : « Laissez-moi, mes filles, disait-elle, je suis redevable à Dieu de vos âmes : la supérieure doit amasser un trésor de mérites pour effacer ses fautes et celles de ses religieuses. »

Pour compléter l'holocauste, aux souffrances physiques s'ajoutèrent les souffrances morales : sécheresses, tentations, dégoûts. Claire supportait tout avec une extrême patience et, loin de se laisser abattre, en ces moments-là mêmes, elle était pour les cœurs ulcérés : une consolation, pour les faibles une force, pour les corps brisés par la maladie une mère pleine de tendresse et souvent un médecin tout-puissant.

Claire, supérieure, se regardait comme la dernière du couvent et le montrait par ses actes ; ainsi elle éveillait les Sœurs pour l'office, sonnait matines, allumait les lampes, balayait le monastère avec tant de soin, que la religieuse chargée de cet office se plaignait de n'avoir rien à faire : « Eh ! ma Sœur, lui disait la Sainte, ces sortes de travaux demandent un goût particulier; je vous l'assure, je suis née pour ces occupations machinales. » Quand les Sœurs converses revenaient de la ville, elle leur lavait les pieds et les baisait humblement.

Son obéissance était égale à son humilité. Devenue supérieure, Claire se sentit tellement embarrassée de l'usage de sa volonté, qu'elle promit obéissance à saint François, au cardinal-protecteur, et à l'évêque d'Assise; aussi, comprenant qu'une seule désobéissance trouble toute l'harmonie de la vie religieuse, elle châtiait comme une faute grave la moindre réplique ou observation sur un ordre donné. On peut juger par là de la sagesse et de la prudence avec laquelle la bienheureuse Mère se dirigeait, elle et toute sa communauté.

Mais la perle la plus brillante de ce superbe écrin était, sans contredit, la « sainte pauvreté », joyau de l'Ordre qui en porte le nom : les *Pauvres-Dames*. Claire voulait la pauvreté complète : vivre au jour le jour, sans fonds de terre, sans pensions, et dans une clôture perpétuelle. La Sainte eut de longues luttes à soutenir pour obtenir la confirmation de cette Règle. Les papes étaient effrayés d'un tel abandon à la Providence et regardaient cette vie comme impraticable. Vaincu à la fin par les instances de l'abbesse, Innocent IV rendit une bulle, dont il écrivit le commencement de sa propre main, où il confirmait solennellement pauvre la vie des Clarisses. Les Sœurs chantèrent le *Te Deum*. Quant à la Sainte, elle avait prononcé ce vœu depuis longtemps et l'observait dans sa rigueur : l'habit le plus rapé était sa parure; les restes des religieuses lui faisaient un plat délicat.

Le ciel se plut à récompenser par des prodiges cet héroïsme de pauvreté : un jour, à la prière de la vénérable Mère, un seul pain se multiplia et suffit à la nourriture des religieuses; et l'huile, manquant complètement, remplit soudain le vase que la Sainte venait de laver.

Claire nourrissait une tendre dévotion envers Jésus, naissant pauvre dans une crèche; aussi, au jour de Noël, l'Enfant Dieu venait parfois dans ses bras, ou bien, une douce vision lui permettait de contempler Jésus à Bethléem, et autour de lui Marie et Joseph.

SAINTE CLAIRE ET L'EUCHARISTIE

Jésus dans l'Eucharistie faisait aussi les délices de sainte Claire; elle passait ses journées au pied du tabernacle, et dans ses maladies, confectionnait avec beaucoup d'art des corporaux qu'elle distribuait aux églises pauvres. Chacun sait la délivrance miraculeuse du monastère de Saint-Damien et de la ville d'Assise. Des hordes

de mahométans, conduites par l'impie Frédéric II, pillaient les Etats du Pape. Les Sarrasins se répandent dans la campagne; ils vont envahir le couvent; Claire, malade, se fait conduire à l'entrée du monastère, et demande qu'on lui apporte la custode où était renfermée la Sainte Eucharistie : à genoux, elle prie avec ferveur. « Ne livrez pas, Seigneur, aux bêtes, des âmes qui mettent en vous toute leur confiance. » Et une voix semblable à celle d'un petit enfant répond : « Je vous garde et vous garderai toujours. » Déjà, les barbares avaient franchi le mur d'enceinte : « Ouvrez, ouvrez à deux battants, s'écrie la sainte abbesse, et voyons en face ces infidèles, ennemis de notre Dieu! » Saisis de terreur, les Sarrasins s'enfuient avec précipitation : ceux qui escaladaient le mur tombent étourdis et aveuglés par l'éclat des rayons qui s'échappaient de la Sainte Hostie. La ville fut aussi délivrée. Peu après, les Sarrasins disparurent, mais un vent furieux renversa tentes et chariots de l'ennemi, qui dut battre honteusement en retraite.

SAINTE CLAIRE ET JÉSUS CRUCIFIÉ

Mais l'amour de prédilection de sainte Claire était pour le divin Crucifié. Son vœu était d'accompagner Jésus dans ses humiliations, de partager ses douleurs, de « monter sur le palmier triomphant de sa croix et d'en cueillir le fruit parmi les amertumes de sa mort. Aussi méditait-elle jour et nuit sur les souffrances de son Bien-Aimé; ces pensées transperçaient son cœur et ravissaient son âme. Après un Carême très rigoureux, elle contemplait avec ferveur, dans la soirée du Jeudi-Saint, les angoisses qui s'étaient emparées de l'âme de Jésus-Christ à Gethsémani. Elle fut soudain ravie en extase : deux jours s'écoulèrent. Le samedi soir enfin, la Sœur servante qui lui apportait son pauvre repas se hasarda de lui dire : « Mère chérie, notre directeur vous a ordonné de prendre chaque jour quelque nourriture : Où est donc votre obéissance? » A ce mot *d'obéissance*, Claire s'éveilla comme d'un doux sommeil, et reprit ses occupations.

Par la vertu de la croix, Claire chassait les démons, guérissait des lépreux, des hydropiques, etc.

Affligée de plusieurs longues et douloureuses maladies, elle les supporta toujours avec une héroïque patience, heureuse d'être sur la croix avec Jésus-Christ. Pour n'être pas oisive, même dans la maladie, elle se faisait asseoir sur son lit, le dos appuyé sur un coussin, et travaillait encore de ses mains.

DERNIERS JOURS DE SAINT FRANÇOIS ET DE SAINTE CLAIRE

Depuis longtemps, Claire désirait manger avec le séraphique Père saint François, qui refusait toujours. Cédant enfin aux avis de ses disciples, il accéda au désir de la servante de Dieu. Claire se rendit donc tout heureuse à l'église de la Portioncule, et pria longtemps. L'heure du dîner venue, saint François bénit le pauvre repas, préparé sur la terre nue, et parle de Dieu avec tant d'amour que, soudain, les convives sont ravis en extase. Des portes et fenêtres de l'église s'élance une flamme impétueuse, le couvent paraît tout en feu. Les citoyens accourent éteindre l'incendie : mais que voient-ils? L'église intacte, le feu extraordinaire plane en l'air et projette son éclat sur de pauvres gens absorbés en Dieu.

Tant de faveurs célestes et tant de vertus ne pouvaient demeurer méconnues; Claire était en grande vénération près du Pape et des grands de Rome; ses paroles étaient reçues comme l'oracle même du ciel; son audace aussi grandissait; le petit ruisseau, parti d'Assise, devenait un fleuve qui promenait ses eaux dans l'Europe entière et baignait toutes les villes de la chrétienté; des princesses : Agnès de Bohême, Salomée de Pologne, Isabelle de France, quittaient la cour et la pourpre pour le cloître et la bure des pauvres Clarisses.

Au milieu des joies causées par cet épanouissement de son Ordre, une vive douleur s'empara de l'âme de Claire : François, son père, son soutien, venait de mourir ! Les Sœurs pleurent, se lamentent : pour les consoler, le cortège funèbre s'arrêta près de Saint-Damien, et le corps du Saint fut laissé quelque temps au couvent. Les religieuses baisaient avec vénération les pieds et les mains de saint François, marqués des stigmates de Jésus crucifié.

La fidèle épouse de Jésus-Christ allait être elle-même bientôt introduite dans les célestes parvis. Son corps, brisé par la maladie et la pénitence, se penchait vers la tombe. Pendant dix-sept jours, Claire ne put goûter aucune nourriture, sauf la Sainte Eucharistie. Innocent IV vint la voir, et avec lui, plusieurs cardinaux : la Sainte obtint la faveur d'être au baisement de pied, elle demanda l'indulgence plénière de ses fautes et la bénédiction pontificale.

A ses sœurs réunies autour d'elle, elle dicte son testament, où elle développe l'excellence de la vocation, et recommande l'observance parfaite de la règle, l'humilité et la sainte pauvreté ! Puis, le visage transfiguré par l'amour et l'allégresse : « Moi, Claire, dit-elle, servante inutile de Jésus-Christ, petite plante du bienheureux Père saint François, transplantée dans le délicieux jardin de la Religion, moi, votre sœur et votre mère, quoique indigne, au nom de la très adorable Trinité, je vous bénis, mes sœurs bien-aimées. »

Ses filles fondaient en larmes; pour elle, calme et souriante, elle s'entretenait en son cœur de la passion du Sauveur. Soudain, on vit entrer dans la cellule une procession de vierges, portant sur le front une couronne d'or; à leur tête, marchait une vierge au visage incomparable de douceur et de majesté, au diadème plus brillant, aux vêtements plus splendides. Cette noble Reine souriait à Claire et l'invitait à la suivre; les autres vierges déployaient un riche manteau destiné à décorer la fiancée du Fils du Roi. En ce moment, un parfum suave se répandit dans la cellule, l'apparition disparut : Claire était morte (12 août 1253).

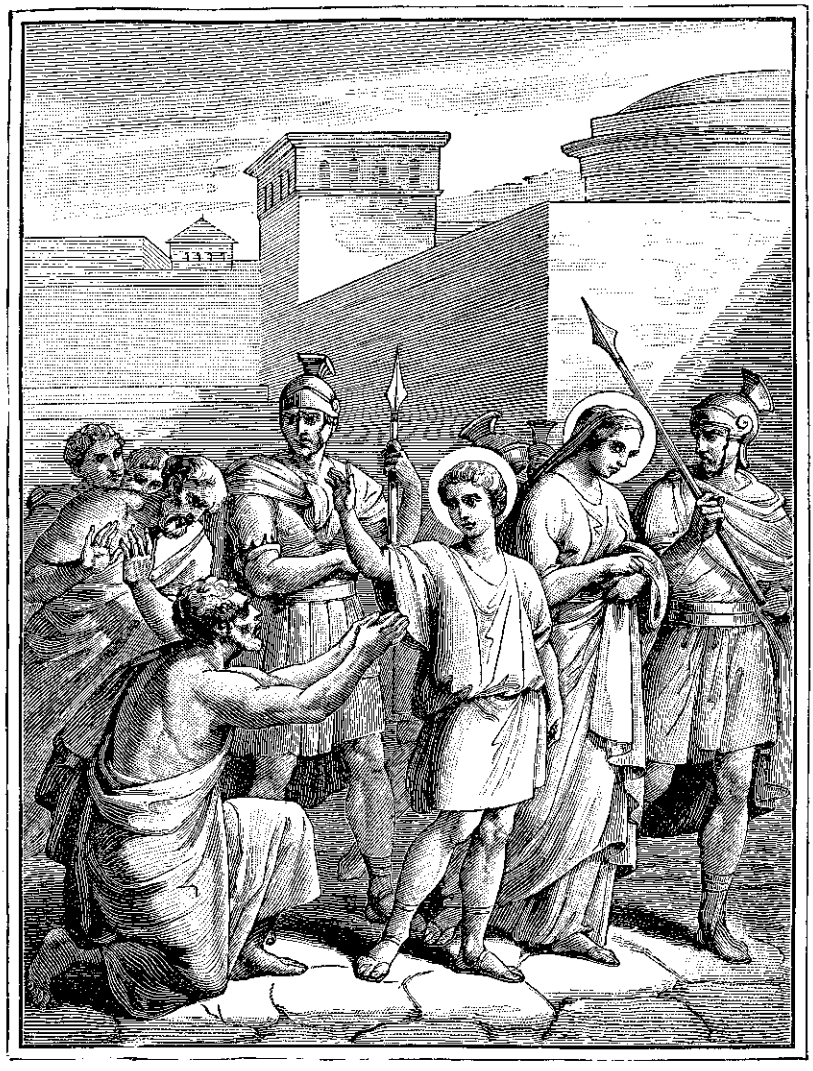
Les funérailles ressemblaient à un cortège triomphal : toute la ville était dans l'allégresse; le Pape, présent à la cérémonie, voulait que l'on chantât, au lieu de l'office des morts, la messe des vierges; mais, à la remarque de l'évêque d'Ostie, le Saint-Père laissa célébrer l'office ordinaire. Alexandre IV canonisa solennellement la fondatrice des Pauvres-Dames. Une religieuse vit, quelque temps après, les anges fêter la Sainte, pour avoir multiplié sur la terre le culte de la chasteté. C'est, en effet, un de ses plus beaux titres de gloire.

Quæ castitatis per sæcula cultum multiplicasti, honor, virgo, tibi. Amen.

SAINT GRACILIEN ET SAINTE FÉLICISSIME

martyrs (III^e siècle).

Fête le 12 août.



Les deux saints sont conduits au martyre au milieu d'une foule sympathique.

UN LIS ENTRE LES ÉPINES

Sous le règne de l'empereur Claude II vivait à Falère, petite ville de Toscane, un riche patricien dont le nom de Maximien rappelait une étroite parenté avec la famille impériale. Païen comme la plupart de ses pairs ,il élevait dans le culte des idoles son fils, un jeune homme de grande espérance, unique fruit de son mariage.

Gracilien, c'était son nom, doué d'une vive intelligence et d'un grand cœur, étouffait, enserré dans les liens étroits du paganisme. Son âme naturellement droite et bonne sentait le besoin de respirer une atmosphère plus pure, plus idéale que n'était le culte malpropre de Jupiter, Vénus ou Mercure.

C'était le temps où la persécution de Claude inondait les prétoires de sang chrétien.

Un prêtre courageux, saint Eutyce, parcourait les chrétientés de Férente et de Falère pour encourager les fidèles, achever leur instruction et préparer des martyrs.

Dieu voulut que Gracilien se trouvât un jour sur le passage de l'apôtre. C'était l'heure de la grâce.

Après quelques instants de conversation, Eutyce, avec la perspicacité d'un grand connaisseur d'âmes, vit combien ce jeune homme était digne du Christ. Il s'éprit pour lui d'une vive affection et résolut de hâter sa conversion.

Dès la seconde entrevue, il ne craignit pas de lui confier le livre des Evangiles, afin qu'il pût ainsi étudier, de la bouche même du Sauveur, la religion chrétienne.

LA CONVERSION

Gracilien lut et relut ces pages sacrées, et, comme la grâce opérait en lui avec force et suavité, plus il lisait, plus il découvrait de beauté et de grandeur dans le texte inspiré. Un passage surtout retint son attention ; ce furent les paroles de saint Mathieu : « Que celui qui veut venir après moi renonce à lui-même, prenne sa croix et me suive. » Et encore : « Quiconque aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

Ces conseils lui parurent si pleins de mystères que, craignant de les mal comprendre, il se fit conduire à Eutyce et lui dit:

— Oh ! je vous en prie, pour l'amour de ce Christ que vous prêchez, dites-moi quelle récompense recevront de lui ceux qui le confesseront et croiront en lui.

Eutyce, voyant presque terminé le travail de la grâce dans cette âme si chère, répondit :

— Ceux qui croiront au Christ recevront le pardon de leurs péchés et auront la vie éternelle.

Ces paroles produisirent une impression profonde sur l'esprit du jeune homme.

— Mais alors, reprit-il, je vous supplie par l'Evangile de me déclarer chrétien et de me donner le baptême.

Après trois jours passés dans la prière, Gracilien reçut le baptême, l'onction du Saint-Chrême, et fut admis à la table eucharistique, revêtu de la robe blanche des néophytes.

L'âme tout en joie et le cœur enflammé, il reprit le chemin de sa demeure, et, ne pouvant retenir plus longtemps l'affirmation de sa foi, il aborda son père en ces termes :

— Je suis chrétien, père, je ne crois désormais qu'au seul Christ, et je ne prendrai plus part aux sacrifices que vous offrez à vos divinités.

Maximien, stupéfait, écouta ce flot de paroles et n'en comprit pas tout d'abord le sens, mais il s'aperçut bientôt que ce n'étaient pas là de folles divagations. Son étonnement fit alors place à la douleur. Il se vit, lui et toute sa famille, déshonoré à jamais par cette note infamante de christianisme. Sur-le-champ, il réunit tous les parents.

LUTTE DU COEUR

Devant ce Conseil de famille, le jeune homme comparut. Pour le guérir de sa prétendue folie, les larmes coulèrent, les exhortations se firent pressantes, les menaces même entrèrent en jeu.

— Pourquoi donc nous déshonorer, mon fils, et mépriser ainsi ta jeunesse. Tu sais bien que Trason notre gouverneur, te fera expier durement cette apostasie de nos dieux.

Plus désolée que tous les autres, la mère se jeta aux genoux de son fils.

— Aie pitié, mon fils, du vide qui se fera dans mon cœur si je viens à te perdre.

Gracilien ne se laissa ébranler ni par les larmes ni par les menaces.

— Vive le Christ, Fils de Dieu, répondit-il ; j'espère en lui ; puisqu'il a fait luire à mes yeux la vérité, il saura me délivrer de tous mes ennemis.

Puis, se levant, il se retira dans ses appartements pour donner libre cours à ses larmes. C'était une détente nécessaire après une victoire aussi difficile.

DEVANT LE GOUVERNEUR — FIÈRES RÉPONSES

Cependant, Trason ayant appris par l'indiscrétion d'un serviteur la conversion de Gracilien le fit aussitôt mander près de lui.

Maximien ne mit aucun obstacle à cette entrevue de son fils avec le gouverneur. Ce dernier était un vieil ami de la famille qui ne pouvait que servir ses intérêts.

Le jeune homme comparut donc devant lui pour un premier interrogatoire.

— Quelle folie n'est pas la vôtre, lui dit-il avec une indignation affectée. Comment avez-vous pu vous laisser séduire par de pareils sorciers, ces chrétiens qui.....

Gracilien, relevant le front sous l'outrage fait à ses frères, l'interrompit avec force :

— Tu te trompes, juge ; la folie n'est pas de mon côté. Je possède la seule vérité qui existe, le Christ, et si tu ignores la valeur de ma foi, sache que celui qui croit au Christ vivra éternellement.

Ces quelques paroles indiquent la trempe énergique de ce beau caractère. Trason voulut continuer sur un ton plus paternel.

— Allons, vous divaguez, Gracilien, votre langage est un parler d'homme déraisonnable ; ne vous obstinez pas plus longtemps, cher enfant ; offrez de l'encens au grand Apollon et au très haut Jupiter ; ne m'obligez pas à vous faire mourir, ce qui me causerait une grande peine à cause de vos parents. Vous savez que je suis l'ami de votre père et j'éprouve un grand chagrin à la pensée que vous déshonorez votre famille et perdez votre jeunesse.

— Que me parlez-vous de jeunesse, de famille et de déshonneur, interrompit le bouillant jeune homme. Je suis chrétien et c'est dans la foi au Christ que je veux vivre et mourir. Quant à vos caresses et à vos paroles doucereuses, autant en emporte le vent. Je vous assure qu'elles ne réussiront pas à me détourner de mon Sauveur.

Trason ne s'attendait pas à ce que l'interrogatoire prît cette tournure il allait être obligé, à cause des personnes présentes, de porter son jugement. Pour se donner le temps de la réflexion, il fit emprisonner avec tous les égards voulus le fils de son ami et écrivit à l'empereur Claude la relation de ce qui lui arrivait. Il lui exposa tous les motifs qui le faisaient incliner vers la clémence et lui demanda de rendre lui-même la sentence.

La réponse de l'empereur fut prompte et nette : aucune considération de famille, de parenté ou de services rendus ne devait influencer le juge. Gracilien adorerait les dieux ou mourrait de mort violente.

APÔTRE DANS LA PRISON
LA VIERGE FÉLICISSIME

Pendant ces pourparlers, le jeune homme, assez libre dans sa prison, recevait toutes les personnes qui venaient le visiter et leur prêchait le nom de Jésus-Christ.

Beaucoup de malades venaient aussi implorer la santé de celui qui souffrait pour sa foi, et les guérisons répondaient nombreuses aux prières du martyr.

Parmi ces visiteurs, il se trouva un jour une noble veuve appelée Fortunata. Instruite et baptisée par saint Eutyce, elle avait une fille encore païenne, Félicissime, qui était privée de la vue. Elle amena son enfant au martyr et le supplia de lui imposer les mains au nom du vrai Dieu pour obtenir sa guérison.

Gracilien, ému, lui répondit :

— Ce ne sont pas seulement les yeux du corps qui doivent se rouvrir à la lumière, c'est l'âme surtout qui doit être éclairée par la foi. Croyez au Christ, Félicissime, et, avec la lumière du jour que vous désirez contempler, vous acquerrez aussi la lumière de la vérité.

Sur ces paroles, il pria et marqua du signe de la croix les yeux éteints de la jeune fille. Aussitôt Félicissime recouvra la vue, et le premier objet qu'elle aperçut fut le visage radieux de son bienfaiteur. Alors, touchée de la grâce et pleine de reconnaissance, elle se jeta à ses pieds :

— Gracilien, lui dit-elle, je vous en conjure par le Christ que vous prêchez, montrez-moi le chemin qui conduit jusqu'à lui.

Le jeune homme sachant que la mère compléterait son instruction religieuse se rendit à ses désirs, et, suivant l'exemple donné fréquemment par les martyrs à cette époque, il la baptisa.

La mère et la fille, au comble de la joie, quittèrent alors la prison :

— Allez trouver le prêtre Eutyce, leur dit Gracilien ; vous apprendrez de sa bouche à mieux connaître et aimer le Christ.

Cette guérison fit grand bruit dans la ville; on ne parla durant plusieurs jours que de l'heureuse miraculée. Les gardiens de la prison firent un rapport de l'événement qu'ils envoyèrent au gouverneur. Celui-ci ordonna aussitôt l'arrestation de Félicissime pour l'interroger et la punir du trouble jeté dans les esprits par sa guérison.

Les soldats n'eurent pas de peine à la trouver, alors qu'elle revenait de l'assemblée des chrétiens. Aussitôt chargée de chaînes, elle fut conduite devant Trason qui, sans même l'interroger, la fit enfermer dans le même cachot que Gracilien.

Ce fut une joie indicible pour les deux jeunes héros de se retrouver avant le combat suprême qui allait les réunir devant Dieu.

LA RÉPONSE DE CLAUDE
DOUBLE SUPPLICE

Dès que Trason eut reçu la réponse de Claude, il fit comparaître Gracilien pour la lui communiquer :

— J'ai écrit à l'empereur à ton sujet, lui dit-il ; voici ce qu'il vient de me répondre : « Qu'il sacrifie ou qu'il meure ! »

Le jeune homme, indigné de toutes ces instances et préparé à l'idée d'une mort glorieuse pour le Christ, répondit :

— Sacrifiez donc à vos dieux, vous tous qui appartenez au diable, à qui vous avez vendu votre âme !

Sur un signe de Trason, les bourreaux souffletèrent le martyr pour une si fière réponse et le reconduisirent dans sa prison.

Le lendemain, nouvelle comparution des deux martyrs pour la sentence suprême.

— Où donc as-tu appris, dit le juge à Gracilien, tous ces maléfices qui séduisent le peuple ?

— Tu te trompes à plaisir, juge ; ce que tu appelles mes maléfices sont les grâces et les bienfaits du Christ qui me donne la force de vaincre le démon dont tu es le misérable fils.

Autant de paroles, autant d'humiliations cruelles pour le gouverneur. Félicissime, malgré sa timidité, y ajouta son trait où la douceur se mêlait au reproche.

— Que c'est mal à vous, seigneur, lui dit-elle, d'écouter le démon qui vous pousse à insulter ainsi les serviteurs du vrai Dieu.

Le tyran ne répondit que par un geste, et les bourreaux, dociles, se jetant sur les deux martyrs, leur brisèrent les dents à coups de marteau.

Après cet affreux supplice, il ordonna de les conduire hors de la ville pour les décapiter. Entre deux rangées de soldats, au milieu d'une foule sympathique, les confes-

seurs de la foi sortirent de Fallari et s'avancèrent jusque sur les bords d'un ruisseau, non loin de la ville actuelle de Civita Castellana.

Sur l'ordre du bourreau, ils s'agenouillèrent côte à côte et se recommandèrent au Christ Jésus :

— Envoie-nous ton ange, ô Christ bien-aimé, afin qu'il recueille notre âme pour te la présenter dans les cieux.

L'exécuteur leva alors la hache et trancha successivement les deux têtes.

Un dernier prodige, nous disent les Actes, signala la mort de Gracilien. De son tronc mutilé, le sang jaillit, mais blanc comme du lait, touchant symbole de son innocence et de sa virginité. C'était le 12 août.

Les deux corps furent le jour même réunis dans le même sépulcre.

SUR LA TOMBE DES MARTYRS

Les parents de Gracilien, au lendemain de cette mort qu'ils n'avaient pas osé prévoir, étaient dans la désolation. Leur douleur ne connaissant pas l'espérance chrétienne, ils se croyaient pour toujours séparés de leur fils et se reprochaient d'avoir été la cause involontaire de sa mort.

Le troisième jour des funérailles, ils se rendirent au tombeau du martyr, qui, pour les chrétiens, était déjà devenu un lieu de prière. Ils y restèrent longtemps abîmés dans leur désespoir, pleurant le cher disparu et se plaignant aux dieux d'avoir laissé commettre ce crime.

Tout à coup, au milieu d'une éblouissante lumière, Gracilien leur apparaît le visage rayonnant d'une joie toute céleste. A ses côtés se tenait l'héroïque vierge Félicissime :

— Vous voyez, leur dit-il, que votre fils est vivant par la grâce du Seigneur Jésus. Ne me pleurez donc plus comme mort ; je vis dans la compagnie des apôtres et des martyrs. Abandonnez le culte des faux dieux et convertissez-vous au Christ qui seul nous promet la rémission des péchés et la vie éternelle. Vous aurez bientôt la liberté complète de la foi, car la mort prochaine du persécuteur est décrétée par Dieu, et, sous l'autorité du nouveau gouverneur, Fallari retrouvera le calme.

Les parents écoutaient cette voix d'outre-tombe et contemplaient avec ravissement, au milieu de cette lumière céleste, leur fils plus vivant que jamais et cette jeune vierge qui, après avoir partagé son martyre, partageait maintenant sa gloire.

Cette vision fut pour eux le coup de la grâce. Le lendemain, de retour au tombeau, ils attendirent la venue d'Eutyce qui, chaque matin, offrait les saints mystères sur les reliques des martyrs. Ils se jetèrent à ses pieds, et versant cette fois des larmes de joie :

— Soyez mille fois béni, lui dirent-ils, prêtre du Dieu unique qui, par vos enseignements, avez gagné au Christ notre fils Gracilien. Nous sommes chrétiens comme lui.

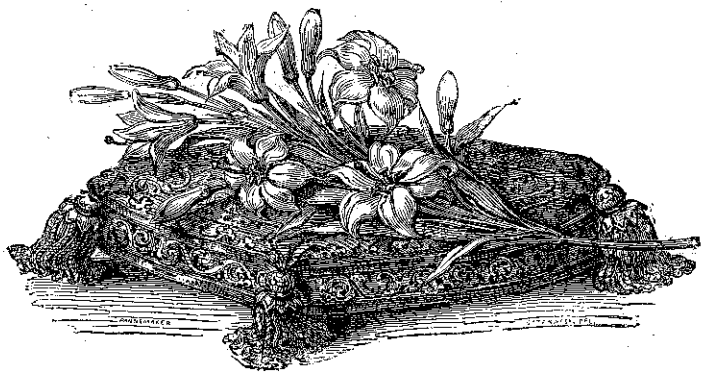
Eutyce, qui n'attendait plus que cette nouvelle victoire pour être lui-même couronné, les inscrivit au nombre des catéchumènes, les instruisit et les baptisa.

Peu de temps après se réalisa la prophétie de Gracilien. Trason, qui avait trahi l'amitié, fut dénoncé à l'empereur Claude pour abus de confiance et malversations. Les accusations étaient si graves et si bien fondées qu'il dut se rendre à Rome sous la garde de dix soldats. Il y fut publiquement jugé et condamné. Il fut attaché à la queue d'un cheval indompté, qui traîna son corps sur des silex pointus et des tessons de pots. L'orgueilleux tribun ne fut bientôt plus qu'un amas de chairs sanglantes que le cheval, dans sa course vagabonde, sema dans toute la plaine lambeau par lambeau.

Son successeur, le tribun Eleuthère, malgré la persécution qui sévissait encore dans le reste de l'empire, rendit la paix à l'Eglise de Fallari.

SOURCES CONSULTÉES

Actes de saint Gracilien. — Saint Eutyce et son sanctuaire, par le P. GERMAIN DE SAINT-STANISLAS.



LE VÉNÉRABLE INNOCENT XI,

pape et confesseur (1611-1689).

Cliché Desprez.

Portrait du Vénérable Innocent XI

(*Photographie du tableau reproduit dans les Monumenta Vaticana Hungariæ de Fraknoi.*

UN GRAND PAPE

La figure du vénérable Innocent XI est une des plus attachantes et des moins bien connues en même temps de cette illustre généalogie qui relie saint Pierre à S. S. Pie X, glorieusement régnant. On sait communément de lui qu'il a eu des démêlés graves avec le roi Louis XIV; certains croient encore aux calomnies intéressées qui l'ont prétendu avoir favorisé le jansénisme, mais, pour la plupart, cet austère visage reste celui d'un illustre inconnu. Ainsi vont peut-être les desseins de Dieu jusqu'au jour où il lui plaira de le révéler aux fidèles en permettant qu'il soit élevé sur les autels. Ce que saint Pie V avait été au XVI^e^ siècle, le Saint opposé par Dieu à la prétendue Réforme, le Saint qui devait réagir contre les abus du paganisme renaissant ; le vénérable Innocent XI le fut pour le XVII^e^ siècle, suscité pour abolir le népotisme, plaie qui s'était ouverte au cœur de l'Eglise et qui avait causé tant de désordres, pour porter au jansénisme les premiers coups et pour résister avec une incomparable dignité aux empiétements de Louis XIV, en même temps que pour défendre les non-catholiques persécutés par ce souverain.

L'indépendance tout apostolique qui lui sera nécessaire en présence d'un adversaire tel que le roi de France, le Vénérable l'avait reçue comme un don spécial de Dieu, étant libre de toute sollicitude envers quelque couronne que ce fût, et ayant assez connu le triste rôle de la France dans la guerre de Trente Ans pour ne pas être ébloui par le soleil de Versailles.

Benoît Odescalchi était né à Côme. Il était donc sujet de la maison d'Autriche, mais la noble indépendance qu'il avait toujours manifestée ne le rendait guère plus agréable à l'empereur qu'au roi de France ; cela mon-

trera mieux combien son élection sera surnaturelle et exempte de brigues. En présence des partis qui s'agitent, le Pape majestueux et austère ne sera jamais, avant comme après son élection, que l'homme de Dieu.

CARDINAL ET LÉGAT DE FERRARE

Benoît Odescalchi naquit le 19 mai 1611, d'une famille ancienne, dont l'origine remonte, selon la plupart des historiens, « au temps des Lombards et de Charlemagne ». Il était fils de Livio Odescalchi et de Blanche Castelli, et fit ses études chez les Jésuites. Il se livra ensuite à l'étude du droit, partie à Rome, partie à Naples, et, suivant une carrière que sa naissance lui promettait distinguée, il embrassa la profession des armes. On était alors au fort de cette lutte épique, où, sous la direction de l'empereur et du roi d'Espagne, l'Europe catholique se défendait avec vaillance contre l'audace des sectaires protestants d'Allemagne et de Suède.

La France n'avait pas encore ruiné les espérances légitimes des catholiques en venant mettre son épée au service des protestants, mais cependant la lutte était vive et sa longueur en laissait l'issue douteuse. Odescalchi prit part avec courage aux combats dans lesquels sa troupe figurait, et fut blessé à l'épaule d'un coup de mousquet. Cette blessure, des suites de laquelle il souffrit durant toute sa vie, fut sans doute l'occasion d'un changement dans ses destinées.

Le jeune homme s'adonne dès lors à l'étude des sciences ecclésiastiques, à Gênes, à Rome et à Naples. Prêtre et docteur en théologie, il est fait par Urbain VIII protonotaire apostolique et envoyé comme président de la Chambre et commissaire apostolique dans la province des Marches, puis comme gouverneur de Macerata.

Dans ces hautes fonctions, le Vénérable se distingua par son honnêteté, sa douceur, son humeur généreuse et libérale ; ses mérites furent reconnus par Innocent X, qui le fit clerc de la Chambre, et enfin lui donna le chapeau de cardinal le 6 mars 1645, avec le titre des Saints-Cosme et Damien. Il échangea plus tard cette église diaconale contre le titre de cardinal prêtre de Saint-Onuphre.

Cette haute dignité ne fut pas pour le cardinal Odescalchi l'occasion du repos. Il reçut, en effet, bientôt la charge de légat de Ferrare, où il se fit chérir comme à Macerata, et, le temps de sa légation étant achevé, il fut élevé à l'évêché de Novare (1650).

ÉVÊQUE DE NOVARE — SA CHARITÉ

Dans cette ville, l'esprit d'indépendance apostolique dont était animé le nouvel évêque occasionna un heurt avec les magistrats du roi d'Espagne Philippe IV. Dans les circonstances d'alors, il ne fallait point semer la discorde entre le Saint-Siège et le prince qui était le noble et courageux appui du catholicisme. L'évêque le comprit ; aussi, sans vouloir rien céder des droits qu'il jugeait inhérents à sa dignité, il préféra sacrifier sa personne au bien de la paix et résigna son évêché. La raison de sa santé fut mise en avant, mais par les intrigues des ambassadeurs de France et d'Espagne, au Conclave qui l'élut Pape, on voit parfaitement quel fut le véritable motif de cette retraite.

« Pendant son long cardinalat, dit un auteur contemporain, il a mené une vie fort retirée et fort modeste, et il a toujours eu un très grand soin des pauvres. »

Si en résignant son évêché, dans lequel son frère lui succéda, le cardinal Odescalchi s'était réservé une pension, conformément à l'usage d'alors, ce ne fut que pour assurer aux pauvres, par le moyen d'une condition formelle de la cession de cette pension au nouvel évêque, une part considérable des revenus épiscopaux.

« En général, dit l'historien protestant Schrœckh, sa bienfaisance était aussi grande que son zèle à réformer le clergé et que sa frugalité au milieu des richesses considérables. »

Doté de grands revenus patrimoniaux, qui, joints à ceux de ses bénéfices, en faisaient un des plus riches prélats de ce temps, l'évêque de Novare vivait avec la plus grande parcimonie, et, non content de secourir toutes les misères de son diocèse, il faisait passer des sommes considérables à l'empereur Léopold et au roi de Pologne pour qu'ils fussent plus en état de continuer la guerre contre les Turcs.

DIVERS CONCLAVES

Au Conclave qui suivit la mort d'Innocent X († 7 janvier 1655), le cardinal Odescalchi joue un rôle assez effacé. Du reste, il n'est cardinal que depuis huit ans, et il n'a que quarante-quatre ans. Mais déjà il fait partie de ce groupe que les contemporains appellent « l'escadron volant », c'est-à-dire il est de ces cardinaux qui se refusent à lier leur conscience aux intérêts de tel ou tel prince ou à la reconnaissance envers la famille du Pape qui les a créés. Pour eux, il n'y a à examiner que les qualités et les vertus et à « faire Pape » non le sujet le plus agréable à telle couronne, dont ils sont devenus les agents plus ou moins déguisés, mais bien le plus digne.

On comprendra quels hommes de vertu et de mérite comprenait l'escadron volant, quand on saura que ses chefs étaient les cardinaux Borromée, fidèle en cela aux traditions de son glorieux parent saint Charles, et Acquaviva. Par leurs soins, on proclama publiquement qu'un prince séculier pèche mortellement en donnant l'exclusion à un cardinal digne du souverain pontificat, comme aussi un cardinal qui se soumet à cette exclusion. Ce fut dans ces principes et par l'influence des escadronistes que fut élu le cardinal Chigi, sous le nom d'Alexandre VII.

Ce Pape étant mort le 20 mai 1667, le cardinal Rospigliosi lui succéda sous le nom de Clément IX, et mourut deux ans après, le 9 décembre 1669.

Ce fut alors que le cardinal Odescalchi commença d'entrer en scène. Sa vertu et l'estime qu'avaient pour lui tous les partis avaient si bien préparé les esprits qu'il faillit être élu.

« La négociation alla si avant, dit un contemporain, le soir de la veille de Saint-

Joseph, que les billets étaient déjà envoyés au gouverneur du château Saint-Ange, pour la décharge de l'artillerie ; aux chanoines de Saint-Pierre, pour parer leur église, et à tous ceux qui devaient avoir quelque part en cette cérémonie, pour se tenir prêts. »

L'ambassadeur d'Espagne ayant fait déclarer par le cardinal de Médicis que son maître avait l'intention qu'on élût ce « sujet », le duc de Chaulnes, ambassadeur de France, vint alors à la traverse, et il lui fut facile d'exploiter le mécontentement des cardinaux et peut-être d'Odescalchi lui-même, lesquels « sçurent bien dire que c'était entreprendre sur leur liberté que d'en user de la sorte ».

Ce mécontentement, uni à la crainte que l'on avait qu'Odescalchi réformât bien des abus, fit avorter le projet.

L'élection du cardinal Altieri, sous le nom de Clément X, ne changea rien aux dispositions austères du cardinal Odescalchi, et si la crainte des réformes empêcha son élection en 1669, il ne parut pas en avoir été affecté ni changé.

ÉLECTION DU VÉNÉRABLE

Clément X étant mort le 22 juillet 1676, les cardinaux entrèrent en Conclave le 2 août suivant ; ils étaient divisés en sept partis, trop faibles isolément pour faire aboutir un candidat, en sorte que le Conclave pouvait être fort long, d'autant que les deux puissantes couronnes catholiques de France et d'Espagne étaient alors en lutte ouverte, et que chacune cherchait à mettre le futur Pape dans ses intérêts. Mais Dieu en avait décidé autrement. Par un extraordinaire revirement d'idées, la France qui, en 1670, avait, sinon donné formellement l'exclusion, du moins empêché l'élection du cardinal Odescalchi, fut amenée à modifier ses vues.

Au premier scrutin, malgré l'intervention active du cardinal espagnol Nithar, Odescalchi n'eut que dix-neuf voix. A midi, ce chiffre s'était réduit à douze par la brigue du cardinal Chigi, qui, ne pouvant arrêter autrement « l'impétuosité avec laquelle on s'empressait de porter Odescalchi sur la Chaire de Saint-Pierre », persuada à ses amis de se conformer aux intentions des Français. Il n'y avait alors de ce parti que le cardinal d'Estrées et le cardinal de Retz ; mais les autres arriveraient peut-être porteurs d'une exclusion formelle.

Les amis d'Odescalchi voulurent se hâter. Mais il n'était pas dans les desseins de Dieu qu'un Pape, auquel serait réservé de tant lutter contre l'absolutisme du roi de France, parût élu malgré son opposition et par le fait de ses ennemis. Aussi, bien que le cardinal Odescalchi gagnât des voix à chaque scrutin, les choses traînaient-elles en longueur. On occupait le Conclave avec quelques candidatures impossibles, comme celles du cardinal Fachinetti ou du cardinal de Grimaldi. Cependant, une maladresse de la cour d'Espagne rompait l'entente nécessaire entre le cardinal Nithar et le comte de Melgar, ambassadeur d'Espagne ; la faiblesse des amis du cardinal Odescalchi révélerait mieux ainsi que son élection était vraiment l'œuvre de Dieu.

En effet, le 13 septembre, le courrier de France arriva portant une lettre du roi à ses ambassadeurs ; et, dans cette lettre, on eut la surprise de lire « que la personne d'Odescalchi lui était agréable en toutes manières ». Il recommandait seulement que dans la conduite de cette négociation on eût soin de ménager l'honneur de la couronne. Les choses allèrent même plus loin, et, le dimanche suivant, l'ambassadeur de France étant venu un jour du Conclave pour présenter au Sacré-Collège les condoléances envoyées par le roi pour la mort du Pape, fit un discours « en expliquant les qualités que doit avoir un bon Pape », et il fit si bien, sous ce couvert, au dire des contemporains, le portrait d'Odescalchi, « qu'il aurait été difficile aux moins éclairés de le méconnaître ».

Odescalchi devait être si bien élu par ceux qui l'aimaient le moins, que les Français et leurs amis, ayant convenu d'agir et après avoir compté les suffrages dont ils étaient assurés, allèrent en faire part aux Espagnols « plutôt par une espèce de bienséance que par aucun besoin qu'on eût d'eux ».

Pendant ce temps, que faisait le vénérable cardinal ? Sans doute il s'attendait depuis longtemps à son élection, bien que cependant on ne lui en eût pas fait d'ouverture formelle ; mais, en 1676 comme en 1670, il la redoutait. Toutefois, plein de confiance dans la Providence, il pensait que si Dieu le voulait élever il saurait bien lui donner les moyens de remplir son devoir. Aussi « témoigna-t-il, en cette occasion, la même indifférence qu'il avait toujours fait paraître et reçut les civilités de tout le Sacré Collège, sans aucune émotion ».

Après « une nuit fort tranquille », il se rendit à la chapelle Pauline, où tous les cardinaux s'étaient rassemblés, et il fut élu par les soixante-deux présents. Il déclara alors accepter son élection et prit le nom d'Innocent XI, « en considération d'Innocent X qui l'avait honoré de la pourpre ».

SITUATION DE LA CHRÉTIENTÉ AU MOMENT DE SON ÉLECTION

Lorsque Innocent XI monta sur la Chaire de Saint-Pierre, la situation requérait un homme de vertus et de mérites exceptionnels ; il ne sera pas sans intérêt de la résumer en quelques mots.

La victoire des armées de la France et des Etats protestants avait amené depuis quelques années la décadence de ces princes par lesquels l'Eglise avait reçu appui et défense. L'empire tendait de plus en plus à perdre son hégémonie morale sur la vieille Europe ; l'Espagne s'acheminait à sa ruine, entre les mains débiles de Charles II. La France, qui a conquis le premier rang dans la politique européenne, n'a pas su prendre leur place dans l'armée de l'Eglise. Ce rang, d'ailleurs, elle ne l'a conquis qu'en soutenant le protestantisme et en étant l'occasion de ces traités de Westphalie si désastreux pour le catholicisme. La politique dans laquelle elle s'hypnotise est de s'agrandir au détriment de l'empire et de l'Espagne, et, pour y réussir, elle soutient de son or et de son influence le Turc, contre lequel l'empire devient un rempart parfois insuffisant ; la valeureuse

Pologne sauvera malgré tout l'Europe de la barbarie musulmane. Innocent XI est le seul des princes de ce temps à l'avoir compris ; il est aussi le seul qui aida la Pologne à remplir cette noble tâche.

Ce n'est pas tout. L'absolutisme préparé par le cardinal de Richelieu, cette politique de la grandeur avant tout, Louis XIV va la pousser au paroxysme, au point de vouloir dominer les consciences et de faire de l'Eglise sa chose ; il viendra même un moment où la France sera bien près du schisme. Dans ce même temps, les jansénistes commencent à reprendre en sous-main la besogne des protestants et à enlever aux populations de la France la sève de la vie religieuse.

La moitié de l'Europe en armes contre l'autre moitié, telle est la situation dans laquelle Innocent XI interviendra comme médiateur à Nimègue.

Mais ce n'est pas qu'en soutenant les Turcs contre l'effort de l'Europe chrétienne que la France donne au Pape de graves inquiétudes. La politique d'absolutisme qu'il pratique poussant Louis XIV à outrepasser les demandes exprimées à maintes reprises par le clergé et le peuple de France, il va faire servir le prétexte du bien de l'Eglise à couvrir une odieuse oppression des consciences. On verra alors le Pape obligé de défendre les droits sacrés des consciences en même temps que le respect dû aux sacrements, qu'on profane en les administrant par force. Belle leçon de choses à mettre sous les yeux du peuple en notre temps où l'on cherche toujours à accuser l'Eglise d'intolérance et à lui reprocher les abus de la politique des princes !

SITUATION DES ÉTATS DE L'ÉGLISE

Dans l'intérieur des Etats pontificaux, il y avait aussi bien des causes de tristesse. Comme nous avons vu le Vénérable le proclamer lui-même, de graves abus étaient à réformer. Un des plus douloureux était le népotisme. On donne ce nom à l'usage déplorable dans lequel on était tombé depuis quelque temps de favoriser de biens considérables les parents du Pape régnant, et de leur distribuer les plus hautes charges.

Il est vrai qu'ils usaient en général noblement de ces immenses ressources, et que le népotisme fut la grande cause de la magnifique floraison artistique de ce temps, en multipliant les Mécènes. Il est vrai aussi que bien des « cardinaux-neveux » furent la gloire et le soutien de l'Eglise, puisque parmi eux on se réjouit de compter saint Charles Borromée, mais il est non moins vrai qu'il y avait là un abus criant et qui pouvait être la source de lamentables calamités, aussi bien pour l'Eglise que pour les Etats du Saint-Siège.

Un autre abus, qui sévissait alors à Rome, était celui des « franchises ». Par vénération pour les Lieux Saints, on avait voulu que les églises fussent des asiles inviolables. L'Eglise avait adopté ce principe surtout dans l'intérêt des esclaves, pour aider à les soustraire aux mauvais traitements. Cet usage charitable devint, dans la suite des temps, une cause de sérieuses difficultés ; les princes, les ambassadeurs s'arrogèrent peu à peu un droit d'exterritorialité et allèrent jusqu'à distribuer des patentes dont le but était de soustraire les criminels au cours régulier de la justice.

Cet abus était d'autant plus grave dans une ville comme Rome, où la misère a toujours été grande malgré les nombreuses institutions de charité, parce qu'on y afflue de toutes parts ; ajoutez-y le caractère des populations et la facilité avec laquelle on y commet un meurtre ; il est facile alors de se convaincre combien l'Etat pontifical avait plus que tout autre besoin d'une justice et d'une police actives et libres. Mais les « franchises », acquises d'abord par de véritables usurpations, avaient fini par devenir des droits auxquels ceux qui en jouissaient tenaient avec d'autant plus de force qu'ils les regardaient comme des privilèges inséparables de leur dignité. Y toucher, c'eût été créer des incidents diplomatiques avec des princes puissants. Il fallait cependant que cet abus disparût ; ici encore ce fut l'œuvre du vénérable Innocent XI.

Si, du domaine du temporel nous passons dans celui du spirituel, nous verrons le Pape en présence de graves difficultés soulevées par les extrêmes auxquels se portaient les jansénistes, sous prétexte de réagir contre les abus de quelques casuistes. Ces querelles de théologie morale étaient des plus dangereuses, car elles mettaient les fidèles ignorants eux-mêmes en face de questions pratiques dont ils ne pouvaient se désintéresser, en s'enfermant dans la tour d'ivoire de leur foi et de leur obéissance à Rome, comme ils eussent pu le faire dans le cas d'une querelle dogmatique. Aussi bien a-t-on vu à toutes les époques de l'histoire les hérésies qui se sont le mieux répandues et ont causé le plus de ravages réussir en s'attaquant à la morale.

En face de ce danger, comme, dans la question des « franchises », en présence de l'absolutisme menaçant de Louis XIV, et comme devant le ver rongeur du népotisme, le vénérable Innocent XI sera le grand Pape du XVII[e] siècle et l'homme de la situation.

(*A suivre.*) A. P.

LE VÉNÉRABLE INNOCENT XI,

Pape et confesseur (1611-1689).

SECONDE PARTIE : LE SOUVERAIN PONTIFE

Tombeau du vénérable Innocent XI dans la basilique Saint-Pierre, à Rome.

LUTTE CONTRE LE NÉPOTISME

A peine élu Pape, Innocent XI se mit à l'œuvre. Le premier abus qui se présentait à ses regards était le népotisme. Lui-même eût pu d'autant mieux céder à l'inclination naturelle qui l'entraînait vers sa famille que son neveu était un jeune homme fort pieux et très honorable. Don Livio Odescalchi était le fils de don Marc-Antonio, ce généreux gentilhomme qui dépensa tout son patrimoine pour relever l'hôpital de Sainte-Galla, à Rome. Sa joie était chaque soir de parcourir les quartiers pauvres, de recueillir dans son carrosse les malheureux et de les conduire à son hôpital. Il paya ce dévouement de la vie, car un pèlerin, mû on ne sait par quels sentiments, lui donna sur la tête un coup de son bourdon ; le prince mourut peu après, en odeur de sainteté.

Don Livio était âgé de vingt-deux ans lorsque son oncle fut élu au pontificat suprême ; il étudiait alors la philosophie chez les Jésuites : le premier soin du Pape fut de lui ordonner « de ne changer point d'état, mais de demeurer dans la même maison où il logeait lui-même, étant cardinal, et de ne recevoir point de visites », ce qui fut ponctuellement exécuté. En abandonnant son patrimoine à son neveu, le Pape se réserva une pension de six cents écus. Cette somme suffit à toute la dépense de sa maison, en sorte que les revenus de l'Eglise furent uniquement employés à payer les dettes de la Chambre apostolique et à subvenir aux besoins pressants de la chrétienté, et principalement à la guerre contre les Turcs. Ainsi il servait lui-même « d'exemple et de reproche permanent » à la cupidité.

Au fils de sa sœur, qui habitait Milan, le Pape ne permit jamais de venir à Rome ; sans doute craignait-il son caractère, plus entreprenant que celui de don Livio. Ce dernier put, en effet, rester à Rome, mais comme une personne pieuse, ne se mêlant d'aucune des affaires de l'État et n'entrant dans aucune négociation avec les ambassadeurs étrangers.

Cinq ans après son élection, le Pape fit une promotion de quarante-cinq cardinaux ; il les choisit avec autant de soin qu'il apportait à l'élection des évêques, pour l'examen desquels il institua une Congrégation de cardinaux et de prélats, et, fait presque sans exemple jusque-là, surtout dans un pareil nombre, le Pape n'éleva à la pourpre aucun de ses parents.

Innocent XI fit dresser une Bulle, à laquelle acquiescèrent tous les cardinaux, et par laquelle il était décidé que le népotisme était à jamais aboli. Toutefois, par égard pour des familles considérables qui avaient bénéficié de cet abus, la Bulle ne fut pas rendue publique ; il était réservé à son second successeur, Innocent XII, de porter les derniers coups à cet abus par la Constitution du 22 juin 1692.

VERTUS D'INNOCENT XI

L'élection d'Innocent XI avait été faite, non seulement par l'unanimité du Sacré Collège, mais encore aux applaudissements enthousiastes du peuple romain. Ce n'était cependant point que le cardinal Odescalchi eût acquis la faveur publique par d'autres moyens que la charité et l'ascendant dont jouit la vertu. Il avait une extrême horreur pour le vice, dit un contemporain, « et s'opposa fortement au luxe et aux pompes lascives, punissant l'immodestie des dames de peines rigoureuses ».

Se défiant de ses propres moyens, le Pape ne voulut point cependant s'abandonner à des ministres. Malgré la faiblesse de sa santé, il voulut tout voir et tout connaître, et « fut toujours infatigable au travail, d'où plusieurs qui n'étaient pas assez instruits de ses occupations prenaient occasion de croire qu'il était d'une humeur trop retirée ».

Nous avons déjà vu des preuves non équivoques de sa modération et de son désintéressement ; nous le verrons bientôt faire marque d'une incommensurable douceur, unie à la plus majestueuse fermeté. Sa charité était sans limite, comme aussi son zèle pour l'honneur de Dieu et les immunités de l'Eglise.

Aussi s'appliqua-t-il, aussitôt après son élection, à prendre les mesures les plus efficaces pour assurer à l'Eglise les meilleurs choix pour les évêchés, à faire régner les vertus chez les clercs et à donner au culte divin toute la splendeur dont il est susceptible.

De telles vertus étaient accompagnées d'insignes grâces surnaturelles. C'est ainsi que nous savons, par le témoignage de contemporains, qu' « il a passé presque tout son pontificat en des larmes continuelles, ce qu'on a pu remarquer dans les fonctions publiques, où il s'est toujours trouvé tant que sa santé et ses occupations le lui ont pu permettre. On croit que le sujet de ses larmes et de sa tristesse était les malheurs qu'il prévoyait devoir tomber sur le peuple chrétien, par la perfidie de quelques mauvais chrétiens ».

PREMIÈRES LUTTES AVEC LOUIS XIV

Lorsque Innocent XI monta sur le trône de Saint-Pierre, l'affaire des « franchises » battait son plein.

« Le gouvernement pontifical, dit l'historien protestant Sismondi, avait résolu de ne pas tolérer plus longtemps l'abus des franchises que les ambassadeurs s'étaient arrogées, non seulement dans leurs hôtels, mais dans tous les quartiers environnants. »

Ces quartiers étaient interdits par eux aux gens de justice et de finances du Pape ; ils servaient de refuges à tous les criminels et de lieux de dépôt pour toutes les marchandises de contrebande. Innocent XI, reprenant le dessein de ses prédécesseurs Jules III, Pie IV, Grégoire XIII et Sixte-Quint, déclara qu'il ne toucherait pas aux franchises réclamées par les ambassadeurs actuels, mais qu'à l'avenir aucun ne serait reçu s'il ne s'engageait à y renoncer.

Louis XIV seul ne voulut point se soumettre à une décision si raisonnable. Vainement, à la mort du duc d'Estrées, le nonce, Mgr Ranuzzi, essaya-t-il d'obtenir du roi des instructions conciliantes, en lui citant l'exemple de l'empereur, des rois d'Espagne, de Pologne et d'Angleterre. L'orgueilleux monarque répondit qu'il « ne s'était jamais réglé sur l'exemple d'autrui ; que Dieu l'avait établi pour donner l'exemple aux autres, et non pour le recevoir ».

Le marquis de Lavardin partit donc avec un cortège de huit cents hommes armés. Le Pape répondit à cette provocation en publiant la Bulle rédigée depuis le début de son pontificat, et qui portait l'excommunication contre quiconque voudrait maintenir les franchises. Le Pape refusa de reconnaître l'ambassadeur, et, ayant appris qu'il était allé, le jour de Noël, faire ses dévotions à Saint-Louis des Français, il mit cette église en interdit. Cet acte de vigueur indispensable reçut pour réponse la mainmise de la France sur le comté d'Avignon.

AUTRES DIFFICULTÉS AVEC LE ROI DE FRANCE

Ce n'était là d'ailleurs qu'un épisode d'une

vieille lutte. Louis XIV reprochait au Pape sa résistance à la trop fameuse déclaration des Quatre Articles et son refus de donner l'institution canonique à quatre prélats distingués par leur ardeur à soutenir l'esprit de cette déclaration. Le Pape, de son côté, pouvait justement reprocher au roi cette déclaration injurieuse pour la majesté du Siège apostolique et contraire à toute la tradition de l'Eglise. Pouvait-il accepter l'obstacle que le roi mettait à ce que les évêques pussent recourir à Rome pour recevoir leurs Bulles, si bien que trente-cinq diocèses étaient alors privés de pasteurs ?

Un autre épisode était l'attitude prise par le Pape dans l'affaire de la révocation de l'Edit de Nantes. S'il est vrai que la tolérance excessive donnée aux protestants par l'Edit de Nantes avait, sous prétexte de liberté de conscience, engendré un Etat dans l'Etat, et permis toutes les audaces aux protestants ; si les catholiques désiraient voir cesser cette situation inacceptable ; s'il leur semblait pénible de voir les ennemis de l'Eglise jouir d'une tolérance qu'eux-mêmes ne possédaient point dans les Etats où les protestants dominaient, comme en Angleterre ; par ailleurs, il ne pouvait venir qu'à l'esprit d'un monarque aussi autoritaire que Louis XIV de vouloir imposer par force la conversion et l'usage des sacrements.

L'avocat général Talon, dans son réquisitoire sur la question d'Avignon, reprocha au Pape « d'affecter de donner du dégoût à la France dans les choses mêmes qui seraient très avantageuses au bien de la religion ». Le Pape, en effet, ajoute le comte Dandolo, n'avait pas approuvé les conversions forcées, et il regardait comme un sacrilège la communion imposée aux nouveaux convertis qui la repoussaient.

Cela n'empêchera pas les gens de parti pris de reprocher à l'Eglise les dragonnades et les conversions forcées. Si une Eglise a jamais fait des dragonnades, ce n'est pas l'Eglise catholique, c'est celle de Luther et de Calvin, qui a, pendant plus d'un siècle, essayé d'imposer par la force sa prétendue liberté.

L'AFFAIRE DE « LA RÉGALE »

La question de *la Régale* avait été l'occasion première des démêlés. Selon de vieux privilèges, dont l'origine était aussi douteuse que celle des franchises, les rois de France percevaient les revenus des évêchés vacants, et même, par empiétements successifs, ils en étaient venus à nommer aux bénéfices qui en dépendaient durant cette vacance.

Cet abus était toléré par l'Eglise, mais il ne portait que sur une partie du royaume ; les Eglises du Languedoc, du Dauphiné, de la Guyenne et de la Provence y avaient toujours échappé. Au mois de février 1673, Louis XIV déclara que la Régale s'appliquerait désormais à tout son royaume. Les évêques d'Aleth et de Pamiers résistèrent ; un appel de leurs métropolitains leur donna tort. Innocent XI intervint et soutint les droits de l'Eglise ; le Parlement de Toulouse fit pendre en effigie le vicaire capitulaire de Pamiers, coupable d'obéir au Pape. Plus de quatre-vingts curés de ce diocèse étaient emprisonnés, exilés ou contraints de se cacher.

Telle fut l'origine de l'assemblée des évêques en 1682, laquelle sacrifia lâchement les droits imprescriptibles de leurs Eglises et s'éleva contre la tradition ecclésiastique tout entière par ce schisme honteux qu'on a appelé les libertés de l'Eglise gallicane. Il faudra le sang et les souffrances de tant de martyrs et de confesseurs de la foi pour délivrer la France des déplorables résultats de cette déclaration de 1682 !

Cette décision ne fut d'ailleurs pas unanime ; Fénelon et d'autres avec lui s'élevèrent contre les Quatre Articles et défendirent l'infaillibilité pontificale.

La douce inflexibilité du vénérable Innocent XI ne s'effraya pas de la violente colère de Louis XIV. En vain Avignon fut saisi, en vain le duc de Lavardin entra dans Rome à la tête d'une troupe armée, en vain l'Université de Paris en appela au Concile général et les Parlements déversèrent sur le vieux Pontife le venin de la calomnie, Innocent XI ne céda pas un pouce du terrain diplomatique sur lequel il s'était engagé. Si ce grand Pape ne vit pas la victoire couronner ses efforts, il fut donné du moins à son successeur Innocent XII de terminer enfin la querelle, à l'avantage du Siège apostolique.

DÉFENSEUR DE L'EUROPE CHRÉTIENNE

Le Pape ne tarde pas à se mettre à la tête de l'entreprise des princes chrétiens contre le Turc, toujours menaçant. C'est lui qui soutient l'empereur Léopold, c'est lui qui arme le bras vengeur de Sobieski, et si la délivrance de Vienne, qui sauva l'Europe chrétienne menacée une dernière fois par les musulmans, est célébrée partout avec enthousiasme, nul ne voit plus clairement qu'Innocent XI les conséquences grandioses de ce triomphe.

Conduits par un Capucin, le P. Marc d'Aviano, ces nouveaux croisés s'étaient rués à la victoire. Charles de Lorraine, Eugène de Savoie, qui devaient devenir si célèbres dans l'histoire militaire, et surtout Sobieski les menèrent avec une intrépidité qui décida du succès. C'était le 12 septembre 1683. Ici encore le Pape avait détruit les combinaisons antichrétiennes de Louis XIV, allié des Turcs; la mauvaise humeur du roi de France se reconnaît aisément au silence que les gazettes françaises gardèrent sur les événements d'Allemagne.

Pour célébrer le souvenir de cette grande victoire, le vénérable Pape étendit à l'Eglise universelle la fête du saint nom de Marie, qui, après s'être célébrée longtemps le dimanche dans l'octave de la Nativité, a été fixée depuis cette année au 12 septembre.

INNOCENT XI, LES JANSÉNISTES ET LES QUIÉTISTES

Dans le mémoire qu'il dressa contre le Pape, lors de l'affaire des franchises, l'avocat général Talon n'hésite pas à accuser le Pape de pactiser avec les jansénistes, lui qui, ainsi que le corps auquel il appartenait, était attaché à cette hérésie. La querelle de la Bulle

Unigenitus le fera bien voir. La vérité est que, si le Pape ne voulait pas que Louis XIV forçât les nouveaux convertis à communier malgré eux, il faisait condamner à Rome, avec une inlassable persévérance, les écrits jansénistes. C'est ainsi que, le 10 décembre 1688, furent proscrits les écrits de Launoy ; ceux d'Arnaud le furent aussi, avec bien d'autres.

Il convient d'ailleurs d'ajouter qu'au temps d'Innocent XI les jansénistes faisaient silence et préparaient dans l'ombre le violent assaut qu'ils allaient porter avec les œuvres du P. Quesnel.

Quant au quiétisme, que Talon osa encore accuser le Pape de favoriser, on remarquera d'abord par quelle singulière contradiction l'avocat général accuse Innocent XI de patronner deux doctrines opposées, extrêmes toutes deux et toutes deux condamnables.

L'assertion de Talon est d'ailleurs singulière, puisque les doctrines de Molinos, le père du quiétisme, ont été condamnées par une Bulle d'Innocent XI du 20 novembre 1687, « comme respectivement hérétiques, scandaleuses et blasphématoires ». L'auteur dut faire rétractation et amende honorable en habits de pénitent, en présence de la cour pontificale et du peuple assemblés. Il fut ensuite détenu dans une prison perpétuelle, où il mourut repentant le 29 décembre 1696.

Mme Guyon essaya d'enlever à cette doctrine ses déplorables conséquences ; mais elle ne tarda pas, elle aussi, à encourir les censures, et le quiétisme, malgré l'appui de Fénelon, condamné encore, disparut des préoccupations publiques. Comme pour l'affaire des « franchises », comme pour le népotisme, Innocent XI ne devait voir ce triomphe que du haut de la gloire où Dieu n'allait pas tarder à l'appeler.

MORT DU PAPE

Innocent XI était âgé de soixante-dix-huit ans ; ses forces diminuaient visiblement. Des infirmités douloureuses ne lui laissaient aucun repos, sans cependant détourner son soin des affaires publiques et des œuvres de charité. On le vit bien lorsqu'un tremblement de terre ravagea la Romagne et la région de Bénévent. Le 24 juin 1689, le Pape fut atteint de la fièvre. Déjà depuis longtemps il était entièrement privé de sommeil. Gardant toute sa lucidité au milieu des souffrances, ne laissant pas entendre une plainte, le vieux Pontife demeura inébranlable dans les principes de toute sa vie.

Malgré les instances de ses familiers, il se refusa à pourvoir aux vacances nombreuses dans le Sacré Collège, en tenant un Consistoire dans son lit.

— Que si Dieu, disait-il, avait voulu qu'il fît cette promotion, il lui aurait donné la santé pour la pouvoir faire hors du lit.

Jusqu'à ce qu'il eût reçu les derniers sacrements, il ne voulut point non plus admettre ses parents auprès de lui, et lorsqu'il reçut enfin don Livio, son neveu, ce ne fut que pour lui interdire de se mêler jamais des affaires de l'Eglise, et principalement de celles du prochain Conclave, et pour lui ordonner des aumônes.

Le vendredi 12 août 1689, à 10 heures du soir, Innocent XI rendit le dernier soupir, laissant « la mémoire d'un Pape de la plus héroïque vertu ». Aucun Pape, disent les historiens, n'avait depuis saint Pie V été entouré d'une telle vénération.

LE CULTE

« Cependant, dit un historien, la foule entourait le Vatican avec anxiété ; on suivait heure par heure les progrès de la maladie du Pontife. Mais, lorsque la nouvelle de sa mort retentit au sein de Rome, la plupart des habitants invoquèrent son intercession et se disputèrent ses reliques, au lieu de prier pour lui. »

Un contemporain, peu suspect de partialité, ajoute : « Le bruit court qu'il a déjà fait beaucoup de miracles, suffisants pour le faire canoniser un jour, et on a été obligé de mettre dans l'église de Saint-Pierre des planches autour de son tombeau, de peur que les dévots, dont on y voit tous les jours un grand nombre à genoux pour l'invoquer, ne le déterrent. »

De fait, à la postulation du roi Philippe V d'Espagne, le procès de canonisation fut entrepris. Sous Benoît XIV, on y travaillait activement, et déjà le serviteur de Dieu était proclamé Vénérable. Les événements politiques, les susceptibilités diplomatiques à ménager ont retardé la poursuite de cette cause. Mais tout permet d'espérer qu'un jour viendra où cet illustre Pontife sera élevé sur les autels et où ses restes précieux seront extraits, pour être préposés à la vénération publique, du tombeau où ils reposent dans la basilique de Saint-Pierre.

Ce tombeau, œuvre du sculpteur franc-comtois Pierre-Etienne Monnot, est le monument de la reconnaissance de la colonie d'émigrés de la Franche-Comté et de Bourgogne, accueillis à Rome par le Pape après l'annexion de leur pays à la France. Deux lions couchés, levant vers la statue du Pontife un regard de reconnaissance, portent sur leurs épaules le sarcophage ; le lion est l'emblème héraldique de la Franche-Comté. Les statues de la Religion et de la Justice rappellent les deux vertus qui furent le guide suprême du Pape en même temps que la devise de la ville de Dôle, capitale de cette même Franche-Comté.

La statue du Pape le représente assis, tête nue, tenant sa tiare à la main, comme pour symboliser l'accueil simple et paternel fait aux émigrants. La bénédiction est donnée d'un geste large, et la main est tendue presque autant en signe d'amitié que de bénédiction.

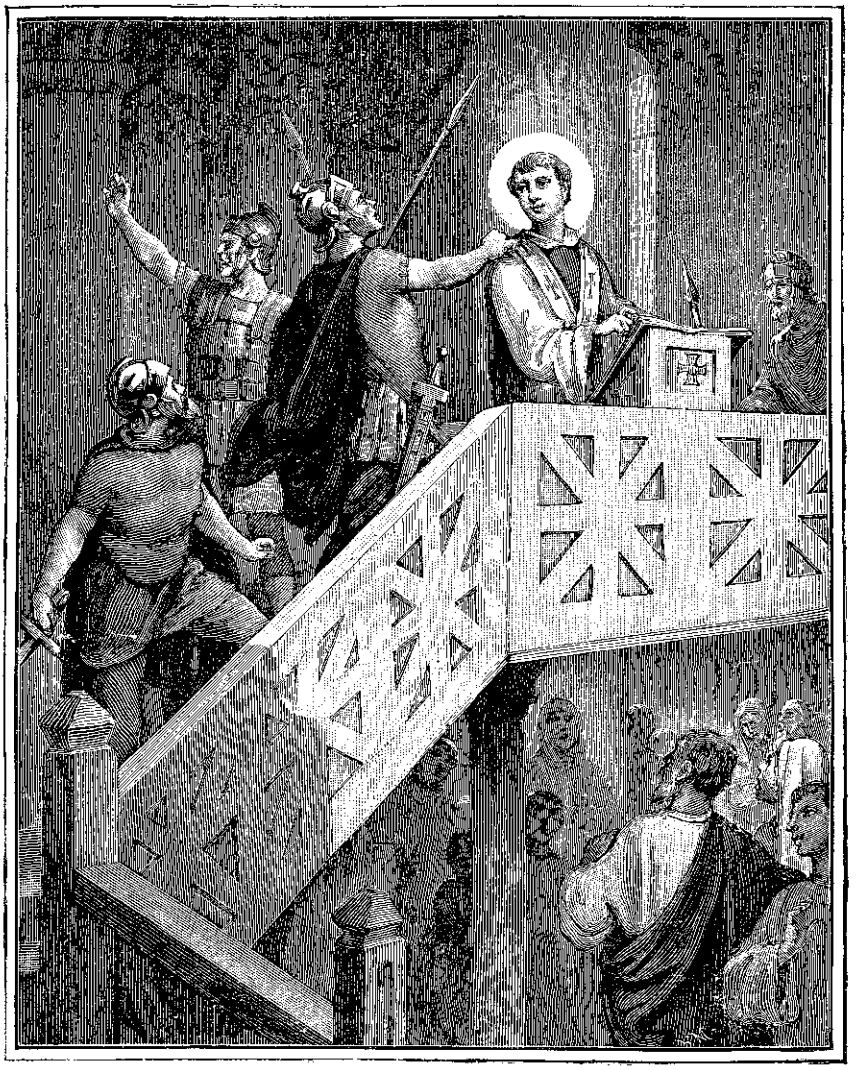
Enfin, appréciant à sa valeur la victoire de Sobieski, couronnement de la lutte entreprise contre l'ennemi de la chrétienté, l'artiste a ciselé en bas-relief sur le sarcophage la délivrance de Vienne. Ce monument coûta onze ans de travail et fut achevé en 1700.

A. P.

SAINT EUPLIUS,

diacre et martyr à Catane (304).

Fête le 12 août.



Le diacre saint Euplius est arrêté au moment où, du haut de l'ambon, il lisait l'Evangile au peuple.

DIOCLÉTIEN CÉLÈBRE SES VICENNALES
AMNISTIE GÉNÉRALE

APRÈS la proclamation du premier édit de persécution, qui fit beaucoup de victimes, Dioclétien se disposa à célébrer ses vicennales ou vingt années de règne (303).

L'accompagnement obligé d'une pareille solennité était une amnistie générale. L'empereur accorda ce bienfait à ses peuples. C'est alors que, en même temps que les criminels de droit commun, d'innombrables chrétiens furent remis en liberté.

Mit-on à leur grâce la condition déshonorante d'une apostasie ? Ce n'est pas probable. Du reste, une telle condition eût été superflue et n'eût pas été acceptée, puisque déjà tous les chrétiens emprisonnés avaient été

mis en demeure de sacrifier, et que tous ceux qui consentaient à le faire étaient, de droit, renvoyés libres. De plus, l'intérêt de l'Etat était de se débarrasser des chrétiens qui dans les prisons tenaient la place des malfaiteurs, au détriment de la justice régulière et du budget.

REPRISE DE LA PERSÉCUTION ASSEMBLÉES CHRÉTIENNES INTERDITES

Cependant, l'amnistie proclamée au moment des vicennales n'avait pas garanti les chrétiens de nouvelles poursuites. Elle n'avait entraîné le rappel d'aucun des édits récemment rendus. Sous l'impulsion des deux princes fanatiques, Maximien et Galère, devenus maîtres de l'empire depuis que Dioclétien était tombé malade, ces édits allaient être appliqués avec un redoublement de rigueur dans les premiers mois de 304.

Un des articles de l'édit de 303 ordonnait aux prêtres et aux fidèles de livrer les Saintes Ecritures et les livres de prière, et il interdisait les assemblées chrétiennes, qui durent être interrompues presque partout. Quelquefois, cependant, les fidèles plus zélés ou plus audacieux parvenaient à se réunir les jours de fête et à célébrer ensemble les saints mystères. Mais on était obligé d'user de subterfuges et de se dissimuler pour n'être pas découvert.

ZÈLE DU DIACRE EUPLIUS

C'est à cette époque de trouble et de persécution que le diacre Euplius exerçait sa charge dans l'Eglise de Catane, en Sicile. C'était un homme rempli de zèle et de crainte de Dieu. Pour appartenir plus complètement au Seigneur, il avait, ce semble, fait profession d'une entière pauvreté, puisqu'il déclara devant le juge qu'il n'avait pas de maison.

En dehors des cérémonies sacrées où il prêtait son concours à l'évêque de Catane, il s'employait avec grand zèle à l'instruction des catéchumènes, dont le nombre ne diminuait pas malgré les menaces des persécuteurs.

Hors de l'église, il remplissait avec soin différents exercices de charité, comme la visite des malades, la répartition des aumônes entre les pauvres, l'assistance et le soutien des confesseurs de la foi dans les prisons. Il réalisait vraiment dans sa personne ce que les *Constitutions apostoliques* disent des diacres, qui doivent être « les oreilles, les yeux, la bouche et le cœur de l'évêque ».

EUPLIUS EST ARRÊTÉ DURANT UNE RÉUNION CHRÉTIENNE

Ce saint jeune homme fut surpris, disent les Actes, par ceux qui cherchaient les chrétiens, au moment où il lisait l'Evangile au peuple et instruisait les fidèles. La loi, en effet, ne punissait pas encore la profession de christianisme, mais seulement les faits extérieurs qui la manifestaient, comme l'assistance aux réunions ou la possession de livres sacrés. Les magistrats et les fonctionnaires impériaux avaient reçu des ordres rigoureux et veillaient à ne pas laisser échapper les auteurs principaux des réunions chrétiennes, ainsi que les détenteurs des Saintes Ecritures et des livres de liturgie.

Le saint jeune homme fut donc arrêté et amené devant le tribunal de Calvisien, gouverneur de la Sicile, le 29 avril de l'an 304. Malgré la défense formelle qu'on lui fit de conserver le livre des Ecritures, Euplius ne voulut pas se dessaisir de son pieux dépôt.

LE JEUNE DIACRE PUBLIE L'ÉVANGILE

Quand il fut arrivé dans l'antichambre du palais où l'on rendait la justice, il se mit à crier à haute voix :

— Je suis chrétien, je veux mourir pour le nom du Christ.

Comme cette pièce n'était séparée de la salle où se tenait le gouverneur que par un rideau, celui-ci entendit parfaitement cette déclaration. Il ordonna alors de le faire entrer.

Euplius fut introduit aussitôt en présence du magistrat ; il portait ostensiblement le livre des Evangiles. Un des amis du gouverneur, nommé Maxime, sénateur romain, qui se trouvait là par hasard, fit cette réflexion :

— Le livre que cet homme tient à la main est un outrage aux décrets des empereurs.

— Où as-tu pris ce livre ? lui demanda Calvisien. Vient-il de ta maison ?

— Je n'ai pas de maison ; Jésus-Christ, mon maître, en est témoin.

Le gouverneur insista alors :

— Est-ce toi qui as apporté ce livre ici ?

— Oui, c'est moi, tu le vois bien ; je l'avais en main quand on m'a arrêté.

— Voyons, lis-moi quelques passages de ton livre.

Euplius l'ouvrit et lut les titres des quatre évangiles, et ensuite quelques passages des plus saillants.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. » Puis dans un autre endroit : « Que celui qui veut venir après moi prenne sa croix et me suive. »

Calvisien lui demanda ce que tout cela voulait dire, et Euplius répondit :

— C'est la loi de mon Maître, telle qu'elle m'a été donnée.

— Donnée par qui ? demanda le gouverneur.

— Par Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, répondit le diacre.

Calvisien, se tenant par là pleinement assuré de la fermeté de la foi du Saint, ne voulut pas prolonger l'interrogatoire, mais déclara que sa confession serait lue en public. En attendant, il le fit mettre en prison jusqu'à une nouvelle audience.

« PLUTÔT MOURIR QUE D'ÊTRE TRADITEUR »

Cette audience fut différée jusqu'au 12 août ; par conséquent, le saint diacre resta plusieurs mois en prison. La raison de ce retard doit être recherchée soit dans la lenteur de la justice romaine, soit dans le désir du gouverneur de lasser la constance du jeune martyr.

Il fut donc ramené le 12 août devant le tribunal de Calvisien.

Celui-ci lui demanda s'il persistait dans la confession qu'il avait faite précédemment.

Le Saint, traçant sur sa personne un grand signe de croix, déclara qu'il n'avait pas changé d'avis.

— Ce que j'ai confessé, dit-il, je le confesse encore ; je suis chrétien et je lis les divines Ecritures.

— Pourquoi as-tu gardé ces livres ? lui demanda le juge, et pourquoi ne les as-tu pas remis aux autorités ? Les empereurs l'avaient pourtant ordonné.

— Parce que je suis chrétien, répondit Euplius, et qu'il ne m'était pas permis d'être traditeur. Plutôt mourir que d'être traditeur. La vie éternelle s'obtient par la mort ; au contraire, le traditeur perd la vie éternelle. C'est pour ne pas la perdre que je donne ma vie (1).

Calvisien l'interrompit en disant :

— Euplius, contre l'édit de nos princes, n'a pas livré les Ecritures, mais il les a lues au peuple ; que le bourreau le mette à la torture.

Cet ordre fut aussitôt exécuté. Pendant le supplice, le saint diacre priait avec ferveur :

— Je vous rends grâces, ô Christ ! défendez-moi ; c'est pour vous que je souffre ces tourments.

Comme Calvisien l'exhortait à adorer les dieux pour se délivrer, il répondit :

— J'adore le Christ, j'ai les démons en horreur ; achève ce que tu veux faire ; je suis chrétien ; il y a longtemps que j'ambitionne ce bonheur. Encore une fois, achève ce que tu veux faire ; ajoute de nouvelles tortures : je suis chrétien.

CRUELS TOURMENTS

Les tourments continuèrent ainsi pendant longtemps. Le juge, admirant son énergie à tout supporter sans se plaindre, lui dit :

— Malheureux ! adore nos divinités ; rends tes hommages à Mars, à Apollon et à Esculape.

— Non, répondit Euplius, j'adore le Père, le Fils et le Saint-Esprit. J'adore la sainte Trinité, hors de laquelle il n'y a point de Dieu. Que les dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre périssent. Je suis chrétien.

Calvisien le fit alors tourmenter de nouveau et plus cruellement qu'auparavant. Pour ne point faiblir, le Saint priait en ces termes :

— Je vous rends grâces, Seigneur Jésus ! Secourez-moi ; c'est pour vous que je souffre ces tourments.

Il répéta plusieurs fois la même chose, jusqu'à ce que, les forces lui manquant, on lui voyait seulement remuer les lèvres, sans entendre ce qu'il disait.

CONDAMNÉ A MORT — BONHEUR DU LÉVITE

Enfin, après avoir souffert beaucoup de tourments, il remporta la palme du martyre et la couronne de la vraie foi. Calvisien, en effet, ayant quitté l'audience pour entrer au Parquet, y dicta la sentence que le greffier, selon la coutume, transcrivit sur des tablettes.

Elle était conçue dans les termes suivants : « Le chrétien Euplius a méprisé les édits des princes, il a blasphémé nos dieux et refuse de se repentir ; j'ordonne qu'il ait la tête tranchée par le glaive. Emmenez-le. »

On lui attacha au cou son livre des Evangiles, comme un objet de honte. Un héraut le précédait en criant :

— Voilà Euplius, chrétien et ennemi des dieux et des empereurs.

Le jeune diacre dont les vœux étaient comblés répétait sans cesse :

— Béni soit Jésus-Christ, mon Dieu !

La grâce dont Notre-Seigneur remplissait son cœur le faisait aller au supplice avec tant de promptitude, malgré les souffrances qu'il avait endurées sur le chevalet, que le peuple nombreux qui le suivait ne pouvait s'empêcher d'avouer qu'il admirait son courage.

Pour lui, il rendait grâces à la bonté divine et priait pour les chrétiens qui le suivaient, mêlés aux païens, et qui se recommandaient à ses prières.

IL ÉDIFIE TOUS LES ASSISTANTS
MORT COURAGEUSE

Le Saint arriva bientôt au lieu de l'exécution, car il redoublait ses pas à mesure qu'il approchait de la couronne. Quand il y fut arrivé, il fit à genoux une assez longue prière. Puis, étendant les mains vers le ciel :

— Je vous rends grâces, Seigneur Jésus, dit-il, de ce que votre puissance m'a soutenu ; vous n'avez pas laissé périr mon âme avec les impies, et vous m'avez donné la grâce de confesser votre nom. Confirmez à cette heure ce que vous-même avez opéré en moi, et que l'audace de votre ennemi soit confondue.

Puis, tournant ses regards vers les fidèles qui l'accompagnaient, il ajouta :

— Frères bien-aimés, écoutez mes dernières paroles ; priez Dieu et craignez-le de tout votre cœur, car au moment de la mort il se souvient de ceux qui le craignent ; et, quand ils seront sortis de ce monde, les anges viendront au-devant d'eux et les conduiront dans la cité du Seigneur, à la sainte Jérusalem.

En achevant ces paroles, le bienheureux Euplius se mit à genoux et présenta sa tête au bourreau, qui l'abattit d'un seul coup.

C'est ainsi qu'il reçut la couronne éternelle, récompense de sa foi ; les nombreuses légions des anges et des saints martyrs l'introduisirent en triomphe devant le trône de Dieu.

---

(1) Durant la persécution de Dioclétien, un assez grand nombre de chrétiens avaient livré les écrits sacrés aux païens pour échapper à la mort : ils sont connus sous le nom de *traditeurs*. Après la persécution, un grand nombre d'évêques, surtout en Numidie, refusèrent d'avoir aucun rapport avec ces traîtres. Donat, évêque des Cases-Noires, était à leur tête, c'est ce qui leur fit donner le nom de donatistes. Le Concile d'Arles, tenu en 314, décida que tous ceux qui se trouvaient réellement coupables d'avoir livré aux persécuteurs des livres ou des vases sacrés, seraient dégradés de leur ordre et déposés, mais il fallait qu'ils en fussent convaincus par des actes publics.

CULTE DU JEUNE DIACRE

Quant à son corps, il fut enlevé par les chrétiens, embaumé et mis en terre. On assure qu'il se faisait beaucoup de miracles à son tombeau. Du reste, on peut juger, dit Tillemont, « de la vénération que l'Eglise a eue pour saint Euplius, par le soin qu'on a pris de conserver sa mémoire. En effet, nous avons encore aujourd'hui ses Actes de trois éditions, partie en grec, partie en latin, qui, bien que différentes en quelques points, peuvent passer toutes trois pour bonnes et même pour originales ».

L'Eglise grecque, qui le compte parmi ses grands martyrs, lui a consacré pour son principal office la date du 11 août ; l'Eglise latine célèbre sa fête le 12 août, jour de sa mort.

Le pape saint Théodore Ier (642-649) fit construire un oratoire en son honneur à Rome, sur la voie d'Ostie, près de la basilique de Saint-Paul ; le pape Adrien Ier (772-795) le fit restaurer, mais il n'en reste plus vestige de nos jours.

Déjà, au temps de saint Grégoire le Grand, des reliques d'Euplius avaient été apportées à Rome.

PRATIQUE : Gardons fidèlement toutes les prescriptions de l'Eglise, c'est-à-dire du Pape, de notre évêque et de notre curé, et, quand ceux-ci nous ont donné une ligne de conduite à tenir à l'égard des lois du gouvernement, gardons-nous bien de ne pas la suivre pour obéir à notre propre volonté.

D. H.

SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, 12 août. — *Les Actes des martyrs publiés par les Pères Bénédictins*, Paris, 1863, t. IV. — TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*. Paris, 1658, t. V. — P. ALLARD, *Histoire des persécutions. La persécution de Dioclétien*. Paris, t. Ier, p. 421-425.

FLEUR DES SAINTS

MARTYRE D'UN PETIT ARABE

En l'année 523, le roi juif Dhou-Nowas s'empara par trahison de la ville de Nedjrân en Arabie, laquelle était en majorité chrétienne. Un grand nombre d'habitants préférèrent subir le martyre plutôt que d'apostasier. Parmi eux se trouvait un tout petit enfant, dont la mort, racontée par des auteurs contemporains, forme un épisode d'une grâce exquise.

On conduisait mourir une jeune femme, et pendant la route elle donnait la main à un petit garçon, âgé de quatre ou cinq ans, qui suivait comme il pouvait. Quand on fut arrivé, et tandis qu'on garrottait sa mère, l'enfant vit le roi juif assis sur son trône en vêtement de cérémonie ; il courut à lui et lui embrassa les genoux. Le roi l'éleva jusqu'à lui et l'embrassa.

— Dis-moi, petit, veux-tu aller avec ta mère ou rester avec moi ?

— Je vais avec maman ; elle m'a dit : « Viens, nous serons martyrs. » J'ai dit : « Maman, qu'est-ce que c'est, martyr ? » Elle m'a dit : « C'est mourir et puis c'est vivre. » Laisse-moi aller avec maman, je vois les hommes qui partent avec elle.

Et il cria :

— Maman ! Maman !

— Connais-tu le Christ ? dit le roi.

— Je crois bien.

— Comment le connais-tu ?

— Je le voyais tous les jours à l'église quand j'allais avec maman. Veux-tu venir, je te le montrerai ?

— Qui aimes-tu mieux, le Christ ou moi ?

— Le Christ, puisque je l'adore.

— Et qui aimes-tu mieux, ta mère ou moi ?

— C'est maman ; mais laisse-moi retourner avec elle.

— Pourquoi l'as-tu laissée et m'as-tu embrassée les genoux ? Tu ne sais donc pas que je suis juif ?

— Je croyais que tu étais chrétien, et je suis venu te demander de laisser maman tranquille.

— Eh bien, je suis juif ; mais si tu veux demeurer avec moi, je te donnerai des noix, des amandes et des figues.

— Laisse-moi aller avec maman, je ne veux pas de tes cadeaux, juif.

— Reste ici, tu seras mon enfant à moi.

— Non, tu sens mauvais, et maman sent bon.

— Voyez, dit le roi à son entourage, oh ! la mauvaise racine !

Un des assistants dit à l'enfant :

— Veux-tu que je te conduise chez la reine ?

— Non.

Et comme il vit qu'on avait emmené sa mère et qu'on la brûlait, il cria :

— Je veux maman !

Mais on le retint de force. Alors le petit se jeta sur le roi et le mordit à la cuisse ; mais on le remit à un courtisan :

— Emmène-le, dit le roi, élève-le et fais-en un juif !

Mais comme on passait près du bûcher où sa mère était en train de brûler, le petit s'échappa et courut se jeter dedans ; il y fut consumé, lui aussi.

SAINT CASSIEN, MARTYR

Fête le 13 août.

Saint Cassien, maître d'école, est livré à la cruauté de ses élèves, qui le font mourir lentement à coups de stylet.

Au fond de la cathédrale d'Imola, à côté du tombeau de saint Pierre Chrysologue, l'illustre archevêque de Ravenne, s'élève un autre tombeau dont les vastes proportions attirent l'attention des visiteurs. Ce monument, que décorent des sculptures d'un grand mérite, a été restauré par Mastaï Ferretti, évêque d'Imola, qui devait plus tard occuper le siège pontifical, sous le nom vénéré de Pie IX.

Ce riche mausolée renferme les reliques d'un confesseur de la foi, dont les poètes ont chanté le glorieux martyre, et que l'Eglise honore à la date du 13 août, sous le nom de saint Cassien.

Saint Cassien, martyrisé durant la dixième persécution, pour avoir ouvert une école où il enseignait, avec les règles de la grammaire, les premiers préceptes de la religion chrétienne, est le patron des maîtres chrétiens persécutés. On doit donc l'invoquer avec plus de ferveur à ce moment où Satan prétend s'emparer de l'enfance, au moyen des écoles sans Dieu. Sa mort glorieuse est un encouragement et un exemple, et elle montre à tous ceux qui ont consacré leur vie à l'éducation et à la conservation de l'enfance que si, sur la terre, ils sont parfois en butte au mauvais vouloir et à l'ingratitude des hommes, ils sont appelés à recevoir la récompense plus solide et plus durable que Dieu ne refuse pas à ses serviteurs.

Si l'on en croit le témoignage de certains chroniqueurs, saint Cassien aurait été évêque de Brescia. Chassé de son siège épiscopal par la persécution, il aurait été obligé de se retirer à Imola et il aurait ouvert une école dans cette ville encore païenne. L'iconographie, s'emparant de ces traditions confuses, a souvent représenté le Saint avec les insignes épiscopaux, et la vieille gravure dont nous donnons le fac simile fait intervenir un ange qui tient entre ses mains la palme et la mitre, signes que l'on n'attribue qu'aux pontifes martyrs.

Cependant, nous croyons plus probable que la similitude de nom a fait confondre le martyr d'Imola avec un autre Cassien, évêque de Brescia, qui, lui aussi, a subi le martyre durant la persécution de Dioclétien.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte, le Saint, voyant que, malgré toutes les prédications, le peuple d'Imola restait obstinément attaché au culte des idoles, résolut de sauver au moins les âmes des enfants, et, dans ce but, il ouvrit une école.

Sa réputation de grammairien attira autour de lui une grande affluence de disciples, et le maître, dont tout le monde vantait la science et le dévouement, put bientôt exercer un sérieux apostolat en inculquant avec les préceptes de la rhétorique les premières vérités de la foi.

Cependant, l'œuvre de l'éducation ne peut point s'accomplir sans labeur et sans fatigue, et, dans l'exercice de ses fonctions, le professeur eut à éprouver bien des difficultés de la part de son auditoire. Bien souvent il se vit contraint de recourir aux réprimandes et aux punitions, et ces mesures de rigueur soulevèrent contre lui la foule des paresseux et des mauvais écoliers.

Impatients de s'affranchir d'un joug insupportable, ceux-ci résolurent de se débarrasser d'un maître qu'ils trouvaient trop sévère, et à l'instigation des instituteurs païens, dont les écoles avaient été désertées, ils n'hésitèrent pas à ourdir un abominable complot contre le Saint.

A ce moment, des édits de persécution venaient d'être portés contre les chrétiens, et sur tous les points de l'empire, les disciples du Christ, pourchassés comme des bêtes fauves, étaient condamnés aux plus cruels supplices.

Les écoliers, jaloux de satisfaire leurs mesquines vengeances, ne refusèrent pas de jouer le rôle infâme de délateurs et, se portant en foule au tribunal, ils accusèrent leur maître de professer la religion chrétienne.

Cette seule dénomination équivalait à un arrêt de mort.

Le proconsul, qui avait exécuté dans toute leur rigueur les édits de persécution, jugea que la prison, les chevalets, les verges, les tourments ordinaires ne suffiraient pas à faire expier à Cassien le crime qu'on lui reprochait. Voyant l'acharnement que mettaient ces enfants à poursuivre le Saint, il imagina un nouveau supplice dont la seule description fait frémir d'épouvante.

Par son ordre, Cassien est attaché dans l'école même où il donnait ses leçons à des disciples indociles, et ceux mêmes qui se sont faits ses accusateurs sont appelés à remplir l'office du bourreau. Et comme les instruments qu'on a l'habitude d'employer pour torturer les autres condamnés ne prolongeraient pas assez le supplice, on arme les mains encore débiles des écoliers du stylet dont ils se servent pour transcrire les leçons du professeur, et on les jette sur leur maître enchaîné et impuissant.

La gravure que nous avons reproduite dépeint cette scène dans toute son horreur. Les écoliers, excités par les sicaires du proconsul, s'acharnent avec une joie sauvage sur le maître, qu'ils n'ont plus à redouter, et ils se font un plaisir de cribler son corps de blessures.

Le Saint, en butte aux outrages et aux coups de cette engeance sans pitié voit couler son sang goutte à goutte, ses forces s'épuisent, son courage seul ne faiblit point, son visage conserve toujours la même expression de douceur, de tristesse et de résignation, et le maître, déplorant l'égarement de ceux qui ont si mal profité de son enseignement, se console de l'ingratitude qu'il rencontre sur cette terre en pensant à la gloire immortelle qui l'attend dans les cieux.

QUARANTE MOINES MARTYRS EN IRLANDE

Seizième siècle. — Fête le 13 août.

Les annales bénédictines mentionnent en ce jour le martyre de quarante religieux du monastère de Magal, sous le règne néfaste d'Elisabeth.

Alors que cette reine, renouvelant les excès de son père Henri VIII, épouvantait l'Angleterre par l'énormité de ses forfaits, florissait à Magal, en Irlande, une communauté de l'Ordre de saint Benoît, qui avait conservé, avec la pratique des vertus religieuses, la ferveur et la régularité des premiers jours.

Demeurés fidèles à la foi, les religieux avaient refusé de se soumettre aux décrets qui proscrivaient le culte catholique, et, sans s'inquiéter des haines dont ils étaient l'objet, ils continuaient à mener, au milieu de la plus complète solitude, cette vie de prières et d'étude que prescrit la règle de saint Benoît.

Les vertus que l'on pratiquait dans le cloître étaient la condamnation des vices qui s'étalaient à la cour. Ce crime était impardonnable; il méritait les plus cruels châtiments. Aussi, les épaisses forêts qui protégeaient le monastère ne purent-elles le soustraire aux fureurs d'Elisabeth.

Les ministres envoient donc au commandant de l'armée anglaise en Irlande l'ordre de se porter sans retard sur l'abbaye de Magal et de passer tous les moines au fil de l'épée.

Les officiers d'Elisabeth rassemblent un corps de troupes, comme s'il se fût agi d'une expédition militaire, et, après avoir achevé tous leurs préparatifs, ils s'avançent en toute hâte sur le monastère qu'ils espèrent surprendre.

On eût dit qu'il fallût prendre toutes les précautions militaires pour faire le siège d'un couvent sans défense.

Les religieux, loin de fortifier les murailles du monastère, vaquaient comme d'habitude aux fonctions qui leur étaient assignées, lorsqu'on vint annoncer au Père Abbé l'approche des troupes anglaises.

Les moines pouvaient encore se soustraire au danger dont ils étaient menacés; il leur était facile, en effet, de s'enfuir à travers les sentiers de la forêt, et d'échapper à un ennemi qui n'avait aucune connaissance d'un pays aussi accidenté.

Le Père Abbé ne s'arrêta pas à ce parti que conseillait la prudence humaine; mais, faisant sonner la cloche, comme pour préparer les religieux au combat, il leur donna l'ordre de se réunir à la chapelle.

C'était au pied de l'autel que les soldats du Christ, n'ayant pour toute arme que leur livre de prières, s'apprêtaient à soutenir le choc d'un ennemi puissant et redoutable.

Cependant, les soldats, poursuivant leur marche à travers la forêt, étaient arrivés tout près du monastère.

L'officier qui commande l'expédition, voulant brusquer l'attaque, lance toutes ses troupes à l'assaut. En un instant, les portes sont enfoncées, et la soldatesque, ivre de sang, se répand dans le monastère en poussant des clameurs furieuses. Mais le cloître est désert; les cellules elles-mêmes sont vides; c'est à peine si les assaillants peuvent y amasser un maigre butin.

Exaspérés, les séides d'Elisabeth mettent tout au pillage, portent partout la dévastation; en vain opèrent-ils les perquisitions les plus minutieuses, leurs recherches demeurent inutiles; il leur est impossible de mettre la main sur la proie qu'ils convoitent avec tant d'avidité. Déjà les chefs, croyant que les moines avaient eu le temps de s'échapper, prenaient le parti de battre en retraite, lorsque des maraudeurs, peu contents des prises qu'ils avaient faites, se portent sur la chapelle où ils espèrent se dédommager de leur déconvenue.

A peine ont-ils pénétré dans le sanctuaire, qu'ils s'arrêtent saisis d'étonnement et d'effroi. Les quarante religieux, à genoux dans leurs stalles, attendent avec le calme et l'intrépidité des martyrs que l'heure du combat et du triomphe sonne enfin pour eux.

Bientôt cependant, les Anglais reprennent quelque assurance, et ils vont chercher leurs compagnons. Ceux-ci, manifestant une joie sauvage, se précipitent dans la chapelle l'épée à la main. Calmes, au milieu de ce désordre, les moines, sans s'inquiéter des railleries infâmes dont ils sont l'objet, attendent, dans le recueillement et la prière, le coup qui doit les frapper; victimes résignées, ils présentent eux-mêmes le cou aux bourreaux. Ce n'est, pendant quelques instants, que bruit et que confusion; les armes s'entrechoquent avec fracas, puis tout à coup les clameurs cessent, et un silence de mort succède à cette effrayante agitation.

Quarante têtes séparées de leur tronc gisent au milieu du chœur, transformé en une mare de sang.

Les meurtriers eux-mêmes, épouvantés par le crime qu'ils viennent de commettre, n'osent pas livrer au pillage l'église qu'ils ont profanée, et ils s'éloignent en toute hâte de ces lieux désolés dont le seul aspect éveille en eux tant de remords.

Cependant, le Père procureur, sorti de grand matin pour régler une affaire importante, rentrait en toute hâte afin d'assister à l'Office du soir. Arrivé devant le monastère, il trouve les portes enfoncées; plein d'anxiété, il pénètre dans le couvent, les cloîtres sont déserts; des débris épars çà et là semblent indiquer que l'abbaye a été mise au pillage; mais, nulle part, le religieux ne découvre aucune tache de sang. Ne sachant comment expliquer cet étrange spectacle, il court à la cellule du Père Abbé, elle est vide et il est réduit à conjecturer que des voleurs ont mis à sac le monastère et ont emmené avec eux la communauté tout entière dans l'espoir de tirer une forte rançon.

Craignant que la chapelle n'ait été profanée, le religieux se précipite de ce côté; mais, à la vue de l'horrible spectacle qui se présente à ses regards, il s'arrête saisi d'épouvante.

Revenu à lui, le Père procureur se jette à

genoux devant une statue de la Très Sainte Vierge que les bandits avaient respectée, et il prie avec ferveur. Sans doute, il n'a pas à prier pour ses frères; les taches de sang qui souillent le sanctuaire indiquent qu'ils ont vaillamment combattu pour le Seigneur; ils ont reçu leur récompense. Mais, à la vue de ces cadavres amoncelés, le religieux se rappelle la solennité avec laquelle on célébrait jadis les fêtes de l'Assomption; il pense à l'œuvre de tant de siècles détruite en un instant, et, ne pouvant maîtriser son émotion, il laisse échapper un torrent de larmes.

Agenouillé devant la statue de la Très Sainte Vierge, il pleurait toujours, mêlant les larmes à la prière, lorsque tout à coup les cloches du monastère, mises en branle par une main invisible, se mettent à sonner, une clarté incomparable illumine la chapelle, les corps mutilés se redressent, les têtes rejoignent les troncs dont elles ont été séparées, et la communauté, prenant sa place au chœur, entonne les Vêpres de la Très Sainte Vierge.

On était au 13 août, jour où le monastère, d'après un ancien usage, célébrait la fête de l'Assomption de la Très Sainte Vierge.

Jamais concerts aussi harmonieux n'avaient retenti dans la chapelle de l'abbaye. Les anges, mêlant leurs voix à celles des bienheureux, modulaient leurs plus beaux cantiques pour célébrer les gloires de la Mère de Dieu, qui est aussi la Reine des martyrs.

Lorsque l'Office fut terminé, le rayon lumineux qui éclairait la chapelle disparut, les corps s'affaissèrent, et un silence de mort plana sur l'abbaye désolée, mais le religieux survivant ne pleurait plus.

Réconforté par le spectacle auquel il avait eu le bonheur d'assister, il continua à chanter sur la terre les gloires de la Bienheureuse Vierge, jusqu'au jour où il lui fut donné d'achever son cantique avec ses frères dans le ciel.

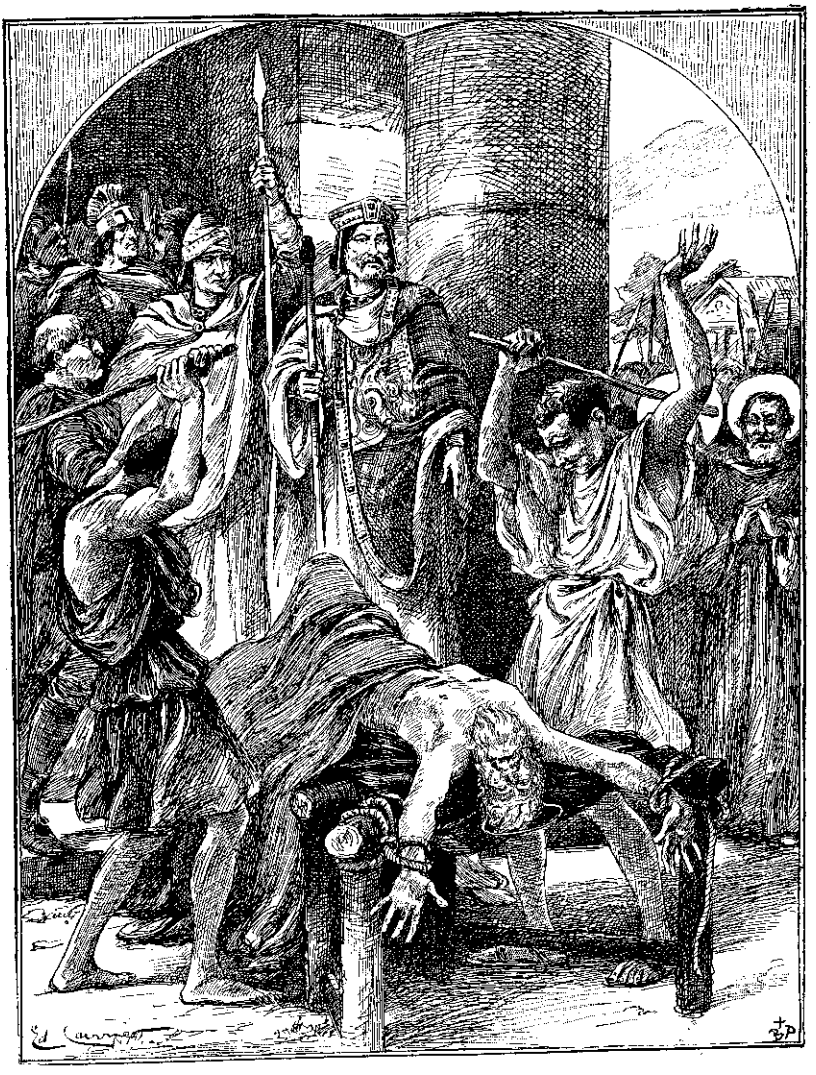
Le *Câlendarium annale benedictinum*, qui rapporte ce fait, cite à l'appui l'autorité de Manriquez et de Buzelin.

Les moines de Magal, en Irlande, après avoir eu la tête tranchée, se relèvent, et chantent les vêpres de l'Assomption, pour se rendormir ensuite dans la paix du Seigneur.

SAINT MAXIME

ABBÉ DE CHRYSOPOLIS, PHILOSOPHE ET MARTYR

Fête le 13 août.



Martyre de saint Maxime.

MAXIME, PREMIER CHANCELIER DE L'EMPIRE

Né à Constantinople, vers l'an 580, de parents nobles et chrétiens, Maxime, doué d'une intelligence supérieure et d'une mémoire incomparable, avait reçu une forte et brillante éducation. Il excellait dans l'éloquence et surtout dans la philosophie, qui avait pour son esprit droit et élevé des charmes tout particuliers. Plus admirables encore étaient sa rare modestie et son humilité, et cette tendre et vigoureuse piété que ses parents lui avaient inspirée dès son enfance, et qui avait grandi avec l'âge dans son âme pure.

Les honneurs vinrent le trouver sans qu'il les cherchât. L'illustre empereur Héraclius lui offrit la place de premier secrétaire ou chancelier de l'empire. Maxime se souciait peu d'entrer à la cour. Il finit, toutefois, par céder aux instances de son prince, et, pendant de longues années, s'acquitta de ses importantes fonctions avec un zèle, une probité et une fidélité à toute épreuve. Le premier secrétaire faisait partie du Conseil impérial et accompagnait le prince dans toutes

les fonctions officielles; c'était comme un ministre ou secrétaire d'Etat.

COMMENT SAINT MAXIME QUITTE LA COUR POUR SE FAIRE MOINE

Mais Héraclius, devenu vieux, se laisse entraîner dans la nouvelle hérésie des *monothélites*, récemment inventée par l'indigne patriarche de Constantinople Sergius. Ces hérétiques prétendaient qu'il n'y avait en Notre-Seigneur *qu'une seule volonté*. Or, la foi catholique nous enseigne que Jésus-Christ est vraiment Dieu et vraiment homme, et qu'il réunit dans sa personne unique deux natures, la nature divine et la nature humaine. Mais serait-ce un homme, cet être qui aurait la faculté de comprendre et serait privé de la faculté de vouloir? Dire que Jésus-Christ n'avait pas de volonté en tant qu'homme, c'était donc nier en partie l'Incarnation; c'était nier aussi la Rédemption : car comment Notre-Seigneur aurait-il pu mériter sans volonté humaine, et, par conséquent, sans liberté humaine?

Déjà la nouvelle hérésie envahissait la cité et la cour; l'empereur, circonvenu, fit un édit en sa faveur. La foi de Maxime s'indigne alors; il craint, à cause de ses fonctions, de paraître coopérer à ces tristes lâchetés vis-à-vis de l'erreur; il donne sa démission, quitte brusquement le palais et la capitale, s'embarque, franchit le Bosphore, et va frapper à la porte du monastère de Chrysopolis, près de Chalcédoine.

Ce départ subit et significatif émut tout Constantinople. L'illustre fugitif, qui venait échanger les riches habits de la cour contre l'humble froc des moines de Saint-Basile, avait près de cinquante ans. Heureux d'avoir enfin échappé aux dangers du monde, et de pouvoir se consacrer désormais uniquement au service du Roi du ciel et à la défense de la vérité, il s'exerce à la vie monastique avec un élan que son âge ne peut ralentir, il médite les principes de la vie spirituelle, approfondit la théologie, tourmente son corps, jeûne souvent, passe parfois des nuits entières en oraison.

Depuis neuf années déjà, il jouissait des fortes, paisibles et saintes joies du monastère et édifiait ses frères du cloître, quand ceux-ci ayant à élire un nouvel Abbé, ne crurent pouvoir mieux faire que de mettre à leur tête celui qui leur était déjà supérieur en science et en vertus.

SAINT MAXIME SE VOUE AVEC ARDEUR A LA DÉFENSE DE LA VÉRITÉ — SUCCÈS EN AFRIQUE

Malheureusement, les monothélites ne laissèrent pas les moines de Chrysopolis jouir longtemps de la sage et paternelle direction de leur nouvel abbé, et, dès l'année suivante, leurs persécutions obligeaient saint Maxime à chercher un refuge en Afrique.

Bientôt, on vit arriver aussi en Afrique Pyrrhus, patriarche monothélite de Constantinople, chassé de son siège par une émeute et remplacé par un autre hérétique. Il se mit aussitôt à semer de tous côtés ses erreurs. Mais il avait compté sans Maxime, qui le réfuta avec éloquence dans une lettre célèbre adressée au prêtre Jean, et prémunit évêques et fidèles contre ses perfides manœuvres.

Pyrrhus dut comparaître devant une assemblée d'évêques et une nombreuse assistance pour s'expliquer. « Quel mal vous avons-nous fait, mon prédécesseur et moi, dit-il à saint Maxime, pour nous décrier partout en nous rendant suspects d'hérésie? Qui vous a plus honoré et plus respecté que nous, même sans vous connaître de visage? — Cela est vrai, répondit noblement le saint abbé de Chrysopolis, mais depuis que vous avez attaqué le dogme chrétien, il m'a paru terrible de préférer vos bonnes grâces à la vérité. »

La discussion s'engagea alors, et Pyrrhus, chassé tour à tour de toutes ses arguties et de toutes ses subtilités par la science et l'inexorable logique de son adversaire, finit par dire : « Mes prédécesseurs avaient mal interprété les paroles des Pères. Je demande grâce pour eux et pour moi. C'est par ignorance que nous sommes tombés dans l'erreur. Je suis prêt à me rétracter; je veux aller le faire au tombeau des saints Apôtres et aux pieds du Pape. »

SAINT MAXIME A ROME

Des applaudissements unanimes accueillirent cette déclaration. Le patriarche, accompagné de saint Maxime, vint à Rome et fit une abjuration solennelle de ses erreurs entre les mains du pape Théodore Ier. Malheureusement, l'hypocrite et ambitieux patriarche, parti ensuite pour Ravenne, ne tarda pas à revenir à ses erreurs, dans l'espoir d'être rétabli sur son siège par les hérétiques de Constantinople.

Cependant, saint Maxime était resté à Rome, heureux de vivre au centre de la vérité catholique et auprès du successeur de saint Pierre. Avec une activité infatigable, il travaillait à combattre la nouvelle hérésie, il éclairait le Saint-Siège et les Occidentaux sur la véritable situation des esprits et des choses en Orient, démasquait les perfidies des monothélites et les réfutait par de nombreux écrits. Ses lettres multipliées faisaient le tour de l'empire. Les monothélites le considéraient tellement comme leur plus puissant adversaire qu'ils en étaient venus à donner aux catholiques le nom de *Maximiens*. Parmi les ouvrages qu'il écrivit alors, ouvrages remarquables par la profondeur et la sublimité des idées, nous citerons spécialement ses commentaires sur l'Ecriture Sainte, sur les écrits de saint Denys l'Aréopagite et de saint Grégoire de Nazianze, qui lui assurent encore aujourd'hui un rang distingué parmi les Pères de l'Eglise.

En 649, le pape saint Martin Ier réunit à Rome un nombreux Concile, qui anathématisa les monothélites. Saint Maxime y assista auprès des évêques qui admirèrent sa doctrine et sa piété.

Son historien nous signale ici un autre côté de cette vie admirable : « Tout rempli de Dieu, dit-il, il était animé d'un zèle incroyable pour attirer tout le monde à la vertu. Sa douceur et son affabilité étaient si grandes qu'on ne pouvait l'approcher sans se sentir ému d'affection pour lui. »

AGÉ DE SOIXANTE-QUINZE ANS, SAINT MAXIME COMMENCE UN LONG ET HÉROIQUE MARTYRE

Les hérétiques soutenaient la controverse à leur manière, à l'aide de la force brutale que l'empereur Constant II mettait à leur service, au lieu de s'occuper à repousser les mahométans dont les armées envahissaient l'empire.

La persécution grandissait. Le pape saint Martin, arraché de Rome, traîné à Constantinople, abreuvé d'outrages, allait expirer dans l'exil en Crimée. Des évêques d'Italie et de Sicile, envoyés aussi en exil, mouraient de misère et de faim. Saint Maxime, alors âgé de soixante-quinze ans, fut arrêté avec son disciple, le moine Anastase, et un prêtre romain, également nommé Anastase, ancien légat du pape Théodore.

Après une rude traversée, on les débarque à Constantinople, la populace les insulte dans les rues, on les sépare pour les jeter en prison. Quelques jours après, saint Maxime comparaissait devant le Sénat :

« Es-tu chrétien? lui demanda-t-on avec ironie et colère.

— Oui, par la grâce de Jésus-Christ, mon Dieu, je suis chrétien, répondit Maxime.

— Non, c'est faux. Si tu étais chrétien, tu ne professerais pas contre l'empereur une haine implacable. »

Et on l'accusa d'avoir trahi l'empire, d'avoir livré aux mahométans Alexandrie, l'Egypte et Tripoli, poussé l'Afrique à la révolte, etc. Le doux vieillard voulut bien se justifier d'accusations aussi absurdes. On aborda alors la vraie question; saint Maxime répondit en réfutant avec énergie l'hérésie monothélite, ce qui lui valut un orage d'injures. Puis, on introduisit son disciple Anastase. Sous prétexte que l'accusé, dont la voix était naturellement très faible, parlait trop bas, et qu'on ne pouvait entendre ses réponses, les gardes reçurent l'ordre de le frapper à coups de pieds et de poings. On le rapporta demi-mort dans son cachot.

Vers le soir, saint Maxime vit entrer dans son obscure prison deux illustres personnages, le patrice Troïlus et le majordome du palais Sergius Eucratès; ils s'approchèrent de lui avec un respect et une bienveillance affectés, le firent asseoir, et, prenant place à ses côtes, ils lui dirent : « Seigneur abbé, par quels arguments décisifs avez-vous pu convaincre Pyrrhus en Afrique, au point de lui faire condamner sa propre doctrine pour embrasser la vôtre? — Ma foi est celle de l'Eglise catholique, répondit le saint moine, elle ne m'appartient pas en propre. » Puis il fit le récit de la conférence avec Phyrrus en Afrique et exposa doctement la vraie doctrine de l'Eglise.

Il parlait avec tant d'effusion et de charme, que Sergius ne put s'empêcher de dire : « Je vous trouve aussi éloquent que dans votre cellule de Chrysopolis, à l'époque où j'avais le bonheur de vous entendre. Dieu vous protégera, calmez vos inquiétudes. » Puis il ajouta : « Un seul point nous désole, c'est que vous détourniez un grand nombre de personnes de la communion avec notre Eglise. » Saint Maxime essaya de leur faire comprendre qu'ils devaient rentrer eux-mêmes dans la communion de l'Eglise romaine et prier l'empereur de retirer et de suspendre l'édit publié pour soutenir l'hérésie. Troïlus et Sergius se retirèrent en disant que cela était bien difficile.

Le samedi suivant, nouvel interrogatoire. Le moine Anastase est conduit devant le Sénat; des évêques hérétiques sont présents. « Est-il vrai que tu aies anathématisé l'édit? lui demandent les juges.

— Je l'ai anathématisé de vive voix et par écrit, répond le moine.

— Ne veux-tu pas reconnaître ta faute?

— A Dieu ne plaise que je considère comme une faute l'accomplissement d'un devoir sacré. »

Saint Maxime comparaît ensuite et on lui fait entendre que s'il n'apostasie, il sera condamné à mort. « Faites de moi ce que vous voudrez, dit l'intrépide vieillard. Je sers Dieu, que m'importent vos injustices?

— Mais, reprit Troïlus, n'avez-vous pas anathématisé l'édit impérial?

— Oui, je vous l'ai déjà dit plusieurs fois.

— Où donc cet écrit a-t-il été condamné?

— A Rome, dans un Concile réuni dans l'église de la Mère de Dieu-au Latran.

— Pourquoi as-tu juré une telle haine aux Grecs, et réserves-tu pour les Romains tout ton amour?

— La loi de Jésus-Christ nous défend de haïr personne. J'aime les Romains, leur foi est la mienne; j'aime les Grecs, leur langue est la mienne, leur pays est ma patrie.

— Quel âge as-tu? — Soixante-quinze ans.

— Et ton disciple? — Il en a trente-sept. »

Et comme il défendait la mémoire du pape saint Martin, victime de la fureur de ces hérétiques, Troïlus l'interrompit vivement : « Abbé, cria-t-il en colère, vous ne savez ce que vous dites. Ce qui est fait est fait. » Et la séance fut levée. On voit que la sotte théorie des « faits accomplis » n'est pas nouvelle.

Le 18 mai, deux émissaires du patriarche vinrent dans la prison pour essayer encore d'attirer le martyr à leur parti. Saint Maxime apprit d'eux que les légats envoyés par le Pape à Constantinople venaient de tomber dans les pièges des monothélites et de trahir la foi. Il en prévint aussitôt son disciple Anastase, qui fut assez heureux pour expédier une lettre aux moines grecs réfugiés en Sicile. Il leur apprenait la triste nouvelle et ajoutait : « Trouvez un prétexte pour être autorisés le plus tôt possible à faire le voyage de Rome. Vous vous adresserez aux hommes pieux et fermes qui gouvernent cette Eglise fondée comme le rocher sur la foi immuable de Pierre, vous les instruirez de la défection des légats et des nouvelles manœuvres de l'hérésie. »

PREMIER EXIL

Le lendemain, 19 mai, le Conseil impérial condamnait à mort saint Maxime et les deux Anastase. L'empereur faisait parade de clémence, en commuant la peine de mort contre celle de la déportation aux extrémités de l'empire.

Saint Maxime fut conduit, pieds nus, à travers les rochers, dans la forteresse de Byzias, aux frontières de la Thrace; son disciple fut écroué à Perbère, et le prêtre Anastase à Sélimbrie. Ils y seraient morts de faim et de froid, à la grande satisfaction des hérétiques, mais la charité des catholiques vint à leur secours.

Le dur exil des saints confesseurs durait depuis quinze mois, quand saint Maxime vit arriver à Byzias trois grands personnages : Théodose, évêque de Césarée, en Bythinie, et les patrices Paul et Théodose.

Après une intéressante conversation théologique, l'évêque dit à saint Maxime : « Par la vérité de Dieu lui-même, j'ai la plus grande joie à vous entendre; c'est tout profit pour moi. Cependant, nous avons, les seigneurs consuls et moi, un autre sujet à traiter avec vous; notre mission auprès de vous intéresse le monde entier, et la joie sera universelle si elle peut réussir.

— En quoi donc, soupire l'exilé, un misérable captif tel que je suis pourrait-il contribuer à la joie de l'univers?

— Nous sommes délégués près de vous, répondit Théodose, par l'empereur lui-même et par le patriarche de Constantinople. Ils veulent savoir pourquoi vous rejetez leur communion. »

Le vieil abbé de Chrysopolis rappela toute l'histoire du monothélisme, exposa les raisons théologiques qui avaient fait condamner cette doctrine impie par l'Eglise romaine. « Il n'y a qu'un moyen, ajouta-t-il, de faire tomber le mur de séparation entre vous et nous, c'est de recevoir

les pieuses décisions du Concile de Latran. Qu'on le fasse et l'unité est consommée.

— Le Concile de Latran n'a aucune valeur, reprit le monothélite, puisqu'il s'est tenu sans l'autorisation de l'empereur.

— Eh quoi! s'écria saint Maxime, est-ce donc la volonté de l'empereur qui règle les définitions de foi et donne leur valeur aux canons des Conciles? Dans ce cas, il faut vous faire ariens, car les empereurs ont fait approuver l'arianisme en vingt synodes. Et que direz-vous du brigandage d'Ephèse? »

Théodose essaya de reprendre la défense du monothélisme en détournant de leur sens quelques textes des Pères. Mais la mémoire du saint vieillard défiait tous les faussaires de Byzance. Il prouva que ces prétendues citations étaient tirées des œuvres de l'hérétique Apollinaire. Deux témoignages prêtés à saint Jean Chrysostome furent immédiatement restitués par lui à Nestorius, avec indication du livre et de la page.

« Effronté moine, s'écria le monothélite furieux, c'est Satan lui-même qui parle par ta bouche. »

La discussion reprit cependant avec plus de calme, et Théodose jura de travailler à la paix.

Quelques semaines après, saint Maxime était ramené au monastère de Saint-Théodore, près de Constantinople. Dès le lendemain de son arrivée, 13 septembre 656, l'évêque Théodose, les deux patrices Epiphane et Troïlus, suivis d'un brillant cortège, se présentent à lui :

« Etes-vous prêt, disent-ils, à obéir aux ordres de l'empereur? — Faites-les moi d'abord connaître, dit le saint confesseur. — Non, non, nous ne dirons rien avant que vous n'ayez vous-même répondu à notre question. — Je jure, dit saint Maxime, d'obéir fidèlement à l'empereur dans les choses de l'ordre temporel. » Un affreux tumulte accueillit ces paroles. Enfin, le patrice Epiphane consentit à lire le message impérial : l'empereur y promettait au vieil abbé des honneurs immenses s'il voulait passer à l'hérésie. « Partout on n'attend que ton exemple », ajoutait-il. L'homme de Dieu, les yeux pleins de larmes, se tourna vers l'évêque :

« Est-ce là, dit-il, ce que vous aviez juré? — Hélas, répondit le monothélite en baissant la tête, l'empereur en a décidé autrement. »

Les assistants se ruèrent alors sur le saint vieillard, ils lui arrachaient la barbe, déchiraient son visage de leurs ongles, le couvraient de crachats, le frappaient à coups de pieds et de poings. « Infâme, scélérat, chien dévorant, vociférait Epiphane, si l'on m'en croyait, tu serais attaché au pilori par la main du bourreau, et l'on rassemblerait toute la populace de la ville pour te souffleter et te cracher au visage. »

SECOND EXIL
FUREUR ET ENTHOUSIASME A SÉLIMBRIE

Le lendemain, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, Maxime était reconduit en exil. A son approche de Sélimbrie, la garnison et le peuple de cette ville, soulevés contre lui, voulaient le mettre en pièces. On avait fait croire à ces pauvres gens que Maxime était un nestorien obstiné, refusant à Marie le titre de Mère de Dieu.

On les calma à grand'peine. Une députation de centurions et de porte-étendards, accompagnés de prêtres et de diacres, alla au-devant du vénérable captif. Un prêtre à cheveux blancs prit la parole : « Père, dit-il, votre nom est devenu parmi nous l'objet d'un grand scandale : on vous accuse de refuser à la Vierge Marie le titre de Mère de Dieu. » A ces étranges paroles, saint Maxime tombe à genoux en pleurant. Puis, levant les mains et les yeux au ciel, il dit d'une voix vibrante :

« Quiconque ne reconnaît pas dans la Vierge Notre-Dame, digne de toute louange, très Sainte et Immaculée, la Mère du Dieu qui a fait le ciel et la terre, que celui-là soit anathème, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, Trinité substantielle et adorable, au nom du chœur des anges, au nom du sénat des apôtres et des prophètes, de la phalange innombrable des martyrs, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen. »

Soldats et prêtres, émus de l'accent de foi du saint martyr, s'écrièrent : « Père, que Dieu vous protège et vous donne la force de supporter tous les tourments. » La multitude accourut, poussant des cris de joie, tous voulaient l'approcher et entendre ses exhortations saintes. Le préteur, effrayé, craignant la vengeance de l'empereur, fit éloigner le captif à deux milles de la ville. Mais le clergé l'accompagna et passa la nuit à ses côtés. Le lendemain matin, les soldats lui amenèrent un cheval acheté par eux, et lui donnèrent une aumône, fruit d'une quête faite dans le camp.

MARTYRE ET TRIOMPHE ÉTERNEL

Après cinq années d'exil à Perbère, le saint abbé et les deux Anastase, ramenés à Constantinople, refusèrent avec plus de constance que jamais de renoncer à la foi de l'Eglise catholique. Saint Maxime, âgé de quatre-vingt-deux ans, fut étendu sur le chevalet, flagellé à coups de nerfs de bœuf, jusqu'à ce que son corps, déjà si affaibli par la vieillesse et la souffrance, ne fût plus qu'un squelette sanglant. Les deux Anastase lui succédèrent sous les fouets. Puis on leur coupa la langue jusqu'à la racine.

Mais, par un miracle admirable, les saints martyrs continuèrent à parler; bien plus, le moine Anastase avait eu jusque-là une voix très faible, sa parole devint éclatante et sonore.

Les persécuteurs, furieux, continuèrent l'exécution de la sentence, on trancha la main droite à chacun des confesseurs, et, ainsi tout mutilés et sanglants, ils furent promenés à travers les rues de la ville. Mais le peuple fut saisi de pitié pour les victimes et d'horreur pour les bourreaux. Les Saints furent remis à une escouade de soldats chargés de les traîner en exil et de les abandonner sans secours dans le sauvage Lazique, fréquemment ravagé par les Alains.

Saint Maxime ne pouvait plus marcher, ni se tenir à cheval, il fallut le porter sur un brancard d'osier, et, à peine arrivé au terme de cet affreux voyage, l'héroïque et saint vieillard expira, le 13 août 662. Sa belle âme, au lieu de l'exil, trouvait la vraie patrie et le repos du bonheur éternel.

Son disciple était mort en chemin. Le prêtre Anastase vécut encore quatre années, et toujours intrépide, les consacra à la défense de la vérité;

L'empereur Constant II mourut misérablement, âgé de trente-huit ans, et la foi catholique ne tarda pas à triompher pour toujours.

« Saint Maxime, dit le Dr Alzog, apparaît comme le plus grand théologien de son temps; son influence sur la théologie du moyen âge a été beaucoup plus considérable qu'on ne l'a cru jusqu'ici. »

O saint Maxime, fidèle jusqu'à la mort à l'Eglise romaine, que vos prières ramènent à l'unité les schismatiques d'Orient!

SAINT JEAN BERCHMANS

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Canonisé par Sa Sainteté le Pape Léon XIII, le 8 janvier 1888. — Fête le 13 août.

Portrait authentique du Bienheureux Jean Berchmans.

FAMILLE ET ENFANCE DE SAINT JEAN BERCHMANS

A Diest, petite ville de Belgique, située entre Louvain et Bruxelles, dans une humble maison, naquit, le 13 mars 1599, Jean Berchmans, le saint et suave jeune homme dont nous écrivons la vie. Jean Charles Berchmans, son père, était un chrétien parfait, est-il dit dans la déposition juridique envoyée à Rome en 1623. Quant à sa mère, notre Saint lui écrira lui-même un jour qu'une couronne lui est préparée au ciel pour prix de ses vertus.

Dans cette famille bénie, Dieu se choisit, en divers temps, des ministres pour ses autels, et des vierges qui se consacrèrent à la vie du cloître. Nul doute qu'ils n'attirèrent sur leur parenté beaucoup de bénédictions. Ce qui est certain, c'est que les plus belles grâces célestes s'accumulèrent sur la tête de l'aimable enfant, dont la jeune âme, à peine éclose, se tourna tout entière vers Dieu et donna des gages d'une sainteté précoce et peu commune.

Sa mère demandait souvent au Seigneur de ne permettre jamais qu'il perdît, par un péché mortel, l'innocence de son baptême; et dès que sa raison commença à se dégager des nuages de l'enfance, cette femme et son digne mari apprirent à leur fils à révérer et à prier son Créateur, et lui inspirèrent une horreur extrême de tout ce qui pouvait lui déplaire. L'enfant profitait admirablement de ces leçons.

Lorsque, à l'âge de sept ans, il revenait de l'école

et qu'il ne trouvait point ouverte la porte de la maison, il allait dans l'église voisine réciter son chapelet au pied de l'image de Notre-Dame. Souvent, au plus fort de l'hiver, il se levait furtivement sans attendre qu'on vînt l'éveiller, et comme un jour on lui demandait raison de ces disparitions, il répondit : « Pardonnez-moi, j'aurais peut-être dû vous prévenir ; désirant m'instruire, je vais demander à Dieu la bénédiction de mon travail, en servant deux ou trois messes avant la classe. »

A la grâce naturelle que répand l'innocence sur le visage d'un enfant, s'ajoutait sur celui de Jean un charme tout divin que lui donnait la piété. Les mères du voisinage ne cachaient point l'envie qu'elles portaient à sa mère ; on se disputait le bonheur de posséder et de fêter celui qu'on appelait l'*Ange de Diest*.

SAINT JEAN PREND L'HABIT ECCLÉSIASTIQUE
PREMIÈRE COMMUNION

A l'âge de neuf ans, Jean Berchmans entra au collège communal de Diest, qui était dirigé par un prêtre instruit. Mais le saint enfant avait une autre ambition : c'était d'être reçu au pensionnat Notre-Dame, dont les élèves portaient l'habit ecclésiastique et se faisaient remarquer par leur gravité et leur modestie.

Cette faveur, qu'il désirait vivement, lui fut accordée l'année suivante par son père, comme récompense de son travail et de sa conduite. Avec le saint habit, il reçut la tonsure. On remarqua, dès les premiers jours, son tendre amour pour la Sainte Vierge, qu'il aimait comme sa mère, et en l'honneur de laquelle il s'imposait de petites, mais de fréquentes mortifications.

Il avait pour la Sainte Eucharistie une dévotion ardente. C'était un beau spectacle de le voir prier, le corps immobile, les mains jointes, les yeux modestement baissés, ou doucement arrêtés sur le tabernacle, qu'il aurait voulu voir s'entr'ouvrir pour livrer passage au Jésus de son cœur. Jean était dans sa onzième année lorsqu'il reçut, pour la première fois, le Pain des anges.

Celui dont les délices ont toujours été de converser avec les enfants des hommes, prit un singulier plaisir dans l'âme de celui-ci : il se communiqua à elle sans réserve et y établit son règne pour toujours.

VERTUS EXTRAORDINAIRES — VŒU DE VIRGINITÉ

Jean Berchmans aimait à méditer la Passion du Sauveur, et chaque vendredi, il faisait nu-pieds l'exercice du chemin de la Croix. Cette dévotion lui inspira une vive horreur du péché ; non seulement il se confessait de ses moindres imperfections, mais encore il ne communiait jamais, sans avoir d'abord imploré le pardon de ceux qu'il croyait avoir offensés.

Et pourtant, jamais il ne blessa personne, et ses condisciples, qui le regardaient comme leur modèle, lui avaient voué une singulière affection pleine de vénération. Tous admiraient ce jeune homme extraordinaire, qui marchait à pas de géant dans la voie de la perfection, et qui, de jour en jour, travaillait à acquérir de plus grandes vertus.

L'amour de la Mère Immaculée de Jésus était, sans aucun doute, un des grands secrets de la sainteté de Jean Berchmans, et le sanctuaire de Notre-Dame de Montaigu, situé à une lieue de Diest, était le foyer où cette flamme trouvait son aliment.

Tout petit, il visitait souvent ce sanctuaire, et il faisait le trajet à pied et à jeun. Toute sa vie, il conserva le souvenir de la Madone vénérée, et plus tard, à Rome, on le surprendra chaque soir, le front incliné vers cette église lointaine, d'où son cœur n'avait pu se séparer.

Berchmans savait que l'innocence donne des droits à la tendresse privilégiée de Marie, et que le sûr moyen de lui plaire est de garder, dans toute sa fraîcheur, la blanche et odorante fleur de la pureté. Afin de lui donner un gage de son amour, le jeune Saint fit entre les mains de la Reine des Vierges, le vœu de virginité.

TÉMOIGNAGES RENDUS PAR LES MAITRES DE SAINT JEAN

Les maîtres de l'ange de Diest rendent de lui les plus beaux témoignages : « Dès qu'il porta l'habit ecclésiastique, dit l'un d'eux, il se considéra comme clerc. Afin de protester avec plus d'énergie contre les moqueries des hérétiques, et pour donner en quelque sorte en sa personne un triomphe à l'Eglise catholique, il mettait sa petite tonsure en évidence et la faisait bien raser. Sa gravité avait quelque chose de la maturité des vieillards, et un fait assez notable la mit un jour en lumière.

Il était d'usage, dans certaines églises, que le jour des Saints Innocents, un enfant remplît quelques-uns des offices du célébrant. Jean Berchmans fut choisi, tandis qu'il était au pensionnat, pour *faire le curé*, comme on disait, dans l'église Notre-Dame. Revêtu d'ornements sacerdotaux, il s'avança dans le sanctuaire, fit l'aspersion de l'eau bénite, alluma l'encens, chanta l'oraison des Laudes, et cela avec une telle dignité, que tout Diest en fut dans le ravissement.

Il pratiquait l'abstinence avec une perfection fort rare à cet âge : sobre, frugal, presque à l'excès, il en vint à ne plus s'occuper à table du manger et du boire. Ses camarades eux-mêmes n'avaient pu s'empêcher de le remarquer, et ils disaient agréablement : A cette heure, l'esprit de Berchmans s'en va en pèlerinage. Pendant les repas, il aimait à faire la lecture commune. On lisait ordinairement les Proverbes de Salomon, des vies de saints, des méditations sur la Passion de Jésus-Christ. Retourné dans sa chambre, il écrivait le résumé de ces lectures.

JEAN BERCHMANS SÉMINARISTE

Les parents de Berchmans, ne pouvant plus payer la pension de leur fils, se virent réduits à une cruelle alternative : briser l'avenir de ce saint enfant en interrompant ses études, ou lui léguer le nom déshonoré d'un débiteur insolvable. Mais Jean supplia avec larmes qu'on lui laissât continuer ses classes, disant qu'il voulait devenir prêtre, et affirmant que la Providence n'abandonnerait pas sa famille.

En effet, l'archiprêtre de Diest prit le jeune homme chez lui, se chargeant de tous les frais de son éducation et de son entretien, et en 1612, Berchmans fut envoyé à Malines où il entra au Petit Séminaire. C'est à cette époque que se rapporte le fait suivant :

Un chanoine était allé à Notre-Dame de Montaigu, et s'était fait accompagner du pieux séminariste. Au retour, tous deux s'égarèrent dans une forêt et y furent surpris par un violent orage. Connaissant la sainteté de son compagnon, le prêtre avait confiance que Dieu les délivrerait du danger. Plusieurs fois, ils s'étaient trouvés en face d'horribles précipices ; longtemps, ils avaient erré et ne savaient plus que faire, lorsque le chanoine, comme inspiré du ciel, descend de cheval, fait monter Jean à sa place, et récite cette prière : « Saint ange gardien de Berchmans, conduisez vous-même l'innocent enfant commis à votre garde, et, pour l'amour de lui, sauvez-moi ! »

A peine achevait-il ces mots, qu'un effroyable coup de tonnerre ébranla tout le ciel, et, au même instant, le vent et la pluie cessèrent, les étoiles brillèrent au firmament, et à quelques pas devant les voyageurs apparurent les premières maisons du village où ils voulaient aller.

Jean Berchmans acheva ses humanités sous la direction des Pères Jésuites, et jusqu'à la fin, il se montra tel qu'il avait toujours été : ardent au travail, mortifié en toutes circonstances, charitable et patient envers ses condisciples, et surtout plein de dévotion pour Marie sa Mère, dont il propageait autour de lui le culte et l'amour, par ses paroles et par ses exemples.

VOCATION RELIGIEUSE

« Elève des Pères de la Compagnie de Jésus à Malines, raconte notre Saint, je lus les lettres de saint Jérôme et la vie du bienheureux Louis de Gonzague : le premier de ces livres m'inspira la détermination de quitter entièrement le monde ; le second me fit particulièrement aimer la Compagnie de Jésus, et me mit au cœur le désir de lui appartenir. »

Telle fut l'origine de la vocation de saint Berchmans. Toutefois, malgré la piété et l'esprit chrétien de sa famille, le jeune homme eut à combattre et à lutter contre l'amour maternel et contre toutes les tentations suscitées par la prudence humaine dans le but d'éprouver et de retarder ses desseins. Rien ne put ébranler sa ferme résolution et, au mois de septembre 1616, il recevait la bénédiction de ses parents attristés, et entrait au noviciat, âgé seulement de dix-sept ans.

« Mon fils, avait dit le père brisé de douleur, le sacrifice coûte à mon âme : je vieillirai et tu ne seras plus là ; nous sommes pauvres et tu pouvais faire honneur à la famille et l'enrichir.

— Que dites-vous, mon père ? avait répondu l'enfant. Ah ! plutôt, songeons, vous et moi, à nous amasser, pendant cette courte vie, d'immenses richesses pour l'éternité... Eh quoi ! moi, j'abandonnerais Dieu qui m'appelle ! Dieu qui, pour moi, a versé tant de sang ! Bien plutôt, s'il le faut, suis-je prêt à jeter à vos pieds jusqu'aux vêtements que je porte, pour être libre de suivre Jésus-Christ.

NOVICIAT — LE SAINT JOYEUX

Parmi les novices de la Compagnie de Jésus à Malines, aucun n'égalait Jean Berchmans, qui captivait l'affection et la vénération par son innocence, les prévenances de sa charité, le sel agréable et toujours inoffensif de ses reparties.

On lui avait donné de gracieux surnoms. Les novices se comprenaient quand ils parlaient de l'*Ange de la maison*, ou du *Saint joyeux*.

Un jour, en présence de Berchmans, un de ses Frères disait : « Savez-vous quel fut le signal des prodiges qu'à depuis opérés, en si grand nombre, Notre-Dame de Montaigu ? Il y a de cela dix-sept ans, on vit apparaître, dans la ville de Diest, voisine du sanctuaire, un ange revêtu d'une chair mortelle. » Tous les yeux des auditeurs se tournèrent aussitôt sur le saint jeune homme dont le visage se couvrit aussitôt d'une vive rougeur.

Berchmans était à peine novice depuis deux mois, lorsque sa mère mourut. Ce deuil fit ressentir plus cruellement encore au foyer la douleur de l'absence de Jean. Peu de jours après, son père était de nouveau à Malines, le pressant d'abandonner sa vocation. Mais le saint jeune homme répondit avec tant de foi et d'énergie, que le père, vaincu lui-même, résolut de se donner au Seigneur et de se vouer à la vie sacerdotale ; et, en effet, il fut au bout de peu de temps ordonné prêtre, et il accomplit beaucoup de bien à Diest.

Le pieux novice s'appliqua dès lors avec une ferveur nouvelle à l'acquisition de toutes les vertus. Les offices humiliants, les habits usés, tout ce qui entretient l'humilité le séduisait et le charmait. Il appelait robe nuptiale une soutane tout usée, et ne manquait pas de féliciter ceux qui en portaient de semblables.

Dans les conversations, il aimait à parler des sujets pieux qui remplissaient son cœur. L'Immaculée-Conception était, parmi les privilèges de Marie, l'un de ceux qui l'enthousiasmaient davantage. Un jour qu'il avait communié, il dit en récréation : « J'ai eu, dans ma communion, l'intention d'obtenir de Dieu qu'il augmente dans le cœur des hommes la dévotion à l'Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge ; car il nous sied à nous, qui sommes les fils d'une Mère si grande, de la défendre, là où ses ennemis l'attaquent avec le plus de violence. »

Il avait la coutume de mettre sous le patronage de Marie toutes les actions de sa journée : « J'ai remarqué, disait-il, deux choses dans la vie des saints de nos derniers temps : c'est leur dévotion à la Bienheureuse Vierge et au Très Saint-Sacrement. »

Il s'engagea, et, excités par lui, plusieurs s'engagèrent à répandre l'amour de Notre-Dame parmi les peuples : il ne passait guère de récréation sans parler d'elle, et, usant de son autorité de *portier*, il introduisait dans chaque bande de novices un Frère, qu'il savait disposé à saisir ou à faire naître l'occasion de raconter un fait à la gloire de la Sainte Vierge.

Le Saint qu'il paraissait aimer le plus tendrement était le bienheureux Louis de Gonzague. Il savait par cœur sa vie et arrêtait fréquemment avec dévotion ses regards sur l'image de ce Saint fixée à son pupitre. Il le priait de tenir sa place devant le Saint-Sacrement, quand il sortait de la chapelle. Aussi, l'un de ses Frères pouvait-il dire : « Je ne lis pas la vie de Louis de Gonzague, je l'ai, tous les jours, vivant sous mes yeux. »

Quelques-uns des anciens condisciples de Louis trouveront même à Rome que Berchmans avait plus de grâce et plus d'amabilité.

PROFESSION — ANVERS — ROME

Le 25 septembre 1618, Jean Berchmans fit sa profession perpétuelle, à Malines : « Réjouissez-vous, écrivait-il à son père, votre fils va mourir. O douce mort ! ô mort qui n'est point une mort, mais une vie très douce ! qu'elle meure donc, mon âme, de cette mort des justes ! »

Le lendemain de ses vœux, il partait pour le collège d'Anvers, où l'envoyait l'obéissance, et où il ne demeura qu'un mois, édifiant tous ses Frères par sa sainteté. Au mois d'octobre suivant, il était en route pour Rome, en compagnie d'un jeune scolastique, nommé Penneman.

Il occupa, au collège Romain, la chambre de saint Louis de Gonzague, et il était bien digne d'occuper une cellule aussi sainte. Ses supérieurs n'eurent pas de peine à reconnaître sa vertu : « Ne me gâtez pas mon petit Flamand, dit un jour le Père ministre au P. Oliva, parce que, je vous le déclare, il est bon, bon, bon. Oui, il est bon, et sa vertu ne se démentira pas. »

Arrivé à Rome le 31 décembre 1618, Berchmans y devait mourir le 13 août 1621. Les trente et un mois qu'il y passa furent consacrés à l'étude de la philosophie et des mathématiques.

Si Dieu avait envoyé du ciel, au collège Romain, un ange, pour y montrer le vrai modèle du religieux

et de l'étudiant, cet ange n'eût pas été autre que Jean Berchmans. Un de ses condisciples disait : « Si les règles de saint Ignace avaient été perdues du vivant de Berchmans, il eût suffi de considérer sa vie pour les reconstituer. »

UNE JOURNÉE DE SAINT JEAN BERCHMANS

Au premier signal du lever, notre jeune Saint laissait allègrement et sans délai le sommeil. Il vénérait dans l'excitateur son propre ange gardien, et d'une voix modeste et joyeuse il répondait : *Semper Deo gratias*, grâces à Dieu toujours !

Dès qu'il était levé, il s'agenouillait et baisait à plusieurs reprises son crucifix, se figurant, disait-il, tenir dans ses bras le corps sanglant du Seigneur Jésus, attaché à la croix, et répétant : *Mon Dieu, mon Dieu, dès l'aurore je me réveille pour vous servir.*

Il repassait ensuite les divers points de la méditation; avant de revêtir la soutane, il la baisait, joyeux de pouvoir, un jour de plus, porter les livrées de Jésus-Christ. Il se choisissait alors un patron pour la journée qui commençait, se consacrait à la Sainte Vierge, baisait trois fois la terre et se rendait à l'oraison dans le recueillement le plus parfait.

« Debout à un ou deux pas de l'endroit où je devrai m'agenouiller, dit-il, je songerai que Jésus-Christ est devant moi, regardant ce que je vais faire. » Il passait l'heure entière de la méditation à genoux, sur le plancher, dans une immobilité absolue, sans jamais s'appuyer. Son seul aspect, lorsqu'il priait, mettait ses frères dans une sorte de stupéfaction. Souvent il poussait de doux gémissements, et, le visage tout en feu et la bouche souriante, il baisait avec transport une image de la Sainte Vierge.

Après son oraison, saint Jean Berchmans restait encore recueilli pendant un quart d'heure, puis il prenait des notes sur un petit cahier. Pendant le jour, il entretenait sa ferveur par de fréquentes invocations et aspirations pieuses. La prière vocale lui était savoureuse, parce que les paroles que redisaient ses lèvres n'étaient que l'expression des cris intimes de son cœur.

Chaque fois que l'horloge sonnait, il ranimait dans son âme le feu de son activité surnaturelle. Toutes ses actions, même les plus ordinaires, étaient dirigées vers Dieu par une intention très pure et sanctifiée par la prière. Il allait, sept fois au moins pendant la journée, saluer le Saint-Sacrement, et, fidèle à ne perdre aucune seconde, il consacrait à Dieu tous les instants qui n'étaient pas réservés au travail ou aux autres exercices.

Il se mettait au lit dans la pensée du sépulcre de Jésus-Christ, après avoir fait des actes réitérés de contrition et d'amour, et après avoir invoqué Notre-Dame de Lorette et Notre-Dame de Montaigu.

On le voit, la vie de Berchmans fut une oraison continuelle et une parfaite union à Dieu.

MALADIE ET MORT DE SAINT BERCHMANS

Ce jeune religieux de vingt-deux ans avait déjà rempli une longue carrière, et son âme si belle était mûre pour le ciel. Au mois d'août 1621, il tomba gravement malade. Son corps marchait sur la terre, mais son âme ne semblait déjà plus être de ce monde. Il éprouvait, d'ailleurs, un brûlant désir de mourir : « Je languis d'amour, disait-il, il me tarde d'être dégagé des liens de la chair. »

Le samedi, 7 août, il dut se mettre au lit et une fièvre violente se déclara. Il n'en avait pas moins un visage souriant et de douces paroles pour tous ceux qui le visitaient. Le frère infirmier disait : «Je ne sais, en vérité, si j'ai à traiter avec un homme ou avec un ange. »

Et le médecin était non moins émerveillé : « Je ne puis le voir ou l'entendre, déclarait-il, sans penser que je vois et que j'entends le bienheureux Louis de Gonzague. »

Lorsque l'infirmier lui annonça qu'on allait lui apporter le saint Viatique, Berchmans, tout rayonnant, se souleva sur sa couche, enlaça vivement le cou du bon frère et l'embrassa avec tendresse. Aux sanglots de celui-ci, Jean mêlait ces douces paroles :

« Que faites-vous, mon frère, vous pleurez? Réjouissez-vous avec moi de la bonne nouvelle, car, en vérité, il ne peut m'arriver un plus grand bonheur. »

Le crucifix amoureusement collé sur les lèvres, il murmurait : « O Jésus, mon unique bien en ce monde, ne m'abandonnez pas. »

Quand on apporta le saint Viatique, Berchmans, étendu sur un matelas, à terre, demanda pardon à tous ses frères présents; ceux-ci fondaient en larmes. « Nous allons au ciel, nous allons au ciel ! » disait-il cependant.

Après l'extrême-onction, il voulut embrasser chacun des religieux présents. Dominé par l'attendrissement, le Père Grassi, son professeur, s'agenouilla au chevet du saint malade et le supplia, en pleurant, de prier pour lui au ciel. « Oui, oui, répondit Jean, je prierai pour vous. » Puis il ajouta : « Eh ! donc, soyons un peu gais, mon Père! »

A chaque frère, à chaque visiteur, qui venait lui faire les suprêmes adieux, Berchmans disait une douce parole; mais surtout, il recommandait la dévotion à l'Immaculée-Conception, assurant que le culte de la bienheureuse Vierge avait été le fondement de sa vie spirituelle.

Le démon, à deux reprises différentes, voulut troubler cette paisible agonie; mais Jean, vainqueur toujours du malin esprit, se confiait en sa Mère du ciel, et la sérénité de son âme ne se démentit pas un seul instant.

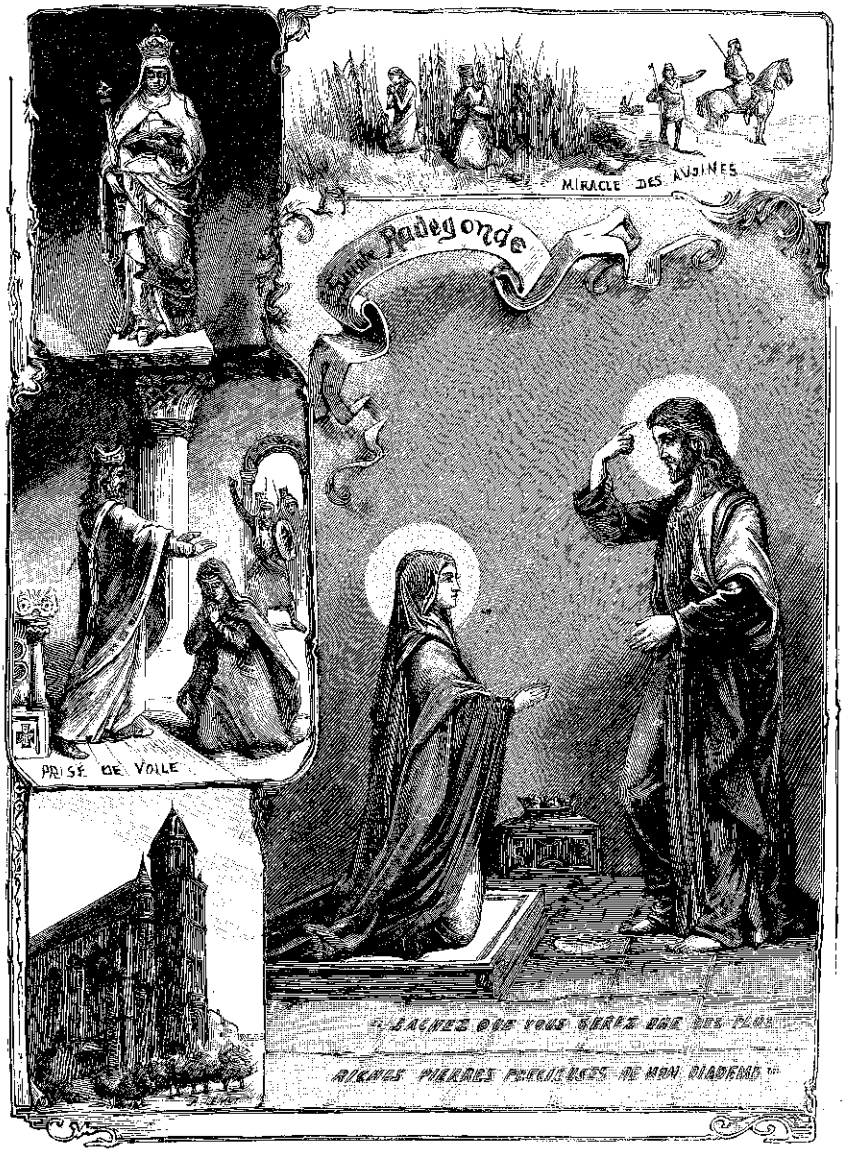
Le vendredi, 13 août, vers huit heures un quart du matin, les yeux du Saint s'arrêtèrent sur le crucifix pour ne plus s'en détacher; il disait et redisait sans cesse : « Jesus! Maria! » Et c'est en murmurant ces noms bénis qu'il expira doucement.

Les élèves du collège Romain venaient d'entrer en classe, lorsque les tintements de la cloche annoncèrent que l'âme de Berchmans avait quitté la terre. Les cours furent aussitôt interrompus. Les gémissements et les pleurs des maîtres s'unirent aux gémissements et aux pleurs de leurs disciples, et tous célébrèrent, à l'envi, la louange du Saint.

Jean Berchmans, béatifié par Pie IX le 9 mai 1865, vient d'être canonisé par Sa Sainteté Léon XIII, à l'occasion des fêtes de son jubilé, le 8 janvier 1888

SAINTE RADEGONDE

519-587. — *Fête le 13 août.*



Sainte Radegonde, reine de France, devenue religieuse à Poitiers.

PREMIÈRES ANNÉES

Berthaire, le père de sainte Radegonde, et ses oncles, Hermanfried et Barderic, gouvernaient la Thuringe, qui fait partie aujourd'hui du duché de Saxe, pendant que les quatre fils de Clovis : Thierry, Clodomir, Childebert et Clotaire, régnaient sur les Francs.

Dans une première guerre qui s'alluma entre les trois frères souverains de la Thuringe, Radegonde et un de ses frères encore au berceau, épargnés au milieu d'un massacre général, furent conduits orphelins et captifs dans la demeure de leur oncle Hermanfried.

Une seconde guerre qui éclata entre la Thuringe et les royaumes francs, acheva de détruire sa famille et la laissa, elle et son frère, à la merci des vainqueurs.

Clotaire fut touché des malheurs et surtout de la beauté de sa captive. Il se laissa vaincre par les larmes de cette fille de roi qui, à peine âgée de onze ans, était suppliante à ses genoux, lui demandant grâce pour le frère dont elle était désormais la seule protectrice.

RADEGONDE CAPTIVE

Amenée dans les Gaules, placée dans la maison royale d'Athies, à deux lieues de Péronne, elle reçut des plus excellents maîtres une éducation conforme à son rang.

Clotaire confia à l'évêque de Noyon, saint Médard, la mission évangélique d'instruire dans la religion chrétienne la fille de Berthaire. La jeune néophyte reçut le baptême des mains de ce saint évêque.

Dès lors, sans négliger les travaux ordinaires de son sexe, elle lisait les Livres Saints, les ouvrages des Pères de l'Eglise. On la voyait assidue à son oratoire, devant son crucifix, tantôt réciter des psaumes et des hymnes, tantôt méditer sur les perfections divines, ou contempler, les larmes aux yeux, la passion de son Sauveur. Elle avait tant de vénération pour les saints autels, qu'elle en nettoyait le marche-pied de ses propres mains.

Elle comprit de bonne heure les conditions de la vraie piété. Elle rassemblait les enfants des pauvres familles d'Athies pour les instruire. Elle organisait avec eux des processions et leur donnait l'exemple du respect religieux avec lequel on doit y assister. Un enfant, appelé Samuël, marchait le premier, portant une croix de bois, et tous le suivaient, en chantant des hymnes. Ensuite, elle les faisait asseoir à sa table et les servait de ses mains. Et lorsque ces repas étaient terminés, elle distribuait à chacun, selon ses besoins, de l'argent et des vêtements qu'elle-même avait faits. La munificence dont Clotaire l'entourait n'était pour elle que vanité. Elle s'en servait pour le soulagement des membres souffrants de Jésus-Christ.

RADEGONDE REINE

Après un séjour de huit années dans le château d'Athies, Radegonde vit avec effroi s'approcher le jour où elle allait être unie au roi dévastateur de sa patrie, mettre sa main dans la main ensanglantée du meurtrier de sa famille, recevoir pour époux un chef polygame.

Lorsqu'elle apprit que tout était préparé pour son mariage, elle s'enfuit; mais les gens du roi l'atteignirent à peu de distance de Péronne, dans un village qui, aujourd'hui, porte son nom, et la conduisirent à Soissons, capitale de la Neustrie, où Clotaire Ier l'épousa solennellement en l'année 538. Elle avait alors dix-neuf ans et Clotaire trente-neuf.

La jeune reine se conserva détachée et pure au milieu de la cour brillante et dissolue de Neustrie. Lorsqu'on lui apportait un habit relevé d'or et orné de pierreries remarquables, ou qu'on lui présentait des toiles fines et des dentelles d'une beauté extraordinaire, elle les envoyait aux églises les plus proches pour en faire des paréments d'autels et des corporaux, disant qu'il valait mieux les faire servir au Saint Sacrifice qu'à parer un corps qui devait être bientôt la pâture des vers.

Elle quittait son lit, la nuit, pour s'appliquer à la prière, le faisant auparavant trouver bon au roi. En l'absence du prince, elle passait, l'hiver aussi bien que l'été, la plus grande partie des nuits auprès de Jésus-Christ.

Dès le commencement du Carême, une sainte religieuse, nommée Pie, lui envoyait un cilice dans un paquet cacheté. La reine le portait jusqu'à Pâques et le renvoyait ensuite, sous un nouveau cachet.

Docile aux préceptes du jeûne, elle faisait placer devant elle, sur la table somptueusement servie de son époux, des légumes et des fruits.

Les dames les plus considérables du royaume remontrèrent au roi qu'il n'avait point épousé une reine, mais une religieuse. Clotaire les écoutait quelquefois et se répandait ensuite en reproches amers auprès de Radegonde. Celle-ci l'apaisait par sa douceur et le ramenait, par l'ascendant de sa sainteté, à des sentiments plus tolérants.

Devenue reine, Radegonde s'était hâtée de transformer le château royal d'Athies en un hôpital. C'est là qu'elle recevait un grand nombre de malades. C'est là que, dans le silence et la retraite, elle assistait aux offices divins, se nourrissait de la parole de Dieu et mêlait ses larmes à ses prières pour son royal époux.

Un jour qu'elle se promenait après dîner, dans son jardin de la ville de Péronne, les prisonniers qui n'étaient pas éloignés du château, étant informés qu'elle y était, crièrent si haut pour implorer son assistance, qu'elle les entendit. Les officiers, désirant que la reine ne se préoccupât point de ces clameurs, lui dirent que c'était une troupe de gueux qui attendaient l'aumône aux environs du palais. Elle les crut et ayant donné l'ordre de contenter ces prétendus pauvres, elle se retira dans son oratoire. Les prisonniers, ne perdant point l'espoir de la délivrance, se mirent à implorer l'assistance du ciel par les mérites de leur reine. Le soir même, leurs fers se brisent, leur prison s'ouvre, et ils viennent aussitôt au palais témoigner les transports de leur reconnaissance à leur libératrice qui fit ratifier sur la terre la grâce accordée par le ciel.

Quand il s'agissait des intérêts de la religion, l'énergie surnaturelle de la Sainte se manifestait. Allant un jour visiter une dame, elle aperçut un temple consacré aux dieux gaulois; soudain, elle arrête son cheval, ordonne aux leudes qui l'accompagnent de mettre le feu au monument, et déclare qu'elle ne s'éloignera pas avant qu'il soit réduit en cendres. Bientôt, les païens, en grand nombre, arrivent de toutes parts pour sauver leur temple; et, lorsqu'ils apprennent que les gens de la reine sont les auteurs de l'incendie, ils les attaquent avec fureur. Mais sainte Radegonde leur parla avec une éloquence si persuasive et si entraînante que tous, d'une voix unanime, se mirent à bénir le Dieu de Radegonde.

RADEGONDE RELIGIEUSE

Cependant, six années passées sur le trône n'avaient point fait renoncer Radegonde à l'espérance de la vie du cloître. Mais le roi répétait souvent qu'après elle il n'aimerait aucune femme. Tout à coup, la nouvelle de la mort du frère de la reine a retenti dans le palais de Neustrie! C'est Clotaire qui l'a fait assassiner! Le jeune prince avait eu l'imprudence de manifester l'intention de se retirer auprès de son cousin Amalafroy qui jouissait de l'affection de l'empereur de Constantinople, Justinien. La douleur donna, dès lors,

à Radegonde une nouvelle force pour demander au roi de se retirer dans un monastère. Ce prince, fatigué de ses larmes et de ses vertus, consentit à ce qu'elle s'éloignât. Il lui donna même pour sa retraite la terre de Saix, située dans le Poitou.

Avant de partir, Radegonde se rendit à Noyon, auprès de saint Médard. Elle le trouva dans l'église, célébrant le service divin. « J'ai renoncé au trône, lui dit-elle, pour embrasser la vie religieuse, et je viens vous supplier de me consacrer à Dieu. » L'évêque lui répondit par les paroles de saint Matthieu : « L'homme ne peut séparer ce que Dieu a uni. » Cependant, les guerriers francs qui se trouvaient présents, voyant l'hésitation du Pontife, insistaient pour qu'il n'enlevât pas au roi une femme qu'il avait prise solennellement pour épouse. On proféra même des paroles menaçantes et l'on se trouvait disposé à entraîner le saint Pontife loin de l'autel, lorsque sainte Radegonde se retira dans la sacristie. Là, elle se coupe elle-même les cheveux, jette en toute hâte un habit de religieuse sur son manteau royal et rentre promptement dans l'église. « Si vous tardez davantage à me consacrer, dit-elle, vous aurez à en rendre compte au Souverain Pasteur des âmes. » A ces paroles, le saint vieillard se leva, imposa les mains sur la fille de Berthaire et lui conféra, quoiqu'elle ne fût âgée que de vingt-cinq ans, le titre de diaconesse.

Radegonde couvrit l'autel des joyaux qui brillaient sur sa tête, de ses bracelets, de ses agrafes de pierreries, de ses franges de robes, tissues de fils d'or et de pourpre. Elle brisa de sa propre main sa riche ceinture d'or massif en disant : « Qu'elle soit aux pauvres. » Puis elle partit pour Saix.

RADEGONDE A SAIX, A POITIERS

Elle vint à Orléans, s'arrêta à Tours, pour visiter les reliques de saint Martin ainsi que les lieux où Clotilde était morte l'année précédente en odeur de sainteté, et arriva dans sa chère retraite.

Elle y mena une vie très austère, ne vivant que de pain de seigle et d'orge, d'herbes et de légumes, ne buvant pas de vin. Son vêtement était un cilice; son lit, de la cendre. Elle portait sur la chair une chaîne que lui avait donnée saint Junien, abbé et prêtre dans le même pays; et elle lui donnait des habits faits de sa main. Cependant, elle donnait tout ce qu'elle possédait et recevait. Elle servait les pauvres de ses mains, pansait elle-même les malades atteints de la gale et de la teigne. Puis, ayant la première lavé ses mains, elle les aidait à laver les leurs, et les faisait asseoir à sa table où elle les servait debout et à jeun. Quant à ceux qui étaient perclus de leurs membres, elle leur portait la cuillère ou le morceau à la bouche.

Elle faisait entrer secrètement les lépreux dans une chambre destinée à les recevoir. Là elle leur lavait le visage avec de l'eau chaude, pansait leurs plaies infectes et enfin leur donnait, si c'étaient des femmes, le baiser de paix.

En même temps, les miracles montrèrent combien la pieuse diaconesse plaisait à Dieu. Des feuilles de vignes que ses filles lui faisaient bénir, sous prétexte qu'elles en avaient besoin, suffisaient pour guérir des plaies incurables. Un cierge reçu de sa main et allumé auprès d'un malade, c'en était assez pour chasser la fièvre la plus maligne. En passant par ses mains, les fruits et les aliments prenaient une vertu qui améliorait rapidement l'état des malades.

La paix du séjour de Saix fut de courte durée, car le bruit s'y répandit bientôt que Clotaire avait l'intention de rappeler Radegonde à sa cour. Frappée de terreur, la Sainte redoubla ses austérités et ses prières, passa à Poitiers où elle reçut un asile dans l'abbaye de Saint-Hilaire. C'est alors qu'elle fit bâtir un monastère qui existe encore aujourd'hui sur le versant oriental de la colline où est assise la ville de Poitiers et à peu de distance de la rivière du Clain.

Bien que le Poitou ne fût point encore sous sa domination, Clotaire n'en voulut pas moins contribuer par ses libéralités à l'édification de ce monastère qui s'éleva auprès de celui de Ligugé, bâti en 370 par saint Martin et regardé comme le plus ancien de l'Occident.

Pientius, évêque de Poitiers, et le duc Austrasius poussèrent les travaux dans une très grande activité; et, pour le protéger contre les violences des hordes sauvages qui, dans ces temps barbares, désolaient le monde par leurs émigrations dévastatrices, ils voulurent que les murailles en fussent épaisses et hautes comme des remparts, et que des tours crénelées en défendissent l'entrée.

Lorsqu'il fut achevé, sainte Radegonde s'y rendit à pied, à travers les flots d'une foule immense. Elle marchait, suivie d'environ deux cents jeunes filles, qui allaient partager sa retraite, attirées par la renommée de ses vertus.

Radegonde, enfermée dans son monastère de Sainte-Marie, pratiqua des austérités incroyables. Elle ne touchait au pain pendant le Carême que les jeudis et les dimanches, et ne vivait, les autres jours, que de mauves et de racines crues. Elle ne buvait que de l'eau et en très petite quantité. Son sommeil ne durait guère plus d'une heure. Les habits qu'elle portait le plus volontiers c'étaient les habits usés, et elle se servait quelquefois de vieux restes pour se faire ceux dont elle avait besoin. S'étant fait faire une lame de cuivre où l'image de Notre-Seigneur et les instruments de sa passion étaient gravés, elle la fit rougir au feu et se l'imprima sur le corps en différents endroits. Dès la première année, elle abdiqua et fit élire abbesse Agnès, jeune fille dont elle avait élevé l'enfance. Devenue alors simple religieuse, elle faisait sa semaine de cuisine, balayait la maison à son tour, portait de l'eau et du bois comme les autres, ce qui ne l'empêchait pas d'user de son ascendant auprès de ses Sœurs pour les affermir et les faire avancer dans les voies de la perfection. Elle leur expliquait l'Ecriture Sainte et les animait par des paroles empreintes de ferveur et de tendresse. « Travaillons de concert sur la terre, mes chères filles, leur disait-elle, servons Dieu avec un amour sans partage, afin que nous puissions lui dire avec confiance : Seigneur, donnez-nous ce que vous avez promis, nous avons fait ce que vous avez voulu. »

Huit années s'étaient écoulées dans cette sainte maison, lorsque le vieux roi Clotaire, tout couvert de crimes, vint jusqu'à Tours, sous prétexte d'y faire sa dévotion au tombeau de saint Martin.

A cette nouvelle, sainte Radegonde, pénétrant les véritables desseins du roi, écrivit à saint Germain, évêque de Paris, qui avait accompagné Clotaire. Le roi fut si vivement touché des remontrances que lui fit le saint Pontife, qu'il le députa aussitôt vers sainte Radegonde pour dis-

siper ses craintes et la supplier d'obtenir du ciel le pardon des crimes de son époux.

Quelques années plus tard, sainte Radegonde écrivit aux évêques réunis au concile de Tours pour les prier de consacrer par un Canon la clôture des religieuses de son monastère. Les évêques le lui accordèrent.

Elle confia à saint Fortunat, futur évêque de Poitiers, l'administration des biens du monastère que les libéralités des rois et des seigneurs avaient rendus considérables. Elle lui confia également des négociations importantes auprès des évêques et auprès des quatre souverains fils de Clotaire, son époux, qui régnaient chacun sur un quart de l'héritage paternel. Fortunat aimait à donner à la Sainte le nom de Mère et celui de Sœur à l'abbesse. Il leur adressait des vers qui respirent la simplicité, la gaieté, la candeur et la véritable piété.

RADEGONDE OBTIENT UNE RELIQUE DE LA VRAIE CROIX

La France ne possédait encore aucune relique de la sainte Croix. Sainte Radegonde écrivit à l'empereur Justin II, successeur de Justinien, et à l'impératrice Sophie, pour solliciter une part de ce riche trésor. Ils lui envoyèrent, non seulement un morceau de la vraie Croix, mais aussi un grand nombre de reliquaires et un livre des Evangiles enrichi de pierreries. La réception de la Croix eut lieu le 19 novembre 568, avec toute la pompe des cérémonies religieuses.

On entendit alors pour la première fois l'hymne célèbre en l'honneur de la Croix, le *Vexilla regis prodeunt*, que Fortunat avait composé pour cette mémorable solennité.

A dater de ce grand jour, le monastère reçut le nom de Sainte-Croix qu'il porte encore au XIX^e^ siècle.

Trois années plus tard, sainte Radegonde sortit de son monastère pour aller avec Agnès étudier, à Arles même, d'une manière pratique, la règle de saint Césaire. A son tour, elle redoubla de ferveur. Elle voulut porter sur la peau, jusqu'à sa mort, une croix de métal garnie de pointes aiguës. Cette croix est aujourd'hui en la possession des Bénédictines qui, après la Révolution, ont succédé aux religieuses de Sainte-Croix.

MORT DE SAINTE RADEGONDE

Notre-Seigneur lui apparut un jour sous la forme d'un jeune homme d'une beauté incomparable qui s'approchait. Elle le repoussa : « Comment se fait-il, Radegonde, lui dit le Sauveur, que vous me repoussiez, vous qui avez un si grand désir de me posséder. Sachez que vous serez une des plus riches pierres précieuses de mon diadème. » A ces mots, la vision disparut et la pierre qui portait le pied de Jésus en conserva l'empreinte.

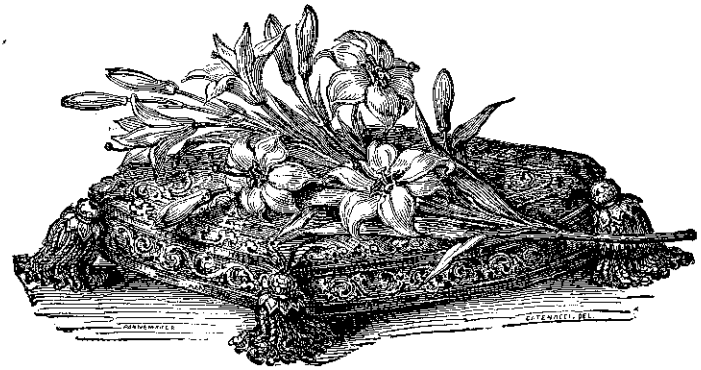
Elle s'éteignit doucement au milieu de ses compagnes, le 13 août 587, dans la soixante-huitième année de son âge, le mercredi, jour de la naissance de Jésus-Christ. Elle avait demandé à Dieu de quitter la terre ce jour-là.

Elle fut inhumée dans l'église de Notre-Dame-des-Murs, aujourd'hui Sainte-Radegonde. Les habitants des campagnes qu'elle avait protégés et secourus, pendant les temps de guerre, de peste et de famine, accoururent en foule confondre leur douleur avec celle des habitants de la cité.

Les restes vénérés de la Sainte furent, au IX^e^ siècle, transportés loin de la ville pour échapper au pillage des Normands et des Sarrasins.

Au commencement du XV^e^ siècle, le duc de Berry, comte de Poitiers, fit ouvrir le tombeau. Le corps qui y reposait depuis plus de huit cents ans était parfaitement conservé. La Sainte portait aux doigts deux anneaux. Le duc prit celui de Clotaire, et elle retira sa main pour conserver celui de la Religion. Enfin, vers l'an 1562, les calvinistes brûlèrent le corps de la patronne du Poitou, dans le sanctuaire de sa basilique. Cependant, les fidèles parvinrent à en recueillir quelques fragments échappés aux flammes.

Ce tombeau a vu les rois et les puissants de la terre s'agenouiller devant lui et couvrir son autel de leurs offrandes royales.



SAINT JUNIEN, ABBÉ DE MAIRÉ

Fête le 13 août.

Le bâton miraculeux. — Baptême de Auremond. — Les voleurs.

SAINT JUNIEN ET SAINT REMY

C'est au commencement du VI^e^ siècle que Junien naquit à Brioux, bourgade du Poitou; son historien raconte qu'il fut baptisé par saint Remy, qui était en relation d'amitié avec sa famille. Nous n'hésitons pas à croire que l'enfant dut à la prière du saint évêque de Reims les faveurs dont le ciel le combla. Junien grandit sous les regards de sa pieuse mère, qui communiquait à l'âme de son jeune fils les sentiments d'amour dont son cœur brûlait pour Dieu.

Quand il eut atteint l'âge de s'instruire, ses nobles parents, pour lui faire donner une brillante éducation digne de son rang, l'envoyèrent à Poitiers, où fleurissait depuis plus d'un siècle l'école fondée par saint Hilaire, évêque de cette ville.

Le jeune étudiant, par son angélique pureté, sa douceur, son assiduité au travail, devint le modèle de ses condisciples; partageant son temps entre la prière et l'étude, il fit de rapides progrès dans les lettres et de plus grands encore dans la sainteté. Les Saintes Ecritures, la vie des Pères, les actes des martyrs étaient ses livres de prédilection, il y puisa le désir de la perfection.

L'ERMITE DE CHAUNAY

Ses études achevées, Junien, que sa distinction native, les grâces de l'adolescence et ses vertus rendaient séduisant, pouvait aspirer aux dignités et aux honneurs; il méprisa toutes les vanités du monde, le faste, les grandeurs, et on vit le fils d'une illustre famille se raser la tête comme un moine, un adolescent fuir les réjouissances de la jeunesse, afin de vaquer à de longues et fréquentes oraisons. Dans la maison paternelle, il aimait à s'isoler pour converser dans le silence avec celui qui seul avait captivé son cœur.

Enfin, désireux de se consacrer plus intimement à Dieu, Junien sacrifie parents, richesses et s'enfuit dans la forêt de Chaunay. Là, il s'emprisonne dans une étroite cellule qu'il a bâtie, à peine assez élevée pour s'y tenir debout et pas assez large pour qu'il puisse étendre, la nuit, pendant quelques heures, sur la terre nue ses membres fatigués.

Chaque jour, il mortifie son corps par les austérités de la pénitence et par un pénible travail; il se nourrit de fruits sauvages, de plantes amères, étanche les ardeurs de sa soif avec l'eau des fontaines et pousse la mortification au point de défendre à ses yeux d'admirer les beautés de la nature, afin que son esprit ne soit pas distrait dans la contemplation de Dieu.

SAINT JUNIEN ET SAINTE RADEGONDE

Junien vivait heureux loin du monde; seul, le souvenir d'une âme sainte l'avait accompagné dans sa solitude. A Poitiers, le pieux étudiant eut occasion de visiter maintes fois Radegonde qui, préférant le cloître à la cour de Clotaire Ier, son époux, s'était consacrée au service du Roi du ciel et donnait, dans le monastère de Sainte-Croix, qu'elle avait fondé, l'exemple de toutes les vertus à une nombreuse famille de religieuses.

Junien et Radegonde rivalisaient de zèle au service de Dieu, apprenaient à se détacher des créatures, et, n'ayant d'autre désir que celui de leur sanctification, se plaisaient à parler du ciel et du bonheur que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs.

De ces pieux entretiens résulta une amitié que la séparation ne devait pas briser. Quand Junien eut quitté Poitiers, il y avait encore échange de prières et de sacrifices entre l'abbesse de Sainte-Croix et le reclus de Chaunay; les présents qu'ils s'envoyaient de temps en temps entretenaient l'union toute divine de ces deux âmes. Junien ne portait pas d'autres vêtements que ceux qui étaient tissés par les mains de Radegonde et l'abbesse, en retour, recevait du Saint les instruments de pénitence dont elle se servait pour martyriser sa chair. Jusqu'au IXe siècle, on vénéra à Poitiers le cilice et la chaîne de fer que Junien avait fabriqués pour cette fille de roi.

Les deux saints étaient convenus qu'à la mort de l'un d'eux, un messager, instruit de leur mutuelle promesse, irait porter la nouvelle au survivant, qui par son affection pourrait encore accompagner le défunt dans l'autre vie et, par ses supplications, lui ouvrir le ciel. Noble et sainte amitié qui s'alimentait à la source même de la pureté et qui fut durable, parce que Dieu resta le lien entre ces deux cœurs!

LE SACERDOCE

Dieu, qui fait fleurir les saints pour qu'ils embaument la terre du parfum de leurs vertus, ne permit pas que la sainteté de son serviteur restât longtemps ignorée.

La solitude de Chaunay fut bientôt envahie, et de nombreux disciples vinrent demander au reclus de devenir leur guide dans les voies de la perfection. Junien ne résista pas à leurs désirs : par ses conseils et ses exemples, il développait dans le cœur de ses Frères l'amour de Dieu, les entraînait à sa suite dans la pratique des vertus. Mais il est des trésors de grâces dont le Seigneur a fait ses prêtres les seuls dispensateurs, et Junien, qui avait toujours, par humilité, refusé les Ordres sacrés, ne pouvait exercer le ministère sacerdotal dans le monastère.

A force d'instances, les anachorètes décidèrent leur bien-aimé Père à recevoir le sacerdoce. Junien s'y prépara longuement et quand il fut investi de la plus sublime des dignités, il se crut obligé d'ajouter encore à ses mortifications, de prolonger ses oraisons, disant que le prêtre est l'ange de Dieu sur la terre et qu'il a pour fonction d'adorer continuellement son Seigneur. Chaque matin, il méditait sur le mystère qu'il allait accomplir à l'autel et quand, à sa voix, Jésus était descendu du ciel entre ses mains, ses extases prolongées et l'abondance de ses larmes témoignaient de son amour.

FONDATION DU MONASTÈRE DE MAIRÉ

Cependant, les cellules s'étaient multipliées à Chaunay et la solitude était devenue trop étroite pour en recevoir de nouvelles. A quelque distance, le Saint avait trouvé un endroit plus vaste, ombragé par les bois et les collines; il le choisit pour y fixer la résidence de ses religieux. Il ignorait que cette terre fût un fief royal. En apprenant qu'un moine audacieux bâtissait, sans son agrément, un monastère sur ses dépendances, Clotaire, irrité, députa son intendant avec ordre d'amener l'usurpateur.

Junien était en oraison quand l'envoyé royal se présenta à l'humble cellule. A la vue de ce moine ravi en extase, l'intendant est saisi de crainte, il tombe aux genoux du Saint, lui expose le but de sa mission, sans lui cacher avec quelles dispositions hautaines et malveillantes il vient exécuter les ordres de son souverain. Junien, l'ayant relevé avec bonté, prend son bâton de voyage et, en compagnie de deux religieux, s'achemine vers Javarzay, château-fort où résidait alors le roi et où fonctionnait un de ses ateliers monétaires.

En présence du monarque, le cérémonial imposait aux moines l'obligation de se prosterner. Pour se conformer à cet usage, Junien laisse derrière lui son bâton. Mais voilà que sans être soutenu le bâton reste droit, élevé au-dessus du sol. Emerveillé, le roi appelle sa cour et montrant à tous le miracle : « Ce moine qu'on m'avait dénoncé comme un voleur est un saint, s'écrie-t-il, un grand serviteur de Dieu », et s'adressant à Junien : « Prenez dans notre territoire le domaine qui vous conviendra, et daigne le Seigneur en échange nous donner part à vos mérites. » Puis, tombant aux genoux du Saint, Clotaire le supplie de recommander à Dieu sa personne, sa cour et son royaume.

Junien, usant de la munificence royale, choisit la forteresse de Mairé, *Mariacum*, qu'il transforma en monastère, où sa famille de moines, ne formant qu'un cœur et qu'une âme, se dévouait, à l'exemple de son abbé, au service de Dieu, en observant la règle de saint Benoît.

VERTUS DU SAINT — DON DES MIRACLES

Profitant des exemples de leur Père, les moines de Mairé vivaient dans la ferveur. Mais Junien, épouvanté par la responsabilité qu'il avait assumée en acceptant la dignité abbatiale, quittait souvent Mairé pour retrouver son ancienne cellule de Chaunay, où il pouvait à loisir se livrer à des macérations plus grandes qu'au monastère, et, dans des oraisons plus prolongées, demander à Dieu les lumières nécessaires pour accomplir dignement sa charge. Pendant les jours d'absence, il n'oubliait pas ses chers religieux de Mairé; c'est à leur intention qu'il offrait au Seigneur ses jeûnes, les pénibles travaux de la journée et les longues veilles de la nuit. Il avait coutume de se lever plusieurs fois pour psalmodier les louanges de Dieu.

Les saints sont les vivantes images de Jésus-Christ, dont ils s'efforcent de reproduire les vertus. La charité était la passion dominante de Junien: son cœur, tout embrasé des flammes divines, débordait encore d'affection pour le prochain.

Junien aimait de préférence les âmes pécheresses, et c'est pour leur salut qu'il multipliait prières et mortifications, se rappelant combien elles ont coûté à Notre-Seigneur, qui les a rachetées au prix de son sang et de ses souffrances divines.

La bonté de Junien le portait à soulager toutes les douleurs : consoler les affligés, encourager les faibles, nourrir les pauvres de ses aumônes. Dieu, pour récompenser dès cette terre la sainteté de son serviteur, lui accorda le don des miracles, et c'est au soulagement des misères humaines que Junien employa surtout le crédit dont il jouissait auprès du Seigneur.

Une famine faisait de nombreuses victimes dans cette contrée; les habitants vinrent en larmes supplier le Saint d'intercéder pour eux. Touché par les supplications et les cris de détresse de ce peuple, Junien revêt les instruments de la pénitence; son sang coule et, dans une fervente prière, il sollicite la grâce des coupables. Dieu, qui a promis de ne pas rester sourd à la voix de celui qui l'invoque avec foi et confiance, exauça la prière de Junien et, à partir de ce jour, le fléau ne fit plus aucune victime, les campagnes redevinrent fertiles.

A cette époque, une pauvre femme, mourant de faim, près d'avoir un fils, était venue au monastère demander l'aumône. « Prenez, dit Junien, cette nourriture qui réparera vos forces épuisées et cette somme d'argent, afin de vous nourrir vous et votre fils. Quand l'enfant aura atteint l'âge de l'adolescence, amenez-le moi, je lui conférerai moi-même le saint Baptême; Dieu a des desseins sur lui. » (C'était alors la coutume de baptiser les enfants après l'âge de raison.) La mère promit, et quelques années après, elle se présenta à Mairé avec son fils. Junien le régénéra dans les eaux du Baptême et le nomma Auremond ou Ruremond « racheté par l'or ». Ruremond, adopté par Junien, resta au monastère où il fut instruit, devint prêtre et, au moment de sa mort, le Saint le proposa pour lui succéder dans la charge d'abbé de Mairé.

SAINT JUNIEN ET LES VOLEURS

Junien chérissait aussi les pauvres pécheurs. Fidèle aux enseignements du divin Maître, il se montra toujours compatissant à l'égard de ces âmes tombées qu'il relevait par ses conseils et remettait dans le devoir.

Nous pourrions rappeler plusieurs souvenirs de cette tendresse compatissante. Pendant une nuit, un voleur, qui avait pénétré dans le monastère, s'enfuyait chargé d'une abondante provision de miel. Soudain, une force invisible le renverse et le maintient à terre dans d'atroces souffrances. Attiré par les cris du voleur, le Frère jardinier accourt. « C'est à l'instigation du mauvais esprit et par gourmandise, dit le coupable, que je suis entré dans le monastère; allez dire au Saint que je me repens de mon péché et implorez sa pitié pour un misérable. »

Le disciple tout joyeux se hâte d'aller raconter l'aventure au saint abbé, lui annonçant que Dieu, par un miracle, a déjà tiré vengeance.

Junien réprimande sévèrement son disciple qui s'est réjoui de la faute d'un pécheur. Il se rend auprès du voleur et, après avoir prié Dieu, il guérit les blessures de l'âme et du corps et renvoie le coupable « amendé et rassasié de miel ».

Une autre fois, le Saint montra la même compassion en guérissant un voleur qui avait pénétré nuitamment dans le monastère et que Dieu avait châtié sur le lieu même de sa faute.

Cette excessive bonté, Junien la témoignait même aux créatures privées de raison. Un renard s'était introduit dans le monastère. Le pillard, chargé de sa proie, escaladait le mur de clôture. Junien, qui a tout vu, élève ses regards au ciel et demande à Dieu qu'il contraigne le voleur à rapporter sa victime. Aussitôt le renard rebrousse chemin, revient tout honteux déposer la poule aux pieds du Saint et attend le châtiment qu'il a mérité. Plusieurs moines étaient rassemblés autour de leur abbé, Junien les interrogea du regard : tous demandent la mort de cet animal nuisible. « Non, dit le Saint, il ne mourra pas, ce n'est point par votre habileté, mais par une permission de Dieu qu'il est venu se constituer prisonnier. » A un signe du Saint, le renard s'enfuit..... on le voyait souvent auprès du monastère : jamais plus il ne se livra au pillage.

PROTECTION DIVINE

Quelquefois les exhortations étant inutiles, le Saint se voyait dans l'obligation de sévir, espérant encore que les châtiments ramèneraient les coupables au devoir. Attaqué dans la forêt de Chaunay par des malfaiteurs qui l'injurient et lui lancent des pierres, Junien essaye de les adoucir par des paroles affectueuses. Les supplications ne font qu'exciter les agresseurs qui en voulaient à sa vie.

Pour les empêcher de commettre un crime, Junien s'enfuit; ils se lancent à sa poursuite. Tout à coup, le Saint, par une inspiration du ciel, s'arrête, tombe à genoux et menace des châtiments de Dieu tous ceux qui s'avanceront. Les plus haineux ne tiennent nul compte des paroles et se précipitent sur le Saint; une puissance divine leur inflige d'atroces supplices. Ce fut pour tous le signal de la retraite.

MORT DE SAINT JUNIEN ET DE SAINTE RADEGONDE

Le bruit de ses miracles se répandait dans tout le pays. On affluait à Mairé ou à Chaunay pour visiter le Saint et obtenir par son intercession les faveurs du ciel. Junien, après toutes ces merveilles, s'humiliait devant Dieu, qu'il remerciait de l'avoir choisi pour faire éclater sa puissance : « Ne pensez pas, aimait-il à redire aux témoins des miracles, que Dieu ait accordé cette faveur

à nos mérites, il a voulu manifester sa gloire, nous exhorter à l'aimer et à lui rendre de continuelles actions de grâces. »

Dieu allait enfin récompenser une si belle vie, tout entière dépensée à son service. Junien, chargé du poids des années, affaibli par les austérités de la pénitence, avait annoncé à ses religieux que l'heure de sa mort était proche.

C'est à Chaunay que la maladie le surprend. Autour du lit de souffrance sur lequel il repose, les moines sont agenouillés. Junien sèche les larmes qui coulent des yeux de ses fils. Tous supplient Dieu de leur conserver encore un si bon père. « Ne pleurez pas, leur dit-il. Je sais en qui j'ai mis ma confiance, je vais trouver mon Sauveur. Si vous m'aimez, laissez-moi aller goûter les délices infinies du ciel, où nous jouirons de la seule vraie vie qui ne finira jamais. Mes enfants bien-aimés, n'oubliez pas les leçons de votre père, demeurez unis dans la charité. Je vous laisse à la garde de Ruremond qui vous rappellera mes enseignements. »

Sa main défaillante se lève une dernière fois pour les bénir; et après avoir donné à chacun le baiser d'adieu, sa belle âme, riche de vertus et de mérites, brisant ses liens, monte glorieuse au ciel. Un suave parfum se répandit aussitôt dans l'humble cellule.

Le même jour, à la même heure, Radegonde mourait dans le monastère de Sainte-Croix. Ces deux saints que l'amitié avait unis sur la terre ne devaient pas être séparés, ils se retrouvèrent au seuil de leur bonheur éternel, que, tant de fois, ils s'étaient souhaité l'un à l'autre. Les deux messagers fidèles exécuteurs de la volonté des défunts se rencontrèrent à mi-chemin entre Poitiers et Chaunay; ils constatèrent que le ciel avait reçu, en même temps, les âmes des deux Saints. C'était le 13 août 587.

Les religieux avaient décidé que le corps de leur Père reposerait à Chaunay, à cause de la prédilection qu'il avait toujours montrée pour sa première solitude; mais le Saint, par un miracle, les obligea, le jour des funérailles, à transporter sa dépouille mortelle au monastère de Mairé. Pendant près de trois siècles, d'éclatants miracles s'opérèrent sur le tombeau de Junien. En 850, par ordre de Pépin, roi d'Aquitaine, les reliques du Saint furent transportées en grande pompe dans l'église de l'abbaye de Nouaillé qui était sous la direction de l'abbé de Mairé. Plus tard, les invasions des Normands, les guerres civiles et religieuses furent cause que les reliques de saint Junien furent perdues ou plutôt oubliées sous les décombres de l'église de Nouaillé, car on a la conviction qu'elles existent encore dans le lieu où elles trouvèrent en 850 un saint asile.

Les grandes abbayes de la première époque bénédictine n'étaient pas seulement des foyers de sainteté; elles étaient aussi le refuge des belles-lettres, l'asile des sciences et des arts, et même des écoles d'agriculture, où indigènes et conquérants, encore à demi barbares, venaient apprendre à cultiver leurs âmes en même temps qu'à défricher le sol non moins inculte de leurs terres. L'abbaye de Mairé ne faisait point exception à cette règle. C'est sans doute le motif qui a déterminé les laboureurs du Poitou à choisir saint Junien pour leur patron.

OUVRAGES CONSULTÉS

Dom MABILLON. — *Acta Sanctorum O. S. Benedicti et Annales Benedictini.*

Gallia christiana.

Acta sanctorum Boll., 14 Aug., t. III.

ROUDIER. — *Vie de saint Junien, Poitevin et Bénédictin*, dans les Mémoires de la Société historique des Deux-Sèvres (1835), p. 157-234.

Histoire littéraire de la France, t. III et IV.

Dom FRANÇOIS CHAMARD. — *Histoire ecclésiastique du Poitou*, liv. II.

FLEURS DES SAINTS

UTILITÉ DES TENTATIONS

Les tentations excitent notre vigilance, aguerrissent notre courage, et par la crainte du péril, nous font chercher Dieu avec plus d'ardeur. L'enfant effrayé par un objet hideux se jette dans les bras de sa mère, s'attache à sa robe, implore sa protection. Quand il n'a plus à craindre, il est indocile et revêche, et, plus d'une fois, la mère, qui n'obtient rien par ses supplications, simule la peur et crie au fantôme afin de contraindre le jeune mutin à revenir à elle. Dieu fait ainsi vis-à-vis de nous.

Les tentations, comme les afflictions, domptent et rabaissent l'orgueil, bannissent la tiédeur et la paresse, nous donnent, avec une connaissance plus vraie de nous-mêmes, plus de ferveur pour notre salut. Les plus grands amis de Dieu ont été aussi les plus éprouvés.

(Saint Jean Chrysostome, liv. *de la Providence.*)

LA VÉNÉRABLE PHILOMÈNE DE SAINTE-COLOMBE

RELIGIEUSE MINIME DÉCHAUSSÉE

(3 avril 1841 — 13 août 1868)

La vénérable Philomène de Sainte-Colombe.

PREMIÈRES GRACES SINGULIÈRES

« Nous ne sommes plus au siècle des grands mystiques. Laissons au moyen âge les miracles et le merveilleux dans la vie des saints! »

Ce préjugé, s'il existe, tomberait bien vite à la lecture de la vie des serviteurs de Dieu au XIXe siècle. « Voici, entre autres, dit la *Civiltà Cattolica*, une enfant de modeste condition, Philomène de Sainte-Colombe, née en 1841, partie de ce monde en 1868, et dont la vie terrestre de vingt-sept ans s'est écoulée dans l'obscurité de la maison paternelle et puis d'un cloître ignoré d'une bourgade de l'Espagne. Elle a été si admirable dans ses œuvres et ses souffrances, si favorisée des dons de Dieu, qu'elle nous fait voir une reproduction de ces merveilleux prodiges que l'on ne peut lire sans étonnement dans la vie de Catherine de Sienne et de Rose de Viterbe. »

Philomène Ferrer, fille du sculpteur Félix Ferrer et de dona Josefa, naquit à Mora de Ebro, au diocèse de Tortosa, province de Tarragone. Sa mère la consacra, dès avant sa naissance, à la Sainte Vierge, et, sans doute en récompense de cette donation, l'enfant conçut de bonne heure un amour tout spécial envers Marie.

« Quand elle voyait quelque image de la Sainte Vierge, raconte sa mère, elle s'agitait, elle s'empressait, elle tendait vers elle ses petits bras au point de m'échapper, et, pour la retenir, il n'y avait d'autre moyen que de l'approcher de l'image bénie, dont elle baisait amoureusement les pieds, en lui adressant des saluts et des sourires. »

Cette scène avait surtout lieu dans l'atelier paternel où on la laissait quelquefois pénétrer. Du regard, elle cherchait aussitôt l'image de son choix. Les sujets profanes, même les mieux fouillés, ne provoquaient chez elle qu'une moue assez dédaigneuse. Les statues des saints la laissaient indifférente, mais une reproduction de la Madone, ne fût-elle qu'à l'état de maquette à peine dégrossie, la faisait trépigner d'aise et pousser un cri de joie.

A quatre ans, Philomène fut visitée par une infirmité grave dont elle-même parle plus tard en ces termes, dans une relation que lui a demandée son directeur.

« Je souffrais déjà de plusieurs maux, lorsque des humeurs malignes se formèrent sur mes bras, sur un pied et au côté, et me causèrent de très vives douleurs. Je les supportai avec une patience dont le souvenir est la confusion de mon immortification d'aujourd'hui. Je crois me rappeler même que je regardais avec un certain plaisir la lancette qui servait à percer mes abcès, et qui, tant de fois, fit jaillir le sang de mes veines. Ces souffrances durèrent jusqu'à l'âge de huit ans, et toujours, par la grâce de Dieu, je les supportai sans jamais me plaindre ni donner aucun signe d'impatience. »

C'était là une première grâce peu commune. Une autre lui survint vers l'âge de six ans : celle d'une oraison facile et spontanée, sans autre secours que la vue d'un crucifix. Philomène ne put jamais avoir d'autre livre, ni fixer son esprit sur un sujet déterminé ou préparé d'avance. Elle s'agenouillait et disait simplement à Dieu : « Parlez, ô Seigneur, parlez, votre servante écoute. » Et elle entrait en contemplation, écoutait Dieu, et s'instruisait des choses du ciel.

Toute jeune encore, elle étonnait parfois son entourage par le sérieux de ses réflexions. Comme on lui vantait les agréments d'une promenade en bateau sur l'Ebre : « Oui, répondit l'enfant, alors âgée seulement de sept ans, oui, elle serait vraiment agréable, cette promenade sur l'Ebre, si on n'y entendait pas à chaque instant les grossièretés des bateliers et leurs blasphèmes contre le saint Nom du Seigneur ! »

Sa Première Communion fut suivie d'une défaillance ou plutôt, suivant son confesseur, d'une extase, qui dura dix-huit heures. Elle resta comme inanimée devant une image de la Mère de Dieu. Pressée plus tard par l'obéissance de dire ce qu'elle avait éprouvé, elle déclara qu'elle avait été ravie en esprit durant ce temps, que la beauté virginale de Marie dans son Immaculée Conception lui était apparue, et qu'elle-même lui avait dès lors voué sa virginité.

LES RIGUEURS DE DONA JOSEFA — SUR LE PLANCHER

Philomène continuera d'être l'enfant du miracle. En 1864, le choléra qui sévit terriblement en Espagne la compte parmi ses premières victimes. Bientôt, elle est à l'agonie; un moment, on croit qu'elle vient d'expirer, quand sa mère, dans un élan de foi sublime, recourt à l'intercession de sainte Philomène, sa patronne. Et voici que le corps de l'enfant se ranime; elle ouvre les yeux comme si elle sortait d'un profond sommeil, et le soir même, convalescente, elle pouvait, sans aucun secours, s'approcher de la fenêtre ouverte, pour vénérer la statue de saint Roch que l'on portait processionnellement dans les rues de la ville.

Aux grâces singulières qu'elle reçoit, la Vénérable répond par une fidélité constante, par une patience poussée souvent jusqu'à l'héroïsme.

Sa pieuse mère fut, sans le vouloir, le principal instrument de ses souffrances. Les voies extraordinaires dans lesquelles elle voyait entrer sa fille la déconcertaient et ne lui plaisaient qu'à demi. Pour l'en détourner, d'autres disent pour l'éprouver et mieux s'assurer de sa vocation, Dona Josefa se mit à la contrarier en tout de parti pris.

Philomène souffrait d'un mal étrange de l'estomac, sans que les médecins en pussent découvrir la cause ni en définir le caractère, mal qui lui rendait insupportable tout aliment; sa mère entreprit de traiter elle-même à sa façon la malade, à l'aide de quelques remèdes de bonnes femmes dont on lui avait garanti l'infaillibilité. Bon gré, mal gré, Philomène devait suivre le minutieux traitement. Comme à chaque nouvel essai, le mal empirait, sa mère finit par se persuader que, en tout cela, il y avait surtout de l'imagination, que les répugnances et les nausées manifestées par Philomène n'étaient que caprice et manque de docilité. De là, des instances, des réprimandes qui brisaient le cœur de la pauvre enfant.

Un autre grief de Dona Josefa était la manière dont sa fille prenait le repos de la nuit. Soit qu'elle se fût mise dans cette position par pénitence, ce qui lui arriva dans les commencements, soit effet du hasard, il n'était pas rare de la trouver le matin, même en plein hiver, étendue en simple robe de nuit sur le plancher. Sa mère l'en reprit et lui enjoignit de se mettre désormais au lit, dès qu'elle arriverait le soir dans sa chambre, sans ajouter de prière à celle qui se faisait en commun au foyer chrétien des Ferrer. Philomène obéit ponctuellement, mais chaque matin, sans qu'elle-même pût s'expliquer pourquoi ni comment, elle était au pied de son lit, transie de froid.

Il est intéressant de rapprocher de ces incidents de sa jeunesse une note que Philomène, devenue religieuse, croit devoir communiquer à son confesseur : « Mon Père, il m'arrive une chose étrange que je ne puis empêcher. Toutes les nuits, je me mets soigneusement dans mon lit et, vers les 3 heures du matin, quand je me réveille, je me trouve étendue sur le plancher, reposant très doucement. Je n'y comprends vraiment rien. »

On lui recommanda d'éviter ces singularités compromettantes pour sa santé. Comme en toutes choses, elle se soumit, prit les précautions voulues, mais quoi qu'elle y fît, le même fait se renouvela, et il fallut l'autoriser à se coucher sur une simple natte, avec un tronc d'arbre pour oreiller. Notre-Seigneur lui avait dit : « Je te veux mortifiée en toutes choses, même en tes heures de sommeil. »

Quels que fussent les reproches, fondés ou non, de Dona Josefa, la jeune fille n'opposait aucune plainte. Non qu'elle y fût insensible : elle souffrait mort et passion de voir l'affliction de celle qu'elle aimait tendrement, mais elle se taisait par vertu.

L'ENTRÉE EN RELIGION

Vint l'heure où, poussée par un attrait divin, Philomène demanda à sa mère son consentement et sa bénédiction pour entrer dans un cloître. Elle se heurta à un refus formel. « Les communautés n'ont que faire d'impotentes, et moins encore d'entêtées et d'exaltées », s'écria Josefa dans un moment d'humeur. Pour prévenir de nouvelles instances, cette femme, à qui il faut au moins reconnaître de la décision, alla jusqu'à renvoyer la servante et à mettre en sa place, pour les gros travaux du ménage, sa fille Philomène, à qui elle dicta en même temps cette inexorable ligne de conduite : n'aller à l'église que les dimanches et fêtes, comme toute bonne chrétienne, mais n'y plus mettre les pieds les jours ordinaires.

L'épreuve était rude. Elle devait durer trois ans. La vénérable Philomène ne crut pas acheter trop cher à ce prix le bienfait de la vie religieuse, et elle se résigna humblement.

Pourtant, privée de ses exercices réguliers et de ses communions, brisée au surplus par de terribles assauts du démon, elle perdit peu à peu ses fraîches couleurs et ses forces, sans que sa mère

songeât à mettre fin à son supplice en la laissant partir. Un mieux se produisit dans son état, grâce à un remède assurément plus étrange que le mal lui-même. C'est lorsqu'elle eût demandé et obtenu de jeûner trois jours par semaine. L'amélioration fut si sensible et si prompte que Dona Josefa elle-même ne put s'empêcher d'en remarquer le caractère surnaturel.

Elle-même conduisit enfin sa fille au monastère des Minimes Déchaussées, à Valls. Une Sœur choriste venait de mourir, et la supérieure cherchait une jeune personne appelée à la vie religieuse et capable, par son talent, de succéder à la maîtresse de chant. Or, Philomène avait reçu de son père, excellent musicien autant qu'habile sculpteur, une éducation musicale assez complète. Le concours des circonstances semblait providentiel, et Dona Josefa le comprit : « Je vous donne ma fille. Elle est pure comme au jour de son baptême », dit-elle en présentant Philomène aux religieuses de Valls.

CHARGES DANS LE COUVENT

L'une des meilleures preuves que Sœur Philomène, malgré ses extases, ne manquait nullement d'esprit pratique ni d'attention aux besoins de ses Sœurs, ce sont les différentes charges qui lui furent confiées au couvent. A peine entrée, elle montra son savoir-faire et son dévouement, pendant une épidémie qui atteignit la plupart des religieuses. La postulante se multiplia, rendant à toutes les plus humbles services, au point que la supérieure, autant pour l'humilier que pour ménager ses forces, lui enjoignit de modérer ses ardeurs.

Plus tard, comme elle le dit dans une lettre à son père, elle eut à s'occuper du vestiaire : « Priez Dieu, lui dit-elle, de donner à sa servante les grâces nécessaires pour s'acquitter fidèlement de l'emploi de sous-surveillante du vestiaire, que vient de me confier la sainte obéissance ; que je sois la fidèle et utile compagne de Sœur Josefa de San-Benito, ma sœur en Jésus-Christ..... »

Après sa profession, elle fut nommée dépensière, fonction qui demande beaucoup de tact et de diligence : elle avait à veiller aux dépenses de la maison, à guider et à seconder ses Sœurs dans leurs offices respectifs. Elle s'y employa avec tant de cœur, que l'on put dire alors : « Le monastère de Valls n'a jamais eu une telle dépensière..... de charité. » Par exemple, levée avant les autres, elle faisait le gros travail et préparait la besogne pour la Sœur cuisinière, personne âgée et infirme, dont la simplicité n'arrivait pas à comprendre comment Sœur Philomène *devinait* si bien les jours où elle avait le plus besoin d'aide.

En dernier lieu, on lui départit le soin des malades, charge qu'elle exerça jusqu'à sa mort avec plein succès, car elle était tour à tour, et suivant les nécessités, infirmière, médecin, pharmacien, voire même guérisseuse.

Contrairement à d'autres saintes que Dieu voulut éprouver par les épines d'une direction insuffisante ou mal assurée, la vénérable Philomène eut l'avantage d'être comprise de ses confesseurs et de ses supérieures. Elle franchit, sans le plus léger encombre, les diverses étapes de la probation, reçut l'habit le 29 mars 1860, prenant le nom de Philomène de *Sainte-Coloma* (1), et fit profession un an après, le 4 avril 1861.

(1) Nom de la patronne de la petite ville de *Sainte-Coloma*, dans la province de Gerona, en Espagne.

La croix lui fut imposée, on peut le dire, par Notre-Seigneur lui-même, dans les fréquentes communications qu'il daigna avoir avec son épouse. Il est constant, en effet, d'après le rapport que par obéissance elle remit à son directeur sur son état d'âme habituel depuis sa profession, que Sœur Philomène fut souvent favorisée de ce haut degré de contemplation que les mystiques ont nommé visions intellectuelles et intuitions extatiques.

Quelque soin qu'elle prit à tenir cachés ses ravissements, les religieuses, ses sœurs, ne pouvaient pas ne pas s'en apercevoir. C'était parfois pour elles une cause de troubles et de distractions. Pendant une méditation commune, Sœur Philomène, voyant un combat acharné que les démons livraient à l'Eglise, s'écria, hors d'elle-même, en plein sanctuaire : « Vous ne l'emporterez pas, bêtes immondes! » La supérieure lui envoya dire de se taire, et, dans la suite, plus habituée à saisir les premiers symptômes de ces manifestations peu opportunes, elle prévint tout éclat en faisant sortir du chœur, à temps, la Sœur objet de faveurs surnaturelles.

Voici maintenant les austérités, à vrai dire, plus admirables qu'imitables, inspirées par Notre-Seigneur à sa docile servante, durant ses oraisons. Ici, nous tenons à citer textuellement le P. Pie de Langogne, son biographe, qui écrit d'après des dépositions faites sous le serment :

« Outre les disciplines de règle et celles de surérogation obtenues de ses supérieurs, Philomène, aux jours marqués dans son règlement, chargeait ses épaules de deux lourdes chaînes de fer, qui, partant du cou, se croisaient sur la poitrine, et venaient, en entourant la taille, se rejoindre à la ceinture. Sous les vêtements intérieurs, un cilice de fils d'archal hérissé de pointes déchirait sa chair virginale. Dans ces mêmes jours, elle se mettait sur la tête, en contact immédiat avec le front, une couronne d'épines qu'elle avait enlevée d'un crucifix ; et, comme les épines ne lui semblaient pas assez nombreuses ni assez acérées, elle y ajouta des aiguilles à coudre : elle se l'arrangeait sur la tête et le front, avec tout le soin possible, sans toutefois y réussir, pour bien la cacher sous sa coiffe et son voile. La nuit venue, quand la communauté prenait son repos, l'épouse ainsi parée se chargeait d'une lourde croix et faisait les quatorze stations du crucifiement. »

La mortification de l'appétit fut celle sur laquelle Notre-Seigneur pressa le plus la Vénérable, de ses conseils, de ses instances, parfois même de ses reproches, permettant des maladies ou des souffrances aiguës si elle venait à se relâcher de ses rigueurs.

Peu après sa profession, il demanda à Sœur Philomène de joindre à l'abstinence continuelle de viande que pratiquent les Minimes celle du poisson, leur aliment le plus substantiel. Le confesseur, après six mois, le permit à Sœur Philomène pour le vendredi et le samedi seulement.

C'était trop peu, et, malgré tout le désir qu'elle a de ne pas se singulariser davantage, elle s'entend reprocher sans cesse ce qu'elle appelle « son manque de sobriété » et écrit en 1866 : « Je vois bien que ma vie entière doit consister dans une perpétuelle mortification du goût. »

Après le poisson, le potage fut sacrifié ; puis la Vénérable se contenta de pain et d'eau.

Plus tard, en 1867, un an avant sa mort, elle écrit, et l'on ne saurait mettre en doute sa véracité : « Je résolus d'entreprendre ce que le Sei-

gneur m'ordonnait, c'est-à-dire de ne manger que les mardi, jeudi et samedi, et cela le soir seulement, et de ne prendre que les aliments les plus grossiers et les plus insipides. » De fait, les témoins attestent qu'elle se contentait le plus souvent, pour ses rares repas, d'épluchures de légumes ou de fruits.

Du 1er mai au 30 mai de cette même année, elle ne fit qu'un jeûne continu pour se préparer à l'Ascension, se contentant durant ce long intervalle d'un morceau de pain le dimanche; quant aux six autres jours, son unique nourriture était la sainte Communion.

Il semble qu'elle eût dû succomber cent fois à un semblable régime. Mais Dieu la soutenait, et le Pain eucharistique lui donnait plus de force qu'elle n'en eût jamais pu recevoir des aliments les plus substantiels et les mieux apprêtés.

Nous avons dit quelque chose de son repos pris par terre, sur une simple natte. Elle trouvait, en la comparant à la croix douloureuse de son Sauveur, que sa couche était pour elle un lit de fleurs. Voilà pourquoi sans doute elle ne voulait y reposer que trois heures par nuit.

D'ailleurs, pour elle, ce crucifiement volontaire n'était que délices à côté des angoisses morales qui la torturaient parfois, ténèbres spirituelles, assauts du démon, tentations de désespoir, désolations à la vue des crimes des hommes ou des épreuves qui allaient fondre sur l'Eglise. Sœur Philomène, pendant son court passage sur cette terre, a été une victime fixée à la croix, comme son divin Maître, pour l'expiation des péchés du monde.

MINIMES « DÉCHAUSSÉES »

La Vénérable, qui aimait à s'intituler par humilité la *Minime des Minimes*, reçut mission de ramener ses Sœurs à l'austérité primitive de leur règle. C'était peu de temps après qu'elle eut prononcé, à l'exemple de quelques grands saints, l'admirable vœu de perfection. Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Tu sais bien que l'observance de la règle primitive de ton Père saint François de Paule est d'une plus grande perfection que celle que tu professes actuellement, c'est pourquoi tu dois aussitôt te mettre nu-pieds comme le prescrit la règle primitive. »

Les ordres que Philomène recevait ainsi dans l'oraison lui semblaient si clairs et si formels qu'elle eût passé par l'eau et le feu pour les exécuter. Sans prendre garde aux mille difficultés pratiques que devait soulever sa proposition dans une communauté de moniales chaussées, elle vint dire à son confesseur :

— Mon Père, je voudrais aller déchaussée ainsi que le prescrit la sainte règle.

— De pareilles demandes ne se font même pas, lui répondit le prudent directeur.

— J'ai rempli ma mission, dit Sœur Philomène, se soumettant aussitôt, Dieu y pourvoira.

Trois semaines après, poussée de nouveau par son Epoux divin, elle revint à la charge et ajouta : « Mon Père, je ne mourrai pas Minime chaussée. »

De nouvelles instances déterminèrent le confesseur et la supérieure à tenter un essai. Si la mesure concédée à Sœur Philomène occasionnait dans la maison des murmures et des troubles, ce serait un signe que Dieu ne la voulait pas.

Non seulement, l'exemple singulier donné par la Vénérable ne causa aucun désordre, mais il suscita dans la communauté une pieuse émulation. Plusieurs Sœurs voulurent l'imiter. Bien plus, quelques-unes furent saisies tout à coup aux pieds et aux jambes de douleurs étranges qui ne cessèrent que lorsqu'on les eut autorisées à aller nu-pieds, comme elles le demandaient. Le Conseil résolut d'en déférer aux supérieurs ecclésiastiques, lesquels, heureux de ce retour de ferveur, s'empressèrent d'accorder la réforme sollicitée, en exhortant les Sœurs à y persévérer fidèlement.

BLESSURES D'AMOUR

Dès les premiers mois de 1868, à la suite de quelques-uns de ces coups mystérieux de la grâce, extrêmement douloureux, que sainte Thérèse n'hésite pas à appeler des blessures d'amour, Sœur Philomène ne vivait plus que par miracle. Plusieurs fois, les médecins déclarèrent son état désespéré. On lui administra à diverses reprises les derniers sacrements et, chaque fois, la communion que l'on croyait devoir être la dernière la ranimait et rendait assez de forces à la moribonde de la veille pour lui permettre de suivre encore les exercices de la communauté.

« Je devais la visiter souvent, dépose le médecin François de Sojo, et j'étais dérouté par les étrangetés de sa maladie. Aujourd'hui, je la voyais épuisée, finie, mourante, et le lendemain, elle descendait au chœur et prenait sa bonne part des devoirs les plus fatigants. Comme médecin, je n'avais qu'à tenir compte des symptômes physiques, mais je dois dire que, dans ma conviction, ces symptômes, qualifiés par moi de lésion organique du cœur, étaient la conséquence de son état d'âme. »

Lui imposait-on un régime plus fortifiant que des épluchures de légumes ou un morceau de pain grossier, ses souffrances d'estomac augmentaient. Revenait-elle à ses abstinences ou même au jeûne absolu, la malade se sentait soulagée.

Malgré ses agonies précédentes et sa faiblesse extrême, elle demanda vers le 15 juillet à faire une neuvaine d'adoration et à passer chaque nuit trois heures devant le Saint Sacrement. On le lui permit, et elle avoua que ce moment était le seul où elle goûtât un peu de repos.

Elle s'endormit doucement du sommeil des justes, le matin du 13 août 1868; elle avait alors vingt-sept ans.

Philomène de Sainte-Colombe est de celles dont les miracles, le corps virginal admirablement conservé, les promptes enquêtes ordonnées par l'Eglise, les dépositions de témoins contemporains, même celles de son père, de son frère et de ses sœurs, ont hâté la glorification. Elle a été déclarée Vénérable en 1891. N'oublions pas que si les opérations divines ont été merveilleuses en elle, sa constante coopération, sa pureté, un soin jaloux d'éviter les moindres manquements, en un mot, l'énergie de sa vertu aidée de la grâce lui a seule mérité la couronne, et c'est en cela qu'elle est imitable.

∴

D'après la *V. Philomène de Ste-Colombe*, par le P. Pie de Langogne, Paris, Bonne Presse.

VÉNÉRABLE BÉNILDE

des Frères des Écoles chrétiennes (1805-1862).

Le Vénérable enseigne à ses écoliers la dévotion à saint Joseph.
(D'après une peinture exécutée pour l'introduction de la Cause.)

NAISSANCE — LE PETIT MAÎTRE D'ÉCOLE

Le 13 juin 1805 naquit à Thuret, arrondissement de Riom (Puy-de-Dôme), Pierre Romançon, en religion Fr. Bénilde,de parents très chrétiens, jouissant d'une honnête fortune de cultivateurs.

Sa mère mit tous ses soins à lui faire conserver sa première innocence, dont il se montra toujours très jaloux. Elle le conduisait souvent à l'église et l'initia le plus tôt possible à cette tendre dévotion envers Jésus-Christ dans l'Eucharistie, qui fut le caractère distinctif de toute sa vie.

Doué d'un bon naturel et très communicatif, il s'attacha facilement ses camarades, dont il se constitua, comme par instinct, le petit maître d'école, les réunissant partout où il le pouvait pour leur apprendre à lire et à réciter les prières vocales du matin et du soir et le catéchisme. Il préludait ainsi, sans le savoir, à sa longue carrière dans l'enseignement.

PREMIÈRES RELATIONS AVEC LES FRÈRES
LE NOVICIAT

Ce fut après sa première Communion que le jeune Pierre se sentit appelé à la vie

religieuse dans l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes. Ceux-ci ne tardèrent pas à apprécier les heureuses dispositions de leur nouvel élève : sa tenue irréprochable, ses leçons toujours sues, mais surtout sa piété angélique. Aussi ne tarda-t-il pas à être admis au noviciat de Clermont, où il se fit remarquer par sa docilité et sa profonde piété.

Après ses premiers vœux, il fut envoyé à divers postes et chargé de faire la petite classe. Il s'y dévoua corps et âme à l'instruction de ses élèves et préparait avec le plus grand soin les leçons qu'il avait à leur enseigner.

Quelque temps après, on le jugea capable d'être envoyé à Saugues, pour y commencer un nouvel établissement. C'est dans cette école, où il devait passer presque toute sa vie, qu'il donna la mesure de son talent et de son dévouement inaltérable.

AMOUR DES ENFANTS PRÉDILECTION POUR LES PAUVRES

Le Fr. Bénilde aimait beaucoup les enfants. Son esprit de foi les lui présentait comme des objets sacrés devenus par le baptême les temples du Saint-Esprit et les membres de Jésus-Christ.

— Plusieurs de ces enfants, disait-il, ont encore leur robe d'innocence ; ils sont les favoris de Notre-Seigneur. Combien donc ne sont-ils pas dignes de toute notre affection et de tout notre respect !

Tout en se mettant à leur portée, il savait garder vis-à-vis d'eux une tenue et un langage toujours pleins de dignité, comme s'il avait été en présence de personnages distingués. Son amour était égal pour chacun d'eux, sans préférence ni privilèges : leurs figures, leurs manières agréables ou désagréables ne pouvaient l'influencer.

S'il avait quelque prédilection, c'était en faveur des enfants plus disgraciés. Il faisait comme une mère qui s'attache davantage à ceux des siens qui ont plus de mal à se former et qui exigent des soins particuliers.

Il ne pouvait trouver un vagabond dans les rues sans faire tous ses efforts pour l'attirer à l'école. Il lui promettait des récompenses, allait trouver ses parents, et presque toujours ses démarches étaient couronnées de succès.

Dès qu'un enfant ne paraissait plus en classe, on le voyait s'informer aussitôt des motifs de son absence. S'il apprenait qu'il fût malade, il allait le voir, et lorsqu'il le trouvait en danger, il le décidait à voir son confesseur qu'il prévenait lui-même. Il ne manquait jamais alors de faire prier pour lui tous ses camarades et saisissait cette circonstance pour les engager à éviter le péché, dans la crainte de la mort, qui peut nous surprendre à toute heure et à tout âge.

Lorsque l'enfant venait à mourir, il conduisait tous les élèves à son convoi et rendait visite à la famille. En un mot, il eût été un membre de la famille éprouvée qu'il n'aurait pas témoigné plus de douleur.

COMMENT IL SE FAIT AIMER ZÈLE DU FRÈRE POUR INSTRUIRE SES ÉLÈVES

Si le Fr. Bénilde aimait beaucoup les enfants, ceux-ci, à leur tour, le lui rendaient bien. Ils ne se fatiguaient jamais de le voir et de l'entendre. Volontiers, ils lui auraient fait cortège dans les rues lorsqu'ils le rencontraient. Les plus jeunes le prenaient par les plis de sa robe, comme s'il eût été une mère pour eux.

Il avait un talent particulier pour leur rendre la vertu aimable et désirable, tantôt par de gracieuses peintures qu'il puisait dans la vie des saints, tantôt par des termes les plus vifs et les plus propres à fixer leur attention.

Non moins admirable était son talent de passionner les enfants pour l'étude, soit en leur en montrant toute l'utilité, soit en les y excitant par tous les moyens que son zèle savait imaginer. Sa classe était parfois divisée en deux camps, et celui qui avait remporté la victoire dans une belle page d'écriture, dans une dictée ou dans une récitation, recevait en triomphe la récompense promise.

Dans chaque camp, il établissait des moniteurs qui allaient jusque dans les maisons de leurs camarades pour s'assurer si les leçons étaient sérieusement étudiées.

Il encourageait avec bienveillance ceux qui avaient de la peine à suivre les autres, leur donnant de bons répétiteurs parmi leurs condisciples les plus avancés. Il ne pouvait supporter qu'un enfant de huit à dix ans ne sût pas encore lire et écrire. Il prenait à part les plus arriérés de chaque division afin de les faire parvenir au même niveau que leurs jeunes camarades.

L'enseignement de la religion avait nécessairement toutes ses préférences.

— Qu'importe, en effet, s'écriait-il, que les enfants deviennent des savants et des orateurs s'ils ne deviennent de bons chrétiens et n'apprennent à sauver leur âme.

SURVEILLANCE ATTENTIVE — COMMENT IL SAUVE UN ENFANT — CHARITÉ DANS LA RÉPRIMANDE

Les enfants profitent peu des leçons d'un maître qui néglige de les surveiller et de les corriger.

— Il faut, disait souvent le Fr. Bénilde, veiller sans cesse sur les enfants comme sur des infirmes qui ont toujours besoin de quelque chose.

Cette surveillance s'étendait même au delà de l'école afin d'habituer les enfants à se tenir dans l'ordre en tout et partout. Il n'était pas rare de le voir tout à coup apparaître aux endroits où les enfants se réunissaient après les classes pour se livrer à leurs jeux favoris.

Lorsqu'il avait à réprimander quelqu'un, le Vénérable évitait d'employer de ces termes violents qui blessent les élèves et qui leur font conserver de la rancune et même de la haine.

— Il n'est pas rare, disait-il, de rencontrer des personnes qui, longtemps après, ont encore le cœur ulcéré au souvenir de telle réprimande âpre et passionnée que leur adressa jadis leur maître. Ce n'est plus le bien qui est obtenu, mais, hélas ! un mal presque irréparable.

PROGRÈS DE SES ÉLÈVES — LES CLASSES DU SOIR — FRÈRE BÉNILDE DÉCORÉ

Sous la direction d'un maître si habile, les

enfants firent des progrès rapides dans toutes les branches de l'enseignement primaire. Les premiers élèves devinrent capables de transcrire des cartes géographiques sur une échelle qui décuplait le modèle. La communauté a conservé longtemps trois de ces cartes qui ont ensemble plus de 20 mètres carrés de superficie ; elles auraient pu paraître avec honneur dans les dernières Expositions universelles.

Ces progrès des élèves furent tels que les braves ouvriers de Saugues devinrent en quelque sorte jaloux de leurs enfants. Eux aussi voulurent recevoir les leçons des chers Frères. Réunis au nombre d'une quarantaine, ils supplièrent le directeur de leur faire la classe le soir, pendant la saison d'hiver. C'était un beau spectacle de voir ces hommes avides de s'instruire, devenir doux et souples comme des enfants. Les plus avancés se livraient avec une ardeur incroyable à l'orthographe, au calcul et à la tenue des livres.

Tant de labeurs et de succès attirèrent au Fr. Bénilde une distinction que sa modestie aurait voulu repousser. Le maire de Saugues vint un jour le surprendre dans sa classe, et se tournant vers les enfants :

— Je tiens, leur dit-il, à vous faire savoir le but de ma visite. Je reçois à l'instant, du recteur de l'Académie de Clermont, une récompense pour votre cher Frère supérieur, récompense bien méritée que j'ai voulu lui remettre en votre présence, afin qu'avec moi vous applaudissiez à son zèle et à son dévouement.

Se tournant alors du côté du Fr. Bénilde, il lui présenta un parchemin, c'était la mention honorable ; puis une médaille d'argent, attachée à un ruban couleur de laurier, qu'il lui passa au cou. L'humble Frère remercia en quelques mots, ajoutant que, pour lui, il ne reconnaissait qu'une chose, c'est qu'il avait fait de son mieux pour remplir son devoir.

ESPRIT DE PRIÈRE — ESPRIT PROPHÉTIQUE

Nous n'avons jusqu'à présent parlé que de l'éducateur ; il importe de rechercher à quelles sources le Vénérable puisait pour alimenter son dévouement. Il avait reçu du ciel, à un haut degré, l'esprit de prière ; il marchait en la présence de Dieu et faisait tout pour lui plaire. Jamais il ne commençait et ne finissait un exercice sans faire à genoux une courte prière. En allant d'un exercice à l'autre on l'entendait prononcer des invocations aux saints qu'il vénérait le plus. Son union à Dieu était telle que même dans les rues de la ville elle n'était pas interrompue.

Il aimait beaucoup à prier dans la campagne les jours de congé ; il s'enfonçait alors dans quelque solitude, et là, au pied d'un arbre ou à côté d'un rocher, les bras en croix ou les mains jointes, il donnait à son âme libre essor vers le ciel. Sa prière, en ces circonstances, consistait le plus souvent en soupirs ardents et en oraisons jaculatoires, qui s'élançaient de son cœur vers Dieu comme autant de traits enflammés. Les chers Frères qui le surprenaient en cet état ont avoué qu'il n'y a que les saints qui puissent et qui sachent prier de la sorte.

Oserons-nous dire que le Fr. Bénilde avait parfois des révélations célestes à la suite de ces ferventes oraisons ? Plusieurs exemples semblent nous y autoriser.

Une année, en juin, il faisait une grande chaleur qui desséchait la campagne et menaçait de détruire la récolte. On avait déjà fait des prières publiques pour obtenir une pluie bienfaisante, mais le ciel se montrait toujours d'airain.

Un jeudi de ce même mois, la communauté était allée se promener dans les bois de Mézère, afin de se mettre à l'abri des rayons du soleil. Au terme du voyage, le Fr. Bénilde entre dans une solitude pour y prier selon son habitude.

Il y avait déjà près de deux heures qu'il était en oraison, lorsque tout à coup, il sortit de sa retraite d'un pas précipité et, réunissant à la hâte ses compagnons, il les invita à partir bien vite, leur annonçant qu'un orage va bientôt avoir lieu, malgré la sérénité du ciel. C'est ce qui arriva, en effet.

Un élève de la grande classe tomba malade et bientôt il fut dans un état fort inquiétant. Le Fr. Bénilde priait beaucoup pour lui, mais le mal ne cessait de s'aggraver. Enfin, la mère, désespérant de sauver son fils, le laisse presque agonisant et court auprès du Frère directeur pour le supplier encore une fois de demander à Dieu sa guérison.

En voyant cette mère en pleurs, le Fr. Bénilde se recueille, tourne ses regards vers le ciel, pousse un léger soupir et répond :

— Madame, c'est trop tard ; néanmoins, je prierai pour votre fils.

L'enfant était mort peu après le départ de sa mère. Personne que le ciel n'avait pu en avertir le saint religieux.

AMOUR DE LA SAINTE VIERGE ET DE SAINT JOSEPH

Après Jésus-Christ, le grand objet de son amour, le Fr. Bénilde aimait Marie de l'amour le plus filial. Dès ses plus tendres années, il sentit son cœur attiré par les charmes de cette incomparable Reine. Il avait constitué Marie la dépositaire de sa vocation et de ses vœux. Une de ses grandes satisfactions était de visiter quelque célèbre sanctuaire de la Mère de Dieu ou d'assister à des cérémonies faites en son honneur. Jamais il n'allait à Clermont sans rendre ses hommages à Notre-Dame du Puy.

Après la Sainte Vierge, le Saint que le Fr. Bénilde vénérait le plus, c'était saint Joseph. Voici les raisons qu'il en donnait habituellement :

— Si l'on doit mesurer la grandeur des saints à l'excellence des rapports qu'ils ont eus avec Jésus-Christ, saint Joseph, assurément, tient le premier rang après son épouse. En effet, il fut attaché à sa personne adorable en qualité de tuteur et de père nourricier. Il eut, par conséquent, avec lui les rapports d'un père avec son fils, et cela pendant trente ans.

Le Vénérable ne manquait aucune occasion d'inculquer cette dévotion dans le cœur de ses petits écoliers. Il avait disposé lui-même un petit oratoire avec la statue du Saint. Souvent il y réunissait les enfants et

leur enseignait à honorer le saint patriarche. Il voulait que ses images, gravures ou statuettes fussent exposées dans presque toutes les pièces de la maison. Quand il distribuait aux élèves des récompenses, saint Joseph y paraissait presque toujours. Pour cela, il faisait main basse sur toutes les statuettes de ce Saint qu'il rencontrait dans les bazars de la ville du Puy à l'époque de la retraite.

ESPRIT D'HUMILITÉ
INSENSIBLE AUX ÉLOGES ET AUX INJURES

Ce bon Frère ne se contentait pas d'honorer les saints, il les imitait. Son esprit d'humilité faisait l'admiration de ses supérieurs. Plusieurs visiteurs lui avaient offert des postes plus élevés que celui qu'il occupait et dans un climat plus doux, mais il les refusait toujours.

C'était dans le même esprit qu'il s'attachait de préférence aux enfants pauvres ou mal élevés, ou moins favorisés des dons de la nature. Les injures comme les louanges le laissaient indifférent. A ceux qui l'insultaient, il ne répondait que par des saluts ou par des services quand l'occasion s'en présentait.

Chaque fois qu'il se trouvait dans une réunion de directeurs du district, il fallait lui faire une sorte de violence pour l'obliger à accepter une place qui semblât le distinguer des autres ; il ne se trouvait bien que perdu et oublié dans les derniers rangs.

Lorsqu'il lui arrivait de soutenir une discussion avec quelqu'un qui refusait de se rendre à l'évidence, il changeait aussitôt de conversation, aimant mieux au besoin passer pour incapable que de manquer en quoi que ce soit à la charité.

VIGILANCE SUR SES SENS
MORTIFICATION DU FRÈRE

Son amour de la sainte vertu était égal à son humilité. Partout il s'efforçait d'observer les règles de la modestie ; aussi était-il pour le public un objet d'édification, et les mères le montraient à leurs jeunes enfants en disant :

— Le plus petit des chers Frères qui passent, c'est le Frère supérieur ; il ne regarde personne en marchant ; il prie le bon Dieu tout le temps.

Il était très sévère à l'égard des enfants qu'il surprenait dans une tenue même légèrement inconvenante ; il les réprimandait publiquement s'il y avait lieu, et les menaçait de les renvoyer sans pitié si jamais pareille chose leur arrivait encore.

Pour conserver la chasteté dans son cœur, il pratiquait la mortification. Outre les jeûnes prescrits par l'Eglise, il s'en imposait d'autres avec la permission de ses supérieurs. Pendant les dernières années de sa vie, il ne voulut manger que du pain bis. Jamais il ne prenait quoi que ce fût entre les repas, se refusant quelques gouttes d'eau pour se rafraîchir, même aux plus grandes chaleurs de l'été. Outre le jeûne, le Fr. Bénilde trouvait d'autres moyens de mortifier sa chair. Souvent, il prenait son repas à genoux au milieu du réfectoire. Parfois, en promenade, il introduisait de petits cailloux dans ses chaussures, qui le gênaient au point de le faire boiter. Au plus fort de l'hiver, il restait dans sa cellule sans feu, occupé à raccommoder du linge. Quand il sentait trop vivement le froid, il baisait amoureusement le Christ de son chapelet. Quand on l'invitait au repos, il répondait que l'éternité était assez longue pour lui donner le temps de se reposer.

Dans ses mortifications, il avait toujours un visage gai et des allures qui témoignaient combien il était heureux de s'enrichir pour le ciel avec ces gros riens, disait-il, que Dieu néanmoins, dans son infinie miséricorde, veut bien accepter pour nous les payer par des trésors infinis durant l'éternité.

MALADIE — SAINTE MORT

Le Fr. Bénilde avait toujours eu une santé délicate, mais en 1862, il commença à éprouver aux épaules et à la tête des douleurs rhumatismales plus vives que d'ordinaire. Comme il était plein d'énergie, il ne laissait pas, malgré sa faiblesse, de remplir ses fonctions de directeur avec la même exactitude. Ce ne fut que lorsque ses forces lui firent complètement défaut, c'est-à-dire une quinzaine de jours avant sa mort, qu'il consentit enfin à s'aliter. Le Dr Tardieu, dans la dernière visite qu'il lui fit le 12 août, trouva un tel progrès dans le mal qu'il n'hésita pas à l'avertir de sa fin prochaine. A ces mots, le malade tend la main au médecin en le remerciant affectueusement.

Quand on lui apporta les derniers sacrements, il les reçut avec une si grande ferveur et s'entretint avec son Dieu d'une manière si affectueuse que les assistants en furent attendris jusqu'aux larmes. Malgré sa faiblesse, il suivit avec une grande présence d'esprit les prières et les cérémonies de l'Extrême-Onction, demandant à Dieu de purifier de plus en plus son âme par la vertu de son sacrement.

Peu après, il s'endormit doucement dans le Seigneur C'était le 13 août 1862. Il avait dirigé pendant vingt et un ans la communauté de Saugues, avec une prudence qui faisait à la fois le bonheur de ses Frères et l'édification de la ville.

Jusqu'au moment où le corps fut mis dans le cercueil pour être transporté à l'église, c'est-à-dire pendant près de deux jours, les habitants de Saugues ne cessèrent de venir prier près de lui. Nul ne voulait se retirer sans emporter, comme relique, quelque objet lui ayant appartenu.

La cause du serviteur de Dieu a été introduite par la Congrégation des Rites.

SOURCE CONSULTÉE

Le Fr. Bénilde, par l'abbé Frédéric Besse. E. de Soye, 1886.

LE VÉNÉRABLE PAUL CAFARO

Rédemptoriste (1707-1753).

Portrait du Vénérable.

PREMIÈRES ANNÉES

PAUL Cafaro vint au monde le 5 juillet 1707, non loin de Naples, dans un village appelé « Casale degli Cafari », qui fait partie du diocèse de Cava. Ses parents étaient des chrétiens convaincus, qui s'approchaient souvent des sacrements et, chose plus rare chez les gens du monde, se livraient chaque jour à l'oraison mentale.

Le petit Paul devait mettre à profit les leçons d'honnêteté et de vertus qu'il recevait au foyer domestique. Il avait, du reste, un caractère très doux, une conscience délicate et une inclination irrésistible à la prière.

Son biographe rapporte que sa mère avait en lui une si grande confiance que, malgré qu'il fût le plus jeune, elle lui confiait la garde de ses sœurs lorsqu'il lui arrivait de s'absenter. Paul avait déjà si bien le sentiment de la responsabilité qu'il leur interdisait de sortir dans la rue, et s'il leur arrivait de transgresser sa défense, il les châtiait, non pas en les frappant, mais en les enfermant dans une chambre plus ou moins longtemps, suivant la longueur de leur escapade.

A dix ans, il tomba gravement malade ; mais bien que ses souffrances fussent vives, il ne se plaignait pas pour ne pas diminuer son mérite devant Dieu, aussi le médecin de la famille en était-il dans l'admiration et le répétait-il partout.

LE VERTUEUX SÉMINARISTE

A l'âge de treize ans, Paul Cafaro entra au Séminaire. Les supérieurs remarquèrent vite sa piété, son amour de la règle et de

l'obéissance. Ils le nommèrent zélateur, sorte d'intermédiaire entre les maîtres et les disciples. Comme il s'acquittait de sa charge consciencieusement et sans respect humain, cela lui attira plus d'une rancune et même plus d'un mauvais traitement. Il supporta tout, mais avec joie, car son goût pour la mortification était satisfait. Ce n'était pas encore assez. Il se faisait servir ses repas dans sa chambre, se contentait ordinairement de prendre un peu de pain et d'eau, et faisait passer le reste, par la fenêtre, aux pauvres qui attendaient.

En même temps, il s'exerçait à l'apostolat et initiait les séminaristes à la pratique de l'oraison mentale. La veille des fêtes, il allait visiter les familles, principalement celles qui, au point de vue religieux, étaient les plus abandonnées, les instruisait, leur apprenait les vérités de la religion et leurs devoirs envers Dieu.

Ces occupations ne lui faisaient pas négliger ses études et il se perfectionna dans les langues latine, grecque et hébraïque, au point de les posséder à fond. Plus tard, il se donna avec la même ardeur et le même succès à l'acquisition des sciences sacrées.

ÉTAT DE L'ÉGLISE AU XVIIIe SIÈCLE

L'Eglise avait alors un besoin spécial de prêtres saints au cœur d'apôtres, à l'intelligence de savants.

Les princes s'appelaient : empereur apostolique, roi très chrétien, roi catholique, roi très fidèle. Ils n'étaient pas indignes de ces titres, mais ils avaient tant reçu des Papes qu'ils se conduisaient à leur égard en enfants gâtés. Ils ne gardaient ni modération dans leurs réclamations ni respect dans les formes.

Le philosophisme ébranlait la foi et cherchait à ruiner la religion catholique. Il pénétrait dans le Conseil des princes ; il faisait demander par Louis XV la suppression des Jésuites ; au nom du Pacte de Famille, il liguait dans ce but les chefs de la maison de Bourbon, c'est-à-dire le roi de France, le roi d'Espagne et le roi des Deux-Siciles ; enfin, il arrachait à Clément XIV le fatal décret.

Le clergé de Naples était nombreux, mais ce qui lui faisait le plus défaut, c'était le zèle apostolique ; aussi le peuple, surtout celui des campagnes, vivait-il dans une profonde ignorance de ses devoirs. Il fallait des missionnaires versés dans la saine doctrine, ayant l'expérience du cœur humain et dévoués jusqu'à la mort. Quelques prêtres zélés, tels que saint Alphonse de Liguori et Paul Cafaro, comprirent que Dieu réclamait des saints pour sauver son Eglise et se dévouèrent tout entiers à cette grande et belle œuvre.

LE MAÎTRE DE CAFARO

Saint Alphonse de Liguori appartenait à une des grandes familles de Naples. Son père était capitaine des galères et jouissait de la faveur de Charles VI, empereur d'Autriche et roi de Naples. Alphonse se destina d'abord au barreau et y remporta de grands succès. Mais il se dégoûta du monde et embrassa l'état ecclésiastique. Devenu prêtre, il attaqua les vices avec tant de zèle qu'il opérait d'innombrables conversions parmi les pécheurs, partout où le transportaient les ailes de sa charité. Plein de compassion pour les pauvres surtout et pour les habitants de la campagne, il institua la Congrégation des prêtres du Très-Saint-Rédempteur, qui, à l'exemple de Jésus, devaient évangéliser les pauvres dans les campagnes, les villages et les bourgs.

SOUS LA DIRECTION D'UN SAINT

La renommée de saint Alphonse s'était répandue dans toute l'Italie méridionale. Aussi Paul Cafaro, qui venait d'être ordonné prêtre par l'évêque de Cava et qui aspirait à mener une vie de perfection, se plaça-t-il sous la direction d'un si grand Saint.

Le Vénérable avait été nommé préfet de la cour épiscopale, mais ses fonctions ne l'empêchaient pas de consacrer un long temps à l'oraison que saint Alphonse lui avait recommandée. On rapporte qu'il passait deux heures du jour et deux heures de la nuit à méditer. Pour s'exciter davantage à la pensée des fins dernières, il se rendait fréquemment au cimetière de la paroisse et restait longtemps en méditation devant les ossements des morts.

Son zèle pour les âmes n'en était pas diminué, au contraire. Aussi opérait-il des fruits abondants de salut. Il y avait dans la ville deux nobles calvinistes avec lesquels le saint prêtre entra en relation. Sa science et plus encore sa patience vinrent à bout de leur erreur et il eut la consolation de les ramener à la vérité.

L'évêque de Cava, appréciant ses heureuses qualités, le nomma curé de l'importante paroisse Saint-Pierre.

ZÈLE DU VÉNÉRABLE

Ces nouvelles fonctions stimulèrent encore davantage le zèle du Vénérable. On rapporte que, pour répondre plus vite à l'appel des malades qui pouvaient avoir besoin, la nuit, de son ministère, il dormait tout habillé.

Quand le sacristain arrivait le matin pour ouvrir l'église, il le trouvait toujours devant la porte, priant à genoux. Il était là depuis deux ou trois heures.

Les jours de fête, il prenait son crucifix et allait dans les cabarets et autres lieux de réunion, où sa présence empêchait le mal et où sa parole accomplissait le bien.

Sa paroisse ne suffisait pas à son zèle. Le

P. Pavone avait fondé une Société de missionnaires, dont le but était d'aller dans les bourgs les plus abandonnés porter la parole de Dieu. Cafaro s'y fit inscrire. Les missions les plus pénibles étaient celles qu'il préférait.

En dessous de Salerne, le long de la mer, s'étend la vaste et marécageuse plaine de Fœstum. Au Nord, elle est dominée par le mont d'Eboli. Sur les flancs de la montagne s'élève l'Eburum des anciens et sur son territoire, dans la plaine, le village de Piesti. La « malaria », sorte de fièvre paludéenne, y avait établi son séjour et faisait de nombreuses victimes. Aussi ce poste était-il la terreur des prêtres du diocèse et aucun n'en voulait. Paul Cafaro accepta d'y aller avec joie. La Providence le préserva de la maladie, et son zèle guérit les âmes.

LES SCRUPULES DU VÉNÉRABLE

Cependant, Paul Cafaro n'était pas tranquille et des scrupules l'agitaient. Curé, il pensait avec terreur au compte qu'il aurait à rendre à Dieu ; confesseur, il redoutait que l'âme dont le salut était entre ses mains ne vînt à se perdre par sa faute. Il était dans un trouble continuel, et chaque confession lui faisait sentir les affres de la mort. Il demanda alors à saint Alphonse, son directeur, de lui permettre de résigner entre les mains de son évêque ses fonctions de curé ; mais le Saint, témoin du bien qu'il opérait, refusa.

Cependant, les craintes de Cafaro allaient toujours en augmentant et sa désolation devint extrême. Elle éclata à plusieurs reprises avec tant de violence que ses proches s'entremirent auprès de l'évêque.

Celui-ci céda à regret et accepta sa démission. Le saint curé fut dans la joie et les paroissiens dans la désolation.

ENTRÉE CHEZ LES RÉDEMPTORISTES

Qu'allait devenir Paul Cafaro ?

Il voulait travailler au salut des pauvres gens ; mais il lui fallait une règle pour le soutenir, une direction continuelle pour calmer ses scrupules. Comme il trouvait tous ces avantages dans la Congrégation naissante des Rédemptoristes, il écrivit à saint Alphonse et lui demanda son admission.

Saint Alphonse ne se décida pas à la légère; il temporisa et fit mine de ne pas prendre sa vocation au sérieux.

Cette hésitation apparente accrut les désirs de Paul Cafaro ; ils devinrent si véhéments que saint Alphonse se rendit et l'appela auprès de lui à La Barra, bourg situé entre Naples et le Vésuve. Son frère, raconte saint Alphonse, vint l'y trouver et l'accabler d'injures et de reproches parce qu'il avait quitté le monde. Le Vénérable ne répondit pas un mot et il fit bien, car il lui eût été difficile de ramener à la raison un homme aussi courroucé. Son évêque lui-même, qui avait appris avec regret sa démission, s'en plaignit vivement et, l'ayant un jour rencontré, fit arrêter sa voiture et voulut lui persuader de reprendre son ancien poste. Comme Cafaro ne voulait rien promettre, l'évêque lui dit :

— Puisqu'il en est ainsi, ne vous présentez plus devant moi et ne mettez plus les pieds dans mon diocèse.

Après avoir terminé son noviciat, Paul Cafaro eut le bonheur de faire sa profession le 9 novembre 1742, entre les mains de saint Alphonse. On raconte que son émotion fut si vive et qu'il versa des larmes de bonheur si abondantes qu'il eut toutes les peines du monde à lire la formule.

Aux quatre vœux, dans son for intérieur, il en ajouta un cinquième : celui de ne pas refuser les missions chez les infidèles si tel était le désir de ses supérieurs.

LES MISSIONS

A peine sorti du Noviciat, Cafaro fut envoyé en mission. Son zèle s'y déploya dans toute sa splendeur. Quand il ne prêchait pas, il confessait. Le soir, si l'église était fermée, il confessait les hommes dans sa chambre. Quand il n'y avait plus personne chez lui, il sortait et cherchait au dehors s'il ne restait pas quelqu'un à confesser.

Lui-même se chargeait de réveiller ses compagnons de mission. Parfois, il avait un réveil à sa disposition, la chose se faisait sans difficulté. Mais cela n'arrivait pas toujours. Alors il se couchait tout habillé, s'efforçait de ne pas dormir et à chaque instant il allait à l'horloge pour regarder l'heure afin de n'être jamais en retard.

Saint Alphonse dirigeait les missions auxquelles il prenait part. Quand il était absent, il se faisait remplacer par le P. Sportelli et, à défaut du P. Sportelli, par Paul Cafaro qui prenait toujours pour lui le plus mauvais cheval, le confessionnal le plus incommode, la chambre la moins agréable.

COMMENT LE VÉNÉRABLE REFUSE DE VOIR SA MÈRE

Dès l'année 1743, saint Alphonse nomma Paul Cafaro maître des novices, charge qu'il exercera jusqu'en 1746. On raconte que sa mère lui fit savoir un jour qu'elle avait l'intention de venir le voir ; malgré son amour pour elle, il l'en dissuada afin de ne pas renouer les liens qu'il avait rompus avec le monde. La pauvre femme renouvela ses instances, disant qu'elle « voulait, avant de mourir, recevoir la bénédiction de son fils ».

— Je la lui donne et de grand cœur, répond Paul Cafaro au messager ; mais elle

n'a pas besoin de venir pour cela. Ma bénédiction est aussi bonne de loin que de près.

LE DIRECTEUR SÉVÈRE

Saint Alphonse ne laissa pas longtemps Paul Cafaro à ses novices ; il lui donna la charge de préfet des études et de maître de théologie.

Pour faciliter le travail des étudiants, celui-ci écrivit des ouvrages pleins de doctrine. Cela lui valut une petite épreuve. Saint Alphonse lui ordonna de consacrer à ses livres le temps que la règle des Rédemptoristes attribue à l'oraison. Paul Cafaro obéit ; mais, peu après, ayant été nommé lui-même recteur d'Iliceto, il se hâta de retirer l'ordre de son prédécesseur.

Les religieux les plus vénérables avaient choisi Paul Cafaro comme confesseur. Au témoignage de saint Gérard Majella, il les menait avec une verge de fer. C'était tout ce que demandaient ces âmes affamées de mortifications. Saint Alphonse lui-même s'était mis sous sa direction et avait fait vœu de lui obéir en toutes choses.

L'année 1749 marque dans l'histoire des Rédemptoristes. Le 25 février, Benoît XIV donnait le Bref qui les approuvait. Au mois d'octobre, ils tenaient leur premier Chapitre général. Paul Cafaro y prit part comme secrétaire et fut nommé consulteur général.

ÉPREUVES SPIRITUELLES

Au milieu de ces marques de vénération, Paul Cafaro subissait une terrible épreuve. Elle dura les six dernières années de sa vie. Quelle était-elle ?

Saint Alphonse de Liguori dit que la loi du secret l'empêche de la révéler; mais que, s'il pouvait parler, elle arracherait des larmes aux pierres elles-mêmes. Elle fut si grande qu'il se croyait abandonné de Dieu.

— J'ai perdu la voie, gémissait-il, et je ne sais pas où je vais.

A un religieux, il écrivait :

— Voulez-vous savoir en quoi Dieu m'a touché ? Il m'a touché en retirant de moi sa main bienfaisante pour me punir de mon manque de correspondance à la grâce. Ne dites pas : quelle humilité ! Je vous réponds : c'est une vérité irréfragable. Priez Dieu pour moi.

MORT DE PAUL CAFARO

Paul Cafaro ne se trouvait plus à Iliceto. Près d'Eboli, sur le territoire de Caposele, se trouvait une maison appelée Mater Domini. Il en était devenu le recteur. Au commencement de l'an 1753, il dit à ses compagnons :

— Cette année, je mourrai.

Le 5 août, il leur dit encore :

— Je ne passerai pas ce mois, et ce soir j'aurai la fièvre.

Cela ne manqua pas. La maladie dura huit jours.

Il remarqua que ses compagnons épiaient ses moindres paroles afin de les transmettre à la postérité comme le testament d'un Saint. Son humilité s'en émut, et il s'attacha à ne rien dire de saillant.

Ses craintes avaient entièrement disparu. Il s'abandonna entre les mains de Dieu, et, plein de confiance, les yeux fixés sur le crucifix, au milieu des larmes de ses Frères, il mourut le 13 août 1753. Il avait quarante-sept ans.

Les vertus de cet humble religieux avaient brillé d'un si vif éclat que saint Alphonse ne dédaigna pas d'écrire sa vie afin qu'elle servît d'exemple à un grand nombre d'âmes aspirant à la perfection.

L'introduction de la cause de béatification du serviteur de Dieu a eu lieu le 12 mai 1908. Le décret de non culte a été rendu le 9 février 1909.

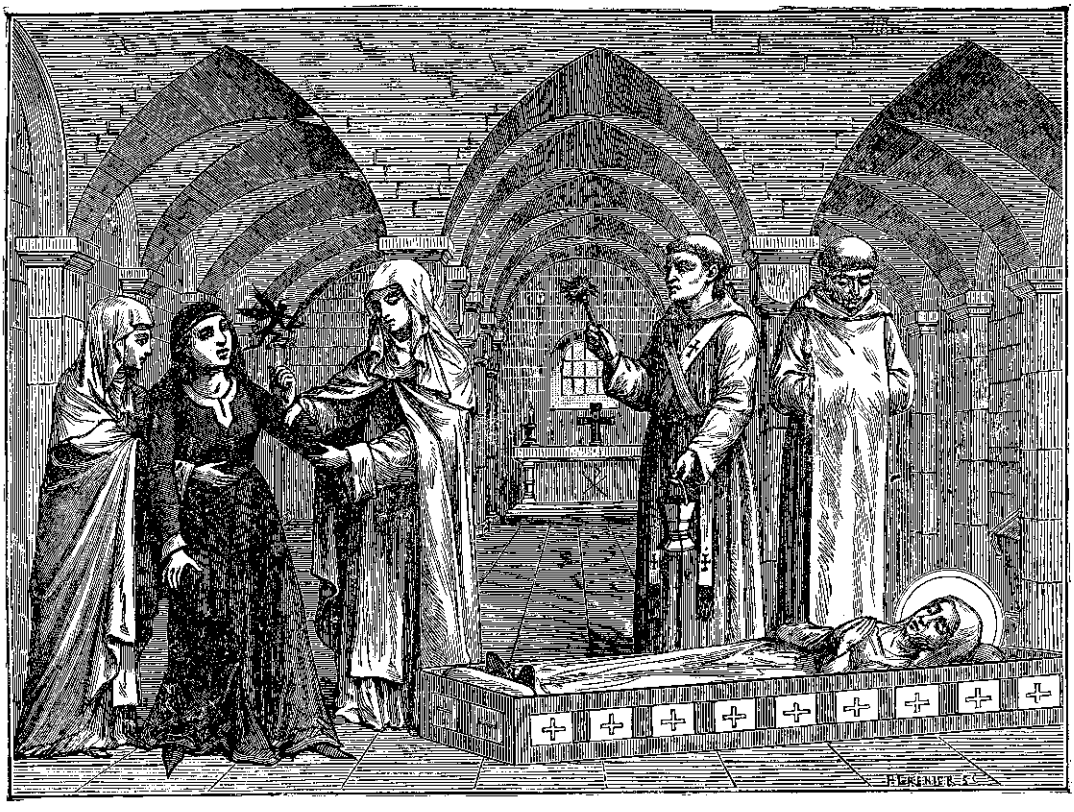
Pratique. — Méditons souvent sur cette maxime du Vénérable : « Les choses présentes finiront vite et ne serviront plus durant toute l'éternité. Pensons donc à l'éternité qui durera toujours. »

SOURCES CONSULTÉES

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI, *Vita del R. P. D. Paolo Cafaro.* Roma 1894. — Documents de l'introduction de la cause de béatification du serviteur de Dieu Paul Cafaro.

SAINTE ATHANASIE, VEUVE ET RELIGIEUSE

Fête le 14 août.



Une possédée est délivrée au tombeau de sainte Athanasie.

UNE ÉTOILE MIRACULEUSE

Sainte Athanasie naquit au commencement du IXe siècle, dans l'île d'Egine (Mer Egée), d'une famille grecque qui s'était gagné une honnête aisance par son travail, et s'était attiré l'estime des habitants par ses vertus.

Son père se nommait Nicétas et sa mère Irène.

En les voyant faire le bien, l'enfant apprit à le pratiquer, et bientôt elle montra que ce n'était pas en vain que Dieu l'avait fait appeler *Athanasie*, c'est-à-dire *immortelle*, puisqu'elle devait, par ses vertus, laisser ici-bas comme les justes « une mémoire éternelle, pendant que son âme jouirait de l'immortalité bienheureuse du ciel ».

A sept ans, elle savait tout son psautier et allait, par une méditation fréquente, puiser dans les Saintes Ecritures et les exemples des martyrs la force et les lumières nécessaires pour courir dans les voies de la perfection.

Dieu, qui descend toujours vers ceux qui veulent monter à lui, récompensa bientôt ses généreux efforts. Un jour qu'Athanasie, dans un esprit de pénitence et d'amour divin, aidait son père dans son pénible métier de tisserand, elle vit une étoile rayonnante de mille feux se détacher du ciel, venir jusqu'à sa poitrine et, après l'avoir enveloppée de ses rayons, la pénétrer peu à peu. Mais cette divine lumière éclaira plus encore son âme que les yeux de son corps. L'enfant comprit dès lors tout le vide et le néant des délices de la terre, et, brûlant d'une sainte ardeur, elle n'aspira plus qu'à mener, dès ici-bas, la vie des anges en se faisant religieuse.

LA JEUNE VEUVE

Mais ses parents, aveuglés par cet égoïsme, si commun aux pères et aux mères, qui les pousse à préférer leur propre satisfaction au bien véritable de leurs enfants, crurent qu'ils manqueraient d'affection pour leur fille en lui permettant de suivre sa vocation. Un jeune seigneur du pays, maître d'une fortune considérable, captivé par les vertus et les charmes d'Athanasie, la demandait en mariage. Eblouis par une telle proposition, Nicétas et Irène forcèrent leur fille à accepter la main du riche prétendant. Ainsi contrainte, elle se soumit, en pleurant l'inesti-

mable trésor de sa virginité, dont on la dépouillait par une aveugle tendresse.

Les fêtes des noces n'étaient pas encore terminées quand les Maures envahirent l'île d'Egine, patrie de notre Sainte, et son époux fut appelé aux combats. Par un de ces jugements dont Dieu seul a le secret, il périt dans la lutte, laissant sa veuve maîtresse de toute sa fortune.

Athanasie n'attendait que la fin de la guerre pour la sacrifier et s'enfermer dans un cloître, quand le Seigneur voulut, par une seconde épreuve, faire briller encore plus sa constance et son énergie.

Les Maures ne se retirèrent qu'après des massacres si nombreux, que le gouverneur de l'île craignit de voir ses Etats se dépeupler. Sans comprendre son véritable intérêt, et mettant sa gloire au-dessus de celle du Très-Haut, il prohiba le célibat, et força les vierges et les veuves à prendre des époux.

DEUXIÈME MARIAGE — CHARITÉ DOUBLE VOCATION

La jeune veuve dut ainsi contracter une nouvelle alliance qui augmenta encore sa fortune.

Mais les préoccupations du monde ne la détournaient pas du soin de son salut. Chaque jour, elle récitait tout le psautier et allait chercher dans les Saintes Lettres des enseignements et des exemples qui la soutenaient parmi les dangers de son état. Humblement soumise à celui que le ciel lui avait donné pour guide et pour chef, elle s'efforçait, par son amour et sa mansuétude, de l'entraîner après elle vers Dieu.

Elle sut lui inspirer une telle charité pour les pauvres qu'elle obtint la permission de leur donner tout ce qu'elle voudrait ; et elle en usait si largement que ses immenses revenus lui suffisaient à peine.

Sa demeure était comme le grenier d'abondance de la contrée où tous venaient puiser dans leurs nécessités. Moines, pèlerins, voyageurs, orphelins, tous trouvaient place à sa table et ne s'éloignaient jamais sans avoir été comblés de ses bienfaits.

Mais son zèle et sa générosité éclatèrent surtout au milieu d'une famine qui vint fondre sur sa patrie. On la voyait partir dès le matin chargée de provisions pour aller sauver les malheureux qui périssaient sur les routes, tandis que son mari pourvoyait aux besoins de ceux qui se présentaient à son palais.

Miséricordieuse comme le Père céleste qui fait « lever son soleil sur les bons comme sur les méchants, et envoie sa pluie aux saints comme aux pécheurs », elle étendait ses bienfaits jusque sur les hérétiques manichéens qui remplissaient alors la Grèce. En même temps qu'elle nourrissait leurs corps, elle s'efforçait d'éclairer et de toucher leurs cœurs, et plus d'un malheureux qui ne lui demandait que le pain matériel recevait, en outre, le pain de la vérité bien plus nécessaire à l'homme. Poussée par cet amour des âmes, elle réunissait toutes ses voisines aux jours de fêtes, leur expliquait les mystères divins et « leur communiquait sans jalousie les lumières qu'elle avait reçues de Dieu ».

Comme ces vertus se développaient de plus en plus en elle et que son âme était devenue, dit l'historien grec, « telle qu'un parterre orné des fleurs les plus belles et les plus odoriférantes », son mari comprit toute la grandeur et la beauté des biens célestes ; Athanasie osa lui proposer de renoncer au monde avec elle et d'embrasser la vie religieuse. Il y consentit volontiers et, laissant sa maison à sa femme qui voulait la changer en monastère de religieuses, il se retira dans un couvent de moines, où, après quelques années d'une vie sainte, il alla jouir au ciel des joies ineffables que lui avait préparées l'amour si vrai et si saint de son épouse.

ESSAIS DE VIE RELIGIEUSE

Athanasie, de son côté, ne songea plus qu'à se donner à Dieu : elle répandit ses richesses dans le sein des pauvres, et reçut dans sa maison plusieurs saintes femmes éprises d'une même ardeur pour la pénitence et la prière.

Quelques mois à peine s'étaient écoulés, quand ses compagnes l'élurent comme supérieure. Ce n'est qu'à force de contrainte qu'on put lui faire accepter cette charge ; mais, si son rang l'obligeait de marcher la première, dans son cœur, Athanasie s'estimait la dernière et la plus méprisable de toutes, suivant ce conseil de l'Evangile : « Que celui qui veut être grand parmi vous se regarde comme le plus petit et le plus faible. »

Cette humilité se manifestait dans tous ses actes ; jamais elle ne souffrit qu'on la servît, pas même, selon le témoignage des contemporains, qu'on lui versât de l'eau sur les mains. « Indigne pécheresse, disait-elle, je ne mérite pas de vivre en si sainte compagnie, comment voulez-vous donc que j'accepte des honneurs qui ne sont dus qu'à la vertu ? »

Pendant les quatre années qu'elle vécut ainsi, on ne l'entendit jamais parler avec amertume ou colère. Ses avis, toujours pleins de douceur et d'onction, étaient reçus comme des oracles, et c'était surtout par une ardente prière au Maître de toute volonté qu'elle savait faire régner l'obéissance.

Mais, pour garder cette égalité et cette suavité d'âme, elle devait chaque jour lutter énergiquement contre elle-même, abattre ses passions sous le sang et les larmes de la pénitence.

Sa nourriture quotidienne était du pain et de l'eau. A grand'peine, au jour de Pâques, pouvait-on lui faire goûter un peu de poisson et de lait. Pendant la sainte quarantaine et à l'approche des grandes fêtes, elle ne mangeait que tous les deux jours, et encore ne prenait-elle que quelques légumes crus, sans aucune boisson. Elle passait ses nuits dans une auge de pierre, priant et pleurant jusqu'à ce qu'elle fût vaincue par le sommeil. Sous son vêtement de laine, elle portait un long cilice qui la torturait à chaque instant du jour ; mais, seul, le Père céleste était témoin de ses souffrances. Athanasie cachait tout aux yeux des hommes, redoutant de s'attirer leur estime.

Ainsi maîtresse de son corps, elle s'était élevée à une contemplation perpétuelle. En dehors des offices communs, on l'entendait souvent répéter quelques versets des psaumes ou exciter ses sœurs à les redire après elle. « Je bénirai le Seigneur en tout temps, s'écria-t-elle souvent avec David, et sans cesse ma bouche fera retentir ses louanges. »

La véhémence de son amour lui faisait verser des larmes en l'oraison comme au milieu de la psalmodie, et en telle abondance qu'on eût plutôt vu, dit la chronique, une fontaine se tarir

que les yeux d'Athanasie, toujours fixés sur le Sauveur crucifié, ne cessant de verser des larmes de tendresse et de compassion

CONSÉCRATION DÉFINITIVE — LE COUVENT DE TIMIA

Le véritable amour est insatiable; il cherche toujours de nouveaux moyens de se manifester. Toute sainte que fût sa vie, cette humble servante du Seigneur la trouvait encore tiède et imparfaite. Aucune consécration solennelle ne l'avait liée à Dieu, elle ne se croyait pas véritablement toute à lui.

Aussi songea-t-elle à prononcer les vœux de religion.

Ses pieuses compagnes embrassèrent avidement son dessein; bientôt, elles n'aspirèrent plus qu'à se lier elles-mêmes par ces chaînes bénies, et à se retirer dans un lieu plus solitaire.

Elles se préparaient à donner suite à leur généreuse pensée par un redoublement de prière et de pénitence, quand Dieu leur envoya un directeur sage et prudent, le prêtre Mathias. C'était un saint vieillard qui, depuis de longues années déjà, dirigeait avec honneur une communauté de femmes, et ses vertus lui avaient mérité plusieurs visions célestes.

« Je ne saurais assez remercier Dieu, dit-il à Athanasie, du généreux désir qu'il vous a inspiré. Oui, mettez une barrière infranchissable entre vous et le monde, retirez-vous dans la solitude afin de vous livrer davantage encore à la prière. Mais, cependant, modérez vos austérités; car s'il ne convient pas que le corps écrase l'âme de son poids, il faut pourtant qu'il soit assez fort pour la porter. L'obéissance est meilleure que les sacrifices et les victimes. »

Ces saintes femmes se soumirent humblement. Mathias vit dans ce prompt renoncement la marque plus évidente de leur vertu et de la sainteté de celle qui les avait formées, et dès lors, il n'hésita plus à se rendre à leurs désirs.

Comme il les conduisait à l'ermitage du Timia, bâti dans un désert, Athanasie s'écria en l'apercevant : « C'est ici le lieu de mon repos; il y a longtemps que Dieu me l'avait montré! »

Le pieux guide donna l'habit religieux et une règle monastique à ses filles, et bientôt il constitua, par les vœux, une communauté régulière.

Comment peindre la ferveur de nos pieuses cénobites? Elles persévéraient dans la prière, l'amour divin, l'abnégation avec une énergie extraordinaire qui rappelait les communautés de la Thébaïde.

Notre Sainte se distinguait entre toutes ses compagnes par une recherche constante de la mansuétude et de l'humilité.

Se faire toute à tous, se mettre aux pieds de tous pour la gloire de Jésus, telles étaient ses délices, et le ciel lui-même venait l'aider à avancer dans cette voie.

Souvent, elle voyait notre divin Sauveur marcher à côté d'elle au milieu d'une nuée lumineuse; les anges l'entouraient en chantant : « Voilà celui qui, sur la terre, fut doux, et humble de cœur; imite-le, Athanasie, et tu participeras à ses gloires et à ses triomphes. »

Ainsi poussée sans cesse, elle finit par enlever jusqu'à la racine de l'orgueil et de la colère que le péché a fait entrer si avant dans le cœur humain.

Elle avait aussi une très grande dévotion pour la Sainte Vierge.

DON DES MIRACLES

Comme elle s'abaissait chaque jour davantage, Notre-Seigneur devait l'exalter, car il l'a prédit dans l'Ecriture.

Un jour, un aveugle vint se jeter aux pieds de cette humble servante du Christ, implorant avec larmes sa guérison. Comme elle s'excusait sur son indignité et la multitude de ses péchés. « Non, non, répondit l'infortuné, vous êtes toute-puissante auprès de Dieu, priez et je verrai, priez, je le veux. »

Athanasie, poussée par la charité, s'agenouilla, fit le signe de la croix sur les yeux du malade en disant : « Que le Sauveur qui guérit l'aveugle-né te guérisse aujourd'hui. » Et, sur l'heure, l'aveugle recouvra la vue.

Malgré la défense de la Sainte, cet homme alla raconter partout le prodige, et bientôt les foules accoururent au monastère.

Il y avait eu autrefois dans ce lieu un pèlerinage à saint Etienne; Athanasie profita du concours du peuple pour le faire refleurir.

Pour aider encore à la piété des fidèles, elle éleva trois églises : à la Bienheureuse Vierge, à saint Jean-Baptiste et à saint Nicolas. L'impératrice Théodora, charmée de ce qu'elle entendait raconter de ses vertus, voulut la voir et lui envoya l'ordre de venir à Constantinople.

Malgré ses répugnances, elle obéit, mais elle voulut résider dans un couvent et non au palais.

Les novices, attirées par la renommée de cette sainte Mère, affluèrent bientôt, et elle sut, par sa patience douce et ferme à la fois, en faire de dignes épouses de Jésus-Christ. Il y avait déjà sept ans qu'elle fécondait cette nouvelle communauté par ses exemples et ses sages conseils, quand la Sainte Vierge lui apparut : « Voici, lui dit-elle, l'heure de la récompense qui approche, retourne donc à ta première retraite, car je veux que tu meures à l'ombre du sanctuaire que tu m'as élevé. »

Docile à la voix du ciel, Athanasie reprend le chemin de Timia.

SAINTE MORT

A peine y avait-elle repris sa vie de prière et d'amour qu'elle fut saisie d'une grave maladie, et deux anges vinrent lui annoncer l'heure de sa mort. Ils portaient un livre où l'on voyait écrit en lettres d'or : « Réjouis-toi : dans douze jours, ton âme pourra enfin s'échapper de la prison du corps. »

Dès ce moment, Athanasie ne se livra plus qu'à la prière; elle n'interrompait sa contemplation que pour répéter : « Priez, mes sœurs, priez et louez sans cesse le Seigneur, afin que, dans sa miséricorde, il oublie nos péchés. »

Le soir du onzième jour, elle s'écria : « Ayez pitié de moi, mes filles! allez au chœur et finissez pour moi les cantiques de David que j'avais promis à Dieu de réciter chaque jour : je suis arrivée au quatre-vingt-dixième psaume, mais ma faiblesse ne me permet pas d'aller plus loin. »

Les religieuses obéirent, et achevèrent en pleurant la tâche de leur sainte Mère. Puis, rassemblées autour de son lit, elles la supplièrent de ne pas les abandonner, de les conduire et de les éclairer encore du haut du ciel.

« Priez plutôt pour moi, reprit Athanasie, car je tremble en pensant que je vais paraître devant un Dieu qui m'a tant aimée et pour qui j'ai fait si peu. »

Embrassant alors Marina et Euphrasie, les plus saintes de ses compagnes, elle ajouta: « Voilà donc qu'il faut nous séparer, mes chères sœurs, mais, consolez-vous, Dieu nous réunira, je l'espère de sa bonté, dans un monde meilleur. Qu'il vous donne, en attendant, la paix, la céleste charité, la concorde, et qu'il vous comble de ses bénédictions. »

La beauté de son âme se refléta un instant sur son visage, qui devint éblouissant de clarté, et elle rentra dans le calme.

Le lendemain, Athanasie, plus que jamais jalouse du culte divin, ne voulut pas qu'à cause d'elle on négligeât la prière. « Célébrez aujourd'hui en toute solennité, dit-elle, la gloire de Marie dans son Assomption, et quand vous aurez tout terminé, venez confier à la terre mon pauvre corps. »

Elle reçut ensuite les divins sacrements, et à peine le Corps sacré du Sauveur avait-il touché ses lèvres, que son âme allait commencer au ciel l'éternelle action de grâces.

Ses filles se jetèrent alors sur sa sainte dépouille et la couvrirent de leurs larmes et de leurs baisers. « Comment donc as-tu pu mourir, toi dont le nom signifiait l'immortalité? s'écriaient-elles; ah! pourquoi nous laisser orphelines? Nous ne verrons plus, pendant la divine psalmodie, ton visage enflammé, tes yeux baignés de larmes qui excitaient tant notre ferveur. Nous étions indignes de te posséder plus longtemps et Dieu t'a rappelée à lui. »

COMMENT DIEU CANONISA LUI-MÊME ATHANASIE

Ces pleurs, ces regrets et la pieuse mémoire qu'elle laissait dans tous les esprits auraient suffi pour révéler la sainteté d'Athanasie; mais le Seigneur, qui élève les hommes autant qu'ils se sont abaissés pour lui, voulut la manifester plus visiblement.

Une des religieuses de Timia ne pouvait quitter le tombeau de sa Mère vénérée. Elle y passait ses jours et ses nuits, priant et pleurant sans cesse. Un soir, la Sainte lui apparut et lui dit: « Consoles-toi, dans quarante jours je jouirai pleinement de tout ce que m'a préparé la miséricorde de mon Dieu (1). »

Cependant, par un oubli involontaire ou par une permission du ciel, le quarantième jour passa sans qu'on récitât au monastère les prières solennelles que la Règle ordonnait en faveur des Sœurs défuntes.

Le soir même, Athanasie apparaissait encore à celle qui veillait sur son sépulcre. « Est-ce ainsi que l'on m'oublie? dit-elle. Cependant, fais préparer un festin pour les pauvres et soyez vous-mêmes dans la joie, car je vais rentrer au milieu de vous. »

(1) Ce passage du chroniqueur contemporain nous paraît obscur. La défunte veut-elle dire que sa gloire est différée, et qu'elle attend certains suffrages de sa communauté pour sa délivrance? ou bien veut-elle simplement leur rappeler de ne pas négliger les prières de Règle en faveur des défunts et des âmes du Purgatoire, leur promettant en retour des bénédictions spéciales de Dieu? Ce dernier sens nous paraît préférable.

Le lendemain, comme on chantait au chœur l'office des morts, deux des plus saintes religieuses aperçurent leur bienheureuse Mère environnée d'un vêtement de gloire et de lumière. Des anges la portèrent jusqu'au sommet de l'autel, l'établirent sur un trône et la proclamèrent la protectrice et la patronne de son couvent et de sa patrie.

A partir de ce jour, le sépulcre d'Athanasie retentit d'une divine mélodie: cette langue qui avait tant loué Dieu sur la terre était plus forte que la mort.

Alors, on amena sur le tombeau une femme que les malins esprits tourmentaient cruellement. Dès que la malheureuse se fut approchée, elle entra en fureur, et, dans sa rage, elle arracha toutes les pierres, sans qu'on pût la retenir; mais, à peine eut-elle touché aux saintes reliques que le démon s'enfuit.

Le corps de l'humble servante du Christ apparut alors aussi radieux et aussi flexible qu'au premier jour de la mort; il répandait même un suave parfum.

Avant de l'ensevelir une seconde fois, les religieuses voulurent revêtir leur Mère d'une robe plus riche et plus éclatante; mais elle serrait si fortement les bras contre sa poitrine qu'on ne pouvait y parvenir. Une des Sœurs, touchée du Saint-Esprit, se jette à genoux et s'écrie: « Toi qui fus toujours obéissante pendant ta vie, obéis encore aujourd'hui. » Et Athanasie étendit aussitôt les bras.

Tant de prodiges excitèrent la confiance des peuples, et bientôt Timia fut comme une nouvelle piscine de Siloé.

Une mère y arriva un jour, portant dans ses bras son petit enfant tout estropié: il avait l'œil complètement éteint, une main et une jambe privées de mouvement. Après de persévérantes prières, elle vit son fils complètement guéri et s'en retourna bénissant Dieu qui nous a donné des saints pour protecteurs.

Un jeune homme, sous l'action d'une fièvre maligne, était sans cesse inondé de sueur: après un mois de continuelle oraison, Athanasie se présenta à lui en disant: « Aie confiance, je veille sur toi, et tu seras bientôt guéri. » Le soir même, malgré ses efforts, le malade s'endormit dans l'église et, au milieu de son sommeil, il entendit ces paroles: « Ouvre la bouche, je viens t'apporter moi-même le remède. » Il obéit, et la glorieuse sainte lui remit une relique de son corps. Quand il se réveilla, il était guéri et il possédait un des doigts de sa bienfaitrice.

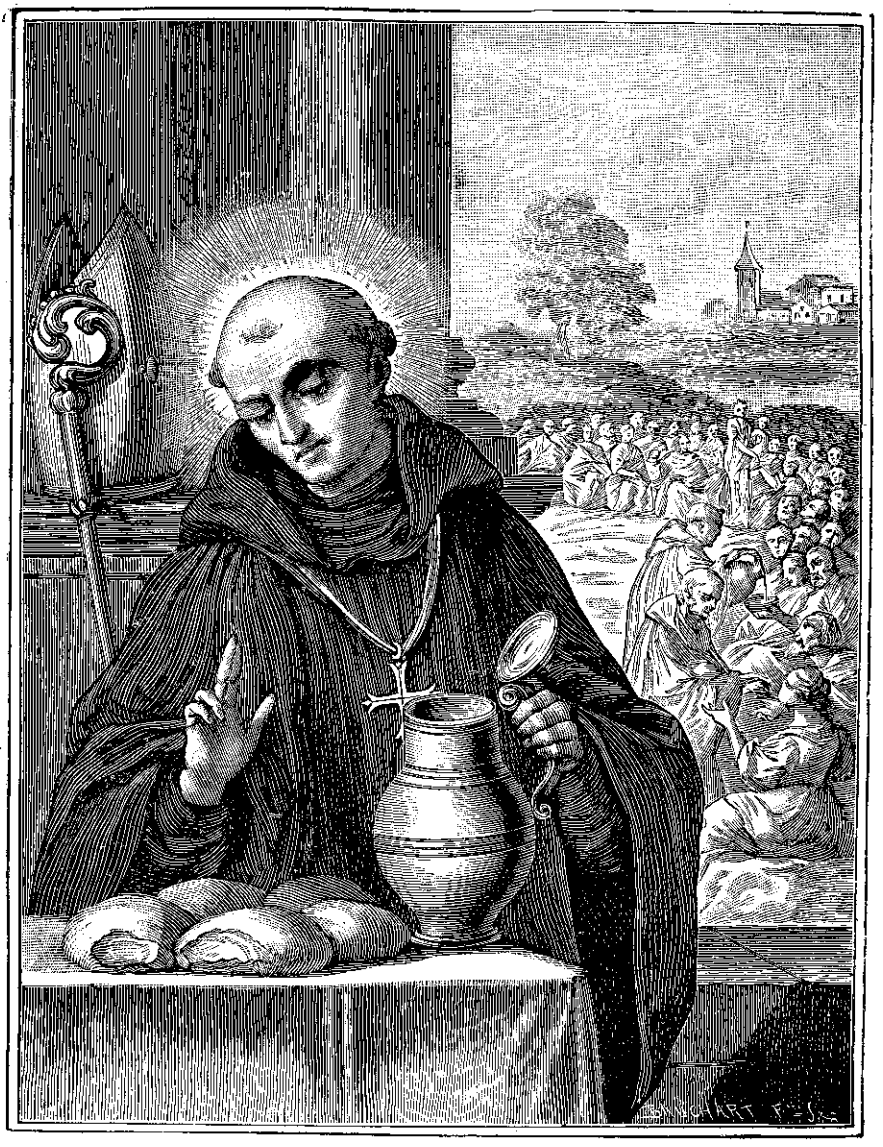
Une religieuse de Timia, gravement malade, invoqua sa sainte Mère qui lui apparut aussitôt et lui dit: « Prends le cilice que j'ai porté toute ma vie et ton mal disparaîtra. » La pieuse fille se soumit, et après quelques jours de souffrances qui lui révélèrent quelle avait été la mortification d'Athanasie, elle se trouvait parfaitement saine.

Il serait impossible de dire combien d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, de morts, de sourds, trouvèrent la guérison sur ce saint tombeau. Les contemporains eux-mêmes s'y déclarent impuissants. Cette femme, qui n'avait pendant toute sa vie cherché qu'à se cacher, était devenue la gloire de son pays, et c'était justice; car le Seigneur a dit: « Celui qui s'humilie sera élevé. »

SAINT ARNULPHE OU ARNOUL

ÉVÊQUE DE SOISSONS

Fête le 15 août.



Saint Arnulphe, d'illustre naissance, entra jeune au monastère de Saint-Médard, mérita d'être appelé le Père des pauvres. Dieu récompensa sa charité en multipliant entre ses mains cinq pains qui nourrirent plus de 700 hommes. Il fut évêque de Soissons. Sa mort arriva en 1087.

UNE MORT ET UNE NAISSANCE — COMMENT IL NE FAUT JAMAIS SE PLAINDRE DE DIEU

C'était au temps où le roi Henri, fils de Robert, régnait sur la France, et Edouard le Pieux sur l'Angleterre, c'est-à-dire au XI^e^ siècle.

Un gentilhomme de haute naissance, du nom de Fulbert, vivait heureux auprès de son épouse Menisinde, dans le petit village de Brabante, auprès du fleuve Sealdem, en Flandre. Dieu leur avait donné un fils qui faisait leur bonheur. Il avait grandi auprès d'eux, et les nobles qualités qu'ils s'étaient plu à former dans son âme faisaient prévoir un avenir florissant.

Mais le Seigneur, qui sait mieux que nous ce qui nous convient, rappela le jeune homme à lui.

Peindre la désolation de la pauvre mère serait chose impossible. Il fallut que Dieu lui envoyât du ciel un ange consolateur.

« Un homme, revêtu d'habits plus brillants que le soleil, et dont les traits n'avaient rien de ceux d'un mortel, lui apparut en songe : « Pourquoi ces larmes ? lui dit-il. Le fils que vous avez perdu, de qui le teniez-vous ? Pourquoi vouloir toujours lutter contre la volonté du Seigneur ? Si cet enfant avait vécu, il aurait fait un jour votre déshonneur par ses vices et ses crimes. Mais Dieu vous en donnera bientôt un autre, qui soutiendra glorieusement l'honneur de Jésus-Christ, sera une grande lumière dans l'Eglise et contribuera au salut de beaucoup d'âmes. Vous l'appellerez *Christophe*, c'est-à-dire *Porte-Christ*. »

L'enfant naquit, en effet. Son parrain, Arnoul d'Oudenarde, voulut absolument lui donner son nom d'Arnoul (en latin *Arnulphus*). Mais Menisinde n'appela jamais son fils que du nom de Christophe.

Un jour, l'enfant priait entre ses bras ; un homme, vêtu du costume de pèlerin, s'approche, et levant les yeux au ciel, il dit à la mère : « Veillez, veillez sur lui, le Christ en a fait son temple, et la Trinité Sainte le destine à annoncer ses miséricordes aux pauvres de son peuple. »

La mère veillait bien sur le fils, et Arnulphe grandit en science et en sainteté. Jeune encore, on pouvait déjà deviner dans sa démarche, ses paroles, ses relations, le véritable Christophore, l'homme qui est pour le monde un vrai porte-Christ.

ARNULPHE SOLDAT

Issu d'ancêtres de la plus haute noblesse, vigoureux et brave, le jeune seigneur fut contraint de suivre la carrière des armes.

Le tumulte des camps n'était pas capable de le distraire, il était le Christophore, et Dieu, qu'il portait en lui, l'absorbait tout entier. La présence de cet hôte divin dans son âme y avait allumé une charité ardente pour les pauvres. Nouveau Martin, il se dépouilla pour revêtir celui qui était nu, et partagea avec l'affamé son argent et sa nourriture.

Il assistait avec respect aux offices de l'Eglise ; priait régulièrement le matin et le soir et plusieurs fois le jour. Bien loin d'avoir des querelles avec ses voisins, il mettait une prudence et une charité admirables à réconcilier ceux qui avaient des différends. Sa sobriété et sa chasteté faisaient l'admiration de tous. Il se distingua par sa valeur dans plusieurs campagnes. Cependant, il aspirait sans cesse au bonheur de quitter le monde.

IL PASSE AU SERVICE DU ROI DU CIEL

Retenu sous les armes par son prince qui le chérissait, par ses parents qui plaçaient en lui leur gloire, il ne vit d'autre moyen d'obéir à l'impulsion de la grâce qu'en usant de stratagème.

Par son ordre, les hommes d'armes qui servaient sous lui se revêtent de cuirasses étincelantes d'or ; lui-même est monté sur un coursier pompeusement caparaçonné, et fait part à tous les siens du désir qu'il a de se rendre à la cour du *Roi*. Il embrasse sa mère, dit adieu à tous ses compagnons, et se dirige vers la France.

La cour du roi Philippe ne le vit point venir, Arnulphe voulait servir le Roi du ciel, aussi vint-il frapper à la porte de l'abbaye de Saint-Médard, proche de Soissons, et gouvernée par le célèbre Reinald.

Admis en la compagnie de ces hommes d'une science profonde et d'une vertu héroïque, il ne tarda pas à se distinguer entre tous.

Novice, il embrasse les mortifications les plus dures, se faisant le dernier de tous et le serviteur de ses frères. Il dompte sa chair par les veilles, les jeûnes, les prières prolongées et les larmes. Afin d'éteindre en lui tout regret des plaisirs mondains, il s'impose de rudes macérations. Sous ses habits, il porte, appliquée sur la chair, une tresse d'épines, serrée avec force ; et cependant, son visage est toujours souriant ; toujours la même charité et le même empressement pour servir les autres : La vraie mortification ne connaît pas la tristesse.

Personne n'était plus joyeux et plus gai qu'Arnulphe, et personne pourtant ne se servait d'armes plus terribles contre lui-même.

Une des premières fonctions dont on le chargea fut de distribuer les aumônes que les religieux donnaient aux pauvres à la porte de leur monastère. Il s'en acquitta avec une charité merveilleuse.

IL MÈNE LA VIE DE RECLUS

Mais l'amour de Dieu, ayant pour objet un être infini, e[illegible] sans mesure. Arnulphe trouve qu'il ne fait pas encore assez. La compagnie de ses frères, par la douceur qu'elle lui procure, est, en quelque sorte, une entrave à son zèle de mortification ; sa cellule dénudée qu'il regarde encore comme un paradis, lui demande de nouveaux sacrifices.

Il creuse en plein air une fosse étroite, et avec l'art que connaissent seuls les saints en pareilles circonstances, il la dispose de manière à souffrir toutes les intempéries des saisons ; la pluie, la neige, les glaces de l'hiver, l'été avec ses feux : rien ne peut abattre son courage. Il prie, psalmodie, gémit et pleure, et ce n'est que bien rarement qu'il se permet la consolation de quelques lectures.

Trois ans s'écoulèrent dans ce genre de vie, et Arnulphe vivait soutenu par la main même de Dieu, car, pendant ces trois ans, il demeura sans mouvement et sans voir personne. Mais, allant puiser ses leçons au pied du crucifix, il avait acquis dans la prière et la méditation une science profonde que ne connaissent point les savants du siècle.

IL EST ÉLU ABBÉ MALGRÉ LUI

Une grande épreuve vint frapper l'abbaye de Saint-Médard de Soissons : à la mort du bienheureux Reinald, un faux moine, nommé Pons, se fit nommer abbé par le roi, en lui offrant de l'argent. Cet usurpateur jetait le trouble dans le monastère, et il en dissipait les biens pour ses plaisirs mondains et pour l'entretien d'une troupe de cavaliers à ses ordres.

L'évêque de Soissons, Thibaud, et les moines ne virent d'autre remède à ce mal que d'élire, à la place de Pons, le saint reclus Arnulphe. Le roi, honteux du mal qu'il avait fait, y consentit, mais l'humble reclus s'effraya de la dignité qu'on lui offrait.

Lui, qui n'avait parlé à personne bientôt depuis quatre ans, ne voulut pas, même en pareille circonstance, rompre le silence qu'il s'était imposé, en réparation des péchés qui se commettaient dans le monde par la langue. Il saisit donc une tablette et y traça ces quelques mots : « Je vous en conjure, mes Frères bien-aimés, ayez pitié d'un pauvre pécheur accablé sous le poids de ses iniquités, laissez-moi offrir à Dieu ces humbles fruits de pénitence. N'imposez pas à mes épaules de boue un poids qu'elles ne pourraient supporter. Je ne serais, du reste, pour vos âmes qu'un mets sans saveur. »

Tous insistent et veulent l'emmener de force. Arnulphe supplie alors le saint évêque et ses frères de le laisser jusqu'au lendemain dans sa retraite, afin qu'il puisse y interroger Dieu en paix.

Mais, durant la nuit, de plus en plus effrayé de la charge qu'on veut lui imposer, il s'enfuit secrètement à travers la campagne.

Après avoir marché la nuit tout entière, il s'égare, et ne sachant plus où diriger ses pas, il s'adresse à Dieu, qui lui envoie un loup. L'animal, prenant le Saint par le pan de sa robe, l'invitait à le suivre. Arnulphe reconnut le messager que lui envoyait celui à qui obéit toute la nature. Rendant grâces à Dieu qui n'abandonne pas les siens, il se mit en marche; le loup le précédait.

Mais l'animal dont le Seigneur daignait se servir, reconduisit notre Saint aux portes mêmes de Soissons, et le livra à ceux qui le cherchaient. On s'empara aussitôt de sa personne, l'évêque, à la tête de son chapitre, suivi des moines, le conduisit, au milieu des chants d'allégresse, au monastère; et là le pontife lui remit la crosse abbatiale.

SON HUMILITÉ ET SES MIRACLES

Sa nouvelle dignité n'enfla point son cœur, et ses nouveaux travaux ne furent pas un prétexte pour apporter à son genre de vie quelque adoucissement que ce fût; sa mortification et son humilité, au contraire, croissaient de jour en jour.

Pour récompenser la ferveur et la persévérance de son serviteur, Dieu lui donna le don des miracles.

En voici quelques-uns. C'était alors l'usage, pour les abbés, lorsqu'ils voyageaient, d'aller en grand équipage. Mais Arnulphe ne pouvait consentir à monter sur un cheval, quand son divin Maître ne s'était servi que d'une ânesse. Il avait donc, lui aussi, pour ses pérégrinations, une ânesse. Les moines, contrariés de ce que le Saint abaissait ainsi sa dignité et son caractère d'abbé, s'avisèrent, la veille du départ, de couper le jarret de la bête. Arnulphe allait être contraint de prendre un cheval.

Instruit de la maladie de son ânesse, le Bienheureux se rendit à l'écurie, remit, par le signe de la croix, la jambe endommagée, et reprit son humble monture, disant avec douceur que le disciple ne devait pas être mieux traité que le Maître.

Les malheureux infirmes étaient surtout l'objet de ses bontés. Il les visitait chez eux, les bénissait et leur rendait la santé; ou bien, s'il ne pouvait venir lui-même, il bénissait du pain, le leur envoyait et, par la vertu du signe de notre Rédemption formé sur ce pain, ils étaient encore guéris.

Une pauvre femme de trente ans, aveugle de naissance, vivait dans un petit hameau peu distant du monastère. La renommée du Saint était parvenue jusqu'à elle, et elle résolut d'obtenir du Tout-Puissant sa guérison par l'intermédiaire de son serviteur. Elle se rendit donc auprès des moines attachés plus particulièrement au service de l'abbé, et les supplia de vouloir bien, pour une fois, lui donner l'eau dans laquelle Arnulphe se purifiait les mains. On lui remit l'eau tant désirée, elle s'en frotta les yeux et, à l'admiration de tous, elle recouvra subitement la vue.

Le fait suivant eut lieu en la fête du diacre saint Etienne. Le peuple entourait le monastère, et attendait l'heure de l'office, lorsque, au milieu de la foule, une pauvre mère s'élança éplorée vers la cellule du Saint. Elle tenait par la main son enfant, âgé de treize ans. Il n'avait jamais pu parler.

Là, elle le supplie aux larmes de lui ouvrir et d'avoir pitié de son fils.

Arnulphe pleure avec elle, mêle sa douleur à la sienne; puis, élevant les yeux au ciel, il fait à Dieu une fervente prière.

Prenant ensuite l'enfant, il trace le signe du salut sur ses lèvres, porte la main à sa langue, et, lui adressant la parole: « Dis-moi, créature du bon Dieu, comment te nommes-tu? » Celui-ci de répondre aussitôt à haute voix: « Je me nomme Jean. »

Et l'enfant parla dans la suite sans éprouver aucune difficulté.

LE DÉMON LUI-MÊME LUI OBÉIT

Non seulement Arnulphe avait puissance sur les maladies et commandait à la nature; mais à sa voix encore, comme autrefois à celle du Christ, Satan frémissait de rage, et était contraint d'obéir.

Dieu avait permis au démon d'entrer dans le corps d'un jeune homme, en punition de vengeances cruelles qu'il méditait dans son cœur. Le malheureux, sous le coup de cette obsession, se tordait dans des convulsions horribles. Sa bouche écumait, et même on avait été contraint de l'enchaîner; car, dans sa fureur, il se précipitait sur tous ceux qui se présentaient à lui, et les lacérait de ses dents.

A cette nouvelle, Arnulphe commande qu'on lui amène le jeune homme. D'aussi loin qu'il le voit venir, il fait le signe de la croix; et lorsque les gens qui le conduisent sont proches, il leur ordonne de le délier. Immobilisés par la terreur, aucun ne pense à obéir.

Le Saint renouvelle son ordre d'une voix plus forte; et c'est en tremblant qu'ils ouvrent les anneaux qui retenaient les pieds et les mains du possédé.

Mais, à peine le jeune homme est-il libre, qu'il se jette aux pieds d'Arnulphe, lui confesse ses fautes, et retourne chez lui, délivré du malin esprit, l'âme pure et réconciliée avec Dieu.

Satan, furieux des défaites que le Saint lui infligeait depuis tant d'années, désirait le perdre. Il trouva une âme assez malheureuse et assez méchante pour consentir à lui servir d'instrument et empoisonner le Saint.

On servit à l'homme de Dieu un magnifique poisson; car, nous dit l'hagiographe, c'était alors jour de grand chômage, c'est-à-dire de grande fête.

Sa sœur qui, en ce moment, s'entretenait avec lui sur les besoins de son âme, voulut se retirer; mais le Bienheureux, la retenant, lui dit: « Berthe, ma sœur, je ne mangerai point de ce poisson; car, par la malice du diable, il a été empoisonné; rendons ensemble grâces au Saint-Esprit qui nous a découvert l'artifice de l'ennemi, et a ainsi empêché qu'il ne se réjouît de notre mort. » Puis, ouvrant la fenêtre, il fit signe à un corbeau, perché sur un arbre voisin, de s'approcher. L'oiseau obéit sur-le-champ. Il lui ordonne de prendre le poisson dans son bec, et de l'emporter dans un lieu où il ne pût être trouvé par personne. Le corbeau hésite d'abord; mais enfin, pressé par le Saint, il obéit.

ARNULPHE ÉVÊQUE DE SOISSONS

L'esprit de Dieu reposait visiblement sur Arnulphe, et l'éclat que jetait sa sainteté avait attiré sur lui tous les regards.

Aussi, le pieux évêque Thibaud, étant venu à mourir, le clergé et le peuple, d'un commun accord, supplièrent le légat du Pape de leur donner pour pasteur l'abbé de Saint-Médard. Arnulphe dut obéir et fut sacré évêque de Soissons.

Comme le divin Pasteur, Arnulphe parcourait les cités, annonçait lui-même la parole de Dieu et confirmait la doctrine par de nombreux miracles. Il était cet évêque que saint Paul nous décrit dans son épître à Tite, humble, doux, hospitalier; mais surtout un grand dispensateur de Dieu, *Dei dispensatorem*.

Imitateur du divin Maître, il ne voulait pas congédier les foules sans leur avoir auparavant donné, avec le pain de l'âme, le pain du corps: son amour lui faisait craindre qu'ils ne défaillissent en route.

Un jour qu'il s'était vu suivi d'une foule immense, avide de l'entendre, son cœur fut saisi d'une compassion soudaine, et les larmes coulèrent abondantes de ses yeux; car la plupart étaient venus de loin, et avaient gardé le jeûne fort avant dans la journée. Sur son ordre donc, tous s'assoient. Lui se ceint d'un linge blanc, et après une courte, mais fervente prière, il bénit les pains et en donne à chacun suivant son besoin. Tous furent rassasiés, et beaucoup recueillirent, avec les restes, une réserve pour la route.

Il y avait là plus de sept cents hommes, et cinq petits pains avaient suffi pour les nourrir.

La foule glorifiait Dieu en son Saint, et chacun, en se retirant, aimait à répéter ses paroles; car c'étaient les paroles de paix qu'apportèrent les anges, lorsque le Roi du ciel descendit sur la terre: « Paix aux hommes de bonne volonté. »

Cette paix, l'évêque de Soissons la porta au nom du pape Grégoire VII, à la Flandre où tout était en désordre; il y réconcilia les seigneurs du pays avec leur comte.

Le peuple l'aimait, parce que Jésus, qu'il portait en lui, le rendait aimable. Et comme saint Jean, l'apôtre bien-aimé, sur la fin de ses jours, il ne prêchait que la charité, fondement de la cité céleste: « Mes fils, aimez-vous les uns les autres! » Il arrivait malheur à ceux qui ne voulaient pas se rendre à sa parole.

Une veuve, noble et riche, du nom d'Ermegarde, osa mépriser les conseils de l'homme de Dieu.

Elle avait déclaré la guerre à son mari, nous dit la sœur même d'Arnulphe.

C'est en vain que le Saint, agenouillé au seuil de sa porte, la supplie au nom du Christ. Ses prières sont vaines.

Mais son châtiment ne se fit pas attendre. La maison fut soudainement ébranlée sur ses bases, et s'affaissa sur la malheureuse qui périt d'une manière horrible.

Les serviteurs et les nombreux animaux qu'abritait la maison, n'éprouvèrent aucun dommage.

Aussi, la charité avait pris de profondes racines dans le cœur des Soissonnais, et l'on pouvait dire d'eux ce que l'on disait des premiers fidèles : « Voyez comme ils s'aiment! »

SA MORT LUI EST RÉVÉLÉE

Arnulphe retournait en son cher pays de Flandre, désireux de le revoir une dernière fois avant de mourir. Arrivé au pays des Atrébates, Notre-Seigneur lui apparut en songe, et lui révéla le jour et l'heure de sa mort : « Continuez votre voyage, Arnulphe, lui dit-il, je vous attends à Aldenburge où je vous prendrai avec moi; votre corps y attendra la résurrection dans l'église de Saint-Pierre. »

Arnulphe continua donc sa route. Son visage était souriant, et de temps en temps sortaient de sa bouche ces paroles pleines d'amour qui vont jusqu'au cœur de Dieu.

Arrivé au lieu marqué par la Providence, l'homme de Dieu commanda à ses frères de préparer ses funérailles; car, leur dit-il, il devait bientôt les quitter pour se rendre à l'invitation du divin Epoux, et prendre part au banquet éternel.

La douleur fut grande; néanmoins, il fallait obéir : le moment fixé par Notre-Seigneur était proche.

Dieu voulut de nouveau avertir son serviteur, et la terre trembla par trois fois, et avec tant de violence que ses amis, craignant que la maison ne s'affaissât, accoururent effrayés pour lui porter secours.

Ne craignez rien, leur dit-il; mais réjouissez-vous, car voici l'heure de ma délivrance. Vous avez senti sous vous la terre trembler trois fois. Au premier ébranlement, le bienheureux apôtre Pierre m'est apparu. Il tenait à la main les clés, et me dit en souriant : « Dieu vous remet vos péchés, mon frère, et les portes de la vie vous sont ouvertes. » La foule des saints l'accompagnait, et chantait des hymnes à l'Eternel. La seconde fois, l'archange Michel s'est avancé vers moi. Il tenait une épée flamboyante, et s'offrait pour me conduire au céleste séjour. Enfin est apparue notre Reine; la Mère de miséricorde, Marie. Les chœurs des anges l'entouraient, et les vierges chantaient ses louanges: « Réjouissez-vous, mon fils, me dit-elle, demain vous participerez à ma glorieuse Assomption, et vous jouirez de joies sans fin dans la contemplation même de Dieu.

» Je vous en prie, mes Frères, ajoutait le Bienheureux, par la miséricorde de Dieu, tant que je suis encore vivant, ne rapportez à personne ce que vous avez entendu. »

Dès lors, Arnulphe n'eut plus de conversation qu'avec Dieu; il demeurait tout absorbé en lui, attendant avec une sorte d'impatience le moment heureux qui l'unirait à son bien-aimé.

Au coup des premières vêpres de l'Assomption, Marie vint chercher son serviteur, et l'introduisit dans les tabernacles éternels.

C'est la récompense réservée à tous les christophores, à tous ceux qui savent porter noblement, c'est-à-dire confesser le Christ, le défendre et le venger. Qu'ils soient nombreux!

L'ASSOMPTION

Fête le 15 août.

CROYANCE DE L'ÉGLISE AU MYSTÈRE DE L'ASSOMPTION

L'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie n'a jamais été solennellement définie comme dogme de foi, mais c'est une croyance tellement fondée sur toute la tradition catholique et confirmée si hautement par la solennité donnée à la fête, qu'on ne saurait la nier sans une suprême témérité.

Une parole indécise de saint Epiphane a fait croire à plusieurs anciens auteurs que la Sainte Vierge n'avait pas été soumise à la loi de la mort, comme elle n'avait pas été comprise dans la loi du péché; il est vrai que la mort ne lui était pas due en justice comme aux autres hommes, mais elle l'a soufferte par obéissance à Dieu ainsi que son Fils. On peut appliquer à Marie ces paroles que saint Augustin dit du Sauveur : « Comme il avait pris la ressemblance de la chair du péché, il voulut passer par tous les divers âges de la vie humaine, en commençant par la faiblesse de l'enfance, et il semble que sa chair serait arrivée jusqu'à la vieillesse et à la mort, s'il n'avait pas été crucifié dans sa jeunesse. Il y a cependant cette différence que la chair du péché est soumise à la mort en punition de sa désobéissance, mais celui qui n'avait que la ressemblance de la chair du péché n'est mort que par une obéissance volontaire. »

La mort, dit Benoît XIV, peut être considérée comme la condition de notre nature, composée d'éléments contraires, ou bien comme le châtiment du péché. Sous ce dernier rapport, ni Jésus ni Marie ne devaient mourir, mais, en vertu de la nature humaine à laquelle ils appartenaient, ils étaient soumis à la mort comme nous.

Mais, de même que la chair très sainte du Christ ne pouvait se corrompre dans le tombeau et qu'elle en fut tirée vivante *pour la gloire du Père*, comme dit saint Paul, de même il était de toute convenance que la chair immaculée de Marie sortît aussitôt vivante du tombeau pour l'honneur de son Fils.

C'est ce que le Psalmiste semble indiquer par ces paroles : « *Surge Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ*. Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans votre repos; mais l'arche incorruptible que vous avez sanctifiée pour y résider et dont le sort a toujours été si uni au vôtre, que deviendra-t-elle ? Qu'elle se lève pour entrer dans la même gloire. »

Nous ne savons pas à quelle époque précise la fête de l'Assomption commença d'être célébrée dans l'Eglise, mais des documents positifs attestent qu'elle l'était dès le vi^e^ siècle. La célébrité qu'elle avait dès lors et la rapide extension qu'elle reçut ne permettent pas de douter que le mystère de Marie ne soit une tradition venue des apôtres, enseignée par eux, et par suite susceptible d'être définie, comme l'a été le dogme de l'Immaculée Conception dont l'Assomption est la conséquence toute naturelle. Peut-être cette définition solennelle est-elle réservée à nos tristes jours qui traînent dans la matière et dans la corruption de ce monde visible, afin de relever nos regards vers le monde invisible et d'y attirer nos cœurs par le désir d'y revoir notre Mère.

Une preuve de l'apostolicité de la tradition au sujet de l'Assomption se trouve dans un récit de l'historien Euthymius rapporté par saint Jean Damascène dans son sermon sur cette fête. Sainte Pulchérie, épouse de l'empereur Marcien, qui régnait vers le milieu du v^e^ siècle, avait fait bâtir plusieurs églises dans Constantinople, et en particulier une très riche dans le quartier des Blaquernes en l'honneur de la Sainte Vierge. Elle désira y déposer le corps de la Mère de Dieu. Marcien appela donc Juvénal, évêque de Jérusalem, afin d'obtenir de lui les vénérables reliques. Mais Juvénal lui répondit que le sépulcre de la Vierge se voyait, en effet, à Jérusalem, auprès du Jardin de Gethsémani, mais qu'il était vide, et que le corps de la Mère de Dieu était ressuscité et avait été enlevé au ciel par les anges. Les détails qu'il ajouta composent le fond du récit traditionnel que nous donnerons plus loin. Ils sont confirmés par les historiens Métaphraste et Nicéphore, dont le témoignage a ici une grande valeur, parce qu'ils ont eu à leur disposition les archives de Constantinople, où l'entrevue de Juvénal avec Marcien était sans nul doute relatée.

C'est peu après que le culte de l'Assomption se répand rapidement dans l'Eglise, et on peut légitimement conjecturer que ce fut à cette occasion.

MARIE APRÈS L'ASCENSION

La vérité du mystère de l'Assomption ne fait aucun doute pour les fidèles; il n'est pas nécessaire de nous étendre davantage sur les preuves qui l'attestent. Mieux vaut recueillir pour notre édification ce que la tradition nous a laissé sur les dernières années de Marie, sa précieuse mort et sa glorieuse élévation dans le royaume céleste.

L'Evangile nous apprend que Jésus, en mourant sur la Croix, légua Marie à saint Jean par ces paroles : « Femme, voilà votre fils, » et au disciple : « Voilà votre Mère. » Et, dès ce moment, Jean reçut Marie comme sa mère, et par ses bons offices remplaça Jésus auprès d'elle, autant que le fils de Zébédée pouvait remplacer le Fils de Dieu

Jean reçut Marie dans sa maison, dont on montre encore l'emplacement, aujourd'hui vide et désolé, sur le mont Sion, à côté du Cénacle. C'est là que Jésus la visitait souvent durant les quarante jours qu'il demeura sur la terre après sa résurrection.

Le jour de l'Ascension, dit saint Vincent Ferrier, quand Marie vit Jésus s'élancer au ciel, accompagné des âmes des patriarches, elle le conjura d'emmener aussi sa Mère. Mais Jésus lui répondit : « Il convient que vous demeuriez encore quelque temps en ce monde, afin de consoler les apôtres, mes frères, qui recourront à vous dans leurs doutes. »

Elle revint donc dans sa maison du mont Sion. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une contemplation continuelle. Durant le temps qu'elle avait passé avec son divin Fils, le servant à Nazareth ou le suivant dans ses prédications, elle avait mené la vie de Marthe; maintenant, ce sera la vie de Madeleine, soupirant et pleurant après la contemplation de la patrie céleste.

Elle repassait dans son âme tous les mystères de la vie du Christ. Sa pensée la transportait à Nazareth, où le Verbe s'est fait chair dans son sein; à Bethléem, où elle lui avait donné le jour au milieu du chant des anges; au Temple, où elle l'avait présenté, et où Siméon lui prédit le glaive de douleur qui transpercerait son âme. Elle revoyait le baptême du Christ, son jeûne dans le désert, sa vie de prédication et le tendre amour avec lequel il traitait ses disciples. Enfin, autour d'elle à Jérusalem, tout lui parlait de sa Passion et de sa mort. Souvent elle parcourait en la baignant

de ses larmes la voie douloureuse où elle avait suivi Jésus, baisant les traces de son sang; et du sommet des Oliviers, d'où Jésus avait pris son essor pour le ciel, elle contemplait avec de brûlants désirs la voie par où le Fils de Dieu était remonté à la droite de son Père.

Nous aimons à nous la représenter encore entendant au Cénacle la messe de saint Jean et recevant de la main du disciple bien-aimé de Jésus le corps de celui qu'elle avait porté dans ses entrailles. Qui comprendra ce qui se passait alors dans l'âme de la Mère et dans l'âme du disciple, et qui saura goûter un peu de cette suavité !

Outre saint Jean, Marie conversait souvent avec saint Jacques le Mineur, resté à Jérusalem afin de prier pour le peuple déicide, mais toujours aimé. Marie retrouvait en lui une vivante image de Jésus. Il était son proche parent, et en tout semblable au Seigneur par sa figure et par son genre de vie.

Elle assistait à toutes les réunions des apôtres, et quoiqu'elle n'eût point à y parler d'autorité, Pierre et ses frères n'y décidaient rien sans son conseil. Elle était là quand ils composèrent le *Credo*, tout à côté du lieu de l'Ascension, quand ils se distribuèrent le monde à évangéliser; elle les suivait par ses prières dans toutes leurs courses apostoliques, et les apôtres ne perdaient pas un moment le souvenir de la Mère du Seigneur.

Quand l'apôtre de l'Espagne, le frère de saint Jean, Jacques le Majeur, gémissait du peu de fruit qu'il faisait dans la province qui lui avait été assignée, Marie se faisait transporter par les anges, et venait le consoler par sa présence et par ses paroles. Nous raconterons en son temps cette histoire.

C'est sans doute Marie qui fit connaître à saint Luc les détails qu'il rapporte au commencement de son Evangile sur l'enfance de saint Jean-Baptiste et de Jésus. L'Evangile de saint Jean n'est-il pas le splendide reflet des conversations qu'il avait avec Marie?

Combien de temps dura encore après la Passion la vie mortelle de Marie ? Il est difficile de le dire avec certitude. L'opinion la plus répandue et la plus probable est que Marie survécut quinze ans à son Fils, et qu'elle mourut l'an 48 de notre ère, âgée de soixante-trois ans.

LA MORT DE LA SAINTE VIERGE

La charité de la bienheureuse Vierge et le désir ardent de revoir son Fils croissaient sans cesse selon la loi de l'amour qui, comme la flamme, veut monter toujours. Enfin, la terre ne fut plus capable de contenir une telle charité, et l'élan de cette flamme brisa les liens qui retenaient l'âme attachée au corps virginal de Marie.

Voici ce que la tradition nous rapporte sur les derniers moments de Marie. Nous empruntons le récit à la Légende dorée. Tous les détails marquants peuvent être regardés comme historiquement certains et sont confirmés par les monuments conservés à Jérusalem :

Un jour vint où la Vierge fut saisie d'un désir plus violent de revoir enfin son Fils bien-aimé, et versa une grande abondance de larmes. Un ange lui apparut et la salua respectueusement comme sa Reine, en lui disant: « Salut, Vierge bénie, recevez la bénédiction du Sauveur d'Israël. Je vous apporte du ciel, ô ma Souveraine, cette palme qui sera portée devant votre cercueil, lorsque, dans trois jours, votre âme sortira de votre corps, car votre Fils attend sa vénérable Mère. — Si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, répondit Marie, je vous conjure de me dire votre nom. Je vous demande aussi la faveur de voir encore une fois avant de mourir tous les apôtres de mon Fils, et d'être ensevelie par leurs mains. Je demande enfin de ne voir à mon agonie aucun des esprits mauvais. »

L'ange répondit: « Pourquoi désirez-vous de savoir mon nom qui est admirable ? Les apôtres viendront aujourd'hui même, amenés par les anges, se ranger autour de vous. Quant au démon, qu'avez-vous à craindre de lui puisque vous lui avez écrasé la tête ? Cependant, que votre volonté soit faite, il ne paraîtra pas devant vous. » A ces mots, l'ange remonta au ciel laissant la chambre toute resplendissante d'une lumière céleste.

Au même instant, comme Jean prêchait à Ephèse, un coup de tonnerre éclata dans le ciel, et un nuage brillant l'enleva dans son sein. Il fut soudain transporté sur le mont Sion, et, frappant à la porte de Marie, il entra avec respect. La Vierge le reçut en pleurant de joie : « Souviens-toi, lui dit-elle, que Jésus m'a confiée à toi comme ta Mère. Je vais quitter cette terre; mais les juifs ont formé le dessein de ravir et de brûler mon corps. Je te commande donc de faire porter cette palme devant mon cercueil quand on me conduira au tombeau. »

Jean s'écria : « Plût à Dieu que tous les apôtres, mes frères, fussent ici en ce moment! » Comme il parlait ainsi, voilà que, soudain, les apôtres, enlevés sur des nuages de toutes les régions où ils prêchaient, se trouvèrent réunis devant la maison de Marie. Tandis que, surpris de se revoir si inopinément, ils cherchaient la raison de ce prodige, Jean vint les recevoir. Il leur annonça que les derniers moments de Marie étaient proches, et leur recommanda de ne point pleurer, afin que les juifs ne disent pas : « Voyez comme ceux-ci craignent la mort, tandis qu'ils prêchent aux autres la résurrection. »

Saint Denys l'Aréopagite, qui était là présent avec son maître Hiérothée, et beaucoup de disciples, dit que tous les Apôtres, chacun à sa manière, célébrèrent la bonté toute-puissante de Dieu qui s'était revêtu de notre infirmité. En ce moment, Hiérothée surpassa tous les autres prêtres de l'assemblée. Il paraissait ravi, transporté hors de lui-même par le spectacle des merveilles dont il était le témoin.

Vers la troisième heure de la nuit, Jésus arriva lui-même, environné des ordres des anges, de l'assemblée des patriarches, de l'armée des martyrs, des chœurs des confesseurs et des vierges. Toute cette troupe se rangea autour du lit de la Vierge.

Jésus, prenant le premier la parole, lui dit: « Venez, ô vous que j'ai élue, et je placerai en vous mon trône, car j'ai désiré votre beauté. — Mon cœur est prêt, Seigneur, dit Marie, mon cœur est prêt. » Alors, le cortège céleste entonna ce cantique : « Celle-ci est la Vierge sans souillure, elle recueillera le fruit de ses travaux le jour où Dieu consolera les âmes saintes. » Et Marie chanta à son tour : « Toutes les générations m'appelleront Bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. »

Alors, Jésus lui-même chanta d'une voix plus excellente que tous les autres : « Venez du Liban, ô mon Epouse, venez et vous serez couronnée. » Et Marie répondit : « Voici que je viens, car il est

écrit de moi en tête du livre que je ferai votre volonté, et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur. »

A ces mots, l'âme de Marie s'envola dans les bras de Jésus, et le Seigneur dit aux apôtres : « Emportez le corps de ma Mère et ensevelissez-la dans la vallée de Josaphat, dans un sépulcre nouveau que vous y trouverez, et attendez-moi trois jours en ce lieu, jusqu'à ce que je revienne. » Et, entouré des anges et des saints qui l'accompagnaient en chantant, Jésus emporta au ciel l'âme de sa Mère, et la plaça sur un trône de gloire.

FUNÉRAILLES DE MARIE

Les apôtres, revenus de l'étonnement où cette vision céleste les avait plongés, s'occupèrent à rendre les derniers devoirs au corps sacré de Marie. Trois vierges qui étaient là dépouillèrent le corps pour le laver; le corps resplendissait d'une telle clarté, qu'elles purent bien le toucher pour le laver, mais qu'il leur était impossible de le voir. Et cette lumière dura jusqu'à ce que les trois vierges eussent achevé de rendre le pieux office.

Ensuite, les apôtres prirent le corps avec révérence, et le placèrent dans le cercueil. Et Jean dit à Pierre : « Prenez cette palme et portez-la devant le cercueil, car le Seigneur vous a mis à notre tête, comme le pasteur et le chef de son troupeau. — C'est plutôt à vous qu'il convient de le porter, répondit Pierre, parce que vous avez été choisi par le Seigneur étant vierge, et il est juste que la palme de la Vierge soit tenue par celui qui est vierge. Pour moi, je porterai le corps, et les autres l'entoureront en louant Dieu, » et Paul ajouta : « Moi qui suis le dernier de vous tous, je porterai le corps avec Pierre. »

Pierre et Paul soulevèrent donc le fardeau sacré, et Pierre commença le chant en disant : « Israël est sorti de l'Egypte, alleluia. » Les autres apôtres continuèrent le psaume d'une voix très suave. Le Seigneur couvrit le cercueil et les apôtres d'une nuée lumineuse, si bien qu'on entendait leur voix, mais qu'on ne les voyait pas. Des anges vinrent chanter avec les apôtres, et la montagne de Sion retentit de concerts d'une merveilleuse douceur.

Toute la ville de Jérusalem, éveillée par ces accents d'une si douce mélodie, accourut aussitôt, et on se demandait de tous côtés ce que cela voulait dire. Quelqu'un dit : « C'est cette Marie que les disciples de Jésus emportent au tombeau, et c'est autour d'elle qu'on chante ainsi. »

Les juifs, alors, courent aux armes, et ils s'excitent les uns les autres en disant : « Venez, tuons les disciples, et jetons au feu le corps qui a porté ce séducteur. » Le prince des prêtres, tout frémissant de colère, s'écria : « Voilà donc le tabernacle où habita celui qui nous a confondus et a troublé notre nation. Le laisserons-nous glorifier de la sorte ? » En parlant ainsi, il porta les mains sur le cercueil et voulait le jeter par terre. Mais ses mains se séchèrent aussitôt et restèrent attachées à la bière. Il suivait ainsi en poussant de grandes lamentations, et tout le reste du peuple fut frappé de cécité par les anges qui se tenaient dans le nuage. Le prince des prêtres criait : « O Pierre, ne me méprisez pas dans mes angoisses, priez le Seigneur pour moi, je vous en conjure, et souvenez-vous que j'ai pris autrefois votre défense quand vous étiez auprès de la servante qui gardait la porte. »

Pierre lui répondit : « Nous sommes tous occupés des honneurs que nous rendons à Notre Dame, et nous n'avons pas le temps de penser à vous guérir. Cependant, si vous croyez en Notre-Seigneur Jésus-Christ et en celle-ci qui l'a engendré et porté, j'espère que vous recouvrerez la santé. » Et le pontife s'écria : « Je crois que le Seigneur Jésus est le vrai Fils de Dieu, et que celle-ci est sa Très Sainte Mère. » A ces mots, ses mains se détachèrent, mais elles restèrent arides et paralysées, et il souffrait continuellement. Alors Pierre lui dit : « Baisez le cercueil et dites : « Je crois en Jésus-Christ Dieu, que celle-ci a porté dans son sein virginal, et elle est demeurée Vierge après son enfantement. » Le pontife obéit, et retrouva aussitôt la santé.

Pierre reprit alors : « Maintenant, demandez à Jean, mon frère, la palme qu'il porte, et posez-la sur ce peuple frappé de cécité. Tous ceux qui voudront croire recouvreront la vue; mais ceux qui refuseront resteront dans un aveuglement éternel, » et il arriva comme Pierre avait dit.

On voit encore sur le mont Sion une pierre commémorative de ce fait.

MARIE EST PORTÉE AU CIEL

Les apôtres, en emportant le corps de Marie jusqu'au sépulcre, l'y déposèrent, et demeurèrent là trois jours, suivant l'ordre du Seigneur, en chantant des hymnes auxquelles les anges répondaient en alternant.

Le troisième jour, Jésus leur apparut entouré de la multitude des anges et leur dit : « La paix soit avec vous. » Ils répondirent : « Gloire à vous, Seigneur, qui seul accomplissez des merveilles étonnantes. » Et le Seigneur leur demanda : « Quelle grâce et quel honneur vous paraît-il bon que j'accorde à ma Mère? — Seigneur, reprirent les Apôtres, il semble juste à vos serviteurs que, de même que vous avez vaincu la mort et que vous régnez dans la gloire, vous ressuscitiez aussi le corps de votre Mère et le placiez à votre droite pour l'éternité. »

Jésus y consentit, et l'archange saint Michel descendit du ciel et présenta à Jésus-Christ l'âme de sa Mère. Alors, le Sauveur, prenant la parole, dit : « Elevez-vous, ma Mère, ma colombe, tabernacle de gloire, sanctuaire de la vie, temple céleste, et que votre corps, qui n'a point connu la corruption du péché, ne connaisse pas non plus celle du tombeau. » Au même instant, l'âme de Marie s'approcha du corps; la Vierge sortit glorieuse du tombeau et fut emportée par les anges dans les demeures célestes.

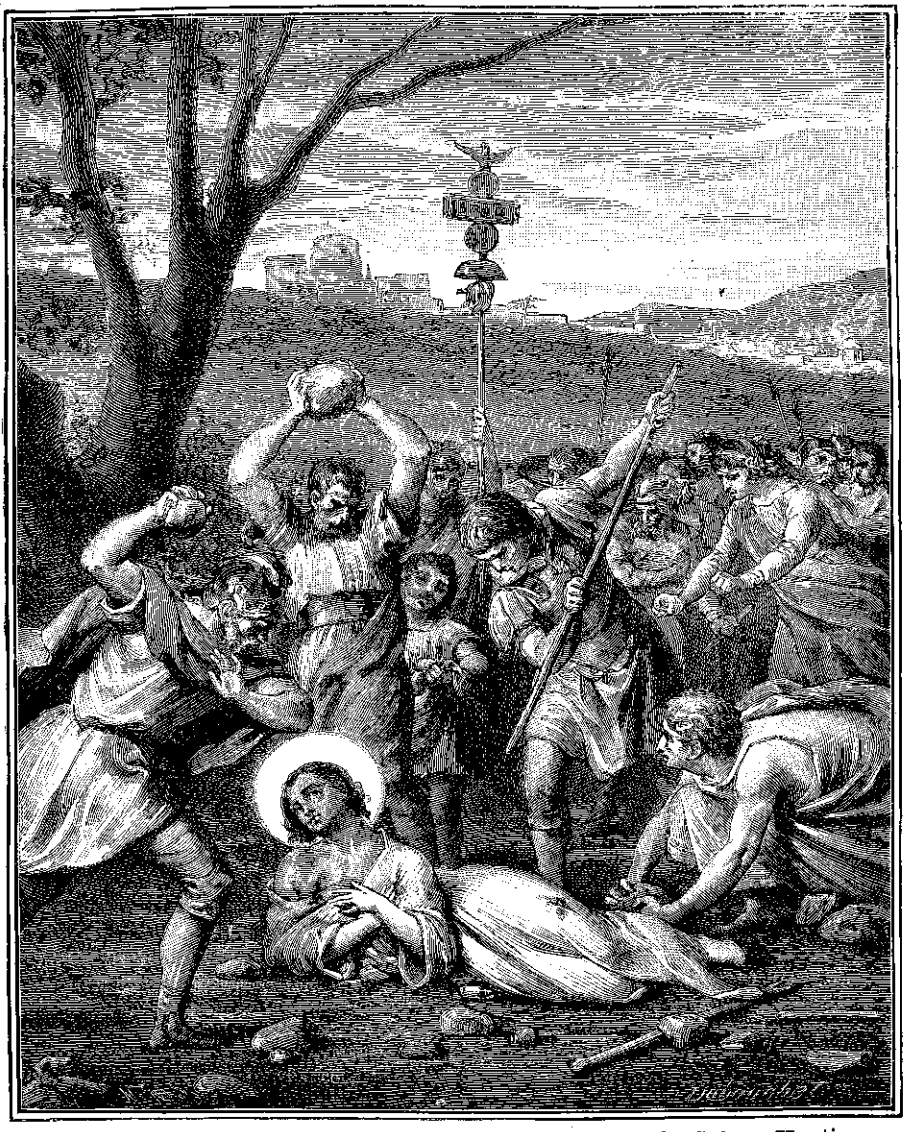
Or, l'apôtre Thomas n'était point avec les autres quand le corps de Marie fut enlevé au ciel. Lorsqu'il revint, les Apôtres étaient seuls auprès du tombeau, et comme il refusait de croire que Marie avait été enlevée tout entière dans les cieux, la Vierge, pour le convaincre, lui fit tomber entre les mains la ceinture qu'elle avait coutume de porter.

Jacques de Voragine, malgré la facilité de sa critique, dit que le dernier trait est à laisser plutôt qu'à défendre. Cependant, on montre sur le mont des Oliviers, un peu en amont du tombeau de la Sainte Vierge, le rocher sur lequel on dit que saint Thomas reçut la sainte ceinture. Et la dévotion à la ceinture de Marie est très célèbre en Orient et en Occident, et a été enrichie par l'Eglise de nombreuses indulgences.

SAINT THARSICIUS

PREMIER MARTYR DE L'EUCHARISTIE

Fête le 15 août.



L'acolyte Tharsicius se laisse massacrer plutôt que de livrer la Sainte Hostie aux païens.

Ce jeune martyr est vénéré à Paris dans la chapelle de Nazareth, boulevard Montparnasse, 95. On y voit une belle statue du Saint (par M. Falguière).

L'ACOLYTE

Tharsicius (ou Tarsicius), saint jeune homme, fidèle à Jésus dans l'Eucharistie jusqu'au martyre, peut servir de modèle et de protecteur à l'enfant qui veut persévérer dans la douce et courageuse ferveur de sa première Communion, malgré tous les obstacles.

Tharsicius vécut vers le milieu du IIIe siècle, et l'on pense qu'il mourut l'an 257, sous le pontificat du pape saint Etienne Ier.

Son nom, qui paraît d'origine grecque, rappelle l'idée de confiance et de courage; et l'on peut dire qu'il en a parfaitement réalisé la signification, par son héroïque conduite en face des païens.

Quand sonna pour lui l'heure du combat, il appartenait déjà au nombre des clercs, parmi les

ministres inférieurs de l'Eglise : il était acolyte.

Les fonctions ordinaires des acolytes se bornent aujourd'hui à porter les flambeaux dans les cérémonies et les offices de l'Eglise, et à présenter le vin et l'eau qui servent au sacrifice, fonctions que l'on permet même aux enfants de chœur de remplir. Mais, autrefois, leur responsabilité était plus étendue. Les acolytes servaient et accompagnaient l'évêque, et c'est pour cela qu'on les appelait *acolytes,* d'un mot grec qui signifie accompagner.

Les diacres n'étant pas toujours assez nombreux, les évêques faisaient parfois appel à la discrétion et au dévouement des acolytes pour diverses missions de confiance, comme de porter leurs lettres aux Eglises, éclairer les doutes et fortifier la foi des fidèles, relever les courages, maintenir la discipline et la ferveur. Ils les chargeaient encore de porter les *eulogies* ou pain bénit, et même, à défaut de diacres, on leur confiait l'honneur de porter la Sainte Eucharistie aux chrétiens empêchés de prendre part aux saints mystères ou retenus dans les prisons par les persécuteurs.

On comprend dès lors que l'importance de ces fonctions, et surtout les périls auxquels elles exposaient ceux qui en étaient chargés, demandaient qu'on ne les confiât en général qu'à des hommes d'une vertu éprouvée, et dont la fermeté dans la foi fût une garantie de fidélité.

D'ailleurs, déjà dès cette époque, malgré les difficultés des temps et des persécutions, la plupart de ceux qui composaient le clergé étaient appliqués au service de Dieu dès leur plus tendre enfance. Ils étaient formés de bonne heure à la pratique de toutes les vertus qui les rendaient capables d'exposer, au besoin, leur vie pour la gloire de leur divin Maître. Ils n'avançaient que lentement dans les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique, suivant leurs mérites et les besoins de l'Eglise.

LA PERSÉCUTION — LE PAPE SAINT ÉTIENNE

L'histoire ne nous a conservé aucun détail sur la vie de notre aimable Saint; elle n'a gardé que le souvenir de sa glorieuse mort. Les détails qu'elle nous a transmis sont très sobres, il est vrai; mais ils suffisent à nous donner une idée de l'intrépidité de sa foi et de l'ardeur de son amour envers la Sainte Eucharistie ; ils sont pour nous un enseignement très salutaire (1).

Nous avons dit plus haut que saint Tharsicius vivait sous le pontificat du pape saint Etienne, dont il était le disciple et le ministre. Le martyre de ce glorieux pontife est tellement lié à celui de notre cher acolyte, que nous croyons devoir le raconter.

C'était en l'année 257 ou 258 de l'ère chrétienne. L'Eglise subissait alors une violente persécution de la part des empereurs païens Valérien et Gallien. Le pape saint Etienne, plein de sollicitude pour le troupeau de Jésus-Christ, travaillait avec un zèle infatigable à soutenir la foi des fidèles dans Rome, et à opérer des conversions de jour en jour plus nombreuses parmi les païens.

Les empereurs, irrités de la conduite du saint Pontife, publièrent un édit par lequel ils ordonnaient de leur dénoncer les chrétiens ou de les leur amener, promettant en récompense les biens de ceux qu'on aurait livrés.

A cette nouvelle, Etienne assemble les prêtres, les clercs et les fidèles présents à Rome, et les exhorte à se préparer, par la prière et par le mépris des biens temporels, à soutenir l'effort de la tempête qui les menace.

Un prêtre, nommé Bonus, prit la parole et dit qu'ils étaient tous disposés non seulement à perdre leurs biens, mais aussi à donner leur sang pour la cause de Jésus-Christ.

Chacun applaudit à cette réponse, qui causa une très grande joie au vénérable Pontife.

Cependant, pour se soustraire aux recherches des païens, qui en voulaient spécialement à sa personne, et continuer plus sûrement son ministère de chef de l'Eglise, Etienne se retira dans le cimetière souterrain ou *catacombe* de Calixte, aux environs de Rome.

On sait que ces longs et étroits corridors souterrains, bordés de tombes étagées les unes sur les autres, servirent souvent de refuge aux chrétiens durant les persécutions des premiers siècles. De distance en distance, le corridor traversait des excavations plus spacieuses, sortes de chapelles, où se réunissaient les fidèles pour assister au Sacrifice de la Messe, et prendre part aux saints mystères.

Du fond de ces obscures et silencieuses retraites, le saint pape continuait à gouverner l'Eglise; il soutenait la foi des fidèles, baptisait les païens convertis qu'on lui amenait, administrait les sacrements de Confirmation et d'Eucharistie. Toutefois, comme il pouvait être dénoncé et arrêté d'un jour à l'autre, pour assurer après sa mort le gouvernement du peuple chrétien, il en chargea trois prêtres, sept diacres et treize clercs inférieurs. Il y a tout lieu de croire, comme la suite nous le montrera, que l'acolyte Tharsicius fut du nombre de ces derniers.

Les prévisions du saint pontife ne tardèrent pas à se réaliser. Un jour qu'il célébrait les saints mystères dans l'une des chapelles souterraines du cimetière de Calixte, il fut surpris par les soldats de l'empereur Valérien. Sans s'émouvoir de leur entrée tumultueuse, Etienne demeura à l'autel et acheva avec une imperturbable sérénité le divin sacrifice, après lequel il vint s'asseoir sur son siège épiscopal, comme pour exhorter une dernière fois les chrétiens qui l'entouraient. Alors, sans respect pour la sainteté du lieu, ni pour la dignité du pontife, les soldats se jetèrent sur lui et lui tranchèrent la tête.

MARTYRE DE SAINT THARSICIUS

La haine des païens ne fut pas satisfaite par le sang du pasteur et la persécution continua pleine de rage contre les brebis du troupeau.

Le jour suivant, l'acolyte Tharsicius, portant caché sous ses vêtements la Sainte Eucharistie, fut accosté par les païens qui le reconnurent comme chrétien.

Reconnaissant sans doute, à sa démarche et à son maintien, qu'il portait quelque objet sacré, ils lui barrèrent le passage et lui ordonnèrent de leur montrer ce qu'il tenait si mystérieusement.

« Que va faire Tharsicius ? Seul contre dix, contre vingt ou plus encore ?... Puisant dans l'ardeur de sa foi et de son amour pour le dépôt sacré qu'il porte, des forces et une vigueur surna-

(1) Nous empruntons la plus grande partie de ce touchant récit aux « Fleurs eucharistiques de la Vie des Saints. » — *Saint Tharsicius,* premier martyr de l'Eucharistie et patron des Enfants de la Persévérance. Opuscule de propagande, la douzaine 1 fr. — *Au bureau des Œuvres eucharistiques, 27, avenue de Friedland, Paris.*

turelles, le généreux acolyte refuse, il résiste et se défend si bien qu'il tient tête pendant quelque temps à cette bande sacrilège...

» Pour avoir raison de ce vaillant athlète, les païens s'arment lâchement de pierres et de bâtons. En un instant, ils font pleuvoir sur lui une grêle de coups... N'ayant plus de salut à espérer, Tharsicius n'oppose plus à ses ennemis que la force de sa prière.

« O Dieu ! murmure-t-il, ma vie n'est rien mais vous êtes tout ! Faudra-t-il donc vous laisser profaner entre des mains sacrilèges ?... Ah ! de grâce, épargnez-vous un tel outrage et à moi une telle douleur ! »

» Et en disant ces paroles, il presse avec amour sur sa poitrine le divin trésor qu'il y porte caché... Mais déjà l'héroïque jeune homme, accablé sous cette grêle de coups, est tombé baigné dans son sang.

» Ses mains tiennent encore dans une étreinte puissante ce dépôt mille fois plus cher que sa vie. Mais les barbares païens, acharnés à le lui ravir, continuent à frapper sans pitié leur victime. Enfin, épuisé de sang, Tharsicius rend à Dieu sa belle âme.

» Cependant, les meurtriers fouillent avec un empressement fiévreux les vêtements du martyr pour s'emparer de l'adorable Eucharistie. Mais c'est en vain : ils ont beau tourner et retourner son corps dans tous les sens, ils ne parviennent pas à la découvrir.

» Qu'était-il devenu ? Tharsicius avait-il eu le temps de s'en communier, et de lui offrir dans son cœur un asile où leur impiété ne pût l'atteindre ; ou bien, plus vraisemblablement, Dieu l'avait-il miraculeusement rendue invisible ? Toulours est-il que quelque chose de surnaturel dut se passer en ce moment, car les Actes des Saints nous apprennent que, saisis d'une terreur soudaine et laissant là leur victime, les païens prirent la fuite...

» Telle est, dans sa sublime simplicité, la mort du premier martyr de l'Eucharistie.

» Ajoutons, pour compléter ce récit, que les chrétiens ne tardèrent pas à être informés de cette mort tragique et que, au risque de tomber eux-mêmes sous les coups des païens, ils s'empressèrent de venir recueillir le corps inanimé de l'intrépide acolyte, et de le transporter au cimetière de Calixte, où ils lui firent des funérailles honorables. » *(Ibi. saint Tharsicius, p. 21.)*

Durant plusieurs siècles, les reliques du saint martyr reposèrent dans cette catacombe, près des tombeaux de plusieurs papes. Saint Damase orna sa sépulture d'une belle inscription en vers latins. Plus tard ce trésor fut placé dans l'église de Saint-Sixte élevée au-dessus de la catacombe ; ensuite elles furent tranférées dans l'intérieur de Rome et déposées dans l'église de Saint-Sylvestre *in Capite*. Enfin ce corps précieux a été donné à l'église de Saint-Dominique de Naples, où il est encore aujourd'hui l'objet d'une grande vénération.

Ainsi ce vaillant et saint jeune homme nous apparaît comme le patron et le modèle du jeune chrétien, qui au prix de tous les efforts et de tous les sacrifices, garde et défend tous les dépôts sacrés qu'il a reçus de Dieu : dépôt de la foi de son baptême, dépôt des dons du Saint-Esprit reçus à la Confirmation, dépôt de la grâce sanctifiante et de l'union à Dieu reçues dans l'Eucharistie, dépôt enfin de toutes les grâces particulières qu'il a plu à la bonté de Dieu de lui accorder.

LE BIENHEUREUX ANTOINE PRIMALDI

ET SES HUIT CENTS COMPAGNONS MARTYRS

Fête le 14 août.

OTRANTE ASSIÉGÉE PAR LES TURCS FOI ET PATRIOTISME

L'an 1480, sous le règne de Mahomet II, les Turcs, furieux de n'avoir pu conquérir l'île de Rhodes, héroïquement défendue par les chevaliers de Saint-Jean, firent voile vers les côtes d'Italie et parurent inopinément devant Otrante, ville maritime de Calabre.

Le pays était sans défense et dégarni de troupes. Dix-huit mille musulmans, commandés par le pacha Géduc-Achmet, débarquèrent aussitôt et et marchèrent contre la ville. Le pacha envoya un interprète proposer aux habitants de se rendre sans résistance ; à cette condition, il leur promettait la vie sauve et le droit de se retirer où ils voudraient, en emportant avec eux tout ce dont ils pourraient se charger.

Les murs de la ville étaient en mauvais état et ne pouvaient tenir longtemps ; le roi de Naples était loin. Néanmoins, les courageux habitants répondirent unanimement qu'ils aimaient mieux mourir, en confessant leur foi et en prouvant leur fidélité à leur roi, que de capituler devant les infidèles.

A cette nouvelle, le pacha fit immédiatement donner l'assaut à la ville. Mais les chrétiens, accourus sur les remparts et armés de tout ce qui pouvait servir de défense, résistèrent héroïquement. Pendant trois jours, ils tinrent tête à l'ennemi. Alors un pan de mur s'écroula, et les Turcs se précipitèrent dans la brèche. Les chrétiens les y arrêtèrent et, par des prodiges de valeur, soutinrent encore le choc des ennemis pendant quinze jours.

Enfin ils succombèrent sous le nombre et les Turcs entrèrent dans la ville, le vendredi 11 août.

FUREURS ET MASSACRES

Ces barbares, avides de vengeance et altérés de sang, envahirent la cité comme un torrent dévastateur, égorgeant tout ce qui leur tombait sous la main, hommes, femmes, enfants et vieillards.

Une bande de soldats, le cimeterre à la main,

pénétra dans la cathédrale : elle était pleine de peuple. L'archevêque Etienne, vénérable vieillard, âgé de plus de 80 ans, venait d'achever le saint Sacrifice de la Messe ; il avait donné la communion à beaucoup de fidèles et avait exhorté tous les assistants au martyre ; il retournait en ce moment à la sacristie, revêtu de ses habits pontificaux, quand les Turcs, courant à travers l'église, fondirent sur lui, le saisirent et le tuèrent sans pitié, malgré son grand âge. Ils égorgèrent ou firent prisonniers les ecclésiastiques qui l'accompagnaient. Dans les autres églises, les prêtres furent également massacrés.

En entrant dans une de ces églises, les barbares aperçurent un religieux dominicain qui exhortait les chrétiens du haut de la chaire ; ils lui crièrent de cesser son sermon et de descendre. Sur son refus d'obéir à leurs menaces, quelques soldats montèrent aussitôt, le glaive à la main, et coupèrent en deux le prédicateur, qui expira dans la chaire même en prononçant ces paroles : *Sainte foi ! Sainte foi ! Sainte foi !*

Les rues, les places, les églises, les maisons étaient encombrées de cadavres. Le pacha qui était resté hors de la ville, laissant toute liberté aux égorgeurs, ne voulut pas entrer dans la cité conquise avant qu'elle eût été nettoyée et débarrassée des cadavres. En attendant, il campa sur une colline voisine, appelée le mont Saint-Jean de la Minerve.

LES PRISONNIERS CHRÉTIENS DEVANT LE PACHA

Le lendemain, 12 août, le chef musulman ordonna de lui amener tous les hommes au-dessus de quinze ans qui se trouvaient encore vivants dans la ville dévastée. On en réunit environ huit cents, dont beaucoup étaient blessés ou malades, et on les conduisit comme des malfaiteurs, la corde au cou, les mains liées derrière le dos.

Pendant le trajet, ces courageux chrétiens s'animaient mutuellement à souffrir la mort pour Jésus-Christ ; le père exhortait son fils, le fils exhortait son père, le frère son frère, l'ami son ami, à mériter la palme du martyre.

Quand ils furent réunis au pied de la colline de Saint-Jean, le pacha fit proclamer à haute voix, par un interprète, que tous ceux qui voudraient abjurer la foi chrétienne, pour embrasser la religion de Mahomet, seraient renvoyés libres, qu'on leur rendrait leurs femmes, leurs enfants, leurs maisons et qu'ils pourraient rester en paix à Otrante, sous l'obéissance du sultan. L'interprète était un apostat, qui accompagnait ses paroles de nombreux blasphèmes.

Un vieillard nommé Antoine Primaldi, simple artisan, mais chrétien vertueux et plein de foi, qui se trouvait plus près du pacha, répondit aussitôt : « Jésus-Christ est Fils de Dieu et vrai Dieu lui-même ; nous aimons mieux mourir mille fois que de renoncer à Jésus-Christ pour croire à Mahomet. » Et se tournant vers les chrétiens, il s'écria d'une voix forte : « Mes frères, jusqu'ici nous avons combattu pour défendre notre patrie et notre vie ; maintenant nous devons combattre pour notre âme et pour Jésus-Christ. Le divin Sauveur qui est mort pour nous mérite bien que nous mourrions pour lui. Par cette mort temporelle, nous gagnerons la couronne du martyre et nous entrerons dans la vie éternelle ! » A ces mots, tous les chrétiens, sans en excepter un seul, crièrent qu'ils préféraient souffrir n'importe quel genre de mort plutôt que de renoncer à Jésus-Christ.

Dès que l'interprète eut expliqué ces paroles au pacha, le musulman bondit de colère, et ordonna de trancher la tête à tous ces captifs, en commençant par Antoine Primaldi.

LE MARTYRE

Cependant on leur laissa encore deux jours pour réfléchir. Le 14 août, les soldats de Jésus-Christ furent partagés par groupes de cinquante, et conduits, les mains liées derrière le dos, sur le mont Saint-Jean de la Minerve, appelé depuis lors le mont des Martyrs. C'est là qu'ils devaient consommer leur sacrifice.

Ils marchaient d'un pas ferme, le visage rayonnant d'une sainte allégresse.

On raconte qu'une jeune fille, faite prisonnière par les Turcs, se trouvant sur le passage des captifs, reconnut parmi eux ses deux frères : « O mes frères, leur dit-elle, où allez-vous ? — Nous allons mourir pour Jésus-Christ ! » répondit l'un d'eux. A ces mots, la jeune fille tomba à terre ; pour l'obliger à se relever, un Turc lui donna un si rude coup sur la tête qu'elle expira.

Au sommet de la colline, le pacha attendait les condamnés. Un musulman s'avança au-devant d'eux, tenant à la main une feuille écrite en sa langue (probablement une page du Coran), et il disait à haute voix : « Quiconque voudra croire ceci aura la vie sauve ; quiconque refusera, sera tué ! » L'interprète traduisait ces paroles, mais ce fut sans résultat : aucun chrétien ne fit un signe de découragement ou d'apostasie.

Le massacre commença immédiatement. Le vaillant Primaldi n'avait cessé d'exhorter ses compagnons, assurant qu'il voyait les cieux ouverts et les anges prêts à recevoir leurs âmes ; il fut frappé le premier : on lui trancha la tête ; mais son corps, dit une tradition, resta debout tout le temps que dura l'exécution des autres martyrs.

En témoignage de mépris, les infidèles laissèrent les corps de leurs victimes sans sépulture sur la montagne.

Treize mois après, en 1481, Alphonse, duc de Calabre, fils du roi de Naples, reconquit la ville d'Otrante sur les Turcs. Il se rendit sur le mont des Martyrs pour recueillir leurs restes avec un religieux respect : il trouva les corps sans corruption et les bêtes féroces n'y avaient point touché. Il fit creuser un vaste caveau dans la cathédrale pour les ensevelir.

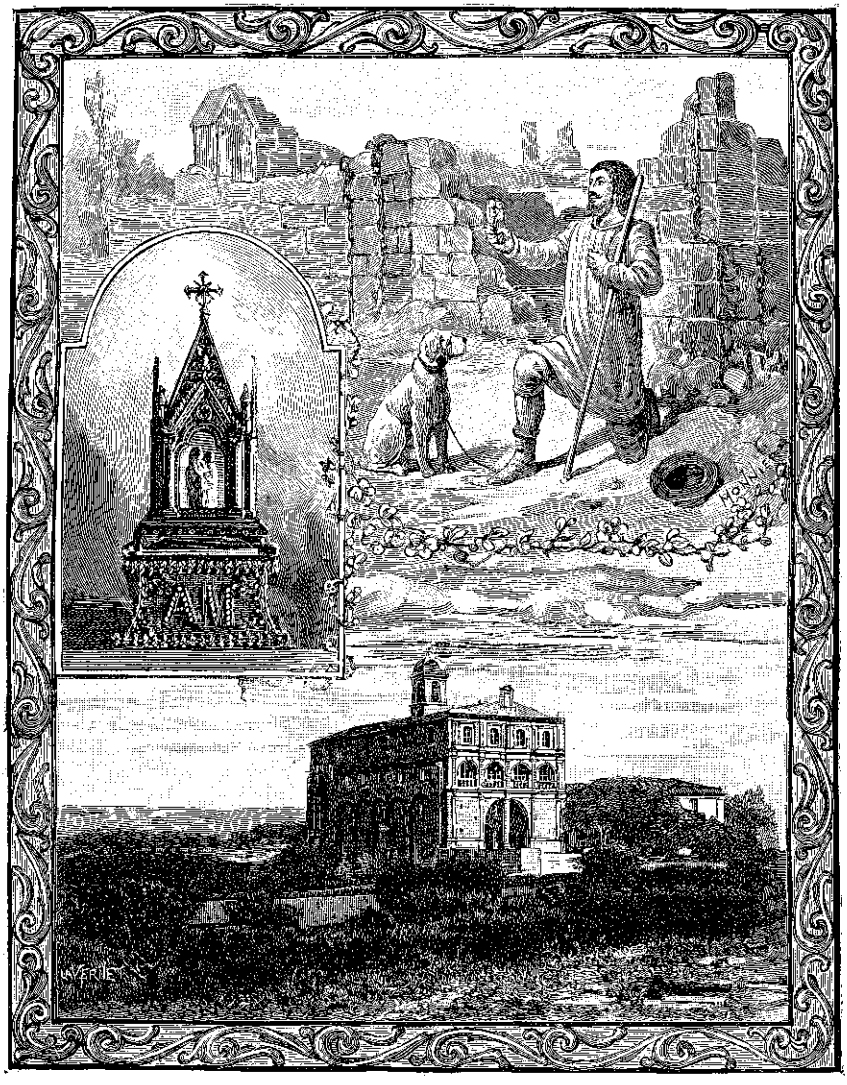
Quatre ans plus tard, il en transporta deux cents à Naples, et donna ce trésor à l'église de Sainte-Catherine.

A la suite de plusieurs miracles opérés par leur intercession, Antoine Primaldi et ses compagnons martyrs commencèrent à être honorés d'un culte public, avec l'autorisation de l'Archevêque d'Otrante, en 1539. Ce culte a été approuvé par le pape Clément XIV, le 14 décembre 1771.

NOTRE-DAME DE GRACE

A GIGNAC (HÉRAULT)

Fêtes le 15 août et le 8 septembre.



Découverte de la statue miraculeuse. — Le reliquaire. — Vue du sanctuaire.

ORIGINE DU PÈLERINAGE.

Nous sommes chez les Gallo-Romains et presque sur les bords de la Méditerranée.

Le siècle qui avait vu naître le Rédempteur était près de finir; l'Evangile, déjà florissant en Orient et à Rome, commençait à s'établir sur la jeune terre des Gaules; Lazare, Marthe et Marie y avaient abordé près de Marseille; Paul avait longé les bords de la Méditerranée pour se rendre en Espagne, et Pierre, établi dans la ville éternelle, avait envoyé vers le Nord quelques-uns de ses disciples.

Un soir, un voyageur aux traits étrangers cheminait sur la voie romaine qui aboutissait à Tourette, ville forte aux huit portes dominées par une tour majestueuse.

Il arrivait de Lodève où un assez long séjour l'avait fait connaître comme un des maîtres de la doctrine étrangère venue de Judée. Beaucoup

de païens avaient embrassé cette religion nouvelle et pris le nom de chrétiens. A Tourette, on n'ignorait pas ces faits, et peut-être était-ce à l'appel de quelque nouveau néophyte que l'évêque Flour (1) (ainsi se nommait le voyageur) avait entrepris ce voyage d'évangélisation.

Tourette était alors un centre politique beaucoup plus important que ne l'est la moderne Gignac bâtie sur ses ruines. Assise dans une riche plaine où l'Hérault développe son cours sinueux, on voyait de loin sa tour et ses édifices pointer au milieu de la masse de verdure que formaient autour d'elle les bosquets d'oliviers alternant avec les vignes. A l'horizon couraient les croupes basses et ondulées des garrigues avec leurs tons grisâtres.

Appuyé sur une borne milliaire, l'apôtre de Lodève contemplait ce spectacle et priait Dieu, dont l'œuvre éclatait si belle dans la nature, d'opérer aussi merveilleusement l'œuvre de sa grâce dans les cœurs auxquels il allait prêcher l'amour de Jésus-Christ.

Saint Flour se leva pour achever son chemin.

Non loin des murs s'élevait une légère éminence couverte d'un petit bois épais et touffu. A le voir, on devinait vite un de ces bois sacrés dont les païens entourent certains de leurs temples. Les passants s'éloignent avec une frayeur superstitieuse de ses ombrages, et, la nuit venue, un païen croirait sacrilège d'en approcher. Flour, lui, ne craignait pas la colère des dieux; il se dirigea donc hardiment vers leur asile, y pénétra et y découvrit bientôt un temple dédié à la fausse divinité, la vierge Vesta, fille de Saturne. Le saint voyageur pria, entra dans le temple, renversa l'idole et éteignit le feu sacré. Ensuite, pour offrir à la Vierge, Mère des chrétiens, les prémices de sa nouvelle mission, il lui consacra, pour l'avenir, ce lieu d'où il venait de chasser le démon.

Voilà comment naquit le pèlerinage de Notre-Dame de Grâce.

A TRAVERS LES SIÈCLES — BARBARES ET ALBIGEOIS

A la voix de saint Flour, Tourette se peupla bientôt de chrétiens, et sur l'emplacement même de l'ancien temple de Vesta, un oratoire fut édifié en l'honneur deMarie, Mère de Jésus.

Aux miracles de l'apôtre, succédèrent ceux de la Reine du ciel, et les foules accoururent des environs pour visiter le petit bois et le temple devenu célèbre par les merveilles de la grâce. On l'appela le sanctuaire des grâces, et la Vierge : *Notre-Dame de Grâce*. C'est le nom qu'on lui donne encore aujourd'hui.

Pendant quelque temps, des ermites chrétiens remplacèrent les vestales qui jadis entretenaient le feu en l'honneur de l'idole.

Puis, les invasions passèrent, amenant bien des bouleversements et des ruines. Des barbares de nations différentes vinrent fouler la terre que les Romains étaient impuissants à défendre. Avec les Francs, Tourette devint peu à peu ce qu'est le Gignac actuel. Il y eut pourtant un évêque jusque vers le IXe siècle, et les Franciscains eurent à Gignac un couvent florissant, du vivant même de leur fondateur. Saint Antoine de Padoue, le thaumaturge de cette fin de siècle, y vint loger quelque temps (2); peut-être y a-t-il prié Notre-Dame de Grâce, mais il n'a pu, du moins, visiter son sanctuaire : les Albigeois l'avaient, hélas! détruit de fond en comble, en 1210.

Les anciens souvenirs allèrent dès lors s'affaiblissant de plus en plus, jusqu'au moment où il plut à Marie de les raviver par de nouveaux bienfaits et de reprendre possession de la colline à elle consacrée.

UNE DÉCOUVERTE DANS LES RUINES CROIX DE FEU ET CROIX DE BOIS

C'était dans la journée du 8 septembre 1360. Un homme, muet et aveugle de naissance, marchait guidé par son chien, et s'acheminait péniblement vers le sol béni qu'avait foulé saint Flour douze cents ans auparavant. Il arriva à la place où s'élevait autrefois le temple; quelques ruines à demi cachées par les buissons en marquaient à peine l'emplacement. Le pauvre infirme se courba alors et se mit à chercher à tâtons sur le sol.

Peut-être cherchait-il parmi les débris quelque pierre qui pût lui servir de siège rustique, ou bien, poussé par un mouvement mystérieux, accomplissait-il une œuvre dont il n'avait pas conscience. « Soudain il s'arrête : il a trouvé une pierre dont la forme et les contours polis l'étonnent un peu. Dieu, sans doute, lui suggère de la porter à ses lèvres et à ses yeux : aussitôt ses yeux s'ouvrent, sa langue se délie (1). » Il est guéri, si complètement guéri que, courant à la ville, il se mit à raconter à tous le miracle arrivé, sans s'apercevoir que sa parole elle-même était un nouveau miracle plus éclatant que le premier : il parlait, en effet, sans jamais avoir appris à le faire.

Tout Gignac accourut vers l'heureux miraculé pour baiser la statue retrouvée. On la plaça avec respect dans le lieu saint. Mais il arriva là, comme en bien d'autres pèlerinages de Marie, que l'image sainte ne se retrouva pas où on l'avait déposée : elle avait regagné la colline abandonnée et repris sa première place au milieu des ruines. Ainsi s'affirmait la volonté de Marie qui désirait être honorée en ce même endroit où déjà les chrétiens étaient venus s'agenouiller. Les premiers habitants qui accoururent sur la colline virent, prodige nouveau, des croix lumineuses briller dans les airs. Ce phénomène surnaturel se reproduisit plusieurs nuits de suite; les croix étincelantes planaient au-dessus de l'emplacement du miracle, guidant les pèlerins comme l'étoile avait guidé les mages.

De tous côtés, on accourut pour voir cette merveille. L'évêque de Béziers, informé, vint lui-même s'assurer du fait, et pour déclarer la sainteté du lieu où Marie se manifestait ainsi, il bénit une grande croix de bois et la planta au sommet du monticule. La prise de possession était faite au nom du ciel : les croix lumineuses disparurent.

On conserve encore, encastré dans les murs de l'édifice actuel, le bloc de pierre où fut creusé le trou du pied de la croix. Beaucoup de pèlerins y enfoncent la main pour la porter ensuite à leurs yeux malades : un grand nombre de guérisons se sont en effet ainsi opérées.

---

(1) Saint Flour, disciple des Apôtres, premier évêque de Lodève.

(2) Le couvent où saint Antoine de Padoue a passé quelque temps existe encore à Gignac et porte le nom de « Couvent des Cordeliers »; il est distinct de celui que bâtirent plus tard les Récollets auprès de Notre-Dame de Grâce : nous parlerons plus loin de ce dernier.

(1) Discours prononcé à Gignac par le P. Eyraud, S. J., le 26 mai 1892.

CHAPELLE DES MIRACLES

Peu après l'érection de la croix, une chapelle fut élevée pour abriter la statuette miraculeuse. Les nombreuses guérisons qu'on y obtint lui firent donner le nom de *Chapelle des miracles*. Moins de cinq ans plus tard, en 1365, lorsque les dons généreux des fidèles eurent permis d'entreprendre les travaux de la magnifique église de Notre-Dame, on ne voulut pas toucher au petit sanctuaire illustré par tant de merveilles, et l'architecte en combina les formes avec le plan général de l'édifice.

L'empressement que Gignac avait mis à répondre au désir de Marie, fut aussitôt récompensé. L'été de 1365 avait été fort brûlant; la sécheresse avait tari les sources et menaçait les récoltes; les habitants vinrent en foule au sanctuaire de Notre-Dame de Grâce. A peine avaient-ils présenté leur requête, que le ciel se couvrit et qu'une pluie bienfaisante se mit à tomber.

BATISSEURS ET DÉMOLISSEURS

L'histoire du sanctuaire s'interrompt encore une fois deux cents ans plus tard.

C'était l'époque sanglante des guerres de religion. Les bandes calvinistes, soulevées contre le roi Charles IX par Condé et Coligny, parcouraient la France, pillant et brûlant les églises, brisant les autels et les statues des saints, profanant les ornements et les vases sacrés. Beaucoup de sanctuaires furent renversés par eux, et celui de Notre-Dame de Grâce fut du nombre (1573). Mais après l'abjuration de Henri IV et la paix qui suivit la publication de l'édit de Nantes, l'église se releva de ses ruines plus belle qu'auparavant. Les consuls (1) de Gignac appelèrent les Récollets à la desservir et leur bâtirent à côté un couvent. Ces zélés religieux remplirent parfaitement leur office, et opérèrent beaucoup de conversions parmi les protestants des environs de Montpellier et de Béziers. Quelques-uns de leurs prédicateurs attiraient tant d'auditeurs à leurs sermons, que parfois, l'église se trouva trop petite pour contenir la multitude, et qu'il fallut faire les cérémonies en plein air. Devant tout ce bien, le démon ne pouvait rester tranquille ; il envoya donc encore une fois ses démolisseurs à la charge.

Henri IV était mort, et Louis XIII, encore enfant, lui succédait. « Le roi est mineur, soyons majeurs! » s'écrièrent les protestants, et les désordres recommencèrent. Trahisons, assassinats, pillages, complots politiques, tout fut mis en jeu pour livrer la France aux Anglais ou provoquer l'anarchie, en un mot, la plus affreuse confusion régna jusqu'au moment où la main ferme de Richelieu mit les rebelles à la raison, en leur enlevant, à la barbe des Anglais, La Rochelle, leur *capitale*. La ville de Gignac eut sa part des horreurs de cette nouvelle guerre. Trois mille calvinistes, commandés par le duc de Rohan, la prirent et la mirent à feu et à sang. L'église et le couvent de Notre-Dame de Grâce, défendus par soixante hommes, eurent à soutenir un siège particulier et furent encore plus maltraités que le reste de la ville.

Cependant, toutes ces ruines furent réparées à la paix d'Alais qui suivit la prise de La Rochelle.

(1) Les magistrats municipaux chargés de l'administration des communes portaient autrefois ce nom dans le midi de la France.

Le roi Louis XIII, *devenu majeur*, donna à l'église ruinée cinquante mille livres de dommages-intérêts à prendre sur les biens des rebelles de Gignac, Montpellier, Nimes, Lunel et Montagnac. Ce n'était que justice; les coupables payèrent.

LE SANCTUAIRE

La somme était pourtant bien insuffisante, mais elle fut complétée par les dons volontaires des catholiques, et le sanctuaire se releva de ses ruines tel qu'on le voit aujourd'hui, et tel que le représente notre image. Nous lui trouvons, à l'extérieur, l'air un peu massif et un peu *fermé* d'une forteresse; aurait-on pensé à de futurs assauts en le reconstruisant?.....

Sur la façade règne une galerie à jour d'où l'œil embrasse la belle vallée de l'Hérault avec son horizon de collines grises. Trois étages de pilastres, d'ordres différents (toscan, dorique et ionien), soutiennent l'architrave; l'entrée est formée de deux portails jumeaux entre lesquels est placée une statue de la Vierge. La nef est vaste et bien éclairée; des tribunes, placées au-dessus des chapelles latérales, courent tout autour de l'édifice et peuvent recevoir un grand nombre de pèlerins, les jours de grande affluence.

La partie la plus vénérée du sanctuaire est, sans contredit, l'ancienne *Chapelle des miracles*. Là, se trouve la pierre creuse où la première croix fut plantée. Les parois de cette chapelle sont couvertes d'ex-voto, témoignages de reconnaissance pour les guérisons obtenues. Au-dessous est une grotte creusée dans le rocher d'où jaillit une source d'eau vive dont les malades ont bien souvent ressenti la vertu.

L'antique sentier suivi par l'aveugle guéri en 1360 est devenu un beau chemin par lequel arrivent les processions. Devant la façade de l'église, s'étend une sorte de coulée pierreuse formée d'un conglomérat ou béton naturel; elle s'avance comme un chemin jusqu'à une certaine distance à travers champs. Sur cette chaussée naturelle ont été établies, en 1875 les quatorze stations d'un chemin de croix.

PÈLERINAGES ET MIRACLES

Notre-Dame de Grâce est très aimée et très populaire dans le Midi. Les Gignacois en sont justement fiers et énumèrent avec complaisance les occasions où les foules accourues au sanctuaire furent le plus nombreuses. On raconte en particulier le trait du connétable de Montmorency qui voulut se rendre compte par lui-même de la vérité de ces assertions. Trop vieux pour se transporter à Gignac, il pria les Pères Récollets de convoquer les pèlerins près de Pézenas. Quand il vit, du haut des tours de son château, l'immense multitude des fidèles rangés par paroisses avec leurs bannières distinctes, il s'écria : « Avec toute mon autorité et ma puissance, je ne serais jamais parvenu à rassembler dans ma province un si grand nombre de troupes. » Les paroisses venaient tour à tour en procession avec leur clergé, celle-ci demander d'être préservée de la peste, celle-là remercier d'avoir été sauvée de la sécheresse ou de l'inondation.

Citons à ce sujet un fait bien caractéristique. En 1766, Gignac faillit être détruit par une trombe suivie pendant deux jours d'une pluie torrentielle. L'inondation prenait des proportions effroyables. Les eaux ne trouvant pas une issue suffisante dans les conduits ordinaires, s'étaient

accumulées vers le Rivelin (1) et avaient déjà fait écrouler une douzaine de maisons et une partie des remparts. Les dégâts menaçaient de devenir encore plus considérables; mais, au milieu de ces désastres, on avait pensé à Notre-Dame de Grâce. Le clergé, le viguier, les consuls et le peuple allèrent deux fois en procession, malgré la tempête, vers le sanctuaire de Marie. Leurs prières furent exaucées, le ciel redevint serein et une troisième procession témoigna de la reconnaissance générale.

C'est à Notre-Dame de Grâce que Louis XIII et Anne d'Autriche, privés d'héritiers depuis vingt-trois ans, s'adressèrent pour avoir un fils. La sainte religieuse qui était chargée de présenter la requête royale, sœur Germaine de Clermont, eut, dans la chapelle des miracles, une vision où la Vierge lui promit qu'elle accorderait bientôt un dauphin à la France. Ce dauphin fut Louis XIV, le *grand roi*.

En 1870, les soldats qui partaient de Gignac pour se rendre aux champs de bataille se sont recommandés à elle; tous sont revenus sains et saufs.

Nous ne pouvons, dans cette courte notice, raconter tous les miracles et toutes les conversions que l'on doit à Notre-Dame de Grâce (les premiers procès-verbaux datent de 500 ans environ), qu'il nous suffise de citer quelques faits entre mille.

En 1454, dans une famille de Gignac, un enfant mort né vint au monde; on porta le petit cadavre dans l'église, où il resta deux jours aux pieds de Marie, les parents s'obstinant à obtenir un miracle. Il eut lieu en effet : l'enfant reçut la vie sur les marches de l'autel. Le même miracle eut lieu en faveur de la châtelaine de Popian, et, cette fois, la mère menacée de mort fut sauvée avec l'enfant.

Un bateau se rendait aux régates de Cette; il fut surpris en mer par la tempête, les lames le brisèrent et engloutirent tous les passagers sauf une jeune fille de quinze ans, M^lle^ Massé, qui s'était vouée à Notre-Dame de Grâce. Cette enfant vogua un jour et une nuit sur une simple planche qu'elle finit par conduire au rivage en présentant au vent son voile déployé. La planche sert aujourd'hui d'ex-voto.

En 1875, un vieux domestique de la famille d'Alzon, nommé Flaman, se mourait d'une maladie mortelle; sa jeune maîtresse, M^lle^ d'Alzon, obtint subitement sa guérison en faisant un vœu à Notre-Dame de Grâce. Toute la famille se rendit ensuite en pèlerinage à Gignac pour remercier la Sainte Vierge et accomplir le vœu.

Autre genre de bienfaits : un appel désespéré à Notre-Dame de Grâce arrête subitement l'élan des chevaux au moment où une jeune fille va être écrasée sous les roues de la voiture. Un petit enfant de trois ans, le jeune Mestre-Michel, a la tête à demi écrasée par la roue d'un chariot : « Il va mourir, dit le médecin, ou il est mort. » Non! il est sauvé, car sa sœur a pensé à Notre-Dame de Grâce.

Un troisième, le petit Pierre Pouderoux, n'a eu pour toute blessure qu'une raie rouge sur la jambe, et pourtant, une lourde charrette de vendange lui est passée sur le corps. Mais sa mère effrayée avait imploré Marie, et l'enfant avait été sauvé.

Ah! si toutes les mères de maintenant en savaient faire autant!

AUJOURD'HUI

Les pèlerinages au sanctuaire de Notre-Dame de Grâce ont lieu le 15 août et le 8 septembre. Le 15 août surtout, les fidèles accourent des villages et même des départements environnants. Arrivés dès la veille, ils se réunissent pour passer la nuit en prière dans le sanctuaire : durant cette veillée, la récitation du chapelet alterne avec le chant des cantiques, la lecture de l'histoire de Notre-Dame de Grâce et de courtes méditations. A l'aurore, un prêtre célèbre le Saint Sacrifice et donne la communion aux pèlerins.

Le soir du 15 août, pour les vêpres, la ville de Gignac monte en procession au palais de sa Reine pour la saluer; toujours, dans ces circonstances, l'église est insuffisante à recevoir la foule des pèlerins. Il est à désirer que ces pieux pèlerinages deviennent plus nombreux encore; c'est le moyen d'attirer sur les villes, les villages et les familles, les faveurs de la divine dispensatrice des grâces.

PRIÈRE

O Dieu, qui avez accordé à Notre-Dame de Grâce toute puissance au ciel et sur la terre, faites que nous ressentions les effets de sa protection divine, lorsque, du fond de notre misère, nous l'invoquerons sous ce titre glorieux. Ainsi soit-il.

Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.

Mère de la divine grâce, priez pour nous.

(1) Nom actuel d'une promenade située dans la partie basse de la ville.

NÔTRE-DAME DE PEYRAGUDE

AU DIOCÈSE D'AGEN

Fête le 15 août

Apparition de la Sainte Vierge à la jeune bergère.
Découverte de la statue miraculeuse.

LÉGENDE DE NOTRE-DAME DE PEYRAGUDE

Il y a plus de huit siècles, sur le plateau où l'on voit aujourd'hui la chapelle de Peyragude, au diocèse d'Agen, une jeune bergère avait conduit ses brebis. On était en hiver, et la saison devait être rude aux pauvres, car l'enfant avait les traits amaigris et semblait en proie à une tristesse intérieure. Quand son troupeau se fut installé dans ces pâturages abandonnés, elle se dirigea vers un point où le rocher, s'avançant en saillie, fournissait un abri contre le vent; et là, déposant sa houlette et ses instruments de travail, la jeune fille tomba à genoux et se prit à prier en pleurant. Sa prière se prolongea, et le froid et la neige qui survinrent glacèrent ses membres au point qu'elle s'affaissa évanouie. Quand elle reprit ses sens, une grande Dame, à la robe blanche, étoilée d'or, la tenait entre ses bras, la réchauffait sur son cœur, et lui demandait, avec un sourire plein de bonté, quelle était la cause de ses larmes. Et l'enfant, à peine revenue à elle-même, et troublée à la vue de celle qui l'interrogeait si maternellement, ne savait que murmurer : « J'ai faim, mon père et ma mère ont faim.

— Calme-toi, bonne fille, répondait la mystérieuse apparition, lève-toi bien vite et cours à ta mère : dis-lui de cuire un pain pour elle, pour ton père et pour toi : j'en veux ma part, car moi aussi j'ai faim. — Dame! Dame! reprit l'enfant avec anxiété, il n'y pas de pain dans la demeure de mon père; il y a deux jours, ma mère m'a donné le dernier reste, et ce matin, je m'étais cachée pour demander l'aumône à Jésus et à sa Mère. — Enfant, la pâte fermente au pétrin, dans la maison, vous aurez du pain dans un instant. Va, et reviens, car j'en veux ma part. »

La voix était devenue solennelle, et l'enfant, subjuguée, obéissait et allait répéter à ses parents ce qu'elle venait d'entendre. Mais ses paroles furent accueillies avec incrédulité et ne firent qu'augmenter la tristesse des pauvres gens. Toutefois, devant l'insistance de leur fille, ils se laissèrent entraîner vers le pétrin, et quelle ne fut pas leur surprise et leur joie de voir la pâte fermentée et toute prête à cuire.

Il serait superflu d'ajouter comme ils s'empressèrent de profiter de la largesse inattendue de la Providence, et comme ils se hâtèrent pour apporter à la grande Dame la part qu'elle avait réclamée dans ce pain miraculeux. « Pas n'en mangèrent, dit le naïf chroniqueur, pour l'apporter entier, si contents ils étaient d'en avoir enfin et d'en donner. »

Quand ils furent arrivés au sommet du coteau, les brebis paissaient tranquillement les rares herbes, mais la grande Dame avait disparu. Seulement, l'agneau familier de la petite bergère était venu vers elle, et, par ses bêlements, semblait l'inviter à le suivre jusqu'à l'angle de la roche aiguë. Les bonnes gens se laissèrent conduire par ce guide assez étrange, car leur confiance était maintenant bien entière.

Parvenus à la suite de l'agneau jusque dans le coin du rocher, ils virent l'innocent animal ployer ses jambes et baisser la tête en continuant de bêler doucement et avec une sorte de joie. Une odeur d'encens se répandait autour d'eux, et, en se penchant vers une pierre en saillie sur laquelle l'agneau s'inclinait, ils aperçurent dans la mousse une petite Madone. « C'est ma patronne, s'écria la jeune fille, c'est la grande Dame du ciel qui nous a donné du pain. »

Elle recueillit avec amour dans ses mains pieuses l'image bénie, et descendit aussitôt à l'église du *Mercadiel* (1) pour déposer ce témoignage de la protection céleste dans le sanctuaire de Marie. Le vieux prêtre qui dirigeait alors l'église de Penne reçut les confidences de l'humble bergère, et celle-ci, dans la ferveur de sa reconnaissance, consacra sa vie à Jésus et à sa sainte Mère.

Le lendemain, l'enfant voulut retourner à l'église pour vénérer l'image de sa bienfaitrice du ciel; mais, quand elle la chercha du regard, cette image n'était plus à la place où elle l'avait déposée. Vainement elle et le prêtre se livrèrent-ils aux investigations les plus minutieuses, ce fut peine inutile. Alors, tout éplorée, la bergère revint à la roche aiguë pour prier et retrouver, s'il était possible, son apparition de la veille. C'était là, à la même place, sur la mousse, que l'attendait la précieuse image. A cette vue, la joie reprit au cœur de l'enfant, et, dans son esprit, elle commença à songer que la Vierge Marie voulait sans doute être honorée au lieu témoin de son apparition. Cependant, pour se rassurer davantage, la bergère rapporta plusieurs jours de suite la petite statue à l'église du Mercadiel, et chaque fois l'image miraculeuse vint reprendre sa place choisie dans l'angle de la roche aiguë.

La jeune fille, alors, ne garda plus le silence sur ces faits merveilleux; et comme le pain continuait d'abonder dans la maison de ses parents, comme chacun pouvait contempler la statue miraculeuse dans son berceau de mousse, et comme aussi la bienheureuse Vierge ne borna pas à ce trait isolé les preuves de sa bonté, la piété des fidèles s'émut, et bientôt, Marie eut un sanctuaire sur ces collines où elle avait manifesté sa puissante médiation.

(1) Église *Mercadielle*, église *du marché*.

LA CHAPELLE DE PEYRAGUDE

La dévotion à Notre-Dame de Peyragude s'est perpétuée à travers tous les âges, malgré les guerres dont ce pays fut le théâtre.

Bâtie au pied du rocher que couronne la forteresse de Penne, la chapelle a été démolie plusieurs fois par les Albigeois, les Anglais, les protestants et la Révolution, mais toujours elle a été reconstruite.

Les vieilles archives disent de Penne qu'elle était *la clé de la duché de Guyenne*. Le mamelon hardi qui la porte se lève comme un îlot gracieux au milieu d'un océan de verdure, peuplé de hameaux et de villas, de clochers et de manoirs.

Notre-Dame de Peyragude la défendit toujours contre tous ses ennemis et surtout les ennemis de sa foi.

SAINT DOMINIQUE ET LES ALBIGEOIS

L'illustre saint Dominique est venu souvent prier dans l'enceinte de la pieuse chapelle. Il était en pèlerinage à Notre-Dame de Peyragude lorsque Simon de Montfort, chef de la croisade, vint, en 1212, faire le siège de Penne, occupé par les Albigeois. A la requête de Simon, le Saint vint négocier les conditions de la paix, mais le comte de Toulouse, Raymond, rejeta toutes ses ouvertures; *armé d'un crucifix, saint Dominique prêchait la soumission aux Albigeois, aux Croisés la discipline et la modération*, et, quand la guerre fut finie, on vit cet ange de paix voler à la conquête des âmes par les seules armes de la prédication et de la prière. Dieu seul sait les grâces de salut que les ardentes supplications du saint missionnaire obtinrent par l'intercession de Notre-Dame de Peyragude, dans ce sanctuaire voisin du théâtre des sanglants combats, et placé là comme une sorte de *chapelle expiatoire*, où la prière et le Pain de vie remplaçaient le blasphème et la mort, où la douce protection de la Vierge faisait oublier plus vite les larmes que la guerre avait fait répandre.

De longues années de paix suivirent. Des miracles éclatants, de nombreuses conversions s'opérèrent, les pèlerins affluèrent, et, ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1383, les statuts de la confrérie du Saint-Esprit ordonnaient aux confrères d'aller en procession « ouyr une messe haulte à diacre et suldiacre en l'esglise Notre-Dame de Peyragude, laquelle se dira à l'honneur, révérance et louange de la bienheureuse Vierge Marie..... et offrir maille petite, chacun selon son pouvoir. »

VŒU DES CONSULS DE FRANCE

En 1563, les huguenots détruisirent la chapelle de fond en comble, mais le respect et la dévotion pour ces lieux saints demeurèrent vivants dans le cœur des fidèles.

Le 20 juin 1592, Mgr Nicolas de Villars, évêque d'Agen, écrivait ses regrets : « L'église Notre-Dame de Peyre-Agud tesmoigne par ses grandes ruines et situations avoir esté un lieu de grande dévotions, mais irréparable. »

La Vierge Marie avait des desseins plus miséricordieux.

A la suite des dévastations que les guerres de religion avaient occasionnées, dans les campagnes comme dans les villes, il y eut une grande disette, et, par suite, la famine et la peste, qui firent de grands ravages et détruisirent une grande partie de la population. En présence de cette extrémité, les moyens humains étant impuissants, les malheureux habitants de Penne se ressouvinrent des faveurs que la Vierge Marie avait répandues avec tant de libéralité dans sa chapelle de la *Pierre aiguë*, et ils firent vœu de la rebâtir, malgré leur pauvreté, si la peste cessait.

Voici le texte de cette prière votive :

« Mon Dieu et mon Seigneur, je me prosterne au pied de vos autels, et je vous offre les vœux de ce peuple et du voisinage, afin qu'il plaise à votre miséricorde d'arrêter le bras de votre justice qui détruit votre peuple. Nous avouons, mon Dieu, et confessons que nous avons mérité le mal qui nous presse : ce n'est pas aussi sur l'appui de nos mérites que nous espérons le relâche, mais bien parce que vous avez dit de vous demander, qu'il nous serait accordé : sur la foi de cette promesse, nous vous demandons d'arrêter l'ange exterminateur qui détruit votre héritage, et parce que nous sommes indignes d'obtenir cette grâce, nous avons recours, mon Dieu, à l'intercession de votre sainte Mère; c'est pourquoi, Madame, nous vous supplions très humblement de vous souvenir des merveilles que vous avez autrefois opérées dans cette sainte chapelle; votre pouvoir n'est pas raccourci; vous êtes et vous serez éternellement la Mère d'un Dieu qui ne rejette pas la grâce qu'on lui demande en votre nom.

» Agissez donc, s'il vous plait, Madame, en ce temps; faites cesser le mal qui nous presse, et nous vous promettons de redresser cette sainte chapelle en votre nom et de la mettre en état pour y être honorée par la postérité; nous y viendrons tous les jours de la fête de votre glorieuse Assomption, en procession solennelle, pour vous y rendre action de grâce; nous y offrirons à Dieu, en votre nom, un sacrifice de louanges, et continuerons le lendemain à l'honneur du bienheureux saint Roch, auquel nous demandons le suffrage. Madame, ne nous renvoyez pas sans nous accorder l'effet de notre demande, ne regardez pas l'indignité de nos personnes, faites-nous part des miettes qui tombent de la table de mon Dieu. Sacrée Vierge, je vous conjure, par toutes les joies que vous avez reçues autrefois dans cette chapelle, d'avoir pitié de nous et de nous accorder l'effet de nos prières. » (*Et dicet omnis populus : fiat, fiat.*)

Aussitôt que la confrérie des pénitents, composée des hommes les plus recommandables de la ville et des environs, fut arrivé en procession sur le plateau de Notre-Dame, où le *Sancta Maria* fut entonné, les pestiférés se sentirent guéris, et la maladie contagieuse ne fit plus aucune victime. On mit dès lors la main à l'œuvre, et, sous la direction intelligente d'Antoine Bayle, habitant de Penne, le nouveau sanctuaire, long de 25 pas, large de 10, avec deux grandes chapelles, put recevoir dans son enceinte les nombreux clients de la Vierge de Peyragude. A partir de cette époque, *aucune maladie épidémique* n'a atteint les habitants de Penne, bien que souvent divers fléaux de la justice divine aient exercé leurs ravages dans les contrées environnantes. Les pénitents et les consuls ont continué jusqu'à la révolution de monter processionnellement à Notre-Dame de Peyragude les jours de Noël, de Pâques, de la Fête-Dieu, de Saint-Jean et de la Toussaint.

Les bénédictions de la bonne Vierge, dans l'ordre temporel comme dans celui de la grâce, ne firent pas plus défaut dans cette nouvelle chapelle que dans la précédente, et « cette quantité de cierges, petits habits d'enfants, jambes de cire et béquilles, attachés à la muraille du chœur, étaient bien des marques du secours que les peuples avaient reçu de Dieu par l'intercesssion de Marie ». (Rapport de Mgr Claude de Joly, du 30 avril 1668.)

LA MADONE

Tant de merveilles accomplies par Marie sur la sainte montagne ne purent empêcher les enfants de la Révolution de détruire son culte, de piller son sanctuaire, et, le 21 thermidor de l'an IV, la chapelle fut complètement dévastée, les pierres des murailles furent vendues aux enchères publiques.

Mais le plus précieux trésor de la vieille chapelle, la Madone vénérée, l'image de la grande Dame, que devint-il au milieu de ce pillage, de cette dévastation? Une femme héroïque, comme celle qui traversa la foule des bourreaux pour essuyer le visage de Jésus-Christ, arriva des premières dans ce sanctuaire voué au pillage et à la profanation, enleva de la niche où elle reposait l'image miraculeuse et l'emporta dans sa maison. La statue vénérée y resta cachée pendant les jours néfastes de la tempête révolutionnaire. Lorsque le calme revint et que le culte fut rétabli, elle quitta l'humble asile de l'hospitalité, malgré de nombreuses résistances, et fut apportée dans la vieille église du Mercadiel, où elle fut conservée jusqu'en 1843.

LA NOUVELLE CHAPELLE

Les fidèles de Penne et des paroisses voisines entourèrent la Madone d'amour et de respect, mais ils gémissaient amèrement sur les ruines désolées de Peyragude. Un saint prêtre, un enfant de Penne, le vénérable M. Delrieu, doyen du chapitre de la cathédrale, se fit frère quêteur et, le 30 avril 1843, Mgr de Vezins, entouré d'un nombreux clergé et d'une multitude immense de peuple, put faire l'inauguration du nouveau sanctuaire; la bien-aimée Madone fut transportée processionnellement du vieux Mercadiel dans le temple érigé en son honneur; pendant tout le mois de mai le concours des prêtres et des fidèles recommença comme aux anciens jours, et, depuis cette époque, tous les ans, au retour du mois béni, les foules se pressent avec amour dans l'enceinte trop étroite de la chapelle.

L'impulsion est irrésistible, et l'Agenais tout entier, les fils *de l'ancienne duché de Guyenne* ne cessent de demander un temple plus vaste et plus beau en l'honneur de Notre-Dame de Peyragude. Leur vœu sera exaucé.

Dans quelques jours, Jérusalem visitera Peyragude. Une grande croix diocésaine, portée aux Lieux Saints par les pèlerins de Terre Sainte, sous la conduite des Pères de l'Assomption, va être solennellement plantée, le 20 août 1896, sur le calvaire de Peyragude et faire acclamer

la gloire et l'amour de Jésus-Christ sur ce noble rocher, où se sont affirmées si souvent la puissance et la bonté de sa divine Mère.

QUELQUES MIRACLES

Comme au temps de Mgr Claude de Joly et de saint Dominique, les ex-voto se multiplient et tapissent les murs de l'ancienne chapelle.

C'est une mère qui a obtenu la guérison de sa fille; c'est un marin qui a échappé à un naufrage; c'est un vieillard que l'intempérance avait rendu aveugle et qui recouvre la vue à l'autel de Notre-Dame. C'est le P. Hermann, qui après avoir baptisé son neveu Georges Raunheim dans la chapelle de Peyragude, en 1854, remercie Notre-Dame de la conversion de dix Israélites de sa famille.

Une enfant, M^lle^ de F., atteinte d'une fièvre continue, à l'âge de cinq ans, ayant épuisé les remèdes de l'art, fut complètement guérie après une neuvaine à l'autel de Notre-Dame.

M^lle^ C., de Furnel, qu'une maladie de cœur avait réduite à la dernière extrémité, demanda instamment à sa famille d'être transportée à Peyragude. Pendant le Saint Sacrifice, elle éprouva un tressaillement dans tout son corps et se sentit remplie de joie, persuadée qu'une vertu de Marie opérait en elle; elle était guérie.

Une plaque de marbre a été incrustée dans le piédestal de la statue de Notre-Dame du Pont, pour perpétuer le souvenir de la conservation, que plusieurs croient miraculeuse, du pont de Siorac, par les médailles et des fragments bénits de la Roche aiguë.

Mais ce qui doit toucher encore plus les âmes, ce sont les bienfaits de l'ordre spirituel, qui ont été prodigués par Marie à des justes et à des pécheurs, à l'occasion surtout des grands concours et des ardentes supplications dont elle est l'objet pendant le mois de mai. Dieu seul connaît ces merveilles, ces grâces de conversion, ces miracles plus grands que la résurrection d'un mort; les missionnaires qui viennent tous les ans prêcher la station et réconcilier les âmes au saint tribunal sont étonnés des grâces de salut dont ils sont les intermédiaires.

Un jour de fête, une personne du monde s'était rendue à Peyragude pour *s'amuser;* quand la foule se fut écoulée, une vertu secrète, une puissance irrésistible la retint clouée à sa place; elle chercha vainement à sortir, l'invasion de la grâce se faisait dans son cœur; elle pria, elle pleura de longues heures, sans se rassasier, plus heureuse de ses larmes que de ses joies passées; quand le missionnaire rentra le soir à la chapelle, il la trouva à son confessionnal..... Après avoir épanché son âme, elle sortit transformée, ne se connaissant plus, inondée de bonheur et de paix. Elle est venue souvent célébrer dans la chapelle bénie l'anniversaire de sa naissance à la vie surnaturelle.

FAVEURS PONTIFICALES

Les Souverains Pontifes, émus de tous les prodiges accomplis par l'auguste Mère de Dieu, dans sa chapelle de Peyragude, ont largement récompensé le zèle et la piété des fidèles.

S. S. Grégoire XVI accorda à perpétuité, par un indult du 21 juillet, à tous les fidèles de l'un ou de l'autre sexe qui visiteraient l'église de Notre-Dame de Peyragude, avec les dispositions requises :

1° Une indulgence plénière pour les cinq principales fêtes de la Sainte Vierge : l'Immaculée Conception, la Nativité, l'Annonciation, la Purification et l'Assomption; l'indulgence de cette dernière fête pourra être gagnée le jour même ou un jour quelconque de l'octave. Un indult de S. S. Pie IX, en date du 8 août 1851, confirme cette indulgence et en concède une nouvelle à perpétuité pour les fêtes de saint Michel archange, des saints Anges gardiens, de saint Joseph, de l'Invention de la sainte Croix, de l'Exaltation de la sainte Croix et pour deux jours du mois de mai, au choix des fidèles;

2° Une indulgence de sept ans et de sept quarantaines pour toutes les autres fêtes de Marie et pour le jour de la Présentation au Temple, 21 novembre, et celui de la Visitation, 2 juillet;

3° Une indulgence de cent jours à chaque jour du mois de mai, pour les personnes qui réciteront dans cette église dix fois la *Salutation angélique.*

De plus, un indult du 2 août 1843 accorde, *à perpétuité,* pour toutes les messes qui seront célébrées aux autels de cette église, la faveur de l'autel privilégié, lorsque ces messes seront dites à l'intention des morts qui reposent dans ce cimetière.

Enfin, un autre indult plus étendu de S. S. Pie IX accorde au maître-autel le *privilège apostolique* d'une indulgence plénière, à chaque messe qui y sera célébrée pour les âmes des bienfaiteurs, (8 août 1851.)

Chaque mois, on y célèbre une messe pour les bienfaiteurs de la chapelle, et une autre messe pour tous les membres de la Confrérie de Notre-Dame de Peyragude.

Notre-Dame de Peyragude, Notre-Dame de la foi, priez pour nous. Ainsi soit-il.

SAINT ALYPE, ÉVÊQUE DE TAGASTE, EN AFRIQUE

Fête le 15 août.

Saint Alype témoin de la conversion de saint Augustin.
(D'après une fresque de Benozzo-Gozzoli.)

L'AMI INTIME D'AUGUSTIN

Le martyrologe romain, d'ordinaire si parcimonieux dans l'éloge qu'il décerne à chaque confesseur, s'étend avec complaisance sur les relations de saint Alype avec saint Augustin. Avoir mérité d'être l'intime ami d'un tel Saint, c'est déjà, semble-t-il dire, un beau titre de

gloire, c'est presque une garantie de sainteté. Voici, du reste, cette légende :

« A Tagaste, en Afrique, saint Alype, évêque, qui, tout d'abord disciple d'Augustin, devint son compagnon de conversion, puis son collègue dans les fonctions épiscopales, son courageux frère d'armes dans les combats contre les hérétiques, et lui fut enfin associé dans la gloire éternelle du paradis. »

Ajoutons que saint Augustin se fit le biographe de son ami et le chantre de ses vertus. C'est, en effet, dans les pages immortelles de ses *Confessions* qu'il nous a légué sur saint Alype les détails les plus touchants comme les plus précis.

Essayer de paraphraser son récit serait lui enlever toute vie et tout sentiment. Nous croyons que le lecteur aimera mieux retrouver ici les paroles mêmes d'Augustin, son style si richement imagé et surtout son cœur si dévoué et si aimant. Nul, assurément, n'est plus capable d'impressionner saintement nos âmes. Ecoutons-le.

UN MOT D'AUGUSTIN DÉTOURNE ALYPE DES JEUX DU CIRQUE

« Alypius, né dans la même cité, d'une des premières familles municipales, était plus jeune que moi. Il avait suivi mes leçons à mon début dans notre ville natale, et puis à Carthage; et il m'aimait beaucoup parce que je lui paraissais savant et bon. Et moi, je l'aimais à cause du grand caractère de vertu qu'il développait déjà dans un âge encore tendre.

Cependant, le gouffre de l'immoralité et des spectacles frivoles, béant à Carthage, l'avait englouti dans le délire des jeux du cirque. Il y était misérablement plongé lorsque je professais en public l'art oratoire; mais il n'assistait pas encore à mes cours, à cause de certaine mésintelligence élevée entre son père et moi. Et je n'avais pour l'avertir ou le réprimer ni le droit d'une bienveillance amicale, ni l'autorité d'un maître.

Un jour que je tenais ma séance ordinaire, il vint, me salua, prit place entre mes disciples et se mit à m'écouter avec attention. Et, par hasard, la leçon que j'avais entre les mains me parut demander pour son explication une comparaison empruntée au jeu du cirque qui dut jeter sur mes paroles plus d'agrément et de lumières, avec un assaisonnement de raillerie piquante contre les esclaves d'une telle manie.

Vous savez, mon Dieu, que je ne songeais nullement alors à en guérir Alypius. Mais il saisit le trait pour lui, ne le croyant adressé qu'à lui seul; un autre m'en eût voulu, lui s'en voulut à lui-même; excellent jeune homme, et qui m'en aima encore de plus vive amitié! N'aviez-vous pas déjà dit depuis longtemps : « Reprends le sage et il t'aimera. »

J'avais dit, et aussitôt Alypius s'élança hors de l'abîme où un aveugle plaisir l'avait précipité. Bientôt après, triomphant de la résistance de son père, il emporta la permission de me prendre pour maître. Redevenu mon disciple, il s'engagea avec moi dans les superstitions des manichéens, aimant en eux cet extérieur de continence qu'il croyait naturel et vrai. Mais cette continence était loin de leur cœur.

COMMENT ALYPE SUCCOMBE A UNE NOUVELLE TENTATION

Nourri par ses parents dans l'enchantement des voies du siècle, loin de les délaisser, il m'avait précédé à Rome pour y apprendre le droit, et, là, il fut pris pour les combats des gladiateurs d'une étrange passion et par le plus étrange entraînement.

Il avait pour ces spectacles autant d'aversion que d'horreur, quand un jour quelques condisciples de ses amis, au sortir de table, le rencontrent, et, malgré l'obstination de ses refus et de sa résistance, l'emmènent à l'amphithéâtre avec une violence amicale au moment de ces cruels et funestes jeux. En vain il s'écriait : « Vous pouvez entraîner mon corps et le placer près de vous, mais pourrez-vous ouvrir à ces spectacles mon âme et mes yeux? J'y serai absent et je triompherai et d'eux et de vous. » Il eut beau dire, ils l'emmenèrent avec eux, curieux peut-être d'éprouver s'il tiendrait sa promesse.

Ils arrivent, prenant place où ils peuvent; tout respirait l'ardeur et la volupté du sang. Mais lui, fermant la porte de ses yeux, défend à son âme de descendre dans cette arène barbare. Heureux s'il eût encore condamné ses oreilles! car, à un incident du combat, un grand cri s'étant élevé de toutes parts, il est violemment ému, cède à la curiosité, et se croyant peut-être assez en garde pour braver et vaincre même après avoir vu, il ouvre les yeux.

Alors son âme est plus grièvement blessée que le malheureux même qu'il a cherché d'un ardent regard; il tombe plus misérable que celui dont la chute a soulevé cette clameur! A peine a-t-il vu ce sang, il y boit du regard la cruauté. Dès lors, il ne détourne plus l'œil; il s'arrête avec complaisance, il se désaltère à la coupe des furies, et, sans le savoir, il fait ses délices de ces luttes féroces; il savoure l'ivresse du carnage. Ce n'était plus ce même jeune homme qui venait d'arriver, c'était l'un des habitués de cette foule barbare. Que dirai-je encore? il devint spectateur, applaudisseur, furieux enthousiaste; il remporta de ce lieu une effrayante impatience d'y revenir. Ardent autant et plus que ceux qui l'avaient entraîné, il entraînait les autres.

Et c'est pourtant de si bas que votre main puissante et miséricordieuse l'a retiré, et vous lui avez appris à ne point s'assurer en lui, mais en vous, bien longtemps après néanmoins.

ALYPE SOUPÇONNÉ D'UN LARCIN

Ce souvenir restait dans sa mémoire comme un préservatif à l'avenir. Semblable avertissement lui avait déjà été donné lorsqu'il était mon disciple à Carthage.

C'était vers le milieu du jour; il se promenait au Forum, pensant à une déclamation qu'il devait prononcer dans les exercices de l'école. Il s'avançait donc seul, devant le tribunal, avec ses tablettes et son stylet, lorsqu'un jeune écolier, franc voleur, secrètement muni d'une hache, sans être aperçu de lui, s'approche des barreaux de plomb en saillie sur les devantures de la voie des Orfèvres, et se met à les couper. Au bruit de la hache, on s'écrie à l'intérieur, et on envoie des gens pour saisir le coupable. Entendant leurs voix, celui-ci prend la fuite et jette son instrument, de peur d'être surpris armé. Alypius, qui ne l'avait pas vu entrer, le voit sortir et fuir rapidement. Il s'approche pour s'informer; étonné de trouver une hache, il s'arrête à la considérer. On l'aperçoit seul, tenant l'outil dont le bruit avait donné l'alarme. On l'arrête, on l'entraîne, on appelle tous les habitants du voisinage, on le montre en triomphe, comme un voleur pris en flagrant délit et qu'on va livrer au juge.

Vous vîntes aussitôt, Seigneur, au secours de son innocence, dont vous étiez le seul témoin. Comme on le menait à la prison ou au supplice, il se trouva à la rencontre un architecte, spécialement chargé de la construction des bâtiments publics. Les gens qui le tiennent sont charmés qu'à leur passage vienne précisément s'offrir celui qui, d'ordinaire, les soupçonnait des larcins commis au Forum : il en allait enfin connaître les auteurs. Or, cet homme avait plus d'une fois vu Alypius chez un sénateur qu'il allait souvent saluer. Il le reconnaît, et, lui prenant la main, le tire à part, lui demande la cause de ce désordre et apprend ce qui s'est passé. La foule s'émeut et murmure avec menace, l'architecte commande qu'on le suive. On passe devant la maison du jeune homme coupable. A la porte, se trouvait un petit esclave, trop jeune pour être retenu dans sa révélation par la crainte de compromettre son maître qu'il avait accompagné au Forum. Alypius le voit et le désigne à l'architecte qui, montrant la hache à l'enfant, lui demande à qui elle est. « A nous, » répond à l'instant celui-ci. On l'interroge de nouveau, tout se découvre.

Ainsi, le crime retomba sur cette maison, à la confusion de la multitude qui, déjà, triomphait d'Alypius. Dispensateur futur de votre parole et juge de tant d'affaires en votre Eglise, il sortit de ce danger avec plus d'expérience.

PROBITÉ D'ALYPE

Je l'avais rencontré à Rome, où il s'unit à moi d'amitié si étroite qu'il me suivit à Milan pour ne point se séparer de moi et aussi pour utiliser sa science du droit, suivant le désir de ses parents plutôt que le sien.

Il remplissait à Rome les fonctions d'assesseur auprès d'un surintendant des finances, quand un sénateur, puissant par ses bienfaits et son crédit, accoutumé à ne pas rencontrer d'obstacles, voulut se permettre je ne sais quoi contraire à la loi. Alypius s'y oppose. On lui promet une récompense qu'il dédaigne; on essaie des menaces qu'il foule aux pieds; tous admirent cette constance qui ne pliait pas devant un homme bien connu pour avoir mille moyens d'être utile ou de nuire.

Son amour pour les lettres seul faillit le séduire; il eût pu, avec le gain du prétoire, se procurer des manuscrits; mais il consulta la justice et changea sa résolution, embrassant l'équité qui défend, de préférence à l'occasion qui permet.

Tel était l'homme si intimement lié avec moi, et comme moi chancelant, irrésolu sur le genre de vie à suivre.

CONVERSION D'AUGUSTIN ET D'ALYPE

Alypius me détournait du mariage et me représentait sans cesse que ses liens ne nous permettraient plus de vivre assurés de nos loisirs, dans l'amour de la sagesse, comme nous le désirions depuis longtemps. Il était d'une chasteté d'autant plus admirable qu'il avait été tenté dès sa première jeunesse; mais il s'était détaché avec remords et mépris des liens qui le sollicitaient, pour vivre dans une parfaite continence.

Comment vous nous avez délivré de l'esclavage du siècle, je vais le raconter à la gloire de votre nom, Seigneur. Je vivais dans une anxiété croissante et toujours soupirant après vous.

Avec moi était Alypius, sorti pour la troisième fois de sa charge d'assesseur.

Un jour que notre ami commun, Nebridius, était absent, nous eûmes la visite, Alypius et moi, d'un de nos concitoyens d'Afrique, Potitianus, l'un des premiers officiers militaires du palais. J'ai oublié ce qu'il voulait de nous; nous nous assîmes pour nous entretenir.

Il fut amené par la conversation à nous parler d'Antoine, solitaire d'Egypte, dont le nom si glorieux parmi vos serviteurs nous était jusqu'alors inconnu.

Nous étions dans la stupeur de l'admiration au récit de ces irréfragables merveilles de si récente mémoire, presque contemporaines, opérées dans la vraie foi, dans l'Eglise catholique. Et nous étions tous surpris, nous d'apprendre, lui de nous apprendre ces faits extraordinaires. Et ses paroles roulèrent de là sur ces saints troupeaux de monastères, et les parfums de vertu qui s'en exhalent vers vous, sur ces fécondes aridités du désert, dont nous ne savions rien. Et à Milan même, hors des murs, était un cloître rempli de bons frères, élevés sous l'aile d'Ambroise, et nous l'ignorions.

J'étais pénétré de confusion et de honte quand Potitianus parlait. Lorsqu'il eut terminé son récit, le visage troublé comme l'esprit, je me tournai vers Alypius. « Et quoi, m'écriai-je, que faisons-nous là? N'as-tu pas entendu? Les ignorants se lèvent, ils ravissent le ciel; et nous, avec notre science sans cœur, nous voilà vautrés dans la chair et dans le sang! Est-ce honte de les suivre? Et n'avons-nous pas plutôt honte de ne pas même les suivre? »

Telles furent, je crois, mes paroles. Et mon agitation m'emporta brusquement loin de lui. Il se taisait, surpris, et me regardait, car mon accent était étrange; et mon front, mes joues, mes yeux, le teint de mon visage, le ton de ma voix, exprimaient mon âme bien plus que les paroles qui m'échappaient.

Je me retirai au jardin. Alypius me suivait pas à pas. Et pouvait-il me quitter dans une telle crise? Nous nous assîmes le plus loin possible de la maison.

Vous me pressiez, Seigneur, au plus secret de mon âme. Car je me disais au dedans de moi : Allons! allons! point de retard! Et mon cœur suivait déjà ma parole : et j'allais agir, et je n'agissais pas. Et ces bagatelles de bagatelles, ces vanités de vanités, mes anciennes maîtresses, me tiraient par ma robe de chair et me disaient tout bas : Est-ce que tu nous renvoies? quoi! dès ce moment, nous ne serons plus avec toi pour jamais? Et dès ce moment, ceci, cela ne te sera plus permis, et pour jamais? Et tout ce qu'elles me suggéraient dans ce que j'appelle ceci, cela, ce qu'elles me suggéraient, ô mon Dieu, que votre miséricorde l'efface de l'âme de votre serviteur! Quelles souillures! Quelles infamies! Et elles ne m'abordaient plus de front, querelleuses et hardies; mais par de timides chuchotements murmurés à mon épaule, par de furtives attaques, elles sollicitaient un regard de mon dédain. Elles me retardaient toutefois dans mon hésitation à les repousser, car la violence de l'habitude me disait : Pourras-tu vivre sans elles?

D'autre part, du côté où je tournais mon front, se dévoilait la chaste majesté de la continence; elle étendait pour me recevoir et m'embrasser ses pieuses mains, toutes pleines de bons exemples; enfants, jeunes filles, jeunesse nom-

breuse, tous les âges, veuves vénérables, femmes vieillies dans la virginité. Et elle me semblait dire, d'une douce et encourageante ironie : Quoi! ne pourras-tu pas ce qui est possible à ces enfants, à ces femmes?

Et Alypius, attaché à mes côtés, attendait en silence l'issue de cette étrange révolution.

Quand, du fond le plus intérieur, ma pensée eut retiré et amassé toute ma misère devant les yeux de mon cœur, il s'y éleva une affreuse nuée chargée d'une pluie de larmes: et pour laisser fondre l'orage avec tous ses mugissements, je me levai, je m'éloignai d'Alypius. La solitude allait me donner la liberté de mes pleurs, et je me retirai assez loin pour n'être pas importuné même d'une si chère présence.

Il demeura, à la place où nous étions assis, dans une profonde stupeur. Et moi j'allai m'étendre je ne sais comment sous un figuier, et je lâchai les rênes à mes larmes, et les sources de mes yeux ruisselèrent, comme le sang d'un sacrifice agréable. Tout à coup, j'entends sortir d'une maison voisine comme une voix d'enfant ou de jeune fille qui chantait et répétait souvent : *Prends, lis! Prends, lis!* Et aussitôt, changeant de visage, je cherchai sérieusement à me rappeler si c'était un refrain en usage dans quelque jeu d'enfant, et rien de tel ne me revint à la mémoire. Je réprimai l'essor de mes larmes, et je ne vis plus là qu'un ordre divin d'ouvrir le livre de l'Apôtre et de lire le premier chapitre venu.

Je revins vite à la place où Alypius était assis, car, me levant, j'y avais laissé le livre de l'Apôtre. Je le pris, je l'ouvris, et lus en silence le premier chapitre où se jetèrent mes yeux : « Ne vivez pas dans les festins, dans les débauches, ni dans les voluptés impudiques, ni en conteste, ni en jalousie; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Je ne voulus pas, je n'eus pas besoin d'en lire davantage. Ces lignes à peine achevées, il se répandit dans mon cœur comme une lumière de sécurité qui dissipa les ténèbres de mon incertitude.

Alors, ayant laissé dans le livre la trace de mon doigt ou je ne sais quelle autre marque, je le fermai, et, d'un visage tranquille, je déclarai le tout à Alypius. Et lui me révéla à son tour ce qui, à mon insu, se passait en lui. Il demande à voir ce que j'ai lu; je le lui montre, et, lisant plus loin que moi, il recueille les paroles suivantes que je n'avais pas remarquées : « Assistez le faible dans la foi. » Il prend cela pour lui, et me l'avoue. Fortifié par cet avertissement dans une résolution bonne et sainte, et en harmonie avec cette pureté de mœurs dont j'étais loin depuis longtemps, il se joint à moi sans hésitation et sans trouble.

Grâce à vous, mon Dieu, nous sommes à vous.

Il m'est doux de confesser par quels aiguillons intérieurs vous m'avez dompté, et comment vous avez soumis Alypius, le frère de mon cœur, au nom de votre Fils unique, Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Après une absence, le temps étant venu de m'enrôler sous vos enseignes, nous revînmes de la campagne à Milan. Alypius voulut renaître en vous avec moi; il avait déjà revêtu l'humilité nécessaire à la communion de vos Sacrements; intrépide dompteur de son corps, jusqu'à fouler pieds nus ce sol d'Italie couvert de glaces, prodige d'austérité.

Et je ne me rassasiais pas en ces premiers jours de considérer avec délices les profondeurs de votre Providence pour le salut du genre humain. »

***

Telle est l'âme d'Alype, révélée par la plume de saint Augustin. Il y a peu à ajouter pour achever la description de sa vie : encore seronsnous redevables de ces derniers détails aux lettres du grand Docteur.

Après la mort de sainte Monique, à laquelle il assista, Alype s'embarqua pour l'Afrique avec saint Augustin. Il fut de ce groupe choisi de disciples qui constitua le premier monastère augustinien, à Tagaste d'abord, puis à Hippone. Leur vie demeura commune, jusqu'à ce que saint Alype fût appelé à monter sur le siège vacant de sa ville natale, vers l'an 394.

Au témoignage de saint Paulin de Nole, il conserva dans sa nouvelle dignité l'austérité d'un religieux, attestée au dehors par une gravité non affectée, mais naturelle et simple. Il s'employa de tout son pouvoir à réprimer les abus qui s'étaient glissés dans son diocèse, et combattit l'hérésie avec un zèle et une science dignes du maître qui l'avait formé. Aucun Concile ne se tint en Afrique, aucun Synode, aucune assemblée de quelque importance, dont il ne fût l'un des oracles, et, dans la célèbre conférence de Carthage contre les donatistes, il fut, avec Augustin et Possidius, l'un des sept orateurs choisis pour la défense du parti catholique.

Si c'est une joie et une grâce de visiter les Lieux Saints, saint Alype n'eut à envier ce bonheur à aucun pèlerin de Jérusalem. Il y alla, croit-on, pour visiter saint Jérôme, le solitaire de Bethléem. C'est saint Augustin qui nous l'apprend dans une lettre adressée à saint Jérôme : « Je désirais beaucoup vous connaître, j'ai maintenant cette satisfaction, depuis que le bienheureux Alype, évêque aujourd'hui, alors Fr. Alype, vous a vu et m'a décrit à son retour la douce quiétude et l'allégresse dont vous jouissez en l'étude des choses saintes. Je vous ai vu par ses yeux, car quiconque nous connaît sait que nous n'avons qu'une même âme en deux corps et qu'il y a entre nous étroite union de volonté. »

Alype évêque favorisa de tout son pouvoir, avec une affectueuse obligeance, les travaux d'Augustin. C'est ainsi qu'il faisait copier pour lui les ouvrages des pélagiens afin qu'il pût les réfuter. Il l'accompagna dans plusieurs voyages entrepris pour le bien des Eglises, en Mauritanie, par exemple, où ils se rendirent par commission du pape Zozime pour conférer avec l'évêque donatiste, Emérit de Césarée.

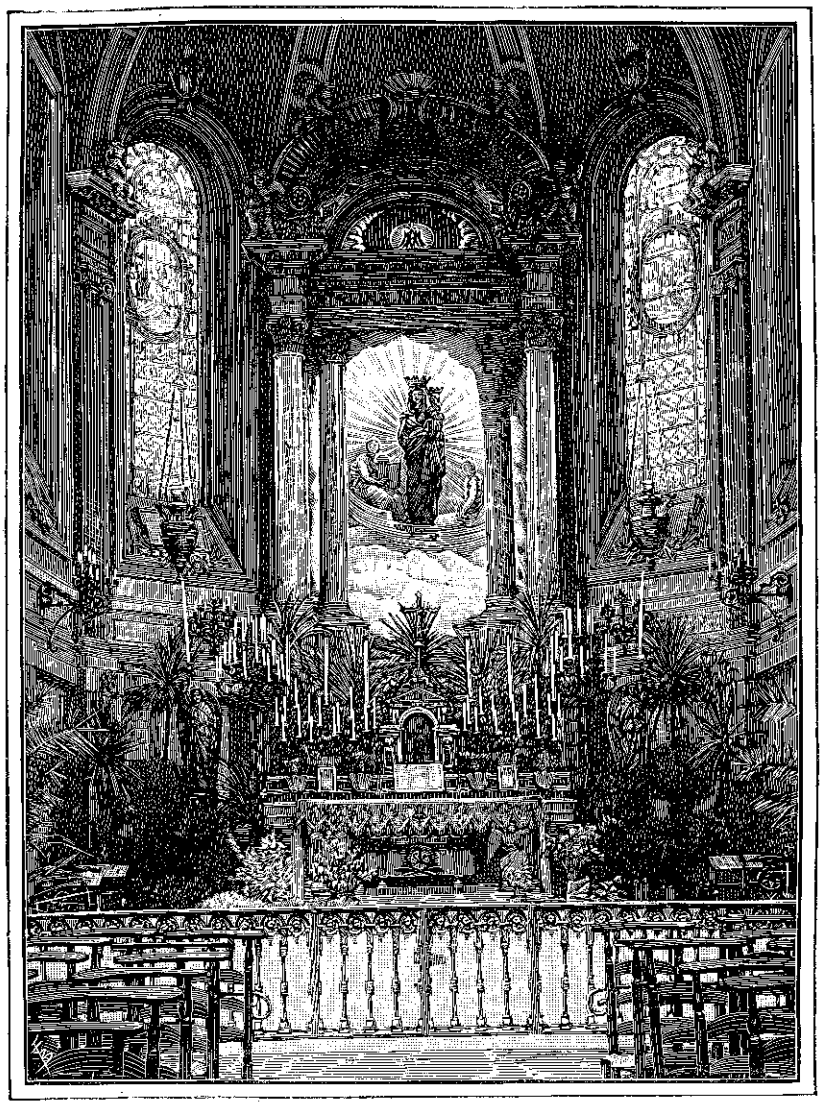
Il y a tout lieu de croire que saint Alype se réfugia à Hippone en 430, lorsque les Vandales firent invasion, et que, jusqu'au bout, il soutint son illustre ami, prenant part à ses douleurs comme à ses joies. On ne sait de combien il lui survécut, mais déjà appesanti par les ans il ne tarda pas à rejoindre au ciel le fidèle compagnon de toute sa vie.

***

NOTA. — Nous nous sommes servi, pour les passages tirés des *Confessions*, de la traduction qu'en donne L. MOREAU, chez Sagnier et Bray, Paris, 1854. — *Autres sources:* BAILLET — le P. SAINCT-MARTIN, *Histoire du glorieux Père sainct Augustin*, Toulouse, 1641. — *Acta sanctorum*, au 15 août.

NOTRE-DAME DE BOULOGNE-SUR-MER, AU DIOCÈSE D'ARRAS

Fête le 15 août.



Vue intérieure du sanctuaire de Notre-Dame de Boulogne.

Vue intérieure du sanctuaire de Notre-Dame de Boulogne.

ORIGINE ET PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DU PÈLERINAGE

Un écrivain du XVIIe siècle, le chanoine Le Roy, a raconté comment la Sainte Vierge elle-même est venue se choisir un sanctuaire sur la colline de Boulogne-sur-Mer.

« L'an 633, ou 636, selon quelques-uns, sous le règne du roi Dagobert, arriva au port de Boulogne un vaisseau sans matelots et sans rames, que la mer, par un calme extraordinaire, semblait vouloir respecter. Une lumière qui brillait sur ce vaisseau fut comme le signal qui éveilla la curiosité de plusieurs. L'on y aperçut une image de la Sainte Vierge, faite de bois en relief, d'une excellente sculpture, d'environ trois pieds et demi de hauteur, tenant Jésus Enfant sur son bras gauche. Cette image avait sur le visage je ne sais quoi de majestueux et de divin qui semblait, d'un côté, réprimer l'insolence des vagues, et de l'autre, solliciter sensiblement les hommes

à lui rendre leurs vénérations. Tandis que la nouveauté de ce spectacle ravissait ceux qui étaient accourus au rivage, la Sainte Vierge exerça les mêmes charmes sur les cœurs du reste du peuple, qui était, pour lors, assemblé dans une chapelle de la ville haute, pour y faire ses prières accoutumées. Car, se manifestant à eux visiblement, elle les avertit que les anges, par un ordre secret de la Providence de Dieu, avaient conduit un vaisseau à leur rade, où l'on trouverait son image : elle leur ordonna de l'aller prendre et de la placer ensuite dans cette chapelle, lieu qu'elle s'était choisi et destiné, pour y recevoir à perpétuité les témoignages d'un culte tout particulier.....

» La nouvelle de cette apparition se répandit aussitôt par toute la ville, et, en même temps, le peuple descendit en foule sur le rivage, pour y recevoir ce sacré dépôt et ce riche monument de la libéralité divine. »

La sainte image fut déposée dans une chapelle couverte de genêts ou de joncs marins. Ce petit édifice, construit en bois, fut brûlé trois fois et autant de fois relevé de ses cendres. En 1104, la Bienheureuse Ide, mère de Godefroy de Bouillon, bâtit à la place de la pauvre chapelle une église romane, qui devint plus tard la cathédrale des évêques de Boulogne et subsista jusqu'à la Révolution française.

Godefroy de Bouillon, le héros de la première croisade, fut élevé au palais des comtes de Boulogne, à quelques pas du sanctuaire de Notre-Dame. Lorsqu'il fut élu roi de Jérusalem (1099), il se souvint de la Madone qu'il avait jadis honorée: il lui envoya la couronne qu'il n'avait point voulu porter dans une ville où le Sauveur des hommes avait été couronné d'épines.

Les messagers qui offrirent en son nom à Notre-Dame « ce gage d'amour singulier », n'étaient pas les premiers pèlerins qui venaient de l'Orient à Boulogne.

Saint Yor les avait précédés. « Il était natif de la grande Arménie et évêque du Mont Sina. Poussé d'un désir extraordinaire de visiter tous les lieux saints de la chrétienté, et animé à cela par l'exemple de saint Macaire, son frère, patriarche d'Antioche, qui en avait fait autant, et qui était mort en Flandre durant le cours de son pèlerinage, il quitta son pays, traversa toute l'Europe et vint en France où, entre autres lieux de piété auxquels il s'arrêta, il visita avec beaucoup de dévotion de l'église Notre-Dame de Boulogne. » Il mourut à Béthune, en odeur de sainteté, vers l'an 1033.

PÈLERINAGES JUDICIAIRES

Parmi les pèlerins qui tour à tour s'agenouillèrent aux pieds de la Vierge de Boulogne, on ne vit pas seulement des saints, tels que saint Yor et, après lui saint Anselme, saint Bernard, saint Jean-Baptiste de la Salle, saint Benoît-Joseph Labre; il y vint plus souvent encore des criminels envers lesquels les tribunaux séculiers ou ecclésiastiques s'étaient montrés indulgents.

Une curieuse pratique était entrée, en effet, dans le droit pénal de la France au moyen âge; les coupables qu'on essayait de convertir étaient condamnés à des châtiments d'un caractère religieux et principalement à des pèlerinages.

En 1273, Jehan Ghime, bourgeois d'Ipres, frappa un de ses compatriotes d'un coup de couteau; il fut condamné à faire un pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne. A son départ, il dut prendre publiquement dans l'église le bourdon et l'écharpe; et, à son retour, pour établir qu'il avait accompli sa peine, il présenta un certificat muni d'un cachet.

En 1281, le prévôt, les échevins et les habitants de Courtrai brûlèrent une maison qui appartenait à la collégiale de Saint-Pierre de Lille. La commune de Courtrai fut contrainte de restaurer la maison et douze habitants durent faire le pèlerinage de Boulogne.

Un fait, non moins digne de remarque, est un arrêt rendu en 1296 par la cour du roi de France. Le sire de Harecourt y fut condamné à faire plusieurs pèlerinages, et notamment celui de Notre-Dame de Boulogne.

Au XIVe siècle, l'inquisition du Midi de la France, qu'on a tant décriée, envoya de nombreux hérétiques en pèlerinage à Boulogne-sur-Mer. Il en vint des diocèses de Narbonne, de Béziers, de Carcassonne, de Castres, d'Alet, du Puy, de Lodève et de Nîmes. N'y avait-il pas une grande idée morale et religieuse dans cette obligation imposée aux hérétiques de parcourir toute la France? Ils voyaient que partout régnait la même foi catholique! Pouvaient-ils ensuite rester attachés à leurs erreurs?

Au reste, l'usage de la pénitence publique commençait à tomber en désuétude, et l'Eglise jugeait à propos de commuer ses peines canoniques en de pieux voyages à Saint-Pierre de Rome, à Saint-Jacques de Compostelle et même à Notre-Dame de Boulogne. Guillaume de Nogaret en fournit un exemple célèbre. Dans le guet-apens d'Anagni, il avait arrêté et insulté le pape Boniface VIII. Clément V lui imposa pour pénitence de faire, entre autres pèlerinages, celui de Notre-Dame, à Boulogne-sur-Mer.

LES ROIS DE FRANCE

Nous venons de faire allusion aux attentats de Philippe le Bel et de Nogaret, son trop complaisant ministre, contre la papauté. Tous les rois de France, grâce à Dieu, n'ont pas suivi ces funestes exemples. La plupart aimaient, au contraire, à implorer les bénédictions du ciel, et, parfois, ils se disaient les fidèles vassaux de Notre-Dame. Le sanctuaire de Boulogne, en particulier, a vu beaucoup de souverains français à genoux devant son image miraculeuse.

Philippe-Auguste a le premier placé la flotte et l'armée de la France sous la garde de Notre-Dame de Boulogne, Reine de la mer.

Philippe le Bel, lui-même, a invoqué Notre-Dame de Boulogne pendant la bataille de Mons-en-Puelle, gagnée par les Français, le 18 août 1304. Un chroniqueur contemporain rapporte qu'après la campagne, vers la Saint-Michel, le roi vint en

pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne, « qu'il avait réclamée à son grand besoing, » et s'acquitta gracieusement de sa promesse. Il offrit à l'église un beau reliquaire de vermeil « où d'un côté était un crucifix et de l'autre un beau cristal contenant quelques parcelles de la vraie Croix, enchassé dans un émail d'or, le tout enrichi des armes de France et de Navarre ».

Pendant la captivité du roi Jean, le dauphin Charles, son fils, arriva à Boulogne au mois d'octobre 1360. Bien que sa démarche ait été motivée par la prochaine délivrance du roi son père, il atteste par des lettres expédiées à cette date que la dévotion l'a conduit au sanctuaire de Notre-Dame. Il dote l'église avec une grande munificence et rend à Marie ce beau témoignage que « par elle, Dieu opère de nombreux miracles à sa louange, dans toutes les parties du monde, mais principalement dans le royaume de France, et, entre autres lieux, à Boulogne-sur-Mer, dans l'église qui est dédiée en son honneur, et où se rend à cause de cela, en grande affluence, le concours incessant de tous les peuples ».

Le roi Jean fut remis en liberté. Il partit de Calais pour Boulogne à pied, par dévotion, rapporte Froissard, et il arriva comme un pèlerin dans l'église de la Vierge, où il s'acquitta de ses vœux.

Mais de tous les rois de France, Louis XI est celui qui a le plus honoré Notre-Dame de la Mer. Lorsqu'il entra en possession du comté de Boulogne, il en fit la donation officielle à la Vierge Marie, qu'il proclama suzeraine et comtesse du pays, ayant droit à l'hommage du roi, comme vassal. Il offrit lui-même, pour droit de relief, un cœur d'or fin du poids de treize marcs, et il obligea tous ses successeurs sur le trône de France à faire le même hommage à leur avènement.

Après lui, la dévotion à Notre-Dame de la Mer resta en honneur à la cour, et la Madone miraculeuse reçut encore les hommages de Charles VIII, de Louis XII, de François Ier, de Henri II, de Louis XIV et de Louis XV.

LE PEUPLE

Le peuple chrétien n'était pas moins empressé que ses souverains. Pendant douze siècles, de courageux et innombrables pèlerins vinrent à Boulogne de tous les points de la France, des Flandres, de l'Artois, de la Picardie, de Paris surtout. Beaucoup d'entre eux marchaient à pied, d'autres « avec chariots et de grands chevaux », dit un ancien chroniqueur. Ce voyage était une expédition hardie et périlleuse; car, comme l'a remarqué avec raison M. Haigneré, on fait aujourd'hui le tour du monde plus facilement qu'un pèlerin du moyen-âge n'allait à Boulogne, à Jérusalem ou à Compostelle. Il fallait alors traverser des provinces souvent ennemies et, le soir, n'avoir parfois d'autre abri que la voûte du ciel.

Heureusement, la charité chrétienne s'était émue des dangers que couraient les voyageurs. Elle avait établi des hospices et des refuges à Abbeville, à Audisques, à Saint-Inglevert, le long des chemins qui conduisaient à Boulogne.

Malgré ces secours offerts aux pèlerins, les habitants de Paris estimèrent que les ennuis de la guerre et le soin des affaires ne leur permettraient pas d'aller à Boulogne-sur-Mer aussi souvent que leur piété le souhaitait.

Ils fondèrent donc à Menus, en 1320, une chapelle, puis une église dédiée à Notre-Dame et qui prit le nom de Boulogne-la-Petite ou Boulogne-sur-Seine. On y possédait un morceau de la vénérable statue de Boulogne-sur-Mer. Cette relique était sous la protection du roi, comme le trésor de la Sainte-Chapelle. Elle ne pouvait sortir de l'église que par un arrêt de la Chambre des comptes. On la portait une fois par an, « sous un dais et pieds nus, avec flambeaux et encens », à l'abbaye de Notre-Dame de Longchamps. (1)

D'autres chapelles dédiées à la Patronne du Boulonnais, mais aujourd'hui détruites, s'élevèrent à Crémarest, à Arras, à Montdidier, etc. Maintenant encore, il y a des chapelles et des confréries de Notre-Dame de Boulogne à Anvers, à Naples, à Douarnenez (Finistère) et jusqu'en Chine et aux Indes anglaises.

MIRACLES

Une seule chose explique l'empressement des fidèles à invoquer Notre-Dame de Boulogne : c'est le grand nombre de miracles opérés par son intercession. On peut dire sans exagération que depuis le commencement du XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe, Boulogne a été pour nos ancêtres ce que Lourdes est aujourd'hui pour nous.

Jean d'Ipres, abbé de Saint-Bertin au XIVe siècle, rapporte qu'en 1612 de nombreux miracles s'opérèrent dans la ville de Boulogne et y attirèrent un grand concours de peuple de tous les points du royaume. Ces prodiges étaient accomplis, déclare-t-il, « à l'honneur et à la gloire de Jésus-Christ et de sa très glorieuse Mère ».

A trois siècles de distance (en 1681), le chanoine Le Roy consacre 50 pages de son *Histoire* aux miracles obtenus de son temps. Pour la seule année 1633, il raconte douze faveurs extraordinaires.

Sur la fin de janvier 1633, par exemple, « un navire de Saint-Valery-sur-Somme, qui revenait de Middelbourg, chargé de marchandises pour Dieppe, étant à la hauteur de Dunkerque, fut

(1) « Ce fut en l'an 1319 (vieux style : lisez 1320), écrit le chanoine Le Roy, archidiacre de Boulogne, que se fit cet établissement dans le village de Menus, proche Saint-Cloud, qui en a retenu depuis ce temps-là le nom de *Boulogne, ainsi que le bois qui en est tout voisin*. Ce village, qui n'est distant de Paris que d'environ deux lieues, parut à ces dévots fondateurs un endroit fort commode et fort propice pour être le terme d'un pèlerinage raccourci. La situation leur en plut même assez, en ce sens que la Seine, sur le bord de laquelle il est situé, leur représentait, comme en petit, ce bras de l'Océan qui arrose l'ancienne Boulogne où ils avaient été tant de fois révérer l'image de l'illustre patronne de ce lieu. »

tout à coup agité par les tourbillons d'une tempête très violente.

» Le maître du navire, appelé Antoine Lamy, se mit aussitôt à sonder l'eau, pour reconnaître s'il y avait quelque danger de toucher terre, et comme il était occupé à cet exercice, une vague passa par-dessus le vaisseau, l'emporta et l'ensevelit dans la mer.

» La même disgrâce arriva à deux autres compagnons de l'équipage, que les flots redoublés emportèrent pareillement.

» Il ne restait plus que Pierre Lamy, fils d'Antoine, avec un autre garçon, et il ne s'attendait pas à un meilleur sort, lorsqu'une nouvelle vague, que le vent poussa sur le tillac, le précipita aussi dans la mer; mais s'étant écrié en ces mots : *Notre-Dame de Boulogne, ayez pitié de moi, priez Dieu pour moi*, à l'instant même, une autre vague le rejeta sur le vaisseau entre les cordages; après quoi le calme revint, avec un petit vent favorable, qui le porta devant Boulogne, où il entra à l'aide de quelques barques. Ce qu'il a déclaré être véritable, et assuré par serment solennel devant les maïeur et échevins de Saint-Valery, qui en ont ici envoyé l'acte en parchemin, signé d'eux et du déposant, et scellé de leur sceau ordinaire. »

De nos jours, si les miracles sont moins nombreux, ils n'ont pas cessé pourtant de se produire. On cite la guérison de Mme de Chabannes au château de Roussainville (diocèse de Chartres) en 1866, celle d'une Petite-Sœur des Pauvres à Boulogne en 1867, d'une paralytique de Nempont-Saint-Martin (diocèse d'Amiens) en 1890.

Une main en avait été détachée auparavant par un officier de l'armée républicaine. Recueillie et conservée avec soin, elle est maintenant offerte à la vénération des fidèles.

Le culte de Notre-Dame de Boulogne, violemment interrompu par les saturnales révolutionnaires, fut rétabli en 1809 dans une chapelle provisoire.

L'église avait été détruite pendant la Révolution. Mgr Haffreingue la rebâtit de 1827 à 1866.

Ce fut seulement en 1849 que la dévotion à Notre-Dame reprit une grande extension dans le Boulonnais. Les populations, effrayées par le choléra, accoururent implorer la miséricorde de la Vierge. Les pèlerins s'agenouillèrent dans l'édifice inachevé, sur les pierres de taille qui encombraient la nef. Leur foi fut récompensée.

Notre-Dame de Boulogne

(D'après une miniature d'un manuscrit du xve siècle. Bibliothèque de l'Arsenal.)

PROFANATIONS ET RESTAURATIONS

L'église de Notre-Dame, témoin de tant de prodiges, a eu aussi ses jours de tristesse et de deuil.

En 1544, la ville de Boulogne tomba au pouvoir des Anglais. Les soldats de l'impie Henri VIII profanèrent la statue miraculeuse et la transportèrent en Angleterre. Elle ne fut ramenée à Boulogne qu'après le traité de Capécure (1550).

En 1567, les protestants français enlevèrent à leur tour la statue miraculeuse et l'emportèrent au château de Honvault pour la brûler, mais ils ne purent y parvenir. Ils la frappèrent alors à grands coups de hache pour la briser, mais n'y réussirent pas davantage. Ils l'enfouirent trois ans dans la terre humide sous du fumier; mais, après trois ans, la statue miraculeuse était encore intacte. De dépit, les huguenots la jetèrent dans le puits du château. De pieuses mains l'en retirèrent. La statue fut enfin rendue aux Boulonnais en 1607.

Les révolutionnaires ont commis le crime que les huguenots n'avaient pu consommer. Ils ont brûlé la statue de Notre-Dame le 28 décembre 1793.

Mgr Haffreingue avait inauguré l'année précédente une station annuelle de prédications du 15 août au 1er septembre.

Les pèlerinages annuels furent rétablis dès l'année 1853 et, depuis lors, l'empressement des habitants du Boulonnais à venir prier leur « Patronne spéciale » a toujours été croissant. Le diocèse d'Amiens envoie aussi chaque année un groupe nombreux de pèlerins. En 1895, Mgr Renou, alors évêque d'Amiens, se mit à la tête du pèlerinage et conduisit à Boulogne 3 700 Picards.

Une foule évaluée à 50 000 étrangers assiste chaque année à la grande procession de Notre-Dame de Boulogne, qui a lieu le dimanche dans l'octave de l'Assomption.

La nouvelle statue de Notre-Dame a été couronnée le 23 août 1885 par Mgr di Rende, nonce du Saint-Siège à Paris.

Enfin S. S. Léon XIII, par deux Brefs en date du 2 octobre 1893 et du 19 janvier 1894, a érigé dans le sanctuaire de Notre-Dame de Boulogne l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la Mer pour la France et les colonies.

F. DUCATEL.

NOTRE-DAME DE LA GARDE, A MARSEILLE

Fête le 15 août.

Image et sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, à Marseille.

Notre-Dame de la Garde est un des sanctuaires les plus célèbres du monde. Son nom est répandu dans l'univers entier. Sa description, son histoire, ses particularités, ses gloires, méritent d'être connues de tous les chrétiens.

SON ASPECT

Monument gracieux de style romano-byzantin, la basilique couronne la colline de la Garde. De quelque côté qu'on arrive à Marseille, par voie de terre ou par voie de mer, on l'aperçoit se profilant d'un dessin ferme sur un fond d'azur. Les cordons de colfatine de Florence, dont les lignes bleuâtres alternent sur les façades avec les assises de pierre blanche, s'harmonisent très bien avec ce fond d'une richesse si douce. Ils mettent aussi un peu de gaieté dans ces grandes surfaces. Quant à la coupole, sous laquelle le transept s'abrite, elle introduit heureusement dans l'ensemble de la silhouette des lignes moins rigides que la plupart des lignes environnantes. L'œil s'y repose et il peut ensuite s'élever vers le ciel sans efforts en suivant les trois étages de la tour carrée qui surmonte le porche de la basilique.

Cette tour fait face à Marseille. Elle se termine par une terrasse flanquée aux angles par quatre anges jouant de la trompe. De là s'élève un édicule circulaire, orné de colonnes dont on a fait le piédestal d'une colossale statue en bronze doré de la Très Sainte Vierge. L'Enfant Jésus est assis sur le bras gauche de sa Mère. Il regarde la ville bruyante qui bourdonne au loin sous ses yeux, mais il ne la bénit point du geste ordinaire. Par une pensée gracieuse, l'artiste lui a fait étendre sur elle ses mains protectrices. Mains bien faibles, puisque ce sont les mains d'un enfant; mains bien puissantes en même temps, puisque ce sont les mains d'un Dieu.

LE PANORAMA

Quand on a gravi ces pentes abruptes, de ces sommets rocailleux, vers quelque point de l'horizon que se porte le regard, on admire un spectacle à souhait pour le plaisir des yeux.

D'un côté, c'est la mer, la grande mer, avec son groupe d'îles pittoresques et si pleines de souvenirs, et ses flots qu'ont chantés nos poètes, et que le regard embrasse depuis le rocher de *Mairé* qui regarde l'Italie, jusqu'aux terres basses où le Rhône décharge ses eaux limoneuses.

De l'autre côté, c'est, au nord, l'ancienne ville dominant à la fois les deux ports, où viennent chercher un refuge les vaisseaux de toutes les nations; à l'est, la nouvelle ville qui tous les jours étend et recule ses limites et offre au spectateur émerveillé ses maisons innombrables, ses vastes usines, ses édifices et ses monuments.

Plus loin, c'est la campagne marseillaise, où l'œil distingue, assises sur la terre desséchée et pierreuse ou cachées soigneusement dans des massifs de verdure, de riches villas et plus de huit mille *bastides* (1), et qu'entoure un demi-cercle de collines découpant de leurs vives arêtes l'azur du ciel.

Plus loin encore la vue s'étend jusqu'aux montagnes abruptes de la Sainte-Baume, jusqu'à la cime neigeuse du Ventoux, et l'on a pu voir à certains jours de l'année le soleil se coucher derrière la crête du Canigou, émergeant au milieu de la mer.

LES ORIGINES

De graves érudits ont attribué à Notre-Dame de la Garde une sorte de préhistoire.

Sans rechercher si ce sommet fut jadis couvert d'une forêt sacrée abattue par César, s'il se couronna d'un temple de Baal, de Diane ou de Vesta sous la domination successive des Phéniciens, des Grecs et des Romains, il est incontestable que, dès la plus haute antiquité, ce fut pour la cité assise à ses pieds un lieu de garde, d'où les signaux avertissaient de l'approche de l'ennemi.

La garde spirituelle ne tarda pas à s'y adjoindre.

Au bas de la colline, sur les rives du port naturel de Marseille, se trouve un sanctuaire très ancien de la Vierge Marie, Notre-Dame de Confession. Les traditions provençales y vénèrent le premier lieu de culte chrétien où saint Lazare, le ressuscité de Béthanie, et Marie-Madeleine, sa sœur, réunissaient les premiers fidèles du Christ à Marseille.

D'illustres martyrs y reçurent la sépulture et plus tard s'éleva sur leur crypte la célèbre abbaye de Saint-Victor.

Au commencement du XIIIe siècle, avec la permission de l'abbé de ce monastère, un chapelain de la collégiale des Accoules bâtit sur le sommet de la colline de la Garde une modeste chapelle que, en 1218, Honorius III comptait, sous le nom de Notre-Dame de la Garde, parmi les possessions de Saint-Victor.

Ainsi de l'antique crypte de Notre-Dame de Confession surgissait comme une fleur le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde. Le premier datait des apôtres, l'autre naissait en même temps que le Rosaire et la Portioncule, comme pour marquer le splendide épanouissement de la foi chrétienne au XIIIe siècle, où Notre-Dame devait avoir une si large part.

DÉVOTION POPULAIRE

Le culte de Notre-Dame de la Garde devint aussitôt populaire à Marseille et ne tarda pas de s'étendre. Les actes de l'époque ont gardé la trace de la générosité et de la confiance des fidèles qui s'attestait par des dons divers et parfois très naïfs.

Une confrérie, qui portait le nom de *Luminaire* de Notre-Dame de la Garde, se fonda dès le premier siècle d'existence du sanctuaire et tint toujours à honneur d'en rehausser le culte.

Les processions et les pèlerinages remontent aussi à la plus haute antiquité. On y venait de fort loin et les Marseillais eux-mêmes s'éloignaient parfois de plusieurs lieues pour faire pieds nus ce pèlerinage.

La ferveur redoublait aux époques de peste ou de choléra. Mgr de Belsunce y montait tous les samedis pendant le terrible fléau de 1720.

Depuis, la confiance des Marseillais en leur céleste protectrice a toujours obtenu les secours implorés aux heures de crise.

NOTRE-DAME DU SAINT-SACREMENT

Une des particularités les plus remarquables du sanctuaire marseillais, qu'on peut regarder comme un privilège unique dans l'histoire de l'Eglise, c'est que l'antique statue de Notre-Dame de la Garde portait entre ses mains le Saint Sacrement, aux jours des expositions solennelles.

Ce fait résulte d'une manière incontestable de l'acte de commande d'une statue en argent passé en 1659 entre des orfèvres de Marseille et les marguilliers de Notre-Dame de la Garde.

Une vieille image représente cette statue avec l'ostensoir entre les mains et, sur le socle, un petit Enfant Jésus que l'on remettait en place, dans les bras de sa Mère, quand avait cessé l'exposition du Saint Sacrement.

Un processionnal du XVIIIe siècle, actuellement conservé au sanctuaire, montre que ce privilège s'était continué jusqu'à la Révolution.

(1) Petites maisons de campagne.

C'était la mise en pratique d'une doctrine très chère à l'Eglise, qui unit dans l'office du Saint Sacrement le souvenir de la Vierge-Mère à celui de Jésus-Hostie.

LES PROCESSIONS

La procession la plus populaire de la Vierge de la Garde avait lieu non pas pour l'Assomption, mais au jour de la Fête-Dieu. Marie était associée au triomphe de son Fils.

On descendait sa statue dans la ville, où la Vierge de la Garde possédait plusieurs maisons et, sur le seuil d'une de ses demeures, elle recevait la visite de son divin Fils porté en procession à l'issue de la Grand'Messe ou des Vêpres.

Le soir même ou le lendemain, la Vierge remontait triomphalement dans son sanctuaire, au milieu des acclamations et de l'allégresse générale.

Il faut avoir été témoin de ces belles manifestations pour se faire une idée de ce qu'était à Marseille la procession de Notre-Dame de la Garde. La cité tout entière se mettait en fête. Un peuple en délire mêlait ses rangs, unissait ses chants et ses cris en des transports de piété et de joie. Le retour de la Vierge sur sa colline se terminait par une indescriptible ovation qui mettait les larmes aux yeux, avec un frisson d'enthousiasme au cœur.

Ces processions, interrompues seulement de 1794 à 1807, ont cessé en 1878 et ne peuvent être suppléées que par un concours plus empressé et plus pieux des pèlerinages quotidiens.

LE FORT — LES VISITES PRINCIÈRES

La chapelle de Notre-Dame de la Garde, rebâtie en 1477, fut enfermée en 1525 dans un fort que fit alors construire François Ier. Depuis lors, elle dut subir les vicissitudes de la forteresse, tantôt au service de la ligue, tantôt à celui du roi. Elle reçut aussi, outre celle de François Ier, des visites de princes et de souverains, en des conditions fort diverses qui montrent comment passent les royautés d'ici-bas. Celle de la Très Sainte Vierge demeure et ne fait que grandir.

Louis XIII y vint faire ses dévotions ; deux princes de sa race, Philippe-Egalité et son fils, le duc de Beaujolais, y furent gardés prisonniers.

L'infortunée fille de Louis XVI y monta par un vent de tempête en 1823 ; la jeune Marie-Caroline de Naples y avait passé, en 1816, tout heureuse de son prochain mariage avec le duc de Berry. Elle inspira à son fils, le comte de Chambord, une dévotion particulière à Notre-Dame de la Garde.

Un roi détrôné par Napoléon, Charles IV d'Espagne, avait abrité son exil auprès de ce sanctuaire. Un autre Napoléon y vint, en 1860, avec sa jeune femme, l'impératrice Eugénie, et l'on construisit pour la circonstance un escalier improvisé qui a duré plus que l'Empire.

Le roi protestant de Suède, Oscar II, visita le sanctuaire en 1897, en souvenir sans doute de son aïeule marseillaise, Désirée Clary.

LA NOUVELLE BASILIQUE

La construction de la basilique actuelle fut entreprise en 1852 par Mgr de Mazenod sur les plans de M. Vaudoyer et menée à bonne fin par Mgr Cruice, qui couronna l'œuvre par des fêtes inoubliables.

La procession du 5 juin 1864, qui suivit la consécration de la nouvelle église faite au nom du Pape par le cardinal de Villecourt, réunit cinquante cardinaux, évêques ou prélats. Toutes les magnificences du culte s'y déployaient aux yeux d'une population immense accourue de bien loin. Rien n'était grandiose et émouvant comme le spectacle de cette foule et de ce splendide cortège. Marseille n'a plus rien vu d'aussi merveilleux que ce triomphe de sa souveraine.

Depuis lors, le sanctuaire n'a cessé de recevoir les témoignages de la piété marseillaise. La décoration en paraît achevée. De riches mosaïques ornent les murs, le pavé et les voûtes. Chaque jour s'accroît le nombre des *ex-voto* de tout genre. Tableaux, plaques de marbre, cœurs de vermeil, béquilles, épées, croix d'honneur, petits navires, attestent la puissance de Marie et la reconnaissance de ses enfants.

Derrière l'autel majeur se dresse le monument en marbre rouge et en bronze doré élevé à la Reine de ces lieux. La statue en argent, œuvre du sculpteur marseillais Chanuel, a reçu du Souverain Pontife le droit au couronnement solennel. Mais la cérémonie en a été renvoyée à des temps meilleurs.

Une crypte s'ouvre sous l'église supérieure pour faciliter les pèlerinages multiples et les messes nombreuses. Sombre et recueillie, elle renferme une statue de la Vierge et un grand crucifix antique qui est resté le seul vestige des temps passés.

Le sanctuaire, enrichi d'indulgences et de privilèges, a été érigé par le Souverain Pontife Léon XIII en basilique mineure.

Il fut longtemps desservi par les Oblats de Marie Immaculée et leur dut le rétablissement de son culte, après la tourmente révolutionnaire, et son plein épanouissement, après les pénibles débuts religieux du XIXe siècle.

Chassés par un nouvel orage, ces religieux ont été remplacés au service de la Reine du ciel par des prêtres du diocèse à la tête desquels Mgr Andrieu, évêque de Marseille, a mis un des principaux curés de sa ville épiscopale.

Le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde est reconnu par le gouvernement comme chapelle vicariale dépendant de la paroisse Saint-Victor ; il possède un Conseil de Fabrique légalement institué et composé de personnalités marquantes de la haute société catholique de Marseille.

COUTUMES ET DÉVOTIONS SPÉCIALES

Notre-Dame de la Garde est la protectrice des marins. Les navires suspendus à la voûte comme les peintures de tempêtes offertes en ex-voto ne sont pas les seuls témoignages de la confiance des gens de mer.

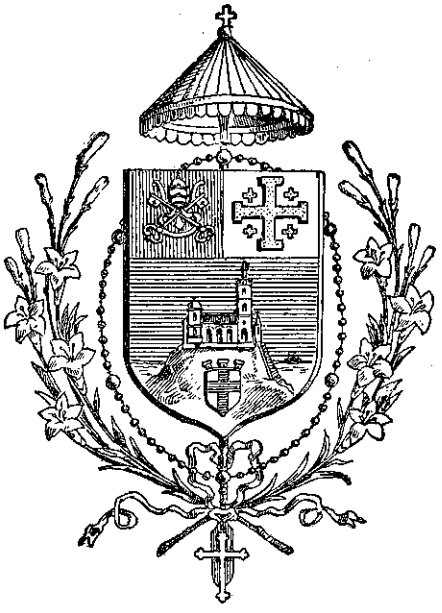
On voit souvent des matelots, isolés ou en groupes, venir pieds nus remercier la Vierge qu'ils ont invoquée dans le péril. Plusieurs y furent conduits enfants par leur mère avant de revêtir la vareuse de laine et le béret bleu du mousse.

Chaque mois on prie dans le sanctuaire pour les naufragés péris en mer et l'absoute se fait en face des flots où dorment tant de victimes humaines.

Les paroisses, les confréries, les œuvres de la ville et du diocèse de Marseille viennent successivement, chaque jour de l'année et surtout pendant le mois de mai, implorer les grâces de la *Bonne Mère*, car c'est sous ce nom spécial qu'elle est plus particulièrement invoquée. Certains Marseillais montent chaque jour au Sanctuaire, malgré la fatigue de l'ascension. Un plus grand nombre, parmi lesquels des membres du haut commerce, des chrétiens très estimés et très occupés, sont rigoureusement fidèles au pèlerinage de chaque samedi.

De tous les points du globe on vient vénérer Notre-Dame de la Garde et les missionnaires, avant de s'embarquer pour leur lointaine destination, ne manquent pas de demander une suprême bénédiction à la Vierge, Reine de la patrie.

Chaque année, le Pèlerinage de Pénitence à Jérusalem met sa traversée sous la protection de Notre-Dame de la Garde, et, après avoir pris la mer, les pacifiques continuateurs des croisades saluent de leurs chants et de leurs salves d'artillerie la Vierge qui leur renvoie les joyeuses volées de son bourdon.



Armoiries de Notre-Dame de la Garde.

LE TITRE DE VIERGE DE LA GARDE

Ce nom convient tout particulièrement à la Très Sainte Vierge. Il se justifie dans toutes les circonstances de sa vie mortelle et dans les diverses attributions de son ministère de grâce à travers les siècles.

Marie, en effet, n'a-t-elle pas reçu et gardé dans son éclat immaculé la grâce d'une conception sans tache? N'a-t-elle pas gardé fidèlement l'espérance du Messie promis à ses pères? Et quand l'Auteur de tout bien s'est incarné en elle, avec quelle sollicitude elle veille sur lui et le garde au monde!

Plus tard, quelle garde douloureuse elle a montée debout au pied de la croix pour recueillir en son cœur meurtri les mérites de la passion et les distribuer ensuite à ses enfants!

Au jour de l'effusion de ces grâces, ne semble-t-elle pas garder sous sa protection le collège apostolique et commencer son rôle de maternelle vigilance sur l'Eglise naissante?

Et maintenant encore, auprès de Jésus reposant ou sacrifié dans l'Eucharistie, durant les siècles de sa vie mystique au sein de l'Eglise, Marie ne veille-t-elle pas toujours pour le garder, nous le communiquer et nous combler de ses grâces?

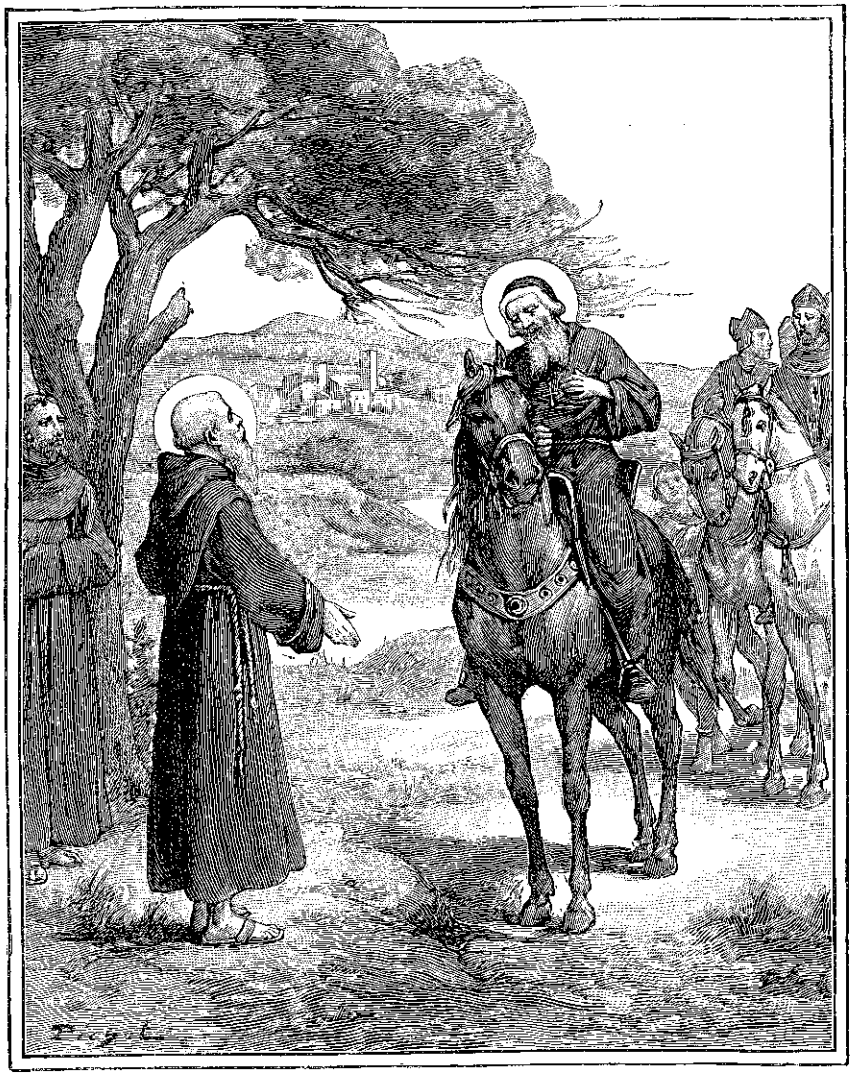
Dans toutes les circonstances de la vie, qu'il est bon d'être et de se sentir gardé! Quand on est faible et craintif comme un enfant, qu'il est doux de recontrer sur soi le regard vigilant d'une mère! Quand on est malheureux ou souffrant, comme on bénit la main qui soulage! Egaré, la voix du guide vous rassure! Perdu au milieu des flots, on salue avec bonheur le phare qui signale l'abri. En face de la mort elle-même, plus heureux que les puissants de ce monde, on a sa garde qui veille aux portes du Paradis, une garde qui ne meurt pas et ne se rend jamais.

Heureux donc le chrétien qui se place sous la protection de Notre-Dame de la Garde!

LE BIENHEUREUX ALBERT DE SARZIANO

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

Fête le 15 août.



Saint Bernardin de Sienne
rappelle à l'humilité son disciple Albert de Sarziano, légat du Pape.

Celui dont nous essayons de faire revivre ici la physionomie est un moine franciscain du XVe siècle. Contemporain, compatriote, disciple des Bernardin de Sienne, des Jean de Capistran, des Jacques de la Marche, il est bien taillé sur leur modèle. Comme eux, loin de demeurer confiné dans un cloître, sachant les besoins de son temps, il devient apôtre dès que l'obéissance le lui permet, il prêche, il réconcilie, il convertit, tant et si bien, que le Pape, instruit de ses succès, l'investit de sa confiance, et, utilisant sa parfaite connaissance de la langue grecque, en fait son courrier apostolique auprès des Orientaux qu'il veut ramener à l'unité.

Alberto Berdini, plus connu sous le nom d'Albert de Sarziano, naquit vers l'an 1385, dans la province italienne de Toscane. La mémoire du *poverello* d'Assise, mort en 1226, planait, toujours vivante et vénérée, sur cette région voisine de l'Ombrie : l'enfant des Berdini fut, de bonne heure, placé sous la protection de saint François, et envoyé, pour ses premières études, au couvent des Frères Mineurs.

Dès l'âge de douze ans, il passa aux écoles de Florence. Tel était alors le goût des lettres, la passion du grec et du latin, telle était aussi la précocité du jeune Albert, que ses parents, gens de condition, se firent un devoir de le confier aux maîtres les plus renommés, en particulier au fameux Guarin de Vérone. C'est près de lui qu'il apprit le grec; à son école, il s'éprit, lui aussi, des beautés de l'antiquité profane, s'enthousiasma pour Cicéron et Virgile, Homère et Démosthène, sans toutefois rien perdre de sa piété ni de son amour pour Dieu.

CONVENTUELS ET OBSERVANTS

A vingt ans, fidèle aux attraits de la grâce, il revenait au couvent qui avait abrité son enfance et y recevait l'habit monastique des mains du bienheureux Bartholomé Albizius de Pise.

Depuis longtemps déjà, l'on peut même dire depuis la mort du fondateur, un double courant entraînait en deux voies diverses les fils de l'immense famille franciscaine. Les uns étaient partisans de la pauvreté absolue, héroïque, sans revenus d'aucune sorte, de la pauvreté telle que la concevait saint François. Ils s'appelaient les *Zelanti*, les fervents ou, plus tard, les *Observants*. Les autres, de beaucoup les plus nombreux au début du XVe siècle, croyaient pouvoir apporter à la règle quelque mitigation, gardant la pratique individuelle de la sainte pauvreté, mais permettant à l'Ordre de posséder des revenus, d'avoir de vastes couvents et de belles églises. C'étaient les *mitigés* ou les *Conventuels*.

Le moment était venu pourtant où la stricte observance, grâce surtout aux efforts de saint Bernardin de Sienne, allait prendre le pas sur le parti du relâchement. Même dans les maisons conventuelles, beaucoup de Frères Mineurs sympathisaient avec les réformés et aspiraient à revenir à l'austérité primitive de la règle. Le bienheureux Albert était de ceux-là. Aussi, après dix ans passés chez les Conventuels de Sarziano, attiré par la sainteté de Bernardin, il demanda à se placer sous sa conduite. Sa délicatesse en cette circonstance, la douceur de ses procédés empêchèrent les Conventuels de s'offenser de son départ: ils lui gardèrent leur affection, et, dans la suite, continuèrent de solliciter ses conseils.

A L'ÉCOLE DE SAINT BERNARDIN

Albert de Sarziano vint sans doute habiter le couvent de La Capriola, fondé près de Sienne par saint Bernardin. Quoi qu'il en soit, il s'étudia à reproduire en sa vie les vertus de celui qu'il s'était choisi pour maître: esprit de prière, ardeur pour la mortification, zèle du salut des âmes. De son côté, Bernardin reconnut dans le bienheureux Albert un fils choisi, sur le dévouement duquel il pouvait compter.

Déjà, il songeait à en faire son émule dans la grande prédication populaire, alors en honneur. Albert de Sarziano semblait merveilleusement apte à ce genre d'apostolat: belle prestance, visage agréable, voix puissante, connaissances étendues; mais, avant d'essayer ses forces, il obtint d'aller quelque temps encore à Vérone, pour compléter ses études théologiques et littéraires.

Puis il suivit Bernardin dans ses pérégrinations. Il l'entendit prêcher à Trévise, à Feltre, à Bologne, reçut ses conseils et apprit de lui l'art si difficile de toucher et de convertir les foules. Il était encore sous le charme lorsqu'il écrivait à Guarino de Vérone, son maître, en s'excusant de ne plus pouvoir assister à ses leçons: « Il m'est impossible de vous exprimer avec quelle force, avec quelle suavité, avec quelle clarté, avec quelle richesse de doctrine parle ce Saint de Sienne..... Tous reçoivent ses sublimes enseignements, comme leur venant de Dieu même. »

Aussi, avec quelle docilité Albert de Sarziano dut accepter la formation de saint Bernardin! L'éloge qu'il fait de la clarté, qualité assez rare chez les prédicateurs de l'époque, nous remet en mémoire l'apologue dont Bernardin se servit pour montrer à son disciple comment l'orateur doit se mettre à la portée de son auditoire. C'est Thureau-Dangin qui le rapporte dans son magistral tableau de la prédication au XVe siècle :

« Il y avait, dit saint Bernardin à la foule, un moine gros et stupide, *tanto grosso, di quelli grossolani, che era una confusione, tanto era grosso* (1); celui-ci s'extasiait sur le sermon d'un autre frère qui, au contraire, « disait des choses » si subtiles que c'était merveille, plus subtiles » que le fil de vos fillettes ». A chaque question qu'on posait au gros moine sur la raison de son admiration, il savait seulement répéter: « Le » Frère a dit les choses les plus hautes et les plus » nobles que j'aie jamais entendues..... » Enfin, pressé davantage: « Il a été si élevé, dit-il, que je n'y ai rien compris (2). »

Le grand apôtre en tirait la conclusion qu'il faut *parler clair*. Il dut également mettre en garde son disciple contre tout vain étalage de connaissances profanes, contre l'abus des citations et des allégories, enfin, contre toute recherche de langage et toute subtilité inutile au bien des âmes.

LE PRÉDICATEUR A L'ŒUVRE

En 1424, Albert de Sarziano reçut ordre de se mettre à l'œuvre et commença par prêcher à Modène. Là comme partout en Italie, les factions guelfe et gibeline divisaient la cité. Il n'était pas rare de voir aux prises les gens de l'un et l'autre parti; c'était presque chaque jour des combats en pleine rue, du sang versé, des représailles: on attendait son ennemi pour l'assassiner à la porte de sa maison. Notre Bienheureux arriva au milieu de ces troubles comme un messager de paix.

O merveille! Dès son premier sermon, il parla avec une telle éloquence, qu'il apaisa d'un seul coup les esprits irrités, et éteignit, comme par enchantement, toutes les discordes. Ce fut un réel triomphe, et les fruits en furent durables.

Il parcourut ensuite les différentes villes de la Toscane et du reste de l'Italie, prêchant partout avec le même succès, jusqu'à mériter le surnom de *prince des prédicateurs*. Des milliers de personnes accouraient pour l'entendre, et souvent la foule, débordant du sanctuaire, obligeait l'orateur à sortir de l'église et à continuer son sermon en plein air.

« On venait des villes et des villages environnants, des hameaux isolés au sommet des montagnes, des bourgs perdus sur le bord de la mer, ceux-ci quittant leurs troupeaux, ceux-là leurs affaires, pour entendre le saint homme annoncer la parole de Dieu (3). » Il prêchait tous les jours, et plusieurs fois dans la même journée, parfois

---

(1) *Si gros d'esprit, si lourd, qu'on en était confus pour lui.*

(2) *Saint Bernardin de Sienne*, par THUREAU-DANGIN.

(3) *Le Lien Séraphique*, 15 août.

« jusqu'à quatre heures de suite avec une voix de tonnerre », dit un contemporain. Nobles et bourgeois, doctes et ignorants, prêtres et laïques, gens de tout âge et de tout rang, s'empressaient autour de lui. Témoin, le célèbre Guarin de Vérone qui, en 1447, à Ferrare, conduisait ses élèves aux discours du bienheureux Albert, en leur disant après sa leçon : « Ici je vous ai enseigné la théorie, allons maintenant apprendre la pratique. »

On a peine à se figurer aujourd'hui l'importance qu'avait, au moyen âge, la parole publique sous forme de sermon. Mais, comme le remarque Thureau-Dangin, en ce temps,le livre était rare, le journal inconnu. La venue d'un prédicateur célèbre était un événement qui occupait toute une contrée. Dans ces longs entretiens, le langage était simple, familier, émaillé de traits piquants, d'anecdotes, d'apologues, de digressions instructives destinées à soutenir l'attention et à empêcher les auditeurs de s'endormir.

Un grand bien s'opérait par ces prédications. Comme son maître saint Bernardin, le bienheureux Albert se servit du talent et des forces que la Providence lui avait libéralement départis pour convertir les pécheurs, ramener les hérétiques dans le sein maternel de l'Eglise, adoucir les mœurs d'une jeunesse ferrailleuse et débauchée, amener à la religion et donner aux couvents nombre d'âmes choisies.

Après Modène, les villes de Sienne, Cortone, Orvieto, le Latium, le pays de Naples, les Abruzzes, la Lombardie, Milan et Ferrare, l'entendirent successivement, avec un égal fruit.

MISSION EN ORIENT — PREMIER SUCCÈS

Le pape Eugène IV reprenant, en 1431, le projet tant de fois caressé de réunir les deux Eglises orientale et occidentale, afin qu'il n'y eût désormais, suivant la parole du Christ, « qu'un troupeau et qu'un pasteur », demanda aux Franciscains Observants six hommes « graves, instruits et habiles », qui eussent à se mettre à sa disposition pour l'aider dans ce grand œuvre.

Albert de Sarziano, qui parlait le grec presque à l'égal de sa langue maternelle, était tout désigné. Son intelligence et sa sainteté assuraient à l'avance le succès de la mission qu'on lui confierait.

Il partit donc, en 1435, sur le désir du Souverain Pontife, pour décider les prélats de l'Eglise grecque à se rendre au Concile de Bologne que devait présider le Pape en personne, et non à Bâle, où quelques factieux tenaient, en dehors de toutes les règles, un conciliabule scandaleux.

Le Pape envoya à Constantinople une flottille destinée à amener au Concile les députés orientaux. Les Pères schismatiques de Bâle, pour ne pas avoir le dessous, équipèrent eux aussi leur flotte et la dirigèrent sur les Dardanelles, mais ils en furent pour leurs frais. Albert de Sarziano et son compagnon, fidèles à leur mission, les ayant prévenus, avaient gagné à la cause du Pape le patriarche grec Joseph et son clergé, et l'empereur lui-même, Jean VII Paléologue. Les Grecs s'embarquèrent le 27 novembre 1437 sur les vaisseaux envoyés par Eugène et abordèrent sans encombre à Venise. On leur fit, à leur arrivée en Italie, une réception des plus enthousiastes. Ils assistèrent aux sessions du célèbre Concile, inauguré à Ferrare, transféré ensuite à Florence, et qui se termina heureusement par le décret d'union si désiré (22 novembre 1439).

L'on n'a que peu de détails sur le premier voyage d'Albert de Sarziano en Orient. Il passa par Jérusalem et séjourna quelque temps à Bethléem. De là, il entra en relations avec les princes, les évêques et patriarches de ces contrées, se rendit un compte exact de la situation de l'Eglise orthodoxe, et, dans son ardeur, offrit aussitôt aux Abyssins, aux Coptes, aux Nestoriens, aux Jacobites, à d'autres sectes encore, d'entamer des négociations avec Rome. Ces divers peuples montraient les meilleures dispositions. Le Bienheureux se permit d'en informer Eugène IV, sollicitant lettres de recommandation et pleins pouvoirs pour mener à bien cette entreprise.

Le Pape accueillit avec bonheur ces consolantes nouvelles, mais il fit dire à son envoyé de ne rien précipiter, d'attendre plutôt la conclusion du Concile de Florence et le retour des Grecs à l'unité. Ceux-ci rentrés dans le giron de l'Eglise, les autres communions les y suivraient de près.

Albert de Sarziano continua de travailler, suivant ces sages directions, à la cause de la réconciliation, puis il revint à Venise, en passant par Chypre et Rhodes.

Saint Laurent Justinien, alors patriarche de Venise, l'arrêta au passage, et, trop heureux de le posséder, le retint plus d'un mois à prêcher dans son diocèse. Le Pape l'appela à Bologne vers la fin de septembre 1437 et prit le plus grand intérêt au récit de son voyage.

SECONDE MISSION — AVENTURES ET PÉRILS

Au milieu même du Concile, le courageux et saint Pontife, préoccupé de ne pas laisser inachevée l'œuvre de l'union, qui était en si bonne voie, les Grecs étant sur le point de signer le décret et les Arméniens offrant leur soumission, tourna encore ses regards vers les autres peuples assis à l'ombre de la mort, et leur envoya de nouveau le bienheureux Albert, cette fois avec les titres de légat et de commissaire apostolique. Il lui remit des lettres pour l'empereur des Indes, pour celui d'Abyssinie, et en général pour tous les princes et souverains d'Egypte, de Syrie, de Palestine et de Mauritanie. Sa Sainteté les conjurait de suivre l'exemple de l'empereur de Constantinople, des quatre patriarches grecs, des Arméniens, et d'envoyer comme eux des représentants au Concile.

Quarante Frères Mineurs, au nombre desquels se trouvaient le P. Laurent de Levanto, futur vicaire général de l'Ordre, et Thomas de Florence, thaumaturge, plus tard élevé sur les autels, accompagnaient le légat dans cette sainte expédition. Partout, ils furent reçus avec égards.

Les Coptes de Jérusalem, Philothée, patriarche d'Alexandrie, cédant à leurs instances, acceptèrent d'envoyer leurs représentants. Au Caire, le sultan fit au légat une très solennelle réception, lui offrit dans son propre palais un appartement somptueux, et lui donna toute licence pour prêcher aux chrétiens d'Egypte et de Palestine. Mais lorsque le Bienheureux, voulant poursuivre sa mission, lui demanda un sauf-conduit pour entrer librement aux Indes ou en Mauritanie, le sultan opposa le refus le plus persistant. Il se défiait de toute alliance des Sarrasins ou des Indiens avec les peuples de l'Occident. Obéissant même aux représentations de quelques imams, il chargea de chaînes le bienheureux Albert et le mit en prison, plus par politique que par haine personnelle, car il s'empressa de le délivrer dès que les chrétiens du pays lui en exprimèrent le désir. Mais sur la question du passeport il fut inflexible.

Le légat, désespérant de rien obtenir, résolut de se passer de la protection du sultan et de pénétrer coûte que coûte dans les pays où l'envoyait le Pape.

Après s'être assuré l'acquiescement des Jacobites d'Egypte et des Abyssins aux désirs d'Eugène IV, il partit, et, au lieu de passer directement dans l'Inde, ce qui eût éveillé les soupçons du monarque infidèle, il remonta jusqu'à Constantinople; de là, au prix d'immenses fatigues, il se dirigea vers le golfe Persique. Il fût allé jusqu'au bout du monde pour obéir au Saint-Père. Ses forces enfin le trahirent, et, contraint de s'arrêter, il envoya à sa place, chez les Maures et les Indiens, le bienheureux Thomas de Florence avec trois autres Frères Mineurs. Leurs efforts ne furent pas perdus : car les deux peuples, touchés des avances du seigneur Pape et du dévouement de ses mandataires, promirent eux aussi d'envoyer à Florence une députation.

Au retour, le Bienheureux, voulant regagner l'Egypte par la Palestine et la Syrie, faillit périr d'inanition dans ce même désert où jadis les Hébreux avaient été nourris miraculeusement de la manne.

Dieu pourtant lui rendit assez de santé pour qu'il pût achever son périlleux voyage.

Albert de Sarziano ramena heureusement en Italie six députés des chrétiens Maures et autant des chrétiens d'Egypte. Une fois de plus, son inaltérable dévouement au Saint-Siège l'avait fait triompher de tous les obstacles.

RAPPEL A L'HUMILITÉ
UNE CISELURE DES PORTES DE BRONZE

Le légat et sa suite débarquèrent à Ancône, au commencement de l'année 1441. Le Pape avait envoyé au-devant d'eux un magnifique cortège chargé de les conduire à Florence en grande pompe. Ils firent route à travers l'Ombrie et la Toscane, tout étonnés des honneurs qu'on leur rendait : la foule les acclamait et baisait leurs vêtements. A leur arrivée dans les villes et les bourgades, on mettait les cloches en branle et l'on jouait des instruments.

Le bienheureux Albert s'avançait sur un cheval richement caparaçonné, quand, non loin de Cortone, vient à sa rencontre saint Bernardin de Sienne, dans le plus humble appareil, sur un âne que ses infirmités l'obligeaient de monter.

« En voyant les honneurs rendus à son cher maître, il s'émeut et craint pour lui une tentation d'orgueil. « Mon frère Albert, lui crie-t-il, regardez » à vos pieds, souvenez-vous de la mort et prenez » garde que les hommes ne vous élèvent plus » qu'il ne convient. » A cette voix, Albert saute à terre, court à Bernardin, le presse dans ses bras et le prie de lui laisser l'âne et de prendre le cheval. « Non, dit le Saint, il convient que nous » marchions d'une façon différente; mais ayez » soin que la vaine gloire ne se glisse pas furtivement dans votre cœur et ne vous ravisse pas » le prix d'un si grand travail. » « Rassurez-vous, » mon Père, répond Albert; au milieu des hon» neurs je n'ai cessé d'adresser à Dieu cette » prière : *Ne nous donnez pas la gloire, Sei» gneur, ne nous donnez pas la gloire; mais » donnez-la à votre nom* (1). »

Une chapelle s'éleva au lieu longtemps rendu célèbre par la rencontre des deux Saints.

Comme tout le faisait espérer, le retour des Jacobites et des autres chrétiens d'Orient à la foi romaine s'accomplit sans difficulté. On sculptait à cette même époque les portes de bronze de la basilique vaticane : l'une des ciselures rappelle encore aujourd'hui cette solennelle réconciliation : on y voit, debout près du trône pontifical, le bienheureux Albert dont les démarches bénies de Dieu avaient concouru, comme l'on sait, au salut de tant de milliers de schismatiques et d'hérétiques.

Hélas ! pourquoi faut-il que l'inconstance et la mauvaise foi des Grecs aient peu après ruiné pour longtemps de si belles espérances !

Un autre mérite d'Albert de Sarziano est d'avoir servi d'interprète entre Grecs et Latins dans les sessions du Concile de Florence auxquelles il lui fut donné d'assister. Il traduisait en grec les discours des Latins avec une telle aisance et une telle pureté que les Orientaux eux-mêmes ne voulaient pas admettre qu'il ne fût pas né sous le ciel de l'Attique.

DERNIERS TRAVAUX

De retour d'Orient, le Bienheureux reprend le cours de ses travaux apostoliques. Ici, il prêche la croisade contre les Turcs qui viennent d'envahir la Grèce et la Hongrie et recueille des ressources au nom du Pape; là, il propage, comme saint Bernardin, la dévotion au saint Nom de Jésus; ailleurs, à Brescia, en une seule mission, il décide cinquante jeunes personnes à renoncer au monde et à se faire Clarisses, et comme la ville ne possédait aucun couvent de cet Ordre, il obtient du Saint-Siège la permission d'en fonder un en 1446. En 1447, il prêche le carême à Ferrare. Il s'apprêtait, malgré ses soixante-deux ans, à passer en Espagne pour y annoncer la parole de Dieu aux Maures, et y cueillir peut-être la palme du martyre : une peste terrible, compliquée d'une famine telle qu'on ne se souvenait pas en avoir jamais supporté d'aussi cruelle, le retint en Italie, où il prodigua ses soins aux malades et aux affamés, quêtant pour eux, établissant des hospices, appelant les pécheurs à la pénitence.

Il succomba à la peine le 15 août 1450, au couvent des Saints-Anges, hors les murs de Milan. Saint Jean de Capistran se trouvait en ce moment à table avec les Frères du couvent de Bourg-Saint-Sépulcre, fort loin de là. Tout à coup, on le vit entrer en extase, lever les yeux au ciel, et s'écrier le visage souriant : « O mes Frères, je vois l'âme d'un des nôtres s'envoler dans l'éternelle gloire. »

La nouvelle de la mort du Bienheureux Albert, apportée de Milan quelques jours après, vint justifier ces prévisions.

Le couvent des Saints-Anges où mourut Albert de Sarziano fut livré aux flammes cent ans plus tard, et rebâti sous le même nom, mais à l'intérieur des murs. Beaucoup de reliques de Saints à cette occasion furent transportées de l'ancien monastère dans le nouveau. Les restes précieux du bienheureux Albert avaient-ils été jetés à sa mort, à cause de la peste, dans le charnier commun? Se trouvaient-ils simplement confondus dans une même châsse avec ceux de quelques autres religieux célèbres par leur vertu? Toujours est-il que l'on ignore aujourd'hui où reposent ces saints ossements.

On est autrement fixé sur le culte rendu de temps immémorial au Bienheureux. Son portrait, entouré de rayons, figure dans beaucoup d'églises et de monastères, notamment à l'église de Sarziano et au couvent de l'Ara-Cœli, à Rome.

(1) *Saint Bernardin de Sienne*, par Thureau-Dangin, p. 283.

LA VÉNÉRABLE MARIE CHIALLI, DITE DE CITTA DI CASTELLO,

Tertiaire de l'Ordre des Servites de Marie (1594-1651).

Portrait de la Vénérable Marie
conservé dans les archives des Pères Servites à Saint-Marcel de Rome.
(Cliché Desprez.)

ENFANCE ET VERTUS PRÉCOCES

MARIE CHIALLI naquit le 12 novembre 1594, dans une chaumière du village de Cerbaia, près de Città di Castello, en Ombrie, d'une famille de cultivateurs. Elle reçut au baptême le nom prédestiné de *Santa* (Sainte), qu'elle devait échanger contre celui de Marie, lors de son entrée en religion.

Elle suça avec le lait maternel l'amour de la vertu et grandit éloignée des dissipations et des amusements ordinaires de l'enfance, douce, recueillie, modeste, réservée dans ses paroles et dans sa tenue. Dans un âge encore tendre, elle manifestait déjà une profonde connaissance des choses de Dieu. Elle aimait à redire les prières qui lui étaient enseignées par ses pieux parents, et son plus doux passe-temps était de se retirer de longues heures dans l'église, pour y vaquer librement à l'oraison.

La contemplation des beautés de la nature la ravissait en Dieu. Elle aimait à sortir, dans le silence de la nuit, lorsque la lune éclairait la terre, et, comme ravie en extase, elle ne pouvait se rassasier d'admirer la grandeur de Dieu que lui révélait la beauté du firmament.

A la vue d'un fer rouge qu'un forgeron retirait du brasier, on l'entendit s'écrier :

— C'est ainsi que devrait s'embraser une âme au foyer de l'amour divin !

Une autre fois, ayant entendu jouer de beaux accords sur une harpe, elle disait :

— C'est l'harmonie qui devrait exister entre notre volonté et la volonté de Dieu.

Santa ne craignait rien tant que de perdre Dieu par le péché. Chaque fois qu'elle entendait un prédicateur s'en prendre à quelque vice, la candide enfant se croyait seule visée par le ministre de Dieu, et elle concevait d'elle-même les sentiments les

plus bas. Un jour de fête, elle fut si impressionnée par un sermon sur l'hypocrisie, qu'elle courut se jeter aux pieds de son confesseur, lui déclarant avec des larmes et des sanglots qu'elle était la petite fille la plus hypocrite et la plus fourbe du monde.

Cette crainte d'offenser Dieu, elle s'efforçait de l'inspirer aux autres, et on ne pouvait s'empêcher d'admirer ces paroles, si profondes pour une enfant, qu'elle répétait à toute occasion :

— Celui qui ne se met pas en garde contre le péché ne se connaît pas lui-même.

Si elle eut alors quelque sentiment de jalousie contre le prochain, ce fut contre celles de ses jeunes compagnes à qui Dieu faisait la grâce de mourir dans la fleur de la jeunesse et de l'innocence.

Les parents de Santa, quoique bons chrétiens, trouvaient trop fréquentes et trop longues ses visites à l'église.

Comme ils lui en faisaient quelques reproches :

— Soyez bien contents, disait-elle, que mes absences soient si courtes, car viendra un temps où Dieu me prendra à lui pour toujours.

ADIEU, MONDE ! ADIEU, VANITÉ !

Santa ne s'arrêta point dans la voie si bien commencée. Elle s'affectionna tellement à l'oraison, qu'elle priait non seulement tout le long du jour, mais encore pendant trois heures de la nuit. Evitant d'éveiller une de ses jeunes sœurs qui couchait avec elle, elle se levait le plus doucement possible, puis s'agenouillait sur le sol, même pendant les rigueurs de l'hiver, et récitait toutes les prières que sa piété lui suggérait.

Elle se préparait aux grandes solennités par des veilles plus longues encore. Les fêtes de la Très Sainte Vierge étaient surtout chères à son cœur : elle les célébrait en s'approchant le matin de la sainte Table, et, le reste de la journée, son unique sujet de conversation était les grandeurs de la Reine du ciel.

Il est presque inutile de dire qu'une âme ainsi unie à Dieu était éloignée de toute vanité et de toute recherche dans sa personne. Nous n'en donnerons qu'un exemple.

Santa admira un jour, chez une amie, une riche broderie d'un très beau dessin. Elle l'examina attentivement, puis, comme elle était très habile de ses mains, elle essaya de faire un semblable travail et y réussit parfaitement. Dans sa pensée, cette broderie était destinée à orner son tablier des jours de fête. Ses voisines et quelques dames expertes comblèrent d'éloges le talent et l'ouvrage de la jeune fille. Mais celle-ci, prise de remords d'avoir travaillé si longtemps à sa propre parure, décida de changer la destination de sa broderie. Elle la vendit et offrit l'argent pour l'entretien de la lampe du Très Saint Sacrement. Cet acte de vertu lui procura une grande tranquillité d'esprit.

Santa était douée des plus belles qualités pour plaire au monde. Sa beauté, rehaussée par sa modestie, et la simplicité de sa mise, lui attirèrent de nombreuses propositions de mariage ; mais elle refusa les partis les plus avantageux, déclarant à son père qu'elle s'était donnée toute à Dieu et qu'elle ne voulait s'attacher à aucun autre. Son père, connaissant le caractère et les dispositions de sa fille, répondait aux prétendants qu'il ne pouvait pas disposer d'elle.

Santa triompha donc de toutes les instances, mais plus que jamais elle se vit exposée aux enchantements et aux flatteries du monde. Sa mère, fière des dons extérieurs de sa fille, l'obligeait à se parer et à prendre part avec elle à des réunions mondaines. Dans ces lieux de dissipation, de danses et de festins, la jeune fille était tout absorbée en Dieu et se montrait d'une réserve et d'une modestie dont elle ne se départit jamais, malgré les railleries de ses compagnes.

Elle s'était rendue, un jour, à Città di Castello, chez Marguerite Pandori, propriétaire de la ferme dirigée par ses parents. Cette dame aimait beaucoup la jeune fille, et elle la garda pour passer la soirée avec elle en compagnie de trois demoiselles de ses amies. Tandis qu'on discourait très agréablement, on entendit tout à coup, dans la rue, le chant des litanies de Lorette.

C'était une confrérie qui se rendait processionnellement à la cathédrale pour adorer le Très Saint Sacrement exposé. Santa se leva aussitôt, se mit à la fenêtre, et, à la vue du crucifix qui précédait la procession, elle fut tellement touchée qu'elle s'écria :

— Voilà mon époux, voilà mon amour ! Adieu, monde ! adieu, vanité !

A partir de ce moment, elle obtint de ne plus paraître dans les réunions mondaines, où son âme ne trouvait qu'amertume et dégoût.

DERNIÈRES LUTTES — CONSÉCRATION A DIEU

Les parents de Santa revenaient à la charge et la suppliaient de se parer et de consentir enfin au mariage. Dieu vint au secours de sa servante. En allant un jour se confesser à Città di Castello, dans l'église du Gesu, elle eut la bonne fortune d'y rencontrer un homme de Dieu, le P. Joseph Mariana Scozzese, de la Compagnie de Jésus, à qui elle ouvrit son cœur et fit connaître les persécutions dont elle était l'objet. Ce saint homme, éclairé sans doute par quelque lumière surnaturelle, lui prédit qu'elle triompherait de tous les obstacles et qu'elle serait un jour épouse de Jésus-Christ.

Le prêtre avait parlé au nom de Dieu. Santa, plus que jamais confiante dans la divine bonté dont elle connaissait à présent les desseins sur elle, attendit dans la prière et dans la paix la réalisation de ses saints désirs. Le 21 décembre 1610, avec l'assentiment de son nouveau directeur et à l'insu de ses parents, elle fit à Dieu le vœu de virginité perpétuelle ; elle avait alors seize ans.

Une épreuve plus pénible que toutes les autres lui était réservée. On l'accusa hautement de tromper tout le monde et de vouloir paraître une sainte, lorsque, après tout, elle n'était qu'une personne perdue de mœurs. Ses parents eux-mêmes prêtèrent l'oreille à ces odieuses calomnies. Leur indignation en vint à ce point qu'un jour un de

ses frères résolut de punir celle qu'il croyait coupable. Il se présenta avec un poignard devant sa sœur, et le leva comme pour frapper. Mais celle-ci lui dit avec une voix pleine de calme :

— Si Dieu ne le permet, tu ne me feras aucun mal.

Cette tranquillité en face de la mort émut profondément le jeune homme. Il fut dès lors convaincu de l'innocence de sa sœur, et il fit partager son sentiment à toute sa famille, qui laissa désormais Santa libre de correspondre aux attraits de la grâce.

Celle-ci, bien déterminée à se donner toute à Dieu, attendit patiemment de connaître comment elle devait réaliser ses projets. Elle continua à aider ses parents dans les travaux de la campagne et le soin de la maison.

A quelque temps de là, elle se rendit à Città di Castello et assista à un sermon du P. Thomas Angelini, des Servites de Marie. Profondément touchée par ce qu'elle entendit, elle alla trouver le saint prédicateur pour lui demander quelques conseils. Celui-ci l'engagea à recevoir l'habit de Tertiaire de l'Ordre des Servites et à mener la vie religieuse dans le monde.

Après s'être confessée et approchée de la sainte Table, la servante de Dieu, fidèle au conseil qu'elle venait de recevoir, prit la détermination de se consacrer au culte de la Très Sainte Vierge en revêtant l'habit de Tertiaire. A peine eut-elle formulé sa résolution qu'elle éprouva dans son âme une paix indicible. Elle s'en ouvrit à ses parents qui ne firent plus d'objections, mais qui cependant ne cachèrent pas leur douleur en voyant l'heure de la séparation venue.

Le 8 décembre 1638, Santa revêtit l'habit de Tertiaire dans l'église des Servites de Marie, à Città di Castello. Une grande foule était accourue à cette pieuse cérémonie ; c'était, en effet, la première vêture de Tertiaire qu'on voyait dans cette ville.

La servante de Dieu échangea son nom de Santa contre celui de Marie, que nous lui donnerons dans le reste de cette notice. Elle vécut pendant deux ans en compagnie de deux dames d'une grande piété, avec lesquelles elle s'exerça à la pratique des vertus religieuses. Enfin, le 10 juin 1640, elle prononçait sa profession solennelle, ajoutant aux vœux ordinaires celui de garder une complète abstinence en temps de Carême pendant tout le reste de sa vie.

SÉJOUR A PÉROUSE — ÉPREUVES

Après s'être ainsi consacrée à Dieu, malgré tant de difficultés, Sœur Marie continua de mener à Città di Castello une vie conforme à son nouvel état. Elle acquit en peu de temps une telle réputation de vertu et de piété que les habitants lui témoignaient une vénération dont elle était importunée. Elle eut recours au P. Angelini et lui demanda en toute simplicité s'il ne lui serait pas possible de se retirer dans une autre ville, où elle serait moins connue et où elle échapperait à la curiosité du monde. Le directeur approuva son dessein; mais ne voyant pas le moyen de le réaliser, il lui dit d'attendre que le ciel fît connaître sa volonté.

Quelque temps après, le P. Angelini fut envoyé au couvent de Pérouse, où le Général des Servites, le P. Ange Berardi, faisait un séjour de quelques mois. Il lui demanda l'autorisation de chercher à Pérouse une maison où il pourrait installer Sœur Marie. Le Général donna son assentiment, et une dame veuve s'offrit à recevoir chez elle la servante de Dieu.

Celle-ci, avertie dans la soirée du 16 janvier 1641, prépara aussitôt ce qui lui était nécessaire pour la route, et, dès le lendemain matin, malgré le froid et la neige récemment tombée, elle se mit en route pour Pérouse, accompagnée de son frère Barthélemy. Elle arriva à sa nouvelle résidence sur le soir du même jour. Pendant les vingt mois qu'elle passa chez la dame qui l'avait accueillie, elle vécut très retirée, adonnée à toutes sortes d'exercices de piété et spécialement à l'oraison, assidue à fréquenter, le plus souvent possible, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Ce genre de vie déplut à son hôtesse, qui traitait sa piété de bigoterie. Les domestiques de la maison ne se contentaient pas de la mépriser, à l'exemple de leur maîtresse, ils ne manquaient aucune occasion de la faire souffrir et de l'humilier. Elle eut à supporter toutes sortes de privations : mal nourrie, mal vêtue, n'ayant souvent que quelques planches nues pour y prendre son repos de la nuit. Elle endurait toutes ces souffrances sans se plaindre, heureuse de trouver l'occasion de pratiquer le détachement et l'humilité.

Le P. Angelini finit par apprendre les épreuves de sa fille spirituelle, et il lui chercha un autre asile, chez la comtesse Oddi. Cette pieuse dame l'accueillit dans son palais avec beaucoup d'amitié et la combla de bontés ; mais elle mourut malheureusement au bout de trois mois. Sœur Marie éprouva un vif chagrin de la mort de sa bienfaitrice. Les parents de la défunte, qui connaissaient la vertu de la servante de Dieu, ne l'abandonnèrent pas. Bien plus, pour favoriser son désir de mener dans leur palais une vie presque claustrale, ils obtinrent l'autorisation d'avoir chez eux une chapelle domestique.

MALADIE — PREMIER PÈLERINAGE A LORETTE

Sœur Marie eût été trop heureuse si de nouvelles souffrances n'étaient venues exercer sa vertu. Un soir, après de longues heures d'oraison, pendant lesquelles elle avait été abondamment favorisée des consolations célestes, elle fut tout à coup saisie d'une fièvre ardente, et elle dut se mettre au lit sans retard. Le mal grandit rapidement. Dégoût des aliments, perte des forces, soif ardente que rien ne pouvait calmer ; à ces symptômes ordinaires de la fièvre vint s'ajouter une enflure générale de tout le corps et spécialement de la langue, au point que la souffrante pouvait à peine se faire comprendre.

Ses pieux hôtes, vivement affectés, eurent recours à un savant médecin, qui déclara que tout espoir était perdu et engagea la servante de Dieu à se préparer à la mort. On ne pouvait lui annoncer plus heureuse

nouvelle. Elle fit appeler son confesseur et reçut les derniers sacrements avec tant de joie qu'elle en éprouva un réel bien-être dans tout son corps, et qu'à partir de ce moment elle entra en convalescence.

Lorsqu'elle fut complètement rétablie, elle résolut, en témoignage de reconnaissance, d'entreprendre un pèlerinage à la sainte maison de Lorette. Après avoir trouvé une compagne de voyage, elle se mit en route, en l'année 1642, et descendit la vallée du Tibre jusqu'à Foligno, où elle visita une sainte religieuse, la vénérable Paule de Sainte-Ursule. Celle-ci la reçut avec une grande bonté, eut avec elle de longs entretiens spirituels et lui prédit les grâces abondantes qu'elle recevrait à Lorette.

Sœur Marie entra dans la sainte maison avec tant de piété et de vénération et une telle effusion de larmes que les spectateurs reconnurent aussitôt la sainteté de la pèlerine. Longtemps elle resta absorbée dans la prière et la contemplation. Le jour suivant, elle s'approcha du sacrement de Pénitence et reçut la sainte Communion. En ce moment, ainsi qu'elle le raconta elle-même plus tard, elle crut voir, lorsque le prêtre lui donna la sainte Hostie, Notre-Seigneur venir jusqu'à elle, sous forme d'une blanche colombe.

RETRAITE ET ILLUMINATIONS INTÉRIEURES

Bien que la vie de Sœur Marie ne fût pour ainsi dire qu'une oraison continuelle, elle ne pensait qu'à servir Dieu avec plus de ferveur et de fidélité. Ayant entendu parler des grands avantages spirituels qu'avaient retirés certaines âmes des *Exercices* de saint Ignace, elle résolut de les pratiquer à son tour, et obtint pour cela l'autorisation de son directeur. Pendant dix jours que dura sa retraite, elle ne sortit pas de la maison, sinon pour aller communier à l'église de Sainte-Marie la Neuve. Le reste du temps, elle resta enfermée dans sa chambre ou dans l'oratoire du palais.

Parmi les résolutions de cette retraite, elle prit et tint jusqu'à sa mort celles de consacrer la journée du vendredi tout entière à méditer les souffrances de Jésus-Christ, de jeûner rigoureusement et de porter un rude cilice.

L'année suivante, elle voulut faire de nouveau la retraite de saint Ignace. Elle se transporta, vers les premiers jours du printemps, à l'église de Saint-Mathieu, en dehors de la ville, et s'enferma dans une petite cellule attenante à l'édifice, d'où elle avait vue sur le tabernacle. Pendant vingt-cinq jours, elle resta ainsi isolée, appliquée tout entière à la prière, à la méditation, aux jeûnes et aux autres austérités corporelles.

Elle reconnut alors que la cause de la tiédeur du plus grand nombre des chrétiens, c'est le peu d'amour pour l'exercice de l'oraison. Elle comprit aussi avec une nouvelle évidence la beauté d'une âme pure. Enfin, elle se sentit animée à souffrir les plus grandes douleurs pour l'amour de Dieu, après une vision de Notre-Seigneur chargé de sa croix, dans laquelle le divin Maître lui adressa ces paroles : « Celui qui ne me suit pas avec sa croix n'est pas digne de moi. »

NOUVEAU PÈLERINAGE A LORETTE SAINTE MORT

Sœur Marie, en lisant les œuvres de sainte Thérèse, se sentit portée à faire comme elle le vœu d'accomplir toujours ce qu'elle croirait le plus parfait.

Comprenant combien la pratique d'un pareil vœu est ardue et difficile; de plus, se défiant de ses propres forces, elle eut recours à son confesseur. Celui-ci l'engagea à réfléchir encore avant de prendre un tel engagement et à prier afin de mieux connaître la volonté de Dieu. Elle obéit et attendit deux ans. Pendant ce temps, son désir ne fit que s'accroître, et son confesseur ne douta plus qu'elle ne fût appelée au sommet de la perfection. Il lui permit donc de se lier à Dieu par ce dernier et difficile vœu.

La Vénérable choisit pour cette dernière immolation de sa volonté un second et dernier pèlerinage à Lorette, qu'elle accomplit avec les sentiments de la plus vive piété.

Le temps approchait où cette âme privilégiée devait enfin voir se réaliser le plus cher désir de son cœur, son union définitive avec Dieu. Elle eut, à plusieurs reprises, le pressentiment de sa fin prochaine, et elle s'y prépara par une fidélité plus grande encore à toutes les inspirations de la grâce.

Le 12 août 1651, après avoir communié le matin dans l'église de Sainte-Marie la Neuve, elle se sentit prise soudain de violentes douleurs d'entrailles qui l'obligèrent à s'aliter. Une fièvre ardente se déclara, et bientôt tout espoir fut perdu. Elle reçut les derniers sacrements et l'indulgence plénière *in articulo mortis* avec une ferveur angélique, et, le 15 août, vers 3 heures de l'après-midi, elle s'éteignait saintement en prononçant ces paroles de recommandation à Marie : « Marie, Mère de la grâce, Mère de la clémence, protégez-nous contre l'ennemi et recevez-nous à l'heure de la mort ! »

Ses restes furent ensevelis à Sainte-Marie la Neuve, dans la chapelle des Sept-Fondateurs des Servites. Quatre ans après, son corps fut retrouvé en parfait état de conservation, enfermé dans un nouveau cercueil et déposé dans la chapelle de Saint-Jérôme, aujourd'hui Saint-Antoine de Padoue.

SOURCES CONSULTÉES

A. ROTELLI, *Vita della venerabile Suor Maria Chialli*. Pérouse, 1872.

SAINT ROCH, MÉDECIN DES PESTIFÉRÉS

Fête le 16 août.

Gothard découvre la retraite de saint Roch.

LE FILS DU GOUVERNEUR

Jean, le gouverneur de Montpellier, et sa femme Libérie, semblaient au comble du bonheur ici-bas. Les richesses affluaient dans leur maison. Les pauvres se plaisaient à exalter leur générosité, les étrangers leur bonne hospitalité, et tout le monde leur ardente dévotion.

Cependant, quelque chose manquait à la félicité des deux époux. Ils avançaient en âge et n'avaient point d'enfant. Or, un jour, Jean dit à Libérie :

« Tes bonnes œuvres ont dû toucher le cœur de Dieu, redouble de ferveur et demande-lui un fils; que le Seigneur daigne nous accorder ce miracle. »

Libérie suivit ce conseil; elle redoubla ses œuvres de charité et dit à Dieu et à la bienheureuse Vierge :

« O Dieu, créateur de l'univers, et vous, glorieuse Reine des cieux, s'il vous plaît d'exaucer une prière que je fais pour votre gloire, donnez-moi un fils. Je ne vous le demande pas pour en faire l'héritier de nos richesses, je ne désire pas qu'il soit comblé d'honneurs ici-bas, mais qu'il soit le soutien des pauvres et qu'il continue ce que nous faisons à vos fidèles. Je ne vous demande pas un fils qui passe sa vie dans la prospérité, mais qu'il soit livré aux contradictions pour la gloire de votre saint nom, si telle est votre volonté. »

Cette prière désintéressée toucha le cœur de Dieu et, vers l'an 1295, Libérie devint mère d'un bel enfant qui portait sur la poitrine une croix rouge. Par respect pour le don du ciel et le signe sacré de notre salut, elle l'allaita elle-même malgré sa vieillesse. Mais, tous les mercredis et vendredis, en signe de la vie austère qu'il devait mener plus tard, l'enfant merveilleux ne prenait le lait qu'une seule fois.

Dès l'âge de cinq ans, il commençait déjà à châtier son petit corps en le privant le plus possible de nourriture. Plus il grandissait, plus il apprenait à s'oublier pour ne penser qu'aux autres ; on le voyait sans cesse occupé à secourir les pauvres et les étrangers, à verser dans les cœurs oppressés de douces paroles et des consolations. Il faisait la joie de ses parents et de toute la ville de Montpellier.

L'ABANDON DES RICHESSES

Mais, un jour, la mort vint frapper au foyer paternel. Jean, étendu sur un lit de douleur, appela son fils pour lui laisser ses derniers conseils et sa bénédiction.

« Cher enfant, lui dit-il, me voici au moment de quitter cette terre d'exil, pour retourner à la patrie céleste : Je n'ai point d'autre désir pour vous que de vous y retrouver chargé de mérites. Et pour cela, pensez souvent à la bonté de Dieu et aux souffrances de Jésus-Christ. Bannissez toute avarice de votre cœur, et ne craignez jamais de donner aux indigents. Soyez le père et le soutien de tous. »

Roch promit d'observer fidèlement les conseils de son père, et quand celui-ci eut rendu son âme à Dieu, il lui fit de magnifiques obsèques.

Mais, peu de temps après, la douleur emporta sa mère dans le tombeau.

Notre Saint n'avait pas encore vingt ans quand il se vit orphelin.

Il voulut à l'instant mettre à exécution les recommandations de son père mourant; et se souvenant des paroles du Sauveur : « Si vous voulez être parfait, distribuez vos biens aux pauvres et suivez-moi, » il vendit en secret tout ce qu'il put de ses biens et en distribua le prix aux malheureux. Il céda ensuite à un oncle paternel le reste de ses biens et tous ses droits à la succession de son père.

L'âme ainsi déchargée des sollicitudes de la terre, il alla se faire recevoir dans le Tiers-Ordre de Saint-François, et, revêtu d'un vieil habit de pèlerin, il prit le chemin de Rome.

LA GUÉRISON DES PESTIFÉRÉS

Il cheminait ainsi pauvrement, demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, heureux quand il recevait des injures, et triste quand une charitable personne lui prodiguait ses soins.

Un jour, il arriva à Aquapendente, ville du domaine de l'Eglise; la peste y faisait d'étranges ravages. Plein de charité pour le prochain, Roch se présente à l'hôpital en qualité d'infirmier; mais son jeune âge, son air tendre et délicat font craindre que le fléau ne l'emporte bien vite. Vincent, l'administrateur de l'hôpital, le remercie de son offre généreuse et ne veut point l'accepter. « Cependant, réplique le Saint, Dieu ne peut-il point donner à ses serviteurs la force d'accomplir ce qu'ils se proposent pour sa seule gloire? »

On admire l'élan de sa charité, mais c'est en vain qu'il supplie. Pendant plusieurs jours, il réitère sa demande. Enfin, ses vœux sont accomplis: on lui permet la visite des malades. Il passe devant tous les lits, prend la main droite des pestiférés et fait sur eux le signe de la Croix. Alors chacun se lève guéri; pas un seul n'échappe à la merveilleuse bonté du Saint.

Il parcourt ensuite les maisons de la ville, guérissant tous les pestiférés qu'il rencontre.

Le miracle fait crier partout qu'un ange est descendu du ciel; mais, pour éviter tout honneur, le jeune homme s'échappe de la cité.

Il apprend alors que la ville de Césène, en Lombardie, est éprouvée par le fléau qu'il vient de détruire à Aquapendente; il s'empresse de s'y rendre et la délivre par le même prodige.

SAINT ROCH A ROME
LA PUISSANCE DU SIGNE DE LA CROIX

Le pèlerinage du Saint à Rome avait été ainsi retardé, mais un événement vint presser la marche du bienfaisant voyageur.

La Ville Eternelle fut à son tour visitée par le terrible fléau. Roch s'empressa de s'y rendre.

Aussitôt arrivé, il alla se jeter aux pieds d'un cardinal Breton (1), se confessa et reçut de ses mains la Sainte Eucharistie. Alors, un rayon de la divine sagesse illumina l'âme du cardinal et lui fit connaître qu'il avait devant lui un homme céleste. Tout joyeux, le prince de l'Eglise prit à part le pauvre pèlerin, et le supplia d'user du crédit qu'il avait auprès de Dieu en faveur des pestiférés.

Roch se mit à genoux, pria pour les malades, et quand il sentit que sa prière était exaucée, il se leva et traça sur le front du cardinal le signe de la Croix pour le préserver du fléau; mais le signe de la rédemption y resta profondément gravé. Tout le monde le vit et beaucoup dirent au prélat qu'il dégradait la beauté de son front. Il pria donc le Saint d'effacer le signe miraculeux :

« Comment! répondit celui-ci, quand un serviteur s'honore de porter les livrées de son maître, vous, vous rougiriez de porter les armes de votre Roi et Sauveur, alors qu'elles vous rappellent tout ce qu'il a souffert pour vous! Ne vous souvient-il pas que quiconque veut suivre Jésus-Christ doit porter sa croix? »

Le cardinal, convaincu par ces paroles, laissa dire les hommes et conserva le signe de notre rédemption.

Le Saint fut bientôt introduit auprès du Pape; il se jeta à ses pieds, les baisant avec respect et implorant avec larmes l'absolution de ses péchés. Mais, de ses yeux mouillés de pleurs, le Pontife vit sortir des rayons de lumière, et de son front incliné jusqu'à terre, l'éclatante splendeur d'un séraphin.

« Non, lui dit-il en le relevant, vous n'avez point besoin de mon absolution. »

Puis il l'interrogea sur sa patrie et sa famille; mais Roch, craignant de porter atteinte à son humilité, garda le silence sur ce point.

Durant trois ans, il vécut à Rome chez le cardinal Breton. Il parcourait la ville des papes et ses environs, délivrant les pestiférés par le signe de la Croix.

Quand son protecteur mourut, il s'éloigna et visita les contrées d'Italie atteintes de la peste. Elles étaient très nombreuses, et il les sauva toutes.

L'ÉPREUVE

Il s'arrêta un jour à Plaisance, se rendit à l'hôpital et se mit à panser les malades. Cependant, il fut bientôt accablé de fatigue et le sommeil s'empara de lui. Tandis qu'il dormait, il entendit une voix qui lui dit :

« Fidèle serviteur, ton courage a été grand pour soulager les maux de tes frères par amour pour moi, qu'il soit encore grand à supporter les maux que je t'enverrai à toi-même. »

A cette voix, il se réveille. Il est alors saisi d'une fièvre ardente et une violente douleur s'empare de son genou gauche, comme si on l'eût transpercé d'une flèche. Il lève les yeux vers le ciel, non pour se plaindre, mais pour rendre grâces à Dieu.

On le met au nombre des malades et, bientôt,

(1) Nous rapportons simplement, d'après les chroniqueurs, cet épisode et l'entrevue du Saint avec le Pape. On l'explique difficilement, étant donné que les Papes, à cette époque, avaient fixé leur séjour à Avignon.

son mal s'aggrave; la douleur l'oppresse et lui fait pousser des cris malgré lui. Alors, pour ne point incommoder ses compagnons, il se traîne jusqu'à la porte. Les passants le pressent de rentrer, dans la crainte de contracter son mal. Mais le Saint, pour ne point les inquiéter à leur tour, se traîne péniblement hors de la ville jusqu'à l'entrée d'une forêt où une cabane lui sert d'asile.

Une soif ardente, occasionnée par la fièvre, vient s'ajouter à la douleur cuisante qu'il éprouve au genou.

« O Dieu de miséricorde, s'écrie-t-il, je vous remercie de me faire souffrir pour vous, mais ne m'abandonnez pas. »

A l'instant, une source d'eau limpide jaillit à côté de lui. Il s'y désaltéra et s'y lava.

LE CHIEN CHARITABLE

Cependant, non loin du lieu où le Saint s'était retiré, s'élevaient de magnifiques maisons de campagne. Les hommes opulents de la ville y étaient accourus afin d'échapper au fléau. L'un deux, nommé Gothard, homme très riche et très noble, vit un jour pendant le repas un de ses chiens enlever de dessus la table un petit pain et s'enfuir en l'emportant dans la gueule. Le lendemain, le fait se renouvela deux fois. Le seigneur crut que l'animal le faisait parce qu'il avait faim et gronda ses serviteurs. Le lendemain, il constata que ceux-ci ne le laissaient manquer de rien. Cependant, le chien revint prendre un pain. Intrigué de cette manœuvre, Gothard le suivit. Il le vit s'enfoncer dans la forêt et déposer le pain près d'un malade abandonné. C'était saint Roch.

Le Saint recevait le pain avec reconnaissance et bénissait l'animal qui le lui donnait en courbant la tête. « Il faut, se dit le seigneur, que celui-ci soit un grand ami de Dieu, pour que les animaux lui obéissent. »

Puis il s'approcha de lui, lui demanda qui il était et qu'elle était sa maladie.

« Je suis un pestiféré, lui répondit Roch, c'est pourquoi je vous prie de vous retirer de peur que vous ne gagniez mon mal. »

Et le riche seigneur revint chez lui. Mais il se prit aussitôt à réfléchir sur ce qu'il avait vu. Son chien n'était-il pas plus charitable que lui ? Il eut honte de sa crainte et revint vers le malade. Celui-ci vit en ce retour la volonté de Dieu et l'accepta près de lui.

LE RICHE DEVENU MENDIANT

Le riche Gothard se fit donc serviteur du pauvre pèlerin; il ne retournait plus à son château dans la crainte d'épouvanter les siens ou de leur communiquer la maladie de son protégé. Mais le chien n'apportait plus de nourriture et le seigneur fut rempli d'inquiétude.

« Comment ferai-je, dit-il au Saint, pour trouver de la nourriture.

— Prends mon manteau, lui répond celui-ci et va quêter dans les environs. »

L'humiliation semblait grande au seigneur qui était connu de tous côtés; mais Roch, l'ayant encouragé avec des paroles surnaturelles, il partit pour l'amour de Dieu.

Il tendait la main devant chaque porte et sa besace de mendiant ne se remplissait pas; mais les anges transportaient au ciel les injures, les refus, les mauvais traitements qu'il recevait avec un bonheur qu'il n'avait pas encore connu parmi les plaisirs de son château.

Enfin, après une longue course, il ne rapporta au malade que deux petits pains. Roch se réjouit de savoir que son bienfaiteur avait souffert pour l'amour de Jésus-Christ et, pour imiter son divin Maître pardonnant à ses bourreaux, il se rendit à la ville et guérit par le signe de la Croix les pestiférés de l'hôpital et des maisons particulières.

Comme il retournait à sa chétive habitation, beaucoup de personnes, frappées des merveilles accomplies dans la ville, le suivaient en rendant grâces à Dieu.

Soudain, une voix venue du ciel se fait entendre:

« Roch, mon fidèle serviteur, la santé t'est rendue, retourne en ta patrie, et fais-y des œuvres de pénitence pour mériter d'être rangé parmi les bienheureux. »

A l'instant, Roch fut guéri. Un jeune homme se précipite à ses pieds, le prie d'étendre sa protection sur la ville et ses environs, et il en reçoit l'assurance.

LA CHARITÉ RÉCOMPENSÉE

Cependant, le Saint ne quitta pas aussitôt Plaisance. Il venait de conquérir une âme à Jésus-Christ, il voulait, de plus, en assurer la persévérance. Frappé des prodiges dont il avait été témoin, Gothard écouta avec plaisir les conseils de Roch qui le poussait dans la voie de la perfection; il renonça aux richesses et aux honneurs dont il jouissait pour mener au fond d'un bois une vie pauvre, oubliée, et entièrement donnée à Dieu.

Son ami le forma aux pratiques de la mortification et de la prière, et quand il vit sa marche assurée dans ce nouveau chemin, il prit congé de lui.

LE PRISONNIER INNOCENT

Pour obéir à l'ordre descendu du ciel, il regagna sa patrie. La ville de Montpellier était alors en état de guerre, un rien rendait un homme suspect. A peine Roch y fut-il entré, qu'on s'empara de lui et qu'on le conduisit devant son oncle, qui était encore gouverneur. Celui-ci ne reconnut point son neveu et l'envoya en prison comme un espion.

Joyeux de pouvoir souffrir, Roch se garda bien de dire qui il était. Jeté dans un cachot infect, où aucun rayon de lumière ne trouvait entrée, il y demeura cinq ans, souffrant tout pour l'amour de Jésus crucifié.

Ceci lui paraissait encore peu; il refusait les aliments cuits, se meurtrissait la poitrine de coups, déchirait tout son corps avec des fouets et passait presque tout le jour et la nuit en prière.

Cependant, un jour, une lumière éclatante illumina l'obscurité de cette prison : c'était Jésus qui venait annoncer au captif sa prochaine délivrance. La mort allait le retirer de la main des hommes.

Le Saint demanda au geôlier de lui chercher un prêtre pour le confesser; le prêtre parut bientôt. Cette fois, l'infect cachot était encore éclairé d'une lumière céleste, et les yeux du Saint brillaient comme deux astres. Le ministre du Seigneur ne pouvait croire qu'il eût devant lui un pécheur à qui son ministère fût nécessaire. Mais le Saint se jeta à ses pieds, se confessa et demanda la Sainte Communion.

Après l'avoir quitté, le prêtre alla aussitôt trouver le gouverneur et lui raconta ce qu'il avait vu; néanmoins, le magistrat ne se pressa point d'examiner l'affaire.

L'HEURE DE LA DÉLIVRANCE

Pendant ce temps, une voix du ciel s'était fait entendre à Roch:

« Voici ton heure arrivée, avait-elle dit, tu vas entrer dans ma gloire; s'il te reste quelque grâce à demander, fais-le maintenant. »

Et Roch pria pour le pardon de ses fautes, pour son admission à la gloire céleste et demanda à Dieu de préserver ou de délivrer de la peste tous ceux qui auraient recours à lui. Puis, il s'étendit sur la terre, leva les yeux vers le ciel, et sa belle âme s'échappa de son corps.

C'était le 16 août 1327.

LE TRIOMPHE APRÈS LA MORT

A l'instant, à travers les fentes de la porte de son cachot, on vit paraître les rayons d'une brillante lumière; on s'empressa d'ouvrir, et l'on aperçut, étendu à terre, le corps du bienheureux prisonnier environné de flambeaux et, à côté, une planchette avec cette inscription : « Ceux qui, frappés de la peste, imploreront le secours de Roch, seront délivrés de la terrible maladie. »

Le fait fut aussitôt rapporté au gouverneur. Or, il avait encore avec lui sa mère, c'est-à-dire l'aïeule de notre Saint.

« Ce prisonnier, dit-elle à son fils, ne peut être que ton neveu qui t'a laissé tant de richesses. D'ailleurs, il serait facile de le reconnaître, il portait sur sa poitrine une croix rouge. »

On courut à la prison, et l'on découvrit sur le corps du défunt le signe de notre Rédemption. Alors, le gouverneur fut rempli de douleur et de confusion : il avait été le bourreau de son neveu et bienfaiteur. Pour réparer sa cruauté dans la mesure du possible, il fit exposer ses restes à la vénération des fidèles; car, après les merveilles que l'on racontait de lui, personne ne doutait que Dieu ne l'eût mis au nombre des saints. La foule s'empressait de venir lui baiser les pieds et les mains.

On lui fit de magnifiques obsèques. Ses reliques furent déposées dans l'église principale, et plus tard, on les transporta dans une chapelle bâtie en l'honneur du serviteur de Dieu.

LE CULTE DE SAINT ROCH

Dès lors, les populations de la Provence et du Languedoc eurent recours à la puissante intercession de notre Saint dans toutes les maladies contagieuses. Mais ce culte était local, Dieu voulait qu'il s'étendît à l'Eglise universelle. Les événements qui se passèrent à Constance, en Allemagne (1414), firent connaître à la terre entière la sainteté de Roch et son merveilleux pouvoir. Un concile général s'était réuni dans cette ville pour mettre fin au grand schisme d'Occident qui désolait affreusement l'Eglise de Dieu. Tout à coup, une terrible épidémie s'abat sur la cité et menace d'interrompre les travaux des Pères, au grand détriment de la chrétienté. Mais un jeune Allemand propose, sous l'inspiration divine, de recourir à saint Roch, selon la pratique de la France en de semblables occasions.

Aussitôt, on se livre à la prière, au jeûne, l'on organise des processions dans lesquelles on porte les images de saint Roch. Devant elles, le fléau paraît s'enfuir; bientôt, il ne reste plus un malade dans la ville, tous sont guéris. En ce jour, saint Roch fut canonisé par les acclamations des évêques qui, de retour dans leurs diocèses, y propagèrent son culte.

SAINT ROCH INVOQUÉ A NOTRE ÉPOQUE

La dévotion des peuples envers le serviteur de Dieu, loin de s'affaiblir avec le temps, n'a fait que s'accroître. Sans parler des divers pays qui ont été délivrés ou préservés de la peste en invoquant son nom, sans mentionner les nombreuses églises qui gardent et vénèrent son image, ni les corporations ouvrières qui se sont placées sous son vocable, nous nous bornerons à rappeler avec quel soin jaloux ses heureux concitoyens conservent et célèbrent sa mémoire. Une magnifique église, due à la générosité d'un pasteur zélé et de pieux fidèles, s'est élevée à Montpellier pour perpétuer à travers les âges le nom immortel de saint Roch. Nous avons été témoin, en 1884, du concours admirable de fidèles qu'amenait chaque jour, à l'église Saint-Roch, des diverses paroisses du diocèse, la crainte du fléau dévastateur qui jetait l'épouvante dans le midi de la France.

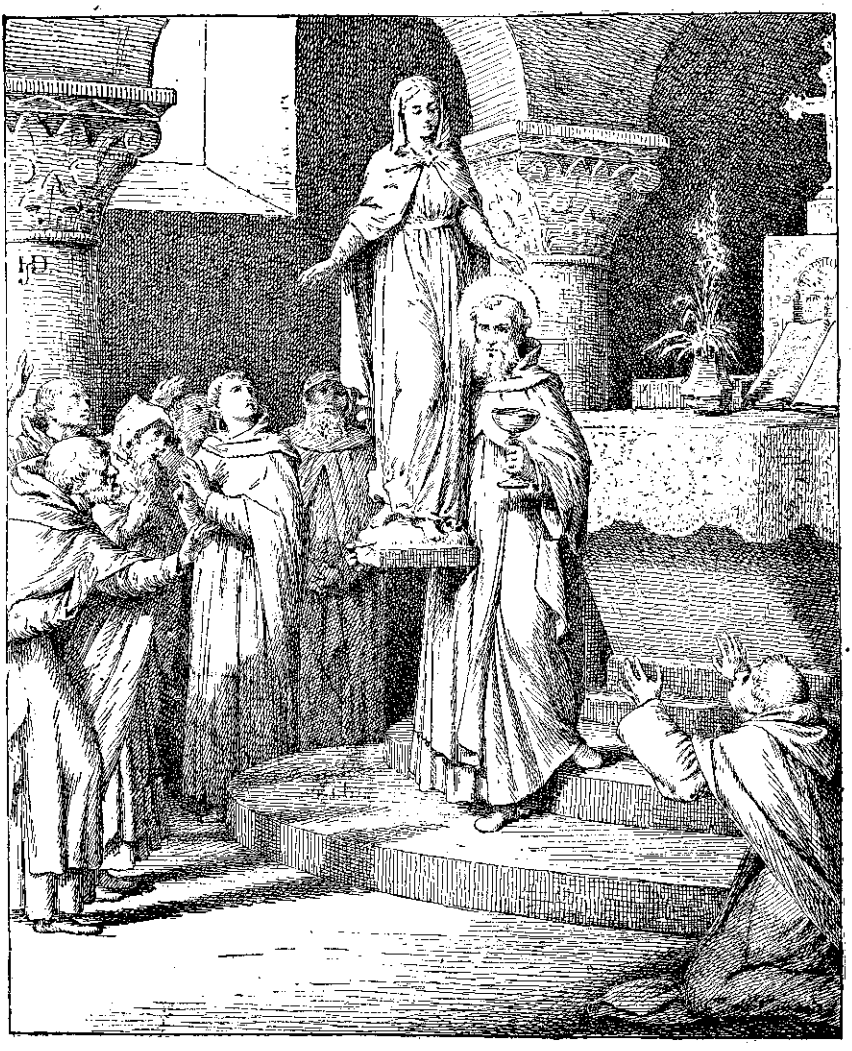
Des fêtes religieuses magnifiques furent célébrées à Montpellier au milieu d'un grand enthousiasme. Huit prélats remarquables de l'Eglise de France avaient bien voulu se rendre à l'invitation de Mgr de Cabrières pour témoigner de leur vénération envers le grand Saint et rehausser de leur présence la pompe de ces triomphes décernés à saint Roch. Tous les cœurs battaient de la plus douce émotion et la joie était universelle. Les concitoyens de saint Roch et les quinze mille étrangers environ que ces belles fêtes avaient attirés à Montpellier ne se sont retirés qu'avec peine de ce sanctuaire béni, gardant toutefois au fond de leur âme une salutaire impression de foi. Mais, mieux que personne, saint Roch conservera fidèlement le souvenir de tout ce qu'on a fait en son honneur. Il recueille toutes les prières et il les fait valoir au jour de l'épreuve en faveur de ses protégés.

En Espagne aussi, la mémoire de saint Roch jouit d'un culte tout particulier. Il y a telle ville de Castille, qui, fêtant saint Roch le 16 août, comme l'Eglise universelle, prolonge ces solennités jusqu'au mois d'octobre. Les fidèles de chaque rue se font un devoir de rendre tour à tour au Saint populaire des honneurs bien mérités. La joie spirituelle s'y traduit par des récréations innocentes et inoffensives. Dans tous les quartiers, ce ne sont que lumières, festons de fleurs ou de feuillage, décorations variées selon le goût du pays.

Du haut du ciel, saint Roch répand abondamment la rosée de ses bénédictions, sur l'âme et le corps de ceux qui l'invoquent.

SAINT HYACINTHE, MISSIONNAIRE

Fête le 16 août



La ville de Kiew fut envahie par les Tartares, et saint Hyacinthe dut s'enfuir avec ses religieux, emportant le Saint-Sacrement et une grande statue en pierre de la Sainte Vierge, qui devint légère entre ses bras.

JEUNESSE ET ÉDUCATION DE SAINT HYACINTHE

Saint Hyacinthe était Polonais, descendant de l'illustre famille des comtes Oldrovans. Il naquit au château de Saxe dans le diocèse de Breslau, l'an 1183; il passa sa jeunesse dans une grande innocence et une grande piété.

Grâce à la vivacité de son esprit, il fit de rapides progrès dans ses études; après avoir étudié successivement à Cracovie en Pologne, à Prague en Bohême, et à Bologne en Italie, il prit dans cette dernière ville le titre de docteur en droit et en théologie. Lorsqu'il fut revenu à Cracovie, l'évêque de cette ville, nommé Vincent, l'associa au gouvernement de son diocèse. Hyacinthe sut se montrer digne de cette confiance et se fit admirer et chérir de tout le monde.

SON VOYAGE A ROME — IL ENTRE AVEC SON COUSIN CESLAS DANS L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE ET Y FAIT SES VŒUX

A sa mort, l'évêque de Cracovie fut remplacé par Yves de Konski, oncle de saint Hyacinthe, chancelier de Pologne. Obligé de se rendre auprès du Pape Alexandre IV pour les affaires de son diocèse, Yves prit avec lui ses deux neveux Hyacinthe et Ceslas. A Rome ils furent témoins des prédications et des miracles de saint Dominique. Yves, saisi d'enthousiasme pour ce Saint et son Ordre, le supplia de lui donner quelques religieux pour l'aider dans son diocèse.

Saint Dominique, dont les religieux étaient déjà dispersés dans une grande partie du monde, n'en avait aucun à lui donner; inspiré par le ciel, il demanda à l'évêque de lui laisser quelques-uns de

ses disciples afin qu'il pût les former à l'esprit de l'Ordre et les lui envoyer ensuite. Hyacinthe, qui aimait la prière et l'austérité, accepta avec joie la proposition, ainsi que son cousin Ceslas et deux gentilshommes allemands Herman et Henri. Ils reçurent le saint habit des mains de saint Dominique, et firent leur noviciat avec tant de régularité et de ferveur qu'au bout de six mois, le saint fondateur, voyant en eux des religieux accomplis, leur fit prononcer leurs vœux après avoir obtenu à cet effet une dispense du Saint-Siège.

Hyacinthe avait été si docile à tous les enseignements et à tous les conseils de saint Dominique, que pendant ce court espace de temps il avait acquis un amour ardent pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, une dévotion toute filiale pour Marie, un zèle insatiable de sauver des âmes et d'étendre le règne de Dieu, un désintéressement complet de soi; en un mot il était rempli de l'esprit de saint Dominique dont il fut l'imitateur le plus parfait. Jamais peut-être, depuis les Apôtres, un missionnaire n'a parcouru tant de contrées et porté la parole de Dieu à tant de peuples.

HYACINTHE RETOURNE A CRACOVIE OU IL FONDE LE MONASTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ

Certain que le bon Dieu aiderait Hyacinthe dans sa mission comme il l'avait aidé dans son noviciat, saint Dominique n'hésita pas à le renvoyer en Pologne avec ses trois compagnons. Il le constituait supérieur provincial de tous les établissements qu'il fonderait dans ces régions. Munis de la bénédiction de leur Père, les quatre religieux partirent en même temps que l'évêque Yves retournait à Cracovie. Mais afin de marcher en véritables apôtres, à pied et en mendiant leur pain, ils le quittèrent pour aller par Venise et la Haute Carinthie. Ils restèrent six mois en cette province afin d'y fonder un couvent. Après y avoir laissé Herman pour supérieur, Hyacinthe continua sa route avec ses deux compagnons vers la Pologne.

La Styrie, l'Autriche, la Moravie entendirent leurs prédications et furent témoins de leur piété et de leur ferveur.

A Cracovie notre Bienheureux fut reçu par l'évêque son oncle, le clergé, la noblesse et tout le peuple avec un applaudissement universel. En peu de temps Hyacinthe, aidé par l'évêque, fonda dans cette ville le monastère de la Sainte-Trinité, où beaucoup de jeunes gens vinrent lui demander l'habit et furent ensuite de saints Religieux.

Grâce à son bon exemple, à ses prières et à ses prédications, toute la ville changea d'aspect; on y vit reparaître les austérités des premiers siècles de l'Eglise ; le luxe, la débauche, l'impudicité en furent bannis. La dévotion au Très Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge reprit une nouvelle vigueur. Ce changement si prompt est dû aussi aux nombreux miracles que le nouvel apôtre accomplit dans cette ville. Il ressuscita un jeune seigneur qui s'était noyé dans la Vistule, guérit plusieurs malades incurables, chassa les démons du corps des possédés et opéra encore une foule d'autres prodiges.

SAINT HYACINTHE ÉVANGÉLISE LES PAYS DU NORD : LA MORAVIE ET LA POMÉRANIE — CURIEUX MIRACLES — IMMENSES VOYAGES

Dès que le couvent de Cracovie fut bien établi, saint Hyacinthe envoya son cousin Ceslas et un autre religieux prêcher en Bohême. Leur apostolat fut béni de Dieu; ils établirent un couvent à Prague, capitale de ce royaume, qui devint le centre de leur mission en cette contrée.

Brûlé du désir de ramener les âmes à Dieu, saint Hyacinthe partit bientôt lui-même pour les pays du Nord, dont les habitants étaient ou idolâtres, ou schismatiques. Il évangélisa d'abord la Moravie, la Prusse Royale et la Poméranie, fonda un couvent à Sandomir sur la Vistule et un autre à Ploczkoen, en Moravie; ce dernier lui fut donné par les habitants de la ville, en reconnaissance du bien qu'il avait fait à leurs âmes par la prédication.

Plus loin, au-delà de la Vistule, était la ville de Vissegrade; l'apostolique moine avait hâte d'y porter aussi la parole divine. Mais arrivé sur les bords du fleuve il ne trouva aucun moyen pour le traverser.

« Il regarda de tous côtés, écrit le Pape Clément VIII dans la bulle de canonisation de notre Saint, pour voir s'il n'y aurait pas un batelier qui put le transporter à l'autre bord avec ses compagnons; mais n'en ayant point aperçu il implora le secours du ciel, et, s'étant muni du signe de la croix, il exhorta courageusement ses compagnons à poursuivre le chemin par le milieu des flots. — Courage, mes enfants bien-aimés, leur dit-il, suivez-moi au nom de Jésus-Christ. — En disant cela, il commença à marcher sur les ondes comme sur la terre ferme. Mais voyant que ses compagnons n'avaient pas la hardiesse de faire de même, il revint à eux, étendit son manteau sur les flots et leur dit : — Ne craignez rien, mes chers enfants; ce manteau au nom de Jésus-Christ nous servira de pont. — Ainsi, ils passèrent tous ce fleuve, si profond et si rapide, sans être mouillés ni recevoir aucune autre incommodité. »

Ce miracle eut lieu à la vue d'une foule nombreuse qui attendait saint Hyacinthe sur l'autre rive. On conçoit avec quel respect on reçut un pareil missionnaire. Aussi les conversions furent-elles nombreuses. Un semblable miracle arriva plusieurs fois à notre Saint dans le cours de ses voyages.

Dans la Prusse il gagna à la foi un millier de païens. Afin de les maintenir dans leur croyance il établit un monastère dans l'île de Gédan, dans la mer Baltique. Le duc de Poméranie, auquel il demanda cette île, lui fit remarquer que ce lieu étant désert et presque inaccessible, ses religieux ne pourraient pas faire beaucoup de bien. Le Saint inspiré du ciel lui dit qu'il y aurait bientôt en ce lieu une des plus grandes villes du pays. En effet, quelques années après, la mer s'étant retirée forma dans cette île un port très commode où s'éleva bientôt la ville de Dantzig, si célèbre par son commerce. — Hélas ! que n'a-t-elle mieux conservé le souvenir de saint Hyacinthe !

L'intrépide missionnaire semblait semer les couvents sur son passage, c'est ainsi qu'il fonda encore celui de Culm en Prusse, ceux de Cammin, de Prémislau, de l'île de Rugen, d'Elbing et de Montréal en Poméranie, preuves et monuments du merveilleux succès de son apostolat.

Mais tous ces voyages n'étaient rien encore auprès de son immense ardeur pour étendre le règne de Dieu et sauver les âmes. Continuant sa course vers le Nord, il évangélise le Danemark, la Suède, la Norwège, passe la mer et vient jusqu'en Ecosse. Puis, reprenant sa route vers l'Orient, il franchit de nouveau la mer du Nord et la Baltique, traverse la Livonie et aborde les pays que le paganisme et le schisme grec éloignaient de la vraie foi. Il ramène à l'Eglise Romaine Daniel, prince de la Petite-Russie, parcourt les autres provinces de la Russie actuelle jusqu'au Danube qu'il franchit, et continuant sa marche vers le Midi, il s'avance jusqu'à Constantinople et jusqu'à l'île de Chio dans l'archipel grec. Revenant ensuite sur ses pas, il remonte vers le Nord et vient jusqu'au cœur de la Grande-Russie, à Moscou, dont il s'efforce de ramener le duc Vladimir

à l'unité catholique. Il convertit en ce pays plusieurs païens et plusieurs schismatiques et parvient à fonder un couvent de son Ordre dans l'antique ville de Kiew, jadis plus célèbre que Moscou. Avant son arrivée, il n'y avait même plus d'églises catholiques en cette contrée, bien qu'il y eût un évêque et quelques fidèles unis au Saint-Siège.

KIEW EST ASSIÉGÉE PAR LES TARTARES — SAINT HYACINTHE SE SAUVE EMPORTANT AVEC LUI LE TRÈS SAINT SACREMENT ET UNE STATUE DE MARIE PESANT PLUS DE QUATRE CENTS KILOS

Malgré les nombreuses conversions opérées a Kiew par les prédications, les miracles et les prières de saint Hyacinthe, beaucoup d'habitants restaient toujours sourds à l'appel de Dieu. Le temps de la grâce s'écoula, et un effroyable châtiment tomba sur la ville impénitente.

Une immense armée de Tartares, qui avait déjà foulé aux pieds la moitié de l'Asie, venait d'entrer en Europe à travers la Russie. Kiew, essayant de résister à ce torrent barbare, fut prise d'assaut après un siège meurtrier et tout fut mis à feu et à sang. Saint Hyacinthe achevait le saint sacrifice de la messe quand on vint lui annoncer que les Tartares entraient dans la ville. Entouré de ses religieux et sans avoir le temps de quitter les ornements sacerdotaux, il prit avec lui le Très Saint-Sacrement afin de le soustraire aux injures de l'armée païenne. Comme il passait, en sortant, devant une belle statue de la Vierge Marie qu'il aimait beaucoup, il entendit une voix plaintive qui lui dit: « Eh quoi! mon fils Hyacinthe, me laisserez-vous à la merci des barbares? Emportez-moi avec vous et ne m'abandonnez pas à l'approche de mes ennemis. » Le Saint, fondant en larmes, lui dit : « Oh! ma Mère, comment pourrais-je vous porter; vous êtes si pesante. » La statue pesait, en effet, huit ou neuf cents livres. Marie lui répondit: « Ne craignez rien; le divin Sauveur que vous portez avec vous me rendra si légère que vous n'aurez aucune peine à me porter. »

Rempli d'une foi très vive et d'une grande confiance, saint Hyacinthe s'approcha de la statue, la prit d'une main et la trouva très légère. Tenant ainsi le Saint Ciboire rempli d'Hosties consacrées dans la main droite et la statue de Marie sur son bras gauche, il se dirigea vers la Pologne.

Arrivé sur les bords du Boristhène, fleuve très large, il ne trouva aucun bateau pour le passer avec ses religieux. On sait qu'un tel obstacle n'avait pas coutume de l'arrêter. Confiant dans la puissance du Tout-Puissant qu'il portait avec lui, il continua à marcher sur les eaux comme sur la terre ferme et donna sa chape à ses religieux, pour qu'elle leur servît de bateau.

Ils passèrent ainsi tous à pied sec cette grande rivière qui les mettait à l'abri des barbares. Le Tout-Puissant voulut bien conserver le souvenir de ce prodige par une autre merveille. Les eaux gardèrent, comme ferait une terre molle, les traces des pas de notre Saint, d'un bord jusqu'à l'autre. Ce miracle a été constaté par quatre cent huit témoins qui ont affirmé avec serment, devant les commissaires apostoliques, avoir vu ces traces que rien, ni le passage des bateaux, ni le cours des eaux, ne put effacer. Cet endroit s'appelle communément dans le pays: le *Chemin de saint Hyacinthe.*

Les fugitifs ayant ainsi heureusement échappé aux ennemis continuèrent leur chemin jusqu'à Cracovie, éloignée de Kiew de plusieurs centaines de lieues. Saint Hyacinthe déposa alors dans le couvent la statue miraculeuse qui reprit aussitôt sa pesanteur habituelle.

IL OBTIENT PAR SES PRIÈRES ET SES LARMES LA RÉPARATION D'UN DÉGAT ÉPOUVANTABLE, CAUSÉ PAR UN GRAND OURAGAN

Notre Saint était à peine rentré à Cracovie que déjà les populations voisines, qui ne l'avaient point oublié, sollicitaient la faveur d'entendre de nouveau sa parole. Un jour qu'il se rendait à un village assez proche de Cracovie, il trouva les habitants dans la plus grande tristesse : la veille, un ouragan affreux avait détruit complètement les récoltes et surtout le blé. Les habitants, remplis de foi et de confiance, imploraient le secours des prières du Saint. Celui-ci, touché de leur malheur, leur dit de prier, et lui-même passa la nuit devant le Saint-Sacrement, offrant ses larmes et ses prières. Le lendemain matin, aux premiers rayons du soleil, les épis étaient aussi beaux qu'avant l'orage. Saint Hyacinthe eut soin, dans son humilité, de détourner les louanges et les remercîments qui lui étaient adressés, pour les porter à Dieu, disant que lui seul était l'auteur de ce miracle.

D'UN BOUT A L'AUTRE DE L'ASIE

Parti de Pologne en 1243, il traverse une seconde fois la Russie, descend du côté de la mer Noire, vient prêcher aux Cumans (peuple cosaque) au milieu desquels il a la joie de trouver déjà quelques religieux de son Ordre envoyés par saint Dominique lui-même. Après avoir travaillé quelque temps avec ses chers frères d'armes, il leur dit au revoir et continuant sa marche vers l'Orient à travers les pays tartares, il a le bonheur de convertir à Jésus-Christ des milliers de païens. Une preuve des fruits de son apostolat, ce sont ces ambassadeurs d'un prince tartare chrétien, venant promettre à saint Louis, lors de son passage en Chypre, en 1247, de l'aider dans la guerre contre les Musulmans. Comme si le bout du monde eût pu seul mettre un terme à sa course, saint Hyacinthe traverse en apôtre le royaume du Thibet, aujourd'hui encore à peine exploré, et s'avance jusqu'au nord de la Chine. Puis il reprit le chemin de l'Occident. A son retour il parcourut encore la Petite-Russie et parvint à faire rentrer dans le sein de l'Eglise catholique le prince schismatique Carloman et son épouse Salomé; leur conversion fut si sincère qu'ils firent tous les deux le vœu de chasteté. Il annonça aussi la parole divine dans la Volhinie, la Podolie et la Lithuanie, et fonda plusieurs monastères dont le plus célèbre fut celui de Wilna en Lithuanie.

IL RESSUSCITE UN NOYÉ

Après toutes ses courses miraculeuses, ses innombrables conversions, il rentra à son couvent de Cracovie, âgé de 72 ans, pour y terminer sa vie.

Une dame très riche envoya son fils prier saint Hyacinthe de venir prêcher dans le bourg où elle habitait; le Saint accéda à sa demande. A son retour le jeune homme tomba dans une rivière et se noya. On comprend la douleur de la mère lorsqu'elle apprit cette triste nouvelle. Elle vint chercher le corps de son fils et arriva en même temps que saint Hyacinthe. Celui-ci, touché de compassion, se mit en prières et invoqua le secours de Dieu; prenant ensuite le jeune homme par la main il lui ordonna de marcher et il fut ressuscité. Ce fut un des derniers grands miracles qu'il accomplit pendant sa vie.

VERTUS, AUSTÉRITÉS DE SAINT HYACINTHE, SA CONFIANCE EN MARIE

Nous avons dit au commencement un mot des vertus de sa jeunesse et de celles qu'il apprit sous

la direction de son père saint Dominique pendant ses six mois de noviciat.

Son zèle apostolique montre assez l'amour ardent dont il était épris pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour les âmes. Sa dévotion à Marie était admirable, à l'exemple de saint Dominique il récitait le rosaire avec une ferveur angélique et publiait cette belle dévotion partout où il allait. Il jeûnait aux vigiles de toutes les fêtes de la Sainte Vierge au pain et à l'eau, ainsi qu'à celles des apôtres et tous les vendredis. Pour mortifier son corps, il ajoutait aux fatigues journalières de la prédication et des courses à pied de rudes mortifications. Il n'avait d'autre chambre que l'Eglise; son temps était partagé entre la prière, la prédication, les confessions, les visites des malades; à peine donnait-il à son corps quelques heures de repos et encore ne le faisait-il que sur la terre nue.

Marie ne pouvait rester indifférente aux marques d'amour et de confiance de son fils; aussi l'en récompensa-t-elle plusieurs fois par des faveurs extraordinaires. Nous avons vu comment elle lui avait dit lorsqu'il quittait la ville de Kiew de l'emporter avec lui, et comment cette statue, ordinairement si lourde, était devenue miraculeusement très légère. On raconte qu'en 1224, la veille de l'Assomption, comme saint Hyacinthe se trouvait devant un autel de Marie, méditant sur la gloire avec laquelle elle était montée au ciel et sur la joie des anges en la recevant, une lumière céleste descendit tout à coup sur l'autel. Il vit alors la Sainte Vierge tenant Jésus dans ses bras et environnée de plusieurs anges, qui lui dit: « Réjouis-toi, Hyacinthe, car tes prières sont fort agréables à mon Fils et à moi, tu obtiendras tout ce que tu lui demanderas par mon intercession. » La Sainte Vierge disparut ensuite et l'on entendit une musique de voix et d'instrument si mélodieuse qu'aucune langue humaine n'en peut donner une idée. Saint Hyacinthe reçut, à la suite de cette vision, une grande consolation et sa confiance à Marie augmenta encore. Ce n'est que fortifié par une telle promesse de Marie qu'il a pu entreprendre tant de courses apostoliques. Il est, en effet, impossible sans un miracle perpétuel qu'il ait pu parcourir tant de pays inconnus, à pied, sans guide, sans argent, dans des contrées où règne un froid terrible la moitié de l'année, à travers des déserts, des montagnes, des forêts peuplées d'animaux sauvages, des tribus parfois plus dangereuses encore, sans avoir appris la langue des pays qu'il traversait, se faisant néanmoins comprendre, prêchant et convertissant des multitudes. Tels seront également plus tard saint Vincent Ferrier, le missionnaire de l'Europe occidentale, et saint François-Xavier, l'apôtre des Indes et de l'extrême Asie.

MARIE INVITE SON SERVITEUR A VENIR LA REJOINDRE AU CIEL

Un an avant sa mort, Marie lui apparut de nouveau dans une beauté ravissante; elle avait la lune sous ses pieds, la splendeur du soleil lui servait de manteau royal et elle portait sur la tête une couronne de douze étoiles. Confiant dans la promesse qu'elle lui avait faite de lui accorder tout ce qu'il demanderait à son Fils par son intercession, et encouragé à la vue de la beauté de sa divine Mère, il la supplia de lui accorder la grâce d'aller jouir de la vision bienheureuse au ciel. « Courage, mon fils, lui répondit Marie, et confiance; bientôt cette grande grâce vous sera accordée; je vous promets de vous prévenir de cette heure bénie. En attendant embellissez encore votre couronne. » Dès ce moment il redoubla de ferveur et s'adonna plus que jamais aux exercices de la mortification et de l'union avec Dieu.

IL APPREND LE JOUR DE SA MORT ET FAIT SES DERNIÈRES RECOMMANDATIONS A SES RELIGIEUX

L'année suivante, 1257, la veille de l'Assomption, il apprit par révélation qu'il irait célébrer cette belle fête le lendemain au ciel. Sa joie fut extrême. Il fit appeler ses Religieux près de lui et leur dit: « Le temps enfin est venu, mes chers enfants, de vous quitter et de m'en aller à Dieu. C'est lui qui m'appelle et qui me retire d'avec vous. »

Il voulut ensuite assister aux Matines et à la sainte messe dans le chœur; il communia avec une ferveur indescriptible; il reçut ensuite l'Extrême-Onction sur les degrés de l'autel où il voulait mourir. Mais ses Religieux le forcèrent à se laisser conduire dans sa pauvre cellule où il rendit sa belle âme à Dieu, en prononçant ces paroles du Psalmiste: « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

SAINT HYACINTHE APPARAIT APPÈS SA MORT AVEC LA COURONNE DES DOCTEURS ET CELLE DES VIERGES

L'évêque de Cracovie, Pondrotta, successeur d'Yves de Kouski, oncle de saint Hyacinthe, présida solennellement les cérémonies des obsèques. Lorsqu'elles furent terminées il se retira dans sa chapelle pour obtenir dans la prière les consolations dont il avait besoin; car la mort de cet homme de bien l'avais mis dans une grande tristesse. A peine avait-il commencé à prier qu'il tomba dans un sommeil extatique et vit deux vieillards rayonnants de gloire, précédés d'anges habillés en blanc et tenant à la main des flambeaux allumés. L'un de ces vieillards était revêtu des ornements sacerdotaux et l'autre de l'habit des religieux de Saint-Dominique; ce dernier portait deux couronnes d'un prix inestimable. Ne comprenant pas ce que cela signifiait, l'évêque s'adressa au vieillard revêtu d'habits pontificaux pour lui demander son nom et celui de son compagnon. Il lui répondit : « Je suis Stanislas, un de vos prédécesseurs qui ai eu le bonheur de recevoir la palme du martyre. Quant à mon compagnon, c'est Hyacinthe que vous pleurez tant; cessez donc vos larmes, car comme vous le voyez, il est Bienheureux et porte la couronne des docteurs et celle des vierges. » L'évêque fut très consolé de cette vision, et la raconta lui-même aux religieux de Saint-Dominique. En même temps une religieuse de Prémontré vit saint Dominique conduisant dans la gloire son fils bien-aimé.

SA CANONISATION

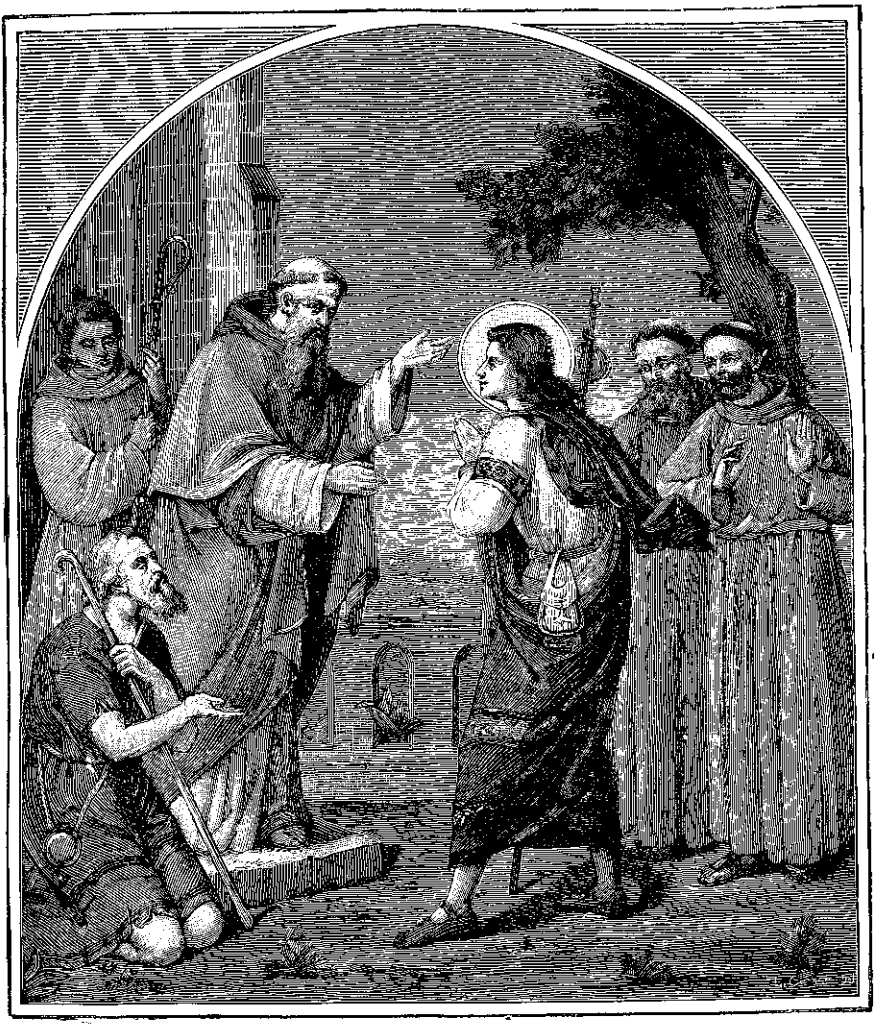
A peine saint Hyacinthe fut-il enterré que l'on vit une foule de miracles s'opérer sur son tombeau. Le plus grand est la résurrection d'un jeune seigneur. On avait placé son cadavre sur le tombeau du Saint; une heure après il revint soudainement à la vie et assura que c'était Hyacinthe qui l'avait ressuscité. Ce ne fut pas seulement à Cracovie et en Pologne que l'on obtint des miracles par son intercession, mais en France, en Italie, en Espagne, en Hongrie, dans l'île de Chio, dans les Indes orientales et occidentales; aussi lui a-t-on donné le nom de Thaumaturge.

Lorsqu'il fut question de sa canonisation, Cracovie seule put attester la résurrection de cinquante morts, le rétablissement à la santé de soixante-douze agonisants et la guérison d'une foule d'autres maladies. Aussi fut-il placé au nombre des Saints en 1594 par Clément VIII; Urbain VIII déclara sa fête du rit double et la fixa au 16 août.

Ses reliques, placées dans une magnifique chapelle à Cracovie, continuèrent à opérer de nombreux miracles.

SAINT FRAIMBAULT, ABBÉ

Fête le 16 août.



Saint Fraimbault reçu à l'abbaye de Micy.

PREMIÈRES ANNÉES DE FRAIMBAULT

Le père de saint Fraimbault, abbé, comptait parmi les plus nobles de l'Auvergne, au temps du roi des Francs, Clovis. Etait-ce un des guerriers sicambres (1) baptisés avec leur chef dans le baptistère de Reims, ou quelque seigneur gallo-romain partisan de la nouvelle domination? Nul ne le saurait dire. Quoi qu'il en soit, Frambald ou Fraimbault, né vers le commencement du VIe siècle, fut élevé avec le plus grand soin, et instruit tout à la fois dans les dogmes catholiques et dans les lettres humaines, autant du moins que le permettait, à cette triste époque, le naufrage universel des sciences et des arts causé par les invasions barbares.

(1) Sicambres : Tribu des Francs.

Ainsi formé, le jeune homme était destiné par son père à occuper un rang distingué dans cette cour des rois francs, où les préceptes nouvellement embrassés de la religion catholique avaient tant de peine à dominer la barbarie native de nos ancêtres; où les passions les plus indomptées subsistaient concurremment avec les pratiques chrétiennes; où le vice et la vertu, la superstition et la foi, la débauche et le jeûne, la rapine et l'aumône, le meurtre et la prière, faisaient de la vie de presque tous un si bizarre amalgame. Influence divine et irrésistible de la vertu! Fraimbault fut aimé dans cette cour; il sut, disent ses vieux biographes, inspirer de vifs sentiments d'amitié au roi de Paris, Childebert, si tristement fameux dans l'histoire par sa lâche cruauté.

Mais le monde eut beau sourire au saint jeune

homme, lui n'eut pour le monde que du mépris. Le Christ, la sagesse incarnée, faisait entendre à cette âme vierge l'appel intérieur. « *Viens, suis-moi !* » et, plus heureux que le jeune homme riche de l'Evangile, Fraimbault s'appropriait la parole de nos Saints Livres : *J'ai préféré la sagesse aux grandeurs royales, à l'éclat du trône ; j'ai estimé que les richesses ne sont rien en comparaison de la divine science.*

IL FUIT LA COUR

On pouvait alors mener la vie érémitique à proximité de Paris. La ville, presque entièrement comprise dans l'île de la Cité, ne dépassait guère les limites de l'ancienne Lutèce et tout autour, comme dans le reste de la Gaule, s'étendaient des champs inhabités, de grandes forêts.

Fraimbault, quittant la cour en fugitif, s'en va chercher le long des rives de la Seine un endroit solitaire, où il puisse *mourir au monde, et pour toujours ensevelir sa vie en Dieu avec le Christ.* Il ne remonta pas longtemps le cours du fleuve. Bientôt s'offrit à ses regards, dans un lieu nommé Ivriac (1), une grotte admirablement propre à son dessein. Il s'y renferma et y mena pendant quelque temps la vie des solitaires de la Thébaïde, priant sans cesse, dormant sur la roche nue, n'ayant d'autre nourriture que les herbes et les fruits sauvages de la forêt, d'autre breuvage que l'eau d'une citerne naturellement creusée à l'entrée de sa retraite. *Ainsi,* dit saint Paul, *ont erré dans les solitudes et se sont cachés dans les cavernes, ces hommes saints dont le monde n'était pas digne.*

SON PÈRE VEUT L'ARRACHER A SA RETRAITE

Le monde devait poursuivre Fraimbault dans sa solitude. Le bruit de son départ de la cour se répandit jusqu'en Auvergne, et son père accourut à Paris, afin de s'assurer du fait, et de ramener, bon gré mal gré, le jeune fugitif au palais de Childebert. Après d'assez longues recherches, il arriva à Ivriac, où, sans doute, on lui dénonça la présence d'un saint ermite qui menait, depuis quelque temps, dans une grotte retirée, une vie plus angélique qu'humaine. Il accourt, mais, ô prodige ! Dieu protège la retraite de son serviteur. L'eau de la citerne croît subitement, et, sans pénétrer jusqu'à l'ermite, sans même troubler sa prière, transforme en lac les abords de la caverne et en dérobe entièrement l'entrée. *O Dieu ! les fleuves ont élevé leurs flots !..... Admirables sont les élévations des grandes eaux ! Combien plus admirable, êtes-vous, Seigneur, dans vos secrets desseins !*

FRAIMBAULT ENTRE A MICY

Bientôt le solitaire abandonna lui-même cette retraite. L'abbaye de Micy, au diocèse d'Orléans (2), était alors sous la direction de son abbé, saint Maximin, une pépinière de saints. Fraimbault alla demander asile à ce monastère, pensant s'y cacher, dans les rangs des moines, plus profondément encore qu'il n'avait pu le faire dans l'obscurité des bois ; pensant surtout y trouver en la personne de l'abbé un guide expérimenté qui dirigeât sa jeunesse dans les voies si difficiles de la perfection chrétienne. Mais l'Esprit-Saint, *qui l'ayant conduit dans le désert* s'y était fait son seul maître, avait déjà établi cette âme sur les plus hauts sommets de la vertu.

Il fut saint parmi les saints, honoré du sacerdoce qui ne s'accordait alors qu'aux plus fervents d'entre les moines, et bientôt on accourut de tous côtés pour voir cet homme qui ne pensait qu'à se dérober aux regards du monde.

Déjà, Dieu avait accordé à son serviteur Fraimbault le don des miracles. A sa prière, une femme infirme put étendre et remuer ses doigts contractés ; un pauvre paralytique recouvra l'usage de ses membres ; un jeune mourant, ayant été par lui oint avec de l'huile bénite, revint à la vie et à la santé ; les possédés du démon avaient aussi, en grand nombre, recours à son intercession.

Cette affluence et ces prodiges déterminèrent le Saint à fuir : on peut, hélas ! s'enorgueillir des dons gratuits que Dieu accorde en vue du salut des autres, et il est, dit l'Evangile, *une chose meilleure que de commander au démon : C'est d'assurer son salut par l'humilité, et d'écrire son nom dans le ciel au livre de l'éternelle prédestination.*

SON ARRIVÉE DANS LE MAINE

Fraimbault ne s'inclinait pas seul sous la bénédiction de Maximin ; un autre recevait avec lui des mains du saint abbé le bâton des voyageurs. Constantien, originaire aussi d'Auvergne, s'était lié avec notre Saint d'une amitié toute surnaturelle. Le même attrait leur avait fait quitter le monde dans leur jeunesse ; le même désir de la perfection évangélique les avait attirés à Micy ; la même soif d'oubli, d'abnégation et d'austérités les poussait hors du monastère, à la recherche de la solitude absolue.

Dieu, qui les avait ainsi réunis, et leur avait fait goûter *en frères les joies de sa maison,* ne permit plus guère qu'ils fussent séparés.

Après avoir voyagé ensemble dans la direction du Maine et s'être établis quelque temps dans un lieu nommé Gabrone, sur le territoire de Saint-Georges-de-la-Couée, au diocèse du Mans, ils s'enfoncèrent, sur l'ordre de l'évêque, dans la vaste forêt de Nuz (1) au pays du Passais ; s'ils durent là s'écarter quelque peu l'un de l'autre afin de multiplier les fruits de leur apostolat, ils travaillèrent de concert à défricher dans la même région les champs et les âmes, et leurs tombeaux, entourés par les peuples d'un commun amour, ne sont éloignés que de quelques heures de marche, comme si la mort avait craint *de disjoindre ceux qui s'étaient tant aimés durant leur vie.*

DE NOUVEAU IL SE RETIRE DANS UNE GROTTE

Saint Innocent, qui occupait alors le siège du Mans, était un prélat de mœurs exemplaires, et, dit un de ses historiens, le parfum de ses vertus attirait à lui, de tous les points de la France, les ascètes et les apôtres *comme le parfum des fleurs attire de loin les abeilles.* A ces âmes avides de solitude, de souffrance et de dévouement, il avait à offrir, dans le pays des Diablintes, de grandes forêts où l'on pouvait vivre seul avec Dieu dans le silence et le jeûne ; il avait aussi des peuples païens, grossiers et féroces, à adoucir, à civiliser, à convertir.

On le savait à Micy, et de ce seul monastère, les onze années de l'épiscopat d'Innocent virent successivement s'envoler vers les régions incultes

(1) Ivry-sur-Seine.
(2) Maintenant le Petit Séminaire d'Orléans.

(1) Grande forêt qui couvrait alors tout le nord de la Mayenne.

du Maine, outre Constantien et Fraimbault, saint Ernée, saint Alvée, saint Bohamad, saint Gault, saint Front, saint Brice, et quantité d'autres. *Ainsi,* dit le Prophète, *s'en vont, rapides, les nuages bienfaisants, vers les terres desséchées et les champs arides; ainsi les colombes volent à tire d'aile vers leurs nids.*

D'après les indications de l'évêque, Fraimbault se dirigea vers la forêt de Nuz où, après s'être séparé de Constantien à l'endroit nommé du Laisi (1), il se choisit une retraite sur la rive gauche de la Mayenne, au plus épais de ces grands bois.

« Là, dit un de ses vieux historiens, était un » antre où le soleil n'avait jamais porté la lu- » mière, et qui, apparemment, servait de retraite » à quelque bête farouche; il loue et bénit le » Seigneur d'une si heureuse découverte; il s'y » retranche comme dans une forteresse; il s'y ense- » velit comme dans un tombeau; il n'y connaît » plus la différence des jours et des nuits! »

Solitude bénie, où nul bruit du monde ne troublera la méditation du saint ermite, où il pourra se recueillir, et mûrir dans le silence les grands projets d'apostolat dont le pays tout entier s'apprête à recueillir les fruits! Le souvenir de la longue oraison de Fraimbault planera pour des siècles sur ces rives gracieuses de la Mayenne; le monastère bâti près de la grotte primitive et détruit au IXe siècle par les Normands, le bourg qui subsiste encore recevront et garderont ce nom significatif : *Saint Fraimbault de prières.*

C'est à cette prière du saint moine, plus encore peut-être qu'à sa prédication et à ses miracles, que la région tout entière est redevable de la foi. Au reste, des âmes saintes vinrent bientôt joindre leurs prières aux siennes. Il en était ainsi dans ces temps : le moine, le solitaire, attirait infailliblement dans sa solitude des imitateurs de ses vertus; il prenait dès lors le nom d'abbé, qui veut dire père; un monastère, un centre de piété, d'apostolat et de civilisation était fondé.

Fraimbault accueillit ceux qui vinrent à lui : il leur fit construire autour de sa grotte des cabanes de branchages entrelacés, recouvertes de genêts et d'ajoncs; bientôt le chant des louanges divines retentit jour et nuit sur les rives de la Mayenne, *et l'écho des forêts tressaillit à ces accents nouveaux :* le vrai Dieu allait prendre définitivement possession du pays des Diablintes.

IL VIENT SE FIXER A LASSAY

Fraimbault fut le principal instrument de cette conquête des âmes; œuvre difficile, car les habitants de cette contrée étaient sauvages comme leurs forêts, incultes comme leurs landes stériles. Leur rudesse dut se plier au joug de la douceur chrétienne. Comment résister à la prière du saint, au zèle de l'apôtre, aux miracles du thaumaturge?

Fraimbault, outre son premier monastère, put bientôt jeter les fondements et d'un monastère et d'une ville, dans un endroit nommé Laciac (Lassay). Là fut désormais sa demeure; là il formait les moines à la vie parfaite, les peuples à la vie chrétienne, tous au travail des mains, au défrichement des bois, à la culture du sol, aux usages de la civilisation.

De là, il rayonnait dans tout le pays, sans se lasser jamais de prêcher la vérité, sans cesser de stimuler le zèle de ses disciples et de susciter des apôtres à son cher peuple. *Voyez, mais voyez donc ces régions : la moisson y blanchit; il n'est besoin que de prier le Seigneur d'y envoyer des ouvriers.*

MIRACLES DE L'APÔTRE

C'est surtout, a dit saint Paul, *pour la conversion des infidèles que Dieu fait à quelques-uns le don des miracles.* Fraimbault, thaumaturge dès sa jeunesse, le fut plus encore durant son apostolat.

Trois de ses miracles surtout sont demeurés gravés dans la mémoire des peuples.

Un aveugle se jette un jour à ses pieds : « Secourez-moi, saint prêtre, et obtenez-moi la grâce de revoir la douce lumière du jour! » Le Saint lui commande de balayer l'église et d'y passer la nuit en prière. L'aveugle obéit, et le lendemain, Fraimbault, mêlant, comme autrefois le Christ, sa salive avec la poussière de l'église, couvrit de boue les yeux de l'aveugle et lui rendit la lumière.

Un autre jour, comme il allait travailler à la moisson avec ses religieux, l'un d'eux fit une chute si grave que ses compagnons le regardaient déjà comme mort. Une prière du saint abbé le remit bientôt sur pied et lui permit de reprendre son travail.

Comme il construisait son monastère à Lassay, avec l'aide des habitants du pays, un homme passe avec son serviteur, conduisant un des lourds chariots de ce temps. Ils aperçoivent de loin Fraimbault : « Voilà le moine, qui va nous retenir pour transporter ses matériaux, s'écrie le maître, dis-lui que tu transportes un mort. » Et il se couche, immobile, au fond de sa voiture. Fraimbault les ayant rejoints, interroge le serviteur et, sur sa réponse : « Mort soit! » dit-il. Mais quand le serviteur voulut se réjouir avec son maître du succès de leur plaisanterie, surpris de ne recevoir aucune réponse, il monta dans la charrette et trouva qu'effectivement celui qu'il conduisait était mort. Épouvanté, il court au Saint, demandant grâce à grands cris. Fraimbault ressuscita le mort, et nul désormais n'osa plus se jouer de lui, ni lui refuser de services.

C'est dans cette mesure que Dieu avait mis aux mains de son serviteur sa toute-puissance et jusqu'à son domaine souverain sur la vie et sur la mort; c'est jusqu'à ce point qu'il réalisait pour lui la promesse contenue dans l'Evangile : *Quiconque croit en moi fera les œuvres que je fais et il en fera même de plus grandes.*

Les petits oiseaux eux-mêmes, ces gracieux amis de saint François d'Assise et de tant d'autres saints, ressentirent, suivant les vieilles traditions, les effets merveilleux du bon vouloir de saint Fraimbault.

L'homme de Dieu avait reconquis l'autorité douce qu'Adam encore innocent exerçait sur les êtres inférieurs au sein des délices du paradis terrestre. Des nuées d'oiseaux chanteurs accouraient tous les jours à sa voix, voltigeant autour de lui, recevant ses caresses, prenant de ses mains leur nourriture et le remerciant par leurs plus mélodieux accords. Or, un jour, ils étaient tristes, leur vol paraissait plus lourd, leur chant plus langoureux. Le Saint, après les avoir congédiés comme d'ordinaire, en les bénissant, en connut bientôt la cause. L'un d'eux était mort..... Fraimbault, ému de pitié, fit sur le petit cadavre un signe de Croix : l'oiselet, ressuscité, battit des ailes et s'envola!

(1) A l'embranchement des routes de Javron à Lassay et au Ribay.

LE PETIT OISEAU RESSUSCITÉ

GUERISON DUN AVEUGLE

Peut-être n'y a-t-il là qu'une légende; mais elle est, en vérité, bien gracieuse; et serait-il indigne du Dieu qui a créé les oiseaux d'avoir fait ce miracle? *Le chant si doux qu'ils font retentir sous les voûtes épaisses de nos bois*, n'est-il pas un hymne à sa louange et l'Ecriture ne leur dit-elle pas: *Vous qui volez dans les cieux, bénissez le Seigneur!*

SA MORT ET SON CULTE

Fraimbault continua longtemps encore ses durs travaux d'apôtre, parcourant sans cesse la région diablintique, et semant partout sur son passage les bienfaits de la foi.

La mort vint l'arrêter, non le surprendre, alors qu'il évangélisait le lieu appelé depuis : Saint-Fraimbault-sur-Pisse, qui appartient maintenant au diocèse de Séez. C'était le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, ou, selon le langage liturgique, le dix-septième jour avant les calendes de septembre; mais par respect pour la solennité de Notre-Dame, les martyrologes et les bréviaires ont reporté au lendemain, 16 août, la mémoire de notre Saint.

Les habitants de Saint-Fraimbault-sur-Pisse auraient bien voulu conserver au milieu d'eux les restes du serviteur de Dieu, mais ses disciples vinrent avec larmes les réclamer et les emportèrent au monastère de Lassay où ils les ensevelirent avec un religieux respect.

Le peuple que Fraimbault avait gagné au Christ se hâta d'honorer son apôtre d'un culte public; les évêques du Mans durent autoriser ce culte, et Dieu l'autorisa plus efficacement encore par d'innombrables miracles.

Fraimbault, si fécond en prodiges durant sa vie, le fut bien davantage après sa mort. On accourait de tous côtés au monastère de Lassay, pour vénérer les reliques du saint confesseur, et, par son intercession, demander la guérison de tous les maux, la cessation de tous les fléaux.

Vers la fin du IX^e^ siècle, la reine Adélaïde, femme de Hugues Capet, fit transporter le corps de Fraimbault à Senlis, où elle fonda en son honneur une église collégiale qui a subsisté jusqu'à la Révolution. Le chef seul du saint abbé demeura à Saint-Fraimbault-de-Lassay, renfermé dans un reliquaire d'argent.

En vain, la Terreur se fit sentir à Lassay plus cruellement que dans les autres parties de la Mayenne; en vain les ennemis de Dieu projetèrent de profaner les saintes reliques après les avoir dépouillées de la châsse précieuse qui les contenait, *Dieu garde les ossements de ses saints* et le lieu où avait autrefois vécu et travaillé l'apôtre des Diablintes ne put être dépossédé de son trésor. Quatre hommes courageux, Pierre Landez, Julien Mars et ses deux fils, sauvèrent, au péril de leur vie, le chef du saint patron, et dès le rétablissement du culte, les processions de Saint-Fraimbault reprirent, aussi belles qu'avant la Révolution.

Le lundi de la Pentecôte est témoin, tous les ans, de cette grande manifestation religieuse qui occupe la journée presque entière, et où des milliers d'hommes se rassemblent pour prier.

Dans les temps de calamité, sécheresse ou pluies trop prolongées, on vient de toute la région plus nombreux encore, et maintes fois, le peuple si catholique de ces contrées a pu expérimenter la vérité de cette parole de la liturgie, *que l'intercession des saints ouvre et ferme les cieux, que leur langue est vraiment la clé du ciel.*

SAINT ARMEL

ABBÉ EN BRETAGNE

Fête le 16 août.

Saint Armel jette la Guivre (dragon monstrueux) dans la rivière de Seiche.

LE PETIT SAINT — LE MANTEAU MIRACULEUX

Saint Armel naquit en 482, dans la Grande-Bretagne, de parents nobles et chrétiens. Sa mère avait surtout à cœur d'en faire un saint. La tâche était facile avec un père qui, aux bons conseils, ajoutait le bon exemple. Dans un milieu si chrétien, l'enfant croissait en grâce et en vertu.

Tout jeune, il fut envoyé à l'école d'un monastère où de saints religieux enseignaient les sciences profanes, mais où l'on apprenait surtout la science de Dieu qui fait éclore toutes les fleurs de la vie chrétienne.

Sous de tels maîtres, Armel fit de rapides progrès dans les connaissances humaines, mais surtout dans la connaissance et l'amour de Dieu. Sa piété et sa foi jetaient déjà un tel éclat que ses camarades l'appelaient le petit Saint, et aimaient à se recommander à lui, ne doutant pas de son pouvoir sur le cœur de Dieu. L'un d'eux, tourmenté d'une fièvre qui ne le quittait

point, dit à Armel : « Si tu voulais, tu pourrais me guérir. Mets ton manteau sur mes épaules et Dieu me guérira. » Armel y consentit et la guérison fut instantanée.

L'APPEL DE DIEU — EXIL VOLONTAIRE — APOSTOLAT

Les Saintes Ecritures étaient les livres de prédilection du jeune étudiant, et il faisait de l'Évangile la nourriture quotidienne de son âme. Il ne pouvait détacher sa pensée de ces paroles du divin Maître : « Qui ne renonce à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. » Jésus-Christ parle surtout, en cet endroit de l'Evangile, du renoncement intérieur, mais Armel se sentit poussé à suivre ce conseil à la lettre. Pour être tout entier à Dieu, il n'hésita pas à quitter pays, biens, parents. Dans son zèle, il alla même jusqu'à persuader à quelques-uns de ses compagnons d'imiter son exemple, et un beau jour, tous ensemble, ils dirent adieu aux rivages de la patrie, et, sur une barque, se dirigèrent vers l'Armorique, aujourd'hui la petite Bretagne.

Les exilés volontaires, protégés par les anges, débarquèrent au pays d'Ack, dans le diocèse de Léon, en un lieu nommé depuis Plouarzel. Sur cette nouvelle terre, ils menèrent une vie toute de pénitence, de contemplation et de prédication. Bientôt le pays changea d'aspect et de mœurs : les pratiques d'un culte sanguinaire et d'une barbarie sauvage firent place à une religion pleine de douceur et d'humanité.

A LA COUR DE CHILDEBERT

Le bruit des miracles et de la sainteté d'Armel se répandit au loin et arriva aux oreilles du roi Childebert Ier. Ce prince ne put résister au désir de voir et de posséder auprès de lui un si saint personnage. Il manda donc en toute hâte un courrier avec une lettre pour le moine missionnaire et ses compagnons, leur ordonnant de venir à Paris.

Les religieux résistèrent tout d'abord dans la crainte de trouver, à la cour du roi, bien des écueils pour leur salut. Toutefois, après avoir prié et consulté le Seigneur, ils se décidèrent à obéir au prince, regardant sa lettre comme un ordre du ciel et une mission de Dieu.

Cependant, le spectacle des fêtes mondaines qui se succédaient à la cour ne tarda pas à lasser les saints religieux, qui avaient tout quitté pour mener une vie mortifiée. Ils demandèrent donc au roi la permission de retourner dans leur chère solitude de Bretagne. Childebert y consentit, mais il retint pendant six ans saint Armel, dont la présence lui était chère et dont il goûtait les sages conseils.

LE THAUMATURGE — RETOUR EN BRETAGNE

Armel profita de ce long séjour pour prêcher la religion, la faire aimer et pratiquer des petits et des grands. Dieu l'aida en lui continuant le don des miracles. L'ancien office de Léon raconte qu'il guérit miraculeusement un pauvre boiteux, presque paralysé de tous ses membres, par ces seules paroles : « Mon fils, aie confiance. »

Beaucoup d'autres miracles s'accomplirent à la prière du Saint. Leur nombre est tel, dit l'historien de sa vie, qu'il faut renoncer à les raconter tous.

Cependant, le séjour de la cour lui pesait, et il suppliait le roi de lui permettre de retourner en Bretagne, où l'appelaient ses disciples, et où il pourrait satisfaire ses désirs de vie cachée et son attrait pour la solitude, loin des regards et des applaudissements du monde. Mais Childebert, témoin de tout le bien opéré sous ses yeux, résistait toujours à ses prières réitérées. A la fin pourtant, le prince dut céder ; craignant d'offenser Dieu en retenant plus longtemps son serviteur, il lui permit de quitter la cour.

Armel reprit le chemin de la Bretagne. Sur son passage, accouraient en foule les populations attirées par la renommée de ce nouveau thaumaturge, qui rappelait le souvenir de saint Martin de Tours.

En effet, dit son historien, il sema le long de la route avec profusion les guérisons et les miracles.

Arrivé à Rennes, saint Armel dirigea ses pas vers la forêt de Broceliau, immortalisée par les poètes bretons, et y bâtit un ermitage, qui donna naissance à la ville de Ploërmel (Plou-Armel).

Puis il vint s'établir sur les bords de la Seiche, en un lieu aride et couvert de bois, d'où le nom breton *Boischaux*.

FONTAINE MIRACULEUSE — LA ROCHE AUX FÉES

Or, à cette saison de l'année, régnait une grande sécheresse et la disette d'eau se faisait cruellement sentir. Les habitants, éplorés, vinrent se jeter aux pieds du missionnaire, dont on disait le pouvoir surnaturel si grand. Saint Armel ne put résister à leurs supplications. Il planta son bâton en terre, et, au nom de Jésus-Christ, en fit jaillir une source abondante, qui porte encore aujourd'hui le nom du saint.

Bientôt, les foules accoururent auprès de l'ermitage, pour entendre l'homme de Dieu et demander des miracles que leur foi et leurs prières obtenaient facilement. A sa porte se trouvaient réunies toutes les misères humaines : des aveugles, des paralytiques, des affligés de toute sorte imploraient sa pitié, s'écriant d'une commune voix : « Vous, le plus juste des hommes, vous dont les prières sont toujours écoutées, Armel, exaucez-nous, en répandant vos bénédictions sur nous (1). »

Le Saint ne quittait son ermitage que pour aller prêcher et convertir les idolâtres de la contrée. Comme saint Martin, il veillait avant tout à faire disparaître les vestiges de ce culte païen. Le lieu où s'assemblaient d'ordinaire les adorateurs des idoles était le Teil, forêt profonde, au milieu de laquelle s'élevait un temple fait d'énormes blocs de pierres superposées (en celtique : *teil*, de *ta*, sacré et *œil*, pierre). Ce lieu était aussi appelé la Roche aux Fées, temple fatidique des druides.

Là coulait le sang humain sous le couteau barbare des prêtres du paganisme druidique, et sous le regard des foules fascinées.

Armel parvint à faire cesser les sacrifices humains et à convertir à la religion de Jésus-Christ ces populations tenues sous le joug des druides et la tyrannie du démon. Les luttes pour ainsi dire corps à corps de Satan avec les saints sont célèbres dans toute l'Armorique.

VICTOIRE CONTRE UN DRAGON MONSTRUEUX
MORT DU SAINT

Dans le pays des Boschaux, un énorme dragon ou serpent jetait partout la terreur et l'épouvante. Un jour qu'il était sorti de son repaire, les habitants, effrayés, accoururent à l'ermitage de saint

(1) Omnes una voce : Justissime vir Dei, cujus cuncta exaudiuntur, Armagille, exaudi nos, misericordiam tribuendo. *(Ancien Bréviaire de Léon.)*

Armel, le suppliant de les délivrer de ce monstre.

Le saint prêtre, déjà revêtu des ornements sacrés, se disposait à célébrer les saints mystères. Aussitôt, il dirige ses pas vers le dragon, et la foule, toute tremblante, ose à peine le suivre. Il approche du monstre, lui passe son étole autour du cou, le traîne sur les bords de la Seiche, et lui ordonne de se précipiter dans les eaux de cette rivière. Le serpent obéit et disparaît pour toujours en présence de la foule stupéfaite d'un tel prodige.

Cette merveille détermina un grand nombre d'idolâtres à demander le baptême, et ainsi la victoire sur le monstre qui dévorait les corps fut pour saint Armel le prélude d'un triomphe plus grand sur un ennemi plus terrible, le dragon infernal qui cherche à perdre les âmes.

Après avoir multiplié les miracles, chassé les démons, planté la croix de Jésus-Christ là où il avait trouvé tant de monuments d'idolâtrie, saint Armel vit arriver l'heure de sa mort avec le calme et la joie d'un prédestiné.

Un jour qu'il rentrait dans son ermitage des Boschaux, situé non loin de la Seiche, un ange lui apparut : « Armel, élu du Seigneur, lui dit l'envoyé de Dieu, fortifie ton âme dans la grâce : le jour qui suivra l'Assomption, tu entreras dans le palais du ciel. »

Le Saint recueillit avec amour ces paroles de l'envoyé céleste et se prépara à répondre à l'appel divin.

Avertis de la mort prochaine de leur maître et de leur père, ses disciples accoururent autour de lui pour lui donner un suprême témoignage de leur affection et recevoir ses dernières exhortations. Ce fut entre leurs bras que mourut saint Armel, au jour prédit et après avoir une dernière fois célébré les divins mystères.

Son corps fut déposé aussitôt dans une châsse en pierre (552), mais n'y resta pas longtemps. Les moines de Ploërmel, dit Oger, vinrent chercher ses reliques, toutefois, ils laissèrent la châsse au lieu de sa sépulture.

PRIÈRE

Dieu, qui avez placé dans le ciel, après sa mort, le bienheureux saint Armel, votre confesseur, faites, nous vous en supplions, que, marchant sur ses traces, nous méritions d'arriver à la céleste patrie, par Notre-Seigneur.....

SAINT ALEXANDRE LE CHARBONNIER

ÉVÊQUE DE COMANA, DANS LE PONT, ET MARTYR (250)

Fête le 11 août.

NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES

Alexandre naquit vers la fin du IIe siècle, dans une bourgade de la province de Pont. Ses parents, nobles et riches, se distinguaient bien plus encore par leurs vertus et leur solide piété que par les dons de la fortune. Ils s'appliquèrent à donner à leur fils une éducation très chrétienne et conforme à son rang.

Les heureuses qualités dont la nature l'avait doué, tant au physique qu'au moral, jointes aux vertus plus précieuses du cœur, firent bientôt d'Alexandre un jeune homme digne d'être cité partout comme modèle. Il fit de rapides progrès dans les sciences religieuses et profanes, et devint, en peu de temps, un philosophe distingué. Mais sa vertu et sa piété surpassaient encore ses qualités naturelles, et ayant été élevé dans les principes de la morale chrétienne, il ne craignait rien tant que d'offenser Dieu, et n'avait rien plus à cœur que d'observer tous ses commandements.

PAUVRETÉ VOLONTAIRE

Poussé par l'esprit de Dieu, Alexandre résolut de quitter le monde où sa science et sa beauté lui faisaient trouver mille écueils, et dans ce dessein, il se dépouilla généreusement du riche patrimoine que lui avait laissé ses parents et le distribua aux pauvres. Devenu pauvre lui-même, il alla, couvert de haillons, de porte en porte, mendier sa nourriture.

Néanmoins, désireux de se rendre utile au prochain, Alexandre vint se fixer dans la ville de Comana, où il était inconnu, et y embrassa la profession de charbonnier qui consistait à porter et à vendre du charbon de bois.

On vit alors ce fils de nobles, pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, aller par la ville, portant de lourdes charges de charbon sur ses épaules à peine couvertes de quelques misérables haillons. Les insultes, les injures ne lui furent pas épargnées ; le Saint les supportait avec patience, faisant ses plus chères délices du mépris dont il était l'objet. Il marchait les yeux baissés, et la sérénité de son visage indiquait assez que son esprit et son cœur étaient toujours occupés de Dieu.

Le soir, rentré dans la petite cabane qui lui servait d'habitation, il se reposait en continuant sa prière pendant de longues heures, ou en se livrant à la lecture de la Bible qu'il savait presque par cœur.

COMMENT LE CHARBONNIER DEVIENT ÉVÊQUE

Pendant qu'Alexandre vivait ainsi dans l'obscurité, l'évêque de Comana vint à mourir, et, comme les principaux du clergé et de la ville ne pouvaient s'accorder dans le choix du successeur, ils prièrent saint Grégoire, évêque de Néocésarée, de venir présider lui-même l'élection et de les aider à connaître celui que Dieu destinait pour les gouverner. Saint Grégoire se rendit donc dans la ville de Comana où il trouva les sentiments

fort partagés, chacun alléguant, pour celui qu'il présentait aux suffrages, les mêmes raisons de noblesse, de talent, de fortune, qu'il croyait indispensables à un évêque. Le saint évêque de Néocésarée écouta paisiblement toutes leurs propositions ; puis, il se mit en prières et invita l'assemblée à faire de même.

Le lendemain, l'évêque réunit de nouveau les prêtres, les clercs et les principaux de la ville, et leur proposa de se laisser guider par l'esprit de Dieu dans une affaire de si haute importance et de ne pas s'arrêter aux faux éclats du monde. « Vous ne devez pas, leur dit-il, exclure de votre choix les pauvres et les humbles; il se trouve souvent, dans les conditions médiocres, de grandes âmes que leur vertu rend dignes de l'épiscopat. »

Cette proposition fut assez mal accueillie. « Si vous voulez choisir parmi les artisans, lui répond, en raillant, un des magistrats, prenez Alexandre le charbonnier, qui sera fort propre avec sa noirceur et ses haillons pour s'asseoir sur le trône de cette Eglise. »

Eclairé d'en haut, le saint évêque pensa que ce n'était pas en vain que l'on avait nommé ce charbonnier plutôt qu'un autre.

Il demanda qui il était, et s'il y avait moyen de le voir. On lui amena bientôt un homme demi-nu, vêtu seulement de quelques misérables haillons, le visage et les mains noircis par la poussière de charbon. Chacun se prit à rire, en le voyant entrer dans la salle où siégeait l'assemblée. Seul, le nouveau venu conservait son calme et son recueillement habituel, témoignant par sa tenue grave et modeste de sa joie et de sa paix intérieures.

Grégoire, qui avait aperçu sous la noirceur et les haillons de cet homme quelque chose de divin, le prit à part et l'obligea de la part de Dieu de lui dire qui il était et quelle avait été sa vie passée. Quand il eut appris d'Alexandre qu'il était d'une noble famille, qu'il avait étudié la philosophie et les Saintes Lettres et que, pour se soustraire aux attraits et aux sollicitations du monde, il avait volontairement embrassé cette vie humble et pauvre, le saint évêque ne douta plus que ce ne fût l'élu de Dieu. Il lui déclara donc que la volonté divine était qu'il se laissât consacrer évêque.

Ayant dit cela, l'évêque appela ses clercs, leur ordonna de laver ce charbonnier et de le revêtir des ornements pontificaux, tandis que lui rentrait seul dans l'assemblée, où il fit un discours sur les devoirs redoutables de l'épiscopat. Il allait terminer cette conférence, lorsqu'on introduisit dans la salle Alexandre le charbonnier revêtu des ornements pontificaux. Tous les regards se portèrent sur lui; et de ceux qui tout à l'heure s'étaient moqués du charbonnier, il ne se trouva personne qui n'admirât la majesté de son port, l'honnêteté de ses regards et la beauté de ses traits.

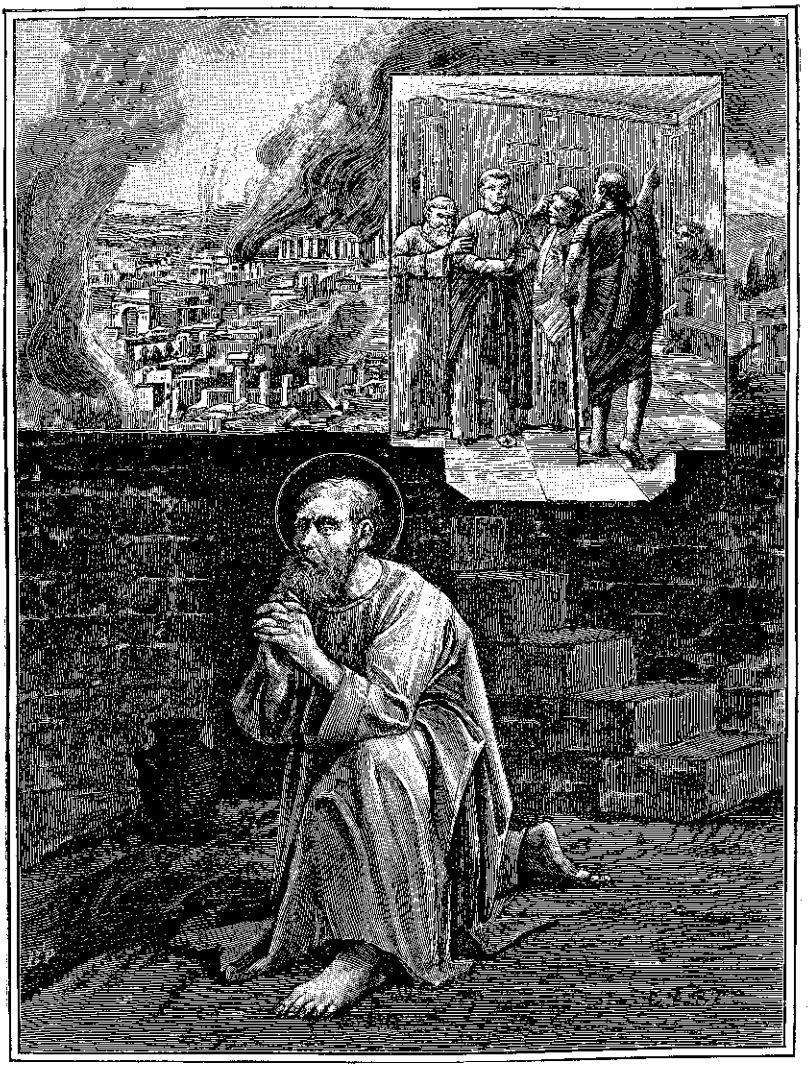
« Ne vous étonnez pas, dit le thaumaturge, si vous vous étiez trompés en jugeant selon les sens. Le démon ayant prévu que cet excellent personnage ferait le plus grand bien à l'Eglise, a fait tout son possible pour empêcher qu'il n'eût autorité parmi vous; mais Dieu s'est servi de ses artifices et de vos propres moqueries pour le tirer de la poussière et le placer sur le chandelier. »

Ces paroles que le saint évêque prononçait sous l'inspiration divine étaient prophétiques. Alexandre reçut immédiatement la consécration épiscopale et gouverna l'Eglise de Comana avec beaucoup de sagesse jusqu'en l'an 250.

Il semble que l'histoire elle-même ait voulu respecter le silence et l'humilité dans lesquels Alexandre s'était volontairement placé. En effet, elle ne nous rapporte aucun fait de sa vie d'évêque. On sait seulement qu'il souffrit un très glorieux martyre en mourant par le feu, dans la persécution de Dèce (250).

SAINT URSACE, SOLITAIRE

Fêtes le 16 août et le 9 septembre.



Saint Ursace prédit l'incendie de Nicomédie.
Il meurt dans sa tour pendant que la ville est livrée aux flammes.

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT URSACE — SA CONDUITE DURANT LA PERSÉCUTION DE LICINIUS

Saint Ursace, appelé par les Grecs Arsace, était Persan de nation; il naquit dans les ténèbres de l'idolâtrie vers la fin du IIIe siècle. C'est tout ce que nous savons sur les premières années de sa vie. Enrôlé dans la milice, où son nom avait déjà été glorieusement illustré, sa profession l'amena à Nicomédie; là, il eut l'intendance des lions de l'empereur. Mais Dieu voulait en faire un de ses plus fervents adorateurs.

Nicomédie, la capitale de la Bythinie, avait eu l'avantage d'être éclairée de bonne heure par la lumière de l'Evangile. Elle devint même bientôt l'un des boulevards de la religion nouvelle. Le sang des martyrs y coula en abondance durant la persécution de Dioclétien (année 303), qui avait fixé sa résidence dans cette ville. Les chrétiens y étaient donc nombreux. Ursace, touché du spectacle de leur vie et de l'exemple de leurs vertus, résolut d'abjurer l'idolâtrie pour embrasser la religion de Jésus-Christ. A son tour, il se fit chrétien. Nous verrons plus loin quelle affection il voua dès lors à la ville qui lui avait appris à connaître le vrai Dieu.

Arriva l'année 313, année célèbre par l'édit que Constantin, empereur d'Occident, et Licinius, empereur d'Orient, rendirent en faveur des chrétiens. Ce rescrit marquait la fin des persécutions, assurait le triomphe de la religion et la ruine de l'idolâtrie; il combla de joie toute l'Eglise. Malheureusement, cette joie ne fut pas de longue durée. Licinius ne tarda pas à se repentir lâchement de la liberté qu'il avait accordée aux chrétiens; et commença à les persécuter en même temps qu'il déclarait la guerre à Constantin.

Comme cette courte, mais très cruelle persécution était principalement dirigée contre les évêques et les soldats, Ursace eut l'occasion de montrer la constance de sa foi. « Il se rendit illustre parmi les confesseurs de la foi », nous dit son biographe, et proclama hautement la religion qu'il avait embrassée. Néanmoins, connaissant l'infirmité de l'homme, il se décida à quitter la milice du siècle. Il renonça donc à sa charge et à tout emploi terrestre pour ne plus s'occuper que de Dieu et de son âme. C'était vers l'an 320.

SAINT URSACE SE FAIT SOLITAIRE — IL EST HONORÉ DU DON DES MIRACLES

Il y avait à Nicomédie, en deçà des remparts et attenant à la citadelle, une tour qui parut merveilleusement propre à saint Ursace pour le dessein qu'il méditait. Il en fit sa cellule, et sous l'œil de Dieu et loin des hommes, il y mena la vie de reclus.

Enfermé dans cette douce retraite, il s'adonnait tout entier aux exercices de la vie monastique, c'est-à-dire à la pénitence et à la prière.

« Dans le silence et le repos, a dit le pieux auteur de l'*Imitation*, l'âme pieuse fait de grands progrès..... Là, elle trouve la source des larmes dont elle se lave et se purifie toutes les nuits; et elle s'unit d'autant plus familièrement à son Créateur qu'elle vit plus éloignée du tumulte du monde. Celui donc qui se sépare de ses amis et de ses connaissances, Dieu s'approchera de lui avec ses saints anges. » C'est ce qui arriva pour saint Ursace. Ses communications intimes avec Dieu lui avaient attiré le don des miracles; Sozomène, dans sa précieuse *Histoire ecclésiastique*, nous a conservé la mémoire de quelques-uns.

« Puisque, dit-il, l'ordre du récit nous amène à parler de cet homme (saint Arsace), nous dirons qu'il fut si cher à Dieu, qu'il chassa les démons et délivra ceux qui étaient tourmentés par ces esprits malins. Un jour, un possédé courait par les rues, l'épée à la main, faisant fuir tout le monde et répandant le trouble dans la ville. Arsace se présenta au-devant de lui et l'arrêta par l'invocation du nom de Jésus-Christ; puis le délivrant, le rétablit dans l'usage de ses facultés.

» Il opéra, en outre, beaucoup d'autres prodiges au-dessus de la puissance humaine; parmi eux, citons encore celui-ci. Un dragon, ou quelque autre animal de l'espèce des serpents, tuait les passants de son souffle avant qu'ils eussent pu le voir; car il était caché dans une caverne le long du chemin. Arsace, s'étant rendu sur le lieu où le monstre s'était retiré, se mit en prières. Il n'avait pas fini que le serpent sortit de sa caverne, et s'écrasant la tête contre des rochers, se donna ainsi lui-même la mort.

» Ces faits ont été racontés de la sorte, observe le judicieux historien, par des hommes qui disent les avoir reçus de ceux mêmes qui ont vu Arsace de leurs yeux. »

SAINT URSACE PRÉDIT LA RUINE DE NICOMÉDIE — SA BIENHEUREUSE MORT

Outre ces marques du pouvoir surnaturel que Dieu lui avait données sur les démons, les bêtes malfaisantes et les maladies, saint Ursace était encore favorisé de révélations célestes.

L'an 358, il eut une vision dans laquelle il lui était ordonné de fuir promptement de la ville de Nicomédie pour n'être pas enveloppé dans le malheur qui la menaçait. A cet avertissement du ciel, le pieux solitaire court aussitôt à l'église et exhorte les clercs qui la desservent à apaiser par leurs prières la colère de Dieu. Hélas! faut-il le dire? les sentinelles mêmes du troupeau étaient assoupies. On se moqua du Saint, et personne ne crut à la vérité de sa prédiction.

Voyant que ses remontrances étaient inutiles, Ursace retourna dans la tour où il s'était retiré et, se prosternant le front contre terre, il ne fit autre chose que prier Dieu, attendant avec une soumission parfaite l'événement qu'il ne pouvait détourner. Dès ce même jour, qui était le vingt-quatrième d'août, la terre fut ébranlée par une horrible secousse. La plupart des habitants périrent; ceux qui restèrent s'enfuirent dans les champs ou à la solitude. Le tremblement de terre ne dura pas plus de deux heures; mais il fut suivi d'un embrasement de cinquante jours. Car le feu des cuisines, des bains, des fourneaux et des foyers se communiquant, dans le renversement des maisons, aux toits et aux autres matières inflammables, gagna partout sans qu'on pût y remédier et ne fit qu'un grand brasier de toute la ville.

Comme il n'était pas possible de rentrer dans les maisons, plusieurs de ceux qui avaient échappé allèrent à la citadelle heureusement épargnée par le bouleversement. Ils entrèrent dans la tour et y trouvèrent Ursace mort, dans la même position où il s'était mis pour prier. On dit (et cette manière de parler, on l'a vu plus haut, ne doit faire suspecter en rien la réalité du récit), on dit qu'il avait demandé à Dieu la mort comme une grâce pour n'être pas témoin de la ruine d'une ville où il avait commencé à connaître Jésus-Christ et à suivre les conseils évangéliques dans la vie solitaire.

Saint Ursace vivait encore le 16 août, puisque le tremblement de terre avant-coureur de l'incendie qui dévora Nicomédie et causa sa mort n'eut lieu, d'après Ammien-Marcellin, que le 24. Comment s'expliquer que sa fête ait été fixée au 16 août dans le Martyrologe romain? L'église de Maast nous semble mieux inspirée de solenniser la fête de saint Ursace le 9 septembre.

ARRIVÉE DU CORPS DE SAINT URSACE A MAAST

Les fidèles de Nicomédie ensevelirent le corps du saint solitaire avec respect, en attendant qu'il plût à Dieu de glorifier les reliques de son serviteur.

Toutefois, nous ne voyons pas que l'Eglise d'Orient, qui devait le regarder comme sien, se soit montrée fort soucieuse de sa gloire. C'est à peine si les Ménologes des Grecs en font mention, tandis que son nom est inscrit dans l'Eglise latine, sur les plus anciens martyrologes, et notamment sur celui de Baronius, où il occupe une place très honorable. C'est le village de Maast, dans le Soissonnais (Aisne), qui devait avoir l'honneur de posséder son corps presque entier, à l'exception du chef.

Comment les reliques de saint Ursace sont-elles, de Nicomédie, arrivées jusqu'à Maast? l'histoire ne nous en dit rien; la tradition seule en a conservé le souvenir.

Il paraît qu'elles avaient été apportées d'Orient au Mont de Soissons, la plus célèbre commanderie du Soissonnais. Toujours est-il qu'au XVI^e^ siècle, les saintes reliques étaient déjà vénérées dans l'église de Maast. Peut-être les possessions que les religieux avaient à Violaine-sur-Maast, dès l'an 1190, méritèrent-elles à l'église de Maast la faveur de posséder le corps saint.

Les anciens se plaisent, dans leurs récits, à embellir de circonstances merveilleuses la translation des saintes reliques. La paroisse-mère, Serches, convoitait ardemment le pieux dépôt; de son côté, Maast revendiquait pour elle-même l'honneur de conserver le corps du pieux solitaire. Dans de telles conjonctures, on prit le parti de s'en remettre à la volonté du Saint lui-même. On place donc la châsse qui renferme les reliques sur un char, et soudain, paraissent six biches blanches pour le conduire. Les pieux fidèles suivent avec une curiosité mêlée d'émotion le chemin que prennent les biches; là où les paisibles animaux s'arrêteront, sera le lieu choisi par le serviteur de Dieu. Quelle ne fut pas la déception des habitants de Serches et la joie de ceux de Maast, quand la châsse étant parvenue près d'une fontaine — la fontaine du pèlerinage, — elle devint si lourde qu'il fut impossible d'aller plus loin! Toute l'assistance reconnut là le doigt de Dieu et l'expression de la volonté de saint Ursace. Une biche, dans son impatience, ayant frappé du pied, en laissa l'empreinte sur la roche. On voit, en effet, dans une roche, en avant de la fontaine, une cavité dont l'orifice représente assez exactement un fort sabot d'animal; on l'appelle toujours le *Pied-de-Biche*.

Ce qu'il y a de certain, et on voit par là qu'il y a de l'histoire sous cette légende, c'est que, peu d'années encore avant la Révolution, les reliques de saint Ursace étaient portées processionnellement pendant la neuvaine au Mont de Soissons. Là, en témoignage de reconnaissance, les habitants de Maast qui avaient escorté la châsse prenaient part à un festin champêtre. Cet usage dut être supprimé à cause des abus auxquels il donnait lieu.

CULTE DES RELIQUES DE SAINT URSACE A MAAST

L'arrivée des reliques de saint Ursace fut un vrai bienfait pour le village de Maast. Des restes d'habitations gauloises, celle de la Bove-du-Grand-Géant en particulier, montrent qu'il existait depuis longtemps. Son titulaire, saint Martin de Tours, montre aussi l'antiquité de son église. Mais nous ne doutons pas que le pèlerinage, avec le concours de fidèles qu'il amenait du dehors pendant l'année et surtout le 9 septembre, n'ait aidé à son développement.

Le portail de l'église paroissiale date du XII^e^ siècle. La nef, construite un siècle plus tard, fut couronnée au XIV^e^ siècle d'une gracieuse abside. La chapelle dédiée à saint Ursace n'est guère que de la fin du XVI^e^ siècle. Des vitraux de cette époque représentaient dans leurs baies flamboyantes les merveilleux épisodes de sa vie. Les reliques reposaient au pied d'une image du Saint, entre les statues de saint Martin et de saint Blaise, victimes, lui surtout, de la persécution de Licinius. C'est là que les gens qualifiés de la localité venaient reposer après leur mort.

Plusieurs personnages illustres vinrent s'y agenouiller, entre autres Mgr Charles de Bourlon, quatre-vingt-quatrième évêque de Soissons, qui voulut, le 13 octobre 1657, étant en cours de visite pastorale, voir et vénérer les saintes reliques. Une malheureuse inspiration a fait de nos jours changer le vocable d'une chapelle pleine de si touchants souvenirs.

De leur côté, les habitants de Maast ne laissaient pas s'attiédir leur culte filial. Animés d'un religieux souci pour les reliques dont la garde est confiée à leur piété, ils se faisaient un devoir, à chaque demi-siècle, de renouveler la châsse qui les contient. On a parlé longtemps des solennités qui accompagnèrent les translations dont elles furent l'objet. Il convient de nommer ici la translation du samedi 8 septembre 1742, faite par M. Fayet, curé d'Acy et « doyen du doyenné de Chacrise »; accompagné de M. Petit, curé, et « de toute la population », celle du dimanche 11 septembre 1785, faite par M. Leclère, curé de Maast: et enfin celle du 7 novembre 1830, faite par M. Hurillon, alors curé doyen d'Oulchy-le-Château.

PÈLERINAGE DE SAINT URSACE A MAAST

La fête de saint Ursace se célèbre à Maast, le 9 septembre, mais la solennité en est transportée au dimanche suivant. Dès la veille au soir, les saintes reliques sont exposées à la vénération des fidèles. Le lendemain, il y a assistance comme aux plus grands jours; et les pieux fidèles passent en s'inclinant religieusement sous la châsse vénérée pour en recevoir dans leur corps et dans leur âme l'influence salutaire. Ce sont les jeunes gens qui réclament l'honneur de porter sur leurs épaules les saintes reliques et de leur faire l'escorte un cierge à la main.

Le dimanche de l'Octave, la châsse est conduite à la fontaine de Saint-Ursace, toujours dans le même appareil. Les pèlerins ne manquent pas alors de boire de l'eau de la source; et il n'est pas rare de voir leur foi récompensée par la guérison de la fièvre. Hélas! elles sont de différentes sortes, les fièvres qui nous tourmentent; les unes atteignent le corps, les autres l'âme. « Notre fièvre, dit saint Ambroise, c'est l'attachement désordonné aux biens de la terre ou à l'argent; c'est la concupiscence, c'est la volupté, c'est l'ambition, c'est la colère. » Daigne saint Ursace en préserver ses fidèles et ses pèlerins!

SAINT LAMBERT, FONDATEUR DE L'ABBAYE DE CHEZERY

Fête le 22 août.

LES DEUX FRÈRES

C'étaient deux petits pâtres de Saint-Maurice en Dauphiné, au XII[e] siècle. Ils avaient nom Lambert et Pierre. D'après les prévisions paternelles, Lambert devait étudier pour devenir *un clerc*. Quant à Pierre, le père avait décidé qu'il resterait auprès de lui pour le remplacer lorsque viendrait l'âge. Mais ce n'étaient point là les vues de la Providence.

A travers champs, tandis que paissaient les troupeaux, Lambert répétait à Pierre ce qu'on lui apprenait à l'école. Si le professeur était novice, l'élève était intelligent et plein de bonne volonté; et, là-haut, Dieu les bénissait tous deux. Ces études champêtres eurent un tel succès que le père, touché de leur application, permit à Pierre de laisser là ses brebis et d'accompagner son frère.

Celui-ci devait être le premier abbé de Chezery. Pierre est connu dans l'Eglise sous le nom de saint Pierre de Tarentaise. Il fut dans la suite un des plus grands évêques de son siècle (1).

A Bonnevaux, non loin de Saint-Maurice, les Cisterciens de Clairvaux avaient construit depuis peu un monastère qu'environnait déjà une grande renommée de sainteté. Séduits par ce qu'ils y avaient vu, Pierre et Lambert, qui étaient maintenant de doctes et pieux jeunes gens, vinrent un jour demander à leurs parents la permission de s'y enfermer.

UNE FAMILLE AU CLOITRE

Cette résolution était peut-être la ruine de légitimes espérances : le père les bénit et ils partirent. Le ciel récompensa magnifiquement une pareille abnégation.

A quelques années de là, le père, accompagné de son dernier fils, vint rejoindre ses deux enfants au monastère de Bonnevaux. Il est honoré dans l'ordre sous le nom de bienheureux Pierre.

En même temps, la mère et sa fille entraient chez les Cisterciennes de Saint-Paul. Quelques années plus tard, toutes deux, et la mère en qualité d'abbesse, fondaient le monasère du Betton.

Pour tous une vie nouvelle commençait. Lambert et Pierre s'y livrèrent tout entiers. En peu de temps, ils firent de tels progrès dans la vertu, que lorsqu'Amédée III voulut fonder, au col de Tamié, en Savoie, une abbaye destinée à secourir les voyageurs, tous deux furent désignés comme les plus dignes de cette délicate mission.

Lambert devenait le disciple de son jeune frère désigné comme supérieur. Il accepta avec joie cette douce sujétion. « Jamais, dit l'auteur de sa vie, on n'avait vu de religieux plus exact, plus scrupuleux observateur de la règle. Il ne mettait point de bornes à ses oraisons ni à ses austérités, et les plus fervents le regardaient comme leur modèle. »

Lambert, qui avait su obéir, fut à son tour jugé digne de commander.

COMMENT ON FONDE UNE ABBAYE

Dans une circonstance difficile, alors que sa couronne semblait devoir lui échapper, le duc de Savoie, Amédée III, avait promis à Dieu de lui consacrer deux abbayes s'il accordait la victoire à ses armées. Il fut vainqueur. Ce fut là l'origine des abbayes de Servières et de Chezery, au diocèse de Belley.

Amédée connaissait le mérite de Lambert, il crut que nul mieux que lui n'était capable d'accomplir son projet. Il obtint de Pierre que la fondation de Chezery lui serait confiée. En vain Lambert essaya-t-il d'écarter les honneurs qui lui venaient, ses prières et ses larmes furent inutiles. Il lui fallut obéir.

Le nouveau monastère devait s'élever dans une gorge de montagnes, alors inhabitée. Les commencements furent très rudes, et Lambert trouva souvent à satisfaire son goût pour la pénitence et la mortification. Cependant, sa réputation de sainteté lui attira bientôt des secours. Quelques religieux qui vivaient à Genissiat, sur les bords du Rhône, près de Seyssel, se réunirent aussi à lui.

Rien n'était plus édifiant que la vie de ces fervents solitaires : tout le temps qui n'était pas donné à la prière, ils l'employaient à défricher les forêts. Ils passaient à l'église une partie de la nuit; leur nourriture était grossière, et encore ne mangeaient-ils qu'une fois le jour.

Sous la main laborieuse de ces saints religieux, le désert de Chezery prit un aspect nouveau. Des prairies, des champs couverts de riches moissons remplacèrent peu à peu ces forêts incultes, arrachées aux bêtes sauvages; une population chrétienne vint se grouper dans la vallée, autour du monastère. Telle fut l'œuvre de Lambert et telle était alors l'œuvre des moines.

LA VIE D'UN SAINT

Quand son monastère fut construit, Lambert s'y enferma avec ses disciples et s'appliqua à disparaître aux yeux des hommes. L'histoire n'a pu pénétrer le secret des longues années passées dans sa retraite. Mais, quand il mourut, le 22 août 1154, l'abbaye avait acquis dans la région une grande renommée de sainteté. Au nom de saint Lambert, en ce même siècle, le monastère put joindre celui de saint Roland, son troisième abbé.

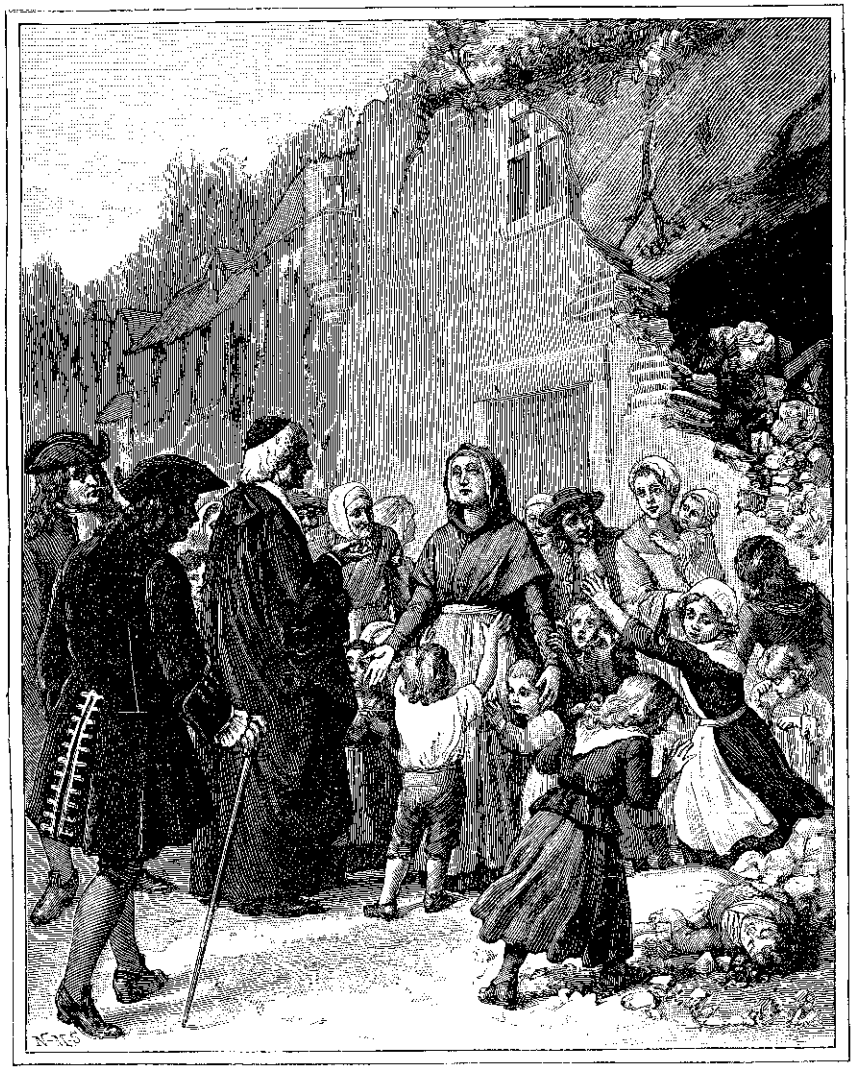
Tous deux furent de fervents serviteurs de Marie. Saint Lambert lui dédia son église abbatiale sous le titre de Notre-Dame de l'Assomption, et saint Roland éleva à Notre-Dame des Sept-Douleurs, près de Confort, un sanctuaire qui est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage.

L'abbaye, après avoir beaucoup souffert des ravages du protestantisme — elle était dans le voisinage de Genève, — disparut pendant la tourmente révolutionnaire de 1793.

(1) Voir n° 430, la vie de *saint Pierre de Tarentaise*.

LA VÉNÉRABLE JEANNE DELANOUE

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES SŒURS DE SAINTE-ANNE DE LA PROVIDENCE



Après un accident qui semble détruire son œuvre, la vénérable Jeanne Delanoue compte plus que jamais sur la Providence.

CONVERSION DE LA PETITE MARCHANDE

En 1672, le roi Louis XIV, mû par une généreuse inspiration, rendait une ordonnance enjoignant à chaque ville du royaume de fonder, pour ses vieillards et ses indigents, un hospice.

Pour s'y conformer, les nobles échevins de Saumur tinrent conseil une première fois en 1679, puis en 1712, en 1713, et, chaque fois, l'on se sépara sur cette conclusion : « C'est chose impossible. Il nous faudrait, pour entretenir cet hospice, au moins quinze mille livres par an. Nous ne les avons pas. » Et rien ne fut décidé.

Ce que les notables jugèrent impraticable, une humble marchande du faubourg de Fenet, près Saumur, n'hésita pas à l'entreprendre, et, seule, sans fortune, sans aucune subvention officielle, sans autre ressource que l'obole de la charité, elle réussit à faire vivre bientôt jusqu'à cinq et six cents pauvres à la fois.

Celle qui devait mener à bonne fin une œuvre si belle, Jeanne Delanoue, naquit le 18 juin 1666. Elle était le douzième et dernier enfant de Pierre Delanoue et de Françoise Hureau, chrétiens fervents qui n'eurent rien de plus pressé que de la présenter au saint baptême.

A peine âgée d'un an, elle échappa miraculeusement à la mort. Une panne pleine de lessive tomba sur elle et devait l'écraser. Pourtant on releva l'enfant sans blessure : la Sainte Vierge, très honorée en cet endroit sous le vocable de Notre-Dame des Ardilliers, l'avait préservée.

Bien que prévenue des bénédictions divines, la petite Jeanne n'était pourtant pas exempte de défauts. Le croirait-on, cette future prodigue laissa percer en grandissant quelques germes d'avarice.

La mort de sa mère l'ayant mise à la tête d'un commerce et d'un léger avoir, elle s'y attacha avec excès. Elle avait, disent ses mémoires, une crainte exagérée de ne pas gagner assez pour vivre à l'aise, ce qui la portait à vendre les jours de dimanches et de fêtes. Ensuite, bien que poussée intérieurement à exercer la charité, elle ne le faisait guère, et même, il lui arriva, afin de pouvoir dire sans mentir aux pauvres qu'elle n'avait point de pain chez elle, de ne s'en procurer que juste au moment des repas.

Sa conversion n'en fut que plus éclatante. Une pauvre veuve, nommée Françoise Suchet, en fut l'instrument providentiel. Un jour, étant venue en pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers, et ayant demandé l'hospitalité à Jeanne Delanoue, elle fut d'abord éconduite assez rudement, mais elle revint à la charge avec une telle insistance que celle-ci consentit enfin à la loger. La pieuse femme, comme inspirée de Dieu, se mit alors à prêcher à son hôtesse le détachement. Elle lui rappela le terrible reproche de Notre-Seigneur à ceux qui auront refusé de donner : « J'ai eu faim, et tu ne m'as pas donné à manger; j'ai eu soif, et tu ne m'as pas donné à boire; j'étais sans asile, et tu ne m'as pas recueilli; j'étais nu, et tu ne m'as pas vêtu..... »

Admirable effet d'une seule parole de la Sainte Ecriture! Elle suffit à éclairer et à toucher l'âme de Jeanne Delanoue, qui demanda aussitôt à Dieu : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Donne, lui fut-il intérieurement répondu. Donne sans compter. Donne à tous sans distinction. »

AUX ALENTOURS DE SAUMUR

Obéissant de suite à l'inspiration qui la presse de donner, elle prend une de ses chemises et la porte à une personne qu'elle sait dans le besoin.

Puis, guidée par la pieuse veuve qu'elle héberge, elle va visiter une étable, où se sont réfugiés, avec leurs parents malades, six malheureux enfants dénués de tout. Ils sont là, gisant sur la terre nue, car ils n'ont pas de lit, affamés, à peine couverts de quelques mauvais haillons. Jeanne, émue de compassion, se dépouille aussitôt d'une partie de ses habits pour les revêtir. De là, elle court au logis prendre pour eux des provisions, des vêtements, un secours en argent, et chacun des jours suivants, bravant en cela tout respect humain, elle passe des heures entières à soigner ces délaissés, lavant elle-même leurs tristes hardes à la rivière voisine.

Ce n'est là qu'un essai, un apprentissage de sa nouvelle vie.

Elle sent naître en son cœur des tendresses de mère pour les pauvres, et, pour les découvrir, il n'est point de démarche qu'elle ne tente, point de fatigue qu'elle ne s'impose. Elle, auparavant impressionnable jusqu'à l'extrême à l'intempérie des saisons, sort maintenant par tous les temps; on la voit partir chaque matin, accablée sous le poids d'un lourd bissac et d'un grand panier rempli de vivres, de linge et de vêtements, parcourir ainsi Saumur et les alentours, en quête d'infortunes à soulager.

Voici, entre bien d'autres, un trait de sa charité héroïque. Il se rapporte à l'année 1693, Jeanne ayant alors vingt-sept ans.

Un soir d'hiver, elle regagnait sa demeure après sa longue et pénible pérégrination accoutumée. Une chaumière de misérable apparence attire ses regards. Elle y entre et y trouve une femme malade étendue sur de la paille. La malheureuse n'a pour se couvrir qu'un vêtement en lambeaux. Son mari, affligé d'un ulcère à la jambe, est dans l'impossibilité de lui prêter aucun secours. L'un et l'autre sont à demi-morts de froid et de faim.

La charitable visiteuse se trouve bien embarrassée, car le bissac et le panier sont vides, tout ayant été distribué. Allant au plus pressé, elle quitte une de ses robes et tout ce qu'elle peut sans offenser la décence, l'étend avec sollicitude sur les membres glacés de la malade, et s'en va joyeuse et promettant de revenir.

Le lendemain, de grand matin, elle emportait de chez elle linge, couvertures, vivres, argent, au grand émoi de sa nièce qui ne put s'empêcher de s'écrier : « Mais, ma tante, vous voulez donc tout donner? — Oui, dit-elle, je suis dans la résolution de tout donner, même ma dernière chemise. »

LES PAUVRES CHEZ JEANNE DELANOUE

Ses libéralités l'eurent bientôt fait connaître, non seulement de tous les pauvres de Saumur et des environs, mais encore de bien des pauvres étrangers au pays.

Aussi, au bout de peu de temps, ils accoururent d'eux-mêmes, assiégeant sa porte et envahissant sa maison. Il en venait cinquante, soixante, et même quatre-vingts par jour, et, à tous, Jeanne faisait bon accueil et donnait avec profusion. Avant qu'ils eussent ouvert la bouche pour demander, elle avait deviné leurs désirs et leur servait elle-même à manger. En même temps, par un bon conseil, une exhortation, une sorte de catéchisme, elle avait soin de leur présenter la nourriture de l'âme, toujours acceptée en de telles conditions.

Pour être plus entièrement à ses chers pauvres, elle avait, dès le début, renoncé à son petit négoce. Désormais, au lieu de vendre, elle se contentait d'acheter les étoffes nécessaires pour fabriquer des vêtements à ses protégés. Elle les confectionnait elle-même par un travail de jour et de nuit. Ensuite elle leur en faisait cadeau, avec une bonne parole, gratuitement et pour l'amour de Dieu. C'était là tout son commerce.

Au dehors, il y eut quelques-uns pour admirer ce dévouement, mais beaucoup plus pour le blâmer et le taxer d'imprudence. « Elle est folle, disait-on, elle va ruiner sa nièce. » Les riches se montraient humiliés, presque jaloux, de ce qu'une personne relativement si pauvre, les surpassait en libéralité.

Mais qu'importaient ces dires à Jeanne Delanoue? Elle agissait uniquement en vue de Dieu. Ses pauvres lui représentaient Jésus-Christ, et elle répondait aux critiques ces simples mots : « Devant Dieu, les pauvres me sont aussi chers que mes parents les plus proches. Si je n'avais qu'un morceau de pain, je le partagerais en deux pour en donner la moitié aux pauvres, mes vrais frères en Jésus-Christ. »

Et comme s'il ne lui suffisait pas de nourrir les pauvres chez elle, Jeanne Delanoue trouvait encore le moyen d'aller visiter à la fois quatre ou cinq familles où elle laissait en argent ce qui était nécessaire à leurs besoins.

Quel trésor avait-elle donc à sa disposition pour répandre les bienfaits d'une main si généreuse? Nul autre que celui de la confiance en Dieu; Dieu ne lui fit jamais défaut.

Parfois pourtant, pour l'éprouver, il lui faisait attendre ses dons et la laissait dans des angoisses inexprimables en présence de dettes énormes, sans bourse qui voulût s'ouvrir pour la tirer d'embarras, tandis que, d'autre part, les pauvres affluaient et demandaient du pain. C'est ce qu'un récent fondateur d'Ordre qui avait, lui aussi, ébréché plus d'un capital pour l'amour de Dieu, appelait justement le « martyre des écus ».

A diverses reprises, la détresse de Jeanne Delanoue en vint à un point si extrême qu'elle se demandait si ce n'était pas tenter Dieu que de continuer à emprunter et à donner ainsi. Elle n'avait plus de mobilier, plus de linge, plus de pain, plus d'argent. Les bienfaiteurs, mis en défiance par ses prodigalités, refusaient de l'aider encore. Son directeur ne pouvait la tirer de ses perplexités. Malgré tout, la Vénérable eut le courage, disons mieux, l'héroïsme de ne rien retrancher, pendant ce martyre de plusieurs mois, à ses charités habituelles et de contracter sans cesse de nouveaux emprunts et de nouvelles dettes, se disant que la Providence trouverait bien moyen de les solder un jour.

Une seule âme l'encourageait dans cette voie : c'était Françoise Suchet.

— Comptez sur le bon Dieu, disait-elle à Jeanne Delanoue. Il ouvrira la grande poche au blé au moment où il le voudra.

La poche au blé s'ouvrit de telle sorte qu'il fut impossible de ne pas y reconnaître la main de Dieu. Un jour, plusieurs marchands et ouvriers qui avaient fait quelques économies, mus chacun de leur côté par une même inspiration, vinrent séparément trouver Jeanne en lui disant :

— Je sais que vous êtes dans la détresse. Voici une petite somme que je vous offre volontiers.

Le total de ces petites sommes recueillies en un même moment de points si divers équivalait exactement au montant de la dette courante.

Ainsi assurée du secours de Dieu, Jeanne se met à donner double. Au lieu de solder les arriérés, elle continue à acheter pain et vêtements. Moins elle a, disait-on, plus elle donne. Et la remarque était juste. Elle en agit ainsi pendant les quarante années qu'elle vécut encore, avec cette différence que de cinquante ou de quatre-vingts qu'il était en 1696, le nombre de ses pauvres se porta successivement à trois, quatre et même à six cents, complètement à sa charge.

UN PÈLERINAGE EN MENDIANT LA « PETITE PROVIDENCE »

Un jour, Jeanne conçut l'idée d'expérimenter par elle-même ce que souffrent les pauvres réduits à tendre la main et de faire pour cela un pèlerinage au tombeau de saint Martin de Tours, sans un sou vaillant, en vraie mendiante.

Elle quêta de porte en porte le morceau de pain qui devait la soutenir, et, le soir venu, elle demanda un gîte pour la nuit. Notre-Seigneur, qui lui avait inspiré ce dessein, semblait prendre à tâche de lui ménager tous les rebuts. Elle était, d'ordinaire, repoussée d'autant plus rudement que les maisons où elle s'adressait annonçaient plus d'aisance, et ce furent toujours de pauvres gens dépourvus de tout qui consentirent en fin de compte à l'accueillir. A certaines portes, les refus étaient accompagnés de paroles si blessantes que la sainte fille en était toute remuée. « Oh oui! s'écriait-elle, c'est maintenant que je comprends combien il est plus facile de donner que de demander! »

A Tours, où elle arriva après avoir fait à pied plus de vingt lieues, elle continua à mendier, distribuant au fur et à mesure les aumônes qu'elle recevait. A l'imitation de saint Martin qui coupa en deux son manteau pour en revêtir le pauvre d'Amiens, elle partagea sa jupe pour en donner la moitié à une pauvre femme en haillons.

Elle revint à Saumur, le cœur rempli envers les malheureux d'une compassion beaucoup plus vive que par le passé, et avec de vastes desseins de charité. Elle commença par recueillir chez elle une petite fille abandonnée, puis quelques femmes infirmes et sans ressources. Au bout de peu de jours, la maison était comble, et cependant, que d'infortunes restaient à soulager!

Jeanne Delanoue avise alors une profonde excavation du rocher voisin, l'approprie de son mieux et y installe douze lits bientôt occupés par douze orphelines. Leur mère adoptive, comme pour se faire pardonner de les loger si mal, leur prodigue les plus tendres soins, apprête leurs repas, raccommode et lave leur linge, leur rend les services les plus rebutants.

Pendant six mois, ses journées se partagent entre ses deux petits hospices, nous voulons dire sa maison et sa caverne transformée en dortoir.

Le matin du 15 septembre 1702, sans que rien pût le faire prévoir, un terrible accident jeta l'effroi dans Saumur et parut devoir anéantir à jamais l'œuvre de Jeanne Delanoue. De la roche qui domine de cinquante ou soixante mètres le faubourg de Fenet se détachait un énorme bloc qui broya dans sa chute onze maisons, parmi lesquelles celle de Jeanne, et ensevelit vivantes les douze orphelines hospitalisées.

Qu'on juge des angoisses de Jeanne à ce moment! Les pauvres de sa maison, avertis sans doute par les premiers éboulements, avaient eu le temps de se sauver. Mais ses douze enfants d'adoption, ses « chers petits Jésus », comme elle les appelait dans son langage admirable de foi, restaient emprisonnées, écrasées peut-être sous les ruines! Immédiatement, la foule se mit à l'œuvre pour les dégager. Après plusieurs grandes heures d'un travail opiniâtre, on entendit des appels de voix, et enfin l'on découvrit les pauvres petites tellement enveloppées sous les débris de la roche qu'il fallait, disent les mémoires du temps, tirer les unes par les bras, les autres par les jambes, d'autres même par la tête.

Hélas! il y avait une victime. On aurait pu en redouter davantage, mais celle-là seule suffit à briser le cœur de la Vénérable pour qui la perte de sa maison et de son mobilier n'était rien à côté de cette mort.

Sans égard pour sa douleur, des envieux répétaient tout haut à son oreille :

— Eh bien, voilà donc la Providence détruite! Il n'y aura donc plus de Providence chez la sœur Delanoue!

D'autres, moins cruels, se contentaient de lui dire sur un ton désolé :

— Vous voyez bien que tout est fini. Dieu ne

montre-t-il pas manifestement qu'il ne veut point votre entreprise?

Tel n'était pas l'avis de Jeanne. Elle n'était point femme à se laisser abattre. A peine remise de sa première émotion, elle rassembla ses onze orphelines, ses vieilles femmes infirmes, et alla trouver les Pères de l'Oratoire qui avaient déjà mis un vaste local à la disposition des autres victimes de l'accident. Il ne leur restait que des écuries: encore refusait-on de les lui prêter.

— Ah! dit-elle, vous ne voulez pas que mes chers pauvres habitent les écuries de votre maison. Eh bien! un jour, nous en habiterons les plus belles chambres.

Ce qui se réalisa cinq ans plus tard. En attendant, elle fit de telles instances qu'on la laissa s'installer, elle et son œuvre, et, soutenue par une foi à transporter des montagnes, elle se remit à soigner sa famille du dedans et à distribuer des secours aux malheureux qui venaient, dès le lendemain, frapper à la porte de l'écurie transformée en hospice.

Quelques bonnes âmes, alors, touchées par tant d'héroïsme, lui mirent en main les premières ressources indispensables.

Elle recevait tant de pauvres qu'au bout de trois semaines les Oratoriens, ennuyés de voir tous ces mendiants aux abords de leur couvent, signifièrent son congé à Jeanne Delanoue qui dut, encore une fois, chercher un abri pour elle et les siens. Il faut dire que l'Oratoire de Saumur, malheureusement infecté de jansénisme, ne vit jamais de bon œil l'irréprochable orthodoxie de la Vénérable, ni son extraordinaire charité.

Une cave, une cuisine et une chambre, voilà tout ce que trouva la Vénérable pour recueillir son petit monde. Et dans ces trois pièces, relativement étroites, non seulement il y eut place pour tous, mais elle trouva moyen d'accepter de nouveaux venants, si bien qu'on lui disait: « Que pouvez-vous donc faire de tant de pauvres? Où voulez-vous les loger? Votre maison est si petite! — Eh bien! répondait-elle, je commence par la remplir, et quand elle sera trop petite, le bon Dieu m'en donnera une autre. »

Mais aussi, quels prodiges d'entassement! Pas un coin n'était perdu. Les toutes petites avaient pour berceau des boîtes qui ressemblaient à des malles. Ces boîtes, on les mettait en place le soir, et le matin, pour permettre de circuler dans les appartements qui étaient combles, on les glissait sous les lits.

LA « GRANDE PROVIDENCE »

D'étape en étape, toujours à court d'argent, mais toujours secourue au fur et à mesure des besoins et le plus souvent d'une manière qui tenait du miracle, Jeanne Delanoue fut amenée à créer en 1705 ce qu'on appela à Saumur *la grande Providence*.

Ce vaste hospice eut pour premier local la maison dont les Pères de l'Oratoire avaient jadis prêté à contre-cœur les écuries. On y installa plus de 100 lits: 80 auraient suffi à le remplir, mais le zèle de Jeanne opérait des merveilles et elle trouvait toujours un recoin à utiliser.

Le bail passé avec les Oratoriens touchait à son terme, et il était visible qu'ils ne consentiraient pas à le renouveler. Dieu le permit pour offrir à sa servante, par l'entremise et avec l'argent d'un riche gentilhomme, une immense maison, dans laquelle, à l'aide d'agrandissements successifs, elle arrivera à réunir autant de pauvres que le pouvait désirer son cœur. Ils étaient 600 en 1727, sans compter les nombreux indigents secourus à la porte et que ses Sœurs avaient pour consigne de ne jamais rebuter.

Il serait trop long de décrire ici comment la Vénérable parvenait à équilibrer son budget, tout en faisant vivre et prospérer sa maison.

Les moyens humains n'y étaient pour rien, Le directeur de Jeanne la voyant dans la gêne, crut devoir lui ordonner de réserver ses largesses aux pauvres de sa maison, sans plus s'occuper des mendiants du dehors. « Mon Père, répondit l'humble femme, je veux bien me rendre à vos désirs, mais, laissez-moi vous le dire, en agissant ainsi, je n'aurai pas davantage pour les pauvres de ma maison et je serai tout aussi gênée qu'en continuant de donner à ma porte. »

On tenta l'expérience. On refusa l'aumône aux passants, mais aussitôt les ressources tarirent même pour les pauvres de l'hôpital, et le directeur, vaincu par l'évidence, permit désormais à sa pénitente de suivre librement les inspirations de sa charité.

L'anecdote suivante laisse entrevoir la manière d'agir de la Providence vis-à-vis de Jeanne Delanoue.

En juin ou juillet 1717, un prêtre ami de la maison était monté par hasard au grenier, et, frappé du peu de farine qui s'y trouvait:

— Vous avez donc transporté vos farines ailleurs? dit-il à Jeanne.

— Non, mon Père, c'est tout ce qu'il y a dans la maison.

— Au moins, vous avez pris les 40 boisseaux pour la fournée d'aujourd'hui?

— Oui, mon Père, ils sont dans le four.

— Mais pour la fournée de demain, comment ferez-vous?

— Le bon Dieu y pourvoira, répond tranquillement la Vénérable.

— Il serait grand temps qu'il y pourvût, dit en souriant le visiteur, vous n'aurez même pas le temps de sasser.

A peine le digne prêtre avait-il quitté la maison, que, de la colline voisine, regardant du côté de la Loire qui baigne presque les murs de l'hospice, il aperçoit un grand bateau et des Sœurs qui vont et viennent, emportant des sacs. « C'est sans doute, se dit-il, de la farine qu'on amène à la Mère Delanoue. »

Le lendemain, il s'informe de ce qui s'est passé: « O mon Père, s'écrie Jeanne avec enthousiasme, à peine étiez-vous parti que nous recevions de M. le curé de Restigné trente poches de farine.

— C'est un brave homme que ce curé de Restigné, dit le visiteur. Vous en envoie-t-il souvent comme cela?

— Mon Père, répond Jeanne, c'est la première fois que j'entends dire qu'il y ait au monde un curé de Restigné. »

C'est ainsi que Dieu venait au secours de la fidèle servante. Au prix de quelles vertus et de quels sacrifices la Vénérable Jeanne Delanoue attira-t-elle ainsi sur elle-même les prédilections divines, c'est ce que le lecteur nous permettra de lui exposer dans le prochain numéro de ces *Vies de Saints*.

*
* *

(D'après l'*Histoire de la Révérende Mère Jeanne Delanoue, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Anne de la Providence*, par l'abbé J. VOLEAU, 1882, Saumur, chez les Sœurs de Sainte-Anne.)

QUELQUES TRAITS DE LA VIE DE LA
VÉNÉRABLE JEANNE DELANOUE
FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES SŒURS DE SAINTE-ANNE DE LA PROVIDENCE

Portrait de la Vénérable Jeanne. — Diverses scènes de sa vie.

La précédente livraison de ces *Vies des Saints* a déjà fait connaître Jeanne Delanoue et son œuvre : un immense hospice créé et entretenu avec les fonds secrets de la Providence ; dans ses murs quatre, cinq et jusqu'à six cents pauvres hospitalisés ; en l'espace de quarante années, des milliers de malheureux secourus, nourris et vêtus.

L'œuvre ne fait-elle pas désirer de connaître de plus près, dans l'intimité, dirions-nous, cette infatigable servante des pauvres, récemment placée au rang des Vénérables (décembre 1898). Approchons d'elle. Interrogeons encore sa sainte vie : on ne peut que devenir meilleur dans le commerce d'une si belle âme.

CONSCIENCE DÉLICATE

Dès l'enfance, Jeanne Delanoue eut pour le péché une horreur profonde. Chaque petite faute

qui lui échappait la plongeait dans la douleur et lui faisait appréhender d'être damnée. Aussi se punissait-elle spontanément.

Elle avait le caractère dominateur, et, par suite, des manières hautaines et impérieuses. Mais quand elle avait sacrifié par faiblesse à ce défaut, on la voyait se jeter bien vite à genoux, et, les bras en croix, demander pardon à Dieu, ou encore, elle s'enfermait dans un appartement pour y pleurer plus à l'aise, et, après de longues et ferventes prières accompagnées de petites pénitences, elle allait à l'église des Pères de l'Oratoire confesser sa faute.

Une telle délicatesse de conscience la préserva sans nul doute de plus graves chutes, et les assauts passagers que lui livrera plus tard le démon de l'avarice ne terniront point la fleur de son innocence.

L'année 1693 marque l'époque de son complet retour à Dieu. En même temps qu'elle se fait la servante des pauvres, elle se tourne vers le Christ son Epoux avec les ardeurs d'une charité qui ne recule devant aucun sacrifice, et alors commence pour elle une vie toute d'immolation, un martyre volontaire qui ne prit fin qu'à sa mort.

COMMENT SE NOURRISSAIT JEANNE DELANOUE

Servante des pauvres, comme elle aimait à s'appeler, non seulement elle ne voulut d'autre nourriture que celle de ses chers pauvres, mais il lui fallut leurs restes, pour ne pas dire leurs rebuts.

En échange du bon pain qu'elle leur donnait, elle prenait les morceaux les plus durs et les plus avariés qu'elle trouvait dans leur besace, et de ces débrits, souvent dégoûtants, qu'elle faisait bouillir dans de l'eau, sans sel ni beurre, elle composait son repas, l'unique, la plupart du temps, de la journée.

Une fois, entre autres, un pauvre homme vint lui demander la charité. Il avait dans sa besace un morceau de viande toute puante. Jeanne prend cette matière infecte en échange d'un bon morceau de pain et la met à bouillir dans un chaudron, sans assaisonnement d'aucune sorte. L'odeur en était tellement nauséabonde qu'elle soulevait le cœur des personnes qui entraient à la maison. Aussi, quand Jeanne voulut en faire son repas, eut-elle la plus grande peine à l'avaler; malgré tous ses efforts, la nature se révoltait, et cependant, la nature eut le dessous: « Tu auras beau faire et regimber, lui dit-elle, tu la mangeras bon gré mal gré. » « Et elle fit, dit la Sœur Marie, l'une de ses premières compagnes, trois ou quatre repas de cette gibelotte empoisonnée (1). »

Son confesseur, informé de ces excès, ordonna un régime meilleur. Jeanne prit donc du pain au lieu de ce potage. Mais quel pain? Du pain fait avec les balayures du moulin, tout terreux et tout noir, parce qu'il contenait autant de poussière que de farine. Nouvelles représentations du directeur, auxquelles Jeanne se soumit en véritable obéissante, tout en trouvant d'autres moyens de mortifier son goût.

Après de tels exemples, elle pouvait, dans la règle qu'elle donna à ses premières filles de la Providence, imposer les prescriptions suivantes:

« Les Sœurs prendront la nourriture telle qu'elle leur sera présentée, toute grossière qu'elle paraisse être; elles ne mangeront ni rôti, ni volaille, ni gibier. Cette nourriture sera absolument la même que celle de leurs pauvres: même potage, même ragoût, mêmes légumes; il n'y aura, dit encore la règle, qu'un seul pot et qu'une sorte d'assaisonnement pour les pauvres et leurs servantes, et les Sœurs ne mangeront qu'après eux. On traitera les Sœurs malades de la même manière qu'on traite les pauvres. »

La fondatrice laissa bien loin derrière elle les plus mortifiées de ses Sœurs. Après un essai de plusieurs années, forte de l'autorisation de son directeur et de plusieurs théologiens « doctes et bien cimentés dans la plus parfaite dévotion et spiritualité », elle s'engagea par vœu à jeûner tous les jours de sa vie, c'est-à-dire à ne faire à la fin de chaque jour qu'un seul repas d'où viande, poisson, œufs, beurre, fromage, potage gras ou assaisonné de beurre étaient exclus. Que restait-il? De l'eau, du pain étaient presque son unique nourriture.

Elle pratiqua ce jeûne rigide pendant trente-huit années, jusqu'à son dernier soupir, à part quelques rares circonstances, trois ou quatre fois au plus, dans lesquelles, pour éprouver l'obéissance de la Vénérable, son directeur ou son évêque imposèrent à ce régime un adoucissement momentané.

COMMENT ELLE REPOSAIT

Du moins essaiera-t-elle, par un sommeil réparateur, de recouvrer en quelque manière ses forces épuisées par un jeûne si rigoureux et si continuel? Nullement.

C'est son corps tout entier que Jeanne Delanoue livra à la torture jour et nuit par le vœu « de ne jamais se coucher, et de prendre son sommeil sans même se déshabiller, assise seulement sur une chaise, la tête appuyée, non sur un oreiller, mais à l'encontre d'un meuble ou d'une table, sauf le cas où la Sainte Eglise, par la voix de son confesseur ou de ses autres représentants, l'obligerait à agir autrement ».

Avant de formuler ce second vœu, elle avait essayé d'un lit plus rude encore que celui auquel elle se condamne ici. Elle avisa un petit coffre, juste assez long pour contenir un enfant de cinq ans et d'une largeur en proportion. A peine pouvait-elle y introduire la moitié de son corps. S'y asseoir, s'y blottir devait être à la longue une situation intolérable, surtout si la tête ne trouvait nulle part aucun point d'appui. Aussi, pour y passer la nuit, Jeanne fut-elle obligée d'avoir recours à une grosse pierre qui lui servait d'oreiller.

Même avec ce soulagement, on comprend ce

(1) Récit de M. l'abbé Voleau.

que la Vénérable dut souffrir d'un tel état de gêne: son corps devint tout meurtri et tout livide. Les maux de tête auxquels elle était sujette auparavant s'aggravèrent ; rien pourtant ne l'eût fait manquer à son énergique résolution, si la voix de l'obéissance — toute-puissante sur elle — ne l'y eût déterminée. Cette fois encore, un seul mot de son directeur suffit à lui faire abandonner cette mortification.

Elle ne dormait d'ailleurs que deux ou trois heures chaque nuit et employait le reste du temps à prier et à soigner les malades. Chaque matin, au lever des Sœurs, la maison était déjà balayée et les ordures portées à la rivière. A 4 heures, la Vénérable sonnait le réveil de ses filles et allait avec elles à l'oraison, et, durant la journée, elle n'avait point de relâche, mettait la main à tous les travaux, veillait à tout, aux besoins des Sœurs comme à ceux des pauvres, accueillait les nombreux visiteurs et déployait une activité prodigieuse, comme si elle eût mangé et dormi normalement.

Jeanne Delanoue n'aurait pu persévérer dans de pareilles austérités sans un secours extraordinaire d'en haut. « Il était visible, disent ses premières Sœurs, que Dieu soutenait notre Mère. Ne mangeant presque point, un petit morceau de pain par vingt-quatre heures, quand ce n'était pas seulement trois fois la semaine — surcroît d'austérité qu'elle s'imposa à certaines époques de sa vie, — ne dormant guère que deux heures seulement de la nuit, sur une chaise, luttant par suite toujours contre le sommeil, travaillant outre mesure, elle nous faisait cependant des instructions chaque jour, avec un ton de voix aussi fort que si elle eût mangé d'ordinaire. »

Ce secours spécial, qui seul peut expliquer une pareille vie, ne lui enlève rien de son héroïsme, et Jeanne Delanoue peut, à bon droit, être comparée aux plus grands pénitents de la Sainte Eglise.

SABOTS ET HAILLONS

Dans son désir d'être en tout semblable aux pauvres, qu'elle secourait amoureusement pour Dieu, elle se sentit un jour toute confuse d'être mieux vêtue qu'eux, car, jusque-là, elle avait aimé jusqu'à la recherche la propreté dans le vêtement.

Cela ne pouvait durer; elle prit donc la résolution de ne se revêtir plus que d'habits usés et déguenillés, « des haillons tout crasseux », dit naïvement la Sœur Marie, première compagne de la Vénérable. Avec cela, de lourds et informes sabots lui chaussaient les pieds, et c'est en cet accoutrement qu'elle faisait des visites ou se rendait aux offices.

Quel triomphe sur elle-même pour en arriver là! Elle-même avouait un jour ses répugnances : « Lorsque j'étais dans les églises, disait-elle, je n'osais plus me relever pour m'en aller, tant j'étais remplie de confusion. »

Son directeur, feignant d'oublier qu'il lui avait permis de se vêtir aussi pauvrement qu'elle le voudrait, prit occasion d'une visite qu'elle lui fit en sabots et en tablier de cuisine, pour lui adresser les paroles les plus dures :

« Ce que vous faites là, ma fille, vous le faites par ostentation. Vous voudriez faire croire que c'est par esprit de pauvreté que vous agissez ainsi, et moi je vous dis que c'est par esprit d'orgueil et d'hypocrisie. » La Vénérable répondit très humblement qu'elle était prête à changer de mise si son directeur le jugeait à propos, mais lui rappela en même temps qu'il lui avait accordé de faire vœu de la plus grande pauvreté. Au reste, le sage directeur savait à quoi s'en tenir au sujet de sa pénitente : s'il l'humiliait ainsi, c'était pure tactique; plus que tout autre, il admirait l'œuvre de Dieu en Jeanne Delanoue.

L'habit qu'elle donna à ses premières filles devait, pour répondre aux vues de la servante des pauvres, être de bure grossière, simple et sans pli. Et, pour donner à ce vêtement un cachet encore plus particulier de pauvreté, il ne devait pas être entièrement d'étoffe neuve, mais renfermer pour un quart d'étoffe vieille. Il sentait si peu l'élégance qu'il faisait huer les pauvres Sœurs dans les rues.

Quand on les en vit revêtues pour la première fois, chacun y trouva à redire. On le trouvait lourd, incommode, informe, et « tout ce que le venin que de véritables langues serpentines pouvaient trouver leur était jeté à la face », dit la Sœur Marie.

La Mère Delanoue apprit à ses religieuses à laisser dire, à se réjouir intérieurement de ces petites humiliations, et, enfin, à forcer le respect de tous pour cet habit, malgré son étrangeté, en en faisant le symbole du dévouement le plus admirable.

COMMENT LES SAINTS S'ENTENDENT A HUMILIER LES SAINTS

Nous avons dit un mot déjà de la direction toute virile du confesseur de Jeanne Delanoue. Plus il voyait celle-ci recevoir de lumières et avancer en vertu, plus il l'humiliait et la mortifiait. Venait-elle lui parler de communications surnaturelles qu'elle recevait de Notre-Seigneur, M. l'abbé Geneteau — tel était son nom — n'y paraissait attacher aucune importance. Sollicitait-elle la permission de pratiquer des pénitences rudes, il commençait par la lui refuser; il exerçait son obéissance, lui commandait par exemple de se reposer toute une nuit et de faire trois repas par jour lorsqu'elle lui demandait de veiller et de ne manger que toutes les quarante heures. Il ne lui laissait suivre l'inspiration intérieure qu'après l'avoir longtemps éprouvée et parfois l'obligeait à interrompre soudain les austérités accordées. Il semblait avoir du temps pour tout et pour tous, sauf pour sa fille spirituelle qui, écrasée d'épreuves, se présentait à lui pour les lui confier, et il la renvoyait souvent à d'autres heures. Tout cela, pour l'empêcher de s'enorgueillir, pour épurer sa vertu dans le creuset de la souffrance et accroître encore sa sainteté.

Jeanne Delanoue acceptait tout, simplement et humblement, et si exigeant qu'il fût, le pru-

dent directeur trouva toujours en elle une âme docile, soumise et oublieuse d'elle-même.

Qu'on en juge par le trait suivant :

En 1706, le bienheureux de Montfort, dont le renom de sainteté était déjà très répandu en Bretagne, en Vendée et en Anjou, passant par Saumur, honora de sa visite la *Grande Providence*. On le savait homme très éclairé. Les Sœurs mirent donc le plus grand empressement à le consulter et lui demandèrent en particulier ce qu'il pensait de la vie si extraordinaire de leur Mère et fondatrice. Jeanne Delanoue, de son côté, lui ouvrit entièrement son âme. Le Bienheureux écouta tout en silence, dit qu'il réfléchirait et promit, pour le lendemain, d'adresser quelques mots d'édification à la communauté.

Le moment venu, Jeanne, ses Sœurs et même une bienfaitrice, sont réunies pour entendre le prédicateur.

Alors le saint missionnaire, au lieu de l'exhortation générale qu'on attendait, prend, pour ainsi dire, à partie la supérieure, et, comme s'il voulait infliger à son humilité une épreuve décisive, devant tout le monde, il l'accable de reproches écrasants : « Vous allez trop loin dans vos austérités. Vous ne devez pas tenir un régime de vie autre que celui de vos filles. Vos jeûnes sont condamnables, vous errez en croyant que c'est l'esprit de Dieu qui vous inspire cela ; non, c'est l'orgueil qui vous aveugle. » Là-dessus, il se met à raconter l'histoire d'une âme qu'il a connue, monstre d'hypocrisie et qui a fini par se perdre. « Eh bien, ma Sœur, conclut-il, je crains bien que vous ne soyez semblable à cette fausse dévote. Au reste, je vais offrir à votre intention le Saint Sacrifice. Vous y communierez, et, après ma messe, vous viendrez me trouver pour avoir définitivement mon avis sur votre état. »

Jeanne avait toujours redouté d'être l'objet d'illusions du démon. Dès lors, quelle terrible sentence pour elle que celle que venait de rendre un homme aussi saint et aussi instruit que le P. de Montfort! Elle en fut bouleversée, et pendant toute la messe répéta cette prière : « Mon Dieu, faites bien connaître à votre serviteur si je m'illusionne ou si je suis trompée par le démon.

Le bienheureux de Montfort, fut satisfait de la manière dont Jeanne Delanoue avait accepté l'épreuve. Aussi, quand elle vint le voir, le trouva-t-elle tout changé; il l'accueillit avec douceur et bonté, la franquillisa, la confirma dans son genre de vie, et elle se retira d'auprès de lui l'âme toute remplie de consolation.

ARTIFICE D'HUMILITÉ.

Ce qui suit ne saurait plus étonner.

« Depuis longtemps, dit la Sœur Marie, notre très digne Mère, pressée, dans son humilité, du désir de n'agir que par obéissance, songeait à prendre une personne de sa maison qui serait chargée de lui dire avec autorité tout ce qu'elle aurait à faire et comment elle devrait le faire. » Jeanne Delanoue jeta les yeux sur la Sœur Marie Laigle, et, profitant de ce que celle-ci lui demandait depuis longtemps avec instance la permission de coucher sur la dure, elle lui dit qu'elle y consentirait, avec l'autorisation de leur directeur, mais à une condition : « C'est, ajouta-t-elle, que vous me commanderez en supérieure et me reprendrez sévèrement de toutes mes fautes. »

La pauvre Sœur demeura tout interdite. Mais quand la Mère Delanoue avait dans la tête une idée de ce genre, on ne l'en délogeait pas facilement. Elle plaida si bien sa cause auprès de l'abbé Geneteau que celui-ci finit par consentir à un essai et qu'il confia ainsi l'une à l'autre ses deux filles spirituelles.

Le soir même, la Mère Delanoue demanda à Sœur Marie la permission de veiller la nuit. « Je le veux bien, lui dit la Sœur, mais après vous être reposée jusqu'à minuit. » C'est ce que celle-ci fit aussitôt sans répliquer.

Quelques jours après, retenue par une occupation sérieuse, elle ne put se rendre à un exercice de communauté au premier coup de la cloche. Elle en profita pour se mettre à genoux au milieu de la salle et pour demander publiquement aux Sœurs pardon du scandale qu'elle leur causait par son peu de régularité.

La sainte Mère en agit ainsi de l'année 1712 à l'année 1736, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, obéissant à une inférieure avec la docilité de la religieuse la plus soumise.

LES FILLES DE JEANNE DELANOUE

L'œuvre de Jeanne Delanoue ne mourut pas avec elle; son hospice et sa communauté restaient, trois cents pauvres au moins continuèrent à être hospitalisés, toujours servis avec le même dévouement par les Sœurs de Sainte-Anne.

La grande Révolution n'empêcha pas ces vaillantes servantes des pauvres de poursuivre leur œuvre, malgré des difficultés humainement insurmontables. On leur coupa les vivres, on supprima leurs quêtes, on tarit pour elles toutes les sources de la charité. Non contents de ces ingratitudes, les révolutionnaires mirent la main sur leurs immeubles. Cependant, un rapport de 1796 en fait foi, « elles arrachent à la mendicité de jeunes orphelines vouées par leur naissance à l'abandon et à la misère; elles donnent asile à de pauvres filles et femmes que les infirmités, la vieillesse ou la démence ont mises hors d'état de gagner leur vie; elles font l'école aux enfants qui se rendent chez elles des différents quartiers de la ville.

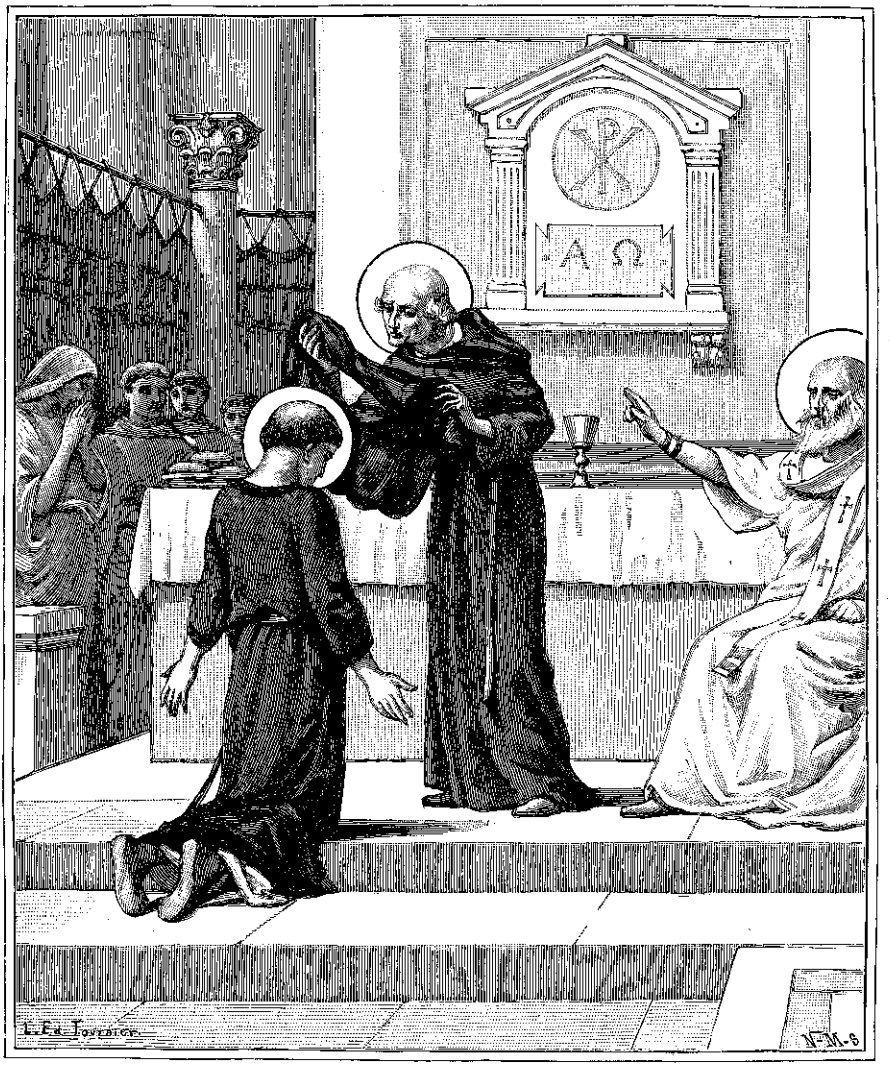
» Outre les pauvres qu'elles logent, elles secourent également ceux du dehors qu'elles vont visiter à domicile, soignent le jour et la nuit des malades de tout rang. »

C'est ce que font encore aujourd'hui les filles de Jeanne Delanoue dans les quatre-vingt dix établissements auxquels elles ont étendu le bienfait de leur charité. N'est-ce pas assez pour exciter contre elles la haine des sectaires?

Qu'elles se rassurent néanmoins. Une œuvre basée comme la leur sur les sacrifices, sur les vertus et l'héroïsme d'une vénérable Jeanne Delanoue, ne saurait périr.

SAINT SIMPLICIEN, ÉVÊQUE DE MILAN

Fête le 16 août



Saint Simplicien revêt Augustin du chaperon noir et de la ceinture.

Saint Augustin, au livre de ses *Confessions*, décrit les rapports qu'il entretint avec saint Simplicien et la part qu'eut ce dernier dans l'œuvre de son retour à Dieu.

« J'allai, dit-il, ô mon Dieu, vers Simplicien, qui me semblait un de vos fidèles serviteurs. En lui résidaient les lumières de votre grâce. J'avais appris que, dès sa jeunesse, il avait vécu dans la piété la plus fervente. Il était vieux alors, et ces longs jours passés dans l'étude laborieuse de vos voies me garantissaient sa docte expérience. Et je ne fus pas trompé. »

Saint Ambroise, cette autre lumière de l'Eglise, appelle de son côté saint Simplicien son père selon la grâce.

Maître de saint Ambroise, conseiller de saint Augustin, voilà, certes, deux titres qui recommandent saint Simplicien à la pieuse attention du lecteur.

Et pour présenter sous un jour plus attrayant encore sa grande et sympathique figure, nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'emprunter à un vieil auteur (1), respectant autant que pos-

(1) Le P. Saingt-Martin, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, professeur du Roy en la Faculté

sible son tour naïf et la grâce archaïque de son style, la biographie qu'il traçait de notre Saint dans la première moitié du XVIIe siècle.

PREMIÈRE ÉDUCATION DE SIMPLICIEN

Simplicien était Milanais, né en un village nommé Betuale, de parents chrétiens et nobles; si nobles, dis-je, que quelques-uns les font descendre de l'empereur Aurèle.

Son père s'appelait Louis et sa mère Senedruge. Reconnaissant la vivacité de son esprit, tout tendre encore, et le grand désir qu'il avait d'apprendre, ils l'envoyèrent de bonne heure à Rome.

En peu de temps, il se poussa si fort dans l'étude des sciences et de la vertu, et laissa si loin derrière lui les plus avancés, qu'il était aisé de voir qu'il ne tenait rien du commun, car, soit en la lecture des livres, soit en la visite des Lieux Saints et des sépulcres des martyrs, il se rendait très assidu. Son dessein était de faire baiser Castor et Pollux, signes d'heureux présage quand ils paraissent tous deux ensemble, je veux dire qu'il voulait allier la science à la piété et la dévotion aux lettres, mariage d'autant plus beau qu'il est plus rare.

Il pratiquait les meilleures compagnies, car, pour être de ses amis, il ne fallait pas l'être du vice et de la volupté. Sa douce humeur, son abord affable et modeste lui faisaient tous les jours de nouvelles acquisitions dans la bonne grâce des honnêtes gens.

CONVERSION DE VICTORIN

Parmi ceux qui s'attachèrent à lui avec des chaînes d'aimant, se trouvait Victorin, rhéteur fameux, philosophe des plus subtils, homme de grande distinction, mais, d'autre part, si païen, qu'il était gagé par le Sénat de Rome pour attirer, par les charmes de sa parole, les chrétiens à renier leur foi.

Il n'y réussissait que trop, Dieu permettant que sa langue fût un piège à prendre des âmes, un rasoir mille fois plus tranchant que le fer des bourreaux. Plusieurs des chrétiens qui eussent tenu bon contre la persécution et la tyrannie ouvertes se laissaient séduire par l'exemple et l'éloquence de ce doux pipeur.

Simplicien, voyant ce rude escrimeur, et jugeant bien que pour le désarmer il le fallait ménager, redoubla ses caresses et les appâts de sa conversation pour le mieux gagner; il cachait sa lancette sous un peu de coton, afin de faire son coup et de percer l'enflure tout en la flattant.

Il mena cette opération avec tant d'adresse qu'après quelque combat l'autre fut contraint de se rendre et de se déclarer chrétien.

Victorin ne craint point de confesser bien haut sa défaite. Il monte sur une des chaires de Rome, et là, en face de l'Eglise, il prononce sa profession de foi catholique, renaît par l'eau du baptême, qui lave toutes ses taches; enfin, devient un aussi chaud et courageux persécuteur des idoles qu'il l'avait été auparavant des images et du crucifix.

Jamais la renommée ne se chargea du nom d'un conquérant pour le faire voler aux deux bouts du monde avec autant de pompe et de bruit qu'elle le fit de celui de notre Simplicien à cette occasion, tant la conversion de Victorin semblait chose impossible.

LES REMONTRANCES D'AMBROISE

Je ne dirai que ceci, qui est plus considérable que tout.

Le pape Damase avait Simplicien en telle estime que le grand saint Ambroise étant créé depuis peu évêque de Milan, sans avoir eu le loisir de s'y préparer par l'étude des Saintes Lettres, et ignorant ce qui concernait ses fonctions de pontife, puisque jusque-là il avait professé le droit, le Pape, dis-je, choisit entre mille Simplicien, et le lui envoya comme le plus avisé des conseillers.

En quoi Simplicien se comporta avec tant de tact, de sagesse et de modestie, qu'il ne semblait pas qu'il fût le précepteur de saint Ambroise, mais bien plutôt son disciple.

Dans les questions difficiles dont il voulait qu'Ambroise connût la solution, Simplicien la lui demandait comme pour l'apprendre de lui. De quoi saint Ambroise étonné ne peut s'empêcher de se plaindre amoureusement, en la seconde de ses lettres: « Pourquoi, dit-il, feignez-vous de douter et me demandez-vous ce qu'il m'en semble? Vous vous abaissez jusqu'à me consulter comme si vous ne m'étiez pas donné pour me prescrire ce que j'en dois croire. Faut-il que l'aveugle passe devant son guide, et que je me donne autant de peine à faire le docteur que vous l'écolier. Je vous prie, laissons les choses dans l'ordre où Dieu les a mises. Ayez tant d'humilité qu'il vous plaira, mais non pas au préjudice de ce que la charité vous oblige à me rendre. »

SIMPLICIEN DANS SON MONASTÈRE

Saint Ambroise eût désiré garder auprès de lui Simplicien. Mais comme celui-ci aspirait à la solitude, qu'il avait perdu ses parents, vendu les biens qu'ils lui avaient laissés, distribué son argent aux pauvres comme un fidèle économe, il se retira en un lieu proche de Milan pour y mener avec plusieurs disciples une vie d'ermite ou de religieux.

Le saint archevêque l'y fut visiter souvent, veillant à ce que rien ne lui manquât, ni à lui, ni à ses frères, et l'honorant comme son propre père, au dire de saint Augustin.

Ce qui obligeait le bon vieillard à la reconnaissance. C'était comme un devoir pour lui de s'intéresser, du fond de sa grotte, aux affaires du diocèse, d'indiquer les meilleurs remèdes à

---

de théologie, en l'Université de Tolose. — Toulouse, 1641.

apporter aux mauvaises coutumes qui se glissaient dans Milan et ailleurs.

En ce temps-là, Augustin arrivait en cette ville pour y enseigner la rhétorique. Encore imbu des erreurs manichéennes, après avoir conféré avec Ambroise sur les points qui le tenaient encore opiniâtrément engagé dans la secte, inspiré du ciel, comme il le dit lui-même, il s'en vint consulter Simplicien, avec l'espérance de trouver en cette visite soulagement et consolation.

AUGUSTIN ÉBRANLÉ PAR LES ARGUMENTS DE SIMPLICIEN

Saint Simplicien avait ouï parler de ce bel esprit. Il fut bien aise de l'occasion que Dieu lui mettait en main de travailler à sa gloire.

Il embrasse doucement Augustin, lui fait un accueil tout trempé dans la débonnaireté, l'humilité et l'amour. De quoi le jeune homme, satisfait au possible, commence à déboutonner son cœur, et lui fait assez naïvement le récit de la vie qu'il avait jusque-là menée.

Entre autres choses, il ne manqua pas de lui dire le temps qu'il avait donné à la lecture des philosophes, et particulièrement des Platoniciens, tournés en latin par un habile homme appelé Victorin.

C'était ici qu'il fallait saisir l'occasion au poil. Car, puisqu'Augustin, sans y penser, se découvrait par son côté faible, le bon Simplicien jugea que c'était là même qu'il devait donner.

Il raconta donc à Augustin comment cet auteur qu'il venait de citer n'était plus païen, qu'il était parfaitement converti à la foi de Jésus-Christ, en ayant déjà fait profession publique et ayant reçu à Rome le sacrement de baptême.

Ce grand coup, si justement lâché, étourdit notre homme. Que Victorin, qui passait en son estime pour un esprit si poli, se fût laissé persuader par une croyance si éloignée de celle de son Platon, véritablement, cela l'ébranlait fort, et lui semblait conclure que ce devait être la vraie, puisqu'un homme de si bon sens s'y était rangé.

Mais ce qui le secoua plus que tout fut de considérer que ce même Victorin, tout ancré qu'il était en l'estime du monde, avait préféré la profession de chrétien à l'honneur, à la pompe, au gain qu'il se pouvait procurer dans sa charge de professeur public d'éloquence. Il était, en effet, débouté de cette charge, d'après l'édit de l'empereur apostat, dès le jour où il se faisait chrétien.

« Seigneur, dit de lui-même saint Augustin, soudain que Simplicien, votre serviteur, m'eut fait le récit de la défaite de Victorin, j'eus dès lors un extrême désir de le suivre aussi bien dans le christianisme que je l'avais fait en la secte d'un philosophe païen. Mais ayant ajouté que, nonobstant l'édit de Julien, Victorin avait mieux aimé se priver du profit et de l'honneur de l'école que de renier sa foi, je n'eus plus de peine à m'y résoudre. »

ÉCHANGE DE SERVICES

Quelques mois après, Augustin revenait à Milan pour recevoir le baptême des mains de saint Ambroise, avec Alipe, son fils Adéodat, et quelques autres. Saint Simplicien y assista et, avec saint Ambroise, revêtit le néophyte de la robe et du chaperon noirs, le ceignant aussi d'une ceinture de cuir, ainsi qu'il est dit au sermon composé par Ambroise sur le baptême d'Augustin.

On voit encore à Milan une vieille peinture dudit baptême en laquelle saint Simplicien revêt Augustin et lui baille la ceinture.

Plusieurs de nos auteurs disent qu'Augustin, une fois baptisé, se retira au monastère dirigé par Simplicien hors les murs de la ville, et y demeura quelque temps, s'employant tout de bon aux exercices spirituels et à la contemplation des mystères divins.

Si les moines gouvernés par Simplicien vivaient ici-bas comme des anges, c'était néanmoins sans aucune règle écrite.

Supérieur et disciples virent bientôt de quelles grâces surnaturelles Dieu avait doué l'esprit d'Augustin et, d'un commun accord, ils le prièrent de vouloir bien être leur chef. Augustin n'eut garde d'accepter. Cependant, sur les instances de Simplicien, il édicta quelques petites lois propres à faire avancer les Frères dans les voies de la perfection monastique.

Ainsi, l'on peut dire que si saint Simplicien fut le père et le maître d'Augustin, qu'il introduisit dans les sciences divines pour le préparer au saint baptême, il peut être aussi appelé son fils et son disciple parce qu'il se soumit volontairement à lui dans son propre monastère.

Plus tard, il reçut encore de lui solution de nombreuses difficultés qu'il lui avait soumises sur plusieurs points de l'Ecriture.

SAINT SIMPLICIEN SUCCÈDE A SAINT AMBROISE

Le saint évêque Ambroise était atteint de la maladie dont il mourut.

Quelques-uns de ses diacres se tenaient dans sa chambre, assez loin de son lit, devisant à voix si basse que c'est à peine s'ils s'entendaient entre eux.

Ils parlaient de ce qui arriverait si Dieu rappelait à lui leur saint prélat. Ils se demandaient surtout qui pourrait bien être son successeur, et l'un d'eux hasarda, mais d'une voix presque imperceptible, le nom de Simplicien.

Aussitôt, le malade se redressa et dit par trois fois, comme pour approuver leur choix, cette parole :

« Il est vieux, mais il est bon. »

Les assistants furent si étonnés d'entendre le malade parler de la sorte en l'état où il se trouvait que, sans ajouter un mot, ils prirent la fuite.

La parole d'Ambroise n'en fut pas moins vérifiée, car, lorsqu'il eut rendu l'âme à Dieu, bien qu'il y eût dans l'Eglise de Milan quantité de personnes dignes de l'office de pasteur, Simplicien fut néanmoins choisi pour occuper le siège

épiscopal, en qualité de prélat de ce célèbre diocèse, l'an 398.

Tous estimaient qu'il s'en acquitterait très dignement. Et l'on ne fut pas trompé dans cette attente, car il mania les affaires avec tant de prudence, de soin et de courage, que l'Eglise de Milan semblait n'avoir rien perdu par la mort du très docte et saint personnage Ambroise.

Aussi, sa réputation ne s'étendit pas seulement dans le pays d'Italie, mais bien loin de là, en Afrique. Les donatistes y avaient baptisé un jeune enfant, et plusieurs évêques, rassemblés à Carthage, doutaient si ce baptême était valide. La solution de la difficulté fut, d'un commun avis, renvoyée à Simplicien, et l'on résolut de s'en tenir à sa décision.

L'empereur Honorius, informé de la vertu et du mérite de l'évêque, fit à sa considération des lois très avantageuses à la juridiction ecclésiastique.

Ce dévot prince résidait à Milan, et, comme chaque jour se présentaient des affaires qui requéraient pour se vider l'avis et le jugement du saint prélat, il rendit, de son propre mouvement, une ordonnance par laquelle les citoyens qui le désiraient pouvaient se présenter au tribunal de l'évêque et lui exposer leurs différends, décrétant que les sentences de Simplicien auraient force de loi comme si elles eussent été prononcées en la cour séculière et laïque.

Cette ordonnance, Constantin le Grand l'avait déjà portée auparavant, lorsqu'il permit d'en appeler de la décision des magistrats et présidents des villes à celles des évêques et juges ecclésiastiques. Mais elle était tombée en désuétude. C'est pourquoi l'empereur Honorius, en considération du grand savoir et de la sainteté de Simplicien, la rétablit à Milan.

Le même empereur promulgua un autre édit non moins favorable à la religion.

Il ordonnait que tous les temples où l'on honorerait encore des idoles et faux dieux, ou seraient détruits et mis à bas, ou, changeant de face, seraient désormais affectés au culte du vrai Dieu et de ses saints : coup mortel pour ce qui restait de la gentilité!

CADEAU DE L'ÉVÊQUE VIGILE

La dernière année de la vie de saint Simplicien, Vigile, évêque de Trente, personnage très signalé en piété et science divine, lui fit présent des reliques de trois martyrs: Sisin, Martyrien et Alexandre, avec une belle lettre contenant le récit de leur martyre.

L'excellence de ce cadeau témoignant de l'estime en laquelle était tenu notre Saint, il me semble à propos de rapporter ici ce que racontait Vigile.

Ce saint évêque de Trente, animé du seul désir de convertir des âmes, sachant qu'en certains endroits des vallées d'Arcaunie, il y avait quantité de mécréants et d'infidèles, il y envoya les trois susdits saints, très savants personnages, Cappadociens de naissance, afin que, par leurs semonces, prédications et exemples, il les ramenassent à la connaissance du vrai Dieu.

Ces braves serviteurs de Notre-Seigneur n'eurent pas sitôt posé pied dans les bourgs et les ages de ces vallées que, entrant dans le vif de leur mission, ils prêchèrent hautement qu'il n'y a qu'un seul Dieu digne d'être reconnu et adoré, que les statues des idoles ne sont qu'instruments dont se servait le diable pour les abuser, que le vrai Dieu préparait de grands biens pour récompenser ceux qui le servent et des supplices éternels pour les mécréants.

Ce fut sans fruit.

Un jour que ces brutaux allaient visiter leurs champs selon le rite superstitieux dont ils étaient coutumiers, au son des trompettes, avec des danses et des rondes, et qu'ils contraignaient certains convertis à offrir de l'encens et à sacrifier aux idoles, les trois saints voulurent leur représenter combien cela était impie et inique. Les infidèles se ruèrent sur eux. Sisin, qui était diacre, fut le premier frappé à coups de trompette et de cognée, et il en mourut, après avoir été honteusement promené par les carrefours comme une bête brute, ayant, suspendue à son col, une de ces clochettes qu'on a coutume de faire porter aux bœufs et aux brebis.

Martyrien reçut quantité de plaies, perdit tout le sang et conséquemment la vie du corps, en échange de laquelle il obtint une vie éternelle.

Alexandre, lié et garrotté, fut traîné à travers les buissons et les pierres jusqu'au temple, près duquel un grand feu avait été allumé, et on lui donna le choix ou de fléchir les genoux et d'adorer les faux dieux, ou de considérer qu'il serait jeté au milieu des flammes. Il choisit les feux qui s'éteignent afin d'éviter les feux éternels et d'aller jouir du rafraîchissement qui n'aura point de fin.

Ainsi, au même jour et au même temps, ces trois victimes furent offertes au Dieu vivant, et leurs corps, recueillis par quelques âmes dévotes, furent portés à Trente à l'évêque Vigile qui en fit don aussitôt à saint Simplicien.

Ce présent fut agréé avec toute la vénération qu'il méritait, et l'évêque de Milan fit honorablement colloquer les précieux corps en l'église Sainte-Marie.

Et comme son prédécesseur, saint Ambroise, avait voulu être enseveli auprès des sépulcres des glorieux martyrs saint Gervais et saint Protais, que Dieu lui avait fait découvrir, ainsi saint Simplicien choisit-il sa sépulture tout auprès de ces trois serviteurs de Jésus-Christ.

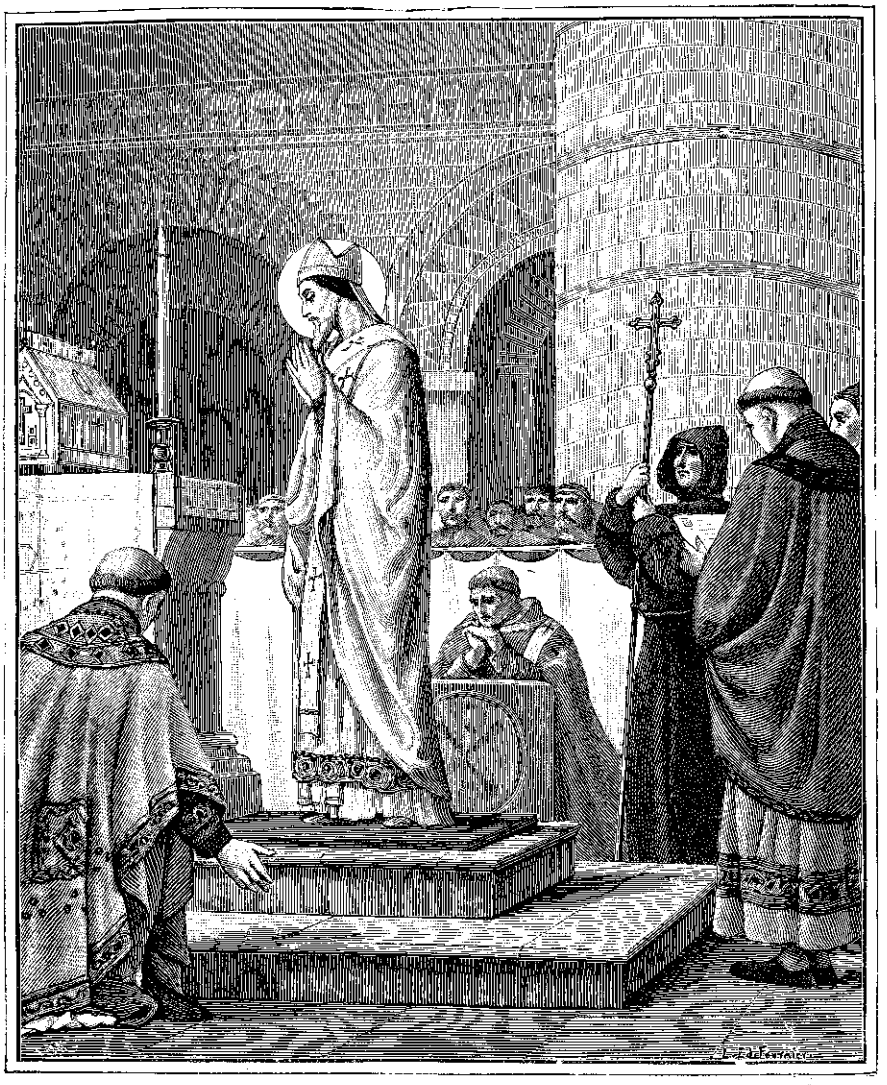
C'est là que fut déposé son corps quand son âme alla jouir au ciel de la claire vision de Dieu, l'an troisième de son pontificat, le treizième jour d'août, après avoir, entre autres choses, exhorté ses frères à pratiquer la charité les uns envers les autres, à faire grand état de l'humilité et à chérir au possible la pauvreté volontaire.

Le martyrologe romain place sa fête au 16 août.

SAINT THÉODULE DE GRAMMONT

évêque de Sion et abbé de Saint-Maurice d'Agaune vers 760-825.

Fête le 16 août.



Le saint évêque Théodule vénère les reliques de saint Maurice et de ses compagnons, les martyrs d'Agaune.

NOBLE ORIGINE

C'est à Besançon, au temps du roi Pépin le Bref, vers l'an 760, que naquit Théodule. Il était issu d'une famille déjà illustre et qui devait se perpétuer avec éclat jusqu'à nos jours, celle des Grammont, et son nom jette tant d'éclat sur sa postérité qu'au XVIIe siècle encore, tout Grammont allant à Sion avait le droit d'y être hébergé trois jours aux frais de l'Etat du Valais.

A cette époque, l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, peuplée en grande partie de moines séquanais après que saint Sigismond y eut établi le *laus perennis* ou chant ininterrompu de l'office divin, jouissait d'une très grande célébrité, tant par la régularité qui y régnait que par le parfum de science qui s'en échappait. On comprend donc que la puissante famille des Grammont ait confié Théodule au célèbre monastère ; il dut y entrer fort jeune en qualité d'alumniste ou d'enfant oblat, puis s'y fixer comme religieux lorsqu'il eut terminé ses études. Le fait que notre Saint fut religieux à l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune ressort clairement de ce que, plus tard, nous le verrons abbé de ce même lieu ; or, à cette époque, l'usage était d'élire le supérieur parmi

les moines de la maison, et les exceptions à cette règle sont des plus rares.

LE CHAPELAIN IMPÉRIAL
CHARLEMAGNE COURONNÉ EMPEREUR

En l'an 800, Théodule devait avoir environ quarante ans; Charlemagne traversant les Alpes pour se rendre en Italie dut naturellement visiter en passant l'abbaye de Saint-Maurice. Soit qu'il ait distingué Théodule dont le savoir et la vertu étaient déjà célèbres, soit qu'il ait voulu remplacer un de ses chapelains, il emmena le moine d'Agaune avec lui.

On sait dans quelles circonstances Charlemagne se rendait à Rome. Léon III (795-816) venait de succéder sur le trône pontifical au pape Adrien Ier. Désireux, à l'exemple de son prédécesseur, d'entretenir de bons rapports avec le roi Charles, il lui annonça son avènement, et lui envoya les emblèmes du patriciat, savoir les clés de la Confession de Saint-Pierre et l'étendard de la ville de Rome.

A quelque temps de là, deux clercs de l'Eglise romaine, parents du Pape défunt, se portèrent contre le Pontife régnant, dont ils jalousaient l'élévation, à des excès inouïs : ils lui firent couper la langue et crever les yeux. La Providence se déclara hautement en faveur de la victime, qui recouvra miraculeusement ses membres mutilés et continua d'en faire usage. La nouvelle du crime ne tarda pas à parvenir en France. Charles, se souvenant qu'il était patrice, partit pour Rome où il arriva le 24 novembre de l'an 800. Après avoir pris une première connaissance des faits, il convoqua dans l'église Saint-Pierre une assemblée de clercs et de laïques (15 décembre 800). Léon III, qui présidait avec le roi, prouva son innocence par le serment; et les accusateurs furent en conséquence condamnés à mort; mais le généreux Pontife fit commuer cette peine en celle de l'exil.

Cette affaire terminée, le Pape, de concert avec les principaux seigneurs de la ville, résolut de couronner Charles empereur d'Occident. La nuit de Noël (800), pendant que le monarque, non prévenu, priait devant la Confession de Saint-Pierre, il lui mit une couronne sur la tête et lui donna ensuite, ainsi qu'à son fils, l'onction sainte.

Tous les Romains présents à la cérémonie s'écrièrent par trois fois, en manifestant une grande joie : Vie et victoire à Charles, très pieux, auguste, couronné de Dieu, grand et pacifique empereur!

Théodule avait assisté à cette cérémonie d'une grandeur et d'une majesté sans précédent. Le pape Léon III, touché de ses mérites et de ses vertus, l'avait accueilli avec une grande bienveillance.

PRÉSENTS DU SOUVERAIN PONTIFE

Léon III fit don à Théodule d'un cadeau précieux alors, d'une cloche en bronze. Aux anciens signes employés pour appeler les fidèles aux offices, tels que trompettes, planches frappées l'une contre l'autre, cris dans l'église, appels individuels faits à domicile par un *cursor*, on avait substitué les cloches. On lit dans la vie de saint Colomban le Jeune que, « vers le milieu de la nuit, il se rendait à l'église au son de la cloche, et que les autres moines, réveillés par le même moyen, y allaient aussi ». Ces cloches furent d'abord assez petites et de métal battu, c'est-à-dire forgées au marteau. C'est précisément au temps où nous sommes que les cloches fondues et de dimension plus grande font leur entrée dans l'histoire.

On croit d'ordinaire que c'est la rareté de cette espèce de cloche et la difficulté du transport qui a donné naissance à la légende d'après laquelle notre Saint, embarrassé du don pontifical, aurait ordonné au démon qui le tourmentait de transporter la cloche et la lui aurait fait ainsi porter sur le dos jusqu'à Sion. Mais il est plus probable que cette légende vient d'une mauvaise interprétation d'anciennes figures de saint Théodule; jadis, en effet, et en particulier sur les monnaies des évêques de Sion, on voit fréquemment saint Théodule représenté ayant à ses pieds une cloche, sous laquelle le diable se tient dans une posture humiliée. Ce n'était pas là très probablement le transport légendaire auquel on avait voulu faire allusion, mais bien la dévotion fort ancienne de bénir des clochettes par la récitation de l'oraison de la fête de saint Théodule, ce qui n'est d'ailleurs qu'une des formes de l'invocation du Saint contre les malins esprits. Dès l'époque la plus reculée, on invoque spécialement saint Théodule contre le démon, et on fait usage de ces clochettes bénites pour mettre le diable en fuite.

Outre le cadeau du Pape, Théodule rapportait de son voyage un don non moins précieux de la munificence de l'empereur. C'était une relique de la vraie Croix que Charles avait reçu du Pape, et que son chapelain obtint pour la ville de Sion. Il la déposa solennellement à son retour dans le sanctuaire vénéré de Valère, dont l'antique église domine encore la pittoresque couronne de montagnes qui entoure la capitale du Valais.

RÔLE DU CHAPELAIN IMPÉRIAL

Théodule resta le chapelain de l'empereur durant douze ans, c'est-à-dire de 801 à 813; c'est dire assez la confiance que Charlemagne avait de ses lumières et de sa vertu.

La charge de chapelain était, en effet, une des plus importantes de la cour. Ce n'était pas seulement un prêtre chargé de desservir la chapelle d'une des résidences impériales et d'y chanter l'office canonial, souvent de concert avec le souverain lui-même, car on sait que Charlemagne prenait plaisir à partager ce pieux exercice; les chapelains avaient en outre dans leurs attributions, et ce n'était pas la moindre, la direction des écoles palatines; ils avaient aussi la charge de cette école d'élite que l'on nommait l'Académie palatine et dans laquelle prirent rang, avec l'empereur lui-même, les principaux personnages de sa famille et de sa cour. L'empereur s'adonnait à l'étude; l'astronomie l'avait passionné, il s'exerçait même à l'art du calligraphe et du miniaturiste.

Il va sans dire que les chapelains étaient parmi les dignitaires de la cour qui prenaient part aux grandes assemblées de l'Etat, sorte d'assises solennelles, participant à la fois de l'assemblée législative, du tribunal et du concile. Leur expérience de l'art littéraire, leur science du droit canonique et des conciles, principales bases de la législation d'alors, donnaient forcément aux chapelains une influence considérable dans ces assemblées.

CE QU'ÉTAIT UN ÉVÊQUE AU IXe SIÈCLE

Saint Théodule ne prit pas possession du siège de Sion avant la fin de 813, à la mort de l'évêque Althée, encore nommé dans une Bulle de cette année. Dans l'accomplissement de sa charge, notre Saint réalisa parfaitement le portrait des évêques

du IXe siècle si bien tracé par Vétault. « L'évêque, dit-il, avait le devoir civil de visiter, une fois l'an, toutes les paroisses de son diocèse, et de se tenir ainsi constamment en rapport avec ses subordonnés, aussi bien séculiers que réguliers. Les Synodes provinciaux réunissaient périodiquement les évêques autour de leur métropolitain. Enfin l'administration de tous les chefs du diocèse, assimilés en cela à celle des comtes, était contrôlée par les inspecteurs royaux des Missi Dominici. »

A l'évêque appartient exclusivement et en propre la direction de l'enseignement public dans son diocèse, à tous les degrés.

Il est le juge suprême de tous les procès des clercs, de tous les procès touchant « de près ou de loin aux sacrements ou aux cérémonies du culte », enfin de tous les procès dans lesquels l'une des parties fait appel à sa juridiction; or, bientôt, l'esprit de justice, l'intelligence du droit, la douceur des juges ecclésiastiques leur attire la grande majorité des plaideurs. D'ailleurs, presque tous les procès sont basés sur des contrats et ressortissent de l'évêque, à cause du serment qui alors garantissait presque toutes les transactions, ou sur des testaments, acte que le voisinage de la mort et les dispositions prises qu'il contient presque toujours, remettent encore à l'évêque.

Enfin, comme à cette époque la vie commune ou au moins la bourse commune avec division en prébendes, existait partout dans le clergé, l'évêque est le seul administrateur temporel des biens ecclésiastiques des hôpitaux, des écoles. Lui seul règle la perception et l'emploi de la dîme.

Voilà pour le temporel. Au spirituel, la tâche n'est pas moindre : il faut lutter contre les tendances des barbares; même engagés dans les saints Ordres, ils garderont leurs goûts pour les plaisirs bruyants, la chasse et même la guerre. En vain les Canons des Conciles ont légiféré. N'a-t-on pas vu, un siècle auparavant, un archevêque de Besançon, Tétrade, tué à la chasse par un sanglier?

Il faut aussi relever le temporel, ruiné par les prévarications des simoniaques, des courtisans ou des hommes d'épée, auxquels, sous Charles Martel, on a prodigué comme des fiefs les dignités ecclésiastiques. Il faut réparer les ruines qu'a amoncelées en bien des endroits, et entre autres dans la vallée du Rhône et jusqu'aux Vosges, l'invasion sarrasine.

Le temps de notre Saint était celui où il fallait rappeler le clergé des paroisses à la perfection de la vie commune et rénover le bel Institut des Chanoines réguliers. Saint Chrodegand, évêque de Metz, s'y donnait de toute son âme. Non moins zélé, saint Benoît d'Aniane s'attachait à ramener les moines à la splendeur de leurs primitives observances, et partout s'implantait la règle de saint Benoît. Théodule réunissait cette double charge : évêque, il avait à s'occuper des clercs de son diocèse et des paroisses rurales; abbé, il avait la charge de l'antique abbaye d'Agaune, où la règle de Tarnate, tombée en désuétude, cédera la place à celle des Chanoines réguliers.

A cette tâche écrasante, joignez celle qui incombe aux seigneurs laïques. Théodule n'est-il pas « comte et souverain » du Valais? C'est donc à lui qu'incombe la charge de pourvoir à l'enrôlement, à l'équipement, à l'entretien et au commandement dans les batailles du contingent dont le ban royal fixe chaque année le nombre. A son tribunal, comme comte, ressortissent les affaires qui échappent à sa juridiction d'évêque. Il doit présider trois fois l'an le plaid ou assemblée locale et a le soin de la perception des droits du fisc.

Tel est le rôle d'un évêque au VIIIe siècle ou au début du IXe, et si les documents nous font défaut pour montrer en détail l'éclat avec lequel Théodule le remplit, le culte et la vénération qui sont restés attachés à son nom nous permettent d'affirmer sans hésitation qu'il fut un grand évêque.

CULTE DE THÉODULE POUR LES MARTYRS PATRON DES VIGNERONS

Saint Théodule « plaça » en un lieu plus honorable les reliques de saint Maurice et de ses compagnons martyrs. L'ancien bréviaire de Sion mentionne expressément ce fait dans l'hymne des premières vêpres de la fête du Saint. On croit d'ordinaire que cette allusion est née d'une confusion de notre Saint avec son homonyme, saint Théodule Ier, qui releva au IVe siècle les corps des martyrs d'Agaune; mais cette opinion n'est pas fondée. Les termes mêmes de l'hymne ne permettent pas de penser qu'il s'agisse de l'élévation des reliques au IVe siècle, mais bien de leur placement sur un autre autel ou dans une autre église, fait qui certainement se passa au VIIIe ou au IXe siècle. Comme les découvertes archéologiques faites par les Chanoines réguliers de Saint-Maurice de Valais ont révélé les substructions des églises élevées successivement en ce lieu, on voit fort bien qu'il en est une datant de cette époque.

Le second fait qui nous soit resté connu de l'épiscopat de saint Théodule est aussi mentionné dans son hymne et a laissé des traces dans son iconographie : presque toujours, en effet, notre Saint est représenté bénissant des raisins ou tenant à la main une grappe de raisin. « Il arriva une année, nous dit l'hymne, que « la terre du Valais » pleura ». A Sion et dans le voisinage, par suite des gelées, « les vendanges avaient été brûlées ». Ému de la douleur de son peuple, le saint évêque fait rassembler tous les tonneaux et les amphores qui peuvent se trouver : ils sont vides, « ne con» tenant aucune liqueur »; et, l'évêque « ayant » fait le signe de la croix », ils se trouvèrent aussitôt remplis de vin. »

Tel est le miracle avec la physionomie que la légende lui a conservée. La reconnaissance que les Valaisans ont vouée à saint Théodule est un témoignage de la véracité du fond de ce récit. Sa protection est implorée pour les vignes dans la plus grande partie de la Suisse et dans la Franche-Comté; alors même que les vignerons ont pour patron le jeune vigneron De Bauharach, martyrisé par les Juifs, saint Vernier, ils ne laissent pas d'honorer très particulièrement le saint évêque de Sion, comme nous le montrerons bientôt.

UNE RÉVÉLATION SURNATURELLE

De Sion, saint Théodule devait se rendre assez fréquemment auprès de Charlemagne, soit pour y traiter des affaires de son diocèse, soit aussi parce que l'empereur avait grande confiance dans la sûreté de son conseil. Or, il arriva, disent les chroniqueurs, que le prince, parvenu au faîte de la puissance, eut l'âme tourmentée d'un terrible remords; la faute était si grave qu'il rougissait de l'accuser au saint tribunal de la pénitence.

Dans une assemblée d'évêques, il se recommanda aux prières de tous, et les prélats lui promirent de célébrer le Saint Sacrifice de la messe à ses intentions. Après s'être acquitté de ce mi-

nistère, l'évêque Théodule connut surnaturellement l'état d'âme de l'empereur. Il le réconcilia avec Dieu, et Charlemagne, dans sa reconnaissance, donna aux évêques de Sion la souveraineté temporelle du Valais. L'historien de Genève, Léti, place le fait en 805, mais il ne donne aucune preuve de cette date, et il est impossible de l'admettre. Ce n'est qu'à la mort d'Althée que Théodule fut nommé évêque de Sion et abbé d'Agaune. C'est donc dans la dernière année du vieil empereur (768-814) qu'il faut placer l'événement; il est bien plus naturel, d'ailleurs, de voir Charles angoissé à la pensée de sa fin prochaine, désireux de régler les comptes de sa conscience, que de supposer ces événements contemporains de l'apogée de sa puissance et des égarements qui firent tache à sa gloire.

Ce qui est certain, c'est que la donation fut faite à Théodule; la preuve en est dans son iconographie, qui le représente l'épée et la couronne à la main. Certains ont voulu que cette donation ait été faite à l'église dans laquelle se vénéraient les reliques de saint Théodule Ier, cet évêque de Sion qui, au IVe siècle, fut le premier fondateur de l'abbaye d'Agaune. Mais cette opinion n'est pas soutenable.

Les empereurs Charles IV et Charles V confirmèrent la donation faite par Charlemagne aux évêques de Sion.

MORT DE SAINT THÉODULE — SES RELIQUES

On ignore l'année et le lieu de la mort de saint Théodule. Les seules dates certaines que l'on ait de sa vie permettent de la placer aux environs de l'an 825. Elle arriva un 16 août, car c'est en ce jour qu'il est inscrit dans les calendriers et martyrologes.

Il est probable aussi qu'il ne mourut ni dans sa ville épiscopale ni dans son abbaye; on pense qu'il expira au cours d'un voyage dans un petit établissement monastique du mont Jura, à l'abbaye du Mont-Sainte-Marie, dans la vallée du Doubs. C'est là, en effet, que de tout temps se vénérèrent ses reliques, et il ne paraît aucune trace qu'elles y aient été transférées.

Dès une époque reculée, un des bras du Saint fut donné à la ville de Lyon et placé en l'église de Saint-Martin d'Ainay, dans une châsse d'argent. L'église métropolitaine de Saint-Etienne de Besançon possédait l'autre bras; on le portait en procession avec la relique de saint Etienne, le lundi de la Pentecôte. Transféré à Saint-Jean lors de la démolition de Saint-Etienne, à la fin du XVIIe siècle, il disparut dans les autodafés révolutionnaires.

La ville ressentit en plusieurs circonstances la puissante protection du Saint; en 1544, en particulier, elle se voua heureusement à lui lors de la peste, et c'est en exécution de ce vœu que chaque année, le 3 mai, on faisait une procession solennelle, à l'issue de laquelle un chanoine de la métropolitaine bénissait la ville avec la relique de saint Théodule.

Quant à la tête, elle n'est point demeurée non plus au Mont-Sainte-Marie. On ignore quand elle en sortit; on ne sait si on doit attribuer cet acte à Hugues de Chalon, prieur de Jouhe, dont la famille était toute-puissante au Mont-Sainte-Marie, ou au cardinal Jean de Neufchastel, doyen du Sacré Collège, et aussi prieur de Jouhe, dont il releva l'église. Quoi qu'il en soit, dès le XVe siècle, le chef de saint Théodule était transféré au prieuré bénédictin de Jouhe, à une lieue et demie de Dôle.

Il y fut entouré d'un culte très répandu; les populations venaient surtout implorer son secours dans les intempéries persistantes. La ville de Dôle, dans ces dévotions, se distinguait entre toutes. Lors des pluies ou des sécheresses persistantes, elle envoyait en ambassade deux membres de son Magistrat à Jouhe. Dans un carrosse mis à leur disposition par la ville, le prieur et un de ses religieux prenaient place, portant le chef vénéré. Le Magistrat et les sergents de ville suivaient le carrosse à pied, cierge en main, jusqu'à la porte de la cité, où attendait la procession générale. L'insigne relique était exposée solennellement durant huit jours dans l'église du collège Saint-Jérôme, de l'Ordre de Saint-Benoît, aujourd'hui l'église des Dames de la Visitation. On la reportait ensuite à Jouhe en procession solennelle, sur un brancard réservé à cette occasion. La dernière ostension eut lieu en 1744.

Au XVIIe siècle, le pèlerinage de saint Théodule à Jouhe était célèbre, sa fête s'y faisait avec octave, très solennellement, le 30 août, tandis que le reste du diocèse la célébrait le 17 août: « Tous les peuples du voisinage, écrit alors un religieux de Jouhe, ont une dévotion singulière pour la relique de saint Théodule, dont nous avons le crâne. »

La Révolution eut peu de prise à Jouhe. L'église est une des rares qui ne fut point profanée. Les cérémonies n'y furent qu'à peine interrompues; bien mieux, elle s'enrichit des dépouilles du voisinage, puisque c'est elle qui recueillit et se réjouit de posséder encore, l'antique statue miraculeuse de Notre-Dame de Mont-Roland, vénérée depuis le IXe siècle, et qui va, au mois d'août prochain, être solennellement couronnée de par le Chapitre de Saint-Pierre de Rome.

On s'expliquera donc comment le précieux crâne échappa aux orgies de la Révolution. Le vieux buste de carton doré qui le contenait a été remplacé, il y a quelques années, par les pieux soins de M. de Chauroyche, curé de Jouhe, par une riche châsse d'orfèvrerie. A cette occasion, Mgr Maipot, évêque de Saint-Claude, procéda à une nouvelle reconnaissance de la relique, et des parcelles en furent détachées.

La confiance des populations envers le glorieux évêque est toujours ardente. On l'invoque dans les intempéries qui menacent les récoltes, et le zèle de M. Vigoureux, aujourd'hui curé de Jouhe, s'efforce de rendre au culte de saint Théodule tout son antique éclat.

A. P.

SOURCES CONSULTÉES

A. Pidoux, *Vie des saints de Franche-Comté.* — A. Pidoux, *Histoire du prieuré de Jouhe.* — Barthelet, *Histoire de l'abbaye du Mont Sainte-Marie.* — *Ancien bréviaires du diocèse de Sion.*

LE BIENHEUREUX CARLOMAN

ONCLE DE CHARLEMAGNE ET RELIGIEUX BÉNÉDICTIN

Fête le 17 août.

Au nombre des religieux qui ont sanctifié l'abbaye du mont Cassin, les martyrologes comptent un humble moine du nom de Carloman. Ce moine, dont les hagiographes font à peine mention, appartient cependant à la famille carlovingienne et a joué un grand rôle dans notre histoire; mais son humilité qui, sa vie durant, lui a fait mépriser les dignités de la terre, semble après sa mort l'avoir dérobé aux hommages des hommes, et il a fallu toutes les recherches et toute la science de Mabillon et d'autres savants bénédictins, pour lui rendre le titre de saint qui lui avait été contesté.

Fils de Charles-Martel, frère aîné de Pépin le Bref, Carloman fut élevé à la cour d'Austrasie, au milieu des honneurs dont les princes sont entourés. Il fut, dès son adolescence, envoyé dans les camps, et il se distingua à côté des braves qui avaient défait les Saxons puis sauvé la France de l'invasion musulmane par la grande victoire de Poitiers. De nombreux faits d'armes attirèrent sur le jeune guerrier l'attention générale, et, à la mort de Charles-Martel, Carloman était jugé digne de lui succéder avec son frère Pépin le Bref.

L'héritage qu'avait légué Charles-Martel était glorieux, mais difficile à défendre. A l'Est, les Allemands, toujours en armes, renouvelaient chaque année leurs incursions sur le territoire franc, et parfois s'avançaient jusqu'au cœur de l'Austrasie; au Midi, les Sarrasins n'aspiraient qu'à venger la grande défaite de Poitiers et, maîtres de Narbonne, menaçaient à chaque instant la sécurité de nos frontières; enfin, le duc d'Aquitaine, descendant de Clovis, jaloux de la suprématie de la race carlovingienne, essayait de susciter des compétiteurs contre les fils de Charles-Martel.

Sans se laisser effrayer par tous ces ennemis, les deux princes, concentrant rapidement leurs forces, marchèrent sur l'Aquitaine, le principal foyer de la résistance, battirent le vieux duc Hunald aux environs de Bourges, et emportèrent d'assaut la ville de Loches; puis, se retournant vers le Rhin, ils repoussèrent les Allemands, et les contraignirent à remettre

entre leurs mains, comme gage de soumission, de nombreux otages.

LE PRINCE CHRÉTIEN

Ces brillantes campagnes n'avaient pas empêché Carloman de s'occuper de l'administration du royaume. A l'époque de son avènement, saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, était venu le trouver, et, lui présentant les lettres du pape, l'avait conjuré de mettre un terme aux désordres qui affligeaient l'Eglise de France.

Si nous en croyons l'historien du saint missionnaire, Carloman, élevé au milieu des camps et des batailles, n'avait eu jusque-là que des notions assez vagues sur la religion chrétienne; mais les entretiens de saint Boniface le transformèrent complètement. Dès ce moment, il mit tout son pouvoir au service de Dieu et devint un prince digne de l'Eglise et de la France.

IL FAIT RESPECTER LES LOIS DE L'ÉGLISE

Durant les troubles du règne précédent, des soldats s'étaient installés de force sur les sièges épiscopaux, et avaient forcé le clergé à prendre les armes sous prétexte de payer la dette du sang à la patrie. Le nombre des prêtres-soldats était donc considérable, et au milieu des camps, le clergé avait perdu ce caractère de sainteté qui convient à son ministère. Les peuples n'étaient plus instruits. C'était une situation déplorable.

Par les soins de Carloman, un concile fut réuni, sous la présidence de saint Boniface, et ses décrets furent proclamés comme lois du royaume par Carloman. Par un capitulaire solennel, le duc d'Austrasie interdit aux prêtres et aux clercs de suivre les armées. Il n'exceptait de cette mesure que ceux que l'on avait désignés pour porter les reliques et distribuer les sacrements aux soldats.

Les partisans des lois existantes auraient dû consulter le capitulaire de Carloman, avant de réclamer la suppression des aumôniers militaires et le service obligatoire des séminaristes.

Après avoir signé cet acte fameux où étaient posées les bases de la régénération spirituelle de la France et de l'Allemagne, le duc d'Austrasie reprit les armes pour combattre les Saxons qui renouvelaient leurs incursions sur les frontières. La victoire fut complète. Enveloppés par une habile manœuvre, les Allemands, vaincus avant d'avoir pu engager le combat, furent obligés de s'en remettre à la générosité du vainqueur. Ce brillant succès assurait pour de longues années la sécurité du royaume, et Carloman, qui, depuis quelque temps déjà, songeait à se retirer du monde, crut que le moment était venu d'accomplir son dessein.

CARLOMAN, EN RENONÇANT AU MONDE, PRÉPARE LA GLOIRE DE SON NEVEU CHARLEMAGNE

Après avoir annoncé sa résolution à son frère Pépin, le duc d'Austrasie fit l'abdication solennelle de ses Etats, et partit pour Rome, accompagné d'un grand nombre de ses *optimates*. Le cortège prit la direction de la Suisse et s'arrêta quelques jours au monastère de Saint-Gall. Malgré la grande renommée dont elle jouissait dans toute l'Europe, cette abbaye était réduite à la plus extrême pauvreté. Témoin des vertus des religieux et des miracles sans nombre qui s'accomplissaient au tombeau du Saint, le prince songea un instant à subvenir, par une importante donation, à l'indigence du monastère. Déjà toutes les dispositions étaient prises et l'acte allait être signé, lorsque Carloman, se rappelant qu'il n'était plus lui aussi qu'un pauvre de Jésus-Christ, s'écria : « J'ai renoncé aux biens que je possédais en Austrasie; il ne m'est plus permis d'en disposer. » Et le pauvre volontaire, se faisant mendiant pour ses frères, les pauvres de Saint-Gall, envoya une supplique à Pépin le Bref, le priant d'octroyer une largesse royale à la vieille abbaye. Etant encore duc d'Austrasie, Carloman avait donné à saint Boniface un vaste domaine pour fonder la célèbre abbaye de Fulda, qui devint un centre de lumière et de civilisation pour toute l'Allemagne.

Arrivé à Rome, le prince, après avoir déposé à la confession des apôtres les riches offrandes qu'il avait emportées avec lui, fit couper sa chevelure et reçut l'habit monastique des mains du bienheureux pape Zacharie. Plusieurs de ses compagnons de voyage imitèrent son exemple, et Carloman se trouva bientôt à la tête d'une nombreuse communauté. Avec l'aide de ses frères, le prince moine releva, au mont Soracte, l'ancien monastère de Saint-Sylvestre, ruiné par les Lombards, et, pendant quelque temps, il put goûter, à l'abri des sollicitudes du monde, le repos de la vie contemplative.

Mais, à cette époque de foi, les pèlerinages à Rome étaient fréquents, et les seigneurs français, qui venaient déposer leurs offrandes au tombeau des Apôtres, ne manquaient jamais d'aller rendre hommage à l'humble moine du mont Soracte dont ils étaient fiers d'admirer les vertus et de revoir les traits aimés. La retraite du mont Soracte ne tarda pas à devenir comme la succursale de la cour d'Austrasie. Carloman n'avait pas renoncé aux dignités et aux honneurs de la terre, pour retrouver au fond du cloître les sollicitudes du pouvoir, aussi, après avoir pris conseil de saints personnages, il résolut de s'y soustraire.

Une nuit, prenant le bâton de pèlerin, il quitta le couvent à l'insu des Frères. Un comte franc, qui, après l'avoir accompagné dans toutes ses expéditions, avait, à son exemple, embrassé le vie religieuse, était seul dans le secret de cette évasion. Les fugitifs n'emportaient que la misérable tunique qui leur couvrait le corps. Pauvres à la suite du Christ, ils arrivèrent au mont Cassin et, selon l'usage, frappant humblement à la porte, demandèrent le Père Abbé. Optat, le successeur du bienheureux Pétronax, gouvernait en ce moment le monastère. A sa vue, Carloman se prosterne la face contre terre : « Je suis, s'écrie-t-il, un pécheur souillé de tous les crimes. Mes mains ont versé le sang et tué bien des hommes. J'implore miséricorde et vous demande une place dans votre monastère pour y faire pénitence. »

A son accent, Optat comprit qu'il était étranger. « De quel pays, de quelle nation êtes-vous? » lui demanda-t-il.

« Je suis né au pays des Francs et me suis volontairement exilé sur la terre. Mon unique but est de ne point perdre la patrie céleste. »

Au huitième siècle, la foi accomplissait de véritables miracles au milieu de ces populations à demi barbares, qui n'avaient pas encore eu le temps de se polir au contact de la civilisation romaine. Aussi n'était-il pas rare de voir d'héroïques pénitents venir expier dans les couvents ou dans les déserts une vie qui n'avait été marquée jusque-là que par des brigandages et des crimes.

Emu de compassion par l'aspect pauvre et misérable des deux inconnus, l'abbé crut n'avoir devant lui que deux malfaiteurs vulgaires. Toutefois, voulant éprouver la sincérité de leur conversion, il les admit dans la communauté et leur donna un emploi à la cuisine.

Carloman, duc d'Austrasie, avant d'entrer dans les rangs de la milice du Christ, combat, pour la cause de Dieu, à la tête de ses armées.

Le prince franc, heureux de pouvoir offrir à Dieu ce nouveau sacrifice, accepta avec joie ces humiliantes fonctions, mais, par manque d'habitude, il s'en acquitta fort mal.

Le Frère, préposé au gouvernement de la cuisine, s'indigna contre cet aide par trop inexpérimenté et, dans son emportement, s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet.

« Que Dieu et Carloman vous pardonnent », se contenta de répondre l'offensé.

Témoin de cette scène de brutalité, le comte franc ne put maîtriser son indignation. Saisissant un

pilon qui servait à concasser le pain : « Méchant serviteur, s'écria-t-il d'une voix vibrante de colère, que ni Dieu ni Carloman ne te pardonnent, » et de toute sa force il en déchargea un grand coup sur les épaules du cuisinier.

On accourut au bruit. Le coupable, pris en flagrant délit, fut, selon l'usage, enfermé dans la cellule de pénitence jusqu'à ce qu'on eût statué sur sa faute.

L'émotion fut grande parmi les Frères. On s'indignait contre l'étranger qui répondait par de telles violences à l'hospitalité qu'on avait bien voulu lui donner.

Le lendemain, tous les religieux furent réunis à la salle conventuelle, et l'abbé fit amener l'accusé au milieu de cette importante assemblée.

« Pourquoi, lui demanda-t-il d'une voix sévère, avez-vous porté le trouble dans toute la communauté en levant la main sur un Frère ministre ?

— Parce que, répondit le comte, je voyais le plus méchant des serviteurs frapper le meilleur des hommes, le plus grand des princes qui soit sur la terre.

— Quel est le prince dont vous parlez; cet homme dont la noblesse et la vertu dépassent ce qu'il y a de meilleur et de plus grand ici-bas ? »

Se tournant alors vers Carloman : « Le voilà, répondit l'accusé. Ce religieux dont vous ne connaissez pas l'origine, c'est Carloman qui régnait naguère sur la nation des Francs. Par amour pour Jésus-Christ, il a quitté un royaume et la gloire du monde. D'un si haut rang, il s'est humilié non pas seulement jusqu'à remplir les offices les plus vils, mais jusqu'à supporter les outrages d'un cuisinier. »

« A ces mots, ajoute le chroniqueur, auquel nous avons emprunté ce dialogue, les religieux quittent leurs sièges et, venant se prosterner devant le prince méconnu, le prient d'excuser leur ignorance. » En vain, Carloman s'agenouille-t-il à son tour, les suppliant de ne pas faire attention aux paroles qu'ils viennent d'entendre; il lui faut avouer sa royale origine et accepter leurs témoignages de respect et d'admiration.

L'humilité de Carloman triompha encore de cette nouvelle épreuve. En vain les religieux le pressèrent-ils d'accepter une des charges importantes de l'abbaye : il demeura inébranlable, et, grâce à son insistance, obtint de garder au milieu des Frères la place obscure qui lui avait été assignée.

L'abbé, cependant, ne voulut plus l'exposer aux mésaventures de la cuisine et lui confia la garde du troupeau.

Pendant de longues années, on vit le prince qui avait gouverné l'Etat le plus puissant de l'Europe, veiller avec sollicitude sur les brebis qu'il menait paître dans les champs.

Un jour, comme un pauvre petit agneau, fatigué par la longueur de la route, suivait en boitant le troupeau, le bon pasteur, plein de compassion, le prit sur ses épaules et revint au monastère, chargé de ce précieux fardeau. L'iconographie a immortalisé, dans des compositions pleines de naïveté, cet épisode de la vie du Saint, et notre gravure, en retraçant cette scène touchante, représente le véritable Agneau, qui, entouré d'un limbe lumineux, vient jeter un regard plein de complaisance sur l'humble moine qui triomphe des répugnances de la nature pour remplir tous les devoirs du bon pasteur.

Un autre jour, le Saint était assailli au milieu de la campagne par une troupe de brigands. A la vue de ces hommes qui viennent, l'épée à la main, fondre sur le troupeau, son ardeur guerrière se réveille et il s'élance, prêt à soutenir un combat inégal. Mais, saisi tout à coup d'une inspiration soudaine : « Mes amis, s'écrie-t-il, vous n'enlèverez aucune de ces brebis, car elles sont placées sous ma garde. Cependant, si vous désirez avoir une victime, tournez votre fureur contre Carloman. »

Les brigands, croyant voir devant eux un insensé, acceptent cette étrange proposition, ils laissent le troupeau paître paisiblement dans la prairie, mais se jetant sur le berger, ils l'accablent de coups, le dépouillent d'une partie de ses vêtements et le laissent harassé et demi-nu sur la place.

De retour au couvent, le Saint va trouver l'abbé et lui rend compte de sa conduite. Optat, voulant éprouver sa patience, lui adresse des reproches publics et le traite d'insensé. Carloman, qui, par sa présence d'esprit, a su, en se dévouant, conserver le troupeau, accepte joyeusement ces reproches immérités et, après avoir demandé une pénitence, retourne aux pâturages, laissant tous les Frères dans l'admiration d'une si grande humilité.

Ces exemples d'humilité et d'abnégation remplissaient de joie les anges du ciel qui se préparaient à rendre au prince dépouillé une couronne plus belle que celle qu'il avait laissée à son frère Pépin le Bref.

Carloman mourut vers 775, pendant un voyage diplomatique qu'il avait entrepris en France d'après les ordres de ses supérieurs. Ses reliques, un instant déposées à Vienne, furent transportées au mont Cassin, où elles sont demeurées longtemps vénérées des fidèles

SAINT MAMMÈS, ENFANT MARTYR

Fête le 17 août.

Mammès, resté seul dans la prison, est récréé par la visite d'un ange.....

L'histoire de l'enfant Mammès, grand thaumaturge d'Orient et en France le patron de la cathédrale de Langres qui conserve son chef, est l'une des vies de saints le plus remplies de merveilleux. La plupart des hagiographes conviennent qu'il faut en ce récit extraordinaire faire une part à la légende ; toutefois, il ne faudrait pas avec certains critiques attribuer en bloc tous les prodiges à l'imagination d'écrivains enthousiastes. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze ont connu les *Actes* très anciens de ce martyr, et, un siècle à peine après la mort du saint, devant un peuple si proche des grands événements de sa passion, loin de contester ces Actes, ils font le plus pompeux éloge du martyr prédestiné.

Rappelons en effet que dans ces terribles persécutions il plut souvent à Dieu de susciter les prodiges les plus éclatants pour fonder son Eglise; ces miracles sont moins étonnants que ne le serait la conversion du monde païen sans les moyens surnaturels extraordinaires.

D'ailleurs les guérisons et résurrections dont

saint Basile dit que ses auditeurs ont été les témoins et les bénéficiaires, sans prouver les faits rapportés aux Actes, sont plutôt de nature à leur donner crédit.

Ces justes réserves étant donc posées avec les hagiographes pour certaines circonstances, voici l'antique récit de la vie et de la mort glorieuse de l'enfant Mammès.

NÉ DANS UN CACHOT

Saint Mammès, surnommé par les Grecs et les Syriens « le grand martyr » naquit à Gangres, petite ville de la Paphlagonie en Asie Mineure, vers l'an 260, sous le règne de l'empereur Valérien. Son père s'appelait Théodote et sa mère Rufine, l'un et l'autre de famille patricienne. « Toutefois, dit saint Basile, ce n'est point à leurs ancêtres ni à leurs richesses que les martyrs doivent leur grandeur, mais à leur inébranlable fidélité à Jésus-Christ. »

Les deux époux, chrétiens fervents, pratiquaient ouvertement leur religion; leur zèle s'employait même à amener à la vérité les infidèles qui les entouraient. C'en fut assez pour soulever contre eux les fureurs du gouverneur de la province : ils durent comparaître à son tribunal et confessèrent courageusement leur foi. Théodote fut jeté en prison, et Rufine, sa généreuse épouse, obtint de partager ses fers. Mais peu de temps après, accablé de souffrances, Théodote expirait et Rufine, frappée par cette mort soudaine, mit au monde avant le temps l'enfant qu'elle portait en son sein. La paille d'un cachot fut donc le berceau qui reçut le jeune Mammès. La pauvre mère jeta sur cette chère créature un regard plein de tendresse et d'amour : « Mon Dieu, dit-elle, je vous offre cet enfant, servez-lui de Père. Il n'est né dans cet état si pitoyable, vous le savez, que parce que nous avons confessé votre nom! »

Elle ne put en dire davantage et mourut, le cœur déchiré, mais plein d'espoir au Dieu père de l'orphelin.

A une prière aussi confiante, le Seigneur ne pouvait rester sourd : une pieuse veuve nommée Ammia, avertie par le ciel, se rendit à la prison où étaient morts les deux époux, leur donna une honorable sépulture et se chargea de l'enfant; elle l'emmena à Césarée de Cappadoce et elle l'éleva avec la tendre sollicitude d'une mère.

On dit que le premier mot qu'il put bégayer à l'adresse de sa bienfaitrice fut celui de *Mamma*. Il répétait si souvent ce nom si doux qu'on finit par l'appeler Mamas ou Mammès.

L'orphelin profita admirablement des leçons de sa mère adoptive; il fit de rapides progrès dans la piété; bientôt, envoyé aux écoles, il s'adonnait de tout son cœur à l'étude et surpassait ses condisciples.

APÔTRE ET CONFESSEUR A DOUZE ANS

Mammès n'avait encore que douze ans, mais déjà il sentait bouillonner dans ses veines le sang généreux de ses parents martyrs du Christ et il ne laissait point inactive la foi qu'il avait reçue. Il affermissait dans leur croyance ses camarades, les jeunes chrétiens de Césarée, qu'il savait entourés de tant de périls. A Césarée, comme dans tout l'empire à ce moment, les enfants étaient en butte aux traits malveillants des idolâtres, dans les écoles publiques, par suite de décrets dont nous parlons plus loin. Mammès, par ses conseils pleins de candeur, empêcha plusieurs de ses petits compagnons d'être victimes de lâches séductions. Il ne négligeait rien pour attirer même des païens à Jésus-Christ.

Sans doute son jeune cœur était déjà travaillé par la pensée de donner au divin Maître le suprême témoignage de l'amour. Dieu qui avait accepté le sacrifice de Théodote et de Rufine ne refusera pas celui de Mammès et daignera combler les aspirations secrètes de son jeune serviteur.

Le gouverneur de la province, Démocrite, ayant appris cette ardeur de prosélytisme que montrait le jeune Mammès, le cita à son tribunal et essaya d'abord de le gagner par les flatteries et les promesses. Comme elles le laissaient insensible : « Nous verrons bientôt, lui dit Démocrite avec colère, si tu conserveras cette fierté au milieu des tortures. *Vous est-il permis de flageller ainsi un citoyen romain?* avait jadis répondu Paul au centurion chargé de le frapper. Et, peu après, traduit devant le gouverneur Festus, il s'était écrié : *J'en appelle à César*, pressé qu'il était du désir de confesser jusqu'à la face de l'empereur le nom de Jésus-Christ : « Vous est-il permis, répliqua Mammès à Démocrite, de torturer un fils de patricien? »

Le gouverneur s'arrêta devant cette parole, craignant d'excéder ses pouvoirs, et, dès qu'il le put, il envoya Mammès à l'empereur Aurélien alors à Egée, ville de Cilicie aujourd'hui détruite.

DEVANT AURÉLIEN

Aurélien, féroce Pannonien, soldat de valeur, mais tyran au caractère irascible et emporté; tenait depuis cinq ans déjà, et non sans gloire, les rênes de l'empire. Il avait d'abord repoussé au delà du Danube les barbares que l'empereur Gallien avait laissés pénétrer en Italie. Il marchait maintenant contre les rivaux qui lui disputaient des lambeaux de son territoire, la princesse Zénobie en Orient, Firmus en Egypte et Tétricus dans les Gaules. Mais les préoccupations de la guerre ne lui laissaient pas oublier le culte des idoles, et, fidèle aux traditions des tyrans de Rome ses prédécesseurs, il lança contre les chrétiens un nouveau décret de proscription. Par une tactique vraiment infernale, il ordonnait de rechercher activement les enfants chrétiens, proie facile et sans défense, et de les contraindre par tous les moyens à l'apostasie. Les maîtres des écoles, gymnases et lycées de l'empire reçurent mission de veiller à l'éducation exclusivement païenne de tous leurs disciples et de travailler à ruiner le christianisme, d'en étouffer les moindres germes dans les jeunes âmes.

C'est devant ce persécuteur acharné de l'enfance que parut Mammès, alors âgé de douze à quinze ans. Le prince engagea vainement le jeune chrétien, par des promesses empreintes d'une feinte douceur, à offrir un sacrifice impie. Mais il reconnut bientôt qu'il ne pourrait entamer par aucune

séduction une âme aussi fortement trempée et il voulut la dompter par la violence des supplices.

Notre héros fut fouetté jusqu'au sang, puis on lui brûla les côtes avec des torches ardentes; il parut insensible à la douleur. La flamme des torches n'était rien auprès des flammes de la charité qui embrasaient son cœur.

Et quand on lui meurtrissait les membres avec des cailloux : « Inventez, disait-il, tous les tourments que vous voudrez; je ne puis renier des lèvres, non plus que du cœur, le Dieu que j'adore. »

L'empereur, honteux d'être vaincu par cet enfant, le condamna à être jeté à la mer ; des satellites l'y conduisaient, mais, chemin faisant, un ange à forme humaine le délivra et le transporta miraculeusement sur une haute montagne couverte de forêts, aux environs de Césarée.

AU DÉSERT

Nouveau Moïse, Mammès y passa quarante jours, jeûnant et priant. Le mont Argée, où il se trouvait, était un lieu sauvage entre tous, presque inaccessible, peuplé seulement de bêtes fauves. C'est là que plus tard une foule de chrétiens chercheront asile pendant la persécution de Maximien.

Dans cette âpre solitude, le martyr poursuivi par Aurélien comprit qu'il devait demander à la prière et à la pénitence les forces surnaturelles dont il aurait besoin dans les prochains combats. Dieu, de son côté, n'abandonna point son fidèle serviteur. C'est au séjour de Mammès au désert que l'on rapporte un trait merveilleux qui est l'une de ses caractéristiques : le pouvoir de dompter les animaux les plus farouches. Ils semblaient avoir perdu pour lui leur férocité naturelle ; ours, lions, agneaux, brebis venaient également lui faire leur cour comme à un autre Adam, lui prodiguaient leurs caresses et se couchaient à ses pieds. Mammès vivait sans crainte parmi eux, comme il eût fait au milieu d'un troupeau de timides chevreuils. Il leur parlait et, dit un vieil auteur (1), « comme si elles eussent voulu faire hommage à la prédication de ce nouveau Prophète, elles fléchissaient le col et les genoux avec démonstration de respect et d'acquiescement ».

On eût pu voir, sur cette montagne, réalisé à la lettre l'oracle d'Isaïe : « Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera auprès du chevreau; le lion, le veau et la brebis demeureront ensemble et un petit enfant les conduira tous. La génisse et l'ours iront dans les mêmes pâturages; leurs petits se reposeront ensemble et, comme le bœuf, le lion mangera l'herbe des champs; la poussière sera la nourriture du serpent. Ils ne nuiront pas, ils ne tueront pas sur toute la montagne sainte. C'est le Seigneur qui a parlé. » (2)

Le lait de ces animaux, quelques fruits sauvages suffisaient à sustenter les forces de l'enfant. Il se trouva même avoir plus que le nécessaire et il partagea ses ressources avec des pauvres qu'il rencontrait quelquefois sur la montagne ou aux environs de Césarée, car il descendait de temps à autre pour évangéliser les populations voisines et les amener à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ.

Le pieux Mammès s'était construit un petit oratoire dans un coin de son désert; là, devant une croix de bois grossièrement travaillée, il s'adonnait à l'oraison.

Cependant le nouveau gouverneur de Césarée, Alexandre, finit par connaître le lieu de sa retraite. Il envoya deux cavaliers pour s'emparer de la personne de ce chrétien qui se jouait, disait-on, des édits impériaux et s'était soustrait, on ne savait trop comment, à la juste fureur du prince. Les émissaires trouvèrent Mammès au milieu des ours, des lions et des tigres qui allaient et venaient paisiblement autour de lui. Surpris et épouvantés, ils implorèrent son assistance. Mammès, souriant de leur effroi, leur dit qu'ils n'avaient rien à craindre et se remit de son plein gré entre leurs mains.

AU PRÉTOIRE DE CÉSARÉE
TORTURES, PRODIGES ET MARTYRE

Le voici au prétoire de Césarée :

— Es-tu, lui dit le juge, cet enchanteur qui apprivoise les animaux les plus sauvages et qui les rend doux comme des agneaux?

— Je ne suis point enchanteur, répond Mammès, mais je sers Dieu à qui tous les animaux obéissent.

— Quitte ta superstition, repartit Alexandre, et obéis aux dieux. Sinon, je t'assure que toute ta magie ne te sauvera pas de mes mains.

— Je ne reconnais qu'un Dieu, qui a tout créé. Quant à vos dieux inanimés, je ne les adorerai jamais.

Après ces vains efforts pour entraîner le jeune homme à un acte d'idolâtrie, le juge irrité le fit suspendre au chevalet et déchirer à coups de fouets. Pendant tout ce supplice, le saint martyr s'animait à la patience par la pensée du ciel vers lequel il ne cessa un instant d'avoir les yeux fixés. Alexandre fut frappé de son apparente insensibilité et s'en prit aux bourreaux : il leur commanda de le déchirer jusqu'aux os, s'ils ne voulaient pas être soumis eux-mêmes à la torture. Point n'était besoin d'exciter ces satellites; ils frappaient avec une telle fureur qu'au moment même où le gouverneur les taxait de faiblesse les entrailles du martyr furent sous leurs coups mises à découvert au milieu de ruisseaux de sang.

Il fut conduit ensuite dans une prison où sa seule présence fit tomber les fers à quarante chrétiens captifs. Tandis que le jeune confesseur était en prières, les portes du cachot s'ouvrirent d'elles-mêmes, comme autrefois pour l'apôtre saint Pierre. Les prisonniers délivrés sortirent tous. Seul, le jeune martyr poussé par l'esprit de Dieu demeura et fut récréé dans son isolement par la visite d'un ange. Il fut tiré de là pour subir un interrogatoire après lequel il s'entendit condamner au supplice du feu.

— Dieu de nos pères, dit alors le martyr, exaucez la voix du pécheur Mammès, qui souffre pour votre amour, et arrêtez, si c'est votre bon plaisir, la fureur de ces flammes, afin que ceux qui ne vous

(1) Alexandre Cordier, chanoine de Langres au XVII[e] siècle.

(2) *Is.* XI, 6.

connaissent pas apprennent que vous êtes le vrai Dieu et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que vous.

Il fut donc jeté dans une fournaise ardente, mais Dieu avait exaucé sa prière, et, après trois jours passés dans les flammes, comme les jeunes Hébreux il en sortit sain et sauf. Frappés de ce miracle, beaucoup d'habitants de Césarée adorèrent le Dieu de Mammès.

Le gouverneur, persuadé de plus en plus que le Saint devait tout à la magie, le fit exposer aux bêtes du cirque. Un ours et un léopard caressèrent leur proie au lieu de la dévorer.

Quelques jours après, il fut traîné une seconde fois à l'amphithéâtre où un lion devait le mettre en pièces. A ce moment même, un autre lion descendit des montagnes, accourut au lieu des spectacles, et y fit un grand carnage de ceux qui venaient s'y repaître, pour ainsi dire, du sang d'un disciple de Jésus-Christ et y blasphémer le vrai Dieu. Ce lion était de ceux que Mammès avait vus dans sa retraite. L'enfant, poussé par un mouvement extraordinaire de l'Esprit-Saint, avait dit au terrible animal: « Sois prêt pour venger l'injure qui sera faite au Fils de Dieu. »

Le gouverneur, frappé d'aveuglement, ne reconnut point dans ces faits le doigt du Tout-Puissant; il fit lâcher contre Mammès le lion des cages de l'amphithéâtre. Le monstre alla lécher les pieds du martyr. Alors, le forcené persécuteur donna l'ordre à un soldat de percer de son arme l'ennemi des dieux. Une joie ineffable brilla sur les traits de Mammès lorsque le glaive pénétra dans son corps; il reçut entre ses mains ses entrailles déchirées et alla rendre le dernier soupir à quelque distance, sous les huées de la populace. Mais déjà les anges avaient entonné dans les cieux le chant de son triomphe.

L'événement eut lieu, sans qu'on puisse en préciser le jour, en 275. La même année naissait Constantin, « le sang de ce martyr ayant esté comme le germe de la naissance du premier des empereurs chrétiens », dit complaisamment le vieil auteur déjà cité.

GLORIFICATION DE SAINT MAMMÈS

Saint Basile, prêchant le jour de sa fête au tombeau de saint Mammès où il se faisait un immense concours, prend à témoin ses auditeurs et leur dit : « Rappelez-vous les miracles de votre glorieux martyr; combien d'entre vous n'a-t-il pas secourus quand ils l'invoquaient? A combien n'a-t-il pas rendu la santé ou prolongé les jours? A combien d'autres n'a-t-il pas remis pleins de vie des enfants que la mort avait moissonnés? Rassemblez tous ces traits épars et faites vous-mêmes son éloge. »

Le dimanche de Quasimodo, jour auquel les pèlerins venaient en foule vénérer les reliques du saint enfant, il y avait une telle affluence que saint Grégoire de Nazianze dit qu'il préfère cette fête à celle de Pâques, à cause des fruits de salut qu'elle apporte. « La multitude des fidèles est si nombreuse et si compacte, ajoute-t-il, que les logements ne suffisent pas à la recevoir. Il faut camper en plein champ. D'ailleurs, les réjouissances de ce grand jour sont si générales que la fête ressemble plutôt à la pompe d'un triomphe qu'à une assemblée de dévotion. » Un écrivain du XIIIe siècle, Nicétas, assure que de son temps, à Nazianze, le concours des pèlerins n'est pas moindre qu'à l'époque de saint Grégoire.

A un martyr aussi illustre, plusieurs villes élevèrent des basiliques, entre autres Constantinople et Jérusalem. Julien, qui mérita depuis le surnom d'apostat, et Gallus, son frère, voulurent aussi lui élever un temple. L'ouvrage entrepris par Gallus réussissait au gré de ses désirs; celui de Julien, au contraire, malgré tous ses efforts, n'avançait point; il s'écroulait de lui-même et la terre en rejetait les fondements. On fut contraint de l'abandonner. Ainsi, le martyr de la foi repoussait l'hommage de celui qui devait bientôt déserter cette même foi et la persécuter.

L'histoire nous apprend différentes translations des reliques de saint Mammès. Le précieux corps fut d'abord gardé à Césarée, puis transporté à Constantinople. De là, les saintes dépouilles allèrent enrichir diverses grandes villes, Jérusalem, Rome et le diocèse de Langres.

C'est dans cette cité que, vers le milieu du VIIIe siècle, fut apporté l'os de la nuque du Saint.

Plus tard, à la fin du XIe siècle, le noble Renauld de Bar obtenait de l'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, en échange de services rendus, l'os du bras du martyr; il le rapporta à Langres en triomphe et Dieu sembla vouloir en prouver l'authenticité en permettant que le sang coulât d'une incision faite maladroitement par l'orfèvre chargé d'en détacher les pierreries.

Une troisième relique plus insigne venait, après la prise de Constantinople, enrichir le diocèse de Langres : c'est le chef même de saint Mammès entouré de deux cercles d'argent posés en croix avec cette inscription « AGIOS MAMMAS: saint Mammès ». (1) Le vaisseau qui apportait à la Palestine la sainte relique allait périr dans une tempête. « Que faites-vous, bienheureux Mammès? Où est donc votre puissance? s'écrie-t-on; sortez de votre repos et secourez-nous ! » Cette invocation suffit pour apaiser la bourrasque, et la mer reprit son calme ordinaire.

A peine arrivée dans le village de Dampierre, aux environs de la cité lingonne, la même relique arrêta la fureur d'un incendie qui menaçait de dévorer tout le pays. Elle fut ensuite reçue à Langres avec solennité par l'évêque Robert de Châtillon. Les pèlerins accoururent en foule pour la vénérer, mais voilà qu'un prêtre indigne la touche, aussitôt sa main se dessèche et il n'est guéri qu'en la touchant de nouveau après avoir fait pénitence.

Tels sont quelques-uns des prodiges par lesquels le Seigneur s'est plu à glorifier son serviteur.

SOURCES CONSULTÉES

Saint Mammès ou le grand martyr de Césarée, par l'abbé TINCELIN, Langres, 1870. — Autres sources consultées : *Acta sanctorum*, au 17 août. — *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, par LENAIN DE TILLEMONT, etc.

(1) Ce double cercle entoure encore la relique du Saint.

SAINT JÉROEN

Prêtre et martyr près d'Utrecht († 856).

Fête le 17 août.

Les Normands envahissent la mission de saint Jéroen et le font lui-même prisonnier.

L'ASSOMPTION A NOORDWIJK

Dans la chapelle de bois de Noordwijk, sur la plage de la mer du Nord, on célébrait en l'an 856 la fête de l'Assomption de Marie. Le pieux pasteur Jéroen avait offert l'adorable sacrifice sur un pauvre autel, puis il avait annoncé aux fidèles les gloires de la Très Sainte Vierge. Sous l'impression des temps malheureux que l'on traversait alors, il avait insisté beaucoup sur la confiance que devaient avoir les fidèles dans la puissante intercession de la Reine du ciel.

Après la messe, tous réunis dans une procession suppliante, ils avaient suivi la lisière des forêts de pins, le bord des dunes et le rivage de la mer toujours agitée, chantant les litanies des saints, et le prêtre, selon la coutume de ces tristes jours, avait terminé par cette supplication : « De la fureur des Normands », à laquelle le peuple, avec une instance particulière, avait répondu : « Délivrez-nous, Seigneur ! »

En effet, les longues barques recourbées avaient de nouveau versé sur le sol des Pays-Bas des centaines de Normands. Ces barbares, ayant surpris Utrecht, avaient mis le feu à une partie de la ville. D'Utrecht, devenu un nid de pillards, les envahisseurs se répandirent en troupes dans les pays voisins, et les pauvres villageois de Noordwijk, terrifiés, voyaient les flammes qui détruisaient le château voisin et la chapelle Saint-Adalbert à Egmont.

Quelle cruelle angoisse serrait le cœur de Jéroen, lorsque chaque jour il apprenait les terribles nouvelles de cette invasion ! Certes, ce n'était pas pour lui qu'il était inquiet, car il aspirait depuis longtemps à la couronne du martyre, mais ses chrétiens, qu'allaient-ils devenir ? Et les résultats de sa mission seraient-ils anéantis ?

Depuis déjà longtemps il avait bien souffert pour le salut de ses ouailles. Il avait quitté ses montagnes d'Ecosse et traversé la mer orageuse. Il s'était rendu auprès de l'évêque saint Hunger, puis de là, parcourant les pays du Rhin et le Kennemerland pour prêcher l'Evangile, il avait fondé à Noordwijk une florissante chrétienté et réuni autour de lui de nombreux fidèles. Tout cela serait-il à présent détruit ?

ILLUSTRE ORIGINE DE SAINT JÉROEN

Nous pourrions demander aux habitants du village actuel de Northgo ce qu'était saint Jéroen ; ils nous raconteraient alors, avec l'ancien *Passional*, que le Saint avait vu le jour en Ecosse, de parents illustres. De bonne heure, il avait pris la résolution de se donner tout à Dieu, mais ses parents en furent profondément affligés, parce qu'il était leur unique enfant et qu'il devait hériter de tous leurs biens. Pour le détourner de sa résolution, ils firent briller à ses yeux la gloire de ce monde, les grands honneurs dont il pourrait jouir, les domaines et les richesses qui lui appartiendraient, enfin les plaisirs que pourrait lui offrir la vie présente.

A cet exposé de brillantes séductions, le saint jeune homme se contentait de répondre : « Tout ce que vous me promettez peut disparaître en un instant, soit par l'adversité, soit par la mort ; mais ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment n'aura jamais de fin. »

Bientôt la grâce divine changea le cœur des parents, qui laissèrent leur fils s'éloigner pour faire ses études ; et, lorsqu'après avoir passé un certain temps dans les écoles, hors de son pays, il revint, instruit et connaissant à fond les Saintes Ecritures, il fut, à l'âge convenable, honoré du sacerdoce.

Jéroen brillait par ses vertus, le zèle des âmes, la pratique du jeûne, des veilles et de la prière. Il conçut la sainte ambition de tout quitter pour annoncer l'Evangile dans les pays étrangers, et guidé par l'inspiration de Dieu, il vint dans la Frise occidentale où régnait encore d'une part, avec les mœurs païennes, le culte des faux dieux ; de l'autre, la foi chrétienne, entachée de grossières erreurs.

Le nouvel apôtre s'employa par ses prédications à convertir le peuple de la Frise et à lui faire adorer uniquement le Créateur ; il réussit à dompter sa férocité native et adoucit les mœurs des gens du pays. Puis, la grâce de Dieu aidant, il développa la foi chrétienne dans les âmes ; tous l'aimaient et le vénéraient à cause de sa sainteté ; ils écoutaient volontiers sa parole, venaient en grand nombre à l'église pour prier avec lui, comme nous l'avons vu au matin de l'Assomption de l'an 856.

INVASION DES NORMANDS

La nuit du 15 au 16 août s'était écoulée dans le plus profond silence ; déjà les premiers rayons du soleil levant venaient resplendir sur la croix de bois qui dominait la petite église du village.

Tout à coup, des cris d'effroi se font entendre, et les habitants qui reposaient encore sont saisis de terreur : « Fuyez! fuyez! Voici les Normands ! » Paroles lugubres qui résonnent tout le long des maisons et des cabanes. Mais la fuite est impossible ! A l'horizon brillent les armes des barbares, leurs casques ornés de croix d'argent, leurs boucliers blancs bordés d'or, avec des croix bleues et rouges, leurs cottes de mailles impénétrables au javelot et à l'épée ; on voit flotter leurs blancs étendards, sur lesquels ondulent des serpents et des corbeaux, annonce de la dévastation imminente. Déjà retentissent leurs chants de guerre, déjà les Normands marchent en troupes serrées contre le village sans défense.

Quelques heures plus tard, les flammes sortaient de la petite église de bois ; des tourbillons d'épaisse fumée remplissaient toute la région ; des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, cruellement mutilés, gisaient çà et là dans le sang ; et les gémissements des blessés, les cris d'angoisse des malheureux chargés de fers, les clameurs sauvages des pillards montaient confusément vers le ciel.

Jéroen, le vénérable pasteur était au nombre des prisonniers. En raison de son caractère sacerdotal, il fut gardé à part pour subir de plus cruelles tortures ; la haine des Normands poursuivait en particulier les prêtres et les moines, et ils étaient choisis de préférence comme victimes destinées aux sacrifices.

ARRESTATION DU SAINT
PREMIERS SUPPLICES

Le Saint fut donc saisi et traîné devant le chef, au milieu de presque toute la horde barbare ; aussitôt des menaces et des cris de fureur éclatèrent de tous côtés : « Arrière ! Tuez-le, ne laissez pas vivre l'ennemi de nos dieux ! »

D'autres survenaient, attirés par la vengeance, pour lui faire souffrir de nouvelles tortures, et criaient : « Il faut qu'il endure des peines plus terribles, pour satisfaire notre haine et pour que la vue de son supplice épouvante les chrétiens ! » Alors, ils

le tourmentèrent d'une manière atroce, en le pressant d'offrir un sacrifice à leurs dieux; mais lui, le visage transfiguré par une joie céleste, supportait toutes leurs cruautés, priant Dieu de lui venir en aide : « O Seigneur, guidez-moi dans votre justice à cause de mes ennemis, et rendez droite ma voie en votre présence ! »

Pendant de longues heures, les barbares le harcelèrent et le torturèrent à leur aise, sans parvenir à lasser sa patience.

Par ailleurs, le crépuscule commençait à couvrir de ses ombres cette scène de douleur; les bourreaux étaient à bout de forces, mais leur soif de vengeance n'était pas encore satisfaite. « Jetez ce prêtre dans un trou ! ordonna le roi de mer en lançant un regard furieux ; demain, au lever du soleil, il sacrifiera aux dieux, sinon son cou sentira le tranchant du glaive. » Et le courageux confesseur du Christ fut jeté dans une obscure prison, chargé de lourdes chaînes et gardé par quelques soldats.

Peu à peu le silence s'établit. Appesantis par le vin et le sommeil, les Normands s'enallèrent par groupes dormir dans les bois et les prairies ; ils avaient jeté autour d'eux leurs armes et leurs coupes à boire ; seuls, quelques-uns s'étaient assis, pour jouer autour d'un grand feu de garde et promenaient de temps en temps leurs regards inquisiteurs tout autour à l'horizon et vers le cachot du prêtre.

Au milieu du profond silence de la nuit, une douce voix résonne ; elle sort de la prison : « O Seigneur, je marcherai à la lumière de votre visage, je me réjouirai en votre nom tous les jours de ma vie ! » C'était le saint martyr qui chantait ainsi les louanges de Dieu. Pour lui, la nuit n'a plus de ténèbres, son œil entrevoit dans le lointain l'éclat de la lumière éternelle ; il chante cette Jérusalem céleste qui déjà brille devant lui.

LE MARTYRE

Le lendemain, nous raconte l'ancien *Passional*, le fils de la lumière fut tiré de sa ténébreuse prison et de nouveau traîné devant le roi de mer, qui tout d'abord regarda avec moquerie et arrogance ce pauvre corps tout couvert de blessures.

— Eh bien ! Jéroen, les souffrances d'hier ont-elles fait quelque impression sur toi, en as-tu ressenti la douleur ?

Le Saint répondit joyeusement :

— Non seulement elles ne m'ont fait aucun mal, mais elles m'ont rendu plus fort qu'auparavant, car à proportion des douleurs que j'ai souffertes, le Seigneur a réjoui mon âme par ses consolations.

Le dépit et la confusion augmentèrent l'expression féroce des visages du chef et de ses hommes ; après un instant de silence, il reprit :

— De quelle condition es-tu ? Quelle est ta religion ?

— Je suis de race noble et libre, répondit fièrement le prêtre ; dès mes plus jeunes années, j'ai adoré le Christ, seul Dieu véritable, et je n'ai jamais courbé la tête devant les vaines idoles, parce que le Seigneur mon Dieu a dit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul.

— Prêtre, interrompit le roi de mer, écoute-moi, sacrifie aux dieux, et alors tu pourras jusqu'à la vieillesse jouir d'une vie heureuse et de notre amitié.

— Vous me conseillez quelque chose de mauvais, et ce que vous me promettez est douteux. Je veux présenter une offrande au Dieu vivant qui seul a la puissance de conduire l'homme à la vieillesse.

— Et quel est donc ce Dieu digne de toute louange ? demanda le païen d'un ton railleur.

L'intrépide martyr arrêta gravement ses yeux sur le Normand farouche et dit :

— Il est encore écrit : Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint, et ne jetez pas les perles devant les pourceaux. Je ne prononcerai donc pas devant vous les paroles de l'éternelle vérité, mais si parmi les assistants il y en a quelques-uns prédestinés, comme je l'espère, à la vie éternelle, j'expliquerai pour eux le point principal de notre religion.

Jéroen exposa alors en quelques mots les enseignements les plus élevés du christianisme et surtout le mystère de la Sainte Trinité. L'héroïque pasteur, en présence même d'un ennemi barbare et dans l'intérêt de son fidèle troupeau, affirmait un dogme qu'une hérésie contemporaine s'efforçait de détruire.

Mais le roi de mer entra dans une violente fureur :

— Assez ! assez ! cria-t-il, pas d'injures à nos dieux ! Qu'on le saisisse et qu'on le tue !

Aussitôt les barbares se jetèrent sur l'innocente victime. Ils le traînèrent jusqu'au lieu où se trouve un chemin creux, alors nommé Lijdensweg, chemin des peines, et maintenant : chemin de Saint-Jéroen, qui court à travers les broussailles vers une poterne appelée par quelques-uns « petite porte Saint-Jéroen ».

Qui dira les tortures que subit là notre saint martyr ? Les anciens auteurs ont jeté un voile sur ces détails ; mais quand on connaît le farouche naturel des Normands et leur soif de sang, il est facile de les comprendre.

Cependant, Jéroen trouva dans la prière la force de persévérer jusqu'à la fin : « O Seigneur, disait-il, je n'ai pas caché dans mon cœur votre miséricorde et la vérité de vos jugements ; c'est pourquoi je vous en prie, ô mon très doux Maître, n'éloignez pas de moi votre miséricorde ! » Ainsi priait-il

au milieu des tourments, puis il s'agenouilla, présentant joyeusement sa tête au glaive du bourreau ; c'est ainsi que l'illustre et saint martyr s'envola vers le ciel.

INVENTION DES RELIQUES ET CULTE

Quand la nuit fut venue et que les barbares furent rentrés sous leurs tentes, les chrétiens, sortant de leurs cachettes, vinrent en pleurant recueillir les restes vénérables de saint Jéroen, et, après avoir beaucoup prié, ils les confièrent à la terre. Cette tombe se trouvait à sept minutes environ du lieu du martyre, dans la direction de l'Est, à l'endroit même où devait s'élever plus tard la belle église dédiée à notre martyr.

Quelques jours après, les gens de Noordwijk échappés au massacre s'en allaient à l'extrémité du pays. De fait, quels liens pouvaient les rattacher à leur village natal, maintenant que l'église était en ruines, leurs habitations détruites et les récoltes de leurs champs pillées ? Les Normands, eux aussi, partirent enfin, et ce lieu, autrefois si florissant, devint de plus en plus sauvage et solitaire. La tombe du martyr fut peu à peu oubliée.

En l'année 955, sous le comte Didier II, le Saint apparut pendant la nuit à un cultivateur âgé, du nom de Nothbodo, homme très pieux du reste et craignant Dieu, lequel habitait non loin de l'ancien Noordwijk et partageait avec les pauvres le produit de ses champs. Il l'avertit que son corps reposait au village même, sous une petite pierre, et le pria de transporter ses restes à Egmont, dans l'église de Saint-Adalbert. Le paysan, peu crédule, se promit bien de n'en rien faire avant d'avoir reçu au moins trois avertissements de ce genre, et il poursuivit ses travaux comme par le passé.

Peu de jours après, nouvelle apparition, suivie cette fois de reproches sévères sur le peu d'empressement qu'il mettait à satisfaire les désirs du ciel. Nothbodo fut un peu plus ému ; il pria, se mortifia, implora les lumières du ciel et ne bougea pas plus qu'après la première vision. Enfin, une troisième fois, après avoir cherché longuement et sans succès trois chevaux qu'on lui avait dérobés, un autre avertissement lui fut donné, cette fois-ci, par l'intermédiaire d'un de ses compagnons qui l'avait aidé dans ses courses. Le Saint faisait dire à Nothbodo qu'il ne devait pas plus longtemps résister à l'ordre de Dieu, mais qu'en cherchant vers l'angle droit, à l'est du lieu où il reposait pendant la nuit, il trouverait sa tombe. Comme preuve indéniable de sa vision, l'ami de Nothbodo lui révéla que les trois bêtes si vainement cherchées se trouvaient tout près de là. En effet, elles y étaient, attachées par le licou à des arbres.

Le comte Didier II et le pieux évêque d'Utrecht, Baldéric, furent avertis de cette merveilleuse découverte. On sortit donc les reliques du tombeau, et il s'en dégagea une odeur suave qui répandit dans toute la contrée la plus vive admiration. De là elles furent transportées à Egmont, dans la chapelle de Saint-Adalbert. Une partie du crâne était restée à Noordwijk, et cette relique fut encore reconnue en 1311, à l'occasion de l'érection d'un nouvel autel dans l'église de ce village; de même, en l'année 1600, un bras du Saint y fut apporté.

Le reste du corps de saint Jéroen se conservait toujours à Egmont ; mais, par suite des troubles occasionnés par les huguenots au XVI^e^ siècle, on dut, pour le soustraire aux profanations, l'envoyer à Haarlem, où il resta jusqu'à l'année 1892. Alors, l'évêque de Haarlem rétablit le pèlerinage solennel de Noordwijk, et, le 17 août, les ossements du Saint étaient solennellement rapportés au lieu même où, plus de mille ans auparavant, il avait enduré le martyre. En même temps, le pape Léon XIII accordait des indulgences aux fidèles qui accompliraient ce pèlerinage.

Des miracles et des prodiges qui accompagnèrent au moyen âge les diverses translations des reliques, citons le suivant, qui manifestera aux lecteurs la puissante intercession de saint Jéroen. Un homme avait eu la main si cruellement coupée par son ennemi, qu'elle pendait lamentablement, ne tenant plus au bras que par des minces lanières de chair. Le malheureux offrit au Saint une main de cire, et bientôt après sa main se ressoudait si bien au bras que, seule, une raie blanche fut à l'avenir la preuve de son accident.

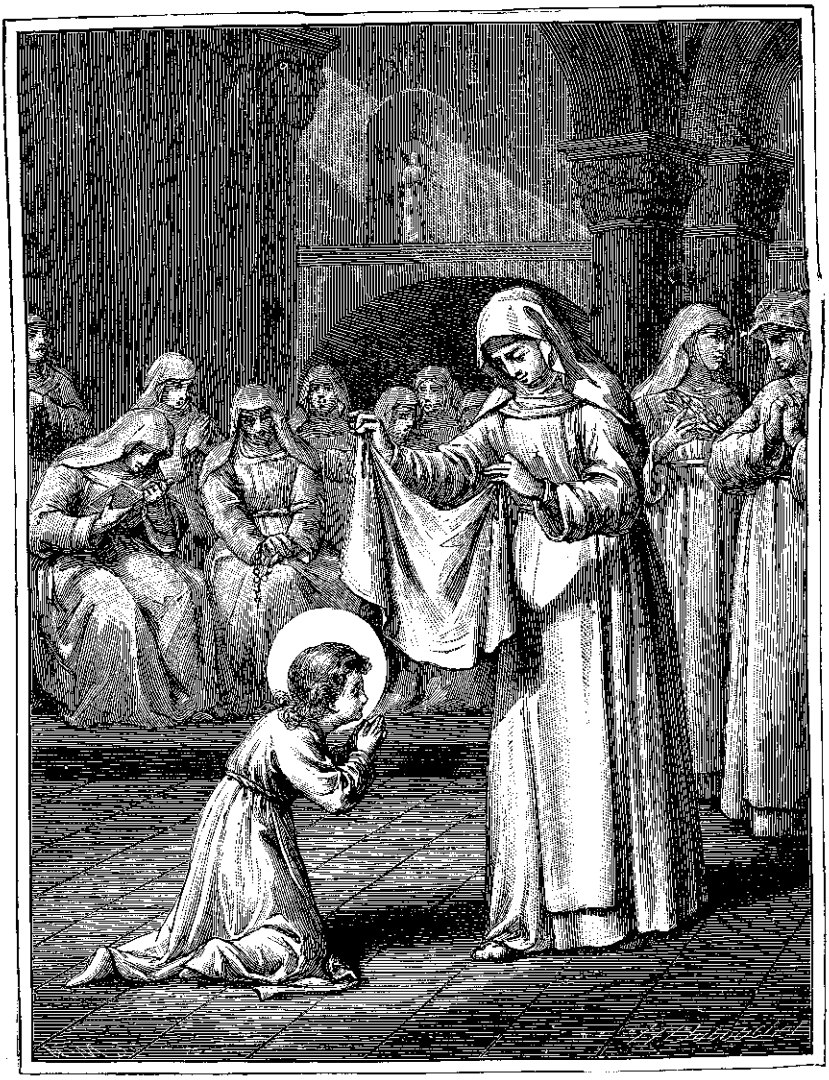
SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, t. III augusti, p. 475-479. — *Analecta bollandiana*, t. VI, p. 186-189. — R. P. KRONENBURG, *Neerlands Heiligen in de middeleeuwen*. Amsterdam, t. I^er^.

SAINTE CLAIRE DE MONTEFALCO

DE L'ORDRE DE SAINT AUGUSTIN

Fête le 18 août.



PIÉTÉ ET INNOCENCE DE CLAIRE DÈS L'ENFANCE

Claire naquit l'an 1268, à Montefalco, ville de l'Ombrie. Ses parents, pieux et honorables, se nommaient Damien et Jacqueline. A l'âge de quatre ans, elle savait par cœur le *Pater*, l'*Ave* et plusieurs autres prières qu'elle récitait à genoux, les mains jointes et les yeux au ciel, avec une piété si sensible, que tous ceux qui la voyaient prier en étaient émus. Elle garda toute sa vie cette ardeur dans la prière.

Le diable, irrité, employa toutes ses ruses pour l'en détourner, cherchant tantôt à l'effrayer par d'horribles apparitions, tantôt à lui persuader, par de subtiles raisons, que cette application à la prière était pleine de dangers.

Une fois, il lui apparut sous la figure d'une femme vénérable, au visage voilé, qui lui dit : « Prends garde, Claire, prends garde, si tu continues à écouter ta sœur et à tant prier, tu seras emportée, par une mort prématurée, comme ta sœur Théodorice. » Sa sœur aînée, nommée Jeanne, était religieuse et la formait aux exercices de piété. Elle ne se laissa pas prendre aux pièges du démon, et n'en fut que plus dévote.

Elle dormait fort peu la nuit; quand elle était accablée de sommeil, elle se couchait sur une planche nue; rarement, elle usa de lit et de couverture.

Elle s'habitua au jeûne dès l'enfance, et évitait tout ce qui flatte les sens, au point qu'elle vivait de pain d'orge et d'eau; rarement, elle y ajoutait des fruits ou des herbes crues; toute sa vie, elle garda cette étroite abstinence et les médecins s'étonnaient de ce qu'elle pût vivre de si peu.

A l'âge de cinq ans, comprenant les dangers de la vie dans le monde, elle demanda à sa sœur Jeanne de l'admettre dans la petite communauté

qu'elle dirigeait et qui suivait les règlements du Tiers-Ordre de saint François. Jeanne hésitait à cause du jeune âge de sa sœur, et ce n'est qu'au bout d'un an qu'elle céda à ses instances.

La petite Claire fut si heureuse de son entrée au couvent, que, pour en remercier Dieu, elle jeûna huit jours de suite, ne prenant chaque jour pour nourriture qu'un peu de pain et une pomme. Elle devint bientôt le modèle des religieuses.

Le nombre des Sœurs augmentant, leur demeure devint trop étroite, et Jeanne conçut le projet de construire un couvent régulier. Une croix brilla sur la colline voisine pour en marquer l'emplacement et les travaux commencèrent. Quand il fut achevé, l'évêque de Spolète vint y installer canoniquement les religieuses, et, sur leur demande, *leur donna la règle de saint Augustin.* Cette construction avait épuisé les ressources de la communauté; Sœur Claire remplit, pendant quelque temps, avec une grande humilité et une admirable modestie, l'office de Sœur quêteuse.

Mais Dieu manifesta par divers signes combien ses pures et ardentes prières lui étaient agréables. Un jour que les Sœurs l'observaient priant dans sa cellule, elles la virent ornée d'un collier des plus belles fleurs du monde, et le front ceint d'une couronne: c'étaient les anges qui la paraient ainsi. Une autre fois, la cellule où elle priait apparut illuminée d'une lumière céleste. Elle entendait parfois les concerts des anges, et ses forces, épuisées par le jeûne et les veilles, lui étaient rendues par cette douce mélodie. Elle portait continuellement un cilice, et se disciplinait jusqu'au sang pendant la nuit. L'humilité lui était si chère, qu'elle se contentait du vêtement le plus grossier, et elle garda toute sa vie l'obéissance empressée qu'elle manifestait dans son enfance.

Mais, parmi tant de vertus, la plus belle fut la chasteté qu'elle conservait avec un soin jaloux en elle et dans les vierges qui lui furent soumises.

Une fois, à l'âge de neuf ans, elle laissa, en dormant, son petit pied nu sortir du lit. Sa sœur Jeanne, qui le remarqua, la reprit et lui dit que cela n'était pas convenable à une vierge. La petite Claire en eut tant de chagrin que, depuis lors, elle enveloppait étroitement ses jambes avant de s'endormir. Plus tard, elle ne permettait même pas aux religieuses de lui toucher la main. Elle recommandait à ses filles de ne jamais découvrir leur corps, même dans l'obscurité; et elle observait cela si étroitement pour elle-même, que jamais elle ne voulut montrer au médecin aucune partie de son corps sans un voile.

Elle disait aussi que les vierges ne doivent avoir de familiarité ni avec les hommes, ni avec les femmes mariées, car cette intégrité parfaite donne l'immortalité au corps qui, embaumé par la fleur de la virginité, est préservé ainsi de toute corruption.

SES VERTUS EN RELIGION

Elle aimait aussi beaucoup le silence et détestait le bavardage; aussi ne lui arriva-t-il qu'une seule fois de tomber dans une faute sur ce point; encore ce fut pour condescendre au désir de sa mère Jacqueline. Néanmoins, elle eut un tel regret de ce laisser aller, qu'elle pleura comme si elle eût commis un péché grave et s'imposa pour pénitence de réciter cent fois le *Pater* et l'*Ave Maria* les pieds nus dans la neige.

Elle avait un tel amour de la vérité, une telle candeur dans ses paroles et dans ses actes, une telle horreur de la duplicité du cœur ou des lèvres, que jamais on ne put observer dans ses démarches, rien qui exprimât le contraire de la vérité.

A la mort de sa sœur Jeanne, elle fut élue abbesse, et remplit cette charge avec tant de prudence, que jamais le diable ne put réussir à la tromper, quelque ruse qu'il mît en œuvre. Comme il avait observé qu'elle était très assidue à contempler la Passion, il lui apparut un jour, sous la forme d'un Crucifix, avec un corps gracieux et replet, afin d'exciter en elle, par cette vue, l'aiguillon de la chair. Mais la vierge reconnut le trait caché de l'ennemi et s'en moqua; le démon, furieux, disparut. Elle avait tant de compassion pour les pauvres que, lorsqu'elle en voyait de mal vêtus, elle se dépouillait de ses propres habits pour les en revêtir. Toutes les fois qu'on faisait le pain au couvent, elle voulait qu'on fît douze pains de plus que le nécessaire, pour les distribuer à douze pauvres, en l'honneur des douze apôtres.

Elle veillait sur les Sœurs malades avec la sollicitude d'une mère; leur faisait donner tout ce qui pouvait adoucir leur mal, et les assistait de ses conseils, de ses soins, de ses prières avec une prudence et une charité merveilleuses.

Sa prudence était surtout admirable dans l'admission des filles dans la communauté. Elle ne s'arrêtait ni à la figure, ni aux bonnes façons, ni à la naissance, mais à ce seul point, savoir si elles désiraient vraiment et sincèrement servir Dieu, et recommandait de ne jamais admettre une personne pour un motif d'intérêt ou de parenté.

Sa réputation de prudence fut si grande, qu'on l'employa parfois aux affaires les plus délicates, telles que la réconciliation entre villes voisines gravement irritées.

Dieu lui donna une telle intelligence des choses divines qu'elle osa combattre l'hérésie des Frérots dans des discussions où elle convainquit publiquement un de ses adeptes de mensonge et de fourberie.

Elle connaissait les pensées cachées et eut parfois le don de prophétie. Mais ce qui fut surtout admirable en elle, ce fut sa familiarité et ses relations intimes avec le Seigneur, au point qu'un jour où elle ne put approcher de la Sainte Table avec la communauté, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même vint lui apporter la communion. Mais aussi, quelle exigence de la part de celui qui se communiquait ainsi à elle!

Elle eut un jour un léger mouvement d'impatience à l'égard d'une Sœur qui lui assurait que, malgré ses efforts, elle ne trouvait aucune douceur dans la prière. Il n'en fallut pas plus pour qu'elle fût aussitôt privée elle-même de toute consolation, accablée de peines intérieures, et la nuit de l'âme où elle fut plongée ne dura pas une semaine, ni un mois, mais *onze ans* entiers!

On peut juger par là combien le Seigneur demande de perfection aux âmes qui veulent jouir de ses entretiens familiers.

Notre-Seigneur voulait aussi, par cette terrible épreuve, achever de purifier son âme de tout attachement à elle-même et aux créatures, et la mettre dans cette humilité parfaite, nécessaire aux grandes faveurs surnaturelles. Aussi, après cette nuit spirituelle, le divin Soleil inonda son âme de ses immortelles clartés, sa vie fut comme un enchaînement d'extases, elle semblait appartenir au ciel plus qu'à la terre.

SA DÉVOTION ENVERS LA PASSION

Elle était singulièrement enflammée de dévotion, de reconnaissance et de compassion quand elle méditait sur la Passion du Sauveur, et désirait beaucoup voir au moins une fois, des yeux du corps, le Seigneur tel qu'il était au moment où il mourut pour nous sur la croix. Un jour qu'elle était dans cette pensée, une voix du ciel lui dit : « Claire, ma fille, que peut-il vous arriver de plus heureux que de participer à mes douleurs? » Dès lors, elle resta tellement absorbée dans la contemplation de la Passion, que, même quand elle buvait de l'eau et mangeait du pain, il lui semblait qu'elle prenait du fiel et du vinaigre, tant le glaive de la compassion était profondément entré dans son cœur.

Et parce qu'elle repassait toujours en son cœur la vie du Seigneur, elle fut admise par son époux dans le cellier, c'est-à-dire qu'elle voyait tout cela comme présent à ses yeux. Elle entendait le concert des anges, voyait l'Enfant Jésus dans la crèche, la pauvre étable de Bethléem, les trois Mages agenouillés pour adorer l'Enfant-Dieu.

D'autres fois, le Seigneur lui montrait le terrible jugement dernier, les supplices réservés aux impies, l'honneur et la gloire qui attendent les fidèles. Elle entendit un jour ces paroles de la bouche du Seigneur :

« Viens, Claire, viens; ta venue me sera agréable. — Seigneur, répondit-elle, je désire me dissoudre et m'unir à vous. — Il faut attendre encore un peu, ma fille, ton jour n'est pas venu, » reprit le Seigneur.

Une autre fois, le Seigneur lui apparut sous la figure d'un pèlerin, portant une croix sur ses épaules ; il lui dit :

« Ma fille, en cherchant ce que je pourrais offrir de plus agréable à ton cœur, il m'a semblé que ma croix serait la chose qui lui convient le mieux. Reçois-la, embrasse-la, et donne-moi ton cœur afin que tu puisses mourir sur la Croix. »

Ces paroles émurent si profondément le cœur de cette tendre vierge, enflammé de l'amour de Jésus-Christ, qu'il reçut à ce moment l'impression des insignes de la Passion.

SON HEUREUX TRÉPAS — MERVEILLES DE SON CŒUR

Elle connut dès lors l'heure de sa mort. Quand elle la sentit s'approcher, elle vit son ange gardien et le pria de daigner demander à la Bienheureuse Vierge Marie de l'admettre en sa compagnie, parmi les âmes bienheureuses.

Elle vit aussi, au moment de la mort, le démon, qu'elle mit en fuite par ces paroles : « Que me veux-tu, cruelle bête? retire-toi de moi, maudit, et va au lieu de tes tourments. » Une Sœur, qui entendit ses paroles, craignant que le démon n'eût puissance sur elle, lui plaça un crucifix devant les yeux : « Ma Sœur, lui dit Claire, si vous cherchez le crucifix, vous le trouverez gravé dans mon cœur. »

Au dernier moment, elle demanda les sacrements de l'Eglise et les reçut avec une dévotion et un amour extrêmes. Elle donna aux Sœurs de salutaires avis et les bénit, puis s'écria à haute voix : « Seigneur, combien est grande la récompense que vous avez préparée à ceux qui vous servent. »

« Mes Sœurs, conduisez-moi à mon Epoux, car je vois le ciel s'ouvrir, les Apôtres et les Vierges m'attendent; délivrée des liens du corps, je vais m'envoler vers mon Dieu. » Et, ce disant, elle expira, et alla embrasser son Epoux, toute pure et toute belle, consumée du feu de l'amour divin ; car jamais, pendant sa vie d'ici-bas, elle n'avait souillé du péché mortel la robe d'innocence revêtue au saint baptême.

Elle mourut en l'an de Notre-Seigneur 1308, le lendemain de l'Assomption, à l'âge de 40 ans. Son corps fut enseveli dans son monastère, où il repose encore aujourd'hui; conservé tout entier, et souple comme s'il venait d'être déposé hier, il est blanc comme l'albâtre. Sa complète conservation a été constatée de nouveau sous le pontificat de Pie IX, d'heureuse mémoire.

La sainte âme de Claire, en quittant son corps, y laissa les marques évidentes de sa gloire. Et comme les Sœurs connaissaient sa tendre dévotion à la Passion, qu'elles lui avaient entendu dire plusieurs fois avant sa mort qu'elle portait Jésus crucifié dans son cœur, elles furent saisies du désir de s'en assurer exactement avant de confier son corps à la terre. Elles décidèrent donc de faire l'autopsie et d'examiner les mystères de son corps. Elles constatèrent d'abord que son cœur était fort enflé et avait la grosseur de la tête d'un petit enfant. De plus, la poche du fiel était complètement durcie. De l'avis des médecins, il est impossible à un homme de vivre en cet état.

ON OUVRE SON CŒUR ET ON Y TROUVE LES INSTRUMENTS DE LA PASSION

Une Sœur divisa le cœur en deux parties, et sa main fut si heureusement conduite par Dieu dans cette opération, que pas un des instruments de la Passion qui s'y trouvaient ne fut atteint. Les Sœurs, profondément surprises et joyeuses, en rendirent à Dieu des actions de grâces.

Dans la partie de droite apparut l'image du Seigneur attaché à la croix, environ de la grosseur du pouce, et un peu plus long. Il avait les bras étendus, la tête inclinée à droite, avançant un peu sur les épaules. Le flanc droit était livide, avec la plaie ouverte et sanglante. Autour des reins était un linge taché de sang. Il y avait encore dans cette partie du cœur : trois nerfs auxquels étaient attachés trois clous noirs durs et pointus, l'un des trois, notablement plus grand que les autres; au-dessous des clous, un nerf couleur de fer, terminé en pointe dure : cette pointe était aiguë, pénétrait comme du fer, et représentait la lance avec laquelle Longin perça le flanc du Sauveur. Enfin, dans la même partie du cœur, était encore une boule de nerfs plus petits, représentant l'éponge avec laquelle le fiel et le vinaigre furent présentés au Seigneur.

Dans la partie gauche, se trouvaient les fouets ; c'étaient cinq nerfs entrelacés avec beaucoup de nœuds, et réunis par un manche. Auprès du fouet se trouvait un nerf plus fort représentant la colonne de la flagellation, entouré de nerfs sanglants, figurant les cordes avec lesquelles le Seigneur y fut lié.

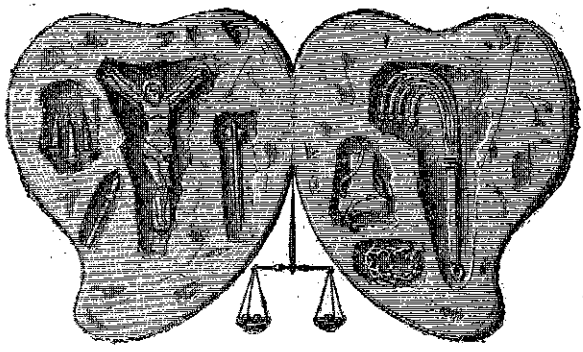
Au-dessous de la colonne la couronne d'épines, formée de nerfs entrelacés avec des épines dures et pointues.

Tous ces insignes, quoique formés de chair, étaient durs comme les instruments réels de la Passion du Sauveur.

Quand les religieuses eurent vu toutes ces merveilles, et les eurent considérées une à une avec respect et admiration, elles en informèrent,

en l'absence de l'évêque de Spolète, son vicaire Beranger, qui en fit un examen minutieux; et put s'assurer de la réalité de ce qui vient d'être dit.

Il s'étonna surtout de ce que ces instruments, séparés du cœur, avaient pris consistance et que la mollesse naturelle des tissus avait fait place à la dureté du bois ou de la pierre. Plusieurs de ces insignes furent mis entre les mains Pape du Jean XXII, lorsqu'il fit l'examen de la vie de Claire pour la béatifier.



Les Sœurs recueillirent le sang qui coula du cœur lorsqu'il fut ouvert, et le mirent dans une ampoule de verre; il répandit à ce moment une odeur suave. Il est demeuré coagulé jusqu'à ce jour, et, lorsqu'une tempête grave menace l'Eglise, on le voit s'agiter et se mettre en ébullition, signe manifeste de la colère de Dieu.

TROIS BOULES DE MÊME POIDS ET DE MÊME FORME SONT TROUVÉES DANS SON FIEL

Le fiel, durci comme on l'a dit, fut ouvert également et examiné par des médecins. On y trouva trois petites boules couleur de cendre et tachées de rouge, qui étaient toutes trois de même grosseur et de même poids, dures comme du silex, et placées en forme de triangle. Elles représentaient manifestement le mystère de la Très Sainte Trinité, car elles étaient absolument semblables en tout; et, ce qui dépasse toute admiration, une seule était du même poids que les deux autres et même que les trois réunies. Si l'on en plaçait une des trois dans l'un des plateaux de la balance et les deux autres dans l'autre plateau, la balance restait en équilibre. Et si on en plaçait une dans un des plateaux et dans l'autre une petite pierre ou n'importe quel objet d'un poids égal, et qu'on ajoutât les deux autres boules dans le plateau où il y en avait déjà une, la balance restait immobile comme dans la première opération.

C'était là un signe manifeste de la Très Sainte Trinité, une quant à l'essence, diverse quant aux personnes.

L'une de ces trois boules s'est brisée d'elle-même, au moment où la France, entamée par l'hérésie de Calvin, a causé de si grands maux dans l'Eglise.

Toutes ces merveilles montrent combien la bienheureuse Claire fut aimée de Dieu, car il édifia en sa chair un temple où éclatent les mystères de l'Auguste Trinité et de la Passion du Sauveur.

Sainte Claire de Montefalco a été canonisée par Léon XIII, le 8 décembre 1881.

. Que, par son mérite et son intercession, Dieu nous accorde la grâce de contempler, nous aussi, les souffrances du Sauveur ici-bas, afin que nous puissions jouir au ciel de la vue de la Très Sainte Trinité dans sa gloire. *Amen.*

SAINTE HÉLÈNE

MÈRE DE CONSTANTIN-LE-GRAND

Fête le 18 août

Sainte Hélène retrouve le bois de la vraie Croix.

ORIGINE DE SAINTE HÉLÈNE

On a beaucoup discuté sur l'origine de sainte Hélène, mère du premier empereur chrétien. Les uns, et c'est le petit nombre, la croient originaire de Trèves, qui la revendique comme une de ses gloires les plus pures. D'autres, tels que les auteurs anglais du XVIe siècle, affirment qu'elle était fille d'un chef de tribus bretonnes connu sous le nom de Coël et que Colchester a eu le bonheur de la voir naître dans son sein.

Les Bollandistes, cités à ce propos par Darras, rapportent ainsi leur assertion. « Flavia Julia-Héléna, mère du grand Constantin, disent-ils, était fille du roi Coël, et naquit à Colchester. La tradition immémoriale s'en est conservée jusqu'à ce jour. En souvenir de leur illustre compatriote qui retrouva le bois sacré de la vraie Croix, les citoyens de Colchester ont adopté pour armes une croix neuve entre quatre couronnes. »

Cependant, malgré l'importance que l'on peut attacher au récit des auteurs susdits, n'est-il pas plus sûr de se fier aux paroles d'un saint évêque du IVe siècle, moins éloigné que les historiens anglais de l'époque où vivait sainte Hélène? Or, voici ce que dit saint Ambroise : « Hélène, première femme de Constance Chlore, qui ceignit depuis la couronne impériale, était, paraît-il, une humble fille d'étable. Noble fille d'étable, qui sut mettre tant de sollicitude dans la recherche de la crèche sacrée! Noble fille d'étable, à qui fut réservé de connaître l'étable de celui qui guérit les blessures de l'humanité déchue! Noble fille d'étable, qui préféra les abaissements du Christ aux dignités trompeuses du monde! Aussi, le Christ l'a-t-il élevée du fumier de l'étable au sommet des grandeurs humaines. » Ainsi parle l'Abeille de Milan. Il est donc plus vraisemblable de croire que sainte Hélène était originaire de Drépane en Bithynie, cité dont Constantin changea plus tard le nom en celui d'Hélenopolis.

A quelle année faut-il rapporter la conversion

d'Hélène? Les auteurs sont encore en désaccord sur ce point. Les uns assurent qu'elle ne devint chrétienne qu'après la conversion de Constantin, mais l'opinion la plus probable est qu'elle avait embrassé le christianisme avant son fils. — « Constantin, nous dit saint Paulin de Nole, doit plus à la piété de sa mère qu'à la sienne propre d'avoir été le premier empereur chrétien. »

Et, en effet, contrairement aux autres empereurs, Constance Chlore reconnaissait le vrai Dieu. Les prêtres chrétiens étaient admis à la cour de ce prince, où ils vivaient tranquilles, et pratiquaient en sécurité tous les devoirs de la religion chrétienne. Or, une telle bienveillance ne peut être attribuée qu'à l'influence d'Hélène chrétienne sur l'esprit de son royal époux.

« IN HOC VINCE »

Hélène avait été de bonne heure séparée de son fils Constantin; car, en 293, Constance Chlore, nommé César par Maximien, fut obligé, pour recevoir la dignité qui lui était offerte, de se séparer d'Hélène, et de s'unir à Théodora, belle-fille de Maximien. Toutefois, bien que loin de sa mère, le jeune prince ne cessa d'adorer le vrai Dieu que son père lui-même adorait sans être chrétien, et dont celui-ci avait appris l'existence de sa première épouse. En outre, Hélène, éloignée de son fils, priait le Seigneur de l'éclairer sur la religion véritable de laquelle il était déjà si rapproché par ses croyances. Ses prières furent écoutées.

Bientôt, en effet, Constantin fut appelé à succéder à son père et à défendre la cause que ce dernier avait embrassée. Il se trouvait en ce moment en Grande-Bretagne où Constance venait de mourir. Les Romains gémissaient sous le joug de Maxence, son compétiteur, et levaient vers le jeune prince leurs mains suppliantes. Constantin, dont la valeur égalait le noble cœur, résolut de chasser le tyran de l'antique cité de Romulus. Avec une armée de braves, il se dirigea donc vers l'Italie. A son approche, Rome tressaillit et chanta sa délivrance. Maxence se prépara au combat. Les armées se trouvèrent en présence.

Or, un soir que le fils d'Hélène regardait les derniers rayons du soleil couchant, une merveille se présenta à ses yeux. Au-dessus de l'astre du jour, se dressait une croix radieuse sur laquelle se trouvaient écrits ces mots : *In hoc vince* : « C'est en ce signe que tu dois vaincre. » L'armée entière fut témoin de ce prodige. La nuit suivante, le Christ apparut à l'empereur. Il portait le même signe qui avait apparu la veille dans les airs. Il ordonna à Constantin de faire reproduire cette image sur les drapeaux de son armée, et lui promit qu'il serait victorieux s'il exécutait ces ordres.

A son réveil, le prince fit appeler des orfèvres, et, leur décrivant le signe qu'il avait vu, il leur commanda d'en exécuter un modèle enrichi d'or et de diamants. Ce modèle fut imité sur les drapeaux de chacune des légions.

Le combat s'engagea. Maxence, battu, prit la fuite, et se noya dans le Tibre avec une partie de son armée. Constantin rendit grâces au Dieu de sa mère qui fut au comble de la joie, à la vue des merveilles qui venaient de s'opérer. Le Sénat romain célébra le héros qui avait brisé ses chaînes, et fit élever en son honneur un arc-de-triomphe sur lequel l'empereur fit graver ces paroles : « Par ce signe salutaire, la vrai marque du courage, j'ai délivré votre ville du joug de la tyrannie, et j'ai rendu au Sénat et au peuple de Rome leur ancienne gloire. »

VERTUS DE SAINTE HÉLÈNE

Constantin célébra sa victoire, à son tour, par des réjouissances qu'il accorda au peuple romain. Mais il aimait et vénérait sa mère dans laquelle il voyait reluire un reflet de la perfection du Dieu qui lui avait apparu. Comme marque de piété filiale envers elle, il la fit proclamer *Augusta* (impératrice) dans toutes les armées et les provinces de son empire. En même temps, il ordonnait de frapper des médailles sur lesquelles serait marqué son nom : *Flavia Julia Helena.*

La sainte reine méritait ces honneurs. Mais elle plaçait bien au-dessus d'eux la gloire de servir humblement Jésus-Christ, car elle était persuadée de cette vérité : que servir Dieu, c'est régner; *servire Deo, regnare est.* En conséquence, elle vivait sans faste et sans étalage de grandeurs. Nourrir les pauvres, donner aux uns de l'argent, aux autres des habits, à d'autres des habitations ou des terres, tel était son bonheur. Ses faveurs s'étendaient aux malheureux qui gémissaient dans les prisons, dans les mines, aux exilés et aux victimes de l'oppression. Rufin nous raconte que sa vertu était incomparable, et saint Grégoire nous assure que sa modestie enflammait les Romains d'enthousiasme.

En effet, le peuple voyait avec une joie mêlée parfois de larmes sa maîtresse venir en habits simples et ordinaires, prendre sa place dans les rangs des fidèles, dans les assemblées publiques, et surtout dans les églises.

Cet exemple était d'autant plus digne d'admiration qu'il était plus nouveau et plus rare. Quel prince, dans l'antiquité païenne, aurait osé se présenter ainsi à ses sujets! La vertu chrétienne seule est capable de faire naître dans le cœur des rois et des grands, en général, de tels sentiments de modestie et d'humilité.

LA VRAIE CROIX

Telles étaient les vertus de la maîtresse du monde. Toutefois, l'amour qu'elle portait au Dieu crucifié la faisait songer souvent à cette terre bénie où ce Dieu avait accompli l'œuvre de notre rédemption.

Vers l'année 327, Hélène entreprit le pèlerinage de la Terre Sainte. Son voyage fut un triomphe continuel. Les peuples venaient en foule pour contempler le visage auguste d'une reine dont la renommée disait tant de merveilles. De son côté, notre Sainte s'efforçait de récompenser par des largesses sans nombre les hommages respectueux et enthousiastes tout ensemble de ses sujets.

Arrivée à Jérusalem, elle n'eut rien de plus empressé que de se diriger vers le Calvaire. Hélas! spectacle navrant pour un chrétien : un temple et une idole consacrés à la déesse de l'impureté souillaient l'endroit à jamais mémorable où le Dieu de toute sainteté avait voulu racheter le monde. Hélène, indignée, commande de détruire l'idole et le temple. En même temps, elle ordonne de faire des fouilles. Ses ordres sont exécutés à l'instant. Le temple et l'idole disparaissent, les fouilles commencent. L'ouvrage s'avance rapidement. La Sainte attend avec anxiété. Soudain on découvre une croix. On continue à creuser. Bientôt une seconde et une troisième croix apparaissent à leur tour. A côté, on trouve une planchette avec l'inscription hébraïque grecque et latine en lettres rouges, placée sur la croix par ordre de Pilate. Mais laquelle des trois croix est celle du Sauveur? Comment distinguer cette précieuse relique de l'instrument de supplice des deux larrons crucifiés avec Jésus?

Hélène est dans une grande inquiétude. Elle fait venir le bienheureux Macaire, patriarche de Jérusalem. Ce dernier propose de demander un miracle à la bonté divine pour reconnaître la Croix du Sauveur.

Il y avait dans la ville une dame qui souffrait depuis de longues années d'une maladie incurable. Le saint évêque fit appel à la piété du peuple, et après trois jours de jeûnes et de prières, il fit transporter chez la malade les trois croix. La reine le suivit. Le peuple se précipita vers la demeure de l'infortunée.

L'évêque appliqua sur elle une première croix. Rien ne se produisit. Une seconde fut approchée sans plus de résultat; restait la troisième. Les assistants attendaient avec impatience qu'on l'appliquât à son tour. De tous côtés, on entendait ces paroles : « La malade sera-t-elle guérie? Que fera-t-on si elle ne l'est pas? Comment reconnaîtra-t-on quelle est la vraie Croix? » Mais à peine la Croix a-t-elle touché le corps de la patiente que celle-ci s'écrie avec transports : « Je suis guérie! je suis guérie! »

A ces mots, des cris d'enthousiasme éclatent partout. Ce sont des chants de gloire et d'actions de grâces. Hélène partage l'émotion générale. Elle appelle des orfèvres, et leur commande plusieurs reliquaires en or ornés de pierres précieuses. En même temps, elle envoie à son fils les clous qui avaient servi à transpercer les pieds et les mains du Sauveur. Elle lui conseille d'en mettre une partie à son casque, et l'autre à la bride de son cheval : « Armé de la sorte, lui dit-elle, vous pourrez marcher sans crainte contre vos ennemis; car, le Dieu qui a vaincu le prince de ce monde saura bien mettre en fuite ceux qui voudraient encore le défendre. »

C'est à dater de cette époque, que, grâce aux munificences de sainte Hélène, la Terre Sainte vit s'élever dans les lieux sanctifiés par le Sauveur ces basiliques grandioses dont les ruines font encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs et des pèlerins.

Quant à la vraie Croix, la plus grande partie fut déposée dans la basilique construite sur le Calvaire; une autre partie fut donnée à la ville de Constantinople, et enfin un troisième fragment fut envoyé à Rome pour être placé dans l'église que Constantin et sa mère avaient fait construire dans le palais de Sessorius, et qui porta depuis le nom de *Sainte-Croix de Jérusalem*. Dans cette basilique, l'une des plus chères à la piété chrétienne, on conserve encore aujourd'hui le titre de la Croix et l'un des clous des pieds ou des mains du divin Sauveur.

MORT DE SAINTE HÉLÈNE — SES RELIQUES

Sainte Hélène avait alors plus de quatre-vingts ans (328.) A son retour à Rome, elle se sentit défaillir. Sa dernière heure était proche. Son fils ne la quitta plus un instant. Elle l'entretint sur la manière de gouverner ses peuples avec sagesse et grandeur. Constantin versait des larmes. Il tenait la main de sa mère qui expira ainsi entourée des tendresses d'un fils qu'elle avait le bonheur de voir chrétien avant sa mort. Les funérailles se firent avec grande solennité. Les restes vénérables de la sainte impératrice furent placés dans une urne de porphyre que l'on renferma dans un mausolée en briques.

En 849, une partie des reliques de sainte Hélène fut transportée à l'abbaye de Hautvilliers, près de Reims. L'autre partie resta sous un autel de l'*Ara Cœli* à Rome. Au moment de la Révolution, les religieux de Hautvilliers mirent ce précieux dépôt en sûreté, et en firent ensuite don à la confrérie du Saint-Sépulcre de Paris en 1827. Il fut déposé dans une châsse de bois doré, et placé à l'église Saint-Leu de la même ville. Quelques années plus tard, une partie de cette relique fut donnée à l'église de Reims.

MIRACLES DIVERS — VICTOIRE SUR LES DÉMONS

Transportées à l'abbaye de Hautvilliers, les reliques de sainte Hélène furent l'objet d'un culte spécial de la part des populations rémoises et autres. Des miracles sans nombre attestèrent la sainteté et la puissance de la bienheureuse impératrice : guérisons de paralysies, d'apoplexies, de cécités, de mutismes, etc. Mais les plus remarquables sinon les plus importants sont ceux par lesquels la Sainte manifesta son pouvoir sur les démons. Ce genre de miracle atteste d'une manière toute particulière la puissance que Dieu accorde sur les princes des ténèbres à ceux qui ont su vaincre la chair et le monde ici-bas.

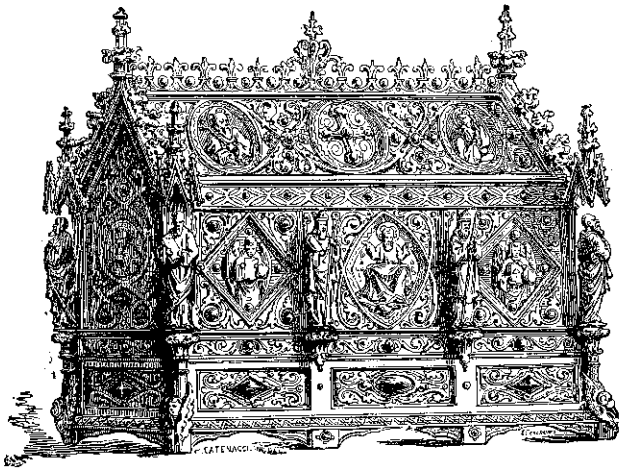
Un enfant de Reims, fils d'un nommé Périllon, fut ensorcelé par une vieille femme qui lui avait donné une pomme à manger. A peine avait-il fini de la manger qu'il fut possédé du démon et senti de violentes douleurs dans les entrailles. Son corps s'enfle, ses bras s'étendent en proie à des contorsions nerveuses qui durent des heures entières, sa tête est agitée d'un tremblement convulsif sans qu'il puisse la calmer pendant l'espace de six semaines. A ces douleurs étranges vient s'ajouter un phénomène qui attire l'attention des médecins : une voix sonore et vibrante se fait entendre dans les entrailles de l'enfant. Les

remèdes sont inutiles. Ses parents sont dans une désolation extrême. Que faire? Un médecin leur déclare enfin que l'enfant n'a pas de maladie, mais qu'il est ensorcelé. Aussitôt, ils mènent François à Hautvilliers. Là, ils commencent une neuvaine à sainte Hélène. Leur ferveur est grande : Dieu ne peut rester sourd à leurs prières, et le quatrième jour de la neuvaine l'enfant est complètement guéri.

Une jeune fille était grandement tourmentée par le démon, qui la faisait beaucoup souffrir depuis dix-huit ans. Dès qu'elle eut entendu parler des merveilles qui se faisaient à Hautvilliers, elle s'empressa de s'y rendre. Elle s'appelait Jeanne Bloquet et habitait à Brugny. Elle était connue dans tous les pays environnants. Aussi, quand on sut qu'elle se rendait à Hautvilliers, une foule de curieux la suivirent pour être témoins d'un miracle qu'ils réputaient comme certain, tant était grande la confiance qu'on avait en sainte Hélène. Arrivée à l'abbaye, la jeune fille entendit la messe. Elle alla ensuite prier au tombeau de la Sainte. Tous les regards se portent sur elle. Beaucoup se disent les uns aux autres : « Nous allons voir le diable sortir ». D'autres, moins confiants, commencent à douter, en disant : « Elle aurait dû être guérie pendant la messe; sainte Hélène n'a peut-être pas assez de pouvoir sur le démon qui la tourmente. » Soudain, la jeune fille fait des contorsions effrayantes. Les yeux sortent de leur orbite. Elle vomit une grenouille, une pierre traversée de cinq grandes épingles, des os, une pièce de lanterne, une pêche, une peau verte remplie d'aiguilles, des limaçons, etc. Les vomissements durent plus d'un quart d'heure. Les assistants sont remplis de stupeur. Jeanne cesse enfin de vomir : elle était guérie.

Ce prodige extraordinaire se répandit à plus de vingt lieues à la ronde, et de toutes parts on accourut pour obtenir de semblables guérisons. Une autre jeune fille était également ensorcelée. Des cris de grenouilles se faisaient entendre dans ses entrailles. Elle va à Hautvilliers, elle est pareillement guérie après avoir vomi plusieurs grands lézards vivants, sous la forme desquels les démons s'échappèrent de son corps.

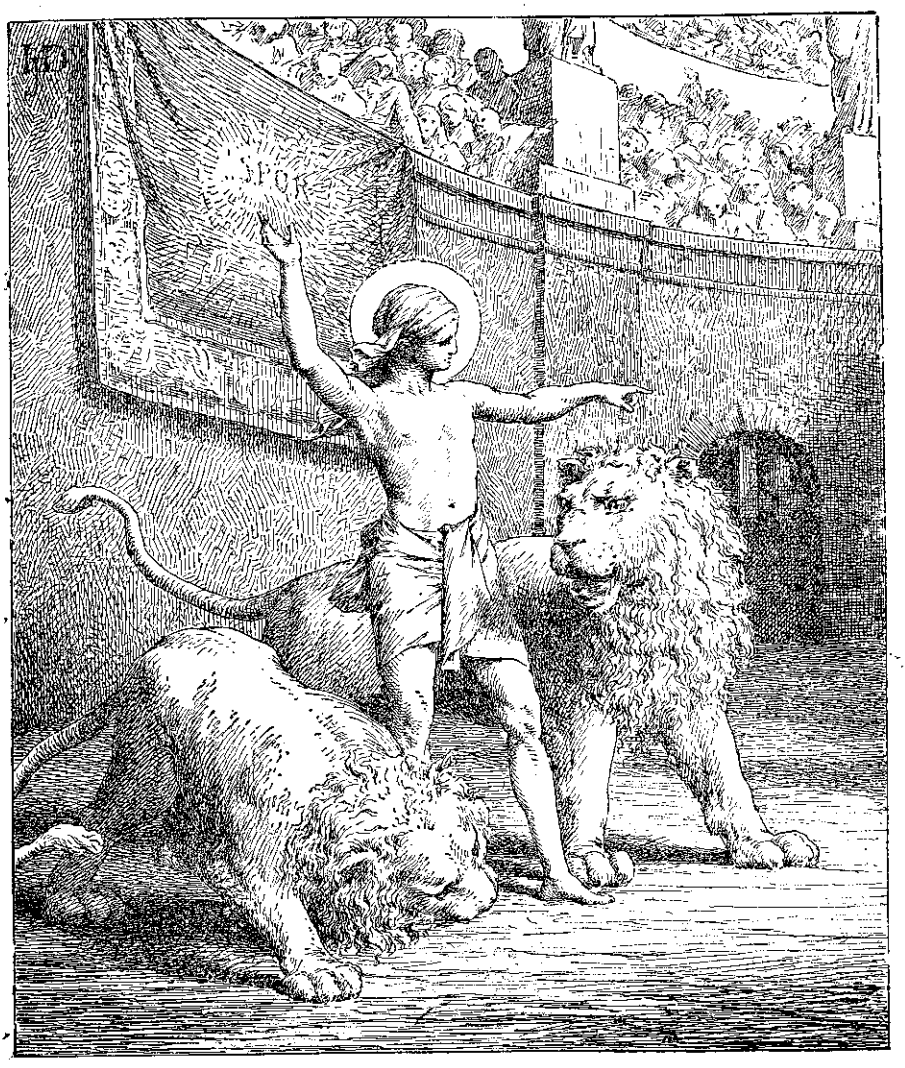
Les attaques sensibles des démons sont relativement rares, mais qui est à l'abri de leurs attaques invisibles? Il importe donc à tous de prier sainte Hélène pour triompher de toutes les embûches des mauvais esprits, et remporter sur eux la victoire, à l'aide de la croix du divin Sauveur que cette glorieuse Sainte a tant honorée et aimée.



SAINT AGAPIT

MARTYR DE PRÉNESTE

Fête le 18 août.



Le jeune Agapit au milieu de l'arène voit deux lions furieux se coucher à ses pieds.

Saint Agapit qui figure avec honneur au 18 août, dans les sacramentaires de saint Gélase et de saint Grégoire, dans les martyrologes de saint Jérôme, du vénérable Bède, d'Adon et d'Usuard, dans les notes et les annales de Baronius et dans le martyrologe moderne de Rome, naquit en Italie, à Préneste, aujourd'hui Palestrine, à vingt-quatre milles de Rome, en 259, l'année même que le persécuteur du pape saint Sixte II et de son dia re Laurent, l'empereur Valérien fut fait prisonnier par le roi des Perses Sapor I, et réduit à servir honteusement de marchepied à son vainqueur. L'insistance avec laquelle les actes de son martyre signalent la haute noblesse de sa naissance nous permet de supposer qu'Agapit était de la famille Anicia, la plus illustre de Préneste, qui remontait aux plus beaux temps de la République, où selon l'expression de saint Jérôme, tout le monde semblait naître consul, mais qui devait donner encore plus de saints à l'Eglise que de consuls à la république, c'est de cette famille Anicia que sortiront en effet plus tard, deux grands papes, saint Agapit, homonyme du martyr dont nous écrivons la vie et saint Grégoire le Grand, puis le patriarche des moines de l'Occident, l'immortel saint Benoît.

Agapit, qui avait eu le bonheur de sucer la piété chrétienne avec le lait, fut envoyé, dès son jeune âge, aux écoles de Rome, afin d'y puiser une instruction digne de sa noble origine, et comme la capitale du monde était le centre de tous les vices

et de toutes les erreurs du paganisme, on le plaça sous la garde et la direction de Porphyre, que le martyrologe romain appelle un homme de Dieu. L'élève et le directeur furent dignes l'un de l'autre. Tandis que le jeune Agapit, après avoir étudié la grammaire et les belles lettres, suivait avec succès au Forum, les leçons du droit Romain, Porphyre s'appliquait à faire pénétrer dans le cœur du jeune étudiant, la sève vigoureuse de l'Evangile ; il y réussit tellement bien, qu'à peine âgé de quinze ans, Agapit fut trouvé digne d'être le porte-étendard de Jésus-Christ, et d'abattre à ses pieds les faisceaux des Césars, en scellant sa foi de son sang; deux jours après la mort de son cher élève, Porphyre, partageant sa gloire, cueillera lui-même la palme du martyre.

Le fils d'une prêtresse du soleil et d'un simple colon de la Dacie, Lucius Domitius Aurélien gagnant tous ses grades par des victoires, avait revêtu, en 270, la pourpre impériale. Soldat valeureux, mais sévère jusqu'à la barbarie, on l'avait justement surnommé *manus ad ferrum*, le fer en main. Il détruisit les légions gauloises du César Tetricus dans les plaines catalauniques; le premier il se choqua avec les Franks sur les bords du Rhin; il édifia les murs de Dijon, releva sur les bords de la Loire les ruines de l'antique Genabum qui s'appellera désormais Aurelia, Orléans; anéantit les Allemands dans la vallée du Métaure et après avoir fait prisonnière la reine Zénobie sous les murs de Palmyre, le nouvel empereur s'en vint triompher à Rome, couvert de gloire et la couronne des rois au front : nouveauté que la ville de Brutus n'avait pas vue encore. Aurélien avait exterminé les ennemis de l'empire.

Ivre de puissance et d'orgueil et se laissant volontiers appeler notre Dieu et notre Seigneur, Aurélien jura d'exterminer également les chrétiens qu'il regardait comme les ennemis des dieux de Rome. Il est donc bien vieux ce cri : *le christianisme, voilà l'ennemi*. Déjà, les édits de persécution avaient été préparés ; on les apporta à l'empereur, mais au moment où il allait y apposer sa signature, la foudre éclata et arrêta sa main. C'était un avertissement du ciel. Aurélien ne le comprit pas, il persista dans ses desseins et quelques jours après, les sanguinaires ordonnances étaient promulguées: la neuvième persécution générale commençait: L'une de ses premières victimes fut le noble adolescent de Préneste, saint Agapit.

La haute naissance d'Agapit, sa vertu, et surtout son zèle à soutenir énergiquement les droits des chrétiens et à blâmer la cruauté de leurs bourreaux, eurent bientôt signalé le jeune Prénestin aux satellites d'Aurélien qui le fit comparaître à son tribunal. La jeunesse de l'accusé, sa beauté, la mélodie de sa voix, la vigueur, le feu et la justesse de ses réponses ne purent adoucir la sévérité de l'empereur. « Obéis à mes édits et renonce à Jésus-Christ, lui dit Aurélien, ou je te fais battre de verges ! — César, je vous remercie, répondit sans pâlir le noble adolescent, de ce que je puisse subir aussi la même peine qu'a subie mon Seigneur et mon Dieu. »

On fouetta donc Agapit avec des nerfs de bœuf et des lanières armées de balles de plomb, et on écorcha ses membres délicats avec des ongles de fer. Mais ni les fouets ni les menaces n'ébranlèrent sa foi qui grandissait avec les tortures. Cette héroïque constance toucha les spectateurs, et la prière que fit au ciel le jeune Prénestin obtint la conversion de cinq cents païens qui furent mis à mort sur le champ. Les prémices du sang d'Agapit étaient une semence de chrétiens.

L'interrogatoire avait appris au cruel Aurélien, que sa victime était de Préneste, à quelques milles de Rome, et que sa famille y occupait un rang très élevé. Afin donc d'arrêter les progrès de la religion chrétienne dans cette ville et d'en terroriser les habitants par un châtiment exemplaire, Aurélien, qu'absorbaient alors les préparatifs d'une revanche contre les Perses, remit le jeune Agapit à son favori, Flavius Antiochianus, naguère consul et préfet de Rome, avec ordre de le conduire à Préneste, de le contraindre à l'abjuration ou de le faire mourir. Ce Flavius Antiochianus, nous disent les actes, était un chien plein de rage, et rôdait sans cesse autour des fidèles pour les dévorer, Aurélien avait trouvé un digne ministre de sa haine contre les chrétiens.

Préneste, petite ville du Latium et antique cité des Eques, était un vieux foyer d'idolâtrie et de superstitions. Tite-Live rapporte qu'après le sac de cette ville par Quintius Cincinnatus, le dictateur rapporta une statue de Jupiter, le Palladium sans doute de la cité des Eques, et qu'il la plaça au capitole, entre l'autel de ce Dieu et celui de Minerve. Dans son livre de la Divination, Cicéron parle d'un antre de Préneste qui rendait des oracles, et auprès de cet antre, ajoute-t-il, il y avait un temple dédié à Jupiter enfant, que la Fortune, la grande déesse des Prénestins, allaitait et tenait assis sur ses genoux avec Junon. Ce sanctuaire était le rendez-vous des mères du Latium, et par conséquent, une source abondante de revenus et d'honneurs, pour ses prêtres et pour leurs familles.

C'est dans ce temple, l'orgueil de Préneste, qu'Antiochianus conduisit tout d'abord Agapit, en le sommant de répandre l'encens sur le feu, en l'honneur de Jupiter. Un refus énergique fut la réponse du jeune chrétien.« Qu'on le mette au cachot crie Antiochianus et qu'on l'y laisse quatre jours sans boire ni manger. Peut-être la faim ou la soif viendront à bout de ce jeune exalté ! » Tandis qu'on l'y conduisit, la foule, ameutée par les prêtres païens qui se voyaient insultés dans leurs dieux, et devenue furieuse, poursuit le martyr à coups de pierre et lui déchire les membres avec des chaînes de fer.

Des apparitions célestes fortifièrent le jeune athlète dans son horrible cachot, et quand au cinquième jour on l'en tira pour le ramener au Forum de Préneste, malgré le terrible appareil des instruments de supplices qu'on avait étalés autour du tribunal, Agapit comparut devant Antiochianus, tout aussi résolu et tout aussi ferme dans la foi.

« Obéis sur le champ aux ordres de notre Dieu et de notre seigneur Aurélien, lui dit le magistrat d'une voix sévère, ou le chevalet va dompter ton insolente obstination. — Ni vous, ni votre chevalet, vous ne me séparerez de mon amour pour Jésus-Christ, répondit le jeune héros. »

On le dépouille à l'instant de ses vêtements, et on l'étend sur l'horrible couche de bois. Les nœuds coulants des cordes toujours prêtes, sont en un clin d'œil passés autour de ses poignets et de ses chevilles et ses bras sont violemment ramenés au-dessus de sa tête. « Une dernière fois, avant d'aller plus loin, je t'invite à obéir aux édits de l'empereur, notre dieu et notre seigneur, et de sacrifier aux dieux, si tu veux échapper à de cruels tourments, dit Antiochianus avec colère.

— Je vous répète que ni les tourments ni la mort, répond courageusement la victime liée sur l'autel, ne me sépareront de mon amour pour Jésus-Christ. Je ne puis offrir de sacrifice qu'au seul vrai Dieu, et l'oblation de ce sacrifice que je suis prêt à faire, c'est moi. »

Antiochianus fit alors un signe à l'exécuteur qui donna un tour rapide aux deux roues du chevalet, autour des treuils duquel les cordes avait été passées.

Les membres du jeune adolescent furent brusquement tiraillés. Un frémissement qui contracta ses traits, et une pâleur soudaine, témoignèrent pourtant seuls de l'intensité de cette atroce souffrance.

« Ah ! Ah ! s'écria le juge, il paraît que tu sens cela. J'espère que cela va te suffire. Obéis, et à l'instant tu seras libre.

— Ah ! combien il est plus doux pour moi d'être étendu comme Jésus-Christ sur la croix.

— Ici bourreau, s'écrie Antiochianus, et verse-lui sur la tête des charbons ardents. » Bientôt les cheveux du jeune martyr crépitent et s'enflamment. « Je ne m'étonne pas qu'une tête qui doit être couronnée au ciel, soit brûlée sur la terre, dit avec douceur la victime. La couronne de gloire siègera avec grâce sur des plaies et des brûlures endurées pour Jésus-Christ !

— Tu abuses de ma pitié pour toi, s'écrie le juge poussé à bout par tant de constance ; qu'on fouette donc ce jeune entêté. » Et bientot les verges, à coups redoublés, labourent les membres de l'intrépide adolescent ; son corps n'est plus qu'une plaie ; le Forum est inondé de son sang et la victime tombe sur le sol, ou plutôt sur un linceul empourpré et fumant ; mais sa voix ne cesse de bénir le nom de Jésus-Christ :

« Qu'on allume un brasier dont la fumée l'étouffe, » hurle Antiochianus au paroxysme de la fureur. Agapit est immédiatement suspendu par les pieds, la tête au-dessus d'un feu qu'alimente un amas de bois vert. « Il est bien aisé de voir que ta sagesse est vaine et n'est qu'un peu de fumée, dit ironiquement l'invincible athlète.

— Qu'on fouette donc à mort cet obstiné, vocifère Antiochianus, et qu'on me débarrasse bien vite de cet ennemi juré des dieux ! » Quatre bourreaux aux formes athlétiques, armés de lanières plombées et se succédant tour à tour, achèvent de déchirer, à tour de bras, le corps de l'héroïque adolescent ; ses entrailles sont à jour ; on verse de l'eau bouillante sur ses larges plaies ; et comme Agapit continuait à invoquer le nom de Jésus-Christ, afin de l'obliger au silence, on le frappe sur la bouche et on lui brise les dents et les mâchoires à coups de poings. Cependant le nom de Jésus-Christ ne cesse de retentir.

Obligé de s'avouer vaincu, et toujours ivre de colère, Antiochianus est pris d'un accès de rage, tombe de son tribunal à la renverse et expire en blasphémant le nom du Dieu des chrétiens, tandis qu'un de ses assesseurs, le corniculaire Anastase, qui avait essayé, lui aussi, de vaincre la constance du jeune Prénestin, est touché de la grâce divine et s'écrie que le Dieu d'Agapit est le seul vrai Dieu. Trois jours après, Anastase mourra martyr de sa foi à Salone où un autre empereur, Dioclétien, viendra bientot cultiver ses laitues.

A ces nouvelles, l'empereur Aurélien qui attribue la mort de son favori Antiochianus à l'art magique des chrétiens et qui veut en arrêter les funestes impressions, accourt, furieux, de Rome à Préneste, se rend au Forum, entouré de toute la pompe impériale, prend place au tribunal et fait comparaître Agapit. « Insolent jeune homme, lui dit le cruel empereur, aie pitié de ta jeunesse et de ta position ; obéis à mes édits, sacrifie aux dieux et conserve ta vie. — Conserver ma vie, quand j'entrevois déjà les portes du ciel ouvertes pour m'y recevoir ! répond le jeune héros. Il est inutile, César, de me tenter plus longtemps. Ma résolution est inébranlable. Je méprise vos fausses divinités et je ne puis aimer et servir que Jésus-Christ, mon unique Seigneur. — Oui, je perds mon temps, je le vois bien, dit l'empereur ; eh bien, qu'on expose Agapit aux bêtes ! »

Il y avait à Préneste un amphithéâtre que venait de réparer, selon une inscription récemment découverte, Marcus Varenus, affranchi de Clarus, et dans lequel les Prénestins, aux jours de fêtes publiques, s'accordaient le plaisir des combats des bêtes féroces. Cet affreux spectacle a toujours fait les délices d'un Romain.

Les Prénestins que continuaient d'exciter contre Agapit, les prêtres de Jupiter et de la Fortune, saluèrent donc cette odieuse sentence d'une exclamation de plaisir et de haine, et accompagnèrent de leurs cris sauvages le noble adolescent jusqu'à l'amphithéâtre ; mais à mesure qu'ils avançaient, la fureur s'abattait désarmée et vaincue par l'attitude digne du jeune condamné et la sérénité de son visage. On envahit cependant l'amphithéâtre, on gravit ses rangées ovales et bientôt tout l'intérieur fut tapissé de faces humaines, avides de sang, de furie et de carnage. Aurélien lui-même voulut assister à l'affreux spectacle et réjouir ses yeux de cette fête de la mort. Agapit est au milieu de l'arène. On put voir alors un tout jeune homme, un enfant qui avait à peine atteint sa quinzième année, couvert de glorieuses cicatrices, debout, sans entraves, les mains tendues en avant en forme de croix et priant Dieu dans toute la ferveur d'un cœur fidèle et insensible au danger. Il ne bougea pas, quand deux lions, la gueule entr'ouverte et les narines sanglantes, s'élancèrent de leur cage dans l'arène pour le mettre en pièces.

O Prodige ! Les deux monstres tournent autour de leur victime, poussent des rugissements terribles, battent leurs flancs de leurs queues impatientes ; mais ni l'un ni l'autre n'arrive à le toucher. Agapit paraît entouré d'un cercle magique que ces bêtes n'osent franchir, que dis-je ? Peu à peu, les griffes s'abaissent et se contractent par je ne sais quelle puissance mystérieuse et divine ; et les deux lions se couchent aux pieds du jeune martyr, les léchant doucement et lui faisant mille caresses, jusqu'à ce que, sur un signe noble et gracieux de sa main, ils rentrent dans leur loge.

Surpris d'un tel prodige, les Prénestins se lèvent en foule sur les gradins et s'écrient que le vrai Dieu est celui d'Agapit. Aurélien qui déjà avait remarqué avec impatience des symptômes de pitié se manifester dans la foule et qui redoute une conversion en masse, dit à son greffier : « Ecrivez la sentence. Nous condamnons Agapit, pour mépris aux ordres impériaux, à être puni par le glaive.

— Sur quelle route et quelle borne milliaire le jugement doit-il être exécuté ? demanda le bourreau. — Qu'on l'exécute en dehors et à deux milles de la ville, ajouta l'empereur, aux deux bornes qui marquent la bifurcation des deux chemins. »

Quand on fut arrivé à l'endroit marqué pour le supplice, Agapit leva un instant les mains et les yeux vers le ciel, puis s'inclina tranquillement sur l'une des deux bornes. Le bourreau brandit son glaive, un éclair brilla, et l'instant d'après, la fleur et la tige étaient étendues, séparées, mais à peine déplacées, sur le sol coloré d'une riche pourpre. C'était un mardi, le 18 août 274.

L'église de Notre-Dame-du-Refuge marque l'endroit de l'exécution, et en y creusant le chemin qui conduit à Valmontone, on a retrouvé naguère les deux colonnes milliaires dont parle la sentence ; colonnes cannelées et couvertes d'inscriptions anciennes.

A peine notre invincible héros eut-il quitté la terre, que les chrétiens de Préneste accouraient au lieu de son triomphe, et malgré les efforts des gardes, s'empressaient de recueillir sur des éponges et des linges de toile le précieux sang de la victime. Ils rapportèrent le corps sacré au milieu des chants et

des prières, à un mille de Préneste, dans un champ appelé les Quadrelles, appartenant à un chrétien de la ville et le déposèrent dans un sarcophage tout neuf.

Cinq mois après ces tragiques événements, vers la fin de janvier 275, l'empereur Aurélien, monté sur son char, se dirigeait vers Héraclée, afin d'y rejoindre l'armée qu'il conduisait contre les Perses, quand deux de ses favoris le poignardèrent. Le sang du persécuteur d'Agapit ruissela sur les roues et vint remplir les deux ornières sur le chemin. C'était encore une vengeance de la Providence, qui ne laissait pas impuni le sang versé des chrétiens.

Dès le quatrième siècle, l'empereur Constantin le Grand, qui venait de donner la paix à l'Eglise, bâtissait aux Quadrelles une basilique en l'honneur de saint Agapit, et au commencement du IXe siècle cette basilique était restaurée, ou plutôt reconstruite par le pape Léon III, qui avait couronné Charlemagne empereur d'Occident.

Plus tard, à cause des incursions et des pillages des Sarrasins, le précieux corps de saint Agapit fut solennellement ramené des Quadrelles, par le clergé et le peuple de Préneste, dans l'intérieur même de la ville et déposé dans l'église cathédrale qui avait remplacé, au Formu, l'ancien et fameux temple de la Fortune et de Jupiter enfant. Ce temple avait été témoin de la victoire d'Agapit sur l'idolâtrie et la tyrannie des Césars : il était bien juste qu'il fût désormais consacré à son culte et sanctifié par ses précieuses reliques.

En 1437, après le sac et le pillage de Préneste, le corps de saint Agapit fut transporté à Corneto qui le garde encore aujourd'hui; mais en 1588, Sixte Quint, par un bref, ordonna de rendre au moins le crâne du saint martyr à la ville de Préneste, aujourd'hui Palestrine. Enchâssé dans une riche custode et replacé dans la cathédrale, le crâne de saint Agapit continue d'être l'objet d'une pieuse vénération de la part des habitants de sa ville natale. Disons que Palestrine est aujourd'hui une ville épiscopale, à l'option des premiers cardinaux.

Le culte de saint Agapit, dont cette ville est si fière, devait franchir les Alpes et se répandre dans la Gaule chrétienne. L'église Saint-Jean-de-Besançon possédait une partie du chef de ce saint martyr et l'ancienne abbaye de Liessies, près Avesnes, trois fragments de ses ossements ; une église bénédictine de Mons en Hainaut avait en vénération sa mémoire ; ajoutons que de nombreux pèlerinages avaient été partout établis en son honneur. Dans l'ancien diocèse de Laon seulement, nous citerons celui de Guise en Thiérache où le souvenir de saint Agapit survit à son autel naguère disparu ; celui de Houry, près Vervins, sur la rive droite de la Brune, et celui de Séchelles, annexe d'Agnicourt, qui remonte à une époque fort reculée. Il est rare, nous écrit-on de Séchelles, de ne pas rencontrer, chaque dimanche, sur les bords de la Serre, quelques pèlerins qui viennent implorer ici l'intercession du jeune martyr de Préneste. C'est principalement pour les petits enfants qu'on l'invoque, afin que ceux-ci soient préservés des maux d'entrailles si communs et si funestes à cet âge.

La fête s'y célèbre le 18 août, jour même de son martyre.

Qu'il est donc doux et fort, ô Agapit, l'amour de Jésus-Christ votre Seigneur et votre Dieu ! Comme il s'empare des cœurs innocents pour les transformer en cœurs intrépides ! Que vous importaient le monde et ses joies, le supplice et ses tortures. Qu'aviez-vous à redouter, des fouets, de la prison, du chevalet, des charbons ardents, de la faim, de la soif, des ongles de fer, des lions et du glaive? L'amour de Jésus-Christ vous remplissait tout entier et cet amour vous disait assez, ô Agapit, que nulle violence humaine n'était capable de vous ravir le cœur de votre Dieu; vous aviez sa parole et vous saviez que Jésus est fidèle.

O Agapit, si jeune et pourtant si pur au milieu de la contagion de Rome, si libre au milieu d'un peuple esclave, combien le caractère de Jésus-Christ paraît en vous! Il est agneau et vous êtes simple comme lui ; il est le lion de la tribu de Juda, et comme lui vous êtes invincible. Ah ! que vous êtes bien de cette nouvelle race descendue du ciel et fécondée par le sang du calvaire!

Ajouterai-je que, par nature, vous étiez fragile comme nous; que vous aviez à triompher des mœurs païennes, qui avaient corrompu le sang de l'humanité, et cependant vous êtes resté fort et pur.

Que vos nobles exemples, ô saint Agapit, nous animent à vivre, à combattre, à travailler, à souffrir comme vous, pour mériter de partager votre bonheur et votre gloire dans les cieux. Ainsi soit-il.

Fontaine-les-Vervins, le 11 avril 1883.

L. F. CHARPENTIER curé dess.

Oraison

Que votre Église, ô mon Dieu, se réjouisse dans la confiance que lui donne l'assistance du bienheureux Agapit votre martyr, et que, par sa glorieuse protection, elle persévère dans la fidélité et demeure dans la paix. Par N.-S. J.-C.

NOTRE-DAME DE LIESSE

Fête principale le 18 août.

DIVERS SANCTUAIRES

Liesse est un vieux mot français qui signifie *joie* (en latin *lætitia*). Il ne pouvait plus y avoir de joie véritable, sur cette terre d'exil, pour les malheureux fils d'Adam, rejetons d'une race coupable et pécheurs eux-mêmes, sans la venue d'un Sauveur. « Rien ne nous aurait servi de naître, dit saint Ambroise, sans le bienfait de la Rédemption. » La joie véritable, ici-bas, consiste dans la paix d'une bonne conscience, l'amitié de Dieu et l'espérance du bonheur céleste. — Or, c'est Marie qui nous a donné le Sauveur Jésus, et elle demeure la trésorière de ses dons; Marie est donc la source de la vraie joie, et nous l'invoquons sous ce titre, dans les *litanies* : Cause de notre joie, *Causa nostræ lætitiæ*.

Il est donc bien choisi ce nom de Notre-Dame de *Liesse*, ou Notre-Dame de *joie*. Marie est honorée sous ce vocable dans de nombreux sanctuaires, à Annecy, à Castelsarrasin, à Villeneuve-sur-Lot, à Fleury (diocèse de Carcassonne), à Maubranche (diocèse de Bourges), à Mézel (diocèse de Digne), à la Raitière (diocèse de Séez), à Marienfloss (diocèse de Metz).

Mais le plus célèbre de ces lieux de pèlerinage est Notre-Dame de Liesse, aux Marchais, près de Laon (diocèse de Soissons).

La Vierge de Liesse.

TROIS CHEVALIERS FRANÇAIS

« La légende de Liesse, écrit M. de Gaulle, rappelle les plus merveilleux romans de la chevalerie. Elle suppose tout ce que les rêves de l'imagination ont pu leur prêter, et leur est infiniment supérieure par le caractère de pureté dont elle est empreinte. En admettant que la poésie populaire y ait ajouté quelques traits, le fond repose sur des témoignages qui n'ont pas été contredits. »

On sait avec quelle foi et quel enthousiasme nos aïeux se levèrent en masse, à la fin du XII[e] siècle, pour aller délivrer le Saint-Sépulcre et conquérir Jérusalem, opprimée par les musulmans. Quand, après des souffrances inouïes, ils se furent emparés de la Ville Sainte, ils y établirent pour roi le vaillant Godefroy de Bouillon.

A Godefroy succéda son frère, Baudouin I[er], puis, Baudouin II qui eut lui-même pour successeur, en 1131, son gendre Foulques, comte d'Anjou.

Le royaume chrétien de Jérusalem avait sans cesse à se défendre contre les musulmans, soit au Nord, soit surtout au Midi. Le roi Foulques, ayant remporté plusieurs avantages sur les ennemis de la Croix, fit rebâtir et fortifier l'antique ville de Bersabée, à la frontière méridionale de ses Etats, lieu célèbre par le long séjour des patriarches Abraham et Isaac.

Le prince confia la garde de ce poste difficile et important aux moines-chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Parmi les nouveaux défenseurs de Bersabée se distinguaient trois valeureux chevaliers picards. Ils étaient frères, dit la légende, et, tous trois, enrôlés dans l'Ordre des chevaliers de Saint-Jean; mais l'histoire nous apprend que l'un d'eux était le seigneur de Marchais; les deux autres seulement étaient frères, c'étaient deux fils de Guillaume II, seigneur d'Eppes, et de Marguerite de Pierrepont, son épouse. L'un d'eux, Robert d'Eppes, n'était pas engagé dans l'Ordre de Saint-Jean, car il se maria plus tard.

Quoi qu'il en soit, c'était assurément d'héroïques frères d'armes, dignes de représenter là-bas, les braves chevaliers de France. Les musulmans l'apprirent bientôt.

VICTOIRE ET CAPTIVITÉ

L'Egypte était alors le centre de la puissance musulmane. Sur la côte de Palestine, dans l'ancien territoire des Philistins, la ville fortifiée d'Ascalon lui servait de poste avancé contre le royaume de Jérusalem. Ascalon est à quatre lieues seulement de Bersabée. Un jour, les sentinelles chrétiennes virent avancer, dans la plaine, un fort détachement de la garnison égyptienne d'Ascalon.

Aussitôt, ils donnent l'alarme. Il fallait courir intrépidement à l'ennemi, le charger et le disperser, pour l'empêcher de cerner la ville et d'assiéger la forteresse. « C'était ce que redoutaient le plus les croisés, dans un pays où ils n'étaient encore pour ainsi dire, que des pèlerins campés (1).

« La rencontre fut prompte, l'attaque, de la part des Orientaux, fut ardente, selon leur usage, quand ils sont en nombre. Mais, comme toujours, ceux que l'Asie appelait les Francs, montrèrent

(1) Collin de Plancy. *Légendes de la Sainte Vierge*, p. 35.

qu'ils ne s'ébranlaient pas devant les cimeterres et qu'ils n'avaient encore appris ni à tourner le dos, ni à reculer.

» Après qu'ils eurent, comme des rocs, fait rebrousser sur lui-même le torrent des Sarrasins bondissants, ils se ruèrent sur leurs bandes en désordre; ils en firent un grand carnage; et, sans se désunir, d'attaqués qu'ils étaient, devenus assaillants, ils poursuivirent avec vigueur les guerriers d'Ascalon....

» Les enfants de la Croix, emportés par leur courage, traversaient un ravin qui cachait une embûche; un corps frais de Sarrasins les prit par derrière. La force humaine est bornée, malgré l'étendue des cœurs vaillants. A la suite d'une lutte inégale, les trois chevaliers, restés seuls debout sur les corps massacrés de tous leurs compagnons, exténués d'efforts et de blessures, ne sortirent de l'exaltation qui les avait soutenus les derniers, que pour reconnaître qu'ils étaient prisonniers, désarmés, liés avec des cordes qu'on avait jetées autour d'eux et qui avaient arrêté leurs mouvements.

» Ils furent conduits à Ascalon, non pas en triomphe, car les infidèles, furieux d'avoir acheté si cher leur capture, les accablaient de mauvais traitements; et leurs têtes seules fussent entrées dans la place, si l'un des chefs sarrasins n'eût calculé que de si vaillants seigneurs payeraient certainement une grande rançon. »

Mais les chrétiens de Jérusalem, croyant qu'ils éta ent morts avec leurs compagnons d'armes, n'einvoyèrent personne pour négocier le rachat des prisonniers.

SERVITUDE EN ÉGYPTE — ON LES PRESSE D'APOSTASIER

Les chefs musulmans d'Ascalon crurent faire un présent des plus agréables à leur maître, le Soudan d'Egypte, en lui offrant les nobles captifs.

A peine remis de leurs blessures, ils se virent donc traînés en Egypte, comme de vils esclaves, pour y gémir sous la tyrannie d'un nouveau Pharaon. Une pensée soutenait leur courage, c'était de songer que notre divin Sauveur Jésus, avec Marie, sa Mère, et saint Joseph, avaient jadis été exilés sur cette même terre d'Egypte.

On les conduisit au grand Caire, capitale de l'Egypte, et on les présenta au Soudan, heureux de voir de ces chevaliers dont il avait si souvent entendu vanter la bravoure. Quand il vit ces hommes de haute stature, aux membres robustes et merveilleusement bien proportionnés, qui gardaient une tenue si noble et si martiale, sous les haillons dont ils étaient couverts, il ne put s'empêcher de se dire à lui-même : « Quels magnifiques officiers j'aurais là, si je pouvais les détacher de la religion chrétienne et les enrôler parmi les fidèles de Mahomet! »

Mais il n'espérait pas obtenir leur apostasie dès le premier jour. Dissimulant donc sa pensée, il affecta de les traiter avec beaucoup de dédain et de mépris, et ordonna de doubler pour eux les mauvais traitements que les musulmans avaient coutume d'infliger aux esclaves chrétiens.

Aussi ne leur épargnait-on ni affronts, ni travaux, ni souffrances, et comme récompense on leur donnait une prison pour lieu de repos. Mais, fidèles à Jésus-Christ, ils s'exhortaient mutuellement à souffrir avec courage pour leur céleste Roi.

Quand le Soudan crut que tant de maux, dont on ne pouvait prévoir la fin, auraient abattu la constance des chevaliers, il leur envoya un émissaire leur dire de sa part qu'il ne tenait qu'à eux de voir tomber leurs chaînes, et leur malheur se changer en la plus magnifique fortune. Des vêtements de soie et d'or remplaceraient leurs haillons en lambeaux et ils prendraient rang parmi les grands officiers de la cour. Pour recevoir tant de biens de la générosité du Soudan, ils n'avaient qu'à renoncer à Jésus-Christ et embrasser la religion de Mahomet.

Mais, ces chevaliers de France qui avaient porté si fièrement la croix devant les lances, les flèches et les épées du champ de bataille, et dont la foi était restée victorieuse dans les obscurs tourments de l'esclavage, ne se laissèrent pas séduire par l'appât des biens terrestres; ils refusèrent de trahir leur Dieu et leur patrie.

Cet insuccès irrita vivement le Soudan; cependant, il ne désespéra pas encore d'arriver à ses fins, mais il donna l'ordre de redoubler de rigueur envers les trois prisonniers.

Chargés de lourdes chaînes, presque toujours confinés dans un cachot, avec quelques poignées d'orge pour nourriture, ils invoquaient la Sainte Vierge et continuaient à résister aux instances des docteurs musulmans. Deux longues années de martyre s'étaient déjà écoulées pour eux depuis la bataille de Bersabée, lorsqu'un nouvel assaut fut livré à leur foi.

LA FILLE DU SOUDAN

Le Soudan avait une fille, d'une intelligence supérieure et d'une rare beauté, qui était la joie de son père. Elle se nommait Ismérie, dit la légende. Souvent elle avait vu son père triste et irrité de ne pouvoir conquérir à son service les trois chevaliers chrétiens.

Espérant mieux réussir que les docteurs, elle pria son père de lui permettre d'aller les voir. Si extraordinaire que fût ce procédé, dans les usages orientaux, le Soudan y consentit volontiers, tant était grand son désir de gagner ces nobles chevaliers. « Ces fiers guerriers, pensa-t-il, ont su résister à la violence, mais ils écouteront sans défiance une enfant, et leurs cœurs s'amolliront devant les charmes de sa douce et gracieuse éloquence. »

Ismérie revêtit donc ses plus beaux habits et se rendit auprès des prisonniers, comme pour leur porter des consolations et des aumônes. A la vue de la princesse, les captifs émus se mettent à genoux pour offrir leurs hommages à l'auguste visiteuse.

Ismérie leur adresse de douces paroles; elle plaint le sort de si nobles et si braves seigneurs tombés dans une si grande misère; elle leur promet d'intercéder pour eux auprès de son père, et même de leur obtenir les premières places de la cour. « Je connais peu, ajoute-t-elle, la religion des chrétiens, mais on m'a dit que c'était une religion dure, bonne pour les chiens et les esclaves; croyez avec nous au grand prophète Mahomet, et vous aurez en partage tous les biens et tous les plaisirs de ce monde, en attendant ceux de la vie future. »

A ces mots, les bons chevaliers, saisis de compassion pour son ignorance et la droiture de son cœur, lui exposent à leur tour les saintes et pures vérités de la foi chrétienne; et Dieu donnait à leurs paroles tant de clarté et de force, qu'ils en étaient eux-mêmes étonnés.

La princesse les écoutait avec admiration.

Elle fut surtout frappée de ce qu'ils lui disaient de la Sainte Vierge Marie, de son humilité, de sa pureté, de sa sainteté, de toutes ces vertus enfin qui lui ont valu l'honneur de devenir la Mère de Dieu, sans cesser d'être vierge. Elle exprima vivement le désir de voir une de ses images. « Nous n'en avons pas ici, dit le chevalier d'Eppes, mais apportez-moi du bois et des outils et j'essayerai de retracer ses traits, tels qu'on la représente parmi les chrétiens. »

La princesse s'étant retirée envoya le bois et les outils nécessaires.

Le bon chevalier, dans son zèle, avait promis plus qu'il ne pouvait tenir : il était fort médiocre sculpteur, et, malgré ses efforts, il n'arrivait qu'à ébaucher une grossière figure. La nuit survint et les chevaliers, vaincus par le sommeil, s'endormirent.

Quand ils se réveillèrent, la petite statue était merveilleusement achevée, et, de son visage radieux, rayonnait un éclat qui éclairait la prison d'une douce lumière.

Les captifs, étonnés et ravis, se mirent en prières en attendant le retour de la princesse. Celle-ci avait dit au Soudan : « Je n'ai pu encore obtenir tout ce que je désirais, mais j'ai bon espoir d'arriver à m'entendre avec d'aussi nobles seigneurs. » Et le Soudan avait permis une nouvelle visite.

Quand Ismérie aperçut la statue miraculeuse, elle fut extrêmement ravie de sa beauté et, touchée intérieurement de la grâce, elle dit aux prisonniers : « Moi aussi, je veux être de votre religion, afin de pouvoir être la servante de la Vierge Marie. »

Ces paroles remplirent d'une joie indicible l'âme des pieux chevaliers et ils saluèrent la Vierge du nom de NOTRE-DAME DE LIESSE, c'est-à-dire *Notre-Dame de Joie* ou *de Consolation*.

L'entretien de ce jour roula uniquement sur les vertus et les prérogatives de la Mère de Dieu; et, à son départ, la princesse emporta secrètement la statue dans ses appartements.

Or, dit la légende, la nuit suivante, la Reine du ciel, accompagnée d'un cortège de vierges, apparut à la princesse et lui dit: « Pars avec les trois chevaliers, mes serviteurs ; va au pays de France; ne crains rien, je vous protégerai. Là, tu recevras le baptême avec le nom de Marie, et après une vie sainte et pure, tu viendras avec moi recevoir la récompense que mon Fils prépare à ses élus. »

La princesse n'hésite pas; prenant ses bijoux les plus précieux et la statue miraculeuse, elle va, au milieu de la nuit, vers les prisonniers; les portes du cachot s'ouvrent d'elles-mêmes devant ses pas; les chaînes des prisonniers se brisent ; ils sortent avec Ismérie sans être aperçus des gardes, et s'enfuient dans la direction du Nil.

Un beau jeune homme les attendait là, assis sur une barque ; il les transporte rapidement sur l'autre rive et disparaît. Les fugitifs continuent leur route à pied. Après plusieurs heures, la princesse, fatiguée de la chaleur et de la marche, ne peut plus avancer et demande à se reposer. Les chevaliers lui préparent un endroit pour dormir, dans un petit bois de palmiers ; quand elle y a pris place, ils s'éloignent un peu, par respect pour elle, et s'asseoient sur le sable.

Mais le sommeil les surprend à leur tour...

Le chevalier de Marchais se réveille le premier et regarde autour de lui. Ciel! rêve-t-il encore ? Plus de palmiers, plus de sables, plus de chaleur étouffante; mais des prairies, des arbres verts, un ciel doux comme celui de France, et, près de là, un château, tout semblable à son château de Marchais !...

Hors de lui, il réveille ses deux compagnons. Tous trois vont réveiller la princesse. Ils aperçoivent un berger, vêtu à l'européenne ; ils l'appellent et lui demandent en français en quel pays ils se trouvent.

Le berger répond en patois picard : « Vous êtes au pays de Laon, voilà le château de Marchais, et ces terres appartiennent aux seigneurs d'Eppes. Hélas! ajouta-t-il en faisant le signe de la croix, il est parti d'ici trois vaillants chevaliers pour la croisade, c'étaient de fiers chrétiens, mais des pèlerins ont raconté qu'ils étaient morts là-bas, sous le fer des infidèles. Que Dieu leur donne la récompense des martyrs! »

Pendant ce temps, Ismérie cherchait autour d'elle la statue miraculeuse; elle l'aperçut au-dessus d'une fontaine (devenue chère, depuis, à la piété populaire, et l'instrument de diverses guérisons). Ismérie reprit son trésor et l'on se dirigea vers le château. Pendant qu'on traversait un enclos, la petite statue de Notre-Dame-de-Liesse devint tout à coup si pesante, qu'Ismérie dut la poser à terre; et les chevaliers ne purent la soulever. Alors, tous firent vœu d'élever en ce lieu une église et d'y placer la sainte image. La princesse put aussitôt reprendre la statue, devenue légère comme auparavant.

La vieille châtelaine d'Eppes, Marguerite de Pierrepont, la mère des bons chevaliers, vivait encore. En revoyant ses fils qu'elle croyait morts, en entendant le récit de leur délivrance miraculeuse, elle pleura de joie comme, jadis, le vieux Jacob retrouvant Joseph.

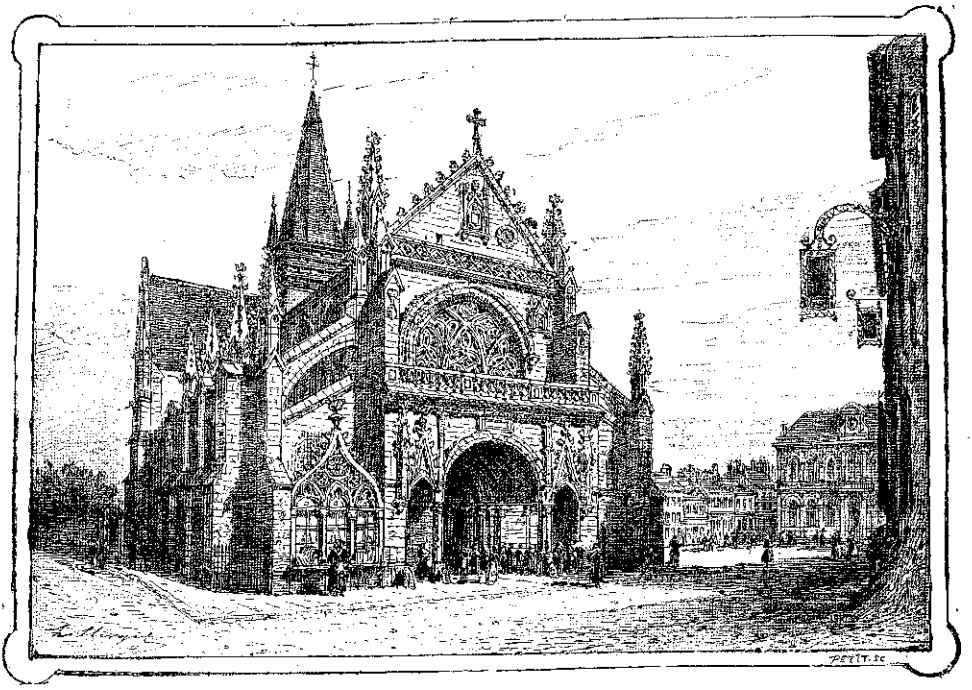
Elle reçut comme une mère la princesse exilée et lui offrit les clés du château, pour montrer que tout y était à sa disposition. Elle acheva de l'instruire elle-même de la foi chrétienne, et peu après, la fille du Soudan d'Egypte fut solennellement baptisée dans la cathédrale de Laon, par l'évêque, le bienheureux Barthélemy de Vir. On lui donna, au baptême, le nom de Marie, et la châtelaine d'Eppes fut sa marraine.

NOTRE-DAME DE LIESSE, A MARCHAIS

La première pierre de la future église fut posée au milieu d'un grand concours. La princesse Marie offrit ses bijoux et ses pierreries pour contribuer aux frais de construction. L'édifice terminé, l'évêque y plaça la statue miraculeuse; on en fit la dédicace solennelle; et, dès lors, la Reine du ciel y attira par ses faveurs des pèlerins innombrables, non seulement de Picardie et de Champagne, mais de toute la France et des contrées voisines. Un bourg se forma autour de l'église.

Quant à la princesse égyptienne, elle acheva pieusement sa vie au château de Marchais. M. Oscar de Poli, dans une savante étude historique sur les seigneurs d'Eppes, nous apprend qu'elle épousa le chevalier Robert d'Eppes et lui donna un fils nommé Jean. Celui-ci, héritier de la bravoure de son père, accompagna plus tard saint Louis dans la croisade. Dans une charte de 1236, il est appelé *fils de la More*, c'est-à-dire de la *Sarrasine*. — Quand la princesse eut terminé sa vie, on l'ensevelit dans l'église de Notre-Dame de Liesse.

Cependant, vers la fin du XIV^e^ siècle, cette église étant devenue insuffisante au concours des pèle-



L'église de Notre-Dame de Liesse (1).

rins, les chanoines la firent reconstruire à leurs frais, sur un plan plus vaste, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Là, Marie a consolé bien des cœurs, soutenu bien des âmes, guéri bien des malades, converti bien des pécheurs.

Jeanne d'Arc y est venue prier pour la France. Les rois Louis VII, Louis XI, François Ier, Louis XIII et Louis XIV y ont apporté leurs hommages à la Reine du ciel. Des villes, non contentes d'envoyer des pèlerins, lui offraient leurs présents : Dieppe, un petit vaisseau d'argent massif; La Charité, un calice ciselé; Compiègne, un cœur d'argent aux armes de la ville. Plus de cinquante mille pèlerins venaient, chaque année, y recevoir les sacrements et gagner les indulgences accordées par les Souverains Pontifes.

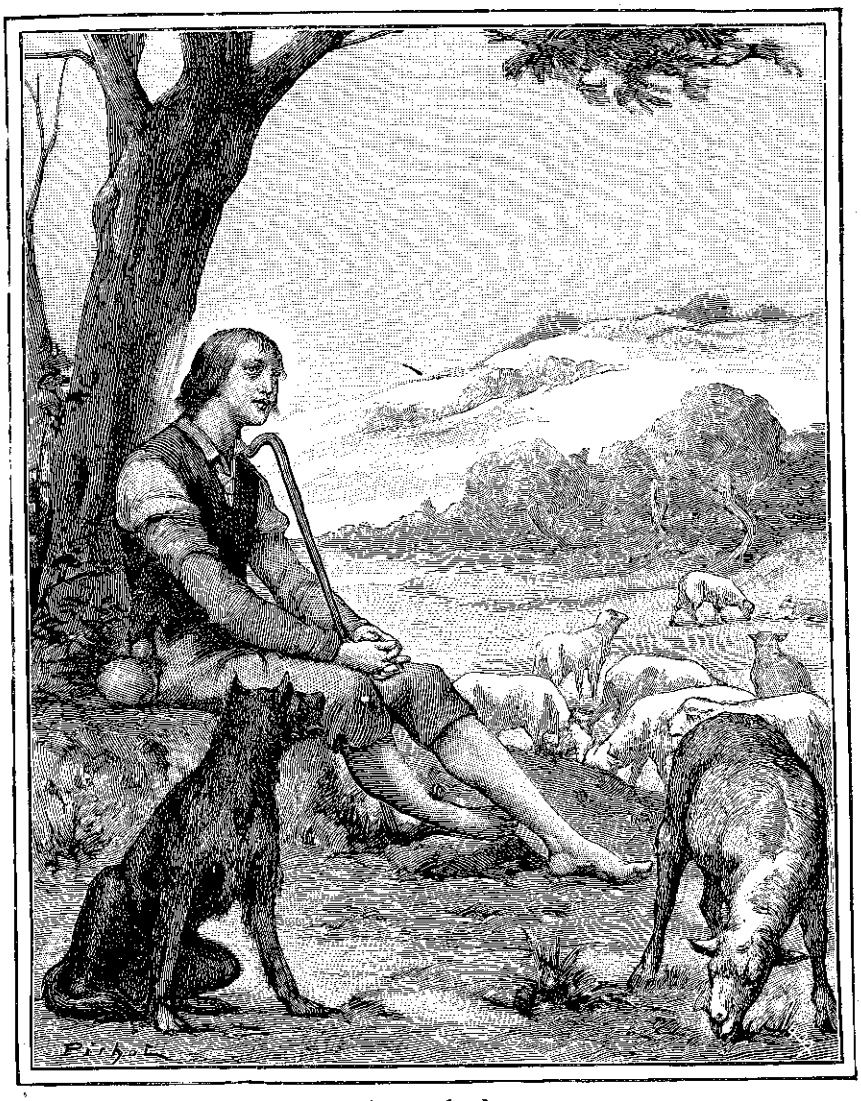
Les protestants ont pillé le sanctuaire au XVIe siècle; la Révolution de 1793 l'a dévasté et a brûlé la sainte image, mais la nouvelle statue (qui renferme quelques cendres de la première) a été solennellement couronnée le 18 mai 1857, au nom du Pape Pie IX, par Mgr de Garsignies, entouré de neuf évêques, de huit cents prêtres et de plus de cinquante mille fidèles.

(1) Gravure des *Pèlerinages de la Sainte Vierge*. Plon, éditeur.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ IBERNON

Frère Mineur Alcantarin (1553-1602)

Fête : le 18 août



Employé à la garde des troupeaux, le bienheureux André Ibernon joignait la prière au travail.

LE PIEUX BERGER

Le bienheureux André Ibernon, contemporain de saint Pascal Baylon, qu'il précéda de quelque temps dans la réforme franciscaine de Saint-Pierre d'Alcantara, naquit en 1534 à Murcie, célèbre ville d'Espagne, mais le domicile ordinaire de ses parents était Alcantarillo, petit bourg des environs, où ils cultivaient quelques terres. André se montra de bonne heure éloigné des jeux et des dissipations de l'enfance, trouvant son plus agréable délassement à s'instruire de la doctrine chrétienne, à prendre part aux cérémonies de l'Eglise, à s'entretenir dans de fréquentes et ferventes prières.

Lorsqu'il fut en âge, on l'envoya sans retard aux écoles publiques, et, grâce à son sérieux et à son application, il fit en peu de temps des progrès rapides dans l'étude. Mais, comme ses parents étaient chargés de famille, un de ses oncles, qui habitait Valence, voulut bien prendre le petit André avec lui et l'employa à la garde des trou-

peaux. Il se mit à ce nouveau travail avec tout le zèle dont il était capable, mais en même temps il ne perdit jamais de vue les devoirs du chrétien, sachant trouver du temps pour fréquenter les sacrements, faire oraison, entendre la parole de Dieu. Il passa de la sorte dans l'innocence la plus parfaite les années dangereuses de la jeunesse, malgré les dangers auxquels l'exposait la liberté de la campagne et le voisinage d'une grande ville.

DÉPOUILLÉ PAR LES VOLEURS — VOCATION

Il était âgé d'environ vingt ans lorsque son père le rappela pour partager avec lui les travaux domestiques. Son oncle eut peine à le laisser partir, car il l'aimait beaucoup et se reposait en partie sur lui de l'administration de ses biens. Voulant lui donner quelque marque d'affection et le récompenser de ses bons services, il lui fit présent d'une bourse qui contenait 70 écus romains, un peu plus de 200 francs. André reçut cette somme avec gratitude et la destina aussitôt en son cœur à doter une de ses sœurs, qui était en âge de se marier. Mais tout autres étaient les desseins de la Providence, qui, par le moyen de cet argent, voulait complètement le détacher des biens de ce monde.

Il retournait donc, le cœur joyeux, à la maison paternelle, lorsque, sur les limites qui séparent les royaumes de Valence et de Murcie, il fut assailli par des brigands qui le dépouillèrent. Ces 70 écus lui avaient paru une fortune. S'en voyant privé tout d'un coup, il comprit la vanité des biens de ce monde. Aidé de la grâce de Dieu, et convaincu qu'il valait mieux pour lui acquérir seulement les biens qui ne passent pas et que personne ne peut ravir, il forma dès ce moment le ferme propos de se faire religieux dans un Ordre des plus sévères.

LE RELIGIEUX

Il se présenta au couvent des Frères Mineurs d'Albacète et obtint de revêtir l'habit de Saint-François, en qualité de Frère convers. Il avait alors vingt-deux ans et était dans toute la force de sa jeunesse. Pendant son noviciat, il donna de telles marques de vertu qu'il fut admis à la profession au bout de cette première année, en la fête de tous les Saints. Les supérieurs jugèrent bon de faire passer Fr. André au couvent de Murcie, afin de raviver dans cette communauté, par la vue d'une vie si exemplaire, le zèle pour la parfaite observance de la règle. Leur espoir ne fut pas trompé.

Quelque temps après son arrivée, il entendit parler de la réforme de l'Ordre franciscain entreprise par saint Pierre d'Alcantara et apprit en même temps que le Souverain Pontife permettait à tous les Frères Mineurs d'y passer librement. André, qui, en quittant le monde, avait voulu entrer dans un Ordre religieux des plus austères, ne tarda pas à profiter de la liberté qui lui était donnée. Comme il n'y avait pas encore à Murcie de couvent de la réforme, il partit pour Elche où le supérieur, qui avait entendu parler de sa vertu, le reçut avec beaucoup de bonté, au mois de février 1563. Dans le même couvent d'Elche, l'année suivante, devait prendre l'habit religieux saint Pascal Baylon. Ces deux saintes âmes s'excitèrent mutuellement, par une généreuse émulation, à faire de rapides progrès dans la perfection religieuse, en même temps que l'éclat de leur sainteté servit à faire connaître la réforme et à leur attirer de nouveaux religieux.

Les Supérieurs ne tardèrent pas à séparer les deux saints amis, afin de faire profiter deux couvents, au lieu d'un, de l'exemple de ces parfaits religieux. L'espace restreint de cette notice ne nous permet pas de suivre notre Bienheureux dans les nombreuses résidences où l'obéissance l'envoya. Disons seulement que les couvents d'Elche, de Villena, de Gumilla, de Gandia, de Valence et de Murcie furent ceux que sanctifia le séjour d'André. Les emplois qu'il exerça pendant le cours de sa vie religieuse furent ceux de réfectorier, de cuisinier, de quêteur, de portier, de jardinier. Souvent il remplit à la fois deux de ces emplois, bien que chacun d'eux eût suffi à occuper un homme ordinaire, tant était grand son désir de se rendre utile à ses frères. Il trouvait encore le temps d'aider le sacristain ou l'infirmier, choisissant toujours pour lui la part de travail qui était la plus pénible. Dans les fondations de Valence et de Murcie, on le vit remplir les fonctions de manœuvre et de maçon, portant le mortier, bâtissant et blanchissant les murailles. Il était d'ailleurs si adroit de ses mains qu'il réussissait en tout, même dans les offices de tailleur et de cordonnier, qui demandent d'ordinaire un long apprentissage. Dieu semblait ainsi, par ces dons naturels, seconder son désir de se consacrer tout entier au service du prochain.

PRATIQUES DE VERTUS THÉOLOGALES

Dans ses relations intimes et continuelles avec Dieu, la foi de notre Bienheureux prenait des accroissements merveilleux. Il acquit dans l'oraison de grandes lumières, et on l'entendit souvent discourir sur les mystères de la religion avec autant de clarté et de précision qu'un maître en théologie. Aussi souvent des hommes de renom n'hésitèrent-ils pas à le consulter sur les matières les plus difficiles.

De cette foi vive naissait en lui une espérance ferme et inébranlable. Uniquement préoccupé de gagner le ciel, il méprisait tout ce qui est de la terre, aussi il n'était ni péril ni menace qui pût assombrir l'expression de joie peinte sur son visage ou qui pût troubler la tranquillité de son cœur.

Il était au couvent de Valence, en 1589, quand une inondation extraordinaire du Toria détruisit les murs du jardin et pénétra jusqu'à l'intérieur du couvent, menaçant de tout emporter. Au milieu du trouble général, lui seul resta calme et souriant. Sa confiance ne fut pas trompée, car les eaux se retirèrent sans causer aucun grave dommage.

Il se trouvait une autre fois au couvent de Gandie, en 1597, lorsque de fréquentes secousses de tremblement de terre se produisirent pendant vingt jours consécutifs et renversèrent un grand nombre de maisons. Le couvent des Frères Mineurs ne fut pas épargné. Au dire des témoins, il ressemblait, avec ses lézardes béantes, à une grenade entr'ouverte. Dans cette circonstance, comme dans la précédente, Fr. André ne parut pas un instant troublé au milieu de l'abattement universel, mais on le vit toujours avec un visage joyeux, allant et venant dans le couvent et dans les rues de la ville, pour exciter tout le monde à la confiance en Dieu.

A Gandie, un farouche énergumène, bien connu de tous, étant entré dans l'église des Frères Mineurs, épouvantait toute l'assistance par ses clameurs et ses contorsions. Le Père gardien vint pour l'exorciser; mais, à la vue du possédé qui

faisait signe de vouloir lui arracher les yeux, il se troubla et appela Fr. André à son secours. Celui-ci s'approcha sans crainte de l'énergumène, ordonna à l'esprit mauvais de sortir sans nuire à personne et fut obéi sur-le-champ.

Cette confiance en Dieu était récompensée d'une foule de manières. Une année de grande disette, à Gandie, il sut si bien seconder le Frère quêteur que rien ne manqua aux religieux et aux nombreux pauvres assistés par le couvent. Un jour, la neige était tombée en si grande quantité qu'il était impossible de sortir pour la quête. Le Bienheureux se mit en prière, ne doutant point que Dieu viendrait au secours de ses pauvres. Il vit en effet bientôt arriver un jeune homme d'une grande beauté qui lui remit dix-huit pains magnifiques et disparut. Ces pains suffirent à la nourriture non seulement des religieux, mais encore d'un grand nombre de pauvres, Dieu permettant qu'ils se multipliassent entre les mains de son pieux serviteur.

Mais la vertu sans laquelle la foi même et ses plus grandes merveilles ne seraient qu'un airain sonnant ou une cymbale retentissante, pour nous servir des paroles de saint Paul, la divine charité resplendit elle aussi dans notre Bienheureux avec un éclat merveilleux. L'amour divin s'empara de son cœur dès le premier usage de sa raison et le préserva de toute faute grave au milieu des dangers du monde, ainsi que l'assurèrent ses confesseurs.

Nous avons déjà dit comment il savait unir aux occupations matérielles les plus variées de nombreuses prières. Tout lieu lui était propice pour cela : la cuisine, le jardin, la porterie, les routes, la campagne. Dieu, d'autre part, qui se donne partout à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, le comblait en toutes ces occasions de ses lumières et de ses douceurs, l'attirant et le tenant attaché à lui par les liens invisibles du plus parfait amour, et allant quelquefois jusqu'à l'élever au-dessus du sol et à l'y tenir suspendu, pour bien manifester aux autres la sainteté de son serviteur. Ces extases, accompagnées d'élévations dans les airs, se produisirent à plusieurs reprises devant de nombreux témoins, et elles avaient lieu surtout aux jours où l'on fête l'un des grands mystères de la Rédemption.

C'est surtout dans son culte pour la Très Sainte Eucharistie que se manifestait l'ardeur de son amour. Tout le temps qu'il pouvait dérober aux occupations matérielles, il le passait au pied de l'autel. Il servait tous les jours autant de messes qu'il le pouvait avec une dévotion si touchante qu'elle se communiquait aux prêtres eux-mêmes et que ceux-ci se le disputaient pour l'avoir comme servant.

Lorsqu'il recevait la Sainte Communion, une telle ferveur animait son visage qu'on ne pouvait le voir sans être profondément ému. C'est ainsi qu'à Callosa, la seule vue du Bienheureux suffit à convertir une dame qui s'obstinait depuis plusieurs années à ne pas pardonner au meurtrier de son mari. Ayant vu le Bienheureux servir la messe et communier dans l'église paroissiale, elle fondit en larmes et détesta sa dureté de cœur, protestant qu'elle pardonnait au coupable. Elle disait à tous que ce qui avait touché son cœur, c'était d'avoir vu la séraphique dévotion avec laquelle Fr. André s'approchait de la Sainte Table.

CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Comme le Bienheureux cherchait avant tout à plaire à Jésus-Christ, il ne pouvait oublier ce que le Maître nous dit dans son Evangile, à savoir qu'il regarde comme fait à lui-même ce que nous faisons en faveur du prochain. Les premiers à jouir de ses bons offices furent ses frères en religion. Pendant qu'il remplissait la charge de cuisinier, après avoir mis tous ses soins et tout son talent à bien préparer la nourriture de la communauté, il s'informait auprès des uns ou des autres pour savoir si tout le monde était content. Si oui, il ne manquait pas de préparer d'autres fois encore les mets qui avaient plu. Si, au contraire, on lui rapportait quelque plainte, il s'accusait de son manque de savoir-faire, demandait pardon aux Frères et ne servait plus jamais les mets en question.

Sa charité s'étendait aussi au dehors, spécialement envers les pauvres qu'il comblait de toutes les façons, pendant qu'il exerça la charge de portier. Bien que simple Frère convers, il se voyait souvent appelé auprès des malades que ses paroles consolaient et disposaient à une sainte mort, lorsqu'elles ne leur rendaient pas miraculeusement la santé.

A Gandie, Fr. André apprit qu'une pauvre veuve, sœur d'un certain chanoine alors absent, allait tomber entre les mains de la justice, à cause d'une dette qu'elle ne pouvait payer à date fixée. Il ignorait à combien se montait cette dette; mais il osa demander à Dieu un miracle pour secourir l'infortunée. Après avoir prié, il appela un pieux laïque, familier du couvent, et, lui montrant une enveloppe qui gisait comme par hasard dans un coin de la porterie, il lui dit de la porter de sa part à la pauvre veuve. L'enveloppe contenait exactement dix-sept écus d'or. C'était toute la somme exigée par les créanciers.

Une autre fois, ce fut une dame de Valence qui tomba malade et fut réduite à un tel état de langueur qu'on ne savait plus comment la nourrir, car elle refusait tous les aliments qu'on lui proposait. Par une fantaisie de malade, elle désirait manger certaines poires dites poires d'Aragon, qu'on ne put trouver dans toute la ville de Valence. On eut recours au Fr. André, car on savait qu'il accomplissait souvent des miracles pour le soulagement du prochain. A peine eut-il vu la malade et connu son désir qu'il sortit un instant et rentra presque aussitôt avec de belles poires d'Aragon, aussi fraîches que si elles venaient d'être cueillies sur l'arbre. Non seulement la malade en mangea volontiers, mais encore elle y trouva sa complète guérison.

La charité du Bienheureux ne se bornait pas à secourir le prochain dans ses besoins temporels : elle s'intéressait surtout au bien de son âme. Dans ses visites de quête il ne manquait jamais de faire tomber la conversation sur quelque sujet de piété et de rappeler aux bienfaiteurs les grandes vérités de la foi. Pendant qu'il était portier, avant de distribuer les aumônes aux pauvres, il leur enseignait le catéchisme et s'efforçait de leur inspirer une grande horreur pour le péché mortel. Plus d'une fois il travailla, au péril de sa vie, à ramener à la foi les pêcheurs endurcis et les Maures, encore nombreux en Espagne.

MORTIFICATIONS

Au milieu de tant de peines qu'il se donnait pour soulager les autres, le Bienheureux s'oubliait lui-même; disons mieux, il ne se regardait lui-même que pour se traiter en ennemi. Non seulement il se refusait tout soulagement particulier dans les nombreuses fatigues ou maladies qu'il

eut à supporter, se trouvant en proie à des douleurs d'estomac et à des maux de tête presque continuels, mais encore il s'efforçait de mortifier sa chair par de rudes pénitences. Il sortit toujours la tête découverte, aussi bien sous le plus ardent soleil que par la pluie et la neige, et, jusque dans sa vieillesse, il marcha les pieds nus, malgré des plaies douloureuses qui s'y étaient formées. Sa nourriture était d'ordinaire du pain et de l'eau, sauf en quelques rares circonstances où, par obéissance, il mangeait tout ce qu'on lui présentait. Il dormait très peu et prenait son repos sur une planche ou sur la terre nue. Il se flagellait jusqu'au sang toutes les nuits et souvent aussi pendant le jour. Il portait sur la chair une espèce de cotte de mailles et un cilice dont il ne se dépouilla que pendant sa dernière maladie, pour obéir à ses supérieurs.

HUMILITÉ — IL SE LAISSE TRAITER DE FUGITIF

Il donna plus d'une fois des preuves admirables de cette humilité. Il arriva souvent que les supérieurs eux-mêmes, pour éprouver sa vertu, l'accablèrent de dures réprimandes et l'accusèrent de manquements imaginaires. Il ne se plaignait pas alors, mais il avait coutume de leur baiser les pieds, comme pour les remercier de ne pas le punir plus sévèrement. Citons un exemple entre mille. Un jour, le gardien de Callosa l'envoya vers celui d'Origuela pour traiter une certaine affaire, oubliant de lui donner les lettres d'obédience habituelles. A peine arrivé, on lui demande ses lettres, Fr. André répond qu'il n'en a point. Aussitôt, sans vouloir entendre aucune explication, le Père gardien se met à le traiter de fugitif et d'apostat, ordonne qu'on le mette en prison et, après lui avoir fait connaître les censures qu'il a encourues, il fixe un jour pour la cérémonie de réadmission au nombre des religieux. Le Bienheureux supporta tout sans se plaindre et se laissa même dépouiller de son habit. Mais, dès que le Père gardien eut aperçu la cotte de mailles qui lui déchirait les chairs, il rentra en lui-même, et, après diverses interrogations, il reconnut son erreur, s'en repentit et la répara de son mieux.

Jamais le Bienheureux ne manifestait aucun sentiment d'irritation, si ce n'est quand on lui témoignait quelque estime. Un jeune religieux l'ayant appelé « saint vieillard », il se retourna tout indigné : « Vieux fou, vieil insensé, vieil impertinent, oui; mais saint, pour cela, non! » s'écria-t-il. D'autres fois, en des cas semblables, il s'adressait à Dieu : « Seigneur, s'écriait-il, ou faites que je devienne ce qu'ils pensent de moi, ou détrompez-les, en leur faisant connaître ce que je suis. »

OBÉIR, C'EST PRIER

Nous devons montrer encore avec quelle perfection il sut pratiquer les trois vœux de religion.

Pour ce qui est de la pauvreté, nous dirons seulement qu'il n'eut à son usage que les objets les plus indispensables : une seule robe toute rapiécée, une pauvre croix de bois, un office de la Très Sainte Vierge, une image de Marie, un rosaire, le volume des règles. Sa cellule était la plus misérable de toutes. On n'y voyait ni table ni chaise, et son lit consistait en une planche étendue sur le sol. Ce n'est que dans sa dernière maladie qu'il accepta de coucher sur trois planches posées sur deux tréteaux et recouvertes d'un grossier manteau de laine.

Nous ne revenons pas sur ce que nous avons déjà dit de son angélique pureté.

Enfin la perfection de son obéissance nous est indiquée par les dépositions des témoins au procès de béatification. Ils disent tous formellement qu'il obéissait comme un *agneau*. Cette vertu lui plaisait tant que, pour mieux la pratiquer, il évita toujours la charge de supérieur que plusieurs fois on voulut lui imposer. Un Frère lui manifesta un jour son intention de se faire décharger d'un emploi qui l'empêchait de prier. « Mon Frère, lui répondit-il, abandonnez-vous tout entier entre les mains de l'obéissance, car l'obéissance est la vraie prière, la vraie dévotion, le vrai repos d'esprit pour un religieux. »

COMMENT ON MEURT AU COUVENT

Fr. André avait à plusieurs reprises manifesté le pressentiment de sa mort prochaine. Le samedi 13 avril 1602, étant de résidence au couvent de Gandie, on le vit, non sans étonnement, balayer tous les abords de sa cellule avec un empressement dont personne ne pouvait deviner le motif. On le comprit le lendemain, car le Bienheureux étant tombé malade d'une pleurésie qui fut jugée mortelle, on lui apporta aussitôt le Saint Viatique. C'était à Notre-Seigneur qu'il avait préparé le passage en mettant tout en ordre dans la maison.

Le Père gardien lui dit : « Mon Frère, vous devez beaucoup souffrir. — Je souffre, répondit-il, mais je remercie Dieu qui me permet de dire avec notre Père saint François : *Le bien que j'attends est si grand que toute peine m'est une jouissance.* »

Quand on lui demandait comment il se sentait, il disait joyeusement : « Je me sens bien, puisque la volonté de Dieu se fait en moi. »

Le mardi 16 avril, le Père gardien lui demanda s'il ne voudrait pas, ce jour-là, recevoir l'Extrême-Onction. « Non, Père, répondit-il, ce n'est pas encore temps; quand le moment sera venu, je vous le dirai. » Comme on voulait le veiller, il remercia tout le monde, assurant qu'il ne mourrait pas cette nuit-là. Le lendemain, il demanda l'Extrême-Onction, et, après l'avoir reçue, il remercia Dieu, en présence de tous, de lui avoir accordé la faveur d'être muni des derniers sacrements, de l'avoir fait naître et vivre dans la foi catholique et de l'avoir appelé dans un Ordre religieux des plus saints. Il demanda pardon à tous de ses prétendues fautes, puis, se tournant vers le Père gardien, il le pria humblement de lui accorder une pauvre robe pour envelopper son corps et un peu de terre pour l'ensevelir.

Sur le soir, un Frère lui disait que tous auraient voulu prendre une part de ses souffrances pour le soulager. « Non, dit-il d'une voix mourante, les souffrances sont un don de Dieu que je veux tout entier pour moi. » Puis il ajouta, après une courte pose : « Croyez-moi, mes Frères, il n'y a rien de plus précieux pour nous, en ce monde, que de souffrir pour l'amour de Dieu. » Ce furent ses dernières paroles. Aussitôt après, il fixa un amoureux regard sur le crucifix qu'il tenait entre ses mains, expira pieusement, un peu après minuit, le jeudi 18 avril 1602. Le Bienheureux était âgé de soixante-huit ans, dont quarante passés dans la vie religieuse. De nombreux miracles se sont accomplis sur son tombeau.

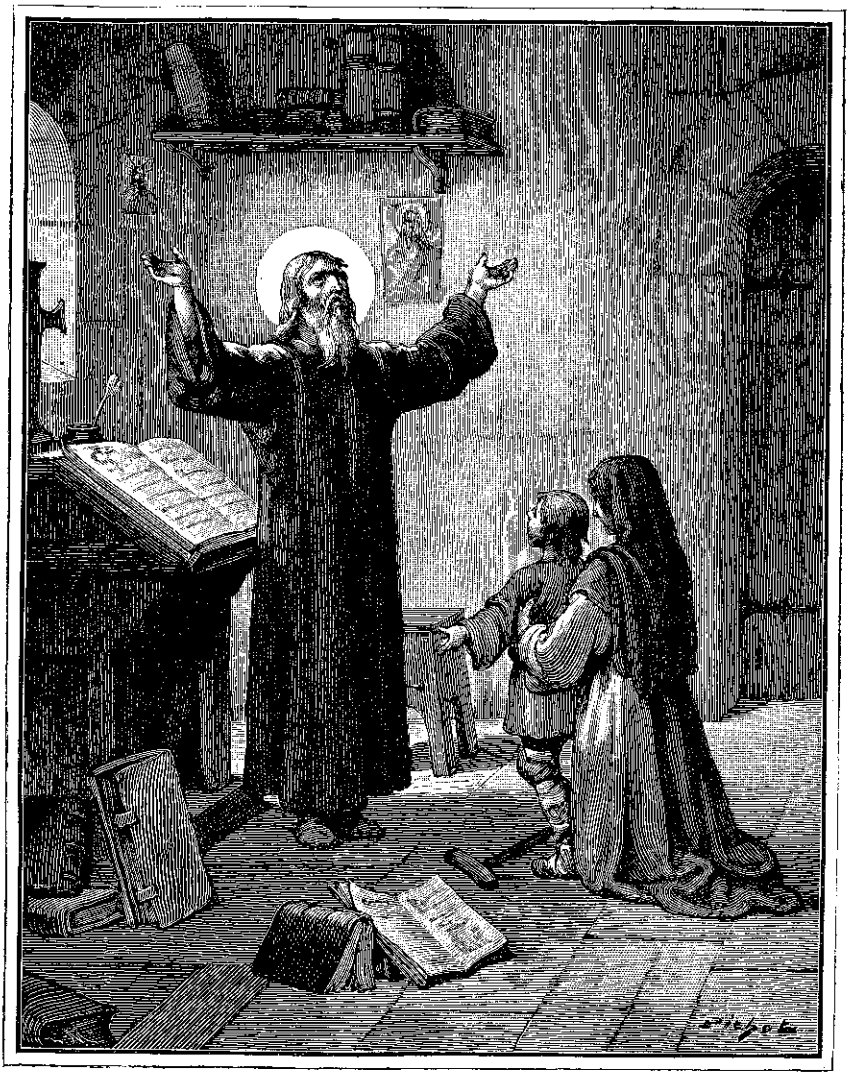
SOURCES

Vita del B. Andrea Ibernon. Rome, 1791.

SAINT MACAIRE

abbé en Bithynie (VIII^e^-IX^e^ siècle).

Fête le 18 août.



Saint Macaire guérit un enfant paralytique.

PREMIÈRES ANNÉES — DÉSIR DE PERFECTION

MACAIRE, qui reçut au baptême le nom de Christophore, était né à Constantinople, alors capitale de l'empire byzantin. La date de sa naissance ne peut être établie, bien qu'elle doive se placer aux environs de l'année 750. Ses parents, dont le biographe ne nous a pas conservé les noms, occupaient une haute situation à la cour. C'est donc dans les délices du monde et au milieu de la plus grande aisance que l'enfant fut élevé.

Privé jeune encore de ses parents, Christophore fut accueilli par un de ses oncles, qui ne négligea rien pour lui faire donner une instruction solide et une éducation conforme à son rang. L'enfant était, paraît-il, merveilleusement doué ; il apprenait et retenait, comme en se jouant, tout ce que les maîtres les plus en vue de la capitale ensei-

gnaient dans leurs cours publics. Cela faisait prévoir pour les familles honorables de Constantinople un excellent parti, et l'oncle était déjà entré en pourparlers avec l'une d'elles pour assurer à Christophore un établissement fort convenable.

Le jeune homme était loin de songer au mariage. En même temps qu'il meublait son intelligence de tout ce que la science d'alors pouvait lui apprendre, il se gardait bien de négliger les exercices de piété. Si dure que fût son époque à ceux qui s'étaient voués à la vie de perfection — on était sous le règne de fer de Constantin Copronyme, — il avait déjà pensé à renoncer au monde et à embrasser l'état religieux.

Christophore déclina donc les propositions de son oncle et, se retirant dans une habitation isolée, près d'une église, il vécut là, dans une retraite anticipée, n'ayant de relations qu'avec le prêtre qui desservait ce sanctuaire. C'est à cet ecclésiastique qu'il s'ouvrit de ses désirs de vie religieuse, car il voulait fuir le siècle, « dont le contact, remarque son historien, obscurcit d'ordinaire le pur éclat de l'intelligence ».

Le désir n'était pas alors d'une exécution aisée. Tant que vécut Copronyme, et même tant que vécut son fils Léon IV le Khazar (775-780), les monastères restèrent fermés et les moines bannis ou vagabonds. Ce ne fut que sous le règne réparateur, au point de vue religieux, d'Irène et de son fils Constantin, que les asiles monastiques se rouvrirent et que les moines reprirent, avec la pratique de leurs exercices, leur influence d'antan. A ce moment-là sans doute, et pas avant, Christophore put, lui aussi, suivre ses goûts et abandonner définitivement la société civile.

IL SE RETIRE AU MONASTÈRE DE PÉLÉCÈTE

C'est au monastère de Pélécète, dédié à l'apôtre saint Jean, le théologien du Verbe incarné, que le directeur spirituel de Christophore l'adressa. Il le connaissait très certainement, soit pour y avoir lui-même mené jadis la vie religieuse, soit pour être resté en relations avec ceux qui l'habitaient.

Le couvent de Pélécète s'élevait à quatre kilomètres environ de la petite ville de Trilia, port de la mer de Marmara, habité encore aujourd'hui par une population en majorité grecque. Il était situé dans la jolie et riche province de la Bithynie, à 30 kilomètres de Brousse, l'ancienne capitale de la province, à peu de distance du port d'Apamée, l'actuel Moudania.

« Assis sur sa plate-forme pierreuse, il avait presque l'air d'une forteresse ; ses abords étaient escarpés et comme taillés à coups de hache, ce qui l'avait fait surnommer le *Pélécète*. De la hauteur où il se dressait, on découvrait dans le lointain les monastères amis de Saint-Serge de Médicius, Saint-Sauveur de Bathyrhyax, d'autres encore, qui étaient, comme Saint-Jean, des foyers de vie intellectuelle ou morale. »

CE QU'ÉTAIT LE MONASTÈRE DE PÉLÉCÈTE

Le couvent dans lequel Christophore était venu abriter sa jeunesse avait été fondé en l'année 709 selon toute probabilité. Le nom du fondateur est ignoré. Le monastère avait traversé sans encombre la première phase des querelles iconoclastes, quand, sous le règne de Constantin Copronyme, la persécution vint s'abattre sur lui également.

En l'année 766, le supérieur de Pélécète, Théostéricte, se trouvait dans la prison centrale de Constantinople, en compagnie de 342 religieux, qui appartenaient à divers monastères.

« Un jour, les higoumènes incarcérés pour la défense du culte des saintes images se réunirent autour de saint Etienne du mont Auxence et ils se racontèrent tout ce qu'ils avaient eu à supporter pour la foi. L'aspect de ces hommes vénérables parlait à lui seul éloquemment. Presque tous avaient subi des mutilations : les uns avaient le nez coupé, les oreilles mises en pièces, les mains amputées ; les autres avaient les yeux crevés, les cheveux brûlés, la barbe arrachée.

» Théostéricte se leva au milieu de l'assemblée des saints ; il avait le nez coupé, et sa barbe, enduite de poix, avait été réduite en cendres par le feu. Il raconta ce qui avait été fait à Pélécète en 764.

» Le Jeudi-Saint, les religieux étaient réunis à l'église pour les offices de ce grand jour. Michel Lakhanodracon, général dont la mémoire, exécrée des moines, n'est passée dans les chroniques et les vies des saints qu'accompagnée des épithètes les moins flatteuses, envahit le monastère avec une troupe de soldats. Il n'en était pas à son premier exploit, et, à la cour, on le savait de zèle ardent contre le culte des images. Cette fois encore, l'empereur fut bien servi.

» Le préfet pénétra dans le sanctuaire, suspendit les saintes fonctions de la liturgie spéciale à cette grande semaine, fit frapper ou blesser les moines éperdus, enchaîner trente-huit d'entre eux et incendier le monastère et ses dépendances. Les écuries ne furent pas plus épargnées que le lieu saint.

» Quand la destruction fut complète, Lakhanodracon emmena ses prisonniers et les traîna à sa suite durant plusieurs jours, au milieu des pires traitements. Enfin, arrivé sur le territoire d'Ephèse, il trouva un bain abandonné, y fit enfermer les moines et, produisant des éboulis considérables de rochers et de pierres de la montagne voisine, il les ensevelit sous les décombres de leur prison. Théostéricte avait été dirigé sur la capitale, où nous l'avons laissé dans un cachot. »

On ne sait s'il y mourut, si on le réserva pour d'autres supplices, ou bien si les souffrances qu'il avait endurées parurent suffisantes à ses bourreaux.

PREMIÈRES ANNÉES DE VIE RELIGIEUSE

Christophore se rendit donc au monastère de Pélécète. Dès les premiers jours, il s'aperçut que ses espérances et son attente étaient dépassées par la réalité, tant le désir de la vraie perfection était intense chez tous. Pour ses débuts, on le mit sous la tutelle du moine Jean, qui devait l'instruire de la règle et le former à ces mille détails de la discipline monastique, à travers lesquels un guide expérimenté peut seul conduire un

novice avec sûreté. En dehors des offices et des exercices communs, il fut surtout employé à transcrire des manuscrits. Comme il avait un goût réel pour la Sainte Ecriture, c'est de préférence à copier des manuscrits de la Bible qu'on l'occupa.

Quand le temps fixé par la règle fut écoulé, Christophore fut admis à la profession religieuse. C'était alors l'usage dans les couvents grecs de changer de nom. Christophore renonça donc au sien pour dire un adieu complet au monde, et désormais il s'appela Macaire. C'est aussi de ce nom que nous nous servirons désormais pour le désigner.

Devenu profès, le moine Macaire passa par les divers emplois monastiques que l'on a coutume d'imposer aux débutants, et, de degré en degré, il en vint ainsi à être nommé supérieur. C'était sous le patriarcat de saint Taraise, entre les années 784 et 806.

Il semble même que la nomination eut lieu entre les années 784 et 787 et que notre Saint assista au septième Concile œcuménique, qui se tint à Nicée en 787 et qui rétablit le culte des images. Parmi les signatures des supérieurs de couvents figure, en effet, celle de *Marc*, higoumène de Saint-Jean de Pélécète. Or, rien n'est plus facile à confondre en grec que les noms de Marcos et de Macarios, c'est-à-dire de Marc et de Macaire. Comme le supérieur Marc n'est pas du tout connu et que Macaire dirigeait réellement le monastère de Pélécète vers cette époque, nous supposons que c'est lui aussi qui se rendit au Concile de Nicée.

IL EST ORDONNÉ PRÊTRE — DIVERS MIRACLES

Sur ces entrefaites, le patriarche l'ordonna prêtre et le confirma dans sa charge de supérieur, car, à l'exemple de tant d'autres de ses contemporains, Macaire n'était pas encore engagé dans les Ordres sacrés quand il prit en mains la direction du monastère. Pendant les années de tranquillité qui suivirent, il put s'occuper de l'avancement spirituel de ses religieux, faire fructifier les biens de son couvent et, dans le calme de la retraite, se ménager de nouvelles forces pour les combats que l'avenir lui préparait.

Entre temps, il avait acquis la réputation de guérisseur et de faiseur de miracles. Son biographe, le moine Sabas, en cite tout au long un certain nombre, dont les détails, peu intéressants du reste, ne peuvent trouver place ici. Qu'il suffise de les mentionner brièvement.

Le premier qui paraît avoir bénéficié de ce don surnaturel de notre Saint fut un haut fonctionnaire de la cour byzantine, le patrice Paul, qui souffrait d'une maladie incurable. Comme il était fort riche, il avait employé une bonne partie de sa fortune à se faire transporter auprès des médecins les plus renommés. Les remèdes avaient été inutiles, presque tout son argent était dépensé, et l'état du souffrant allait de mal en pis. La prière fit ce que les moyens humains n'avaient pu réaliser et, grâce à l'intercession de Macaire, le patrice Paul recouvra la santé qu'il avait perdue.

Après lui, ce fut le tour de sa femme qui était gravement malade et que les prières du saint moine guérirent miraculeusement; puis le tour de la femme du fonctionnaire Théognoste, qui était, comme la précédente, dame d'honneur à la cour.

Saint Macaire redressa aussi sur ses pieds un pauvre enfant paralytique, qui ne pouvait avancer qu'en rampant ou en s'appuyant péniblement sur des béquilles. La guérison de cet innocent n'alla pas, du reste, toute seule ; le saint moine dut s'y reprendre à plusieurs fois, multiplier ses prières et ses sacrifices, imposer à sa communauté des prières les bras en croix, bref faire violence au ciel pour en obtenir la grâce désirée. Quand le biographe de notre Saint écrivait sa vie, les béquilles, témoins du prodige, étaient encore suspendues en ex-voto dans le sanctuaire.

Macaire obtint aussi de Dieu la cessation d'une sécheresse prolongée qui désolait cette partie de la Bithynie. Selon son habitude, il ne s'en attribua nullement le mérite, mais en reporta toute la gloire sur le prophète saint Elie, dont une petite chapelle s'élevait non loin de Pélécète. C'était là, en effet, une de ses pratiques constantes. Après chaque bienfait que Dieu accordait aux hommes par son intercession, il savait tourner l'esprit et le cœur de ses protégés vers le Seigneur, leur imposer des actions de grâces et les mieux disposer eux-mêmes à pratiquer leur sainte religion.

LA PERSÉCUTION SOUS LÉON L'ARMÉNIEN

Après trente ans de paix religieuse et de malheurs publics, un nouvel empereur, Léon V l'Arménien, jugea que l'abandon de la politique iconoclaste était la seule cause de ces calamités et, dès le début de son règne, avant de s'en prendre aux Bulgares et aux Arabes, il s'avisa de guerroyer contre les partisans des saintes images. En décembre 814, une conférence eut lieu entre l'empereur d'une part, le patriarche, des prélats et des moines d'autre part. Saint Nicéphore, le patriarche, en fut la première victime. Exilé dès le 13 ou le 20 mars 815, il était remplacé le 1er avril suivant par Théodote Cassitéras, un intrus.

D'après le biographe de saint Macaire, celui-ci aurait pris une assez grande part à cette première réunion contradictoire, et ce ne serait qu'après avoir refusé de rejeter le culte des images et soutenu une vive discussion théologique avec Léon l'Arménien qu'il aurait été emprisonné. La vérité est un peu différente et il faut reconnaître, d'après des témoignages contemporains tout à fait irrécusables, que saint Macaire ne fut pas d'abord inquiété, pas plus que les moines de son couvent. C'est seulement après la déposition du patriarche Nicéphore et l'intrusion de Théodote Cassitéras qu'il fut mis en demeure, comme les autres supérieurs de monastères, de dévoiler ses vrais sentiments. En se prononçant pour Théodote, on était censé partager la politique iconoclaste de la cour ; en se déclarant contre lui, on s'affichait partisan des saintes images.

Saint Macaire ne fut pas dupe de ce piège grossier, auquel tant de saintes gens se laissèrent prendre, et il affirma résolument qu'il tenait et pour le patriarche légitime, et pour

le culte des images. Dès lors, il savait ce qui l'attendait.

Un triste personnage, récompensé plus tard de ses fourberies, Iannis, futur patriarche de Constantinople, était alors supérieur du monastère des Saints-Serge et Bacchus dans la capitale. Ambitieux et intrigant, il s'était chargé de circonvenir les moines récalcitrants et de les amener soumis au pied de l'empereur.

Nous devons avouer qu'il ne réussit pas mal dans son entreprise et que, dès la fin de l'été 816, les supérieurs de Photeinoudion, d'Héracleion, de Mylion, d'Hypolikhnion, de Goulaion, de Phloboutos, même celui de Médikion, saint Nicétas, avaient capitulé.

Sur d'autres, au contraire, comme saint Hilarion de Dalmate, saint Théophane de Grand-Champ, etc., flatteries, intrigues, menaces, coups, tout fut inutile. Notre Saint fut du petit nombre de ces fidèles ; il refusa tout, aussi bien l'adhésion aux doctrines impériales que la Communion offerte par le patriarche intrus.

Léon l'Arménien fit alors enfermer Macaire dans une prison plus dure et plus étroitement surveillée ; puis, se ravisant, il l'exila dans une forteresse, le séparant ainsi de ses amis et de son entourage religieux. Plusieurs, en effet, l'avaient suivi de Pélécète, prêts à partager ses souffrances ; d'autres parvinrent à le rejoindre dans l'exil et nous les retrouverons près de son lit de mort.

De son exil, saint Macaire était en relations avec ceux qui avaient maintenu haut et ferme, en dépit des privations et des tortures, le drapeau de l'orthodoxie. Saint Théodore Studite, le chef de la résistance, en fait à plusieurs reprises les plus vifs éloges dans ses lettres, et, par lui, nous savons qu'en 817 et en 818, Macaire signa, ainsi que les autres supérieurs restés fidèles, les lettres d'appel que saint Théodore faisait porter à Rome au pape saint Pascal.

NOUVEL EXIL DE SAINT MACAIRE

Le 25 décembre 820, dans la nuit de Noël, Léon l'Arménien était massacré au pied des autels, dans cette même église du Phare où il avait saisi la couronne impériale au détriment de son prédécesseur. Cette mort tragique fut suivie d'un adoucissement dans la persécution. Sans révoquer les lois portées contre le culte des images, le nouvel empereur, Michel II dit le Bègue, rendit pourtant la liberté aux malheureux qui languissaient dans les cachots de la capitale et rappela de l'exil tous les confesseurs de la foi (28 déc. 820).

Mais là s'arrêta sa générosité. Il ne fut nullement permis de vénérer les images pieuses à Constantinople et on n'autorisa aucunement les supérieurs de monastères à rentrer chez eux. Ils restèrent cantonnés sur la rive chalcédonienne du golfe de Nicomédie, aux alentours de la presqu'île qui porte aujourd'hui le nom de Tousla, en face des îles des Princes, dans une demi-liberté.

On les laissait libres, sous la surveillance de la police naturellement, de pratiquer leur religion comme ils l'entendaient, de se voir et même de correspondre avec leurs amis absents. Comme le disait si bien saint Théodore Studite, un des compagnons de captivité de notre Saint : « L'hiver était passé, mais le printemps n'était pas encore venu ; la flamme ardente du bûcher était éteinte, mais il restait toujours une épaisse fumée. »

Durant ce second exil, comme pendant le premier, les moines restés à Pélécète obéissaient à Sergius, un saint moine, vivant en ermite au fond d'une grotte et auquel saint Théodore Studite recommanda vivement de s'occuper des religieux délaissés.

DERNIER EXIL DE MACAIRE A L'ÎLE APHOUSSIA SA MORT

La fumée, dont le vaillant athlète se plaignait avec une si haute éloquence, allait se dissiper pour céder la place à un vaste incendie. Le 1er octobre 829, Michel le Bègue succombait et son fils Théophile montait sur le trône. Dès le début, il ne changea rien à la politique religieuse de son père et laissa les moines vivre là où ils se trouvaient. Tout fut modifié du jour où Jean Lécanomante, l'illustre Iannis, qui torturait les moines ses confrères en 815, s'assit dans la chaire patriarcale de Byzance (avril 832). Dès lors, les prisons de la capitale et des grandes cités se remplirent de chrétiens de toute condition, surtout d'évêques et de moines, fidèles à la foi antique, et qui ne voulaient aucunement reconnaître pour patriarche cet abominable sorcier et tortionnaire.

Macaire comparut devant Théophile. Sa courageuse attitude lui valut les fouets et la prison tout d'abord, puis l'exil à Aphoussia, un des îlots dénudés qui s'élèvent près de la grande île de Marmara. C'était en l'année 834. Macaire trouvait là de nombreux compagnons de souffrance, parmi lesquels on comptait saint Syméon de Mitylène, saint Jean, supérieur des Catharres ; saint Hilarion, supérieur de Dalmate, et les deux frères Théophane et Théodore, si célèbres sous le nom de Grapti.

Quelques-uns de ses disciples vinrent de Constantinople ou de Pélécète pour l'y rejoindre. Ils eurent le bonheur de jouir de ses derniers entretiens et, le 18 août d'une année que le biographe ne fixe pas, mais qui est antérieure à 843, Macaire rendit pieusement son âme à Dieu. Il avait fait auparavant la lecture spirituelle accoutumée et adressé ses adieux « à Dorothée et à Sabas, supérieurs des frères ». Ce dernier paraît bien être celui-là même qui nous a laissé la biographie de son maître et de son père.

Pratique. — Ayons assez de foi pour orner nos demeures des images de Jésus-Christ et des saints, qui seront une protection pour nous et les personnes qui nous sont chères.

S. V.

SOURCES CONSULTÉES

Analecta bollandiana (1897), t. XVI, p. 142-163 ; R. P. Hergès, dans *Echos d'Orient*, t. I, p. 274-280.

SAINT LOUIS D'ANJOU

ÉVÊQUE DE TOULOUSE, DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

Fête le 19 août.

Saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, renonce à la couronne royale en faveur de son frère et reçoit en retour la couronne céleste, que deux anges tiennent suspendue sur sa tête.

D'après un tableau de Simon de Sienne (1320) à San-Lorenzo, Naples.

Voici une des plus belles fleurs de sainteté qui s'épanouirent en si grand nombre au moyen âge sur le sol toujours fécond de l'Eglise. Saint Louis de Toulouse fut, au XIII^e^ siècle, ce que saint Louis de Gonzague devait être au XVI^e^. Au reste, la sainteté était comme le plus bel apanage de sa royale famille. Fils de Charles II *le boiteux*, comte d'Anjou et de Provence, roi de Naples et de Jérusalem, il avait devant lui, dans trois générations de saints, un exemple illustre de l'union de toutes les vertus chrétiennes avec la majesté souveraine. Ainsi, du côté de son père, nous comptons le modèle des rois, saint Louis de France, la bienheureuse Isabelle, saint Ferdinand de Castille; du côté de sa mère, Marie de Hongrie, sainte Hedwige, la *chère* sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Elisabeth de Portugal, les bienheureuses Agnès de Bohême, Cunégonde, Yolande, Marguerite de Hongrie et Salomé.

Notre Saint ne dérogea point à cette illustre parenté. Né en 1274, au château de Brignoles en Provence, il reçut, sur les fonts du baptême, le nom de Louis, en mémoire de son grand-oncle, le saint roi de France. Le jeune prince donna dès le berceau des gages de la sublime destinée que Dieu lui réservait : il n'avait d'ailleurs qu'à ouvrir son cœur aux pieuses leçons de sa mère, Marie de Hongrie, dont l'unique préoccupation, à l'exemple de sa tante, la grande sainte Elisabeth, était de faire de ses nombreux enfants (ils étaient onze) des serviteurs fidèles du Roi des rois, en faisant tomber sur eux cette rosée divine de la piété qui féconde et embellit la vie

Ce qui distingua surtout notre Saint dès ses plus jeunes années, ce fut une pureté d'âme et de corps vraiment angélique; jamais il ne ternit de l'ombre la plus légère ce précieux trésor. Pour le préserver de toute atteinte, il observait dans ses paroles et dans ses actes la plus grande réserve et une exquise modestie. Les délices de la cour, au sein de laquelle il vivait, étaient pour cette âme prédestinée une sorte d'épreuve dont elle triomphait en redoublant de pratiques pieuses et de privations, et en domptant par la pénitence son tendre corps, élevé dans la délicatesse. Souvent, au témoignage de sa mère, on le surprit couché, pour prendre son repos, sur le tapis à côté de son lit. Sous ses plus beaux habits, ce jeune et innocent prince portait toujours contre sa peau de rudes étamines.

Mais tandis que Louis se traitait si rigoureusement lui-même, son cœur compatissant débordait de charité et de tendresse envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Dans l'ardeur de cette charité, il allait souvent dans les offices et dans les cuisines du château pour y ramasser quelques restes qu'il portait avec soin à la dérobée, aux pauvres affamés. Ces pieux larcins éveillèrent contre lui le mécontentement des officiers de la maison qui en informèrent le roi son père.

Or, un jour qu'il sortait des cuisines avec des vivres qu'il avait pris de la sorte pour ses chers pauvres, il se trouva tout à coup en face de son père qui lui dit : « Que portes-tu là? » Louis, un peu effrayé par cette rencontre inattendue, ouvrit en tremblant son manteau; mais il n'y avait plus qu'un magnifique bouquet de fleurs : cela surprit d'autant plus le roi que l'on était alors au cœur de l'hiver. Le même miracle est arrivé à sainte Elisabeth de Hongrie, aïeule de notre Saint, et à plusieurs autres serviteurs de Dieu. Louis profita de la profonde impression que ce prodige avait fait sur son père, pour multiplier à l'excès ses pieuses largesses.

LA CAPTIVITÉ

Hélas! le malheur des temps vint bientôt mettre fin à ce merveilleux dévouement en condamnant notre Saint à une longue et inquiétante captivité. En effet, la guerre ayant éclaté entre Charles d'Anjou, roi de Naples et Pierre III d'Aragon, Charles II d'Anjou, fils du roi de Naples et père de notre Saint, fut fait prisonnier par l'amiral aragonais, Roger de Loria, et jeté dans les fers à Barcelone. Mais ce prince apprit bientôt la mort de son père, dont la succession lui appartenait; il obtint alors du roi d'Aragon sa mise en liberté et alla prendre possession du trône de Naples, sous le nom de Charles II, dit *le boiteux* (1288). Cependant, il ne put secouer ses chaînes qu'à la condition de donner pour otages trois de ses fils et cinquante gentilshommes de Provence. Ces trois prisonniers de sang royal furent saint Louis et ses deux frères, les princes Robert et Raymond. C'est ainsi, remarque un hagiographe, que notre Saint rendit la liberté à celui à qui, après Dieu, il devait la vie.

Cette captivité devait durer sept ans, et, pour comble de malheur, les augustes prisonniers furent traités avec la plus extrême rigueur; mais, comme Louis aimait sincèrement son Dieu, il l'aima dans les épreuves de son étroite prison comme au sein des délices du palais; ses frères et leurs compagnons de captivité trouvèrent toujours en lui un modèle et un ange consolateur.

Jamais il ne pria Dieu de rompre ses liens, sauf une fois, et encore le fit-il avec cette clause : « Si cela importe à mon salut. » C'est ainsi que l'innocent prince croissait et fleurissait au milieu des amertumes, comme le lis entre les épines et répandait autour de lui le parfum de la patience et de la résignation.

Mais il ne se contenta pas de faire de nécessité vertu; aux souffrances inévitables de sa dure captivité, il ajoutait des pénitences volontaires, et imposait à ses sens le joug le plus rigoureux; il mangeait peu, jeûnait plusieurs fois la semaine, et portait sur lui de grosses chaînes qui servaient en même temps à ceindre ses reins. C'est qu'en effet, s'il aimait les chaînes matérielles qui le retenaient captif, comme un vaillant soldat de l'amour de Dieu, il aspirait de tout son cœur à briser les liens dont la chair et les passions veulent charger l'homme. Il voulait à tout prix régner en souverain sur ses passions vaincues.

Pendant qu'il était encore dans sa prison de Barcelone, un certain seigneur, voulant mettre à l'épreuve son innocence, osa lui conseiller une mauvaise action. Louis se retourna vers lui, vivement indigné : « Eh quoi! s'écria-t-il, n'est-ce pas assez que mon corps soit retenu dans une dure captivité? Voulez-vous encore jeter mon âme dans l'esclavage? Si mes membres sont enchaînés, du moins que mon cœur soit libre! Dieu me préserve de précipiter mon corps et mon âme dans l'enfer. »

PIÉTÉ DE SAINT LOUIS
SA CHARITÉ POUR LES PAUVRES ET LES LÉPREUX

Une vertu si rare et si courageuse ne pouvait avoir pour fondement que la piété la plus vive et la pratique de la plus ardente charité; aussi ces deux fleurs que nous avons vues germer pour ainsi dire chez notre Saint, dès le berceau, s'épanouirent alors avec le plus bel éclat. Pour se

maintenir dans l'amour de Dieu, il n'avait pas de secours plus efficace que de communier souvent et d'assister, quoique laïque, à l'office canonial, avec un empressement et un respect sans égal, reprenant sévèrement, dit l'hagiographe, ceux qui allaient trop vite ou qui troublaient de quelque manière que ce fût ces saints exercices. Rien ne saurait exprimer la ferveur, l'amour, la tendre dévotion que lui inspirait le sacrifice toujours renouvelé de l'auguste Victime du Calvaire; aussi célébrait-il avec une pieuse et reconnaissante vénération ces saints jours où l'Eglise rappelle à ses enfants l'ineffable mystère de notre Rédemption. C'est pour cela qu'il voulut toujours porter sur ses vêtements, jusqu'au moment où il revêtit l'habit de saint François, la croix que l'on donnait alors aux soldats de la Terre Sainte.

Dès son enfance, ainsi que nous l'avons déjà dit, il n'avait pu supporter la vue d'un pauvre sans se sentir percé de douleur ; maintenant que son père n'était plus là pour modérer les pieux excès de sa libéralité, il s'y abandonnait sans réserve. Mais, à l'exemple de ses glorieux ancêtres, le roi saint Louis et sainte Elisabeth, parmi les malheureux qui attiraient sa tendre compassion, les lépreux occupaient la plus large part ; le caractère mystérieux de leur infortune en faisait les plus touchantes images du Sauveur couvert de la lèpre de nos péchés. Triomphant du sentiment de frayeur qui retenait ces malheureux loin de la société des hommes, Louis allait les trouver dans leurs affreuses retraites; avec ses belles mains, blanches comme l'ivoire, dit son hagiographe, le jeune prince lavait lui-même leurs membres, pansait leurs plaies, nettoyait leurs ulcères et ne les quittait qu'après les avoir baisés avec une tendresse vraiment maternelle. Un jour de Jeudi-Saint, comme il allait, accompagné du prince Robert, visiter l'église des Templiers, il se trouva tout à coup en face d'un de ces infortunés dont l'aspect était souverainement repoussant; il eût voulut l'embrasser, mais il se retint, pour ne pas blesser la délicatesse de son frère. Le lendemain, il rencontre ce même lépreux. Imitant alors le Roi des rois qui, à pareil jour, du haut de la croix, avait donné aux hommes pécheurs le baiser suprême de la réconciliation, l'héritier des rois de Naples appelle le lépreux, se prosterne devant lui et baise humblement ses plaies et ses ulcères. Le prince Robert, électrisé par cet acte héroïque, méprise à son tour les précautions qui l'éloignaient de cet être malheureux et serre tendrement sur son cœur celui qui n'avait d'abord été pour lui qu'un objet d'horreur. Tous ces traits touchants, épars çà et là sur le champ des traditions populaires et des écrivains contemporains, ont été glanés avec amour et réunis en une même gerbe par le T. R. P. Léon, dans son *Auréole séraphique*, où nous les avons nous-mêmes recueillis avec reconnaissance.

LA DÉLIVRANCE — SAINT LOUIS RENONCE A LA COURONNE DE NAPLES — LE PAIN DE L'AUMONE CHANGÉ EN LINGOTS D'OR

Un traité de paix signé à Oléron en 1291 vint enfin rompre les liens qui le retenaient en Aragon, depuis sept ans; mais il put croire un moment que sa liberté allait lui imposer un joug mille fois plus rigoureux. Son père, Charles II, avait projeté de l'unir en mariage à la sœur du jeune roi d'Aragon, Jacques II *le Juste*, qui, de son côté, devait épouser la princesse Blanche, sœur de notre Saint. Aux yeux de la politique humaine, cette double alliance devait à jamais cimenter la paix entre les deux royaumes. Mais tous les assauts, toutes les industries mises en jeu par son père vinrent échouer devant son inébranlable fermeté : « Jésus-Christ est toute ma richesse, répondit-il, lui seul me suffit. Toute abondance qui n'est pas mon Dieu n'est pour moi que disette. »

Peu de temps après leur délivrance, comme ils revenaient dans leur patrie, Louis et ses deux frères rencontrent à Florence leur pieuse mère. A la vue de ses enfants séparés d'elle depuis sept longues années, le cœur maternel de Marie de Hongrie déborde de joie; elle se précipite dans leurs bras pour se presser sur son sein, mais Louis ne leva point ses regards pour considérer le visage de sa mère. « Eh quoi! mon fils, lui dit alors celle-ci étonnée, ne suis-je pas votre mère, et la tendresse d'une mère saurait-elle déplaire à Dieu? — Vous êtes ma mère, je le sais, répondit l'angélique jeune homme, mais je n'ignore pas non plus que vous êtes une femme, et ma réserve plaît à Dieu. » Ces paroles paraîtront rigides de la part d'un fils retrouvant sa mère après une longue absence. Mais n'oublions pas que Dieu appelait ce jeune Saint à une grande perfection, et voulait le donner au monde comme un limpide miroir de pureté et d'innocence. Aussi l'Eglise, dans son gracieux langage, le désigne-t-elle sous les plus pures images. Elle l'appelle une Rose printanière de charité, un Lis de virginité, une Etoile brillante, un Vase de sainteté. Au reste, nous verrons bientôt comment Dieu justifia lui-même ces titres de son serviteur par les plus éclatants prodiges.

Une fois entré dans la voie de l'abnégation et du sacrifice, il s'abandonna sans réserve à son penchant naturel de se livrer tout entier au service de Dieu. La mort de son frère aîné le laissait héritier présomptif de la couronne de Naples : Louis y renonça absolument pour recevoir une autre couronne, nous voulons dire le diadème impérissable du sacerdoce. Pour se préparer à cette investiture sublime, non moins que pour satisfaire au désir de la pauvreté évangélique qui lui brûlait le cœur, il se hâta de prendre place sous l'humble bannière du séraphin d'Assise, le glorieux pauvre du Christ, sur les traces duquel une sorte d'entraînement irrésistible l'excitait à marcher. Après s'être ainsi dépouillé de la pourpre royale et de sa glorieuse armure pour se revêtir de l'habit de saint François, Louis n'avait plus désormais qu'un désir : mourir sous ces insignes d'un dernier triomphe sur la chair et le sang.

Les Romains ne purent, contempler sans émotion le descendant des maisons royales de France, de Naples et de Hongrie, parcourant les rues de la ville, revêtu d'un misérable manteau de couleur brune, la besace sur l'épaule et mendiant son pain comme le dernier des pauvres et des indigents. Son père, le rencontrant un jour dans cet état, ne put se défendre d'une certaine irritation. « Allez, dit-il à un officier de sa suite, allez lui dire de ma part s'il estime faire grand honneur aux royaumes de France et de Naples, en échangeant ses vêtements royaux contre la besace du mendiant. » L'officier accomplit aussitôt son message. « Votre reproche est tout à fait injuste, lui répondit le saint religieux; voyez vous-même. » Et ouvrant sa besace, il montra à son interlocuteur stupéfait les morceaux de pain qu'il avait quêtés et qui s'étaient

changés en beaux lingots d'or, brillants comme des étoiles.

Mais précisément parce qu'il avait su dessécher dans son cœur jusqu'aux dernières racines des gloires mondaines, Dieu voulut l'élever sur un trône bien autrement noble que celui de Naples et il l'appela à siéger parmi les princes de son Eglise.

LOUIS, ÉVÊQUE DE TOULOUSE

A peine notre Saint avait-il consommé son sacrifice par la profession religieuse au couvent de l'*Ara-Cœli*, à Rome, véritable reliquaire de souvenirs sacrés (qui vient d'être brisé par les coups sacrilèges des niveleurs révolutionnaires), que le pape Boniface VIII le nommait au gouvernement de l'Eglise de Toulouse, restée veuve par la mort de son dernier pasteur, Hugues Mascaron. Saint Louis n'avait que vingt-deux ans à peine : son humilité espérait trouver derrière son âge un rempart assuré, mais le pape, après avoir exalté sa rare connaissance des lettres, l'innocence de sa vie, déclare que ses éminentes vertus sont une large compensation du défaut d'âge, et en vertu de son autorité apostolique, il accorde la dispense nécessaire.

Saint Louis dut donc se soumettre à la volonté de Dieu qui avait parlé par la bouche de son Vicaire. Il ne put cependant se résigner à dépouiller l'humble bure de Frère Mineur pour revêtir l'habit ecclésiastique, et c'est à l'ombre de cette glorieuse bannière de la pauvreté qu'il viendra sans cesse se reposer au sein des pompes inévitables de l'épiscopat.

L'ENTRÉE DANS LA VILLE ÉPISCOPALE LE BAISER DU LÉPREUX — LES PERLES DES PAUVRES

Peu de jours après, Louis, muni de la bénédiction du Souverain Pontife, dit un dernier adieu aux membres de sa famille et prit le chemin de son diocèse. « Durant le voyage, dit le R. P. Léon, il oubliait volontiers son titre d'évêque et de prince, pour ne se souvenir que des abaissements du Sauveur. » A Florence, ses frères du couvent de *Sainte-Croix* le conduisirent dans une chambre ornée avec art par de riches tentures marquées aux armes de France et de Sicile. A la vue de ce luxueux appareil : « Ce n'est point là, s'écria l'humble religieux, la cellule d'un Frère Mineur, mais le palais d'un prince du monde. » On enlève aussitôt tout objet superflu et on ne laisse que le lit. Non encore satisfait, notre Saint étend son manteau sur les froides pierres du pavé et y prend le repos de la nuit.

L'entrée de l'humble religieux dans sa ville de Toulouse fut une véritable marche triomphale. A la seule vue de son chaste maintien et de la sérénité virginale de tous ses traits, un pécheur qui croupissait depuis longtemps dans de criminelles habitudes et qui s'était glissé, lui aussi, dans les rangs de la population émue, fut saisi d'un violent repentir de ses fautes, et s'écria : « Notre évêque est un saint. »

L'humble Frère Mineur, placé tout à coup sur le chandelier de la maison de Dieu, ne vit dans l'épiscopat qu'un nouveau et plus vaste champ pour exercer son zèle et son amour pour les pauvres, et donner l'exemple des plus solides vertus. Tous les jours il allait visiter les indigents dans les hôpitaux et dans leurs demeures, souvent repoussantes par la saleté et le mauvais air. « Un jour qu'il assistait à une messe solennelle, dit Marc de Lisbonne, le ministre qui présentait la paix omit de la donner à un pauvre lépreux; à cette vue, le pieux prélat se lève, s'approche du lépreux et l'embrasse après s'être agenouillé devant lui. »

Une autre fois, comme il passait près d'une chétive cabane, une pauvre femme, couchée sur un misérable lit de douleur, demande à se confesser. Le Saint s'y rend aussitôt lui-même, console la souffrante par ses douces et affectueuses paroles, et ne la quitte qu'en lui laissant un don généreux. Au sortir de cet asile de la misère, ses serviteurs lui firent remarquer que son habit était couvert de vermine. « Ce sont là, dit l'évêque en souriant, les perles des pauvres. »

LA LONGUE COURSE D'UNE COURTE VIE — LA MÈRE DE SAINT LOUIS — LA NOBLE FAMILLE PECCI

Mais, dit le R. P. Léon, « il semble que Dieu ait voulu seulement montrer à la terre cet héroïque Pontife. » A peine âgé de vingt-trois ans, il avait déjà rempli la course d'une longue vie, écoulée tout entière dans une sorte d'enfance céleste, à laquelle le royaume du ciel a été promis. A la fleur de son âge, il était mûr pour l'éternité, et Dieu ne le retint pas longtemps loin de sa vraie patrie. Au retour d'un voyage en Catalogne, qu'il fit pour visiter Blanche, sa sœur, reine d'Aragon, il prit la route de Rome où, pour la seconde fois, il allait solliciter la grâce de déposer le fardeau de l'épiscopat. Retenu par son père, il s'arrête à Brignoles, où il était venu au monde; mais une fièvre violente le saisit le 4 août 1297, et le 19 du même mois sa belle âme allait prendre place au sein des phalanges angéliques, après avoir murmuré une dernière fois le doux nom de Marie! Il était dans la seconde année de son épiscopat. A peine eut-il rendu le dernier soupir, raconte Wadding, qu'une rose d'une merveilleuse beauté sortit soudain de sa bouche angélique, et un saint religieux vit son âme s'élever vers le ciel, au milieu d'un cortège d'esprits célestes qui chantaient : « Ainsi sont honorés ceux qui ont servi Dieu dans l'innocence et la pureté. »

Le corps du saint évêque, d'abord enseveli dans l'église des Frères Mineurs de Marseille, en fut plus tard enlevé par Alphonse V, roi d'Aragon, et déposé dans la cathédrale de Valence (1423).

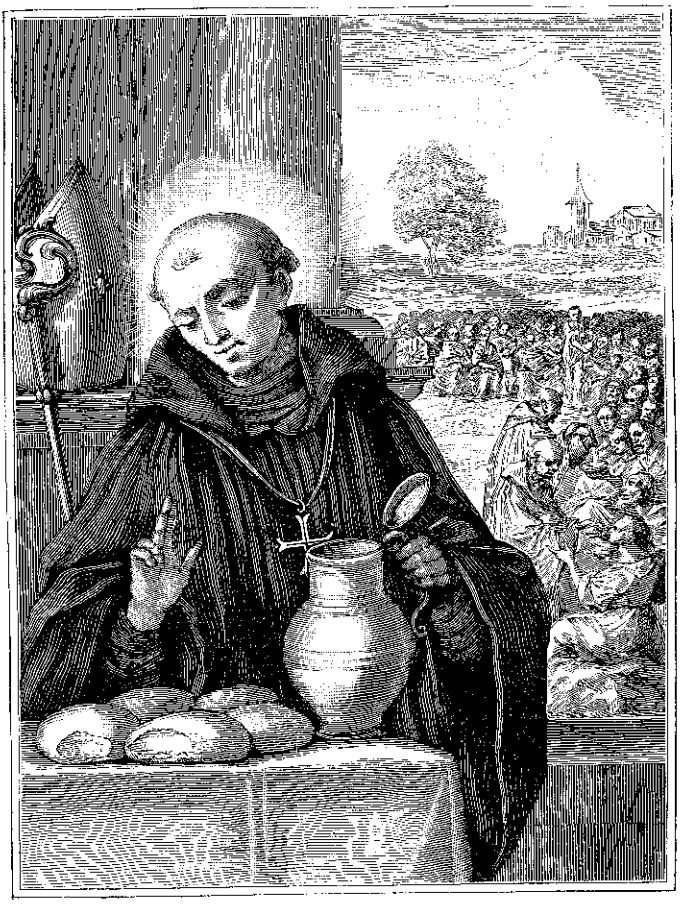
Le 7 avril 1317, saint Louis fut solennellement canonisé par le pape Jean XXII, qui avait été son précepteur. « On conçoit, dit M. l'abbé Darras, quelle dut être la consolation du Souverain Pontife, en plaçant sur les autels le prince dont il avait élevé la jeunesse. La mère du nouveau Saint, la veuve de Charles II, la pieuse Marie de Hongrie, vivait encore..... Une mère, une reine qui voit son fils l'objet d'un culte public, qui peut lui offrir son encens et ses vœux, recueillir ses reliques sacrées, les environner de tout ce que l'amour et la vénération imaginent de plus précieux, c'est peut-être la situation la plus touchante que l'esprit humain puisse se figurer. »

Au milieu du siècle dernier, les représentants d'une noble famille italienne, le comte Charles Pecci et son épouse Marie Jacovacci se désolaient de se voir sans enfants. En 1767, sur le conseil d'un Père Franciscain, la comtesse fit une neuvaine à saint Louis de Toulouse : elle fut exaucée et obtint la naissance d'un fils, qui fut nommé Louis, en souvenir de son céleste protecteur. Louis Pecci fut le père de Joachim Pecci, aujourd'hui pape, sous le nom de Léon XIII.

SAINT ARNOUD DE PAMÈLE

ABBÉ DE SAINT-MÉDARD ET EVÊQUE DE SOISSONS

Fête le 19 août.



Saint Arnoud multiplie miraculeusement le pain et le vin.
(Gravure du *Calendrier Bénédictin.*)

ARNOUD, CHEVALIER

Saint Arnoud naquit, en 1042, au château de Tiedeghem, du Brabant, sur le territoire d'Audenarde, près de l'Escaut. Son père, Fulbert, était de l'opulente famille des sires de Pamèle, apparentée aux premiers barons flamands, et sa mère, Miensinde, descendait de Charlemagne.

Dieu allait se préparer un instrument pour travailler en sous-ordre avec saint Grégoire VII à la liberté de l'Eglise. Elevé avec les soins que demandait son rang illustre, Arnoud montrait un esprit pénétrant, un cœur généreux et dévoué; ses forces physiques lui permettaient toutes les fatigues; mais il ne songeait qu'à vouer au Seigneur ses brillantes qualités. Ses parents auraient voulu l'appliquer aux études sacrées; le reste de la famille y mit obstacle, surtout le sire d'Audenarde, son parrain. Fulbert lui-même finit par exiger que son fils se préparât à la carrière des armes.

Arnoud s'illustra dans les diverses guerres de son temps, tour à tour sous les empereurs d'Allemagne et sous les rois de France. Ce que l'on prisait surtout chez le chevalier bardé de fer, c'était la vigueur physique et l'agilité; or, on disait d'Arnoud, qu'il en valait quatre ou cinq de son âge et on l'avait surnommé Arnoud *le Fort*.

Cette force musculaire inouïe, ses prouesses, son haut rang faisaient de lui un champion redouté; il devint bientôt, par l'ascendant de sa vertu et de sa prudence et par ses qualités diplomatiques, le *pacificateur* du Brabant et de la Flandre, au milieu des interminables guerres particulières d'alors. Son éloquence naturelle lui donnait un grand crédit dans les cours de justice des princes qu'il servait.

L'empereur, le roi d'Angleterre, les comtes ses parents lui proposèrent à l'envi les plus hauts titres, les domaines et les fonctions les plus considérables; les partis les plus brillants étaient à son choix. Mais la mort de son père, en le laissant libre, réveilla sa vocation première.

Un jour, il appelle près de lui ses deux écuyers et leur ordonne de préparer sans retard ses chevaux, ses armes, ses insignes et tout son équipage comme s'il allait se présenter à la cour du roi de France. Après avoir dit un dernier adieu à sa mère, il se met en route. Mais,au lieu de se rendre à la cour du roi Philippe, il se dirige vers l'abbaye de Saint-Médard, près de Soissons. Chevalier du Christ, Arnoud voulait y offrir un vasselage complet à son roi. L'abbé Raynal, assisté d'hommes consommés en science et en prudence, dirigeait alors à Saint-Médard un nombre considérable de religieux.

ARNOUD RECLUS

Entré dans l'église du monastère, Arnoud se prosterna au pied des autels et demanda humblement à être admis au nombre des Frères. Pour confirmer par l'épreuve une vocation si héroïque, l'abbé voyant le postulant environné de tout l'appareil de sa grandeur mondaine, sur-le-champ lui fait quitter son ceinturon de chevalier, ses armes, son manteau et ses splendides vêtements, lui rase les cheveux et revêt de la bure du moine l'élégant habitué des cours impériales et royales. Dès le début de son noviciat, on l'appliqua aux études sacrées. Après sa probation, ses supérieurs le chargèrent du soin des indigents assistés par la communauté; le chevalier au bras si terrible était devenu l'*infirmier* des pauvres.

Cependant, sévère à lui-même autant que charitable au prochain, il multipliait ses jeûnes et ses veilles, consacrait de longues heures à la prière, pratiquait d'austères mortifications, ceignant ses reins d'une branche d'épines, noueuse et piquante.

Il y avait alors, à Saint-Médard, un religieux originaire de la Flandre, du nom de Erembold, qui vivait en reclus, menant la vie la plus austère par amour pour la contemplation divine. Comme il était malade et à bout de forces, Arnoud, pour s'exciter à la ferveur, obtint de lui servir d'infirmier, et lui fit promettre de lui révéler son sort dans l'autre vie. Après sa mort, en effet, l'âme du très pieux Erembold se manifesta souvent à son saint ami.. « Père, s'écria le dis-» ciple à la première apparition, quel est votre » sort? N'avez-vous pas eu quelque expiation à » subir? — Oui, mon fils, répondit Erembold, » j'ai eu à souffrir quelque peine à cause d'un » peu de lait que vous m'avez acheté avec le bien » des pauvres ; mais, maintenant, Dieu m'a tout » pardonné et m'a admis dans la gloire. »

De ces révélations, Arnoud conçut une crainte salutaire des secrets jugements de Dieu, en même temps que la vue d'une si grande gloire enflammait son âme d'une ferveur inaccoutumée. A force de supplications, il obtint, de ses supérieurs, la faveur d'embrasser le genre de vie et d'occuper la cellule d'Erembold.

La vertu extraordinaire d'Arnoud exerça, dès lors, un apostolat et une attraction des plus efficaces; un grand nombre de flamands et de brabançons, tant prêtres que laïques, vinrent le rejoindre, désireux d'embrasser la vie religieuse dans une communauté où les exemples d'un saint servaient d'excitation continuelle au renoncement.

Une cellule remplie de consolations célestes parut bientôt trop douce à Arnoud; il se creusa en plein air une fosse au pied du mur de l'église; ni la pluie qui lui tombait du toit sur la tête et les épaules, ni la neige et le froid ne purent lui faire quitter ce réduit où il s'ingéniait à renchérir sur toutes ses anciennes austérités. Pour nourriture, il ne prenait qu'un pain grossier fait d'orge à moitié broyée, de l'eau à peine potable, et encore, pas tous les jours, ni selon son besoin. Il vécut trois ans et demi dans cette réclusion; pendant tout ce temps, aucun mortel n'entendit sortir une parole de sa bouche, absorbé qu'il était dans la contemplation. Il puisa des trésors de vertu dans son recueillement et dans les Saintes Ecritures qui faisaient ses délices; les sciences humaines et les lettres auxquelles il continuait de s'appliquer achevèrent de former son esprit et mirent au jour, chez lui, un rare talent de composition littéraire.

ARNOUD, ABBÉ DE SAINT-MÉDARD (1070).

L'abbé Raynal étant mort, un nommé Ponce parvint, par voie de simonie, à obtenir de Philippe Ier, roi de France, l'investiture de l'abbaye; il eut bientôt épuisé par ses prodigalités toutes les ressources et perdu jusqu'à la réputation du monastère. Les religieux, appuyés auprès du roi par l'évêque de Soissons, Thibaut II de Pierrefonds, et par les principaux habitants de la ville, firent déclarer Ponce déchu de sa dignité; ils s'en vinrent demander à Arnoud de se rendre au désir unanime et d'accepter la charge d'abbé; mais, pendant la nuit, le saint reclus s'enfuit jusqu'auprès de Laon : mais, ayant erré de nouveau la nuit suivante, il se retrouva sur la colline contiguë à Soissons; il fut découvert dans une grotte par des tailleurs de pierre qui le garrottèrent. On courut le chercher, on le ramena en triomphe et on l'intronisa de force, toujours garrotté, dans la stalle abbatiale.

Arnoud devint ainsi, forcément, le réformateur de la célèbre abbaye. Ce fut chose admirable de voir la règle reprendre tout son empire et le culte toute sa splendeur. Les douces paroles, les suaves encouragements, et plus encore les exemples du Saint, firent refleurir toutes les vertus à l'entour de lui. Au dehors, son humilité et sa puissance de thaumaturge triomphèrent des difficultés amoncelées.

Godefroid de Florennes (province de Namur), qui ne craignait ni Dieu ni les hommes, avait usurpé la terre d'Heusiennes, sur les bords de la Sambre, et l'avait soustraite à l'abbaye de Saint-Médard. A la prière de ses Frères, Arnoud consentit à revendiquer leurs intérêts, il ordonna de faire les préparatifs du voyage, et en particulier de lui préparer un âne pour monture. Mais ses compagnons ambitionnaient pour leur Père un apparat semblable à celui des plus grands abbés de France, ils estropièrent le pauvre âne et proposèrent à sa place un cheval fringant. Arnoud devina l'intrigue, il se rendit à l'étable où gisait le pauvre âne, et, mettant la main sur la fracture, il se mit à prier d'une voix douce : « En quittant la milice séculière, dit-il, j'ai résolu de ne plus monter à cheval; si c'est la volonté de Dieu que j'entreprenne ce voyage pour l'utilité de mon église, qu'il lui plaise de guérir le pied de cet âne. » Il fait le signe de la Croix et l'âne se secoue, subitement guéri, et porte le Saint tout le long du voyage. Quant à Godefroid, à la seule vue du Saint, dès sa première parole, il restitua sans délai le bien injustement détenu et

devint un défenseur généreux des droits de l'Eglise.

Sur ces entrefaites, le roi Philippe, se souvenant des antécédents d'Arnoud, lui intima l'ordre de le suivre à la guerre avec ses vassaux, et, sur le refus du Saint, le prince lui donna le choix ou d'exécuter ses ordres ou de renoncer à sa dignité. Arnoud se retira, mais sut faire élire un homme d'une grande science et d'une piété plus grande encore, Gérald, moine de Corbie, qui était de passage et qui venait d'abdiquer la dignité abbatiale de Saint-Vincent de Laon.

Certaines formalités avaient été négligées lors de la déposition de Ponce; la reine Berthe s'en vint elle-même, altière et impérieuse, exiger sa réintégration. Arnoud se présenta devant elle; comme elle éclatait en fureur, le Saint, avec le ton de la douceur et du respect, la pria de se souvenir de sa condition de femme et des jugements de Dieu. Comme elle persistait, le Saint, prenant un ton prophétique, lui dit : « O reine, croyez-en le Fr. Arnoud, ou plutôt, croyez-en l'Esprit-Saint, si vous chassez notre abbé Gérald, par un effet de la vengeance divine, vous serez chassée du trône et vous mourrez dans le chagrin et le mépris. »

Rien n'y fit. L'intrus Ponce fut rétabli, mais la prophétie du Saint se réalisa; la reine Berthe, répudiée par Philippe, mourut dans la misère, à Montreuil-en-Picardie (1092.) Ponce mourut lui-même, peu de temps après, comme il avait vécu.

Arnoud, redevenu moine, était retourné dans *le paradis* de sa chère cellule, où il reprit ses jeûnes, ses austérités, ses veilles, ses prières et sa contemplation. Les prodiges se multipliaient sous sa petite fenêtre, on y venait de toute la terre de France le consulter sur la paix de l'Eglise et le salut des âmes.

ARNOUD, ÉVÊQUE DE SOISSONS

A Thibaut II de Pierrefonds succéda un intrus simoniaque nommé Ursion; Hugues de Die, légat de saint Grégoire VII, le frappa de déchéance au Concile de Meaux, réuni en 1081, sous la sauvegarde du comte de Champagne; Arnoud fut élu en sa place, et les feudataires de l'Eglise de Soissons, la portion saine des membres du clergé, le réclamant avec instance, le légat enjoignit à l'humble reclus de se rendre au Concile, sous peine d'excommunication; un tel ordre était pour lui un coup de tonnerre venant du ciel; il obéit donc, sans se douter de ce qui l'attendait. Hugues de Die lui lut la pétition de la noblesse soissonnaise et du clergé, lui enjoignant, au nom de l'obéissance, de ne plus songer qu'à devenir un évêque digne de l'Eglise du Christ; alors on lui imposa la mitre et on le fit asseoir parmi les évêques.

Le Saint revint se préparer, dans sa chère cellule de Saint-Médard, à recevoir la consécration épiscopale, puis se rendit au château des Vertus, où le comte Thibaut de Champagne le reçut au milieu d'une nombreuse réunion de seigneurs et de chevaliers. C'est de là qu'il députa un message à la reine Berthe pour lui prédire la naissance d'un fils qui devait être Louis VI le Gros.

Hugues de Die venait d'être nommé archevêque de Lyon; il consacra saint Arnoud le dimanche d'avant Noël, 18 décembre 1081; le peuple de Vienne fit alors une conjuration pour l'enlever et le garder comme archevêque, mais il quitta la contrée en hâte et revint après avoir visité son saint ami, Hugues de Cluny.

ARNOUD A OULCHY-LE-CHATEAU

Cependant l'intrus Ursion était installé à Soissons; notre Saint, légitime pasteur, essaya de se présenter aux portes de la ville, mais le sénéchal du roi, Gervais, frère de l'intrus, le força de rebrousser chemin. Il put fixer sa résidence dans un château fortifié par le comte Thibaut de Champagne, mis à sa disposition à Oulchy-le-Château, à 19 kilomètres de Soissons.

La collégiale d'Oulchy, agrandie du temps de saint Bernard, était déjà un édifice important en 1082. Les piliers de la fin du IXe siècle, la grande nef romane et la tour de l'église en font aujourd'hui un spécimen des plus intéressants de l'art au Xe et au XIe siècles.

Lysiard de Crépy, évêque de Soissons, qui vint à Oulchy-le-Château en 1122, en compagnie de l'abbé de Clairvaux et qui fut l'historien de notre Saint pour la dernière partie de sa vie, avait été ordonné par lui sous-diacre dans cette église; il attesta, au Concile de Beauvais, avoir été le témoin de beaucoup de miracles et de prophéties de l'homme de Dieu.

Everolf, le compagnon dévoué d'Arnoud, tomba gravement malade à Oulchy; se voyant en danger de mort, il pria l'évêque de lui administrer les saintes huiles; mais le Saint répondit : « Ce que vous me demandez là est hors de propos, car c'est vous-même, mon ami, qui me rendrez un jour ce service, mais ailleurs qu'ici, comme c'est vous-même qui présiderez à ma sépulture. — Mais, répliqua l'humble religieux, ce sont des évêques ou des abbés qui président aux funérailles d'un évêque. — Sachez bien, reprit Arnoud, qu'il n'y aura ni évêque, ni abbé pour assister à ma mort, ni pour m'ensevelir; c'est vous qui accomplirez pour moi cet office de charité. Et maintenant, mon pauvre malade, soyez guéri, levez-vous et allez célébrer la messe en actions de grâces. — Seigneur Père, s'écria Everolf, y pensez-vous, il y a vingt et un jours que je n'ai pris aucune nourriture, je me sens si exténué. » Alors le Saint lui tendit la main : « *In nomine Christi*, dit-il, levez-vous et obéissez joyeusement! » Everolf se leva en effet, plus fort que lui-même, se rendit à l'église, fit sa prière et célébra la Sainte Messe. A son retour, Arnoud daigna lui servir à manger de ses mains et l'emmena en voyage le jour même. On peut voir dans l'église d'Oulchy-le-Château la piscine qui servait pour l'autel de cette époque.

A quelque temps de là, Everolf se hasarda de demander au Saint quand, comment et où il mourrait. Arnoud daigna répondre : « Peu après mon élévation à l'épiscopat, je songeais que les moines de Saint-Médard et les moines de Saint-Gervais pourraient se disputer ma dépouille mortelle (*saint Gervais et saint Protais étaient les patrons de la cathédrale de Soissons*), je priai Dieu qu'il me fît connaître le temps et le lieu de ma mort; or, une nuit que j'étais en prière, l'apôtre saint Pierre m'apparut : « Il existe en Flandre, me dit-il, un endroit consacré sous l'invocation de mon nom. C'est un endroit célèbre par les prodiges qui s'y sont opérés. Mes prières ont obtenu que ce sanctuaire soit destiné à être le lieu de votre sépulture, vous devrez l'illustrer par vos vertus et y établir la splendeur de la sainte religion. — Mais comment cela se pourra-t-il faire, demandai-je, vu que ce sanctuaire est étranger à mon diocèse? — Quand l'heure sera venue, répondit l'apôtre, le Pontife de Rome vous chargera d'une mission dans les Flandres. »

Cette apparition de saint Pierre eut lieu à Oulchy ; l'église d'Oulchy-la-Ville, dont le clocher date de cette époque, est dédiée à saint Pierre, et une fontaine distante d'un kilomètre s'appelle la fontaine Saint-Pierre.

La foule continuait d'accourir de toutes parts vers Arnoud, qui se dépensait tout entier pour venir en aide aux misères de son peuple. Les prodiges accompagnaient son ministère.

Un jour, comme il se disposait à aller consacrer l'église d'un bourg assez éloigné, il donna ordre de prendre un chemin détourné afin d'éviter l'importunité de la foule. En même temps, il commandait d'emporter de quoi manger, mais le peuple se précipita devant lui et l'accompagna. Cette ferveur toucha le Saint ; au milieu de la route, il dit qu'il avait besoin de prendre quelque nourriture, on lui apporta les provisions de route : cinq pains du cloître — nombre mystérieux ! — et cinq *émines*, petites bouteilles de vin, aussi selon la mesure claustrale.

Le saint évêque s'assit au milieu de la foule, sur des tapis qu'il fit étendre sur l'herbe. Il bénit les cinq pains, les cinq fioles de vin, et, comme autrefois Jésus, ordonna à ses serviteurs de servir la foule ; il y eut abondamment du pain et du vin pour tout le monde, quoique l'on comptât plus de sept cents personnes présentes (en dehors des serviteurs du Saint). Les fragments du pain miraculeux donnés à des malades leur procurèrent la guérison.

Pendant la cérémonie de la consécration d'une église dans le château de Chaumont-Porcien, chez le comte Roger, à la prière de la comtesse, il procura la vue à une fille aveugle de 15 ans.

Comme il était à Oulchy dans sa cellule, il eut une extase et Dieu lui donna la vision de l'entrée dans la gloire du bienheureux Simon de Crépy, à l'heure même où celui-ci mourait à Rome.

ARNOUD, LÉGAT DE GRÉGOIRE VII

Cependant une guerre de race entre Flamands et Wallons désolait le pays d'Arnoud ; Grégoire VII chargea l'évêque de Soissons d'intervenir, comme son légat, auprès du comte Robert de Flandre, en faveur de ses compatriotes, victimes des vengeances du puissant comte. Le Saint convertit celui-ci et tout le pays à la paix de Dieu.

On lui offrit alors l'église bâtie vers l'an 700, par saint Ursmar, à Oudenbourg, en l'honneur de saint Pierre. Son influence en fit bientôt une abbaye florissante.

Laissant son ami Everolf à Oudenbourg, il revint dans le Soissonnais après deux ans d'absence ; mais l'intrusion et la simonie avaient exercé leurs ravages, l'archevêque de Reims, Manassès, avait, par ses désordres, réduit à l'abjection la chaire de saint Remi, et saint Grégoire VII mourait dans l'exil. Impuissant, le saint évêque résigna la responsabilité épiscopale et retourna à sa cellule de Saint-Médard (1085).

Les dissensions ayant recommencé dans le pays flamand, les barons eurent recours à Everolf et vinrent avec lui en députation vers Soissons pour supplier Arnoud de revenir parmi eux. Il les suivit pour répondre à la disposition divine. Arrivé à Arras, il eut, dans une vision nouvelle, la confirmation des promesses qui lui avaient été faites à Oulchy-le-Château. De retour à l'abbaye d'Oudenbourg, le 18 juillet 1087, le Saint reprit ses travaux apostoliques ; mais huit jours après son arrivée il tomba malade. Le jour de la fête de saint Jacques, 25 juillet, il célébra la messe pour la dernière fois. Contiguë à sa résidence d'Oulchy, se trouvait une chapelle de Saint-Jacques, desservie par des chanoines pour les besoins du faubourg Saint-Jacques, situé derrière le château. Saint Arnoud avait dû y prier souvent l'apôtre en l'honneur de qui devait être offerte sa dernière messe.

Quand Everolf et les religieux de Saint-Pierre constatèrent la gravité du mal, ils parlèrent des derniers Sacrements au vénéré malade qui leur dit : « Je sais le jour et l'heure. » Le vingtième jour de la maladie, qui était un vendredi, un peu avant l'heure de minuit, sa cellule fut ébranlée par trois fois et les assistants furent saisis d'une frayeur indicible ; par trois fois, la porte s'ouvrit d'elle-même. Arnoud rassura ses Frères : « C'est de Dieu que viennent ces signes, » dit-il. Le lendemain samedi et vigile de l'Assomption, après avoir récité Matines, il annonça qu'il allait quitter cette vie et expliqua les trois secousses de la nuit précédente : saint Pierre lui était apparu de nouveau avec une multitude d'esprits bienheureux et l'avait assuré que tous ses péchés étaient remis ; puis l'archange saint Michel avec ses anges ; enfin, à la troisième secousse, la Mère de miséricorde, Marie, au milieu de la phalange des vierges, lui annonçant que le jour de son Assomption, il serait couronné dans le ciel. L'*Assomption* était le vocable de son église d'Oulchy.

Arnoud fit sa confession publique, Everolf lui administra les saintes Huiles, et le soir on lui donna le Viatique. Après avoir donné et reçu une dernière bénédiction, il adora profondément le crucifix, s'étendit par terre sur un cilice recouvert de cendres, et son âme prit son essor vers la région des vivants.

Au milieu de l'affluence de la France entière, il ne se trouva ni évêque, ni abbé pour rehausser les funérailles qu'Everolf présida suivant la prédiction faite cinq ans auparavant, à Oulchy.

Des milliers de miracles rendirent immédiatement célèbre le tombeau du Saint ; les principaux sont rapportés par deux témoins oculaires, Hariulfe, abbé d'Oudenbourg, et Lysiard de Crépy, évêque de Soissons.

Sa canonisation fut prononcée par le Concile de Beauvais, présidé par le légat du Pape en 1120.

Ses reliques reposent dans la nouvelle église d'Oudenbourg (1).

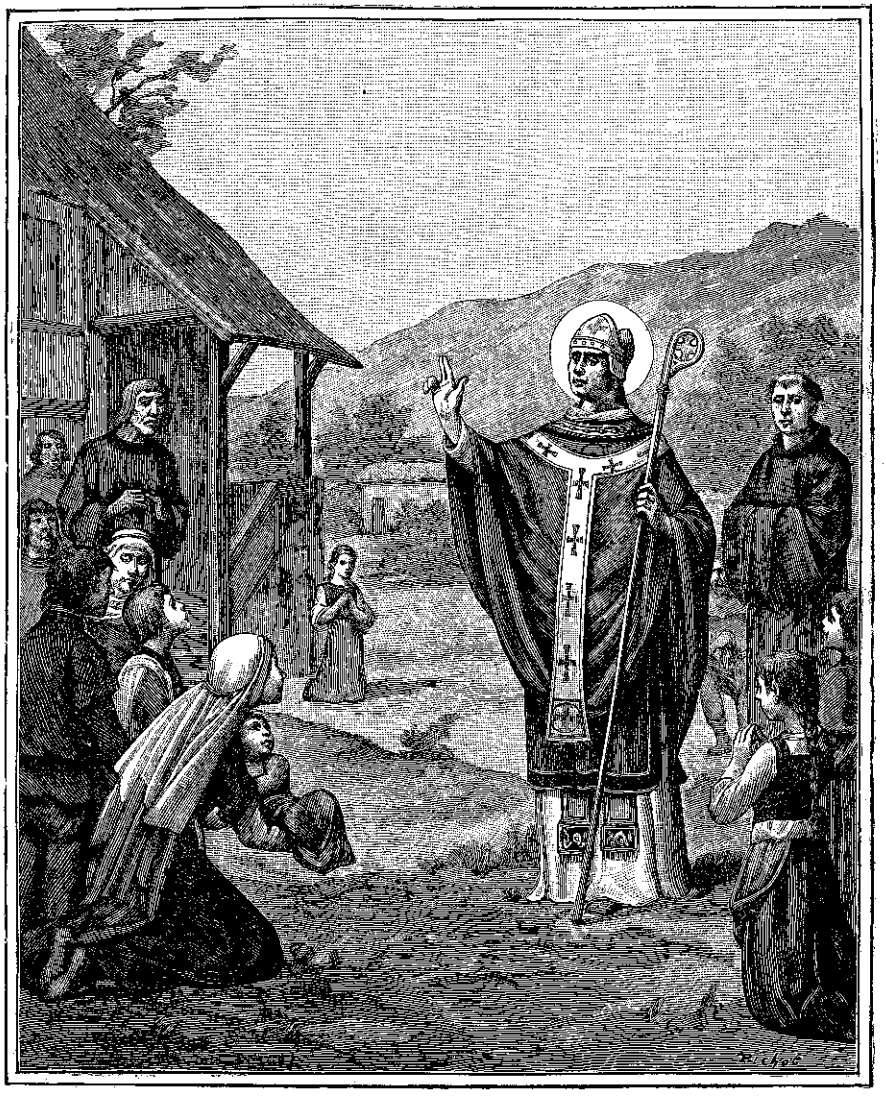
---

(1) *Vie du Saint*, par l'abbé Ferrand. Beyaert-Storie, Bruges.

LE VÉNÉRABLE BURCARD

ARCHEVÊQUE ET PREMIER COMTE DE VIENNE

Fête le 19 août.



Le vénérable Burcard parcourt son diocèse et y ranime la foi.

ILLUSTRE ORIGINE

Adélanie, mariée en premières noces à Anselme, comte d'Aoste et de Nyons, eut de lui deux fils : Burcard, archevêque de Vienne (1), et Ulric, qui devint l'avoué de son frère. Après la mort d'Anselme, Adélanie se remaria avec Conrad le Pacifique, roi de Vienne et de Bourgogne, dont elle eut plusieurs enfants, entre autres Burchard, archevêque de Lyon, qui, dans plusieurs actes, se dit frère du roi Rodolphe. Ils étaient, en effet, frères consanguins, et quoique notre Burcard ne fût point parent de Rodolphe, né d'un second mariage avec Mathilde, sœur de Lothaire, roi de France, il lui était néanmoins allié d'assez près pour qu'on n'ait pas lieu de s'étonner des faveurs dont ce prince voulut l'honorer.

GRANDEUR TEMPORELLE DE L'ÉGLISE DE VIENNE

Rodolphe, dernier roi de Vienne et de Bourgogne, n'avait point eu d'enfants de ses deux

(1) *Godescard*, l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, et les *Catalogues de l'Eglise de Vienne* donnent au vénérable Burcard le titre de *Bienheureux*.

mariages avec Agildrade et Hermingarde. Avant de céder à Conrad le Salique, empereur d'Allemagne, son diadème et la lance de saint Maurice, qui était l'insigne des rois de Bourgogne, il voulut favoriser l'église de la capitale de son royaume.

Le royaume de Bourgogne comprenait alors une portion du Vivarais, de l'Alsace, de la Suisse et de la Savoie, la Franche-Comté, la Bresse, le Bugey, le Lyonnais, le Dauphiné et la Provence. Cette souveraineté était bien plus importante que ce qu'on appelait alors le royaume des Francs.

Les cartulaires de l'église de Vienne sont remplis des donations que fit à cette église Rodolphe, soit en souvenir de sa mère Mathilde, soit à l'instigation de sa femme Hermingarde. Il ne faut point oublier que Burcard, archevêque de Vienne, lui était allié de très près et qu'il était chancelier du royaume. Enfin, il lui donna, le 14 septembre 1023, l'investiture du comté de Vienne, avec toutes ses dépendances, au dedans comme au dehors de la ville, le château de Pipet (1) qui la commande, ainsi que les redevances dues au suzerain. Tel fut le fondement de la puissance des archevêques de Vienne et l'origine du titre de comte qu'ils ont porté jusqu'en 1789.

Devenu prince temporel, Burcard prit Ulric, son frère, comme avoué ou vidame de son église. On sait que l'avoué était un seigneur laïque, chargé de soutenir en justice et de plaider, au besoin, les armes à la main, les affaires et les causes de l'Eglise qui l'avait choisi. Aussi, nous dit l'épitaphe du vénérable archevêque, son zèle ne se bornait point à défendre ses ouailles avec la parole, mais encore il savait avoir recours à l'épée de son avoué pour repousser la force par la force, combattre et dissiper les bataillons ennemis.

Les droits régaliens concédés à son église comprenaient le droit de frapper monnaie. Burcard veille à ce que la monnaie viennoise soit de bon aloi ; il se plaint à Othon, marquis d'Italie, de ce qu'on contrefaisait sa monnaie à Aiguebelle. Othon fit droit aux plaintes de l'archevêque. La livre viennoise était en grande réputation au moyen âge, et il importait beaucoup d'en prévenir les contrefaçons et de lui conserver son titre.

ÉPISCOPAT FÉCOND

Burcard fut, sur le siège de Vienne, le successeur de saint Théobald, dont l'épiscopat avait duré près d'un demi-siècle. Malgré la vertu et les efforts de ce saint évêque, l'observance des règles canoniques et les liens de la discipline ecclésiastique étaient étrangement relâchés. Le vénérable Burcard, attentif à ses devoirs, et brûlant du désir de conduire sain et sauf au souverain Maître le troupeau confié à ses soins, en était vivement alarmé. Eclairé par les lumières divines, et voyant avec frayeur tous les ravages que peut produire la désobéissance aux lois de l'Eglise, il s'appliqua à maintenir la discipline, à rétablir la régularité des mœurs et à bannir la simonie de son diocèse, et les troubles de l'Etat ne purent ralentir son zèle infatigable.

(1) Le château de Pipet, dont le canon annonçait autrefois, chaque jour, dès la première aube, l'heure des matines aux Chapitres de Vienne, est remplacé par un gracieux sanctuaire dédié à Notre-Dame de la Salette.

LES SCRUTINS OU EXAMENS DES CATÉCHUMÈNES

Le changement de la discipline relative au baptême dans la primitive Eglise avait fait perdre presque partout l'antique usage des scrutins. Burcard conserva cette ancienne coutume à l'église de Vienne, et elle y fut observée jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Cette inquisition ou examen des catéchumènes avait lieu le mercredi et le samedi des dernières semaines de Carême. Le mercredi de la Passion, ceux qui avaient atteint l'âge de discrétion et qui avaient le désir de recevoir le baptême étaient instruits de l'Oraison dominicale et du Symbole des apôtres. Le mercredi de la quatrième semaine, cet examen ou catéchisme était plus solennel. En ce jour, les catéchumènes étaient conduits à l'Eglise pour procéder au troisième scrutin (ces examens étaient au nombre de sept dans l'Eglise primitive).

Aussi, la messe de ce jour, dans toute sa composition, rappelle les bienfaits du baptême. Les anciennes églises, celles qui tenaient le plus à imiter l'Eglise romaine, observaient soigneusement ces vieilles cérémonies. A la vérité, ce n'était plus qu'un souvenir, les enfants de chœur représentaient les anciens catéchumènes ; à Vienne, les quatre archidiacres, revêtus de dalmatiques, faisaient lecture du commencement des quatre Evangiles; puis venait l'exposition du Symbole et de l'Oraison dominicale.

PIÉTÉ ET HUMILITÉ

Le vénérable Burcard fit réparer entièrement la chapelle de Saint-Maurice, dite du Paradis. Il mit en bon ordre beaucoup d'autres choses ruinées par les années. C'est à lui qu'on doit encore la conservation d'un monument célèbre, le temple romain d'Auguste. Il le consacra en l'honneur de la Sainte Vierge, et en fit une église qui fut paroisse, jusqu'à la Révolution, sous le nom de Notre-Dame de la vieille Voie (*B. M. Viæ Veteris*).

La grandeur temporelle que Rodolphe avait attachée à son siège, fit peu d'impression sur l'esprit du bienheureux Burcard et son humilité n'en fut point affaiblie. Cette vertu, si chère aux âmes véritablement chrétiennes, parut éminemment dans le saint archevêque au Concile qui fut tenu en 1025 à Anse, dans l'église de Saint-Romain.

Après qu'on eut traité de plusieurs affaires concernant le bien de l'Eglise et celui du peuple, Gauslen, évêque de Mâcon, se plaignit au concile contre le vénérable Burcard, de ce que, sans sa permission, il avait ordonné des moines dans l'abbaye de Cluny qui était du diocèse de Mâcon. L'archevêque de Vienne répondit: « L'abbé Odilon qui est ici présent, et qui m'a prié de faire ces ordinations, en soutiendra la légitimité. »

Saint Odilon, se levant avec ses moines, montra au Concile le privilège qu'ils avaient obtenu du Pape, par lequel ils étaient exempts de la juridiction de l'évêque diocésain et libres d'appeler un évêque à leur choix pour faire les ordinations dans leurs monastères. Les évêques déclarèrent ce privilège abusif et contraire aux anciens canons; ce droit d'exemption fut cependant confirmé par plusieurs Papes à l'abbaye de Cluny. Burcard se soumit à ce jugement du Concile avec une humilité admirable; il fit des excuses à l'évêque de Mâcon et, en réparation, il s'obligea à lui envoyer, chaque année, sa vie durant, la quantité d'huile nécessaire pour le Saint-Chrême.

SAINTE MORT ET SÉPULTURE

Une sainte mort fut le couronnement d'une vie pleine d'édification. A ses derniers moments, les angoisses de la mort ne suspendirent point la prière sur les lèvres du saint archevêque; il ne cessait de réciter les psaumes, et prononça avant d'expirer ces mots que rapporte son épitaphe : « O Roi des cieux, vous m'accorderez les dons de la vie éternelle que votre serviteur vous a si souvent demandés. » Ce fut le 19 août 1030 qu'il mourut, après avoir gouverné l'Eglise de Vienne pendant trente ans.

Il fut enterré dans la basilique Saint-Pierre; sur son tombeau on grava une épitaphe en vers latins. Cette pièce, qui n'est pas dépourvue de lyrisme, offre un tableau assez remarquable de la ville de Vienne au commencement du XI[e] siècle. Capitale d'un vaste royaume, animée par une cour nombreuse, elle brillait des dernières lueurs de sa prospérité. « Vienne, illustre et heureuse cité, fais monter jusqu'au ciel tes chants d'allégresse; les rois t'appellent leur mère et leur nourrice; ta couronne est formée d'un diadème de roses empourprées du sang des martyrs et des fleurs blanches des confesseurs : tu vois devant le Christ paraître en ordre distinct les chœurs de tes vieillards, de tes veuves, de tes adolescents, de tes jeunes filles, et voilà ton Burcard, qui, des ténèbres de la vie terrestre, arrive aux splendeurs de la lumière éternelle.....»

MIRACLES DU VÉNÉRABLE BURCARD

On lisait, dans un catalogue de l'an 1235, qu'il s'opéra un grand nombre de miracles au tombeau du vénérable archevêque; mais il n'y en avait aucun de spécifié. La mémoire du saint pontife resta dans une sorte d'oubli jusqu'en 1615, où Dieu, qui se réserve de manifester la gloire de ses Saints quand il lui plaît, permit que la ferveur et la vénération des fidèles fussent renouvelées envers son serviteur.

La première personne qui, à cette époque, ait éprouvé la divine miséricorde par l'intercession du vénérable archevêque, fut une pauvre veuve, âgée de cinquante-cinq ans, nommée Claudine Blondon, née à Saint-Oyen, en Bourgogne; elle était impotente depuis quatre ans et ne marchait qu'à l'aide de béquilles. Cherchant partout dans les sanctuaires les plus en renom le soulagement à ses maux, elle était venue à Vienne. Un jour qu'elle visitait l'église Saint-Pierre, elle s'arrêta devant un tombeau où elle sentit une suave et admirable odeur. Alors, pénétrée de dévotion, elle se prosterna, priant de toute son âme la Sainte Vierge, saint Pierre et le Saint qui reposait en ce monument. Aussitôt, elle se leva guérie, et laissant ses béquilles, vint avec allégresse au grand autel où se trouvait le Saint Sacrement pour remercier Dieu de sa guérison. Interrogée par MM. les chanoines de Saint-Pierre, elle leur montra le tombeau où elle avait reçu cette grâce; ils y lurent l'épitaphe de l'archevêque Burcard, premier comte de Vienne. Ce fut le jour de Saint-Michel 1615 que ce miracle eut lieu.

Un des chanoines de cette église, Louis de Corbeau, âgé de cinquante-cinq ans, infirme, sans espoir de guérison, après avoir essayé tous remèdes, fut, à la suite de ce premier miracle, intérieurement inspiré de se recommander au vénérable Burcard et de se faire conduire à sa tombe. Il y vint pendant neuf jours, et, après s'être confessé et avoir communié, il se sentit guéri et put célébrer la Sainte Messe, ce qu'il fit depuis tous les jours pour remercier Dieu en ses saints.

Une jeune fille, âgée de onze ans, Jeanne Poussard, fille de Claude et de Benoîte Lyonnet, de Saint-Georges-d'Espéranche, ne pouvait se soutenir sur ses jambes; mais, conduite auprès de la tombe du vénéré archevêque, elle se mit à marcher.

Marcellin Verney, de Saint-Didier, diocèse du Puy, âgé de cinquante-trois ans, souffrait de la goutte depuis de longues années, sans avoir pu trouver aucun remède pour se soulager. Le bruit des miracles du vénérable Burcard l'engagea à se faire mener à Vienne. Après neuf jours de prières et la Sainte Communion, il se sentit guéri et put retourner en son pays, bénissant Dieu et son serviteur. Ce fut le 6 juin 1616.

Le même jour, Hercule de Montgrand, prévôt des Suisses établis à Lyon, âgé de trente-quatre ans, estropié d'une main, vint à Vienne au tombeau du saint archevêque; il se confessa et reçut la Sainte Eucharistie avec une grande dévotion. Chose merveilleuse! aussitôt il étendit la main, et, saisissant son épée, il la sortit du fourreau devant une nombreuse assistance. Furent témoins de ce miracle : le sieur de Fillion, procureur général au Parlement de Grenoble, et noble Pierre Boissat, sieur de Quirieu, gentilhomme ordinaire en la chambre du roi, qui tous deux signèrent sur le registre de l'église Saint-Pierre.

Mathieu Galland, dit Joly, âgé de quarante-deux ans, passementier à Lyon, en la Côte-Saint-Sébastien, souffrait depuis vingt-deux ans d'une hernie qui l'empêchait de marcher. Il se fit porter au tombeau du Vénérable, et, après avoir reçu le Saint-Sacrement de l'autel, il fut guéri le 8 juin 1616 et s'en retourna à Lyon avec allégresse.

Le 28 juin de la même année fut guéri miraculeusement Jean Rosset, de Châtillon-lès-Doudes, enfant de huit ans dont le bras était inerte et desséché. Tous ceux de ce pays qui l'accompagnaient s'en retournèrent pleins de joie et de reconnaissance pour le grand serviteur de Dieu.

Le même jour, Simonde Giraud, fille de Claude Giraud et de Catherine du Marlin, de Roanne, diocèse de Lyon, âgée de trente ans, qui était depuis vingt-trois ans infirme et ne pouvait se soutenir qu'avec des béquilles, put s'en retourner dans son pays après neuf jours de dévotion auprès du bienheureux Burcard, laissant ses béquilles en témoignage de sa guérison. Etaient présents : Claude de Vergy, Antoine Carre, Barthélemy Acharny, marchands de Roanne, et Etiennette Giraud, sa sœur. Ce miracle fut cause que la paroisse de Roanne vint deux fois en procession visiter les *Saints Lieux* de Vienne.

Messire Jean Croiset, prêtre de la ville de Pradelle en Vivarais, souffrait depuis 1603 de la goutte; ses jambes étaient enflées jusqu'aux genoux et couvertes de plaies. Il eut recours au bienheureux Burcard; et après s'être fait conduire à Vienne et y avoir fait une neuvaine, il fut guéri sur le tombeau du saint confesseur, le jour de la fête de saint Pierre.

Un religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, frère Marin-Philippe Xantus, souffrait de si grandes douleurs aux jambes qu'il était obligé de garder le lit. Il se fit porter du couvent des Jacobins de Vienne à l'église Saint-Pierre, et après sa prière à Dieu et au vénérable Burcard, il retrouva une santé parfaite, le 22 août 1616.

Claude Eynard, hôtelier à Mâcon, au logis du Maure, était depuis trois ans affligé d'une goutte fort douloureuse, à ce point qu'il ne pouvait marcher qu'avec des béquilles : il fut guéri après une neuvaine au tombeau du saint archevêque.

Suzanne Reynauld, femme de Louis Courbet, boulanger à Lyon, paroisse Saint-Nizier, âgée de soixante ans, hydropique depuis trente ans, abandonnée par les médecins, visite pendant neuf jours le saint tombeau; et après la confession de ses fautes et la Sainte Communion, elle s'en retourne guérie, à la grande admiration de tous ceux qui la connaissaient.

Maître Jean Mesple, pharmacien de Tarare, ne pouvait depuis longtemps marcher qu'avec des béquilles; tous les remèdes lui étant inutiles, il se voua au bienheureux Burcard et, le sixième jour de sa neuvaine, il reçut la grâce d'une guérison entière. Ce miracle fut attesté par les consuls de Tarare et l'acte en fut reçu par Me Pagney, notaire royal, le 9 août 1616.

Un grand et merveilleux miracle fut opéré en la personne de Philibert Janial, âgée de dix-huit ans, fils de Mélian Janial, vigneron de Morey, près Dijon. Il était perclus de tous ses membres et avait depuis quelque temps la langue paralysée. Le bruit des miracles accomplis à Vienne étant venu jusqu'à lui, il s'y fit porter par son père et par un serviteur. Là, il se mit à invoquer la miséricorde divine, et dès le premier jour, il ressentit un grand soulagement. Puis, continuant sa neuvaine, il répandait sur ses membres de l'eau qui avait été versée sur la tombe du vénéré Burcard. Son ardente foi reçut sa récompense par la guérison totale de ses infirmités. Ce fut le 29 juillet 1616. Le lieutenant du juge royal de Vienne, David, en dressa procès-verbal.

PROCÉDURES POUR LA BÉATIFICATION

L'archevêque de Vienne, Jérôme de Villars, crut devoir informer le pape Paul V, par une lettre en date du 1er juillet 1616, des faits merveilleux dont sa ville épiscopale était chaque jour le théâtre. « Très Saint-Père, lui disait-il, comme, depuis deux ou trois mois, il a plu à la divine bonté de glorifier la mémoire du vénérable Burcard, mon prédécesseur sur le siège de Vienne, et d'avoir rendu la santé à un nombre presque infini de malades qui sont venus prier sur son tombeau, de sorte que l'on voit augmenter chaque jour le concours du peuple qui s'y rend en foule de la campagne, des cités et des provinces voisines, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en avertir Votre Sainteté, car c'est à elle qu'il appartient de décréter ce que mon peuple et moi devons faire en pareille occurrence. »

Sollicité par l'archevêque de Vienne, Louis XIII, roi de France, donna ordre à son ambassadeur, à Rome, d'agir pour cette affaire auprès du Pape et de la Congrégation des Rites. L'archevêque demanda encore l'autorisation de placer dans une châsse les restes du serviteur de Dieu, d'exposer son image, de la porter en procession, de faire frapper des médailles, de placer des lampes devant son tombeau, enfin d'en faire mémoire dans l'office de l'église métropolitaine. A cette supplique étaient joints les procès verbaux des miracles opérés ainsi que les informations juridiques faites par devant lui et l'archevêque de Lyon.

Par des lettres pressantes, Jérôme de Villars s'adressait aux cardinaux de la Congrégation des Rites pour leur exposer la cause de son illustre prédécesseur, resté inconnu pendant plusieurs siècles sous le marbre de son tombeau et canonisé par la voix du peuple.

C'est ainsi que Jérôme de Villars poursuivait la béatification de Burcard, lorsqu'il plut à Dieu de rendre moins nombreux et moins éclatants les prodiges qui s'opéraient à cette tombe sacrée. Ils avaient assez duré pour constater son bonheur et sa gloire, mais pas assez peut-être pour la longueur des procédures qu'il faut faire à Rome. On ne parla plus d'établir dans l'église la fête de Burcard, mais son peuple lui a conservé le titre de Bienheureux.

Les Bollandistes s'étonnent qu'un pontife qui a fait tant de miracles n'ait pas été canonisé. Tout d'abord, Jérôme de Villars ne put poursuivre le dessein qu'il avait entrepris; il mourut quelques années après. La peste qui vint à sévir dans presque toute la France fit cesser les pèlerinages à la tombe du vénérable Burcard. Enfin, le jansénisme, ennemi des neuvaines et de la Sainte Communion, arrêta l'élan de la piété chrétienne. Dieu ne fit plus de miracles par l'intermédiaire de son serviteur.

Cependant quelques tableaux et divers témoignages des guérisons obtenues furent jusqu'au siècle dernier placés près du tombeau que Jérôme de Villars avait fait décorer. L'Ordo du Chapitre noble de Saint-Pierre marquait une procession d'actions de grâces le 19 août, jour anniversaire de la mort de Burcard.

Hélas! vinrent les mauvais jours de la Révolution; on afferma les fouilles des tombeaux de l'église Saint-Pierre; les restes sacrés de tant d'archevêques et de saints furent profanés. Aujourd'hui, cette insigne basilique qui était comme un reliquaire immense, après avoir été pendant quelque temps un atelier de serrurerie, est devenue un *Musée Lapidaire* où l'on cherche vainement le marbre sur lequel était gravée l'épitaphe du vénéré pontife Burcard.

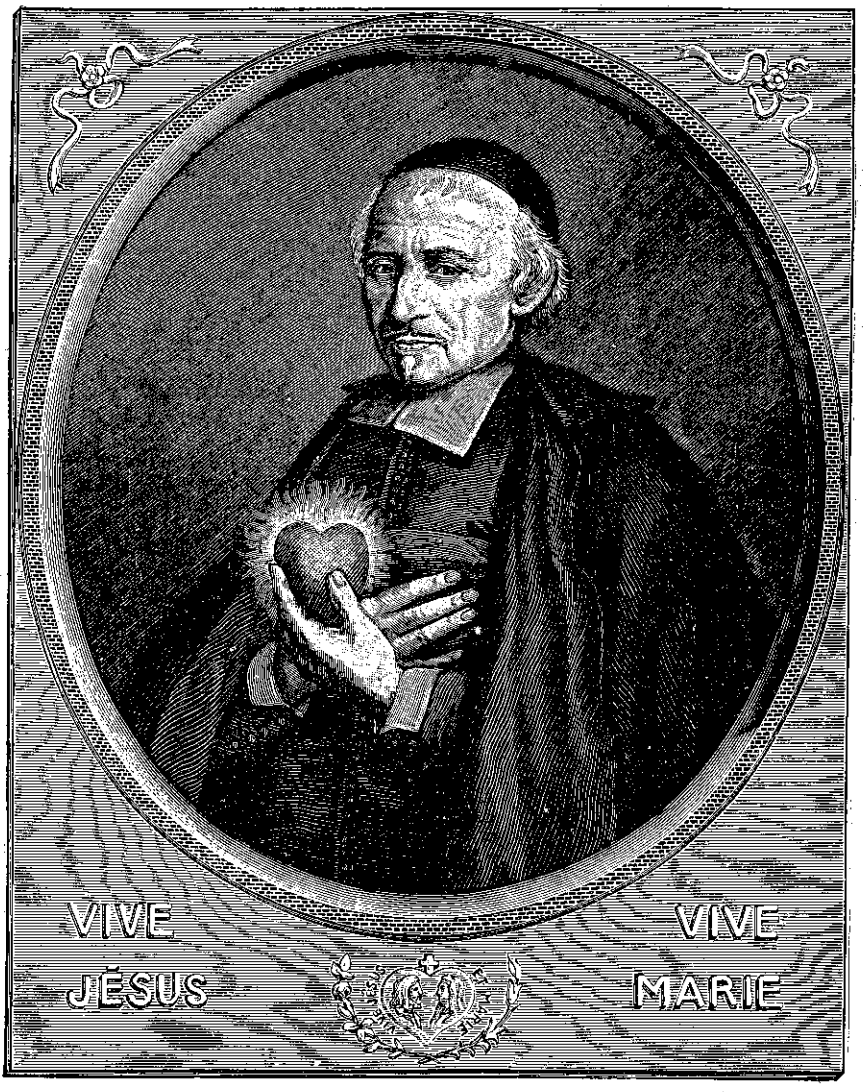
OUVRAGES ET SOURCES

Le livre des miracles de l'archevêque Burcard, tenu par les Chanoines de Saint-Pierre, reproduit partiellement par Lelièvre.

LELIÈVRE, *De l'antiquité et de la sainteté de l'Eglise de Vienne*, 1623. — CHORIER, *Recherches*, 1657. — MAUPERTUY; CHARVET; COLOMBET, *Histoire de l'Eglise de Vienne*, 1708-1761-1847. — DE TERREBASSE, *Inscriptions antiques de Vienne*. E. V.

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

(14 novembre 1601-19 août 1680.)



Portrait du vénérable Père Jean Eudes.

LE « DÉVOT » EUDES — SON ENTRÉE A L' « ORATOIRE »

Le fondateur des Eudistes naquit à Ri, village de la Basse-Normandie, le 14 novembre 1601. On montre encore, dans l'église de Ri, le pilier derrière lequel le petit Jean Eudes aimait à s'abriter pour prier, et où il s'oubliait parfois des heures entières, jusqu'à ce que sa mère, inquiète de sa disparition, vint l'y surprendre.

Cette piété si précoce s'accrut encore avec l'âge et l'on vit, chose étonnante au siècle des jansénistes, un enfant de douze ans s'approcher *tous les mois* de la sainte Table. A quatorze ans, il prononçait le vœu de chasteté, et ceux qui l'ont intimement connu affirment qu'il y demeura fidèle jusqu'à la mort.

Ses parents le mirent en pension au collège des Jésuites à Caen. Eudes y fut un modèle de travail et de vertu.

Ce qu'il aime à remarquer dans son professeur, c'est sa grande piété : « Je fus reçu, dit-il, dans la quatrième classe, sous le P. Robin; j'étudiais sous sa direction jusqu'à la seconde classe inclusivement, par une faveur spéciale de Notre-Seigneur, parce que c'était un régent très vertueux et très pieux. Il nous parlait souvent de Dieu avec

une ferveur extraordinaire. Il m'aida plus que je ne puis le dire pour les choses du salut. »

Bien vite, il fut admis dans la *Congrégation des Ecoliers*, pieuse élite d'élèves qui faisaient profession de plus parfaite régularité et surtout d'une dévotion spéciale envers la Vierge Marie. Ses jeunes condisciples, qui l'appréciaient et le vénéraient déjà, ne l'appelaient que le *dévot* Eudes, surnom aussi élogieux que possible, ce mot n'ayant pas à cette époque le sens ironique que beaucoup y attachent aujourd'hui.

Près de quitter le collège, Jean entend au fond de son âme un premier appel à la vie religieuse. Son directeur le retient pour l'éprouver et lui fait commencer sa philosophie.

L'année suivante, de retour au foyer paternel, la même inspiration le poursuivant, le jeune homme eut à subir des assauts bien autrement redoutables. Ses parents, sans le consulter, lui avaient ménagé un parti très avantageux; il fut obligé, à leur grand déplaisir, de leur avouer qu'il avait fait choix d'une autre épouse, incomparablement plus belle et plus estimable que celle qu'on lui présentait. Il voulait parler de la sainte Vierge avec laquelle un jour il avait fait alliance, en passant au doigt d'une de ses statues un bel anneau.

Pour la première fois, il résista à la volonté de son père et il eut à subir ses amers reproches. Mais, comme il avait affaire à des parents chrétiens, ceux-ci comprirent enfin que Dieu avait sur leur enfant des droits supérieurs aux leurs : ils permirent tout d'abord à Jean d'entrer dans le clergé séculier, gardant le secret espoir de le conserver au sein de la famille; puis, sur ses instances réitérées, sacrifiant jusqu'à ce désir, ils le laissèrent partir pour le noviciat des Prêtres de l'Oratoire, fondés en France par M. de Bérulle, et qui venaient de s'établir à Caen l'année précédente.

Aux grâces de la vocation viennent alors s'ajouter pour l'heureux prédestiné celles des saints Ordres.

En décembre 1624, il reçoit à Séez, de Mgr Camus, son évêque, le sous-diaconat. Au carême suivant, il est ordonné diacre à Bayeux, et le 20 décembre 1625, il recevait l'onction sacerdotale à Paris.

LE P. EUDES PENDANT LA PESTE

A peine remis d'une maladie de langueur, suite probable de ses rigoureuses disciplines et de ses jeûnes excessifs, il apprend que la peste désole le diocèse de Séez.

Il se trouvait alors à Aubervilliers, auprès du sanctuaire célèbre de Notre-Dame des Vertus, au couvent des Oratoriens, où ses supérieurs l'avaient tenu au repos depuis deux ans. Sans tarder un instant, il va trouver M. de Bérulle et lui demande, comme une grâce, de voler au secours de ses malheureux compatriotes.

On ne crut pas pouvoir lui refuser ce qu'il réclamait avec un si généreux empressement, et M. de Bérulle, après lui avoir, au nom de l'obéissance, recommandé de prendre toutes les mesures dictées par la prudence, lui permit de se rendre au centre même de la contagion, pour procurer aux pestiférés les secours matériels et spirituels dont ils avaient besoin

Le P. Eudes arrivait à point; le fléau exerçait de terribles ravages. L'effroi était tel que, dans les villes, les gens valides fuyaient, abandonnant les malades à leur triste sort, et laissant souvent les cadavres sans sépulture au milieu des rues désertes.

Dès qu'on sut qu'il communiquait avec les contaminés, le P. Eudes vit se fermer devant lui toutes les portes, celles des presbytères comme celles des châteaux. Il ne trouva pour le loger qu'un pauvre curé, M. Laurens, qui consentit à partager son ministère d'héroïque dévouement.

Du 25 août 1625 à la Toussaint de la même année, ces deux prêtres employèrent leurs journées et même une partie des nuits à soigner les pestiférés et à les préparer à la mort. Munis des Saintes Huiles et de quelques Hosties consacrées, ils partaient le matin, leur messe achevée, et chacun de son côté, pénétraient dans les demeures les plus infectées, pour y porter secours et consolation.

Par une sorte de miracle, ils échappèrent à la contagion.

Enfin le fléau cessa, mais pour reparaître à quelque temps de là à Caen, où le P. Eudes était revenu, sur l'ordre de ses supérieurs.

Ce lui fut une occasion de reprendre son poste périlleux au milieu des pestiférés. Il disait qu'il ne craignait pas la peste, parce qu'il était plus méchant qu'elle.

Néanmoins, pour ne pas exposer ses confrères, le vertueux prêtre eut soin de s'isoler dès le début et il fit quelque temps sa demeure d'un grand tonneau abandonné au milieu d'une prairie qui fut appelée depuis le *Pré du Saint :* il y prenait son sommeil et ses repas. L'abbesse d'un monastère voisin, Mme de Budos, religieuse bénédictine, eut la charitable attention de lui faire parvenir chaque jour les aliments nécessaires à sa subsistance.

Il faillit succomber non pas au fléau mais à la fatigue : une fièvre violente et continue le saisit et fit concevoir les plus sérieuses inquiétudes : on se mit aussitôt en prières dans tous les couvents de la ville de Caen, pour que Dieu daignât conserver les jours si précieux de son serviteur, et l'on fut exaucé :

« Eussiez-vous fait votre testament, fussiez-vous à la porte du ciel tout prêt à y entrer, nous vous en retirerons! » lui avait écrit, au plus fort de son mal, une bonne Carmélite. Evidemment, le ciel ne pouvait résister aux prières de saintes âmes aussi décidées.

Le P. Eudes, guéri, résolut de consacrer tout entières au travail des missions les forces qui venaient de lui être rendues.

UNE MISSION DU P. EUDES

On évalue à cent douze le nombre des grandes missions données par le P. Eudes en l'espace de quarante années.

Nous devons au lecteur de décrire au moins l'une d'entre elles.

Qu'on ne s'imagine pas une modeste récollection de sept ou huit jours : « Afin qu'une mission fasse quelque changement dans les mœurs, écrivait le P. Eudes à Mgr de la Vieuville, évêque de Rennes, il est nécessaire qu'elle dure pour le moins sept ou huit semaines. Autrement, on plâtre le mal, mais on ne le guérit pas; on rompt les mauvaises herbes, mais on ne les déracine pas. »

Il fallait bien cela pour réparer en beaucoup de paroisses les désastreux effets de l'hérésie protestante. Comme il arrive toujours, la corruption des mœurs avait suivi de près l'altération des croyances : un grand nombre de prêtres, insouciants ou attiédis, préféraient émailler leurs dis-

cours de longues citations profanes et d'allégories païennes, plutôt que d'instruire le peuple de ses devoirs et le reprendre de ses vices. Dès lors, le désordre se donnait libre carrière, les sacrements étaient de plus en plus délaissés, la prière oubliée, les pratiques pieuses avaient fait place à une foule de superstitions plus ou moins ridicules.

Le diocèse de Coutances et toute la Basse-Normandie en étaient là, lorsque Jean Eudes y commença ses prédications.

Avec lui, la contrée changea de face.

Autre Xavier, il n'hésitait pas à aller par les rues, une clochette à la main, invitant le peuple à venir écouter son sermon; puis il montait au pied d'une croix ou sur quelque tertre, et annonçait les vérités du salut. Rien ne coûtait à ce véritable apôtre, pas même de paraître insensé aux yeux des sages, pourvu qu'il parvint à gagner des âmes à Jésus-Christ.

Son auditoire ainsi rassemblé et conquis, le P. Eudes donnait à la mission des allures plus régulières. Il avait autour de lui un groupe de vingt à vingt-cinq missionnaires, dont il connaissait la piété et le dévouement sans bornes et, avec eux, il organisait la série des exercices. La journée commençait par la prière du matin : les prêtres la récitaient à haute voix et tout le peuple la répétait mot à mot, excellent moyen pour en inculquer les formules à ceux qui ne les avaient jamais apprises ou les avaient depuis longtemps oubliées. Elle était suivie du sermon.

Vers dix heures, il y avait d'ordinaire un second discours sur quelqu'une des grandes vérités du salut.

De midi et demi à deux heures, avait lieu le catéchisme, après lequel on récitait la prière du soir, de la même manière que celle du matin. Entre temps, les missionnaires donnaient des conférences, tantôt aux prêtres, tantôt aux gentilshommes, aux mères de famille, aux artisans, pour instruire chacun de ses devoirs et ramener tout le monde à Dieu.

Toutes les heures qui restaient étaient consacrées à entendre les confessions. On se figurerait difficilement l'empressement des fidèles d'alors à ces saints exercices. Chacune des paroisses voisines amenait son contingent d'auditeurs et de pénitents; il arrivait souvent au P. Eudes de prêcher en plein air devant un auditoire de dix, quinze et parfois trente mille personnes, et ce qui est étonnant, dit un contemporain, c'est que les plus éloignés l'entendaient aussi bien que les plus proches.

Les confessionnaux étaient toujours assiégés : « Nous sommes ici, écrit plusieurs fois le Vénérable, vingt ou vingt-cinq ouvriers; mais cinquante ou soixante n'y suffiraient pas. »

« On y voyait, ajoute le P. de Hérambourgs, on biographe, une infinité de pauvres gens de la campagne venus de six, sept et quinze lieues, et quelquefois plus loin, nonobstant la rigueur de l'hiver. » Beaucoup attendaient dans l'église quatre ou cinq jours, avant de pouvoir se confesser, et restaient en prières, du matin au soir, se contentant de manger « un morceau de pain sec à la dérobée ».

La mission se terminait par une imposante procession dans laquelle figuraient parfois les bannières réunies de vingt à vingt-cinq paroisses. Au pied d'un immense reposoir érigé pour la circonstance, le P. Eudes se surpassait lui-même dans son discours de clôture, arrachait les larmes des yeux de ses auditeurs convertis.

Puis, comme au temps de saint Paul, on faisait un bûcher de tous les mauvais livres et des tableaux licencieux qui avaient été les instruments du péché, et il y mettait le feu, en présence de tout le peuple, tandis que l'on chantait le *Te Deum* d'actions de grâces.

Le P. Eudes ne borna pas à la Normandie le bienfait de ces grandes missions. Sur la demande des évêques, il les multiplia en Bretagne, en Bourgogne, dans le Soissonnais, dans la Beauce et à Paris même, où, au dire de saint Vincent de Paul, la cour de l'hospice des Quinze-Vingts, pourtant très vaste, était trop petite pour le nombre des auditeurs.

SA MANIÈRE DE PRÊCHER — MISÉRICORDE, O MON DIEU! PAS DE FLEURETTES

Pourtant, le P. Eudes n'apprêtait nullement ses discours selon le goût de l'époque : il lui importait peu de débiter, pour plaire à l'oreille, des phrases polies et des périodes travaillées avec art. Lui-même avoue simplement qu'il ne put jamais se résoudre à apprendre un sermon par cœur. Mais il méditait profondément une vérité, et après avoir disposé avec méthode sa matière, il priait, protestait devant Dieu qu'il était prêt à donner son sang pour cette vérité qu'il allait annoncer; puis il montait en chaire, s'emparait vite des esprits et des cœurs, car on sentait que l'Esprit de Dieu parlait par sa bouche, et il n'était point de sainte résolution qu'on ne fût disposé à exécuter au sortir de son entretien.

Le secret d'un tel succès résidait moins dans les dons naturels dont Dieu avait libéralement pourvu le P. Eudes, que dans sa sainteté : « Si, vous oubliant vous-même, écrit Pierre de Blois, vous embrassiez de tout votre cœur la cause de Jésus-Christ, ce bon Maître donnerait à votre voix une vertu toute-puissante. »

Cet axiome se vérifie à la lettre dans notre vaillant missionnaire.

Un jour, à la fin d'un terrifiant exposé des jugements réservés par Dieu au pécheur, l'orateur, s'abandonnant à son inspiration, se mit à supplier le ciel de l'épargner, lui et le peuple qu'il évangélisait, et tout à coup il poussa ce cri avec une si touchante véhémence : « Miséricorde, ô mon Dieu, miséricorde! » que l'auditoire fondant en larmes, tombant à genoux, les mains levées vers le ciel, se prit à crier lui aussi : « Miséricorde, ô mon Dieu, miséricorde! » Et le Vénérable, remerciant Dieu de si excellentes dispositions, en profita pour faire prendre à tous les plus salutaires résolutions.

Mgr Camus, ancien évêque de Belley, l'un des plus célèbres orateurs de son temps, se trouvait alors à Caen, dans la maison de l'Oratoire. Il ouït parler de ce succès et se flatta de faire à son tour crier *miséricorde* à son auditoire. Invité à monter dans la chaire de Saint-Pierre à Caen, il prononce un splendide discours, limé avec un soin extrême; il s'anime graduellement, jusqu'à ce que, croyant les cœurs suffisamment enflammés, il élève la voix et lance résolument sa supplication : « Miséricorde! miséricorde! »

L'écho seul répond à ses accents.

Il tente un second essai, reprend ses périodes, demande aux fidèles de ne pas rester insensibles, les sollicite, les presse. C'est en vain. A la seconde acclamation, l'auditoire, confessant tacitement l'insensibilité qu'on lui reproche, baisse la tête et demeure muet.

Le prélat, surpris et mortifié, comprit alors le ridicule de sa position et, sans insister davantage,

donna sa péroraison et se promit bien de laisser de côté à l'avenir un genre d'éloquence qui n'était pas le sien.

Le P. Eudes, tout au contraire, parvint un jour à provoquer une belle ovation au Très Saint Sacrement, de la part des gens de la cour et de la reine-mère Anne d'Autriche.

« Il fit observer, dit un témoin oculaire, que, après avoir tous les jours précédents montré tant de joie et d'allégresse à crier : Vive le Roi ! il était bien juste qu'ils rendissent au Roi éternel les mêmes honneurs, et criassent à présent : Vive Jésus ! Quand il prononça ces paroles, on entendit les acclamations de tout le peuple et même de la reine. Quelqu'un qui la voyait à découvert m'a assuré que de grosses larmes lui tombaient des yeux. Enfin, pareille chose ne s'était jamais vue à Paris. »

Vis-à-vis des grands, le P. Eudes ne se contentait pas de susciter ainsi une pieuse, mais passagère émotion ; il prêchait la vérité avec une liberté dont se scandalisèrent plus d'une fois les courtisans, mais dont la reine-mère, mieux inspirée, disait : « Il y a longtemps que je n'avais entendu de prédications ; je viens aujourd'hui d'en entendre une ; voilà comme il faut prêcher et non pas me dire des fleurettes, comme les autres me disent. »

TRAITS DE VERTU

Nous nous sommes complaisamment arrêté à décrire dans le P. Eudes, l'orateur, le missionnaire, l'apôtre, et nous n'avons rien dit encore des œuvres qui lui ont survécu : Institut des Eudistes, Séminaire, œuvre du Refuge.

Réservant pour le numéro suivant de ces *Vies des Saints* quelque aperçu de ces grandes œuvres, bornons-nous, dans les lignes qui nous restent, à recueillir encore çà et là certains traits édifiants de la vie du Vénérable.

Il n'avait que neuf ans quand un de ses camarades, l'ayant injurié, s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet sur la joue. Jean, se souvenant à propos du conseil donné par Notre-Seigneur dans l'Evangile, se mit à genoux et, présentant l'autre joue à l'insulteur, il lui dit : « Frappez maintenant sur celle-ci. » Le coupable rougit, se retira confus et peu après il venait demander pardon de sa violence.

Le vénérable Jean Eudes garda toute sa vie quelque chose de cette tranquillité d'âme. Jamais on ne le vit s'emporter. Calomnié de toutes manières par les hérétiques, les prêtres relâchés et les libertins que sa courageuse prédication importunait, il n'essaya point de se disculper, et lorsque ses amis l'en conjuraient, il leur répondait ces simples mots tirés de l'Evangile : *Or Jésus se taisait.*

A l'apparition d'un nouveau libelle diffamatoire, il disait encore : « Dieu en soit béni ! Je le prie de faire de grands saints de tous mes calomniateurs ou, pour mieux dire, de tous mes grands bienfaiteurs. »

Pourtant cet homme si doux, dévoré qu'il était du zèle de la maison de Dieu, ne savait pas garder de ménagements vis-à-vis de l'erreur et même il avait peine à vaincre une sorte de répulsion instinctive pour les novateurs.

Mgr de Nesmond, évêque de Bayeux, ne l'ignorait pas et voulut un jour s'en amuser un peu. L'ayant fait monter dans son carrosse avec un prêtre inconnu, il lui demanda bientôt s'il savait bien en quelle compagnie il se trouvait.

— J'ai l'honneur d'être avec mon évêque, repartit le P. Eudes.

— Ce n'est pas là la question, dit le prélat. Savez-vous ce qu'est cet homme-là ? Eh bien, c'est un franc janséniste !

— Ah ! Monseigneur, s'écria le P. Eudes, permettez-moi de descendre, s'il vous plaît. Cocher, arrêtez, je vous prie !

— Non point, je le défends, continua l'évêque, qui triomphait à la fois de l'embarras du saint homme et de la confusion du janséniste.

En toute occasion, le Vénérable déclarait ouvertement que « lui et ceux de sa Congrégation étaient aussi éloignés du jansénisme que le ciel l'est de l'enfer ».

Il n'avait pas en moindre horreur toute doctrine tant soit peu hétérodoxe. En 1882, la Congrégation des Rites déclara que le Vénérable serviteur de Dieu Jean Eudes n'avait jamais penché en quoi que ce soit vers le gallicanisme.

Les derniers jours du P. Eudes furent marqués par de cruelles infirmités héroïquement supportées :

— Mon Père, souffrez-vous beaucoup ? lui demandait un jour un visiteur.

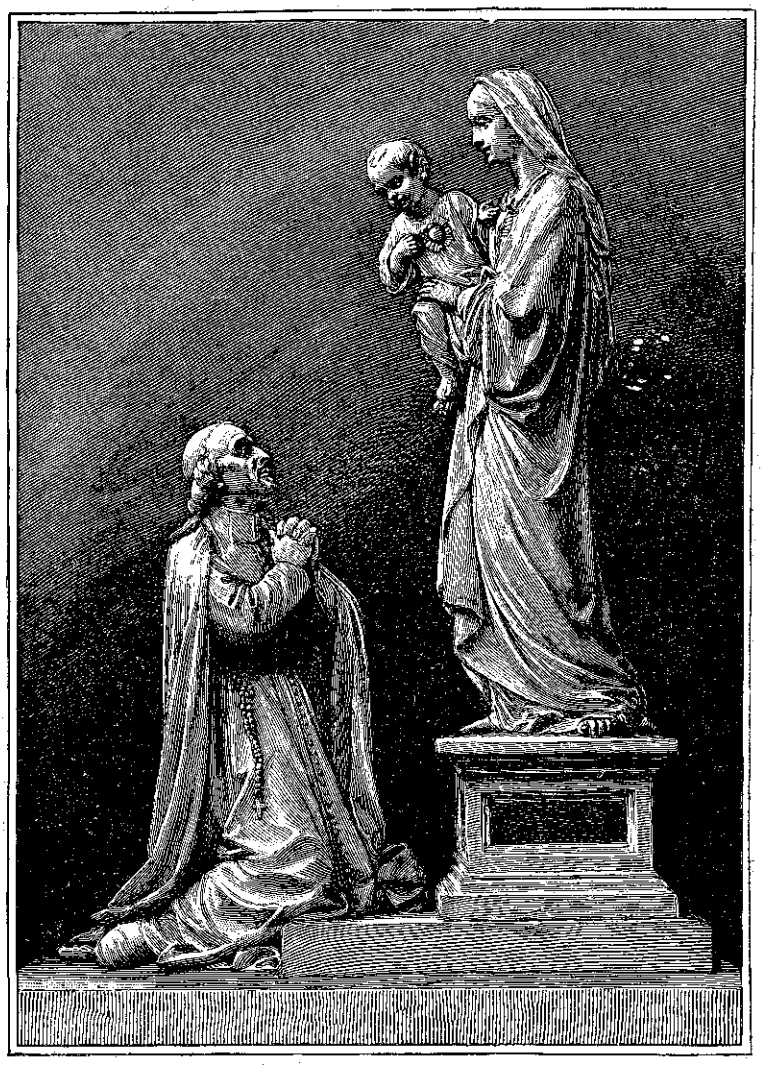
— Epouvantablement, répondit-il, mais vous ne devez pas vous en affliger ; les souffrances sont un si précieux trésor !

Il reçut le saint Viatique à genoux, sur le pavé de sa chambre, en demandant pardon des innombrables péchés qu'il disait avoir commis. Il mourut en paix, toute crainte ayant disparu, dans un abandon plein d'espérance en la miséricorde du Seigneur, le 19 août 1680, dans l'octave de la glorieuse Assomption de Marie.

SOURCES CONSULTÉES

Vertus du P. Eudes, par le P. Hérambourg, de la Congrégation de Jésus et de Marie (nouvelle édition, par le P. Le Doré, Supérieur général des Eudistes). — *Vie du P. Jean Eudes,* ouvrage posthume du P. de Montigny, S. J. — *Le vénérable P. Eudes et ses œuvres* (1601-1901), par le P. A. Pinas, Eudiste. Paris, Sanard, 1901.

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES ET SON ŒUVRE



Le Vénérable Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et Marie.
(Sculpture de VALENTIN, au tombeau du Vénérable.)

Nous abordons un champ très vaste. Le P. Eudes, dans son zèle sans limites, ouvrier infatigable, a mené de front plusieurs grandes œuvres dont chacune aurait droit à une notice détaillée. Il a fondé six des premiers Grands Séminaires de France ; il a institué la Congrégation de Jésus et de Marie, plus connue aujourd'hui sous le nom de Congrégation des *Eudistes,* dont le vaillant Supérieur général, le R. P. Ange Le Doré, naguère encore plaidait lui-même si dignement devant les tribunaux la cause des religieux ; il a établi un Tiers-Ordre du Sacré-Cœur, créé l'Institut Notre-Dame de Charité du Refuge, sur lequel est venu se greffer au XIXe siècle celui des Sœurs du Bon Pasteur. Quelle magnifique survivance il a donc laissée !

Quel épanouissement de ses travaux ! Et quel regret pour nous de devoir les exposer si sommairement !

SÉMINAIRES

Le Séminaire, ce pieux cénacle où se prépare, loin des regards du monde, dans le recueillement, la prière et l'étude, l'apôtre de demain, était chose ignorée aux débuts du XVIIe siècle. L'aspirant au sacerdoce se contentait le plus souvent de s'asseoir quelque temps sur les bancs d'une Université, d'y prendre une connaissance plus ou moins approfondie de la théologie et des sciences sacrées, et c'est à peine si, peu de jours avant l'ordination, il songeait à se disposer par une courte retraite à recevoir l'onction sainte.

Le prêtre se ressentait d'une formation ecclésiastique aussi rapide, et les auteurs de l'époque tracent du clergé d'alors un portrait assez peu flatteur : « Le clergé, écrit l'un d'eux, vivait dans une oisiveté criminelle, ne gardant aucune règle de bienséance dans son extérieur, s'habillant comme les séculiers, travaillant et trafiquant indifféremment avec eux, lorsqu'il était pauvre ; consumant en jeux, en festins et en autres vanités le revenu des bénéfices, quand il était riche et de naissance. »

Les vrais fidèles en gémissaient. Les assemblées générales du clergé reconnaissaient qu'il y avait quelque chose à faire et formulaient des vœux. De saints personnages, comme Vincent de Paul, l'abbé Bourdoise, M. Olier et le P. Eudes, mieux avisés et plus pratiques, mirent presque dans le même temps la main à l'œuvre et fondèrent des Séminaires.

Le vénérable Jean Eudes, entré à dix-neuf ans dans la Congrégation de l'Oratoire, introduite en France onze ans auparavant par M. de Bérulle, souffrait de voir ses confrères oublier de plus en plus une idée chère à leur fondateur, qui n'avait rien eu plus à cœur que l'établissement des Grands Séminaires, et y préférer l'œuvre des collèges. En vain leur avait-il fait plusieurs fois des propositions à ce sujet.

Sur ces entrefaites, il est mandé un jour par le cardinal de Richelieu, qui avait ouï parler de ses fructueuses missions.

Le ministre d'Etat lui représente qu'il serait urgent de pourvoir à la réforme du clergé, à l'éducation des jeunes ecclésiastiques, et ajoute qu'il a songé à lui pour cela.

Le P. Eudes eut avec Richelieu plusieurs conférences ; il y fut enfin décidé qu'on mettrait à exécution le projet de M. de Bérulle, et le cardinal, tout heureux, s'écria, s'adressant au Vénérable : « Vous avez à bâtir, nouveau Salomon, un temple que David votre père a désiré. *Béni soit le Seigneur Dieu qui a donné à David un fils si sage!* (1) »

Jean Eudes, pressé depuis longtemps du désir d'accomplir ce grand œuvre, crut voir dans l'appel du tout-puissant ministre un signe de la volonté divine. Il quitta sans délai l'Oratoire auquel ne l'attachait d'ailleurs aucun vœu, et, avec l'approbation de Mgr d'Angennes, évêque de Bayeux, il fonda à Caen son premier Grand Séminaire. La nièce même du cardinal de Richelieu, Mme la duchesse d'Aiguillon, offrit mille livres pour aider les débuts de cet établissement.

L'inauguration en fut faite le 25 mars 1643, en la solennité de l'Annonciation. Le P. Eudes et ses cinq premiers compagnons accomplirent ce jour-là un pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande, à quelques lieues de Caen, et chacun d'eux, sans faire de vœux explicites, prit, aux pieds de Marie, l'engagement de s'employer à ce que son zèle lui inspirerait pour le bien des âmes.

Le Séminaire, aux yeux du P. Eudes, était l'œuvre des œuvres : « C'est là, disait-il en son grave langage, ce qu'on appelle sauver les sauveurs, diriger les directeurs, enseigner les docteurs, paître les pasteurs, éclairer ceux qui sont la lumière du monde, sanctifier ceux qui sont la sanctification de l'Eglise. »

La maison qu'ils occupèrent d'abord à Caen, près de la place Royale, ne leur était que louée. Trois cents à trois cent cinquante séminaristes s'y pressèrent bientôt ; mais les bâtiments furent jugés insuffisants, et le vénérable Eudes n'hésita pas à jeter les fondements d'un vaste édifice capable d'en loger à la fois quatre cents.

L'œuvre grandit et prospéra au milieu des épreuves.

L'une des plus douloureuses pour le cœur du P. Eudes fut sans contredit l'opposition que certains de ses anciens confrères de l'Oratoire, inspirés par les jansénistes, ne craignirent pas de lui faire, s'employant partout, et surtout à Rome auprès du Saint-Siège, à le desservir.

Ils y réussirent parfois, mais l'apôtre triompha sans heurt et sans violence de toutes les difficultés, et, appelé par les évêques, il ouvrit successivement d'autres Séminaires à Coutances (1650), à Lisieux (1653), à Rouen (1658), à Evreux (1667), à Rennes (1670).

LES EUDISTES

Pour soutenir d'aussi importants établissements, il fallait au fondateur des auxiliaires sur le dévouement et la constance desquels il pût compter. Seul, un Institut religieux lui offrait cette garantie.

Avec cinq confrères, ses premiers collaborateurs, il érigea donc en 1643 la Congrégation dite de Jésus et Marie, Institut purement séculier, comme l'étaient d'ailleurs tous ceux de cette époque, sans vœux, mais dont les sujets, unis entre eux par une même règle et sous un même supérieur, se vouaient de concert au salut des âmes.

Le nouvel Institut se proposait, outre la sanctification de ses membres, la bonne formation du clergé par les retraites et autres exercices des Séminaires, et le renouvellement de l'esprit chrétien parmi le peuple, au moyen des missions.

Dire la série des imputations calomnieuses, des attaques injustes qui vinrent assaillir le serviteur de Dieu à propos de sa fondation, ce serait retracer l'histoire presque complète des débuts.

Les coups les plus rudes furent portés par le successeur de Mgr d'Angennes sur le siège de Bayeux, Mgr Molé.

Ce prélat, prévenu contre les Eudistes, dispersa la communauté naissante, et, au risque de ruiner le Séminaire de Caen, son berceau, il fit fermer la chapelle et ordonna de démolir l'autel. Le P. Eudes prévoyait cet orage, lorsqu'il écrivait de Paris quelque temps auparavant au supérieur de la maison de Caen : « Si on vous commande de fermer la chapelle, fermez-la, et allez dire vos messes où vous pourrez. Encouragez bien nos frères, exhortez-les à mettre toute leur espérance en Dieu et en sa très sainte Mère, à employer le plus de temps que l'on pourra devant le Saint Sacrement, et envoyez quelqu'un à Notre-Dame de la Délivrande. »

L'interdiction dura deux ans et demi sans que pendant tout ce temps le P. Eudes élevât la voix pour faire entendre une plainte.

A la mort de Mgr Molé, en 1653, l'abbé de Sainte-Croix, son frère et son successeur, montra vis-à-vis de Jean Eudes et des siens des dispositions tout autres : il n'eut rien de plus pressé que de rendre au culte la chapelle du Séminaire et de rétablir les Eudistes dans leurs droits.

Le Vénérable ressentit en ce jour une des plus douces joies de sa vie et parut oublier tout ce qu'il avait souffert ; il écrivit à ses frères, dans une lettre débordante d'enthousiasme : « Notre chapelle est ouverte et nous y célébrons la messe, *alleluia, alleluia, alleluia!* C'est un coup de la puissance incomparable et de la bonté ineffable

(1) III, *Livre des Rois*, v, 7.

de notre très bonne Mère Marie, *alleluia, alleluia, alleluia !.....* »

Libres désormais de déployer leur zèle, les Eudistes réalisèrent un grand bien et renouvelèrent pour ainsi dire le clergé des diocèses assez heureux pour posséder un de leurs Séminaires. Les prélats eux-mêmes ne pouvaient taire leur admiration devant les résultats obtenus.

En 1792, les fils du P. Eudes avaient sous leur conduite douze Grands et cinq Petits Séminaires.

L'Institut de Jésus et Marie, à cette même époque, connut entre autres gloires celle d'envoyer au ciel plusieurs martyrs, parmi lesquels le P. Hébert, supérieur de la Congrégation, devenu confesseur de l'infortuné roi Louis XVI, quand son directeur ordinaire, le curé de Saint-Eustache, eut prêté le serment schismatique.

Le P. Hébert fut enfermé le 10 août 1792, avec beaucoup d'autres ecclésiastiques, dans l'église des Carmes : il y fut gardé à vue jour et nuit, sans autre nourriture que le pain et l'eau, sans autre lit que le pavé du sanctuaire, jusqu'au 2 septembre. Un pieux laïque avait obtenu la permission de le voir tous les deux jours. « Le dimanche 2 septembre, écrit-il, la crainte de le déranger m'empêcha de lier conversation avec lui. Je le vis et je me contentai de l'admirer; il était à genoux dans le sanctuaire, la tête tournée vers l'autel, les deux mains croisées sur la poitrine. Il paraissait faire à Dieu le sacrifice de sa vie. C'était à 3 h. 1/2 de l'après-midi. A 5 heures, il n'était plus. »

Frappé un des premiers dans l'oratoire du jardin, devant une statue de la Sainte Vierge, il avait reçu quatorze coups de sabre.

En fermant et détruisant ses maisons, en dispersant ou en livrant aux bourreaux ses membres, les révolutionnaires se flattaient sans doute d'avoir anéanti l'Institut des Eudistes.

Ils se trompaient. Voulues de Dieu, les Congrégations religieuses ne meurent pas ainsi; peu d'années après la tourmente, elles renaissent de leurs cendres, plus vigoureuses et plus prospères.

C'est ce qui advint en particulier pour l'œuvre du vénérable Jean Eudes.

En 1826, un ancien Eudiste, le P. Blanchard, tenta d'en réunir les rares débris. Dieu aidant, la Société se reconstitua peu à peu.

Depuis lors, elle a continué de sanctifier, par l'éducation des clercs, la Normandie, la Bretagne et la Vendée; par ses missions et ses retraites, elle a étendu à presque toute la France le bienfait de son apostolat; enfin, dilatant ses tentes, elle a, vers 1880, fondé au Canada divers collèges, ouvert dans la Colombie plusieurs résidences et Séminaires, enfin accepté, sur le désir de S. S. Pie X, la Préfecture apostolique du Labrador.

Le zèle qui dévorait le P. Eudes continue d'animer le cœur de ses fils. C'est une flamme qu'aucun vent de persécution ne saurait éteindre.

INSTITUT DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU REFUGE

Au cours d'une de ses missions, le Vénérable était préoccupé d'affermir certaines conversions que la grâce avait opérées par son entremise; ayant ramené au bercail quelques brebis égarées, il les confia à une pauvre femme appelée Madeleine Lamy, seule et sans ressources, mais d'une vertu éprouvée et animée d'un zèle admirable.

Celle-ci s'offrit à garder près d'elle les jeunes repenties qu'on lui amenait, à les élever et les instruire elle-même, ou à les placer en service dans quelque famille honorable. Ce fut là le premier refuge.

Dès 1641, quelques dames charitables, sur les instances du P. Eudes et de Madeleine Lamy, s'entendirent pour trouver à cette œuvre naissante un local plus vaste et mieux approprié; l'une d'elles offrit d'en payer le loyer, l'autre de le meubler, une autre de fournir tout le blé nécessaire pour la nourriture des pénitentes. Le 25 novembre, on y installait ces dernières, et le 8 décembre suivant, jour de l'Immaculée-Conception, tout était déjà si bien organisé que les quelques pieuses filles dévouées à cette fondation y établissaient la clôture et commençaient à pratiquer les règlements dressés à cette intention par le P. Eudes.

La maison fut placée sous le vocable de Notre-Dame-de-Charité du Refuge. Le fondateur n'avait point l'intention d'y établir un Institut religieux.

Tout marcha pour le mieux durant les premiers mois. Il s'éleva, il est vrai, un immense *tollé* dans le camp des libertins déçus. Mais le Vénérable n'y prit pas garde; bien au contraire, il sollicita et obtint du cardinal de Richelieu des lettres-patentes qui confirmaient et autorisaient l'établissement.

Tout faisait donc concevoir les plus merveilleuses espérances, quand le démon furieux souffla le découragement et la jalousie parmi les maîtresses qui, jusque-là, s'étaient spontanément dévouées au Refuge : un matin, elles partirent toutes, une seule exceptée, emportant même le mobilier et ne laissant au logis que les pénitentes.

Avec Mlle de Taillefer, l'unique restante, se trouvait encore une enfant de douze ans, la nièce du P. Eudes, Marie Herson.

Sans se troubler devant ce fâcheux incident, le serviteur de Dieu s'employa à tout réparer. Il demanda au monastère de la Visitation un secours momentané : on lui prêta trois religieuses, parmi lesquelles la Mère Patin, femme d'une grande fermeté et d'une grande douceur, qui calma bien vite l'effervescence suscitée par les récents départs, remit tout dans l'ordre et devint la pierre fondamentale de l'Institut de Notre-Dame de Charité du Refuge.

Instruit en effet par l'expérience, le P. Eudes comprit que le dévouement persévérant requis pour une telle œuvre nécessitait des âmes consacrées à Dieu et liées par des vœux.

Aux premières compagnes de la mère Patin, il donna une règle pleine de sagesse, dans laquelle rien de ce qui concerne les religieuses ou les pénitentes n'était laissé au caprice.

Il revêtit les Sœurs d'un costume blanc, symbole de la pureté d'âme qu'exigeait leur délicate mission. Un cœur d'argent brillant sur leur poitrine devait leur rappeler sans cesse à qui elles avaient voué leur affection et les désignait aux yeux de tous comme les Filles du Cœur de Marie. Aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance professés par les Sœurs Visitandines, le Vénérable leur fit ajouter celui de se dévouer sans réserve à la conversion des jeunes personnes tombées ou exposées à de coupables égarements.

Le XIXe siècle a saisi, plus encore que les précédents, toute l'opportunité de cette salutaire institution.

Jusqu'en 1834, les monastères, fondés sur le modèle de ceux établis par le P. Eudes, tout en se multipliant, demeuraient indépendants les uns des autres, sans autre lien que celui d'une étroite charité.

A cette date, le monastère d'Angers, issu en 1829

de celui de Tours et dirigé par la vénérable Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier (dont nous dirons quelque jour, dans ces *Vies des Saints,* le sublime dévouement), obtint du pape Grégoire XVI que toutes les maisons qui sortiraient de lui dépendraient d'une même Supérieure générale. Cette nouvelle organisation, point de départ de l'Institut du Bon-Pasteur, donna à l'œuvre des Refuges un essor prodigieux.

Dix ans plus tard, le Bon-Pasteur comptait déjà trente-cinq maisons, et en 1868, à la mort de la vénérable Marie de Sainte-Euphrasie, cent dix établissements avaient été créés, non seulement en France, mais en Allemagne, en Italie, en Belgique, en Autriche, en Irlande, en Angleterre, en Egypte et dans les deux Amériques, abritant par milliers les religieuses, les orphelines, les jeunes filles préservées, les pénitentes, les madeleines. « Ah! si nous étions plus saintes, que de bien nous ferions! » s'écriait souvent la vénérable Mère.

Aujourd'hui, le nombre des monastères a plus que doublé.

Quelle ne doit pas être, du haut du ciel, la joie du P. Eudes, qui, dans ses *Souhaits*, exprimait le désir de voir ses enfants peupler la terre afin que beaucoup d'âmes fussent sauvées!

TIERS-ORDRE DU SACRÉ-CŒUR

A l'instar des Dominique et des François d'Assise, le P. Eudes aurait cru son œuvre incomplète s'il n'avait enrôlé sous la bannière du Sacré-Cœur même les fidèles vivant dans le monde, s'il n'avait adjoint aux Pères Eudistes et aux Sœurs de Notre-Dame de Charité une sorte de Tiers-Ordre.

A la fin d'une mission donnée à Rennes en 1670, il résolut de grouper certaines âmes pieuses, qui, vouées au célibat, désiraient mener une vie plus parfaite, tout en restant dans leur famille.

Cette Société s'intitula *Tiers-Ordre du Sacré-Cœur* ou *Société du Cœur de la Mère admirable.* Des vierges et des pieuses veuves formaient son principal contingent. En Bretagne, elles étaient généralement désignées sous le nom de *Bonnes Sœurs*. Elles seraient encore aujourd'hui, en Bretagne et en Normandie, au nombre de quinze mille.

« Le P. Eudes institua cette Société, dit le P. Hérambourg, pour les personnes qui, demeurant dans le monde, n'ont pas la santé, les moyens ou la vocation pour entrer dans les Congrégations religieuses, et qui, cependant, veulent mener une vie plus parfaite que celles qui sont enrôlées dans la confrérie du Sacré-Cœur (aussi fondée par lui), où l'on reçoit toute personne pourvu qu'elle ne soit pas d'une vie mondaine et scandaleuse. Il désira que ceux et celles qu'on y agrégerait fussent sans aucun reproche, qu'ils pratiquassent une vraie et solide dévotion, qu'ils eussent un culte vraiment filial pour la Mère d'amour, et il voulut qu'ils vécussent dans une continence et une chasteté parfaite (dans l'état du célibat ou du veuvage). »

Les membres de cette Société portent, sous leur habit ordinaire, un autre petit habit blanc orné d'une croix rouge, avec une ceinture blanche de soie, costume symbolique destiné à leur rappeler leur condition de Tertiaires.

Ces religieuses de la famille, ou, comme on les a nommées à juste titre, les *Religieuses de la maison,* ont rendu d'éminents services. Souvent, on les a vu faire l'école aux enfants, leur apprendre prière et catéchisme, leur inculquant avec les rudiments des lettres l'amour de la vertu qu'elles pratiquaient elles-mêmes.

Pendant la Révolution, leur costume, qui ne les distinguait en rien du commun, leur permit maintes fois d'opérer le bien que les prêtres et les religieux ne pouvaient plus accomplir qu'en se cachant et au péril de leur vie. Grâce à leur incognito, elles soignaient les mourants, appelaient en temps voulu un prêtre à leur chevet, et récitaient auprès des morts le chapelet des trépassés.

Parfois, surprises dans leur saint ministère, en ces jours où il était défendu sous peine de mort de prier Dieu, elles allaient en prison, joyeuses d'avoir accompli un devoir sacré.

Telle est la descendance du P. Eudes.

A ces œuvres qui lui ont survécu et sont encore sa gloire, il faudrait joindre la postérité de ses nombreux écrits. Une pensée d'apostolat, le désir de propager la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et de Marie les a inspirés tous.

Jean Eudes mourut, pour ainsi dire, la plume à la main.

La fièvre qui l'emporta le saisit au moment où il achevait son plus volumineux ouvrage: le *Cœur admirable de la Mère de Dieu,* in-4° d'environ 800 pages, où la dévotion des Sacrés-Cœurs était défendue avec autant de doctrine que de piété, préparant ainsi les esprits et les cœurs à accueillir bientôt les révélations de la bienheureuse Marguerite-Marie.

LE P. EUDES APOTRE DU SACRÉ-COEUR

Le vénérable Jean Eudes, en effet, n'est pas seulement, comme on se plaît à le reconnaître, l'apôtre de la dévotion au Très Saint Cœur de Marie. Nul plus que lui n'a travaillé à faire connaître et glorifier le Sacré-Cœur de Jésus.

Devançant de plus de trente ans la bienheureuse Marguérite-Marie Alacoque, il a dédié à ce divin Cœur ses deux instituts religieux, il l'a prêché partout pendant près de quarante ans, il a composé en son honneur un office propre, aujourd'hui approuvé du Saint-Siège; il a écrit un beau traité de sa dévotion; il a fait approuver et célébrer sa fête dans six diocèses et dans un grand nombre de communautés religieuses; il a enfin obtenu six bulles pontificales pour l'érection de confréries en son honneur.

« Le premier, dit le savant cardinal Pitra, il a donné le branle à un mouvement qui a fini par envelopper l'Eglise tout entière. Il est le docteur qui donne la formule pieuse de cette nouvelle dévotion, expose le fondement théologique, répond aux adversaires, détermine le sens pratique et liturgique, assigne un rite, des chants et des prières, provoque des fêtes, des corporations, des ordonnances épiscopales, reçoit des brefs apostoliques destinés à propager et à perpétuer le culte des Sacrés-Cœurs. Il en fut l'ambassadeur auprès des peuples, des princes du monde et du sanctuaire ».

Il ne mérite donc pas seulement le titre de *précurseur,* il est un *apôtre* dans toute la force du terme; et il avait assez fait pour que le culte du Sacré-Cœur pût s'établir dans l'Eglise universelle, quand même Jésus ne se fût pas manifesté à la bienheureuse Visitandine.

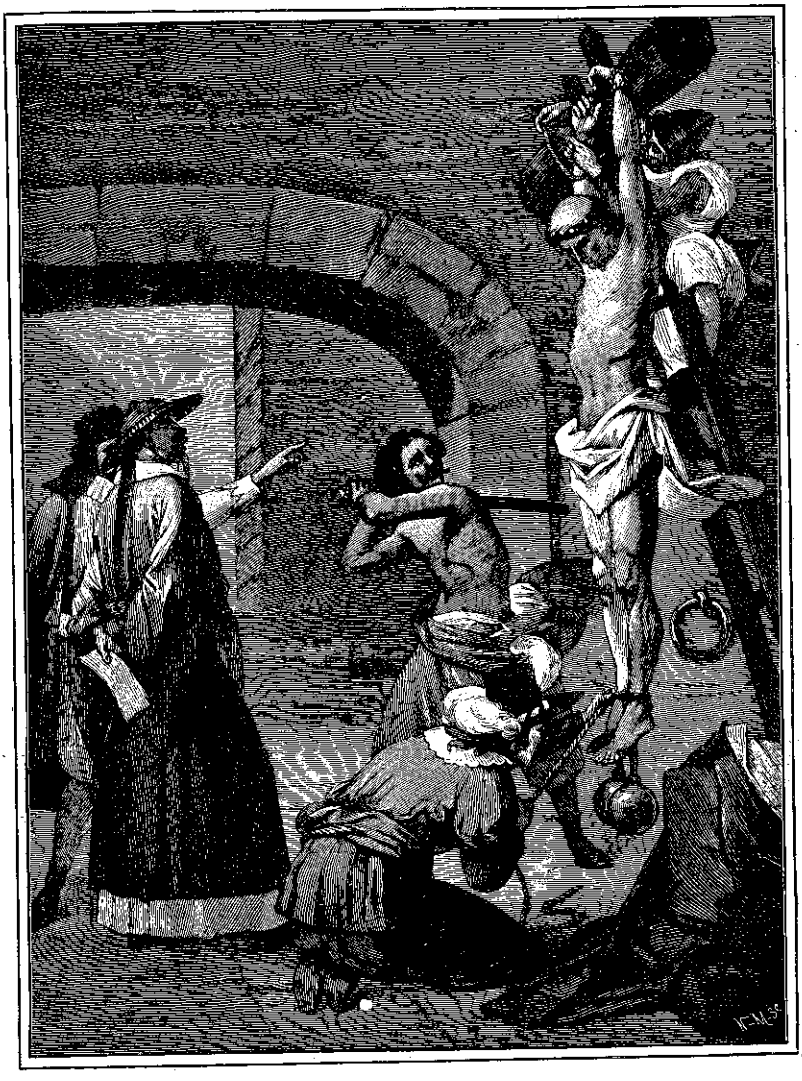
L'Eglise a, du reste, elle-même reconnu, dans un décret solennel du 6 janvier 1903, qu'elle doit au vénérable Jean Eudes l'institution du culte liturgique des Saints Cœurs de Jésus et de Marie.

Son procès de béatification est bientôt terminé: la perfection des vertus a été proclamée; il ne reste que l'étude des miracles.

LE BIENHEUREUX LOUIS FLORÈS

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

ET SES COMPAGNONS, MARTYRISÉS AU JAPON, LE 19 AOUT 1622



Dépouillé de ses habits, les fers aux pieds, le bienheureux Florès est menacé de la torture, s'il refuse d'avouer sa qualité de prêtre.

En un temps où le Japon attire vers lui les regards de l'Europe, l'on nous saura gré de rappeler ici et de décrire en détail, avec la vie du bienheureux Florès, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, un épisode de la persécution japonaise aux débuts du XVIIe siècle. Nous n'avons guère fait que l'indiquer à propos du bienheureux Pierre de Zuniga (1), de l'Ordre de Saint-Augustin.

(1) *Le bienheureux Pierre de Zuniga*, n° 1170 de la *Collection*.

LES DÉBUTS DU FUTUR MISSIONNAIRE

Louis Florès naquit à Anvers, entre 1565 et 1570. Son vrai nom était Frayrin ou Froryn. Mais, passant en Espagne avec sa famille, il crut devoir, selon l'usage, donner à son nom flamand une désinence espagnole, car le roi Philippe II n'entendait laisser partir pour les îles Philippines que des sujets espagnols, et sans doute le jeune homme pensait déjà, dès cette époque, aux missions lointaines.

Pour suivre sa vocation, il se réembarqua et aborda au Mexique. C'est au couvent dominicain de Saint-Hyacinthe de Mexico qu'il reçut l'habit, fit profession, acheva ses études et devint même maître des novices.

En 1602, les nouvelles qui lui arrivaient des îles Philippines, où l'on souffrait du manque de prêtres, lui inspirèrent de s'y rendre avec la permission de ses supérieurs, et ceux-ci, heureux de trouver en lui un missionnaire accompli, le dirigèrent en l'année 1609 vers la Nouvelle-Ségovie, terre plus ingrate et plus laborieuse, au milieu de peuplades indiennes qui commençaient à se convertir.

Le Bienheureux apprit rapidement la langue du pays et se mit à même de rendre aussitôt de nombreux services. Son zèle était infatigable. Dès qu'il arrivait comme hôte dans un couvent, il entendait bien ne pas prendre sa réfection avant d'avoir accompli quelque œuvre utile : « Allons d'abord gagner notre dîner, disait-il de bonne grâce à ceux qui l'accueillaient, car il n'est pas raisonnable de manger sans avoir travaillé ; » et, de ce pas, il courait à l'église pour catéchiser ou pour confesser.

Sa parfaite bonne humeur, un dévouement toujours prêt à prendre pour lui les travaux les plus pénibles, le rendaient cher à tous ses confrères. Son ardeur persévérante mena à bon terme la construction de plusieurs églises ; il lui fut donné aussi d'amener à la foi et de baptiser un grand nombre d'infidèles. Malgré tout cela, il se jugeait un serviteur inutile, un obstacle même au bien de la mission, et cette conviction le porta à prier ses supérieurs de le rappeler près d'eux, à Manille.

La Providence lui préparait par là une orientation nouvelle. En effet, après quelques jours passés dans la retraite, au milieu de ses frères qu'il édifiait et portait à Dieu par ses paroles et ses exemples, le bienheureux Louis Flores apprit que la chrétienté du Japon était de nouveau bouleversée. Plusieurs religieux, ses frères et ses amis intimes, avec lesquels il avait travaillé à Manille et dans la Nouvelle-Ségovie, venaient d'être emprisonnés. Le zélé missionnaire n'hésita pas à sacrifier les douceurs de sa solitude pour aller remplacer les apôtres captifs ; il demanda donc la faveur de partir pour le Japon.

FACHEUSE RENCONTRE

Comme les Dominicains de Manille étaient alors peu nombreux, on ne trouva d'autre compagnon de voyage au P. Louis Flores que le P. Pierre de Zuniga, augustin, ancien missionnaire au Japon, d'où il avait été banni en haine de la foi, et que des chrétiens japonais privés de tout secours religieux redemandaient aujourd'hui avec instance.

Les deux missionnaires, unis d'avance par les liens d'une affection toute fraternelle, s'embarquèrent le 4 ou 5 juin de l'année 1620, sur un léger navire qu'un chrétien japonais, Joachim Firayama, venu à Manille pour son commerce, venait de fréter pour retourner dans son pays, avec douze de ses compatriotes. Deux Espagnols séculiers complétaient le personnel du bord.

Les deux Pères, déguisés en marchands, partaient très secrètement ; seuls, le maître du bateau et l'un de ses gens savaient qui ils étaient : le plus strict incognito était nécessaire alors aux religieux pour pénétrer sans encombre au Japon. Surpris en mer par une affreuse tempête, les voyageurs furent obligés de relâcher à Macao après vingt jours d'une pénible navigation, jusqu'à ce que le retour du calme leur permit de continuer leur route.

Le 22 du mois de juillet, ils se trouvaient entre l'île Formose et la Chine, à cent dix lieues seulement du Japon, quand ils furent accostés par le navire anglais *l'Elisabeth*, détaché de la flotte qui croisait devant Macao.

Par prudence, le capitaine Joachim Firayama fit descendre les religieux à fond de cale, au milieu des marchandises. Il y avait là des amas de cuirs de cerf, abondants aux Philippines, et très recherchés des Japonais pour la confection des chaussures. Ils y restèrent un jour et une nuit, dans l'obscurité, respirant une odeur insupportable, mourant de faim et de soif, tandis que les pourparlers se prolongeaient sur le pont entre les capitaines des deux navires. Finalement, les Anglais s'emparèrent du voilier japonais et firent passer l'équipage à leur bord. Les deux Pères durent quitter leur cachette : leur air digne et réservé fit soupçonner aux hérétiques qu'ils avaient affaire à des prêtres, et cette découverte les remplit de joie, car, dès lors, le navire devenait de bonne prise, l'entrée des missionnaires au Japon étant si rigoureusement interdite que chacun pouvait à son gré capturer le bâtiment qui les portait, se saisir de l'équipage et confisquer ses marchandises.

On dit même que pour mieux s'assurer de leur caractère, ils présentèrent, séance tenante, comme on était au vendredi, de la viande aux deux Pères, en leur disant d'en manger. Ceux-ci refusèrent modestement sans répondre.

Bientôt, les pirates s'abouchèrent avec d'autres bâtiments anglais et hollandais, associés à leurs brigandages ; la capture fut déclarée commune et c'est ainsi que nos deux missionnaires, avec les deux Espagnols séculiers, passèrent aux mains d'hérétiques hollandais.

Liés ensemble à une même chaîne, de telle façon que l'un d'eux ne pouvait se remuer sans les autres, les quatre prisonniers débarquaient, le matin du 4 août, au port japonais de Firando.

TENTATIVES DE DÉLIVRANCE

A peine informé de l'événement, le P. Barthélemy Guttierez, supérieur des Augustins, entreprit de délivrer les religieux et les Espagnols, en les arrachant à prix d'or des mains de leurs ennemis : il arriva trop tard ; les prisonniers étaient descendus à terre.

Le facteur ou président hollandais, Jacques Specx, voulut savoir si les deux prêtres n'étaient point, en outre, des religieux. En les fouillant, on avait trouvé sur le P. Pierre les lettres du provincial de son Ordre l'instituant vicaire général de la mission du Japon ; sur le P. Flores, une lettre pour le vicaire de la province dominicaine. Mais ces documents, écrits en signes conventionnels, ne révélaient rien à leurs ennemis, et ceux-ci ne purent obtenir aucun autre éclaircissement.

Devant le peu de succès de leurs questions, les pirates eurent recours aux mauvais traitements. Les deux Pères furent jetés dans une obscure prison, d'une brasse de largeur sur quatre de longueur. On les y laissa treize jours entiers, sans autre nourriture qu'un peu de riz cuit à l'eau. Quand ils en sortirent, couverts de vermine, ils étaient plus morts que vifs.

Une autre épreuve les attendait. Dépouillés de leurs habits jusqu'à la ceinture, les mains liées derrière le dos, les fers aux pieds, on les menaça

de l'estrapade, supplice qui consistait à enfermer la victime dans une voile ou un sac et à la plonger ainsi tout entière dans l'eau; on leur attacha aux pieds deux boites remplies de poudre, menaçant d'y mettre le feu s'ils ne consentaient à parler. Ils gardèrent le silence, et devant ce mutisme obstiné, les geôliers désarmés finirent par laisser en repos leurs prisonniers.

Alvarez Munoz, pieux espagnol de Nangasaki, venu à Firando pour voir le facteur hollandais qui était de ses amis, touché de compassion, réussit à améliorer leur état en obtenant leur transfert dans une prison moins étroite et moins sombre; on ne lui permit cependant pas de les visiter et de leur procurer le linge de rechange dont ils avaient un si grand besoin.

Les Pères Dominicains, de leur côté, ne restaient point inactifs. Le vicaire provincial, Joseph de Saint-Hyacinthe, levait une petite troupe de fervents chrétiens, avec l'aide des Pères Orfanel et Collado; malheureusement ce fut sans résultat.

Deux Japonais, Gaspard Nacamoura et Jean Chiun Gorobioyé, l'un, interprète pour les langues espagnole et portugaise, et l'autre, écrivain chez les Hollandais, témoignèrent quelque bienveillance aux prisonniers, leur firent passer des lettres et différents secours. C'en fut assez pour les signaler à la vindicte des gouverneurs et les envoyer au supplice deux ans après.

Enfin, le P. Richard de Sainte-Anne, commissaire de l'Ordre de Saint-François, parvint à mettre aux mains des captifs un instrument avec lequel ils pourraient se débarrasser de leurs chaines et forcer la serrure de leur prison. Le P. Pierre et les deux Espagnols prirent la fuite. Le P. Florès, d'un âge plus avancé, débile et infirme, resta. Mais les Hollandais atteignirent les fugitifs, les ramenèrent à coups de bâton, leur remirent les fers aux pieds et les jetèrent dans un cachot où ils demeurèrent plusieurs jours sans recevoir de nourriture.

Le bienheureux Louis Florès, qui n'avait point pris part à la tentative d'évasion, dut pourtant partager leur sort affreux. L'injustice lui parut si odieuse qu'il en adressa une plainte au gouverneur de Firando: mais cette démarche faillit lui coûter la vie, car, pour l'en punir, on le soumit plusieurs fois à l'estrapade, et le bourreau ne le fit sortir de l'eau que lorsqu'il crut sa victime étouffée. Il passa un mois environ entre la vie et la mort, dans des souffrances qui équivalaient à un long martyre.

Cependant, le P. Collado essayait l'impossible pour le délivrer. Sur sa prière, un Japonais du Tiers-Ordre, Louis Yaquichi, recueillit chez les Portugais catholiques quatre cents taëls, et gagna à ce prix l'un des gardes de la prison, qui devait en ouvrir les portes au bienheureux captif. Mais, au moment voulu, ce Hollandais s'effraya, revint sur sa parole, et la tentative échoua.

On chercha un autre expédient. On savait que le bienheureux Père, tous les deux jours, était soumis à l'humiliante fonction d'aller vider les immondices à la poterne qui donnait sur la mer. Les Pères Dominicains de la Mission lui firent savoir qu'un jour on lui lancerait à cet endroit même une corde qu'il n'aurait qu'à fixer, et le long de laquelle il se laisserait glisser dans une barque qu'auraient amenée ses fidèles amis.

Il consent à tout. Mais voici que la corde, trop faible ou usée, casse avant qu'il n'ait atteint la barque, et le pauvre vieillard tombe dans la mer par une brasse de fond. On le repêche à grand'peine et l'on se prépare à faire force de rames, quand, pour comble de malheur, le mât portant une voile qu'on avait hissée trop haut tombe sur les rameurs. A ce même moment, les Hollandais s'aperçoivent de la fuite de leur victime et, se mettant à sa poursuite, gagnent de vitesse et n'ont pas de peine à atteindre l'embarcation désemparée. C'était le 4 mars 1622.

Le P. Florès et son courageux sauveteur sont saisis, ramenés à bord et mis aux ceps, c'est-à-dire, ont jour et nuit les pieds engagés dans des entraves.

Dieu ne permit donc pas qu'on délivrât ses serviteurs. Sans doute, dans ses miséricordieux desseins, il ne voulait pas les priver de la palme qui les attendait au terme de leur longue captivité.

LE P. FLORÈS DÉCOUVRE SA QUALITÉ DE RELIGIEUX

Jusqu'ici, le bienheureux Florès, en dépit des soupçons qui planaient sur lui, n'avait trahi en rien sa qualité de religieux. Il ne pouvait, en la révélant, qu'aggraver son sort et nuire à la Mission.

Malheureusement, dans les vêtements du tertiaire qui avait en vain tenté de faire évader le Père, on trouva une lettre du P. Collado, exhortant les chrétiens de Nangasaki à réunir généreusement la somme voulue pour le rachat du P. Florès. Naturellement, ce document fut longuement examiné et commenté. Il devint une occasion de scandale et provoqua des enquêtes minutieuses. Le 5 mars 1622, comme on venait d'infliger la question à l'un des Japonais qui accompagnaient le tertiaire lors de la tentative d'évasion, et qu'on se préparait à de nouvelles rigueurs, le Père se crut en devoir, pour les prévenir, de se faire enfin connaître.

D'ailleurs, le garde qu'on avait voulu gagner à prix d'argent affirmait de son côté que le prisonnier était un prêtre. Dissimuler plus longtemps n'était guère possible. Le P. Florès déclara donc qu'il était prêtre et religieux.

Les Hollandais ne cachèrent pas leur joie à cette nouvelle : ils la saluèrent par une salve d'artillerie, et le capitaine n'eut rien de plus pressé que d'en faire part au gouverneur de Firando, et celui-ci à l'empereur.

Disons de suite que les cupides dénonciateurs jouirent peu du fruit de leur délation : le Chôgoun (gouverneur militaire), méprisa leur avarice et confisqua à son profit le navire et les marchandises.

Convaincu sur son propre aveu d'être religieux, le bienheureux Louis Florès fut conduit aussitôt, chargé de chaines, à l'île d'Iquinochima. Il y retrouva son cher compagnon, le P. Pierre de Zuniga, qui, forcé lui aussi d'avouer sa condition, avait été relégué en cet endroit depuis plusieurs mois déjà. Ce leur fut une joie profonde de se revoir, et, ensemble, ils se préparèrent par d'ardentes oraisons au suprême combat qui ne pouvait tarder.

PRONONCÉ DE LA SENTENCE — BRULÉS A PETIT FEU

L'empereur, informé de tout ce qui s'était passé à Firando, conçut une violente colère et, poussant les choses à l'extrême, ordonna au gouverneur de Nangasaki, Gonrocou, de mettre à mort dans un bref délai, tous les prisonniers chrétiens enfermés à Firando, à Omura et à Nangasaki, ajoutant que s'il recevait encore à leur sujet la moindre dénonciation, il s'en prendrait à lui-même.

Il n'en fallait pas tant pour stimuler le féroce Gonrocou. Dès son retour, il se mit à l'œuvre. Il cita devant lui le capitaine du navire qui avait

amené au Japon les missionnaires, les douze matelots de l'équipage et les passagers. Deux d'entre ces hommes faiblirent devant les menaces et apostasièrent. On les relâcha. En revanche, deux autres qui étaient absents au moment de l'arrestation se livrèrent d'eux-mêmes au juge, réclamant l'honneur de partager le sort de leurs compagnons.

La sentence porta que douze d'entre eux seraient décapités. Quant aux trois grands coupables, le bienheureux Louis Florès, le bienheureux Pierre de Zuniga, et le capitaine Joachim Firayama, ils devaient être brûlés à petit feu.

Une solide prison en planches fut construite sur le pont d'une barque pour garder à Nangasaki le capitaine et son équipage, en attendant que les deux religieux demeurés à Ikinochima fussent venus les rejoindre. Deux cents soldats, montés sur des bateaux voisins, surveillaient la prison jour et nuit. C'est sans nul doute ce grand nombre de gardes qui permit au P. Pierre Vasquez, Dominicain, de pénétrer le soir de l'Assomption, déguisé en satellite, les deux sabres au côté, sur le bateau qui portait les prisonniers, d'y rester jusqu'à minuit et de confesser tous ceux qui le voulurent.

Le matin du 17 août, les bienheureux Florès et Pierre de Zuniga arrivèrent à Nangasaki, vêtus de leurs habits religieux et les couronnes rasées, les mains liées, rattachés si étroitement à leur embarcation, par des chaînes fixées aux anneaux de fer passés à leur cou, qu'il leur était impossible de faire un mouvement.

Bien qu'ils fussent très affaiblis, ils gardaient un visage calme et une noble attitude.

Enfin, le 19 au matin, Gonrocou tint à notifier aux condamnés leur sentence. Il n'admit devant lui que les Pères Florès et de Zuniga, le capitaine et ses deux principaux officiers.

Joachim Firayama, connaissant mieux la langue, servit d'interprète. Il dit au juge :

— Pourquoi l'empereur du Japon fait-il mettre à mort les chrétiens et nous-mêmes, sans que nous soyons coupables d'aucun crime?

Gonrocou lui répondit :

— C'est en qualité de prédicateurs de l'Evangile, et parce qu'il est défendu au Japon de prêcher la loi de Jésus-Christ, de même qu'il est défendu pour tous les Japonais de la pratiquer.

Cette réponse si nettement formulée remplit de joie tous les prisonniers. Le bienheureux Florès ajouta : « Vous manquez votre but ; immoler ainsi les prédicateurs de l'Evangile, c'est l'infaillible moyen d'en susciter d'autres. Plus il périra de chrétiens dans vos supplices, plus le nombre des néophytes se multipliera! »

Le tyran ne trouva rien à répliquer et leva la séance.

Le lieu du supplice était une vaste plaine bordée de deux montagnes et s'étendant de la ville à la mer. On ne pouvait trouver un plus magnifique amphithéâtre. Plus de trente mille personnes, au dire des témoins, firent escorte aux martyrs jusqu'à la colline où l'on devait les immoler. Trois Pères Dominicains, cachés parmi cette multitude, les Pères Vasquez, Collado et Castellet, allaient de côté et d'autre, excitant les chrétiens à prier pour les martyrs.

A un moment donné, scène vraiment digne du ciel, sans aucun signal, sans le moindre mot d'ordre, les enfants des deux sexes prirent d'eux-mêmes la tête du cortège, se rangeant sur deux lignes, et de leurs voix angéliques ils entonnèrent le *Magnificat*, le *Laudate Dominum omnes gentes*, et les litanies de la Sainte Vierge, chants délicieux qu'ils n'arrêtèrent qu'à la fin du martyre. Les confrères du Rosaire, disséminés en grand nombre parmi la foule, heureux et consolés de ce spectacle unique, répondaient à haute voix à chaque invocation : *Ora pro nobis*. C'était une immense clameur de prières qui s'élevait chaque fois vers Dieu.

Arrivés au lieu de l'exécution, les martyrs, dégagés maintenant de toute entrave, s'embrassèrent les uns les autres, puis ceux qui étaient condamnés au feu allèrent baiser le poteau auquel on devait les lier. Les douze Japonais saluèrent les chrétiens en élevant et abaissant les bras, selon l'usage du pays.

Leur supplice ne fut point retardé : rangés en cercle, agenouillés, les mains liées derrière le dos, ils présentèrent leurs têtes aux bourreaux qui les tranchèrent d'un coup de glaive, et les plantèrent au moyen de chevilles sur une table préparée vis-à-vis des religieux et de Joachim, comme pour leur inspirer de l'horreur. « Heureux sont-ils ! » dirent simplement, en langue japonaise, les trois victimes.

Le pieu réservé au capitaine Joachim Firayama semblait mal enfoncé et chancelant. Il l'affermit lui-même en tassant la terre à l'entour.

Tout étant prêt, les martyrs, attachés à leurs colonnes avec de faibles liens de roseau enduits de craie et de boue pour résister à l'action du feu, mais assez fragiles pour leur permettre de fuir, de s'avouer vaincus, on alluma les trois bûchers. Par un raffinement de cruauté, le foyer se trouvait à une certaine distance pour que le patient, aveuglé d'abord par la fumée, eût à souffrir plus longtemps. Le capitaine japonais, d'une voix retentissante, ne cessait d'exhorter les chrétiens à être fidèles au Christ jusqu'à la mort. Il fut entendu et sa mort provoqua bien des conversions. Le bienheureux Florès et le bienheureux Pierre de Zuniga s'encourageaient mutuellement et récitaient des prières et des psaumes.

Un instant, le P. Florès, se tournant vers Joachim, lui cria :

— Aujourd'hui, capitaine, vous n'allez pas être capitaine de navire, mais capitaine du ciel.

— Oui, répondit Joachim, grâce aux prières de vos Révérences.

Le supplice dura trois quarts d'heure. Le P. Louis Florès, plus affaibli par l'âge et les infirmités, tomba le premier. Après lui le capitaine, et enfin, le P. de Zuniga, qui, placé au centre, avait ressenti plus tard la morsure des flammes.

Un dernier *Laudate Dominum, omnes gentes* s'éleva de la foule des chrétiens, et les enfants s'unirent au chœur des fidèles pour chanter le *Gloria Patri*, digne écho des chants d'allégresse qui devaient à ce moment même accueillir au ciel les âmes des courageuses victimes.

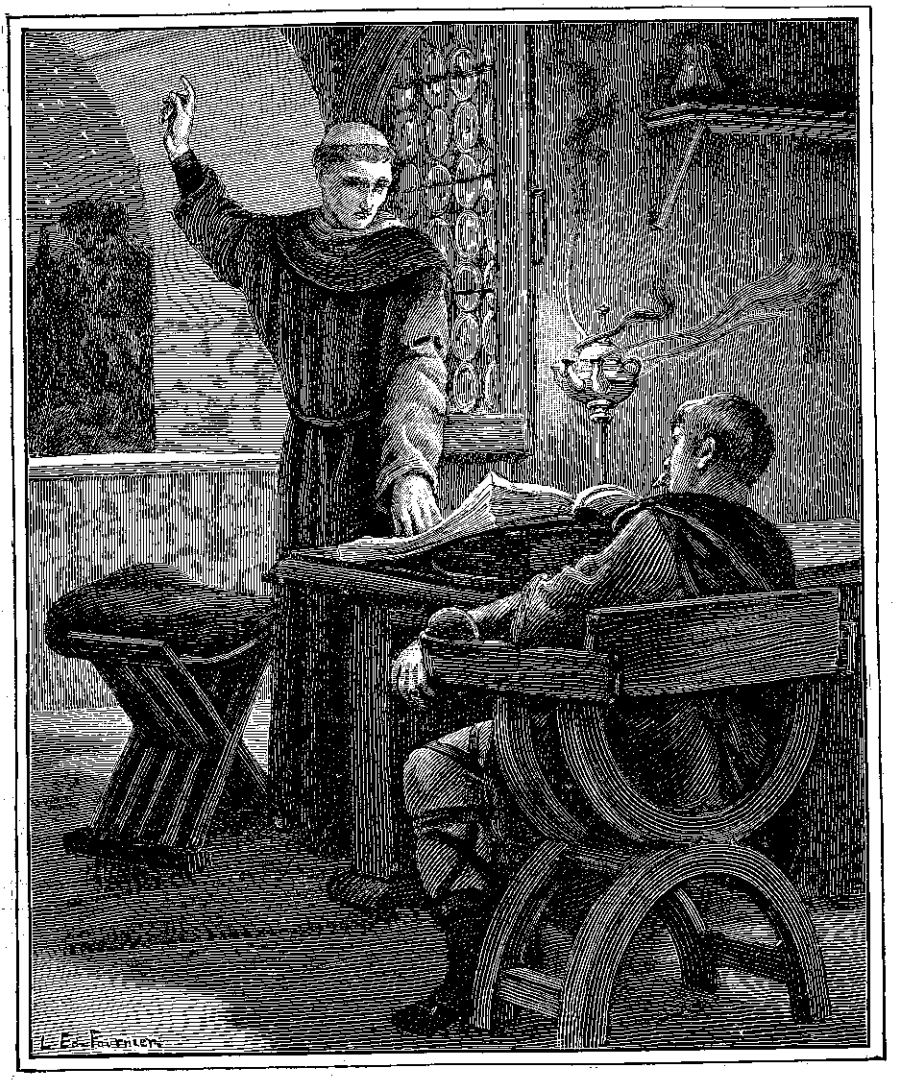
Les corps des martyrs furent gardés militairement pendant cinq jours. Au bout de ce temps, les satellites fatigués se retirèrent, et les chrétiens s'enrichirent comme ils le voulaient des reliques des martyrs, emportant les restes des corps, les tronçons de colonne, et même la terre et la cendre imprégnées de sang. Le corps du bienheureux Florès échut en partage à une pieuse veuve, Inès Correa, qui en fit cadeau, en 1624, aux Pères Dominicains de Macao.

* * *

D'après le *martyrologe de l'Eglise du Japon*, par l'abbé Profillet, et l'abrégé de la *Grande année Dominicaine. Vies des Saints et Bienheureux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, en cours de publication, chez Jevain, à Lyon.

LE BIENHEUREUX GUERRIC, ABBÉ D'IGNY

Fête le 19 août.



Le bienheureux Guerric conversant des choses de Dieu avec Hugues, futur abbé de Marchiennes.

A L'ÉCOLE DU SAVANT ODON

Le bienheureux Guerric naquit à Tournai, entre 1070 et 1080. Sa famille, sa jeunesse ne nous sont point connues. Nous rencontrons pour la première fois son nom au bas d'une charte de 1094 où il signe en qualité d'acolyte, à la suite des sous-diacres, des diacres et des prêtres du Chapitre de Tournai.

Le détail est précieux : il nous livre le secret de la première éducation de Guerric, et il est aisé de reconstituer le cadre dans lequel s'écoulèrent les années de son adolescence. Nouveau Samuel, il grandit à l'ombre du sanctuaire, au milieu des clercs de l'école épiscopale, dans le cloître des chanoines attenant à la cathédrale.

Il eut pour professeur le célèbre Odon d'Orléans, qui après avoir enseigné à Toul avait été appelé, en 1087, à diriger l'école ecclésiastique de Tournai. Notre Bienheureux fit donc partie de ce groupe extraordinaire de deux cents écoliers modèles dont la bonne tenue faisait l'admiration de toute la ville. « Odon était parvenu, dit un auteur ancien, à leur faire observer une discipline d'une

exactitude, d'une rigueur qu'on eût à peine trouvées dans le couvent le plus régulier. Lorsqu'il les conduisait à l'église, il se plaçait à leur suite et avait l'œil sur tous. Aucun n'eût osé parler, ou rire, ou détourner les yeux à droite et à gauche; une fois entrés dans le chœur, on les eût pris, à leur recueillement, pour des moines..... »

Nul doute que Guerric ne suivit le curriculum des études alors en honneur, s'élevant par les degrés classiques du *trivium* (grammaire, dialectique et rhétorique) et du *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie et musique) à la science par excellence, la théologie. Parmi ses compagnons se trouvaient des jeunes gens venus de Normandie, de Bourgogne, de Saxe et même d'Italie, attirés par la renommée du savant Odon. Tel était l'intérêt de ses leçons que souvent les discussions entamées sous les arceaux du cloître se poursuivaient jusque sur les places de la ville. Le maître se promenait au milieu de ses élèves, comme jadis Platon dans le Portique, et résolvait les difficultés qui lui étaient soumises. Le soir venu, il s'établissait devant les portes de l'église et expliquait les révolutions des astres.

On sait que l'illustre Odon, touché par la lecture des écrits de saint Augustin, résolut de se soustraire aux honneurs et aux dignités que lui promettait son mérite, distribua ses biens aux pauvres et vint s'enfermer avec quelques disciples dans les dépendances de l'église Saint-Martin, pour y servir Dieu plus librement, loin des bruits du monde. Ce ne fut pas la moins éloquente de ses leçons et Guerric, appelé à suivre un jour ce même exemple, dut en garder un religieux souvenir.

CHANOINE ET ÉCOLATRE

Ses études achevées, le bienheureux Guerric reçut les Ordres majeurs et devint chanoine. Comme tel, il eut désormais sa cellule dans le cloître « ceint de bonnes murailles » affecté au Chapitre de Tournai.

A cette époque, les murs de chaque cathédrale abritaient une sorte de monastère où vivaient sous une même règle les prêtres de la suite de l'évêque. Sans doute, leur genre de vie n'était pas aussi austère que celui des moines : il ne leur était pas imposé de renoncer totalement à leurs biens, mais ils avaient, outre l'obligation du chœur, celle de la résidence; le réfectoire était commun et chaque soir le gardien de l'église veillait à ce que les cloîtres fussent exactement fermés.

Guerric fut plus que tout autre l'observateur fidèle des prescriptions fixées aux chanoines. Au défaut du témoignage d'un historien qui le représente comme « un homme de haute vertu et d'une science remarquable », le choix du Chapitre qui investit notre Bienheureux des fonctions d'écolâtre (entre 1112 et 1121) nous en serait un sûr garant.

On ne nommait pas à la légère le directeur de l'école épiscopale. Il était choisi parmi les doctes. Il fallait qu'il fût « d'un âge mûr et d'une grande intégrité de mœurs », et l'on eût préféré laisser une chaire vacante que d'y placer un sujet peu digne.

Guerric était à la fois le professeur et l'éducateur des jeunes clercs commis à ses soins. Il leur enseignait les sciences sacrées et leur *lisait*, selon l'expression du moyen âge, la théologie ou plutôt le commentaire écrit en marge du traité qu'il faisait étudier. Il ajoutait à cette glose préparée à l'avance des réflexions spontanées, au hasard des incidents, et qui devaient être pleines de charme, si l'on en juge par les écrits qui nous restent de lui. Les disciples recueillaient leurs notes sur des tablettes et, aux heures d'étude, les rédigeaient sur parchemin.

Ce n'était là que la moitié de la tâche de l'écolâtre : il avait en outre à former des âmes pour le sanctuaire et à préparer de dignes ministres des autels. Guerric s'y employa de tout son pouvoir, à la façon des saints, soucieux avant tout de donner l'exemple des vertus qu'il prêchait. Les écrivains du temps se plaisent à relever en lui un attrait spécial pour la chasteté, et les Annales de Cîteaux assurent comme un fait incontestable, dont témoignent ceux qui connurent les secrets de sa belle âme, que Guerric garda jusqu'à la mort l'innocence de son baptême.

QUELQUES ANNÉES DE SOLITUDE — PRIS AU FILET

Dans les dernières années de son séjour à Tournai, il fut le témoin attristé du relâchement dans lequel étaient tombés beaucoup de chanoines, ses confrères; il les voyait déserter sous le moindre prétexte le chœur ou la cellule; un bon nombre d'entre eux rentrèrent dans la vie séculière et la décadence s'accentua au point que, vers la fin du XII^e^ siècle, le Chapitre fut totalement dissous.

La sainteté du pieux chanoine n'en souffrit aucune atteinte. Tandis que les autres se sécularisent, lui, retiré dans l'étroit logement qu'il possède auprès de l'église, y mène de plus en plus la vie d'un régulier, partageant ses journées entre la prière et l'étude. Dégagé de toute préoccupation mondaine, tout entier à l'œuvre de son salut, il n'admet dans son intimité que quelques amis choisis avec lesquels il puisse converser des choses de Dieu. L'un d'entre eux nous est connu : Hugues, originaire de Tournai comme Guerric et plus tard abbé de Marchiennes. Avec lui, notre Bienheureux s'attardait en de saints colloques « jusqu'à en oublier les choses de la terre et à rester tout le jour sans songer à prendre de nourriture ».

Il se préparait ainsi à devenir l'un des grands contemplatifs de l'Ordre de Cîteaux.

Quand, vers l'année 1120, il s'en vint visiter à Clairvaux l'illustre saint Bernard, il ne songeait pas encore à se ranger parmi ses disciples, et après avoir passé quelques jours dans la retraite en compagnie du saint abbé il parlait de revenir à Tournai où l'attendaient, disait-il, ses élèves, ses livres et sa solitude aimée. Mais Bernard le retint, commença à lui exposer les avantages de la vie monastique et il eut bien peu d'efforts à faire pour le prendre dans ses filets.

Guerric cependant témoignait encore de quelque hésitation.

— Ecoutez, poursuivit le saint abbé, ce conseil du Sage : *Il vaut mieux être deux ensemble que*

d'être seul; car ils tirent avantage de leur société : si l'un tombe, l'autre le soutient. Mais malheur à l'homme qui est seul!

Ces pressantes instances, la fascination qu'exerçait saint Bernard sur tous ceux qui l'écoutaient, le désir de recouvrer cette vie de communauté qui avait fait autrefois à Tournai ses plus chères délices triomphèrent des dernières résistances de Guerric. Ce jour-là même, il entra dans la famille cistercienne.

Quelque temps après, saint Bernard rend déjà témoignage à sa vertu. Il écrit à un de leurs amis communs, le chanoine Oger, abbé de Saint-Nicolas-du-Pré à Arras. « Apprenez que notre Guerric, dont vous désirez pour votre consolation connaître la vie et la pénitence, mène, autant que nous en pouvons juger par les résultats, une vie digne de Dieu et qu'il produit de dignes fruits de pénitence..... Il court dans les voies de Dieu comme un homme sûr de son but et il combat comme un soldat qui ne porte pas de faux coups..... »

LA JOURNÉE DU CISTERCIEN

Le vénérable chanoine de Tournai s'était soumis dès le premier jour à toutes les exigences de son austère vocation.

On sait quelle est la journée d'un moine cistercien : chacun de ses instants y est marqué par un effort. Le lever a lieu d'ordinaire à 2 heures. Le repos qui a précédé, pris sur la dure, est assez semblable à une veillée sous les armes, car le religieux, vrai chevalier de Dieu, s'endort tout vêtu sur sa couche afin d'être prêt au premier signal qui l'éveillera.

A peine debout, il se rend à l'église pour le chant des vigiles exécuté avec une gravité qui témoigne d'un souverain respect pour la majesté divine. Après l'office, il peut rester au chœur et y poursuivre ses saintes méditations. Vers 6 heures, il psalmodie les prières de Prime avant d'entendre la messe de communauté. Puis il assiste au Chapitre où l'abbé, après lecture d'un passage de la règle de saint Benoit, adresse une exhortation à ses religieux, reçoit leur coulpe, c'est-à-dire l'accusation publique de leurs manquements extérieurs, leur impose la pénitence et distribue le travail de la journée.

La culture des champs est l'occupation ordinaire du Cistercien. Précédés de leur abbé et marchant l'un derrière l'autre, les moines s'en vont au travail en murmurant leur prière et tenant sur leur bras leur outil, observant entre eux un religieux silence qu'aucun prétexte ne fera violer.

S'il y a dans la journée un temps réservé à la lecture spirituelle et à l'étude, il est relativement court : il y eut sans doute matière à sacrifice dans l'accomplissement de ce point de la règle cistercienne pour l'ancien écolâtre que son passé et son esprit si cultivé devaient incliner aux jouissances intellectuelles.

Laissons la légende ajouter sa poésie à ce tableau. Le pieux annaliste de Cîteaux, qui a lu dans le cœur du moine Guerric, voit dans le trait suivant la récompense de sa parfaite modestie :

« Un jour, raconte-t-il, Guerric était marqué pour lire une leçon aux vigiles. Au moment où il quittait sa stalle pour aller s'incliner, suivant l'usage, au degré du presbytère (1), un fervent moine qui se plaisait à l'observer dans toutes ses saintes pratiques, non par un sentiment d'envie, mais uniquement pour s'animer à son exemple, le suivit du regard. Or, tandis qu'il s'inclinait dévotement, voici qu'un ange du Seigneur venant du ciel le revêtit d'une robe tout éclatante de blancheur; puis le conduisant révérencieusement à travers le chœur, l'accompagna jusqu'au jubé et se tint à ses côtés tant que dura la lecture, lui prêtant son ministère avec un profond respect. La leçon terminée, il le reconduisit au bas du sanctuaire et, tandis que Guerric faisait la satisfaction accoutumée, l'ange reprit la robe céleste dont il l'avait paré et disparut aux yeux du moine. Profondément édifié de cette glorieuse vision qui lui faisait connaître les faveurs secrètes de la bonté divine, ce Frère comprit quel grand serviteur de Dieu était Guerric et combien l'innocence de sa vie lui permettait de se tenir uni à lui dans une continuelle contemplation. » (2)

L'ABBÉ D'IGNY

Depuis dix-sept ans déjà, Guerric donnait à ses frères de Clairvaux l'exemple de toutes les vertus quand le premier abbé du monastère d'Igny, le bienheureux Humbert, chargé d'ans et ployant sous le faix, réussit après de multiples instances à faire agréer à saint Bernard sa démission. Les suffrages des Frères se portèrent unanimement sur Guerric : malgré ses répugnances, il lui fallut accepter la charge abbatiale (1138). « C'était un Saint succédant à un autre Saint, dit l'Annaliste, avec, en plus, l'auréole de docteur. »

Les Frères n'eurent qu'à se louer de leur choix. Ils trouvaient en Guerric, alors sexagénaire, un administrateur prudent et avisé des biens de l'abbaye.

Ex-voto de la reconnaissance d'un archevêque de Reims réconcilié avec son peuple par la médiation de l'abbé de Clairvaux, l'abbaye d'Igny était fondée depuis dix ans quand Guerric fut appelé à la régir. Elle était située dans un vallon solitaire dépendant d'Arcis-le-Ponsard, à cinq lieues de la métropole, dans le pays de Tardenois. Les bâtiments en étaient entièrement achevés; de généreux bienfaiteurs veillaient à sa prospérité temporelle et Guerric, dégagé à cet égard de toute sollicitude excessive, put réserver tous ses soins à la formation religieuse de ses disciples.

De continuelles et douloureuses infirmités empêchaient le supérieur de donner comme il l'eût

---

(1) Le presbyterium est cette partie de l'église où se trouve l'autel et qui est ordinairement plus élevée que celle du reste du chœur. Le religieux qui doit chanter une leçon de l'office vient y faire une inclination avant de se rendre au pupitre. Après la lecture, il s'y incline de nouveau, pour faire satisfaction des fautes commises dans l'exercice de sa fonction.

(2) D'après l'*Annaliste de Cîteaux*, traduction de Mgr Péchenard, dans l'*Histoire de l'abbaye d'Igny*, p. 66.

voulu à ses frères l'exemple du travail manuel ou d'assister toujours au chœur. A l'exemple de son Père saint Bernard, il s'en dédommageait en leur distribuant régulièrement la sainte parole. Le chantre du monastère a recueilli par écrit la plupart de ses exhortations. On y lit à chaque ligne le zèle et l'humilité du serviteur de Dieu.

« Des amis venant de voyage sont entrés chez moi, s'écrie-t-il un jour, et moi je n'ai rien à leur servir, car je ne suis pas médecin, et je n'ai pas de pain dans ma maison, c'est-à-dire je n'ai pas le talent nécessaire pour guérir ni la science suffisante pour nourrir. Autant mon impéritie m'empêche de commander, autant ma faiblesse m'interdit de vivre en commun avec mes frères, autant mon esprit est incapable de distribuer la divine parole, autant mon corps est impuissant à donner l'exemple. Aussi vous le disais-je dès le début, ne me mettez pas à votre tête..... Mais, hélas! vous ne m'avez pas écouté et vous m'avez établi votre chef..... »

A vrai dire, nul des disciples de Guerric ne songeait à s'en plaindre et l'humble abbé était le seul à gémir de sa prétendue impuissance.

DERNIER EXAMEN DE CONSCIENCE TRAITÉ « DE LA LANGUEUR DE L'AME » — MORT

Pendant dix-neuf ans, Guerric conduisit d'une main ferme et douce son paisible troupeau. Tout à coup, les souffrances qui depuis longtemps le retenaient à l'infirmerie redoublèrent d'intensité et l'avertirent de sa fin prochaine.

Il voulut alors prévenir les jugements de Dieu par un rigoureux examen de toute sa vie et il lui revint en mémoire qu'il avait composé un recueil de sermons sans l'autorisation explicite des supérieurs de l'Ordre, alors qu'il était défendu au moine cistercien de rien écrire sans le consentement du Chapitre général. Sur-le-champ, sans chercher d'excuses à sa conduite, il réunit les Frères et leur dit avec des sanglots : « Hélas! mes chers Frères, l'empressement que j'ai mis à assurer vos progrès spirituels et à céder à votre demande m'a fait tomber dans le péché de désobéissance. Ce livre de sermons que j'ai dictés à votre prière, j'ai eu la présomption et la témérité de le composer sans l'agrément du Chapitre général. Apportez-le donc de suite et jetez-le au feu, de peur que mon péché ne me fasse livrer aux flammes vengeresses de l'enfer. »

Les Frères s'empressèrent d'exécuter en sa présence cette dernière volonté du saint abbé mourant. Fort heureusement, l'on avait à son insu tiré déjà plusieurs copies de ce précieux volume, et cinquante-sept des sermons du bienheureux Guerric passèrent à la postérité, sans que devant Dieu le mérite de son sacrifice en fût aucunement diminué.

Le traité intitulé *De la langueur de l'âme aimante* conservé avec les sermons mériterait à lui seul tous nos regrets, s'il avait été voué à la destruction comme l'exigeait son auteur.

C'est un petit drame mystique, du goût de l'époque, mais plein d'intérêt.

L'âme y est représentée sous la figure d'une souveraine dans son palais, triste et abattue, parce qu'elle n'a pas trouvé le bonheur qu'elle rêvait. Elle a envoyé au dehors un messager fidèle, qui, au retour, lui a tenu ce langage :

— *J'ai fait le tour du monde et l'ai parcouru en tous sens.*

— *Qu'avez-vous vu et trouvé?*

— *J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil et j'ai reconnu que tout n'est que vanité et affliction d'esprit.*

A ces mots, l'âme pousse un gémissement :

— *N'avez-vous donc rien trouvé qui puisse alléger la souffrance que j'endure?*

— *Rien,* dit l'envoyé.

L'âme retombe dans un cruel accablement. Le bruit se répand dans le palais que la souveraine est plus souffrante. La famille des vertus accourt. Et chacune de demander à l'âme, avec compassion :

— *Quel nouveau malheur vous est arrivé?*

— *Avez-vous oublié les joies célestes réservées à ceux qui aiment Dieu?* lui dit la Foi.

— *Mais notre souveraine ne peut goûter ici-bas ces joies qui sont l'apanage des esprits bienheureux,* allègue l'Espérance.

— *Sans doute,* répond la Foi, *ici-bas, les veilles, les souffrances et les tribulations.*

— *Eloignez-vous,* dit l'âme, qui s'éveille tout à coup; *ne cherchez point à calmer ma tristesse; vous êtes tous des consolateurs importuns.*

— *Si l'on allait chercher la Charité,* hasarde à son tour la Sagesse, *peut-être trouverait-elle le moyen de guérir la blessure de notre chère souveraine.*

La Charité, aussitôt mandée, arrive en toute hâte; elle procure à l'âme un digne objet de ses affections, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et celle que jusqu'ici n'ont pu satisfaire ni les créatures ni même les promesses de la Foi et de l'Espérance se trouve consolée par l'amour du Fils de Dieu et la joie de souffrir pour lui.

C'est ainsi que la tendre piété de Guerric se plaisait à exprimer en un style simple et avec une onction touchante les effets de l'amour de Dieu dans une âme.

Comblé de jours et de mérites, Guerric passa à une vie meilleure, le 19 août 1157.

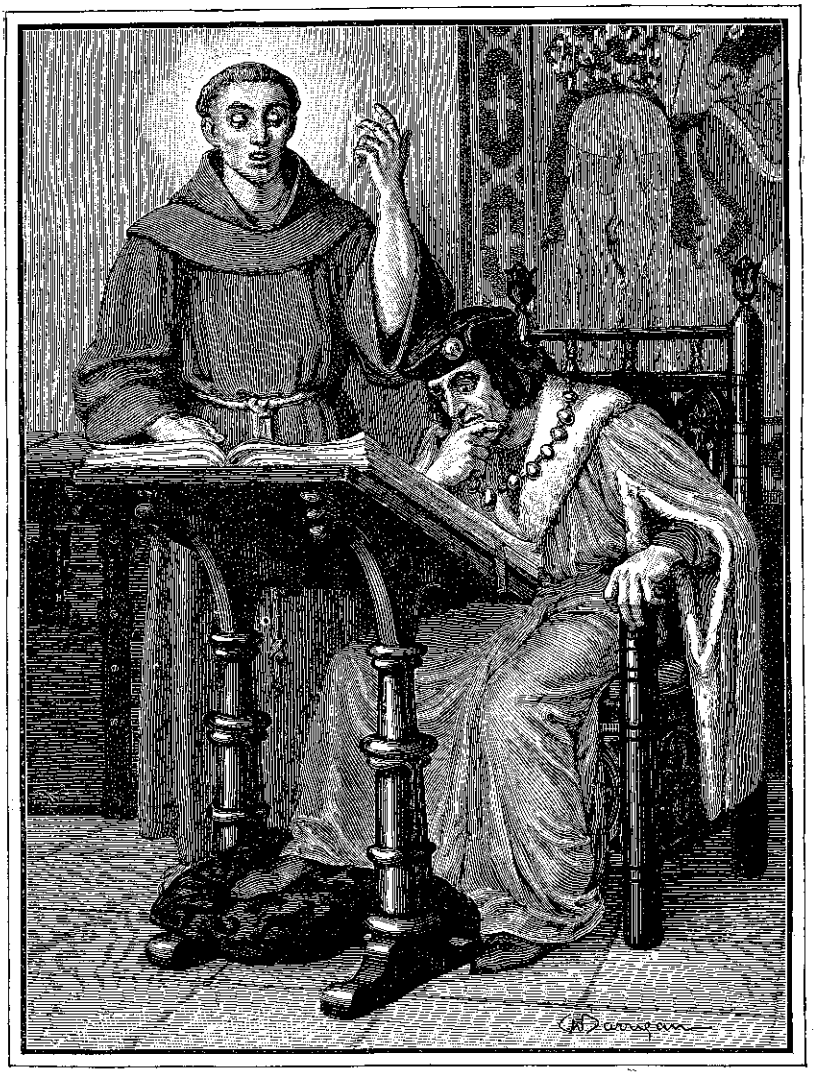
L'abbaye d'Igny fut dévastée comme tant d'autres à la Révolution française. En 1875, sur les instances de Mgr Langénieux, archevêque de Reims, une colonie de Trappistes, envoyés par le monastère de Sainte-Marie du Désert au diocèse de Toulouse, sont venus la relever de ses ruines et la repeupler pour la plus grande édification des populations environnantes. A cette occasion, les reliques du bienheureux Guerric ont été levées de terre au chant des hymnes et des cantiques et définitivement placées sous le maître-autel de l'église. Puissent-elles être toujours le palladium de cette fervente abbaye!

En 1905, son vénérable Abbé, Dom Marre, qui avait été revêtu de la dignité épiscopale pour aider l'archevêque de Reims, fut élu le second Abbé général des Trappistes, la réunion de toutes les Trappes, sous le titre de Cisterciens réformés, sous un Supérieur général, ayant été accomplie par Léon XIII.

LE BIENHEUREUX JEAN BOURGEOIS

Confesseur (1430 ?-1494)

Fête le 19 août.



Le Bienheureux remplit quelque temps la charge de précepteur du roi Charles VIII.

PREMIÈRES ANNÉES — LA VOCATION

JEAN Bourgeois naquit aux environs de Bourg-en-Bresse, dans le petit village de Trivier, à l'époque où sainte Colette visitait les provinces de l'est de la France, c'est-à-dire vers 1430. Désireux de donner à leur enfant une éducation convenable, ses parents, honnêtes et pieux, surent s'ingénier pour lui faire fréquenter les écoles, plusieurs années durant, malgré leur pauvreté. Jean était doué d'un caractère sérieux et appliqué, et ses progrès dans les études furent rapides. Ce qui le caractérisait encore tout particulièrement fut un amour passionné pour la Sainte Vierge, marque habituelle de la sainteté, et un attrait, plutôt rare à cet âge, pour la méditation des fins dernières.

A cette âme, bien jeune encore, mûre cependant pour la grâce, Dieu fit entendre l'appel à la vie de perfection. Jean était âgé de vingt et un ans quand son père vint à mourir ; sa famille pouvait se suffire : il résolut d'entrer chez les Frères Mineurs.

AU COUVENT DE DÔLE — LE NOVICIAT

Un couvent particulièrement célèbre à cette époque par sa régularité et la sainteté de vie de ses membres était celui de Dôle, en Franche-Comté, fondé par le bienheureux Pierre de Dôle ; ce couvent avait reçu la visite de sainte Colette et de saint Vincent Ferrier, dont le passage ne pouvait qu'imprimer un nouvel élan à la ferveur qui y régnait déjà. Le bienheureux Jean Mocquet, l'un des six réformateurs du couvent de l'Ara Cœli à Rome, était un de ses fils. Cette réputation de sainteté attira sans doute notre jeune homme, qui ne tarda pas à y devenir un modèle de régularité. Sa piété envers la Très Sainte Vierge y prit un nouvel essor : « il ravissait tout le monde en admiration par sa grande humilité, sa dévotion et ses incessantes mortifications », dit son biographe. C'est dans ce couvent que Jean compléta ses études et reçut la prêtrise. Remarqué par sa science et sa piété, ses supérieurs lui confièrent la mission d'annoncer la parole de Dieu. Ce fut aussi le commencement d'une vie agitée dans laquelle Dieu l'appelait à se sanctifier.

LECTEUR AU COUVENT DE MYANS
LE MIRACLE DES PAINS

Les talents du Fr. Jean Bourgeois ne pouvaient rester improductifs. Ses supérieurs lui confièrent en 1469 la mission d'enseigner pendant quelque temps la théologie aux jeunes étudiants du couvent de Notre-Dame de Myans. Religieux obéissant et plein de zèle, il partit aussitôt pour cette résidence, située en Savoie, sur la route de Chambéry à Montmélian. Le couvent, placé sous la protection de la Sainte Vierge, possédait une statue miraculeuse, que le clergé avait tenté de transporter à deux reprises dans l'église paroissiale, afin d'éviter un long trajet aux fidèles désireux de satisfaire leur dévotion; chaque fois, dit-on, la statue était revenue d'elle-même à sa première demeure. Quand le P. Jean-Bourgeois y arriva, le couvent de Notre-Dame de Myans comptait près d'une trentaine de religieux, y compris les novices, qu'il devait former à la science et à la piété.

La ferveur des Frères était telle qu'en 1471, deux ans après son arrivée, la Vierge Marie leur donna un gage éclatant de sa protection. Une nuit d'hiver que la neige tombait en grande abondance, les Frères quêteurs de Chambéry ne purent apporter leurs aumônes, non plus que les religieux sortir pour se procurer du pain. Les Frères se réunirent à la chapelle et, après avoir prié longtemps, chantèrent une grand'messe en l'honneur de Notre-Dame. L'élévation était à peine terminée qu'on sonne à la porte. C'est un jeune homme qui remet une abondante provision de pain. Le portier, ravi, s'empresse d'avertir le gardien. Mais à son retour, le mystérieux bienfaiteur avait disparu, et la neige fraîchement tombée ne portait aucune trace.

LA CROISADE DES SORCIERS

Les travaux du bienheureux P. Jean ne l'empêchaient pas d'exercer le ministère de la parole. Il fut même appelé, durant son séjour à Notre-Dame de Myans, à entreprendre une campagne apostolique qui amena la fondation de trois couvents de son Ordre. Dans la partie supérieure du comté de Savoie, au sud de Genève, se trouvait la ville de Cluses, sur la rivière de l'Arve. La vallée du Faucigny, que commande cette ville, était infestée de sorciers et d'hérétiques, gens affiliés aux sectes vaudoises ou albigeoises, ou même simplement de ces misérables qui menaient une vie infâme sous couleur de pactes avec les démons. Leurs réunions avaient lieu d'ordinaire dans des grottes et notamment dans la grotte de Barme. Les religieux de Myans, résolus d'arrêter ce débordement de vices et d'irréligion, organisèrent une sorte d'expédition sous la direction du P. Jean Bourgeois, de tous « le plus fervent, le plus sérieux et le plus capable dans ses prédications ». Pressentant toutes les peines et toutes les traverses qu'il y aurait à souffrir, le Bienheureux commença par encourager ses Frères en leur redisant la parole évangélique : « Ne vous préoccupez point de ce que vous aurez à dire, sur l'heure même cela vous sera inspiré de Dieu. » Et il ajoutait : « Confiez-vous en Celui qui rend disertes les lèvres des petits enfants. » Après quoi, ayant partagé la besogne et pris pour lui la part la plus pénible, la région qui va de Cluses à Passier, il commença son périlleux ministère. Dieu bénit les prédicateurs ; un grand bien se fit, et le baron de Faucigny, Janus, fils de Louis Ier, comte de Savoie, leur écrivit une lettre de remerciements et de félicitations et leur promit son appui.

FONDATION DU COUVENT DE CLUSES

La vie religieuse des Frères dispersés ne pouvait que souffrir d'un séjour prolongé au milieu du monde, sans un lieu pour se recueillir et se retremper de temps en temps. D'autre part, ils ne pouvaient se résigner à abandonner une entreprise qui semblait préparer un vrai triomphe pour la foi. Fr. Jean Bourgeois eut la pensée de bâtir un couvent qui serait en ces régions comme le quartier général de la petite troupe. Il se

rendit donc auprès de Janus, comte de Genève et seigneur de Faucigny, lui représenta « que moine hors du cloître, c'est poisson hors de l'eau, et que nul d'entre eux ne désirait mourir parmi les séculiers, loin de ses frères ; que, d'autre part, il leur serait pénible d'interrompre leur mission et que, pour tout concilier, il serait opportun de fonder une maison de Frères Mendiants. »

Le comte Janus agréa la proposition et donna des lettres à Fr. Jean Bourgeois pour le duc Amé de Savoie qui négocia aussitôt avec le pape Paul II, et le 15 juin 1471 arrivait la Bulle d'érection du nouveau monastère dont les constructions furent d'abord plus que modestes : une simple grange, à côté de laquelle fut élevée, grâce à la libéralité du comte, une belle église dédiée à Notre-Dame de Consolation.

Il fallait cependant d'autres ressources. Notre Bienheureux, laissant la direction des bâtisses au P. André Molini, prit le bâton de pèlerin et partit quêter dans le Bourbonnais. Il en revint quelque temps après, avec un beau calice, don de la ville de Moulins, des vêtements sacerdotaux offerts par le duc de Bourbon, et d'autres aumônes. Le 16 juin 1485, le monastère était achevé et l'église consacrée sous le vocable de saint François, par Jean de Compesio, archevêque de Tarentaise.

SAINTETÉ DU FR. JEAN BOURGEOIS SES PRÉDICATIONS

Au milieu des soucis d'ordre matériel, Fr. Jean Bourgeois conservait l'esprit de prière et de mortification. Sa sainteté attira au couvent nouvellement fondé des vocations remarquables, entre autres le fils d'un des gentilshommes d'honneur de la duchesse de Savoie, Anable ou Amable d'Antioche. Fils unique de Georges d'Antioche, qui était devenu, par la libéralité du duc de Savoie, propriétaire et seigneur de belles terres en Chablais, ce jeune homme, âgé de vingt ans, entra, malgré son père, dans l'Ordre séraphique et reçut l'habit des mains du P. Jean. Il devait plus tard fonder le couvent de Morges, en pays de Vaux.

Nous avons vu que Fr. Jean Bourgeois faisait un grand bien par ses prédications. Si sa science théologique avait une part considérable dans ce succès, il en faut attribuer la plus grande à sa sainteté et à sa façon d'envisager la parole de Dieu. L'un de ses biographes parle ainsi de lui : « C'était un homme de vie très pure et un parfait prédicateur. Il procédait à la manière des apôtres, il évitait de traiter les choses curieuses, difficiles, recherchées, les questions embrouillées ; il se contentait de prêcher ce qui pouvait instruire ses auditeurs par rapport à leur salut, les exciter à la pénitence et les enflammer d'amour de Dieu. » Notre Bienheureux devait exercer durant quarante ans ce ministère de la prédication. Pour donner plus de poids à sa parole lorsqu'il montait en chaire, il portait ordinairement avec lui une tête de mort, et habitué qu'il était dès l'enfance à cette grave méditation, « il donnait toujours, dit le chroniqueur, sur elle quelque trait et pointe si vive qu'il induisait ses auditeurs à se disposer à bien mourir ».

DIVERSES FONDATIONS SAINTE-MARIE DE CHAMBÉRY — DIFFICULTÉS

Durant un voyage à Turin pour obtenir d'Amé II licence de bâtir le couvent de Cluses, le bienheureux Jean Bourgeois dut traverser la Tarentaise. Il se trouvait à Moutiers le 1er mai, fête des saints apôtres. Sa parole toucha les cœurs à tel point qu'on le supplia de laisser deux de ses Frères qui continueraient le ministère de la prédication, et un prieuré de Bénédictins, alors inoccupé, fut mis à leur disposition. Ce fut plus tard le couvent de Saint-Michel en Tarentaise.

Un de ses précédents voyages dans le Bourbonnais eut également pour résultat la fondation d'un couvent, à Pont-de-Vaux, non loin de son pays d'origine. Selon sa coutume, Jean fit entendre la parole de Dieu en cette localité : la population, qui le regardait comme un prophète, lui demanda, là aussi, une maison de son Ordre. Mais ce monastère ne put être érigé que beaucoup plus tard, selon le plan qu'en avait tracé le Bienheureux lui-même, alors en résidence à Cluses.

En 1467, Jean fut appelé à donner son aide à la fondation du monastère de Sainte-Marie l'Egyptienne de Chambéry. C'est en cette ville surtout que les Frères Quêteurs se rendaient pour recueillir les aumônes nécessaires à la communauté de Myans. Parfois, le mauvais temps les empêchait de rentrer, et force leur était d'accepter l'hospitalité dans une maisonnette voisine d'une chapelle dédiée à sainte Marie l'Egyptienne, au pied du mont Bastoret. Grâce aux ducs de Savoie, ce petit ermitage devint propriété des religieux de Myans. Fr. Jean, devenu gardien de ce dernier couvent en 1469, voulut agrandir la maisonnette de Sainte-Marie l'Egyptienne pour ménager aux religieux un peu plus de commodité. Ce dessein rencontra une forte opposition, au point que défense fut faite aux Frères du nouveau couvent de réciter publiquement l'office, de paraître aux processions et aux enterrements. A quelques années de calme succéda une nouvelle recrudescence, au point que le Fr. Jean Bourgeois fut cité à comparaître devant le Supérieur général pour se justifier. Il accepta humblement toutes les mesures qui furent prises contre lui, mais les accusations ne tardèrent pas à être reconnues pour fausses et calomnieuses. La dé-

fense de construire fut levée, et le couvent de Chambéry put recevoir les agrandissements nécessaires. Ce couvent resta toujours cher au Bienheureux qui y avait trouvé une source d'humiliations et de souffrances. Tel est le cœur des saints qu'il s'attache de préférence là où ils ont rencontré et embrassé la croix.

A LA COUR DE FRANCE — FONDATION DE LYON

Fr. Jean Bourgeois s'était rendu à Paris en 1488 pour régler des différends à propos de la fondation du couvent de Pont-de-Vaux. Le bienheureux Jean Tisserand l'accompagnait. Leur renommée les avait précédés, et Fr. Jean Bourgeois fut appelé à remplir les fonctions de prédicateur et de confesseur ordinaire de Charles VIII. Mais le Bienheureux ne s'occupa pas seulement de l'âme de son illustre pénitent, il se fit encore le précepteur du roi de France. Louis XI, nous disent les biographes, avait fait élever Charles VIII dans une ignorance profonde des lettres humaines ; sa terreur maladive avait même fait le vide autour de lui, et la seule leçon qu'il lui faisait entendre était que « quiconque ne sait dissimuler ne sait pas régner ». Fr. Jean Bourgeois s'employa donc à lui faire acquérir les sciences les plus utiles, mais ce fut une étude assez sommaire, vu que Charles VIII avait d'abord à s'occuper de choses politiques. Il était cependant sensible au dévouement de notre Bienheureux, et il le prouva en lui demandant de conférer le saint baptême à son fils Charles-Roland. La cérémonie eut lieu au château de Plessis-les-Tours le 13 octobre 1492, et le parrain du jeune prince était saint François de Paule. Dieu ne permit pas que cette âme d'enfant, régénérée par d'aussi saintes mains, perdît son innocence au milieu des grandeurs humaines ; au lieu d'une couronne terrestre, l'enfant royal eut la couronne du ciel.

Une autre marque d'affection que le roi de France donna au Fr. Jean Bourgeois fut l'érection du couvent de Lyon. Par ordre du prince, des Frères s'y rendirent pour prendre possession d'un terrain sis du côté de Fourvière, dans les dépendances d'un ancien hôpital. Le roi en personne, au retour de son expédition d'Italie, voulut en poser la première pierre, le 25 mars 1493, après avoir pris à son compte tous les frais de construction et stipulé que Fr. Jean Bourgeois serait gardien jusqu'à sa mort.

MIRACLES DE FR. JEAN — SA MORT

Ce qu'il y a de vraiment admirable dans la vie de notre Bienheureux, ce ne sont point ses démarches couronnées de succès auprès des princes mais bien la persévérance avec laquelle, au milieu des soucis et des séjours parmi les séculiers, il grandit en sainteté. Dieu lui-même attesta sa vertu par des miracles.

Durant un de ses voyages, la Loire lui barrait le chemin. Le Bienheureux s'adresse aux pontonniers pour se faire transporter sur l'autre rive. Comme il n'a pas d'argent ni d'objet de quelque valeur pour les dédommager, ces hommes refusent. Fr. Jean étend alors son manteau sur l'eau, fait le signe de la croix, monte dessus avec son compagnon, et le vent les pousse vers l'autre rive.

Dieu lui avait également donné le don de prophétie. Quand on bâtissait le couvent de Lyon, Fr. Jean s'adressa aux Frères et leur dit :

— Les hérétiques viendront bientôt et ravageront la France ; beaucoup d'églises des séculiers seront ruinées ; beaucoup d'églises de nos couvents seront renversées ; Sainte-Marie des Anges, de Lyon, sera saccagée aussi. Les religieux devront fuir leur monastère sous des habits laïcs, en pays étrangers, et seront parfois heureux d'avoir de la boue pour dissimuler la couronne de leur tonsure. Mais beaucoup pourtant seront reconnus et martyrisés.

Les sanglantes guerres de religion ne devaient pas tarder à augmenter le nombre des martyrs de l'Ordre franciscain et à confirmer cette prédiction.

Les historiens de notre Bienheureux ne nous ont rien dit de sa mort. Nous savons seulement qu'il rendit le dernier soupir à Lyon et fut inhumé dans une chapelle qui portait son nom et fut très fréquentée.

Les miracles se multiplièrent sur sa tombe. Nous citerons celui que rapportent les chroniques franciscaines. Un marchand de Lyon tomba gravement malade en voyageant en Italie. Abandonné des médecins, il était à l'agonie. Tout à coup, le bienheureux Jean Bourgeois, qu'il avait connu, lui apparaît revêtu du manteau qu'il avait coutume de porter, le touche en disant : « Lève-toi, mon frère en Jésus-Christ », et le moribond se lève, complètement guéri.

Les restes du Bienheureux ne devaient point reposer en paix. Les mains criminelles qui détruisirent ceux de saint Bonaventure vinrent jeter ses cendres dans le Rhône ; un ossement du bras put être dérobé.

Pratique : Quels que soient les travaux dans lesquels la Providence nous engage, si absorbants qu'ils puissent être, ils ne nous doivent jamais détourner de Dieu. Loin d'être un obstacle à notre perfection, ils doivent nous aider à tout ramener à la gloire et à la louange du Créateur.

H. K.

SOURCE

FODÉRÉ - HUEBER, *Martyrolog. francis.* Wadding, XIV.

SAINT BERNARD

ABBÉ DE CLAIRVAUX ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 20 août.

Portrait de saint Bernard.

D'après des documents authentiques.

LA PRIÈRE A CITEAUX — TRENTE VOCATIONS

De fervents religieux s'étaient réunis dans un vallon solitaire de la Bourgogne, nommé Citeaux, où ils avaient construit un couvent. Ils observaient la règle de Saint-Benoît dans toute son intégrité, et même y ajoutaient de nouvelles rigueurs. Après saint Robert et saint Albéric, saint Etienne Harding les conduisait dans le chemin de la perfection. Dans toute la contrée, on

admirait leurs vertus, leur amour de la prière et du silence, leur courage dans les austérités et le travail; mais presque personne n'osait se joindre à eux pour embrasser leur genre de vie, tant étaient grandes leur pauvreté et leurs pénitences.

Cependant saint Etienne et ses religieux adressaient souvent au Seigneur de ferventes prières, afin que, si leur manière de vivre lui était agréable, il daignât leur envoyer de nouveaux compagnons pour la continuer après eux. Mais les années se passaient; de nouveaux religieux ne venaient point remplacer ceux qui allaient recevoir au ciel une couronne si laborieusement conquise, et la communauté diminuait peu à peu. Sans se décourager, les bons moines redoublaient leurs prières, confiants en la bonté de Dieu, qui, parfois, ne diffère d'exaucer que pour donner davantage.

Or, un jour, on vit arriver à la porte du monastère un jeune seigneur de vingt-trois ans, d'une taille avantageuse, d'une distinction remarquable, d'un visage admirablement beau, où se reflétait un étonnant mélange de douceur et d'intrépidité. Il était suivi d'une trentaine d'autres gentilshommes, ses amis, ses parents ou ses frères, qui tous ensemble avaient renoncé au monde et venaient avec lui se consacrer à Dieu au monastère de Citeaux.

Ce jeune seigneur était saint Bernard, dont nous allons raconter ici l'histoire.

UNE SAINTE MÈRE ET SON FILS

Bernard, qui devait être l'une des plus belles gloires de l'Église et de la France, naquit en 1091, au château de Fontaine, près de Dijon. Son père était le vertueux et noble seigneur Técelin, et sa mère, la bienheureuse Aleth (ou Alix) de Montbard, parente des ducs de Bourgogne. Bernard fut le troisième des sept enfants qu'Aleth donna à son mari, ou plutôt à Dieu : car cette pieuse mère avait la louable coutume d'offrir au Seigneur ses enfants aussitôt après leur naissance.

Dès que l'enfant fut en âge d'étudier, Técelin et Aleth songèrent à lui donner des maîtres chrétiens pour l'instruire : ils le confièrent aux prêtres qui desservaient l'église de Châtillon-sur-Seine. Ces bons ecclésiastiques furent bien payés plus tard de leurs soins, par leur saint élève, car, devenu à son tour leur maître dans le chemin de la vertu, il leur procura le moyen de s'élever à une plus grande perfection, en leur faisant adopter les pratiques de la vie religieuse, sous la règle de Saint-Augustin.

Bernard surpassa bientôt ses compagnons dans l'étude, tout en restant leur modèle dans la vertu. Sa tendre piété lui rendait chers le silence et la retraite : il était humble, modeste et docile; il ne résistait jamais à la voix de ses maîtres ou de ses parents.

Un incident vint un jour mettre en lumière la vivacité de sa foi. Il était malade au lit, en proie à un violent mal de tête. Les médecins ne réussissant pas à le soulager, certaines personnes du château (sans doute à l'insu de ses parents) eurent l'idée d'appeler une vieille femme qui se vantait de guérir toutes les maladies, à l'aide de certaines paroles magiques.

L'enfant n'eut pas plus tôt aperçu cette femme, et appris le but superstitieux de sa visite, que, saisi d'une sainte indignation, il la chassa immédiatement de sa chambre. Pour le récompenser de cet acte de courage, Dieu lui rendit à l'instant la santé.

L'ÉPREUVE — COMBATS ET VICTOIRES

Bernard arriva ainsi à l'âge de dix-neuf ans, pur comme un ange, pieux comme un moine, ardent et brave comme un chevalier de France. Toutes les séductions du monde s'offraient devant ses yeux, quand il perdit sa bienheureuse mère Aleth.

« Trois ennemis jettent sur nous leurs filets pour nous perdre, dit l'apôtre Jean : la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie. » Ces ennemis se dressaient devant notre jeune héros avec une dangereuse audace.

Ses yeux pouvaient se repaître du spectacle des richesses que lui offrait sa famille ou que son industrie et son épée pouvaient conquérir. Mais Bernard se souvenait de la parole du divin Maître : « A quoi sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? »

Les charmes dont la nature avait doué ce jeune seigneur étaient tels, dit un historien, qu'il était un danger pour le monde, comme le monde était un danger pour lui. Mais sa promptitude à repousser la tentation dès qu'elle se présentait le rendit fidèle à la grâce; et un jour qu'une rencontre imprévue avait soudain éveillé en lui le feu de la concupiscence, il courut se plonger jusqu'au cou dans un étang glacé et y resta longtemps.

L'orgueil et l'ambition se présentaient à leur tour. Déjà les frères aînés de Bernard se distinguaient dans les armées, pourquoi ne les surpasserait-il pas? — Quelques-uns lui conseillaient de se faire un nom dans les sciences humaines, dont son esprit curieux et pénétrant lui rendait l'accès agréable et facile. Mais Bernard a dit lui-même plus tard : « Il y a des hommes qui ne veulent apprendre que pour savoir, et c'est une curiosité blâmable; d'autres ne veulent apprendre que pour être regardés comme savants, et c'est une vanité ridicule; d'autres n'apprennent que pour trafiquer de leur science, et ce trafic est digne de mépris. Quand donc les connaissances sont-elles bonnes et salutaires? « Elles sont bonnes, répond le Psalmiste, quand on les met en pratique.» Et celui-là est coupable, ajoute l'apôtre saint Jacques, qui, ayant la science du bien qu'il doit faire, ne le fait pas. »

Cependant, bien que décidé à préférer toujours l'amour de Dieu et le salut de son âme à tout le reste, Bernard hésitait encore sur le choix de la carrière qu'il devait embrasser et priait Dieu de l'éclairer.

Sur ces entrefaites, il dut aller visiter ses frères, qui étaient avec le duc de Bourgogne, au siège de Grancey. En route, ses perplexités augmentèrent et il entra dans une église où il supplia le Seigneur, avec beaucoup de larmes, de lui faire connaître sa volonté et de lui donner le courage de la suivre.

A ce moment, la lumière de la grâce acheva de l'éclairer sur la vanité du monde et l'infinie beauté de Dieu. Il se releva avec la forte résolution de tout quitter pour aller se faire moine à Citeaux.

Cette décision souleva d'abord de vives oppositions auprès de ses frères, mais Bernard plaida si bien sa cause que deux de ses frères se déclarèrent prêts à le suivre : c'étaient Guido et Barthélemy. Leur oncle Gauldry exprima le même sentiment. Deux autres frères du Saint, nommés André et Gérard, déjà engagés dans la carrière militaire, et officiers distingués, hésitaient à imiter leur exemple : mais André fut décidé par

une apparition de leur bienheureuse mère Aleth. Gérard, fait prisonnier dans une bataille et délivré miraculeusement, vint alors rejoindre ses frères.

Bernard fit ensuite beaucoup d'autres conquêtes en dehors de sa famille, et l'une des plus brillantes fut le seigneur Hugues de Mâcon, gentilhomme très noble, très vertueux et très riche, qui fonda plus tard l'abbaye de Pontigny.

Tous ces hommes, au nombre de trente, se réunirent dans une maison que l'un d'eux possédait à Châtillon et commencèrent à s'exercer avec Bernard aux pratiques de la vie religieuse.

Enfin, avant de partir pour Citeaux, Bernard et ses frères vinrent au château de Fontaine dire adieu à leur père et lui demander sa bénédiction. Ils lui laissaient leur sœur Hombeline et leur plus jeune frère, nommé Nivard, qui devait être le soutien de sa vieillesse. En se retirant, ils aperçurent cet enfant qui jouait dans la cour du château ; Guido, l'aîné de tous, s'approcha et lui dit : « Adieu, mon petit frère Nivard ; tu auras seul nos biens et nos terres. — Quoi ! répondit l'enfant, avec une sagesse au-dessus de son âge, vous prenez le ciel pour vous et vous me laissez la terre? Le partage n'est pas égal. »

En effet, quelque temps après, il alla les rejoindre au couvent. Nous dirons plus loin comment leur sœur et leur père quittèrent le monde à leur tour.

BERNARD, QU'ES-TU VENU FAIRE ICI?

Saint Etienne reçut avec une grande joie le courageux bataillon de novices que lui conduisait Bernard; une vision lui avait annoncé leur arrivée; il les revêtit de l'habit blanc des moines de Citeaux et les enrôla dans la milice du Christ.

Bernard commença son noviciat avec une telle ferveur et une telle exactitude dans l'observance de tous les détails de la règle, qu'on l'eût pris pour un religieux depuis longtemps exercé à toutes les vertus monastiques. Il était surtout admirable de recueillement et de silence : la prière et l'union avec Dieu absorbaient tout son cœur et toutes ses pensées. Après un an de séjour à Citeaux, il ne savait pas encore si la salle du dortoir était plate ou voûtée; il ignorait s'il y avait des fenêtres au bout de la chapelle où il priait tous les jours.

Il était héroïque dans la pénitence, allant au réfectoire comme au supplice et se portant comme à un festin à tout ce qui pouvait déplaire à la nature et la crucifier. Il faisait si peu attention au goût des aliments qu'il avala un jour un verre d'huile au lieu d'un verre d'eau, sans s'en apercevoir. Il combattait énergiquement le sommeil et ne donnait au repos que le temps absolument indispensable. Jamais il ne parlait, à moins que son devoir ou la charité ne l'obligeassent à dire quelque chose; cependant, sa compagnie n'était pas ennuyeuse, il savait si bien accommoder sa retenue aux exigences de la vraie charité que personne ne sortait mécontent d'avec lui.

Pour se maintenir dans la ferveur des premiers jours et avoir sans cesse devant les yeux le but surnaturel qui l'avait conduit au monastère, il avait coutume de se répéter souvent à lui-même : *Bernarde, Bernarde, ad quid venisti? Bernard, Bernard, qu'es-tu venu faire ici?*

Il aimait à porter les habits les plus pauvres, mais il veillait soigneusement à leur propreté. Il s'efforçait de partager tous les travaux des Frères, même les plus vils et les plus pénibles

Un jour, au temps de la moisson, les moines étaient occupés à couper les blés dans les champs, le Père Abbé voyant que Fr. Bernard n'avait pas la force ni l'expérience nécessaires à ce travail, lui ordonna de se reposer. Bernard s'assit par obéissance ; mais, en même temps, il suppliait Dieu avec larmes de lui accorder la grâce de pouvoir travailler comme les autres Frères. Le Seigneur exauça son pieux désir et à partir de ce moment, il fut l'un des plus habiles moissonneurs de l'abbaye.

Le travail manuel et les autres occupations extérieures ne pouvaient le distraire de ses saintes pensées ni de ses entretiens avec Dieu, et son cœur était sans cesse embrasé d'amour divin.

Dans les intervalles laissés par les exercices communs, il priait sans cesse, ou lisait, ou méditait. Il lisait et relisait surtout la Sainte Ecriture, dont il pesait toutes les paroles avec des réflexions profondes. C'est par ces méditations continuelles, fécondées par la prière et l'amour divin, qu'il acquit cette science admirable et cette suavité comparable au miel, qui rendent la lecture de ses écrits si attrayante et si utile.

Il s'était tellement familiarisé avec les sentences et les expressions du texte sacré, que ses sermons, ses conférences, ses lettres en sont remplis ; elles forment presque tout le fond de ses pensées et de ses paroles.

Il disait agréablement à ses amis, en repoussant leurs louanges, qu'il n'avait eu pour maître que les chênes et les hêtres de la forêt; mais il était facile de voir combien il avait profité à l'école du Maître des maîtres : l'Esprit-Saint.

SAINT BERNARD ABBÉ DE CLAIRVAUX

Depuis l'arrivée de Bernard et de ses compagnons, la solitude de Citeaux avait reçu beaucoup d'autres âmes avides de perfection ; le monastère ne les pouvait plus contenir. De divers côtés, les populations désiraient avoir des rejetons de ce bel arbre. Saint Etienne Harding résolut de fonder quatre nouvelles abbayes : ces quatre premières filles de Citeaux, destinées à devenir bientôt elles-mêmes les mères de beaucoup d'autres maisons furent : La Ferté, dans le diocèse de Châlon-sur-Saône ; Pontigny, dans le diocèse d'Auxerre ; Morimond et Clairvaux dans le diocèse de Langres.

Bernard, nommé supérieur à vingt et un ans, fut envoyé avec ses frères à Clairvaux ou plutôt dans la *Vallée d'Absinthe*, car c'est ainsi qu'on appelait cette localité alors obscure, mais que ses nouveaux habitants allaient rendre célèbre dans tout l'univers. C'était un vallon couvert de bois, qui s'étendait le long de la rivière de l'Aube, et ne servait de refuge qu'aux bêtes sauvages et aux brigands. C'est là qu'il fallait bâtir une abbaye et défricher assez de terrain pour nourrir les moines et les pauvres.

Les commencements furent extrêmement rudes. On manquait de tout. Les logements, provisoires et incommodes, ne garantissaient pas du froid. On était parfois réduit à faire le potage des Frères avec des feuilles de hêtre. Le pain était si noir et si grossier qu'un religieux étranger, de passage au nouveau couvent, ne put le voir sans pleurer, et en emporta un morceau pour le montrer à tout le monde, comme une exhortation muette à la pénitence.

Gérard, frère de notre Saint, qui était économe, vint un jour lui déclarer tristement qu'il lui était

impossible de pourvoir aux besoins des Frères pendant l'hiver qui approchait.

« Combien faudrait-il? demanda Bernard. — Il faudrait bien onze livres, répondit Gérard. — Prions donc la bonté de Dieu, repartit le Saint, de nous envoyer cette somme. » A l'heure même, il se mit en oraison. Quand il se releva, une femme de Châtillon arrivait, demandant à parler au Supérieur : elle lui donna douze livres, et recommanda aux prières de la communauté son mari qui était à toute extrémité. « Allez, lui dit Bernard en la remerciant, vous trouverez votre mari en bonne santé. » Elle s'en alla consolée et trouva son mari parfaitement guéri, comme le Saint le lui avait promis.

Quant aux religieux, ils apprirent, par cet exemple, à rester toujours pleins de confiance en Dieu.

Quand la nouvelle fondation eut pris un aspect régulier, Bernard dut se préparer à recevoir la bénédiction abbatiale. Mais l'évêque de Langres étant mort, il fallut s'adresser à l'évêque de Châlon; c'était le savant et pieux Guillaume de Champeaux, ancien chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin. Ce grand prélat fut si frappé du mérite et de la sainteté de Bernard, qu'il se lia dès lors avec lui d'une étroite amitié, et il faisait son éloge par toute la France.

Le nouvel Abbé s'appliquait avec un zèle et un dévouement infatigables à former ses religieux aux plus excellentes vertus. Mais, mesurant trop le courage des autres à la hauteur du sien, il manquait un peu, dans les commencements, de condescendance et de suavité; il reprenait les moindres fautes avec une grande sévérité, sans tenir assez compte des infirmités de notre pauvre nature, comme aussi des attraits divers de la grâce. Ses religieux se soumettaient sans se plaindre; mais Bernard, homme de prière et d'humilité, ne tarda pas à reconnaître lui-même ce qu'il avait de trop rude et de trop indiscret dans son zèle; il tempéra désormais si bien la fermeté du commandement par la douceur de la charité, qu'il devint le modèle des supérieurs et un admirable Père des âmes.

Mais si doux et si compatissant qu'il fût vis-à-vis des autres, il ne cessait jamais de se traiter lui-même avec une incroyable rigueur.

Il allait toujours en augmentant ses austérités; il accablait son corps de jeûnes, de travaux et de veilles, et lui refusait tout soulagement dans ses infirmités et ses fatigues. Comme il était supérieur, et qu'il n'avait personne pour modérer en cela l'excès de sa ferveur, il finit par ruiner complètement sa santé. Lui-même se reprocha plus tard d'avoir manqué en cela de discrétion, car il faut réduire son corps en servitude sous le joug de l'âme, mais non l'abattre tellement qu'il devienne incapable de suffire aux obligations de son état.

Cependant, comme il s'était livré à ces austérités avec une grande droiture, il ne laissa pas que d'en retirer de précieux avantages; il devint maître absolu de ses sens. La vigueur de son âme suppléait à la faiblesse du corps; Dieu lui donnait, quand il le fallait, les forces nécessaires, et, malgré sa santé toujours débile, il accomplit dans l'Eglise des merveilles d'apostolat et ne mourut qu'à l'âge de soixante-trois ans.

L'histoire doit néanmoins se montrer reconnaissante envers Guillaume de Champeaux, l'ami de saint Bernard. Craignant de voir une si éclatante lumière s'éteindre avant le temps, Guillaume alla se prosterner aux pieds des Abbés réunis à Citeaux, et les supplia de lui accorder, pendant un an, toute autorité sur Bernard, pour qu'il lui fît soigner sa santé. On lui accorda sa demande. Bernard se soumit humblement à tout ce que l'obéissance exigea de lui; mais, l'année terminée, il reprit, avec une nouvelle ardeur, ses anciennes austérités.

POSTÉRITÉ SPIRITUELLE — TÉCELIN ET HOMBELINE

Une nuit, comme le vigilant Abbé se promenait autour du monastère, pour s'assurer que tout était en repos, il eut une vision dans laquelle il aperçut une multitude de personnes de toute condition qui descendaient des montagnes voisines, et se pressaient dans la vallée en foules si nombreuses que celle-ci ne pouvait les contenir. C'était l'image du grand nombre d'âmes qu'il devait conquérir à la vie religieuse.

En effet, les vocations ne cessaient d'affluer dans la nouvelle abbaye. Le bon vieillard Técelin quitta son château de Fontaine; il vint demander l'habit à Bernard et prendre rang parmi les Frères, heureux d'appeler désormais son père celui qu'il avait nommé jusque-là son fils.

Sa fille Hombeline restait seule dans le siècle. Héritière de toute la fortune paternelle, mariée à un riche seigneur, elle aimait le monde et en était aimée. Cependant, sa sainte famille priait pour elle. Elle eut un jour la pensée d'aller voir ses frères à Clairvaux. Elle arriva, parée avec beaucoup de luxe et d'élégance et accompagnée d'un magnifique cortège.

André, son frère, se trouvait en ce moment à la porte du monastère. A la vue de cette pompe mondaine, dangereuse pour les âmes, il fut indigné: « Voilà, dit-il, un sac d'ordures bien richement orné », et il refusa de s'entretenir avec sa sœur. Ses autres frères refusèrent également de la voir.

Hombeline, rentrant en elle-même, se mit à fondre en larmes. Elle envoya dire à ses frères que ses péchés la rendaient indigne de les voir, mais, puisque Notre-Seigneur était mort pour les pécheurs, elle les suppliait d'avoir compassion de son âme. Alors, Bernard et ses frères vinrent lui parler. Elle sortit de cet entretien comme transformée; elle renonça désormais aux plaisirs et aux vanités du monde, et régla sa vie sur celle de la bienheureuse Aleth, sa mère. Deux ans après, son mari lui permit de le quitter; et elle alla prendre le voile au couvent de Billette, où elle acheva saintement sa vie.

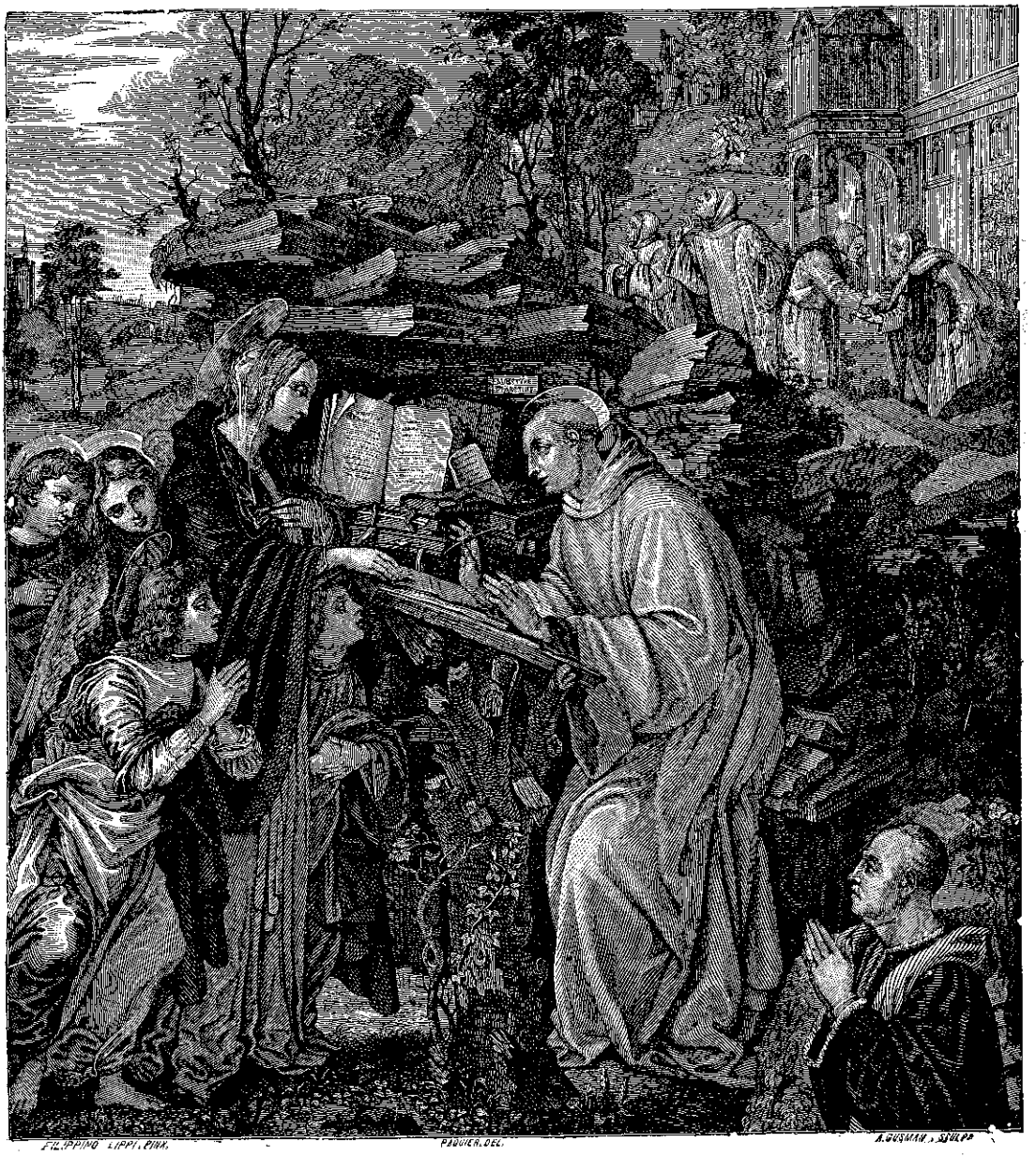
(A suivre, au n° 604.)

SAINT BERNARD, ABBÉ DE CLAIRVAUX

(*Suite*)

VIE APOSTOLIQUE

Fête le 20 août.



Saint Bernard écrivant sous la dictée de la Sainte Vierge.

(Tableau de Filippino Lippi dans l'église de la Badia, à Florence.)

LE PRÉDICATEUR DE LA VIE RELIGIEUSE

De jeunes et gais seigneurs arrivèrent un jour à l'abbaye de Clairvaux pour visiter le monastère. C'était au temps du carnaval ; leur séjour ne fut pas long ; il leur tardait de retourner à leurs divertissements.

Saint Bernard les supplia de laisser ces plaisirs mondains si dangereux pour les âmes. Ils n'y voulurent pas consentir. « Avant de vous éloigner,

acceptez du moins un rafraîchissement, reprit le saint Abbé. » Et il dit au Frère d'apporter de la bière. Puis il la bénit et l'offrit à boire aux gentilshommes, en leur disant : « A la santé de votre âme. » Ceux-ci se mirent à rire et après avoir bu ils s'éloignèrent pendant que le Saint allait prier pour eux. Mais en chemin, ils se sentirent touchés d'une grâce si prompte, que, renonçant à tous leurs projets, ils revinrent sur leurs pas, rentrèrent au couvent et se jetant aux pieds de l'Abbé, ils le supplièrent de les admettre au nombre de ses fils.

Le prince Henri de France, frère du roi Louis VII, était venu à Clairvaux pour traiter avec l'Abbé d'une affaire importante. En partant, il se recommanda vivement aux prières de toute la communauté. On lui promit de répondre à ses désirs. Or, cette prière fut si efficace, qu'avant la fin du jour, on vit revenir le prince ; il sollicitait la faveur d'être reçu au nombre des moines. Ses officiers, qui l'aimaient tendrement et fondaient sur lui l'espérance de leur fortune étaient dans la désolation. L'un d'eux, nommé André, qui était de Paris, s'oublia jusqu'à accabler d'injures l'Abbé de Clairvaux : il le traita d'hypocrite, de séducteur, de faux prophète, et déclara qu'il retournait promptement à Paris afin d'obtenir du roi et des seigneurs rigoureuse justice de son audace et de ses méfaits. « Père, disait le prince à saint Bernard, priez pour la conversion de ce malheureux. — Laissez-le maintenant, répondit Bernard, laissez-le jeter tout son feu ; après cela, soyez assuré qu'il est à vous. — Je vois bien à présent que tu es un faux prophète, répliqua André, car tu dis une chose qui ne sera pas ; et je m'en servirai pour t'accuser devant le roi et l'assemblée des princes. »

Il partit dans ces dispositions ; mais la nuit suivante, il fut tellement pressé par les remords de sa conscience et le désir de se convertir, qu'il se leva de grand matin et revint à Clairvaux pour se faire moine avec le prince Henri. Celui-ci devint un excellent religieux et fut plus tard archevêque de Reims.

Ainsi le nombre des pieux habitants de Clairvaux augmentait tous les jours ; Bernard vit jusqu'à sept cents religieux sous sa direction. Et la régularité était si grande, le silence si parfait, la charité si maîtresse, que rien ne troublait la paix de cette solitude bénie. On n'entendait que le chant harmonieux des psaumes quand on était au chœur, ou le bruit des instruments de travail quand on était à l'ouvrage. Les bâtiments s'étaient agrandis, mais ils étaient simples et pauvres ; les champs défrichés et bien cultivés suffisaient à l'entretien des moines, des hôtes et de nombreux indigents toujours bien accueillis ; mais l'austérité et la simplicité des premiers jours restaient entières ; la prière et l'amour divin, sans cesse excités par les saintes exhortations de Bernard, soutenaient les courages et élevaient les âmes au ciel (1).

C'est avec raison que la vallée avait vu son ancien nom de *vallée d'Absinthe* changé en celui de *clara vallis*, vallée de lumière ou vallée illustre (Clairvaux).

(1) La Révolution a chassé de Clairvaux les religieux, et depuis on a fait de cette sainte retraite une *prison* pour les malfaiteurs : juste punition d'un siècle antichrétien, qui s'appelle avec orgueil le siècle du progrès.

Mais Dieu ne destinait pas seulement saint Bernard à la direction de l'abbaye de Clairvaux ; toute la chrétienté devait entendre sa voix et s'ébranler à sa parole. Déjà la renommée de ses vertus s'étendait au loin. Dieu y ajouta l'éclat des miracles. La prière, la bénédiction, la main du saint Abbé semaient les guérisons et les prodiges.

Le fameux Suger, abbé de Saint-Denis et premier ministre de Louis VII se convertit en lisant son livre *de la Conversion des Clercs*.

Sur ses instances, Thibaud, comte de Champagne, rendit à un de ses vassaux des biens injustement confisqués.

Il reprocha courageusement au roi de France Louis le Gros d'avoir exilé injustement de leurs sièges l'archevêque de Tours et l'évêque de Paris ; il prit ouvertement la défense des innocents et prédit au roi la mort de son fils aîné.

Il réconcilia le roi Louis le Jeune avec le comte de Champagne, et l'empereur d'Allemagne Frédéric avec les neveux de son prédécesseur.

On le consultait de toutes parts ; il devint l'oracle des peuples, le conseiller des évêques et du pape, la lumière des conciles, l'arbitre des princes et des rois, en un mot, le personnage le plus célèbre de tout son siècle.

Ainsi Dieu se plut à exalter pour le bien de beaucoup d'âmes cet homme qui avait tout quitté pour Jésus-Christ et qui n'avait d'autre ambition que la gloire de son divin Roi.

Un événement qui fournit à saint Bernard l'occasion de déployer tout son zèle pour le bien de l'Eglise, fut le schisme d'Anaclet. Après l'élection régulière du pape Innocent II, un ambitieux nommé Pierre de Léon, s'était fait élire à son tour par un groupe de factieux qu'il avait gagnés à prix d'argent ; il se donna le nom d'Anaclet, et, à la tête de ses partisans, il chassa de Rome le pape véritable qui dut se réfugier en France, asile traditionnel des papes persécutés.

Cependant l'antipape envoyait partout ses prétendus légats pour faire reconnaître son autorité et les églises se divisaient, les unes prenant parti pour Innocent, les autres pour Anaclet. Un concile fut réuni à Etampes, en France ; saint Bernard y fut appelé ; le roi et les évêques déclarèrent qu'ils s'en remettaient à son jugement ; Bernard, après avoir consulté Dieu dans la prière et mûrement pesé les raisons des deux partis, déclara hautement qu'Innocent II était le vrai pape et que tous lui devaient obéissance : le roi de France se soumit donc à Innocent, et saint Bernard alla également obtenir l'adhésion du roi d'Angleterre et de l'empereur d'Allemagne.

Cependant Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, homme violent et abandonné à tous les vices, soutenait opiniâtrément dans ses Etats le parti de l'antipape et persécutait les catholiques fidèles. En vain saint Bernard, député vers ce tyran, essaya de l'éclairer et de le fléchir ; Guillaume le menaça de mort.

Bernard recourut à son arme ordinaire : la prière. Après une nouvelle entrevue à Parthenay, l'Abbé de Clairvaux entra dans l'église pour célébrer la messe ; le duc resta dehors (car il était excommunié). Après la consécration, saint Bernard, poussé par une inspiration de Dieu, prend l'Hostie sainte dans ses mains et s'en va droit au-devant du terrible duc à la porte de l'église : « Nous vous avons prié, lui dit-il, d'une voix pleine de force, et vous nous avez méprisés. Voici le Fils de la Vierge qui vient à vous ; Lui,

de chef de l'Eglise que vous persécutez. Voici votre Juge ! Le mépriserez-vous aussi, comme vous avez fait de ses serviteurs ? » Le duc, terrassé par la majesté du Christ, se mit à trembler de tous ses membres et tomba à terre sans pouvoir proférer une parole. Il était vaincu.

Guillaume alla jusqu'à Reims se jeter aux pieds du pape Innocent, demandant humblement pénitence et pardon. Il renonça aux honneurs et aux richesses, et consacra le reste de sa vie à expier ses fautes dans la plus héroïque pénitence. A la place de la couronne ducale, il gagna la couronne du ciel et devint le grand saint Guillaume d'Aquitaine, dont l'Eglise célèbre la fête le 10 février.

LE PAPE A CLAIRVAUX — SAINT BERNARD EN ITALIE

Le Souverain Pontife voulut visiter l'abbaye de Clairvaux. Les fils de saint Bernard allèrent en procession au-devant du Pape, vêtus de leurs pauvres habits et précédés d'une simple croix de bois. Ils étaient si recueillis, qu'aucun d'eux ne leva les yeux pour regarder le Pape et son magnifique cortège. Innocent II et les évêques de sa suite pleuraient d'admiration à la vue de tant de pauvreté et de modestie.

Le pape voulut que Bernard l'accompagnât en Italie. Le saint Abbé parcourut deux fois cette contrée, pour ramener les schismatiques au pape légitime. Ses voyages furent illustrés par un grand nombre de miracles. A Milan, tout le peuple alla au-devant de lui, et les nobles, montés sur de magnifiques chevaux, vinrent lui faire une brillante escorte; on se prosternait devant lui pour lui baiser les pieds, on coupait des morceaux de ses habits pour les conserver comme reliques. Le Saint délivra plusieurs possédés du diable, rendit la vue à plusieurs aveugles et guérit un grand nombre de malades en faisant sur eux le signe de la croix, ou en leur envoyant de l'eau bénite ou du pain bénit.

Il réconcilia les deux villes rivales de Gênes et de Pise.

Sur la route de Milan à Pavie, un paysan lui amena sa femme qui était possédée du diable. L'esprit infernal commença par injurier l'abbé de Clairvaux : « Ce mangeur de poireaux et de choux, dit-il par la bouche de la possédée, ne me chassera pas de ma petite chienne. » Mais, malgré sa résistance, le Saint le força au nom de Jésus-Christ d'abandonner sa proie.

LE DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Nous possédons encore près de quatre-vingts lettres adressées par saint Bernard aux papes Innocent II, Célestin II, et Eugène III. Ce dernier était un ancien religieux de Clairvaux, devenu abbé de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines, près de Rome, et enfin Souverain Pontife. Il témoigna toujours la plus sainte amitié et la plus grande confiance à son ancien maître, qui lui adressa pour le diriger dans ses sublimes fonctions son beau livre de la *Considération*.

L'abbé de Clairvaux a écrit plusieurs autres ouvrages de grande valeur, soit pour réfuter les hérésies de son temps, soit pour instruire les fidèles.

Ses nombreuses lettres sont un monument incomparable de zèle, de prudence, de charité et de courage apostolique. Enfin nous possédons encore un grand nombre de ses sermons. Aussi est-ce avec raison que l'Eglise le vénère au nombre de ses docteurs.

Il réfuta victorieusement les erreurs de Gilbert de la Porée et du philosophe Abélard esprits vigoureux et subtils, mais qui, en voulant abaisser la majesté des dogmes chrétiens au niveau de leur orgueilleuse raison, étaient tombés dans de dangereux écarts. Le savant Abbé les réduisit à condamner eux-mêmes leurs erreurs et Abélard acheva pieusement sa vie orageuse au monastère de Cluny.

Bernard écrivit des lettres véhémentes au peuple romain, qui s'était laissé séduire par l'ambitieux Arnauld de Brescia et avait chassé son souverain légitime, le pape.

Le midi de la France était alors désolé par diverses sectes manichéennes dont les doctrines subversives et les mœurs abominables dépassaient ce que les anarchistes et les francs-maçons de notre siècle ont inventé de pire. Saint Bernard, de concert avec son ami Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny, parcourut les malheureuses provinces ; et, par ses discours, ses miracles, l'exemple de sa vie, il ramena au sein de l'Eglise des milliers d'âmes égarées.

A Sarlat, alors ville épiscopale, la foule qui avait assisté au sermon du saint prédicateur lui apporta quantité de pains, afin qu'il les bénît. « Tous les malades qui mangeront de ce pain, leur dit saint Bernard, seront guéris, afin que l'on connaisse par ce grand nombre de prodiges que ce que nous annonçons est véritable. » En effet, on distribua de ces pains à des multitudes de malades, et tous ceux qui en mangèrent reçurent une complète guérison.

La dévotion de l'Abbé de Clairvaux pour la Sainte Vierge était incomparable, ainsi qu'on peut le voir dans ses écrits.

On raconte qu'un jour, après avoir assisté au chant du *Salve Regina*, dans la cathédrale de Spire, en Allemagne, il s'agenouilla par trois fois au milieu du clergé et du peuple ; la première fois il s'écria : *ô clemens!* la seconde fois : *ô pia!* la troisième : *ô dulcis Virgo Maria : ô clemente, ô tendre, ô douce Vierge Marie!* paroles par lesquelles on a toujours depuis terminé cette belle antienne à la Sainte Vierge.

Enfin, c'est par centaines qu'il attirait chaque année des âmes à la vie religieuse. Il eut jusqu'à six cents novices à Clairvaux. Non seulement les diverses provinces de France, mais la Savoie, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre lui demandaient des colonies de ses religieux. Il fonda plus de cent soixante monastères. Ces communautés fondèrent à leur tour d'autres colonies, et on compta plus tard jusqu'à huit cents maisons de la filiation de Clairvaux.

Au milieu de tant de triomphes, l'humilité du saint était incomparable. Il ne voulut jamais accepter les évêchés qu'on lui offrait. Un jour qu'un auditoire d'élite applaudissait à son discours, le démon lui suggéra cette pensée : « Te voilà bien un merveilleux prédicateur! » Et Bernard de répondre : « Ce n'est pas pour toi que j'ai commencé, ce n'est pas pour toi que je finirai. »

Tant de voyages et de prédications ne pouvaient le distraire de son recueillement. Les Chartreux, apprenant qu'il venait leur rendre visite, allèrent joyeux au-devant de lui. Ils furent bien surpris quand ils virent arriver le Saint moine, monté sur un cheval richement caparaçonné ; mais le Saint fut encore plus étonné que ces bons solitaires, car il ne s'était pas encore aperçu jusqu'à ce moment des ornements qu'on avait mis à sa monture.

LA CROISADE

La Palestine, si héroïquement conquise par la première croisade, allait de nouveau succomber sous les armes musulmanes; le Pape donna l'alarme et invita les princes chrétiens à marcher au secours de leurs frères d'Orient. L'Abbé de Clairvaux fut chargé de prêcher la croisade.

A Vézelay, en Bourgogne, où le roi de France avait convoqué sa cour plénière, Bernard enflamma tous les courages. Le roi, les seigneurs, le peuple s'écrièrent: *La croix! La croix!* On en avait préparé un grand nombre; elles furent insuffisantes. Bernard déchira ses propres vêtements pour y suppléer. A Chartres, les chevaliers enthousiasmés voulaient le nommer chef de l'expédition; mais le rôle de général d'armée ne convenait pas à son caractère sacerdotal, il refusa. Dieu l'envoyait combattre par la parole et non par le glaive, et confirmait ses discours par des miracles multipliés.

Il traversa ainsi la France, la Suisse et l'Allemagne, ébranlant les peuples. L'empereur Conrad cherchait à le fuir; Bernard le rejoint, l'exhorte, le presse et le décide à partir à la tête de ses volontaires. A Mayence, le saint Abbé réprime la fougue d'un moine exalté qui excitait au massacre des juifs, comme préliminaire de la croisade contre les Turcs. A Domingen, il guérit, en un seul jour, dix manchots, onze aveugles et dix-sept boiteux.

L'expédition partit pleine d'espérance, les débuts furent heureux; mais bientôt les trahisons des Grecs et les péchés des croisés eux-mêmes conduisirent ceux-ci aux plus grands malheurs. A cette nouvelle, ce fut en Occident une immense clameur contre l'Abbé de Clairvaux. Saint Bernard accepta sans se plaindre ces injustes humiliations: « S'il faut nécessairement que les hommes murmurent dans cette rencontre, disait-il, il vaut mieux que ce soit contre moi que contre Dieu. »

DERNIERS JOURS

L'héroïque moine, brisé par la maladie, les austérités et les travaux, était sur son lit, ne pouvant presque plus remuer, ni parler, quand arriva l'archevêque de Trèves, qui venait l'appeler au secours des habitants de Metz. Les nobles et les bourgeois de cette ville, depuis longtemps irrités les uns contre les autres, se livraient enfin une guerre acharnée et fratricide. Déjà deux mille personnes avaient été égorgées; rien ne pouvait calmer la fureur des partis.

Au récit de ces malheurs, à la vue des larmes de l'archevêque, Bernard est profondément ému; un zèle surnaturel ranime ses forces, il se lève et part pour Metz.

Les deux camps ennemis étaient en face l'un de l'autre, sur les bords de la Moselle. L'arrivée de l'homme de Dieu arrête le choc des armes. Bernard, surmontant sa fatigue, va d'un camp à l'autre, il s'adresse aux principaux chefs, sa voix affaiblie leur parle de paix et de pardon; mais elle ne rencontre que des cœurs altérés de vengeance.

Il ne se décourage pas.

Dès le lendemain, les principaux habitants acceptent sa médiation; il les réunit dans une petite île, avec les principaux capitaines des deux partis, écoute leurs griefs et prononce son jugement. La paix est conclue et les ennemis d'hier s'embrassent dans des transports de joie.

S'arrachant aux ovations de tout un peuple sauvé, le pacificateur mourant revient reprendre son lit de douleurs à Clairvaux. Ses religieux en larmes se pressent autour de lui: « O père bien-aimé, lui disent-ils, père charitable, voulez-vous abandonner votre famille ? Ayez pitié de nous qui sommes vos enfants; nous que vous avez élevés, formés, guidés comme une tendre mère! Que vont devenir les fruits de vos travaux ? »

Bernard les console, les exhorte à s'abandonner avec confiance à la bonté de Dieu, à s'aimer les uns les autres, à être fidèles à leur vocation. Puis il leur répète avec saint Paul: « Mes frères, nous vous en supplions et nous vous en conjurons, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vivre pour Dieu, selon que vous l'avez appris de nous, afin que le Seigneur vous comble de plus en plus de ses grâces..., car la volonté de Dieu est que vous soyez saints. »

Son âme s'envola au ciel, le 20 août 1153, vers neuf heures du matin; il avait vécu soixante-trois ans. Il laissait à ses fils spirituels, comme un précieux héritage, cette tendre dévotion à la Sainte Vierge, qui avait embaumée toute sa vie et lui avait valu tant de grâces.

Des fêtes splendides ont eu lieu au mois de juin de cette année 1891, à Fontaines-les-Dijon, pour célébrer le huitième centenaire de la naissance de ce grand serviteur de Dieu. Plaise au Seigneur de donner encore des héros semblables à l'Eglise et à la France.

LE BIENHEUREUX GOBERT, COMTE D'ASPREMONT

CROISÉ ET MOINE DE CITEAUX

Fête le 20 août.

Le Bienheureux Gobert combat les infidèles en Palestine. — Ne pas craindre les langues médisantes. Une bonne comparaison. — Le Bienheureux distribuant les aumônes aux pauvres des environs de l'abbaye de Villers.

GOBERT III COMTE D'ASPREMONT

Godefroy ou Geoffroy, comte d'Aspremont, en Lorraine, eut deux fils: Jean et Gobert. Ce dernier naquit vers l'an 1187. Les deux frères grandirent ensemble au château paternel, sous l'œil vigilant de leur noble mère, Isabelle de Dampierre et de Brabant.

C'étaient deux jeunes seigneurs intelligents et distingués, mais d'un tempérament différent; Jean était plus délicat et plus doux, Gobert plus vigoureux et plus ardent. Dès son enfance, ce dernier montra une force étonnante; il devint habile au maniement des armes et à tous les exercices militaires et endurci à la fatigue. Son père, voyant qu'il serait un vaillant et habile chevalier, résolut de le faire héritier de son château et de sa seigneurie, et proposa à l'aîné, Jean, d'entrer dans la carrière ecclésiastique. Celui-ci y consentit; il devint plus tard évêque de Verdun et ensuite de Metz.

Gobert succéda donc à son père, Geoffroy, en qualité de comte d'Aspremont, et fit revivre la gloire de ses ancêtres, dont deux avaient déjà porté le nom de Gobert. Le jeune châtelain, entraîné par son humeur guerrière, par l'ardeur de son

âge et de son caractère, par les préoccupations du monde, sentit se refroidir sa piété et eut de vifs combats à soutenir contre lui-même pour être fidèle aux vertus chrétiennes. Il semble même qu'il ne fut pas toujours sans reproche.

Mais, grâce à la sincérité de sa foi et à l'énergie de son caractère, il parvint à dominer ses passions et à les soumettre au joug de Dieu. Au milieu de l'éclat dont sa bravoure guerrière avait entouré son nom, il répondit courageusement à la grâce de Dieu qui sollicitait son cœur et se mit à mener une vie vraiment pieuse et chrétienne, en dépit des railleries du monde.

Le noble seigneur ne craignait pas de manifester une tendre dévotion pour la Sainte Vierge; il aimait la compagnie des ecclésiastiques et des moines, versait d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres, et s'il venait à découvrir que, durant les années précédentes, il avait fait tort à quelqu'un, il s'empressait de tout réparer. Il faisait régner la justice dans son comté et protégeait les veuves et les orphelins.

LE CROISÉ

Un héroïque désir enflammait souvent à cette époque les âmes vaillantes et guerrières : c'était de déployer la Croix sur sa poitrine, et d'aller défendre la foi chrétienne et le tombeau du Christ contre les infidèles. Le royaume chrétien, fondé à Jérusalem par les *croisés*, sans cesse attaqué et harcelé par les musulmans, avait grand besoin de secours, et les pèlerins étaient exposés au glaive des infidèles sur terre et sur mer.

Gobert résolut de s'enrôler dans la première croisade qui partirait.

Mais, avant d'aller sur les terres lointaines, il eut à défendre la civilisation en France même, contre les Albigeois : c'était des sectaires, dont les doctrines ressemblaient à celles des pires anarchistes de nos jours, et dont les mœurs corrompues valaient moins que celles des Turcs. Gobert combattit vaillamment contre eux dans l'armée du roi de France, Louis VIII, en 1219.

En 1228, l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, un tyran qui persécuta souvent l'Eglise, voulut se donner la gloire de faire la guerre aux infidèles. Désireux de s'entourer d'hommes capables, il multiplia ses instances pour entraîner avec lui le comte d'Aspremont. Gobert hésita longtemps, car, si la cause était sainte, le chef de l'expédition offrait peu de confiance. A la fin, cependant, il se décida.

Mais quand, après avoir débarqué en Palestine, il vit le monarque teuton faire lâchement alliance avec les musulmans et mettre en péril plus grand les chrétiens de Palestine, Gobert s'empressa de le quitter, pour aller offrir le concours de son épée aux chevaliers de Saint-Jean et du Temple.

Après la retraite de Frédéric, Gobert accomplit pieusement son pèlerinage aux Saints Lieux, vénérant avec une tendre dévotion cette terre sanctifiée par le Sang du Sauveur du monde. Dans le cours de ces pieux exercices, Dieu le visita par l'épreuve de la maladie; elle fut douloureuse; il s'en releva pourtant; mais il lui resta une certaine infirmité des jambes qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie.

Le noble croisé renonça donc à prolonger davantage son séjour en Palestine et repartit pour la France.

Après Rome et Jérusalem, le pèlerinage le plus célèbre était alors celui de Saint-Jacques de Compostelle. Le preux chevalier voulut se rendre à ce dernier sanctuaire, situé à l'extrémité de l'Espagne. Après y avoir satisfait sa dévotion, il revint au château d'Aspremont, où son retour fut salué par une grande joie.

LE SEIGNEUR ET LE MOINE

La piété du noble seigneur s'était fortifiée durant ces saints voyages, et il ne manquait pas de faire réciter chaque jour devant lui l'Office du jour et celui de la Sainte Vierge. Il s'unissait à ces prières avec ferveur.

Gobert III ne négligeait pas pour cela ses devoirs de prince. Le comte de Bar, ayant porté le ravage sur ses terres, les villageois accoururent à Aspremont demander justice à leur seigneur. Gobert, voyant que les négociations seraient inutiles, réunit ses chevaliers et ses paysans et marcha à l'ennemi. Le comte de Bar s'enfuit à l'approche de l'ancien croisé, qui le poursuivit jusque sur son propre territoire et le réduisit à demander la paix.

Une autre année, Gobert reçut un pressant message de son frère Jean, évêque de Metz, qui le suppliait d'accourir au secours de sa ville épiscopale. C'était ce même comte de Bar qui, ligué avec plusieurs autres seigneurs, l'avait attaquée et la pressait vivement.

Le seigneur d'Aspremont, craignant pour la sûreté de son propre comté, s'il le dégarnissait de troupes, résolut d'aller seul à Metz. Mais comment y pénétrer. Il fallait traverser des campagnes où les ennemis étaient les maîtres. Gobert usa de ruse. Il se déguisa en charretier, mit à ses pieds de vieilles chaussures, prit avec lui deux de ses paysans et un vieux cheval maigre, et partit. Le voyage s'accomplit sans aventures; nul ne reconnut le comte d'Aspremont en pareil équipage, jusqu'après son entrée à Metz, quand il se présenta à son frère l'évêque.

Aussitôt que la rumeur publique eut répandu dans Metz que l'ancien croisé était dans la ville, l'enthousiasme fut grand parmi les habitants; un pareil chef valait, à lui seul, une armée. Quiconque savait tenir une épée se sentait le courage de voler à la défense de la ville sous ses ordres.

Le comte de Bar, qui, sans doute, se croyait déjà sûr de la victoire, s'étonna de voir la nouvelle ardeur des Messins; mais, quand il apprit que le comte d'Aspremont était à la tête des défenseurs, il désespéra du succès, et se retira prudemment avec tous ses hommes d'armes, sans même attendre une bataille.

Gobert demanda alors à son frère la permission de se retirer, et repartit pour Aspremont, bénissant Dieu d'une si rapide et si pacifique victoire.

Le bon chevalier allait en remporter une autre plus éclatante et plus durable : victoire définitive sur lui-même et sur le monde. Jusqu'alors, Gobert avait gardé le célibat; depuis longtemps, il donnait l'exemple des vertus chrétiennes; il était riche, mais son cœur ne tenait pas aux richesses; il résolut d'abandonner le monde, de renoncer à lui-même et de se faire moine dans un couvent. L'Ordre de Cîteaux, alors dans toute son austérité et sa ferveur, l'attirait; mais il ne savait quel couvent choisir. Il en visita plusieurs dans la Lorraine et la Flandre, sans se décider.

A Nivelles, il rencontra une sainte béguine nommée Emmeloth, à qui il communiqua ses désirs et ses incertitudes. « Puisque je ne trouve

en ce pays aucun couvent tel que je le voudrais, dit-il en terminant, je vais retourner en Lorraine.

— Ne vous en retournez pas, répondit la pieuse femme, avant d'avoir visité l'abbaye de Villiers et parlé au moine Abundus : c'est un homme de Dieu dont les conseils vous éclaireront. »

Gobert alla donc à Villiers, et ouvrit son cœur à Abundus : « Dieu et la Sainte Vierge vous veulent ici, répondit le moine; c'est ici votre terre promise. » A ces mots, les hésitations du chevalier tombèrent et le comte d'Aspremont devint un humble moine de Villiers.

Un de ses cousins, nommé comme lui Gobert, hérita de son château et ne laissa pas tomber la gloire du nom d'Aspremont, car il accompagna plus tard saint Louis à la croisade.

De même qu'il avait su jadis faire régner la discipline militaire parmi ses troupes, l'ancien chevalier, devenu religieux, estima et respecta la discipline monastique. Il ne manquait jamais sciemment à la Règle, dit son biographe; il obéissait promptement aux supérieurs, aimait d'une affection fraternelle tous les autres moines pour l'amour de Dieu. Le souvenir de son ancienne condition et de ses richesses ne lui inspirait pas le désir d'un adoucissement à la vie commune; il était pauvre comme les autres et marchait humblement leur égal. Voyait-il quelqu'un de triste, il s'efforçait de le consoler. Nul n'était plus fidèle aux jeûnes, aux veilles et aux saints Offices de l'Eglise. Aussi, l'exemple de cet ancien seigneur, devenu si bon moine, excitait la ferveur et le courage des autres.

Ainsi, il avançait chaque jour dans la vertu et se préparait une riche couronne dans le ciel.

UN SOUPER TROP BIEN SERVI
POURQUOI LES CHIENS ABOIENT

Un jour, par ordre de son supérieur, il était parti en voyage pour une certaine affaire, et avait reçu pour compagnon le moine Pierre. C'est à ce dernier qu'on avait confié l'argent nécessaire au voyage et c'est lui qui s'occupait des dépenses. Le soir, nos deux voyageurs arrivèrent à une hôtellerie, harassés de fatigue, souffrant de la faim et de la soif. Pierre ordonna de préparer un repas tel que semblaient le demander les circonstances. Les voyageurs y firent honneur, rendirent grâces à Dieu et se livrèrent au repos.

Le lendemain, de bonne heure, ils étaient de nouveau en route, mais Fr. Gobert paraissait inquiet et attristé. Enfin, il se tourna vers son compagnon et lui dit : « Mon Frère, j'ai du remords de notre repas d'hier au soir; il me semble qu'il était servi trop copieusement et que, dans le manger et le boire, nous n'avons pas gardé cette mesure qui convient à de pauvres moines. »

S'il y avait un coupable, en cette affaire, c'était surtout Fr. Pierre, qui avait eu l'ordonnance du repas. Aussi, se sentant piqué, il laissa la mauvaise humeur assombrir son visage, et se mit à garder un silence significatif. En présence de ce mutisme prolongé, Gobert comprit que le cœur de Pierre avait été blessé. Reprenant la parole, il dit à son compagnon : « Mon Frère, je crois que le moment est venu pour nous de réciter telle *Heure* de l'Office divin. » Pierre ne répondit pas, mais il arrêta son cheval et les deux moines mirent pied à terre, pour commencer, à genoux, suivant l'usage de Citeaux, les premières prières de l'Office.

A peine furent-ils à genoux que Gobert, se tournant vers son compagnon, lui dit : « Mon Frère, je vous demande pardon de la peine que je vous ai causée tout à l'heure. » Et comme Pierre ne répondait pas, Gobert déclara qu'il ne se relèverait point avant d'avoir reçu une réponse de pardon. Touchante humilité d'un ancien guerrier ! Pierre était vaincu; il vint lui-même relever son Frère, déclarant qu'il pardonnait tout. On récita l'Office d'un cœur joyeux.

Après l'Office du jour, ils venaient de commencer une *Heure* de l'Office de la Sainte Vierge, et Gobert, qui ne savait pas tous les psaumes par cœur, écoutait avec soin son compagnon, lorsqu'ils arrivèrent devant un village. Aussitôt, les chiens d'accourir, aboyant à qui mieux mieux, et faisant aux étrangers une escorte des moins agréables. Gobert essaya de les effrayer en les menaçant de sa grande manche; mais il ne réussit qu'à les exciter davantage. « Mon Frère, dit-il à Pierre, interrompez-vous un moment, ces chiens m'empêchent de vous entendre; nous continuerons au sortir du village. »

Notre bon chroniqueur s'empresse de placer ici la réflexion suivante : Voilà comment s'efforçait de bien suivre l'Office un ancien militaire qui ne savait pas le latin : quelle leçon pour ces clercs négligents, qui comprennent fort bien le latin, et pourtant ne font nulle attention aux prières qu'ils récitent !

Après la sortie du village, les deux moines achevèrent l'Office commencé; puis Gobert dit à Pierre : « Mon Frère, pourriez-vous me dire maintenant quelques paroles d'édification ? — Je ne sais trop que vous dire, répondit Pierre; ma mémoire ne me rappelle rien en ce moment. — Pourriez-vous m'expliquer, reprit Gobert, pourquoi les chiens aboient et quelle importance cela peut avoir pour nous qui passons ? — Aucune, repartit Pierre. Les chiens aboient parce que c'est conforme à leur nature. Il n'y a qu'à les laisser aboyer. — Eh bien ! permettez-moi de vous adresser moi-même une parole d'édification :

» Quand les chiens aboient sur notre passage, il faut continuer notre route sans y faire attention; de même, quand les langues médisantes et bavardes se mettent à aboyer contre nous, inutile de nous mettre en colère, il faut continuer tranquillement notre route sans nous préoccuper de semblables bagatelles. »

GOBERT MALADE — L'AUMONIER DU MONASTÈRE

Fr. Gobert était retenu dans son lit par une douloureuse maladie et ne savait guère quelle nourriture lui serait moins désagréable, quand il dit au Frère infirmier : « Il me semble que si on m'apportait du poulet, j'en mangerais. » Justement, on envoya ce jour-là au couvent deux poulets. L'infirmier prépara cette viande de son mieux et l'apporta tout triomphant à son malade.

En présence de ce plat, l'énergique vieillard eut honte de sa faiblesse : « Ah ! maudite gourmandise, dit-il, te voilà toujours à chercher des cadavres comme les corbeaux. Trop souvent tu m'as pris autrefois dans tes pièges. Tu ne me séduiras plus. » Et il pria l'infirmier de porter cette viande à quelque autre malade, qui en aurait plus besoin que lui; car, pour lui-même, ajouta-t-il, quelque aliment maigre pouvait suffire.

Ces grandes abbayes d'autrefois, richement dotées par la générosité des princes et des particuliers, étaient la providence des pauvres de la contrée. L'abbaye de Villers, sans être riche, ne manquait cependant pas à ce rôle bienfaisant. Pendant quelque temps, Fr. Gobert fut chargé

de recevoir les pauvres qui se présentaient nombreux à la porte du couvent. L'ancien comte d'Aspremont les accueillait avec une bonté toute paternelle ; il leur donnait abondamment et toujours. Les religieux craignirent qu'il ne vînt à ruiner le monastère : ils prièrent l'abbé de déterminer la quantité d'aumônes que l'on pouvait distribuer chaque jour, et d'enjoindre à Fr. Gobert de ne la point dépasser. Il fut fait ainsi, et le charitable aumônier dut se soumettre à cet ordre ; mais il n'en devint que plus zélé à joindre à l'aumône matérielle l'aumône spirituelle, réconfortant les cœurs par ses bonnes paroles et ses sages conseils.

Un jour, une pauvre mendiante venait de lui demander une paire de souliers pour ses pieds nus et blessés. « Pourriez-vous, dit-elle en les recevant, me donner aussi un peu d'huile pour les frotter et les adoucir. » Gobert en va chercher dans un petit pot que lui avait présenté la mendiante. Il revenait le lui remettre, quand il rencontre à la porte un de ses amis. Celui-ci s'approche aussitôt pour l'embrasser ; Gobert, surpris, fait un faux mouvement et renverse sur son habit monastique une partie de l'huile qu'il portait. Et l'étranger de se moquer de lui. Mais Gobert accepta sans impatience cette double mésaventure.

Quelquefois, en voyage, n'ayant rien à donner, il se retirait à l'écart et rapportait au mendiant quelqu'un de ses vêtements de dessous au risque de se rendre lui-même malade par le froid.

Savait-il que son compagnon de route avait quelque aumône à donner? il encourageait lui-même les pauvres dans leur demande.

Il n'était pas moins édifiant de voir ce bon moine au sermon. La parole de Dieu est la nourriture spirituelle de l'âme; Gobert l'écoutait avec une sainte avidité et s'efforçait d'en tirer tout le profit possible.

Quand le sommeil venait troubler sa prière, il se maintenait réveillé, en mettant du poivre dans sa bouche.

DEUX DÉSERTEURS — UN DERNIER VOYAGE

Un religieux de l'abbaye de Vau-Saint-Lambert, de l'Ordre de Citeaux, fut envoyé à Villers, faire pénitence d'une faute qu'il avait commise. C'était le frère du vénérable Abundus, l'un des meilleurs moines de Villers; mais il n'imitait point son frère. Le démon souffla d'abord la tristesse dans son cœur; Jacques s'y laissa prendre; puis vint le dégoût de sa vocation, et il s'enfuit du monastère.

A cette nouvelle, Gobert s'élance à sa poursuite. Il parvient enfin à le rejoindre à une demi-heure du couvent: « Ah! mon Frère! mon Frère, lui dit-il, que faites-vous? Pourquoi mépriser la grâce que Dieu vous avait faite et préférer la terre au ciel? — Mon Père, répondit Jacques, ne vous fatiguez pas inutilement. Mon parti est pris ; je rentre dans le monde..... »

L'ancien capitaine, voyant que ses paroles avaient peu de succès, se souvient de sa force herculéenne d'autrefois : il saisit le fugitif, le met sur ses épaules, et le rapporte au couvent.

Un Frère convers, originaire de Bruxelles et nommé Henri, se découragea aussi de sa vocation. Gobert lui dit: « Patientez encore un mois; ensuite nous verrons. » Henri patienta; mais, le mois achevé, il était toujours aussi triste. « Je vous en supplie, dit Gobert, attendez encore quinze jours. » Henri finit par y consentir. Pendant ce temps, on pria beaucoup pour lui dans le couvent. Au bout de quinze jours, la tentation était passée; Henri ne voulait plus s'en aller; il persévéra jusqu'à sa mort, édifiant les religieux par ses vertus.

Adélaïde, duchesse de Brabant, s'était mis à spolier injustement l'abbaye de Saint-Pierre de Gembloux. Les religieux recoururent à l'intervention de l'ancien seigneur d'Aspremont. Gobert partit avec une députation de moines. On lui avait donné un cheval difficile, qui, dans un endroit pierreux, se cabra et se jeta à terre avec son cavalier. Gobert fut relevé de dessous son cheval, grièvement blessé à la tête et le corps tout meurtri. Les religieux voulaient le rapporter à Villers; mais l'intrépide vieillard demanda à continuer sa route.

Quand la duchesse le vit arriver ainsi tout sanglant, elle fut saisie de pitié : « Qui donc vous a mis en cet état ? s'écria-t-elle. — C'est vous, Madame, répondit Gobert. Si vous n'aviez pas été injuste envers l'abbaye de Gemblours, ceci ne me serait pas arrivé. — Je voudrais faire quelque chose pour vous soulager, reprit Adélaïde. Que désirez-vous? — Promettez de ne plus troubler les droits de Saint-Pierre à Gemblours, reprit Gobert; et je vous remercierai, comme si vous m'aviez guéri. »

La duchesse accorda aussitôt toutes les satisfactions demandées, et Gobert revint content à l'abbaye de Villers. Mais il ne guérit pas de ses blessures, souffrit de grandes douleurs avec patience et enfin mourut saintement, le 20 août 1263. Son tombeau était jadis en vénération à Villers.

NOTRE-DAME DE SAINT-DIÉ

Fête le 20 août.

Résurrection d'un enfant mort-né.
(Tableau de l'église de Fraize.)

FONDATION DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME (1)

Saint Dié, évêque de Nevers, ayant quitté son siège épiscopal pour vivre de la vie érémitique, vint, après avoir erré en plusieurs contrées des Vosges et de l'Alsace, se fixer, en l'an 669, au pied du Kemberg. Il se bâtit une cellule au lieu précis où se trouve aujourd'hui le monastère du Carmel, et qui porte encore le nom de Petit-Saint-Dié.

De nombreux disciples, attirés par les vertus du pieux anachorète, ne tardèrent pas à se grouper autour de lui. Saint Dié résolut donc d'élever un monastère à côté de sa cellule et de l'oratoire qu'il avait dédié à saint Martin. Quant à lui, il continuerait à demeurer dans son ermitage, et concilierait ainsi son attrait pour la vie érémitique avec les soins qu'il devait à son troupeau.

Les disciples se mirent à l'œuvre. Et bientôt on vit les religieux s'éparpiller sur les flancs de l'Ormont pour arracher à la montagne les pierres et les autres matériaux nécessaires à la construction du nouveau monastère.

Un soir, l'un d'eux, qui était chargé de la direction des travaux, s'attarda dans la montagne. Arrivé, à la tombée de la nuit, au confluent de

(1) Nous nous sommes servi, pour cet humble travail, des savantes publications de dom Ruyr, de M. l'abbé L'Hôte, et de MM. Save et Schuler.

la Meurthe et du ruisseau de Robache, il ne voulut pas, soit que les eaux fussent grossies, soit qu'il désirât être de meilleure heure le lendemain auprès de ses ouvriers, traverser la rivière, et se décida à passer la nuit sur un petit monticule appelé les *Jointures*.

Dans son sommeil, la Sainte Vierge lui apparut, et lui ordonna de bâtir une église à l'endroit même où il prenait son repos, ajoutant que ce lieu lui était agréable, et que le nouveau sanctuaire serait l'objet de faveurs insignes.

Averti de ce qui s'était passé, saint Dié fit aussitôt construire la chapelle et en plaça le maître-autel à l'endroit exact de la vision. Il dédia cette chapelle à la Très Sainte Vierge, aux saints Apôtres et aux principaux évêques de Trèves, Euchaire, Valère, Materne et Maxime.

HISTOIRE DU SANCTUAIRE

Reste-t-il quelque vestige de la construction primitive de la chapelle bâtie par saint Dié vers l'année 670? On ne saurait l'affirmer. Cependant, il est probable qu'à la réédification de l'église, vers le IXe siècle, on fit entrer dans la nouvelle bâtisse bon nombre des matériaux provenant de la démolition. Ce qui est certain, c'est qu'on voit encore dans le porche actuel des fragments d'inscriptions ayant, au dire des archéologues, tous les caractères du VIIe siècle.

Quoi qu'il en soit, l'église du IXe siècle se composait d'une nef unique, non voûtée, percée de trois fenêtres géminées, et d'une porte au Midi, du côté où est le cloître.

Le chœur était formé par une seule abside, plus basse que la nef. Il était éclairé par cinq fenêtres surmontées d'arcatures et séparées par des colonnettes.

Au-dessus du porche s'élevait une tour massive, à deux étages, percée de fenêtres romanes, et terminée sur une flèche un peu lourde.

Les ravages du temps et de plusieurs incendies nécessitèrent, aux XIe et XIIe siècles, des remaniements partiels. C'est alors qu'on éleva les deux nefs latérales et leurs absidiales, et qu'on voûta entièrement l'édifice.

Quant à la tour, elle fut démolie vers le milieu du XVIe siècle, à la suite d'un violent incendie qui causa dans les deux églises et dans une partie de la ville de très graves dommages. Si la « petite église » n'a plus subi, depuis le XIIe siècle, de transformation importante, ceux qui l'ont vue, il y a seulement quelques années, conviendront que le noble sanctuaire était singulièrement déchu de son antique splendeur. Et qui donc aurait reconnu sous cette hideuse couche de plâtre humide et moisi « le joyau de la Lorraine?»

Mais voilà que, sous l'impulsion d'un zèle pieux et éclairé, l'édifice délabré se restaure et se rajeunit. La ville tout entière répond à l'appel de son vénérable curé. L'obole du pauvre et le billet de banque du riche tombent dans la bourse du prêtre REBATISSEUR. Et voici qu'aujourd'hui, M. l'abbé Brignon rend à la foi des habitants de Saint-Dié le vieux sanctuaire, aimé de tous, et dans lequel tant de générations d'ancêtres sont venues s'agenouiller.

Pénétrons dans l'intérieur de l'église :

Le porche est encore sombre et massif, comme toutes les constructions de l'époque carlovingienne; mais les nervures de la voûte se détachent avec leurs ornements sobres et délicats.

Le vaisseau apparaît, grave et majestueux; les huit piliers qui séparent la grande nef des bas-côtés sont admirablement dégagés.

Le chœur, pavé de mosaïques, séparé de la nef par une merveilleuse grille en fer forgé, œuvre d'un artiste déodatien, est éclairé par cinq belles grisailles. L'autel, en marbre noir, est surmonté de rétables en vieux chêne, rehaussés de dorures et d'émaux d'un grand prix. Derrière l'autel est un sarcophage de granit, rappelant que saint Dié reposa de longues années au pied de l'autel qu'il avait lui-même édifié.

Espérons que, dans un jour prochain, l'antique tour qui surmontait l'église Notre-Dame se relèvera et qu'ainsi sera complétée la reconstruction d'un des plus fameux sanctuaires de nos contrées de l'Est!

PENDANT LA RÉVOLUTION

La Révolution porta, à Saint-Dié comme ailleurs, ses tristes fruits.

L'administration du département des Vosges, oubliant même le culte des souvenirs historiques, fit mettre en vente la petite église et le cloître.

L'adjudication devait être faite à Epinal, le 19 décembre 1797.

Or, quelques jours auparavant, un simple cultivateur, M. Michel Lallemend, de Saulceray, commune de Michel-sur-Meurthe qui, malgré les bienfaits d'une éducation chrétienne, était entré dans le mouvement révolutionnaire, assistait à une délibération du Conseil communal. La discussion se prolongeant après la nuit close, on pria quelqu'un d'aller chercher un clerge à l'église, M. Michel y alla. Son absence fut si longue que plusieurs conseillers se portèrent à sa rencontre jusqu'aux portes de l'église, où ils entendirent distinctement le bruit d'une conversation. Lorsque M. Lallemend sortit, ses traits étaient bouleversés, sa voix tremblait.

Dès le lendemain, il réalisait son avoir, et, pour se procurer de l'argent, n'hésitait pas à vendre une paire de bœufs. Il partait ensuite pour Epinal, où il devenait, le 19 décembre, acquéreur de la petite église pour une somme de 35 100 francs.

Depuis ce jour, la conduite de M. Lallemend devint celle d'un chrétien irréprochable. Et, plus tard, quand ses deux fils, devenus prêtres, l'interrogèrent sur les causes de ce changement inopiné, il leur répondit invariablement ces simples mots: « Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai été heureux un instant. » Respectons sa pieuse discrétion.

Après la tourmente révolutionnaire, le 14 mars 1805, M. Lallemend fit don à la commune de Saint-Dié de la petite église et de ses dépendances, gratuitement et sans rétribution, sous la condition expresse que l'église serait toujours affectée au culte catholique.

M. Lallemend fut heureusement inspiré, car, sans cette clause formelle, l'église Notre-Dame aurait été, en 1854, affectée au culte protestant.

LES MIRACLES DE NOTRE-DAME DE SAINT-DIÉ

La Sainte Vierge avait promis que le sanctuaire de Saint-Dié serait le théâtre d'insignes faveurs.

L'histoire a conservé le souvenir de nombreux prodiges qui s'y opérèrent dans la seconde moitié du XIIIe siècle.

Mais, déjà avant cette époque, d'innombrables merveilles avaient illustré l'antique église. Le célèbre auteur des *miracles* de Sainte-Marie de Saint-Dié écrivait vers 1280 : « On raconte beaucoup de prodiges opérés autrefois, mais je n'en dirai rien, je ne veux rapporter que ceux dont j'ai été témoin. »

Nous ne saurions, on le comprend, reproduire dans un travail si modeste et si succinct, la longue série des guérisons étonnantes et des grâces de toutes sortes, dont le pieux narrateur fait le touchant récit. On les trouvera consignées dans la notice sur Notre-Dame de Saint-Dié, publiée par M. l'abbé L'Hôte, professeur du Grand Séminaire.

On trouvera également dans cette notice le récit de miracles accomplis à une époque postérieure.

Nous nous bornerons à transcrire ici quelques-uns de ces faits plus éclatants ou intéressant davantage et plus directement notre ville.

1° Une jeune fille était percluse de tous ses membres, et, de plus, tellement contrefaite et recourbée d'une façon si étrange, qu'on aurait dit un ballot de lin. A peine entrée dans le sanctuaire de Marie, elle fut instantanément guérie. Au bruit de cette merveille, le clergé et le peuple accourent et rendent grâces à Dieu.

2° Un malheureux est affligé d'une triple infirmité : il est perclus, sourd et muet. Amené aux pieds de Marie, il implore son secours, et son mal disparaît subitement.

3° A Taintrux, un petit enfant était au bain, tandis que sa mère vaquait aux soins du ménage. Lorsqu'elle revint près de la cuve où elle avait plongé son enfant, celui-ci était mort. Affolée et furieuse, elle remplit la maison de ses cris, et soulève tout le village par ses plaintes et ses gémissements. Les paysans assemblés s'apitoyent sur ce triste accident, et engagent la mère à porter son enfant dans l'église de la Vierge. La mère franchit les dix kilomètres qui séparent Taintrux de Saint-Dié, et dépose avec larmes l'enfant au pied de l'autel. Et Marie rend la vie à ce corps inanimé, aux acclamations d'une foule d'assistants.

4° Un enfant d'Echery était perclus d'une main depuis le berceau. Il vint prier dévotement à l'autel de Marie, et son mal disparut subitement.

5° Une femme de Mandray fut également guérie en un instant d'une infirmité semblable.

6° Le 12 octobre 1661, Demange Granferry, du village de Sauley-sur-Meurthe, accompagné de cinq personnes dudit village, apporte au sanctuaire de Saint-Dié une enfant née le matin même sans donner signe de vie. Pendant toute la nuit, les pèlerins demandent pour l'enfant la grâce du baptême. L'enfant s'agite, ouvre la bouche, et reçoit le sacrement. Ce fait est consigné, avec les signatures des cinq habitants de Sauley, dans les archives de l'évêché.

7° Un autre enfant mort-né est apporté du Val-de-Villé, à la petite église de Saint-Dié, le 28 juin 1665, revient à la vie, reçoit le baptême, et ferme les yeux pour toujours.

RÉSURRECTION D'UN ENFANT DE SAINT-DIÉ

La gravure qui se trouve en tête de ce travail est la reproduction faite d'après une photographie de M. V. Franck, d'un tableau qu'on voit dans l'église de Fraize.

Aux pieds d'une Vierge Mère, sont agenouillés un homme et une femme. Celle-ci tient dans ses mains un enfant mort et emmaillotté. Au bas du tableau on lit cette inscription :

« Jean Nicolas, dict de Sarrux, cordonnier, demeurant à Sainct-Diey, ayant fait porter devant l'image de Notre-Dame de Sainct-Diey un fils mort-né, dont Elisabeth Cuitarde, sa femme, estoit accouchée; après deux heures de prières, obtient la vie et le bastême à son enfant, en présence de sept personnes. Du 20 juin 1656. »

L'EX-VOTO DE LA RUE CONCORDE

Une des plus touchantes preuves de la dévotion des habitants de Saint-Dié envers Marie est l'ex-voto qu'on voit sur la façade de la maison Thiéry, petite rue Concorde, 6. Il rappelle le grand incendie du 27 juillet 1757, qui dévora cent vingt maisons, et s'arrêta, par la protection de la Sainte Vierge, à la maison en question.

Ce monument est fort simple. Il consiste en une statue de pierre placée dans une niche.

Au-dessus de la statue, sur une table de bois peint, encadrée d'une moulure saillante, on lit une inscription dont la pensée vaut mieux que la poésie.

Une inscription plus petite, à gauche, contient la mention suivante :

« Premier reposoir du Saint-Sacrement fait ici, » le 10 juin 1762. La peste cessa à Saint-Dié par » un vœu fait à saint Joseph en l'an 1650.

» Quartier du Puits étant préservé de l'incendie » arrivé le 27 juillet 1757.

» Vœu de Dominique Renard et de Claire Ren» feing, son épouse, par eux et leurs voisins » en 1757. »

C'est aussi en vertu du vœu de Dominique Renard qu'une lampe brûle chaque samedi, la nuit durant, en l'honneur de la Sainte Vierge.

LE PÈLERINAGE

Le plus illustre des pèlerins de Notre-Dame de Saint-Dié est, sans contredit, le pape saint Léon IX, qui, à son retour du Concile de Worms, visita Saint-Dié où il avait été grand-prévôt du Chapitre, vint prier au tombeau de notre glorieux Patron, et consacra lui-même la petite église, le 1er mai 1051.

Jusqu'à la grande Révolution, le pèlerinage de Notre-Dame fut en grand honneur. Chaque jour, de nombreux fidèles venaient au sanctuaire béni demander des grâces ou remercier des faveurs obtenues. On y accourait de fort loin : de l'Alsace, de la Franche-Comté et même de la Champagne.

A certains jours plus solennels, des paroisses tout entières venaient processionnellement et bannières déployées accomplir leurs dévotions dans l'illustre église. Le jour de la Visitation, en particulier, était fêté très solennellement à Saint-Dié.

Le pèlerinage était si populaire, il excitait si universellement la confiance, qu'un jour, on l'a vu plus haut, la population de Taintrux prit l'initiative d'engager une pauvre mère à porter le corps inanimé de son enfant devant l'image miraculeuse.

Quatre prêtres étaient attachés, avec titre de vicaires de Notre-Dame, au service du pèlerinage, et souvent ce nombre était insuffisant.

Un des pèlerinages les plus solennels était celui qui se faisait la veille de l'Ascension.

Ce jour-là, toutes les paroisses du Val de Galilée, soumises à la juridiction spirituelle du Chapitre, se réunissaient à Saint-Dié pour célébrer les Rogations. Cette fête était connue sous le nom de *Foire aux Croix*, à cause de toutes les croix et de toutes les bannières qui traversaient processionnellement la ville.

Cette procession s'organisait à la Croix de Périchamp, vers l'emplacement actuel des *cités d'Anould*, où se trouvait une chapelle contenant, dans un reliquaire, une notable parcelle de la

vraie Croix. Les milliers de pèlerins se rendaient en chantant des cantiques à l'église Notre-Dame où se célébrait la messe solennelle.

Enfin, toutes les fêtes de Marie se célébraient avec éclat dans le pieux sanctuaire.

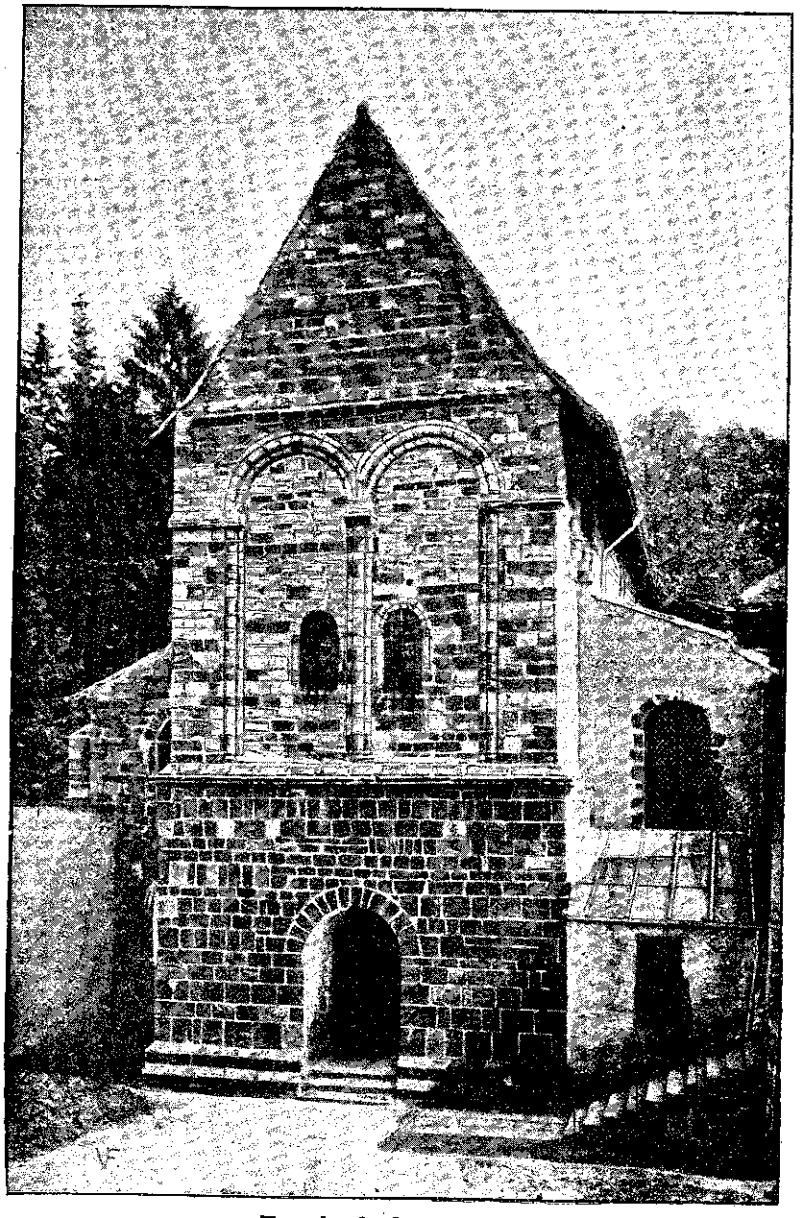
Pourquoi ces touchantes solennités ne se renouvelleraient-elles pas? Espérons que la splendide fête des 18, 19 et 20 août 1894 en marquera le retour.

CONCLUSION

« Autrefois, dit M. l'abbé L'Hôte, une fonda-
» tion assurait l'entretien d'un cierge brûlant
» perpétuellement devant la statue de Notre-
» Dame, à la petite église. Aujourd'hui, la fon-
» dation n'existe plus, mais de pieuses libéralités
» entretiennent une lampe toujours allumée
» devant l'image vénérée.

» Avant de quitter ce béni sanctuaire, proster-
» nons-nous en esprit devant la Sainte Madone,
» offrons-lui nos hommages et notre amour, et
» supplions-la de nous obtenir le feu de la vraie
» charité, qui brûla toujours dans son cœur, et
» dont la lampe de son sanctuaire nous offre le
» symbole. »

LAUS MARIÆ.



Façade de la chapelle.

SAINT PHILIBERT

ABBÉ DE JUMIÈGES

Fête le 20 août.

Saint Philibert, en compagnie de saint Ouen, quitte le monde.

SA JEUNESSE

Philibert naquit dans la seconde moitié du VII^e^ siècle d'une famille noble d'Aquitaine. Son père, après avoir administré la ville d'Aire avec prudence et sagesse, fut choisi, comme un autre saint Ambroise, pour en être l'évêque. Celui-ci, voyant les heureuses qualités dont son fils était doué, l'envoya, suivant l'usage d'alors, se former à la cour de Dagobert qui régnait en Neustrie. Les âmes des saints se devinent et s'attirent bientôt : Philibert rencontra à la cour un jeune écuyer nommé Ouen avec lequel il se lia d'une étroite et fraternelle amitié. Ils furent vite assez intimes pour n'avoir plus de secrets l'un pour l'autre ; ils résolurent tous deux de quitter leur avenir et leur fortune pour embrasser la vie religieuse dans une communauté de moines fervents, venus de Luxeuil à la prière d'Ouen, qui leur avait bâti sur ses domaines à Rebais une magnifique abbaye (638). Ce fut en cet endroit que Philibert prit l'habit religieux.

VIE MONASTIQUE

Dès lors il se fit remarquer par une ferveur si grande et des progrès si rapides qu'il put distancer bientôt les plus parfaits.

Ces progrès ne se réalisaient pas sans luttes. Parmi toutes les vertus que Philibert voulait pratiquer était celle de l'abstinence. Malgré les sollicitations du démon, qui le poussait à satisfaire son appétit, Philibert s'employait tellement à servir ses Frères pendant les repas qu'il se levait de table sans avoir pris ce qui lui était nécessaire. Un jour, cependant, il lui arriva de manger plus qu'il ne se le permettait ordinairement. Le Seigneur l'avertit en songe du piège où il était tombé. Notre Saint crut voir pendant son sommeil le diable lui caresser l'estomac en s'écriant à plusieurs reprises: « Que je suis bien ici! que je suis bien ici! » Ce songe mit Philibert en éveil contre les tentations de gourmandise et il se proposa dès lors de redoubler la rigueur de ses jeûnes.

D'autres tentations lui survinrent dont il triompha par le signe de la croix. Pendant la nuit, il se rendait à l'église pour prier. Le diable voulut lui en interdire l'accès en se plaçant à l'entrée sous les formes les plus hideuses : tantôt sous la forme d'un serpent qui s'élançait en sifflant contre lui, tantôt sous la forme d'un ours qui voulait l'étouffer. Les ruses de l'ennemi furent déjouées par le signe de la croix, et dès lors, Philibert put vaquer à la prière sans être inquiété par le démon vaincu.

SAINT PHILIBERT ABBÉ

A la mort de l'abbé, saint Aile, les suffrages de ses Frères le mirent à la tête de la communauté. Philibert réalisa dans son gouvernement l'idéal tracé par saint Benoît. Cependant, malgré sa prudence, la fermeté de notre Saint déplut à quelques moines peu fervents qui s'oublièrent jusqu'à fomenter une rébellion contre lui. La Providence frappa d'un châtiment honteux les principaux membres de cette conspiration, les autres se soumirent et furent reçus par leur Abbé comme des enfants prodigues.

Philibert résolut ensuite de visiter les communautés les plus ferventes de ce temps, afin de donner à son monastère les usages qu'il croirait les plus propres à procurer la sanctification de ses religieux.

Il réussit dans cette étude au delà de ses espérances, si bien que les princes se disputaient l'honneur d'avoir un monastère occupé par des religieux formés à son école.

FONDATION DE JUMIÈGES

Philibert accepta les offres du roi Clovis II et construisit dans le diocèse de Rouen une abbaye dans le voisinage de Fontenelle ou Saint-Vandrille. C'est ce monastère qui acquit dans la suite tant de renommée sous le nom d'abbaye de Jumièges (654).

Les bâtiments de la nouvelle fondation, située dans une contrée fertile, furent dignes de la magnificence royale qui y pourvoyait. Reconstruite plus tard dans les beaux siècles de l'architecture romane, l'église offre encore aujourd'hui dans ses ruines un spectacle imposant. Mais les splendeurs de l'édifice matériel sur lesquelles s'étend avec complaisance le chroniqueur étaient dépassées de beaucoup par la ferveur dont les moines étaient animés : la charité y brillait de son plus pur éclat, l'abstinence y était extrême, l'humilité y était profonde.

La vertu du saint abbé croissait de jour en jour. On distribuait aux pauvres ce que l'esprit de mortification et d'abstinence retranchait aux religieux, ceux-ci donnaient sans compter, si bien qu'un jour le pain manqua au monastère; on n'avait pas même de quoi s'en procurer. L'abbé fit aux Frères assemblés un discours pour les encourager dans leur jeûne et leur rappeler les promesses que Dieu a faites au juste de ne point l'éprouver par la disette. A peine l'Abbé finissait-il de parler qu'un homme apporta au monastère les vivres de la journée.

Depuis ce jour, les Frères ne manquèrent plus de rien, et malgré leur charité qui ne se ralentit plus, la disette ne se fit jamais sentir désormais à Jumièges.

MIRACLES DU SAINT

Les miracles et les prodiges se multipliaient à la voix du saint Abbé.

Il avait un jour besoin des services d'un de ses moines pour une négociation avec Ebroïn, le puissant maire du palais. Ce moine, par une fâcheuse rencontre, était accablé d'une fièvre violente. Philibert alla le trouver, le chargea de sa mission et lui commanda dans ces termes : « Allez, mon enfant, acquittez-vous de votre message, revenez me trouver et désormais ne soyez plus malade ». Le moine, subitement guéri, se leva aussitôt à la parole de l'homme de Dieu.

Une autre fois, un moine était sur le point de mourir et avait perdu l'usage de la parole, cependant il témoignait par des signes le désir qu'il avait de se confesser d'une faute autrefois oubliée. Plein de sollicitude pour cette âme qui se trouvait en si grand péril, le Saint alla se prosterner dans l'église, afin d'obtenir de Dieu que la langue de ce moine fût déliée; à peine avait-il fini sa prière qu'on vint lui annoncer que le religieux avait recouvré la faculté de parler et qu'il désirait se confesser. A peine ce devoir était-il accompli, que l'âme du pénitent ainsi préservée du désespoir éternel prit son vol pour l'éternité.

Toutes ces grâces, Philibert les obtenait à cause de la ferveur qu'il montrait dans la prière. Il passait ses nuits en oraison dans l'église et un moine surprit une fois l'éclat de son regard, témoignage évident de sa sainteté. Philibert avait aussi le don des larmes : il ne pouvait s'adonner à la prière sans que des pleurs abondants vinssent sillonner ses joues.

Les éléments comme les maladies semblaient lui être soumis : un jour, pendant la moisson, les Frères achevaient d'édifier les meules, lorsqu'un vent violent s'éleva et menaça de disperser la récolte. Le Saint, voyant le danger qui menaçait ses Frères, leva les bras vers le Seigneur et celui qui avait autrefois calmé la tempête calma l'ouragan à la prière de son serviteur.

Philibert renouvela plusieurs fois le même prodige sur la Seine et sur l'Oise, dont il put faire souvent la traversée sans péril, malgré les flots agités.

LES RELIGIEUSES DE PAVILLY

Notre saint Abbé ne veillait pas seulement au salut des novices qui venaient nombreux se

mettre sous sa direction, il se préoccupait aussi de l'avenir éternel des femmes que sa prédication attirait à la vie parfaite. Ce fut pour elles qu'il construisit à Pavilly, à quelque distance de Jumièges, un monastère de moniales. Il mit à leur tête une femme remarquable par sa prudence et son esprit de religion : sainte Austreberte.

Son zèle ne se ralentissait pas et sous son impulsion, plusieurs monastères furent construits en Normandie. En même temps, les ressources de son abbaye devenaient plus considérables; il ne les dépensait pas en œuvres de luxe, mais il les employait au rachat des captifs et il envoyait ses moines avec des convois de vivres soulager les populations dans le besoin.

PERSÉCUTIONS

Ebroïn, le terrible maire du palais, avait été privé de sa charge à cause de ses crimes. Revêtu de l'habit monastique, il avait été enfermé à Luxeuil. Bientôt, le moine forcé apostasia et recommença les séries de ses vexations contre les prêtres, les moines et les nobles du royaume. Saint Philibert alla le trouver pour lui représenter l'énormité de ses fautes et s'efforcer de le faire rentrer en lui-même. Cette démarche était hardie et pouvait devenir la cause de la mort du prédicateur. Cette perspective n'était pas de nature à effrayer Philibert, il marcha courageusement au-devant du martyr.

Mais Dieu qui voulait que l'apostolat de notre Saint se poursuivît encore longtemps le préserva des fureurs d'Ebroïn. Cependant sa conduite lui attira des persécutions. On fit répandre contre le Saint des bruits calomnieux qui arrivèrent jusqu'aux oreilles du saint évêque Ouen. Celui-ci, malgré son ancienne affection pour le moine, le fit enfermer dans une étroite prison. Philibert, loin de se plaindre de cet indigne traitement qui devait lui être d'autant plus sensible qu'il lui venait d'un ancien ami, s'en réjouit. Sa prison retentit des hymnes sacrées et les chauves-souris qui peuplaient son humide cachot s'enfuirent quand notre saint Abbé entra : une lumière ardente y brilla et un parfum suave s'y répandit en même temps.

L'EXIL

Délivré par saint Ouen, Philibert, pour échapper aux persécutions d'Ebroïn, se retira près d'Ansoald, évêque de Poitiers, dans le but d'y construire un monastère, parce que tous les hommes que sa parole convertissait ne pouvaient être commodément réunis en une seule maison. C'est à cette époque de la vie de saint Philibert qu'il faut placer le pèlerinage qu'il fit à la cellule de saint Martin, à Ligugé.

Ansoald fut aussi gagné à la vie monastique; il renonça à l'épiscopat pour s'engager dans les liens de la vie religieuse. Ce fut sur ses conseils que Philibert éleva un monastère dans l'île de Her, que nous désignons maintenant sous le nom de Noirmoutier (677).

Comme Philibert ne voulait pas se réconcilier avec Ebroïn, et qu'il ne pouvait rentrer en Neustrie, les moines de Jumièges ne voulurent point accepter les abbés que saint Ouen leur proposa successivement, pour ne point manquer à la foi qu'ils avaient jurée à notre Saint.

RETOUR A JUMIÈGES

A la mort du maire de Neustrie (681), saint Ouen commença des négociations avec son ami pour le ramener à Jumièges. Il ne fut pas difficile de le faire consentir à son retour.

La Neustrie, fière de la présence d'un si grand homme, se porta pour ainsi dire tout entière à la rencontre de Philibert. On déploya pour le recevoir toute la pompe dont on était capable alors. Quand les deux amis, saint Ouen et saint Philibert, se rencontrèrent, ils échangèrent un baiser fraternel. L'évêque et l'Abbé se retrouvaient après une absence de huit ans.

Ansoald vint séjourner quelque temps à Jumièges où il fut témoin de la délivrance opérée par Philibert, d'un moine possédé du malin esprit.

Cependant, notre Saint voulait retourner à son nouveau monastère qu'il venait de fonder en Poitou. Il plaça à Jumièges un homme en qui il avait toute confiance : le bienheureux Achard. Les moines de Neustrie, tout en voyant partir Philibert avec regret, furent néanmoins heureux d'obéir à un Abbé nommé par lui, sûrs d'avoir au moins les traditions et les enseignements de leur Père; il agit de même pour le gouvernement de l'abbaye de Saint-Benoît-du-Quinçay, près de Poitiers.

IL REVIENT A NOIRMOUTIER

De retour à Noirmoutier, le saint abbé donna un nouvel élan à la pratique des vertus religieuses, et Dieu, pour seconder la parole de Philibert et pour encourager les efforts des moines, sembla vouloir augmenter le pouvoir miraculeux de son serviteur.

Un Frère était un jour accablé de violentes douleurs. Ne pouvant trouver de remède efficace à son mal, il demanda l'eau dans laquelle le Saint venait de se laver les mains. A peine en eut-il fait l'application au siège de son mal qu'il en fut aussitôt délivré.

Une autre fois, un religieux malade de la fièvre se trouvait assis à la table de son saint abbé. Celui-ci, devinant le secret désir du religieux, prit un peu d'huile, la bénit et, y ayant trempé un morceau de pain, le porta à la bouche du moine qui se trouva incontinent guéri.

Un religieux se luxa le bras en travaillant à la cuisine, la douleur était si vive que le pauvre Frère tomba évanoui. Le Saint survint alors; il se sentit ému et pressé de le guérir, mais pour dissimuler autant qu'il était en lui sa puissance miraculeuse, il fit sous le vêtement du Frère le signe de la croix. Le religieux fut aussitôt soulagé.

Le cellerier du monastère vint lui dire un jour qu'il ne lui restait en fait d'huile qu'à peine une demi-mesure qu'il réservait pour les besoins du monastère ou celui des étrangers. Le saint abbé lui ordonna d'utiliser cette huile pour la lampe du sanctuaire et qu'il ne devait point craindre d'en manquer.

Le cellerier obéit avec empressement aux ordres de son Abbé. Le soir de ce jour n'était pas arrivé qu'on lui annonça qu'un navire lui amenait quarante mesures d'huile que lui envoyaient ses amis de Bordeaux.

L'île de Noirmoutier n'était pas à l'abri des pirates, qui infestaient les mers à cette époque reculée. Des navires bretons qui passaient par ces parages virent sur la côte un attelage de bœufs qui leur parut de bonne prise. Ils s'emparèrent des animaux. Mais Dieu veillait sur les biens du monastère. Aussi, quand les pirates voulurent amener leur capture à leur bord, une tempête commença à agiter les flots au point de

mettre les bateaux en péril. Reconnaissant leur faute, les marins vinrent se jeter aux pieds de Philibert qui les bénit et leur pardonna.

Leur voyage fut heureux et ils retournèrent chez eux sans éprouver d'autre incident fâcheux.

Il arriva à une certaine époque que les vents contraires retinrent quelque temps dans les ports des navires qui devaient retourner en Grande-Bretagne. Le mauvais temps se prolongeait, si bien que les pauvres matelots, dont les ressources étaient épuisées, craignaient de mourir de faim. Notre Saint y pourvut et leur fit donner tout ce qui leur était nécessaire : il pria et fit prier pour eux et il obtint du ciel un vent favorable pour le lendemain et un heureux voyage.

SA MORT

Enfin Philibert acheva sa vie toute sainte, illustre par ses mérites et ses miracles, le 20 août 684. Ses reliques furent d'abord conservées jusqu'en 836 dans l'église de Noirmoutier. Mais lors de l'invasion normande, elles furent transportées en divers sanctuaires; elles restèrent enfin à Tournus. C'est cette église qui les a gardées intactes depuis, malgré les protestants et les révolutions.

La dernière reconnaissance a été faite en 1841 par Mgr l'évêque d'Autun.

SOURCES

MICHAUD, *Vie de saint Philibert*, Paris, 1817; Nantes, 1846. — BAILBRACHE, *saint Philibert, abbé de Jumièges et de Noirmoutier*. Nantes. 1864. — LACOSTE, *Saint Philibert et le pèlerinage établi en son honneur dans le diocèse de Dijon*. Dijon, 1871. — MABILLON, *Acta Sanctorum O. S. B.*, t. II, p. 816-817.

FLEURS DES SAINTS

HUMILITÉ D'UN FRÈRE CONVERS

Il y avait à Cîteaux, parmi les disciples de saint Bernard, un Frère convers, qui n'était point docte selon la lettre, mais selon l'esprit, se montrait plein de zèle dans le service divin et aspirait ardemment aux grâces les plus excellentes. A l'école de l'Esprit-Saint, il avait appris, moins à connaître les secrets de la haute spiritualité qu'à s'humilier en toute occasion. Il mettait au premier rang dans son estime la connaissance de ses devoirs religieux qu'il étudiait humblement, sans relâche, dans la conduite de ses Frères, et il ne faisait aucun cas de ses propres vertus, bien qu'elles fussent plus qu'ordinaires.

Il arriva ainsi qu'il surpassa, par l'éminence de son humilité, ceux auxquels il n'était peut-être pas inférieur en sainteté pour tout le reste. Chose rare parmi les hommes, il ne voyait en lui-même que les défauts, dans les autres que les bonnes qualités, et cela, non par un motif de jalousie, mais par un motif pieux et louable.

Ce Frère, si bien disposé, assistait une nuit aux vigiles solennelles avec toute la communauté. Repoussant la somnolence et la torpeur, il a recours à ses moyens ordinaires, à ceux qu'il savait être les plus efficaces pour mettre en fuite l'ennemi; c'est-à-dire qu'il se remet devant les yeux tous ses péchés et qu'il examine sévèrement ses négligences quotidiennes. Devant la souveraine Majesté, il se reconnaît comme le dernier et le plus coupable des hommes. Par contre, selon sa coutume, il exalte la vie et la conduite de ses Frères. Dans le secret de son cœur, il fait particulièrement attention à l'un d'entre eux qui lui semblait surpasser tous les autres par l'excellence de ses dons surnaturels. Il trouve dans ce serviteur de Dieu l'humilité, la charité, la patience, la modestie, toute espèce de perfection, et ne se regarde auprès de lui que comme cendre et poussière.

A la suite de ces réflexions, incapable de contenir les ardeurs de son humilité, à la pointe du jour, dès que la règle l'autorise à parler, il attire par signe dans l'auditoire son vénéré Père saint Bernard. Il se jette à ses pieds, manifestant par la tristesse de son maintien la douleur qui pénètre son âme.

Interrogé sur la cause de son chagrin : « Malheur à moi, dit-il, misérable pécheur, dépourvu de tout bien! Cette nuit, j'ai compté jusqu'à trente vertus qui brillent dans un tel Frère, vertus dont je ne puis trouver la plus petite dans ma pauvre personne. Ah! je vous en conjure, mon Père, daignez intercéder pour moi auprès du Seigneur, afin que par vos mérites et vos prières je puisse devenir meilleur malgré tous mes péchés. »

A la vue de la profonde humilité de son disciple et de cette grande perfection qui s'ignorait elle-même, Bernard, ce grand maître de la vie spirituelle, plus capable que personne de l'apprécier, se sentit transporté de joie. Il désirait, il souhaitait que chacun de ses enfants fît de continuels progrès, mais sans le savoir et sans perdre de vue son insuffisance naturelle. Le Saint avait en haute estime cette grande humilité, aussi, dans ses discours, il fit à diverses reprises l'éloge de ce Frère.

Il affirmait qu'aucune des vertus que ce vrai moine avait énumérées dans la simplicité de son cœur n'était à comparer aux humbles sentiments qu'il avait de lui-même, lui qui fermait les yeux sur les défauts des négligents et des imparfaits, pour ne les ouvrir que sur la vie édifiante des plus vertueux, afin que sa conduite, mise en regard de la leur, lui semblât plus méprisable.

(Tiré du *Grand exorde de Cîteaux*, liv. IV, ch. 12.)

SAMUEL, PROPHÈTE ET JUGE D'ISRAEL

Fête le 20 août.

Samuel, enfant, entend la voix de Dieu.
(SCHNORR, SCHULGEN, Paris.)

SAMUEL VOUÉ AU SEIGNEUR

Sous la judicature du grand-prêtre Héli, vivait à Ramathaim-Sophim, en Palestine, un homme du nom d'Elcana. Il était de la tribu de Lévi et avait deux femmes, dont l'une, nommée Anne, était stérile.

Au jour des grandes solennités religieuses, Elcana se rendait avec ses épouses à Silo, où se trouvait l'arche d'alliance, pour y prier. Mais, loin d'apporter quelque joie au cœur d'Anne, ces fêtes ne faisaient qu'accroître sa tristesse. La vue des autres femmes plus heureuses qu'elle, la compagnie de Phénenna, sa rivale, lui rappelaient plus amèrement l'opprobre de sa stérilité. En vain Elcana s'efforçait-il de la consoler, en lui disant : « Anne, est-ce que je ne vaux pas mieux pour vous que dix enfants? »

Anne restait inconsolable. Un jour qu'elle priait et versait des larmes à Silo, l'idée lui vint de consacrer au Seigneur son fils premier-né, si Dieu daignait enfin se souvenir d'elle et lui enlever son affliction.

Un an après, elle mettait au monde son premier-né, auquel elle donna le beau nom de *Samuel*, c'est-à-dire *Obtenu de Dieu*.

Quand l'enfant fut sevré, sa mère le porta, joyeuse, à Silo, et l'offrit au grand-prêtre pour le consacrer au service de Jéhovah.

« SAMUEL! SAMUEL! — ME VOICI »

Autant Samuel était pur aux yeux de Dieu, autant les deux fils du grand-prêtre, Ophni et Phinées, qui, eux aussi, servaient à l'autel, menaient une vie infâme. Leur inconduite, leur rapacité sacrilège détournaient du temple les fidèles. Héli, leur père, se contentait de les reprendre faiblement : « Pourquoi, leur disait-il, faites-vous des choses si abominables? Cessez, mes enfants, j'entends dire de vous que vous faites transgresser la loi par le peuple de Dieu. Ce n'est pas bien. »

On conçoit l'effet de pareilles réprimandes.

Le Seigneur, après avoir vainement averti le grand-prêtre par la voix d'un de ses prophètes, voulut se servir de Samuel.

L'enfant dormait non loin de l'arche. La lampe du sanctuaire n'était pas encore éteinte : on était au commencement de la nuit. Tout à coup, une voix se fait entendre : « Samuel! Samuel! » Persuadé que c'est le grand-prêtre qui l'appelle, il se lève et va aussitôt à lui, en disant : « Me voici, car vous m'avez appelé. — Non, je ne t'ai point appelé. Retourne à ta couchette et dors en paix. »

L'enfant obéit, se recoucha et s'endormit sans délai. Peu d'instants après, le même appel retentit. « Mon enfant, je ne t'ai point appelé, dit encore Héli à Samuel accouru de nouveau près du grand-prêtre. Retourne et dors. »

Samuel ne connaissait pas la voix de Dieu, dit l'Ecriture, car Jéhovah ne lui avait pas encore parlé.

Réveillé une troisième fois, il arrive près du grand-prêtre, et, sans se décourager, lui dit : « Me voici, car vous m'avez appelé. » Cette fois, le vieillard soupçonne une intervention divine. « Va, dit-il à Samuel, et si l'on t'appelle encore, tu diras : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute.* »

Samuel s'en alla et dormit. L'appel accoutumé vint bientôt frapper son oreille : « Samuel! Samuel! — Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute, » répondit aussitôt l'obéissant enfant.

Jéhovah dit à Samuel : « Voici que je vais amener sur la maison d'Héli les châtiments dont je l'ai menacé. Il connaissait la mauvaise conduite de ses enfants, il ne les a pas punis. Aussi, aucun sacrifice ne sera capable d'expier son iniquité, j'en tirerai vengeance moi-même. »

Le jour venu, Héli fit venir l'enfant et Samuel lui déclara tout ingénument. L'infortuné vieillard se contenta de répondre : « C'est le Seigneur! qu'il fasse ce qu'il juge bon! »

On connut bientôt dans Silo que le Seigneur s'était révélé à Samuel, et on le regarda dès lors comme un prophète.

SAMUEL JUGE D'ISRAEL

Les menaces du Seigneur eurent une prompte réalisation.

Dieu irrité livra les Israélites aux mains de leurs ennemis; le désastre fut entier. Les Hébreux y perdaient leur indépendance; l'arche d'alliance, le trésor d'Israël, tomba au pouvoir des Philistins; trente mille hommes avaient péri, et Ophni et Phinées se trouvaient parmi les morts.

Le grand-prêtre, assis sur son trône devant le temple saint, les yeux fixés du côté où s'était engagée la terrible mêlée, attendait anxieux. Quand on lui apprit la triste nouvelle, l'armée dispersée, ses deux fils morts, l'arche captive, le malheureux vieillard tomba à la renverse et se brisa la tête. Il gouvernait depuis quarante ans le royaume d'Israël.

A la suite de cette défaite, les Hébreux subirent pendant vingt années la domination des Philistins. C'est alors que Samuel exerça la judicature sur la nation sainte.

Il assembla tout le peuple à Maspha, après avoir détruit les idoles païennes de Baal et d'Astarté. Là, le prophète fit jurer aux enfants d'Israël de demeurer fidèles au culte du vrai Dieu et de bannir à jamais les divinités étrangères, condition indispensable pour obtenir l'appui du Seigneur et la délivrance du joug des Philistins. A sa voix, les Israélites reconnurent leurs crimes passés et se réconcilièrent avec Dieu par le jeûne et l'offrande de sacrifices expiatoires.

Aussi est-ce vers Maspha que les Philistins, alarmés des résolutions de l'assemblée générale des enfants d'Israël, dirigent leurs forces pour un assaut. Les Hébreux sont saisis de frayeur. Ils se groupent autour du prophète et le supplient de se faire leur intercesseur auprès de Dieu.

Cette fois, la victoire resta aux Israélites. Les Philistins furent mis en fuite et durent restituer leur antique butin, les villes et les terres conquises vingt ans auparavant.

A dater de ce moment, le peuple de Dieu jouit d'une paix profonde.

ISRAEL DEMANDE UN ROI

Cette prospérité dura aussi longtemps que Samuel gouverna par lui-même. Mais le poids des affaires bien plus que celui des ans l'amena rapidement aux portes de la vieillesse, et il se vit contraint de céder une part de son autorité à ses deux enfants, Joël et Abia.

Malheureusement, la confiance qu'il leur témoignait fut bien déçue. Au lieu de suivre les traces de leur père, les deux juges se montrèrent indignes de leur délicate mission. L'avarice s'empara de leur cœur, et l'intégrité du magistrat ne tarda pas à disparaître en eux : les présents les touchaient beaucoup plus que le souci de la justice.

Le peuple s'en émut. Les anciens vinrent trouver Samuel et lui dirent : « Te voilà devenu vieux. Tes enfants ne suivent pas tes exemples. Donne-nous donc un roi comme en ont les autres nations. Il nous rendra la justice lui-même. »

Cette demande affligea profondément Samuel : il voyait là un commencement de révolte contre Dieu.

« Vous voulez un roi, leur dit-il. Vous l'aurez. Seulement, voici quels seront ses droits : il prendra vos enfants pour conduire ses chars, pour labourer ses terres, pour moissonner son blé, pour fabriquer des armes et le suivre à la guerre. Vos filles seront ses servantes et vous-mêmes serez ses serviteurs. Il choisira les meilleurs de vos champs, de vos vignes et de vos plants d'oliviers; il prélèvera encore la dîme de vos récoltes et de vos troupeaux.

— N'importe, reprirent les anciens au nom du peuple, nous voulons un roi comme en ont les autres nations, un roi qui nous conduise dans les combats..... »

Devant une pareille obstination, Samuel renvoya les anciens d'Israël et attendit que le Seigneur lui manifestât celui qui devait régner sur son peuple choisi.

SAUL ÉLU

Son attente fut de courte durée. Il y avait dans la tribu de Benjamin un homme nommé Cis, dont le fils, Saül, était remarquable par sa haute taille et sa beauté. Or, un jour, le Seigneur dit à Samuel : « Demain, je t'enverrai un homme de la tribu de Benjamin. Tu lui donneras l'onction royale, et il commandera à mon peuple, et il le préservera de la main des Philistins. »

Le lendemain, les ânesses de Cis s'étant égarées, Saül, en compagnie d'un serviteur, fut envoyé par son père à leur recherche. Ils marchèrent longtemps inutilement, et, désolés, ils allaient s'en retourner à la maison, quand le

serviteur se rappela qu'il y avait dans les environs un *voyant* ou un prophète.

Vite, ils cherchent le présent qu'ils vont pouvoir lui offrir, car jamais les Orientaux ne se présentaient devant un personnage considérable sans lui apporter quelque chose en guise de présent, si peu que ce fût, témoin cet homme du peuple qui, paraissant devant le roi de Perse, lui offrit, faute de mieux, un peu d'eau dans le creux de sa main.

Saül se disposait à en faire autant, et à présenter à Samuel quelques provisions de bouche, mais tout avait été consommé. Enfin, fort heureusement, le serviteur, en se fouillant, trouva sur lui une pièce de monnaie : c'était le salut, et les deux hommes vinrent trouver Samuel à Suph, près de Ramatha.

Celui-ci se rendait sur la hauteur pour y offrir un sacrifice, quand il rencontra Saül. Aussitôt le Seigneur l'avertit intérieurement : « Voici celui que j'ai choisi. »

C'est pourquoi, quand Saül lui demanda : « Indiquez-moi, je vous prie, où est la demeure du voyant? » Samuel put lui répondre : « C'est moi, accompagne-moi au lieu du sacrifice. Tu mangeras aujourd'hui avec moi, et, demain matin, je te laisserai aller. D'ici là, je te révélerai les secrets de ton cœur. Quant aux ânesses, n'en sois pas inquiet, elles sont retrouvées. D'ailleurs, tout ce qu'il y a de meilleur en Israël ne doit-il pas t'appartenir à toi et à la maison de ton père? »

Saül demeura confondu de tant de prévenances de la part d'un prophète.

Il assista au sacrifice. Après quoi, Samuel invite Saül à un repas et lui donne la préséance sur tous les invités. Il descend ensuite à sa demeure, l'entretient longtemps sur la terrasse où il avait coutume de se promener, et lui fait préparer un lit. Saül ne comprend rien à une telle bonté.

Le lendemain, à l'aurore, Samuel veut reconduire son hôte, et l'accompagne jusqu'en dehors de la ville. Là, il fait prendre les devants au serviteur de Saül, et, lorsqu'il se trouve seul avec lui, le serviteur de Dieu verse sur la tête du fils de Cis l'huile sainte qui le sacre roi d'Israël. Puis il le baise en disant : « Voici que par cette onction Jéhovah t'a consacré prince sur son héritage, et tu délivreras son peuple de la main des ennemis qui l'environnent. »

Restait à faire connaître au peuple l'élu du Seigneur. Dans une assemblée générale tenue à Maspha, Samuel tira au sort la tribu d'où sortirait le roi. Le sort tomba sur la tribu de Benjamin, puis désigna parmi les familles celle de Cis, et, parmi les fils de Cis, Saül.

On alla chercher ce dernier : il s'était caché dans la partie la plus retirée de la demeure de son père; on l'emmena comme malgré lui à Maspha, et le prophète déclara, dès qu'il l'aperçut : « Voici celui que Dieu a choisi. Vous voyez qu'il n'a pas son pareil parmi tout le peuple! » En effet, Saül dépassait de la tête les plus grands de l'assemblée. Aussitôt la foule de l'acclamer avec enthousiasme.

Samuel offrit devant le roi et devant le peuple réuni, à Galgala, un sacrifice solennel qui fut en quelque sorte l'inauguration religieuse de la royauté.

ABDICATION DE SAMUEL — SAUL REJETÉ

Jusqu'ici, Samuel avait gardé une grande part du gouvernement : il était toujours juge d'Israël.

Avant d'abdiquer, il voulut se prémunir contre toute imputation calomnieuse qui eût pu suivre son départ et parla en ces termes au peuple assemblé à Galgala : « Devant Dieu et devant son Elu, s'écria-t-il, dites si j'ai jamais pris le bœuf ou l'âne de quelqu'un, si j'ai jamais offensé qui que ce soit ou accepté des présents durant ma judicature. Parlez aujourd'hui et je restituerai tout. » Le peuple entier protesta de l'innocence et de la droiture qui avaient toujours inspiré ses actes.

Samuel osa leur dire alors qu'eux n'en avaient pas toujours agi de même envers Dieu. « Vous savez, leur dit-il encore, tous les bienfaits dont le Seigneur vous a comblés depuis votre sortie d'Egypte; vous connaissez aussi vos ingratitudes sans nombre; il vous pardonne cependant. Servez le Seigneur et soyez fidèles à ses préceptes, vous et votre roi. Si vous l'abandonnez pour suivre les idoles impuissantes à vous secourir, alors la main du Seigneur s'appesantira sur vous. Pour ma part, je ne cesserai de prier pour vous et de vous indiquer la voie droite dans laquelle vous devez marcher. »

Heureux Saül, s'il s'était toujours conduit d'après les sages avis de Samuel! Mais peu à peu il s'écarta du droit chemin, secoua la tutelle du prophète et voulut se diriger par lui-même.

Dès lors, il commit faute sur faute, et finit par être rejeté de Dieu qui lui suscita un rival dans la personne de David.

Son principal péché fut une désobéissance aux ordres du Seigneur.

Il devait, selon ce que lui avait dit Samuel de la part de Dieu, attaquer les Amalécites qui s'étaient toujours montrés les implacables ennemis des Hébreux, les passer tous au fil de l'épée, tuer jusqu'au dernier de leurs animaux et détruire tout ce qui avait été en leur possession, sans rien se réserver ni faire aucun butin.

Saül n'obéit qu'à demi. Sa cupidité lui fit oublier les divines recommandations, il détruisit dans Amalec tout ce qui lui parut de nulle valeur, mais se réserva pour lui et son peuple les dépouilles les plus précieuses, les meubles somptueux et les meilleurs troupeaux, tout cela, sous couleur de piété, pour offrir, disait-il, au Seigneur, un sacrifice plus complet, des victimes plus nombreuses. En outre, il laissa la vie au roi Agag.

C'est alors que Samuel vint le trouver et lui reprocher sa désobéissance. Saül était tout entier aux honneurs de son triomphe et aux préparatifs du grand sacrifice d'action de grâces qu'il se proposait d'offrir.

« Qu'est ceci? dit Samuel, en l'abordant. Que veut dire ce bêlement de brebis qui retentit à mon oreille, ce mugissement de bœufs que j'entends? — On les a amenés d'Amalec, répondit Saül, pour les immoler à Jéhovah. — Ce ne sont point des victimes et des holocaustes que Dieu demandait de toi, reprit sévèrement le prophète, mais l'exécution de ses volontés. L'obéissance vaut mieux que les sacrifices. Aussi, sache-le, parce que tu as abandonné le Seigneur, voici que le Seigneur t'as rejeté et tu ne seras plus roi. »

Après ces malédictions, Samuel tourna le dos comme pour s'en retourner. Saül le retint par son manteau, mais le manteau se déchira. « Ainsi sera divisé ton royaume, et l'Eternel le cédera à un autre, » dit encore le prophète. Et il s'éloigna.

Il revint à sa maison de Ramatha où il fit pénitence pour le roi Saül et le pleura au point de s'attirer à ce sujet les reproches de Dieu.

Samuel oint Saül roi du peuple de Dieu.
(Schnorr, Schulgen, Paris.)

DAVID EST SACRÉ ROI — MORT DE SAMUEL

« Jusques à quand, Samuel, pleureras-tu Saül que j'ai rejeté ? lui dit un jour le Seigneur. Lève-toi, emplis ta corne d'huile et va chez Isaï le Bethléémite : je me suis choisi un roi parmi ses fils. »

Le prophète obéit, comme il l'avait toujours fait, et vint à Bethléem trouver Isaï. Quand on lui présenta le fils aîné de la famille, la voix intérieure qui guidait le Voyant dans toute sa conduite l'avertit de ne pas se fier à la bonne mine ni à la haute taille du jeune homme. Ce n'était point celui-là que l'Eternel avait choisi.

Isaï amena successivement six autres de ces fils, et Samuel lui dit: « L'Eternel n'a choisi aucun de ceux-ci, n'as-tu point d'autre fils?

— Il en reste bien un, dit Isaï, le plus jeune, qui garde les brebis dans la campagne.

— Fais-le venir. Nous ne nous mettrons point à table avant qu'il soit venu. »

David arriva. C'était un bel adolescent aux cheveux roux, au teint vif, aux yeux brillants, d'une physionomie charmante. « Voici mon élu; oins-le, » dit le Seigneur à Samuel.

Aussitôt, le prophète versa l'huile sainte sur le front du jeune homme, et l'esprit de Dieu reposa avec complaisance sur l'élu, dès ce jour et pour jamais.

La mission de Samuel ici-bas s'achevait par cette seconde consécration. Il lui fut donné d'assister aux premiers triomphes de ce jeune berger devenu roi.

Samuel vécut encore trois ans, sans plus se mêler aux affaires publiques, retiré à Ramatha, sa patrie, où il mourut, âgé d'environ quatre-vingt-dix-huit ans.

Tout le peuple le pleura et assista à ses funérailles.

Ainsi finit le dernier juge d'Israël, fondateur de la monarchie hébraïque.

Sa mémoire demeura en vénération parmi les Juifs jusqu'au temps de leur entière dispersion.

Son tombeau se conserva en Judée jusqu'au ve siècle. Alors, en l'an 406, par ordre de l'empereur Arcadius, ses reliques furent transportées à Constantinople, au milieu d'un grand concours de peuple, précédées de l'empereur et de toute sa cour, le 19 mai. Une église fut bâtie en son honneur et sous son vocable dans l'Hebdomon, qui était le faubourg de Constantinople. Un tremblement de terre la renversa en 577, et l'édifice ne fut pas relevé de ses ruines.

Les martyrologes latins placent la fête de saint Samuel au 20 août.

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT, BARONNE DE CHANTAL

SA MATERNITÉ CHRÉTIENNE

Fête le 21 août.

Sainte Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Chantal, à l'âge de vingt ans.

(D'après le portrait original conservé à la Visitation de Dijon.)

LA FEMME FORTE DE SALOMON

« J'ai trouvé à Dijon, disait saint François de Sales, ce que Salomon était en peine de trouver à Jérusalem : la femme forte, en Mme de Chantal. » Eloge admirable que notre Sainte a pleinement justifié par une longue vie dont chaque pas fut un sacrifice. Après avoir montré au monde ce que devait être une mère chrétienne et comment on peut devenir une sainte avec beaucoup d'enfants et une grande fortune, elle apprit aux âmes qui ont tout quitté pour Jésus-Christ quelle fécondité elles peuvent avoir, et jusqu'à quelles hauteurs elles peuvent s'élever, si elles savent se livrer à la grâce. Elle doit être particulièrement proposée comme modèle aux générations énervées et amollies de notre siècle, qui ont besoin plus que jamais de respirer l'air fortifiant des grands exemples.

A L'AGE DE CINQ ANS, JEANNE CONFOND UN HÉRÉTIQUE
VERTUS NAISSANTES

Jeanne naquit à Dijon, de la noble famille des Frémyot, qui occupait un rang considérable au parlement de Bourgogne, et une place incomparablement plus illustre parmi les vrais enfants de l'Eglise.

Un jour, à peine âgée de cinq ans, elle entendit un gentilhomme protestant qui discutait avec son père, nier la présence réelle. Aussitôt, arrêtant sur l'hérétique un regard ému : « Monseigneur, lui dit-elle, il faut croire que Jésus-Christ est au Saint-Sacrement de l'autel, puisqu'il l'a dit. Si vous ne croyez pas ce qu'il a dit, vous le faites menteur. »

Surpris et charmé de cette liberté, le protestant entreprit de discuter avec elle, mais elle l'arrêta court par la sagesse de ses réponses. Pour terminer le débat, le protestant lui donna quelques bonbons; mais elle, sans y toucher, les prend dans son tablier et court les jeter au feu, en disant : « Voyez-vous, Monseigneur, voilà comme brûleront dans le feu de l'enfer tous les hérétiques, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit. » Et elle ajouta : « Si vous aviez donné un démenti au roi, mon papa vous ferait pendre; vous en donnerez tant à Notre-

Seigneur, que ses deux présidents (lui montrant un grand tableau des apôtres saint Pierre et saint Paul) vous ôteront la vie. »

M. Frémyot ne négligea rien pour développer de si heureuses dispositions. Il fit donner à ses enfants une instruction forte et brillante par des maîtres choisis par lui, tandis que lui-même, selon les bonnes traditions de cette époque, se réservait les instructions religieuses.

SAINTE CHANTAL MAITRESSE DE MAISON

La main de Jeanne fut bientôt recherchée par les plus illustres seigneurs. Elle refusa de brillants mariages dans lesquels sa foi et sa vertu eussent été exposées, disant qu'elle aimerait mieux pour son séjour une perpétuelle prison que le logis d'un huguenot.

Dieu récompensa la fermeté de son courage, et lui donna un époux digne d'elle dans la personne du baron de Chantal, seigneur de Bourbilly et de Monthelon, qui joignait à la bravoure et à la foi d'un chevalier du moyen âge, la distinction d'esprit et de manières d'un gentilhomme du XVI^e^ siècle.

Bientôt, Henri IV manda près de lui le baron de Chantal « qu'il aimait et dont il faisait cas ».

Pendant l'absence du baron, la Sainte se chargea de la direction de tous ses biens. En peu de temps, elle eut mis dans les affaires tout l'ordre que réclamait une longue négligence antérieure. Son premier soin fut de rétablir la messe au château et d'y faire assister tous les jours ses domestiques. Pour les mieux surveiller, elle se leva aussitôt qu'eux, à cinq heures du matin. Le soir venu, elle ne manquait jamais de se faire rendre compte du travail accompli. En agissant ainsi, elle n'avait pas à punir des fautes, elle les prévenait, car, avec le talent de se faire obéir, elle possédait à un plus haut degré encore celui de se faire aimer.

AMOUR DES PAUVRES — LA SAINTE NOURRIT UNE CONTRÉE AVEC UN TONNEAU DE FARINE

Le service des pauvres et des malades était une des plus chères occupations de la Sainte. Elle portait elle-même des aumônes jusque dans les cabanes les plus enfumées, et soignait les maladies les plus repoussantes avec une si exquise charité que, selon la touchante expression des pauvres de Bourbilly, « il y avait plaisir à être malade pour avoir les visites de la sainte baronne ».

Pendant la terrible famine de 1600, les pauvres accouraient de six lieues à la ronde, à la porte du château de Bourbilly. M^me^ de Chantal n'en renvoyait aucun. Plusieurs profitaient de leur grand nombre pour demander l'aumône deux fois de suite. La Sainte n'eut jamais le courage de les renvoyer : « Mon Dieu, disait-elle, je mendie sans cesse à la porte de votre miséricorde; voudrais-je, à la seconde ou troisième fois, être chassée? Mille et mille fois vous souffrez bénignement mon importunité, n'endurerai-je pas celle de votre créature? »

Il ne resta bientôt plus qu'un tonneau de farine. Quand il y fallut toucher, les plaintes des domestiques éclatèrent : il y avait bien, en effet, de quoi exciter la défiance des gens de peu de foi. « Qu'on puise à pleines mains et qu'on donne sans compter », dit M^me^ de Chantal. Ainsi fut fait, et six mois après, ce monceau de farine n'avait pas diminué.

PREMIÈRES ÉPREUVES

Dieu ne tarda pas à approcher des lèvres de sa servante le calice des souffrances.

Un jour que le baron de Chantal faisait une partie de chasse avec son cousin, M. d'Anlezy, il fut atteint d'un coup d'arquebuse. La blessure était mortelle. Le baron de Chantal attendit la mort avec la douce et forte résignation d'un chrétien.

Quant à M^me^ de Chantal, telle fut la violence de son affliction qu'au bout de trois mois, elle était devenue comme un squelette, et qu'on commençait à craindre pour sa vie.

Elle se consacra dès lors complètement au pur amour de Dieu, fit vœu de chasteté perpétuelle, et se dévoua désormais à l'éducation de ses enfants et au soulagement des pauvres.

Cependant, il était plus facile à M^me^ de Chantal d'oublier le monde que de s'en faire oublier. Agée seulement de vingt-huit ans, elle fut bientôt recherchée en mariage. Aux premières avances, elle répondit nettement qu'on n'y pensât plus. Un peu plus tard, les instances recommencèrent. S'armant alors d'une sainte rigueur, elle grave sur son cœur le nom de Jésus avec un fer rouge et, avec le sang qui coulait abondamment de cette plaie héroïque, elle écrit de nouveau ses vœux et la promesse de se consacrer au pur amour de Dieu.

Depuis longtemps elle demandait à Dieu avec beaucoup de larmes de lui donner un directeur. Un jour, pendant la ferveur de son oraison, elle vit un homme en soutane noire, avec un rochet et un camail. En même temps, une voix lui disait : « Voilà le guide bien-aimé de Dieu et des hommes entre les mains duquel tu dois reposer ta conscience. »

MONTHELON — NOUVELLES ÉPREUVES — LA MAITRESSE SOUMISE A LA SERVANTE

Le vieux baron de Chantal voulut avoir sa belle-fille auprès de lui. La sainte veuve se rendit aussitôt à Monthelon, qui était la maison seigneuriale où habitait son beau-père.

Elle y eut beaucoup à souffrir tant de la mauvaise humeur de ce vieillard qui avait soixante-douze ans que des manières impérieuses et insupportables d'une femme de charge qui, parvenue à dominer le vieux baron, commandait en maîtresse au château. L'insolence de cette servante n'avait pas de bornes; elle réussit à indisposer l'esprit du baron contre sa belle-fille, et M^me^ de Chantal fut traitée, pendant sept ans que dura son martyre, comme une étrangère qu'on admet par charité au foyer domestique.

SAINTE CHANTAL ET SAINT FRANÇOIS DE SALES

La sainte veuve éprouvait des désirs tous les jours plus vifs de trouver un directeur. Dieu permit qu'elle tombât d'abord entre les mains d'un religieux, pieux et docte d'ailleurs, mais qui, par une direction inintelligente, fit cruellement souffrir la Sainte pendant deux ans et demi. Tout sert aux âmes qui aiment Dieu, et la Sainte apprit du moins, à cette rude école, à se détacher d'elle-même pour ne vouloir que la volonté divine. Elle se préparait ainsi à mieux profiter plus tard de la direction de saint François de Sales.

C'était là le guide bien-aimé de Dieu et des hommes, entre les mains duquel elle devait reposer sa conscience.

Ils se rencontrèrent pour la première fois

à Dijon où saint François de Sales était venu prêcher le Carême et se reconnurent sans s'être jamais vus.

Elle découvrit son âme au saint évêque et se mit tout à fait sous sa conduite.

Les progrès de Mme de Chantal furent rapides. Mais ses dévotions n'étaient plus ennuyeuses pour personne. L'évêque de Genève lui avait appris le talent de rendre la piété pleine d'attraits pour tout le monde. Les domestiques de cette sainte veuve disaient : « Le premier conducteur de Madame ne la faisait prier que trois fois par jour, et nous en étions tous ennuyés; mais Monseigneur de Genève la fait prier à toute heure, et cela n'incommode personne. »

COMMENT SAINTE CHANTAL DONNA SA BAGUE A LA SAINTE TRINITÉ — TRAIT DE CHARITÉ HÉROIQUE

Le jour de la Trinité 1604, trois jeunes gens de fort bonne mine lui demandèrent l'aumône pour l'amour de Dieu. Elle se trouvait sans argent, mais afin de ne pas les éconduire, elle donna à l'un deux une bague en or qui avait appartenu à son mari, et à laquelle elle tenait infiniment, le priant que ce fût pour tous les trois. Ils lui dirent, en la remerciant d'une manière très gracieuse, qu'ils étaient bons amis et qu'en donnant à l'un elle avait donné à tous. A ce mot, elle fut saisie d'un vif sentiment de la présence de Dieu, et, se jetant à leurs pieds, elle les leur baisa. Eux, cependant, la laissaient faire; mais, quand elle se releva, ils avaient disparu. Depuis lors, elle demeura si amoureuse des pauvres, qu'elle fit vœu de ne jamais refuser l'aumône quand elle lui serait demandée pour l'amour de Dieu.

Un pauvre jeune homme, tout couvert de lèpre et de teigne, fut trouvé couché dans les haies près de son château. Elle le prit chez elle et pansa sa lèpre avec une gaieté admirable. Quand il fut mort, elle lava son cadavre, et l'ensevelit de ses propres mains. Elle s'attira des paroles de colère et de mépris : « Madame, lui dit un de ses cousins, vous oubliez donc que, dans l'ancienne loi, quiconque touche un lépreux en demeure souillé? — Oh! reprit la Sainte, voyez-vous, depuis que j'ai lu dans l'Evangile que mon Sauveur avait été vu comme un lépreux, je n'ai plus d'horreur de la lèpre, excepté de celle du péché. »

VOCATION RELIGIEUSE — OBSTACLE

Dieu la réservait pour l'établissement de l'Ordre de la Visitation.

Les lumières que Dieu lui donna ainsi qu'à son saint directeur et les voies qu'il leur ouvrit attestent suffisamment que cette œuvre était conduite par la main de Dieu.

Le projet en fut arrêté à Annecy, le lundi de la Pentecôte de l'an 1607.

Or, les obstacles étaient immenses : le père, le beau-père et les quatre enfants de la sainte veuve, les uns fort vieux, les autres forts jeunes, comment les abandonner pour aller s'établir hors du royaume? « Je vois un chaos à tout ceci, disait le saint évêque, et je n'y vois goutte pour le débrouiller; mais je m'assure que la divine Providence le fera, quand il sera temps, par des moyens inconnus aux créatures. »

Mme de Chantal s'ouvrit de son dessein d'abord à son père. Les larmes du vieillard lui brisèrent le cœur. Pensant être plus heureuse auprès de son frère, l'archevêque de Bourges, elle alla le trouver. Celui-ci lui déclara sans préface que jamais, au grand jamais, elle ne devait penser de se retirer d'avec eux.

Elle montra facilement à l'un et à l'autre que, s'ils ne regardaient que Dieu seul, ils trouveraient des abîmes de raisons pour approuver son dessein. Rien ne pouvait s'opposer à sa retraite. Sa fille aînée était mariée au baron de Thorens, neveu de l'évêque de Genève. Elle emmenait avec elle ses deux autres filles pour achever leur éducation. Quant au jeune baron de Chantal, alors âgé de quinze ans, il avait été décidé que le président Frémyot, son grand'père, le prendrait sous sa direction. En outre, elle avait mis les biens de ses enfants dans un tel état de prospérité, que rien ne pouvait plus nuire au développement nécessaire de leur fortune.

Le président Frémyot était stupéfait de tant de prudence : « Vraiment, disait-il, cette femme a considéré tous ses sentiers, et elle n'a pas mangé son pain oisive. »

Et il approuva la résolution de sa fille.

LE DÉPART SAINTE CHANTAL PASSE SUR LE CORPS DE SON FILS

La sainte veuve alla d'abord prendre congé de son beau-père, le baron de Chantal. Elle se jeta à ses genoux et lui demanda pardon de ses fautes, le priant de lui donner sa bénédiction. Ce bon vieillard tomba dans les bras de sa belle-fille, n'ayant plus la force de parler, car, malgré les persécutions qu'elle avait reçues au château de Monthelon, Mme de Chantal y était regardée comme une sainte.

Quand elle parut sur le perron, une multitude immense de pauvres l'accueillit en lui tendant les bras. La Sainte, tout attendrie, se recommanda à leurs prières et monta en carrosse. Ces pauvres gens l'accompagnèrent longtemps sur la route d'Autun, faisant à leur bienfaitrice un pacifique triomphe.

C'était à Dijon que le sacrifice devait être consommé.

Son fils, Celse-Bénigne, se suspendit à son cou, la suppliant avec larmes de ne pas le quitter. Mme de Chantal se dégage des bras de son fils et, le cœur brisé, se dirige vers la porte. Celse-Bénigne courut se jeter en travers, et, se couchant sur le seuil :

« Eh bien! ma mère, dit-il, si je ne puis vous retenir, du moins vous passerez sur le corps de votre fils. »

Mme de Chantal s'arrêta frémissante de douleur.

« Eh ! quoi, Madame, lui dit un ecclésiastique qui assistait à cette scène déchirante, les pleurs d'un enfant vous pourront ébranler?

— Nullement, reprit la Sainte; mais, que voulez-vous? Je suis mère. »

Et, les yeux au ciel, elle passa sur le corps de son fils.

Ce fut à ce moment que le président Frémyot parut. La baronne se jette à ses genoux et lui demande sa bénédiction : « O mon Dieu! s'écria-t-il, les yeux et les mains au ciel. Il ne m'appartient pas de blâmer ce que vous faites. J'y consens de grand cœur, et j'immole de mes propres mains cette fille unique qui m'est aussi chère qu'Isaac l'était à son père Abraham. Allez donc, ma chère fille, où Dieu vous appelle. S'il arrivait que je ne vous visse plus en ce monde, je mourrai content de vous savoir en la maison de Dieu, et je suis sûr que vous soutiendrez par vos prières la vieillesse d'un père qui vous permet ce départ. Allons, arrêtons le cours de nos larmes pour faire plus d'honneur à la sainte volonté de Dieu,

et afin que le monde ne s'imagine pas que notre constance est ébranlée. »

L'agonie de la Sainte était terminée; au sortir de Dijon, elle entonna le cantique de la délivrance.

Après avoir conduit sa fille Marie-Aimée au château de Thorens, elle prit le voile à Annecy avec trois compagnes.

Mais la mère ne cessa jamais d'exister dans la religieuse : du fond du cloître, elle veillait sur ses enfants, gérait leurs biens, préparait leur avenir, partageait leurs joies et leurs douleurs, s'intéressant à tous les événements de leur vie, autant que si elle n'eût eu d'autre préoccupation.

PERTES DOULOUREUSES

Le président Frémyot termine sa longue et vertueuse vie, laissant son petit-fils Celse-Bénigne sans appui dans le monde.

En vraie mère qu'elle était, sainte Chantal partit immédiatement pour la Bourgogne, afin de s'occuper de l'avenir de ses enfants.

Malgré les distractions d'un voyage tel que celui-ci, la bienheureuse fondatrice ne perdit jamais rien de son recueillement. « O ma fille, lui avait dit saint François de Sales, traitez les affaires de la terre, les yeux fichés au ciel. »

Après avoir tout réglé avec son habileté ordinaire et donné à son fils un gouverneur dont elle connaissait la sagesse, elle revint dans son monastère, malgré les instances de ses parents pour la retenir dans le monde.

A peine était-elle de retour à Annecy qu'elle apprit la mort de son beau-père, le baron de Chantal. Or, les affaires du défunt étaient en très mauvais état. Mme de Chantal fut à Monthelon. Elle y trouva cette misérable servante qui, pendant sept années, l'avait traitée avec tant d'insolence. Elle était là, tremblante, s'attendant à être ignominieusement chassée. Mme de Chantal, ne se souvenant que des services que cette femme de charge avait rendus au vieux baron, la récompensa libéralement.

Les fatigues auxquelles la Sainte s'exposa lui occasionnèrent, à son retour à Annecy, une fièvre qui mit bientôt sa vie en danger. Saint François de Sales appliqua sur la malade les reliques de saint Blaise, et elle fut à l'instant guérie. « Vraiment, dit alors une Sœur un peu haut, il n'était pas nécessaire d'aller chercher dans l'Arménie un saint du IVe siècle. Monseigneur aurait bien guéri notre Mère sans lui appliquer ces reliques. » Le Saint reprit sévèrement la Sœur, et lui donna pour pénitence de demander pardon à ce saint martyr et de jeûner pendant trois ans, la veille de sa fête.

Bientôt, on annonça à la Mère de Chantal la mort de son gendre, le baron de Thorens, qui avait contracté une maladie mortelle au service de son roi.

La baronne de Thorens, sa fille, qui se retirait auprès de sa mère, en l'absence de son mari, succomba bientôt à la violence de sa douleur. La naissance avant terme d'un fils, seul fruit de son mariage, la réduisit en une nuit à l'extrémité.

Quelques heures avant sa mort, elle joignit ses mains et dit à sa mère : « Oserais-je vous demander en toute humilité la grâce de votre saint habit, et celle d'être enterrée avec les religieuses de cette maison? » Saint François de Sales qu'on avait mandé lui accorda cette faveur. Ensuite elle prononça solennellement les vœux qu'elle avait mille fois répétés dans son cœur. Le Bienheureux lui donna le voile noir et, au même instant, elle fut novice et professe. A deux heures après minuit, elle s'écria d'une voix calme et forte : « Ah! voici la mort, il s'en faut aller : elle saisit mon cœur, mais mon Jésus s'en est saisi le premier, et il en restera l'unique possesseur. » Et, prononçant trois fois le nom de Jésus, elle expira dans les bras de sa mère.

Les efforts que fit la Sainte pour refouler son chagrin et se soumettre à la volonté de Dieu l'épuisèrent : elle s'évanouit plusieurs fois, et enfin tomba dangereusement malade.

Saint François de Sales, qui savait combien elle était nécessaire à sa Congrégation, fit un vœu pour elle à saint Charles Borromée, et lui appliqua de ses reliques. Aussitôt, la santé lui fut rendue.

La mort enleva bientôt à la Sainte celui qui était pour elle plus qu'un père et qu'une mère, saint François de Sales. Elle le pleura longtemps et s'occupa de le faire canoniser.

M. le baron de Chantal, son fils, marié depuis peu, et père d'une petite fille qui fut plus tard Mme de Sévigné, fut tué à l'île de Retz, où il combattait vaillamment pour la foi. La Sainte reçut cette nouvelle comme un coup de foudre : « Mon Rédempteur! s'écria-t-elle, j'accepte vos coups avec toute la soumission de mon âme, et vous prie de recevoir cet enfant entre les mains de votre miséricorde. Je vous rends grâce de l'avoir pris lorsqu'il combattait pour la religion de ses pères et de lui avoir fait l'honneur de sceller de son sang la fidélité que ses aïeux ont toujours gardée à l'Eglise. »

Elle perdit aussi, presque coup sur coup, la baronne de Chantal, sa belle-fille, M. de Toulongeon, son autre gendre, Monseigneur de Bourges, son frère, et plusieurs des premières Mères de sa Congrégation : « Voilà bien des morts, dit-elle, ou plutôt bien des pèlerins qui se hâtent d'aller au logis éternel. Il faut subir les coups de fouet que le bon Dieu nous donne et baiser tendrement ses verges, car il ne nous frappe que par amour. »

MORT DE SAINTE CHANTAL

Cependant, sainte Chantal touchait au terme de sa carrière et à la réalisation de sa mission. Elle avait couvert le sol français de quatre-vingts maisons de son Ordre; elle avait successivement parcouru la France, la Savoie, la Suisse, la Lorraine, semant partout les miracles, vénérée comme une sainte, et pour ainsi dire portée en triomphe.

Dieu joignit à tant de couronnes posées sur sa tête la couronne de l'adversité qui donne du prix à toutes les autres, et commença à la préparer à la mort par une agonie de neuf années. Tortures de l'esprit, tortures du corps, critiques malveillantes de la part du monde, rien ne lui fut épargné. Aussi son mot ordinaire était « qu'il se fallait sacrifier à la vie, comme autrefois les martyrs se sacrifiaient à la mort ».

Ce fut le 13 décembre 1641 que sonna l'heure de la délivrance. Elle répondit elle-même aux prières des agonisants avec autant de calme que de ferveur. Le P. de Lingendes qui l'assistait, voyant le moment arriver, lui dit : « Or, sus, ma chère Mère, voici l'Epoux qui vient : voulez-vous aller au-devant de lui? — Oui, oh! oui, mon Père, j'y vais..... Jésus! Jésus! Jésus! » La belle âme de sainte Chantal s'envola en prononçant pour la troisième fois ce doux nom de Jésus.

SAINTE JEANNE DE CHANTAL ET L'ORDRE DE LA VISITATION

Fête le 21 août.

La vénérable Mère de Chantal à l'âge de soixante-cinq ans.
(D'après le portrait original fait à Paris en 1636 et conservé au second monastère de la Visitation.)

VOCATION RELIGIEUSE

La direction douce et forte de saint François de Sales eut bientôt complètement détaché sainte Chantal des créatures. Elle voulait être toute à Dieu, et se persuada que la vie du Carmel était faite pour elle. Mais comme son saint directeur lui avait commandé de vivre saintement dans son état, sans songer à la vie religieuse, elle eut scrupule de l'avoir souhaitée, et en écrivit au saint évêque. Il lui répondit en ces termes :

« Oh! non, ma fille, je ne vous avais pas dit que vous n'eussiez nulle espérance d'être religieuse, mais bien que vous ne vous y amusassiez pas, n'y ayant rien qui nous empêche tant de nous perfectionner dans notre état, que d'aspirer à un autre. Les enfants d'Israël ne purent chanter en Babylone parce qu'ils pensaient à leur pays, mais moi je voudrais que nous chantassions partout. Je vois votre désir d'être religieuse. O doux Jésus! que vous dirai-je, ma très chère fille? J'ai souvent imploré la grâce de Dieu au Saint-Sacrifice, et j'ai appris qu'un jour vous devez tout quitter; mais que ce soit pour entrer en religion, c'est grand cas : il ne m'est pas encore arrivé d'en être d'avis. »

La sainte veuve ne songea plus au Carmel. Cependant, ses désirs de perfection ne faisaient que s'accroître.

« C'est donc tout de bon que vous voulez servir Jésus-Christ? lui dit une fois saint François de Sales.

— Tout de bon, répondit-elle.

— Donc, vous vous dédiez toute au pur amour?

— Toute, afin qu'il me consume et me transforme en lui.

— Est-ce sans réserve que vous vous y consacrez?

— Oui, sans réserve je m'y consacre.

— Méprisez-vous donc tout le monde comme fiente et ordure pour avoir Jésus-Christ et sa bonne grâce?

— Je le méprise de toute mon âme, et il m'est en horreur.

— Pour conclusion, ma fille, vous ne voulez donc que Dieu?

— Non, non, rien que lui pour le temps et pour l'éternité. »

Ravi de joie à la vue des torrents de grâce qui coulaient dans cette sainte âme, le bienheureux lui dit avec son style figuré : « O ma fille, ma chère fille, il tombe bien de l'eau du ciel. » Elle, tout absorbée en Dieu : « Laissons pleuvoir, mon Père, laissons pleuvoir. »

Quelque temps après, elle reçut une lettre de saint François de Sales qui lui donnait rendez-vous à Annecy pour le 30 mai 1607. Des affaires imprévues retardèrent son départ. Pour compenser ce délai, elle fit de grandes journées à cheval et marcha même toute une nuit, quoiqu'il fît un grand orage, ne croyant pas qu'il lui fût permis, sous aucun prétexte, de se dispenser d'arriver au jour indiqué.

Le lendemain de la Pentecôte, à l'issue de la Messe, le Saint fit appeler la baronne :

« Eh! bien ma fille, lui dit-il, je suis résolu de ce que je veux faire de vous.

— Et moi, dit-elle, Monseigneur et mon Père, je suis résolue de vous obéir.

— Or sus, ma fille il faut entrer à Sainte-Claire.

— Mon Père, je suis toute prête.

— Non, vous n'êtes pas assez robuste, il faut être Sœur de l'hôpital de Beaune.

— Tout ce qu'il vous plaira.

— Ce n'est pas encore ce que je veux, vous serez Carmélite.

— Je suis prête à obéir. »

Il l'éprouva ainsi de plusieurs manières, et il trouva que c'était une cire amollie par la chaleur divine, et disposée à recevoir n'importe quelle forme de vie religieuse.

« Eh bien! dit-il, rien de tout cela ne vous convient. »

Et il commença à déployer devant elle tout le plan et l'idée générale de la Visitation.

La Sainte fut comblée de joie à cette ouverture, et y sentit une correspondance intérieure si puissante, qu'elle ne douta point que ce ne fût la volonté de Dieu.

Les obstacles ne firent pas défaut. Mais les saints fondateurs attendaient tout du ciel. Aussi, peu de temps après, Mme de Chantal put dire adieu à sa famille et partir pour Annecy, où elle fut reçue au milieu des démonstrations d'une joie universelle.

DE QUOI DIEU FIT LA VISITATION

Le saint évêque aimait à répéter que la céleste Providence avait fait la Visitation, comme l'univers, de rien du tout. La pauvreté fut, en effet, le premier trésor de l'Institut naissant. C'est d'ailleurs un peu comme cela pour tous les Ordres religieux, et c'est ce qui explique leur admirable fécondité spirituelle.

Saint François de Sales acquit comme il put la maison où devaient habiter ses filles. En revenant de passer le contrat, il disait : « Je ne fus jamais plus content que maintenant, j'ai enfin trouvé une ruche pour mes pauvres abeilles. »

Toutes les difficultés n'étaient pas enlevées. Sainte Chantal et ses filles se trouvaient sans aucune espèce de provisions. Ne sachant comment préparer le repas, la bonne Sœur tourière, Jacqueline, va trouver Mme de Chantal. « Ma bonne fille, Dieu y pourvoira, » répondit la Sainte.

Jacqueline attend tranquillement le pourvoyeur qui n'arrivait jamais. Alors, elle fait bouillir quelques herbes cueillies au jardin, dans une écuelle de lait empruntée d'une voisine. A peine commençaient-elles leur premier festin, que le pourvoyeur annoncé par la Sainte arrivait, portant du pain, du vin et de la viande.

On leur donna un petit baril de vin qui dura huit mois, quoiqu'elles fussent quinze à s'en servir. La Sainte assurait que si on n'avait point pensé à en avoir d'autre, il eût toujours duré.

Cette intervention de la Providence se montrait dans les plus petites choses. La Mère de Chatel, chargée un jour d'apprêter un bouillon pour un malade : « Hélas! mon Dieu, dit-elle, ce pauvre attendra bien longtemps ce petit soulagement, puisqu'il n'y a point de feu et que je ne sais où en prendre. » Aussitôt le feu s'allume de lui-même. La Mère de Chatel se jette à genoux : « Vraiment, Seigneur, s'écria-t-elle, je savais bien que vous étiez ici, mais je ne savais pas que ce fût pour vous rendre le serviteur de la cuisine. » Et il lui sembla entendre Notre-Seigneur qui lui répondait : « Je sers dans le ciel des bienheureux à ma table, et je veux bien encore servir dans la cuisine ceux qui m'aiment sur la terre. »

Une dame fort riche avait réclamé dans sa dernière maladie les soins des nouvelles religieuses, et pour les récompenser de leur charité elle les institua ses héritières. Les parents de cette dame intriguèrent pour faire annuler le testament. Bien que le monastère manquât de tout, saint François de Sales ne voulut pas que « ses abeilles allassent débattre avec des fourmis ménagères, les biens de ce monde », et il donna ordre au monastère de céder tous ses droits.

Bientôt s'élevèrent des obstacles d'un nouveau genre. La sainte fondatrice fut accablée dans son corps par des maladies si extraordinaires, que les médecins attribuèrent ses maux à l'amour de Dieu, n'y trouvant aucune cause naturelle. Son esprit fut tourmenté par d'affreuses tentations. Le monde ne tarda pas à se soulever contre elle, la poursuivant par d'indignes calomnies, mais rien ne parvint ni à la décourager ni à l'abattre.

De son côté, saint François de Sales disait, au plus fort des difficultés : « J'espère que le Dieu de nos pères multipliera nos filles comme des étoiles du ciel et le sable des mers. » Ses espérances ne furent pas déçues : en quelques années, il y avait en France plus de cent monastères de la Visitation.

FERVEUR — PROFESSION — VŒU DU PLUS PARFAIT

Sainte Chantal attendait avec impatience le moment de s'offrir irrévocablement à Notre-Seigneur. « Sa bonté, écrivait-elle, m'a remplie d'un sentiment si extraordinaire et si puissant de la grâce qu'il y a d'être toute sienne, que si ce sentiment dure dans toute sa vigueur, il me consumera. Hélas! à mesure que je me résous à être bien fidèle à l'amour de ce doux Sauveur, il me semble qu'il m'est impossible de correspondre à la grandeur de ce même amour. Oh! que c'est chose pénible en l'amour que cette barrière de notre impuissance! »

Elle eut à cette époque une extase dans laquelle Dieu lui inspira le désir de se consacrer par vœu à faire toujours ce qui lui paraîtrait le plus parfait. Elle fit, en effet, ce vœu effrayant; dès lors, chaque jour qu'elle s'agenouillait à la Table sainte, elle sentait autour du cœur une chaleur intérieure si grande qu'elle avait peine à la supporter.

BUT PRIMITIF DE LA VISITATION — SAINT FRANÇOIS DE SALES ET SAINTE CHANTAL MODIFIENT TOUS LEURS PLANS

Le but primitif de la Visitation était la visite des pauvres. Les religieuses les allaient soigner à tour de rôle, en ville, et les assistaient non seulement des consolations spirituelles, mais encore de tous les secours que réclamait leur dénûment. La Sainte donna des gages à un médecin pour les traiter.

Sainte Chantal se réservait toujours les malades qui étaient plus infects et couverts de plaies. Elle

répondit à une religieuse qui lui demandait comment elle pouvait imposer un silence si absolu aux répugnances de la nature : « Ma chère fille, j'ai toujours cru qu'en la personne de ces pauvres j'essuie les plaies de Jésus-Christ. »

Le cardinal archevêque de Lyon voulut avoir un couvent de la Visitation dans sa ville épiscopale. La Mère de Chantal s'y rendit avec quelques compagnes. On les reçut avec une joie extrême, puis on les délaissa. Elles furent réduites à la mendicité. Un jour que les Sœurs n'avaient plus que quatre ou cinq sous, un inconnu remit à Mme de Chantal un rouleau de quatre-vingts écus d'or, en lui disant pour tout compliment : « Priez pour celui qui vous envoie cela. »

Les Sœurs n'avaient qu'une custode d'étain pour conserver le Saint-Sacrement. Sainte Chantal pria le divin Sauveur, « puisqu'il prenait tant de soin de ses épouses, qu'il prît aussi soin de lui-même ». Tout à coup, on sonne à la porte. C'était encore un inconnu qui apportait une belle custode d'argent doré, et qui ne voulut pas dire son nom.

On voulut se servir des vieilles patentes du roi pour l'établissement d'un monastère dit la *Présentation*, qui fut ruiné dès sa naissance; et comme on voulut mettre le mot de *Visitation*, on l'y trouva miraculeusement écrit.

Le cardinal archevêque de Lyon proposa à saint François de Sales et à sa sainte coopératrice d'ériger le nouvel institut en Ordre religieux, avec la clôture et les vœux solennels. Malgré toute leur déférence pour le cardinal, les deux fondateurs hésitèrent longtemps à se rendre à son désir.

Ils implorèrent les lumières d'en haut, et saint François de Sales, toujours humble et détaché de toute idée propre, consentit à rectifier l'œuvre qu'il avait faite, et traça de nouveaux plans, dès qu'il vit que c'était là volonté de Dieu. Aussi, plus tard, le saint évêque disait agréablement : « Je ne sais pourquoi l'on m'appelle fondateur d'Ordre, j'ai fait précisément le contraire de ce que j'avais conçu. »

Il voulut ériger son institut de telle sorte que « nulle grande âpreté ne pût empêcher les faibles et infirmes de s'y ranger, pour y vaquer à la perfection du divin amour. » C'est ce qui lui fit choisir la règle de saint Augustin, car, disait-il, il n'y a rien de si doux que saint Augustin, ses écrits sont la suavité même, sa règle est tellement animée de l'esprit de charité qu'en tout et partout elle ne respire que douceur, suavité et bénignité, et par ce moyen est propre à toutes sortes de personnes, de nations et de complexions. » Mais si le nouvel institut, fait pour des santés faibles et des âmes généreuses, ne présente rien qui puisse affaiblir le corps, d'autre part, il n'oublie rien de ce qui peut crucifier l'esprit.

Saint François de Sales remplaça la récitation du grand Office par celle du petit Office de la Sainte Vierge, étant persuadé que l'obligation à un seul Office, toujours le même, leur permettrait de le mieux réciter.

NOUVELLES FONDATIONS

Les maisons de l'Ordre se multiplièrent rapidement. En allant fonder celle de Paris, sainte Chantal passa par Bourges, où elle visita l'archevêque, son frère. Celui-ci prétendait garder sa sœur avec lui quelques années au moins, et il fit défendre, sur toute la route de Paris, de lui donner un équipage. « Monseigneur, il n'importe lui dit la Sainte, s'il n'y a pas d'équipage l'obéissance a de bonnes jambes, nous irons fort bien à pied. »

Monseigneur de Bourges céda, et le monastère de Paris fut fondé malgré les oppositions les plus puissantes et les plus obstinées. La misère était extrême. Sainte Chantal était réduite à s'asseoir par terre. L'hiver, il leur était impossible d'avoir du bois ni des couvertures. Plusieurs couchaient sur des fagots au grenier et se réveillaient couvertes de neige.

Dans une lettre à saint François de Sales, la Sainte nous révèle jusqu'à quel degré son cœur était détaché de tout : « Mon Dieu, mon vrai Père, écrivait-elle, que le rasoir a pénétré avant! Jésus daigne me continuer ce bonheur! Il nous est aisé de quitter ce qui est autour de nous; mais quitter notre peau, notre chair, nos os, et tout notre intérieur, qui est ce que nous avons fait, ce me semble, c'est une chose grande, difficile et impossible à un autre qu'à la grâce de Dieu. »

Et saint François de Sales répondait : « C'est la fin de la Transfiguration, ma très chère Mère, de ne plus voir ni Moïse, ni Elie, ains le seul Jésus. Il faut donc demeurer à jamais toute dépouillée. »

On ne les recevait pas partout ainsi. A Grenoble, les dames de la ville leur faisaient souvent apporter leur dîner tout apprêté, afin, disaient-elles, qu'elles demeurassent tout le jour, comme sainte Madeleine, aux pieds du Sauveur, sans se divertir à l'action de Marthe.

A Turin, l'enthousiasme fut au comble. La vénérable Mère de Chantal fut partout traitée comme une sainte. Les routes étaient bordées de paysans qui se mettaient à genoux, et lui demandaient sa bénédiction. On tirait du canon sur son passage, les évêques venaient la saluer comme le plus grand trésor qui fût au monde. Les princes et les princesses lui faisaient cortège.

L'humilité de la Sainte s'effraya d'abord de ces témoignages de respect. « Ces gens-là se méprennent, disait-elle en pleurant, ils ne savent pas qui je suis. » Plus tard, quand elle eut atteint le dernier degré de la mort à soi-même, elle ne s'apercevait plus de ces honneurs et ne se doutait même pas qu'en cela il se pût agir d'elle.

Elle se reposa quelque temps à la Visitation du val d'Aoste. Plusieurs séculiers et un très dévot chanoine de la cathédrale vinrent se jeter à ses pieds et lui rendre compte de leur conscience. On lui coupa son voile pour avoir de ses reliques.

Le lieutenant de la province chercha des porteurs pour la litière de la Sainte. L'un d'entre eux, homme très robuste, fut tout à coup saisi d'un tel accablement qu'il succomba sous sa charge. Tout étonné, le lieutenant lui ordonna de remuer une pierre qu'il lui montra et que quatre hommes des plus vigoureux auraient eu peine à ébranler. Il la fit rouler avec tant d'aisance qu'il semblait se jouer. C'est que le malheureux avait sur la conscience un poids énorme de crimes, et le Seigneur ne voulait pas qu'un vil esclave de Satan fût chargé d'un si précieux fardeau.

MORT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Les deux saints fondateurs s'étaient donné rendez-vous à Lyon. Le matin de son départ d'Annecy, le saint évêque vint dire la messe au couvent de la Visitation, et en quittant les religieuses : « Adieu, mes filles, leur dit-il, jusqu'à l'éternité.

— Monseigneur, Dieu vous ramène bientôt.

— Et s'il lui plaisait de ne pas me ramener, en serait-il moins aimable? »

Sur la porte, l'attendait la Sœur tourière : « Ah! Monseigneur, lui dit-elle, le cœur me dit que nous ne nous reverrons plus. — Nous nous reverrons plus tôt que vous ne pensez, » lui dit saint François de Sales. Et ils moururent à peu de jours l'un de l'autre.

Il passa à la Visitation de Belley. La Sœur Simplicienne lui dit encore en sanglotant : « Je sais, Monseigneur, que vous mourrez cette année, mais je vous prie de demander à Dieu que cela ne soit pas.

— O ma fille, ne me priez pas de cela, car je ne le ferai pas.

— Eh bien! moi je le ferai.

— Gardez-vous-en bien, ma chère fille. Hélas! ne serez-vous pas bien aise que je m'en aille reposer. Voyez, je suis si las et si pesant que je ne me puis plus porter. D'ailleurs, je vous laisse notre Mère de Chantal, qui vous suffira. »

A Lyon, les plus hauts personnages sollicitaient l'honneur de le loger; il préféra une petite chambre dans la maison du jardinier de la Visitation, pour être plus près de ses filles, disant que, d'ailleurs, il n'était jamais mieux que quand il n'était guère bien.

Les deux saints fondateurs s'entretinrent longuement des affaires de leur Congrégation. Avant de se séparer, sainte Chantal ne put s'empêcher de lui dire : « Mon Père, je ne doute que vous soyez un jour canonisé, et j'espère y travailler moi-même. — Dieu pourrait faire ce miracle, répondit le Saint, mais ceux qui doivent traiter ma canonisation ne sont pas encore nés. »

Le jour de Noël, il parut à l'autel comme un séraphin. Les anges eux-mêmes l'assistèrent au saint sacrifice, et le divin Enfant s'y rendit visible.

Le Bienheureux mourut deux jours après. Sainte Chantal était à Grenoble et priait pour son directeur, lorsqu'elle entendit une voix qui lui dit : *Il n'est plus*, et elle apprit sa mort peu de temps après. Elle se fit de telles violences pour arrêter ses larmes, que son estomac enfla avec de grandes douleurs.

Après avoir fait porter les restes du saint évêque à Annecy, dans la chapelle du couvent, elle s'occupa de sa canonisation. Les commissaires qui furent envoyés pour visiter son tombeau trouvèrent son corps intact. La Mère de Chantal leur demanda la permission de le toucher. Comme elle s'approchait, le Bienheureux, étendant lui-même le bras, serra doucement sur son cœur la tête de sa sainte coopératrice.

RAVISSEMENTS — MARTYRE D'AMOUR

La Sainte avait fréquemment des extases. En la fête de saint Basile, pendant la récréation, elle fut violemment assaillie par l'amour divin. Quand elle put parler, s'adressant aux Sœurs : « Mes chères filles, leur dit-elle, saint Basile et la plupart de nos saints Pères et piliers de l'Eglise n'ont pas été martyrisés : pourquoi vous semble-t-il que cela soit arrivé? »

Après que chacune eut répondu : « Et moi, dit-elle, je pense que c'est qu'il y a un martyre qui s'appelle le martyre d'amour, dans lequel Dieu, soutenant la vie de ses serviteurs, les rend à la fois martyrs et confesseurs. »

Une Sœur demanda en quoi il consistait : « Donnez votre volonté à Dieu, dit-elle, et vous le sentirez.

— Et combien de temps dure ce martyre?

— Depuis le moment où l'âme se livre à Dieu, jusqu'à l'heure de la mort. Mais cela s'entend des cœurs généreux et qui, sans se reprendre, sont fidèles à l'amour; car les cœurs faibles, Notre-Seigneur ne s'applique pas à les martyriser, il se contente de les laisser rouler leur petit train, de crainte qu'ils ne lui échappent s'il les pressait.

— Ce martyre d'amour peut-il égaler le martyre corporel?

— Oui, certes, l'un ne le cède pas à l'autre, car l'amour est fort comme la mort, et les martyrs d'amour souffrent plus en gardant leur vie pour faire la volonté de Dieu, que s'il en fallait donner mille pour témoignage de leur foi, de leur amour et de leur fidélité. »

Ce martyre faisait cruellement souffrir notre Sainte. Elle était assaillie des plus affreuses tentations. « Il y a quarante et un ans, disait-elle, que les tentations m'écrasent. J'espérerais en Dieu quand même il m'aurait tuée et anéantie pour jamais. »

Bientôt il lui fut impossible de diriger les autres. Une religieuse lui parlant de quelques peines intérieures : « O ma Sœur, ne poursuivez pas, lui dit-elle. De toutes les tentations spirituelles dont mes filles me parlent, je suis soudain attaquée. Dieu me donne de quoi les consoler, et moi je demeure dans ma misère. »

Un jour qu'elle répandait son âme devant Dieu avec un flot de larmes, saint François de Sales lui apparut : « Mon bienheureux Père, que vous plaît-il que je fasse? s'écrie-t-elle. — Ma fille, Dieu veut que vous parachevez avec amour et courage ce que l'amour vous a fait commencer. »

MORT DE SAINTE CHANTAL

La Sainte fut attaquée, à Moulins, d'une inflammation de poitrine qui la conduisit promptement au tombeau.

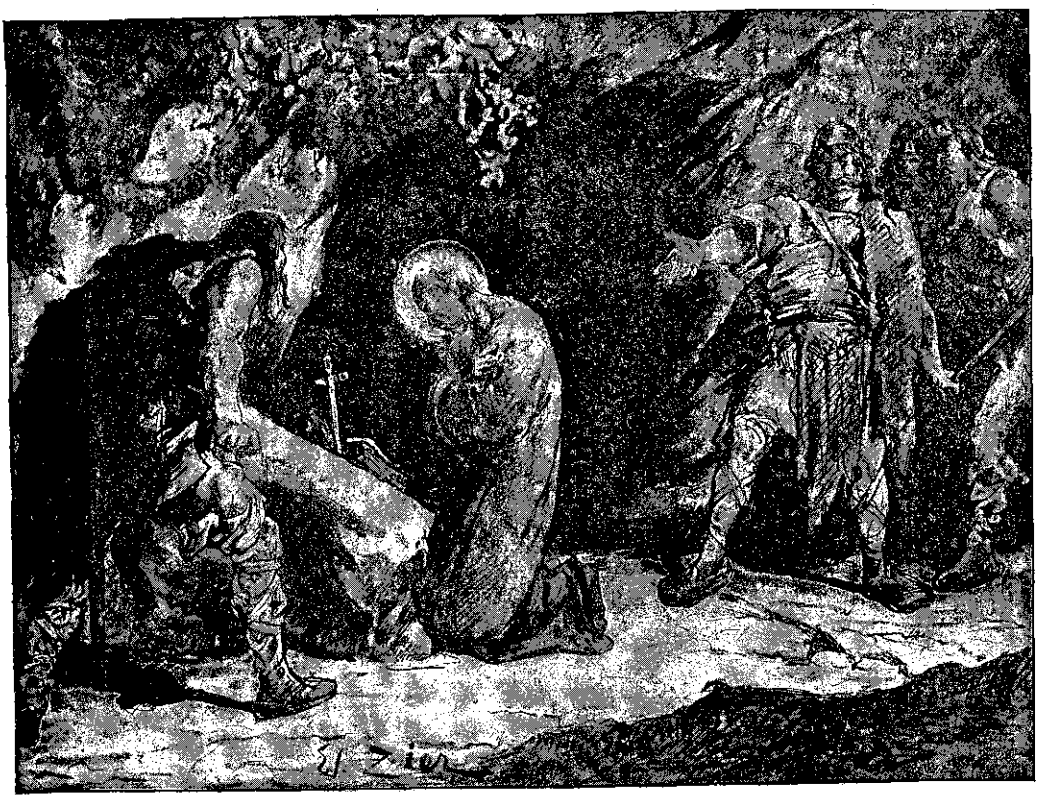
Elle fit venir ses filles autour de son lit de douleur : « Voici donc la dernière fois que j'ai à vous parler, leur dit-elle, puisque telle est la volonté de Dieu. Je vous recommande de tout mon cœur le respect et l'obéissance à vos Supérieurs, regardant Notre-Seigneur en eux. Soyez parfaitement unies les unes aux autres, mais de la véritable union des cœurs. Ne faites nul état des choses de cette vie qui passe; pensez seulement que vous vous trouverez un jour au même état où vous me voyez à présent. »

Les miracles éclatèrent sur son cercueil. Un jeune libertin se présenta pour baiser les pieds de la Sainte; mais, au moment où il approchait ses lèvres, la Sainte retira ses pieds.

Le lendemain de sa mort, saint Vincent de Paul vit son âme, sous la forme d'un globe de feu, monter au ciel, se joindre à un autre globe plus grand et plus lumineux, et s'abîmer avec lui dans une mer de feu. En même temps il lui fut dit intérieurement que le premier globe était l'âme de sainte Chantal, le second, celle de saint François de Sales, et que la mer de feu représentait l'essence divine. Dieu voulait montrer, par cette ardente image, de quoi était faite l'âme de cette femme incomparable.

SAINT PRIVAT, ÉVÊQUE DE MENDE

Fête le 21 août.



Saint Privat est découvert dans sa grotte par les barbares.

Le glorieux patron du diocèse de Mende, saint Privat, n'a pas été son premier évêque. Saint Martial, disciple de Notre-Seigneur et compagnon de saint Pierre, est le premier qui fit connaître la religion du divin Maître dans les montagnes du Gévaudan. Avant de partir pour l'Aquitaine, dont il devint l'apôtre, il dédia une église à la Très Sainte Vierge, et sacra évêque de Mende saint Sévérien, le compagnon de ses travaux.

Saint Privat ne paraît que vers le milieu du IIIe siècle; nous ne savons rien sur les premières années de sa vie. On croit qu'il naquit à Coudes, village situé entre Issoire et Clermont-Ferrand. C'est dans le Gévaudan qu'il alla exercer cette ferveur et ce zèle admirables dont Dieu avait orné sa belle âme. Les travaux de ses prédécesseurs n'avaient pas été stériles; un grand nombre d'âmes avaient ouvert les yeux aux lumières de la foi; mais un plus grand nombre encore peut-être restaient plongées dans les ténèbres de l'erreur; les divinités du paganisme conservaient nombre d'autels et d'adorateurs. Animé du zèle des apôtres et de l'ardeur des martyrs, Privat se mit à parcourir les campagnes : il prêcha la divinité de Celui qui est mort pour nous sur la croix, il expliqua sa religion divine. Et les miracles, ce sceau inimitable du Roi des rois, accompagnent sa prédication, les conversions se multiplient.

L'ennemi de Dieu et des hommes, frémissant de rage, ne laissa pas s'accomplir un si beau changement sans susciter des persécutions au successeur des apôtres. Mais la vérité se fait jour, l'esprit des ténèbres rentre dans l'ombre, Privat l'a vaincu; il l'a terrassé avec des armes qui font du chrétien un soldat invincible : la prière et la mortification.

Au sommet du mont Mimat, qui domine la ville de Mende, se trouve une grotte solitaire, au milieu des rochers; c'est là que se retirait notre Saint, après les rudes labeurs de l'apostolat. Seul avec Dieu, il répandait son âme devant Celui qui seul peut changer les intelligences et les cœurs.

Les grandes austérités qu'il pratiquait, les ferventes prières qu'il faisait monter au ciel lui gagnèrent autant et peut-être plus d'âmes que sa prédication; le Gévaudan fut bientôt chrétien.

La grotte du Mimat a été longtemps témoin de ses prières et de sa pénitence; elle sera aussi le témoin de son glorieux martyre, elle sera pour lui le jardin de Gethsémani.

INVASION DES ALLEMANDS — MARTYRE DE SAINT PRIVAT

Sous les empereurs Valérien et Galérien, son fils, les Allemands franchirent le Rhin pour ravager les Gaules. Ils se divisent en plusieurs bandes et mettent tout à feu et à sang sur leur passage.

Chrocus, à la tête d'une de ces bandes, sème la désolation dans le pays des Arvernes, ruine Clermont-Ferrand et menace le Gévaudan. Les Gabalitains se préparent à la défense ; les plus faibles cherchent un refuge dans les forêts, les plus forts se retirent sur la montagne de Grèzes, forteresse inexpugnable, rendue inaccessible par la nature elle-même. Chrocus s'avance avec ses barbares, jetant partout la terreur et l'effroi, Arrivé à Grèzes, il fait le siège de cette forteresse, mais il est constamment repoussé (environ l'an 265, d'après le Bréviaire). Pendant ce temps, le saint pasteur, retiré dans sa grotte du mont Mimat, priait et s'offrait en victime, pour obtenir le salut de ses ouailles; son sacrifice fut accepté. Les barbares, ne pouvant venir à bout du siège qu'ils ont commencé, se mettent à la recherche du Saint. Ils le trouvent à genoux sur la pierre, s'emparent de sa personne, l'accablent d'outrages et l'entraînent au bas de la montagne : « Ton peuple t'obéit, lui disent-ils alors, ordonne-lui de se rendre à ceux qui désormais doivent être ses maîtres. » C'est la trahison que lui demandent les barbares, mais ils voient aussitôt qu'ils perdent et leur temps et leurs peines : le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, bien loin de les abandonner à la férocité des loups dévorants. Ils veulent alors le faire apostasier et lui faire offrir un sacrifice aux idoles. Devant une telle proposition, le Saint frémit d'horreur. « Je n'adore pas, dit-il, des idoles faites par la main des hommes, je n'adore que le Dieu vivant, le Créateur du ciel et de la terre. »

Ces paroles exaspèrent les barbares qui se jettent sur lui, le meurtrissent de coups, lui font endurer les supplices les plus atroces, les tortures les plus effrayantes. Ils ne le laissent que lorsqu'ils ne reconnaissent plus en lui aucun signe de vie.

Dieu accepta les souffrances de son glorieux martyr. Les Allemands furent obligés de prendre la fuite. Les fidèles, devenus libres, se rendirent alors auprès de leur bien-aimé pasteur, qu'ils trouvèrent respirant encore, mais couvert de plaies et de sang. Ils l'entourèrent de tous leurs soins et de toute leur tendresse, mais leur bienheureux Père expira bientôt entre leurs bras.

Dieu vengea son serviteur. Chrocus, fait prisonnier par les habitants d'Arles, eut la tête tranchée après avoir enduré de cruels tourments.

Les Gabalitains ensevelirent avec une grande vénération et un saint respect les restes précieux de leur martyr dans l'église du bourg de Mende.

Nous ne raconterons pas l'histoire des reliques de saint Privat. Perdues pendant un certain temps, elles furent retrouvées en 1170, et, depuis comme avant, les miracles n'ont pas cessé de prouver la sainteté et la gloire dont jouit au ciel l'illustre martyr.

Son tombeau et la pieuse grotte ont vu, dans tous les temps, accourir d'innombrables pèlerins. Un grand nombre y ont retrouvé la santé du corps, un plus grand nombre y ont trouvé le salut de l'âme, comme le prouvent les ex-voto dont sont tapissées les murailles de la grotte; tous sont repartis plus joyeux, plus chrétiens, bien décidés à revenir prier auprès des restes de l'apôtre du Gévaudan.

L'INTERCESSION DE SAINT PRIVAT

Parmi les miracles accomplis par saint Privat, il en est un que nous ne saurions passer sous silence. C'était au XIe siècle. Les habitants du Puy étaient livrés à toutes les horreurs de la discorde. Etienne de Mercœur, évêque de cette ville, ayant épuisé toutes les ressources de sa charité, invita les évêques des diocèses voisins à se rendre au Puy avec les reliques de leurs saints patrons. Raymond, évêque de Mende, répondit à cet appel, et arriva au Puy avec les reliques de saint Privat. Les habitants vinrent en procession à sa rencontre.

Au milieu de cette immense foule se trouvait un malheureux père, portant entre ses bras son enfant perclus de tous ses membres. Et voilà que soudain l'enfant est guéri, d'autres guérisons ont lieu. Le peuple, profondément ému, fait entendre des chants de reconnaissance et oublie ses rancunes; la discorde cesse, la paix rentre dans les familles et dans la ville.

C'est en souvenir de ce bienfait qu'a été établie la fête du patronage de saint Privat, fête qui se célèbre le dernier dimanche d'octobre.

SAINT BONOSE ET SAINT MAXIMILIEN, MARTYRS

Fête le 21 août.

LE LABARUM DE CONSTANTIN

Bonose et Maximilien étaient deux valeureux capitaines qui, sous le règne de Julien l'Apostat, se trouvaient être à la tête des légions Herculéenne et Jovienne. Comme tels, ils étaient chargés de garder le principal étendard qui servait de ralliement à leur Corps militaire.

Depuis le jour à jamais glorieux où Constantin le Grand avait eu la vision miraculeuse qui lui promettait la victoire de Maxence, par le signe de la croix : *In hoc signo vinces*, les aigles romaines et les images des faux dieux, qui décoraient les étendards, avaient fait place à la croix et au monogramme du mot Christ, et c'est sous l'égide de ce labarum chrétien, présage de victoire, que les soldats de Constantin marchaient au combat.

Quand parut l'empereur Julien, que l'histoire a justement flétri du nom d'apostat, cet impie conçut l'orgueilleux dessein d'anéantir le christianisme, qu'il avait renié et jusqu'au nom même de Jésus-Christ, qu'il appelait par dérision « Galiléen ».

Il ordonna donc qu'on changeât dans toutes ses armées les étendards de l'empire et qu'on remît en honneur les images des dieux. Bonose et Maximilien refusèrent d'obéir. Bien plus, ils exhortèrent leurs compagnons d'armes à demeurer inébranlables dans leur foi et à ne rien faire qui pût déplaire à Dieu.

L'empereur ne voulut pas exercer lui-même sa cruauté sur les rebelles, mais il chargea son

oncle maternel, Julien, comte de Syrie, d'avoir raison de ce qu'il appelait « leur obstination sacrilège ».

Celui-ci, apostat comme son neveu, l'avait prévenu dans la voie de la scélératesse. Il fit donc comparaître à son tribunal les deux officiers, Bonose et Maximilien, et l'interrogatoire commença.

INTERROGATOIRE DES DEUX MARTYRS

« L'empereur, leur dit le comte, vous ordonne d'ôter le signe qui est sur votre étendard.

— Nous ne le pouvons, répondirent d'une voix Bonose et Maximilien.

— L'empereur exige en outre que vous adoriez les dieux que lui et moi nous adorons. »

— Nous ne pouvons adorer des dieux de pierre qui ne doivent leur existence qu'à la main des mortels.

— Obéissez, s'écria le comte avec rage, si vous ne voulez être exposés aux plus horribles tourments.

— Nous sommes prêts à souffrir le martyre plutôt que de renier Jésus-Christ, » répondirent les deux officiers.

Le comte Julien fit approcher Bonose : « Adore les dieux que l'empereur et moi nous adorons, lui dit-il.

— Adorez vos dieux tant qu'il vous plaira, *vous* et *lui*, reprit Bonose; pour nous, nous ne les adorerons jamais!

— Prends garde à toi, Bonose! Ce n'est point en vain que j'ai reçu la puissance. Mon bras est déjà levé pour t'anéantir, les flammes du bûcher s'apprêtent à te dévorer tout vif. Adore les dieux immortels!

— Vos menaces ne sauraient m'effrayer. Frappez, brûlez mon corps; mon âme échappera à vos coups parce qu'elle est entre les mains du vrai Dieu. »

A ces mots, le comte Julien ordonne aux bourreaux de déchirer à coups de fouet plombé les épaules de Bonose. Cette flagellation dura plus d'une heure. Mais tandis que Julien s'efforçait de lui arracher le mot de l'apostasie pour faire cesser la torture, le Saint martyr, fortifié par la grâce de Dieu, souriait doucement et répondait à ses imprécations : « Nous adorons le Dieu vivant et immortel. Lui seul mérite notre amour et nos adorations. Vos dieux, à vous, sont les démons du noir enfer, dignes de tous les mépris. »

Devant une pareille affirmation de la vérité, Julien perdit l'espoir d'ébranler la constance du vaillant officier. Il n'osait toutefois s'avouer vaincu; mais, se tournant vers Maximilien : « Approche, lui dit-il, et réponds-moi. Ne veux-tu pas adorer les dieux que nous adorons et changer ton étendard?

— Faites qu'ils vous entendent et vous parlent, vos dieux, lui répondit Maximilien; après cela, nous les adorerons.

— Comment un être raisonnable peut-il avoir la folie de brûler de l'encens devant un bloc de marbre ou une statue d'airain que les rats et les oiseaux ne respectent pas même dans vos temples? Notre Dieu est vivant, immortel et tout-puissant. C'est en lui que nous avons mis notre espérance; c'est lui qui déposera sur nos fronts le diadème du triomphe et dans nos mains la palme du martyre. »

SUPPLICE DU CHEVALET — UN BAIN DE FEU DOUCE MAGIE DE JÉSUS

« Qu'on les étende sur le chevalet, s'écrie Julien, écumant de rage. Licteurs, faites votre office! Bourreaux, frappez hardiment et sans relâche. Vengez nos dieux immortels! »

Les Saints sont en proie à de nouvelles tortures, mais, par la vertu de Jésus-Christ, ils sont insensibles aux coups, comme ils l'étaient tout à l'heure aux menaces.

« Si ces tourments ne peuvent fléchir votre opiniâtreté, je vous en réserve d'autres plus cruels encore. Obéissez, malheureux!..... » Une religieuse obstination accueille le rugissement de la bête infernale. Dans son aveugle fureur, l'apostat continue : « Qu'on apporte une chaudière pleine de poix bouillante et qu'on les y plonge. Nous verrons alors si leur Dieu en qui ils ont tant de confiance viendra les en délivrer. »

Ce qui fut dit fut fait. Les Saints entrèrent dans la chaudière avec un visage riant. Mais, ô prodige! cette poix brûlante se change à leur contact en un bain rafraîchissant. La flamme qui s'élève au-dessus de la chaudière retombe sur eux comme une douce rosée, et ils n'éprouvent que consolations et délices au lieu des douleurs qu'on voulait leur faire endurer.

Semblables à l'Apôtre bien-aimé qui, selon l'expression de Tertullien, était sorti du sein des flammes rajeuni et renouvelé, Bonose et Maximilien sortent de leur chaudière et plus purs et plus forts.

Les juifs et les gentils, témoins de ce spectacle, s'écriaient que ces hommes étaient des séducteurs et des magiciens; mais, aveuglés comme ils l'étaient, ils n'aperçurent pas les charmes innocents de la divine magie du Fils de Dieu, et ils ne se rendirent pas à la glorieuse séduction de ce Jésus bien-aimé, qui n'opérait ces merveilles que pour toucher leurs cœurs endurcis.

EXPÉRIENCE D'UN PRÉFET

Un événement aussi étrange étonna grandement la multitude païenne. Le préfet Secondus, attiré par le bruit de ce fait inouï, accourt au palais, pour s'en convaincre, et il constate en effet de ses propres yeux les cicatrices du feu, marque très sensible de la réalité des tourments.

« C'est étrange, se dit-il!..... Qu'on me donne des prêtres de nos dieux, je les ferai jeter dans cette même chaudière, et nous verrons s'ils en sortiront aussi sains et aussi intacts que ces deux chrétiens. »

Les prêtres furent amenés. Avant de se livrer à cette expérience, qui n'avait rien d'attrayant pour les ministres des faux dieux, ceux-ci demandèrent le temps de faire quelques cérémonies préparatoires. Les voilà qui conjurent leurs idoles, qui font des encensements et des signes magiques au milieu du plus profond silence; bref, rien n'est oublié pour rendre propices ces divinités capricieuses. Ils se décident alors à entrer, non sans quelque noir pressentiment du dénouement fatal, dans la chaudière bouillante. Vous devinez ce qui leur arriva. Hélas! ces dieux sourds et ingrats furent impuissants à arrêter l'ardeur des flammes. En un instant, leur chair fut consumée.

Fiez-vous au démon!.....

LA CONVERSION D'UN PRINCE PERSAN

Le succès était complet pour les chrétiens. Mais Julien était au paroxysme de la colère. Il renvoya ces victimes, rebelles à la mort, dans un affreux cachot. Ils restèrent là près de deux semaines, ne recevant chaque jour pour toute nourriture qu'un pain sur lequel l'astucieux séducteur avait fait graver la figure de quelque divinité païenne pour les engager ainsi à leur insu dans l'idolâtrie.

Mais Bonose et Maximilien étaient remplis de l'esprit de Jésus-Christ, et il n'y a pas lieu de s'étonner si ce stratagème nouveau ne surprit pas leur bonne foi. Ils eurent recours au divin Sauveur, et Jésus daigna se faire lui-même leur aliment, leur soutien et leur force.

Quand on vint ouvrir les portes de la prison, on la trouva éclairée par des flambeaux d'un éclat incomparable; les Saints étaient inondés de cette céleste lumière, et ils étaient transparents de beauté.

« Votre artifice, dirent-ils à Julien, ne vous a servi de rien. Nous n'avons point touché aux pains que vous nous avez fait remettre. Les anges, messagers de notre Dieu, nous en ont apporté de plus excellents. »

En les entendant prononcer ces mots, et en les voyant si radieux, le comte Hormidas, frère de Sapor, roi de Perse, ne put s'empêcher de s'écrier avec un accent ému : « Priez pour moi, qui suis un pauvre pécheur, afin que Dieu me fasse miséricorde! »

CONVERSION DU PRÉFET SÉCONDUS

Julien, toutefois, ne se rendait pas à ces prodiges de la grâce. Il ordonna que ces deux glorieuses victimes soient amenées à l'amphithéâtre pour être livrées à la dent des bêtes.

Cette sentence de mort fut acclamée par des cris de joie. « C'est l'heure de la délivrance, s'écrie saint Bonose. — C'est l'heure du triomphe! » lui répond son saint compagnon.

Le sang des martyrs engendre toujours des chrétiens. Une multitude de gentils se convertissent sur-le-champ, et, élevant la voix, ces néophytes ardents réclament l'honneur de mourir avec les deux athlètes de la foi.

En même temps, le préfet Secondus se tourne vers le comte et lui dit : « Pour moi, je ne puis consentir à tremper mes mains dans le sang de ces justes; » et, s'adressant à Bonose : « O saint martyr de Jésus, lui dit-il, je vous en conjure au nom du Dieu que vous adorez, souvenez-vous de moi dans vos prières. »

LE TRIOMPHE

Au milieu de ces élans de foi et des actes d'amour de ces généreux chrétiens, on entend les cris de l'apostat plus furieux que jamais. « Changez votre étendard sans délai, ou la mort vous frappe à l'instant, » s'écrie-t-il dans son frénétique délire.

Et des centaines de voix font écho aux martyrs impatients, répondant après eux :

« Nous sommes chrétiens! nous voulons tous mourir! »

Alors le comte Julien donna ordre de les conduire au supplice avec les prisonniers qui peuplaient ses cachots, et les nouveaux convertis.

Quelle plume pourrait décrire la joie de cette légion de martyrs! Une procession s'organise aussitôt. Bonose et Maximilien marchent en tête, et les soldats chrétiens suivent leurs glorieux capitaines qui les amènent cette fois au véritable triomphe. Le saint évêque Mélèce et quelques autres pontifes les accompagnent aussi, et toute la population d'Antioche les acclame avec enthousiasme et célèbre par des réjouissances toutes chrétiennes la victoire de ses plus nobles enfants et de ses futurs protecteurs.

Arrivés sur le lieu du supplice, les généreux martyrs se donnent le baiser de paix et se livrent à la mort avec une patience héroïque.

VENGEANCE ET REPENTIR

Avant de mourir, saint Bonose avait annoncé au comte Julien la vengeance qu'allait soulever le sang de tant de victimes. La main de Dieu, en effet, ne tarda pas à s'appesantir sur lui.

Trois jours après le triomphe des saints martyrs, la bouche de l'apostat devint comme une source infecte de vers qui en sortaient sans interruption. Julien reconnut ses torts et la puissance du Dieu de Bonose. Il s'adressa alors à la princesse son épouse :

« Femme infortunée, lui dit-il, courez à l'église et priez pour moi. »

Mais la princesse lui répondit : « Ne vous avais-je pas dit de ne point vous faire d'affaires avec le Dieu des chrétiens? Vous avez été sourd à mes conseils : voyez maintenant ce qu'il vous en coûte.

— Courez, vous dis-je, hâtez-vous, de peur que bientôt vous ne soyez veuve.

— Hélas! il m'a semblé que je l'étais le jour où je vous vis persécuter les innocents. C'est en vain que vous me pressez de recourir à Dieu : je n'ose le prier, car je craindrais d'attirer sur moi, en priant pour un misérable apostat et un cruel persécuteur, le même châtiment qui vous frappe. »

Délaissé de sa propre femme, Julien, repentant, leva les yeux au ciel et s'écria : « Dieu des chrétiens, ayez pitié de moi! O saints martyrs, priez pour moi!..... »

Et, en prononçant ces mots, il expira.

L'impie Antiochus, frappé jadis de la même plaie, avait aussi prié le Seigneur, mais l'Ecriture nous apprend qu'il était trop tard et qu'il ne devait point éprouver l'effet de sa miséricorde (1).

Dieu veuille que la conversion de Julien ait été sincère, et que ce dernier trait de sa vie soit un avertissement et un exemple pour tous les Antiochus et les renégats qui persécutent l'Eglise et ravagent le troupeau du Christ!

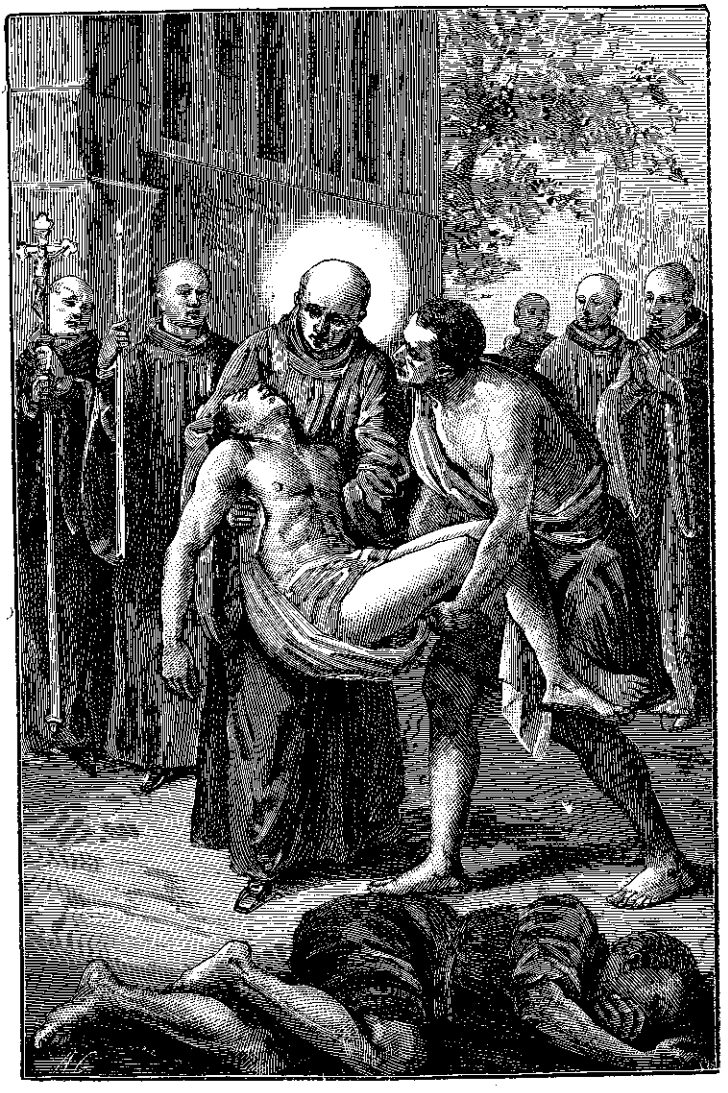
---

(1) Les Machabées, l. II, ch. XIII.

LE BIENHEUREUX BERNARD PTOLÉMÉE

FONDATEUR DE L'ORDRE DE SAINTE-MARIE-DU-MONT-OLIVET

Fête le 21 août.



Dans une peste effroyable, le bienheureux Bernard soigne les malades et enterre les morts.

Dans la seconde moitié du siècle de saint Louis, époque féconde en héros, en savants et en saints, un noble Siennois Mino Toloméi et sa vertueuse épouse Fulvia Tancrédi, que leurs richesses ne pouvaient consoler du chagrin de n'avoir pas d'enfants après plusieurs années de mariage, suppliaient la Très Sainte Vierge de leur obtenir de Dieu un héritier de leur nom et de leur fortune : ils lui promirent de lui consacrer l'enfant qui leur serait donné.

Leurs vœux furent exaucés; le 10 mai 1272 leur joie fut grande à la naissance d'un fils qu'ils consacrèrent à Marie et nommèrent Jean, du nom du disciple bien-aimé qui eut l'honneur de devenir le fils adoptif de Marie au pied de la Croix.

Que sera un jour cet enfant, sous la direction de sa céleste protectrice, se demandaient ses parents, en le considérant dans son berceau? Ils ne le savaient encore. Quelque temps auparavant, Fulvia, sa mère, avait eu un songe merveilleux : il lui semblait qu'elle avait mis au jour non un enfant, mais un cygne d'une blancheur éclatante qui, s'élevant dans les airs en chantant, allait se reposer sur un olivier, puis saisissant en son bec un rameau de cet arbre, prenait son vol vers le ciel, entouré d'autres cygnes semblables à lui. Ce songe venait de Dieu, mais Fulvia en ignorait le sens.

L'enfant fut élevé avec une tendresse et une piété toute chrétienne; mais n'appartenait-il pas à Marie? On jugea donc utile de faire éclore cette innocente fleur au jardin de saint Dominique. Le petit Jean à

peine âgé de six ans fut confié aux Dominicains de Sienne, parmi lesquels se trouvait un de ses parents, le P. Christophe Toloméï, et dont le supérieur était le bienheureux Ambroise. C'est ainsi que les Frères-Prêcheurs étaient appelés à faire la première éducation d'un saint destiné à devenir l'une des plus pures gloires de l'ordre de saint Benoît, au moment même où l'ordre de saint Dominique venait d'être à jamais illustré par saint Thomas d'Aquin que les Bénédictins avaient les premiers formé à la piété et à la science. La providence fournit aux Ordres religieux l'occasion de se rendre de ces mutuels services.

L'âme pure de Jean Toloméï s'ouvrait à la connaissance et à l'amour de Dieu en même temps qu'aux premiers éléments des sciences terrestres; elle comprit les grandeurs du monde surnaturel, et l'héritier des Toloméï ambitionna la faveur d'être tout à Dieu par Marie sous la robe blanche des fils de saint Dominique. Mais cette grâce lui fut refusée, et ce fut son propre père qui eut le triste courage de l'arracher au cloître.

Jean veut du moins se faire inscrire dans la confrérie de saint Ansan (martyr à Sienne sous Dioclétien,) établie dans l'église des Frères-Prêcheurs, afin de mener dans le monde la vie la plus chrétienne possible. Il achève brillamment ses études et à seize ans il est reçu docteur en droit civil et ecclésiastique aux applaudissements de la ville de Sienne. Bientôt après, par une faveur de Rodolphe II de Habsbourg, il ceint l'épée des chevaliers de l'empire; puis nous le trouvons professeur de droit à l'Université de Sienne, et enfin, pendant un certain temps, premier magistrat de la cité.

Mais qu'étaient devenues au milieu des succès et des mille embarras du monde la paix et la ferveur du cloître, pour lesquelles il avait eu tant d'attraits? Jean Toloméï les regrettait toujours; il s'effrayait d'un temps si considérable donné aux choses qui passent, et trouvait lourdes des chaînes qu'il n'avait cependant pas la force de rompre. Un moment même, après les premiers succès de sa jeunesse, la brillante poussière que le vent du monde soulevait sous ses pas, obscurcit ses regards et l'on put craindre que le chemin de la dissipation ne devînt le sien pour le conduire au naufrage des vertus chrétiennes. Heureusement l'illusion avait été courte, grâce aux lumières supérieures de sa foi et il s'était arrêté à temps.

Pour se prémunir à l'avenir contre de semblables surprises, et se fortifier dans la pratique des bonnes œuvres, il s'était fait agréger dans la Confrérie de Sainte-Marie-de-la-Nuit, établie à l'hôpital *del la Scala* et dont les membres rivalisaient de charité au service des pauvres malades. Mais Dieu attendait plus encore de cette âme d'élite, et Jean lui-même voyait trop souvent par expérience combien l'esprit du monde apportait parfois de refroidissements et d'entraves à ses plus saints désirs.

UNE CONFÉRENCE INATTENDUE

Les années s'écoulaient; en 1313, Jean Toloméï, toujours professeur de droit et âgé de quarante et un ans, venait d'annoncer qu'il ferait une conférence sur une des questions les plus ardues de la jurisprudence. Un nombreux auditoire se promettait d'y assister, quand, tout à coup, le savant professeur, qui déjà souffrait d'un œil, est saisi à l'autre d'une douleur violente et devient complètement aveugle.

« L'émotion fut grande à Sienne et chacun s'apitoya sur son malheur. Lui, cependant, privé de la vue du corps, est visité au dedans par une céleste lumière; il saisit dans un nouveau jour la vanité du monde, il s'étonne d'y être encore engagé. Il se rappelle que ses parents l'ont voué à la Sainte Vierge. Il tire de sa poitrine de profonds gémissements, il se jette aux pieds de Marie, lui demande sa guérison, mais pour mieux rompre avec le monde en se retirant dans un désert. Aussitôt il se sent exaucé, la vue lui est rendue. On peut juger de la stupéfaction que jeta dans toute la ville un événement si miraculeux.

« Aussi, au jour où Jean Toloméï devait prendre la parole, se fit-il un concours prodigieux autour de sa chaire. Quant à lui, laissant de côté sa thèse juridique, tout rempli de l'esprit de Dieu, il commence, d'une voix émue et pénétrante, un discours véhément sur ce thème : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité.* Ses auditeurs ne tardent pas à fondre en larmes. Et quand, sur la fin de son discours, le Bienheureux leur annonce que désormais ils n'entendront plus sa voix; quand, en leur adressant ses adieux, il les adjure de penser eux aussi au salut de leur âme, l'assemblée tout entière éclate en sanglots. Deux hommes se lèvent et se déclarent prêts à le suivre partout : ce sont Ambroise Piccolomini et Patrice Patrizzi, des meilleures familles de Sienne.

« La résolution prise est aussitôt mise à exécution, car la grâce du Saint-Esprit, dit saint Ambroise, ne souffre aucun retard. Jean Toloméï distribue ses biens aux pauvres; par une attention touchante, il légue aux Frères-Prêcheurs son palais paternel; de toutes ses possessions de famille, il ne se réserve que la solitude d'Accona, où il se retire avec ses deux compagnons. Comme souvenir de son ancienne opulence, il n'y emporte qu'un grand crucifix exposé aujourd'hui encore à la vénération des pèlerins.

« Bien plus, comme signe d'un complet dépouillement, il quitte son nom de Jean et prend celui de Bernard. Ce nom nouveau était tout un programme: les merveilles de Clairvaux, éclairées par le sourire de Marie, allaient reparaître dans la sollitude sauvage d'Accona (1). »

LE DÉSERT D'ACCONA — ASSAUTS DE SATAN

Qu'on se figure un demi-cercle de montagnes escarpées ; une sorte de promontoire s'en détache auquel on ne peut aborder que d'un seul côté par une étroite langue de terre qui serpente entre d'affreux précipices. De toutes parts, l'œil plonge dans des ravins profonds, taillés à pic dans une terre argileuse et blanchâtre. C'est là, sur cette éminence à peine accessible aux bêtes sauvages, couverte de broussailles incultes et parsemée de cyprès, que se retira Bernard Toloméï avec ses deux compagnons.

Ils se creusèrent de petites grottes dans le tuf argileux de la colline. Celle de Bernard avait une entrée si étroite et si basse qu'on ne pouvait y pénétrer qu'en rampant. Non loin de leurs cellules ils dressèrent un petit oratoire où ils se réunissaient sept fois le jour pour chanter les louanges de Dieu.

Non content des privations de tout genre qui lui imposait cet âpre désert, l'ancien seigneur siennois pratiquait les austérités les plus effrayantes. Durant le carême il ne mangeait que quatre fois la semaine; il passait la plus grande partie des nuits en prière; la nuit du vendredi, absorbé dans la contemplation des souffrances de Notre-Seigneur, il ne prenait aucun repos.

---

(1) Vie du bienheureux Bernard Ptolémée, publiée dans le *Bulletin de l'œuvre de Notre-Dame-de-la-Sainte-Espérance*, à Mesnil-Saint-Loup, par Palis (Aube). C'est cette intéressante biographie, écrite avec tout le charme de la piété filiale, par un religieux Olivétain, que nous avons tâché de résumer dans cette notice.

Son désir était de vivre ignoré des hommes, suivant la belle devise du grand saint qu'il avait choisi pour patron : *Aimez à être inconnu et compté pour rien.* Mais malgré lui, l'éclat de sa sainteté portait sa renommée au delà du désert ; de pieux visiteurs venaient chercher auprès des solitaires des conseils et des exemples de vertu. Quelques-uns demandaient à partager leur genre de vie.

Satan, l'ennemi des hommes et l'adversaire de toute perfection, ne put voir sans rage une vie si entièrement consacrée à Dieu. Que ne mit-il pas en œuvre pour ruiner cette entreprise ! Une année, au temps de Pâques, un messager se présente : « Voici, dit-il, des mets que vous envoient des personnes pieuses en réjouissance de la résurrection du Sauveur. — Je sais, répondit Bernard, ce qu'il y a dans ces mets, et dans le cœur de ceux qui les envoient. Puisse Dieu leur pardonner comme je leur pardonne ! » En disant ces mots, il trace dessus le signe de la croix ; aussitôt, le vin se couvre d'écume et les aliments deviennent tout noirs. Le porteur tombe aux pieds du Saint en implorant son pardon. Bernard venait d'échapper au poison préparé par des mains criminelles.

Satan s'attaque ensuite à son âme, qu'il poursuit de représentations déshonnêtes. Alors Bernard, comme autrefois saint Benoît, se roule dans les ronces, les orties et les épines, jusqu'à ce que les douleurs de ses membres ensanglantés aient réduit à néant les révoltes des sens.

OBÉISSANCE AU PAPE — SAINTE-MARIE-DU-MONT-OLIVET

Il y avait alors de faux mystiques qui rejetaient l'autorité de l'Eglise, du Pape et des évêques, et sous le voile d'une austérité hypocrite cachaient d'affreux désordres. On accusa les solitaires d'Accona d'appartenir à ces sectes criminelles ; le Pape Jean XXII, résidant à Avignon, envoya à Bernard l'ordre de venir en sa présence justifier sa conduite et sa foi.

Le bienheureux, plein d'obéissance pour le Vicaire de Jésus-Christ, s'empresse de partir malgré l'hiver qui approche ; Patrice et Ambroise l'accompagnent. Après un long voyage fait pieds nus au milieu de nombreux dangers et des rigueurs de la saison, ils arrivent enfin en présence du Pape.

Le Père commun des fidèles n'eut pas de peine à reconnaître la pureté de leur foi et admira leurs vertus. Il les renvoya comblés de ses bénédictions à l'évêque d'Arezzo, dans le diocèse duquel était Accona, en chargeant ce prélat d'ériger canoniquement leur monastère. Ainsi les embûches de Satan tournèrent contre lui.

L'évêque d'Arezzo demanda aux solitaires trois jours de prières et de rudes pénitences pour obtenir les lumières de Dieu sur cette entreprise. A la fin du troisième jour, l'évêque vit en songe la Reine du ciel, vêtue d'habits d'une éclatante blancheur et accompagnée d'une multitude d'anges. « Tu as fait, lui dit-elle, une chose agréable à la divine majesté et à moi-même en décidant de donner à mes serviteurs la règle de saint Benoît. Mais tu me seras plus agréable encore, si tu les revêts de blanc car je les ai choisis pour mes enfants bien aimés, et je veux que cette congrégation soit fondée sous mes auspices et porte mon nom. » Puis, étendant la main, elle lui présenta sous forme de blason trois monts unis ensemble, le plus élevé au milieu était surmonté d'une croix empourprée et sur les deux autres verdoyait un rameau d'olivier. La Bienheureuse Vierge ajouta : « Tu donneras ces armes à la congrégation nouvelle, elle portera le nom de Sainte-Marie-du-Mont-Olivet. »

Le 26 mars de l'an 1319, le peuple d'Arezzo se pressait dans l'église de la Sainte-Trinité pour assister à une cérémonie nouvelle pour lui. Après avoir célébré les saints mystères, l'évêque remit à Bernard et à ses compagnons la Règle bénédictine. Puis son vicaire général, le moine camaldule Jean, les revêtit d'un habit monastique de couleur blanche ; ensuite on dressa la charte officielle de l'érection canonique du monastère avec les clauses les plus propres à en assurer la ferveur et la régularité.

Bientôt, de retour au milieu de ses frères restés au désert, Bernard leur donna à tous l'habit religieux au nom de l'évêque. Le songe de Fulvia, mère du Bienheureux, était accompli.

L'ABBAYE — L'ABBÉ — LES MOINES

Une transformation s'opéra dans le désert d'Accona, devenu, par l'autorité de l'Eglise, *l'abbaye de Sainte-Marie-du-Mont-Olivet.* Les solitaires, devenus bénédictins, durent laisser leurs cellules dispersées, se réunir en communauté, bâtir une église et un monastère.

D'abord il fallait élire l'abbé ou supérieur ; tous les suffrages se réunirent sur Bernard, mais on ne put vaincre son humilité, il refusa et frère Patrice dut accepter la charge de père de la nouvelle famille.

Bientôt s'élevèrent les murs de la modeste église ; elle fut dédiée à Marie dans le mystère de sa nativité ; cette reconnaissance filiale était bien légitime envers la céleste Protectrice de cette sainte entreprise. Le monastère grandit à côté du sanctuaire.

Mais le démon qui avait jadis furieusement attaqué l'œuvre à ses débuts, pouvait-il rester insensible à son couronnement ? Deux fois les frères, en revenant le matin reprendre leurs travaux interrompus, trouvèrent les murs naissants abattus et les matériaux dispersés ; un pan de muraille de l'église écrasa dans sa chute un pauvre maçon. Bernard se mit en prière, le mort ressuscita plein de vie ; notre Bienheureux vit un jeune guerrier tout étincelant de lumière, qui, le glaive à la main, faisait le tour de l'édifice, et chassait une troupe de démons. C'était l'archange saint Michel ; il lui fit ériger un autel et le prit comme l'un des patrons de la congrégation naissante. Dès lors l'église s'acheva sans encombre.

Au bout de trois ans, le bienheureux Bernard dut enfin céder aux instances réitérées de tous ses frères et accepter la direction du monastère. Son sage gouvernement qui dura vingt-six ans, fut fécond en fruits de bénédiction et de salut pour toute la communauté ; aussi ne voulut-on jamais accepter sa démission qu'il offrit plusieurs fois.

Durant cette longue période, on voit le vertueux abbé s'appliquer avec d'autant plus d'ardeur à sa propre sanctification qu'il se voit obligé de travailler à la perfection de ses frères et d'être le modèle et la règle vivante. Amie de l'humilité et de la solitude, sa grande âme continue à se purifier par l'austérité et s'élève de plus en plus sur les ailes de l'oraison et de la vie contemplative. Rien d'admirable comme le tableau de ses relations de plus en plus intimes avec Dieu et de ses luttes contre Satan. Le bienheureux Bernard Ptolémée doit être placé parmi les grands contemplatifs de l'ordre de saint Benoît.

Les mystères de la Passion de Notre-Seigneur étaient l'objet préféré de ses méditations. Parfois l'image matérielle de Jésus souffrant, ce grand crucifix qu'il avait apporté au désert d'Accona et que l'on y conserve encore, parut s'animer devant lui et le Christ, ouvrant miraculeusement ses lèvres, entrait en conversation avec le saint moine, répondant aux élans de son cœur et à ses prières. Il lui dévoila un jour l'avenir de son Ordre, sa prospérité, ses jours de vieillesse et son renouvellement. Un jour de Pâques, on le vit s'élever de terre, ravi en extase, jusqu'au crucifix qu'il couvrit de baisers et qui lui parla.

Le démon ne pouvant atteindre son âme, s'atta-

quait à son corps et le battait cruellement, alors saint Michel venait à son secours et le guérissait. Une fois, le démon l'avait presque broyé sous les coups, le Bienheureux vit Notre-Seigneur lui apparaître tel qu'il était sur la croix avec ses blessures, le corps couvert de sang et déchiré par la flagellation, et les membres si violemment tirés qu'on eût pu compter tousses os. Bernard comprit en ce moment, dans une pénétrante et inoubliable lumière, que les souffrances humaines étaient à peine l'ombre de la Passion de l'Homme des douleurs; et, comptant pour rien ses propres blessures, il s'anima à de nouveaux combats.

Les religieux s'efforçaient d'imiter les vertus d'un tel père; leur silence, leur régularité, leur assiduité à la prière, leur austérité, ravissaient d'admiration les étrangers. Beaucoup couchaient sur la terre nue, et après avoir chanté l'office des Matines vers minuit, restaient en oraison jusqu'au jour.

Leur nombre s'augmenta rapidement; il en vint des pays étrangers et même de France, comme ce frère Marin de Paris que le saint abbé guérit miraculeusement. Le monastère vit jusqu'à plus de cent moines se presser dans son enceinte. Il fallut songer à de nouvelles fondations. Au reste, on réclamait de divers côtés les nouveaux religieux pour rétablir par leur exemple la ferveur et l'observance monastiques. La première colonie fut le couvent de Saint-Benoît à Sienne, puis vinrent celui de Saint-Bernard à Arezzo, de Saint-Barthélemi à Florence, et Rome reçut les Bénédictins blancs du Mont-Olivet près de l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, sur le Forum, église si chère à la grande Françoise Romaine, qui s'y forma plus tard à la piété et dont les reliques y repo ent encore aujourd'hui.

En 1344, Clément VI donna au nouvel Ordre une sanction solennelle, le jour de sainte Agnès, qui fut désormais fêtée d'une manière spéciale par la famille olivétaine.

LES DERNIERS JOURS — LA PHALANGE HÉROÏQUE DES MARTYRS DE LA CHARITÉ — UNE FÊTE DE L'ASSOMPTION

Bernard Tolomeï avançait en âge et ses extases plus fréquentes augmentaient encore ses désirs du ciel. La Sainte Vierge, au glorieux anniversaire de son Assomption, lui annonce dans une vision que son pèlerinage terrestre approche de sa fin. Le 21 mars suivant, saint Benoît lui renouvelle la même assurance et ajoute ces paroles : « Bernard de Clairvaux que tu honores avec tant d'amour, viendra recevoir ton âme au jour de sa fête, et l'introduire au ciel, où t'attend la récompense due à tes travaux. »

C'était en 1348. L'effroyable peste qui dévasta alors l'Europe, venait de s'abattre sur l'Italie et y faisait d'affreux ravages; les historiens du temps nous en ont laissé des descriptions qui font frémir. Le district de Sienne perdit à lui seul 88 000 habitants, et la ville fut tellement décimée qu'elle ne retrouva plus à l'avenir sa prospérité passée.

Bernard réunit ses moines et leur raconte les fureurs du fléau. Dans une touchante exhortation il leur rappelle l'héroïque charité de notre divin Maître et Sauveur qui s'est dévoué jusqu'à la mort de la croix pour notre salut. « Avec les corps, les âmes sont en danger, ajouta-t-il. Volons à leur secours. Partez deux par deux, mes frères, et allez vous mettre au service des pauvres pestiférés. Je vous donne rendez-vous à tous en notre monastère de Saint-Benoît de Sienne, pour l'avant-veille de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge ; d'ici-là, Dieu m'en donne la confiance, aucun de vous ne succombera au fléau. »

Le doux vieillard prenant lui aussi un compagnon, alla se jeter au foyer même de l'épidémie, à Sienne sa ville natale.

On était en avril. Dieu et ses anges savent les merveilles de dévouement qui remplirent les quatre mois suivants. Le 13 août, tous les religieux se réunirent au monastère de Saint-Benoît de Sienne. Aucun ne manquait. La préservation dont ils avaient été l'objet tenait du miracle. Le lendemain le saint abbé dit aux frères : « Le moment est venu pour beaucoup d entre nous de consommer leur sacrifice, telle est la volonté du Seigneur. Quant aux autres, qu'ils persévèrent, je les en conjure, dans l'amour de Dieu, dans la charité mutuelle, dans le mépris du monde, dans la fidélité de la sainte Règle. »

Ensuite, se mettant à genoux, il demanda pardon de ses fautes dans les termes les plus humbles, et recommanda son âme et celle de ses frères à la Bienheureuse Vierge dont on allait célébrer la fête. Qui pourra rendre la poignante émotion de cette scène sublime ?

La journée de l'Assomption se passa pure et fervente. Dès le lendemain, la peste commença à se saisir des enfants du Bienheureux... Bientôt vingt-deux d'entre eux furent endormis dans le Seigneur. C'est alors que le pasteur, le père de ce troupeau fut frappé lui-même. Sachant bien que sa dernière heure était proche, il s'étendit sur un pauvre grabat, demanda et reçut à genoux les sacrements de l'Eglise, puis saisissant et embrassant à plusieurs reprises le crucifix, il murmura : « Voici venir le jour si attendu. O Jésus, le bien-aimé de mon âme, ô Jésus, recevez-moi dans votre Cœur sacré ! » Il adressa ensuite une suprême exhortation à ses enfants réunis autour de sa couche, il se recommanda humblement à leurs prières; puis, levant les yeux au ciel, le visage brillant d'une joie surnaturelle, il rendit son âme à son Créateur (1). C'était le 20 août 1348, fête de saint Bernard de Clairvaux.

Les jours qui suivirent, cinquante-sept enfants du Bienheureux s'éteignirent l'un après l'autre, pour lui former là-haut un lumineux cortège. Quatre-vingts en tout furent moissonnés : c'était environ la moitié de la Congrégation Olivétaine! O saintes victimes, dont l'holocauste criait miséricorde pour les hommes, pendant que leur héroïque immolation leur ouvrait à elles-mêmes les portes du ciel! !

APRÈS SA MORT

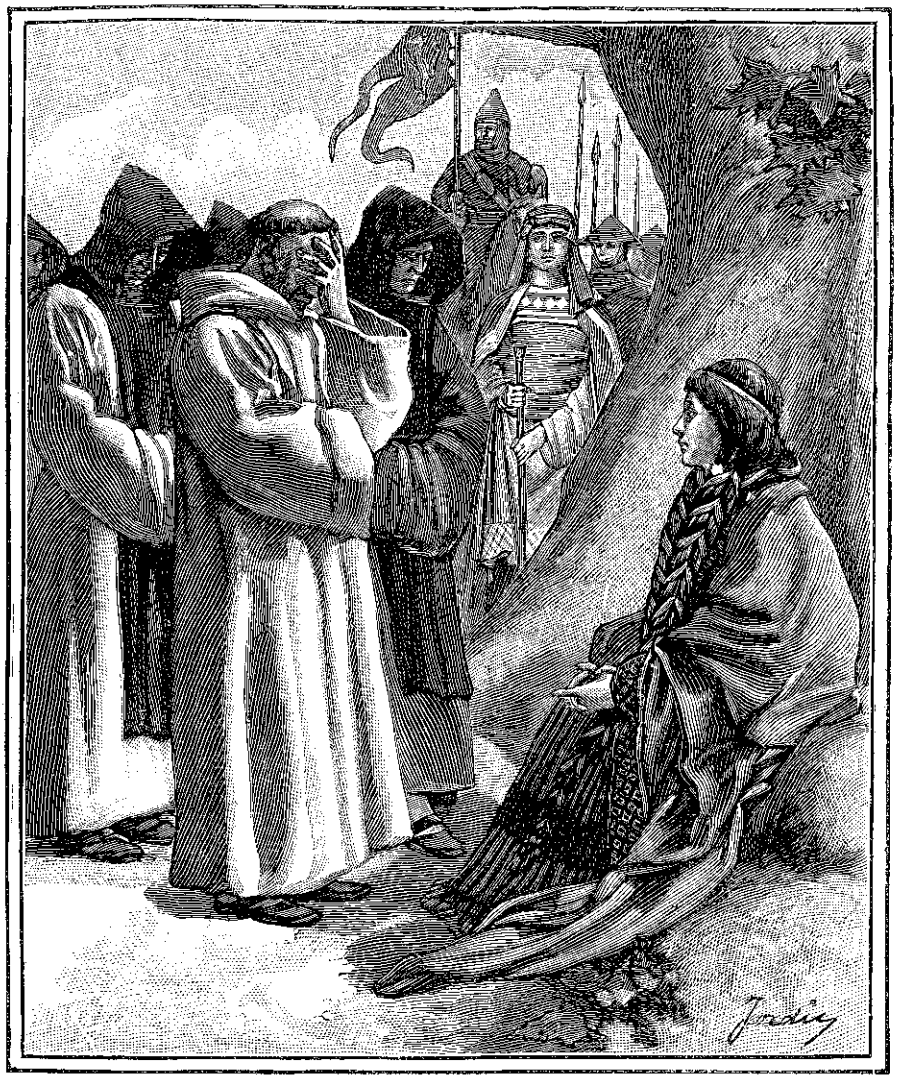
Le jour où Bernard quitta la terre, la servante de Dieu Ginocchia Tolomeï le vit monter vers Dieu par un chemin couvert de tapis et brillant d'innombrables flambeaux, et une voix disait : « Ceci est le chemin par lequel Bernard, le bien-aimé du Seigneur, monte au ciel. »

Il fut enseveli dans le couvent de Saint-Benoît de Sienne, beaucoup de miracles s'accomplirent à son tombeau et le Souverain Pontife approuva en 1644 le culte rendu à ce Bienheureux. On pense que ses reliques ont été depuis transférées secrètement au monastère d'Accona. Quoiqu'il en soit, cette dernière abbaye fut plus tard reconstruite dans des proportions grandioses que le pèlerin admire encore aujourd'hui. La Congrégation Olivétaine compte jusqu'à quatre-vingts couvents en Italie. Des jours moins florissants vinrent ensuite. Toutefois les révolutions ne l'ont point tuée, et voici que de nos jours elle reprend une vie nouvelle, adaptée aux temps présents. Son Eminence le Cardinal Schiaffino est son abbé général. La France a reçu de nos jours plusieurs rameaux de ce bel arbre, dont l'Eglise espère encore avec assurance des fleurs et des fruits. Puisse le Bienheureux Bernard protéger toujours ses enfants spirituels contre les ennemis de Dieu de la liberté et du bien.

1. Le *Bienheureux Bernard Ptolémée*, Ibid. chapitre XVII.

SAINTE HOMBELINE, ABBESSE, SŒUR DE SAINT BERNARD

Fête le 21 août.



Les reproches et les larmes de son frère saint Bernard décident Hombeline à renoncer aux vanités du monde.

PORTRAIT DE SAINTE HOMBELINE

Hombeline naquit vers l'an 1092, au château seigneurial de Fontaines, près Dijon. Elle était la quatrième des sept enfants de Técelin et d'Alix de Montbard. Ses frères avaient nom Guy, Gérard, Bernard, André, Barthélemy, Nivard.

Unique fille du noble Técelin, fier chevalier à l'âme généreuse, au bras plein de vigueur, elle en était particulièrement choyée, et il fondait sur elle les plus douces espérances. Quant à sa mère, elle ne voulut laisser à aucune étrangère le soin de l'allaiter; elle se réserva aussi l'œuvre de sa première éducation, et élevée elle-même sous une austère discipline qui la préparait au cloître, elle forma de bonne heure sa fille à la piété et à une vie exempte de recherche et de mollesse.

Le bienheureux Pierre de Jully, plus tard le confesseur de sainte Hombeline, a esquissé quelques traits de sa physionomie:

« Elle était, dit-il, d'une taille élevée et bien proportionnée; son visage avait la blancheur de l'albâtre, avec une légère teinte de rougeur. Plus tard, lorsqu'elle se fit religieuse, la beauté

de ses traits se conserva dans tout son éclat; ni la rigueur de ses jeûnes, ni l'austérité de ses pénitences ne purent l'altérer. C'était la vivante image de son frère saint Bernard; elle en avait les yeux vifs et pénétrants et la belle chevelure blonde. »

A cette grâce naturelle, Hombeline joignait des qualités morales bien autrement précieuses : elle se montrait bonne et généreuse envers les pauvres et les malheureux, compatissante pour les affligés; elle aimait à visiter les infirmes, à les encourager, à mettre à leur service son dévouement et sa fortune. En cela, elle rappelait bien sa pieuse mère.

Elle entourait de ses prédilections son frère saint Bernard, soit parce qu'elle était née immédiatement après lui, soit parce qu'elle avait même caractère et mêmes attraits. Ainsi, elle connaissait la musique et souvent unissait les accents de sa voix mélodieuse à ceux de Bernard qui, on le sait, était très expert dans l'art musical. En outre, elle avait appris, en même temps que son frère, peut-être même à son école, la langue latine, et la savait assez pour lire et comprendre facilement les auteurs.

Malheureusement, à la mort de sainte Aleth, leur mère, cette heureuse intimité cessa : une carrière différente s'ouvrant devant chacun d'eux sembla devoir séparer pour jamais le frère et la sœur.

CRUELLE SÉPARATION

En effet, tandis qu'Hombeline, chargée de combler le vide laissé par sa mère au château de Fontaines, prenait au sérieux son rôle de maîtresse de maison, Bernard, alors âgé de vingt-trois ans, quittait brusquement le manoir familial pour aller s'ensevelir au monastère de Cîteaux, entraînant à sa suite quatre de ses frères, la vie et la joie du foyer.

Ce fut pour Hombeline le sujet de bien des larmes. Quand ses cinq frères vinrent ensemble lui adresser leur dernier adieu, elle leur exprima en ces termes son douloureux étonnement :

« Je n'aurais jamais pensé, frère bien-aimé, dit-elle en s'adressant à Bernard, que notre amitié dût être rompue par un si triste départ. Je pensais que votre affection était égale à la mienne, mais je vois que je me suis trompée, puisque vous avez résolu de me laisser seule et abandonnée. Et, de peur que je ne vous accuse d'ingratitude, vous fuyez vers des lieux où je ne puis vous suivre. »

Hombeline se trompait. Elle les suivrait un jour, ses aînés, dans les voies de la perfection et de la sainteté. A son tour, convertie par la grâce de Dieu, elle devait comme eux prendre le chemin d'un monastère.

En attendant, la jeune châtelaine, tout en demeurant fidèle à leur souvenir, parut un moment oublier leurs leçons et celles de sa sainte mère. Privée des conseils de Bernard, seule dans le siècle, elle contracta peu à peu des habitudes frivoles.

Bernard lui-même l'avait comme pressenti et en avait quelquefois adressé à sa sœur de douces remontrances. Un jour qu'Hombeline s'adonnait avec passion à certaines lectures, innocentes sans doute, mais profanes, son frère l'avait engagée à en faire de plus sérieuses, à méditer, par exemple, des livres de dévotion; elle lui répondit, non sans une pointe de vivacité, qu'elle croyait pouvoir retirer un égal fruit de toutes ses lectures, qu'elle s'occuperait de choses spirituelles quand il plairait à Dieu de la remplir de sa grâce et de son esprit divin.

Ces tendances à une vie plutôt dissipée et mondaine s'affirmèrent plus encore quand Hombeline eut été mariée à un riche gentilhomme bourguignon, que quelques-uns disent avoir été le propre neveu du duc de Bourgogne et le parent de la duchesse de Lorraine. Héritière des biens que ses frères avaient abandonnés, fière du brillant parti qui lui était échu et comme éblouie par sa haute situation, elle mena grand train et déploya dans la maison de son mari, qui voyait cela d'un œil complaisant, le faste d'une cour.

Nivard, son plus jeune frère, n'était même plus là pour la retenir sur cette pente funeste; il n'avait pas tardé à rejoindre ses aînés dans le cloître.

UNE VISITE A CLAIRVAUX

Il prit fantaisie un jour à Hombeline d'aller visiter la « Claire Vallée » que Bernard commençait déjà à rendre fameuse. Là, en effet, avec un essaim de douze moines venus de Cîteaux, parmi lesquels trois de ses frères, l'abbé avait, dès l'année 1115, jeté les fondements d'un florissant monastère, plus riche, il faut le dire, en vertus et en œuvres qu'en mobilier et en revenus.

Hombeline arrive donc en toilette magnifique, en grand équipage, escortée d'une suite nombreuse de gens à pied et à cheval, aux environs du monastère.

Bernard et ses frères, uniquement occupés à servir Dieu en toute humilité, témoignent d'abord quelque étonnement, puis, apprenant que c'était leur sœur qui venait à eux en semblable apparat, ils en furent contrariés; quelle que fût l'affection de saint Bernard pour Hombeline, il déclara ne point reconnaître en elle la fille d'Aleth, et lui fit dire qu'il avait autre chose à faire qu'à contenter la vaine curiosité d'une femme du monde.

André, son frère, en sa qualité de portier du monastère, transmit à la visiteuse cette pénible réponse et en des termes qui n'étaient point faits pour en tempérer l'amertume. Il lui tint à peu près ce discours : « A quoi bon tous ces ornements? Tout cela n'est que vanité. Est-ce que cette éclatante toilette recouvre autre chose qu'un peu de terre renfermant une âme destinée à des peines éternelles? »

De tels reproches, un tel accent furent pour Hombeline un glaive à deux tranchants. Ils firent jaillir de ses yeux une source de larmes. Qu'avait-elle donc fait pour s'attirer une pareille disgrâce?

Sans songer pourtant à murmurer contre l'affront, elle rentra aussitôt en elle-même, se reconnut coupable de vanité, et se mit à confesser son égarement.

« Oui, je ne suis qu'une pécheresse, s'écria-t-elle, mais c'est pour les pécheurs que le Christ est mort. C'est parce que je suis coupable que je recherche la conversation des Saints. Si mon frère méprise mon corps, que le serviteur de Dieu ait au moins pitié de mon âme! Qu'il vienne et qu'il ordonne; tout ce qu'il ordonnera, je suis prête à le faire. »

Il n'en fallait pas tant pour émouvoir le cœur de Bernard : le saint abbé n'attendait que ce signe d'humilité pour se départir de sa rigueur

et de son apparente dureté. A peine en eut-il connaissance qu'il rassembla ses frères et vint avec eux saluer et entretenir, à la porte du monastère, une sœur toujours aimée.

L'entretien fut mêlé de pleurs. Bernard et Hombeline étaient tous deux vivement émus, mais pour des motifs bien différents. Hombeline pleurait sur ce visage naguère si beau de son frère, maintenant amaigri et presque défiguré par les excès de la pénitence. Bernard, dont le regard éclairé plongeait jusqu'au fond de l'âme de sa sœur, déplorait les illusions dont il la voyait envahie. Cependant, il se mit à lui parler de sa mère qui, peu d'années auparavant, embaumait leur demeure du parfum de ses vertus, de cette sainte femme dont l'humble simplicité, ajoutait-il, eût contrasté si étrangement avec la pompe dont sa fille s'entourait aujourd'hui.

Hombeline se sentit à ces mots profondément remuée. Ses autres frères joignirent leurs exhortations à celles de Bernard et exaltèrent si éloquemment les charmes et les joies du sacrifice, que la jeune châtelaine, transformée, aurait consenti à quitter le monde à l'heure même si son frère Bernard le lui eût permis.

COMMENT HOMBELINE SE DONNE A DIEU

Cette visite porta ses fruits. Hombeline, de retour auprès de son mari, changea totalement son genre de vie, laissant de côté les magnifiques parures, distribuant aux pauvres l'argent qu'elle consacrait auparavant à ses plaisirs, s'adonnant aux bonnes œuvres, s'appliquant d'une manière assidue à l'oraison mentale et vocale. Souvent, on la surprenait à pleurer au souvenir de ses péchés et de ses négligences passées.

Son pieux mari, persuadé que ce brusque changement provenait de quelque fond de tristesse, mit tout en œuvre pour distraire et égayer sa chère épouse. Puis, quand il en connut la véritable cause, et quand Hombeline vint elle-même lui demander la permission de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, comme cela se pratiquait alors, du consentement mutuel des époux, en bien des foyers chrétiens, il s'efforça de la dissuader:

« Non, lui dit-il doucement, ce désir d'entrer en religion ne vous vient pas de Dieu, mais de vos frères. »

Au fond, il croyait peu à la fermeté de sa résolution.

Mais Hombeline avait été touchée par la main de Dieu. De son côté, saint Bernard priait; il écrivait à sa sœur des lettres fréquentes pour encourager son généreux dessein, et celle-ci, ainsi soutenue, fit de si rapides progrès dans la vertu, renonça si entièrement aux attraits et aux vanités qui l'avaient autrefois séduite, que son mari, craignant de s'opposer à la volonté de Dieu, lui laissa, après deux ans d'épreuve, pleine et entière liberté de suivre sa vocation.

Quelques jours plus tard, Hombeline demandait à entrer au monastère bénédictin de Jully-les-Nonnains, près Ravières, dans le Tonnerrois. Désormais, la conversion était complète : fortune, toilette, belle chevelure, bien-être, tout fut sacrifié par cette âme courageuse. Elle revêtit une bure grossière et commença sans délai une vie de pénitence, capable d'effrayer les plus mortifiées de ses sœurs. Celles-ci l'en reprenaient et s'efforçaient de modérer ses excès. « Vous en faites trop, lui disaient-elles. Elevée dans les délices du siècle, vous n'avez pas comme nous l'habitude de ces mortifications, et vous devez ménager votre santé.

— Mes Sœurs, répliquait sainte Hombeline, il ne faut pas raisonner ainsi. C'est bien à moi qu'il appartient de faire pénitence. Pour vous, vous avez, toute votre vie, consacré vos travaux au service de Jésus-Christ; mais moi, hélas! j'ai toujours vécu au milieu des vanités de ce monde méprisable; je ne puis trop chérir la pénitence. »

Et, comme pour regagner le temps perdu, elle prolongeait le temps de ses veilles, passait une partie de ses nuits à lire les psaumes, à méditer sur la Passion et à s'entretenir avec Jésus dans la prière. Le court sommeil qu'elle s'accordait, elle le prenait sur une dure planche qui formait toute sa couche.

Dans les travaux et les humiliations, on la voyait toujours la première. Elle soignait les malades avec tant de bonté, elle supportait avec une telle patience leurs exigences et leurs importunités, qu'on eût dit une personne habituée dès ses plus jeunes années à ces humbles services.

L'esprit de saint Bernard semblait avoir passé en elle. Aussi, quelle joie ce fut pour ce dernier d'apprendre que la grâce opérait de semblables merveilles dans l'âme de sa sœur Hombeline!

Il voulut se donner le plaisir de le constater lui-même, et vint, avec Gui et Gérard, visiter en son couvent la fervente cénobite. Combien cette rencontre différait de celle qui avait eu lieu, quelques années plus tôt, à Clairvaux! Le saint abbé ne pouvait comprimer l'élan de son allégresse. Il rendit à Dieu mille actions de grâces, de ce que, dans sa miséricorde, il s'était consacré tous les rejetons de la maison de Fontaines, sans en exclure un seul, ne laissant au monde que les biens du monde.

LA PRIEURE DE JULLY

SAINTE HOMBELINE ET LES CISTERCIENNES

Hombeline parut si avancée en perfection, qu'on la nomma supérieure du monastère, dès la première élection qui suivit son entrée en religion : son humilité se refusait à accepter ces dignités, mais Gui, abbé de Molesme, et Bernard lui en firent un devoir.

L'histoire manuscrite de Molesme nous apprend que la sœur de saint Bernard avait reçu de Dieu un don particulier pour toucher le cœur de ses filles et les porter vers Dieu.

« Dans les conférences qu'elle adressait aux religieuses, ses paroles étaient comme des traits enflammés qui faisaient pénétrer dans les cœurs le feu de l'amour divin. De tièdes, elle les rendait ardents. Elle aplanissait à ses sœurs toutes les difficultés de la vie monastique; elle savait leur rendre doux et léger le joug du Seigneur. »

On dit qu'elle se plaisait à leur rappeler l'émouvante exclamation de saint Augustin, lorsque, encore pécheur, passant en revue dans son esprit le cortège des Saints de tout âge et de toute condition, enfants, vierges, veuves vénérables, qui avaient persévéré dans la vertu, il se répétait à lui-même: « Quoi! ne pourrais-tu pas ce qu'ont pu ces enfants, ces femmes! »

Et elle ajoutait: « Si nous ne pouvons surpasser en zèle et en ferveur les Saints et les Saintes dont parlait Augustin, efforçons-nous, du moins de les égaler. »

La sainteté d'Hombeline ne fut pas sans avoir quelque retentissement au dehors.

Des dames, des jeunes filles des plus nobles familles demandèrent à se placer sous une si sage direction. Le monastère de Jully, ne pouvant plus contenir tant d'excellentes recrues, dut essaimer : il devint ainsi maison-mère, donnant peu à peu naissance à onze ou douze communautés nouvelles.

Les religieuses Cisterciennes, qui se multiplièrent au XIIe siècle « comme les étoiles du ciel », selon le mot d'un contemporain, dont l'Ordre étendit ses vivaces rameaux non seulement en Occident, mais à Constantinople et à Chypre, à Antioche, à Tripoli et à Saint-Jean d'Acre — certains historiens, forçant peut-être un peu les chiffres, accusent jusqu'à six mille monastères — honorent sainte Hombeline, non point à proprement parler comme leur fondatrice, mais comme une de leurs patronnes principales.

En effet, si ce n'est pas directement de Jully, comme quelques-uns l'ont cru, que sortirent les Bernardines, c'est du moins de la première colonie dérivée de Jully, l'abbaye de Tart. En 1132, selon les chroniques de Langres et de Dijon, « on fit venir du monastère des Bénédictines de Jully, près de Molesme, celles qui désirèrent commencer l'Institut des Bernardines de Tart, où elles prirent l'habit et embrassèrent les constitutions de l'Ordre de Cîteaux, sous la conduite de saint Etienne, troisième abbé de cet Ordre ».

Le Journal des Saints de l'Ordre de Cîteaux ajoute même que sainte Hombeline accompagna Elisabeth de Vergy, sa proche parente, pour présider avec elle à cette fondation.

Ce qui ne fait aucun doute, c'est que les religieuses de Notre-Dame de Tart sortaient immédiatement des mains de la pieuse abbesse, avaient été témoins de ses héroïques vertus et instruites par ses exemples.

C'est pourquoi, sans qu'elle ait jamais pratiqué la règle de Cîteaux, Hombeline est honorée d'un culte spécial par tous les Cisterciens, et les Trappistes, qui sont une branche de cet Ordre, mêlent son nom à ceux de saint Benoît, de saint Robert, de saint Bernard dans le propre de leur liturgie.

DERNIERS INSTANTS D'HOMBELINE RACONTÉS PAR SON FRÈRE

Fidèle à ses pratiques d'austérité volontaire aussi bien qu'aux multiples obligations de sa charge, Hombeline arriva au terme de sa vie d'expiation. Laissons saint Bernard nous rappeler lui-même le souvenir de ses derniers instants.

« Comme je m'approchais de ce lieu si retiré où ma sœur menait une vie toute céleste, dit-il, le désir que j'avais d'être auprès d'elle pour l'assister dans sa maladie me fit faire en fort peu de temps ce qui me restait de chemin, et mon esprit se trouva saisi d'une certaine tristesse qui était comme un présage de ce qui devait arriver.

» Etant entré dans la sainte maison où demeurait cette servante de Dieu, je la trouvai dangereusement malade, non pas dans un bon lit ou sur un bon matelas, mais sur une pauvre et simple couche, car elle avait fait profession de suivre Jésus-Christ pauvre. Aussitôt qu'elle m'aperçut, ne pouvant accourir au devant de moi, à cause de l'extrême faiblesse où la fièvre l'avait réduite, elle se souleva un peu sur sa couche, et me rendit tout l'honneur dont elle était capable; puis, s'étant remise comme elle était auparavant, elle éleva son cœur à Dieu, lui rendant grâce de la faveur qu'il lui accordait de daigner la visiter par celui pour qui elle avait tant de respect et tant de tendresse.

» La crainte qu'elle avait que sa maladie ne me causât de la tristesse faisait qu'elle tâchait de m'en cacher ce qu'il y avait de plus pénible et d'adoucir ma peine par ses agréables entretiens. La suite de notre conversation nous ayant amenés à parler de notre cher frère Gérard, qui était depuis peu d'années passé de vie à trépas, je sentis se renouveler la première douleur que sa mort m'avait causée. Hombeline, ne s'en étant que trop aperçue, en prit occasion pour parler avec tant de piété de la conduite secrète de Dieu dans les afflictions qu'il nous envoie, qu'elle fit sur mon cœur une vive et profonde impression. Car, de même que Job, tout couvert d'ulcères, n'interrompit point son discours par le sentiment de ses douleurs, n'avait pas l'esprit moins libre que s'il n'eût pas été dans la souffrance, de même Hombeline, quand la fièvre eut abattu ses forces et qu'elle eut répandu sur son corps une sueur froide, signe précurseur de sa mort, ne laissait pas de parler des choses saintes et divines avec une entière liberté d'esprit.

» Quand nous nous fûmes longtemps entretenus, elle me dit : Il est temps, mon frère, que vous preniez un peu de repos. Il ne se peut que vous n'ayez besoin de vous délasser. Quant à ce qui me regarde, vous n'avez rien à craindre pour le présent. La joie que j'ai de vous voir m'a comme redonné la vie, et je me porte beaucoup mieux : ce qu'elle ne disait pas pour nous tromper, mais selon la vérité ».

En réalité, cette visite semblait lui avoir porté comme un regain de vie. Bernard, sur la parole de sa sœur, alla prendre son repos, car la nuit était venue.

Mais peu après, l'on frappait la tablette des mourants, instrument dont les coups rauques et répétés étaient le signal convenu pour annoncer que quelqu'un venait d'entrer en agonie.

Bernard accourut le premier, Hombeline put encore lui dire, non sans peine et sans effort : « O jours bénis que, par vos conseils, j'ai passés au service de Dieu! que j'en suis heureuse à ce moment! Quelle belle récompense j'espère à cause de l'amour que j'ai eu pour vous en cette vie! »

Puis, récitant ces paroles du prophète : *Je me suis réjouie de ce qui m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur*, elle s'endormit dans la paix de Dieu. C'était le 21 août de l'an 1141. Bernard lui-même présida les funérailles.

De retour à Clairvaux, tandis qu'il célébrait le Saint Sacrifice pour sa sœur, elle lui apparut au milieu d'une brillante lumière, revêtue d'habits précieux, toute resplendissante de gloire.

Le Saint en fut bien consolé : c'était le couronnement des bienfaits de Dieu envers une âme qu'il avait si surnaturellement et si constamment aimée.

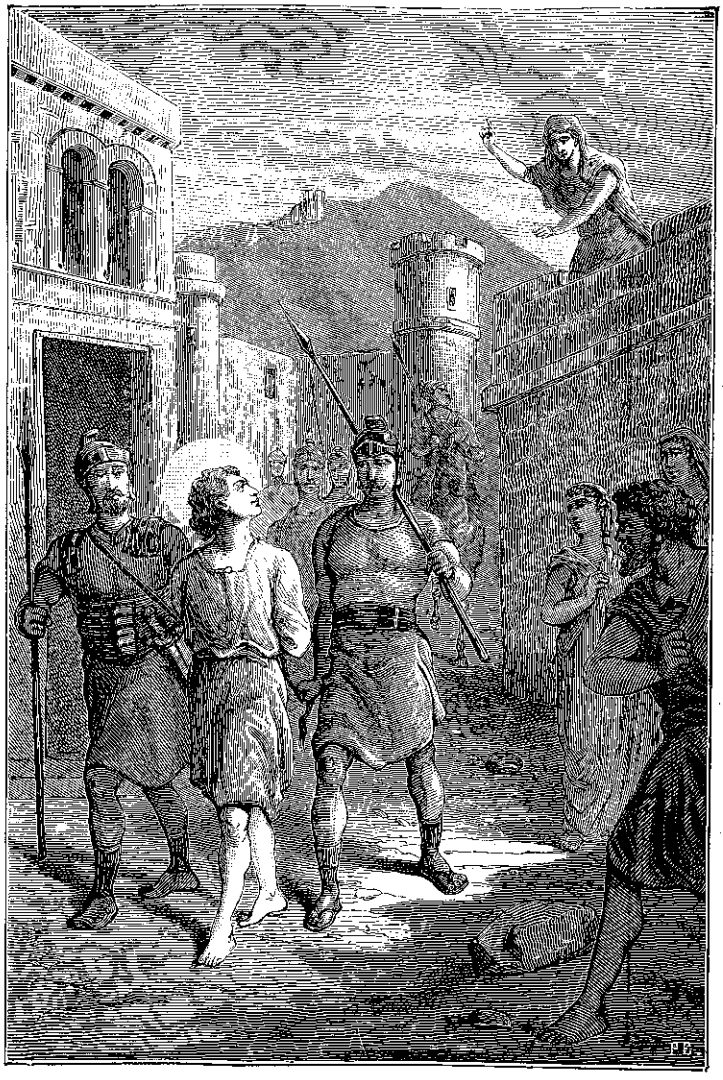
SOURCES

D'après la *Vie de sainte Hombeline, sœur de saint Bernard*, par l'abbé JOBIN, chanoine honoraire, Paris, 1871. — Autres ouvrages consultés : *Vie de saint Bernard*, par l'abbé VACANDAR. — *Fleurs du Tonnerrois : sainte Hombeline*, par l'abbé J. GIRAUD. — BAILLET : *Vies des Saints* au 21 août, etc.

SAINT SYMPHORIEN

MARTYR A AUTUN

Fête le 22 août.



« Mon fils, Symphorien, lui cria sa mère du haut des remparts, Symphorien mon fils, souviens-toi du Dieu vivant. Courage, mon cher enfant, courage! Lève ton cœur en haut et regarde Celui qui règne dans les cieux!...»

PATRIE ET FAMILLE DE SAINT SYMPHORIEN

L'an du Seigneur 178, l'empereur Marc-Aurèle venait de lancer contre les chrétiens le décret d'une violente persecution. Parmi les héros qui scellèrent la foi de leur sang, l'un des plus célèbres est, sans contredit, le martyr d'Autun, l'adolescent saint Symphorien.

Par ses ancêtres, ses honneurs, ses richesses, ses fonctions, la famille de notre Saint était l'une des plus considérables de l'antique Augustodunum. Mais, par-dessus tous ces avantages, elle avait le bonheur incomparable d'avoir connu et embrassé la vérité. Quand les saints missionnaires Bénigne, Andoche et Thyrse arrivèrent d'Asie Mineure au pays d'Autun, les parents de Symphorien leur offrirent une généreuse hospitalité. Faustellus et Augusta — tels étaient les noms de ces pieux époux — donnaient de si beaux exemples de vertus qu'ils ont mérité les honneurs d'un culte public. Les saints missionnaires baptisèrent leur jeune enfant, et avec lui plusieurs parents et amis de la famille. Ce fut une fête des plus touchantes.

Lorsque la persécution éclata contre la sainte Eglise, Symphorien vivait dans tout l'éclat que peuvent donner une haute naissance et une rare vertu.

Son esprit avait été cultivé et poli par l'étude des belles-lettres, et son cœur formé par la doctrine très pure de l'Evangile.

Ainsi, dans un âge qui, d'ordinaire, ne donne que des fleurs, l'enfant, déjà mûr, avait produit des fruits d'une sagesse anticipée dont les vieillards les plus consommés dans la pratique des vertus auraient pu se faire honneur.

Déjà, il était l'ornement d'Autun; un jour, il en sera le patron.

Symphorien était resté pur au milieu des ardeurs et des dangers de la jeunesse. Les scandales et les hontes du monde païen n'avaient pu ternir l'innocence du jeune chrétien: aussi certaines personnes, étonnées de voir tant de vertus et tant de prudence dans un âge aussi tendre, disaient qu'un jeune homme ne pouvait être si accompli sans entretenir commerce avec les intelligences célestes.

Tels étaient les résultats produits par une éducation vraiment chrétienne.

Sa noble et sainte mère lui faisait lire chaque jour quelque page des livres saints, attirant son attention sur les passages les plus propres à former son intelligence et son cœur. Elle se réjouissait en voyant grandir en lui l'amour de Dieu et cette énergique force de caractère qui devait le rendre supérieur à toutes les épreuves et à toutes les tentations.

UNE FÊTE PAIENNE A AUTUN

Augustodunum (Autun) faisait remonter bien haut dans l'antiquité la noblesse de son origine. Mais, hélas ! le démon régnait sans conteste dans la cité, qui lui avait élevé de nombreux temples. Le peuple se livrait entièrement aux vaines et sacrilèges superstitions du paganisme. Cybèle, Apollon et Diane étaient l'objet d'une vénération toute particulière.

Cependant, une étincelle de la vraie foi avait pénétré dans la vieille cité. Elle devait peu à peu embraser les cœurs, renverser les idoles, et donner, par un nombreux cortège de martyrs et de saints, une gloire immortelle à la ville du démon devenue la ville du Christ.

Vint donc la fête de Cybèle, vénérée sous le nom de Bérécynthie.

Une foule immense, ivre de plaisirs et de débauches, était accourue pour offrir ses prières et ses adorations à cette idole qu'on appelait la mère des dieux. La déesse était portée en triomphe dans les rues de la cité, et des créatures faites à l'image du Dieu véritable se prosternaient devant ce vain simulacre, habitation de Satan, Au fond, ce que ce peuple adorait, c'était ses passions et ses vices, dans une divinité fabriquée à son image. Ainsi, le démon avait avili l'humanité.

SYMPHORIEN REFUSE D'ADORER CYBÈLE

Cependant, un jeune homme d'environ vingt ans, rencontrant l'ignoble cortège au détour d'une rue, ne put maîtriser un geste d'indignation et de mépris et refusa de se prosterner.

C'était Symphorien.

A cette vue, la foule pousse des cris de fureur. « Adore la déesse Cybèle, lui crie-t-on. — J'adore le Dieu vivant, et non une muette idole. — C'est un chrétien ! » disent quelques-uns.

On s'empare de lui et on le conduit devant Héraclius.

C'était un magistrat (si l'on peut toutefois donner ce nom à un persécuteur) envoyé dans les Gaules par l'empereur avec ordre d'y rechercher tous les chrétiens. Symphorien, plein de confiance en celui qui a promis une assistance particulière à ceux qui confesseraient son saint nom devant les tribunaux, se laissa conduire devant son juge.

AU TRIBUNAL DU PROCONSUL
SYMPHORIEN CONFESSE INTRÉPIDEMENT SA FOI

Le jeune chrétien fut donc amené devant Héraclius, qui voulait, par des promesses et des menaces, sauver un corps mortel pour condamner à des feux éternels une âme qui ne peut mourir.

« Jeune homme, dit-il, déclare ton nom et ta condition.

— Je m'appelle Symphorien, et je suis chrétien.

— Tu es chrétien ! Comment as-tu donc pu nous échapper jusqu'à présent? car on ne trouve guère ici de gens de cette profession. Mais, réponds-moi, pourquoi n'as-tu pas voulu adorer la statue de la déesse mère?

— Je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien. J'adore le Dieu vivant, qui règne dans les cieux, et ce n'est pas à une vaine idole du démon que je rendrai des marques d'adoration. Au contraire, faites-moi donner un marteau et je réduirai en mille pièces la statue de votre déesse mère ».

Le juge, étonné d'une telle fermeté, dit à un des officiers : « Ce jeune homme n'est pas seulement un sacrilège, mais il joint la révolte à l'impiété. Est-il de cette ville?

— Oui, Seigneur, répond l'officier, et sa famille est l'une des premières de la cité.

— C'est donc ce qui te rend si fier, dit Héraclius à Symphorien. Ignores-tu quelles sont les ordonnances des empereurs? Qu'on les lise. »

Alors un greffier donna lecture de ces décrets impériaux, qui ordonnaient de procéder rigoureusement et jusqu'aux derniers supplices contre certaines gens qui se disaient chrétiens et qui ne faisaient aucune difficulté de violer les lois les plus saintes de l'empire.

Après la lecture de l'édit impérial, le juge s'adressa de nouveau à Symphorien : « Qu'as-tu à répondre à cela ? lui dit-il; crois-tu que je puisse aller contre un ordre aussi formel? Tu ne peux nier que tu ne sois coupable de deux crimes; de sacrilège envers les dieux et de manque de respect à l'égard de la loi. Donc, si tu ne veux obéir à l'édit qu'on vient de lire, je ne puis me dispenser de faire un exemple en ta personne ; les lois outragées et les dieux offensés réclament ton sang. »

A ces menaces, le martyr, fortifié par le secours d'en haut, répondit en confessant la justice et la miséricorde du Dieu créateur et rédempteur : « Nous avons un Dieu, dit-il, qui n'est pas moins sévère et rigoureux lorsqu'il punit le péché qu'il est bon et libéral lorsqu'il récompense les mérites. Il donne la vie à ceux qui craignent sa puissance et la mort à ceux qui se révoltent contre elle. Tant que je demeurerai ferme dans la protestation publique et sincère que je fais de n'adorer que lui, je suis sûr d'arriver au port du salut éternel sans craindre ni les vents ni les flots que la fureur du démon peut soulever contre moi afin de me faire périr. »

SYMPHORIEN FLAGELLÉ

Héraclius, voyant que ses efforts demeuraient inutiles et que le généreux soldat de Jésus-Christ demeurait ferme dans sa résolution, ordonna à ses licteurs de le battre de verges comme un vil esclave.

Cet ordre cruel fut exécuté, et le jeune adolescent subit, comme son maître et son chef, le supplice de la flagellation.

Il fut ensuite enfermé dans un affreux cachot; on espérait ainsi que la solitude et les horreurs de la prison pourraient abattre son courage vraiment chrétien. Mais il en fut autrement, Dieu soutenait son soldat.

NOUVEL INTERROGATOIRE — SAGES RÉPONSES

Dès que les délais accordés par la loi furent expirés, Héraclius se fit amener le prisonnier. On vit alors sortir du milieu des ténèbres cet enfant de la lumière, et du sein d'un cachot obscur celui qui devait bientôt être reçu au palais du roi éternel, séjour d'une immortelle clarté.

Le corps du martyr avait été affaibli par la flagellation et la prison. Les chaînes ne serraient plus ses membres amaigris et exténués. Il semblait que le juge aurait facilement raison d'un jeune homme réduit à un tel état de faiblesse; mais une âme forte et pure animait ce corps abattu; et le martyr, soutenu par la grâce, pouvait mépriser les plus séduisantes promesses du magistrat romain.

Lorsque Héraclius vit devant lui le saint jeune homme, il affecta une compassion mille fois plus dangereuse que les menaces :

« Considère, Symphorien, lui dit-il, ce que tu perds; combien tu as tort de ne pas vouloir adorer les dieux immortels! Obéis; je te promets un emploi éminent dans les armées de l'empereur. En outre, tu seras en droit d'attendre de sa libéralité des récompenses proportionnées à tes services.

» Considère le péril auquel tu t'exposes si, aujourd'hui même, tu ne fléchis pas le genou devant la déesse mère, et si tu ne rends pas tes adorations à nos grands dieux Apollon et Diane. Veux-tu que je fasse entourer leurs autels de guirlandes? Crois-moi, offre l'encens à nos divinités, et, par des sacrifices dignes de leur immortelle majesté, fais qu'elles te soient favorables. »

Symphorien : « Un juge, qui est le dépositaire de l'autorité du prince et des affaires publiques, ne doit pas perdre le temps en des discours vains et frivoles. S'il est dangereux de ne pas travailler chaque jour à acquérir une vertu nouvelle, combien plus doit-on craindre, en s'écartant du droit chemin, d'aller inconsidérément se briser contre les écueils du vice! »

Le juge insiste pour arracher à l'adolescent une parole d'apostasie; il réitère ses flatteuses promesses et fait une attrayante description des honneurs qui l'attendent à la cour.

A ces perfides avances, Symphorien répond : « Un juge se déshonore lorsqu'il se sert du pouvoir que la justice a mis entre ses mains pour tendre des pièges à l'innocence. Nos richesses, nos honneurs, nous les attendons du Christ, nous savons que le temps ne pourra les corrompre. Vous, au contraire, avec vos richesses, le démon vous retient dans ses filets : le désir de biens périssables vous dévore de soucis continuels. Pour nous, nos biens ne sont pas de ce monde, l'adversité ne nous enlève donc rien. Vos joies sont de courte durée et semblables à un morceau de glace qui se dissout aux premiers rayons du soleil. Vos plaisirs passent aussi rapidement que le temps; seul, notre Dieu peut donner un bonheur sans fin. L'antiquité la plus éloignée n'a pas vu le commencement de sa gloire, et toute la série des siècles futurs ne pourra connaître sa fin qui n'arrivera jamais. »

Ainsi, l'innocence de l'enfant terrassait la fourberie du juge.

Cependant, celui-ci, honteux de sa défaite, s'écria plein de colère : « C'en est trop, Symphorien, tu lasses enfin ma patience par tes discours sur la grandeur et la majesté de je ne sais quel Christ. Obéis, adore la mère de tous les dieux, sinon je me vois obligé de prononcer contre toi la peine capitale. »

A cette injonction suprême, un éclair de joie surnaturelle illumine le visage du jeune martyr, il répondit en confessant une dernière fois le Seigneur Jésus : « Je crains le Dieu tout-puissant et unique, dit-il, c'est lui seul que je sers. Vous avez pouvoir sur mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon âme. »

Puis, devant ces vieux Romains adonnés à l'idolâtrie, le jeune chrétien leur reprocha les abominables orgies qui accompagnent les fêtes païennes, et la honte d'adorer, comme des divinités, des mortels dont la vie n'a été qu'un tissu de scandales, dont le culte inspiré par le démon ne tend qu'à perdre les hommes en jetant dans les cœurs, avec l'envie et la discorde, la corruption et l'erreur.

Mais l'âme d'Héraclius, loin de se laisser toucher par une si courageuse confession, était emporté par la fureur, et il dicta la sentence suivante :

« Nous déclarons Symphorien coupable du crime de lèse-majesté pour avoir refusé d'adorer nos dieux et pour avoir, par ses discours impies et sacrilèges, outragé leurs autels sacrés; nous le condamnons donc à périr par le glaive vengeur et des dieux et des lois. »

Tel était l'arrêt qui condamnait le chrétien à perdre une vie mortelle, mais qui lui ouvrait les portes de l'éternité.

UNE MÈRE CHRÉTIENNE AU MARTYRE DE SON FILS

Comme la sentence devait être exécutée aussitôt, le martyr fut conduit hors de la cité par les bourreaux, afin de recevoir la palme réservée à ceux qui ont affirmé Jésus-Christ.

C'est alors qu'eut lieu cette scène admirable et touchante d'une mère chrétienne encourageant son fils à combattre courageusement le dernier combat.

Augusta avait, sans doute, suivi tous les détails de l'interrogatoire de son bien-aimé fils; son cœur de mère avait dû souffrir en voyant ce fils flagellé et enfermé dans un obscur cachot; mais les sentiments chrétiens avaient pris le dessus. Elle avait assisté au combat, elle voulait aussi assister à la victoire. Elle court sur le haut des murs de la ville, près de la porte où son fils doit passer, afin de lui envoyer un dernier adieu.

Alors, nous disent les Actes, cette mère, doublement vénérable par ses cheveux blancs et par sa haute vertu, se montra digne de la mère des Machabées. Dieu appelait au martyre l'enfant qu'elle avait porté dans son sein; la mère chré-

tienne, loin d'attendrir son fils par des larmes, lui adressa du haut des remparts cette courageuse et maternelle exhortation :

« Mon fils Symphorien, Symphorien mon fils, souvenez-vous du Dieu vivant. Courage, ô mon fils, courage ! Nous ne pouvons craindre la mort lorsqu'elle nous conduit à la vie. Levez votre cœur en haut, mon fils ! regardez celui qui règne dans les cieux ! Non, votre vie n'est pas perdue; mais vous l'échangez contre une vie meilleure. Aujourd'hui, mon fils ! par un heureux échange, vous allez entrer dans la gloire sans fin et éternelle. »

Ainsi parla Augusta, qui comprenait les devoirs que lui imposait son titre de mère chrétienne.

Pourquoi si peu de parents refusent-ils aujourd'hui d'imiter la mère du martyr d'Autun ? Dieu ne demande pas des sacrifices sanglants, mais, s'il appelle un enfant à son service, souvent une tendresse excessive et antichrétienne s'oppose aux desseins divins, et l'honneur que Dieu nous fait est méprisé.

LE MARTYR — SON GLORIEUX TOMBEAU

Fortifié par les paroles de sa mère, le jeune chrétien livra, sans hésiter, sa tête au bourreau.

Aussitôt, il reçut le coup, et vit s'ouvrir devant lui les portes de la bienheureuse éternité, où il règne aujourd'hui dans la gloire, d'où il protège ceux qui l'invoquent, où il doit vivre à jamais.

Le corps du martyr fut recouvert de son propre sang comme d'un glorieux manteau de pourpre.

Près de l'endroit où saint Symphorien avait consommé son martyre se trouvait une fontaine, et ce fut là que de pieux chrétiens ensevelirent le corps du fils d'Augusta, en attendant que des jours meilleurs permissent d'élever au Saint un monument digne de lui.

Lorsque ce temps fut arrivé, lorsque la paix fut rendue à la Sainte Eglise, le saint évêque Simplice fit élever une chapelle sur le tombeau du jeune martyr, qui devint un des premiers patrons de l'antique Augustodunum.

La confiance des fidèles ne fut point déçue, et l'histoire prouve que le Saint, du sein de la gloire dont il jouit dans la céleste patrie, n'a jamais cessé de protéger sa patrie terrestre. Au sépulcre de son serviteur, Dieu multiplia les miracles et faveurs de tout genre.

Au siècle suivant, l'évêque saint Euphrone fait construire, en l'honneur du saint martyr, un vaste monastère et une magnifique basilique, où il place les reliques du jeune patron d'Autun.

Beaucoup d'églises et de cités se mettent sous la puissante protection du martyr d'Augustodunum.

Son tombeau attire de nombreux et illustres pèlerins. Saint Cassien vient du fond de l'Egypte pour y prier, avec douze compagnons qu'il a recueillis en Italie; saint Emanus y vient de la Cappadoce.

Le thaumaturge des Gaules, le grand Saint Martin, y porte ses prières, en venant semer dans la contrée la parole de Dieu et les miracles pour achever la conversion des païens et déraciner les restes de l'idolâtrie celtique.

Saint Amator d'Auxerre y arrive à son tour.

Saint Germain, dans sa jeunesse, fait chaque nuit plusieurs lieues, pour y venir répandre ses prières au milieu des chants des moines. Saint Droctovée y va puiser cette fécondité surnaturelle de la vie monastique qu'il ira répandre, comme saint Germain, jusqu'à Paris.

Saint Léger, devenu évêque d'Autun, fait construire un nouveau et splendide monument dans la basilique de Saint-Symphorien, et les restes de ce jeune héros gaulois y sont solennellement déposés entre le corps du sénateur Faustellus, son père, et celui de sa mère Augusta, également honorés d'un culte public.

On les y retrouva neuf siècles plus tard, quand le cardinal Rolin fit réparer la basilique vers l'an 1467.

Mais, l'an 1570, l'amiral de Coligny, ce protestant révolté contre sa patrie et son roi, sembla vouloir infliger à Symphorien un second martyr; à la tête de ses bandes de rebelles, il pilla la basilique et le monastère, les incendia et jeta au feu les ossements du patron d'Autun. Les catholiques réussirent à en sauver quelques débris, à demi calcinés, qui sont encore conservés aujourd'hui dans la cathédrale. Dieu saura bien les reconstituer au jour de la résurrection glorieuse. Heureux qui pourra suivre alors Symphorien dans l'éternelle et sainte Jérusalem !

SAINT PHILIPPE BÉNITI

PROPAGATEUR DES SERVITES DE MARIE

Fête le 23 août.

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE SAINT PHILIPPE SON PREMIER MIRACLE

Saint Philippe Béniti était originaire de la noble cité de Florence. Il naquit vers l'an 1224.

Son père, nommé Jacques, homme d'une éminente vertu, était de l'illustre famille des Béniti; et sa mère, Albande, était aussi une dame de haute noblesse et de grande piété. Avec de tels parents pour le former, on conçoit ce que devait être le jeune Philippe. Dès sa plus tendre enfance, il donna des signes non équivoques de sa future sainteté.

A peine âgé d'un an, il s'écria, à la vue de quelques Frères Servites qui étaient venus quêter dans Florence : « Ce sont là les serviteurs de la Vierge Marie. » Et sa mère, émerveillée d'un tel prodige, donna une abondante aumône aux pauvres religieux.

Elle consacra son enfant à la Sainte Vierge et mit tous ses soins à lui donner, avec le lait maternel, le lait incomparablement plus doux de la doctrine chrétienne et de la vertu.

Dieu bénit les efforts de cette pieuse mère. A mesure que son fils croissait en âge, elle voyait se développer dans son âme tous les germes qu'elle y avait semés : piété, chasteté, innocence, humilité, et surtout une grande dévotion envers la Très Sainte Vierge.

Ajoutez à cela une intelligence d'élite, un esprit vif et pénétrant, un caractère d'une douceur inaltérable, et vous aurez, dans tout son jour, la physionomie de notre Saint.

Après avoir achevé ses études d'humanités à

Florence, le jeune Philippe vint étudier la médecine à Paris, où il se fit remarquer par ses succès et par une pureté de mœurs peu ordinaire aux jeunes gens et aux étudiants en médecine.

Il revint ensuite en Italie, et alla continuer ses études à l'Université de Padoue, qui l'honora du titre et du bonnet de docteur.

VISION EFFRAYANTE — VOCATION DE SAINT PHILIPPE

Tout sourit au saint jeune homme : un brillant avenir, une immense fortune. Mais il ne se laisse pas éblouir par les flatteuses espérances du monde. La grâce qui le pousse le fait aspirer à une gloire plus solide, à des biens plus vrais, à un bonheur plus assuré.

Incertain sur l'état de vie qu'il doit embrasser, il se rend un jour dans la chapelle des Pères Servites, près de Florence, pour y entendre la messe. C'était le jeudi de l'octave de Pâques. Au moment où il entrait, le sous-diacre chantait l'épître du jour, qui raconte la conversion merveilleuse du ministre de la reine d'Ethiopie. Les paroles de l'Esprit-Saint au diacre saint Philippe : *Approchez-vous et joignez ce char* font sur notre Saint la plus vive impression : il lui semble que cette invitation s'adresse aussi à lui-même.

L'âme remplie de cette pensée, il revient chez lui, tombe à genoux devant une image de Marie, supplie cette bonne Mère de lui faire connaître la volonté de son Fils, et reste en prières jusqu'à minuit.

Tout à coup, au milieu de son oraison, il est ravi en extase. Il se voit dans une campagne vaste et solitaire, bordée de précipices et de rochers inaccessibles, couverte de boue et infestée de serpents. Une vision si affreuse jette l'effroi dans son âme, et il se met à crier de toutes ses forces. Aussitôt la Bienheureuse Vierge Marie vient à son secours. Elle lui apparaît, assise sur un char magnifique, entourée d'anges et de bienheureux, qui chantaient en chœur : « Philippe, approchez-vous et joignez ce char. » Et comme le Saint regardait, transporté d'admiration, la vision céleste : « Entrez, lui dit la Vierge Marie, entrez dans l'Ordre des Servites, dont ce char est la figure. »

Saint Philippe obéit. Dès le point du jour, il alla se jeter aux pieds du P. Bonfils, supérieur des Servites, le conjurant avec larmes de l'admettre au nombre de ses fils spirituels.

SAINT PHILIPPE FRÈRE CONVERS — SON HUMILITÉ ET SES MORTIFICATIONS — LA FONTAINE DE SAINT PHILIPPE

Il y avait une vingtaine d'années que l'Ordre des Servites ou Serviteurs de Marie avait pris naissance, sur le mont Senario, non loin de Florence. Sept riches marchands florentins s'y étaient retirés et y avaient jeté les bases de leur institut, en l'honneur de la Sainte Vierge; ils honoraient d'un culte spécial les douleurs de cette Sainte Mère. Ils ont tous les sept mérité d'être inscrits au catalogue des Saints. La vie qu'ils menaient était très pauvre et très austère. La Sainte Vierge elle-même leur avait ordonné de prendre pour base de leurs constitutions la *Règle de saint Augustin*, et leur avait montré l'habit noir qu'ils devaient porter en souvenir de la Passion de son divin Fils.

C'était dans leur chapelle que le jeune Philippe était venu prier le jour précédent, et c'était à leur Ordre que la Sainte Vierge réservait cette grande lumière qui devait un jour illuminer l'Eglise. Ce saint religieux allait propager l'Ordre des Servites dans le monde entier.

Le P. Bonfils, à qui s'était adressé saint Philippe, ignorait les vertus et les talents du postulant. Il le reçut parmi les Frères convers du couvent. Heureux de cette méprise qui mettait à couvert son humilité, notre Saint ne dit rien de sa qualité et de ses études, et s'appliqua, avec une générosité et une ardeur admirables, aux offices les plus vils et les plus pénibles de la maison.

Non content de dompter sa chair par les plus rudes travaux, il se livrait à des mortifications et à des austérités effrayantes.

Mais, quelles que fussent ses occupations, il ne laissait pas de trouver du temps pour méditer les sublimes mystères de la religion, surtout la Passion du Sauveur et les douleurs de sa sainte Mère au pied de la Croix.

A cet effet, on le voyait souvent se retirer dans une caverne auprès de l'église; et là, le feu de l'amour divin embrasait si bien son âme, et l'emportait tellement hors de lui-même, qu'il oubliait entièrement son corps et passait des jours entiers sans prendre aucune nourriture.

Ce fut alors que, pour récompenser la vertu de son serviteur, la Sainte Vierge fit jaillir, au milieu de la grotte témoin des larmes et des pénitences de notre Saint, une belle fontaine, aux eaux fraîches et limpides que l'on nomme encore aujourd'hui la fontaine de saint Philippe.

SAINT PHILIPPE DÉJOUÉ DANS SES PROJETS PAR DEUX DOMINICAINS — IL EST ORDONNÉ PRÊTRE

L'humble Frère convers se réjouissait à la pensée de servir Notre-Seigneur Jésus-Christ le reste de ses jours dans cette vie obscure. Mais Dieu, qui le destinait à être le vrai fondateur ou du moins le propagateur de l'Ordre des Servites, ne voulut pas laisser davantage une si grande lumière sous le boisseau. Or, voici comment il la fit éclater au grand jour.

Sans avoir encore pu découvrir entièrement les talents et la science de notre Saint, ses supérieurs n'avaient pas tardé cependant à reconnaître en lui une sagesse peu ordinaire et une vertu éminente. Aussi ne tardèrent-ils pas à l'envoyer à Sienne, pour diriger les travaux d'une nouvelle maison.

Chemin faisant, Philippe rencontra deux religieux Dominicains.

La conversation qu'il engagea avec eux fit éclater à leurs yeux ses grands talents, sa science et sa sagesse. Les deux fils de saint Dominique conçurent une vive tristesse de voir une si éclatante lumière cachée dans les ténèbres; et, sans plus tarder, ils allèrent trahir l'humilité de l'humble Frère, en avertissant ses supérieurs des dons précieux dont Dieu l'avait doué.

Il ne fut pas difficile au P. Bonfils de constater, en effet, les talents de Béniti; et, sans avoir égard à ses prières et à ses larmes, il le fit ordonner prêtre.

LE « SANCTUS » DES ANGES — SAINT PHILIPPE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES SERVITES — EXTENSION DE SON ORDRE

A la première messe de saint Philippe, on vit encore resplendir davantage son éminente sainteté. A l'élévation de l'hostie, toute l'assemblée entendit distinctement des voix célestes chanter alternativement : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

Ce fut une consolation pour le Saint de voir comment le ciel approuvait son élévation au sacerdoce.

Mais, dès lors, il ne lui fut plus possible d'échapper aux honneurs et à l'attention de ses Frères. Il passa successivement par tous les emplois de son Ordre : d'abord définiteur, puis assistant général, il fut enfin acclamé d'une voix unanime, par tous les religieux Servites, Supérieur général.

Toutes ses larmes, toutes ses résistances, toutes les industries que lui suggérait son humilité pour repousser cet honneur et cette responsabilité furent inutiles. Il dut obéir à l'ordre du ciel qui parlait si visiblement par la bouche de tous les religieux, ses frères en Jésus-Christ.

Et, de fait, jamais supérieur ne fut plus digne de l'être. L'esprit de Dieu le guidait visiblement dans toutes ses actions. Sous l'impulsion de ce grand Saint, le culte de la Très Sainte Vierge, qui était le but de son Institut et l'Institut lui-même, prirent une extension inouïe.

Fondé depuis plus de trente-quatre ans, son Ordre néanmoins avait fait fort peu de progrès et comptait à peine six maisons. Mais à peine saint Philippe en eut-il pris la direction que son mérite et sa sainteté le rendirent célèbre, non seulement en Italie, mais en France, en Espagne et dans les autres pays chrétiens. De toutes parts, les vocations, et des vocations vraiment choisies de Dieu, affluaient vers les couvents des Pères Servites. Toutes les villes tenaient à honneur de posséder dans leur sein les enfants du grand serviteur de Marie.

Il donna tant d'éclat à son Ordre que tout le monde convint de l'en regarder comme le fondateur, bien qu'à vrai dire il n'en ait été que le cinquième Supérieur général.

GUÉRISON D'UN LÉPREUX — SAINT PHILIPPE TRIOMPHE DE NOTRE-SEIGNEUR — SA RETRAITE — LES BAINS DE SAINT PHILIPPE

La Très Sainte Vierge, du reste, se plaisait à manifester la sainteté de son serviteur par des miracles sans nombre.

Un jour, par exemple, que le Saint se rendait à Rome, il rencontra sur son chemin un pauvre lépreux qui lui demanda l'aumône. Emu de compassion à la vue de ce membre souffrant de Jésus-Christ : « Je n'ai ni or ni argent, lui dit-il, comme autrefois saint Pierre et saint Jean au boiteux de la porte du Temple, mais ce que j'ai, je vous le donne. » Et à l'instant même, quittant sa tunique, il en revêtit le pauvre lépreux, qui fut aussitôt guéri.

« Gardez-vous bien, lui dit alors le Saint, de divulguer cette merveille. » Mais la reconnaissance du pauvre l'emporta sur l'humilité du Saint. Et toute l'Italie retentit bientôt du bruit de ce miracle.

Plus Notre-Seigneur voulait exalter le fidèle disciple qui avait tout quitté pour embrasser sa croix et le suivre, plus aussi notre Saint s'efforçait de disparaître, de se soustraire aux honneurs, aux ovations et de passer inaperçu. Admirable duel entre la bonté de Notre-Seigneur et l'humilité du Saint; duel où la bonté du divin Maître fut parfois vaincue par l'humilité du disciple. L'exemple suivant nous en fournit une preuve.

Il y avait près de trois ans que le pape Clément IV était mort. Les cardinaux, assemblés en conclave à Viterbe, ne pouvaient s'entendre sur le choix de son successeur. Et voilà qu'un jour, sans s'être consultés, tous leurs suffrages tombèrent sur le Général des Servites.

Mais l'humble religieux ne leur donna pas le temps d'exécuter leur dessein : il s'enfuit secrètement, accompagné d'un seul religieux, dans les montagnes de Sienne, se cacha dans le creux d'un rocher et y demeura jusqu'à ce que, désespérant de le trouver, les cardinaux eurent donné un autre pasteur à l'Eglise dans la personne de Grégoire X.

Durant tout le temps de sa retraite, saint Philippe s'adonna avec une ardeur toute nouvelle à l'oraison et à la plus austère pénitence. « Le jeûne, dit un de ses biographes, était sa nourriture; les veilles, son soulagement et son repos; l'entretien avec Dieu, sa récréation et son divertissement. Il ne mangeait point de pain, mais seulement des herbes sauvages et insipides; il ne buvait que de l'eau; encore lui manqua-t-elle bientôt. Le Seigneur n'abandonna pas son serviteur en cette occasion. Rempli de foi et de confiance en Celui qui fit jaillir la source au désert pour désaltérer le peuple hébreu, notre Saint frappa trois fois la terre de son bâton. Il en sortit une telle quantité d'eau qu'il se forma, à cet endroit, un petit lac, appelé encore aujourd'hui les bains de saint Philippe, et dont les eaux ont la vertu de guérir plusieurs maladies.

SAINT PHILIPPE S'EN VA PRÊCHER LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

Ce fut dans cette solitude que Dieu fit connaître à notre Bienheureux qu'il devait porter son nom et propager la dévotion envers la Sainte Vierge dans les autres provinces et dans les royaumes étrangers.

Saint Philippe, qui ne comptait pour rien les peines et les fatigues, quand la gloire de Dieu et des saints et le bien des âmes était en jeu, obéit sur-le-champ.

Après avoir établi un vicaire général en sa place, en Italie, il partit, accompagné de deux religieux, pour aller publier partout les grandeurs et les mérites de la Reine des anges, de la Mère de Dieu.

La France eut l'honneur de le recevoir la première.

Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes. Partout l'homme de Dieu était reçu comme un envoyé du ciel; partout aussi il opérait d'éclatantes conversions : les pécheurs les plus endurcis dans le crime venaient se jeter à ses pieds et implorer le pardon de leurs péchés.

Le Saint les recevait tous avec bonté, et après les avoir réconciliés avec Jésus-Christ, leur Sauveur, il les consacrait à Marie, leur Mère.

Les villes d'Avignon, de Toulouse et de Paris conservèrent longtemps, avec une touchante piété, le souvenir de son passage.

Saint Philippe se rendit ensuite dans les Pays-Bas, l'Allemagne, la Saxe, publiant partout, avec le même succès qu'en France, les grandeurs de la Sainte Vierge, augmentant en tout lieu la dévotion envers cette bonne Mère et fondant, en un bon nombre de villes, des couvents de son Ordre.

SAINT PHILIPPE, DE NOUVEAU DÉJOUÉ DANS LES PROJETS DE SON HUMILITÉ — IL PACIFIE L'ITALIE ET SOUFFRE POUR LE PAPE

Notre Saint consacra deux ans à cette mission.

A son retour en Italie, il essaya encore, dans un Chapitre général des Servites, assemblé à

Borgo, de se faire décharger du supériorat. Mais ce fut en vain.

Pour toute réponse, ses religieux le déclarèrent Général pour le reste de sa vie.

C'est ce qui l'obligea de se rendre au deuxième Concile général de Lyon, tenu en 1274, pour y demander l'approbation de son Ordre.

Le pape Grégoire X la lui accorda volontiers, et saint Philippe revint en Italie, où l'attendaient d'autres travaux et d'autres peines.

On sait que, à cette époque, l'Italie était déchirée par les dissensions et la rivalité des Guelfes et des Gibelins. Dieu se servit de l'humble Servite pour les apaiser.

Les deux villes de Pistoie et de Florence, où les deux factions se livraient chaque jour de sanglants combats, virent enfin la paix et la concorde régner entre leurs citoyens, grâce aux efforts de saint Philippe.

De Florence, l'apôtre se rendit à Forli, pour faire rentrer les habitants de cette cité dans l'obéissance du pape Martin II, leur légitime souverain.

Il y réussit, mais non sans de grandes souffrances. Un jour, les rebelles, ne pouvant supporter la véhémence de ses prédications, se jetèrent sur lui, le dépouillèrent de ses vêtements, le traînèrent, en le frappant, dans les rues de la ville, et enfin le chassèrent de leurs murs.

Le Bienheureux supporta sans se plaindre tous ces mauvais traitements, heureux de souffrir quelque chose pour la cause du Vicaire de Jésus-Christ. Sa patience, du reste, ne tarda pas à être récompensée. Les habitants de Forli se soumirent à l'autorité du Pape, et l'un des plus ardents persécuteurs du Saint vint se jeter à ses pieds, lui demander pardon et le supplier de le recevoir dans un de ses couvents, pour y faire pénitence le reste de ses jours.

L'an 1284, saint Philippe donna l'habit du Tiers-Ordre des Servites de Marie à sainte Julienne de Falconieri, alors âgée de quatorze ans. C'était la nièce de saint Alexis de Falconieri, l'un des sept fondateurs de l'Ordre, et elle appartenait à une des plus riches familles de Florence; elle voulut renoncer à toutes les espérances du monde pour servir Jésus-Christ dans l'humilité du cloître. Son oncle, saint Alexis, eut plusieurs entretiens avec elle, lui donna de sages conseils pour son avancement dans la piété, lui annonça qu'elle réunirait bientôt plusieurs autres Tertiaires, ses compagnes, pour fonder avec elles une communauté régulière.

FONDATION DU TIERS-ORDRE — SAINTE JULIENNE — DERNIERS ACTES D'HUMILITÉ ET D'APOSTOLAT DE SAINT PHILIPPE

Tant de travaux et de pénitences avaient considérablement affaibli saint Philippe, et tout faisait prévoir qu'il ne tarderait pas à quitter la terre pour le ciel.

Néanmoins, il voulut encore, avant de mourir, recevoir la bénédiction du Souverain Pontife, et, à cet effet, il se rendit à Pérouse, où le pape Honorius IV l'accueillit avec les plus grands honneurs et lui accorda de nouveaux privilèges pour son Ordre.

Au sortir de Pérouse, notre Saint se dirigea sur Todi. Les habitants de cette ville, apprenant son arrivée, sortirent en foule au-devant de lui et lui préparèrent une magnifique réception. L'homme de Dieu en eut connaissance et, aussitôt, changeant de chemin, il se dirigea vers la ville par un sentier détourné.

La Vierge Marie récompensa sur-le-champ l'humilité de son serviteur, en lui fournissant l'occasion de convertir, sur sa route, deux femmes pécheresses.

Elles furent si touchées des reproches et des exhortations que le Saint leur avait adressées, qu'elles vinrent bientôt à Todi se jeter à ses pieds et confesser humblement leurs fautes.

Après avoir été réconciliées avec Dieu, elles déclarèrent au saint religieux qu'elles voulaient consacrer à la penitence le reste de leur vie. Philippe approuva leur projet. Elles se nommaient Hélène et Flore.

Ainsi, celles qui avaient jusque-là scandalisé le pays devinrent une source d'édification. Le bruit de leur conversion et de leur pénitence se répandit au loin. Plusieurs résolurent de les imiter, les unes pour expier leurs péchés, les autres pour se préserver des dangers du monde. Hélène et Flore ne tardèrent pas à se voir à la tête d'une communauté pleine de ferveur. Ce fut l'un des premiers couvents de religieuses cloîtrées de l'Ordre des Servites. Les deux converties y achevèrent leur vie au milieu des plus saintes vertus et elles sont honorées dans l'Ordre sous le titre de Bienheureuses.

Cette fondation fut le dernier acte d'apostolat de saint Philippe sur cette terre d'Italie qu'il avait tant aimée. Arrivé à son monastère, il alla se prosterner devant l'autel de la Sainte Vierge et prononça ces paroles du Roi-Prophète : « C'est ici le lieu de mon repos à jamais. » Le lendemain, fête de l'Assomption, la fièvre le prit, et il passa toute l'octave dans les sentiments les plus vifs d'amour de Dieu et de tendresse envers la Sainte Vierge.

Le dernier jour de l'octave, il reçut le Saint Viatique, en disant à son Sauveur : « C'est vous, mon Seigneur, en qui j'ai cru, c'est vous que j'ai prêché, que j'ai cherché et que j'ai aimé. »

LUTTE CONTRE LE DIABLE — MORT DU BIENHEUREUX DIEU GLORIFIE LES HUMBLES

A ces mots, il tomba en défaillance, et pendant trois heures on le crut mort. Revenu à lui, il dit, transporté de joie, à ses religieux assemblés autour de son lit : « Mes frères, je viens de soutenir un grand combat. Le démon s'est efforcé de me faire tomber dans le désespoir, en me représentant tous les péchés de ma vie. Mais Jésus-Christ, mon Sauveur, et Marie, sa très sainte Mère, ont repoussé les flèches de ce cruel ennemi et m'ont fait voir le royaume éternel qui m'est préparé. »

Ayant achevé ces mots, il demanda son livre, c'était son crucifix qu'il appelait ainsi; et, en le serrant sur son cœur, il rendit sa grande âme au Dieu qu'il avait servi avec tant de fidélité, le 23 août, jour de l'octave de l'Assomption.

Il était âgé de soixante et un ans.

La cellule où le défunt venait d'expirer fut aussitôt embaumée d'un parfum très agréable et la tête du Bienheureux devint comme lumineuse.

On dut laisser exposé pendant plusieurs jours le saint corps, pour satisfaire la piété des fidèles qui accouraient de toutes parts pour le vénérer.

De nombpeux prodiges furent la récompense de cette piété, si bien que le 23 août, au lieu de la messe solennelle de *Requiem*, l'évêque diocésain permit de chanter la messe des saints confesseurs.

Toutefois, on ne commença à célébrer la fête annuelle du Bienheureux qu'en 1516, avec l'autorisation du pape Léon X.

Saint Philippe Béniti a été canonisé par Clément X en 1671.

LES SAINTS CLAUDIUS, ASTÉRIUS ET NÉON,

FRÈRES ET MARTYRS,

SAINTE DOMNINE ET SAINTE THÉONILLE. MARTYRES

Fête le 23 août.

L'AVARICE D'UNE BELLE-MÈRE

Claudius, Astérius et Néon étaient nés à Egée en Cilicie, dans la seconde moitié du IIIe siècle et c'est dans cette ville qu'ils confessèrent leur foi au prix de leur vie, dans les premiers temps du règne de l'empereur Dioclétien. Nous possédons encore les actes de leur interrogatoire, tels que les rédigea le notaire du tribunal proconsulaire. Voici, en outre, d'après le récit d'auteurs grecs, quelles circonstances avaient amené leur arrestation.

Claudius, Astérius et Néon étaient frères. Leur mère étant morte, leur père se remaria; mais, au bout d'un certain temps, il mourut à son tour. La belle-mère resta à la tête de la

maison. Le père et la mère, décédés, avaient laissé aux trois frères un assez bel héritage, qui tenta la cupidité de la marâtre. Sans doute que cette femme était païenne. Pour se débarrasser des trois héritiers, elle trouva un moyen fort simple : ces jeunes gens étaient chrétiens et très attachés à leur foi; elle alla les dénoncer elle-même au tribunal du proconsul.

Celui-ci, un nommé Lysias, s'aperçut aussitôt que ce n'était pas à cause de leur foi, mais de leur riche héritage que les trois jeunes gens lui avaient été dénoncés; il trouva avantageux de reprendre pour son propre compte l'idée de la marâtre : il ordonnera aux trois frères de renoncer aux idoles; s'ils refusent, il les enverra au supplice et confisquera lui-même leurs biens. C'était conforme à l'usage de ce temps et la marâtre n'avait pas à réclamer. Dioclétien n'avait pas encore publié de nouveaux décrets de persécution; mais les anciens n'avaient pas été révoqués et les préfets pouvaient toujours les appliquer, quand cela leur plaisait.

Les trois frères furent donc arrêtés, et bientôt, Lysias prit place à son tribunal.

L'INTERROGATOIRE ET LES SUPPLICES

« Qu'on fasse comparaître, dit le proconsul, les chrétiens qui ont été livrés aux autorités de cette ville!

— Les magistrats de cette cité, répond le greffier Euthalius, ont mis tout leur zèle à rechercher les chrétiens; ils vous en présentent cinq : trois frères et deux femmes, plus un enfant. Voici un de ces trois jeunes gens devant Votre Excellence; que lui plaît-elle d'ordonner? »

Lysias, s'adressant au jeune homme : « Comment t'appelles-tu?

— Claudius, répond le jeune homme.

Lysias. — Ne sacrifie pas ta jeunesse par un acte de folie. Mais approche-toi, offre des sacrifices aux dieux, selon les décrets de l'empereur, afin d'éviter les supplices qu'on te prépare.

Claudius. — Mon Dieu n'a pas besoin de semblables sacrifices; ce qu'il demande c'est qu'on fasse l'aumône et qu'on vive saintement. Quant à vos dieux, ce sont des démons immondes; ce sont eux qui se réjouissent de vos sacrifices, car leur occupation est d'entraîner dans l'abîme éternel les âmes de ceux qui les servent. Jamais vous ne me persuaderez de les adorer.

Lysias. — Qu'on le batte de verges; c'est le seul moyen de le guérir de sa folie. »

Au milieu de ce supplice barbare, pendant que le sang ruisselait à terre et que des lambeaux de chair volaient sous les verges, Claudius dit au proconsul d'une voix calme : « Quand même vous m'infligeriez des tourments encore plus terribles, ils ne seraient pas un mal pour moi; tandis que vous vous préparez à vous-même des supplices éternels.

Lysias. — Les empereurs ont ordonné de forcer les chrétiens à adorer les dieux; ceux qui désobéiront seront livrés aux derniers supplices, et ceux qui se soumettront seront comblés d'honneurs.

Claudius. — Les biens que donnent les empereurs ne servent que pour ce monde passager; la fidélité au Christ donne le salut pour l'éternité.

Lysias. — Qu'on l'étende sur le chevalet, et qu'on allume du feu sous ses pieds. »

Les bourreaux obéissent et, pendant que la flamme brûle les pieds du jeune martyr, Lysias ordonne de lui arracher des lambeaux de chair, avec des instruments tranchants. Et chaque fois qu'il en enlève un morceau, le bourreau le montre à la victime. « Ceux qui craignent Dieu, dit Claudius, ne redoutent ni le feu, ni les tourments; ils y gagnent, au contraire, une augmentation de joie pour l'éternité parce que c'est à cause de Jésus-Christ qu'ils souffrent.

Lysias. — Licteurs, déchirez-le avec des crocs de fer.

Claudius. — Mon but est de vous prouver que vous soutenez la cause des démons. Car vos tourments ne pourront pas me nuire, et pour vous un feu inextinguible vous attend.

Lysias. — Etendez-le sur des fragments aigus de pots cassés et promenez contre son corps des torches enflammées. »

Cette nouvelle sentence est aussitôt exécutée.

Claudius. — « Ce feu et ces tourments servent au salut de mon âme. C'est un gain pour moi de souffrir pour mon Dieu, et un trésor incomparable de mourir pour Jésus-Christ. »

Le préfet, lassé et furieux, ordonne de détacher le martyr et de le reporter dans son cachot.

COMBAT DE SAINT ASTÉRIUS

On fit avancer ensuite Astérius, et le greffier dit au préfet : « Excellence, selon vos ordres, Astérius, le second frère, est présent devant vous. »

Lysias, au jeune Astérius : « Toi, du moins, crois-moi, et sacrifie aux dieux; tu viens de voir les affreux tourments qui attendent ceux qui désobéissent.

Astérius. — Il n'y a qu'un seul Dieu. Un jour il viendra juger le monde; le ciel est sa demeure et rien, sur la terre, n'échappe à son regard, même les choses les plus cachées. Mes parents m'ont appris à le connaître et à l'aimer. Quant à ceux que vous appelez des dieux, je ne les connais pas. En les adorant, vous êtes dans une erreur funeste, qui fera votre perte et celle de tous vos imitateurs.

Lysias. — Licteurs, étendez-le sur le chevalet, et déchirez-lui les côtés avec des ongles de fer. »

Les bourreaux s'empressent d'exécuter cet ordre; et, tout en torturant leur victime, ils lui répètent : « Au moins, maintenant, crois à ce que dit le préfet et sacrifie aux dieux.

Astérius. — Je suis le frère de celui qui vient de comparaître devant vous. Nous confesserons notre foi avec le même courage. Faites ce que vous pouvez; mon corps est entre vos mains, mais vous n'aurez pas mon âme.

Lysias. — Liez-le plus fortement et faites-lui de plus profondes blessures.

Astérius. — Insensé et sot que vous êtes, pourquoi me torturez-vous ainsi? Vous ne songez donc pas aux châtiments que Dieu réserve à votre cruauté?

Lysias. — Allumez du feu sous ses pieds et flagellez-le avec des verges et des nerfs de bœuf. »

Ce nouveau supplice durait depuis quelque temps, lorsque le martyr dit au juge : « Quel aveuglement est le vôtre! je ne vous demande qu'une chose, c'est que vous ne laissiez pas un endroit de mon corps sans plaie.

Lysias. — Qu'on le ramène en prison avec les autres. »

COMBAT DE NÉON

Le greffier *Euthalius.* — « Excellence, le troisième frère, nommé Néon, est devant vous.

Lysias, avec une bonté feinte. — Mon enfant,

toi, du moins, viens sacrifier aux dieux et tu éviteras les tourments.

Néon. — Si vos dieux ont quelque puissance, qu'ils se défendent eux-mêmes contre leurs ennemis et qu'ils se passent de votre secours. Si vous êtes complice de leur scélératesse, je vaux mieux que vos divinités et que vous-même, parce que j'adore le vrai Dieu, qui a fait le ciel et la terre.

Lysias. — Frappez-le violemment sur la tête, en lui disant : « Ne blasphème pas les dieux. »

Néon. — Est-ce donc un blasphème de dire la vérité ?

Lysias. — Etendez-le sur le chevalet; tirez fortement ses pieds, allumez du feu au-dessous, et frappez-le à coups de nerfs de bœuf. »

Le jeune homme endura ce supplice sans se plaindre et quand le préfet eut donné ordre aux bourreaux de s'arrêter, pour voir si la victime avait perdu courage, Néon lui dit : « Je sais ce qui m'est utile, je sais ce qui est un bien pour mon âme, voilà ce que je veux continuer à faire. Je ne changerai pas d'avis. »

Lysias prononça alors cet arrêt: « Les trois frères Claudius, Astérius et Néon seront conduits hors de la ville pour y être crucifiés, et on laissera leurs corps pendus au gibet, pour servir de pâture aux oiseaux de proie. Le greffier Euthalius et le porte-glaive Archélaüs sont chargés de veiller à l'exécution de cette sentence. »

DOMNINE ET THÉONILLE

En attendant, la séance continua, et le greffier, reprenant la parole, dit au préfet : « Excellence, selon vos ordres, Domnine a été introduite.

Lysias. — Domnine, voilà le feu et les tourments qui te sont réservés. Tu n'as qu'un moyen d'y échapper : avance et sacrifie aux dieux.

Domnine. — Je ne veux point aller au feu éternel, et me rendre digne des tourments qui n'auront point de fin ; c'est pour cela que j'adore Dieu et son Fils Jésus-Christ. C'est lui qui a fait le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment. Quant à vos dieux de pierre et de bois, ils ont été fabriqués par la main des hommes.

Lysias. — Licteurs, étendez-la sur le chevalet, et battez-la de verges. »

Comme de coutume, le sang jaillit dès les premiers coups, et bientôt, les chairs commencèrent à voler en éclat. Le supplice continuait toujours; pas une parole d'apostasie n'échappait aux lèvres de la victime.

Enfin, Archélaüs se tourna vers le préfet et lui dit : « Excellence, cette femme a cessé de vivre. — Qu'on aille jeter son corps à la rivière, » répondit Lysias.

Euthalius reprit la parole : « Excellence, voilà Théonille.

Lysias à Théonille. — Femme, tu vois quels tourments châtient ceux qui osent résister. Ainsi donc, adore les dieux et sacrifie, et tu seras sauvée.

Théonille. — Ce que je crains, c'est le feu éternel qui doit consumer l'âme et le corps des méchants, en particulier de ceux qui adorent les idoles et les démons.

Lysias. — Licteurs, souffletez-la. Renversez-la par terre, liez-lui les pieds et frappez-la sans miséricorde. »

Après ce supplice, Théonille dit au préfet : « Il vous plaît de torturer ainsi une femme noble et étrangère; mais sachez que Dieu vous voit.

Lysias. — Suspendez-la par les cheveux et frappez-la au visage.

Théonille. — Il ne vous suffit donc pas de m'avoir fait dépouiller? En insultant une femme, vous outragez votre mère et votre épouse.

Lysias. — Es-tu mariée ou veuve?

Théonille. — Il y a aujourd'hui vingt-trois ans que je suis veuve. Depuis, ayant eu le bonheur d'abandonner le culte des idoles, j'ai passé mes jours au service de Dieu, dans le jeûne et la prière.

Lysias. — Rasez-lui toute la tête, afin que cette honte abatte son audace. Ensuite vous l'attacherez à quatre pieux et vous la flagellerez; enfin, vous entasserez des charbons ardents sur sa poitrine et la laisserez brûler jusqu'à ce qu'elle expire. »

Il fut fait ainsi.

Puis Euthalius et Archélaüs dirent à Lysias : « Seigneur, cette femme est morte.

— Qu'on enferme son corps dans un sac, répondit Lysias, et qu'on aille le jeter à la mer. »

La séance contre les chrétiens était terminée pour ce jour-là. Euthalius et Archélaüs allèrent présider au crucifiement des trois jeunes frères et vinrent ensuite annoncer à Lysias que justice était faite. Dieu aussi venait d'accorder justice à ses martyrs, en les couronnant pour l'éternité.

Quant à l'enfant arrêté avec les autres, les *Actes* n'en parlent plus. Peut-être fut-il relâché.

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMY DE FORESTO

FRÈRE CONVERS DE L'ORDRE DES SERVITES

Fête le 23 août.

Dieu, qui se plaît à élever les humbles, a comblé de grandes faveurs, en ce monde, l'âme simple et sans orgueil du bienheureux Barthélemy. Au ciel, il lui a donné un trône que bien des grands de la terre n'ont pas mérité.

Barthélemy naquit à la campagne, au lieu nommé Foresto, dans le diocèse de Bergame, en Italie. C'était au XIVe siècle. Ses parents étaient de pauvres paysans qui vivaient du travail de leurs mains et servaient fidèlement leur Créateur. De bonne heure, leur fils apprit d'eux, à prier et à aimer Dieu, à éviter le péché, à se passer des plaisirs du monde et à travailler avec patience.

C'est dans ces vertus qu'il grandit.

Arrivé à l'âge d'homme, il comprit que Dieu l'appelait à une vie encore plus sainte. Il laissa donc ses champs et sa charrue et vint se présenter au couvent des Servites de Marie, à Bergame. Se faire le serviteur des serviteurs de Marie, c'était là toute son ambition. Il eut la joie d'être reçu et on lui donna l'habit religieux le jour de son patron, saint Barthélemy, le 24 août de l'an 1456.

Le nouveau Frère convers fut appliqué aux travaux les plus vils de la maison et il s'en occupait avec une obéissance, une humilité, un dévouement admirables.

Pendant trente-trois ans, il fut chargé tous les jours du soin de la cuisine et des diverses choses qui s'y rapportent. Malgré cette occupation absorbante et continuelle, Fr. Barthélemy ne manquait jamais un seul des exercices de piété fixés par la Règle pour le jour ou pour la nuit. Il observait avec une égale fidélité les jeûnes et les autres austérités en usage dans son Ordre.

Il avait un grand attrait pour la prière et l'oraison. C'est là que son âme se répandait, pour ainsi dire, devant Dieu et recevait les trésors de ses lumières et de ses grâces. Avec quelle joie il eut passé tout son temps aux pieds du Saint-Sacrement! Mais il fallait aller où l'appelaient l'obéissance et la charité, et cet humble sacrifice lui valait de nouvelles faveurs.

Cependant, à mesure qu'il avançait dans la sainteté, Dieu l'attirait davantage à la vie d'oraison et, dans sa bonté pour cette âme, il n'hésitait pas à recourir au miracle, pour permettre à son serviteur de rester plus longtemps à ses pieds, comme Marie, sans manquer pour cela à l'obéissance, vertu fondamentale de la vie religieuse.

LES ANGES A LA CUISINE

Parfois, les religieux, voyant que le bon Frère cuisinier prolongeait outre mesure ses prières, venaient lui dire : « Vous négligez votre charge, vous devriez être à la cuisine depuis longtemps. — Mes Pères, répondait doucement Barthélemy, je vous en prie pour l'amour de Jésus-Christ, ne soyez pas si préoccupés de vos repas. Est-ce que chaque jour tout n'est pas prêt à l'heure ? »

En effet, la cuisine était proprement tenue et, à l'heure du repas, tout était parfaitement prêt, en sorte que personne ne pouvait légitimement se plaindre.

Quelquefois, après le repas de la communauté, les Pères s'apercevaient que Barthélemy s'était remis en oraison. On allait l'avertir : « Fr. Barthélemy, vous prierez plus tard, il faut auparavant laver et essuyer votre vaisselle. — Mais tout est lavé et bien propre, reprenait le Frère, regardez ? » En effet, la vaisselle était parfaitement essuyée.

Bientôt, le bruit se répandit dans la ville que les anges venaient remplacer à la cuisine, pendant ses heures de contemplation, le bon Frère cuisinier des Pères Servites.

Les esprits célestes venaient certainement l'aider, comme il arriva dans la circonstance suivante : Un jour, quelques minutes avant l'heure du repas, la marmite où le dîner de la communauté achevait de cuire se brisa et tout fut répandu dans le foyer. En présence de ce malheur, Barthélemy adresse à Dieu une courte et fervente prière, puis il se remet en devoir de réparer l'accident; les anges viennent à son secours, et, à l'heure ordinaire, un repas parfaitement préparé était servi à la communauté.

Barthélemy passa les dernières années de sa vie au couvent de Brescia. C'est là qu'il s'endormit dans le Seigneur pour aller recevoir la récompense de son dévouement, et contempler à jamais en compagnie des Anges le Dieu de son amour. Il mourut le 23 août, fête de saint Philippe Béniti, propagateur de son Ordre, et veille de la fête de saint Barthélemy, son patron.

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis sa mort, lorsqu'un Frère du couvent de Brescia, en proie à une cruelle maladie, eut la pensée de se recommander à l'intercession du bienheureux défunt dont les vertus l'avaient si souvent édifié. Il fit vœu, s'il était guéri, de jeûner jusqu'à la fin de sa vie, le 22 août, veille de son entrée au ciel, et de placer un *ex-voto* près de son tombeau.

Il fut aussitôt guéri et remplit fidèlement sa promesse.

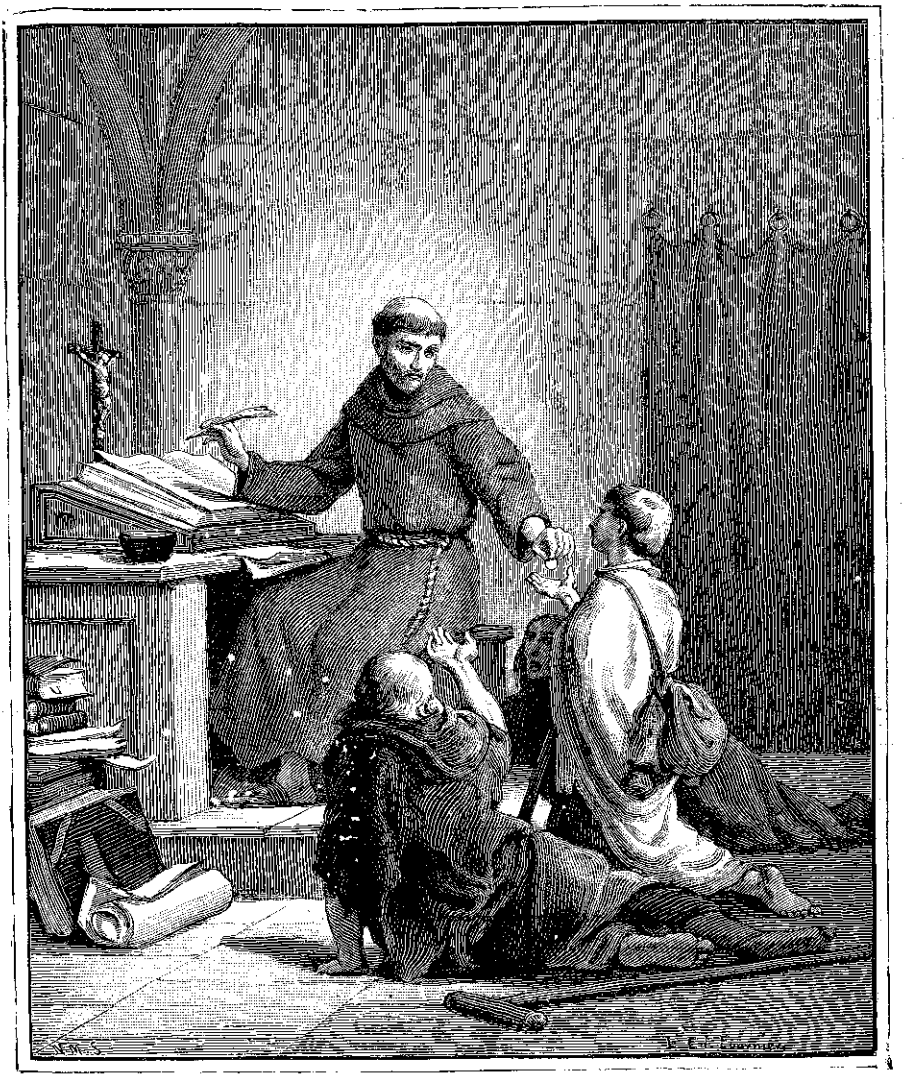
Les habitants de Brescia partageaient la même confiance envers le saint Frère convers, et leurs *ex-voto* nombreux attestent leur dévotion à diverses époques.

Le corps du vénérable Frère fut plus tard enfermé dans une châsse en bois et placé avec honneur dans la chapelle de la Sainte Vierge. On y porta aussi l'image du Bienheureux, monument de la reconnaissance du premier religieux guéri. Ce tableau représente Barthélemy, vêtu de la robe noire des Servites, serrée par une ceinture de cuir. Dans la main gauche, il tient une tête de mort et dans la droite un chapelet avec un lys. Ses yeux sont fixés sur un crucifix placé devant lui et de sa bouche s'échappent ces paroles qu'il avait coutume de répéter souvent : « Voici Jésus qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort. »

LE VÉNÉRABLE ANGE DEL PAS

DES FRÈRES MINEURS DE LA PLUS STRICTE OBSERVANCE

(*1540-1596*)



Le vénérable Ange del Pas unit charité et science.

NAISSANCE — VOCATION

Dieu est admirable dans la vie des saints les plus cachés aux hommes ; c'est ce que nous allons constater dans l'histoire de l'humble et docte Ange del Pas, fils de saint François, déclaré vénérable en 1626, et dont le procès de béatification se prépare.

Né à Perpignan de la noble famille del Pas de Camporells en novembre 1540, le futur Saint fut baptisé sous le nom de Jean-Charles. Dès l'adolescence, il donna les signes de vertus précoces et brilla des dons de l'intelligence ; à quinze ans, il avait achevé ses études littéraires et philosophiques.

Une tentation première venue d'un échange de regards troublants, fut l'occasion d'une victoire qui orienta toute sa vie ; car il éprouva un sentiment si profond des dangers du monde, qu'il résolut, malgré les résistances de son noble père, de rechercher la solitude du cloître, et il prit l'habit

des Mineurs Observantins au couvent de Perpignan.

Cette résistance des parents à une vocation, qui doit souvent faire la gloire de la famille en ce monde et en l'autre, est prédite par l'Evangile. Notre-Seigneur annonce qu'il vient sur le chemin de la perfection apporter le glaive, et séparer le fils du père, la fille de la mère.

Sorti vainqueur des obstacles de la famille, le jeune moine fut envoyé au noviciat de Barcelone sous le nom nouveau de Fr. Ange qu'il conserva désormais.

Il se livra de suite à des austérités qui brisèrent sa frêle constitution; il tomba malade et les médecins le crurent à la porte du tombeau; mais Dieu veillait sur son serviteur; le supérieur, qui avait éprouvé la puissance de la prière du malade, lui ordonna de demander sa guérison; celle-ci fut immédiate et parut miraculeuse.

Profès accompli à dix-huit ans, on l'envoya étudier la théologie à l'Université d'Alcala de Hénarez. Des soutenances de thèses l'y rendirent vite célèbre, et il en revint avec la double réputation de savant et de saint.

L'APÔTRE

Ordonné prêtre, il professa quelque temps la philosophie et la théologie au couvent de Tortose, puis à celui de Vich. Mais un attrait mystérieux, le désir aussi de travailler au salut des âmes, le poussaient vers la prédication. Dans ce but, il obtint de passer au couvent de Figuières. Son éloquence y excita un enthousiasme voisin du délire. Le respect humain disparut tellement à Figuières qu'on vit, en pleine rue, les pécheurs les plus endurcis tomber aux pieds du Vénérable et confesser publiquement les désordres de leur vie.

Dans ses courses apostoliques, le peuple faisait cortège à l'homme de Dieu, baisait ses habits et l'acclamait comme un saint. Ces manifestations étaient un supplice pour l'humble religieux; il s'y dérobait en s'enfuyant comme un coupable. Un jour ses sandales restèrent dans la boue; depuis, il refusa d'en prendre d'autres, et il marcha nu-pieds jusqu'à la fin de sa vie.

LA RÉFORME DES COUVENTS

Gardien de Tortose en 1572, définiteur de la province franciscaine de Catalogne et gardien au couvent de Perpignan en 1574, le P. Ange déploya un grand zèle pour l'extension de l'Observance réformée; il passa bientôt dans un des couvents franciscains, qui, sous le nom de « maisons de récollection », avaient précédemment embrassé la réforme en Espagne. Il obtint de constituer avec elles une nouvelle custodie, et, en dépit de son humilité, fut élu custode. Strict observateur de la règle, d'un caractère empreint de douceur et d'énergie, il était aux yeux de ses religieux un ange plutôt qu'un homme, et Dieu multipliait les prodiges sur ses pas. Le ciel, dit un témoin au procès de béatification, lui faisait connaître à distance les besoins de ses couvents; dans les circonstances les plus critiques, on était étonné de voir arriver les messagers du P. Ange porteurs d'instructions qui tranchaient merveilleusement des difficultés déclarées inextricables.

Les exemples des saints entraînent; les Franciscains de Catalogne demandèrent en foule à faire partie de la nouvelle custodie, et les couvents des Observantins se dépeuplèrent.

L'ÉPREUVE — TEMPÊTE APAISÉE

Le succès, même le plus surnaturel, suscite des envieux. L'œuvre de réforme du P. Ange eut les siens. Voici à quelle occasion ils manifestèrent leur animosité :

Un religieux de la Stricte Observance de Valence, le P. César de Pergamo s'était employé, auprès du pape Grégoire XIII, pour obtenir la réunion des Récollets des provinces de Valence, d'Aragon et de Catalogne. La Bulle, accordée en 1581, érigea la nouvelle province de Tarragone, et le P. Ange en fut élu provincial. Absorbé sans doute par sa nouvelle fonction, le serviteur de Dieu avait négligé la formalité de présenter les lettres apostoliques à la cour de Madrid. Ses ennemis profitèrent de l'imprudence et l'accusèrent de lèse-majesté auprès de l'ombrageux Philippe II. Le monarque s'irrite, et, selon le droit strict, fait suspendre par le nonce l'exécution de la Bulle pontificale; ses soldats envahissent aussitôt les couvents réformés de Catalogne, en expulsent les religieux, et le P. Ange, traqué comme un coupable, n'échappe que par l'exil aux émissaires du roi vindicatif.

Frappé d'insuccès dans son entreprise, Ange del Pas connut les plus amères déceptions. Il voulut exposer lui-même le véritable état des choses au Souverain Pontife et il vint à Rome. Là encore, ceux qui auraient dû le soutenir l'abandonnèrent. La crainte d'une rupture définitive entre le Saint-Siège et la cour d'Espagne empêchait Grégoire XIII de prendre efficacement la défense du Saint qu'il appréciait. Cependant ses adversaires redoutaient le prestige de ses vertus à Rome, et leurs manœuvres obtinrent son éloignement.

Un second exil commença, plus dur que le premier, car il fut moins partagé. Le P. Ange erra de ville en ville. Héraut méconnu de l'amour divin, il trouva pour en parler des accents d'une si grande éloquence, que le Saint-Esprit lui-même semblait s'exprimer par sa bouche. Gênes s'embrasa au feu de sa parole, et des conversions nombreuses y consolèrent son cœur.

Les marques de vénération dont il y était l'objet faisaient violence à son humilité. Pour s'y soustraire, le P. Ange avait conçu la pensée de rentrer secrètement en Catalogne, mais sur l'ordre du Ciel il renonça à ce projet, demanda et obtint la permission de s'embarquer pour le royaume de Sicile.

Un prodige marqua cette traversée. Le navire, poussé par un vent favorable, était arrivé en vue de Palerme, quand subitement éclata la tempête. Rejeté en haute mer, le vaisseau ne résiste pas longtemps aux vagues qui se brisent lourdement contre sa carène. L'équipage se décourage, abandonne la lutte, et, dès lors, le naufrage devient inévitable. Cependant le serviteur de Dieu a pitié d'une telle détresse, avec son crucifix il trace un grand signe de croix sur les flots, et, comme autrefois sur le lac de Tibériade, le vent tombe, la mer se calme, les témoins du miracle débarquent heureusement et Palerme apprend l'arrivée d'un saint.

Le P. Ange prêcha le Carême dans cette ville, puis se retira à Messine, et, renonçant pour toujours au ministère de la prédication, s'adonna à l'oraison et à la composition de livres de piété.

ÉCRIVAIN — LUMIÈRES EXTRAORDINAIRES

Sur ces entrefaites, Grégoire XIII mourait à Rome et, par l'élection du cardinal Franciscain de Montalte, s'ouvrait le glorieux pontificat de Sixte-Quint.

Le nouveau Pape avait été le défenseur personnel du P. Ange, il connaissait sa sainteté; ses écrits lui avaient révélé un exégète d'un prodigieux savoir. Il le mande à Rome. « Ma volonté,

lui dit-il, c'est que vous renonciez à tous vos projets de réforme et même à votre province religieuse. Je veux que dans la paix de la solitude vous entrepreniez une exposition des quatre Evangiles. »

L'existence du P. Ange entrait dans une nouvelle phase. Ce devait être la plus courte, mais la plus merveilleuse de sa vie. Il se retira au couvent de Tivoli où, dans le court espace d'un an, il composa les vingt-huit livres de son commentaire sur saint Matthieu. De l'aveu de Sixte-Quint lui-même, saint Thomas et saint Bonaventure revivaient dans ces pages savantes.

Désireux de l'avoir plus près de lui, le Pontife invita le P. Ange à venir s'établir au couvent de Saint-Pierre in Montorio. Le Vénérable y passa les neuf dernières années de sa vie, neuf années de prodiges, au témoignage du procès de béatification.

Le Souverain Pontife le consultait dans toutes les affaires difficiles et lui commandait de célébrer ses messes pour les besoins de l'Eglise. Sixte-Quint savait, en effet, quelle dévotion l'unissait à la Sainte Eucharistie. On eût dit qu'il ne pouvait se rassasier de sa présence. Sa messe, précédée d'une longue préparation, durait parfois une heure; quelqu'un lui en fit des reproches. « Oui, répondit le serviteur de Dieu, ma messe paraît trop longue à qui ne réfléchit pas que le sacrifice célébré sur le Calvaire par le Christ en croix dura trois heures. Les trente années de sa vie n'ont été qu'une messe continuelle, durant laquelle le Sauveur ne cessa de s'offrir au Père Eternel. »

Ses actions de grâces se transformaient en extases. Paul de Cori, jeune Frère convers, ne pouvait croire aux faveurs dont Dieu comblait le Vénérable en ces heures bénies. Un matin, il se dissimule derrière le maître-autel, au pied duquel est agenouillé le P. Ange. Soudain, le serviteur de Dieu étend les bras en croix, un vol extatique l'élève dans les airs et son corps projette une lumière si intense, que l'indiscret religieux en reste aveuglé. Le pauvre Frère se reconnut châtié de son incrédulité et, humblement, il avoua sa faute. « Petit Frère Paul, lui dit en souriant le saint religieux, gardez-vous bien de recommencer vos expériences, il vous arriverait pis encore. » Son doigt toucha les yeux éteints et la lumière leur fut rendue (1).

Dans ses courses charitables comme au cloître, le P. Ange conservait une union si intime avec Dieu, qu'il ne se rappelait jamais les chemins parcourus. Souvent son compagnon était obligé de le prendre par le bras pour le garer des voitures.

Son travail lui-même était une oraison perpétuelle. « J'aime, avoua-t-il à un ami, pendant que j'écris, pèleriner en esprit dans les basiliques et les églises de Rome pour y adorer le Saint Sacrement. » On lui fit observer que ses travaux pourraient se ressentir de ces pieuses distractions : « Oh non, répondait-il avec une humble simplicité, je ne suis pas l'auteur de ce que j'écris. Quand je saisis la plume, l'Esprit-Saint me fait connaître lui-même les idées à exprimer et les citations utiles. Il me suggère d'ouvrir tel ou tel volume, et j'y trouve, à la page et à la ligne indiquées, le texte nécessaire à l'exposition de ma matière. » (2) Aussi en peu de temps il écrivit, sans une erreur, sans même une rature, un nombre prodigieux d'ouvrages. « Il est humainement impossible, disait de lui un savant religieux, sans une assistance spéciale d'en haut, d'écrire tant et sur des sujets si variés. »

(1) *Proc. ord.*, tem. 39.
(2) *Proc. ord. addit.*, tem. 5.

Cette assistance divine se manifestait parfois aux yeux de tous; souvent le P. César de Pergamo et d'autres personnes le virent, en pleine nuit et toutes lumières éteintes, assis à sa table de travail tout environné de lumineuses clartés (1). Sa cellule ne désemplissait pas de visiteurs et de malades. Sans déposer la plume, le P. Ange les recevait avec bonté, donnait ses conseils, consolait les affligés, bénissait les malades, puis il reprenait son travail là où il l'avait interrompu, avec la même facilité que s'il n'avait été troublé de la journée (2).

Ces écrits, fruits si manifestes d'une science infuse, le démon est parvenu à les mettre en oubli; triomphe passager, espérons-le, du Mauvais sur un terrible adversaire!

L'homme de Dieu racontait en confidence à un ami que le Seigneur lui avait accordé le don de reconnaître si les maladies étaient naturelles ou causées par des maléfices diaboliques : il lui suffisait de poser la main sur le cœur du malade (3). De Rome et même de l'étranger, on lui amenait des malheureux abandonnés des médecins, en proie à des maux étranges, et sa bénédiction leur rendait la santé.

TERRIBLE CHATIMENT

Pour venger leurs défaites, les mauvais esprits persécutaient sans trêve le saint religieux. Ils le flagellaient parfois si cruellement qu'il demeurait quinze jours sans pouvoir remuer (4).

Au cœur même de ses frères en religion, l'enfer soufflait des haines et des jalousies, dont Ange del Pas souffrit beaucoup. D'odieuses calomnies cherchaient à le perdre dans l'estime du Pape. Mais Dieu prenait parfois d'une façon rigoureuse la défense de son serviteur. Le 15 avril 1596, le P. Ange reçut la visite d'un compatriote de ses amis. « Croyez-moi, lui dit-il, il est grand temps que je m'en aille! Si vous saviez que de fautes se commettent à cause de moi! » A cette pensée, son cœur se déchirait, et, comme divinement inspiré, il s'écriait : « Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand me persécuteront-ils! Et vous ne me donneriez pas contre eux l'esprit d'Elie? » A peine avait-il proféré ces paroles qu'un orage éclate, le tonnerre gronde, les éclairs sillonnent le ciel. Le serviteur de Dieu court à l'église, et, à sa prière, la tempête se calme instantanément. Il revient auprès de son ami terrifié. « Le danger est conjuré, lui dit-il, mais celui qui provoqua la colère divine le paye, hélas! bien cher. » Le feu du ciel avait, en effet, foudroyé un Frère convers, son détracteur incorrigible. Ange del Pas obtint pour lui la grâce d'une mort pénitente (5).

LE THAUMATURGE

La bénédiction du Vénérable, les objets à son usage opéraient les guérisons les plus merveilleuses. Un religieux Dominicain se mourait d'une fièvre pernicieuse. Les médecins avaient prédit son trépas pour le lendemain. Condamné par la science, le malade recourut au P. Ange. Il lui envoie une étoffe et le prie de la bénir; puis, con-

(1) *Proc. ord.*, tem. 39.
(2) *Bonibelli, vic. c.* 27.
(3) *Proc. ord. addit.* tem. 8.
(4) *Proc. ord.*, tem. 3, 39. *Bonibelli*, vita, c. 32.
(5) *Proc. ord.*, tem. 39 et *addit.*, tem. 8.

fiant, il s'en bande la tête; le lendemain, la fièvre avait disparu (1).

La petite vérole faisait de nombreuses victimes à Rome. Les cinq enfants du jardinier du couvent en étaient gravement atteints. Le malheureux père eut recours au P. Ange. « Dieu, lui dit le Vénérable, réclame un de vos fils. » En effet, bientôt le plus jeune des enfants expirait. « Que le Seigneur me garde au moins les autres », s'écria le jardinier en annonçant la triste nouvelle au saint religieux. « Il vous les laissera », répondit celui-ci, et il lui donna pour les petits malades quatre pommes bénites. Au désespoir du médecin, les moribonds mangèrent les pommes du P. Ange et recouvrèrent aussitôt la santé (2).

Le miracle le plus admirable peut-être, ce fut l'humilité du religieux en présence de merveilles et d'honneurs bien faits pour égarer la raison la plus solide. Il était, dit son biographe, plus modeste que le dernier des Frères lais.

Ces guérisons et d'autres plus merveilleuses provoquèrent une persécution d'un nouveau genre. Le corps médical se ligua contre Ange del Pas. Les bruits les plus étranges circulèrent dans Rome. Les remèdes du serviteur de Dieu auraient causé la mort de plusieurs personnes de la noblesse. La cour pontificale s'émut. Le cardinal protecteur des Franciscains défendit au P. Ange de recevoir ou de visiter les malades. Les choses s'aggravèrent, le saint religieux fut cité devant le tribunal. « Quels sont les remèdes employés dans la guérison de vos malades? » lui demanda le juge. Le serviteur de Dieu tira son crucifix. « Voici, répondit-il, le remède universel contre toutes les maladies. Je n'en ai pas d'autres. Que vos seigneuries jugent si je ne dois plus désormais employer ce Guérisseur divin. » Ses détracteurs furent réduits au silence, et l'innocence du P. Ange solennellement reconnue.

PROPHÉTIES

L'avenir lui était dévoilé et il lisait dans les consciences comme dans un livre ouvert. Il prédit longtemps à l'avance la conversion et la mort tragique de Henri IV, roi de France (3). Il prophétisa de même l'instant de la mort d'Urbain VII et de Grégoire XIV (4). Une noble dame lui recommanda son petit enfant à l'agonie. « Rassurez-vous, lui dit notre religieux, il guérira; mais dans cinq ans votre fils sera un ange de Dieu. » Cinq ans après, jour pour jour, l'enfant s'envolait au ciel (5).

Un jeune Anglais protestant aimait à venir discuter la religion avec le P. Ange. Un jour, il lui dit en se retirant: « Demain, mon Père, je me permettrai de vous exposer trois difficultés d'une certaine importance. » Il revint le lendemain; mais, à peine en présence du savant religieux, celui-ci prend la parole : « J'ai beaucoup réfléchi aux difficultés dont vous voulez me parler. » Il les énumère, y répond point par point, et laisse le protestant dans la stupéfaction (6).

(1) *Proc. ord.*, tem. 3.
(2) *Proc. ord.*, tem. 11.
(3) *Proc. ord. addit.*, tem. 8. *Proc. apost.* tem. 19.
(4) *Proc. apost.*, tem. 19.
(5) *Proc. ord.*, tem. 3.
(6) *Proc. apost.*, tem. 18.

SAINTE MORT

Cependant, la fin du saint religieux approchait. Dans son corps exténué par les austérités et le travail, la vie semblait vaciller comme la flamme d'une lampe sans huile. Quelques paroles échappées de ses lèvres mirent en éveil les religieux ses frères; ils découvrirent que Dieu lui avait révélé l'instant de sa délivrance. Chaque année, on tressait avec art la palme du dimanche des Rameaux réservée au P. Ange, le lendemain, en effet, le Père l'offrait gracieusement à un des bienfaiteurs de l'Ordre qui la conservait comme une relique. Or, en 1596, alors que rien encore ne semblait annoncer la fin, le religieux garda sa palme. « Cette année, disait-il joyeusement, c'est à moi que la palme est réservée. » A la fête de saint Bonaventure, le 14 juillet, des amis lui envoyèrent un panier de belles figues. « Portez-les au P. Gardien, dit-il à son compagnon, je ne mangerai plus de ces fruits en ce monde! De plus savoureux me sont réservés là-haut, et déjà ils ont mûri! » Lorsque, un mois après, la fièvre terrassa le serviteur de Dieu, ses Frères se souvinrent du panier de figues et ne doutèrent plus de l'issue de la maladie.

Le 22 août, le P. Ange demanda le Saint Viatique. A l'approche de l'Hôte divin, il se jette au bas du lit et veut recevoir à genoux le Pain des anges. Ce pieux effort l'achève; il s'affaiblit d'heure en heure, et, dès le vendredi 23 août, les extrémités des membres se refroidissent. Le Souverain Pontife accorda au mourant la bénédiction apostolique et l'indulgence plénière; l'annonce de cette faveur lui arracha des larmes de joie. « Dites à Sa Sainteté, s'écria-t-il, qu'elle remportera la victoire. » La parole était prophétique. Deux mois après la mort d'Ange del Pas, les armées catholiques triomphèrent des Ottomans dans les plaines de Hongrie (1).

L'agonie du saint malade fut longue; son esprit demeura constamment absorbé en Dieu. Vers 9 heures du soir, il poussa un profond soupir et rendit saintement l'âme. Le P. Ange avait cinquante-six ans d'âge et quarante ans de vie religieuse.

Il y a dans sa mort, dit un historien, une particularité très remarquable. Encore sur terre, il assista en vision à son jugement; les démons alléguaient pour sa condamnation des actions que les anges lui attribuaient à mérite. Les esprits, en effet, ne pénétrant pas les intentions du cœur, peuvent se tromper sur la valeur morale de nos actes. Dieu seul scrute les reins et les cœurs et juge selon la vérité.

La précieuse dépouille du P. Ange fut transportée dans l'église de Saint Pierre in Montorio; les foules affluèrent pour contempler une dernière fois les traits du grand serviteur de Dieu. Le thaumaturge continua, même après sa mort, d'opérer des prodiges, et tout laisse espérer que dans un avenir prochain l'Eglise élèvera sur les autels l'admirable serviteur de Dieu.

SOURCES CONSULTÉES

Vita del venerabile servo di Dio P. Angelo del Pas, dal P. Anton.-Maria da Vincenza. Rome, 1867. — *Palmier séraphique.*

(1) *Proc. ord.*, tem. 39, et *Proc. informat.*, n. 37.

SAINT OUEN, ARCHEVÈQUE DE ROUEN

Fête le 24 août.

Les anges apportent à saint Ouen, de la part de Dieu, l'ordre de bâtir une église en l'honneur de saint Étienne.

LA BÉNÉDICTION D'UN SAINT

Au VII[e] siècle vivait à Sancy, près de Soissons, un seigneur français nommé Authaire, non moins illustre par sa piété que par sa noblesse.

Son épouse Agita imitait ses vertus.

Ils assistaient généreusement les pauvres, les voyageurs et les religieux. Ils écoutaient avec foi la parole de Dieu et s'efforçaient d'y conformer toute leur conduite.

Saint Colomban, exilé de l'abbaye de Luxeuil par la persécution, reçut d'eux, à son passage dans le pays, une bienveillante hospitalité. Le Saint bénit les enfants de cette heureuse famille et prédit qu'ils deviendraient illustres devant leur patrie et devant l'Eglise.

Ces enfants étaient au nombre de trois : Adon, Dadon et Radon.

Tous trois brillèrent à la cour, tous trois renoncèrent ensuite au monde : Adon fonda l'abbaye de Jouarre et s'y retira ; Radon fonda de même le couvent de Reuil-sur-Marne.

Le second, Dadon, surnommé Audoën, fut notre grand saint Ouen.

SAINT OUEN A LA COUR

Instruit, éloquent, judicieux, sage, prévoyant et juste, saint Ouen unissait à toutes ces qualités la seule nécessaire : celle d'être un fidèle serviteur de Dieu et de l'Eglise.

Dagobert Ier en fit son chancelier. Il profitait de sa haute position pour exhorter souvent le prince à regarder Jésus-Christ comme son Créateur et son Sauveur, comme son Maître, sans l'assistance duquel il ne pouvait gouverner son royaume avec justice; à chasser les méchants de ses Etats, à prendre un soin particulier de tout ce qui regarde l'Eglise, à bâtir de nouveaux monastères et à réparer les anciens, à être le protecteur des pauvres et des orphelins. Dagobert ne fut heureux et ne rendit ses sujets heureux que lorsqu'il se mit à suivre cette voie.

D'autres saints lui adressaient aussi leurs conseils, mais le roi ne les suivait pas toujours.

SAINT OUEN ET SAINT ÉLOI

Saint Ouen trouva à la cour saint Éloi, avec qui il s'allia d'une manière très étroite. Bien qu'ils ne fussent que séculiers, ils se conduisaient au milieu des grandeurs et des honneurs de ce monde en fervents religieux.

COMMENT SAINT OUEN SE SANCTIFIE A LA COUR

Les pénitences de saint Ouen étaient inouïes. Sous ses habits de soie, il portait un rude cilice. Il ne cessait de prier, de veiller, de jeûner, de lire les Saintes Ecritures.

La terre, pour lui, était un lieu d'exil. Le ciel était sa véritable patrie, et il ne se servait des biens de ce monde que pour aller à Dieu.

Désirant renoncer à toutes les choses terrestres pour servir uniquement le roi du ciel, à l'exemple de ses frères, le chancelier de Dagobert bâtit le célèbre monastère de Rebais, et il voulait s'y enfermer, mais le roi ne put se séparer d'un si sage conseiller.

SAINT OUEN ET LE MONOTHÉLISME

Brûlant d'un saint amour pour l'Eglise et les âmes, il se constituait, avec son saint ami, le défenseur ardent de l'Epouse du Christ contre les hérétiques. Ce fut à sa prière que se réunit le concile d'Orléans pour condamner un hérétique monothélite venu de l'Orient. Il alla lui-même au concile, et, tout laïque qu'il était, il lutta vigoureusement contre l'hérétique et le confondit

SAINT OUEN ÉLU ARCHEVÊQUE DE ROUEN

A la suite de ce concile, plusieurs personnes d'une insigne piété, admirant en lui la science, l'ardeur pour les combats de Dieu et la sainteté, s'intéressèrent pour le faire entrer dans la milice du Christ. Clotaire III, successeur de Dagobert, consentit à s'en priver pour le donner aux nécessités de l'Eglise.

L'archevêque de Rouen, saint Romain, venait de mourir. Le clergé de cette ville, assemblé pour lui donner un successeur, jeta les yeux sur le chancelier de Clotaire, dont la réputation s'étendait déjà dans toute la France.

Saint Ouen eut beau résister, il se vit obligé de céder aux prières du roi et des seigneurs, qui s'unirent au clergé et au peuple de Rouen. Mais il réclama le temps de se préparer à de si hautes fonctions.

PRÊTRE ET MISSIONNAIRE

Dès lors, son premier soin fut de renoncer complètement à toutes les affaires du siècle. Il s'éloigna de la cour, et, après avoir été ordonné prêtre, il alla prêcher la parole de Dieu aux peuples situés au delà de la Seine et de la Loire.

Partout il apparut comme un envoyé du ciel. Aux uns, il apprit les principes de la foi; il fortifia les autres; il en arracha plusieurs à l'hérésie.

Son amour pour le salut des âmes lui fit porter ses pas jusque sur la terre d'Espagne. Trouvant cette contrée affligée d'une sécheresse qui durait depuis sept ans entiers, il demanda à Dieu par ses prières de faire cesser le fléau. Dès que ce nouvel Elie eut terminé sa prière, une douce pluie tomba en grande abondance. Les terres furent fertilisées, et les nouvelles récoltes firent complètement oublier les malheurs du passé. A la vue de ce miracle, tout le peuple bénit Dieu et promit de renoncer aux vices qui avaient attiré sur lui la malédiction du ciel.

Après avoir accompli tous ces travaux apostoliques, notre Saint revint en France pour se faire sacrer.

Il rencontra, en traversant l'Anjou, un pauvre meunier qui, pour avoir, contrairement à la loi de l'Eglise, violé la sainteté du dimanche en travaillant sans nécessité, était devenu subitement paralytique de l'une de ses mains. Le morceau de bois avec lequel il faisait tourner la meule était si fortement tenu entre le pouce et la paume de la main que personne n'avait encore pu l'en arracher. Ce malheureux, voyant venir saint Ouen, va se jeter à ses pieds, lui expose en pleurant sa misère, et lui confesse sa faute; le Saint, touché de son repentir, prend la main paralysée, fait sur elle le signe de la Croix, et aussitôt elle revient à son premier état.

DOUBLE SACRE

Son ami, saint Eloi, élu depuis peu évêque de Noyon, vint le voir à Rouen, et ils furent sacrés en même temps.

COMMENT SAINT OUEN SE SANCTIFIE DANS L'ÉPISCOPAT

Sa nouvelle dignité ne lui fit rien changer à sa vie. Dans son cœur, il conserva la même humilité; sur son visage, la même modestie. Son soin et son attention pour les pauvres prirent de nouveaux accroissements. Il multiplia ses jeûnes, ses veilles, ses prières; une claie d'osier lui servait de lit; des cercles de fer entouraient tous ses membres et le rendaient ainsi l'image de Notre-Seigneur, garrotté et crucifié. Des torrents de larmes jaillissaient de ses yeux, soit à cause de ses propres péchés, soit à cause des péchés de ses ouailles. Pour lui, les honneurs de la terre n'étaient que du vent; aussi préférait-il aller soulager les pauvres, les prisonniers et les nécessiteux que d'être en compagnie des grands seigneurs. Il ne perdait jamais de vue les âmes confiées à sa garde. Il les instruisait, il les corrigeait, il les soulageait par sa charité. Il ne se lassait point de fonder des églises, des monastères et des hôpitaux.

En faisant ses visites pastorales, non seulement il allait dans les villes et dans les bourgs, mais encore jusque dans les métairies les plus reculées pour connaître tout son peuple. A tous il montrait les voies du salut, tout en assistant corporellement ceux qu'il trouvait dans la nécessité. Il prêchait tous les jours, soit dans les villes,

soit au milieu des campagnes. S'il lui restait quelque temps, il l'employait à l'oraison, s'élevant quelquefois aux plus hautes contemplations. Alors, Dieu l'accablait de ses lumières, et ses disciples virent souvent, pendant la nuit, sa chambre plus éclairée qu'en plein jour.

Il réforma son clergé, rétablit l'ancienne discipline et alluma un tel feu de l'amour divin en la ville de Rouen que cette ville ressemblait pour le nombre des religieux à la Thébaïde.

MIRACLES

Ne pouvant plus monter à cheval pour faire ses visites, à cause de sa trop grande vieillesse, il allait en chariot.

Un jour, comme il était dans la campagne, près de Louviers, les mulets qui traînaient le char s'arrêtèrent tout à coup, sans qu'il fût possible de les faire avancer.

Etonné, le Saint, levant les yeux pour en découvrir la cause, aperçut en l'air une croix très resplendissante. En même temps, une révélation de l'Esprit-Saint lui fit connaître que Dieu voulait avoir une demeure en ce lieu pour y être honoré. Le Saint marqua la place en y plantant une croix, y déposa quelques reliques et put continuer sa route.

Le soir même, une colonne de feu plus brillante que le soleil parut en ce lieu. Les habitants des environs vinrent en foule y prier, et une multitude de malades y trouvèrent leur guérison. Saint Leufroy y bâtit plus tard une église en l'honneur de la sainte Croix et de saint Ouen.

Un autre jour, arrivant à Batignolles, petite île de la Seine, accablé de fatigue, il s'endormit. Pendant son repos, il entendit la mélodie des anges qui vinrent le visiter et lui apporter, de la part de Dieu, l'ordre de bâtir en ce lieu une église à saint Etienne, ce qu'il fit aussitôt à ses dépens.

Un homme illustre par sa naissance et par ses richesses, nommé Waneng, étant aux portes du tombeau, eut une vision terrible où il lui fut permis de voir une partie des peines que souffrent les damnés. La peur d'être réprouvé lui fit appeler le Saint, qui, après avoir prié, le guérit en lui donnant sa bénédiction. En reconnaissance, cet homme fonda l'abbaye de Fécamp.

Il commanda une fois le silence aux grenouilles, qui l'empêchaient de dire son Office, et elles lui obéirent si promptement que, dans tous les marais des environs, pas une n'osa plus coasser.

Partout on entendait parler des miracles de notre Saint, et lui seul paraissait ne pas les connaître. Au milieu de tous ces prodiges que Dieu faisait par ses mains, il ignora ce que c'est que de s'enorgueillir.

SAINT OUEN A ROME

Il ne voulut pas quitter cette terre sans aller prier sur le tombeau de saint Pierre. Dès qu'on eut appris son pieux projet, on vint de toute part lui apporter de l'or et de l'argent pour les frais de son voyage et pour les dons qu'il devait faire à saint Pierre et à saint Paul. Plusieurs saints personnages, entre autres saint Vandrille, voulurent l'accompagner.

Ce fut avec une immense piété qu'il parcourut les églises de la capitale du monde chrétien; il se prosternait devant les tombeaux des martyrs, et là il restait en prière des heures entières, versant des torrents de larmes, à tel point que la place où il s'arrêtait en était souvent arrosée.

Un jour qu'il était devant la Confession de Saint-Pierre, il prononça à haute voix ce verset : « *Exultabunt sancti in gloria* », et on entendit les anges, d'une voix distincte, achever le verset : « *Lætabuntur in cubilibus suis.* » Ce qui signifie : « Les saints tressailliront dans la gloire. Et ils se réjouiront dans l'éternel repos. »

Le pape Adéodat et tous les nobles de Rome lui rendirent des honneurs extraordinaires, et lui firent présent de plusieurs reliques qu'il reçut avec plus de joie qu'il n'eût reçu toutes les richesses de l'univers.

SAINT OUEN RÉCONCILIE LES ROIS ET ÉPARGNE DE GRANDS MAUX A SA PATRIE

A son retour de Rome, il avait trouvé la maison royale fort divisée, ce qui l'avait plongé dans une grande affliction. Il supplia Dieu de réconcilier les princes, et il l'obtint par ses moyens habituels : la prière et le jeûne. Dans son admiration, le roi Thierry ordonna que personne, dans ses Etats, ne serait élevé à une dignité ecclésiastique sans qu'on eût consulté le saint prélat sur cette élection.

La désunion ayant éclaté de nouveau entre les deux moitiés de la France (la Neustrie et l'Austrasie), la guerre civile allait commencer, lorsque Thierry, roi de Neustrie, envoya saint Ouen à son collègue, le roi d'Austrasie. Celui-ci accepta les paroles de paix que lui portait le messager de Dieu, et les maux de la guerre furent évités pour le moment.

Durant ce voyage, saint Ouen guérit, à Verdun, une femme possédée du démon. A Cologne, il rendit la parole à un muet qui ne parlait plus depuis onze ans.

MORT DE SAINT OUEN

Le saint évêque vint au château de Clichy, près de Paris, rendre compte au roi Thierry de sa mission. Il y fut pris de la fièvre, et le vénérable vieillard comprit bientôt que sa mort était proche. Comme il recommandait à Dieu, par de ferventes prières, son diocèse de Rouen, il fut consolé en apprenant, par révélation, qu'on lui choisirait pour successeur le moine saint Ansbert.

Il rendit paisiblement son âme à Dieu, âgé de 90 ans. Sa mort fut un deuil pour toute la France. Une députation de la ville de Rouen vint chercher ses restes précieux; le roi et toute sa cour voulurent accompagner le cortège jusqu'à Pontoise.

Le saint prélat fut enseveli dans l'église du monastère de Saint-Pierre, fondé à Rouen, par le roi Clotaire Ier. Les nombreux miracles opérés à son tombeau attirèrent les populations.

LE PATRON DE ROUEN

Trois ans après la mort du Saint, son successeur Ansbert ouvrit son tombeau et retrouva son corps sans aucune corruption. Il le plaça dans un lieu plus honorable. L'abbaye de Saint-Pierre s'appela dès lors l'abbaye de Saint-Ouen et la ville choisit son ancien évêque pour un de ses patrons.

Ansbert lui-même fut guéri d'une maladie mortelle en invoquant son saint prédécesseur.

Au IXe siècle, par crainte des Normands païens, les reliques de saint Ouen furent portées à Condat, près de Soissons. Mais, après leur conversion, les Normands réclamèrent ce trésor, et on le rendit. Quand le convoi fut arrivé à Darnetal, près de Rouen, le corps de saint Ouen devint subitement si lourd que personne ne put le remuer. Le duc de Normandie Rollon vint lui-

même, la tête et les pieds nus, supplier le Saint de ne pas priver la ville de Rouen de sa protection et de sa présence; puis il offrit des revenus considérables à l'église où allait reposer le saint évêque.

Alors la châsse se laissa soulever comme auparavant; le duc voulut avoir la joie de la porter lui-même. Le précieux trésor fut ainsi rapporté à son ancienne place, au milieu des chants d'allégresse et de la joie de tout un peuple. Cette fête et ces merveilles confirmèrent dans la foi les Normands récemment convertis.

Les fidèles recommencèrent donc à venir prier, comme autrefois, au tombeau du saint patron de Rouen; les moines, que les invasions barbares avaient chassés, vinrent repeupler l'abbaye restaurée, et saint Ouen ne se montra pas moins puissant auprès de Dieu que dans les siècles passés.

Les anciennes archives du monastère conservaient les actes de nombreuses guérisons obtenues par l'intercession du Saint.

Un jour, un prêtre de la Touraine arrivait à Rouen avec sa sœur, à l'église de Saint-Ouen et faisait aux moines le récit suivant : « Ma sœur était aveugle depuis plusieurs années et je la conduisais de temps en temps au tombeau de saint Martin dans l'espoir d'obtenir sa guérison. Mais cette faveur nous était refusée. « Ce sont nos péchés qui en sont la cause, » disions-nous, et nous recommencions notre pèlerinage un peu plus tard.

» Une nuit, j'entendis ma sœur s'écrier durant son sommeil : « O saint Ouen, c'est à vous qu'est réservé l'honneur de me guérir. » A son réveil, je lui demandai pourquoi elle avait parlé ainsi : « Je rêvais, disait-elle, que saint Ouen étendait la main sur ma tête pour me guérir. Si nous allions à Rouen le prier à son tombeau, je crois que je serais guérie. — Le voyage est trop dangereux, repris-je; demandons à saint Ouen qu'il vous guérisse dans l'église de Saint-Martin.

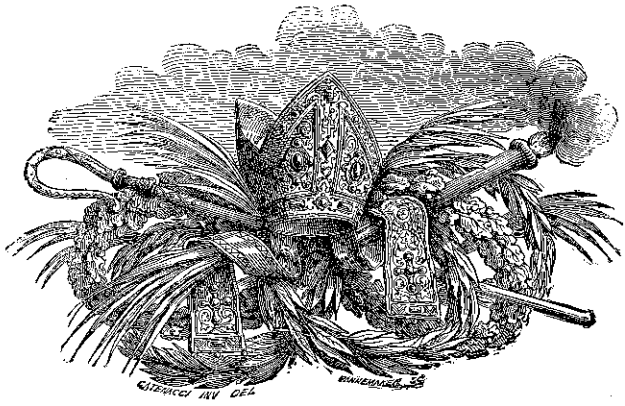
» Peu de jours après, c'était la fête du patron de Rouen, et nous allâmes de nouveau à l'église de Saint-Martin. Pendant que nous étions en prières, ma sœur aveugle vit saint Ouen s'avancer vers elle et poser la main sur sa tête. Aussitôt, ses yeux s'ouvrirent à la lumière corporelle; elle ne vit plus le Saint, mais l'église, son frère et la foule des fidèles. Voilà pourquoi je suis venu ici remercier saint Ouen. »

Une mère avait un petit garçon muet; une fois que l'on portait en procession la châsse de saint Ouen, elle se plaça sur le passage du cortège, en priant le Saint d'avoir pitié de son fils. Au moment où la châsse passait sous les yeux de l'enfant, brillante d'or et de pierreries, celui-ci se mit à exprimer son admiration par des cris et des syllabes, et, dès ce moment, il commença à parler.

Une autre mère apprit avec douleur que son fils, soldat, avait été fait prisonnier à la suite d'une bataille et qu'il gémissait dans une dure captivité. Elle courut au tombeau de saint-Ouen et supplia le grand évêque, avec beaucoup de larmes, de lui rendre son fils.

Celui-ci vit tomber ses chaînes ce même jour et, ayant réussi heureusement à s'échapper, ne tarda pas à revenir auprès de sa mère. Tous deux se rendirent à l'église de Saint-Ouen, présenter une offrande et remercier leur libérateur.

Mais, l'an 1562, l'église de Saint-Ouen fut saccagée et pillée par une armée d'hérétiques insurgés contre leur patrie qu'ils désolèrent longtemps par la guerre civile. C'étaient les calvinistes. Que leur importait le souvenir de saint Ouen dont ils avaient abandonné l'antique foi? Ils profanèrent et brûlèrent ses précieuses reliques, vénérées depuis tant de siècles. On n'en possède plus aujourd'hui que quelques fragments. Mais Dieu saura bien ressusciter un jour son glorieux serviteur et, en attendant, celui-ci peut toujours protéger du haut du ciel ceux qui l'invoquent.



SAINT BARTHÉLEMY, APOTRE

Fête le 24 août.

L'apôtre saint Barthélemy, qui fut écorché vif.

La vie de saint Barthélemy et les travaux de son apostolat ne nous sont pas connus dans tout leur éclat. Abdias, évêque de Babylone, vers le IIIe siècle, dans son ouvrage sur chacun des Apôtres, parle, il est vrai, assez longuement de saint Barthélemy ; mais bien des choses dans cette vie sont apocryphes, et nous ne saurions affirmer la véracité d'une foule de traits ayant rapport à la vie de notre Saint.

Voici, cependant, ce qu'on y trouve de plus intéressant et de plus conforme aux traditions : nous allons résumer ces faits d'après les hagiographes les mieux goûtés, tels que Ribadeneira et le P. Giry.

Dieu, pour nous enseigner l'humilité et pour d'autres raisons connues de sa sagesse, n'a pas fait transmettre aux siècles suivants tous les détails des grands travaux des Apôtres dans le monde ; mais ce qui est dit dans les quatre *Evangiles* et les *Actes des Apôtres* suffirait pour montrer aux hommes l'éminente sainteté des messagers de la bonne nouvelle, leur zèle admi-

rable pour le salut des âmes, leurs souffrances, leurs miracles, leurs victoires.

Barthélemy fut choisi par Notre-Seigneur pour semer la sainte doctrine : il reçut de la bouche même du divin Maître la science divine que, plus tard, il devait enseigner.

Il vécut avec le Sauveur, assista à ses prédications, ouït ses paraboles, et fut témoin, avec tous les autres Apôtres, de ses jeûnes et de ses mortifications. Il vit sa patience et sa résignation aux volontés de son Père, jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la Croix.

Après avoir été témoin de la gloire de la Résurrection de Notre-Seigneur, Barthélemy partit où l'envoya le chef de l'Eglise nouvellement née, et devint ainsi l'ambassadeur de Dieu qui réduisit le monde sous le joug de la parole évangélique.

QUI ÉTAIT BARTHÉLEMY

Saint Matthieu, saint Marc et saint Luc le nomment tous le sixième parmi les Apôtres; il naquit en Galilée de parents de basse condition : son père, pêcheur de son métier, avait des mœurs très pures et servait Dieu de tout son cœur. Le nom de Barthélemy tire son étymologie de BAR et de THOLMAI, nom assez répandu chez les Hébreux et qui signifie FILS de THOLMAI, ainsi que Baronius nous l'explique en ses notes sur le martyrologe.

Plusieurs auteurs ont pensé que Barthélemy était ce Nathanaël appelé par Notre-Seigneur « véritable israélite, chez qui il n'y a nul artifice ». Mais saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire et saint Jean Chrysostome rejettent cette opinion, en disant que Jésus-Christ ne voulait pas choisir pour Apôtres des docteurs de la loi, tel qu'était Nathanaël, mais bien de pauvres ignorants, grossiers et communs, afin que sa toute-puissance se fît voir ostensiblement dans cette œuvre sublime, que ne pouvait pénétrer la sagesse humaine.

D'autres auteurs, se basant sans doute sur le nom de Tolmaï ou Ptolémée, que portait son père, le font originaire de Syrie et de la race des rois Ptolémée. Il marchait, disent-ils, vêtu d'un habit de pourpre et orné de pierreries. Mais ceci n'est pas vraisemblable, car tous les Apôtres étaient Galiléens, et la Galilée n'est pas la Syrie proprement dite : puis, les Ptolémée n'ont jamais régné en cette province asiatique, mais bien en Egypte.

IL EST ENVOYÉ PRÊCHER DANS L'INDE

Ce qui est plus certain, c'est que, dans le partage que les Apôtres se firent de toutes les régions de l'univers, après la descente du Saint-Esprit, saint Barthélemy fut envoyé porter la bonne nouvelle dans l'Inde, au delà du Gange, et qui comprenait alors quarante royaumes.

Il traversa mille pays, enseignant partout Jésus-Christ, Sauveur du monde, il vint dans la Lycaonie, en Cappadoce et dans l'Albanie d'Asie, où, comme le dit saint Jean Chrysostome, il forma les peuples à la tempérance.

Son zèle fut très grand, et partout il faisait retentir la trompette éclatante de l'Evangile : il changea la face de ces contrées ; des églises furent bâties, des prêtres furent ordonnés, des évêques même furent sacrés.

Ce saint Apôtre accomplit mille autres travaux remarquables, très nécessaires à la fondation du christianisme, mais l'éloignement de ces contrées, et les souffrances qu'a supportées la religion depuis lors nous en ont ôté la parfaite connaissance.

Saint Pantène, maître de Clément d'Alexandrie, nous dit seulement que, lorsqu'il fut envoyé dans l'Inde par Démétrius, évêque d'Alexandrie, il y trouva l'Evangile de saint Matthieu, apporté dans ce pays par Barthélemy.

SAINT BARTHÉLEMY REND LES DÉMONS MUETS

En quittant les Indes, Barthélemy vint dans la grande Arménie qui devait être le champ glorieux de son zèle. Dans la ville capitale de cette province, il y avait un temple où l'on rendait les honneurs divins à une idole nommée Astaroth ; devant cette idole, les malades venaient demander leur guérison.

Le diable, qui avait fixé sa demeure dans cette idole, était très rusé, et depuis longtemps trompait le pauvre peuple. Il aveuglait les uns, estropiait les autres, mettait enfin des douleurs en tous leurs membres; de cette manière, ces malheureux étaient obligés de venir en son temple lui demander la guérison; alors, il retirait de leurs personnes les maléfices qu'il y avait jetés et les maladies qu'il leur avait causées, et ainsi on croyait qu'il les avait guéris. Ce démon rendait aussi des oracles et répondait à ceux qui l'interrogeaient; parfois, il disait vrai, mais le plus souvent, il mentait.

Or, dès que saint Barthélemy fut entré dans ce temple où demeurait le roi Polymius et toute sa famille, le démon devint complètement muet et ne fit plus aucune guérison.

Les prêtres arméniens, surpris du silence d'Astaroth, consultèrent une autre idole nommée Bérith pour en découvrir la raison.

Bérith répondit que c'était à cause de Barthélemy, serviteur et Apôtre du vrai Dieu, qui, étant venu dans cette ville, le tenait, par sa présence, comme captif dans des chaînes de fer.

LE DIABLE FAIT LE PORTRAIT DE SAINT BARTHÉLEMY

Ensuite, le diable Bérith dit que jamais Astaroth ne pourrait parler tant que Barthélemy resterait dans la ville : « Car, ajoutait-il, c'est » un Apôtre du vrai Dieu que vous reconnaîtrez » à ces marques : il a les cheveux noirs et crépus, » la figure blanche, le nez droit, la barbe longue » et grise; sa taille est moyenne, ses habits sont » blancs et il ne les use pas; voilà vingt-six ans » qu'il n'en a pas changé.

» Il fléchit les genoux cent fois le jour et cent » fois la nuit pour faire oraison; sa voix est claire » et argentine, une troupe d'anges marchent à » ses côtés; il a un visage gai, parle toutes les » langues, et annonce partout que les honneurs » divins ne doivent être rendus qu'au seul et » vrai Dieu. Il sait tout ce qui se passe dans » l'endroit même d'où il est absent; à cette » heure, il sait ce que je vous dis, et si, voulant » le prendre, vous le cherchez, il saura se dérober » à vos regards. »

Sur ces indications, les prêtres employèrent toute leur diligence à chercher l'ennemi d'Astaroth, et ils ne l'eurent pas trouvé si Barthélemy ne se fût produit de lui-même; mais il le fit par la délivrance des possédés, par la guérison des infirmes et autres prodiges qui frappaient d'ad-

miration tous les fidèles. En voyant cela, les prêtres d'Astaroth ne le maltraitèrent pas, comme ils en avaient eu auparavant l'intention.

IL DÉLIVRE DU DÉMON LA FILLE DU ROI

Le roi Polymius avait une fille possédée d'un esprit de malice et fort tourmentée. Ayant été informé des merveilles opérées par le saint Apôtre, il le manda en son palais pour guérir son enfant.

Astaroth, qu'on avait invoqué, n'avait pu en venir à bout, et pour cause; au contraire, en sa présence, un autre diable, plus furieux que le premier, était entré dans le corps de la malheureuse, de sorte qu'il fallait parfois la tenir en l'attachant avec des chaînes de fer.

Le roi envoya donc de riches présents à Barthélemy pour qu'il vînt près de sa fille, mais le Saint se tint si bien caché que les serviteurs rapportèrent les présents à leur maître, sans avoir trouvé l'Apôtre.

Celui-ci vint peu de temps après au palais et délivra l'enfant du démon qui la tourmentait si cruellement. Et, comme le roi le pressait d'accepter des présents, le Saint répondit: « Ce n'est » ni l'or ni l'argent qui m'ont amené dans votre » pays, mais bien le zèle du salut des âmes; je » vous demande donc, non des richesses, mais » de vous rendre vous-même digne des trésors » éternels. Quittez l'abominable superstition de » votre idolâtrie, reconnaissez le vrai Dieu, seul » auteur de notre vie et maître de toutes choses. » Et, pour vous prouver la vérité de mes paroles, » je vais faire confesser au diable toutes ses » tromperies et mensonges. »

AVEUX DU DÉMON

En effet, Polymius, ayant conduit Barthélemy au temple, celui-ci ordonna à l'idole Astaroth de faire une confession publique de ses fourberies.

Alors, en présence du roi, des prêtres du temple et d'une infinité de peuple que la curiosité avait amenés à ce spectacle, le démon, au commandement de saint Barthélemy, commença ainsi sa confession humiliante : « Je suis un » misérable démon condamné à brûler éternel- » lement dans les flammes de l'enfer. Je ne suis » pas Dieu comme je l'ai toujours dit, mais je » suis un de ces anges rebelles qui ont été pré- » cipités dans les abîmes du feu. Ma puissance » n'est rien, car je suis enchaîné avec des chaînes » de flammes, par le seul et vrai Dieu Jésus- » Christ, que prêche Barthélemy. Je n'ai fait » dans ce temple que des méchancetés et des » impostures, mes oracles ont été presque tous » d'affreux mensonges. Les miracles qu'on a cru » que je faisais n'ont été que des prestiges, car » moi-même je causais ces maux par ma malice, » et quand je cessais de les causer, on pensait y » voir une guérison; alors, on me rendait les » honneurs divins qui ne sont dus qu'à Dieu » seul, dont le Fils Jésus-Christ est descendu du » ciel sur la terre pour m'écraser la tête et » détruire mon empire en rachetant le monde. » Jésus-Christ a envoyé partout ses ambassa- » deurs pour porter sa parole, et Barthélemy » est un de ses fidèles Apôtres. »

Le démon parlait ainsi en grinçant des dents et comme poussé fatalement à dire ces choses par une force supérieure invisible, qui n'était autre que celle du Dieu Très-Haut.

CONVERSION DU ROI

Une merveille si éclatante frappa les esprits et les cœurs, le roi et toute la foule présente désiraient ardemment connaître la foi de Jésus-Christ.

Pour se venger du démon qui leur avait fait tant de mal, les assistants renversèrent sa statue et la traînèrent par terre : alors, on vit sur les murs du temple une multitude de petites croix que la main invisible d'un ange y gravait.

Puis, pour montrer plus ouvertement encore la vérité des paroles de Barthélemy, Dieu permit que tout le monde présent au temple vit sortir hors de l'idole Astaroth le diable lui-même sous la forme d'un petit nègre, au nez crochu, à la barbe longue, aux yeux rouges de feu, aux narines vomissant une noire fumée. Tous furent saisis d'effroi devant cette épouvantable figure, mais l'Apôtre ordonna aussitôt au diable de fuir au désert.

Alors, le roi et sa famille avec toute sa maison écoutèrent docilement les instructions de la religion chrétienne, et, peu après, ils reçurent le saint baptême, avec les habitants de douze villes du royaume où Barthélemy alla prêcher et faire de nombreux miracles. Il choisit, parmi ces habitants convertis, un certain nombre des plus vertueux et des plus instruits, qu'il ordonna prêtres, diacres et ministres de Jésus-Christ.

FUREUR DU DÉMON CONTRE LE SAINT APOTRE

Le grand accroissement de la religion chrétienne, l'augmentation de la gloire de Dieu et la destruction humiliante des idoles, avaient aigri les prêtres des faux dieux, qui haïssaient Barthélemy. Ils résolurent donc de se venger et pour cela, ils s'adressèrent à Astiagès, frère du roi converti, Polymius.

Astiagès, furieux de tout ce que lui disaient les prêtres, fit mander Barthélemy pour le châtier. « N'est-ce point toi, dit-il, qui a perverti » mon frère Polymius, et brisé les idoles du » temple et tous les dieux de ma nation ?

— Le seul Dieu des nations, dit l'Apôtre, c'est » le Créateur du ciel et de la terre qui règne là- » haut avec Jésus-Christ son Fils. Je n'ai détruit » le culte d'aucun dieu, mais seulement le culte » des démons. Je n'ai pas perverti Polymius, » mais lui ai enseigné le droit chemin. »

Le Saint avait à peine fini ces paroles que les idoles du palais d'Astiagès tombèrent par terre et se brisèrent en mille pièces.

ASTIAGÈS FAIT ÉCORCHER VIF SAINT BARTHÉLEMY

Astiagès, furieux des paroles du Saint et de la destruction de ses idoles, fit rudement fouetter l'Apôtre : ensuite, il chercha dans son esprit l'idée d'un supplice affreux pour punir honteusement le saint prédicateur; le démon lui suggéra tout ce qu'il y a de plus dur et de plus cruel. Le prince fit étendre Barthélemy sur une large planche, puis commanda à ses féroces soldats d'écorcher l'Apôtre tout vif. Ces êtres inhumains s'arment alors de couteaux et de pierres tranchantes et écorchent le Saint depuis la tête jusqu'aux pieds; de telle sorte que, n'ayant plus de peau, on ne voyait qu'une chair sanglante et percée horriblement de ses os. Pendant ce cruel martyre, Barthélemy souffrait avec patience et ne cessait de publier la gloire de Dieu et la vérité de l'Evangile.

SA MORT — SON CULTE

Pierre de Natalibus dit qu'il fut écorché le 24 août et que ce ne fut que le 25 qu'Astiagès lui fit trancher la tête.

Cette mort du juste fut châtiée par les démons mêmes, qui s'emparèrent d'Astiagès et des prêtres païens complices du crime ; ils les tourmentèrent durant quarante jours, puis les étranglèrent pour continuer de les tourmenter dans les enfers.

Le roi Polymius devint, dit-on, le premier évêque d'Arménie et travailla pendant vingt ans à perpétuer ce qui y avait fait saint Barthélemy.

Le corps du martyr et sa peau ensanglantée furent enterrés à Albane en haute Arménie. Beaucoup de miracles s'opérèrent à son tombeau; mais les païens, furieux de voir une affluence si considérable de chrétiens venir vénérer les saintes reliques, enfermèrent le corps du Bienheureux dans un coffre de plomb et le jetèrent dans la mer, en disant : « Barthélemy, tu ne » tromperas plus le peuple. »

Mais le coffre, flottant sur l'onde, vint heureusement à l'île de Lipari, près de la Sicile. En 831, les Sarrasins s'emparèrent de cette île, et dispersèrent les saintes reliques.

Saint Barthélemy apparut alors à un moine et lui dit : « Lève-toi et va ramasser tous mes osse- » ments que les païens ont dispersés. » Le moine, surpris, répondit : « Grand Saint, comment vou- » lez-vous que je reconnaisse votre corps parmi » tant de morts qui gisent ici ? — Ne réplique » pas, dit saint Barthélemy, lève-toi, et cette » nuit-même, tu iras recueillir tous mes osse- » ments. Tu les reconnaîtras facilement, car ils » brilleront d'une douce lumière, entre tous les » cadavres. »

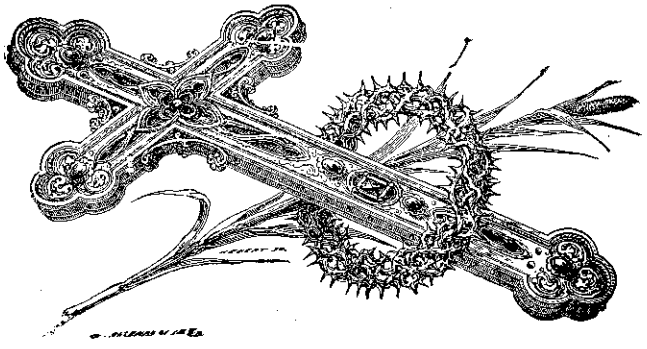
Le moine obéit, et recueillit les reliques du Saint : elles furent transportées en grande pompe à Bénévent, et vers l'an 983, le saint corps fut envoyé à Rome, par l'empereur Othon II. Cette relique insigne est certainement authentique, et a toujours été très honorée dans la ville du Pape. Chaque année, un immense concours de peuple vient honorer le grand Apôtre et le saint défenseur de la parole divine.

Toulouse conserve, dans l'église de Saint-Sernin, le chef de saint Barthélemy. La cathédrale de Versailles possède un de ses bras.

L'Arménie elle-même n'a pas oublié le souvenir de son premier apôtre. Le lieu où saint Barthélemy a subi le martyre porte aujourd'hui le nom de Kisouæ. C'est un bourg assez important, situé près de la ville de Nakchivan, à trois lieues du mont Ararat. Le culte du saint Apôtre y est très célèbre, les miracles qu'on y obtient par son intercession sont nombreux, de sorte qu'il est invoqué, non seulement par les chrétiens, mais aussi par les musulmans du pays.

TRAIT CURIEUX, TIRÉ DE LA « LÉGENDE DORÉE »

On lit, dans un ancien manuscrit des miracles des Saints, qu'un docteur célébrait chaque année, avec grande solennité, la fête de saint Barthélemy. Un jour, tandis qu'il prononçait un discours, le diable lui apparut sous la forme d'une jeune fille ravissante de beauté. Le docteur l'ayant vu l'invita à sa table : or, tandis qu'ils prenaient le repas et que le démon cherchait à séduire son hôte par d'insidieuses paroles, le bienheureux Barthélemy vint, sous la forme d'un pauvre pèlerin, frapper à la porte, et demander l'hospitalité au nom de saint Barthélemy. Le maître lui donna un morceau de pain, mais le pauvre refusa cette offre; puis il parla ainsi : « Docteur, quel est le propre de l'homme? — C'est le rire, » répondit celui-ci. Mais la jeune fille répliqua : « Non, docteur, le propre de » l'homme c'est le péché, avec lequel il est conçu, » il naît et vit. — Vous avez bien répondu, maître, » dit le Saint, mais la jeune fille a donné une » pensée plus profonde. » Le pèlerin posa encore cette seconde question : « Quel est le lieu, dit-il, » d'un pied carré, où Dieu a accompli ses plus » grands prodiges ? » Le docteur répondit : « C'est » la croix où Dieu a opéré les choses les plus » admirables. — Pardon, docteur, dit la femme, » c'est la tête de l'homme, dans laquelle vit tout » un petit monde. — Les deux réponses sont » bonnes, dit le Saint. Je vous ferai une troisième » question, si vous le voulez : quelle distance y » a-t-il entre les hauteurs des cieux et les abîmes » de l'enfer ? — Je ne sais, répondit le docteur. » — Pour moi, dit le diable, caché sous la forme » de la jeune fille, je ne le sais que trop bien, » car je suis tombé, aux premiers temps, des » hauteurs de l'un jusqu'aux profondeurs de » l'autre, et je veux te le montrer..... » Disant cela, la terre s'ouvrit et le diable se précipita en hurlant dans le noir abîme. Saint Barthélemy, caché sous les dehors d'un pèlerin, disparut aussi, mais pour remonter dans les cieux, aussi haut que le diable était tombé bas.



SAINTE AURÉE ET SES COMPAGNONS

Martyrs à Ostie (269)

Fête le 24 août.

Sainte Aurée, d'après une ancienne gravure flamande.
Elle tient les instruments de son martyre : la torche et le fouet.

PERSÉCUTION DE CLAUDE LE GOTHIQUE

Claude II le Gothique, successeur de Gallien, fut un prince passionné pour la grandeur de Rome, mais aussi un ennemi des chrétiens. Une nouvelle persécution commença et dura deux ans (269-270). Elle fut limitée à l'Italie. En Orient, les chrétiens jouirent même d'une grande liberté, sous la protection de Zénobie, reine de Palmyre.

La série des martyres attribués par les passionnaires au règne de Claude commence au 1er mars 269, pendant que lui-même était encore à Rome, et prend des proportions plus considérables après son départ pour l'Illyrie, menacée par les Goths.

CENSORINUS, OFFICIER DU PALAIS, EST ENFERMÉ DANS LA PRISON D'OSTIE

« Sous le règne de l'*impie* Claude, nous disent les Actes de sainte Aurée, Ulpius Romulus étant vicaire de l'empire, une grande persécution s'éleva contre les chrétiens. » Comme il est dit plus haut, il ne s'agit que d'une persécution locale. Elle sévit surtout en Italie; mais on peut dire qu'elle fut grande en ce sens que les magistrats païens, dont la haine du nom chrétien avait été contenue sous le règne de Gallien, s'acharnèrent contre les fidèles, sous le nouvel empereur, avec une violence digne des pires persécuteurs.

Il y avait alors un officier de la cour, nommé Censorinus, qui pratiquait en secret la religion

chrétienne et vivait dans la crainte de Dieu. Toutes les fois qu'il voyait des chrétiens conduits en prison ou traînés à la mort, il savait, sans se trahir, fortifier leur courage, distribuait des vivres et des secours aux prisonniers, et même remplaçait les diacres dans le ministère de la parole auprès des catéchumènes. L'empereur Claude l'apprit et en fut irrité. Il ordonna d'arrêter Censorinus et de l'amener en sa présence. Dès qu'il fut devant lui, il lui demanda : « N'es-tu donc plus cet homme, le fidèle adorateur des dieux, et qui toujours as publié ma gloire et ma puissance? Je n'ai jamais rejeté aucun de ceux qui m'ont servi et je les ai comblés de biens. »

Censorinus répondit : « Sache que je dois rendre témoignage à Jésus-Christ, mon Maître, et proclamer qu'il est le seul Dieu véritable. Après avoir été crucifié et enseveli, il est ressuscité le troisième jour, à la vue de ceux-là mêmes qui l'avaient attaché à la croix. Après sa résurrection, il s'est montré à ses bienheureux apôtres et, sous leurs yeux, il est remonté aux cieux. C'est presque de nos jours qu'il a daigné accomplir ces mystères, en descendant du sein de son Père dans le sein d'une Vierge, son amour pour les hommes l'ayant attiré sur la terre sans qu'il abandonnât le ciel. »

Irrité de cette réponse, Claude dit : « Tu as perdu l'esprit, Censorinus. » Et aussitôt il ordonna, pour l'éloigner de ses compagnons d'armes, qu'on le conduisit à Ostie et qu'on l'y tint enfermé dans la prison. Ostie n'est éloignée de Rome que d'environ quinze milles. Là, dans la prison et dans les fers, Censorinus chantait les louanges de Dieu sans relâche, et le jour et la nuit.

SAINTE AURÉE VISITE LE MARTYR DANS SA PRISON DÉLIVRANCE MIRACULEUSE

Dans la même contrée, non loin de la ville d'Ostie, vivait une vierge d'une puissante famille sénatoriale et unie aux empereurs par les liens du sang. Elle se nommait Aurée. Après avoir souffert de nombreuses persécutions et subi plusieurs sentences pour la foi, elle vivait dans ses terres, au milieu d'une nombreuse réunion de chrétiens et de vierges saintes. Ayant appris l'emprisonnement de Censorinus, Aurée venait chaque jour apporter au confesseur de Jésus-Christ des mets qu'elle lui avait préparés de ses mains; elle lavait ses chaînes ensanglantées et lui rafraîchissait les yeux et le visage.

Or, elle avait chez elle un saint prêtre nommé Maxime et le diacre Archélaüs qui, tous les jours, offraient à Dieu le Saint Sacrifice, au milieu des chants et des prières. Ce prêtre avait le don des miracles. Un jour, il entra dans la prison du bienheureux Censorinus; et aussitôt les chaînes tombèrent des pieds et des mains du martyr. A cette vue, le saint prêtre, adressant la parole aux gardiens de la prison qui avaient vu le prodige, leur dit : « Frères, renoncez aux démons et à des plaisirs qui passent; apprenez à connaître le Seigneur Jésus-Christ qui était avant les siècles et qui un jour viendra juger les vivants et les morts, et le monde tout entier par le feu, car notre siècle s'écoule rapidement, et le ciel et la terre n'auront qu'un temps; mais Jésus-Christ Notre-Seigneur demeure et demeurera toujours le même. »

Les gardes répondirent au bienheureux Maxime : « Que devons-nous faire pour ce Seigneur dont tu nous parles? Le prodige que tu viens d'opérer nous le fait assez connaître, car c'est sa puissance et tes prières qui ont brisé les chaînes du prisonnier. »

Le bienheureux prêtre Maxime reprit : « Recevez tous le baptême et croyez au Christ, le Fils de Dieu, abandonnez vos vaines idoles et faites pénitence; car vous avez blasphémé son nom que vous ne connaissiez pas, et vous avez persécuté ses saints. »

Alors, tous les gardes ensemble : Félix, Maxime, Taurinus, Herculien, Numérius, Storacinus, Ménas, Commodius, Hermès, Maurus, Eusébius, Rusticus, Monacrius, Amandinus, Olympius, Cyprius et Théodore le tribun, se jetèrent aux pieds du bienheureux prêtre Maxime, le conjurant de vouloir bien leur donner le saint baptême. Ils sortirent tous de la prison à la faveur des ténèbres et se rendirent hors de la ville dans la maison de campagne d'Aurée, et là, pendant plusieurs jours, le saint prêtre les prépara au baptême.

Aurée leur donna des vêtements blancs pour la cérémonie, et prépara le repas des néophytes. Après quoi, Maxime les baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ces nouveaux chrétiens, éclairés par la lumière divine, rendirent grâces au Dieu tout-puissant. Quand la nuit fut venue, disent les Actes, le bienheureux évêque Cyriaque, qui se trouvait alors à Ostie, versa sur eux le baume du Christ, en les marquant du signe du salut. Il prononça sur eux les paroles sacrées et imprima sur leur front le caractère du parfait chrétien.

RÉSURRECTION D'UN ENFANT

Cependant il y avait près de là un ouvrier dont le fils venait de mourir. Au moment où les saints Cyriaque et Maxime passaient avec la bienheureuse Aurée et tous les autres généreux soldats du Christ, cet homme pleurait la mort de son enfant. Le prêtre Maxime l'ayant entendu lui dit : « Crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ et confesse son nom devant nous tous; à cette condition, tu vivras et ton fils te sera rendu. »

L'ouvrier lui répondit : « Comment pourrais-je recourir à lui, j'ai blasphémé son nom depuis mes plus jeunes années jusqu'à ce jour. »

Maxime lui dit : « Fais pénitence des péchés que tu as commis; car notre Dieu est le Dieu des pénitents; il ne nous punit point selon la mesure de nos péchés, mais il nous traite selon la grandeur de sa miséricorde. »

L'ouvrier répondit : « Baptisez-moi donc en son nom; je veux être du nombre des fidèles. » Alors il fut baptisé au nom de la Sainte Trinité.

A peine eut-il été marqué du caractère du Christ que tout aussitôt, dans les transports d'une sainte allégresse, il conduisit Maxime auprès du corps de son fils. En le voyant, le saint prêtre versa des larmes et dit : « Seigneur Jésus, qui avez daigné prendre la forme d'un esclave pour nous délivrer de la servitude du démon, jetez un regard sur les œuvres de vos mains, afin qu'elles vous connaissent comme leur Créateur et leur Maître. »

Le bienheureux Cyriaque, qui venait d'arriver à son tour, ajouta : « Seigneur, nous fléchissons le genou en invoquant votre nom. » Et ils prièrent ainsi longtemps. Enfin, le bienheureux Cyriaque reprit : « Seigneur Jésus-Christ, qui, dans votre miséricorde infinie, avez voulu être crucifié pour le salut des hommes, et qui avez réveillé Lazare du sommeil de la mort et rendu à la vie le fils unique de la veuve, daignez manifester aujourd'hui les merveilles de votre puissance sur votre serviteur, afin qu'il apprenne, en ce jour de sa régénération, à vous connaître comme le Dieu vivant et véritable, le souverain Seigneur de toutes choses, qui règne dans les siècles des siècles. » Tous répondirent : « Amen. »

Au même moment, le mort revint à la vie et commença à parler : « J'ai vu, disait-il, le Seigneur Jésus-Christ me rappelant des ténèbres à la lumière. » Maxime l'instruisit et le baptisa au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Puis il lui donna le sacrement de Confirmation. La bienheureuse Aurée, qui l'avait reçu au sortir des fonts baptismaux, lui imposa le nom de Faustin. Il avait alors douze ans.

COLÈRE DE L'EMPEREUR CONTRE AURÉE

On vint annoncer à l'empereur qu'un enfant avait été rappelé à la vie par les prières des chrétiens. Claude répondit : « Ce ne peut être qu'un artifice magique. » Il fit aussitôt mander le préfet de la ville de Rome, Ulpius Romulus, et lui signifia cet ordre : « La sacrilège Aurée a déshonoré la noblesse de sa naissance et s'est livrée tout entière aux magiciens et à leur art. Presse-la par tous les supplices jusqu'à ce que tu lui aies persuadé d'adorer les dieux de l'empire. C'est à cette seule condition qu'elle aura la vie sauve, elle et tous ses compagnons. »

Ulpius Romulus vint à Ostie et fit mettre en prison tous les chrétiens de la maison d'Aurée. Le lendemain, dès le matin, il fit comparaître la sainte dame devant lui et lui dit : « Quelle est donc cette folie de te mêler aux magiciens et de te glorifier de pratiquer leurs prestiges, sans craindre de souiller l'éclat de ta naissance? »

Aurée lui répondit : « Ce sont plutôt les démons, vos séducteurs, dont j'ai foulé aux pieds la gloire; j'ai abandonné de vaines idoles, fabriquées par la main des hommes, et j'ai reconnu le Dieu unique, vivant et véritable, et son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui viendra juger les vivants et les morts, et condamnera aux ténèbres de l'enfer le diable ton père, avec l'empereur, l'impie Claude, ton maître. »

Ulpius Romulus dit à ceux qui l'entouraient : « Elle s'est laissé tromper par les magiciens. » Puis, s'adressant à elle : « Renonce, ajouta-t-il, à tes folles imaginations, et montre-toi digne de ta naissance et de tes ancêtres. »

La Bienheureuse lui répondit : « Malheureux, si tu connaissais le Dieu créateur du ciel et de la terre, ta bouche n'aurait pas vomi le blasphème. »

Aussitôt, Romulus, transporté de colère, la fit étendre sur le chevalet; mais pendant qu'on lui tirait les nerfs avec violence, son visage s'animait et rayonnait d'une beauté céleste. Elle disait : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné m'arracher à l'enfer pour m'élever jusqu'au ciel. »

Romulus lui dit : « Nous verrons si ton Christ viendra te délivrer. » La bienheureuse Aurée répondit : « Certes, je n'en suis pas digne; mais celui qui a daigné m'arracher aux ténèbres du monde est assez puissant pour te renverser, toi et ton empereur, l'impie Claude. »

Pendant qu'elle parlait ainsi, le chevalet se brisa, et la vierge, descendue à terre sans effort, se releva pleine de force et de vie. Romulus ordonna qu'on la soumît au tourment de la flagellation. Le héraut proclama la sentence; elle était ainsi conçue : « La sacrilège Aurée a blasphémé les dieux et maudit la puissance souveraine de l'empereur, le gardien de notre liberté; qu'elle soit frappée. »

La bienheureuse vierge, de son côté, répétait à haute voix : « Vous êtes béni, Seigneur Jésus-Christ, qui déjà vous manifestez à votre servante. »

Romulus dit : « Appliquez-lui, sur les côtés, des torches ardentes. » Mais quand on les approcha, son visage éclata d'une beauté toute nouvelle; et, transportée, elle dit à l'impie Romulus : « Malheureux, tu n'as pas honte d'arrêter tes regards sur une femme qui devrait te rappeler ta mère; tu la fais dépouiller et torturer à tes yeux. » Romulus lui répondit : « Accuse plutôt ta mauvaise fortune qui t'a préparé cet affront, en te faisant abandonner nos dieux immortels et l'éclat de la puissance royale, pour te souiller de l'art infâme de la magie. » Puis, la voyant déjà à demi brûlée, il la fit relever et reconduire en prison.

JUGEMENT DE MAXIME ET D'ARCHÉLAUS

Le juge se fit alors présenter le prêtre Maxime et le diacre Archélaüs, et il leur dit : « Pourquoi faites-vous blasphémer les noms de nos grands dieux? Vous égarez les hommes et leur persuadez de ne plus croire à leur puissance. » Le prêtre Maxime répondit : « Nous n'égarons pas les hommes; dis plutôt que, par la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous les délivrons de l'erreur des idoles. »

A ces mots, Romulus s'écria courroucé : « Ces hommes sont dignes de mort! » et il fit conduire le bienheureux diacre Archélaüs dans une maison située devant le théâtre, avec ordre de lui trancher la tête. L'ordre, en effet, fut exécuté. Pour le bienheureux Maxime, Romulus le fit jeter en prison.

Cependant, le saint prêtre Eusèbe recueillit pendant la nuit le corps du saint diacre et l'ensevelit dans la villa d'Aurée.

Restaient encore les soldats, qui, à la parole de Maxime, avaient confessé la foi du Christ. Ils achevèrent leur sacrifice par le même genre de mort qu'on avait infligé à Archélaüs. Quand Romulus eut reçu la nouvelle de ces exécutions, il voulut en finir et ordonna que le prêtre Maxime et l'évêque Cyriaque fussent décapités dans leur prison et leurs corps jetés à la mer. Mais le saint prêtre Eusèbe fut assez heureux pour retrouver leurs précieux restes; il les recueillit avec soin et les ensevelit dans une terre voisine de la ville d'Ostie; puis, le 6 des ides d'août, il les déposa dans une crypte, sur la route de Rome à Ostie. Quant aux corps de Taurinus et d'Herculianus, il les ensevelit à Porto, ville voisine d'Ostie, à l'embouchure du Tibre. Quatre jours après, il trouva, gisants sur le rivage de la mer, les corps des autres saints. Il ensevelit le tribun Théodore dans un sépulcre voûté; il réunit et déposa les autres près des corps des bienheureux Cyriaque et Maxime, dont ils avaient partagé le martyre.

NOUVEL INTERROGATOIRE D'AURÉE — LA MORT

Enfin, après cinq jours de prison, Romulus se fit amener la bienheureuse Aurée. A peine fut-elle arrivée devant le préfet, qu'elle lui dit avec l'accent de la joie qui déjà remplissait son âme : « Pourquoi laisses-tu tes jours se consommer sans fruit? Apprends enfin à reconnaître le Christ pour ton Dieu, ton Créateur et ton Maître, et n'adore plus des dieux de pierre, d'or ou d'argent. Réserve tes hommages pour mon Maître, le Seigneur Jésus-Christ, qui est mort sur la croix pour nous sauver, est ressuscité des morts le troisième jour, est monté au ciel, d'où il viendra juger les vivants et les morts. »

Romulus lui répondit : « Tout à l'heure tu verras ton Christ si tu refuses de sacrifier aux dieux immortels. »

Aurée répondit : « Tu as dit vrai, malheureux. Une fois, du moins, la vérité est sortie de ta bouche, quand tu as dit que si je ne sacrifie pas à tes démons je verrai mon Christ. »

Romulus, de plus en plus furieux de se voir vaincu par les réponses de la vierge, ordonna qu'on lui brisât les dents avec des pierres. Mais la martyre répétait au milieu de ce supplice : « Gloire à vous, Seigneur Jésus, qui avez daigné me compter au nombre de vos serviteurs et de vos servantes. »

Romulus lui dit : « Respecte du moins le nom de tes ancêtres, adore les dieux, sacrifie et accepte un mari digne de ta naissance. » Aurée, élevant alors la voix, lui dit avec une généreuse confiance : « Mon époux, je l'ai déjà trouvé : c'est le Créateur du ciel et de la terre, Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant que tu refuses de connaître, pour honorer de préférence des démons qui ont rempli ton cœur de fureur et de rage. »

A ces mots, le juge, n'étant plus maître de sa colère, ordonna à ses bourreaux de la frapper avec des fouets armés de balles de plomb; mais, plus on la frappait, plus il semblait que ses forces grandissaient avec son courage. Alors le préfet lui fit attacher au cou une pierre énorme et ordonna de la jeter à la mer.

Mais le corps de la Sainte, miraculeusement préservé, fut apporté par les flots jusqu'au rivage. Le bienheureux Hippolyte Nonnus la recueillit et l'ensevelit dans la villa que lui-même habitait, en dehors des murs d'Ostie. C'était le 9 des calendes de septembre, c'est-à-dire le 22 août.

ARRESTATION DE SABINIANUS, INTENDANT D'AURÉE

Cependant, Romulus fit arrêter Sabinianus, administrateur des biens d'Aurée, et le somma de lui livrer les richesses de la vierge : « La sacrilège Aurée, lui dit-il, a préféré la mort à la vie, s'obstinant à ne pas renoncer à la magie. Elle possédait de grandes richesses. Apporte-nous ses joyaux et ses trésors et sacrifie à nos dieux. Je te laisse la vie si tu te soumets aux ordres de nos empereurs. »

Sabinianus lui répondit : « J'ai appris de ma sainte maîtresse à chérir l'obéissance et l'humilité; mais en même temps elle m'a appris à confesser un seul Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est né de la Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit. Ce sont là toutes nos richesses, et nous n'avons ni or, ni argent, ni pierres précieuses. »

Romulus lui dit : « Songe à sauver ta vie, livre aux empereurs les trésors que tu tiens cachés et sacrifie aux dieux. »

Sabinianus répondit : « Je ne suis pas digne, à cause de mes péchés, de la faveur dont tu me menaces; mais je n'ai qu'un désir, c'est qu'il plaise à Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, de m'accorder ce bonheur malgré mon indignité; car c'est là ma foi. Sache, de plus, que je ne possède point l'or qui passe et disparaît, et que jamais je ne consentirai à fléchir le genou devant tes idoles. »

Ces discours et d'autres semblables excitèrent la fureur de l'impie Romulus, qui ordonna à ses bourreaux de briser avec des fouets armés de plomb le cou de Sabinianus.

Le saint martyr ne succomba pas encore sous les coups furieux des bourreaux. Comme il vivait encore, Ulpius Romulus le fit conduire en prison, ne désespérant pas de vaincre sa constance.

MARTYRE DE SAINT HIPPOLYTE — VOIX ANGÉLIQUES

A la nouvelle de cette dernière exécution, le bienheureux prêtre Hippolyte vint se présenter le même jour à Ulpius Romulus, et, devant lui, il éleva la voix et dit : « Malheureux! Si tu connaissais le Christ, le Fils de Dieu, tu ne sévirais pas avec tant de cruauté contre les saints, pour les contraindre à s'incliner devant tes vaines idoles. Tu t'anéantirais au contraire toi-même devant le Créateur et le Maître de toutes choses, et tu honorerais ses serviteurs, au lieu d'adorer des pierres sans puissance, sans parole, sans vie. »

Romulus, indigné de ce langage, ordonna de lui lier les pieds et les mains et de le jeter dans un canal qui servait d'égout à la ville. Or, à peine l'ordre infâme fut-il exécuté, qu'on entendit des voix durant environ une heure; on eût dit de jeunes enfants qui chantaient à Dieu un cantique d'actions de grâces. Au milieu de ce concert, Hippolyte rendit son âme au Seigneur, le 11 des calendes de septembre, c'est-à-dire le 24 août.

En apprenant les merveilles qui avaient accompagné cette mort, Romulus s'obstina dans son incrédulité et dit : « Ce sont encore là de vains prestiges de ces magiciens. »

SABINIANUS TRIOMPHE LE DERNIER DE TOUS

« Il reste encore Sabinianus, s'écria le préfet; celui-là, du moins, je le guérirai de ses folies. » Il le fit donc amener devant lui et frapper à coups de bâton, pendant qu'un héraut criait à haute voix : « Livre les trésors d'Aurée aux empereurs et incline-toi devant la majesté des dieux tout-puissants qui gouvernent l'empire. »

Mais Sabinianus n'ouvrit la bouche que pour dire : « Seigneur Jésus-Christ, je vous rends grâces d'avoir daigné me compter au nombre de vos serviteurs. » Sous les coups dont on l'accablait, son visage était joyeux et ne laissait pas voir le moindre signe de faiblesse.

Romulus, furieux, le fit attacher sur le chevalet. Pendant que les bourreaux tiraient ses nerfs avec violence, le héraut répétait ses sommations; mais le martyr ne savait que répondre une seule chose : « Je rends grâces à Jésus-Christ mon Maître.

— Il est fou, disait Romulus aux spectateurs. Les secrets de la magie lui donnent une aveugle sécurité. »

Il ordonna qu'on le brûlât avec des torches. Quand on les appliqua sur les flancs du martyr, Romulus était à ses côtés et criait : « Malheureux, songe à vivre et rends les trésors que tu tiens cachés, nous le savons. »

Mais le bienheureux Sabinianus, vrai martyr du Christ, rendait grâces au Seigneur. Il expira en proférant ces mots : « Mon Dieu, recevez mon âme! »

Le corps du Saint fut jeté dans un puits. Le prêtre Cordius le recueillit et l'ensevelit avec la bienheureuse Aurée.

L'église cathédrale d'Ostie a pour patronne principale sainte Aurée. La fête se célèbre le 24 août.

SOURCES CONSULTÉES

Actes de sainte Aurée, d'après un ancien manuscrit de Trèves, publié par les *Bollandistes*, août, t. IV. — De Magistris : *Acta martyrum ad Ostia Tiberina*. — *Les Actes des martyrs*, par les RR. PP. Bénédictins. — Paul Allard : *Les dernières persécutions*.

LA VÉNÉRABLE JEANNE-ANTIDE THOURET

fondatrice des Sœurs de la Charité, sous la protection de saint Vincent de Paul.

(1765-1826.)

La Vénérable sollicite de Pie VII l'approbation de son Institut et de ses Constitutions.
(*Photographie d'un tableau conservé chez les Sœurs de Charité.*)

NAISSANCE

Au nord-est de Besançon, au fond d'un riant et fertile vallon des monts Jura, se trouve le petit village de Sancey-le-Long. C'est là que naquit, le 27 novembre 1765, Jeanne-Antide Thouret. Ses parents, d'honnêtes ouvriers et de bons chrétiens, « furent bien réjouis à sa naissance, nous dit-on, parce qu'ils avaient des fils et pas de fille ».

L'enfant était de complexion si délicate qu'on désespéra presque de la conserver; « pendant plusieurs mois, raconte Sœur Rosalie, sa nièce et sa confidente, si on ne l'avait vue respirer, on eût cru qu'elle était morte ».

Dieu, qui la destinait au soin des pauvres et des malades, semble avoir voulu la faire souffrir dès son jeune âge, afin qu'elle eût une plus grande pitié pour les malheureux et les affligés. Un jour, elle fit une chute si malencontreuse qu'elle en reçut une large blessure à la tête; une autre fois, elle faillit périr dans le feu.

Après les douleurs physiques vinrent les épreuves morales. Vers l'âge de quinze ans, elle perdit sa mère et dut vivre avec une servante « immorale et voleuse » qui, trompant la confiance du père et cachant ses vices sous des dehors pieux, tenta d'initier la jeune fille à ses vilains procédés, mais Jeanne sut se garder contre cette tentation.

Dès son enfance, elle avait ressenti un attrait tout spécial pour les œuvres de miséricorde. Sous l'inspiration du curé de la paroisse, elle rassem-

blait chez elle plusieurs jeunes filles, leur faisait du bien, et, ensemble, elles visitaient les pauvres, pour les consoler et leur distribuer quelques aumônes.

Cette vie de dévouement ne suffisait pas à son ardeur d'apôtre. De jour en jour, elle éprouvait une plus grande horreur du monde et de ses dangers. Son père, partageant les préjugés de tant de parents, même chrétiens, au sujet de la vocation religieuse, s'opposa absolument à son départ. Il lui proposa, pour changer ses idées, de s'unir à un excellent jeune homme qui l'avait demandée en mariage. La jeune fille répondit avec fermeté, que pour rien au monde elle ne consentirait à épouser quelqu'un, dût-on lui offrir la main d'un roi.

Jeanne patienta quelque temps, pria beaucoup la Sainte Vierge et finit par obtenir le consentement paternel.

FILLE DE SAINT VINCENT DE PAUL

Le 1er novembre 1787, Jeanne était reçue à Paris dans le couvent des Filles de la Charité. Un prêtre qui s'était trouvé dans la même diligence qu'elle, avait été si édifié de son recueillement que, étant venu la voir, il dit à la supérieure : « Je vous recommande Mlle Thouret; elle m'a bien édifié pendant le voyage. »

C'est l'usage chez les Sœurs de la Charité de soumettre les novices à des travaux humbles et pénibles, afin de les éprouver. Le lendemain de son arrivée, Jeanne répondit par humilité à la supérieure qui la questionnait sur ses aptitudes : « J'ai vingt-deux ans et je ne sais rien faire. »

Elle était pourtant d'une grande habileté aux travaux de lingerie et s'initiait très vite, grâce à sa vivacité d'esprit, à tout ce qu'on lui enseignait; mais sa santé s'altéra bientôt et, au bout de sept mois, on fut sur le point de la renvoyer. Devant cette épreuve, la pauvre postulante allait souvent à la chapelle supplier le bon Maître de la guérir. Elle fut exaucée et put recevoir le saint habit en octobre 1788.

Elle fit successivement son apprentissage auprès des malades à Sainte-Reine, en Bourgogne, puis à Langres et à Sceaux. Partout, elle fut un exemple de piété et de patience pour ses sœurs et pour les infirmes.

JEANNE CHASSÉE DE SON COUVENT

Cependant, la Révolution venait d'éclater, révélant sa haine antireligieuse presque dès son début; le 2 novembre 1789, l'Assemblée constituante confisquait les biens ecclésiastiques; le 13 février 1790, elle abolissait les vœux religieux; le 12 juillet, elle votait la fameuse Constitution civile du clergé, et les 28 avril et 2 mai 1792, elle supprimait les Congrégations et Ordres religieux dans le royaume entier.

Jeanne eut à subir les interrogatoires de commissaires, les visites domiciliaires, les perquisitions de tous genres.

Un jour, alors qu'elle se trouvait à Bray-sur-Somme, un commissaire voulut forcer les Sœurs à prêter le serment constitutionnel. Comme Jeanne se montrait la plus énergique à refuser cet acte schismatique, un des soldats lui donna un coup de crosse de fusil si violent qu'elle en eut une côte enfoncée.

Cette blessure la mit à deux doigts de la mort; dans cette extrémité, elle n'avait même pas la consolation de recevoir les secours de la religion, le couvent étant occupé militairement et aucun prêtre non assermenté ne pouvant pénétrer jusqu'à elle. On conçoit combien sa joie fut grande lorsqu'un ecclésiastique, déguisé en soldat, lui apporta enfin les consolations de son ministère.

A partir de ce moment, la malade alla mieux, mais ses épreuves n'étaient pas terminées. En 1793, au plus fort de la Terreur, l'Institut des Filles de la Charité fut supprimé à son tour et ses membres dispersés.

Jetée impitoyablement dans la rue, sans ressources, sans abri, Jeanne songea à prendre le chemin de la Franche-Comté. Elle partit, toujours revêtue de son costume religieux, à pied, mendiant son pain, et arriva enfin à Besançon après avoir fait 320 kilomètres. Peu après, elle ouvrait une école pour les jeunes filles.

Mais le désir de reprendre la vie de communauté ne la quittait pas. Ayant appris que le vénérable Receveur avait fondé un Institut à Fontenelles, non loin de Sancey, elle résolut de s'y faire admettre.

Elle participa à toutes les tribulations de cet Ordre naissant, dont les membres durent fuir devant les armées françaises victorieuses, en Suisse d'abord, puis en Allemagne et en Autriche.

Jeanne-Antide, bien qu'elle acceptât la règle du P. Receveur, ne s'était jamais liée par vœu et était restée avant tout Sœur de Charité. Un irrésistible attrait de Dieu la pressait de rentrer en France et de s'y dévouer au relèvement des ruines accumulées par la Révolution française.

Sur les conseils d'abord et l'ordre ensuite de Mgr de Chaffoy, vicaire général de Besançon et chargé d'administrer ce diocèse après la mort de Mgr Durfort, elle revint en Franche-Comté avec le dessein de fonder un Institut qui s'occuperait de l'instruction des jeunes filles et du soin des malades.

COMMENCEMENT DE L'INSTITUT — LA RÈGLE SON APPROBATION

C'est en avril 1799 que Jeanne ouvrait discrètement à Besançon une école pour les petites filles. En octobre, quatre postulantes s'étant présentées pour la seconder, elles formèrent le noyau du nouvel Institut. En même temps, on organisait une pharmacie et l'œuvre *du bouillon* pour les pauvres et les malades. Ces premières religieuses, par mesure de précaution, n'avaient pas encore de costume spécial, mais elles n'en étaient pas moins reconnues et estimées en ville.

Cet esprit de charité attira bientôt d'autres jeunes filles désireuses de secourir le prochain, en sorte que Jeanne Thouret se trouva alors à la tête de douze religieuses et en état de fonder une seconde maison à Besançon. C'est le 15 octobre 1800, après une fervente retraite, qu'elles prononcèrent leurs premiers vœux en présence de Mgr de Chaffoy.

Le Concordat venait d'être conclu en 1801, et avec lui l'Eglise de France allait recouvrer un peu de paix. L'autorité ecclésiastique de Besançon pressa alors la fondatrice de donner une règle à sa Congrégation. « Un tel travail, écrit-elle, me faisait peur, et j'aurais pu être taxée de présomption si je m'étais confiée dans mes propres forces, mais je mis toute ma confiance en Dieu. »

Toutes ses filles reçurent cette règle avec amour. Dans le même temps, elles prirent l'habit religieux : robe grise, voile et tablier noirs, avec un grand chapelet à la ceinture.

Le préfet de Besançon fut si satisfait de leurs

services qu'il leur confia la direction du grand hospice de Bellevaux, véritable arche de Noé, où se trouvaient des vieillards, des enfants, des femmes et jusqu'à des prisonniers. La force armée elle-même se déclarait impuissante à y mettre un peu d'ordre. Seules, les religieuses furent capables d'y faire régner la moralité et l'économie.

Dieu lui réservait la consolation de voir sa règle approuvée le 26 septembre 1807 par Mgr Lecoz, archevêque de Besançon.

FONDATION A NAPLES

La Congrégation n'allait pas tarder à recevoir l'agrément du pouvoir civil. Napoléon ayant fait réunir à Paris, le 30 septembre 1807, toutes les supérieures de Congrégations, au nombre d'environ quarante, sous la présidence du cardinal Fesch, la Mère Thouret se rendit, elle aussi, à cette sorte de Chapitre et vit sa Congrégation reconnue sous le nom de « Sœurs de la Charité de Besançon ». On remit à chaque supérieure une médaille d'argent portant l'effigie de Napoléon et le nom de l'Institut. A cette époque, la Congrégation comptait déjà cent deux religieuses. La Providence allait procurer un nouveau champ d'action à leur zèle.

Joachim Murat, roi de Naples, qui avait pu apprécier en France l'admirable dévouement des Sœurs de la Charité, conçut le projet d'en faire bénéficier ses Etats. Il s'adressa donc à Mme Lætitia, mère de Napoléon, qui exerçait sur toutes les œuvres de bienfaisance une généreuse protection. Celle-ci, ayant entendu parler de Jeanne Thouret et de son dévouement, la désigna au gouvernement de Naples comme la plus à même de mener à bien cette grande œuvre.

La fondatrice, qui voulait avant tout la gloire de Dieu, implora les lumières du Saint-Esprit et prit conseil de l'archevêque de Besançon. En conséquence, elle écrivit à Mme Lætitia le 11 juin 1810 qu'elle acceptait volontiers cette fondation et accompagnerait elle-même ses filles pour procéder à l'installation. Une des conditions posées était le maintien des Constitutions approuvées en 1807.

Les Sœurs partirent donc au nombre de huit et arrivèrent à Naples le 18 octobre 1810.

ORGANISATION DU COUVENT DE « REGINA CŒLI »

Les religieuses furent installées dans un vaste couvent du nom de *Regina cœli*, qui avait été occupé avant la Révolution par des Chanoinesses de Latran. C'est un monastère spacieux. De ses terrasses on aperçoit le Vésuve, le golfe et une partie de la ville d'où émerge le vaste dôme de Saint-Janvier. A côté se trouvait un hôpital qui ne comptait pas moins de mille malades. Tel était le champ d'action réservé au zèle de la Mère Thouret et de ses religieuses.

« Trois mots résument son programme : charité, éducation, sanctification. Non contente de soulager les innombrables misères recueillies à l'hôpital des incurables, elle organise la visite des malades pauvres à domicile et la distribution des aumônes à la porte du couvent..... » (1)

On ne s'étonnera pas que ce zèle apostolique rencontrât les sympathies de toute la ville, d'autant plus émerveillée qu'on n'était pas accoutumé en Italie à voir des religieuses s'employer aux œuvres extérieures. Aussi, un grand nombre de jeunes filles en furent si touchées qu'elles entrèrent dans l'Institut et permirent ainsi d'agrandir le champ d'action.

En 1821, les Sœurs ouvrirent un pensionnat pour les personnes de la Société. Cet établissement a rendu de très grands services et est encore, de nos jours, un des plus florissants de la ville de Naples. Léon XIII, il y a quelques années, adressait aux religieuses ce précieux témoignage « qu'elles ont pour l'éducation une vocation vraiment divine ».

APPROBATION DE ROME — RETOUR EN FRANCE ÉPREUVES

La sollicitude de Mère Jeanne à l'égard de la maison de Naples ne lui faisait pas perdre de vue les besoins généraux de la Congrégation ni ses filles de France; elle leur écrivait fréquemment pour les exhorter à la charité et à l'observance de la règle. Elle souhaitait vivement de revenir à Besançon, berceau de l'œuvre, mais auparavant elle entreprit de donner à sa fondation une stabilité plus grande en sollicitant l'approbation du Saint-Siège. Dans ce but, elle vint elle-même à Rome, en octobre 1818, et y resta jusqu'en août 1820.

Par décret du 23 juillet 1819, puis par lettres apostoliques en date du 14 décembre de la même année, l'Institut était approuvé par le pape Pie VII, avec les modifications suivantes : les vœux, au lieu de valoir pour un an, étaient valables aussi longtemps que les religieuses persévéraient dans la Congrégation, et on devait les prononcer, non plus entre les mains du Supérieur général, qui était alors l'archevêque de Besançon, mais en présence de l'évêque diocésain.

Ces particularités sont importantes à connaître pour suivre les événements douloureux qui vont se produire, amenant une scission dans la Congrégation. C'est une page triste de son histoire. Non seulement la fondatrice ne la provoqua pas, mais elle fit encore tout ce qui était en elle pour l'empêcher de se produire.

Mgr de Pressigny venait d'être nommé au siège de Besançon. C'était un évêque pieux, mais fortement imbu des idées gallicanes. C'est ainsi qu'en 1814, à l'avènement de Louis XVIII, une Commission d'ecclésiastiques et d'évêques ayant été établie pour aviser aux moyens de replacer l'Eglise de France sur ses anciennes bases et privilèges, ce fut justement Mgr de Pressigny qui fut choisi pour aller négocier cette affaire auprès de Pie VII et chercher à faire déclarer nul le Concordat de 1801. Il fut encore indisposé contre Rome par l'échec de sa mission.

En apprenant que la Mère Thouret avait demandé au Saint-Siège l'approbation de son Institut, et que des changements avaient été introduits dans la règle par la Congrégation des Evêques et Réguliers, il persuada aux religieuses de son diocèse de continuer à observer l'ancienne, de se séparer de leur fondatrice, leur défendant même de la recevoir au cas où elle se présenterait. Pour l'évêque, c'était non pas une question de personne (il ne connaissait pas Mère Thouret), mais une question de principe.

La fondatrice employa tous les moyens pour faire revenir le prélat sur sa décision, mais sans résultat; les religieuses restaient la plupart fidèles à leur supérieure, mais ne pouvaient que gémir devant l'ordre formel de leur évêque.

---

(1) *Vie populaire*, par l'abbé Lucien Poux.

La vénérable Mère, brisée de douleur, voulut tenter d'un dernier moyen pour empêcher la séparation, et résolut de se rendre en France. Après avoir tout réglé à Naples et institué comme supérieure, Sœur Geneviève Boucon, religieuse de grande vertu, elle partit en juin 1821. Son désir était de se rendre d'abord à Besançon, mais ayant reçu, en route, avis de la défense de l'évêque, elle résolut d'aller à Paris en compagnie de Sœur Bouvard, supérieure de la maison de Bellevaux. Elle y resta presque un an et demi, faisant tout, soit par elle-même, soit par l'intermédiaire de personnages considérables comme le nonce apostolique, Mgr Macchi, pour arriver à la réconciliation, mais ce fut en vain.

Un dernier moyen lui restait : celui de se présenter à Besançon elle-même, afin d'essayer sur place de mettre la paix. Elle se rendit dans cette dernière ville où l'attendait une épreuve terrible. Après treize ans d'absence, on comprend quelle fut son émotion en y arrivant. Hélas! ses filles devaient être dures pour elle. Ayant frappé à la porte de sa maison, afin d'y passer au moins la nuit, on ne voulut pas lui ouvrir. Son cœur saigna, et ses larmes coulèrent abondantes; elle dut se réfugier chez une dame nommée Ligier, originaire de Sancey.

De la Vénérable on pouvait dire, comme de Jésus son bon Maître : « Elle vint chez elle, et les siens ne la reçurent pas. »

La scission était irréparable; non seulement les maisons du diocèse de Besançon, mais celles aussi des diocèses voisins, reconnurent la règle approuvée par Mgr de Pressigny. Toutefois, les maisons de Savoie et quelques autres demeurèrent fidèles à la fondatrice.

Cet extrait de lettre nous fera connaître ses sentiments en quittant la France : « Je n'ai rien négligé pour seconder les désirs du Saint-Père, qui cherchait à mettre en vigueur, dans les différentes maisons de ma Congrégation, les Constitutions approuvées par Rome. Mais les obstacles ont été insurmontables..... Je m'en remets absolument à Dieu pour tout ce qui touche mon Institut, je le confie à la puissante protection du Saint-Siège et j'attends tranquillement ce que sa haute sagesse et ses grandes lumières décideront. »

RETOUR A NAPLES — MALADIE — MORT

L'accueil qu'on lui réservait à *Regina cœli* fut une consolation pour son cœur endolori. Sœurs, novices, pensionnaires, et jusqu'aux malades et aux pauvres rivalisèrent de zèle pour lui exprimer la joie de la revoir. Elle reprit sa vie ordinaire, donnant plus d'impulsion encore aux œuvres, cherchant surtout à communiquer à ses religieuses le véritable esprit de l'Institut. Les demandes de fondations se multipliaient : Annecy, Verceil et d'autres villes reçurent tour à tour des Sœurs. Dans le Piémont, les maisons furent bientôt assez nombreuses pour constituer la province de la Haute-Italie.

Tant d'œuvres de charité allaient lui mériter la récompense céleste. Durant le Jubilé de 1826, accordé par Léon XII, Mère Jeanne avait été plus recueillie et plus fervente, afin de gagner la précieuse indulgence; elle venait même de faire une confession générale. Au cours d'une procession, qui se déroulait au chant des litanies, la Vénérable fut prise d'une attaque d'apoplexie. Elle ne succomba pas aussitôt, mais, comprenant que c'était un avertissement, elle se prépara à bien mourir. Le 18 août, une seconde attaque, plus violente que la première, se fit sentir; on dut la porter sur son lit. Le 24, elle reçut l'Extrême-Onction dans les sentiments d'une grande ferveur, au milieu de toutes ses filles en larmes. Son infirmière nous décrit les sentiments qu'elle garda jusqu'à son dernier soupir. « Malgré qu'elle n'eût plus l'usage de la parole, je la vis toujours remuer les lèvres pour prier, les yeux fixés sur son crucifix. Son dernier regard fut pour ses filles réunies autour d'elle, et, comme si elle eût voulu leur adresser un adieu maternel, elle les fixa toutes avec une expression indicible. »

« Elle expira doucement, raconte Sœur Victoire Mantelli, semblant n'avoir fermé les yeux que pour le sommeil, de sorte que son passage dans l'éternité fut remarqué de moi seule. »

A 10 h. 10 du soir, le 24 août 1826, la vénérable Jeanne-Antide Thouret, fondatrice des Filles de la Charité, sous la protection de saint Vincent de Paul (1), n'était plus de ce monde. Elle avait rendu à Dieu sa belle âme à l'âge de soixante ans et neuf mois.

Son corps resta exposé deux jours dans l'église du couvent et fut l'objet de la vénération d'un grand nombre de fidèles. Il fut déposé dans la chapelle de l'Immaculée-Conception, du côté de l'Evangile, sous une dalle en marbre.

Le 26 mars 1895, on en fit la reconnaissance canonique. La cause a été introduite devant la Sacrée Congrégation des Rites le 16 juillet 1900, et, depuis lors, Mère Thouret jouit du titre de Vénérable.

PROSPÉRITÉ DE L'INSTITUT

Les œuvres de Dieu ne passent pas avec ceux qui les fondent, et les persécutions ne font que leur donner des accroissements nouveaux. La Congrégation de la vénérable Thouret s'est développée d'une façon prodigieuse. La maison généralice, qui se trouve à Rome au pied de l'Aventin, avait sous son obédience, en 1900, 432 maisons en Italie, 93 en France, 9 en Suisse et 12 à Malte.

Ces communautés, dont le personnel s'élève à plus de 5 000 religieuses, sont distribuées en six provinces.

De leur côté, les Sœurs de la Charité de Besançon possédaient, il y a quelques années, 240 établissements avec environ 1 100 membres.

La province de Nîmes, créée indépendante de celle de Besançon, en 1844, par Mgr Cart, et rattachée à Besançon comme province par Mgr Besson, en 1880, comprenait 50 établissements, avec un personnel de 300 religieuses.

Un jour viendra sans doute où ces deux Congrégations se réuniront pour ne faire qu'une seule famille, ayant la même mère au ciel, Jeanne-Antide Thouret, que ses filles honoreront du titre de Bienheureuse.

SOURCES CONSULTÉES

Les documents du procès de béatification. Romæ, typis vaticanis, 1900. — *Brevi Notizie della vita della Madre Giovanna-Antida Thouret,* fondatrice dell' Instituto delle Suore della Carità, per G. B. B. Roma, tipografia vaticana, 1899. — *Vie populaire de la vénérable Jeanne-Antide Thouret,* fondatrice des Sœurs de la Charité, sous la protection de saint Vincent de Paul, par l'abbé Lucien Poux. Besançon, typographie Jacquin, 1905.

(1) C'est leur titre officiel approuvé par Rome.

LA VÉNÉRABLE MICHELINE DE JORBALAN

en religion MARIE-MICHEL DU SAINT-SACREMENT

Fondatrice des religieuses Adoratrices du Saint-Sacrement (1809-1865).

Portrait de la Vénérable.

NOBLE ORIGINE — JEUNESSE LABORIEUSE

MICHELINE Desmaisières Lopez de Dicastillo y Olmeda, vicomtesse de Jorbalan, naquit à Madrid le 1er janvier 1809 d'une famille de militaires. Son père, Michel Desmaisières, était brigadier général du roi et combattit valeureusement dans la guerre de l'Indépendance. Sa mère, dona Bernardina Lopez di Dicastillo, était dame d'honneur de la reine-mère, Louise, mais, après la mort prématurée de son mari, elle quitta la cour pour venir habiter à Guadalaxara, et s'y consacrer à l'éducation de ses enfants, trois filles et un fils.

La petite Micheline était une enfant très douce et pleine de prévenances pour les pauvres. Dans le récit qu'elle dut écrire de sa vie sur l'ordre de son directeur, le P. Carasa, de la Compagnie de Jésus, elle a raconté elle-même ce que furent ses premières années. « Mes occupations étaient de faire ma chambre, d'orner mon petit autel et de lire quand je trouvais des ouvrages racontant des choses vraies, car j'avais l'horreur de toutes les œuvres d'imagination ; d'ailleurs, ma mère ne me permit jamais la lecture des romans. Je lisais des vies de saints, des livres d'histoire ou de voyages. Je brodais, cousais, peignais, j'écri-

vais, priais fréquemment, tout cela à heures fixes et réglées, car j'ai toujours beaucoup aimé l'ordre, trop même ; chez moi, c'est presque un défaut. Ma mère me fit apprendre, ainsi qu'à mes sœurs, le repassage et la cuisine comme si nous avions dû en faire profession ; on ne sait jamais ce qui peut arriver.

» Je m'occupai pendant quelques années d'une école de douze petites filles pauvres ; je les réunissais dans une salle du rez-de-chaussée pour leur enseigner le catéchisme, la couture, le raccommodage et le repassage. Chaque dimanche, je les conduisais entendre la messe à la chapelle de la maison, et, en récompense, je leur donnais des vêtements neufs. Je les préparais à la confession, à la communion ; lorsqu'elles étaient bien instruites, je les plaçais dans de pieuses familles qui n'auraient pas eu le moyen de payer une servante. C'était une charité, et je me chargeais de leurs gages afin de pouvoir continuer à exercer sur elles ma surveillance. »

Durant le choléra de 1834, dona Bernardina, aidée de ses filles et de ses servantes, fit plusieurs centaines de chemises. Micheline distribua alors plus de quatre mille vêtements aux personnes qui lui étaient indiquées par les prêtres. Elle visitait les cholériques, les réconfortait et élevait leur âme vers Dieu.

L'épidémie terminée, elle se rendit à Madrid où elle continua à s'occuper activement des malheureux.

Sa mère étant tombée gravement malade, et ayant été administrée, Micheline fit vœu de porter pendant un an, l'habit de la Sainte Vierge si elle lui était encore conservée et pouvait mettre ordre à ses affaires temporelles. La malade se remit et ne rendit son âme à Dieu qu'au bout d'un an, après avoir fait à ses enfants les plus sages recommandations et avoir confié Micheline à la direction de son confesseur, le P. Carasa.

LES DÉBUTS DE SA VOCATION

Le frère de Micheline, don Diego, comte de la Vega del Poso, marquis de los Lanos de Alguazas, s'étant marié, partit pour Paris emmenant avec lui sa femme et sa sœur. Comme la jeune comtesse de la Vega ne savait pas le français, Micheline dut partout lui servir d'interprète ; elle l'accompagnait dans les soirées, dans les concerts, au bal et au théâtre, ce qui était pour elle une grande mortification. Peu après, elle rentra à Madrid et se lia d'amitié avec une dame très charitable qui l'associait à ses bonnes œuvres. Celle-ci la conduisit un jour à l'hôpital de Saint-Jean de Dieu.

Etonnée de voir sur le lit d'une des malades un châle d'une très grande valeur, Micheline apprend que cette pauvre femme est la fille d'un banquier de la province dont les parents avaient été trompés par un jeune Madrilène qui l'avait épousée. On le croyait riche, de bonne famille et propriétaire de l'hôtel qu'il habitait rue de Capellanes, quand, un matin, la jeune femme apprit qu'elle était unie à un escroc et à un bandit. Il fit courir le bruit que sa femme était morte, en sorte qu'on lui fit dans son pays un service solennel. La pauvre malheureuse n'eut le courage ni de dire la vérité ni d'avouer ses épreuves, et, depuis sept mois, elle gisait sur un lit d'hôpital.

La vicomtesse de Jorbalan lui vint en aide et la plaça dans une famille amie. C'est alors qu'elle eut les premières lumières sur sa vocation et qu'elle conçut le désir d'établir une œuvre pour les abandonnées. En l'honneur des sept douleurs de la Vierge, elle s'adjoignit six dames de condition avec lesquelles elle fonda un hospice où les recueillies apprenaient la religion et le travail sous la direction de femmes mariées, d'âge mûr.

Cependant, son frère, qui avait été nommé ambassadeur d'Espagne à Paris, sa belle-sœur et leur femme de confiance venaient de tomber malades ensemble. Elle partit aussitôt pour la France.

SA VIE DANS LE MONDE

Pendant cinq ans, la vicomtesse mena une vie des plus édifiantes dans le monde. Quoique souffrant continuellement de l'estomac et d'ennuis de toute sorte, elle portait encore un cilice et se flagellait avec des orties qu'elle se procurait sous prétexte de soigner son estomac. Levée de très bonne heure, elle se rendait à l'église et y restait prosternée devant le Saint Sacrement jusqu'à 10 ou 11 heures du matin.

La vie mondaine qu'il lui fallait mener à l'ambassade était pour elle une pénible épreuve. « Je devais, écrira-t-elle, aller au bal, aux réceptions, au théâtre, et la nécessité dans laquelle je me trouvais de me déshabiller et de m'habiller au moins sept fois par jour était pour moi un tourment qui me servait de mortification particulière. A 5 heures du matin, je me mettais en noir pour me rendre à l'église ; à 11 h. 1/2, grande toilette pour le déjeuner, auquel nous avions presque toujours des invités ; à 3 heures, je m'habillais pour la promenade ; à 6 heures pour le dîner; enfin, à 8 heures pour aller dans le monde. Comme Dieu m'accordait tout ce que je lui demandais, je le priais de ne rien voir, ni au bal ni au spectacle, qui pût m'inviter à l'offenser même véniellement ; alors je rentrais chez moi n'ayant rien vu de dangereux et ayant conservé tout le temps le sentiment de la présence de Dieu sans aucun effort de ma part. A la même époque, elle commença à s'approcher tous les jours de la sainte Table sur le conseil de son directeur, auquel elle ne tarda pas à faire une confession générale. Elle craignait, dans son humilité, qu'il ne lui permit la Communion fréquente que parce qu'il se faisait des illusions sur son compte.

La mauvaise santé de sa belle-sœur lui laissait alors de nombreux loisirs et des matinées de liberté qu'elle consacrait à la prière et aux œuvres de charité. Ce fut à cette époque qu'elle approfondit le dessin ; elle apprit la peinture et l'anglais, et surtout s'instruisit complètement de la religion, lisant et méditant beaucoup.

Son zèle à visiter les pauvres et à panser les plaies les plus répugnantes la fit mettre au nombre des dames de charité. Le roi

Louis-Philippe et la reine voulurent la voir; ils la félicitèrent et lui offrirent leur appui pour tous ses protégés. Elle était aussi connue du peuple que de l'aristocratie. Un jour qu'elle passait devant la Madeleine, vêtue élégamment de velours grenat, une chiffonnière, qu'elle avait soignée peu auparavant, déposa son sac et lui sauta au cou, au grand étonnement des assistants. Aux Invalides, où elle avait fait entrer un infirme, tous les vieux soldats la connaissaient et la vénéraient.

Pendant la révolution de 1848, elle dut rester seule à la garde de l'hôtel de son frère, dont le mobilier valait plus d'un million. Elle ne manqua jamais ni la messe ni sa communion. Elle était si universellement aimée que les révolutionnaires lui donnaient la main pour l'aider à franchir les barricades, lui recommandant de rentrer pour 8 heures. Un jour que l'émeute menaçait dès le matin, un de ces hommes vint même la chercher à l'église pour la reconduire chez elle.

SÉJOUR A BRUXELLES

Peu après, le marquis de los Lanos était nommé ambassadeur en Belgique. Arrivée à Bruxelles, la Vénérable, craignant de compromettre son frère si elle se faisait diriger par les Jésuites que la cour de Léopold voyait de mauvais œil, allait se confesser au doyen de sa paroisse. Comme celui-ci ne la connaissait pas, il lui ordonna de suspendre ses communions quotidiennes et de ne s'approcher de la sainte Table que chaque trois jours. Accablée de tristesse, elle se retire dans une chapelle latérale et se plaint à Notre-Seigneur, le suppliant d'arranger toutes choses afin qu'elle ne soit pas ainsi séparée de lui. Tout à coup, elle entend le doyen qui l'avait cherchée lui dire :

— Communiez, ma fille, communiez. Je viens de beaucoup souffrir pour vous avoir défendu de le faire. Venez demain au confessionnal et je vous parlerai.

Le jour suivant, toute défense fut levée.

La vicomtesse ne tarda pas à être en relations avec les premières familles de la Belgique ; la reine, qui l'appréciait beaucoup, la recevait à toute heure du jour. Micheline parcourait sans cesse la ville, convertissant les protestants, soulageant les pauvres, consolant les malheureux et pansant les plus affreux ulcères.

A Bruxelles comme à Madrid, elle s'occupa de relever les filles perdues ; se rendant chez elles, elle leur apprenait à faire la dentelle et des fleurs pour les sauver du vice. Quand elle les avait ramenées à de bons sentiments, elle les conduisait se confesser, puis les plaçait dans des maisons sûres.

COMMUNIONS PROVIDENTIELLES

La Vénérable dut accompagner sa belle-sœur dans les nombreux déplacements que les médecins lui imposaient pour le bien de sa santé. Cependant, elle n'omit jamais sa Communion quotidienne. Craignant d'y manquer par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, elle s'en plaignait à Notre-Seigneur, mais une voix intérieure lui dit :

— Ne me manque pas et je ne te manquerai jamais. En effet, Dieu lui ménagea ce secours jusqu'à la fin de sa vie, même au cours d'un long voyage de huit mois à travers l'Europe.

Ce voyage se fit dans une grande et luxueuse calèche : on marchait de jour, on se reposait la nuit ; souvent le départ avait lieu de bonne heure, mais Dieu lui fut fidèle.

Maintes fois, des églises, toujours fermées jusque bien tard dans la matinée, se trouvèrent ouvertes de très bonne heure au jour de son passage, et la messe y fut justement célébrée, par extraordinaire, à 4 h. 1/2. Ces prodiges durèrent huit mois, et, selon sa promesse, Notre-Seigneur ne lui manqua jamais.

L'ŒUVRE DES REPENTIES

Quand la Vénérable revint à Madrid, les dames qui s'occupaient de son hospice de filles abandonnées la prévinrent qu'elles renonçaient à une œuvre dont on ne pouvait espérer rien de bon. Mlle de Jorbalan ne se laissa pas néanmoins décourager.

Persuadée qu'il était de son devoir d'abriter les repenties et que Dieu la voulait parmi les abandonnées, elle en réunit quatorze ; comptant sur l'accroissement de son œuvre, elle loua une grande maison où elle mit quarante lits pour les pensionnaires futures et dix pour les religieuses qu'elle y voulait établir.

Un jour, dans l'oraison, la voix de Notre-Seigneur lui dit :

— Je te veux toute pour mon œuvre !

Alors elle prend la résolution d'abandonner tout ce qu'elle a dans le monde pour se consacrer absolument au salut des filles perdues.

La contradiction ne devait pas lui manquer ; l'archevêque, le curé de la paroisse et son frère, furieux de la voir parmi les rebuts de l'humanité, essayent en vain de la détourner de son œuvre. L'archevêque la fait appeler et lui conseille de se marier. Tout le clergé lui devient hostile et, pour comble de malheur, son confesseur, malade, ne peut lui être d'aucun secours. Heureusement, les consolations d'en haut ne lui firent pas défaut. Notre-Seigneur la consola, et lui dit qu'elle faisait sa volonté.

On en voulait surtout à la vicomtesse de s'occuper d'œuvres réservées aux religieuses, « de vouloir en savoir plus qu'elles », et beaucoup cessèrent de lui venir en aide.

Au milieu de toutes ces épreuves, la Junte provinciale de bienfaisance lui offrit une maison où elle put s'installer plus commodément, mais on répétait partout que l'œuvre ne subsistait que grâce à la vicomtesse, qu'elle n'était pas sérieusement établie et qu'au moindre arrêt de surveillance, tout crolerait ; mais on vit bien le contraire, car la Vénérable, ayant dû s'absenter pendant deux semaines, retrouva à son retour tout en état. Ces propos malveillants lui persuadèrent qu'une Congrégation religieuse pourrait seule donner la stabilité à son œuvre et que, puisqu'elle n'en trouvait pas d'adaptée à ce but, c'est à elle que revenait

l'obligation d'en fonder une. Le P. Carasa, son directeur, lui conseilla de choisir dans diverses règles religieuses ce qui lui convenait mieux, mais ne voulut pas l'aider dans la rédaction de ses Constitutions.

La Vénérable revêtit alors l'habit religieux et prit le nom de Mère Marie du Saint-Sacrement.

ÉPREUVES ET CONTRADICTIONS

Les épreuves de la Mère Marie du Saint-Sacrement furent nombreuses et de chaque jour. Elles lui vinrent, non des repenties, mais de leurs familles et surtout de ceux qui les avaient entraînées au mal et qui haïssaient celle qui voulait à tout prix sauver leur âme. Plusieurs fois, on chercha à mettre le feu à la maison, à s'emparer de force des jeunes filles, mais la Mère conservait au milieu de toutes ces tribulations la paix la plus profonde. Elle pouvait dire en toute sincérité :

— Si l'on savait combien il est doux de vivre au milieu de nos pauvres abandonnées ; si l'on avait expérimenté combien on trouve Dieu au milieu d'elles, mieux peut-être qu'au milieu de la plus complète solitude, toutes accourraient pour avoir part à ces faveurs célestes. Combien l'on aime ces pauvres filles ! C'est pour moi un bonheur d'être au milieu de ces chères créatures ; elles profitent si bien de tout ce qu'on leur dit, et il faut être bien reconnaissantes envers Dieu qui nous permet d'opérer un aussi grand bien.

Pendant longtemps, son frère, le marquis de los Lanos, n'osa pas, par respect humain, aller la voir, mais, comme il l'aimait beaucoup, il s'y décida enfin à un moment où elle était malade. Il la trouva à moitié aveugle pour avoir écrit et travaillé avec une lumière trop faible ; par suite de l'humidité de la maison et de son manque d'aération, elle était enflée et presque estropiée, tout affaiblie par suite des privations. A sa vue, les reproches qu'il voulait lui faire expirèrent sur ses lèvres et il ne put que l'embrasser tendrement au milieu de ses larmes.

La charité, la mortification, la patience, la douceur étaient pratiquées d'une manière héroïque par la vicomtesse, mais sa vertu principale fut son ardente dévotion envers le Saint Sacrement. Elle voulut en porter le nom et recourait à Lui dans tous ses besoins, allant jusqu'à frapper à la porte du tabernacle quand Notre-Seigneur semblait sourd à ses prières.

Le Seigneur lui ayant manifesté un jour qu'il attendait d'elle réparation et adoration, elle désirait de toute son âme répondre à cet appel, mais ne savait de quelle façon, quand, un soir, ses filles elles-mêmes implorèrent la permission de faire l'adoration nocturne. C'est ainsi que la pieuse dévotion de l'adoration perpétuelle fut instituée, encouragée et bénie, et depuis ce jour, elle est restée en usage dans ses communautés.

APPROBATION ET DERNIÈRE MALADIE

En 1861, le Saint-Siège approuva pour cinq ans les Constitutions des Adoratrices.

A partir de ce moment, l'œuvre prend du développement, et la fondatrice doit ouvrir des maisons à Madrid, Valence, Saragosse, Barcelone, Santander et Burgos.

En 1865, Mère du Saint-Sacrement apprend que le choléra exerce ses ravages à Valence ; aussitôt elle accourt pour encourager ses filles et soigner les malades.

Deux jours seulement après son arrivée, elle est saisie du terrible mal. A 2 heures de la nuit, sa secrétaire lui ayant demandé si elle souffrait, elle répond :

— Pas maintenant, mais bientôt tout mon être souffrira et, à minuit, mes douleurs seront terminées.

Le P. Vinader qui l'assista écrit : « A 7 heures, je la confessai et lui donnai l'Extrême-Onction. A 8 heures, les vomissements ayant cessé, elle reçut le saint Viatique avec une allégresse extraordinaire. Au milieu de ses cruelles souffrances, elle priait, ce qu'elle ne cessa pas de faire un instant pendant toute sa maladie. Pas une plainte ne sortit de ses lèvres et elle ne perdit jamais le sentiment de la présence de Dieu. Toujours elle se montra affable, résignée et fervente ; il est impossible de souhaiter une mort plus heureuse que la sienne. Elle parla jusque trente minutes avant sa mort. Puis sa respiration diminua et cessa sans une seule contraction. Je fis la recommandation de l'âme en pleurant et, voyant qu'elle respirait encore, je récitai au milieu des larmes de tous les litanies de la Sainte Vierge. Elle mourut pendant que nous disions l'*Oremus*, après avoir reçu plusieurs indulgences plénières. »

Il était 11 h. 53 de la nuit du 24 août 1865.

Le lendemain, elle fut inhumée au cimetière de Saint-Martin.

Sa cause de béatification a été introduite par la Congrégation des Rites le 12 août 1902.

Finissons cette belle vie par cette phrase de son testament : « Je n'ai jamais rien imploré du Saint Sacrement sans qu'il me l'ait accordé d'admirable façon; je demande à mes filles d'en agir de même en toutes circonstances sans se laisser arrêter par le sentiment de leur bassesse. Elles verront ce que Dieu est pour ses servantes ! »

Réflexion. — Efforçons-nous, à l'exemple de la Vénérable, d'augmenter tous les jours notre amour envers Jésus au Saint Sacrement. C'est là que nous puiserons la force nécessaire pour pratiquer la charité, non seulement envers nos proches, mais encore envers tous ceux qui souffrent autour de nous.

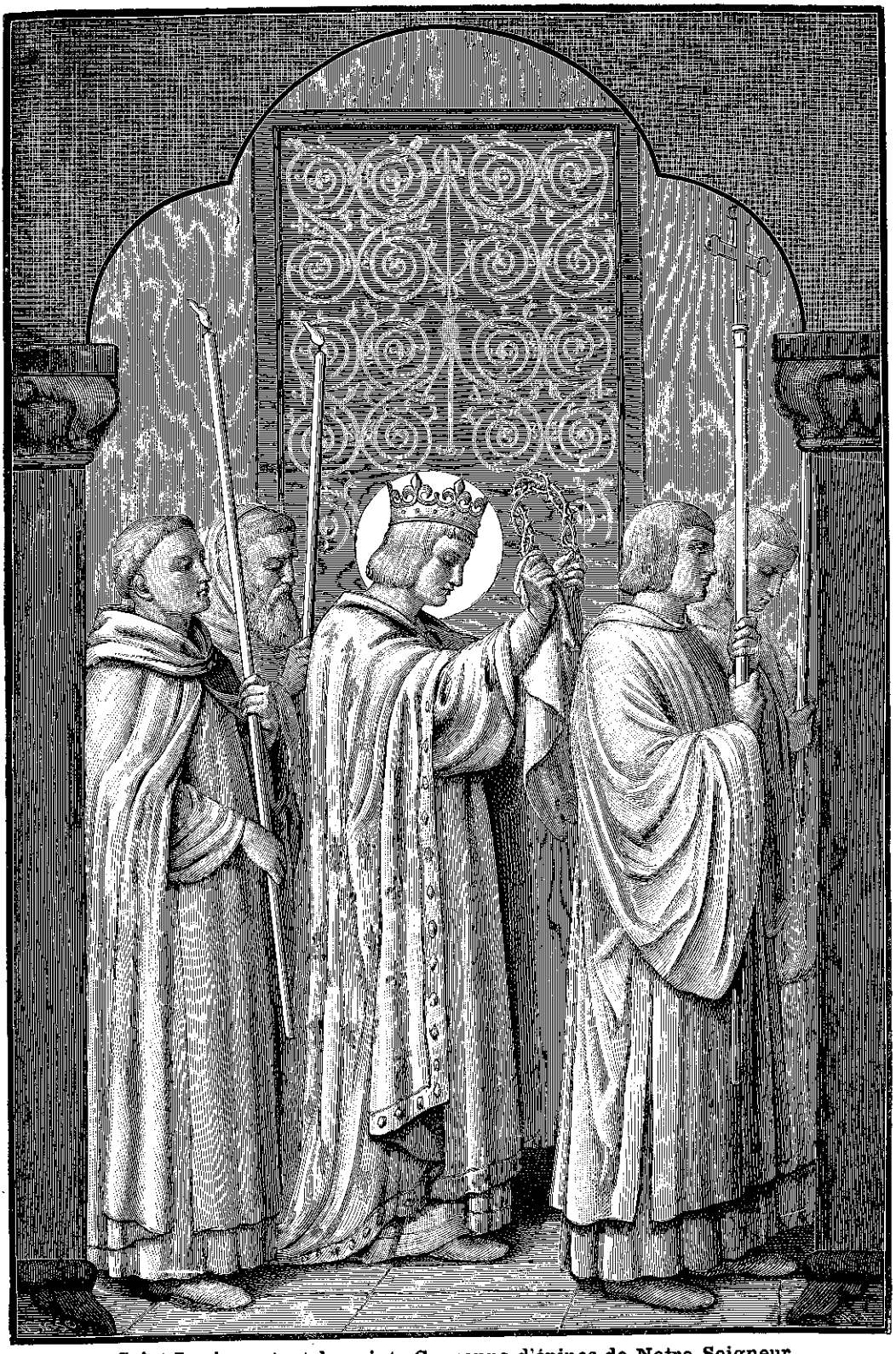
C. DE L.

SOURCE

Un'Eroina di Carità. La viscontessa de Jorbalan, par M. GIOVANNI BIASOTTI. Roma. Tipografia Salesiana, 1901.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE

Fête le 25 août.



Saint Louis portant la sainte Couronne d'épines de Notre-Seigneur.
(Vitrail de M. Imlé.)

LOUIS DE POISSY

Voici un homme qui sut être un saint au milieu d'une cour, à la tête des armées et parmi les mille soucis qu'apporte le gouvernement d'un royaume. Grand roi, valeureux capitaine, admirable père de famille, justicier ferme et sage, père de son peuple, saint Louis est l'une des plus belles gloires de la France en même temps que de l'Eglise catholique.

Il naquit au château de Poissy, le 25 avril 1215, et fut baptisé dans cette ville, qu'il aima au point de signer parfois *Louis de Poissy*, en souvenir de son baptême.

Il était petit-fils du victorieux Philippe-Auguste et fils du brave Louis VIII, surnommé le *Lion*.

On lui donna d'excellents précepteurs, mais nul n'égala la sollicitude de sa pieuse et prudente mère, la reine Blanche de Castille, pour former en lui le cœur d'un grand roi et d'un grand saint.

Tout le monde sait la belle parole qu'elle lui répétait souvent : « *Mon fils, je vous aime par-dessus toutes les créatures; pourtant, j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un seul péché mortel.* »

Le roi, son père, était digne d'une telle épouse par ses vertus, mais la France le perdit trop tôt. Le jeune Louis fut sacré roi à Reims, à l'âge de douze ans. Blanche de Castille gouverna sagement le royaume pendant la minorité du prince, qui fut déclaré majeur à vingt ans.

Le jeune roi était déjà cher à tout son peuple qu'il édifiait par une douceur charmante, une intrépidité toute française, une égalité d'âme inaltérable, un grand amour pour la justice, et surtout par la piété la plus tendre. Chaque jour, il consacrait plusieurs heures aux exercices de la religion. Comme on lui reprochait quelquefois d'y donner trop de temps, il répondait: « Les hommes sont étranges ; on me fait un crime de mon assiduité à la prière ; on ne dirait mot, si j'employais les heures que j'y consacre à jouer aux jeux du hasard, à courir les bêtes fauves, à chasser aux oiseaux. »

SA CHARITÉ

En même temps, Louis faisait bâtir des hôpitaux, dont le plus célèbre est celui des Quinze-Vingts ; il fondait des abbayes et des couvents; il distribuait d'incalculables aumônes, nourrissait quotidiennement dans son palais, et souvent même servait à table plus de cent pauvres.

Ses largesses s'étendaient jusqu'aux régions de l'Orient. Pour lui témoigner sa reconnaissance, l'empereur de Constantinople lui fit présent, en 1239, de la sainte couronne d'épines. Louis se rendit au-devant des religieux Dominicains qui revenaient porteurs de ce don précieux. Lorsqu'il les rencontra, il ne put contenir ses larmes, et, chargeant l'insigne relique sur ses royales épaules, il entra pieds-nus dans la ville. Pour la placer honorablement, il fit construire, dans son palais de Paris, un magnifique oratoire, connu depuis sous le nom de Sainte-Chapelle. C'est là qu'il vaquait ordinairement aux exercices de piété, et qu'il passait parfois les nuits en prière.

LE CROISÉ

Mais la sainteté n'empêchait pas chez lui le développement des qualités guerrières: il le montra d'une manière éclatante en culbutant, à Taillebourg et à Saintes, des vassaux rebelles et les Anglais qui étaient venus à leur secours. Sa valeur nous apparaîtra dans la suite sur d'autres champs de bataille plus illustres.

Vers la fin de l'année 1244, Louis fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de temps aux portes du tombeau. A cette nouvelle, la France tout entière s'alarma : partout on fit des prières publiques, des aumônes, des processions pour le salut du bon roi. Mais, un jour, Louis se trouva si mal qu'on le crut mort. La reine Blanche, cependant, conservait une lueur d'espérance : elle fit apporter la croix du Sauveur, la couronne d'épines et la sainte lance, et, les approchant du corps immobile de son fils, elle s'écria : « Seigneur Jésus, rendez gloire, non pas à nous, mais à votre nom. Par ces instruments vénérables, avec lesquels vous apparaîtrez au jour du grand jugement, sauvez aujourd'hui le royaume de France en sauvant son monarque! »

A peine cette prière était-elle achevée que le roi se mit à remuer les lèvres ; puis, ayant fait quelques mouvements convulsifs, il prononça ces paroles avec effort : « L'Orient est venu d'en haut me visiter, il m'a ramené d'entre les morts. »

La joie renaissait dans le cœur des assistants, mais la tristesse succéda bientôt à ce premier sentiment de bonheur. Le roi avait, en effet, appelé l'évêque de Paris. Quand le prélat fut auprès de sa couche, il le pria de lui mettre sur l'épaule la croix de pèlerin pour le voyage d'outre-mer. Grand fut l'étonnement de tous. Vainement les deux reines, sa mère et son épouse, le conjuraient d'attendre son complet rétablissement pour prendre un pareil engagement. Vainement, l'évêque lui représentait la faiblesse de sa santé et les fatigues de ce pèlerinage, Louis déclara qu'il ne prendrait aucune nourriture avant d'avoir reçu la croix: devant une si ferme détermination, on céda, mais non sans verser des larmes.

Le 12 juin 1248, tous les préparatifs pour l'expédition d'outre-mer étaient terminés. Louis confia la régence à sa mère, la reine Blanche, et se rendit à Saint-Denys, accompagné de son épouse, de ses frères, et des principaux seigneurs qui devaient le suivre à la croisade. Il y reçut de la main du légat du Pape l'oriflamme avec la pannetière et le bourdon, qui étaient les insignes du pèlerin, et s'éloigna de Paris; il voulut, en allant à Aigues-Mortes, où il devait s'embarquer, s'arrêter à Lyon, afin de faire sa confession au Vicaire de Jésus-Christ qui s'y trouvait, et recevoir l'absolution de ses péchés avec la bénédiction apostolique.

Après une heureuse navigation, la flotte chrétienne arriva devant Damiette. Le rivage était défendu par une armée innombrable de Sarrasins. Mais, comme la mer n'est pas profonde sur cette côte, il fallut quitter les grands vaisseaux pour entrer dans les galères et les barques. On ne trouva pas même assez d'eau pour aborder dans ces bâtiments plats. *Montjoie Saint-Denys!* s'écria alors Louis (c'était le cri de guerre des Français); et le casque en tête, le bouclier au cou, l'épée à la main, il s'élança dans les flots.

L'armée imita l'exemple de son chef, et, en peu de temps, les infidèles, culbutés, furent contraints de prendre la fuite: leur terreur fut si grande que, pendant la nuit, ils abandonnèrent Damiette, où les chrétiens entrèrent le lendemain sans coup férir. Le roi fit aussitôt chanter un *Te Deum* pour remercier le Seigneur de ce premier succès.

Malheureusement, les guerriers, victorieux, n'imitèrent pas les vertus de leur chef, et beaucoup attirèrent par leurs péchés le châtiment de Dieu.

Les croisés remportèrent sur les musulmans deux autres victoires, qui coûtèrent à la France

le sang de ses plus vaillants soldats. Un fléau destructeur, la peste, vint mettre un terme aux triomphes, et fit de terribles ravages dans le camp des chrétiens. Cette épreuve cruelle n'abattit point le cœur de saint Louis : le bon roi pourvoyait à tout ; il visitait les malades, les consolait, les exhortait à la patience, et les disposait à paraître devant Dieu. Mais ses forces physiques n'étaient pas égales à la charité de son âme : le mal contagieux l'attaqua à son tour et ne trouva guère de résistance dans un corps débilité par la fatigue.

SAINT LOUIS DANS LES REVERS

Les Sarrasins mirent à profit cette situation critique; ils revinrent plus nombreux et plus hardis. L'armée chrétienne, décimée par le fléau, fut obligée de battre en retraite devant un ennemi cruel qui la harcelait sans relâche. Le roi, malgré son épuisement, combattait encore de son épée. Un brave chevalier se tenait toujours auprès de sa personne, et repoussait les Sarrasins comme un bon serviteur, selon l'expression du pieux monarque lui-même, chasse les mouches d'auprès de la coupe de son maître.

Le seul moyen d'échapper à la mort était de se rendre; mais Louis répondait à ceux qui lui donnaient ce conseil : « A Dieu ne plaise que je me rende à païen ou à Sarrasin ! — Eh ! Sire, lui disaient ses frères, les comtes de Poitiers et d'Anjou, pour Dieu ! faites-le, faites-le ! Vous voyez que nous sommes sans munitions, et que nous mourrons tous ici de faim ou de maladie, au lieu que nous pourrions être délivrés par rançon. »

Les autres chevaliers joignirent leurs instances à celles des seigneurs ses frères, et l'intrépide monarque ne chercha plus à se raidir davantage contre une dure nécessité. Il fit appeler un émir et lui déclara qu'il consentait à déposer les armes à la condition que la vie de ses gens et la sienne seraient sauvées.

Le royal vaincu fut alors dépouillé de ses vêtements, on le laissa presque nu, après avoir chargé de lourdes chaînes de fer ses pieds et ses mains. Un pauvre Arabe, ému de pitié au spectacle du premier des rois chrétiens ainsi garrotté et maltraité, lui jeta un vieux manteau sur les épaules. Mais saint Louis paraissait insensible à ses propres souffrances : aucun murmure, aucune plainte ne s'échappaient de ses lèvres, on le voyait seulement pâlir, lorsque les infidèles blasphémaient le nom du Christ. Un jour, cependant, où ces misérables foulèrent aux pieds une croix pour insulter à la foi chrétienne, sa résignation sembla l'abandonner et il se redressa plein d'une légitime colère sur le grabat où il gisait, son regard de feu faisait entendre ce que sa langue ne pouvait dire.

Sa grandeur d'âme, sa patience, son courage au milieu des épreuves n'émerveillaient pas moins les musulmans que la valeur dont il avait fait preuve dans les combats. Les émirs ayant assassiné leur sultan, qu'ils détestaient, plusieurs d'entre eux proposèrent de choisir pour souverain le roi de France, à qui Dieu venait de rendre la santé; et ils l'auraient élu s'ils avaient pu espérer que Louis renoncerait au Christ.

Enfin, le roi finit par s'accorder avec les émirs sur les conditions de la paix et du rachat : le roi devait payer un million de pesants d'or pour la délivrance de tous ses soldats et rendre la ville de Damiette pour sa personne, car un roi de France, disait-il, ne se rachète pas avec de l'argent.

RETOUR EN FRANCE

Louis sortit alors de sa prison. Néanmoins, il resta cinq ans encore en Orient, s'occupant de libérer les chrétiens que les musulmans avaient réduits en esclavage, instruisant par lui-même ou par ses clercs les infidèles qui voulaient se convertir, faisant des pèlerinages aux Lieux Saints de Palestine, relevant les villes et les citadelles. Toutefois, il n'osa pas aller à Jérusalem, puisqu'il n'avait eu le bonheur de la délivrer.

La renommée de ses vertus se répandit au loin : les peuples des pays les plus éloignés désiraient le voir et l'entretenir.

Un jour, une troupe nombreuse d'Arméniens allant en pèlerinage à Jérusalem vint trouver Joinville, le bon sénéchal de Champagne, pour le prier de leur montrer le saint roi. Joinville se rendit aussitôt dans le pavillon où Louis était assis sur le sable : « Sire, lui dit-il, il y a là dehors un grand peuple de la grande Arménie qui vont à Jérusalem, et ils me prient de leur montrer le saint roi. Cependant, je n'aspire pas encore à baiser vos reliques. » Le monarque rit *moult clairement* et lui dit avec beaucoup de simplicité de les aller quérir. Après l'avoir vu et lui avoir parlé, les Arméniens se retirèrent édifiés de la vertu du prince.

Sur ces entrefaites, Louis apprit la mort de la reine Blanche, sa mère ; cette nouvelle le détermina à revenir pour mettre ordre aux affaires du royaume.

Sur le navire, le roi fit dresser un autel, avec un tabernacle magnifiquement orné, où le légat du Pape permit de placer la Sainte Eucharistie. C'est là que Louis aimait à venir prier, surtout aux heures difficiles. Il avait grand soin de l'âme des passagers et des matelots. Par son ordre, tous devaient assister à trois sermons par semaine, et il les exhortait lui-même à purifier leur conscience par une bonne confession. « S'il arrive, ajoutait le bon roi, que l'un de vous soit nécessaire aux manœuvres tandis qu'il se confessera, j'irai volontiers moi-même occuper sa place, tirer les cordages et faire tout ce qu'il eût fait. »

Etant encore en Palestine, il avait ouï dire qu'un sultan faisait rechercher avec soin tous les livres qui pouvaient être nécessaires aux philosophes musulmans, les faisait écrire ensuite à ses dépens et serrer dans sa bibliothèque, afin que tous les hommes de lettres pussent en prendre communication. La vue de ces infidèles, plus zélés pour la défense de leurs erreurs que beaucoup de chrétiens pour la défense de la vérité, avait produit sur son esprit une profonde impression. A son retour, il fit donc bâtir auprès de sa chapelle, à Paris, un lieu commode et sûr où il amassa soigneusement plusieurs exemplaires de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Grégoire et d'autres docteurs catholiques, avec un nombre immense de livres transcrits à ses frais dans les bibliothèques des abbayes. Il y étudiait volontiers quand il en avait le loisir, et ce trésor était ouvert aux savants du royaume : saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Vincent de Beauvais et beaucoup d'autres y allèrent puiser fréquemment.

Louis récitait chaque jour ou se faisait réciter par les religieux dont il était toujours entouré les heures canoniales, ou office des prêtres et des moines. Ses voyages, ses expéditons guerrières, ses maladies même n'apportèrent aucun changement à la régularité de cette pieuse pratique.

Chaque vendredi, plus souvent même, s'il n'en était empêché, il se présentait au tribunal de la pénitence. Après l'absolution, il tendait humblement le dos au prêtre, exigeant qu'il lui donnât des coups d'une discipline dont les cinq cordelettes de fer lui déchiraient quelquefois la peau.

Il avait l'habitude de laver les pieds tous les samedis à un grand nombre de pauvres, et donnait souvent la préférence aux aveugles. Plusieurs fois témoin de cet acte d'humilité chrétienne, le sénéchal de Champagne s'en émerveillait grandement.

Un jour qu'il lui en manifestait sa surprise : « Lavez-vous les pieds aux pauvres le grand jeudi? lui demanda le roi. — Pour Dieu ! non, répondit Joinville avec franchise, jamais je ne laverai les pieds de ces vilains. — Vraiment, reprit le saint roi, ce n'est pas bien dit, car vous ne devez pas avoir en dédain ce que Dieu a fait pour notre enseignement. Je vous prie, pour l'amour de Dieu et de moi, de vous accoutumer à les laver. »

Une autre fois, il demanda au sire de Joinville: « Quelle chose est Dieu? — Le sénéchal répondit: — C'est chose si bonne que meilleure ne peut être. — Vraiment, reprit-il, c'est bien répondu. Or, je vous demande lequel vous aimeriez le mieux, ou d'être lépreux ou d'avoir fait un péché mortel? — Le sénéchal, qui ne mentit jamais, lui répondit : J'aimerais mieux en avoir fait trente que d'être lépreux. — Vous avez parlé comme un jeune étourdi, lui dit alors le saint roi, car il n'y a pas de lèpre si hideuse comme d'être en péché mortel, parce que l'âme qui est en péché mortel est semblable au diable. »

SAGES INSTITUTIONS

Si Louis savait si bien gouverner son âme, il était encore plus admirable dans le gouvernement de ses Etats: jamais, ni avant, ni après lui, la France ne goûta une paix plus profonde, une prospérité plus merveilleuse. Toutes les autres nations, à l'Orient, à l'Occident, au Midi, au Septentrion, étaient dans le trouble; seuls, les Français jouissaient d'une tranquillité parfaite.

Son esprit de justice et de désintéressement inspirait une telle confiance que le roi d'Angleterre et ses barons, alors en guerre, le prirent pour juge de leurs différends. Louis servit également d'arbitre entre le duc de Bretagne et le roi de Navarre.

Le saint roi s'efforçait de bannir de ses Etats, par de sages lois, tous les dérèglements impies, les jeux de hasard, le blasphème, le luxe des femmes et les chicanes dans les procès. Il est aussi le premier qui ait défendu le duel en France.

Ses envoyés allaient dans toutes les provinces rendre la justice en son nom : il les surveillait sévèrement. Ses oreilles étaient toujours prêtes à recevoir les plaintes, à écouter les causes de ses sujets, sans que personne osât les empêcher d'approcher de lui. Dans ses promenades, soit dans son jardin, à Paris, soit au bois de Vincennes, il se mettait à l'ombre d'un arbre pour juger sans forme de procès leurs différends. Rien ne faisait fléchir sa conscience, ni richesse ni noblesse: aussi, on le vit défendre plus d'une fois la veuve pauvre et délaissée contre le puissant seigneur, coupable d'injustice.

Plein de respect pour tous les conseils du Pape, il recherchait encore auprès des religieux les lumières dont il avait besoin pour gouverner sagement: saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure étaient dans son intimité et s'assirent plus d'une fois à sa table.

SECONDE CROISADE — MORT DU BON ROI LOUIS

Cependant, les chrétiens d'Orient imploraient continuellement le secours de ses armes, et leurs plaintes retentissaient d'une manière douloureuse au fond de son cœur. Il pensait toujours à une seconde croisade; il s'y résolut enfin, et, au mois de février 1270, il se mit en chemin, après avoir fait son testament.

Comme le roi de Tunis lui avait promis de se faire chrétien, s'il voulait descendre en Afrique, Louis, brûlant du désir « d'être le parrain d'un tel filleul », fit voile de ce côté. Mais il fut cruellement trompé dans son attente, car le traître qui l'appelait s'opposa à son débarquement.

Louis envoya alors son chapelain lui porter une déclaration de guerre ainsi conçue : « Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de Louis de France, son sergent. » Mais le sergent du Christ ne put effectuer son dessein. Il fut atteint de la fièvre pestilentielle que l'air malsain, les chaleurs étouffantes, la disette des vivres avait occasionnée dans l'armée.

Se voyant à l'extrémité, Louis fit appeler son fils aîné, Philippe, et lui donna une instruction écrite de sa main, où il avait rassemblé les conseils les plus sages pour le gouvernement de ses Etats et pour sa conduite privée.

« Je te recommande avant toute chose, mon cher fils, disait-il, de t'appliquer de tout ton cœur à aimer Dieu, car celui qui ne l'aime point ne peut être sauvé. Garde-toi de rien faire qui lui déplaise, de commettre aucun péché mortel, et souffre plutôt toute espèce de peines et de misères que de tomber dans ce malheur... Confesse-toi souvent, et choisis pour cela des confesseurs sages et expérimentés, qui aient de la lumière et de la vigueur pour te porter au bien et te détourner du mal... Si tu retiens quelque chose du bien d'autrui par toi ou tes officiers, et que le fait soit certain, rends-le sans délai; s'il est douteux, fais-le éclaircir promptement et soigneusement. Tu dois mettre toute ton application à faire vivre tes sujets en paix et en justice... Aie soin d'avoir de bons gouverneurs et de bons juges et informe-toi souvent de leur conduite... »

Il exhorta aussi ses principaux officiers à se comporter en véritables serviteurs de Jésus-Christ, à n'être pas mahométans par les mœurs, tandis qu'ils faisaient une profession si authentique d'être chrétiens en exposant leur vie pour la Sainte Eglise.

Il se fit mettre ensuite sur un petit lit couvert de cendres; puis, ayant prononcé ces paroles du Roi Prophète : « J'entrerai, Seigneur, dans votre maison, et je bénirai votre nom, » il rendit son âme à Dieu. On était au 25 août de l'an 1270. Louis avait vécu cinquante-six ans, dont il avait passé quarante-quatre sur le trône de France.

Du haut du ciel, le saint roi protégea son armée. Son fils aîné, Philippe-le-Hardi, fortifié par l'arrivée de son oncle Charles d'Anjou, roi de Naples, remporta deux victoires sur les Tunisiens, conclut une paix honorable, et revint en France, ensevelir à Saint-Denys les précieux restes de son père.

SAINT GENÈS, MIME, MARTYR

Fête le 25 août.

Saint Genès se convertit sur la scène, en parodiant les martyrs chrétiens.

L'ŒUVRE DES PETITS SALTIMBANQUES

Dans les derniers mois de l'année 1897, l'Académie française, très heureusement inspirée, a décerné un prix Montyon à l'humble protectrice de quelques petits saltimbanques, Mlle Bonnefois.

Cette femme admirable a réuni dans Paris plus de 200 de ces fils de forains trop souvent abandonnés; elle leur a enseigné à lire et, comme elle le dit en un touchant langage, « elle leur a appris qu'il y a un Dieu dans le ciel et 26 lettres dans l'alphabet ».

Son école était une roulotte de saltimbanques, devenue bientôt trop étroite à cause du grand nombre des élèves, et remplacée par une baraque en toile. On y venait entre deux tours de trapèze. La baraque-école se montait et démontait à volonté, et suivait dans leurs pérégrinations à travers Paris et la banlieue les familles nomades

qui peuplent les champs de foire et servent au public leurs profanes amusements.

« De la fête de Ménilmontant, qui ouvre la marche jusqu'à la fête de Varennes, dit M. J. Claretie, la vaillante femme poursuit ainsi son labeur et suit ses élèves de station en station, leur apprenant à lire et à penser au bruit des orgues et des cymbales. Et pendant que les pauvres saltimbanques songent aux tours d'adresse qui pourront augmenter la recette du jour et grossir le morceau de pain quotidien, Eugénie Bonnefois pense, pour ces petits, à ce pain de l'esprit qu'elle pétrit en quelque sorte de ses mains en y ajoûtant, quand il le faut, la nourriture matérielle, quitte, après les leçons données, à se coucher elle-même sans souper. »

Qu'on nous pardonne d'avoir rappelé ici le souvenir de l'institutrice de quelques petits forains.

Dieu, qui leur a fait trouver de tels protecteurs terrestres, leur donne à tous, dans la personne de saint Genès, mime, patron des comédiens, un protecteur céleste, capable de veiller sur eux et de procurer le salut de leurs pauvres âmes.

UN EMPEREUR DEMANDE A GENÈS UNE REPRÉSENTATION

Genès était, en 285, chef d'une troupe de mimes, à Rome.

L'empereur Dioclétien se trouvait de passage en cette ville.

Comme beaucoup de ses prédécesseurs, il raffolait du théâtre, des jeux bruyants du cirque, ou même des représentations moins tumultueuses des comédiens. Il aimait surtout à voir la religion chrétienne, ses dogmes, ses cérémonies et ses rites travestis et tournés en ridicule par les histrions.

Plus d'une fois, la comédie romaine avait bafoué sans ménagement les dieux de l'Olympe auxquels les païens eux-mêmes ne croyaient plus beaucoup au IIIe siècle. A plus forte raison devait-elle volontiers prendre pour thème de ses grossières facéties la religion et les mœurs chrétiennes.

Un jour, l'empereur fait savoir à Genès qu'il désire assister à l'une de ses représentations.

Quel honneur pour le mime! Dioclétien, élevé à force d'habileté au faîte des honneurs, chef d'un immense empire, avait su s'entourer d'un tel prestige qu'on le considérait presque à l'égal d'une divinité. « Les titres d'*Eternité*, de *Majesté* étaient ceux dont on se servait habituellement en s'adressant à lui. »

Aussi Genès eut-il à cœur de satisfaire pleinement les désirs de l'auguste personnage.

Il annonça donc une pièce mêlée de chants où seraient parodiés la conversion, le baptême et le martyre d'un fidèle. C'était de la bonne stratégie. Si l'empereur n'envoya pas d'avance un message de félicitations au chef de mimes pour le choix de son sujet, il se promit du moins quelques heures d'agréable délassement et était bien résolu de témoigner à Genès sa haute satisfaction.

Comme il convenait en cette circonstance, le chef de mimes ne voulut céder à aucun autre le rôle principal, et, au jour dit, il paraissait sur la scène dressée dans le palais même de l'empereur.

PREMIER ACTE DE LA COMÉDIE

Au premier rang des spectateurs se trouve Dioclétien, assis sur un trône. Un diadème blanc rehaussé de pierreries ceint son front. Sa grande toge de pourpre bordée d'or l'enveloppe de majesté. Il est entouré de toute sa cour.

Mais voici que les mimes apparaissent sur la scène. On aperçoit Genès, étendu sur un lit, feignant d'être malade. Il demandait le baptême.

— Eh! les amis, criait-il, je me sens lourd, je veux devenir léger.

— Comment te rendrons-nous léger? répondait joyeusement le chœur, qui, on le sait, dans ces sortes de représentations, partageait presque seul le dialogue avec l'acteur principal.

— Comment te rendrons-nous léger? Sommes-nous des charpentiers et devrons-nous te passer au rabot?

Cette plaisanterie, dont le sel, dit M. Paul Allard (1), nous semble bien fade, amusa fort les spectateurs: sans doute, ils y virent une allusion au métier manuel exercé par Jésus et par Joseph.

— Insensés, reprenait Genès, je désire mourir chrétien.

— Et pourquoi?

— Afin de fuir aujourd'hui dans le sein de Dieu.

Après quelque échange de semblables réflexions entre Genès et le chœur, surviennent deux mimes costumés, l'un en prêtre, l'autre en exorciste; ils s'approchent de Genès et l'on va procéder au baptême, à la grande hilarité du parterre.

SECOND ACTE

Que se passa-t-il alors dans l'âme du mime Genès? Dieu seul le sait, lui qui changea, par un coup soudain de sa grâce toute-puissante, l'âme du comédien pour en faire l'âme d'un saint.

Genès avait été élevé par des parents chrétiens; leurs enseignements, leurs exhortations, leurs

---

(1) Nous empruntons à *l'Histoire de la persécution de Dioclétien* de M. Paul Allard, t. Ier, p. 9-11, une partie des traits tirés des actes anciens du martyre de saint Genès.

exemples se présentèrent tout à coup à son esprit, tandis qu'on feignait de l'exorciser.

En un instant, ses yeux s'ouvrirent à la lumière surnaturelle, son âme fut tout éclairée, et quand le mime baptiseur lui demanda avant d'opérer : « Que désires-tu, mon fils? » ce fut sincèrement et du fond du cœur qu'il lui répondit, comme à un vrai ministre des autels :

« Je désire recevoir la grâce du Christ et, régénéré par elle, être délivré des ruines causées par mes iniquités. »

L'eau du baptême coula sur sa tête et sur ses membres; on le revêtit des habits blancs du néophyte. Peut-être les acteurs simulèrent-ils les onctions de la Confirmation et ceignirent-ils son front d'une bandelette, comme cela se pratiquait d'ordinaire pour les nouveaux baptisés.

La fiction théâtrale se poursuivait; l'assistance ne devinait point encore la révolution subite qui s'était accomplie dans l'âme du chef de mimes. Elle ne songeait qu'à admirer la perfection avec laquelle il remplissait son rôle.

Encore un acte, celui du martyre succédant à celui du baptême, et la pièce bouffonne obtenait son plein succès.

DÉNOUEMENT

Mais voici qu'une accusation intentée contre le nouveau chrétien amène sur la scène des acteurs costumés en soldats. Ils ont ordre de le saisir et de l'amener à l'empereur.

On arrive au point le plus piquant du drame. Dioclétien va se voir reproduit dans l'un des actes les plus solennels de sa haute puissance, le jugement et la condamnation à mort d'un chrétien.

Philosophes, sénateurs, courtisans, tous les spectateurs se tiennent prêts à applaudir l'art des acteurs et à flatter le souverain mis en scène.

C'est à ce moment que Genès, converti, dépose son personnage, jette bas le masque, et, s'adressant pour son propre compte à Dioclétien et à sa suite, leur raconte sa propre histoire :

« Empereur, dit-il, soldats, philosophes, peuple de cette ville, j'avais horreur des chrétiens, et j'insultais ceux qui s'avouaient tels. A cause du Christ, j'ai détesté mes parents et tous mes proches: je me moquais tellement de ses disciples que j'étudiais avec soin leurs mystères, afin de les tourner devant vous en ridicule.

» Mais dès que l'eau baptismale eut touché ma chair et qu'aux interrogations j'eus répondu : *Je crois*, je vis une main s'abaisser du ciel sur moi : des anges radieux planaient au-dessus de ma tête, ils lisaient dans un livre les péchés que j'ai commis depuis mon enfance, puis ils les effaçaient avec l'eau et me montraient la page devenue blanche comme la neige.

» Et maintenant, glorieux empereur, peuple qui avez ri avec moi de ces mystères, croyez avec moi que le Christ est le vrai Seigneur, et qu'en lui seul sont la lumière, la vie, la piété, afin qu'en lui seul vous puissiez aussi obtenir le pardon (1). »

Le ton qui accompagnait ces paroles était si ferme, l'accent si convaincu qu'il n'y avait pas à s'y méprendre. Le chef de mimes se disait et était chrétien.

Dioclétien, exaspéré, mit brusquement fin aux discours de Genès et le fit fouetter en sa présence.

Puis il le livra au préfet Plautien. Les spectateurs voyaient le drame annoncé se dérouler de point en point.

Plautien interrogea le martyr selon la coutume, le somma de sacrifier aux dieux, et, sur son refus, l'étendit sur un chevalet, le déchira avec des ongles de fer, fit approcher de sa chair des torches ardentes.

Genès supporta tout, comme le faisaient les martyrs. La grâce aidant, il persévéra dans sa confession, louant et bénissant devant toute l'assemblée le Christ qu'il avait si longtemps méconnu.

Après bien des tourments, il fut enfin, sur l'ordre de l'empereur, décapité, le 25 août 285.

Le choix de ce supplice, remarque encore M. Allard, semble montrer dans Genès un homme de condition honorable, jeté par la misère ou le goût du théâtre dans une profession pour laquelle il n'était pas né. De pareils exemples n'étaient pas rares dans l'antiquité romaine.

SAINT GENÈS FUT-IL BAPTISÉ?

C'est une objection qui peut se présenter à l'esprit du lecteur et qu'il aura vite résolue, s'il est quelque peu théologien.

Supposons pour un instant que les mimes, compagnons de Genès, n'omirent aucun des rites pratiqués par les chrétiens lorsqu'ils administrent le baptême; qu'ils exigèrent du catéchumène une profession de foi aux principaux mystères de la religion, qu'ils prononcèrent, en même temps qu'ils versaient l'eau baptismale, les paroles essentielles pour conférer le sacrement.

D'autre part, Genès, intérieurement touché de la grâce, éprouvait du baptême et de la régénération qu'il opère, un très vif désir.

Que manquait-il à un baptême véritable, valide? Une intention droite et pure, nous dit saint Thomas. Cette intention fait défaut lorsque, par manière de jeu, l'on simule un sacrement. Cette dérision empêche la vérité du sacrement, surtout quand elle est publiquement manifestée, annoncée à grand bruit, connue de tous.

Dieu purifia par un autre baptême l'âme de

(1) Paul Allard, ouvrage cité plus haut, p. 10.

Genès devenu son serviteur: elle fut lavée dans un bain de sang.

Ne l'eût-elle pas été, et Genès, dans les dispositions où il se trouvait après sa conversion, fût-il mort sans la palme du martyre, il n'en eût pas moins été sauvé; le baptême réel qu'il ne pouvait recevoir eût été remplacé en ce cas par le baptême de désir.

Dieu est si bon envers ceux qui veulent se sauver qu'il ne saurait consentir à les laisser périr. S'ils ne peuvent pourvoir à leur salut par les voies ordinaires, leur Père du ciel supplée, par sa toute-puissance, à l'insuffisance de leurs moyens.

HOMMAGES RENDUS A SAINT GENÈS

Le mime martyr ne tarda pas à être honoré à Rome même, et il y eut son église, non loin de la basilique de Saint-Laurent-hors-les-Murs. Le pape saint Grégoire III la fit restaurer en 731. L'Eglise célèbre la fête de saint Genès le 25 août.

Une ville de l'Etrurie, Lucques, se glorifie d'honorer particulièrement saint Genès, et, au jour de sa fête, bon nombre de pèlerins viennent l'invoquer contre l'épilepsie, qu'ils appellent, dans leur foi naïve, la *maladie de saint Genès*, c'est-à-dire le mal que guérit saint Genès. De nombreuses grâces viennent récompenser cette confiance.

A Nevers, l'on voit encore, paraît-il, les vestiges d'une église du XII^e^ siècle placée sous le vocable de saint Genès.

La littérature française n'a pas ignoré les actes dramatiques entre tous du martyre de saint Genès, et celui que le grand Corneille se plaisait à appeler son « prédécesseur et son père », Rotrou, a consacré dans son chef-d'œuvre de *saint Genest* la mémoire du mime martyr.

Qu'on nous permette de citer ici quelques-uns des beaux vers qu'il place sur ses lèvres :

Leur créance est ma foi, leur espoir est le mien;
C'est leur Dieu que j'adore, enfin, je suis chrétien.
Déployez vos rigueurs; brûlez, coupez, tranchez :
Mes maux seront encor moindres que mes péchés.
Je sais de quel repos cette peine est suivie.
Je ne crains point la mort qui conduit à la vie.
Il est temps de prétendre à des prix immortels,
Il est temps de passer du théâtre aux autels.
Si je l'ai mérité, qu'on me mène au martyre;
Mon rôle est achevé, je n'ai plus rien à dire.

CONVERSIONS SEMBLABLES — CONCLUSION

Le coup de théâtre procuré par la conversion soudaine de saint Genès n'est pas un fait sans exemple dans l'histoire des persécutions.

Citons pour mémoire deux seulement de ses imitateurs.

Saint Ardalion avait, lui aussi, l'habitude de se moquer du martyre et de tourner en ridicule sur la scène les interrogatoires et les tortures des chrétiens.

Un jour qu'il simulait le personnage d'un martyr souffrant pour le Christ, et que les spectateurs applaudissaient à son courage au milieu des tortures qu'était censé lui infliger le bourreau, il réclama subitement le silence.

Touché de la grâce, il dit au peuple :

« Ne croyez pas que je joue ici la comédie, je suis un vrai soldat du Christ, je suis chrétien ».

Le préfet, qui présidait la représentation, essaya d'obliger le comédien à se rétracter. Ne pouvant y réussir, il le fit jeter dans les flammes d'un bûcher. Ardalion obtint ainsi la palme glorieuse des martyrs, le 14 avril 309.

Le 15 septembre, l'Eglise fait encore mémoire d'un bouffon, nommé Porphyre, qui, en présence de Julien l'Apostat, se faisait baptiser par moquerie ; mais, au même instant, il eut le cœur tellement touché qu'il se proclama chrétien, et en récompense de sa généreuse confession, mérita d'avoir la tête tranchée sur l'ordre de l'empereur.

Puissent du haut du ciel ces protecteurs des comédiens faire descendre sur leurs clients les grâces de salut dont ils ont tant besoin.

Depuis le grossier bouffon des baraques de foire jusqu'à l'artiste de renom qui force les applaudissements d'un parterre choisi, les acteurs de toute condition ont une âme à sauver.

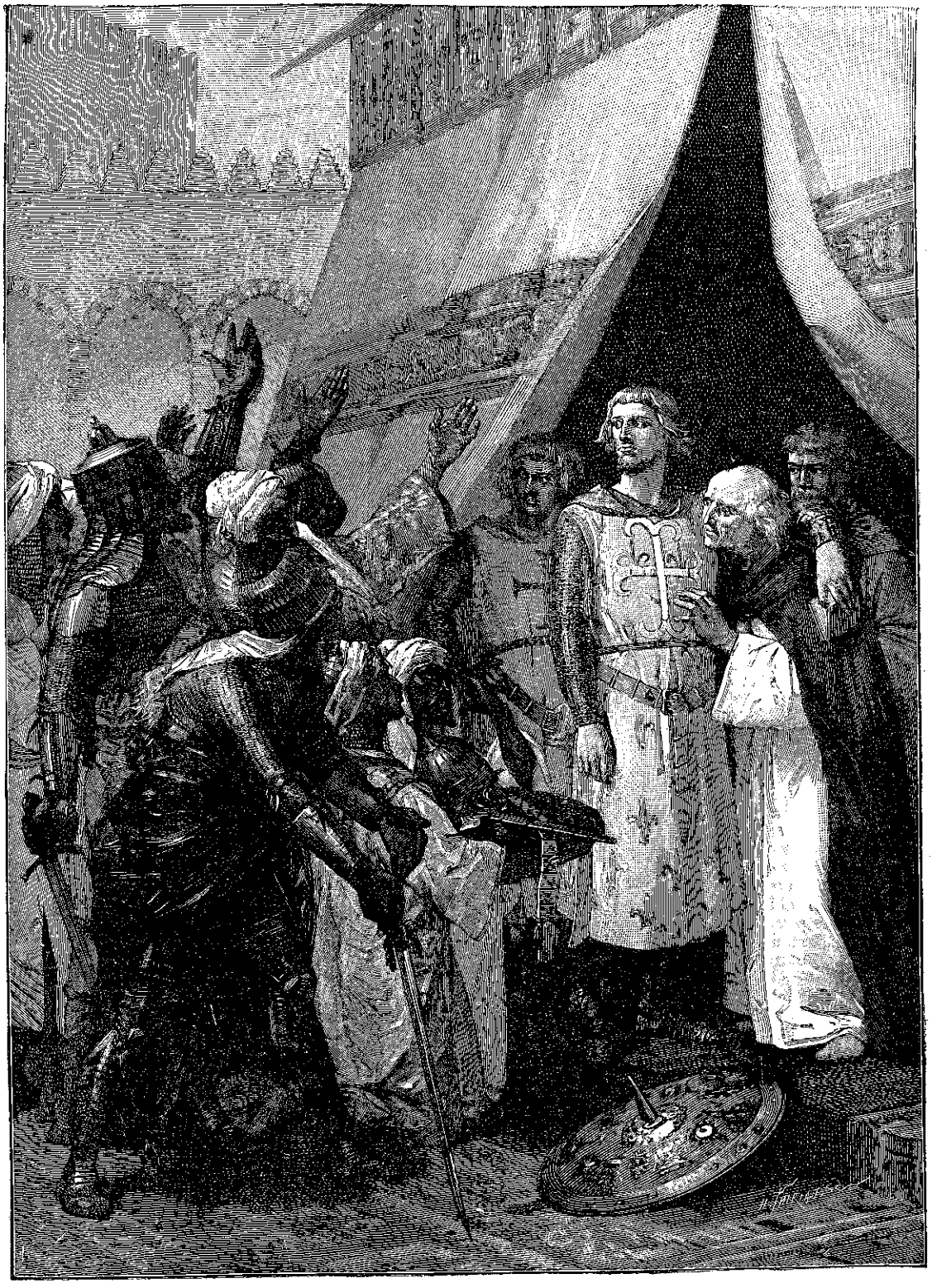
Saint Genès peut leur procurer, dans leur vie souvent pleine de périls, une grâce extraordinaire de conversion semblable à celle qu'il obtint tandis qu'il paradait sur les planches d'un théâtre.

Saint Genès, patron des comédiens, priez pour eux.

SOURCES CONSULTÉES

PAUL ALLARD, ouvrage cité plus haut, t. I^er^. — *Revue des Questions actuelles*, t. XL, année 1897. Rapport sur les prix de vertu lu à l'Académie française, dans la séance du 18 novembre, par M. Jules Claretie. — Histoire abrégée de la littérature française, par M. A. CHARAUX, doyen de la Faculté catholique des lettres, Lille. — *Les Saints patrons des Corporations*, par DU BROC DE SEGANGE, etc.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE, CROISÉ DE TERRE SAINTE



Les émirs musulmans offrent à saint Louis prisonnier les insignes de la souveraineté.
(Peinture de Cabanel, au Panthéon.)

GUÉRISON MIRACULEUSE DE SAINT LOUIS
IL PREND LA CROIX

Au mois de décembre 1244, saint Louis subit une maladie très grave. « Le danger de perdre un si bon prince, dit Tillemont, alarma tous les Français. On ordonna partout des prières..... On fit de grandes processions à Paris, où tant les seigneurs que le peuple qui l'aimait beaucoup demandèrent sa santé à Dieu avec grande dévotion. Cependant la maladie du roi augmentait, en sorte qu'on désespérait de sa vie. Il fit tout ce qu'un bon chrétien doit faire en cet état.....

» Sa maladie s'aggravant toujours, il tomba dans un évanouissement qui lui fit perdre tout sentiment. On le crut mort un assez long espace de temps. De deux dames qui le gardaient, l'une voulait déjà lui couvrir le visage, l'autre l'empêcha en soutenant qu'il vivait.....

» Durant qu'on priait autour de lui, il commença à soupirer. Il retira ses bras et ses jambes, et puis les étendit, et proféra ces paroles d'une voix creuse et sourde, comme s'il fût revenu du tombeau : « Par la grâce de Dieu, l'Orient m'a » visité d'en haut et m'a rappelé d'entre les morts. »

» Dès qu'il fut revenu à lui, il manda Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris. Il vint aussitôt, et quand le roi le vit, il lui dit : « Monsieur l'évêque, » je vous prie de me mettre sur l'épaule la » croix du voyage d'outre-mer. »

» Les deux évêques lui alléguèrent des raisons considérables pour le détourner de cette pensée. Les deux reines, sa mère et sa femme, le conjurèrent à genoux d'attendre. Mais il protesta avec chaleur qu'il ne prendrait aucune nourriture qu'il n'eût reçu la croix..... Enfin, l'évêque n'osant la lui refuser, la mit sur lui tout fondant en larmes..... Il prit la croix, la baisa, la plaça sur sa poitrine et dit qu'enfin il était guéri. »

LES RAISONS DE LA CROISADE — LES PRÉPARATIFS

La situation était très grave en Orient : Jérusalem, qui n'était plus, depuis longtemps déjà, défendue, mais qui, d'après les traités, était cité chrétienne, avait été pillée par les ennemis du nom chrétien, et les quelques places conservées en Terre Sainte étaient menacées.

Certains hommes, jugeant à la légère, blâment les expéditions des croisades. C'est qu'ils ne se rendent pas compte du péril que les partisans de Mahomet ont fait courir à l'Europe. Déjà, au VIII^e^ siècle, ils l'auraient submergée, s'ils n'avaient été arrêtés par le génie et l'épée de Charles Martel et Charlemagne. Plus tard, ils l'auraient envahie de nouveau, s'ils n'avaient été arrêtés au XVI^e^ siècle par don Juan d'Autriche, à Lépante, et au XVII^e^ siècle par Sobieski, à Vienne. Pendant mille ans, on le voit, l'Europe a été menacée dans son existence même par cette race orgueilleuse et puissante. Les croisades, malgré leurs échecs répétés, ont arrêté le croissant ; elles ont sauvé la civilisation. Que leurs promoteurs en soient éternellement bénis !

L'esprit chrétien de saint Louis, son patriotisme, son élévation d'esprit lui faisaient comprendre l'importance de ces audacieuses et difficiles entreprises. On peut blâmer en lui certaines fautes stratégiques ; blâmer la croisade en elle-même serait ignorer les vrais besoins de l'époque.

On ne saurait assez louer aussi le saint roi de la prudente sagesse avec laquelle il prépara l'expédition. Non seulement, avant de partir, il assura à la couronne de France le comté de Toulouse et la Provence, et laissa, en la personne de Blanche de Castille, une tête et une main vraiment capables de gouverner ; mais pour la croisade elle-même, tout fut très sagement disposé.

« Quand nous vînmes en Chypre, raconte Joinville, nous trouvâmes grande foison des approvisionnements du roi : c'est à savoir les celliers du roi et les deniers et les greniers. Les celliers du roi étaient tels, que ses gens avaient fait au milieu des champs, sur le rivage de la mer, de grands tas de tonneaux de vin, qu'ils avaient achetés dès deux ans avant ; et ils les avaient mis les uns sur les autres, de sorte que quand on les voyait par devant, il semblait que ce fussent des granges. Les froments et les orges, ils les avaient mis par monceaux au milieu des champs ; et quand on les voyait, il semblait que ce fussent des montagnes. »

PRISE DE DAMIETTE

Parti d'Aigues-Mortes le 28 août 1248, saint Louis débarquait le 18 septembre dans l'île de Chypre, qui avait été choisie comme le point de concentration. De là, on devait partir pour conquérir l'Egypte, dont la possession était la condition nécessaire d'une occupation durable de la Terre Sainte.

Il est impossible de dire quel eût été le résultat final, si le chef de l'expédition avait pu aussitôt se porter vers l'Egypte, selon son désir. Malheureusement, beaucoup de croisés n'étaient pas encore arrivés ; les seigneurs furent d'avis d'attendre dans l'île de Chypre jusqu'au mois de mai suivant. Pendant ce temps, les musulmans avertis fortifiaient l'Egypte, la maladie décimait le Corps expéditionnaire, l'armée s'amollissait et l'époque favorable pour l'arrivée en Egypte passait.

Lorsque la flotte chrétienne arriva en vue de Damiette, elle vit la côte d'Egypte, dit Joinville, « bordée de toute la puissance du sultan, qui étaient de très belles gens à regarder ». Comme un certain nombre de vaisseaux avaient été écartés par une tempête, plusieurs proposèrent d'attendre avant d'attaquer. Mais Louis IX insista pour opérer sans retard. « Temporiser, dit-il, c'était relever le courage des ennemis, affaiblir l'ardeur des croisés, s'exposer en pleine mer à une tempête qui compromettrait tout. » La majorité se rangea à son avis.

Le lendemain, le débarquement eut lieu, malgré tous les efforts des Sarrasins. « Dès que le roi ouit dire que l'enseigne de Saint-Denis était à terre, il traversa à grands pas son vaisseau, et, malgré le légat qui était avec lui, il s'élança, sauta dans la mer où il avait de l'eau jusqu'aux aisselles, et l'écu au cou, le heaume en tête, la lance en main, il alla jusqu'à ses gens qui étaient sur le rivage. »

L'attaque fut si vigoureuse que les Sarrasins s'enfuirent et abandonnèrent Damiette, sans même couper le pont de bateaux. Les croisés occupèrent donc la ville.

VICTOIRE CHÈREMENT PAYÉE A MANSOURAH

Alors se renouvela la faute commise à Chypre. Le comte de Poitiers, frère du roi, qui amenait l'arrière-ban de France, n'était pas encore arrivé. Le Conseil résolut de l'attendre malgré tous les avantages qu'on aurait eus, ce semble, à poursuivre la campagne sans retard. Enfin, on se décida au mois de novembre à marcher sur

Le Caire et d'abord sur Mansourah où s'était concentrée l'armée sarrasine.

Protégée par un bras du Nil, celle-ci était dans une position très forte. C'est en vain qu'on essaya de construire une chaussée pour traverser. Les Sarrasins, au moyen du feu grégeois, détruisaient les travaux des croisés au fur et à mesure de leurs constructions. Il fallut renoncer à l'espérance de traverser par ce moyen. Heureusement que dans cette extrémité un bédouin, moyennant une forte somme d'argent, indiqua un gué par où l'armée put, quoique avec beaucoup de difficultés, aborder l'ennemi.

La *furia francese* qui nous a si souvent fait perdre des batailles faillit ici encore tout compromettre. Le comte d'Artois, frère du roi, avait sollicité l'honneur de traverser le premier. Le roi, qui connaissait sa témérité, le lui permit, mais en lui faisant jurer, sur les saints Evangiles que, parvenu sur le rivage, il n'entreprendrait rien sans que le gros de l'armée eût passé.

A peine arrivé sur le bord opposé, le comte, malgré les sages avis de ceux qui l'entouraient, s'élança à la poursuite de l'ennemi et pénétra même dans la ville, suivi de ceux qui avaient traversé avec lui et qui ne voulurent pas l'abandonner. Les Sarrasins les cernèrent dans la cité et en firent, malgré leurs prodiges de valeur, un affreux carnage.

Les croisés, le soir venu, restèrent maîtres du champ de bataille, mais la tristesse était profonde et de noirs pressentiments désormais assombrirent tous les cœurs, car cette victoire, grâce à l'imprudente bravoure du prince, avait coûté trop cher.

RETRAITE — REVERS — LE ROI EST FAIT PRISONNIER

Saint Louis a raconté lui-même, dans une touchante lettre à son peuple, les tristes événements qui suivirent : « Dès ce moment, dit-il, nos affaires n'eurent plus, par je ne sais quel jugement de Dieu, que des suites bien contraires à nos désirs. Diverses maladies contagieuses et une mortalité générale se déclara dans l'armée, de manière qu'il n'y avait presque personne qui n'eût à pleurer des amis morts ou des malades sur le point de mourir. A ce fléau, qui l'affaiblit extrêmement et faillit la détruire, se joignait une si grande disette de subsistances que plusieurs moururent de faim.

» Ces fléaux nous imposèrent la nécessité d'abandonner notre position et de nous retirer sur Damiette, sous la protection de Dieu. Mais comme l'homme n'est pas le maître de ses propres voies, mais bien celui qui dirige les pas de chacun et dispose de tout selon sa volonté, le cinquième jour d'avril, comme nous étions en pleine marche, l'armée chrétienne fut assaillie par une multitude innombrable de Sarrasins; et par la permission de Dieu, qui voulait ainsi nous faire porter la peine de nos iniquités, nous tombâmes entre leurs mains, nous, mes frères bien-aimés, Alphonse, comte de Poitiers, et Charles, comte d'Anjou. Tous ceux qui revinrent par terre furent pris sans que personne pût se sauver et envoyés dans les prisons. Ce malheur n'arriva pas sans un grand carnage des nôtres et sans une effusion considérable de sang chrétien.

» Quant à ceux qui revinrent par le fleuve, la plus grande partie d'entre eux fut ou prise ou massacrée; et les navires qui portaient les malades furent brûlés avec tous ces malheureux. »

D'après ce récit du roi, on voit que l'armée a été vaincue par la maladie contre laquelle la valeur est impuissante et par le nombre sous lequel le plus héroïque courage finit par succomber.

Il faut ajouter que le roi, incapable de marcher et de porter une armure, refusa cependant en son chevaleresque dévouement de monter sur un navire et prit rang à l'arrière-garde, ne cessant de faire face à l'ennemi. Quand il fut fait prisonnier, il gisait à demi mort dans une maison où on avait dû le déposer.

ADMIRABLES VERTUS DÉPLOYÉES PAR SAINT LOUIS PENDANT SA CAPTIVITÉ

L'insuccès et la captivité du roi de France étaient un grand malheur. Mais Dieu qui se plaît à tirer le bien du mal fit éclater alors en lui de si héroïques vertus qu'on est tenté, en les contemplant, de s'écrier avec l'Eglise parlant du péché originel : « O l'heureux malheur ! »

Nous avons vu avec quelle *générosité*, après avoir refusé de revenir par mer, il avait pris place dans l'arrière-garde de l'armée. Sous l'inspiration de cette vertu si française, il défendit expressément aux grands seigneurs de négocier pour être délivrés moyennant rançon, de peur que la délivrance des pauvres ne fût par là empêchée. Les riches, en effet, auraient été ainsi libérés et les pauvres seraient demeurés captifs.

Il ne consentit de même à rendre Damiette qu'après s'être assuré par des informations indubitables qu'il serait impossible de défendre longtemps la ville contre les Sarrasins.

Dans un sentiment de *dignité* auquel tous les historiens rendent hommage, il tint à stipuler que les 500 000 livres exigées seraient données par lui pour la délivrance de ses gens et Damiette pour celle du roi : « Un roi de France, disait-il noblement, ne se rachète pas à prix d'argent. » Quant à la cession des villes de la Palestine qui se trouvaient alors au pouvoir des Francs, dont les Sarrasins firent pendant longtemps la base des négociations, Louis répondit qu'elles ne lui appartenaient pas. On insiste, on s'irrite, on menace, on va le faire mettre aux bernicles, instrument de torture qui broyait les membres..... Vains efforts. Le roi se montre inébranlable et se contente de répondre : « Je suis prisonnier du sultan, il peut faire de moi ce qu'il voudra. »

Par dignité, il refuse de se revêtir des magnifiques habits que le sultan lui envoie, parce qu'ils sont la livrée d'un prince étranger. Il décline l'invitation à un grand festin pour ne pas être donné en spectacle à l'armée musulmane.

Les Sarrasins admiraient cette noble fierté et disaient que leur captif parlait tout comme s'il était leur chef. Ils l'avaient en telle estime qu'ils délibérèrent de le nommer leur soudan, car ils venaient d'assassiner celui qui avait triomphé des croisés. Le peintre Cabanel a représenté dans le tableau que nous reproduisons cette scène étonnante comme si la proposition dont parle Joinville avait été en réalité faite au roi. Toutefois, la crainte qu'il ne les forçât tous à se faire chrétiens les arrêta. Mais saint Louis disait à son ami que si l'offre lui avait été faite fermement, il l'aurait acceptée, ce dont le bon sénéchal, dont les vues étaient moins larges que celles du roi, était tout surpris.

Pour ne pas nous arrêter trop longuement sur cette partie du récit, ajoutons seulement en peu de mots que sa *foi* délicate lui fit refuser, au risque de tout compromettre, un serment auquel sa conscience répugnait. Sa *piété* fervente lui

faisait trouver dans le livre des psaumes, seul débri de toutes ses richesses qu'il eût conservé, une consolation réconfortante dans l'infortune. Sa *justice* enfin, dont il donna en toutes occasions des preuves si frappantes pendant son règne, éclata merveilleusement au moment de la délivrance. On venait de faire le premier payement de la rançon : le roi pouvait s'embarquer. A ce moment on lui dit qu'on avait trouvé le moyen de tromper les Sarrasins de 10 000 livres, il exigea qu'on les leur remît avant le départ. L'auteur du propos, Philippe de Nemours, lui déclara alors que c'était une plaisanterie : le roi répondit qu'une telle plaisanterie était malencontreuse et il ajouta : « Je vous commande sur la foi que vous me devez que, si les 10 000 livres ne sont pas livrées, vous les fassiez payer. »

SÉJOUR EN PALESTINE — RETOUR EN FRANCE

Le roi était libre. Rentrerait-il aussitôt en France? Beaucoup le lui conseillaient. « J'avais fait préparer, dit le roi dans sa lettre, les vaisseaux et tout ce qui nous était nécessaire pour notre retour. Mais convaincu par tout ce que nous avions appris que les émirs tenaient une conduite manifestement contraire aux traités, et qu'au mépris de leurs serments ils se jouaient de nous et de notre sainte religion, nous avons consulté les barons de France, les prélats, les maîtres du Temple, de l'Hôpital de Saint-Jean, de Sainte-Marie des Teutoniques et les barons du royaume de Jérusalem. La majorité du Conseil pensait que si nous nous retirions, ce serait abandonner ce pays au moment même de sa ruine, que, par notre départ, nous l'exposerions à devenir infailliblement la proie des Sarrasins, que les chrétiens prisonniers pourraient être regardés comme perdus, que si, au contraire, nous différions notre retour, on pouvait se promettre quelques avantages de ce délai. »

Ne pas rentrer en France après de telles infortunes était plus héroïque encore que la croisade elle-même. Mais il s'agissait de la cause chrétienne; le saint roi n'hésita pas et se rendit, avec tous ceux qui consentirent à demeurer, à Saint-Jean-d'Acre, la principale forteresse du royaume chrétien de Jérusalem.

De Palestine, il surveillait l'observation du traité et la délivrance des prisonniers, qui, malheureusement, fut très incomplète. Beaucoup, refusant d'apostasier, furent même lâchement mis à mort. D'autres eurent la faiblesse de coiffer le turban.

Le saint roi ne put aller à Jérusalem où il n'aurait pu se rendre que comme pèlerin et où il ne lui convenait d'entrer qu'en vainqueur, rêve qu'il ne pouvait, hélas! réaliser. Parcourant les forteresses chrétiennes, il releva les courages, réorganisa l'armée de défense, et faisait un bien inappréciable, lorsque la nouvelle de la mort de Blanche de Castille le rappela en France. Tant que sa mère vivait, la conscience du prince était tranquille; le royaume était en bonnes mains. Elle disparaissant, son devoir était de revenir aussitôt : il partit.

SECONDE CROISADE

Après le départ du saint roi, les Sarrasins reprirent leur œuvre de conquête en Terre Sainte. Le sultan Bendocdar tailla en pièces l'armée chrétienne, s'empara de Césarée, ravagea tout le pays et enfin, par la prise d'Antioche, détruisit cette principauté d'Antioche que Bohémond de Tarente avait fondée et qui depuis avait subsisté près de 170 ans. Il ne resta plus aux chrétiens que quelques forteresses sur le littoral.

Emu de cette situation, malgré son déplorable état de santé, saint Louis voulut, vingt ans plus tard, entreprendre une nouvelle croisade. Qu'il y eût de sa part quelque illusion dans cette entreprise, nous le nierons d'autant moins que le Pape lui-même hésita, nous dit l'histoire, à l'encourager. Mais le royal croisé sera éternellement digne de louange, à une époque où les sentiments de générosité commençaient à avoir beaucoup moins de prise sur l'Europe, pour avoir donné ce suprême exemple d'abnégation, de courage et de dévouement à la cause du Christ.

Il le pouvait d'autant plus que la situation du royaume était excellente et qu'il avait sous la main des régents dignes de sa confiance, Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, et Simon de Clermont, comte de Nole. Il espérait beaucoup du concours de son frère, roi de Sicile. Enfin le roi d'Angleterre devait se joindre à lui.

Après avoir tout réglé pour le temps de son absence et fait son testament en cas de mort, il s'embarqua le 1er juillet 1270, pour aller à Tunis. Ce point d'attaque avait été choisi sur les conseils du roi de Sicile dont l'intérêt politique était de triompher de son voisin. Mais saint Louis y allait aussi attiré par les fallacieuses propositions de conversion qu'il avait reçues de la part de ce prince.

DÉBARQUEMENT — MALADIE ET MORT DU ROI

Malgré la présence de nombreuses troupes sarrasines, le débarquement eut lieu très heureusement, et, dès les premiers jours, les croisés s'emparèrent de Carthage, où ils se fortifièrent.

De partout les musulmans accoururent aussitôt et constituèrent une armée formidable. Ce ne fut pas elle cependant qui remporta la victoire. Le climat d'Afrique, le manque d'eau, les viandes salées, les vents de la zone torride éprouvèrent tellement les troupes croisées que la dysenterie et la peste se déclarèrent aussitôt. Les victimes furent si nombreuses qu'on ne pouvait suffire à ensevelir les morts. Le duc de Nevers, fils du roi et très aimé de lui, mourut, bientôt suivi dans la tombe par le légat du Pape. Enfin, saint Louis fut atteint, lui aussi, tandis qu'il remplissait dans une si triste situation tous ses devoirs de chrétien et de monarque. Se sentant mortellement atteint, il fit placer une croix devant lui, et, tendant les mains vers elle, il priait en silence.

Puis il fit approcher son fils et héritier et lui donna ses derniers conseils.

La nuit qui précéda sa mort, on l'entendit qui disait, parlant sans doute du ciel : *Nous irons à Jérusalem*, et, muni des sacrements, il expira sur un petit lit couvert de cendres, le 25 août.

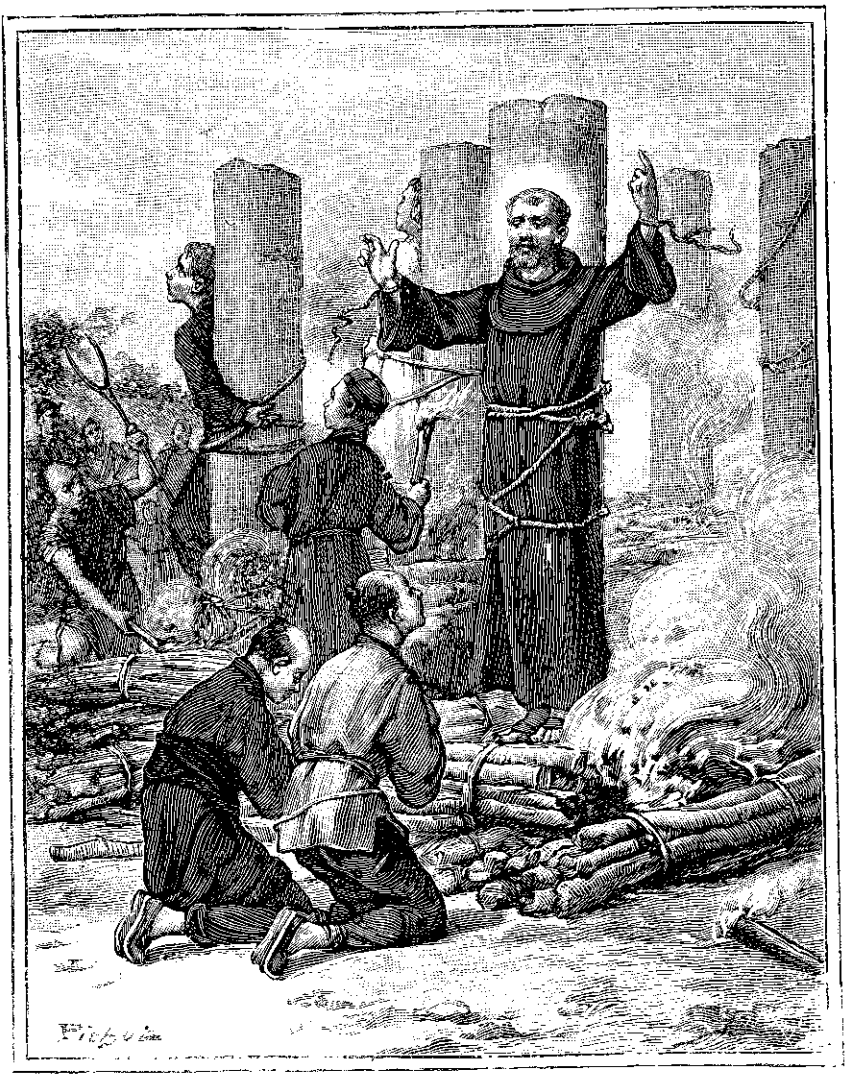
C'est ainsi que mourut saintement, sur une terre qui un jour devait définitivement devenir terre française, ce prince accompli, dont les vertus avaient non seulement gagné le cœur de tous ses sujets, mais inspiré le respect et l'admiration à toute l'Europe et même à ses ennemis.

Le 18 août 1297, Boniface VIII, qui devait en être si mal récompensé par Philippe le Bel, petit-fils de Louis IX, inscrivait celui-ci dans le catalogue des saints et s'écriait : « Maison de France, réjouis-toi d'avoir donné au monde un si grand prince! Réjouis-toi, peuple de France, d'avoir eu un si bon roi! »

BIENHEUREUX LOUIS SOTELO

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS, MARTYR AU JAPON

Fête le 25 août.



Martyre du bienheureux Sotelo et de ses compagnons.

L'ENFANT DE L'IMMACULÉE

En 1575, Séville, la perle de l'Espagne, célébrait une procession extraordinaire en l'honneur de l'Immaculée Conception. Soudain, au milieu de l'enthousiasme universel, on vit, disent les historiens, un enfant de quelques mois à peine agiter ses petites mains, comme pour s'arracher aux bras de sa mère, et s'écrier d'une voix claire :

Todo el mundo en general,
A voces, Reyna escogida,
Diga que soys concebida
Sin pecado original;

c'est-à-dire : « Que le monde entier, d'une commune voix, proclame, ô Vierge choisie, que vous fûtes conçue sans la faute originelle. »

L'enfant dont les lèvres s'entr'ouvraient ainsi miraculeusement en l'honneur de Marie Immaculée n'était autre que le bienheureux Louis Sotelo.

Né à Séville le 6 décembre 1574, il était le second fils de Don Diego Cabrera et de Dona Caterina Nino-Sotelo, qui comptaient, l'un et l'autre, des rois parmi leurs ancêtres. Le nom de Louis qu'il reçut au saint baptême fut choisi à dessein : ses pieux parents voulaient le mettre sous la protection plus spéciale de saint Louis, roi de France,

et de saint Louis, évêque de Toulouse, envers lesquels ils professaient une grande dévotion. Du premier, il devait un jour imiter l'héroïque intrépidité à porter les fers pour la foi de Jésus-Christ; du second, reproduire le zèle apostolique et l'admirable esprit de pauvreté.

Il apprit le latin et la rhétorique aux écoles de sa ville natale et fut ensuite envoyé à l'Université de Salamanque, comme la plupart des jeunes seigneurs de son rang, pour y conquérir les lauriers académiques. C'est là que, livré à lui-même, il connut le monde de plus près et apprit à mépriser ses charmes trompeurs.

Déjà, depuis longtemps, un attrait mystérieux portait vers la milice du pauvre d'Assise ce fils de grand seigneur. Il consulta son directeur, et, assuré de la volonté divine, il s'ouvrit à ses parents de ses projets de vie religieuse. Dieu avait comblé leur enfant bien-aimé, dès sa plus tendre enfance, de faveurs si extraordinaires, qu'ils n'essayèrent même pas de le lui disputer; la séparation n'en fut pas moins douloureuse. Heureux sacrifice qui devait préluder à tant d'héroïques et fécondes immolations!

RELIGIEUX ET MISSIONNAIRE

Le 11 mai 1594, Louis Sotelo revêtait l'habit religieux au couvent des Franciscains de Séville. Ses biographes nous apprennent qu'il fut toujours, au noviciat et dans ses premières années de vie religieuse, un modèle achevé d'observance régulière. Ordonné prêtre peu d'années après sa profession, il montrait à l'autel une ferveur incomparable. Pour entretenir la flamme d'amour qui dévorait son cœur, il ne s'approchait jamais des Saints Mystères sans une longue et fervente préparation. Il implorait surtout l'assistance de la Vierge Immaculée, et il avait composé à cet effet une belle prière qu'on a conservée. Nous y lisons:

« O Vierge Immaculée, le Verbe de Dieu n'est descendu qu'une seule fois dans votre sein pour devenir homme, et il en est sorti pour parcourir sa voie comme un géant. Mais il n'est jamais sorti de votre cœur après y être entré, parce que vous avez su l'y garder avec un soin jaloux. Oh! je vous en conjure, venez à mon secours, enseignez-moi votre art merveilleux! »

L'amour est agissant: le nouveau prêtre brûlait de se consacrer tout entier au salut des âmes. Le Japon, où déjà des milliers de martyrs avaient répandu leur sang pour la foi, s'offrait à lui comme le plus enviable champ d'apostolat. Prêcher le Christ et mourir pour lui, tel devait être désormais l'idéal de sa vie religieuse et sacerdotale.

Il manifesta ses aspirations à ses supérieurs qui l'écoutèrent favorablement, et, en l'année 1599, il partait pour le Japon avec plus de cinquante autres religieux de son Ordre. Arrivé à Manille, capitale des Philippines, aux premiers jours de 1600, ses confrères de cette ville, désireux de le garder pour enseigner la théologie, mirent tout en œuvre pour l'empêcher de continuer son voyage. Leurs efforts n'aboutirent qu'à retarder de deux ans l'entrée définitive du Bienheureux au Japon. Mais ce temps ne fut pas perdu pour son futur apostolat: il eut à s'occuper à Manille d'une communauté catholique composée surtout de Japonais, et il acquit de leur langue et de leurs coutumes une grande connaissance qui devait lui servir beaucoup dans la suite.

Ces délais forcés furent encore pour lui un temps de préparation plus fervente à sa future mission. Il préludait déjà aux souffrances du martyre par des pénitences effroyables. Un de ses compagnons d'alors a raconté que le P. Sotelo lui demanda plusieurs fois de l'attacher à une colonne et de le flageller sans pitié: le bourreau improvisé se lassait plus vite de donner des coups, que sa victime d'en recevoir. Nous savons aussi que les rôles étaient souvent intervertis et que le compagnon du Bienheureux ne se rendait à ses pieuses instances qu'à la condition de prendre, à son tour, place à la colonne.

Tous les obstacles enfin levés, le P. Sotelo se remit en route pour le Japon en l'année 1602, adjoint, à titre de secrétaire, à une ambassade que le vice-roi de Manille envoyait à l'empereur Daifusama. Ce dernier, charmé de la haute distinction du Bienheureux et de son extrême facilité à s'exprimer dans la langue japonaise, lui promit dès lors son amitié et lui accorda tout pouvoir pour prêcher la vraie foi et construire des églises. Ces bonnes dispositions, hélas! ne durèrent pas: les protestants anglais et hollandais devaient bientôt, par leurs odieuses calomnies, transformer ce prince libéral en un cruel persécuteur des chrétiens.

En attendant, le P. Sotelo put donner libre cours à son zèle. Il opéra des conversions jusque parmi les familiers de l'empereur, construisit plusieurs églises et fonda quatre couvents de son Ordre, où les nouveaux missionnaires devaient se préparer à l'apostolat par l'étude de la langue et des mœurs du pays. On assure aussi qu'il fut le premier, sinon à concevoir, du moins à réaliser l'idée d'adjoindre aux prédicateurs de l'Evangile des catéchistes laïques choisis parmi les indigènes les plus instruits et les plus fervents. Cette innovation eut un plein succès: les païens convertis par ces précieux auxiliaires furent plus tard admirables dans la confession de leur foi.

Le prestige du Bienheureux grandissait de jour en jour, grâce sans doute à son zèle béni de Dieu, mais aussi à sa connaissance profonde de la langue japonaise, qui lui permettait de donner à l'exposé des dogmes évangéliques une clarté et une force de démonstration que les bonzes eux-mêmes ne pouvaient se défendre d'admirer. Ce prestige s'accrut encore à la suite d'un fait qui faillit coûter la vie à l'intrépide missionnaire.

Une loi du pays — loi très sage, en principe — défendait, sous peine de mort, aux simples particuliers, de discuter aucune des coutumes et traditions de l'empire. Il en était pourtant de vraiment inhumaines, celle en particulier qui enjoignait aux serviteurs et officiers d'un roi de se tuer à la mort de leur souverain.

Le roi de Quinocuni, Xogunsama, était sur le point de mourir: on faisait autour de lui les préparatifs de ce rite sanglant; le P. Sotelo averti se présenta inopinément à la cour et osa démontrer, en présence du royal moribond, la barbarie de cette horrible pratique. Les officiers, on le comprend, se laissèrent aisément convaincre. Il n'en fut pas de même du roi: revenu à la santé, il conçut une haine mortelle contre le missionnaire audacieux qui avait osé contester, devant lui, l'un des privilèges les plus redoutables de la royauté.

Fort heureusement, l'empereur Daifusama, mis au courant de la discussion, trouva les raisons du Père si bonnes qu'il supprima pour toujours cette coutume barbare.

LE BONZE CONFONDU — PERSÉCUTION

Tandis que l'empereur Daifusama, uniquement préoccupé de ses intérêts matériels, voyait de bon œil grandir l'action des missionnaires, et se flattait d'entrer, par eux, en relations commerciales

avec le roi d'Espagne, son fils, le prince héritier Xogunsama, qui régnait à Yédo, n'attendait qu'une occasion favorable pour sévir contre les chrétiens. Mais la prudence lui faisait un devoir de se contenir : d'un côté, il risquait de mécontenter son père; de l'autre, il avait à ménager le roi voisin d'Oxu, le puissant Massamoun, ami et protecteur déclaré des missionnaires. Offenser Massamoun, n'était-ce pas se préparer un adversaire redoutable pour le jour où Xogunsama serait appelé à ceindre la couronne impériale, à la mort de son père?

La haine l'emporta enfin sur la prudence à la suite d'un événement miraculeux survenu à Yédo.

On vénérait dans un temple de la ville une idole très ancienne, à laquelle on attribuait une vertu extraordinaire. Un jour de fête, l'un des bonzes, gardiens du temple, proclamait hautement, devant une foule nombreuse, la puissance de sa divinité :

— Quiconque l'adore, disait-il, sera sauvé de tous les périls, et le feu lui-même, le plus redoutable des éléments, ne pourra rien sur lui.

On le vit alors se plonger, à plusieurs reprises, dans une chaudière d'eau bouillante et en sortir chaque fois sain et sauf, aux applaudissements répétés de la multitude. Un chrétien vint à passer et fut reconnu :

— Hé bien, lui cria-t-on, sommes-nous dans l'erreur, oui ou non? Admire la puissance de nos dieux. Appelle donc tes prêtres, et qu'ils accomplissent ce que les nôtres font impunément!

Le chrétien reconnut dans ce prétendu miracle un prestige du démon; il écrivit les noms de Jésus et de Marie sur un morceau de papier, et, sans être vu, il le jeta dans la chaudière. Alors, se tournant vers le bonze :

— Montre-moi, dit-il, si ce qu'on vient de me dire est vrai? Je veux voir de mes yeux avant de croire.

— Volontiers! répondit le bonze.

Et de nouveau il se plonge dans l'eau bouillante; mais, aussitôt, il pousse des cris déchirants, supplie qu'on vienne le tirer de ce gouffre d'enfer. On accourt, mais trop tard : l'idole, cette fois, n'avait pu défendre son ministre.

Xogunsama, informé de l'événement, au lieu d'ouvrir les yeux à la vérité, se décida à sévir contre les chrétiens. Dans les débuts, pourtant, il évita de verser le sang; mais il mit tout en œuvre pour empêcher les réunions des fidèles. Dans ce but, il fit démolir les quartiers de Yédo qui contenaient des églises ou des couvents, sous le prétexte connu de reconstruire la ville sur un nouveau plan.

Les fidèles, privés de leurs sanctuaires, ne se découragèrent pas. Ils construisirent en dehors de la ville une pauvre église plus semblable à une hutte de berger qu'au palais du Roi des rois. C'est là que le P. Sotelo eut la consolation de réunir son bien-aimé troupeau et de célébrer à nouveau les Saints Mystères.

A cette nouvelle, Xogunsama, de plus en plus irrité, donna l'ordre d'emprisonner tous les chrétiens qu'on pourrait découvrir. Ses émissaires en prirent plus de deux mille et le P. Sotelo avec eux. Le jour était déjà choisi pour les livrer tous aux flammes, lorsqu'arriva à Yédo un messager du roi d'Oxu qui demandait la grâce des prisonniers et, en particulier, celle de son ami le P. Sotelo. Comment refuser cette faveur au redoutable roi d'Oxu? Xogunsama en référa à son père. Celui-ci, pour contenter à la fois son fils et le roi Massamoun, conseilla de mettre à mort quelques-uns des chefs et de laisser libres les autres prisonniers. Une trentaine de chrétiens, choisis parmi les plus influents, subirent le martyre; le P. Sotelo, remis en liberté, trouva un refuge assuré à la cour du roi d'Oxu.

DOUBLE AMBASSADE

Un événement qui aurait pu avoir les plus heureuses conséquences pour l'avenir religieux du Japon et capital dans la vie du Bienheureux, fut la double ambassade dont il fut chargé par l'empereur Daifusama et le roi Massamoun auprès du pape Paul V et du roi d'Espagne Philippe III.

Daifusama n'avait d'autre but que de nouer des relations commerciales avec les Espagnols; quant à Massamoun, le désir secret de son cœur était de voir ses sujets embrasser en foule la religion de Jésus-Christ. Lui-même avait l'intention de recevoir un jour le Baptême. Il demandait au Pape l'envoi de nouveaux missionnaires, et surtout d'accorder au Japon un évêque et des dignitaires ecclésiastiques. Les ambassadeurs furent accueillis avec les plus grands honneurs à Rome et à Madrid. Paul V, si zélé pour l'extension du règne de Jésus-Christ, s'empressa de répondre aux bonnes dispositions du roi d'Oxu : les missionnaires furent envoyés, et le P. Sotelo désigné comme le premier évêque de ce lointain pays. Le Pape s'en remit au roi d'Espagne du soin de faire sacrer le missionnaire à son passage à Madrid.

Mais les affaires du Japon avaient bien changé en ces quelques mois. Daifusama, ayant prêté l'oreille aux calomnies intéressées des protestants, avait pris des mesures de rigueur contre les catholiques. Les missionnaires n'étaient plus en sûreté dans son empire. A ces tristes nouvelles, le roi d'Espagne ne jugea pas opportun d'exécuter les ordres de Paul V, et le P. Sotelo dut reprendre la route du Japon, n'ayant rempli sa mission qu'à demi, consolé, cependant, par la conversion de plusieurs de ses compagnons de voyage.

LE RETOUR — LA PRISON

Daifusama étant mort, son fils, Xogunsama, fut appelé à l'empire. Les lois persécutrices furent appliquées avec une rigueur inouïe. Les missionnaires étaient les victimes préférées, aussi, ne fallait-il plus penser à prêcher ostensiblement la foi comme par le passé.

Que devenait Massamoun? Certains l'ont accusé d'avoir changé totalement de dispositions et de s'être fait persécuteur à son tour; mais ce n'est là qu'une supposition. D'autres pensent, avec plus de vraisemblance, que ses bons sentiments ne le quittèrent pas, mais que la crainte de se compromettre l'engagea à rompre définitivement avec les missionnaires. Quoi qu'il en soit, il n'interviendra plus en faveur de celui qui fut son ami.

Le P. Sotelo fut longtemps retenu à Manille, comme lors de son premier voyage. Il voulut, à tout prix, regagner le théâtre de ses travaux apostoliques. Pour tromper la surveillance de la police impériale, il prit un déguisement et s'embarqua sur un navire chinois avec deux Japonais, Louis Sasamba et Louis Bava, ses compagnons de voyage en Europe. Le premier était prêtre et religieux Franciscain; le second, laïque et membre du Tiers-Ordre. Les matelots chinois reconnurent bientôt les trois chrétiens et ils voulurent les jeter à la mer; mais une tempête les détourna de ce projet criminel. Ils les conduisirent à Nangasaki et les livrèrent aux juges japonais. Ils furent d'abord enfermés dans la prison de cette ville, puis, transférés à celle d'Omura où les rejoignirent

bientôt le P. Pierre Vasquez, Dominicain, et le P. Michel Carvallo, de la Compagnie de Jésus.

Le P. Sotelo décrit ainsi sa prison :

« Elle est, dit-il, formée de grosses pièces de bois, longue de sept palmes et ouverte de tous côtés. On dirait plutôt une cage qu'une prison. Elle est placée en un lieu obscur et infect. Nous y sommes entourés de vermine, de serpents et d'autres animaux immondes. Nous n'avons pour nourriture que quelques herbes et en petite quantité. »

« Cependant, poursuit le bienheureux, au milieu des incommodités corporelles, Dieu, dans sa miséricorde, nous accorde d'incroyables consolations et une allégresse si grande que les paroles ne sauraient l'exprimer. Bien que nous soyons quatre prêtres, nous avons tous la consolation de célébrer le Saint Sacrifice, grâce aux fidèles d'Omura qui nous font parvenir les choses nécessaires. La Sainte Eucharistie fait de notre prison un palais et un jardin de délices. Nous n'avons plus d'autre désir que de donner notre vie pour Dieu et pour sa gloire, et nous espérons que ce bonheur ne tardera pas longtemps. »

L'ANGE DES PRISONNIERS

Comment les fidèles pouvaient-ils tromper ainsi la vigilance des gardes et communiquer avec les saints confesseurs? Comme aux premiers temps de l'Eglise, ils avaient recours aux enfants : une fillette de huit ans était l'intermédiaire entre les chrétiens d'Omura et leurs chers prisonniers. Les gardes, touchés de sa bonne grâce, et peut-être émus de compassion à la vue des martyrs, la laissaient s'approcher de la prison. Elle en profitait pour remettre aux Pères, tantôt les objets nécessaires au Saint Sacrifice, tantôt quelque remède, tantôt quelque aliment mieux apprêté.

Sans ces secours venus du dehors, le P. Sotelo, le plus infirme de tous, eût probablement succombé, car une fièvre ardente s'était emparée de lui et elle l'empêcha d'achever la composition d'un catéchisme en langue japonaise qu'il avait commencé dans sa prison.

LE MARTYRE

Le 25 août 1624, en la fête de saint Louis, roi de France, le P. Sotelo et ses quatre compagnons devaient recevoir la palme des martyrs.

On avait attendu pour les livrer au supplice la venue du lieutenant de l'empereur. A peine arrivé, il se rendit à la prison et fit subir aux martyrs un semblant d'interrogatoire.

Le Bienheureux répondit pour tous :

— Je suis, dit-il, religieux de Saint-François et je m'appelle Louis Sotelo. Ces deux Pères appartiennent, l'un à l'Ordre de Saint-Dominique, l'autre, à la Compagnie de Jésus et ils s'appellent Pierre de Sainte-Catherine et Michel Carvallo. Quant à ces deux Japonais, l'un est prêtre et religieux de mon Ordre, l'autre appartient à l'Ordre des Pénitents de notre Père saint François. Tous nous professons la foi de Jésus-Christ et nous sommes prêts à mourir pour elle.

Cette déclaration héroïque leur valut une sentence de mort : leurs vœux allaient enfin s'accomplir. Les saints confesseurs furent conduits à une lieue environ d'Omura, en un champ appelé Socabata, déjà sanctifié par le sacrifice de nombreux martyrs.

On avait préparé cinq bûchers, chacun dominé par une colonne, à laquelle on attacha les membres des martyrs. On se servit pour cela de liens si ténus qu'ils devaient se rompre au premier contact de la flamme. Les bourreaux espéraient ainsi jouir plus longtemps des convulsions de leurs victimes.

Du haut de leurs bûchers, comme on tardait à mettre le feu, les confesseurs de la foi se mirent à prêcher la divinité de Jésus-Christ à la foule qui les entourait; mais en étant venus à parler de l'enfer, les bourreaux, indignés de se voir menacés d'un feu éternel par ceux qu'ils allaient eux-mêmes brûler, se hâtèrent d'allumer les bûchers.

A la vue du feu, les martyrs entonnèrent le *Te Deum* et le poursuivirent jusqu'au bout, malgré la flamme et la fumée qui les suffoquait. Les liens des deux Japonais se rompirent les premiers, et, se voyant libres, ils coururent s'agenouiller devant le P. Sotelo, implorant sa bénédiction. Le martyr s'excusa d'abord, disant qu'il était un grand pécheur et eux d'innocentes colombes, enfin il se rendit à leurs instances et les bénit une dernière fois. Ainsi fortifiés, les généreux soldats du Christ regagnèrent leur bûcher et ne tardèrent pas à rendre l'âme. Le Dominicain et le Jésuite moururent peu après.

Quant au P. Sotelo, il vécut après tous les autres : son bûcher étant le moins ardent, il fut consumé à petit feu et son agonie se prolongea de longues heures.

L'espoir des bourreaux fût trompé. L'attitude des martyrs pendant le supplice fut d'une admirable dignité. On eût dit, à les voir immobiles, les yeux au ciel, qu'ils jouissaient déjà de la vision de Dieu.

— D'où leur vient cette insensibilité, disaient les païens, sinon d'une puissance supérieure qui les assiste?

La rage des bourreaux s'en accrut. Le P. Sotelo n'avait pas encore rendu l'âme que, pour exciter le feu trop lent à leur gré, ils jetèrent dans le brasier les ornements sacerdotaux et les objets du culte apportés de la prison, puis les débris des bûchers et les restes des autres martyrs.

Quand tout fut fini, on précipita les cendres et les charbons à la mer, pour empêcher les fidèles de venir chercher des reliques en ce lieu.

Telle fut la journée mémorable du 25 août 1624, témoin d'une si éclatante victoire. Ce triomphe raffermit le courage des fidèles alors dispersés et errants sur les montagnes. Il raviva chez les chrétiens du Japon cette foi qui ne devait pas s'éteindre pendant plus de deux siècles, malgré la disparition des prêtres et des missionnaires.

L'information apostolique sur le martyre du P. Sotelo et de ses compagnons fut commencée dès 1628. Enfin Pie IX le proclamait solennellement Bienheureux le 7 juillet 1867.

Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. N'est-il pas permis d'espérer que les martyrs innombrables du Japon obtiendront à cet empire de devenir un jour le champion de la foi chrétienne dans l'Extrême-Orient?

SOURCES

Vita del B. Luigi Sotelo, par le P. Luigi de Fabriano, 1892. — *Annales franciscaines.*

SAINT AMADOUR

SOLITAIRE DANS LE DIOCÈSE DE CAHORS

Fête le 26 août.

Zachée était monté sur un arbre pour voir passer le Sauveur. Jésus lui dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, car c'est chez vous que je loge aujourd'hui. »

VOCATION DE ZACHÉE

D'après une ancienne tradition, acceptée par le pape Martin V (bulle de 1427), et soutenue avec érudition par plusieurs écrivains de notre temps (1), saint Amateur, ou Amadour, suivant le langage du Quercy, est le même que le Zachée de l'Evangile. On croit qu'il fut aussi l'époux de sainte Véronique, cette courageuse femme qui essuya la face de Jésus montant au Calvaire.

Jésus venait de guérir un aveugle près de Jéricho. Entré dans cette ville, il se voit bientôt entouré d'une grande foule. Au milieu de ce peuple, raconte l'Evangile, était un homme appelé Zachée, chef des publicains et fort riche, Il voulait connaître ce Jésus qui attirait tant de monde à sa suite. Mais sa petite taille l'empêchait d'apercevoir le Sauveur. Il court en avant et monte sur un sycomore, afin de voir Jésus à son passage. Le divin Maître arrive en cet endroit, et, levant les yeux, il dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, car c'est chez vous que je loge aujourd'hui. »

Zachée descendit aussitôt et le reçut avec joie dans sa maison. A cette vue, la foule murmurait,

(1) Voir entre autres le savant ouvrage de Mgr Cirot de la Ville, sur les *Origines chrétiennes de Bordeaux*.

disant que Jésus était allé loger chez un pécheur. Mais Zachée, converti et transformé par la grâce, se présente devant le Seigneur, et lui dit : « Je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres; et si j'ai fait tort à quelqu'un, en quoi que ce soit, voici que je lui rends quatre fois autant. » Jésus répond : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi fils d'Abraham..... » Telle fut la conversion de Zachée. Certains auteurs le mettent au nombre des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur.

ZACHÉE VIENT EN GAULE

Peu après la Pentecôte et les conversions qui suivirent, la persécution des juifs sévit avec violence contre les chrétiens de Jérusalem. Ce fut le signal de la dispersion des apôtres. Ils abandonnent leur ingrate patrie, qui ne veut point recevoir la vérité, et vont évangéliser les Gentils. Un grand nombre de chrétiens suivent leurs pas. D'autres, comme saint Etienne, sont victimes de la fureur des juifs.

Pendant ce temps, dit une antique tradition, Zachée accompagne jusqu'à Rome son épouse, sainte Véronique, qui portait avec elle son précieux trésor : le voile sur lequel était imprimé la *Sainte Face* de Jésus. Cette sainte relique est encore aujourd'hui vénérée dans la basilique de Saint-Pierre.

Quelques années après, Zachée et Véronique partent pour les Gaules, avec le grand missionnaire saint Martial, que saint Pierre envoyait à notre patrie.

ZACHÉE S'ÉTABLIT DANS LA SOLITUDE

Pendant que saint Martial évangélise l'Aquitaine, sainte Véronique se fixe à Soulac, non loin de Bordeaux, sur les rives de l'Océan. Quant à Zachée, Notre-Seigneur, qui l'avait visité dans sa maison, lui avait inspiré l'amour de la vie contemplative et du sacrifice complet de toutes choses. Il quitte sa sainte épouse et son compagnon pour chercher une solitude.

Il la trouve au milieu du Quercy, dans un labyrinthe de roches, qui s'élèvent au-dessus d'un ravin étroit et profondément creusé par les eaux torrentielles du Lauzon.

Cette sombre vallée s'appelait alors le « Val ténébreux ».

Elle était peuplée de bêtes féroces.

Ce sévère et grandiose paysage ne pouvait manquer de plaire à un homme qu'occupaient de hautes et austères pensées. Il se bâtit une humble cellule sur l'un des points culminants de la montagne, et creusa dans le roc un oratoire en l'honneur de la Mère de Dieu. Il fit également une petite statue de la Sainte Vierge dont il avait eu le bonheur de contempler les traits bénis en Palestine. Dans la suite, cette image fut l'instrument de nombreux miracles en faveur des fidèles qui venaient prier Marie en ce lieu. Ce fut l'origine d'un pèlerinage fréquenté. Les peuples des environs saluèrent le pieux ermite du nom de *Amator rupis, qui aime le Rocher*, d'où le nom de *Roc-Amadour*, suivant le dialecte du Midi.

DÉCOUVERTE DU CORPS DE SAINT AMADOUR

A sa mort, le solitaire de Roc-Amadour fut enseveli dans le vestibule de la chapelle. Son tombeau demeura longtemps inconnu. Cependant, les foules affluaient de toute part à ces roches désertes, à cause des miracles de la petite statue, que l'on conserva toujours dans l'oratoire, l'un des plus anciens sanctuaires de la Très Sainte Vierge qui soient au monde. Il était en grande vénération du temps de Charlemagne. On y montrait la fameuse épée de Roland, apportée de Roncevaux après sa mort. Au-dessus de la porte, il y avait une cloche qui sonnait toute seule, quand un chrétien se trouvait en mer exposé à quelque naufrage, et qu'il implorait la Vierge de Roc-Amadour.

Mais, c'est à partir de 1166 que Dieu fait éclater la gloire de son pieux serviteur, inconnu durant sa vie. En cette même année, un habitant du pays, qui avait une grande dévotion à Notre-Dame de Roc-Amadour, voulut, à sa mort, être enseveli à l'entrée de l'oratoire. A peine eut-on creusé la terre que le corps du Bienheureux fut retrouvé tout entier. Dès lors, les miracles se multiplièrent.

FUREUR DES PROTESTANTS A ROC-AMADOUR

Le corps de saint Amadour demeura toujours intact et exposé à la vénération des fidèles durant plusieurs siècles. Le proverbe populaire rendait témoignage à cette préservation privilégiée : « Ceci est entier comme le corps de saint Amadour, » disait-on. Ou bien encore : « Il est en chair et en os comme saint Amadour. » Mais, que ne feraient point les démons de l'enfer contre les merveilles de Dieu? Vers 1562, les huguenots (protestants), déjà établis dans la plupart des régions du Midi, après avoir déclaré la guerre civile à leur patrie, pillent la chapelle et livrent aux flammes les reliques du Saint. Le feu les respecte. Alors, le chef des hérétiques, en vrai suppôt de Satan, prend un marteau de forgeron pour les briser, et accompagne de blasphèmes son œuvre d'impiété. Les chrétiens du pays parvinrent à arracher aux protestants une partie de ces précieuses reliques. Mais la Révolution de 1793 s'efforça à son tour de les anéantir.

SOUVENIRS ACTUELS DE ROC-AMADOUR

Il ne nous reste plus maintenant que deux reliquaires. Dans l'un, on voit des ossements à demi consumés par le feu et mêlés avec une poussière semblable à une cendre noire. Dans l'autre, apparaissent plusieurs ossements que le feu n'a pas endommagés. Le taffetas qui environnait le foie est encore empreint de marques de sang; et le foie lui-même, loin de s'être corrompu, a conservé l'élasticité d'une chair vivante.

D'après la tradition du pays, c'est dans ce sanctuaire que saint Dominique a eu la révélation du Rosaire. Maintenant, il se compose de deux églises superposées. La plus élevée et la plus grande est dédiée à la Très Sainte Vierge. Celle qui est inférieure est dédiée à saint Amadour.

En 1887, des pèlerins de Jérusalem, suivis d'une foule immense, sont venus planter à Roc-Amadour une grande croix de chêne, au pied de laquelle ils avaient prié sur le navire, et qu'ils avaient portée, pieds nus, à travers les rues de la Ville Sainte le long de la Voie douloureuse.

LE PÈLERINAGE DE LEVROUX, EN BERRY

Nous devons signaler également ici le pèlerinage de saint Silvain à Levroux, en Berry. Saint Silvain fut le premier apôtre de cette contrée, et on pense qu'il vint de Rome, envoyé par saint Pierre pour prêcher en ce pays. Une tradition, déjà ancienne, que nous n'avons pas le loisir de discuter en cette courte notice, dit que Silvain serait le même que Zachée.

Envoyé de Roc-Amadour à Rome par saint Martial, il aurait reçu du prince des apôtres la mission d'évangéliser le pays de Bourges et se serait fixé à *Gabattum*, aujourd'hui Levroux, avec son compagnon saint Sylvestre. Les deux missionnaires se retiraient souvent, pour prier, dans la solitude d'une forêt voisine; ce qui leur valut, de la part du peuple, les noms de *Silvain* et de *Sylvestre : les hommes du bois*. Le tombeau de saint Silvain, à Levroux, est encore le centre d'un pèlerinage fréquenté. D'après les habitants du Berry, ce serait là le vrai tombeau de Zachée et celui de Roc-Amadour serait seulement celui d'un de ses disciples ou de ses imitateurs (1).

SAINT ZÉPHYRIN, PAPE ET MARTYR

Fête le 26 août.

AVÈNEMENT DE SAINT ZÉPHYRIN

Saint Zéphyrin, connu dans certaines provinces de France sous le nom de saint Saphorin, naquit à Rome. Son père s'appelait Abundius. Il succéda à saint Victor Ier, vers l'an 160, sous Septime-Sévère, qui laissa d'abord l'Eglise en paix.

Cette paix était le fruit du récent miracle de la Légion fulminante. « Mais, dit Darras, avec le caractère connu de cet empereur, dont les Romains disaient que son vrai nom eût été, non point *Severus*, mais *Crudelis*, et dont la maxime gouvernementale était celle-ci : « Payez bien les soldats, et moquez-vous de tout le reste », on a quelque droit de s'étonner d'une pareille conduite en faveur des chrétiens, objets de la haine universelle. »

Aussi, après dix ans de règne, à la suite d'une lutte entre sa nièce, Julia Mamméa, et sa femme, Julia Domna, lança-t-il l'édit de la septième persécution générale. Néanmoins, les préfets de certaines provinces n'avaient point attendu cet édit. En ce genre se distinguait Plautien, préfet de Rome.

Le pape saint Zéphyrin fut obligé de se tenir caché dans les catacombes, et de-là il veillait sur l'Eglise, répandue dans tout l'empire. Il eût souhaité de donner promptement sa vie pour Jésus-Christ; mais il était de son devoir de ne pas abandonner les fidèles sans pasteur au milieu de cette tempête. Sacrifiant donc au bien commun son désir du martyre, il sortait de sa retraite le moins possible.

DÉCRETS DE SAINT ZÉPHYRIN

L'histoire nous a conservé peu de choses sur la vie personnelle de cet illustre pontife. Mais il est surtout connu dans les annales de l'Eglise par ses décrets importants.

A cause des persécutions, les premiers chrétiens vivaient souvent dans une extrême pauvreté. Il y avait des églises, où on se servait, pour la messe, de calices en bois. Par respect pour le Saint Sacrifice, saint Zéphyrin ordonna qu'à l'avenir les vases sacrés fussent au moins en verre. Dans les catacombes, on célébrait les Mystères divins à la lueur des lampes ou des flambeaux en cire. La translucidité du verre permettait ainsi d'apercevoir les moindres parcelles du pain eucharistique. Pour mieux confirmer ce décret, saint Irénée rapporte que le vin, mis dans le calice du pape saint Zéphyrin, prenait, à un moment donné, la couleur du sang. Après les persécutions, l'usage des vases sacrés en verre fut interdit à cause de la trop grande fragilité de cette substance.

Ce grand pontife ordonna que tous les chrétiens communieraient aux fêtes de Pâques. Il prescrivit aussi « que les ordinations devaient avoir lieu en présence des clercs et des laïques de l'Eglise réunis ». Ceux-ci devaient attester, comme témoins, les bonnes mœurs et les vertus des ordinands appelés au service de l'Eglise.

Nous avons deux lettres de saint Zéphyrin, où se trouvent deux autres décrets, au sujet des évêques alors si calomniés par les hérétiques. Dans l'une, il défend « à tout patriarche, primat ou métropolitain, de condamner juridiquement un évêque, avant d'y avoir été autorisé par le Saint-Siège ». Dans l'autre, il ordonne que « dans la célébration des Mystères par l'évêque, celui-ci soit assisté par tous ses prêtres rangés autour de lui; qu'ils recevront de sa main pour eux-mêmes la couronne consacrée (l'hostie eucharistique), et qu'après l'avoir reçue, ils distribueront à leur tour le sacrement aux fidèles ».

CONDAMNATION DES PATRIPASSIENS

Tout en s'occupant de la discipline ecclésiastique, le pape saint Zéphyrin veillait, du fond des catacombes, sur son troupeau désolé par la persécution des empereurs païens. Mais il le prévenait aussi contre un danger encore plus funeste : celui des hérésies alors en grand nombre. Durant un long pontificat de vingt ans, il ne cessa de maintenir la pureté de la foi parmi le clergé. Son prédécesseur, saint Victor Ier, s'était montré énergique contre l'erreur. Saint Zéphyrin, quoique d'un caractère plus doux, ne la ménage pas davantage. Il condamne les *patripassiens*, ainsi nommés parce qu'ils prétendaient que Dieu le Père avait été crucifié, et réduisaient les trois personnes de la Très Sainte Trinité à la triple manifestation d'une seule. Cette hérésie se répandit en Occident avec Praxéas, victorieusement réfutée par Tertullien; et, en Orient, avec un certain Noët, également combattu par saint Hippolyte, évêque de Porto. Par une miséricordieuse faveur de Dieu, Praxéas rentra dans le sein de l'Eglise.

(1) Voir la *Grande vie des saints* de MM. Collin de Plancy et Darras, t. XVII, p. 683; *Apostolat de Zachée en Gaule*, par M. le chanoine Damourette.

CONDAMNATION DES MONTANISTES

Sorti de l'Asie Mineure, foyer de superstitions et de fanatisme païens, Montan fonde, vers le milieu du IIe siècle, une secte d'*Illuminés*. Il entraîne dans ses erreurs deux femmes opulentes: Priscilla et Maximilla. Celles-ci quittent leur famille, marchent à la suite de l'imposteur, prophétisent, s'adonnent à des convulsions et à des extases. Montan veut réformer l'Eglise et la soumettre à ses prétendues révélations. Il se dit tout rempli de l'Esprit-Saint. Voyant l'Eglise sans cesse persécutée, il conclut que la fin du monde est proche. Dès lors, le chrétien, d'après lui, ne doit rechercher que Dieu et le martyre. Plus de vie sociale, plus de mariage dont les liens, dorénavant, peuvent être rompus, plus d'affaires terrestres. Par ce moyen, se jetant dans un ascétisme impitoyable, Montan ordonna trois jeûnes extraordinaires pendant l'année. Ses sectateurs passaient des jours entiers sans aucune nourriture. L'hérésiarque n'admettait aucun pécheur à la pénitence, ne laissant plus d'espoir à quiconque avait eu le malheur de tomber dans le péché. Mais ces apparences d'austérité et de pénitence servaient, au fond, à cacher de grands désordres. C'est le terme fatal où marche toute hérésie. Quand on a cessé de bien croire, on ne tarde pas à cesser de bien vivre.

Sous la direction du pape, les docteurs orthodoxes réfutèrent les monstruosités de ces hérétiques. Le souverain pontife lui-même prononça, vers l'an 212, une sentence d'excommunication contre la secte. Plusieurs de ceux qui avaient été séduits par l'hérésie se rétractèrent. Dès lors, le montanisme aurait facilement disparu, s'il n'avait trouvé un appui dans le plus grand écrivain de l'époque : Tertullien.

Tertullien avait un beau génie, mais il lui manquait deux vertus bien nécessaires : la patience et l'humilité. Ce fut la cause de sa ruine.

Froissé dans son amour-propre et ses opinions parfois trop rigoristes, lui qui avait énergiquement défendu la vérité catholique contre toute sorte d'hérésie, dans son beau traité des *Prescriptions*, ne craignit pas de rompre publiquement avec la Sainte Eglise Romaine pour s'attacher à la secte des Montanistes, dont l'apparente austérité lui plaisait. Il se fit le défenseur de leurs opinions rigides, et prit pour commentaire authentique de l'Evangile les révélations ou plutôt les rêveries de Montan. Triste sort de l'orgueil ! Apprend-il alors que le pape condamne ses principes? il entre en fureur, il prend le ton du pamphlétaire et se sert d'injures au lieu de raisons. Cependant, tout en bravant le pape, il reconnaît qu'il est le *pontife suprême, l'Évêque des évêques*. Il veut rester dans l'Eglise, malgré l'Eglise. En attendant, il se précipite plus avant dans l'erreur, en composant d'autres ouvrages contre les catholiques. Enfin, mécontent de ses nouveaux amis, il les laisse à leur tour pour faire école à part. S'est-il rétracté à la fin de sa vie ? Toute âme chrétienne le souhaiterait, mais l'histoire n'en dit rien. Terrible exemple, qui nous apprend à éviter l'orgueil pour nous soumettre avec humilité à la doctrine de l'Eglise que Dieu assiste dans son enseignement.

CLÉMENCE DE SAINT ZÉPHIRIN — SON MARTYRE

Après que le pontife de Rome eut ainsi condamné les hérésies, plusieurs de ceux qui avaient été séduits revinrent au sein de l Eglise. En voici un consolant exemple :

Un chrétien, Natalis ou Natalius, vivait saintement à Rome, et avait souffert pour la foi. Mais il se laissa tromper par les sectaires de Théodore le corroyeur. Ce Théodore, après avoir eu la lâcheté d'apostasier, niait la divinité de Jésus-Christ. Les hérétiques l'ordonnèrent évêque et lui assurèrent une pension mensuelle de 150 deniers romains (120 francs). « Cependant, dit un auteur contemporain, notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, plein de miséricorde, ne voulut pas laisser périr hors de l'Eglise un confesseur qui avait pris part à ses souffrances; il lui fit reconnaître son erreur par plusieurs apparitions, et comme le malheureux hésitait encore, une nuit, deux anges vinrent le battre de verges. Dès le lendemain matin, Natalis, revêtu d'un cilice, couvert de cendre et versant un torrent de larmes, vint se jeter aux pieds du pape saint Zéphyrin. Il confessa sa faute en présence de tous les fidèles, touchés de son repentir. Le Souverain Pontife le réconcilia avec l'Eglise et l'admit à la communion. »

Enfin, le 26 juillet 217, le pape saint Zéphyrin couronna par le martyre son long pontificat, si agité par l'erreur et la persécution, mais rempli de saintes œuvres aux yeux de Dieu et de l'Eglise. Nous n'avons plus les *Actes* de sa *passion;* mais le *Liber Pontificalis* nous apprend qu'il eut la tête tranchée, et fut enseveli dans le catacombe de Callixte. sur la voie Appienne.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE FAENZA

VIERGE ET ABBESSE DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE

Fête le 26 août.

Fiançailles mystiques de la bienheureuse Marguerite avec Notre divin Sauveur, le Roi du ciel.

PREMIÈRES ANNÉES — VOCATION RELIGIEUSE

La bienheureuse Marguerite naquit à Faënza, en Italie, vers l'an 1230. Dès sa plus tendre enfance, elle eut un merveilleux amour pour Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et saint Jean l'Evangéliste.

Une grande pureté de cœur et d'esprit fut le caractère principal de sa sainte vie. Dès l'âge de huit ans, elle s'était proposé de ne jamais rien aimer de charnel ni de terrestre, afin de pouvoir se porter plus facilement vers Dieu et les choses du ciel. Le Seigneur lui accorda la faveur merveilleuse de conserver toujours l'innocence de ses premiers ans, de telle sorte que l'âme de notre Marguerite ne fut jamais ternie, même par un consentement momentané, à quelque pensée contraire à la sainte vertu : privilège

admirable que lui valut son amour pour Dieu et sa tendre dévotion envers Marie, la Reine des vierges, et l'apôtre vierge, saint Jean. Aussi, les anges, la Très Sainte Vierge, Notre-Seigneur lui-même se manifestèrent souvent à elle dans de suaves apparitions. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, a dit Notre-Seigneur, car ils verront Dieu. »

Marguerite était encore très jeune quand, poussée par la grâce, elle quitta sa ville natale et se retira près de là, dans le couvent de Santa-Maria-Novella, qui appartenait à l'Ordre de Vallombreuse. Sainte Humilité en était alors abbesse.

Comme elle n'était encore qu'une enfant et, par conséquent, n'avait pas fait d'études, on lui donna une religieuse pour l'instruire. Celle-ci lui répétait souvent : « Etudie, ma fille, car tu seras un jour abbesse. » Marguerite qui, dans son humilité, redoutait déjà les honneurs, fut effrayée et elle demanda comme une faveur à demeurer dans l'ignorance des sciences humaines, afin de rester à la dernière place et d'être appliquée toute sa vie aux plus humbles emplois du monastère. On le lui accorda et sa maîtresse cessa ses leçons. Mais Dieu, qui se plaît à se révéler aux âmes humbles et pures, destinait Marguerite à être une vive lumière dans son Eglise, et il lui donna la science infuse des Saintes Ecritures, de sorte qu'elle fut plus savante dans les choses de Dieu que beaucoup de maîtres habiles.

En attendant, la vie de notre Bienheureuse s'écoulait, humble et cachée, dans l'obéissance et la prière, au couvent de Sainte-Marie-Nouvelle. Elle n'en sortit qu'en 1280, âgée de cinquante ans, pour accompagner son abbesse à Florence et y fonder avec elle un nouveau monastère dédié à saint Jean l'Evangéliste. Voici en quelles circonstances :

SAINTE MARGUERITE A FLORENCE

Sainte Humilité gouvernait depuis longtemps le monastère de Faënza, lorsque, une nuit, saint Jean l'Evangéliste lui apparut et lui ordonna d'aller à Florence fonder un monastère en son honneur. Le lendemain, l'humble abbesse, après avoir remis entre les mains de la prieure la direction du monastère, partit avec quelques Sœurs qu'elle destinait à être les premières religieuses du nouveau couvent. Sœur Marguerite était du nombre. Le pays était alors en proie à la guerre civile. La petite troupe eut beaucoup à souffrir en route de la faim, du froid et du mauvais vouloir des habitants, mais saint Jean veillait sur elle et la protégeait.

Les Sœurs étaient arrivées au milieu de leur course quand l'Apôtre bien-aimé leur fit une insigne faveur qu'elles sollicitaient depuis longtemps. Le curé de la « Pieve del To », chez lequel elles furent hébergées avec beaucoup de bienveillance, possédait dans son église les reliques de saint Jean l'Evangéliste : il leur offrit de les vénérer, et, merveille inattendue, le bon curé fut si édifié de la piété des Sœurs, que, poussé sans doute par une secrète motion du saint Apôtre, il leur céda son précieux trésor. Chargée de ce doux et riche fardeau la sainte troupe entra à Florence où la charité des habitants pourvut à son établissement. Le nouveau monastère fut dédié à saint Jean l'Evangéliste.

Ce fut là que notre Sainte reçut de Dieu les faveurs signalées dont nous allons entretenir nos lecteurs. Depuis longtemps, la vertu de Marguerite faisait l'édification des autres religieuses ses cœurs. Elle était, disent les chroniques, fervente à l'oraison, prompte à rendre service, d'une rare modestie et surtout d'une obéissance exemplaire. Un jour que le divin Maître lui était apparu, Marguerite lui avait demandé : « Seigneur, par quelle vertu pourrais-je vous être le plus agréable, car je reconnais que je suis bien imparfaite? — Par la sainte obéissance, » avait répondu le Sauveur.

Sainte Humilité éprouvait pour sa fille la plus profonde vénération : lorsque son inférieure devait à son tour remplir quelque bas office dans le couvent, comme laver la vaisselle ou balayer la cuisine : « Va, ma fille, lui disait l'abbesse, va prier le divin Epoux; je remplirai cette fonction pour toi. » Marguerite partait aussitôt, quittant le balai avec autant de joie qu'elle l'avait pris, et passait ainsi avec beaucoup de simplicité d'une humble occupation au travail sublime de l'oraison.

Les consolations divines inondaient déjà le cœur de notre Bienheureuse. Quelquefois cependant, pour augmenter ses mérites et la maintenir dans l'humilité, le Bien-Aimé de son âme semblait se retirer pour la laisser dans les ténèbres et la désolation. Aucun tourment ne pouvait lui être plus sensible que celui-là. Sa douleur s'épanchait en larmes et en soupirs; plus rien au monde ne pouvait lui plaire en l'absence de celui qui faisait toutes ses délices.

Un jour qu'elle se plaignait ainsi de ses sécheresses intérieures, Jésus-Christ lui apparut : « Pourquoi tant pleurer, ma fille? lui dit-il; tu voudrais que je fusse sans cesse avec toi, et si tu le pouvais, tu m'arracherais même du ciel pour ne pas me quittter un seul instant.

— Seigneur, répondit Marguerite, j'éprouve tant de joie en votre présence que, lorsque vous partez, mon âme tombe dans l'abattement et s'imagine vous avoir perdu pour toujours. » Le Christ assura alors notre Bienheureuse qu'elle ne perdrait jamais sa grâce, et qu'elle pouvait, dès ce moment, être assurée de son salut. Marguerite ayant demandé un signe comme preuve, le céleste Roi fut assez bon pour lui tendre sa main que la Bienheureuse prit dans la sienne et baisa amoureusement.

LE DÉSIR DU CIEL

Cependant, sainte Humilité était tombée gravement malade. Marguerite, voyant sa mère près de mourir, la supplia instamment, lorsqu'elle serait auprès de Dieu, de vouloir bien obtenir de son divin Epoux qu'il l'arrachât au plus tôt de cette vallée de larmes.

L'abbesse résista d'abord, car elle avait jeté les yeux sur notre Bienheureuse pour la remplacer après sa mort : elle céda enfin à ses larmes. Peu de jours après, sainte Humilité mourut et sœur Marguerite étant en oraison, vit la sainte défunte aux pieds du trône de Jésus-Christ exposant sa requête.

Notre-Seigneur paraissait incliné à satisfaire les désirs de Marguerite, mais Jean, l'apôtre bien-aimé, étant survenu, s'écria : « Non ! non ! Seigneur, qu'il n'en soit pas ainsi. Mon monastère a besoin d'elle : je lui réserve à ce sujet des souffrances qu'elle aura la gloire de supporter pour votre nom. »

Réconfortée par cette vision, sainte Marguerite comprit que saint Jean lui était donné pour maître : depuis lors, elle ne cessa de lui demander chaque soir si sa journée avait été agréable à Dieu. S'il en était ainsi, sa nuit était douce et paisible, son âme était inondée des plus grandes délices. Si

au contraire, elle avait été négligente ou répréhensible en quelque chose, elle en acquérait la certitude par les ennuis et les tristesses que son céleste directeur envoyait soudain, et sa nuit s'écoulait dans les larmes.

SAINTE MARGUERITE ABBESSE — LA BOURSE INTARISSABLE

Sainte Humilité étant morte, Marguerite la remplaça dans ses fonctions d'abbesse. Le monastère Saint-Jean de Florence était très pauvre et les Sœurs étaient souvent sans aucune ressource. La bonne supérieure se fit quêteuse pour sa famille spirituelle. Bravant les mépris et les fatigues, elle s'en allait de temps en temps dans les rues de Florence ou dans les bourgades quêter le pain nécessaire aux épouses du Christ. Parfois, les injures et les affronts étaient la seule aumône qu'on lui donnait. Notre Bienheureuse recevait ces humiliations en silence, les offrant à Jésus-Christ en union avec les souffrances de sa Passion. Notre-Seigneur se plaisait parfois à lui manifester sa protection par d'éclatants miracles.

Ainsi, pendant que l'on construisait le mur d'enceinte du couvent, un soir, au moment de payer les ouvriers, la pieuse abbesse n'avait que quelques deniers enfermés dans une bourse. Comme les maçons réclamaient à grands cris leur salaire, notre Bienheureuse supplie saint Jean de lui venir en aide; elle monte dans sa cellule et saisit la bourse. Merveille! elle la trouve pleine de beaux écus d'or que la main d'un ange y avait sans doute placés. Toute joyeuse, elle paya ses ouvriers, et, pendant plusieurs mois, la bourse miraculeuse ne diminua pas d'un seul denier, malgré les fréquents emprunts de la Bienheureuse. Des multiplications aussi étonnantes eurent lieu en d'autres circonstances pour le pain, le vin et les provisions du monastère.

Mais ces prodiges ne duraient pas toujours, et dame Pauvreté ayant encore visité le monastère avec une grande sévérité, Marguerite s'en plaignit amoureusement à saint Jean, lui demandant d'inspirer à quelque bonne âme la pensée de les secourir. L'Apôtre bien-aimé lui apparut et lui dit : « Ne te trouble pas, ma fille; ce moment critique passera. Mais veux-tu donc qu'une seule personne fasse ce que tu demandes? Il est bon que cela s'accomplisse, non par le secours d'un seul, mais par le concours de beaucoup, afin que mon monastère devienne de la sorte une source de salut pour un grand nombre d'âmes. »

En même temps, son céleste directeur la réprimanda de ce qu'elle se laissait trop absorber par les affaires extérieures. Sur son conseil, Marguerite se ménagea dans le monastère une cellule solitaire et séparée, où elle s'enfermait de temps en temps pour s'entretenir avec Dieu comme Marie, après avoir, à l'exemple de Marthe, rempli les services que réclamait le soin de la communauté. C'est dans cette petite solitude que nous allons la voir favorisée des dons les plus éminents et des faveurs mystiques les plus signalées.

COMMENT LES SAINTS PARLENT A DIEU

Marguerite commença, dès lors, à se livrer avec ardeur à la méditation de la vie de Notre-Seigneur. Sa naissance et ses premières années étaient l'objet continuel de ses pensées : elle trouvait dans cet exercice des douceurs et des délectations sensibles qui la consolaient de ses peines.

Mais, comme elle s'y attachait trop exclusivement, sans se soucier de monter plus haut, Notre-Seigneur lui en fit le reproche en ces termes : « Il n'est pas juste, ma fille, que tu veuilles goûter de mon miel et jamais de mon fiel. Si tu veux m'être intimement unie, pense aux souffrances que j'ai endurées pour toi : médite sur ma Passion, ma mort, et les opprobres qui l'ont précédée. »

Ainsi avertie, Marguerite, depuis ce jour, resta constamment attachée en esprit à la croix du divin Maître, méditant avec soin tous les mystères et toutes les scènes de la Passion. Elle ne pouvait plus voir un crucifix sans verser des larmes.

Un jour, Jésus-Christ lui apparut crucifié : ses plaies semblaient toutes récentes et le sang en coulait à grands flots. Pendant que Marguerite le regardait avec douleur, il lui dit : « Viens à moi, ma fille, ton assiduité à méditer mes souffrances mérite une récompense. Demande ce que tu voudras, je te l'accorderai.

— Seigneur, je ne désire rien que votre grâce! » s'écria la Sainte, et elle ajouta aussitôt : « Vous savez, Seigneur, que je suis une ignorante, et que ma charge m'oblige parfois à converser avec les sages et les savants de ce monde, je voudrais donc que ma langue ne parlât jamais que pour exprimer ce que vous voudriez dire vous-même par ma bouche. » Notre-Seigneur toucha alors les lèvres de Marguerite avec son doigt, et depuis lors, ses paroles furent marquées d'une telle sagesse, d'un tel à-propos, d'une telle sublimité, que ceux qui avaient le bonheur de l'entendre la regardaient comme l'organe vivant du Saint-Esprit, et beaucoup venaient la consulter.

Une autre fois, tandis qu'elle était en oraison, Jésus-Christ lui apparut en croix. Marguerite, s'élança vers lui, le suppliant instamment de lui faire ressentir les souffrances de sa Passion en l'attachant avec lui sur sa croix. Notre-Seigneur permit à la Bienheureuse d'approcher ses mains et ses pieds de ses membres divins. Marguerite, percée par les clous mêmes qui attachaient Jésus à la croix, ressentit une si violente douleur qu'elle s'étonna de ne pas mourir.

De telles apparitions étaient fréquentes pour notre Sainte : elles lui donnèrent un ardent désir de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. « Seigneur, dit-elle un jour à son divin Epoux, satisfaites la soif de douleurs qui me dévore et que je sache par là si vraiment vous m'aimez ou plutôt si je vous aime véritablement. » On était alors à la veille du dimanche de la Passion. Marguerite avait à peine formulé sa demande qu'elle ressentit dans tout son corps, en particulier dans les jointures des os, des douleurs si atroces que, se roulant par terre, elle se mit à pousser des cris et des clameurs épouvantables; toutes les Sœurs accoururent pour voir ce qui se passait. Elles trouvèrent leur abbesse à moitié morte; on la porta à l'infirmerie où elle resta jusqu'au Samedi-Saint, ne voulant recevoir aucun remède pour alléger ses horribles souffrances, et refusant surtout d'en révéler le secret. Sa vue seule excitait la compassion : les médecins s'étonnaient de son mutisme volontaire autant que du caractère mystérieux de cette soudaine maladie.

Enfin, Pâques arriva. La veille, son état avait été des plus alarmants et l'on s'attendait à la voir mourir d'un instant à l'autre, quand, le matin même de la Résurrection, Marguerite se lève, le sourire sur les lèvres, aussi bien portante que jamais.

Les Sœurs, au comble de l'étonnement, unirent

leurs voix pour remercier Dieu. Mais notre Bienheureuse ne voulut jamais dire la cause de cette divine infirmité, si ce n'est à son directeur, qui l'a révélée après sa mort.

FIANÇAILLES MYSTIQUES

Tant d'amour et de générosité de la part de Marguerite méritait une récompense : le divin Maître la lui donna. Un jour que notre Bienheureuse, selon son habitude, méditait sur les souffrances du Calvaire, Jésus lui apparut, entouré d'une multitude d'anges, brillant de gloire et de majesté : il tenait un anneau d'or dans sa main. « Viens, mon épouse chérie, lui dit-il! reçois aujourd'hui le gage de l'alliance éternelle que le veux contracter avec toi. » Marguerite tendit ja main, et le Christ, la prenant dans la sienne, passa l'anneau d'or dans l'un de ses doigts.

La Bienheureuse lui dit : « Mais, Seigneur, doù vient que cet anneau d'or n'a pas de pierre p'récieuse au milieu? J'y vois une croix à la place. » Jésus lui répondit : « Le diamant de cet anneau, c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit, lequel te dirige et te gouverne. » Il lui fit comprendre en même temps comment elle n'était devenue son épouse que par l'amour de la croix.

AUX PIEDS DE MARIE — JOIES ET GRACES

L'amour de Marguerite pour la Sainte Vierge répondait à son amour pour Notre-Seigneur : elle méditait souvent les divines prérogatives de la Mère de Dieu, et celle-ci l'en récompensa en lui apparaissant plusieurs fois.

Un jour, en particulier, Marie se montra aux yeux ravis de notre Sainte, portant l'Enfant Jésus entre ses bras. Marguerite supplia la Mère de Dieu de lui céder un instant son précieux fardeau. Marie y consentit, et notre Bienheureuse le pressa longtemps sur son cœur, ivre de joie et d'amour.

Lorsque Marie redemanda son Fils, Marguerite (ò sainte liberté des enfants de Dieu!) refusa : « Nenni! dit-elle, sainte Mère; je ne vous le céderai nullement avant que vous ne m'ayez accordé telle grâce que je vous demande. » La Mère de miséricorde sourit et exauça la prière de sa fille bien-aimée.

Malgré l'humilité que la servante de Dieu mettait à cacher ces faveurs aux yeux des hommes, sa réputation de sainteté avait franchi l'enceinte du monastère. Dieu le voulait ainsi pour le salut de beaucoup d'âmes. De tous les points de l'Italie, on accourait contempler cette merveille de la grâce. Princes et gens du peuple, prélats et moines, femmes et enfants, tous sollicitaient la faveur de s'entretenir avec elle. Marguerite en profitait pour communiquer à ces âmes l'amour divin qui dévorait son cœur.

DERNIERS JOURS DE LA SAINTE — ELLE VOIT PAR AVANCE LA CÉLESTE JÉRUSALEM — SA MORT

Cependant, les années succédaient aux années. Abeille laborieuse, Marguerite avait vieilli dans le champ que lui avait confié le Père de famille : le temps de la récompense arrivait. Agée de plus de 98 ans, elle dirigeait encore le monastère Saint-Jean de Florence.

Notre-Seigneur, pendant ces dernières années, se plut à la combler de nouvelles faveurs, et lui fit entrevoir par avance la gloire du séjour où elle devait bientôt fixer sa demeure pour l'éternité.

Un soir, elle fut ravie en extase; la céleste Jérusalem lui apparut brillante comme l'aurore; Marguerite s'élança vers ce lieu de délices. Notre-Seigneur en gardait l'entrée : il lui fit comprendre que ces portes ne pouvaient encore s'ouvrir pour elle, mais que le temps n'était pas loin où elle y entrerait pour toujours.

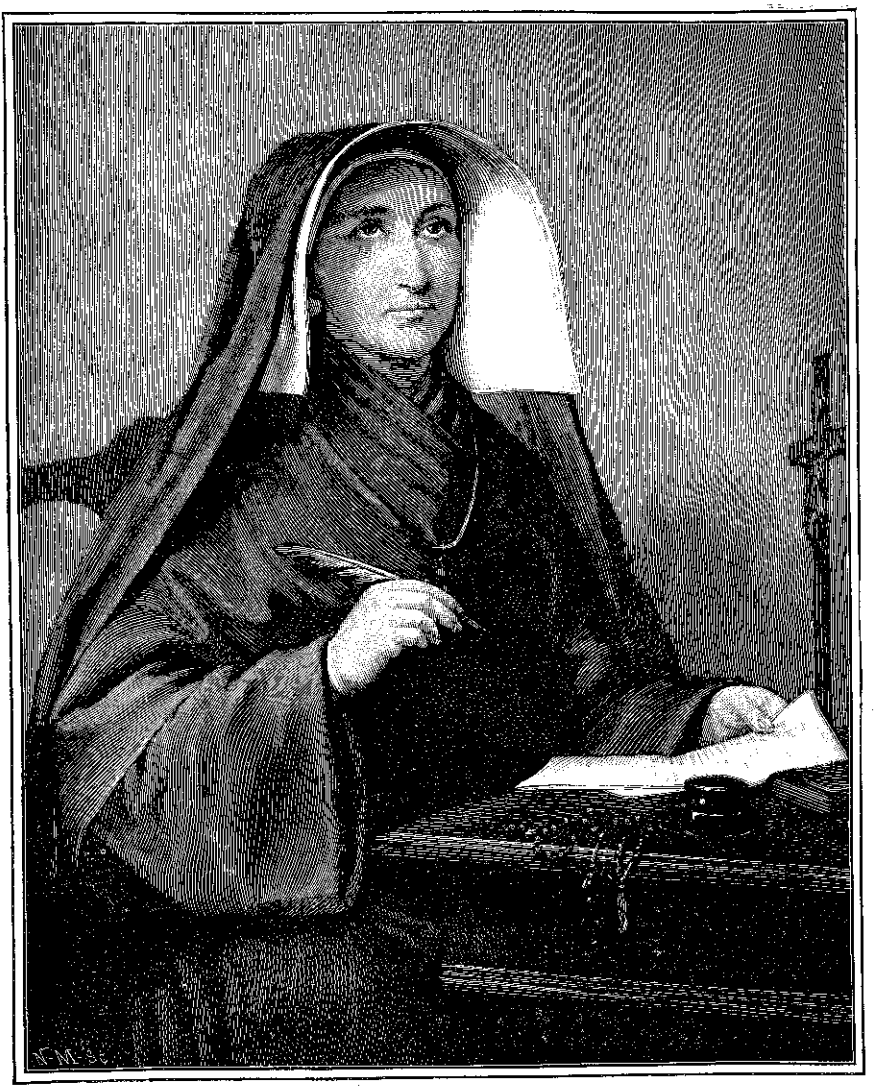
Une autre fois, le Christ se montre à sa servante assis sur un trône d'or entouré d'anges et de bienheureux. Marguerite, portée par l'amour divin, s'avança vers le Roi de son âme, et, se prosternant devant lui, l'adora. Le Christ se pencha vers elle, la releva et lui dit : « Viens, mon épouse chérie! viens, ma blanche colombe. Tu n'as pas rougi de me manifester ton amour sur la terre dans les emplois les plus humiliants et les plus pénibles, moi non plus, je ne rougirai pas de te manifester ma tendresse devant l'assemblée des élus. » En disant ces mots, Jésus s'inclina vers elle. Il sembla à notre Bienheureuse que son âme s'échappait pour ainsi dire de son corps pour s'unir à son Dieu bien-aimé.

Ces faveurs merveilleuses se renouvelèrent plusieurs fois, et la Bienheureuse semblait déjà appartenir plus au ciel qu'à la terre. C'est sans doute dans une de ses extases que l'âme de Marguerite s'envola dans l'éternelle patrie, mais les historiens ne nous ont pas laissé de détails sur son trépas.

Le corps de la bienheureuse Marguerite, d'abord enseveli au monastère Saint-Jean de Florence, fut transporté, en 1529, pendant l'invasion de François Ier, au couvent Saint-Salvius. C'est là qu'on le vénère encore aujourd'hui. A côté se trouvent les reliques de sainte Humilité. Des miracles nombreux ont attesté la sainteté des deux servantes de Dieu, Humilité et Marguerite. Après avoir servi le Seigneur ensemble sur la terre, elles ont été réunies dans la gloire du ciel et n'ont pas été séparées non plus dans la vénération du peuple.

LA VÉNÉRABLE SŒUR ÉLISABETH

FONDATRICE DES FILLES DE LA CROIX DITES DE SAINT-ANDRÉ



Portrait de la Vénérable Elisabeth Bichier des Ages.
(Photographie communiquée par la Maison-Mère des Filles de la Croix.)

NAISSANCE ET PREMIÈRE JEUNESSE

Jeanne-Elisabeth-Marie-Lucie Bichier des Ages naquit le 5 juillet 1773, au château des Ages, près du Blanc, en Berry.

La famille de son père s'était illustrée dans la carrière des armes et dans la magistrature. Sa mère, Marie Augier de Moussac, était fille du lieutenant-général de la sénéchaussée de Montmorillon et sœur du vénérable abbé de Moussac, qui administra pendant quarante-six ans, en qualité de grand vicaire, le diocèse de Poitiers.

Pieusement élevée par sa mère, puis confiée aux Dames hospitalières de Poitiers, Elisabeth montra dès son bas âge cet amour des pauvres qui, plus tard, lui fera abandonner une position avantageuse selon le monde, pour se consacrer aux enfants du peuple, et la fera surnommer « la bonne Sœur ».

Elle affirmait dans le même temps une étonnante énergie de caractère. A dix-huit ans, elle commence auprès de son père malade l'apprentissage de cette charité qu'elle exercera dans la suite envers tant d'autres, et elle veille à son

chevet, seule avec sa mère, pendant deux mois.

Durant la tourmente révolutionnaire, âgée seulement de vingt ans, elle défend courageusement contre des décrets de confiscation les biens de sa mère et de ses deux frères, dont l'aîné avait suivi les princes à l'étranger, et elle parvient, à force d'intelligentes démarches, à sauver les débris de la fortune paternelle.

ÉLISABETH FONDE UN ORDRE RELIGIEUX

Parmi les félicitations qui lui revinrent de ce succès, il en est une qui donne à merveille le ton de cette triste époque : « Citoyenne, lui dit à cette occasion un ancien ouvrier de sa maison, il ne te manque plus que d'épouser un bon républicain. »

Elle avait mieux à faire, et déjà son parti était pris. « Le monde n'est plus rien pour moi, disait-elle, je ne le crains, ni ne l'aime, » et, sur une petite image de Notre-Dame Auxiliatrice, elle écrivait : « Moi, Jeanne-Elisabeth-Marie-Lucie Bichier, je me dédie et consacre aujourd'hui et pour toujours à Jésus et à Marie. »

Cette consécration n'était point une vaine formule. Elisabeth était résolue à n'avoir d'autre Époux que Jésus, à n'aimer que Lui et à le servir dans la personne de ses pauvres. Elle ignorait encore la voie à suivre pour réaliser ce grand dessein, quand Dieu mit sur son chemin celui qui devait être pour elle l'interprète de ses divines volontés, le Vénérable André-Hubert Fournet.

Ce saint prêtre revenait de l'Espagne où l'avait exilé la Révolution.

Sous sa virile conduite, Elisabeth se livra avec docilité à toutes les bonnes œuvres à sa portée : prière, travail, soins assidus auprès de sa vieille mère, décoration de l'église, visite des malades et des pauvres, instruction chrétienne des petites filles du voisinage, jusqu'au jour où, en 1806, elle jeta les fondements de la Congrégation des *Filles de la Croix*. Voici en quelles humbles circonstances :

Stimulée par le Vénérable André Fournet, Elisabeth ouvrit une école en ce pays qui en était privé, et apprit à de petites filles les premiers éléments de la religion, la lecture et le travail. Les parents n'eussent jamais osé espérer une pareille institutrice, et les enfants qu'ils lui confièrent devinrent bientôt si nombreux qu'elle eût succombé à la tâche sans le secours de deux jeunes personnes, émules de sa piété et de son dévouement.

La Congrégation des Filles de la Croix était en germe dans ce petit groupe choisi. Le P. André rêvait une communauté qui se vouât à l'assistance des pauvres malades, à l'instruction des enfants de la campagne ; il en trouvait ici le noyau tout préparé, et, quand il crut venue l'heure de Dieu, il découvrit son dessein à sa fille privilégiée, Elisabeth, en la chargeant de l'œuvre naissante.

Ce fut en février 1807 qu'Elisabeth Bichier, avec quatre compagnes, prononça ses premiers vœux, à Molante, près de Maillé.

TRAIT D'HÉROÏQUE CHARITÉ

La charitable servante de Dieu réunit bientôt autour d'elle des enfants à instruire, des orphelines à élever, des vieillards et des malades à soigner. Parmi ces derniers, elle se réserva toujours les infirmes les plus rebutants : la gale, le cancer, la gangrène lui étaient dévolus. Elle traitait ces infirmités avec une dextérité égale à son courage.

Nous ne saurions omettre ici un trait d'héroïsme digne de l'histoire des plus grands saints. Un jour, Elisabeth découvre dans un trou de rocher une pauvre vieille femme abandonnée, sortie de l'hôpital depuis plusieurs jours, étendue sur un peu de paille pourrie, couverte de plaies, et réduite par la souffrance à un état mental voisin de l'idiotisme.

Elle eut toutes les peines du monde à la faire transporter jusqu'à la maison des Sœurs. Là, elle-même se chargea de la soigner : la malade se montrait intraitable ; elle poussait des cris affreux et ne répondait aux soins de la bonne Sœur que par des actes de brutalité, allant jusqu'à tremper les doigts dans ses plaies suppurantes pour en barbouiller la figure de celle qui la pansait. Elisabeth voulut la veiller seule pendant cinq semaines sans se coucher. C'était au cœur de l'hiver, et il lui fallait traverser, de nuit comme de jour, une grande cour intérieure pour se rendre à la chambre où gisait l'infortunée.

Elle garda jusqu'au bout, avec une patience et une simplicité admirables, son poste de dévouement.

De semblables traits ne sont pas rares dans sa vie.

FAVEURS DE LA FAMILLE ROYALE

Dieu, qui dirige à son gré les moindres événements, permit qu'un accident arrivé à la bonne Sœur Elisabeth nécessitât pour elle un voyage à Paris.

Elle y dut subir une douloureuse opération à la poitrine. Le chirurgien chargé de lui donner ses soins fut le célèbre Dubois, médecin du roi Louis XVIII. Avant l'opération, il lui proposa de l'attacher, afin qu'aucun mouvement causé par la douleur ne vînt gêner son action :

« Non, non, dit-elle, qu'on me donne seulement mon crucifix : il me suffira. »

Elle le tint dans la main gauche, fixa sur lui les yeux pendant toute la durée de cette cruelle dissection de ses chairs sans pousser un soupir, sans faire un seul mouvement. Le médecin déclara qu'il n'avait jamais vu une énergie pareille, et il ne put s'empêcher de parler de sa *sainte malade*, comme il l'appelait, à la cour du roi.

Elisabeth Bichier fut ainsi amenée à se mettre en relations avec plusieurs personnes du plus haut rang. La pieuse fondatrice les charma, en les gagnant à ses œuvres, par son humilité et la parfaite netteté avec laquelle elle savait leur exposer ses vues.

Louis XVIII lui-même désira la voir, et la distinction naturelle de l'humble religieuse, jointe à sa modestie, lui acquit les bonnes grâces du roi et celles de la famille royale, qui la combla de témoignages de bienveillance.

Mme la duchesse de Berry, bienfaitrice de la Congrégation, voulut présenter sa fille, encore enfant, à la sainte fondatrice. Cette jeune princesse voua à la Sœur Elisabeth une profonde vénération et à son Institut une affection qu'elle conserva jusqu'à la fin, car elle mourut entre les bras d'une Fille de la Croix, la supérieure de la maison de Parme, appelée près de son lit d'agonie.

DIFFICULTÉS ET ÉPREUVES

Plus une œuvre est appelée à faire du bien, plus les difficultés et les croix se rencontrent

d'ordinaire à son origine. C'est le sceau dont le divin Crucifié marque les travaux qu'il veut bénir.

La Sœur Elisabeth connaissait bien cet habituel chemin par lequel Dieu mène ses amis, elle qui, grossièrement insultée par quelques individus d'Orléans, lors de son passage en cette ville, en 1817, disait tranquillement à ses compagnes : « Mes Sœurs, tenez pour certain que nous aurons une maison dans cette ville. La manière dont nous y sommes reçues me prouve que Notre-Seigneur nous y veut. » Prophétie qui se réalisa, car, dès l'année suivante, les Filles de la Croix furent demandées à Orléans et n'ont cessé depuis d'y être aimées et d'y faire du bien.

L'un des crucifiements destinés à purifier jusqu'à l'intime l'âme de la fondatrice fut la sévérité extrême, voulue et calculée, de son saint directeur, le P. André, qui, sachant ce qu'il pouvait lui demander, se plut à l'éprouver de diverses manières, sans jamais altérer sa sérénité.

Comme une de ses Sœurs venait lui confier ses secrètes désolations au sujet de reproches qu'elle avait essuyés de la part du vénérable Père, elle lui dit : « Fille de peu de foi, qu'eussiez-vous fait à ma place? Aujourd'hui même, le Père m'a chassée trois fois du confessionnal, malgré mes supplications. Ce n'est pas la première épreuve qu'il me fait subir pour mon bien, ce ne sera pas la dernière. Si vous aviez seulement une étincelle de foi, vous vous estimeriez heureuse d'être traitée de la sorte. »

Tandis que la fondatrice souffrait et s'humiliait, les bénédictions du ciel descendaient sur son œuvre. La maison-mère des Filles de la Croix fut installée, en 1819, au prieuré de la Puye, ancien monastère de religieux de l'Ordre de Fontevrault.

Il fallut à la Sœur Elisabeth beaucoup de fermeté en même temps qu'une grande sûreté de jugement pour garder l'homogénéité de son Ordre.

Les difficultés à ce sujet lui vinrent des amis mêmes de la Congrégation, amis puissants qui avaient appelé les Filles de la Croix à Issy, près de Paris, et désiraient avoir là un noviciat uniquement destiné à fournir des Sœurs dans la banlieue de cette ville. Ce que l'on voulait, c'était rendre ce noviciat indépendant.

Eclairée d'en haut, la sainte fondatrice comprit le danger une telle importance donnée à une maison qui pouvait devenir comme une seconde maison-mère. Elle résista, et, grâce à sa douce fermeté, tous ses adversaires finirent par se ranger à son avis. Dieu la paya de son épreuve par de nouveaux bienfaits.

DIEU BÉNIT LE NOUVEL INSTITUT

Cependant, les fondations des Filles de la Croix se multipliaient. L'Institut recevait les approbations, non seulement de l'autorité diocésaine de Poitiers, mais d'un grand nombre d'évêques. Deux ordonnances royales autorisèrent la Congrégation, et, en 1829, un Bref laudatif de S. S. Pie VIII fut le plus précieux encouragement que pussent recevoir ses fondateurs.

Dieu envoya pour premières compagnes à la vénérable Elisabeth un groupe d'âmes fortes, généreuses, et dignes de marcher sous sa conduite et sous celle du P. Fournet, qui furent les assises de son Ordre, demeurant l'exemple et le modèle des Sœurs à venir.

La ferveur était grande dans les noviciats dirigés par cette élite. Le noviciat d'Igon, dans le Béarn, où Mgr d'Astros avait appelé les Filles de la Croix, était gouverné par une pauvre fille, modèle d'obéissance et de piété, mais qui, à son entrée dans l'Institut, ignorante et simple, ne semblait devoir être d'aucune utilité. Elle savait à peine lire et écrivait très mal : « Sœur Zozime, lui dit un jour la Sœur Elisabeth, vous n'êtes bonne à rien. Allez vous jeter aux pieds de la Sainte Vierge, et demandez-lui ce qui vous est nécessaire pour gagner des âmes au bon Dieu. »

L'humble Zozime, qui ne savait qu'obéir, alla aussitôt se prosterner devant une statue de la Vierge, et répéta mot pour mot ce que sa supérieure lui avait dit de demander. A l'instant même, elle se vit exaucée: son écriture, auparavant si grossière, devint dès ce moment nette et correcte. En même temps, son intelligence s'ouvrait et elle fut à même d'apprendre facilement ce qu'elle avait à enseigner aux enfants. C'est elle qui rendit florissant le noviciat béarnais d'Igon, où elle laissa en mourant un vrai parfum de sainteté.

D'autres grâces signalées marquaient, çà et là, la vie de la Vénérable. Telle fut la guérison d'une enfant mortellement atteinte à laquelle, au moment où on lui apportait le Saint Viatique, la Sœur Elisabeth ordonna de demander à Dieu la santé :

« Mon Dieu, dit ingénûment la mourante à Celui qu'elle venait de recevoir, pensait-on, pour la dernière fois, mon Dieu, la bonne Sœur m'a ordonné de vous demander ma guérison, je vous la demande. » Cet acte d'obéissance fut récompensé par une guérison soudaine, et celle qui avait été l'objet de cette grâce devint dans la suite une fervente religieuse.

En mille autres circonstances, la Providence vint en aide à l'active fondatrice, dont le zèle ne connaissait pas d'obstacles, et qui trouva moyen, entre 1820 et 1828, de pourvoir aux nécessités de vingt-quatre fondations nouvelles. Elle avait en Dieu une confiance absolue, et, consultée un jour par la supérieure d'un de ses établissements où les Sœurs manquaient du nécessaire, elle répondit par ces simples paroles : « Restez-y et récitez avec foi les litanies de la Providence. »

VERTUS DE LA VÉNÉRABLE

Ce qui a peut-être le plus frappé jusqu'ici, c'est la virilité de cette âme. Comme le dit avec raison l'auteur de sa vie, le R. P. Rigaud, cette énergie naturelle, trempée dans la grâce, en fit une sainte.

Absorbée en Dieu, même au milieu des préoccupations d'une nombreuse famille religieuse à gouverner, la bonne Sœur vivait dans le surnaturel. On sentait, à ses paroles, que Dieu lui était toujours présent. « Lorsque je voyageais avec elle, dit une Sœur, il me semblait être dans le ciel, tant sa conversation était douce et édifiante. »

La piété de la Sœur Elisabeth était admirable.

Vers la fin de la Révolution, alors qu'elle était encore jeune fille, elle communiait déjà chaque jour, et pour se procurer cette grâce insigne, il lui fallait faire de longues courses et braver bien des dangers.

Le vieux serviteur qui l'accompagnait dans ces pieuses démarches disait plus tard aux premières filles de son ancienne maîtresse : « Mes

Sœurs, vous respectez beaucoup votre supérieure, eh bien! vous la respecteriez vingt fois davantage, si vous aviez pu voir comme moi tout ce qu'elle a fait pour le bon Dieu et pour les pauvres durant sa jeunesse. »

Devenue fondatrice et obligée à de fréquents et longs voyages, elle les réglait de façon à assister chaque jour à la Sainte Messe et à y communier. Souvent, il lui arriva de se présenter à la porte des églises longtemps avant le jour et de les trouver fermées. Alors, elle se mettait à genoux sur le seuil du lieu saint, même par les plus grands froids, et elle s'abîmait dans une oraison si profonde, que rien ne pouvait l'en distraire.

La piété de la bonne Sœur envers la Sainte Vierge était vraiment filiale, et l'on a pu dire d'elle qu'elle était « un rosaire perpétuel et vivant », tant elle trouvait de douceur à saluer la Reine du ciel par l'*Ave Maria* à toute heure de la journée.

Que dire de son humilité! La Vénérable Elisabeth regardait comme une faveur de remplir les plus humbles offices, de faire la cuisine, laver la vaisselle, balayer les appartements.

Un jour, une dame du grand monde, qui ne la connaissait pas, sonne à la porte de la Communauté et demande à parler à la Supérieure générale. Celle qui lui ouvre n'est autre que la bonne Sœur Elisabeth qui faisait ce jour-là fonction de sœur portière, en manches retroussées, en tablier de travail, et en gros sabots: « Veuillez vous asseoir, Madame dit-elle à la visiteuse, la Supérieure va venir. » Etant sortie un instant, elle modifia quelque peu son accoutrement, quitta ses sabots et son tablier, puis revint recevoir, comme Supérieure générale, les politesses de la dame, qui ne la reconnut pas.

La pieuse fondatrice contait volontiers cette aventure, ajoutant qu'elle se consolait des honneurs qui lui étaient rendus, attendu que ces honneurs s'adressaient à la Supérieure et que la Sœur Elisabeth n'y était pour rien.

Elle voulait l'humilité pour son Institut comme pour elle-même : « Les *pauvres* Filles de la Croix », disait-elle habituellement, à l'exemple de saint Vincent de Paul qui nommait son Ordre : « notre *chétive* compagnie ». Elle-même, fondatrice et Supérieure générale, ne voulut jamais d'autre appellation que celle de Sœur. Elle ne put empêcher néanmoins d'être unanimement désignée sous le nom de *Bonne Sœur*.

Bonne, elle l'était envers tous, mais particulièrement envers ses filles, qu'elle entourait de l'affection la plus forte et la plus tendre. Nous serions intarissables si nous voulions reproduire ici leurs témoignages. Contentons-nous d'un court emprunt aux notes manuscrites des premières Sœurs :

« Le bon Dieu avait donné à la vénérable Elisabeth un talent tout spécial pour consoler les affligés. Combien de nos Sœurs, dans la peine, entraient dans son cabinet, l'air abattu, les larmes aux yeux, et en sortaient calmes, résignées, fortifiées par les saintes paroles qu'elle leur faisait entendre. Ce qui charmait en elle, c'est cette facilité que nous avions toutes à l'aborder et à lui parler. Souvent, elle était très occupée, on venait cent fois la déranger, elle répondait toujours avec douceur, tâchant, lorsqu'elle ne pouvait accorder la chose demandée, de faire agréer les motifs de son refus.....

» Pendant les récréations du soir, elle s'occupait quelquefois d'affaires et se tenait seule dans son cabinet, placé entre la salle de communauté et le noviciat. Alors, le temps paraissait long, la récréation ennuyeuse, la vie et l'âme en étaient absentes. Les professes se groupaient du côté du cabinet et demandaient de temps en temps : « Bonne Sœur, n'allez-vous pas venir? — Quand vous serez sages », répondait-elle. Un silence profond succédait aux conversations, et, bientôt, la bonne Sœur, sortant sans bruit, allait s'asseoir à l'autre bout de la salle. En un clin d'œil, toute la communauté se précipitait sur ses pas, et les filles faisaient cercle autour de leur mère, les unes agenouillées à ses pieds, d'autres assises, les plus éloignées se tenant debout : c'était la famille dans tout ce qu'elle a de doux, d'expansif et de bon..... »

DERNIÈRE PRIÈRE DE LA VÉNÉRABLE ÉLISABETH

La Sœur Elisabeth mourut de la mort des saints, le 26 août 1838, à l'âge de soixante-cinq ans.

Jusque dans son agonie et dans son délire, elle priait. « Jésus, Père des pauvres, ayez pitié de moi! » répétait-elle sans cesse; ou « Je vous salue, Marie! » unissant ainsi dans sa suprême invocation les deux grandes dévotions de sa vie.

Dressée sur sa couche, véritable calvaire où se consommait son sacrifice, soutenue par ses filles, elle reçut une dernière fois Celui qu'elle avait aimé par-dessus tout ici-bas, et pour qui elle combattait généreusement et jusqu'au bout le bon combat. La maladie consuma sa chair et broya ses os : une couche de gangrène se répandit autour de ses reins et lui fit endurer d'effroyables souffrances.

Ce martyre qu'elle eut à endurer avant de mourir, elle l'avait demandé à Dieu dans une prière dont aucun autre Saint peut-être n'a eu l'idée avant elle et qui marque l'étendue de son abnégation. Quand elle fut témoin des honneurs rendus à la dépouille mortelle du P. André Fournet, quand elle vit le pieux concours des fidèles, la vénération qui s'attachait à ces restes déjà glorieux, craignant peut-être pour elle-même quelque chose de semblable, elle demanda à Dieu « que son corps pourrît immédiatement plus qu'aucun autre ».

Elle fut exaucée : la dépouille de la vierge chrétienne, désagrégée et comme corrompue à l'avance sous l'action de la terrible maladie, devint en quelques heures *ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue.*

Dieu avait agréé le vœu presque inouï de son humble servante.

Depuis lors, le tombeau de la bonne Sœur Elisabeth, déclarée Vénérable, le 13 mai 1891, est toujours entouré d'un véritable culte. Un certain nombre de faits merveilleux arrivés soit du vivant de la bonne Sœur, soit après sa mort, semblent être à son égard le témoignage du ciel.

Attendons, avec une respectueuse confiance, le jugement de l'Eglise et espérons que bientôt il nous sera donné de voir déclarer Bienheureuse la fondatrice des Filles de la Croix.

***

D'après la *Vie de la Bonne Sœur Elisabeth Bichier des Ages*, par le R. P. Rigaud, Oblat de Saint-Hilaire, Poitiers, librairie Oudin, 1875.

SAINT ALEXANDRE DE BERGAME

ET QUELQUES AUTRES MARTYRS DE LA LÉGION THÉBÉENNE

Fête le 26 août.

Sainte Grata recueille la tête du martyr saint Alexandre.

LA LÉGION THÉBÉENNE

Le beau tableau de Loverini, offert au pape Léon XIII par la ville de Bergame, et qui orne aujourd'hui le musée du Vatican, nous invite à faire connaître au lecteur les deux héros qu'il représente : saint Alexandre, martyrisé à Bergame en 302, et sainte Grata, la pieuse matrone qui eut à cœur d'ensevelir ses restes ensanglantés. Saint Alexandre est inscrit au 26 août dans les martyrologes; sainte Grata, au 1er mai.

Saint Alexandre appartient à l'une des légions enrôlées en Egypte par l'empereur Dioclétien. Il naquit probablement à Thèbes, l'antique cité aux cent portes dont parle Homère, ville que ses sièges et ses combats avaient rendue célèbre et qui gardait au souvenir de son passé des dispositions toutes belliqueuses. On assure que presque

tous les jeunes gens y embrassaient la carrière des armes, et l'empire romain eut souvent à réprimer leurs audacieux efforts pour secouer le joug. Afin de n'avoir plus à les redouter, Dioclétien les incorpora dans ses armées. Il n'eut d'ailleurs qu'à se louer de leur dévouement.

Les soldats des légions thébéennes étaient pour la plupart chrétiens.

L'Egypte, leur pays natal, sanctifiée et comme prédestinée par le séjour de la Sainte Famille à devenir une terre de saints, avait de bonne heure été conquise à la foi. La persécution de Septime-Sévère, en 202, y fit couler le sang de nombreux martyrs, et dès la fin du IIIe siècle, les anachorètes s'apprêtaient à peupler les montagnes et les déserts de la Thébaïde.

La phalange que commandait le primicier Maurice et qui campait dans les défilés d'Agaune se distingua entre toutes par son attachement inébranlable à sa foi, et plutôt que de sacrifier aux idoles, comme le lui ordonnait le tyran Maximien, ces valeureux chrétiens préférèrent se laisser égorger jusqu'au dernier.

Nous avons donné ailleurs le récit de cette sanglante hécatombe de plus de six mille guerriers (1). Ce que nous rapportons ici à propos de saint Alexandre et de ses compagnons, ce sont quelques épisodes particuliers qui suivirent la grande immolation.

LES MARTYRS DE TURIN

Quelques soldats thébéens échappèrent au massacre d'Agaune. Comment? On ne peut que le conjecturer. Peut-être faisaient-ils partie de quelque cohorte détachée du corps de la légion, et chargée de surveiller les frontières de l'empire. Peut-être, sachant qu'on allait les obliger à sacrifier aux idoles, parvinrent-ils à se soustraire par la fuite à cette violence.

Toujours est-il qu'après avoir exécuté en masse les légionnaires agauniens, le tyran Maximien, reprenant sa route vers l'Italie, ne cessa de poursuivre les rares survivants de la légion et fit encore des martyrs parmi les Thébéens.

Les premiers atteints furent les trois frères Octave, Soluteur et Adventeur. Ils s'étaient enfuis jusqu'à Turin. Là, ils ne purent s'empêcher de prêcher en particulier et en public la religion du Christ. A l'approche des satellites de Maximien, ils se cachèrent en dehors des portes de la cité; mais bientôt découverts, ils furent assaillis à coups de lance. Deux d'entre eux, Adventeur et Octave, succombèrent sur-le-champ à la gravité de leurs blessures. Le troisième, frappé moins grièvement, plus jeune et plus vigoureux, réussit à s'échapper dans la direction d'Ivrée et se réfugia dans une caverne. Un enfant trahit le secret de sa retraite, et le fugitif, saisi de nouveau, fut condamné à avoir la tête tranchée.

Les exécuteurs s'en revenaient à la ville quand une femme nommée Julienne les aborde, et, sans leur découvrir sa qualité de chrétienne, lie conversation avec eux, gagne leur confiance et feint de prendre grand intérêt au récit de leur exploit. Elle les félicite du succès de leur mission et, dissimulant ses sentiments d'horreur sous un visage serein, elle les invite courtoisement à venir se reposer chez elle.

Tandis qu'elle leur apprête un copieux repas, elle achève de s'enquérir du lieu exact où gisent abandonnés les corps des soldats martyrs.

Selon ses prévisions, ses grossiers convives, ayant bu et mangé à satiété, s'abandonnèrent à un profond sommeil. Sans perdre de temps, à la tombée de la nuit, la courageuse femme ordonna à ses serviteurs d'aller aux endroits indiqués recueillir les précieuses dépouilles qui furent transportées et inhumées dans un faubourg de Turin.

Quand tout danger fut écarté, Julienne fit élever un oratoire sur le lieu de leur sépulture.

Aujourd'hui, l'une des principales églises de Turin, la *Chiesa dei Martiri*, leur est dédiée; des tableaux, des bas-reliefs, des bronzes d'une dimension, d'une richesse et d'une beauté remarquables, racontent leur martyre ou leurs miracles; dans la chapelle principale, la piété des fidèles vénère le rocher teint de sang sur lequel, d'après la tradition, aurait été décapité saint Soluteur, et la dévotion est toujours aussi vivace envers ces trois premiers protecteurs de la cité.

ALEXANDRE ET SES COMPAGNONS
CONVERSIONS DANS LA PRISON

Tandis que le tyran Maximien s'avançait vers Milan, sa résidence impériale, Alexandre, officier de la légion thébéenne, qualifié dans les *Actes* de porte-étendard du général Maurice, venait d'être jeté en prison avec quelques-uns de ses compagnons, Cassius, Severin, Second et Licinius.

Sillanus, leur geôlier, s'étonnait de les voir toujours en prière: « Est-ce Mars ou Jupiter, ou quelque autre dieu de Rome que vous invoquez? » leur demanda-t-il un jour.

Alexandre lui apprit qu'il adorait le Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, et, enflammé d'une sainte ardeur, il entreprit aussitôt l'éducation religieuse de Sillanus.

Celui-ci, sans se rendre encore à ses exhortations, ne put s'empêcher d'admirer les sentiments des prisonniers, il en parla à deux de ses amis, Carpophore et Exanthe, officiers de la cour. Soit curiosité, soit mystérieux attrait de la grâce, ces deux personnages vinrent trouver les confesseurs de la foi, et, surpris de les voir si joyeux au milieu de leurs souffrances, ils s'entretinrent longtemps

(1) *Saint Maurice et les martyrs de la légion thébéenne*, n° 554 de notre collection.

avec eux. Alexandre leur exposa si éloquemment les vérités de notre sainte religion, qu'ils en furent touchés, renoncèrent à leurs superstitions et crurent en Jésus-Christ.

De retour au palais, ils étonnaient tout le monde par la nouveauté de leur langage : ils disaient hautement que Jésus-Christ est le seul Dieu véritable, et que les divinités de l'empire, vains simulacres, ne leur inspiraient plus que du dégoût.

A quelque temps de là, ils se rendirent auprès de Materne, évêque de Milan, qui, heureux de leurs bonnes dispositions, acheva de les instruire et leur conféra le baptême.

Cet évêque, si dévoré de zèle que les temples des idoles étaient désertés à Milan, et que la religion du Christ y faisait chaque jour, grâce à sa prédication, de nouveaux progrès, apprenant qu'il y avait des chrétiens dans la prison, s'empressa d'aller les visiter.

L'entrevue fut pleine de consolation pour tous, d'autant plus qu'elle fut suivie d'une nouvelle conversion, celle d'un officier nommé Fidèle, garde du corps, qui, déjà préparé par ses précédents entretiens avec Materne à recevoir le bienfait de la foi, abandonna tout à fait l'idolâtrie dans cette visite où il avait voulu accompagner le saint évêque.

DEVANT MAXIMIEN

Maximien-Hercule arriva sur ces entrefaites à Milan. L'un de ses premiers soins fut de citer à son tribunal les soldats thébéens emprisonnés.

Laissons parler ici les *Actes* du martyr Alexandre, d'après un anonyme de Bergame (1).

— Si je t'ai fait comparaître devant moi, dit Maximien à Alexandre, c'est uniquement pour que tu sacrifies aux dieux immortels.

Et, faisant apporter la table sacrée, couverte de sa nappe, il ajouta :

— Approche, maintenant, et sacrifie aux dieux, si tu ne veux pas encourir les châtiments terribles réservés à ceux qui les méprisent.

Alexandre lui répondit :

— C'est me proposer là un crime abominable, ô empereur; je veux bien te respecter et t'honorer comme mon prince, mais non te vénérer comme mon Dieu.

Maximien dit :

— Si tu ne sacrifies pas à l'instant, je vais prononcer contre toi une sentence de mort.

Alexandre répondit :

— Cette mort dont tu me menaces, n'est-ce pas pour moi la vie dans le sein de mon Dieu? Car à peine aurai-je quitté ce monde que j'irai jouir de la vie véritable dans la société des anges et de ce Roi plein d'équité qui est mon Créateur et le tien.

Maximien, sur qui ces paroles parurent avoir fait quelque impression, s'adoucit et reprit :

— Je ne prétends pas t'obliger à sacrifier de ta propre main. Mais ce que tu peux faire, c'est t'associer, du moins, aux sacrifices offerts par d'autres.

Comme Alexandre gardait le silence, Maximien fit placer sur la table ce qu'il voulait offrir lui-même aux dieux. Mais, à ce moment, le prisonnier, levant les yeux au ciel, s'écria :

— Quelle grâce insigne Dieu m'accorderait, ô Maximien, si, par les mérites de son Christ, je pouvais fermer ton cœur aux mauvaises inspirations du démon, l'arracher à la tyrannie des folles erreurs qui l'enchaînent et t'amener ainsi à la connaissance du vrai Dieu, car c'est pour toi le seul moyen d'échapper aux châtiments éternels qui sont réservés au démon et à ses adorateurs.

Tant d'assurance de la part du bienheureux confesseur étonnait le tyran :

— Jusqu'à présent, j'espérais, lui dit-il, que tu finirais par condescendre à mes désirs. Mais, puisque tu méprises nos sacrifices, il ne me reste plus qu'une chose à faire : c'est de te traiter, comme tu l'es, en ennemi des dieux.

— Tes menaces, ô César, repartit Alexandre, me sont plus agréables que les plus séduisantes promesses, puisque les tourments que ta colère me réserve me mériteront la couronne immortelle.

Maximien s'irrite. Il commande à ses satellites de se saisir du chrétien et de le contraindre à participer au sacrifice.

Alexandre est entraîné de force, mais une fois près de la table sacrée, il la renverse d'un coup de pied et toutes les offrandes qu'on avait placées dessus roulent à terre. Exaspéré devant une pareille audace, l'empereur, hors de lui, crie qu'il faut tuer sur-le-champ ce chrétien sacrilège. Un des satellites, nommé Marcien, est désigné pour lui donner le coup de glaive; déjà, il a levé le bras quand il paraît hésiter et s'arrête, comme un homme ne sachant plus ce qu'il fait ni ce qu'il doit faire.

— Quoi donc, mauvais soldat, s'écria Maximien, est-ce que tu aurais peur?

— Non certes, ô empereur, répond Marcien, mais tout à coup la tête d'Alexandre a pris à mes yeux de telles proportions que je ne sais plus où frapper.

Le bourreau n'osa point toucher à la personne du martyr, et Maximien, impuissant, abandonna Alexandre aux mains d'autres licteurs avec ordre de le mettre à mort sans retard.

L'ÉVASION — LE MARTYRE — SAINTE GRATA

L'exécution pourtant n'eut point lieu ce jour-là, et l'évêque Materne, auquel la rumeur publique

(1) *Actes du martyre de saint Alexandre, d'après les Bollandistes*, traduits par l'abbé Profillet, dans les *Saints militaires*, t. IV, p. 726.

avait appris la comparution d'Alexandre et les dangers qu'il avait courus, s'entendit avec les deux officiers chrétiens du palais, Carpophore et Exanthe, pour procurer son évasion.

Grâce à la complicité du geôlier Sillanus, le projet aboutit, et la nuit suivante, les martyrs thébéens, débarrassés de leurs chaînes, fuyaient sur la route de Côme, où les attendait l'évêque, prêt à les encourager et à les bénir. Le lendemain matin, les fugitifs se dirigeaient vers Bergame où ils espéraient trouver un asile sûr.

Une tradition, rapportée seulement par des écrivains très postérieurs, veut que saint Alexandre se soit employé alors, avec toute l'ardeur d'un zèle que les épreuves n'avaient fait qu'enflammer, à l'évangélisation du pays. Chemin faisant, il aurait rencontré, disent-ils, un convoi funèbre, et, à l'exemple de Notre-Seigneur, il arrêta ceux qui portaient le cercueil, se mit en prière, ordonna à la mort d'abandonner sa proie, et remit aux mains de ceux qui le pleuraient le défunt rendu soudain à la vie. Ce miracle, on le comprend, eût aidé singulièrement la prédication du soldat apôtre et provoqué de nombreux retours à la vraie religion.

Mais, si attrayant que soit ce récit, nous avouerons avec un savant Bollandiste qu'on ne lui trouve aucun fondement dans les *Actes* plus rapprochés de l'époque où mourut le martyr, et sans refuser absolument à saint Alexandre la gloire d'avoir propagé la foi à Bergame et aux environs, peut-être est-il bon d'ajouter que ce fut surtout par l'effusion de son sang et par les miracles qui ont suivi sa mort.

Il était difficile aux soldats thébéens de se soustraire longtemps aux actives recherches ordonnées par le tyran, dès la première nouvelle de leur évasion. Les satellites de Maximien découvrirent saint Alexandre non loin de Bergame, en un lieu appelé *Platacium* selon les uns, *Crotacium* selon d'autres.

Le martyr n'ignorait pas le sort qui l'attendait; il s'y était depuis longtemps préparé. Les licteurs s'étant donc précipités sur lui, le lièrent avec de fortes cordes, et le traînant jusqu'aux pieds d'une idole qui se dressait non loin de là, ils tentèrent un dernier effort pour le décider à sacrifier. Ce fut en vain. Au lieu d'obéir, Alexandre présenta la tête aux bourreaux, et elle tomba sous le glaive.

C'était le 26 août, probablement de l'année 302. Une pieuse matrone de Bergame avait assisté au supplice, comme jadis les saintes femmes qui suivirent Notre-Seigneur sur le Calvaire. Elle se nommait Grata. Dès que les exécuteurs se furent retirés, abandonnant les restes de leur victime, elle s'approcha, prit avec respect entre ses mains la tête du martyr, l'enveloppa dans les plis de son voile et l'emporta comme un trésor. En même temps, elle faisait enlever le corps, l'embaumait et lui donnait une sépulture honorable dans le jardin d'une villa qu'elle possédait à peu de distance des murs de Bergame.

Une basilique ne tarda pas à s'élever sur l'emplacement de ce tombeau glorieux.

Charlemagne et Carloman, à la suite d'une grâce spéciale obtenue par l'intercession de saint Alexandre, firent à cette église de royales largesses.

Le sanctuaire disparut quand Bergame tomba sous la domination des Vénitiens.

Les reliques de saint Alexandre furent alors transportées à la cathédrale de Saint-Vincent, située au milieu de l'antique cité. Reconstruite sur un plan plus vaste, cette église fut dans la suite, par décret du pape Innocent XI, dédiée au seul saint Alexandre, patron de la ville et du diocèse.

La cathédrale, dont a pris possession en 1905 le distingué organisateur du Congrès Marial de Rome, le prélat que S. S. Pie X a voulu consacrer de ses propres mains, Mgr Radini-Tedeschi, se signale par son élégante façade, la décoration de sa coupole, ses autels de marbre, ses bronzes, ses statues de prix et ses nombreuses dorures.

Mais son plus précieux trésor est sans contredit la relique toujours vénérée du porte-étendard thébéen, saint Alexandre.

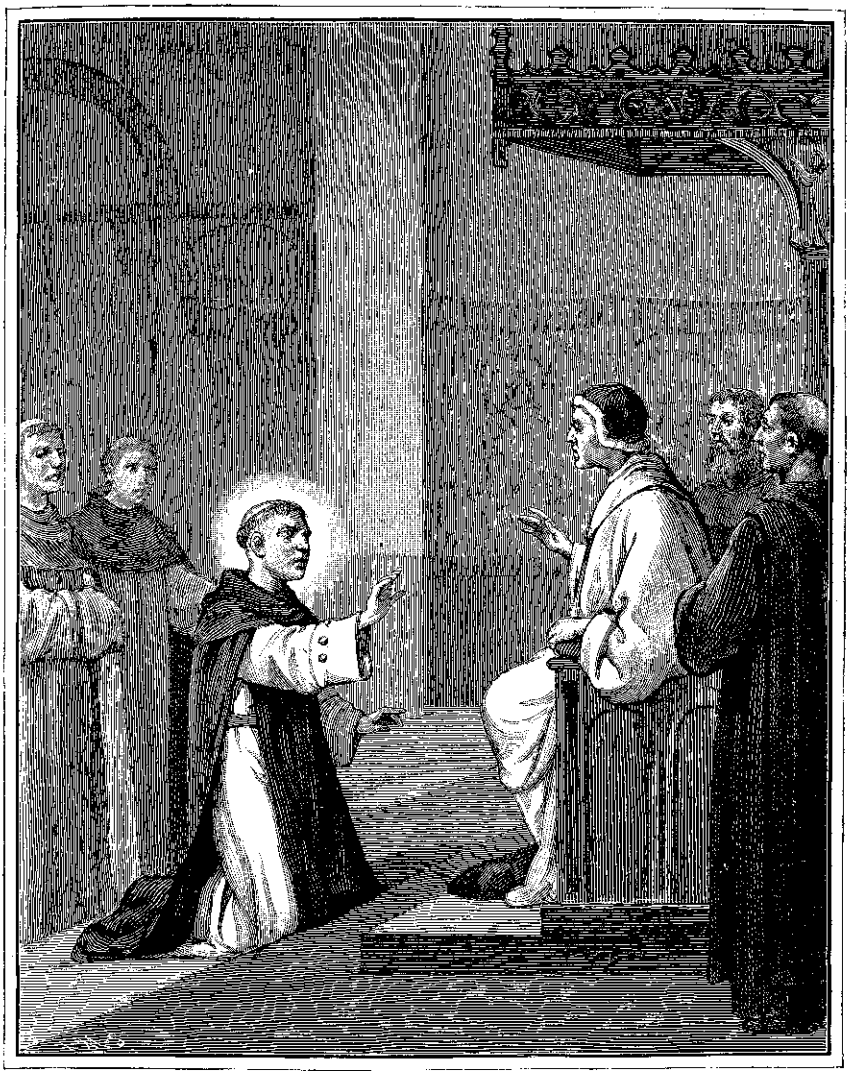
SOURCES CONSULTÉES

Saint Maurice et la Légion thébéenne, par le chanoine BERNARD DE MONTMÉLIAN. — *Saint Maurice et la Légion thébéenne*, par le chanoine DUCIS. — *Les Saints militaires : saint Alexandre, saint Exanthe et saint Carpophore, les saints Octave, Soluteur et Adventeur*, par l'abbé PROFILLET. — *Acta Sanctorum*, au 26 août. — *Persécutions de Dioclétien*, par PAUL ALLARD. — *Vita di S. Alessandro*, da GIAMBATTISTA SERTORIO, Côme, etc.

LE BIENHEUREUX JEAN BASSAND

moine Célestin (1360-1445.)

Fête le 26 août.



Le Bienheureux supplie le pape Martin V de le décharger du provincialat à vie qu'on voulait lui imposer.

PREMIERS ESSAIS

Le bienheureux Jean Bassand appartenait à une famille distinguée de Besançon ; sa parenté prouvée subsista jusqu'au début du XIXe siècle ; d'ailleurs, il existe encore dans la région plusieurs honorables familles de ce nom qui pourraient bien se rattacher à la même origine.

Né en 1360, Jean fut préparé à la sainteté par le soin de sa pieuse mère ; dès son enfance, il se distingua par les plus heureuses dispositions, et particulièrement par une profonde modestie. A dix-huit ans, il fut reçu dans l'Institut des Chanoines réguliers de sa ville natale, à l'abbaye de Saint-Paul.

Cette illustre abbaye, qui avait d'abord été fondée au VIIe siècle par l'archevêque saint Donat, sous la règle columbanienne, fut rétablie au XIe en sa splendeur première par le bienheureux archevêque Hugues de

Besançon, à la grande admiration de saint Pierre Damien. Ce sévère légat du Pape, dans sa visite canonique, n'avait trouvé en elle d'autres choses à reprendre que l'habitude de s'asseoir pendant le chant des psaumes. Au XIVe siècle, elle n'était plus dans cet admirable état d'austérité. Des adoucissements successifs amenaient peu à peu l'abbaye à la décadence des siècles suivants et à la sécularisation progressive des canonicats. Après neuf ans de religion, Jean Bassand fut élu prieur de Notre-Dame de Bellefontaine, à deux lieues de Besançon.

Ce prieuré, fondé en 1139, avait pour la tendre piété du bienheureux Jean Bassand un attrait particulier. On y honorait, dès son origine, une statue de la Très Sainte Vierge qui se voit encore dans la chapelle à demi ruinée ; elle avait, au dire de son vieil historien, le savant Philippe Chifflet, « favorisé tout le voisinage d'un nombre de grâces si abondant qu'elles ont été épandues tout au large de la contrée, où les vieux habitants se plaisent à les raconter ».

Le bienheureux Jean ne demeura que trois ans à Bellefontaine. Il y avait alors, au grand couvent des Célestins de Paris, un religieux d'origine franc-comtoise, le P. Pierre Poquet, de Pontarlier, qui avait été, avant son entrée en religion, un des jurisconsultes les plus éminents de ce temps. C'est sans doute par lui que notre Bienheureux fut attiré à passer de l'Ordre canonique dans l'Ordre plus sévère des Bénédictins réformés par saint Pierre Célestin et qui ont gardé, de leur saint fondateur, le nom de Célestins. En 1390, Jean Bassand entra au couvent de ces religieux à Paris.

LE BIENHEUREUX DISCERNE LA VOCATION DE SAINTE COLETTE

On ne tarda pas à remarquer les précieuses et saintes qualités du nouveau novice ; aussi, presque aussitôt après sa profession, fut-il élu vicaire ou sous-prieur du grand couvent de Paris. Ce monastère était alors un des plus importants de l'Ordre. Charles V l'avait comblé de faveurs ; les plus grands personnages voulaient se faire enterrer dans son église.

Bientôt une nouvelle marque de haute confiance fut donnée au Bienheureux ; ses supérieurs le chargèrent de présider à la fondation d'un couvent de l'Ordre à Amiens. En 1398 ou 1399, il vient prêcher à Corbie ; dans son auditoire se trouvait une pieuse jeune fille qui allait devenir l'illustre réformatrice des trois Ordres franciscains. Elle tira grand profit des quelques avis que le Bienheureux lui donna. Au moment où ses parents moururent, comme son tuteur, Dom Raoul de Roye, abbé de Corbie, exigeait un délai pour éprouver sa vocation religieuse, Colette se rendit à Amiens pour consulter le bienheureux Jean Bassand. Celui-ci n'hésita pas à reconnaître l'appel divin ; mais la Providence laissant encore obscurs une partie de ses desseins, il se borna à lui faire prononcer le vœu de chasteté perpétuelle. Dans la suite, il ne devait pas cesser de soutenir la sainte réformatrice par ses lettres et ses sages conseils.

PROVINCIAL DE L'ORDRE
IL PORTE PARTOUT LA SANCTIFICATION

Après vingt et un ans de profession, le Bienheureux fut élu provincial de son Ordre ; cette charge, d'après la règle, est confiée pour trois ans ; par un fait qui est rare dans l'histoire des Ordres monastiques, elle fut renouvelée d'élection en élection au Bienheureux pendant trente ans, et ce n'est qu'en 1441 que ses supplications obtinrent, vu son grand âge, de l'en faire décharger.

La guerre qui désolait alors la France et l'Angleterre, le schisme qui déchirait l'Église, obligeaient les Ordres religieux, pour éviter une prompte décadence, à entretenir d'étroits rapports et à exercer une sévère surveillance sur leurs couvents. Les supérieurs majeurs pensèrent que nul mieux que le provincial de Paris n'était capable de s'acquitter de cette mission, d'où dépendait en grande partie la vie de l'Ordre. Le voici donc qui visite successivement les couvents de France, d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne.

Notez qu'on est alors au temps de la bataille d'Azincourt ; qu'il n'y a aucune sécurité pour les voyageurs, comme en témoigne l'histoire générale d'alors ; que, sous prétexte de guerroyer pour la France ou pour l'Angleterre, chefs de partis, pillards et criminels, détroussent les voyageurs comme les paysans, mettant à mort sans scrupule et même au milieu de tourments épouvantables ceux dont les plaintes seules les importunent. Plusieurs fois, les saints de ce temps tombent aux mains des brigands qui les maltraitent et les rançonnent ; mais si ce malheur arrive au Bienheureux, comme il se produisit une fois, auprès de Mantes, ce n'est qu'une occasion pour Dieu de faire briller au grand jour l'inlassable patience de son serviteur.

D'ailleurs, ces voyages sont aussi, pour le bienheureux Jean, l'occasion de montrer que l'observation stricte de la règle ne doit pas souffrir des circonstances extérieures ; quelles que soient ses fatigues, si pénible qu'ait été le trajet, le Bienheureux ne s'accorde aucun adoucissement ; il pratique toutes les sévérités du jeûne et de l'abstinence, absolument comme s'il n'était pas sorti de son couvent.

A quelque heure de jour ou de nuit qu'il arrive dans un monastère, il est d'une exactitude exemplaire à assister au chœur.

L'exercice de la charge de visiteur est une des missions les plus délicates qui puissent être confiées ; il faut être à la fois armé d'une sévérité impitoyable aux abus et d'une paternelle douceur pour ses subordonnés. Souvent, le visiteur, comme nous le verrons pour le Bienheureux en Italie, aura à lutter, non seulement contre des abus enracinés et contre des religieux qui, sans même aller jusqu'à la révolte, usent de tous les moyens de résistance que le droit canon met en leur pouvoir, mais aussi contre les populations qui, se mêlant des questions intérieures des monastères, prétendent soutenir de leur influence des excès qui leur sont profitables. Souvent aussi, c'est l'influence des grands de ce monde qui se met en travers des projets les plus louables et paralyse les plus saints efforts. Tous ces

obstacles, le bienheureux Jean Bassand les rencontra sur sa route; partout, il fit triompher l'observance stricte et absolue de la règle.

Durant ses courses apostoliques, il apprit que les couvents de France avaient sollicité du pape Martin V l'autorisation de le nommer provincial à vie. L'humilité du Bienheureux en fut blessée, et, comme cette résolution était contraire à la règle de l'Ordre, il alla se jeter aux pieds du Souverain Pontife et le supplia avec de si fortes raisons et tant de larmes de ne pas acquiescer à cette demande que Martin V se laissa toucher.

D'ailleurs, les religieux s'en vengèrent en imposant de nouveau l'année suivante au bienheureux Jean la charge de provincial et en la lui renouvelant de trois en trois ans, avec autant de régularité que si elle eût été à vie.

LE BIENHEUREUX JEAN ET L'ANTIPAPE FÉLIX V

De retour en France, le provincial continua à donner aussi bien à ses religieux qu'au peuple de Paris l'exemple de toutes les vertus. Les grands personnages de ce temps avaient une sincère et spéciale vénération pour l'Ordre des Célestins. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir la liste de ceux qui tinrent à être ensevelis dans leur église et d'admirer les quelques débris ou les dessins anciens des tombeaux qu'ils s'y étaient fait ériger.

Lorsque le bienheureux Jean Bassand rentre à Paris, nous sommes au milieu d'une des époques les plus critiques de notre histoire; le provincial des Célestins parvient à se maintenir en dehors des luttes de partis. Bourguignon par sa naissance, il devait tout naturellement pencher à suivre avec fidélité son seigneur légitime. D'autre part, le Bienheureux voyait de quel côté était le véritable droit, et son patriotisme ne pouvait l'emporter dans son cœur sur la justice. Aussi demeura-t-il étroitement confiné dans son cloître, au milieu des événements violents dont Paris est le théâtre, de la mort de Charles VI jusqu'à la reprise de la ville par le connétable de Richemont (1422-1436).

Il y a peut-être à cela une autre raison, c'est l'étroite amitié qui liait le bienheureux Jean Bassand au fameux Jean Gerson, dont les opinions favorables au dauphin étaient notoires et manifestes. De cette amitié, nous avons une preuve qui se rapporte précisément à l'époque à laquelle nous sommes rendus. En l'an 1426, Gerson dédie au provincial des Célestins son petit traité *De susceptione humanitatis Christi*, composé à sa demande.

Lorsque Charles VII, rentré dans Paris, eut reconquis la plus grande partie de son royaume, il tint en profonde vénération et en haute estime le bienheureux Jean Bassand.

Un nouveau schisme venait de s'élever dans l'Eglise à la suite de la révolte audacieuse d'une partie des évêques assemblés au Concile de Bâle. Les dissidents avaient proclamé la déchéance d'Eugène IV et désigné à sa place le duc de Savoie, Amédée, sous le nom de Félix V. Si, lors du grand schisme, il avait pu régner une grande obscurité au sujet de la légitimité du Pontife, cette fois, le doute n'était point permis. Aussi l'antipape ne rencontra-t-il guère d'adhérents que dans la région de ses États, et, de toutes parts, les princes chrétiens intervinrent pour le contraindre à résigner ce pontificat schismatique.

Charles VII, voulant confier la mission de parler en son nom, jeta les yeux sur le bienheureux Jean Bassand. Par son ordre, le provincial des Célestins franchit la Saône, traversa sa patrie et, venant en Suisse, conféra avec l'antipape. Par une singulière coïncidence, celle qui avait été jadis et à ses débuts dans la voie de la sainteté, sa fille spirituelle, sainte Colette, devenue mère et réformatrice de l'Ordre séraphique, avait entrepris la même tâche.

LE BIENHEUREUX JEAN BASSAND RÉFORMATEUR EN ITALIE

Il y avait trente ans que notre Bienheureux occupait la charge de provincial de France ; il était âgé de quatre-vingt-un ans lorsque, pour la onzième fois, les religieux se disposaient à le nommer à nouveau ; cette fois, le bienheureux Jean trouva des accents si touchants pour les solliciter de lui laisser quelque temps de retraite pour se préparer à la mort, qu'ils cédèrent à contre-cœur à ses instances. Mais Dieu n'avait permis au Bienheureux de jouir du repos que comme à Moïse d'entrevoir la Terre promise.

Déchargé du provincialat, le pieux vieillard se hâte d'en profiter pour donner l'exemple, non seulement d'une scrupuleuse et austère pratique de la règle, mais surtout d'une incomparable humilité. Entré chez les Célestins depuis cinquante et un ans, en ayant passé quarante-huit dans les plus hautes charges, le Bienheureux est le plus soumis, le plus fidèle à la sainte obéissance. On dirait qu'ayant toujours été appelé à commander, il veut s'exercer dans une vertu qu'il n'a, malgré lui, point eu le loisir de pratiquer autant qu'il l'aurait souhaité.

Ce temps de répit d'ailleurs lui est mesuré ; à peine est-il déchargé du provincialat de France que le Pape fait appel à ses lumières ; il le mande à Rome pour lui confier une œuvre qui lui est particulièrement chère, celle de ramener à l'observance primitive les couvents de son Ordre qui, dans le sud de l'Italie, ont. par le malheur des temps, accepté peu à peu diverses mitigations. Il s'agissait principalement du grand couvent de Collemadio, près d'Aquila, dans les Abruzzes. Cette fois, l'œuvre devait être ardue ; on le prévoyait si bien que ce n'est pas seulement un réformateur que le Pape demande, mais bien une colonie de religieux exemplaires pour rénover l'antique ferveur des Célestins de Collemadio.

Voilà donc le vénérable vieillard qui, laissant son couvent et renonçant à cette retraite qui lui semblait si douce pour se préparer à la mort, prend le chemin de l'Italie et gagne Rome, où le Pape lui fait l'accueil le plus flatteur et le plus encourageant.

LA DERNIÈRE OEUVRE DU BIENHEUREUX JEAN

Le Bienheureux sentait que le temps lui serait mesuré ; aussi ne tarda-t-il pas à se mettre à l'œuvre, et, après un très court séjour à Rome, nous le voyons à Aquila. Mais il comprend bientôt que l'œuvre sera plus pénible encore qu'il ne l'a prévu. Ce ne sont pas seulement les religieux qui élèvent des obstacles. La population elle-même est prévenue contre les moines étrangers. Ce n'est pas, semble-t-il, un vieillard de quatre-vingt-trois ans, brisé par les austérités et par les fatigues, qui peut la mener à bien. Jean repart donc avec sa petite colonie ; il vient se jeter aux pieds du Pape et solliciter la permission de retourner dans son couvent.

Eugène IV ne céda point ; parlant avec cette autorité qui, seule au monde, ne craint point d'errer, il réconforta le Bienheureux et lui ordonna de retourner à Aquila.

L'obéissance et le sacrifice du bienheureux Jean furent acceptés de Dieu ; ce même peuple qui, quelques mois plutôt, lui manifestait son antipathie et qui se réjouissait de son départ, ces religieux jusque-là rebelles à ses exhortations et à ses exemples, cédèrent enfin à l'appel de la grâce. Moins de deux ans suffirent, non seulement pour ramener le couvent de Collemadio à la stricte observance, mais encore pour produire d'abondants fruits de salut dans les âmes des habitants d'Aquila et pour changer l'aversion qui avait accueilli ses religieux lors de son arrivée en un véritable enthousiasme.

LA MORT DU BIENHEUREUX

C'était le temps que Dieu avait marqué pour l'appeler à la récompense. La veille de l'Assomption, l'an 1445, le Bienheureux qui, dès le temps où il était prieur de Bellefontaine, avait toujours manifesté une si tendre dévotion envers la Très Sainte Vierge, tomba malade et connut que sa fin était proche. Il ne voulut point cependant manquer de célébrer les offices de cette glorieuse fête de Marie. Ce fut son dernier effort. Au soir, après le chant des vêpres, il se coucha pour ne plus se relever. A la première nouvelle de sa maladie, son ami, saint Jean de Capistran, le vaillant et sévère réformateur de l'Ordre franciscain, était accouru auprès de lui. Par une singulière coïncidence, le Bienheureux, qui ouvrit à sainte Colette les voies de la sainteté, allait mourir dans les bras du Saint qui venait de donner à son œuvre la plus éclatante approbation. L'évêque d'Aquila s'était empressé lui aussi auprès de ce mourant dont le court passage dans son diocèse était comme une rosée céleste ; les moines, soit qu'ils fussent venus de France avec le Bienheureux, soit ceux-là mêmes qui l'avaient si mal accueilli deux ans plus tôt, le pleuraient comme un père. Enfin, après dix jours de maladie, au matin du 26 août 1445, il expira doucement.

SES RELIQUES — SON CULTE

Les funérailles du Bienheureux furent un triomphe. Le peuple y accourut en foule et s'opposa à l'inhumation ; le cercueil demeura donc sur un autel, l'évêque ayant consenti à cette béatification populaire. L'oraison funèbre, ou plutôt le panégyrique, fut prononcé par saint Jean de Capistran ; il fallait une telle voix pour dire les vertus du bienheureux réformateur ; mais, hélas ! le Saint parla de l'abondance de son cœur, et l'écho même de ses paroles ne nous a pas été conservé.

A l'heure même où le Bienheureux mourait dans l'Italie méridionale, sainte Colette, alors à Amiens, connaissait, par une révélation surnaturelle, la mort de son premier directeur et la gloire qui était son partage dans le ciel.

Dix-huit ans plus tard, l'évêque d'Aquila faisait ouvrir le cercueil du Bienheureux, toujours déposé sur l'autel où il avait été placé d'abord; on constata alors que le corps précieux du saint homme était conservé exempt de toute corruption. C'est alors qu'après avoir été placé dans une châsse, il fut maintenu sur l'autel d'une chapelle de l'église de Sainte-Marie de Collemadio. Depuis cette constatation de l'intégrité absolue du corps, faite en l'an 1463, une nouvelle constatation fut faite en 1906. Mgr Carramo, alors archevêque d'Aquila, voulant satisfaire à une pieuse sollicitation venue de la Franche-Comté, patrie du Bienheureux, se rendit lui-même à Collemadio et constata la parfaite intégrité du corps. « Le corps, fit-il écrire, est absolument intact et exempt de toute corruption et il n'apparaît aucune trace qu'on en ait distrait quelque parcelle. » C'est en cette occasion que furent détachées quelques fibres des muscles de la jambe gauche, qui furent envoyées à l'auteur de la *Vie des saints* de Franche-Comté et dont une partie se vénère encore chez les Colettines de Poligny. La conservation surnaturelle du corps du bienheureux Jean Bassand semble bien un miracle permanent qui doit encourager les pieuses âmes à solliciter son secours. Celui à qui Dieu donna de discerner la vocation de sainte Colette doit être le protecteur des âmes angoissées qui cherchent à scruter l'appel de Dieu ; celui qui, en deux ans, réforma Collemadio et Aquila par sa parole et ses exemples, sera le bienveillant protecteur des pasteurs dont le bercail est envahi par les loups ravisseurs ; celui qui parla haut et ferme devant l'usurpateur du siège pontifical parlera encore auprès de Dieu pour les fidèles enfants de l'Eglise.

A. P.

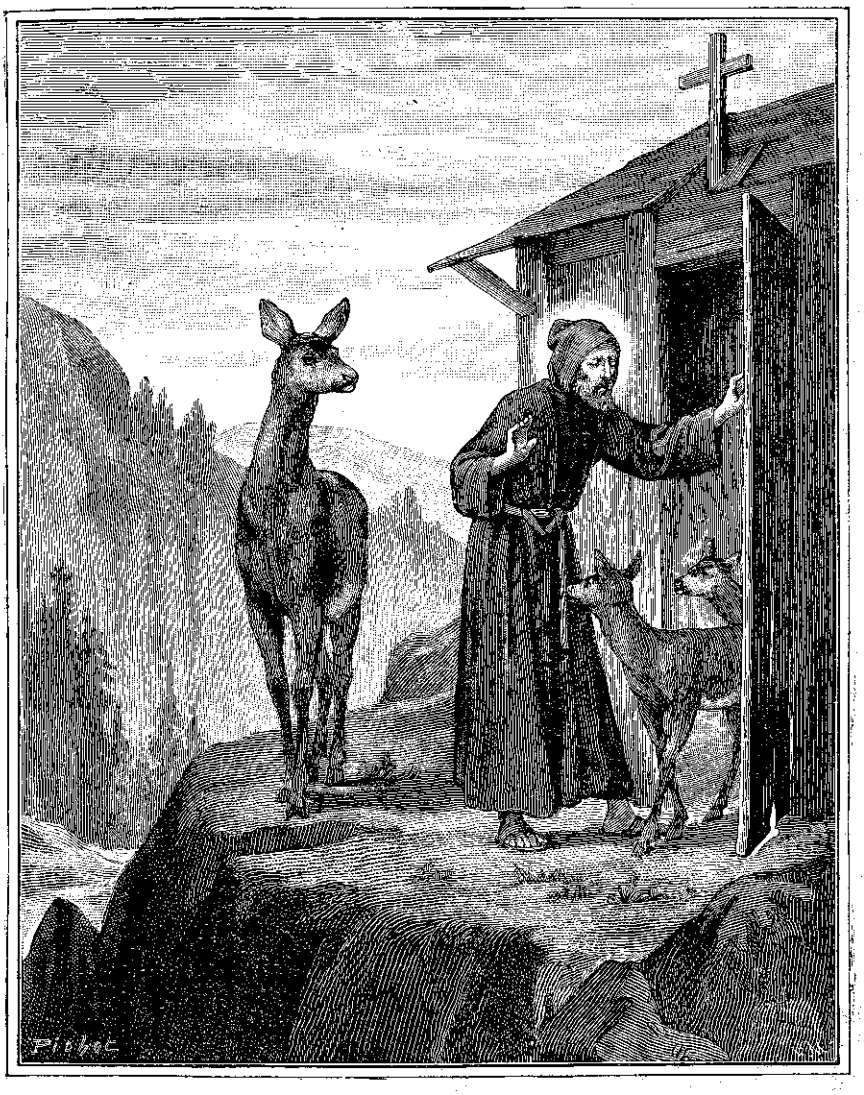
SOURCES CONSULTÉES

Lettre de Mgr l'archevêque d'Aquila. — *Vie des saints de Franche-Comté,* par les professeurs du collège Saint-François-Xavier, Besançon, 1854. — A. PIDOUX, *Vie des saints de Franche-Comté,* Lons-le-Saunier, Gay et Guy, 1908, t. III. — GERMAIN, DOUILLET, PIDOUX, *Vie de sainte Colette.* — MARQUISET, *L'abbaye de Saint-Paul de Besançon.* — VALLET DE VÉRIVILLE, *Histoire de Charles VII.* — CHIFFLET, *Histoire de Notre-Dame de Bellefontaine.*

LE BIENHEUREUX JEAN DE CARAMOLA, LE TOULOUSAIN

Frère convers Cistercien († 1339).

Fête le 26 août.



Le Bienheureux ouvre la porte de sa cellule à de jeunes faons que des chasseurs y avaient enfermés et qui vont rejoindre leur mère.

LE PÈLERIN DU JUBILÉ DE 1300

En l'an de grâce 1300, le pape Boniface VIII publia un grand jubilé et des indulgences innombrables pour les pèlerins qui se rendraient à Rome. De toutes les parties de l'Europe, les foules se mirent en mouvement, les chemins se remplirent de troupes d'hommes et de femmes, qui s'en allaient dévotement vers la Ville Eternelle pour y pleurer leurs péchés et obtenir la grande rémission.

Parmi les milliers de pèlerins qui franchirent les Alpes, il était un jeune homme d'une bonne famille de Toulouse qui se fit remarquer au milieu de ses compagnons par son air grave et le sérieux avec lequel il accomplissait ce grand acte de sa vie. On ne l'a jamais connu sous un autre nom que celui de Jean, auquel s'ajouta plus tard la

dénomination de Caramola, du nom d'une montagne sur laquelle il s'était retiré.

Pieusement il fit le pèlerinage des basiliques, pria longuement au tombeau des saints apôtres, vénéra les reliques des nombreux martyrs qu'on avait transférées des catacombes dans les différentes églises de la ville, et, perdu dans l'immense foule de ces gens, que différenciaient langues, coutumes, habits, mais dont le souffle d'une même foi et d'un même amour unissait si fortement les esprits et les cœurs, il s'agenouilla sous la bénédiction du Pontife romain.

Quand ses compagnons voulurent reprendre le chemin de leur patrie, ils ne le retrouvèrent plus. Tout entier à son dessein de se vouer à Dieu, il gagnait en ce moment le royaume de Naples et allait se fixer dans la province de Basilicate, au comté de Chiaramonte.

GARDIEN DE VIGNES

Il y vécut quelque temps en séculier, mais d'une façon très sainte. Gardien à gages d'une vigne, il gagnait son pain à la sueur de son front. Un trait de cette époque de sa vie montre déjà quelles étaient sa délicatesse et sa charité.

Jamais dans la vigne de son maître il n'eût cueilli pour lui-même une grappe de raisin sans une autorisation expresse, probité digne de la conscience d'un saint et à laquelle peu de propriétaires sont habitués de la part de leurs domestiques. Mais voyait-il passer un pauvre ou un voyageur épuisé, il coupait çà et là une grappe, se rappelant que la Bible autorise ces petites largesses en de telles circonstances.

Du reste, qu'il fût dans le monde ou plus tard sous l'habit religieux, son cœur saignait chaque fois qu'il voyait un pauvre, un infirme, un prisonnier, et lorsqu'il n'avait rien sur lui, il répandait du moins avec le malheureux sa prière compatissante et rompait avec lui le pain de la consolation.

ERMITE DANS LE DÉSERT DE SAINT-SABAS

De tout temps, l'amour de Dieu a porté des hommes à s'écarter du monde pour vivre sans souci de la vie agitée et tumultueuse, dans le contact exclusif avec Dieu et les réalités surnaturelles. C'est un spectacle frappant pour les gens qu'entraîne le tourbillon des affaires ou qui se sont attachés à la conquête d'une position ou d'une fortune, de voir ce délaissement complet de tous les soins d'ici-bas et d'assister de temps à autre à ces ensevelissements vivants. Paul, Antoine, Macaire, Hilarion, bientôt suivis par des multitudes, ont tracé la voie à ces ascètes que travaillent la grâce et l'amour de la perfection.

Le même amour conduisit Jean, loin des tromperies et des mirages du monde, en un lieu voisin de Chiaramonte, qu'on appelait l'ermitage de Saint-Sabas.

Qu'on se figure, sur le sommet d'une haute montagne, un rocher désert, accessible d'un seul côté par un sentier en casse-cou et fréquenté exclusivement par les chamois et par les chèvres sauvages. Au Nord et à l'Ouest, un torrent creusant à pic le roc descend des montagnes de Chiaramonte et l'isole complètement. De l'Ouest à l'Est, le fleuve du Sinno l'environne. Le désert a donc la forme d'une presqu'île et n'est abordable que par le côté du Midi.

C'est là que notre Bienheureux se choisit un espace de terrain d'une longueur de vingt pas sur onze environ de largeur. De quelles austérités, de quelles abstinences, de quelles effrayantes macérations ce pic étroit ne fut-il pas le témoin muet !

Sept pains avec lesquels un homme ordinaire aurait fait sept repas lui suffisaient pour tout un Carême. D'ailleurs, en temps normal, la nourriture était au dernier plan de ses préoccupations ; il se contentait de ce que lui apportaient de temps à autre les bergers et les paysans des alentours, et il n'avait d'autre boisson que l'eau d'une source voisine. Il savait bien, en effet, que la gourmandise est toujours là qui nous guette, prête, si nous ne la prévenons, à nous assaillir à notre insu et à nous abattre.

Un autre ennemi mortel qu'il fuyait avec soin était l'oisiveté, mère de tous les vices ; selon la coutume des anciens, tout le temps que le Bienheureux ne consacrait pas à la prière ou à la méditation était employé au travail des mains. Avec l'osier qu'il allait couper sur les rives du fleuve, il tressait des corbeilles, des paniers, etc.

Ainsi, tout en priant Dieu de cœur et de bouche, il prenait garde que ses mains ne restassent oisives, non pas, nous l'avons dit, qu'il eût cure de sa subsistance, mais pour empêcher son esprit de se porter à des divagations ou à de mauvaises pensées.

ABANDON DE LA SOLITUDE

Pendant que Jean se sanctifiait ainsi, des brigands, dans l'espoir de trouver de l'argent dans sa cabane, firent un jour irruption dans sa solitude. Le pauvre ermite, dont l'amour de Jésus constituait toute la richesse, se vit garrotter, injurier, frapper par ces misérables, déçus dans leur attente. Mais, à l'exemple de Jésus et du diacre Etienne, il priait pour ceux qui le frappaient, et aux questions du juge chargé d'enquêter sur cette affaire, il répondit toujours sans vouloir désigner les coupables.

Il arriva une autre fois que des chasseurs, ayant trouvé près de son ermitage de jeunes faons vivants, les confièrent à sa garde pour ne pas s'en embarrasser et continuer plus librement leur chasse. Les chasseurs partis, la biche s'approche et appelle ses petits. Les captifs, dans la cellule, reconnaissent la voix de leur mère et se mettent à pousser des gémissements plaintifs. Longtemps la biche les appelle, et, ne les voyant pas se rendre à sa voix, elle rôde de côté et d'autre jusqu'à ce que le serviteur de Dieu, ému de compassion, ouvre la porte de la cellule aux faons, qui s'en retournent auprès de leur mère en sautillant de joie.

Cependant, la chasse finie, arrivent les chasseurs. Grand fut leur désappointement et plus grande encore leur colère, quand le Saint leur raconta ce qu'il avait fait et les supplia de le lui pardonner. Dans leur indignation, ils le saisissent avec toute la fureur

de la vengeance et le jettent du haut de son rocher.

Le Bienheureux Jean se releva de sa chute sans avoir trop de mal, et, une fois arrivé sur les bords du Sinno, dont les eaux roulaient en cette saison avec fracas, il se mit à genoux et pria pour ses persécuteurs; puis il traversa le fleuve et dit pour toujours adieu à sa chère solitude. Quand ils le virent échapper ainsi à une mort presque certaine et accepter avec tant de résignation les mauvais traitements qu'ils lui avaient infligés, ces misérables se repentirent de leur forfait et ne se firent dans la suite aucunement faute de confesser la sainteté du serviteur de Dieu.

SÉJOUR A CARAMOLA

Désespérant de trouver la paix sur son aire sauvage, notre anachorète s'en vint dans les environs de l'abbaye du Sagittaire, à six milles de Chiaromonte.

Le mont Caramola attira immédiatement son attention. Le silence le plus profond y régnait. De grandes neiges y séjournaient la plus grande partie de l'année, l'escarpement du lieu n'en rendait l'accès possible qu'aux sangliers et aux fauves. Tout autour s'étendaient des bois impénétrables de grands pins et de chênes séculaires.

Jean se hissa là-haut comme il put et se creusa dans une sorte de caverne une cellule ouverte au Nord, et là, comme s'il eût eu à expier une longue vie de crimes, il se livra à toutes sortes de mortifications extraordinaires, à des jeûnes prolongés et à une prière continuelle. C'est de ce mont, habité par lui pendant de longues années, qu'il prit le nom sous lequel il est connu.

MULTIPLICATION MIRACULEUSE DE PAINS

Tous les samedis, au monastère voisin du Sagittaire, on voyait arriver le moine Jean pour assister à la sainte messe du dimanche et se munir du pain nécessaire à son entretien durant la semaine suivante. Une année, il était tombé tant de neige que les communications du monastère avec le dehors furent coupées et qu'il devint impossible, soit d'y entrer, soit d'en sortir pour se procurer des provisions. Aussi les moines, réduits à l'extrémité et bloqués par la neige, suppliaient-ils la Sainte Vierge de venir à leur secours.

Les choses en étaient là lorsqu'on frappa à la porte. Le portier, qui n'en croyait pas ses oreilles, répondit cependant :

— *Deo gratias.*

Et, tout effrayé, demanda qui était là.

— Je suis l'ermite Jean de Caramola, le serviteur de Dieu et le vôtre, répondit une voix.

Ce qu'entendant, les moines s'en allèrent prévenir le prieur Roger, qui ordonna d'entr'ouvrir la porte pour le laisser passer. On conduisit à l'abbé le solitaire, qui lui demanda d'abord sa bénédiction et réclama ensuite avec insistance une bouchée de pain.

— Cherchez avec soin dans la dépense, dit l'abbé au cellérier, peut-être y trouverez-vous quelques miettes.

— Bien-aimé Père, répliqua le cellérier, vous savez que voilà maintes fois que je parcours la dépense et que j'y ai déjà ramassé tous les petits morceaux de pain pour les malades ; depuis plusieurs jours, j'en suis même réduit à les nourrir comme nous de légumes cuits et d'orge grillée.

Ces explications n'eurent pas le don d'arrêter les demandes de Jean, qui n'en supplia que plus ardemment l'abbé Roger de lui donner un morceau de pain. On finit par l'introduire à la dépense. O merveille ! la salle, que le cellérier avait les jours précédents laissée complètement vide, contenait à présent du pain en abondance. Jean reçut donc, comme d'habitude, sa provision de pain, et, malgré la neige et la tempête qui faisait rage, il revint le jour même à sa chère retraite.

LA VIE CÉNOBITIQUE

Après de longues années passées dans le désert de Caramola, le Bienheureux reçut de Dieu l'ordre de quitter la vie solitaire pour suivre désormais la vie cénobitique. Il fut donc reçu au monastère du « Sagittaire », avec lequel il se trouvait déjà en relations.

Ce couvent était, suivant l'expression d'un historien, une sorte de paradis sur terre, une ville forte que gardait le rempart de la discipline. Habiter ensemble de cette façon est pour les hommes un bonheur et une gloire. L'un y pleurait ses péchés, l'autre chantait les louanges du Seigneur ; on y priait, on y lisait. Celui-ci brillait des feux de la charité, tel autre s'enfonçait dans les glorieux abîmes de l'humilité. Certains s'adonnaient aux travaux de la vie active, d'autres au repos divin de la contemplation.

Dans cette véritable cité de Dieu, notre bon ermite voulut se dévouer sous l'humble habit de Frère convers. Et celui qui aurait pu enseigner les autres, celui qui avait passé de longues années dans les pratiques d'une vie plus angélique qu'humaine, se fit disciple et ne se crut jamais parvenu à la sainteté. Trouvant chez tel ou tel de ses Frères à imiter telle ou telle vertu, il redoublait chaque jour d'humilité et d'efforts ; à son corps déjà exténué par une vie d'une rigueur inouïe, il imposait toutes les mortifications que de plus jeunes et de plus robustes eussent eu peine à supporter.

PORTRAIT ET VERTUS DU BIENHEUREUX

Lorsqu'il eut embrassé la règle de saint Benoît, le moine Jean n'eut jamais d'autre ambition que de l'observer fidèlement et d'en être trait pour trait un exemplaire vivant. Personne n'était plus obéissant.

Le très humble sentiment qu'il avait de lui-même lui faisait abhorrer le bruit qui se produisait autour de sa personne, et jamais on ne le faisait tant souffrir qu'en s'occupant de lui ou en lui témoignant de la vénération. On a pu dire qu'en entrant dans le cloître il avait enseveli sa volonté propre. Aux ordres de tous, toujours prêt à obéir, il lui suffisait qu'une chose fût prescrite pour qu'il l'accomplît avec joie.

Cette humilité n'avait d'égale que son amour de la mortification. Ses abstinences

et ses jeûnes allaient aux plus extrêmes limites de ce que peut la nature sans succomber. Les flagellations avaient réduit son corps à n'être plus qu'une plaie. Quand il était sur sa montagne, il avait choisi une pierre à peu près lisse, longue d'environ quatre pieds, et c'était sur ce lit ou plutôt sur cet instrument de torture où il ne pouvait tenir que replié sur lui-même qu'il prenait son repos.

D'ailleurs, l'esprit sans cesse occupé de Dieu ou de pensées surnaturelles, ses nuits étaient plutôt une continuation de sa prière qu'un temps de délassement. Il s'éveillait pour multiplier ses prostrations et ses génuflexions, à la mode des ascètes orientaux qu'il avait pris pour modèles. On l'eût cru plutôt muet que silencieux, mais son silence lui-même parlait. Qu'il travaillât, qu'il marchât ou qu'il se reposât, toujours il priait. La sainte Mère de Dieu, patronne de tous les monastères cisterciens, et dont saint Bernard a si suavement chanté les gloires, avait la première place dans ses dévotions.

En un mot, dans cette âme innocente et pure, Dieu semblait avoir voulu donner à l'Ordre de Cîteaux un modèle de cette simplicité des colombes, droite et ignorant tout détour dans sa foi, dans son obéissance et dans sa charité.

MORT DU BIENHEUREUX

Les années commençaient à peser sur ce pauvre corps exténué. Un jour, Jean se sentit pris d'extrême faiblesse et de violents maux de tête, ses genoux commencèrent à enfler et ses jambes à lui refuser tout service. La prison de son âme tombait en ruines ; celle-ci allait bientôt prendre son essor vers les régions éternelles.

En effet, le Bienheureux ne tarda pas à terminer cette longue suite de travaux et d'œuvres de sainteté que l'amour divin lui avait inspirés. Ce fut sous le pontificat du pape Benoît XII, un de ses compatriotes, le 26 août 1339, comme l'assure son biographe, qui paraît l'avoir connu.

A la nouvelle que le saint homme était mort, le peuple accourut en foule. Chacun voulait un morceau de son habit, un grain de son chapelet, une page de son livre de prières. Enfin, au milieu de la désolation universelle, ses Frères l'ensevelirent et confièrent avec grand respect et grande vénération ses restes mortels à la terre.

Quelque temps après sa mort, voici que de Toulouse, son pays natal, arrivèrent au Sagittaire des parents de Jean, qui demandaient à le voir. Ils avaient appris finalement que leur proche demeurait dans le royaume de Naples, et ils n'avaient pas hésité à entreprendre aussitôt ce long voyage.

A la nouvelle de la mort de leur parent, les Toulousains sollicitèrent qu'on leur montrât du moins son corps et qu'on leur permît de l'emporter. Ce serait le 4 septembre 1339, neuf jours seulement après le décès du serviteur de Dieu, qu'on aurait ouvert sa tombe; mais la chose paraît peu vraisemblable, car les parents du Bienheureux ne quittèrent Toulouse qu'après avoir eu le pressentiment de sa mort. Quoi qu'il en soit de ce point, à peine le tombeau ouvert, on s'aperçut que le cadavre était intact et n'exhalait aucune mauvaise odeur.

Devant ce fait, les Pères du Sagittaire rendirent grâces à Dieu et se jurèrent bien de ne jamais se dessaisir d'un si précieux trésor. Ils le placèrent dans une châsse. Toutefois, vaincu par les sollicitations de la famille, l'abbé Roger aurait consenti à leur donner un bras et une cuisse, qu'ils auraient rapportés avec vénération dans leur pays comme de précieuses reliques

MIRACLES APRÈS LA MORT

A l'époque où mourut Jean, un pauvre homme de Sinnisi, qui portait le nom bien italien de Robert Maccaronni, considérait avec effroi sur son bras les progrès d'un affreux ulcère. Un chirurgien qu'il alla trouver déclara nécessaire une opération radicale, et le pauvre Robert tremblait devant cette perspective. Quand il apprit le trépas du Bienheureux :

— Je n'aurai point recours à une opération, s'écria-t-il, le saint homme m'obtiendra ma guérison.

Et, rempli d'une indicible confiance, il se rendit au monastère, entra dans la chambre de Jean, toucha son bâton et l'une des dernières corbeilles qu'il avait tressées, et, jetant un regard sur son bras, poussa un cri de joie. L'ulcère avait disparu. Il est impossible de décrire la surprise de tous les assistants, qui purent voir succéder à une infecte suppuration une carnation fraîche et rosée comme celle d'un petit enfant.

D'autres miracles s'accomplirent encore auprès de cette tombe.

Un prêtre de Sinnisi, Jean Capano, complètement aphone depuis deux ans, retrouva subitement la voix après une nuit passée auprès du tombeau, et s'en servit pour glorifier son bienfaiteur. La comtesse Soponara, étant à toute extrémité, se leva et retrouva ses forces à la seule vue du suaire qui avait enveloppé le corps du Bienheureux.

Telle fut la vie toute divine de ce saint homme, qui ne passa sur la terre que pour s'occuper des choses du ciel. Sa vie fut vraiment pleine de bonnes œuvres et de mérites et l'une des illustrations les plus vivantes de la parole de Notre-Seigneur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu. »

SOURCES CONSULTÉES

GREGORIUS DE LAURO, *Vita B. Ioannis a Caramola Tolosani, conversi Sagittariensis monasterii.* Naples, 1660. — *Acta sanctorum,* t. V, augusti, p. 854-862, biographie rédigée par un contemporain du bienheureux Jean.

SAINT LIZIER, ÉVÊQUE DE COUSERANS

Fête le 27 août.

Les Visigoths assiégeaient Austria et leur farouche général avait résolu d'en massacrer les habitants. Une nuit, saint Lizier lui apparaît et le menace de mort s'il ne se retire avec son armée.

Saint Lizier naquit en Espagne, dans la seconde moitié du v^e^ siècle. Son père enseignait les belles-lettres, et ce fut sous sa direction que le jeune Lizier fit ses premières études. Les belles qualités de son esprit ne tardèrent pas à se développer ; son instruction s'avança rapidement, et bientôt ses connaissances dépassèrent de beaucoup celles de son père. C'est ce que rapporte son historien, mais en nous faisant remarquer que ses progrès rapides dans la science étaient moins dus aux soins affectueux de son père, qu'à une protection spéciale de la Providence. Le pieux écolier, malgré sa grande application à l'étude, ne négligeait aucun de ses devoirs envers Dieu. Ses ferventes prières attiraient sur lui les bénédictions célestes, et son âme s'était élevée à la plus sublime perfection.

Tout jeune encore, il crut entendre, au-dedans de lui-même, cette parole que Dieu avait dite à Abraham : *Sortez de votre pays ; quittez vos parents et la maison de votre père.* Pour faire la volonté de Dieu, il foula aux pieds tous les avantages temporels, qu'il pouvait légitimement espérer dans sa patrie ; il abandonna les richesses, il se déroba à l'affection de ses parents et il vint se retirer auprès du bienheureux Fauste, évêque de Tarbes, célèbre par ses miracles et par son zèle apostolique. Il se fit son serviteur et son disciple ; mais bientôt il fut obligé de s'exiler avec lui. Les Visigoths étaient alors maîtres du midi de la Gaule ; ne pouvant souffrir le zèle du saint évêque, ils le chassèrent de son diocèse. Saint Fauste se retira dans la ville d'Aire, d'où il revint quelque temps après, accompagné du bienheureux Lizier.

Tandis que Lizier se formait à la science ecclésias-

tique, sous la direction de l'évêque deT arbes, Dieu faisait déjà connaître sa sainteté par quelques miracles. Un jour, ses camarades prenaient leur récréation et, selon les mœurs de l'époque, ils simulaient un combat, armés de bâtons en guise de lances, Lizier, prenant part à leur jeu, reçut un coup qui lui fit perdre un œil. Aussitôt, se mettant en prière au milieu d'eux et faisant un signe de croix sur la blessure, il se trouva guéri.

A la mort du bienheureux Fauste, Lizier se rendit auprès de saint Quintien, évêque de Rhodez, qui l'ordonna prêtre. Mais, bientôt après, il fut envoyé comme évêque à l'Eglise de Couserans. Accueilli d'abord avec défiance sur le rapport de quelques envieux qui l'accusaient d'ambition, il ne tarda pas à être estimé et chéri de tout son peuple. On admirait en lui toutes les vertus qui conviennent à la dignité épiscopale, et Dieu manifesta sa sainteté par une multitude de miracles. Voyageant un jour avec ses prêtres, il fut surpris par un orage et, malgré l'abondance de l'eau qui tombait des nues le Saint et ses amis n'en furent point incommodés, l'eau s'écartait de dessus leurs têtes, et les endroits vers lesquels ils s'avançaient étaient aussi préservés.

Ses aumônes étaient souvent accompagnées de miracles, et révélaient d'une manière admirable sa grande confiance en Dieu. Un jour, un pauvre était venu demander l'aumône auprès du saint évêque; mais comme, à la suite des guerres entre les Francs et les Visigoths dans les provinces du midi, les pauvres étaient très nombreux, chassés par les troupes des Ariens, il se trouva que les provisions de la maison étaient toutes distribuées. L'économe avait déjà renvoyé le pauvre; il n'avait que la moitié d'un pain qu'il croyait devoir réserver au dîner de l'évêque. Mais à peine le Saint l'eut-il appris, que, plein de pitié pour cet infortuné, il courut sur ses traces et lui donna lui-même tout le pain qui restait. Par une merveille que Dieu a souvent renouvelée, en faveur de ses serviteurs fidèles, saint Lizier trouva dans la dépense cinq pains entiers, qu'il continua de distribuer en aumônes. C'est ainsi que bien des fois, les provisions se multiplièrent dans ses mains, Dieu ne permettant pas que le cœur du saint évêque fût affligé à ce point qu'il dût renvoyer les pauvres faute de ressources.

Un autre jour, étant en voyage, il avait déjà donné toutes ses provisions à l'exception d'un pain que son économe réservait pour le dîner, quand trois pauvres surviennent et lui demandent l'aumône. Sans plus tarder, le bon évêque fait apporter ce pain et le donne en disant : *Le Seigneur saura bien m'envoyer de quoi me nourrir*. Presque au même moment, une femme lui fit remettre quarante pains et d'autres provisions en abondance.

En d'autres circonstances, Dieu fit voir combien il est irrité du mal qui est fait à ses envoyés, aux ministres de sa religion. Dans un voyage, il fut attaqué par un méchant homme qui lui vola son cheval. Le châtiment ne se fit pas attendre : le soir même, tandis que le Saint était en prière, le misérable voleur se perçait de son épée.

Une autre fois, tandis que les Visigoths occupaient le pays de Couserans, saint Lizier était allé faire la visite de son diocèse. Un seigneur barbare et arien se réjouit de l'occasion qui s'offrait à lui de molester un évêque catholique : il lui refusa le passage sur ses terres, et l'accablant d'injures, il le força à s'en retourner par où il était venu. Mais le malfaiteur, revenu dans sa maison, trouva sa famille atteinte d'une cruelle maladie : malgré tous les soins il ne put en procurer la guérison qu'il ne fût venu se jeter aux pieds du Saint et implorer son intercession. La prière du bienheureux évêque obtint du Ciel le pardon du pécheur et la guérison de ses enfants.

Pendant les premières années de l'épiscopat de saint Lizier, Clovis était venu combattre les Visigoths et les avait chassés de Toulouse, dont Alaric II avait fait la capitale de ses Etats. Cependant l'arrivée des Ostrogoths, qui venaient de l'Italie au secours de leurs frères, n'avait pas permis au roi de France de chasser les Ariens par delà les Pyrénées. Ceux-ci étaient restés maîtres de la Septimanie et le Couserans, enclavé aujourd'hui dans le département de l'Ariège, se trouvait sur la limite des deux Etats. Plus tard, en 531 et en 534, les enfants de Clovis vinrent châtier la mauvaise foi des rois ariens, et c'est à la suite de ces expéditions que ces peuples barbares dévastèrent plusieurs fois le diocèse de saint Lizier. Ricosinde, général des Visigoths, avait mis le siège devant la ville d'Austria, plus tard appelée Saint-Lizier, chef-lieu du Couserans. Il jurait de mettre à mort tous les habitants de cette ville pour les punir de leur résistance. Ceux-ci furent justement effrayés à la vue de l'armée innombrable campée sous leurs murs, et, persuadés de l'insuffisance de leurs moyens de défense, ils comprirent bientôt qu'ils n'avaient d'autre rempart à opposer à l'ennemi que la vertu de leur saint évêque. Ils vinrent en larmes solliciter ses prières; le pieux prélat, à l'exemple de saint Léon, se mit en prière et fléchit le courroux du Ciel. La nuit suivante, Ricosinde vit en songe l'évêque Lizier, le menaçant de mort et lui ordonnant de partir sur le champ au nom du Dieu des armées. Le général des Goths, effrayé de ce songe, fit lever le camp à l'aube du jour et la ville fut délivrée.

On voit, à la cathédrale de Pamiers, un tableau qui retrace le souvenir de ce miracle. A travers les brouillards de la nuit et les pâles clartés de la lune, on aperçoit Ricosinde couché aux pieds des murailles de la ville assiégée, et dormant entouré de ses gardes et de ses chiens. L'évêque est dans les airs, au-dessus de la tente du barbare, la main menaçante et l'œil courroucé. La figure du roi des Goths respire la terreur, et les chiens eux-mêmes semblent saisis d'effroi devant cette apparition éblouissante, qui annonce à l'armée ennemie les colères du ciel. Qui pourrait raconter les merveilles que Dieu opérait par l'intercession du saint évêque ? Les malades venaient à lui de tous les pays voisins; il les accueillait toujours avec bonté. La douceur de son regard leur faisait espérer la santé qu'ils désiraient. Souvent un morceau de pain que le Saint avait béni leur rendait la force et l'usage de leurs membres, bien des fois, au seul attouchement de sa main, le mal disparaissait.

Après quarante-quatre ans d'épiscopat, après bien des travaux et des souffrances, saint Lizier quitta cette terre pour la patrie céleste, le 27 août de l'année 548. Il avait assisté en 506 au concile d'Agde, en compagnie de saint Quintien.

Ses reliques sont conservées en Espagne, dans une ville de l'Aragon, appelée Zuéra. Dieu s'était montré favorable aux prières du Saint contre les barbares ariens; aussi, les Espagnols, qui au moyen âge avaient à combattre les Mahométans, vinrent réclamer ses reliques, et, les portant dans les rangs de leurs armées, ils s'avancèrent avec confiance contre leurs ennemis.

Saint Lizier est honoré dans tous les pays voisins du Couserans, dans l'Aragon, dans la Catalogne et surtout dans le midi de la France. A Villa-Major, près de Barcelone, une église lui est dédiée sous le nom de *San Lleij*. A Oreilla, petit village du diocèse de Perpignan, ce Saint est vénéré sous le nom de « *Pape Lleij, bienheureux père Lizier* ». C'est ainsi que,

dansles premiers siècles de l'Eglise, on donnait aux évêques le nom de *pape*, comme le dit Mgr Gerbet dans *l'Esquisse de Rome chrétienne*, tome II, page 12.

La fête de saint Lizier est partout célébrée le 27 août, jour anniversaire de sa mort et de son entrée dans le ciel.

J. GIRALT, *curé d'Évol.*

LE BIENHEUREUX GABRIEL-MARIE, FRANCISCAIN

Fête le 27 août.

ENFANCE DU BIENHEUREUX — VOCATION RELIGIEUSE

Le bienheureux Gabriel-Marie se recommande à la piété et à l'amour des fidèles par son ardente dévotion à la Sainte Vierge : dévotion que tout chrétien doit sans cesse chercher à acquérir.

Gilbert de Nicolaï, connu plus tard sous le nom de Gabriel-Marie, naquit en 1463, à Riom, dans l'Auvergne, d'une famille noble et vertueuse. Dès son enfance, on remarqua en lui un goût prononcé pour la piété et un amour tout filial pour la Sainte Vierge. Il se consacra tout entier à cette bonne Mère. Chaque jour il s'appliquait à lui plaire. La Reine du ciel l'en récompensa par trois grâces signalées : une grande innocence et pureté de cœur qu'il conserva intactes toute sa vie, une admirable clarté d'intelligence et une rare fermeté dans ses résolutions.

Il était jeune encore, quand il entendit un religieux Franciscain prêcher sur la suave beauté de Marie Immaculée, et la gloire des âmes qui cherchent à l'imiter. Il fut ravi de ce qu'il entendit, ce fut pour lui comme une révélation. Il résolut d'être désormais plus complètement au service de Marie, et forma dès lors, dans son cœur, le projet d'entrer dans la vie religieuse.

A peine âgé de seize ans, il s'échappe de la maison paternelle et va frapper successivement à la porte des couvents franciscains de Mehun-sur-Yèvre et d'Amboise : il est refusé. Le pieux jeune homme ne perd pas confiance en Dieu, il se dirige alors vers Notre-Dame de La Font, près de La Rochelle; il déclare ingénuement les refus dont il avait déjà été l'objet, et renouvelle sa demande. Les Frères-Mineurs de l'Observance le reçoivent malgré son jeune âge et son air débile. Le jeune novice devient bientôt un modèle d'obéissance et de régularité. Il s'instruisait avec soin de tous les points de la Règle et il ne manqua jamais volontairement même aux moindres détails. Toujours le premier au chœur, il n'en sortait que le dernier et se jugeait indigne de la compagnie de ses Frères. Il avait pour ceux-ci un dévouement sans bornes, nous dit un de ses historiens, et parfois il cachait naïvement leurs balais ou leurs surplis, pour pouvoir faire, à lui tout seul, toutes les charges et servir toutes les Messes de la Communauté. Bref, il avait tant de zèle et d'ardeur pour la perfection, que son maître des novices avait besoin, non de le pousser, mais de le retenir dans son élan pour l'empêcher de tomber dans quelques excès.

SES VERTUS L'ÉLÈVENT AUX PREMIÈRES DIGNITÉS DE L'ORDRE

Après sa profession religieuse et son élévation au sacerdoce, sa ferveur, loin de diminuer, prit des développements nouveaux. Il conservait son âme dans un recueillement habituel, sa vie était comme une perpétuelle oraison : la Passion de Notre-Seigneur, les douleurs de Marie, l'amour de Jésus dans l'Eucharistie étaient le sujet le plus habituel de ses méditations. On ne pouvait s'empêcher d'être profondément ému en le voyant célébrer la Messe, avec la dévotion d'un ange, le visage tout radieux et sillonné de larmes.

Son humilité était telle qu'il refusa plusieurs évêchés; il ne voulut pas recevoir le grade de docteur malgré sa science éminente. Léon X lui ayant conféré ce dernier titre, le Bienheureux le tint secrètement caché et ce ne fut qu'après sa mort qu'on en eut connaissance.

« L'humilité, disait-il souvent, a deux yeux : l'un pour voir ses propres défauts et l'autre pour voir les qualités des autres. »

Son amour pour la souffrance était égal à son humilité, à tel point qu'il regardait comme perdue pour lui, toute journée où il n'avait pas enduré dans son âme ou dans son corps, quelque souffrance qui l'eût fait participer à la Passion du Sauveur.

Sa douceur et sa charité, surtout envers ses subordonnés, n'étaient pas moins grandes, sans toutefois négliger la sévérité, quand elle était nécessaire. Le pape Léon X avait une telle estime du Père Gabriel-Marie, que lorsque ce saint Religieux lui baisait les pieds, ce grand Pape s'inclinait à son tour et baisait avec respect la couronne ou tonsure du Bienheureux.

De si grandes vertus et sa profonde science dans la théologie qu'il avait étudiée pendant plus de vingt ans, lui obtinrent la confiance de ses Frères, qui lui confièrent les premières charges de l'Ordre Séraphique. Il fut tour à tour gardien des couvents d'Amboise et de Paris, provincial d'Aquitaine, vicaire général de la famille Ultramontaine, commissaire général, inquisiteur de la foi en Allemagne, et définiteur général en France. C'est la dernière charge qu'il eut à remplir.

AMOUR DU BIENHEUREUX GABRIEL-MARIE POUR LA SAINTE VIERGE

Nous avons dit que le bienheureux Gabriel-Marie se distingua surtout par son amour envers la Reine des anges. Il avait fait vœu de ne rien dire ni faire contre sa volonté. Un jour, un docteur de Paris s'étant permis de combattre en sa présence l'Immaculée Conception, le bienheureux Gabriel-Marie défendit si bien Celle qu'il aimait, que le docteur dut s'avouer vaincu. Le nom de Marie, nous dit un de ses historiens, était constamment sur ses lèvres : la salutation angélique et le *Magnificat* étaient ses prières favorites, et il ramenait toujours ses sermons à une parole de ces deux prières. — Il signait ses lettres : *Votre père en Marie*, ou bien : *Votre serviteur en Marie.*

Mais sa dévotion ne s'arrêtait pas là : il imitait surtout les vertus de Celle qu'il avait prise pour Reine : son humilité et sa pureté. Il aimait à propager le culte de cette tendre Mère. « Votre principale affaire, écrivait-il à un religieux, c'est de louer et d'aimer Marie, tellement que vous « devez en faire métier. » Ce fut pour le récompenser de cet

amour filial de Marie, que Léon X changea son nom de *Père Gilbert de Nicolai* en celui de *Père Gabriel-Marie* qui lui est resté.

FONDATION DE L'ANNONCIADE

Pendant qu'il était gardien du couvent d'Amboise, il fut choisi pour confesseur par sainte Jeanne de Valois, épouse de Louis XII. On sait que cette vertueuse princesse, répudiée par son époux, se retira à Bourges pour s'adonner plus librement à la prière et se consoler de ses malheurs.

Sur l'ordre de la bienheureuse Vierge Marie qui lui apparut un jour, elle fonda en son honneur l'Ordre des *Religieuses de l'Annonciation* autrement dit : *l'Ordre des Annonciades*. Dans une si grande et si délicate entreprise, la sainte fondatrice choisit notre Bienheureux pour directeur de la nouvelle congrégation. Le P. Gabriel-Marie, après avoir écrit la Règle du nouvel Institut, envoya à Rome le P. Guillaume-Marie solliciter du Saint-Siège l'approbation de l'Ordre de l'Annonciade. Le Sacré Collège s'y refusa à cause des décrets du IV^e^ Concile de Latran, et du II^e^ de Lyon, qui défendent d'instituer de nouveaux Ordres dans l'Eglise. Le P. Gabriel-Marie, certain que l'œuvre était dans les desseins de Dieu, vint lui-même se jeter aux pieds du Pape : sa supplique fut écartée de nouveau. Alors, se voyant repoussé des hommes, il se tourna vers Dieu et passa toute une nuit en prière devant le Saint-Sacrement. Pendant que le serviteur de Marie priait, le cardinal Ferrera, qui s'était montré le plus opposé au P. Gabriel et à son Ordre, vit pendant son sommeil saint Laurent et saint François étendre une main protectrice sur notre Bienheureux et lui reprocher en même temps son opposition à la fondation de l'Annonciade. Le bon cardinal se réveille, les yeux baignés de larmes et tout changé par rapport à la nouvelle fondation ; il fait appeler l'envoyé de sainte Jeanne de Valois, l'embrasse affectueusement, l'introduit lui-même auprès du Souverain Pontife Alexandre VI, et plaide si bien sa cause devant le Pape et les Cardinaux que le nouvel Institut est approuvé. Le P. Gabriel-Marie en fut nommé Visiteur général et, à la demande du Pape, fit quelques additions à la règle. Il composa également le cérémonial des Religieuses de l'Annonciade.

Le Bienheureux se dévouait depuis plus de vingt-cinq ans à son cher Ordre de l'Annonciade, quand il ressentit les premières atteintes du mal qui devait le conduire au tombeau ; il était venu visiter le couvent de Bordeaux en 1526, il y fut saisi d'une fièvre violente ; on crut qu'il en mourrait, il guérit cependant, mais resta très affaibli ; il reprit néanmoins la série de ses confessions et de ses prédications. En 1530, il alla visiter le couvent de Louvain, où il fut reçu avec les plus grands honneurs par le clergé, les magistrats et la noblesse qui le vénéraient comme un saint.

En 1532, ses forces déclinèrent sensiblement, il voulut cependant prêcher un carême et partit ensuite pour Rome, où sa charge l'obligeait à se rendre pour le Chapitre général de son Ordre. Il prêchait et confessait en route. Mais, à Rodez, sa faiblesse devint si grande qu'il ne put aller plus loin. Le jour de sainte Anne, il célébra la messe pour la dernière fois et le lendemain il ne put que communier. Ce jour-là, des Religieux vinrent dans sa chambre prendre avec lui leur repas, mais le Bienheureux, oubliant de manger, leur proposa dix questions sur la bienheureuse Vierge Marie. Quand chacun eut dit son avis, les forces lui manquèrent pour discourir à son tour, il se contenta de dire avec un sentiment de joie indicible : *J'irai aujourd'hui même voir la bienheureuse Mère de Dieu dont nous parlons.* On le mit sur son lit, et l'on commença à réciter les vêpres de la Sainte Vierge ; on achevait le *Magnificat* quand il expira paisiblement, et un parfum céleste embauma la chambre. C'était le 27 août 1532.

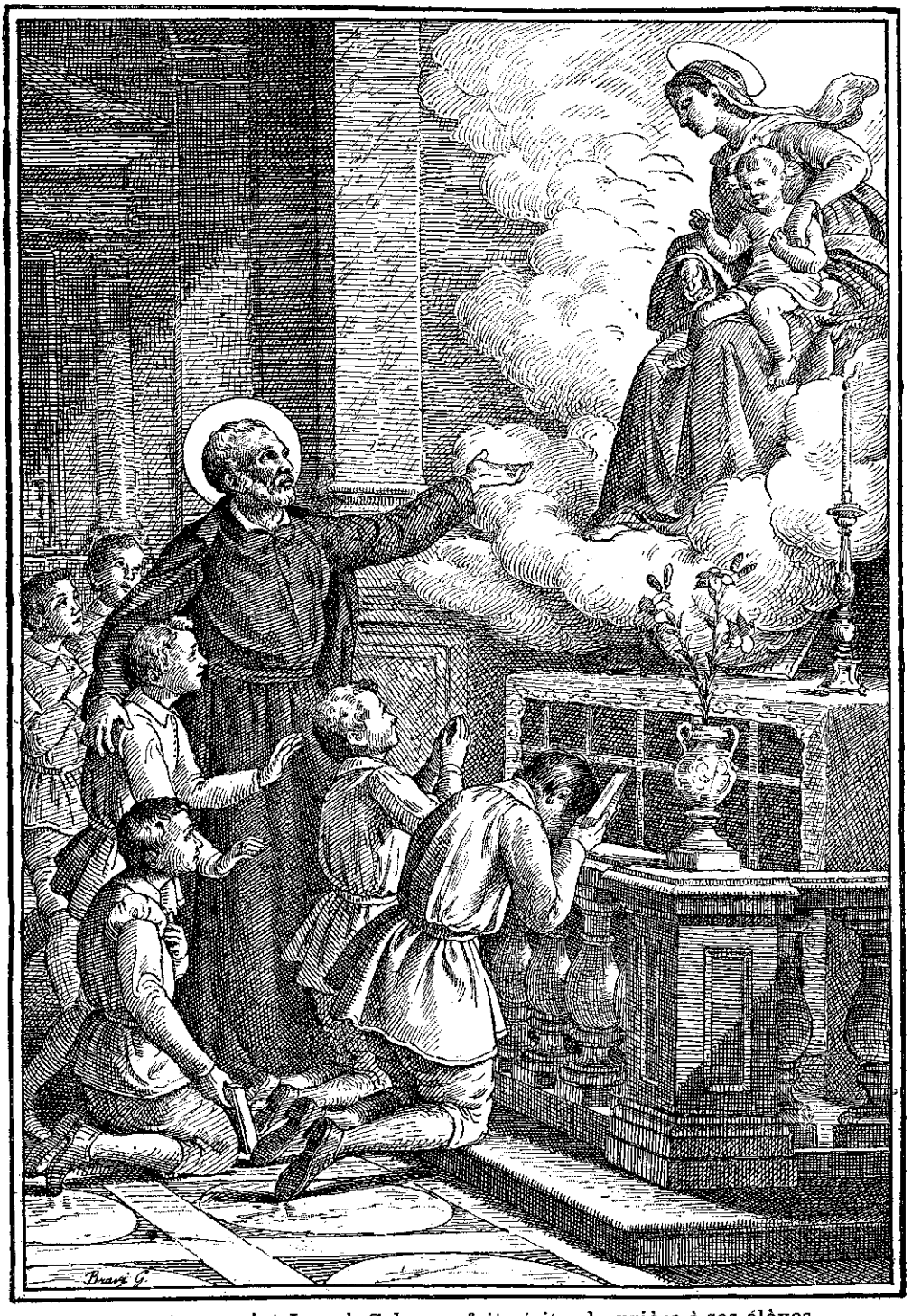
Son corps fut exposé à la vénération publique : des miracles vinrent témoigner de sa sainteté et de sa gloire dans le ciel. Le Pape Innocent X l'appelle bienheureux dans une bulle par laquelle il accorde une indulgence à ceux qui visiteront, le jour de sa fête, une église de l'Annonciade.

Demandons à ce serviteur de Marie un ardent amour pour la Sainte Vierge, et apprenons de lui à réciter souvent et avec une vraie piété la salutation que l'ange adressa à l'humble Vierge de Nazareth.

SAINT JOSEPH CALASANZ

FONDATEUR DES ÉCOLES PIES

Fête le 27 août.



Pendant que saint Joseph Calasanz fait réciter la prière à ses élèves,
la Très Sainte Vierge lui apparaît et l'Enfant Jésus bénit le maître et ses écoliers.

Il y a près de trois siècles, Rome chrétienne, cette ville modèle en œuvres de charité, vit un prêtre, aussi saint que savant et noble, un prêtre de race royale, docteur en théologie et ancien vicaire général, ouvrir des écoles gratuites pour les enfants du peuple, y enseigner lui-même, avec une humilité patiente la doctrine chrétienne en y joignant les premiers éléments des lettres et des sciences humaines, donner tour à tour l'enseignement primaire et secondaire, pousser le dévouement jusqu'à balayer les salles d'école, comme le dernier des serviteurs, et reconduire ses élèves dans leurs familles. Cet incomparable maître d'école, qui refusa d'être évêque et cardinal pour rester plus facilement le serviteur et le père des enfants du peuple, et qui, non content de se dévouer lui-même, fonda un Ordre religieux pour développer et continuer son œuvre, c'est saint Joseph Calasanz.

Joseph était né le 15 septembre 1556, au château de Péralta, en Aragon, d'une vaillante et chrétienne famille qui descendait des premiers rois de Navarre. Le respect des choses saintes, l'amour de Dieu et de la prière, la haine du péché, furent les premiers sentiments que ses parents lui inspirèrent. Les historiens racontent avec complaisance que le petit Joseph, âgé de cinq ans, sentant déjà bouillonner dans ses veines le sang chevaleresque de ses aïeux, s'armait d'une petite épée, et partait bravement à travers champs, à la tête de ses camarades, pour aller *faire la guerre au diable et le vaincre.* Faire la guerre au démon et le vaincre partout fut en effet l'œuvre de toute sa vie; mais il ne tarda pas à mieux savoir avec quelles armes il faut le combattre. Déjà il récitait chaque jour le saint Rosaire, et sa joie était de le faire réciter à genoux, avec lui, à toutes les personnes de la maison.

Un peu plus tard, il aimait à rassembler ses petits camarades autour d'un autel qu'il avait dressé avec tout l'art et toute la splendeur dont il était capable; il les retenait par de petits présents, leur répétait les leçons de catéchisme que ses maîtres lui avaient apprises; puis, monté sur une chaise, il imitait les prédicateurs de l'Eglise, excitant ses auditeurs à aimer Dieu et à fuir le péché. L'exercice se terminait par la récitation du chapelet ou le chant d'un cantique. Ce n'était pas là de simples jeux d'enfant, Joseph y mettait tant de piété et de conviction, tant de sérieux et de grâce, que les grandes personnes elle-mêmes en étaient dans l'admiration.

Dans cette famille chrétienne, on lisait la *Vie des saints.* Joseph écoutait ces récits avec une sainte avidité, en gravait les détails dans sa mémoire, et s'efforçait d'imiter, autant qu'il le pouvait, ces héros de la pénitence, de la prière et de la charité. Il savait trouver diverses pénitences pour mortifier son corps, parfois même, au lieu de se mettre dans son lit, il prenait son sommeil sur le bois dur d'une table. Son obéissance à ses parents et à ses maîtres était exemplaire; et dès qu'il eut l'âge de raison, son esprit de pureté et de modestie était si grand qu'il n'eût pas permis, même à sa mère, de voir la moindre partie de son corps. Il était d'une politesse aussi gracieuse que noble envers les étrangers qui venaient au château, et même vis à vis des domestiques de la maison.

A Estadilla, ville voisine de Péralta, où il étudia la grammaire et les humanités, ses vertus et ses bons exemples furent tels que les jeunes gens, ses camarades, l'appelaient entre eux le *petit saint.* A l'âge de quinze ans, il terminait sa rhétorique au milieu des plus brillants succès littéraires. Joseph était alors un parfait adolescent; son corps plein de vigueur et d'une taille déjà au-dessus de la moyenne, son noble visage où se reflétaient l'innocence, l'intelligence et le courage, réjouissaient son père. Déjà ses espérances paternelles saluaient en ce fils chéri un futur capitaine, digne de la valeur guerrière de ses ancêtres et des gloires militaires de l'Espagne.

Mais la gloire mondaine touchait peu le cœur de Joseph. Une vocation plus excellente que la carrière militaire attirait son cœur. Au reste, son frère aîné, don Pedro, payait déjà de sa vaillante épée la dette de sa famille envers sa patrie et son roi. Joseph obtint d'aller étudier la philosophie à l'université de Lérida. L'Espagne était alors à l'apogée de sa gloire intellectuelle et politique : ses savants et ses saints n'étaient pas moins illustres que ses guerriers.

Pour prémunir son innocence contre les passions de la jeunesse, et aussi contre les assauts du démon, qui déjà l'avait attaqué parfois sous des formes visibles et effrayantes, Calasanz se traça un règlement sévère et y fut fidèle. Il ne prenait plus qu'un repas par jour, souvent au pain et à l'eau; il portait le cilice, se flagellait, fréquentait les sacrements, ne s'accordait que quelques heures de sommeil, et le prenait, le plus souvent, sur une chaise ou par terre, enfin, il se livrait avec une incomparable ardeur à la prière et au travail. Avec une activité admirable, il trouvait encore du temps pour divers exercices de charité : enseigner le catéchisme aux ignorants, visiter les pauvres et les secourir, soigner les malades dans les hôpitaux. Ses succès en philosophie furent extraordinaires. Les étudiants Aragonais le choisirent pour président de leur société, ou comme on disait alors, pour *Prince des Aragonais,* et il en remplit les fonctions avec autant de tact que de dévouement.

VOCATION ECCLÉSIASTIQUE

La réputation de Joseph Calasanz parvint jusqu'aux oreilles de son père, qui lui permit de rester à Lérida afin d'étudier le droit canonique et civil. A force d'instances, Joseph obtint la permission de recevoir l'habit ecclésiastique et la tonsure des mains de l'évêque d'Urgel, à Balaguer, le 11 avril 1575; ce fut un des grands événements de sa vie. Brisant au fond de son cœur toutes les espérances mondaines, il alla se prosterner devant l'autel de la Sainte Vierge et fit vœu de chasteté perpétuelle. Se considérant désormais comme tout à Dieu, il mit dans ses exercices de piété et l'accomplissement de ses devoirs d'état une ardeur nouvelle. A vingt ans, il recevait le grade de docteur en droit canonique et civil dans l'université de Lérida, et, avec la permission de son père, allait étudier la théologie à l'université de Valence.

Mais dans cette ville voluptueuse, le démon qu'il avait si souvent vaincu, se servit d'une parente pour dresser contre son innocence un piège si habile que mille autres y seraient tombés. Le saint jeune homme l'évita, et s'enfuit, tout effrayé, loin de Valence. Redoublant d'austérités et de prières, il achevait brillamment sa théologie à l'université d'Alcala de Hénarez, quand une douloureuse nouvelle vint affliger son cœur et soulever en même temps contre sa vocation ecclésiastique les plus grandes difficultés : son unique frère, officier supérieur dans l'armée espagnole, venait de mourir à la suite de fatigues excessives et sans laisser de postérité. Le père de Joseph rappela son fils avec les plus vives instances; tout ce que celui-ci put obtenir fut de prolonger son séjour à Alcala pour recevoir le grade de docteur en théologie, et aussitôt après il revint au château de Péralta.

Joseph avait vingt-cinq ans, mais n'était encore engagé dans la carrière ecclésiastique par la réception d'aucun ordre; il serait difficile de dire, tout ce

que son père et sa famille essayèrent de conseils, d'exhortations, de supplications et même de larmes, pour l'engager à prendre la place de son frère décédé, et à contracter mariage afin de perpétuer sa noble famille. Joseph qui aimait et respectait profondément son père, était dans une vive affliction à la vue de la douleur que ses refus lui causaient, mais, ferme dans sa résolution d'embrasser le sacerdoce et de garder le vœu de chasteté par lequel il s'était secrètement consacré à Dieu, il redoublait ses mortifications et suppliait la Sainte Vierge de lui venir en aide.

Voici comment il fut exaucé : il tomba si gravement malade que les médecins désespérèrent de sa vie ; son père, au comble de la douleur, lui permit de faire vœu de devenir prêtre s'il guérissait. Le malade prononça ce vœu et recouvra aussitôt la santé. Il reçut les premiers Ordres en 1582.

SACERDOCE

Ordonné prêtre, le 17 décembre 1583, Joseph se livre avec un zèle infatigable, à toutes les œuvres de charité et d'apostolat en son pouvoir.

Pendant la dernière maladie de son père, il le soigne de ses propres mains avec toute la tendresse de la piété filiale et le prépare saintement à paraître devant Dieu. Malgré sa jeunesse, Joseph devient confesseur et théologien de l'évêque d'Albarazina, puis vicaire général de l'évêque d'Urgel.

Pendant huit ans, par sa sainteté, sa science, son activité et sa sagesse dans les affaires, il fit un bien immense au clergé et aux fidèles de ces contrées. Le roi d'Espagne songeait à le nommer bientôt à quelque évêché important. Mais le jeune vicaire général entendait souvent une voix intérieure qui lui disait : « *Va à Rome, Joseph! Joseph, va à Rome!* » Il résolut de répondre à cet appel, sans savoir à quelle mission Dieu le réservait. Il renonça à ses charges et à ses bénéfices ecclésiastiques, donna aux pauvres une partie de son héritage paternel, laissa le reste à ses sœurs, moyennant une modeste pension, et partit pour Rome, comme un pèlerin pauvre et inconnu.

ROME — BONNES ŒUVRES — VOCATION DÉFINITIVE

Malgré le soin qu'il met à se cacher à Rome, des compatriotes le reconnaissent, et le présentent au cardinal Marc-Antoine Colonna. Le cardinal, juste appréciateur de son mérite, le choisit pour théologien et le nomme précepteur de son neveu, le prince Philippe. Saint Joseph Calasanz accepte ces fonctions, en attendant que la Providence lui manifeste sa vocation définitive. A Rome, comme en Espagne, comme pendant tout le reste de sa vie, son activité dans la prière et le travail est tellement inouïe qu'on n'oserait pas y croire si les documents les plus certains ne nous en garantissaient les merveilles. Levé à minuit, il se livrait à une longue méditation en présence du Saint-Sacrement ; ensuite il récitait à genoux matines et laudes ; puis il partait pour accomplir son pèlerinage aux sept basiliques de Rome : c'est une course d'environ douze à quinze kilomètres qu'il faisait à pied, par n'importe quel temps, et si absorbé dans la prière qu'il lui arrivait parfois de se heurter à quelque obstacle et de tomber à terre. Le matin, il récitait prime, célébrait la sainte messe à Saint-Jean-de-Latran ou à Sainte-Praxède et terminait son pèlerinage au tombeau de Saint-Pierre, où il restait parfois plusieurs heures en prière. Visiter, servir et consoler les malades dans les hôpitaux, les coupables dans les prisons, les pauvres dans leurs réduits, s'occuper de ses fonctions de précepteur et de théologien, se livrer à l'étude et à de nouveaux exercices de piété, voilà plus qu'il n'en fallait pour remplir le reste de sa journée et le commencement de la nuit. Vers une heure de l'après-midi, il prenait son premier et unique repas, qui souvent n'était autre qu'un peu de pain et d'eau. Des flagellations, le cilice, une ceinture de fer, ajoutaient aux souffrances de ce corps, déjà fatigué par une vie si active et si austère. Et cependant tel fut en général le règlement sévère que Joseph Calasanz observa jusqu'à une extrême vieillesse. Pendant la peste de 1596, il se dévoua jour et nuit au soin des malades.

Il disait parfois : « Qui fait du bien aux pauvres, fait du bien à Jésus-Christ... Je veux servir les pauvres qui me représentent Jésus-Christ. »

Son immense amour de Dieu le remplissait d'ardeur pour tout ce qui peut contribuer au salut des âmes : « Gagner une âme, disait-il souvent, oh! combien cela vaut, combien cela plaît à Dieu! » Il s'agrégea à diverses sociétés d'apostolat de charité, entre autres à la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, qui avait pour but de réunir tous les dimanches les enfants du peuple pour leur enseigner le catéchisme, et les préparer à recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Saint Joseph Calasanz se dévouait à cette bonne œuvre, non seulement le dimanche, mais tous les jours, non seulement à l'église, mais partout où il pouvait réunir des auditeurs et même sur la place publique. Il étendait son zèle aux ouvriers, aux mendiants, aux gens de la campagne. Dieu bénit ses efforts : il instruisit, confessa et ramena au bien un grand nombre d'âmes. « Il suffisait de tomber entre ses mains pour être assuré d'une conversion sincère, » disait plus tard un témoin au procès de ses vertus.

Pendant cinq ans de ce ministère, aussi fructueux qu'humble et pénible, Calasanz acquit une grande connaissance des besoins du peuple. Il vit combien d'enfants, par suite de la négligence et de la pauvreté de leurs parents, grandissaient sans instruction religieuse. Plus tard, devenus grands, ils avaient honte d'étudier ce qu'ils n'avaient pas appris dans leur jeune âge et traînaient leur vie dans le vice et l'ignorance. A leur tour, ils négligeaient l'éducation de leurs enfants, et le mal se perpétuait et s'augmentait. Les écoles primaires étaient assez nombreuses à Rome, mais les instituteurs acceptaient peu d'élèves gratuitement, et ne donnaient pas assez de soin à l'instruction religieuse et à l'éducation morale des enfants. Saint Joseph Calasanz comprit la nécessité de fonder des écoles gratuites, où l'on enseignerait avant tout le catéchisme et la pratique des vertus chrétiennes, en y joignant l'enseignement des connaissances humaines pour attirer les enfants et leur faciliter les moyens de gagner honorablement leur vie. Il soumit ce projet à divers personnages ecclésiastiques, à plusieurs Ordres religieux déjà existants, il s'adressa aux instituteurs eux-mêmes, tous l'approuvaient vivement, mais les uns ne pouvaient pas, les autres n'osaient pas se dévouer à cette œuvre nouvelle. Cette œuvre était pourtant voulue de Dieu, que faire? Saint Joseph résolut de la commencer lui-même. Il avait enfin trouvé la vocation définitive que la Providence lui réservait. Calasanz, âgé de quarante ans, allait devenir fondateur d'un nouvel Ordre religieux, dont le monde avait alors besoin. C'était en 1597, Joseph partit à pied pour la ville d'Assise ; arrivé au terme de son pèlerinage, il priait avec ferveur devant le tombeau de saint François, quand le séraphique patriarche lui apparut, l'invitant à contracter une indissoluble alliance avec trois angéliques vierges qu'il lui montrait : la *Pauvreté*, la *Chasteté* et l'*Obéissance*, c'est-à-dire avec les trois vertus principales de la vie religieuse.

Cette même année, saint Joseph Calasanz, aidé du curé de Sainte-Dorothée, ouvre, à côté de cette église, une école gratuite dans le quartier populaire du Transtévère, à Rome. Le Pape Clément VIII, alors Souverain Pontife, l'encourage et le bénit : les Papes ont toujours favorisé tout ce qui pouvait servir au bien du peuple, et en particulier les progrès de la science et de la vertu. Calasanz achète tout le mobilier scolaire nécessaire à l'installation : tables, bancs, papier, livres, etc.; il se procure des images, des chapelets et des médailles pour gagner les cœurs de ses futurs disciples. Bientôt une centaine d'élèves se groupent chaque jour autour de lui dans l'école de Sainte-Dorothée. Des hommes de bonne volonté se joignent au saint fondateur pour l'aider dans son œuvre : les uns reçoivent un traitement, les autres se contentent de la nourriture, quelques-uns, imitant le dévouement de Calasanz, ne veulent accepter de lui aucune rétribution et fournissent eux-mêmes à leur propre entretien. Le but de l'œuvre étant avant tout de former les enfants à la piété et aux bonnes mœurs, Joseph donna à ses écoles, le nom d'*Ecoles Pies* : c'est-à-dire écoles *pieuses* et *charitables*. Leur succès fut étonnant. Il en fallut fonder plusieurs dans Rome; la principale fut celle de Saint-Pantaléon qui compta plus de mille élèves. On leur enseignait à tous le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire; et à beaucoup, le latin et les humanités. Les collaborateurs de Calasanz augmentèrent avec le nombre de ses élèves; quelques-uns, comme Gellio Ghellini, Glicerio Landriani, Paul Curtini, moururent en odeur de sainteté. Déjà, ces pieux maîtres s'exerçaient à vivre sous une règle, comme des religieux, avec l'approbation du Pape Paul V.

La Congrégation des Pères Luchésiens, récemment fondée par le vénérable Père Jean Léonardi, accepta de s'unir aux compagnons de Calasanz. Grande joie du Saint. Mais alors, un article fut introduit dans le règlement des *Ecoles Pies* pour exiger des enfants qui se présentaient un certificat d'indigence. Beaucoup de familles, surtout dans le peuple, eurent honte de se soumettre à cette formalité (car tel est l'amour-propre des hommes), le nombre des élèves diminua rapidement, et les Pères Luchésiens, occupés déjà à d'autres œuvres, se séparèrent de Calasanz. Mais Dieu multiplia sa propre famille spirituelle, qui fut canoniquement érigée en *Ordre religieux*, par le Pape Grégoire XV, le 28 avril 1622. Saint Joseph Calasanz prononça le premier ses vœux solennels, et renonça à la pension qu'il recevait d'Espagne pour embrasser la pauvreté parfaite. Il prit les parchemins de ses diplômes de docteur, les déchira en lanières, et en fabriqua de petits fouets pour corriger les écoliers indisciplinés : (car, à cette époque, on savait se servir du fouet avec intelligence et sagesse, science que notre siècle a oubliée, mais dont le besoin se fait de plus en plus sentir).

Le Supérieur du nouvel Ordre avait demandé au Pape un cardinal protecteur. « J'y ai déjà pensé, répondit le Pontife, et ce cardinal ce sera vous. » Impossible de dire l'effroi de l'humble et savant prêtre à cette parole. Il se jeta tout en larmes aux pieds du Saint-Père, et ne consentit à se relever qu'après avoir reçu la promesse qu'on ne songerait plus à lui pour cette dignité.

L'Ordre des *Pauvres clercs de la Mère de Dieu des Ecoles Pies* (tel était le nom du nouvel institut) se répandit rapidement, accomplissant partout un bien admirable. Ce fut un enthousiasme immense. Des princes, des évêques, en Italie, en Sicile, en Espagne, en Autriche, en Moravie, en Allemagne, sollicitaient à l'envi la fondation d'*Ecoles Pies* dans leurs provinces. Malgré les nombreuses vocations qui s'offraient chaque année, le zélé fondateur ne pouvait suffire à toutes les demandes : « Si j'avais dix mille religieux, écrivait-il en 1624, je les emploierais tous dans un mois tant on m'en demande. » En 1621, saint Joseph Calasanz avait fondé à Rome le *collège Nazaréen* ou *collège des nobles*, qui subsiste encore aujourd'hui.

Mais le bien ne saurait s'accomplir ici-bas sans avoir à lutter contre les attaques de Satan, contre les faiblesses et les passions des hommes; le chemin de la croix, suivi par Jésus-Christ, est aussi la route des saints. Si les succès de saint Joseph Calasanz furent immenses, ses tribulations, ses peines et ses épreuves furent inouïes. Il faudrait un volume pour les raconter en détails : tentations de découragement et d'ennui, plusieurs graves maladies dont il faillit mourir, une jambe cassée en 1601 qui le rendit infirme pour le reste de sa vie, c'est-à-dire pendant quarante-sept ans, un escroc qui falsifia sa signature et le discrédita dans plusieurs provinces, des sollicitudes de toutes sortes, parfois le manque absolu de ressources pour le soutien de ses œuvres, mais dans ce cas sa sainteté et sa confiance en Dieu obtenaient des miracles. Le succès et la diffusion de ses écoles éveillèrent des jalousies et des inimitiés terribles; le développement trop rapide de son Ordre devint une autre source de difficultés.

Dans le désir de satisfaire à tant de nouvelles fondations, les maîtres des novices se montrèrent parfois trop faciles dans l'admission des nouveaux sujets, les frères coadjuteurs reçurent un rôle trop important, et, admis à la cléricature, voulurent arriver jusqu'au sacerdoce. Un intrigant, hypocrite habile, nommé Mario Sozzi, désireux d'utiliser au profit de son orgueil, l'illustration des *Ecoles Pies*, réussit à s'y faire recevoir à la profession et jeta ensuite le trouble et la division dans l'Ordre tout entier. Les ennemis du nouvel Institut profitèrent habilement de ces difficultés ; la calomnie y trouva un appui. Des personnages influents s'y laissèrent tromper, tellement que le Pape Innocent X crut utile de réduire l'Ordre à l'état de simple congrégation sans vœux. Ce fut un grand désastre pour les *Ecoles Pies* et une immense douleur pour Joseph Calasanz. Il supporta cette épreuve comme toutes les autres, avec une humilité, une douceur, une patience, une résignation à la volonté de Dieu tellement admirables qu'on l'a appelé un miracle de constance et la parfaite image du saint homme Job. « Laissez faire, répondait-il à un Père Théatin qui le plaignait, laissez faire, Dieu veille sur tout. La seule chose qui me regarde, c'est la gloire de Dieu et le salut du prochain. Que nos ennemis soient bénis, prions pour eux et faites de même, car je remets tout à la Providence de Dieu qui est si grande. »

Dieu le glorifia par de nombreux miracles, fruits de ses prières, par le don de prophétie et des apparitions célestes. La Sainte Vierge lui apparut, portant l'Enfant Jésus entre ses bras et entourée d'un groupe d'anges, Marie et son divin Fils regardèrent avec joie les élèves qui récitaient la prière, et Jésus les bénit. Saint Joseph Calasanz prédit que son Ordre serait rétabli dix ans après sa suppression et deviendrait peu à peu plus florissant qu'autrefois. C'est ce qui arriva, mais Joseph ne le vit pas sur la terre. Muni de la bénédiction du Pape, il quitta saintement ce monde, le 25 août 1648, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il s'était dévoué pendant cinquante-deux ans à l'éducation de la jeunesse. Toute la ville de Rome accourut à ses funérailles, de nombreux malades y furent guéris miraculeusement. Clément XIII l'inscrivit au catalogue des saints, le 12 octobre 1766.

SAINT CÉSAIRE, ARCHEVÊQUE D'ARLES

Fête le 27 août.

Théodoric reçoit avec égard saint Césaire qu'il a fait arrêter.

CLERC A CHALON-SUR-SAONE — MOINE A LÉRINS
CELLERIER

Au territoire de Chalon-sur-Saône, naquit, vers l'an 470, l'un des plus glorieux pontifes de l'Eglise gallicane, saint Césaire. Ses parents étaient également distingués par la piété et par la noblesse. Leur fils ne dégénéra point.

A sept ans, son exquise charité se faisait jour. Césaire se dépouillait de ses habits pour les donner aux pauvres des grands chemins, et lorsqu'il rentrait à la maison demi-nu, il se contentait de répondre aux questions instantes de sa mère : « Ce sont des passants qui m'ont dépouillé. »

Après de solides études, il se dit qu'il n'était pas fait pour le siècle, qu'il opérerait plus aisément son salut dans la retraite, et, à l'âge de dix-huit ans, il se présenta de lui-même à l'insu de sa famille à l'évêque de Châlon, Sylvestre, pour le prier de lui donner la tonsure cléricale et l'habit ecclésiastique, et de l'arracher ainsi au monde où ses parents semblaient vouloir l'engager. L'évêque, touché de ces sentiments, accueillit avec joie le jeune homme et le retint deux ans au service de son Eglise.

Le désir d'une plus grande perfection poussa Césaire à quitter son évêque et son pays, pour se mettre sous la conduite de saint Porcaire, au monastère de Lérins, près des côtes de Provence. Dans cette célèbre abbaye remplie de savants et

de saints personnages, le nouveau moine fut un modèle de vertu pour ses frères.

Sa charité, son véritable esprit de pauvreté, le rendaient très apte aux fonctions de cellerier : on les lui confia. Il s'en acquitta consciencieusement. Chargé de subvenir aux nécessités de ses frères, il prévenait ceux dont il connaissait les besoins, et qui, par discrétion, ne demandaient rien ; mais il refusait tout à la sensualité de ceux qui désiraient des choses superflues. Leurs instances étaient vaines. Ces derniers le trouvèrent d'une excessive sévérité, et leurs murmures ne prirent fin que quand Césaire, sur l'ordre de l'Abbé, eut humblement résigné son emploi.

Libre de ce côté, il s'adonna désormais tout entier aux exercices de la pénitence et de la contemplation. Il porta si loin ses austérités et ses abstinences qu'il en tomba malade.

ESTIME DE L'ÉVÊQUE D'ARLES POUR CÉSAIRE

L'Abbé, plein de sollicitude, crut bon de l'éloigner de Lérins, et l'envoya respirer un air plus pur à Arles. Là, Césaire fut livré aux soins de savants médecins. Il habitait chez un des principaux de la ville, Firmin, qui, secondé de son épouse Grégorie, pratiquait généreusement la charité envers les pauvres, et offrait dans sa propre maison une retraite aux ecclésiastiques et aux religieux convalescents.

Un rhéteur en renom, Pomerius, venu d'Afrique, fréquentait cette famille. Firmin l'engagea à donner au jeune moine des leçons de son art. Césaire les suivit quelque temps; mais il connut bientôt par un songe miraculeux qu'il avait tort de se remettre ainsi aux études profanes, après y avoir renoncé. Il coupa court aussitôt à ces vains exercices de déclamation.

Ses hôtes en furent très édifiés. Ils parlèrent de lui à l'évêque d'Arles, Eone, en des termes si élogieux que ce dernier demanda à le voir. L'ayant donc fait venir, et s'étant informé de son nom et de sa famille, il fut ravi d'apprendre qu'il était son parent, le prit en affection, et, après en avoir obtenu l'autorisation de l'Abbé de Lérins, il l'adjoignit au clergé de son église, l'ordonna diacre, puis prêtre.

Césaire, redevenu clerc, ne se dispensa d'aucune des observances monastiques prescrites par la règle de Lérins. Il joignait à la charité du prêtre l'humilité, l'abstinence, la pauvreté du religieux; il donnait l'exemple de la fidélité à la psalmodie, toujours le premier à se rendre au chœur pour l'office, le dernier à en sortir; mortifié dans ses sens, il ne portait pas de linge, usage qui, à cette époque, semblait du luxe et était réservé aux riches; il persévéra dans son austérité jusqu'au dernier jour.

L'Abbé d'un monastère voisin d'Arles étant mort, l'évêque mit Césaire en sa place. Le nouvel Abbé exerça sa charge pendant trois ans avec grande édification, et l'estime de saint Eone pour lui croissait de jour en jour.

CÉSAIRE SE CACHE EN UN TOMBEAU

Devenu infirme, le vieil évêque disait souvent à ses prêtres et aux principaux citoyens d'être sans inquiétude au sujet de son successeur. Césaire était là : c'était, d'après lui, l'homme de Dieu capable de remettre en vigueur la discipline du diocèse.

Quand saint Eone mourut, on n'eut donc pas à délibérer. Césaire, apprenant son élection, prit la fuite et alla se cacher dans des tombeaux élevés par les Romains et dont on voit encore aujourd'hui les ruines aux environs d'Arles. Il eût voulu s'y ensevelir, mais, bientôt découvert, il dut céder aux vœux unanimes du clergé et du peuple, fut ramené en triomphe à l'église métropolitaine et s'assit sur un trône épiscopal qui passait pour le premier des Gaules. Le Saint n'allait pas peu contribuer à l'illustrer encore. Il atteignait alors sa trente-troisième année.

UN PRÉDICATEUR INFATIGABLE

L'un des premiers soins de l'évêque fut de régler l'office divin dans son église. Jusque-là, on ne chantait Tierce, Sexte et None que les samedis et les dimanches ; il décida que ses clercs les célébreraient tous les jours dans sa cathédrale de Saint-Etienne, comme cela se pratiquait en plusieurs églises voisines. Il engageait fortement les laïques à y assister autant que le leur permettraient leurs occupations, et, pour leur ôter l'occasion d'avoir dans l'église des conversations inutiles, il voulut qu'ils chantassent aussi des psaumes comme les clercs, les uns en latin, les autres en grec; ces deux langues étaient au VI^e^ siècle usitées en cette province dont la plupart des cités étaient des colonies grecques. Il les exhortait même à assister à l'office de nuit comme à l'office du jour.

Souvent, il insistait sur la nécessité de la prière, faite non seulement du bout des lèvres, mais du fond du cœur. « On adore, disait-il, l'objet dont on s'occupe en priant. Celui qui, durant la prière, pense à un lieu d'assemblée ou à la maison qu'il fait bâtir, les adore plutôt que Dieu. »

La prédication de la parole de Dieu était un point capital de son ministère. Césaire y fut infatigable. Pour pouvoir s'y appliquer entièrement, il abandonna à des diacres et à des économes d'une probité reconnue tout le soin du temporel de son église. Il prêchait matin et soir, avec beaucoup de piété, de science et de talent, bien que son éloquence n'eût pas été cultivée par l'art.

Il connaissait, pour ainsi dire de mémoire, tout l'Evangile, et en tirait chaque jour de nouveaux trésors pour les distribuer à ses ouailles.

Lorsqu'il ne pouvait leur parler lui-même, il chargeait les prêtres ou les diacres de lire les homélies des Pères, après Matines et après Vêpres, pour ne pas laisser sortir les fidèles sans leur offrir quelque instruction. Il répétait souvent à ses auditeurs que le plus terrible châtiment du Seigneur est la privation, la famine spirituelle de la parole divine.

Son style était simple, à la portée des ignorants. Il entrait dans un grand détail et prêchait contre les vices les plus répandus autour de lui. C'est ainsi qu'il reprenait fortement ceux qui observaient encore les augures, honoraient des arbres ou des fontaines, ou gardaient quelque autre reste du paganisme.

Non content de prêcher dans son diocèse, il envoyait encore en d'autres provinces des Gaules, et jusqu'en Italie et en Espagne, des plans de sermons et des mémoires pour ceux qui étaient chargés d'instruire les peuples.

CALOMNIES — EXIL — INNOCENCE RECONNUE

Arles était à cette époque sous la domination d'Alaric, roi des Visigoths et en lutte ouverte avec les Burgondes ou Bourguignons. Tandis que

Césaire priait jour et nuit pour la tranquillité de l'Etat, trahi par plusieurs ecclésiastiques de son clergé et par son secrétaire intime, il fut accusé auprès du soupçonneux Alaric de s'entendre avec les Bourguignons pour leur mettre la ville d'Arles entre les mains. La calomnie pouvait paraître d'autant plus vraisemblable que Césaire, originaire de Chalon-sur-Saône, était né sujet des Bourguignons. Sur ces délations, il fut relégué à Bordeaux. Un miracle fit bientôt éclater son innocence. Un violent incendie menaçait d'embraser la ville : on court au logis du Saint, on le conjure d'arrêter le fléau par ses prières. Aussitôt, l'évêque, animé d'une foi sans bornes, va au-devant des flammes, se prosterne, prie, et le feu s'arrête à l'instant.

Le roi visigoth, convaincu de sa loyauté, lui ordonna de revenir à son Eglise, et il eût fait lapider sans merci le délateur, si saint Césaire n'eût imploré sa grâce et ne se fût jeté entre le coupable et les bourreaux prêts à lancer les pierres.

Quelques années plus tard, tandis que les Bourguignons alliés aux Francs, dont le chef Clovis venait de vaincre Alaric à la bataille de Vouillé (507), faisaient le siège d'Arles, Césaire, à cause de sa charité envers les prisonniers francs et burgondes, fut encore accusé d'intelligences avec les assiégeants. Des ariens, contre lesquels il avait sévi dans ses prédications, des juifs, désireux de faire insulter les catholiques, criaient ainsi à la trahison. Le peuple goth se souleva. L'évêque fut jeté en prison, sans avoir le moyen de se justifier : on parlait de le noyer dans le Rhône ou de l'envoyer périr dans le château d'Ugern. Les ariens pillèrent son église et sa maison, et détruisirent un monastère en construction. Ici encore, on reconnut à temps son innocence et on lui rendit la liberté.

CHARITÉ ENVERS LES PRISONNIERS DE GUERRE CÉSAIRE DEVANT THÉODORIC

Cependant le siège fut levé. Les Visigoths vainqueurs enfermèrent dans leur ville d'Arles tant de prisonniers que toutes les églises en furent remplies. Césaire fut attendri sur le sort de ces malheureux privés des choses les plus nécessaires à la vie. Il commença par les nourrir et les vêtir. Puis il employa à les racheter tout l'argent laissé par son prédécesseur saint Eone. Cela ne suffisait pas. Il vendit ses meubles, les ornements d'argent qui ornaient les grilles et les piliers de l'église, les encensoirs, les calices et les patènes : « Notre-Seigneur, disait-il alors, n'avait que des vases de terre pour faire la dernière Cène; n'ayons point de scrupule de donner ces vases précieux pour la rançon de ceux qu'il a rachetés au dépens de sa propre vie, pour les empêcher de se faire ariens ou juifs. »

Lorsque saint Césaire eut à peu près tout donné, voici qu'un adolescent se présente à lui et implore sa pitié pour son père prisonnier : « Mon bon ami, que vous donnerai-je? » dit le Saint attristé. Après réflexion il reprit : « Ce qui me reste, vous l'aurez. » Et, ce disant, il entre dans sa cellule, puis revient avec la superbe chasuble qu'il portait aux grandes cérémonies et l'aube pascale. « Prenez ces vêtements, dit-il, allez les vendre à quelque prêtre; leur prix suffira pour racheter votre père. »

Le roi des Visigoths, Théodoric, successeur d'Alaric, apprit par des ennemis de Césaire le bien que sa charité exerçait à l'égard des prisonniers francs et bourguignons. Il ne le voulut pas souffrir plus longtemps et se fit amener l'évêque sous bonne garde à son palais de Ravenne.

Quand il vit entrer en sa présence le Pontife à l'air si vénérable et si saint, il fut singulièrement frappé, et, au lieu de l'interrogatoire désagréable qu'il se proposait de lui faire subir, il se leva de son trône, le salua avec respect, s'informa seulement de la fatigue qu'avait dû lui causer le voyage et de l'état où il avait laissé la ville d'Arles.

L'évêque s'étant retiré, Théodoric dit à son entourage : « Puisse le ciel punir ceux qui ont été cause qu'un si saint homme ait fait un si long voyage sans nécessité. Je tremblais lorsqu'il entrait; il avait l'extérieur d'un ange. Je ne puis penser à l'inquiéter. »

Comme pour l'indemniser des frais du voyage, il lui envoya un bassin d'argent du poids de 60 livres, avec 300 sous d'or, et ordonna au messager de lui dire : « Saint évêque, le roi votre fils vous prie d'accepter ce présent et de vous servir du bassin pour l'amour de lui. » Césaire, qui n'usait jamais de ces objets précieux, vendit publiquement le bassin, et en fit servir le prix à la rançon de plusieurs captifs. Théodoric le sut, admira cette conduite, et en parla à toute sa cour avec beaucoup d'éloges.

Cette charité impressionna vivement les esprits : sénateurs et autres personnages rivalisèrent de générosité envers les pauvres et prièrent Césaire d'être le distributeur de leurs aumônes.

Tous les prisonniers du pays d'Orange et de la Durance furent rachetés et rentrèrent en leur pays sur des montures que l'évêque avait pris soin de leur fournir.

De Ravenne, Césaire se rendit à Rome, où le bruit de ses vertus inspirait à tous le désir de le voir. Il fut reçu avec une exceptionnelle bienveillance par le Pape Symmaque qui lui conféra le *pallium*, et le nomma archevêque, dignité dont il était le premier honoré dans les Gaules. Conduit en Italie comme un criminel d'Etat, il en revint ainsi comblé d'honneurs.

MONASTÈRE FONDÉ — RÈGLE DE SAINT CÉSAIRE MONTMAJOUR

Dès les premiers temps de son épiscopat, saint Césaire avait entrepris la construction d'un grand monastère de religieuses; il voulut y travailler de ses propres mains. La guerre semblait devoir ruiner cette belle entreprise; les assiégeants avaient démoli l'édifice pour y prendre des matériaux.

Ce contre-temps ne rebuta point l'évêque; il se remit à l'œuvre dès la levée du siège. Dès que les bâtiments furent achevés, le Saint appela de Marseille, où elle avait pris le voile, sa sœur sainte Césarie, et il lui confia le gouvernement du nouveau monastère. Elle n'eut d'abord que deux ou trois compagnes, mais les vocations affluèrent bientôt, et Césarie se vit à la tête d'une nombreuse communauté.

L'évêque composa pour elles une règle demeurée célèbre, dont s'inspirèrent plus tard, en la fusionnant avec celle de saint Benoît, plusieurs saints fondateurs de communautés religieuses.

Cette règle prescrivait la clôture stricte. Les religieuses étaient soumises à un an de probation avant de recevoir l'habit; elles ne devaient rien posséder en propre. Elles s'occupaient à des travaux manuels bien conformes à leur esprit de

pauvreté, confectionnaient elles-mêmes leurs vêtements de laine, les ornements de leur église. Quelques-unes transcrivaient en beaux caractères les Livres saints. Toutes apprenaient à lire; deux heures par jour étaient spécialement consacrées à la lecture que l'on poursuivait en commun pendant la plus grande partie du travail.

Les sages réglements de Césaire, non moins que les saints exemples de l'abbesse Césarie, rendirent en peu de temps le monastère très florissant. Ce fut une consolation pour l'évêque au milieu des contradictions sans nombre que lui firent essuyer les ariens.

Une autre fondation naquit de l'amitié intime de Césaire avec le roi des Francs Childebert. Ce prince, ayant eu occasion d'apprécier le mérite du Saint, en fit son conseiller d'Etat. Il y eut, dès lors entre eux échange de bons procédés. Césaire prodiguait ses sages avis, Childebert secourait de ses largesses royales les œuvres de l'archevêque.

Un jour Childebert chassait au Nord-Ouest d'Arles, près du rocher de Montmajour. Le hasard le conduisit dans une solitude humide et sauvage, où des moines chantaient les louanges de Dieu. L'hospitalité simple et cordiale qu'il y reçut le charma : il goûta beaucoup les fruits sauvages fraîchement cueillis et le repas champêtre qu'on lui offrit. En guise de remerciements il alla trouver Césaire et lui remit en main les fonds nécessaires à l'édification d'un monastère. Ainsi fut fondée l'abbaye de Montmajour.

INFLUENCE DE SAINT CÉSAIRE EN DIVER SYNODES AGDE, ORANGE, VAISON

Césaire dut non seulement à ses vertus, mais encore à sa haute science, de jouer un rôle prépondérant dans les Conciles de son époque.

Il fut choisi pour présider en 506 le Concile d'Agde, bien que la ville d'Agde dépendit de la métropole de Narbonne.

Cette réunion des évêques du royaume d'Alaric avait pour but de remédier aux abus qui n'avaient pas manqué de s'introduire dans la discipline depuis que l'arianisme occupait le trône dans cette partie des Gaules.

Le roi Visigoth Alaric, tout arien qu'il était, permit et favorisa ce synode. Césaire, après avoir fait prier publiquement pour le prince hérétique, si bienveillant en cette circonstance, dressa, avec l'aide des 34 évêques présents au Concile ou représentés par des députés, de nombreux canons nouveaux destinés à réformer les mœurs et la discipline que le contact avec les hérétiques avait notablement altérées.

Après le Concile, l'archevêque s'efforça d'en faire observer les canons sur toute l'étendue de sa juridiction : il y pourvut avec sa fermeté ordinaire. C'est sans doute cette énergie implacable, mais nécessaire, qui lui valut tant d'ennemis et de calomniateurs auprès d'Alaric.

Saint Césaire ne se distingua pas moins aux Conciles d'Orange et de Vaison, tenus en 529. Il vint à Orange, à l'occasion des grandes fêtes d'une dédicace d'église. Quatorze évêques étaient là réunis. Le but de cette noble assemblée était de conjurer les maux causés alors dans les Gaules par les erreurs semi-pélagiennes sur la prédestination et la grâce. Saint Augustin les avait déjà victorieusement réfutées, un siècle auparavant. Césaire montra en cette circonstance la profonde connaissance qu'il avait de sa doctrine; il la maintint contre tous ses ennemis et, s'appuyant sur l'autorité du grand docteur, il condamna ceux qui soutenaient que Dieu prédestine certaines âmes à la damnation. Les décrets du Concile d'Orange furent envoyés à Rome, soumis au pape Félix IV, et reçurent du Saint-Siège une si complète approbation, qu'ils sont devenus des règles de foi contre lesquelles il n'a plus été permis de s'élever sans se déclarer hérétique.

Césaire avait auparavant composé pour les besoins du combat deux livres excellents sur *La Grâce* et sur *Le libre Arbitre* contre l'hérétique Fauste. Le pape Félix IV, auquel il les avait soumis, les trouva si doctes et si utiles à l'Eglise, qu'il lui commanda de les publier et leur accorda une épître très élogieuse pour servir de préface.

A Vaison, l'archevêque décida, de concert avec les autres évêques, que l'on ajouterait au Canon de toutes les messes le nom du Pape vivant.

Il eut encore à présider l'assemblée de Riez, où l'évêque Contumélieux fut déposé pour les désordres de sa vie; la conduite de Césaire, en cette circonstance, reçut encore la pleine approbation du Saint-Siège, en la personne du pape Jean.

IL MEURT LA VEILLE DE LA FÊTE DE SAINT AUGUSTIN

Les infirmités et la mort vinrent mettre fin à ce glorieux épiscopat de quarante années. Sentant approcher sa dernière heure, Césaire demandait à ceux de son entourage, si la fête de saint Augustin arriverait bientôt : « J'espère, ajouta-t-il, mourir ce jour-là. Vous savez combien j'ai toujours aimé la doctrine vraiment catholique de ce saint évêque. »

Tout moribond qu'il était, il se fit transporter une dernière fois au monastère de ses religieuses, afin de les consoler d'avance de la douleur que sa mort leur causerait. Il exhorta l'abbesse Césarie et ses filles, au nombre de 200, à garder inviolablement la règle qu'il leur laissait. Puis il leur donna sa bénédiction. Cette visite suprême ravivait plus qu'elle ne soulageait l'affliction des Sœurs. Le père prit enfin congé de ses enfants, se fit ramener à son église métropolitaine, où il mourut en présence de plusieurs évêques et de plusieurs prêtres, la veille de la fête de saint Augustin, en 542. Il fut enseveli dans la grande église du monastère de Sainte Césarie.

Des miracles attestèrent sa sainteté avant et après sa mort. Saint Eucher, l'un des suffragants de la métropole de Vienne, l'accompagnait un jour dans une visite pastorale. Sur la route se rencontre une paralytique mendiante : « Descendez de cheval, faites sur elle le signe de la croix et guérissez-la, » dit Césaire à son compagnon. Eucher hésite. « Ce serait tenter Dieu. Commandez-moi tout autre chose, j'obéirai, mais guérir les malades, cela n'appartient qu'à vous. » Césaire insiste, Eucher prend l'infortunée par la main, la redresse sur ses pieds et la paralytique s'en retourne parfaitement guérie. Que ne peut la foi des Saints! .....

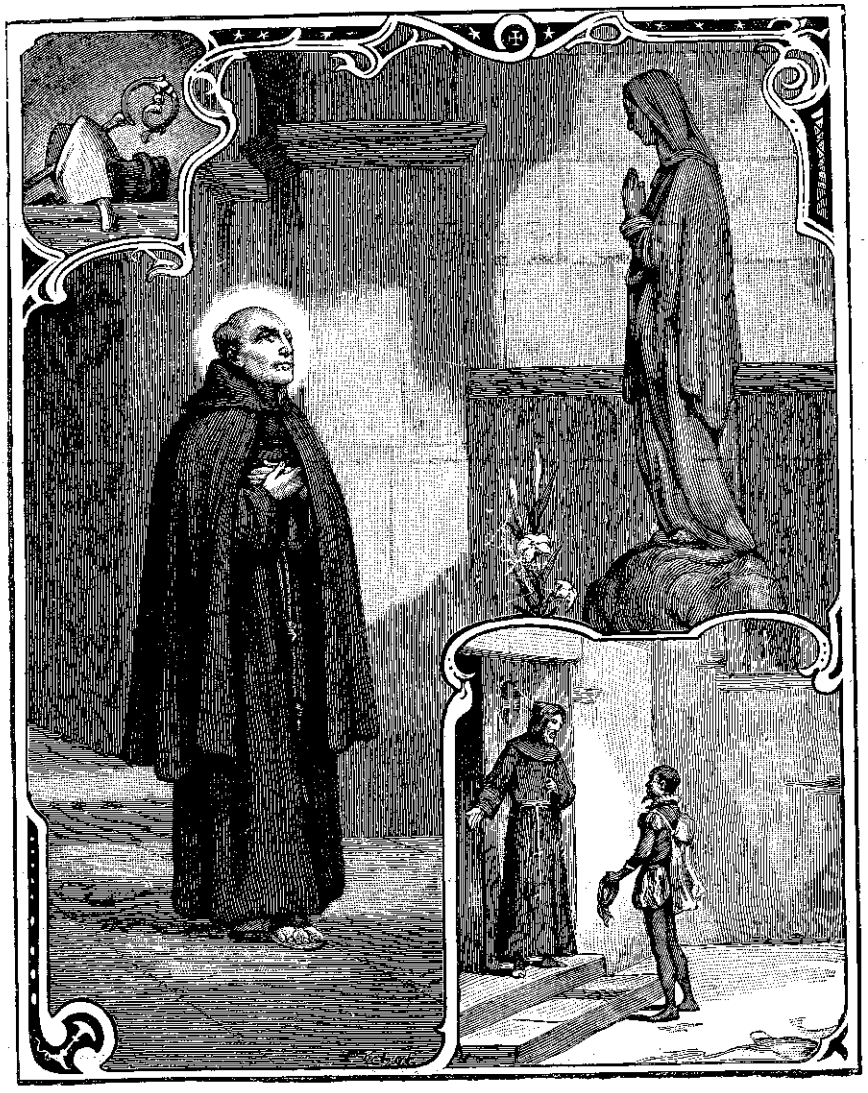
SOURCES CONSULTÉES

Histoire de l'Eglise catholique en France, par JAGER, t. II. — *Petits Bollandistes*, au 27 août. — *Vie des Saints*, par une réunion d'ecclésiastiques, édition Garnier. — *Vies des Pères et martyrs*, d'ALBAN BULTER, traduit par GODESCARD. — *Supplément aux Petits Bollandistes*, par DOM PLION. — *Vie des Saints avec l'histoire de leur culte*, par ADRIEN BAILLET. — *Histoire de saint Césaire, archevêque d'Arles*, par TRICHARD, Arles, 1853.

LE BIENHEUREUX GABRIEL-MARIA,

Franciscain (1460-1532).

Fête le 27 août.



Le Bienheureux se faisait remarquer par un tendre amour envers Marie. Il est reçu au couvent de La Fond.

PREMIÈRES ANNÉES — VOCATION

Ce fut à Rome que notre Bienheureux reçut ce nom de Gabriel-Maria. En effet, le pape Léon X, admirant sa filiale dévotion envers la Reine du ciel, n'hésita pas à lui donner le nom de cette Vierge sans tache, en l'associant à celui de l'archange qui vint la saluer de la part du Très-Haut.

Auparavant, Gabriel-Maria s'appelait Gilbert-Nicolas. Il était né vers 1460, dans la belle plaine de la Limagne, en Basse-Auvergne, de parents plus remarquables encore par leurs vertus que par leur noblesse.

Dès ses plus tendres années, Gilbert se fit remarquer par ses bonnes dispositions. Il avait un frère et une sœur plus âgés que lui, mais autant les aînés se montraient difficiles, réfractaires aux soins affectueux de leurs parents, autant Gilbert les consolait

par sa douceur, sa docilité, son application à la prière.

Il n'était pas moins bien doué, d'ailleurs, au point de vue physique ; un vieux manuscrit flamand qui raconte sa vie dit de lui : « Il semblait un panneau admirablement poli, prêt à recevoir toutes les figures qu'on voudrait y sculpter. »

Sa pieuse mère sut mettre à profit de si heureuses dispositions. Elle grava surtout dans le cœur de son benjamin l'amour de la vertu, l'horreur de tout péché, et, pour maintenir toujours au plus haut degré de ferveur ce double sentiment, elle lui inspira une tendre et filiale dévotion envers la Très Sainte Vierge.

Que Gilbert, à la fleur de l'âge, n'ait pas été à l'abri de toutes les tempêtes, la chose est hors de doute, d'après les divers auteurs qui ont raconté sa vie ; mais, comme François d'Assise, sur les traces duquel il devait s'engager bientôt, il sortit victorieux du combat.

Il avait eu l'intention d'épouser une aimable jeune fille, mais ses parents étaient opposés à l'union qu'il rêvait. Qu'allait faire le jeune homme ? Sa Mère du ciel intervint pour résoudre ses doutes et couper court à toute hésitation.

En effet, précisément à cette époque, un Franciscain vint annoncer la parole de Dieu dans le pays de Gilbert. C'était au commencement de décembre. Le prédicateur ne voulut pas laisser passer le 8 de ce mois sans parler de la Sainte Vierge et de son glorieux privilège. Sans doute, la fête de l'Immaculée-Conception de Marie n'était pas encore prescrite pour l'Eglise entière, cependant elle se célébrait déjà dans beaucoup d'endroits, et les Frères Mineurs, fidèles à leur tradition de famille, ne laissaient passer aucune occasion de chanter les gloires de la Reine du ciel.

Le missionnaire en question parla de Marie avec tant d'onction, il fit de sa beauté et de ses grandeurs un tableau si saisissant que Gilbert n'eut plus désormais pour les beautés de la terre qu'un regard d'indifférence. Sa voie est trouvée, son parti est irrévocablement pris : il sera à Dieu seul.

LE FRÈRE MINEUR

En entrant dans cette nouvelle voie, Gilbert débute par un sacrifice héroïque. Soit qu'il redoutât quelque opposition de la part de ses parents, soit qu'il voulût abréger les angoisses des derniers adieux, il quitta sans rien dire la maison paternelle.

On n'est pas d'accord pour expliquer la raison qui le fit commencer son noviciat au couvent de La Fond, près La Rochelle. Le généreux postulant voulut-il ainsi mettre une plus grande distance entre lui et les siens pour éviter des sollicitations qui lui auraient été pénibles ; ou bien, comme d'autres le disent, n'alla-t-il frapper à la porte d'un couvent si éloigné que parce qu'on n'avait pas voulu le recevoir à Mehun-sur-Yèvre, à Orléans, à Amboise ? On ne le sait au juste. Quoi qu'il en soit, il se montra d'une grande générosité dans le service de Dieu.

Plus d'une fois le maître des novices dut modérer sa ferveur, bien loin d'avoir à l'exciter, tant était grand son zèle pour la prière, la pénitence, le mépris de lui-même. Il ne s'était proposé rien moins, en revêtant les livrées séraphiques, que de marcher sur les traces de saint François lui-même et, comme il admirait surtout dans celui auquel il pouvait désormais donner le doux nom de père la pauvreté et l'humilité, il pratiqua toujours avec un soin jaloux ces deux vertus. Les honneurs qui s'offrirent à lui plus tard ne réussirent jamais à faire changer ses sentiments, même dans les plus hautes charges de l'Ordre, il resta, par la pensée, le dernier de tous.

Il fut ensuite appliqué aux études, et bientôt la philosophie, la théologie n'eurent pour ainsi dire plus de secrets pour lui. Ses supérieurs le comprirent et, pour ne pas laisser la lumière sous le boisseau, ils le chargèrent d'enseigner à ses Frères les sciences sacrées : pendant près de vingt ans, Gilbert occupa dans sa province la chaire de théologie. Plus tard, dans un âge relativement avancé — il avait soixante-six ans — un Chapitre général tenu à Assise le nomma préfet des études au grand couvent de Paris.

Ce n'était pas, comme on le dirait vulgairement, une petite affaire, que de gouverner cette jeunesse studieuse, sans doute, mais turbulente aussi. Plus difficile encore peut-être était la mission de celui qui devait empêcher ces religieux de perdre dans l'étude « l'esprit de dévotion, l'amour de l'oraison ». Quand le séraphique Père accorda à saint Antoine de Padoue la faculté d'enseigner à ses Frères la théologie, il lui recommanda expressément ces deux points, selon, ajoutait-il lui-même, la règle dont nous avons fait profession. Gilbert s'appliqua cette recommandation, et certainement son zèle ne fut pas sans résultat. L'Ordre entier s'en ressentit, puisque toutes les provinces à peu près envoyaient alors à l'Université de Paris leurs sujets les plus remarquables.

Du reste, il était comme impossible qu'un religieux dont la vertu égalait la science ne remplît pas d'autre office ; en tout temps, les hommes de cette valeur sont trop rares pour qu'on ne leur confie pas des charges plus importantes et plus difficiles. Comme pour essayer ses forces, Gilbert fut gardien du couvent d'Amboise ; plus tard, il fut élu ministre de la province de Touraine, il remplit ensuite la même charge dans celle de Saint-Louis en Provence et enfin, à plusieurs reprises, dans celle d'Aquitaine. Il semble qu'on se le soit disputé, tellement on avait en haute estime, non seulement sa vertu et sa science, mais encore son habileté dans le maniement des affaires.

Il fut associé, plus intimement encore, au gouvernement de l'Ordre par la charge de définiteur général. Il était ainsi membre du Conseil qui est, pour le successeur de saint François, à peu près ce que le Sacré-Collège est pour le Vicaire de Jésus-Christ ; enfin, d'après une disposition particulière en vigueur à cette époque, le Général des Frères Mineurs se déchargea sur lui d'une partie de sa vaste responsabilité en confiant à son zèle toutes les provinces de l'Ordre situées en dehors de l'Italie.

LA BIENHEUREUSE JEANNE DE VALOIS ET L'ORDRE DE L'ANNONCIADE

On serait tenté de croire que des charges si importantes, qui nécessitaient des voyages et des relations multiples, devaient suffire à la vie d'un homme, mais de quoi n'est pas capable une âme enflammée de zèle pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères ? Gilbert s'adonnait à tous les travaux du saint ministère : prêcher la parole de Dieu, réconcilier les pécheurs au saint tribunal, diriger les consciences dans les sentiers de la perfection, tout cela était pour lui comme un repos au milieu des soucis de l'administration.

Parmi les âmes qu'il dirigea, il en est une qui a laissé une trace profonde dans l'histoire et qui se survit en quelque sorte à elle-même dans l'Ordre religieux qu'elle a institué ; nous voulons parler de la bienheureuse Jeanne de Valois.

Fille du roi Louis XI, nièce du bienheureux Amédée IX de Savoie, cousine germaine de la bienheureuse Louise de Savoie, Jeanne de Valois était digne, par sa piété et ses vertus, de se trouver en pareille compagnie. Mais, au point de vue naturel, elle n'avait rien qui pût lui attirer l'affection des hommes. Aussi, quand son père voulut que son cousin issu de germains, Louis, duc d'Orléans, épousât Jeanne, celui-ci ne se soumit qu'extérieurement à la décision de l'astucieux monarque, et, en même temps qu'il donnait sa main à la princesse, il protestait par-devant le notaire qu'il était contraint à cette démarche. Il ne traita, du reste, jamais que très durement sa compagne, sans que la patience et la douceur inaltérables de Jeanne fussent capables de le ramener à une conduite plus raisonnable.

Dès avant ce mariage, le bienheureux Gabriel-Maria était le confesseur de Jeanne. Elle lui avait dévoilé tous les secrets de son cœur, comment elle désirait se consacrer entièrement à Dieu, comment il lui semblait que la Très Sainte Vierge, pour qui elle nourrissait la plus tendre dévotion, lui demandait de fonder un Ordre religieux uniquement destiné à honorer et à reproduire ses vertus.

Quand Louis XI eut fait connaître ses intentions, le prudent directeur conseilla à Jeanne de se soumettre. Comment, du reste, pouvoir résister à la volonté d'un tel homme? C'était en 1476. Sept ans plus tard, Louis XI mourait dans son château de Plessis-les-Tours, et son fils, Charles, montait sur le trône de France.

Mais le nouveau monarque n'avait qu'une santé délicate : en 1498, il mourait sans enfant. La couronne revenait au duc d'Orléans, et Jeanne, son épouse, était ainsi reine de France. Il semblerait que le temps des épreuves est fini pour la pieuse princesse, mais, au contraire, elle va avoir besoin plus que jamais des conseils et du soutien de son saint directeur.

En effet, son mari, Louis XII, expose au Souverain Pontife la contrainte qu'il a dû subir en contractant ce mariage ; il fait remarquer, en outre, qu'il y avait entre lui et Jeanne un empêchement de parenté, dont on n'a pas demandé dispense. La sentence du Pape ne se fait pas attendre : elle reconnaît la nullité du mariage, et, tout en décidant que Jeanne gardera le titre de reine, elle laisse au roi la liberté de prendre une femme selon son cœur.

Notre Bienheureuse n'a goûté aucune joie pendant les vingt années qu'elle a passées avec le duc d'Orléans, pas plus qu'elle n'avait trouvé auparavant l'affection et les soins d'un père dans Louis XI, aussi, quelque dur que soit, humainement parlant, le coup qui la frappe, elle se réjouit plutôt de pouvoir, en toute liberté, servir Dieu dans les exercices de piété et le soin des pauvres. Elle se retire à Bourges, dans le château des ducs de Berry.

Si grande était sa charité pour les malheureux, si inépuisable son dévouement en faveur de toutes les infortunes, qu'elle ne fut plus connue dans toute la contrée que sous le nom de *la bonne duchesse*. Louis XII, en effet, lui avait donné la province de Berry en apanage, avec le titre de duchesse.

Mais, dans ses longues heures de solitude et de prière, elle reprend le projet qu'elle avait nourri autrefois, de fonder un Institut religieux et s'en ouvre au P. Gabriel-Maria.

Par prudence, autant que pour éprouver sa pénitente, le Bienheureux fait remarquer que l'Eglise pense moins à instituer de nouveaux Ordres religieux qu'à maintenir ou rétablir les anciens dans leur antique ferveur. Cependant, de son côté, il consulte Dieu dans l'oraison, et, convaincu de la volonté d'en-haut, il rédige, de concert avec Jeanne, la règle de l'Institut. Il s'appellera l'*Ordre de l'Annonciade*, parce que l'Annonciation est sa fête principale, ou bien l'*Ordre des dix vertus de Marie*, parce que chacun des chapitres de la règle retrace une des principales vertus de la Très Sainte Vierge et la propose à l'admiration et à l'imitation de tous ceux qui feront partie de la Congrégation.

APPROBATION DE L'ORDRE MORT DE LA BIENHEUREUSE ..

Les deux fondateurs avaient résolu de demander au Saint-Siège l'approbation de la Congrégation. Le P. Gabriel-Maria envoya donc à Rome un de ses religieux pour présenter au Pape la nouvelle règle. Cette première démarche ne devait pas aboutir, la Cour romaine ayant résolu de s'en tenir aux décrets du IVe Concile de Latran. Pour comble de malheur, en revenant à Bourges, le messager perd le manuscrit qui lui avait été confié. Jeanne et Gabriel-Maria, chacun de son côté, attribuent à leurs péchés cet insuccès, compliqué d'une épreuve plus douloureuse, mais ils ne se découragent pas, et, après avoir fait une nouvelle rédaction de la règle, le P. Gabriel-Maria lui-même se met en route pour Rome.

Une première démarche auprès du Souverain Pontife n'a pas plus de résultat que la précédente. Or, pendant la nuit, un des cardinaux qui s'étaient montrés le plus opposés au projet a une vision qui le fait changer de sentiment. Dès le lendemain, encore tout ému de ce qu'il a vu, il vient se jeter aux pieds du Pape en demandant avec instance que l'affaire soit de nouveau mise

en délibération. Finalement, par une Bulle du 14 février 1501, Alexandre VI approuve la règle et nomme Gabriel-Maria visiteur général du nouvel Ordre.

L'année suivante, après avoir fait bâtir à côté de son palais le monastère des *Dix vertus de Marie*, Jeanne de Valois donnait l'habit à cinq postulantes qu'elle préparait depuis longtemps, et enfin, elle-même, le jour de la Pentecôte 1503, entourée d'une foule de princes et de seigneurs, elle émit solennellement les trois vœux de religion.

Le P. Gabriel-Maria avait prononcé un magnifique discours que Jeanne écouta sur son trône, revêtue des insignes de la royauté. Le discours fini, elle descendit du trône, déposa ses ornements royaux pour revêtir le costume qui devait être celui de l'Ordre : robe gris-cendré, grand scapulaire rouge, corde et manteau blancs, ceinture bleue et voile noir. Elle était au comble de ses vœux.

Cependant, le divin Maître, pour l'amour duquel elle avait tant souffert et tant travaillé, ne voulut pas qu'elle jouît longtemps de son bonheur ici-bas ; ou plutôt il voulait lui donner sans retard la véritable récompense. Le 4 février 1505, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Cinquante ans plus tard, ses restes n'avaient pas été atteints encore par la corruption du tombeau, ses filles spirituelles les gardaient comme leur plus précieux trésor, lorsque les calvinistes envahirent le couvent et osèrent porter sur cette dépouille sacrée une main sacrilège. Le sang qui coula à flots quand un des sectaires l'eut frappée d'un coup d'épée ne fit que redoubler leur rage, et la précieuse relique devint la proie des flammes.

DERNIÈRES ANNÉES
DU BIENHEUREUX GABRIEL-MARIA

Nous l'avons vu, dès ses plus tendres années, notre Bienheureux s'était fait remarquer par un tendre amour envers l'auguste Mère de Dieu.

Sa dévotion à Marie ne fit que grandir dans l'Ordre de saint François d'Assise. Dans tous ses sermons, font remarquer ses biographes, il ramenait à son sujet, avec beaucoup d'à-propos, un verset du *Magnificat* ou quelques mots de l'*Ave Maria*.

Il estait particulièrement docte et éloquent sur cette matière, et quand il s'agissait de louer la glorieuse Vierge ou de la défendre contre ses ennemis, le zèle qu'il avait pour son service lui donnait des forces toujours nouvelles.

Il écrivait à une religieuse de l'Annonciade :

L'affaire générale que vous avez toujours à accomplir c'est de louer et aimer Marie, tellement que vous devez en faire métier ; et dès que vous n'aurez obédience en affaire particulière, vous devez incontinent aller recourir à votre exercice, qui doit être de louer Marie, en ayant incessamment au cœur ou à la bouche, quelques louanges, soit hymnes, soit cantiques ou oraisons, tellement qu'en allant, en veillant, en parlant, en dormant même, que votre cœur et votre désir soit à louer Marie, la magnifier envers les autres et l'exalter ; la même Sainte Vierge vous en fasse la grâce !

On comprend, d'après ces sentiments, avec quelle joie il travailla à la fondation de l'Ordre de l'Annonciade, et comment, après la mort de la bienheureuse Jeanne, il se dévoua à cette œuvre.

Il survécut presque trente ans à sa sainte pénitente, et pendant tout ce temps, sans négliger les charges importantes qui lui étaient confiées dans la famille franciscaine, il s'appliqua surtout à propager l'*Ordre des dix vertus de la Sainte Vierge*.

Avant de rendre le dernier soupir, il eut la consolation de voir des monastères, non seulement à Bourges, mais à Albi, Bordeaux, Rodez, Béthune, Bruges, Louvain.

Un jour qu'il se trouvait aux pieds de Léon X, précisément pour les affaires de l'Institut, le Pape, touché de ce que ses paroles témoignaient d'amour pour la Mère de Dieu, voulut changer son nom et lui imposer celui sous lequel il est connu dans l'histoire, *Gabriel-Maria*.

Mais, dans le dévot serviteur de Marie, le Vicaire de Jésus-Christ n'admira pas moins la prudence et la dextérité dans le maniement de toutes les affaires que la piété et la vertu ; il voulut l'élever aux honneurs de l'épiscopat. Avec autant d'humilité que de fermeté, le Bienheureux ne voulut jamais y consentir. Sur son lit de mort, Jeanne de Valois lui avait donné ce conseil ; Gabriel-Maria le suivit ponctuellement.

En 1532, il avait prêché le Carême à Bourges. Quoique très affaibli par les travaux plus encore que par l'âge, il se mit en route pour Rome où l'appelait sa charge de Définiteur général. Chemin faisant, malgré sa fatigue, il prêchait, confessait, accueillait tous ceux qui voulaient recevoir de lui une parole, un conseil.

Mais, à Rodez, il dut s'arrêter.

Sous l'épiscopat de François d'Estaing, mort trois ans auparavant et qui jouit, lui aussi, de temps immémorial, du titre de bienheureux, il avait fondé dans cette ville, un monastère de l'Annonciade. Ce fut à l'ombre de cette maison, dans les appartements réservés au confesseur, qu'il rendit à Dieu sa belle âme, après trois mois de souffrances supportées avec une patience héroïque. Ses dernières paroles furent pour celle qui avait, on peut dire, joué le principal rôle dans sa vie. Se sentant défaillir, il leva les yeux au ciel :

— Aujourd'hui même, dit-il, j'irai voir la bienheureuse Vierge Marie.

D'une voix mourante, mais dont les accents reflétaient l'allégresse de l'âme, il commença le *Magnificat*. Son dernier soupir s'exhala avec le dernier verset de sa prière préférée.

Il fut inhumé dans la chapelle des Annonciades, devant le maître-autel. Environ un siècle plus tard, l'évêque de Rodez commença une enquête canonique en vue de procéder à la canonisation du serviteur de Dieu.

Les événements politiques ne permirent pas de poursuivre l'affaire, et les restes eux-mêmes de Gabriel-Maria disparurent au moment de la grande Révolution. Cependant, la dévotion populaire lui a gardé le titre de bienheureux et les Annonciades continuent à associer son souvenir à celui de la bienheureuse Jeanne de Valois.

SAINT SEVER (450-500).

Abbé du monastère de Saint-André, à Agde.

Fête le 27 août.

Saint Sever aborde aux environs d'Agde.

LA CITÉ D'AGDE ET SES DÉSASTRES
L'ÉDUCATION D'UN NOBLE SYRIEN

A deux kilomètres de la Méditerranée et de l'embouchure de l'Hérault s'était peu à peu développée la ville d'Agde. Sa fondation, due à une colonie venue de Marseille, remonte au moins à 500 ans avant Jésus-Christ. Le commerce et l'agriculture lui donnèrent des jours de grande prospérité et elle eut une nombreuse population. Mais, dans le cours du Vᵉ siècle de notre ère, elle était en ruines, et les quelques milliers d'habitants qui lui restaient dans la misère et la désolation. Successivement, les Vandales, les Alains, les Huns l'avaient prise, pillée et incendiée. Ils avaient emmené captifs les hommes valides qu'ils n'avaient pas passés au fil de l'épée. L'évêque du lieu, nommé Béticus, était le consolateur des misérables survivants. Véritable saint, il se dépouillait de tout ce qui lui restait pour secourir ses

ouailles. Pour elles, il quêtait et surtout implorait la miséricorde de Dieu. Il réclamait une intervention providentielle pour arracher des victimes à la famine qui régnait à Agde, et des captifs aux fers des barbares.

Tandis que Béticus se consumait ainsi dans le service des siens et dans la prière, naissait, dans une famille opulente de Syrie, un enfant qui, au baptême, fut nommé Sever. Ses parents étaient très riches et, ce qui vaut mieux, très fervents chrétiens. Ils élevèrent leur fils dans le luxe imposé par son rang, mais en telle conformité avec l'esprit de l'Evangile que, arrivé à l'âge de raison, il avait horreur de ces mondanités, se réjouissait dans les mortifications volontaires et ne regardait ses trésors que comme un moyen de soulager les indigents.

Il se livrait avec constance à l'oraison, fréquentait les églises et ne se refusait à aucune des exigences que l'amour de Dieu dictait à son cœur. Par leurs saintes précautions, ses parents le défendaient contre tout danger de corruption. Aussi il atteignit l'adolescence avec toute la beauté et la fraîcheur d'une pureté virginale.

LA SAINTE CROISIÈRE

Une douloureuse épreuve affligea alors notre adolescent. Coup sur coup, son père et sa mère moururent et il se trouva, vers vingt ans, libre et maître d'une fortune considérable. Il ne pensa qu'à utiliser ces avantages pour le service de Dieu. La Providence lui inspira une telle ardeur pour le sacrifice qu'il se décida à s'éloigner de son pays. Sa famille et sa position sociale ne lui auraient pas laissé toute la liberté qu'il ambitionnait pour se donner complètement à Jésus-Christ. Il vendit tous ses biens, fit de larges aumônes aux miséreux ses compatriotes, fréta un navire qu'il chargea du reste de ses trésors et fit voile avec quelques serviteurs seulement. Il demandait au ciel de le conduire où il pourrait mieux accomplir ses volontés. Il traversa la Méditerranée, la proue de son esquif dirigée vers l'Espagne. Comme il longeait, après Masilia (Marseille), les côtes de la Septimanie, une violente tempête assaillit son vaisseau, en même temps que le mascaret l'entraînait, par l'embouchure de l'Arauris (Hérault), vers l'intérieur des terres. Le pilote dirigea l'embarcation vers un promontoire, où les voyageurs purent débarquer heureusement.

Cent ans après, le premier historien de saint Sever, et son fils dans la vie monastique, pouvait encore voir, enfouie dans les sables, la barque qui avait amené son héros. C'est à ce premier narrateur anonyme que nous empruntons les détails de cette biographie et parfois, entre guillemets, nous traduirons littéralement son récit.

LE DISCIPLE DE BÉTICUS

Par les habitants du pays, Sever connut qu'il était près de la ville désolée d'Agde. La vie de Béticus lui fut décrite avec une reconnaissante admiration par ceux qui recevaient journellement les bienfaits du saint prélat. Le nouveau venu, plein de confiance dans les mérites de ce grand serviteur de Dieu, alla se prosterner à ses pieds et lui demander d'être son guide spirituel. Béticus s'enquit des précédents, des aspirations de cet illustre fils que le ciel lui envoyait, et il n'eut pas de peine à reconnaître que Dieu le voulait entièrement à son service. Il lui conseilla donc de vivre en solitude dans la pratique de la prière, de la pénitence et du travail des mains.

Sever, joyeux de connaître enfin la volonté de Dieu, choisit pour ermitage un petit bosquet, non loin de l'endroit où il avait abordé. Il rendit la liberté aux quelques esclaves qui l'avaient accompagné et vint remettre entre les mains de Béticus, pour les pauvres et les prisonniers, ce qui lui restait de ses immenses trésors. Le charitable pasteur, qui avait tant prié et tant agi pour remédier aux maux de son troupeau, reçut ainsi, providentiellement, les secours si laborieusement recherchés.

LE SOLITAIRE — LE PAIN DES FORTS

Sever revêtit une tunique grossière, se rasa les cheveux et, pour tout abri, se construisit une misérable hutte de branchages et de joncs. Là, il se livrait à tous les renoncements et purifications qu'exige la pratique de l'amour de Dieu.

« Il ne prenait de nourriture que le dimanche, après avoir nourri son âme de la divine Eucharistie. L'évêque Béticus, qui connaissait son austérité, lui envoyait, après la célébration des saints mystères, un pain cuit sous la cendre et sur lequel était empreinte la croix du Sauveur. Sever détachait cette croix, faite de la croûte du pain, et la prenait respectueusement comme l'eulogie elle-même. Il faisait ensuite son repas avec le reste du pain, et son jeûne recommençait jusqu'au dimanche suivant..... Il mangeait d'abord la croix tracée sur le pain parce que sans cesse il domptait son corps par la croix. La croix était sa nourriture quand il mangeait, et son abstinence quand il jeûnait. Elle était à la fois le brisement et le soulagement de son corps, car cette alimentation, si insuffisante et si rare, ne faisait qu'irriter la faim en paraissant l'assouvir et devenait ainsi une sorte de supplice plus cruel peut-être que le chevalet et la croix.

» Sever cependant, digne du nom qu'il porte, ne s'épargne aucune sorte d'austérité. Armé contre lui-même, il veut être son propre bourreau. Il aspire à la pureté des anges ; il s'immole sans cesse, et, loin du glaive et de la persécution, il n'est pas moins le martyr du Christ....., car ce n'est pas la seule effusion du sang qui fait le martyre, c'est aussi la fuite du mal et l'amour du bien..... »

LE FONDATEUR

La sainteté de Sever lui attira des disciples ; ils venaient construire, contiguës et semblables à la sienne, de petites cellules ; ils lui demandaient de les conduire à Dieu par la pratique de la perfection chrétienne. Le peuple d'Agde accourait aussi chercher des enseignements auprès du saint solitaire.

En public et en particulier, il exhortait ses visiteurs. Pour ses moines et pour la foule, il édifia une église qu'il dédia à Notre-Dame. Par les offices liturgiques et par ses exhortations, il sanctifiait les âmes. Ces œuvres de zèle enflammèrent les habitants d'Agde du désir de l'avoir plus près d'eux. Ils voulaient profiter davantage de ses exemples et de ses leçons. Auprès de leur cathédrale, dédiée à saint André, ils bâtirent un vaste monastère et supplièrent leur apôtre d'y venir avec les siens. Sever finit par consentir, et, avec ceux de ses disciples qui voulurent faire le sacrifice de leur solitude, il vécut au sein de la ville même et il continua son labeur de prières, de renoncements et d'exhortations. Cependant, le premier monastère continua à subsister pendant de longs siècles encore.

NOTRE-DAME DU GRAU

La Sainte Vierge rendit célèbre, par une apparition, le coin de terre où Sever l'avait fait honorer. Après plusieurs jours d'une pluie diluvienne, l'Hérault avait débordé. La mer, soulevée, jetait sur le rivage des vagues monstrueuses. Tout allait être englouti. Les moines se mirent en prières pour demander la cessation du fléau. L'un d'eux fut consolé par une vision de la Sainte Vierge. Il la contempla, agenouillée sur un rocher qui dominait les eaux, unissant ses supplications à celles des religieux pour l'apaisement de la tempête. Son intercession toute-puissante fut exaucée. Le fleuve et la Méditerranée rentrèrent dans leurs bornes et le site fut plus que jamais consacré au culte de Marie. Elle y est invoquée de nos jours sous le nom de Notre-Dame du Grau. Ce dernier mot rappelle que c'est à l'embouchure de l'Hérault que le prodige a eu lieu. « Grau », en langue d'oc, désigne l'endroit où un fleuve se jette dans la mer.

Au-dessus du rocher, qu'on vénère encore aujourd'hui, fut bâtie une chapelle que le peuple appelle « l'agenouillade ». Une statue de la Vierge des douleurs surmonte son unique autel. Les pèlerins viennent nombreux à ce sanctuaire, où la Reine du ciel — les multiples ex-voto en font foi — prodigue ses faveurs. Une vaste église, dédiée à l'Assomption, fut construite pour favoriser leur piété. Les moines de Saint-Sever d'abord, puis ceux de Saint-Benoît et enfin, du XVI[e] au XVIII[e] siècle, une communauté de Capucins assurèrent le service religieux de ces deux sanctuaires. Depuis la Révolution, cette charge incombe au clergé paroissial d'Agde, hélas ! trop réduit, et le couvent, désert, s'en va peu à peu en ruines. Néanmoins, les fidèles continuent à visiter les deux chapelles, et quelquefois leur foule est si nombreuse que le jour ne suffit pas pour entendre les confessions, il faut y consacrer la nuit tout entière.

LA SAINTETÉ QUI RAYONNE

C'est dans le monastère d'Agde que Sever passa la plus grande partie de sa vie. Privé des avantages de la solitude, il y suppléa par des prières plus intenses et une mortification plus ardue. Les besoins de l'Eglise universelle étaient sa préoccupation au pied des autels. Sans cesse renouvelés, ils lui inspiraient une attention toujours actuelle et une ferveur très vive. Pour résister au sommeil, il se tenait les pieds nus sur le pavé de l'église. Son vêtement n'était qu'un dur cilice dissimulé. Une dalle était tout son lit. Comme au « Grau », les disciples accouraient nombreux autour de lui, et ils ne voulurent jamais avoir d'autre supérieur. Saint Sever forma, dès l'enfance, saint Maxence ou Maixent, originaire d'Agde, qui devint à son tour fondateur et abbé dans le Poitou, où ses vertus et ses miracles le rendirent illustre. « Les mérites et les prodiges de Maixent, écrit un biographe contemporain, ne doivent étonner personne, puisqu'il a eu l'avantage d'être le disciple d'un maître aussi habile et aussi saint que Sever d'Agde, auquel nul bien n'était étranger. »

MIRACLES DU SAINT

Par des secours surnaturels, la Providence vint parfois en aide à la nombreuse famille monastique de Sever. Un jour, il avait demandé à ses moines un travail spécialement pénible. Il commanda au célérier de leur servir une nourriture plus abondante.

— Pour trois cent soixante que nous sommes ici, répondit le religieux, il ne me reste plus que trois pains. Toutes nos ressources sont épuisées.

Le saint abbé invoqua Dieu dans son cœur avec la foi la plus vive et se fit apporter les grandes jarres de grès dans lesquelles on conservait alors les provisions. Sur son ordre, elles furent remplies d'eau. Il divisa entre elles les morceaux des trois pains qu'il coupa, et il bénit le tout.

— Voilà, dit-il à son économe, le repas de la communauté.

Il y eut là, en effet, pendant plusieurs jours, un aliment délicieux, qui se renouvelait à mesure qu'on l'épuisait. Dans une autre disette, Sever, après Complies, appela son pourvoyeur.

— Sortez vite, lui dit-il, vous verrez près de nos portes de nombreux chariots chargés de blé. Portez au moulin ce dont vous avez un besoin immédiat et gardez le reste dans nos greniers.

Le moine trouva ce que son supérieur lui avait annoncé, et comme il n'y avait là ni conducteurs ni animaux qui eussent amené les voitures, il reconnut un nouveau prodige opéré par la puissance de Dieu à la requête de son fervent serviteur.

La bonté miraculeuse du saint moine s'exerça même envers un petit passereau qui, séduit par sa douceur, osa un jour se reposer sur sa main. Sever lui donna du grain, et l'oisillon devint l'hôte quotidien de l'abbé. Une soirée, il se présenta en piaillant lamentablement. Dans un champ de mil, qu'il pillait avec ses congénères, il avait reçu une pierre lancée par le propriétaire courroucé. Il avait une patte cassée. Son bienfaiteur habituel eut pitié de lui. Béni par Sever, qui avait demandé au ciel de réparer le dommage, l'oisillon fut guéri. Après la narration de ce fait, le chroniqueur ajoute

judicieusement: « Lecteur, n'allez pas contester ce prodige divin parce qu'il s'accomplit sur un oiseau. Dieu, tout grand, tout-puissant qu'il est, met aussi sa gloire et fait éclater son pouvoir dans les petites choses, et il est toujours admirable dans ses saints. »

LE DON DE PROPHÉTIE

Joyeux quand il avait la charité à exercer. Sever pleurait quand il avait des épreuves à annoncer. Un sénateur d'Agde, avancé en âge, s'était fait bâtir un tombeau dans l'église Saint-André. Il demanda à l'abbé, son guide spirituel, de le bénir. Le visage du moine se couvrit de tristesse, ses yeux s'emplirent de larmes, des soupirs étouffés sortirent de sa gorge et il éclata en pleurs. Le vieillard, étonné, lui demanda quelle était la cause de sa peine.

— Hélas ! répondit le religieux, avant d'y descendre, vous viendrez gémir longtemps sur ce tombeau ! Vous l'avez préparé pour vous, et c'est votre fils unique, l'espérance de votre race, qui y prendra la première place. Une mort subite va vous l'enlever. Acceptez avec résignation ce coup de la main de Dieu, qui n'agit que pour notre bien, et portez en chrétien votre lourde croix. Je vous aiderai de mes prières et de toute ma compassion.

L'événement justifia la triste prophétie et accrédita davantage, parmi la population, la renommée des mérites de Sever.

MORT DE SEVER

Le Saint était entouré de la vénération de tous, et Agde le regardait comme son trésor le plus précieux. Pour lui, ses aspirations le portaient au ciel et il répétait les paroles de saint Paul : « Je désire la séparation de mon corps et de mon âme pour être avec le Christ. » Ses vœux furent exaucés, et, le 25 août de l'an 500, il mourut de la mort des saints. Il avait environ cinquante ans et avait vécu pendant trente ans dans la pratique de la vie religieuse, d'abord au Grau, puis à Agde même.

LE TOMBEAU — LES MOINES

Il y avait dans la ville une basilique fort célèbre, consacrée à saint Martin. Pour honorer saint Sever, c'est là qu'au milieu d'un grand concours de peuple il fut enseveli. « Dans ce temple, enrichi de sa sépulture, s'opérèrent de nombreux prodiges. Plusieurs malheureux possédés du démon n'ont eu qu'à y être conduits pour obtenir leur délivrance, et tout chrétien qui vient y chercher l'intercession du Saint avec un cœur confiant et pur reçoit toujours l'objet de ses vœux. »

Attirés, même de régions lointaines, par les prodiges opérés par saint Sever, les fidèles s'habituèrent à désigner de son nom l'église où ses restes reposaient. Aussi, quand, à la suite de dévastations, trop fréquentes dans la ville d'Agde, la basilique fut reconstruite, son premier patron fut oublié, et c'est à saint Sever qu'elle fut dédiée. Sous ce nom, elle sert aujourd'hui d'église paroissiale. L'édifice actuel ne paraît pas remonter à plus de trois ou quatre siècles. C'est une église à trois nefs, entourée de chapelles latérales. Elle offre cette particularité que les trois colonnes monolithes qui, de chaque côté, soutiennent la voûte centrale, sans doute poussées par le poids de cette masse, se sont écartées régulièrement et forment avec le sol une ligne oblique. L'écart entre le sommet et la base de la colonne est de plus de $0^{m},10$. On répète dans le pays que cette anomalie a été voulue par les architectes pour rappeler le navire sur lequel saint Sever a abordé à Agde. Tout bateau, en effet, de la quille au pont, va en s'élargissant. Cette explication ingénieuse est moins conforme aux données architecturales que celle que nous indiquons plus haut.

On ne possède pas les reliques de saint Sever. Longtemps, on a cru qu'elles reposaient sous le maître-autel de l'église qui lui est consacrée. Depuis un temps immémorial, les pèlerins font trois fois le tour de cet autel et ensuite le baisent pour s'assurer la protection du Saint spécialement contre les épidémies. En 1822, une découverte parut justifier la tradition et la pratique qui en découle. En faisant des réparations dans le pavé de l'abside, on trouva un tombeau qui renfermait un corps assez bien conservé. La tête était sous l'autel même.

Une autre opinion veut que le corps du saint abbé gise actuellement à un mètre et demi de profondeur, sous les dalles qui s'étendent juste en face du pilier situé à droite de la table de communion. Il est à souhaiter que des fouilles soient faites pour déterminer la valeur de cette assertion. Peut-être est-ce là que se dressait dans la basilique primitive le maître-autel sous lequel on avait déposé les restes glorieux du Saint.

En attendant, le culte de saint Sever est toujours vivant à Agde. La piété du docte Mgr Lazaire, protonotaire apostolique, qui fut longtemps curé de Saint-Sever, a fait bâtir un tombeau sur lequel a été sculptée la statue couchée du saint abbé. Au jour de la fête patronale, les fidèles font, avec grande dévotion, les trois tours traditionnels, qui rappellent le culte rendu par Sever à la Sainte Trinité.

Qu'ils obtiennent, avec les grâces particulières dont ils ont besoin, que leur céleste protecteur rende à la ville d'Agde la splendeur religieuse qu'elle a connue autrefois.

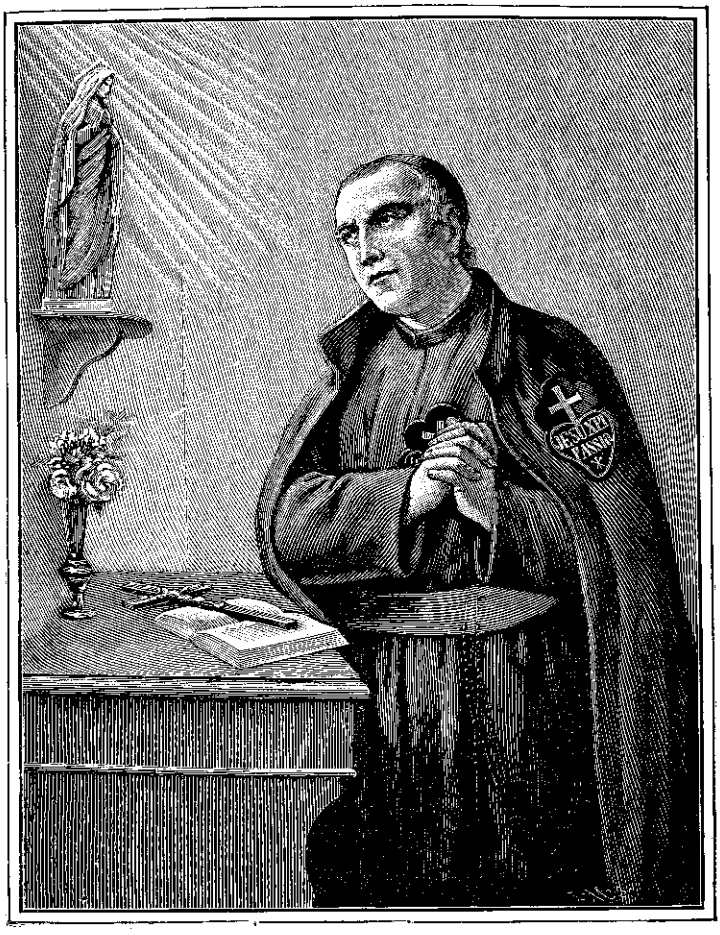
Pratique. — Que de besoins imaginaires, que de prétextes on allègue pour se dispenser de faire l'aumône ? Pense-t-on que c'est à Jésus-Christ même que l'on refuse un faible secours ? Si nous ne disposons pas des biens de la terre, faisons du moins l'aumône de notre dévouement et de notre sympathie envers ceux qui souffrent.

SOURCES CONSULTÉES

Vie de saint Sever, par un moine de Saint-André, VII[e] siècle. — Annotations de cette vie par M. G. M. — *Gallia christiana*, t. VI. — *Bulletin paroissial de Saint-Sever*. — Notes manuscrites de Mgr LAZAIRE.

LE VÉNÉRABLE P. DOMINIQUE DE LA MÈRE DE DIEU

religieux Passionniste, apôtre de l'Angleterre (1792-1849).



Portrait du Vénérable.

NAISSANCE ET JEUNESSE

Au sud de Viterbe, entre la ville et le couvent des Capucins dits de la *Palanzana*, se trouve la paroisse de Notre-Dame du Lierre. C'est là que naquit, le 22 juin 1792, le vénérable P. Dominique. Ses parents, Joseph Barberi et Marie Pacelli, étaient de pieux fermiers. Dominique n'avait encore que trois ans quand il perdit son père. Heureusement, sa mère était une femme forte, elle sut pourvoir aux besoins de sa nombreuse famille.

Quand Dominique eut sept ans, les Capucins de la Palanzana lui donnèrent quelques leçons de science élémentaire, mais surtout de vertu. Un jour l'un de ces Pères, le prenant à part, lui demanda :

— Mon enfant, aimes-tu bien la Madone ? Eh bien ! sache qu'elle t'aime encore plus que ne t'aime ta propre mère.

Ces paroles restèrent gravées dans le cœur docile de l'enfant, et quand, dans la suite, sa mère le caressait, il songeait toujours à l'amour plus tendre de Marie. Peu de temps après, il perdit sa mère ; il se jeta aux pieds d'une statue de la Madone, la conjurant d'être désormais sa mère. Marie n'y faillit point.

Un oncle maternel le prit chez lui et, quand il vit Dominique si heureusement doué, tant pour l'esprit que pour le cœur, il résolut d'en faire son héritier ; Dominique aurait sa ferme et perpétuerait son nom dans la contrée.

L'enfant se soumit docilement, mais il avait la passion de l'étude et rêvait des belles choses qu'on trouve dans les livres, et la piété lui sembla bientôt chose triste et maussade à côté de la lecture des romans, pour les héros desquels il s'était épris et qui lui promettaient tant de gloire.

COMMENT DOMINIQUE SE CONVERTIT UNE BELLE VICTOIRE

Vers cette époque — Dominique avait alors dix-huit ans — quelques religieux Passionnistes, chassés de leur retraite par la Révolution, vinrent se réfugier dans la localité où demeurait Dominique. Celui-ci se confessa à l'un d'eux. Il lui exposa candidement l'état de son âme ; le confesseur lui fit comprendre la gravité de cet état de tiédeur, moins en lui-même que dans ses suites. Quelque temps après, Dominique revint avec les mêmes fautes et les mêmes aveux. Le Père parla plus fortement et finalement le renvoya sans absolution. Ce coup, comme l'a raconté plus tard le serviteur de Dieu, l'atteignit au cœur ; il se sentait exclu de la Communion, comme un lépreux dont on doit éviter le contact ; la douleur qu'il conçut de ses fautes fut forte et féconde ; il se plaisait à le rappeler en y ajoutant le mot de Bellarmin : *Il n'y aurait pas tant de facilité à pécher, s'il y avait moins de facilité à absoudre.*

Dominique se reprit, et quand il revint, son cœur était prêt ; les paroles du confesseur tombèrent sur une terre remuée par la pénitence et arrosée par les larmes. Le jeune homme résolut dès lors de se faire Passionniste, aussitôt que les Ordres religieux seraient rétablis.

En 1810, quand Napoléon préparait son expédition de Russie, Dominique se trouva sur la liste des conscrits ; il en fut atterré, craignant avec raison de perdre, dans ces expéditions sanglantes, son âme et sa vie. Il pria la Sainte Vierge de le secourir ; celle-ci lui assura, dans une vision, qu'il serait libéré ; en effet, il tira un des plus hauts numéros.

Son oncle jugea le moment propice d'exécuter son plan ; il pria donc Dominique de s'établir ; celui-ci lui fit connaître qu'il avait fait le vœu d'entrer chez les Passionnistes. Le brave homme éclata de rire ; pour songer à se faire religieux à ce moment, il fallait avoir perdu la tête. Cette opposition qui flattait les instincts bas de la nature déchue le rendit perplexe. Il consulta un prêtre qui lui conseilla de se rendre aux désirs de son oncle. Cette réponse plut à Dominique qui se mit à fréquenter une jeune personne, d'ailleurs très pieuse.

C'était, après les grâces reçues, une insigne ingratitude ; Dieu, d'ailleurs, le lui fit sentir, mais que de luttes pénibles avant que la grâce triomphât ! Le jour de la fête de sainte Rose, patronne de Viterbe, lorsque, selon les usages du pays, il s'avançait vers la jeune fille qui l'attendait à l'autre bout de la place publique, Dominique, sous l'impulsion de la grâce, se retourna brusquement ; mais il lui fallut un effort tellement intense que tous les ressorts de son être semblaient brisés. De pareilles victoires font les héros.

CHEZ LES PASSIONNISTES

Après la chute du premier Empire, les Passionnistes (1) se réorganisèrent et rouvrirent leur noviciat. Aussitôt, Dominique accourt ; on l'accepte, mais, vu son âge (vingt-deux ans) et son manque d'instruction, en qualité de Frère convers. Ame ardente, qui réalisait tout ce qu'il lisait, Dominique crut retrouver au couvent les déserts de la Thébaïde ; il fut d'abord douloureusement surpris de ne pas retrouver en tous l'idéal qu'il avait rêvé. Il fut quelque temps à se remettre dans la réalité ; un rire le scandalisait et la pauvre table des Passionnistes lui parut un luxe intolérable. Quand il comprit mieux les choses, il garda pour lui-même ses rêves généreux.

Tous ses moments libres étaient employés à la prière. Un jour, la Vierge lui apparut. Elle lui expliqua le sens des paroles mystérieuses qu'il avait entendues quelque temps auparavant. Dieu le destinait à ramener au bercail les hérétiques de l'Angleterre. Comment ? Serait-ce en qualité de Frère convers ?

— Non, fit la Madone, tu seras prêtre.

Et, en effet, pendant son postulat, il donna de si belles preuves d'intelligence que le Père maître sollicita et obtint la permission de l'admettre à la vêture comme clerc.

Après sa profession, il fut envoyé à Rome pour y achever ses études ; il y resta six ans et fut ordonné prêtre. Dès lors, il allait pouvoir se consacrer de toutes ses forces au salut des âmes. Il se mit à prêcher d'une façon simple, mais chaleureuse, se préparant avec grand soin, effaçant impitoyablement tout mot visant à l'effet, fermement convaincu que Dieu lui demanderait compte de toute âme qui, l'ayant entendu, n'en aurait pas profité.

LES DÉBUTS DE SON APOSTOLAT AUPRÈS DES ANGLAIS

Au milieu de ces travaux, le P. Dominique ne perdait jamais de vue sa mission en Angleterre. Le fondateur des Passionnistes avait toujours manifesté une prédilection pour ce pays. Jeune encore, priant un jour devant le Très Saint Sacrement, son cœur s'envola dans les pays hérétiques où Jésus ne demeure plus dans le tabernacle ; surtout le sort de l'Angleterre, l'île des Saints, lui faisait pitié. Depuis lors, il ne cessa de prier avec larmes pour ce pauvre royaume. Un jour, après la sainte messe, il s'écria :

— *Qu'ai-je vu ? J'ai vu mes religieux en Angleterre.*

Il était réservé au vénérable P. Dominique de vérifier cette parole. En attendant, il se préparait avec soin ; il étudia non seulement l'anglais, mais le français, le grec, les livres de controverse, etc. Il priait et faisait prier pour la conversion de l'Angleterre ; jamais il ne finit une lettre ou un discours sans demander des prières pour ses chers Anglais.

Au couvent des Saints-Jean-et-Paul, au mont Cœlius, à Rome, il fit la connaissance d'un ministre converti ; le zèle de Dominique émut ce dernier, il en parla à la colonie anglaise de Rome, et bientôt ce fut au Monte-Celio un va-et-vient continuel d'Anglais. Un des premiers fut le noble lord Spencer, récemment converti. Ensemble ils établirent la « *Ligue de prières* pour la con-

(1) Les Passionnistes ont été fondés au XVIII[e] siècle par saint Paul de la Croix; leur but est de méditer et de prêcher la douloureuse Passion de Jésus-Christ.

version de l'Angleterre » que lord Spencer, devenu prêtre, alla prêcher dans toute l'Europe. Plus tard, le noble lord entra chez les Passionnistes et aida beaucoup le P. Dominique dans ses missions en Angleterre.

DÉPART POUR LA BELGIQUE ET L'ANGLETERRE

Le premier couvent des Passionnistes en dehors de l'Italie fut fondé en 1840, à Ere, près de Tournai. Le P. Dominique n'était pas sur la liste des partants, mais au dernier moment on remplaça le supérieur de la colonie par le Vénérable. Quand il reçut cette nouvelle, qu'il attendait depuis vingt ans, son cœur tressaillit.

En Belgique, il commença aussitôt ses travaux apostoliques, mais son regard restait fixé sur l'horizon ; bientôt il vit l'espérance se lever radieuse. Mgr Wiseman l'avertit qu'il avait préparé un couvent pour ses chers Passionnistes. Dominique part aussitôt ; à Boulogne, une vision lui montra les desseins de Dieu : le succès l'attendait, mais au prix d'indicibles souffrances. Dominique inclina la tête et s'offrit comme victime d'holocauste :

— Seigneur, si vous le voulez, que la mer m'engloutisse avant que j'aborde, pourvu que l'Angleterre soit sauvée.

Ce premier voyage n'eut pas de résultat. Dominique dut revenir ; une deuxième fois, il réussit, mais au prix de tribulations incroyables. Il s'établit au village d'Aston-Hall et se mit aussitôt à prêcher, mais il prononçait si mal l'anglais que même les personnes pieuses éclataient de rire. Tout autre se serait découragé, un saint jamais ; il continua à prêcher tous les jours et même plusieurs fois par jour. Il devint un objet de risée, même pour les catholiques, mais Dominique alla de l'avant où l'esprit de Dieu le poussait.

COMMENT LES PROTESTANTS LE RIDICULISENT

Dans une ville voisine d'Aston-Hall, à Stone, le serviteur de Dieu loua une vaste salle d'auberge et y offrit, la première fois depuis trois siècles, le Saint Sacrifice ; cette idée le consola.

Personne ne s'opposa d'abord à son projet, seuls les catholiques tâchèrent de l'en dissuader ; les protestants ne craignaient rien de ce pauvre hère, vêtu comme un sauvage, courant pieds nus et balbutiant quelque chose devant figurer l'anglais ; se lancer dans une pareille entreprise, c'était la ruine. Ici on se plaît à songer au mot de l'Apôtre : *Dieu se sert des instruments les plus faibles pour son œuvre.*

Le vénérable P. Dominique n'avait rien, humainement parlant, pour réussir. Voici le portrait qu'un contemporain a laissé de lui :

Avec l'habit religieux il était plus ou moins passable, plutôt laid ; petit, massif, avec deux yeux d'aigle au front ; vêtu en séculier, quand il sortait du couvent d'Aston-Hall, il provoquait les risées. Sa veste était de forme étrange, toujours mal boutonnée, son pantalon et ses souliers semblaient remonter à l'arche de Noé. Il marchait en se balançant, gauchement.

En Italie, on le prenait toujours pour un Frère lai, ce qui lui procura comme provincial maintes joyeuses surprises. Il avait la voix grêle, désagréable ; un défaut de langue l'empêchait de parler convenablement l'anglais. Quand il commença à Stone, ce fut un rire général.

— C'est du latin, fit l'un.

— Non, de l'italien, remarqua un autre, ou de l'espagnol.

Puis brusquement toutes les oreilles se tendirent, et quand ils croyaient avoir entendu un mot anglais, ils le répétaient, imitant la mauvaise prononciation du missionnaire.

Malgré tout, ces pauvres prédications produisaient des fruits très riches. Quelques personnes abjurèrent l'hérésie ; les ministres protestants s'émurent et ameutèrent la population contre lui. Celle-ci ne leur obéit que trop. Dès que Dominique paraissait à l'entrée de la ville, les enfants accouraient ; les désœuvrés et les mauvais garnements se joignaient à eux, et ensemble ils entouraient le Père, vociférant :

— Eh ! le P. Demonio, le P. Domino ! lui lançant des pierres, des immondices et des injures de toutes sortes.

Cela dura deux ans, trois fois par semaine. Parfois le cœur du missionnaire eut un sursaut de dégoût, il ployait sous le poids comme un chêne aux prises avec l'ouragan. Il écrivait à un confident de son âme : « Depuis trente ans je me prépare à souffrir. Si j'avais prévu ce qui m'attendait, il me semble que je n'aurais pas eu le courage de m'embarquer. Dimanche, n'en pouvant plus, je me suis mis à pleurer..... » Mais à l'égal du sang des martyrs, les larmes des saints sont fécondes.

SUCCÈS DU P. DOMINIQUE

Plus les ministres excitaient la population contre Dominique, plus on venait à lui, d'abord par curiosité, puis par amour. Le peuple était désabusé, et les calomnies des ministres protestants retombaient sur leurs propres têtes. Le P. Dominique bâtit d'abord une école, puis une église à Stone. Peu à peu, sa réputation se répandit dans tout le royaume ; de toutes parts, on l'invita à prêcher. A partir de 1845, on remarqua que dans beaucoup de ses prédications publiques il prononçait très aisément et correctement l'anglais, alors que cela lui était normalement impossible. Le succès s'accentua ; les ministres prétendirent alors que le Pape en personne était venu ; c'était encore une maladresse de leur part, tout le monde voulut voir le Pape : ils virent un saint, et cette vue fut pour plusieurs le point de départ de leur conversion.

NOMBREUSES CONVERSIONS

Les abjurations se multipliaient ; parmi elles, plusieurs très illustres. D'abord ce fut le Dr Dalgairns et plusieurs autres qui avaient appartenu au fameux « Mouvement d'Oxford » ; mais la plus importante, tant en elle-même que dans ses conséquences, fut celle de Newman, le chef de ce mouvement de retour à l'antiquité chrétienne. Le P. Dominique le baptisa sous condition le

10 octobre 1845 ; son cœur en tressaillit : « Ceci me dédommage largement de tout ce que j'ai souffert ici », écrivait-il à un ami.

Newman garda toujours un souvenir reconnaissant de Dominique ; il avait, dans sa chambre, une image du serviteur de Dieu devant laquelle brûlait une lampe. Dans sa lettre au cardinal Parocchi, il se proclame hautement le *converti et le pénitent du P. Dominique*.

La conversion de Newman donna le branle ; une foule de ministres anglicans se convertirent ; beaucoup de particuliers les avaient précédés. A l'arrivée du vénérable P. Dominique, il n'y avait, en Angleterre, que 2 500 000 catholiques ; en 1845, donc avant que la conversion de Newman ait fait sentir ses heureux effets, ils étaient déjà 3 380 000.

ENTREVUE DU VÉNÉRABLE AVEC UNE VISIONNAIRE

Le P. Dominique ne manquait pas d'esprit et savait distinguer les vrais chrétiens de ceux qui n'ont que l'apparence de la vertu. Un jour, une dame, qui s'imaginait avoir des visions célestes, vint le trouver au couvent de Londres. Dès qu'elle aperçut le Père, elle s'écria :

— O Père, je suis une grande pécheresse !

— Il y en a beaucoup comme vous, fit le Père.

— Mais me sauverai-je ?

— Notre-Seigneur est mort pour tous les pécheurs, donc aussi pour vous.

La dame lui avoua alors qu'elle l'espérait bien aussi, puisque le Seigneur se montrait à elle dès ici-bas.

Le Père croisa les mains sur la poitrine :

— Vous avez des visions ? Qu'avez-vous vu ?

— Le Père éternel et puis le Fils de Dieu.

— C'est un grand privilège, ma fille; Moïse n'en a pas vu autant. Et quand cela vous est-il arrivé ?

— Hier soir, vers 6 heures.

— Vous faites alors la méditation ?

— Précisément.

— Et à quelle heure dînez-vous ?

La dame fut saintement indignée et répliqua assez vivement :

— Vers 5 heures.

— Et que prenez-vous ?

— Que me veut ce rustre, pensa la dame.

Mais, comprenant qu'il y allait de ses visions, elle énuméra, non sans quelque complaisance, son riche menu. Puis, concluant :

— Pendant le repas, je bois de la bière, mais à la fin je prends deux verres de vin.

— Ma fille, reprit sentencieusement le Père, prenez-en demain trois, je gage que vous verrez aussi le Saint-Esprit.

La dame comprit et ne vit plus rien du tout.

MORT DU VÉNÉRABLE P. DOMINIQUE

Cependant Dominique sentait sa fin approcher. Aussi ne donnait-il plus aucune relâche à son corps ; il prêchait toute la journée et confessait souvent jusqu'à 10 et 11 heures du soir, ayant à peine le temps de prendre un morceau de pain. Il avait toujours demandé à Dieu de mourir comme saint François Xavier, inconnu et délaissé de tous ; Dieu l'exauça. Durant un voyage il fut inopinément assailli d'un mal de cœur terrible ; on le transporta dans une auberge, où l'on ne voulut pas lui donner un lit. Couché par terre, sur une botte de paille, il souffrit des tourments incroyables ; la véhémence du mal lui arrachait des cris, jamais une plainte. Il mourut le 27 août 1849, âgé de cinquante-sept ans, dont il n'avait passé que huit en Angleterre.

Pendant sa vie, il avait fait de nombreux miracles : prophéties, guérisons, cas de bilocation, etc. Dieu continua à le glorifier après sa mort. Il apparut à plusieurs personnes et exauça les prières de beaucoup d'autres. Tout le monde le proclamait saint ; mais par une négligence inexplicable, on omit d'instruire son procès de béatification. Ce n'est qu'en 1886, sur les instances du cardinal Parocchi, qu'on commença ; trop tard, hélas ! puisque la plupart des témoins étaient morts. Ce procès aboutit heureusement, et le 31 mai 1911 le serviteur de Dieu fut proclamé Vénérable.

Pratique. — Réciter une prière pour la conversion de l'Angleterre, que le saint religieux eut tant à cœur.

SOURCE CONSULTÉE

Vie du P. Dominique par le P. Luc, Passionniste. Traduction de l'italien. Librairie Casterman, à Tournai.

SAINT AUGUSTIN

FONDATEUR DE L'ORDRE DES AUGUSTINS ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 28 août.

Saint Augustin est l'un des plus grands génies que Dieu ait donnés au monde, et, ce qui est mieux encore, un saint incomparable. Aussi doit-on le considérer comme l'une des plus grandes gloires de l'humanité. Moine, évêque, orateur, écrivain, philosophe, théologien, homme de prière et homme d'action, il sut mettre la philosophie humaine au service de la foi pour l'exposition et la défense des vérités révélées. il sut allier aux sollicitudes du ministère apostolique les austérités de la vie religieuse. Il a contribué au salut d'un très grand nombre d'âmes durant sa vie, et même après sa mort, il a continué et continue toujours depuis quinze siècles son fécond apostolat par les admirables écrits qu'il a laissés et par les moines dont il a été le Père. Au moyen âge, la fête de saint Augustin était de précepte dans toute l'Eglise latine.

GRAVURE

Les belles gravures de cette livraison sont empruntées à une série de compositions pleines de piété et de vie, représentant les principaux traits de la vie de saint Augustin, par Schelte Bolswert, graveur de l'école flamande. La première, le frontispice, nous montre saint Augustin avec son habit religieux, sa mitre et son livre, c'est-à-dire moine, évêque et docteur. Sur le livre sont inscrites les paroles qui terminent sa *Règle* et dont voici la traduction : « Vous lirez ce petit livre une fois par semaine, afin de vous y regarder comme dans un miroir. » A droite et à gauche sont deux personnages allégoriques. Celui de gauche représente *l'Amour divin ;* il tient en main le cœur de saint Augustin transpercé d'une flèche, en mémoire de ces paroles du saint évêque : *Seigneur, vous aviez percé mon cœur du trait de votre amour.* De là aussi cette coutume de représenter saint Augustin tenant en main son propre cœur, percé d'une flèche, et l'élevant vers Dieu.

Le second personnage, à droite, est l'*Humilité.* Elle foule aux pieds une couronne, symbole de la grandeur humaine, et sa main tient la pomme fatale qui rappelle le péché, souvenir incompatible avec l'orgueil ; derrière l'humilité, on aperçoit un agneau, symbole de douceur, car ces deux vertus vont toujours ensemble : « Apprenez de moi que *je suis doux et humble de cœur.* »

Amour, humilité, douceur : c'est bien là le cachet spécial de la sainteté de saint Augustin. Et s'il a soutenu dans son épiscopat de longues

et pénibles luttes contre l'hérésie, c'est autant par la patience et la douceur de ses procédés que par la force de son argumentation qu'il est arrivé à convaincre et à ramener à l'Eglise les adhérents du schisme et de l'erreur. C'est ce qui exprime la figure à la fois douce et énergique sous laquelle Boilwert nous le représente.

PRINCIPAUX TRAITS DE LA VIE DE SAINT AUGUSTIN

Augustin était né à Tagaste, en Afrique (dans l'Algérie actuelle), l'an 354. Sa jeunesse s'écoula entre les enseignements admirables d'une mère qui était une sainte, et les détestables exemples d'un père païen. L'enfant ne tarde pas à trouver les exemples de son père plus commodes que ceux de sa mère; cependant celle-ci aurait réussi à en faire un chrétien, si le père, frappé de l'intelligence incomparable du jeune homme et désirant lui faire poursuivre ses études, ne l'eût confié à des maîtres païens dont les enseignements ne firent que favoriser ses passions naissantes. Entraîné par de mauvais camarades, il mène la vie de jeunes gens dissipés de son époque,

Saint Augustin donne une Règle à ses religieux.

tombe dans l'hérésie grossière des Manichéens et reste plusieurs années leur adepte. Lui-même a fait plus tard le tableau de ces années d'égarement, avec une humilité sans exemple, dans le livre de ses *Confessions*.

Mais la victoire devait être à Dieu et au bien. Après trente années de larmes, de prières et de pénitences, son admirable mère, sainte Monique, obtient plus qu'elle n'avait jamais osé espérer. Augustin, après une longue lutte avec lui-même, se convertit à Milan, en Italie, à la lecture d'un passage de saint Paul, le grand converti du siècle apostolique; il est baptisé par saint Ambroise dont les discours avaient puissamment contribué à lui ouvrir les yeux à la vérité; désormais tout à Dieu et à l'Eglise, il persévère dans l'innocence de son baptême et marche à grands pas dans la voie de la plus admirable sainteté. Non content des vertus d'un simple chrétien, il embrasse la vie religieuse dans toute sa perfection. Il allait s'embarquer pour revenir en Afrique lorsqu'il eut la douleur de perdre, à Ostie, celle qui avait été deux fois sa mère, la bienheureuse Monique.

Arrivé à Tagaste, sa patrie, il donne aux pauvres une partie de son patrimoine et consacre le reste à fonder un monastère, le premier bâti dans cette province africaine; il s'y retire avec quelques disciples et quelques amis; leur temps se partage entre la prière, l'étude, la composition des livres, les travaux manuels et les austérités de la vie monastique.

Il jouissait depuis trois ans de la paix de cette retraite laborieuse, lorsqu'il fut ordonné, malgré lui, prêtre de l'Eglise d'Hippone et dut se consacrer aux œuvres d'apostolat. Mais il ne voulait pas cesser de mener la vie religieuse; l'évêque d'Hippone, Valère, lui donna donc une maison avec un jardin et Augustin y établit une seconde communauté monastique, composée de clercs et de laïques désireux de servir Dieu comme lui et avec lui. On ne sait pas au juste en quelle année il leur a donné sa fameuse *Règle*. Quoi qu'il en soit, cette règle servit de code aux nombreux monastères qui se fondèrent alors dans l'Afrique romaine sur le modèle de ceux qu'Augustin avait établis et le plus souvent avec l'aide de ses reli-

gieux. Cette règle, admirable dans sa brièveté, n'est qu'une sorte de commentaire pratique de ces belles paroles qui lui servent d'exorde : *Avant toute chose, mes Frères, il faut aimer Dieu, et ensuite le prochain* ; adoptée dans la suite des siècles par plus de soixante Ordres ou Congrégations différentes, elle place saint Augustin au rang des grands patriarches de la vie religieuse.

Saint Augustin fonda aussi à Hippone un couvent de religieuses, dont la bienheureuse Perpétue, sa sœur, fut la première supérieure; cette fondation fut le modèle et la source de beaucoup d'autres semblables.

Devenu évêque d'Hippone, l'illustre fils de Monique s'applique avec une nouvelle ardeur au salut des âmes. Il réunit dans sa maison épiscopale le clergé de la ville, il fait de ses clercs et de ses prêtres de véritables moines, avec lesquels il vit en communauté, comme leur père et leur frère. Telle est l'origine des Chanoines Réguliers. Il y eut un temps où les chanoines d'un grand nombre de cathédrales d'Europe vivaient en communauté sous la règle de saint Augustin.

Les vêtements et le mobilier du saint évêque n'étaient ni trop éclatants ni trop négligés. Augustin se tenait également éloigné de l'ostentation qui fait parade de la richesse et de l'orgueil qui affecte de la proscrire. Ses journées se passaient presque tout entières dans l'accomplissement des charges multiples d'un évêque : présider les offices de l'Eglise, instruire le peuple, donner audience à tous ceux qui venaient lui demander un jugement, une décision, un conseil. Une grande partie de la nuit était consacrée à l'oraison et à la composition des livres. Il ne quittait sa ville épiscopale qu'autant que le bien de l'Eglise le demandait. Pendant le repas, il faisait faire une lecture ou traiter en conversation quelque point doctrinal. Il ne pouvait souffrir que l'on parlât mal des absents.

Au concile de Carthage saint Augustin fait cesser le schisme des Donatistes.

Non seulement il a merveilleusement expliqué aux fidèles les vérités de la foi, mais il a été comme le marteau de toutes les erreurs de son époque. Il a lutté contre les païens, à propos desquels il a écrit son incomparable ouvrage de la *Cité de Dieu*, l'un des plus beaux livres qui soient sortis de la main des hommes.

Il a réfuté l'hérésie des Ariens, qui niaient la divinité de Jésus-Christ. Il a travaillé avec un zèle plein d'ardeur et de compassion à montrer la vérité aux Manichéens dont il avait jadis partagé les erreurs; il soutint contre eux plusieurs conférences publiques dans lesquelles il mit à néant toutes les arguties sur lesquelles ils appuyaient leurs fausses doctrines. A la suite d'une de ces conférences, il eut la joie de recevoir dans l'Eglise catholique l'un des chefs de la secte, nommé Félix.

Une nouvelle hérésie surgit à cette époque, ce fut celle des Pélagiens, qui niaient orgueilleusement la nécessité de la grâce pour le salut. Saint Augustin foudroya cette nouvelle erreur avec tant de logique et de savoir qu'on l'a surnommé le *Docteur de la grâce*.

Mais les plus violents adversaires du grand évêque d'Hippone, ceux qui le maudirent le plus, ceux enfin sur lesquels il remporta le plus beau triomphe, ce furent les Donatistes. Les Donatistes étaient des schismatiques qui, depuis un siècle, divisaient l'Eglise d'Afrique. Répandus un peu partout, ils élevaient autel contre autel; il n'y avait guère de ville ayant l'honneur d'avoir

un évêque catholique à qui les évêques schismatiques n'eussent imposé un second évêque de leur secte. Ils ne craignaient pas de recourir à la violence pour soutenir leur cause et grossir leurs partisans. Des groupes de Donatistes, vraies bandes de brigands, sillonnaient le pays et y commettaient des atrocités ; il fallut plusieurs fois recourir contre eux à la force publique et à la rigueur des lois. Que ne fit pas saint Augustin pour les ramener : discours, discussions, ouvrages, lettres, conciles ! Aussi le détestaient-ils comme leur plus grand adversaire.et un jour, il n'échappa que par miracle aux assassins qu'ils avaient postés sur sa route pour le massacrer.

Enfin, dans un grand concile tenu à Carthage, où les évêques des deux partis furent convoqués ; saint Augustin, après avoir anéanti toutes les objections des schismatiques et prouvé la

Sur son lit de mort saint Augustin guérit un infirme qu'on lui apporte.

nécessité de se soumettre à l'Eglise, dans un mouvement admirable d'éloquente charité, propose à ses collègues catholiques d'abandonner leur sièges épiscopaux aux évêques Donatistes si ceux-ci consentent à renoncer au schisme. Les prélats catholiques acceptent et les Donatistes, vaincus par tant de désintéressement, se soumettent à l'unité : il n'y a plus qu'un seul troupeau, et la paix est rendue à l'Eglise d'Afrique.

Ce fut l'une des plus belles victoires de saint Augustin.

Une immense douleur accabla les derniers jours du grand évêque. Sa chère Afrique, qu'il avait évangélisée pendant quarante ans, fut envahie par quatre-vingt mille barbares ; c'étaient les Vandales ariens, commandés par le cruel Genséric. Ils mirent tout à feu et à sang. Hippone fut assiégée à son tour. Augustin, âgé de soixante-seize ans, tomba gravement malade et mourut avant la fin du siège, le 28 août 430. Son corps fut porté plus tard à Cagliari, en Sardaigne, puis à Pavie, en Italie, où on le vénère encore.

SAINT JULIEN ET SAINT FERREOL

OFFICIERS ET MARTYRS

Fête de saint Julien le 28 août, et de saint Ferréol le 18 septembre.

(Partie d'une magnifique verrière de l'église de Saint-Julien).

AMITIÉ DE JULIEN ET DE FERRÉOL

Parmi les plus illustres martyrs des Gaules, brillent saint Julien et saint Ferréol, célébrés par notre grand poète, saint Venance Fortunat, de Poitiers.

Ferréol appartenait à une des premières familles de l'aristocratie romaine, et il commandait à Vienne, en Dauphiné, une légion de l'armée. Son ami, Julien, de noble naissance également, avait aussi un commandement militaire, et il partageait l'habitation de Ferréol.

Tous les deux avaient le bonheur d'être disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ et fils de l'Eglise catholique.

Julien professait ouvertement sa religion, mais Ferréol, comme le tribun Sébastien, à Rome, ne la pratiquait qu'en secret.

L'Eglise condescendait à cette prudente réserve pour certains de ses enfants, à cause de circonstances spéciales à ces temps de persécutions. Ces chrétiens, ignorés des païens, mais non moins dévoués à l'Eglise, rendaient parfois de grands services à leurs frères.

Le divin Sauveur avait dit à ses apôtres en les envoyant prêcher l'Evangile dans le monde entier : Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.

Les païens, en effet, massacrèrent et immolèrent les chrétiens durant trois cents ans, comme eussent fait des loups se ruant sur des agneaux.

Mais le sang des martyrs avait été une semence féconde de nouveaux chrétiens, et ceux-ci remplissaient, au témoignage du savant Tertullien, la cour, l'armée, les villes et tout l'empire.

Ainsi le bras de Dieu avait soutenu son Eglise !

DIXIÈME ET DERNIÈRE PERSÉCUTION GÉNÉRALE

Le démon, jaloux des progrès croissants du christianisme, suscita une dixième et plus terrible persécution, dont le souvenir est resté attaché aux noms de Dioclétien et Maximien, alors empereurs, qui portèrent des édits d'une cruauté inexorable, pour détruire la religion chrétienne.

L'empire romain se couvrit d'échafauds et de bûchers pour anéantir les adorateurs du vrai Dieu et les disciples de la Vérité.

Sainte Agnès et saint Sébastien souffrirent, à Rome, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Vincent souffrit en Espagne, sainte Lucie en Sicile.

En Gaule, saint Maurice et toute la légion thébéenne préférèrent se laisser égorger plutôt que de renier la foi et de poursuivre leurs frères, selon les ordres iniques des empereurs.

Le proconsul romain qui résidait alors à Vienne, comme délégué de la puissance impériale, se nommait Crispinus. C'était un grand ennemi des chrétiens.

Le zèle bien connu de Julien pour la religion proscrite par les édits, et la haute position qu'il occupait dans l'armée, le signalaient aux recherches des persécuteurs. Sa famille et ses amis l'engagèrent vivement à se tenir éloigné de la ville jusqu'à ce que la tempête fût un peu calmée. Ferréol joignit ses instances aux leurs : il rappelait la parole de l'Evangile : « Si vous êtes persécutés dans une ville, réfugiez-vous dans une autre » et l'exemple même de Jésus-Christ qui, plusieurs fois durant sa vie, avant l'heure fixée pour sa Passion, se déroba par la fuite aux poursuites de ses ennemis.

Les Saints, grâce à leur humilité, et sachant d'ailleurs que Dieu a voulu nous conduire dans la voie de la perfection par les lumières et le secours du prochain, acceptent facilement de condescendre aux conseils de leurs frères et à leurs volontés, toutes les fois que l'évidence ou une inspiration céleste ne s'y opposent point.

Julien écouta donc ses amis et il consentit à fuir. Il se réfugia à *Brioude*, en Auvergne. Une pauvre vieille femme du hameau de la *Vincelle* lui donna l'hospitalité. La demeure du pauvre est rarement fermée au proscrit.

MARTYRE DE JULIEN

Cependant l'impie proconsul, promptement informé de la disparition de Julien, avait aussitô dépêché des cavaliers à sa poursuite, en leur prescrivant de tuer le fugitif partout où ils le rencontreraient et de lui rapporter sa tête en témoignage de l'accomplissement de leur mission.

De faux frères trahirent-ils le secret de l'amitié pour acquérir les richesses promises aux délateurs, ou de fanatiques païens avaient-ils dénoncé l'arrivée parmi eux du noble officier chrétien ? Nous ne pouvons le savoir aujourd'hui.

Mais, instruits de la présence de Julien à Brioude, les émissaires romains se présentèrent à la demeure qui lui servait d'asile, sommant la pauvre femme qui l'avait accueilli de leur livrer leur victime.

Le généreux soldat du Christ ne permit pas à son hôtesse de le cacher et de lui ravir ainsi la palme du martyre.

Il sortit aussitôt et parut devant ceux qui le cherchaient.

« Voici, leur dit-il, celui que vous poursuivez. Frappez-moi de vos glaives pour me donner une mort désirée. Accomplissez les ordres que vous avez reçus et satisfaites ma juste impatience de répandre mon sang pour mon Dieu. »

Les émissaires surpris et confondus de la générosité et du calme du Bienheureux, demeuraient immobiles et semblaient hésiter à le frapper.

Julien, uniquement et saintement désireux de la couronne du ciel, reprit avec plus de hardiesse et de plus vives instances : « La vie de ce monde m'est à charge, car mon âme a vivement désiré le Seigneur et soupiré après le jour de sa venue. Me voici devant vous ; voici ma tête ; vous voyez votre victime ; un seul coup de glaive vous assurera la récompense promise à vos services et me mettra moi-même au comble de la félicité. »

A ces mots, le martyr s'agenouille et recommande à Dieu, par une fervente prière, l'heure de ce suprême combat.

Il tend ensuite son cou au glaive, à l'exemple de tant de saints martyrs, qui l'avaient précédé dans l'immolation

Un bourreau s'avance, et tirant son glaive, l'abat de toutes ses forces sur la noble victime. La tête roule sanglante sur le sol, et l'âme du martyr s'envole victorieuse vers les demeures éternelles.

Les soldats saisissent la tête inanimée et la plongent dans une fontaine, qui se rougit de sang. Cette fontaine, encore subsistante, a été la source de nombreux miracles dus à l'intercession du saint martyr.

Après avoir lavé leur sanglant trophée, les soldats le portèrent au proconsul Crispinus, comme un irrécusable témoin de l'exécution de ses ordres cruels.

Le corps de la sainte victime avait été abandonné sur le sol, au lieu même de l'exécution. Deux vieillards païens qui gardaient leurs troupeaux sur les sommets voisins, touchés de compassion pour cette infortune, recueillirent les restes mutilés de l'ancien officier romain mort pour le Christ, et lui donnèrent une sépulture honorable.

Dieu qui a promis de récompenser la moindre action accomplie pour son nom, jusqu'à un verre d'eau froide donné à un pauvre par amour pour lui, rendit la vigueur du jeune âge aux vieillards qui avaient eu soin d'ensevelir le corps de son martyr. Frappés de ce prodige et touchés par une grâce intérieure, due sans doute aux prières de Julien, les deux bergers, nommés Ilpidius et Arcons, reconnurent le ridicule du culte des idoles, ils adorèrent le vrai Dieu, et après avoir reçu le baptême des chrétiens, ils se consacrèrent à la garde du tombeau du saint martyr.

Ce tombeau fut glorifié par le Seigneur, qui y opéra des prodiges nombreux par l'intercession de saint Julien.

Une dame espagnole, riche et de haute naissance, dont le mari avait été conduit à Trèves sous le poids d'une accusation capitale, se rendait dans cette ville, où résidait alors un des empereurs. Comme elle passait près du tombeau du Saint, à Brioude, elle se sentit inspirée de recommander la cause de son mari au glorieux martyr.

En arrivant à Trèves, elle trouva son mari remis en liberté et déchargé de toute accusation. Les deux heureux époux allèrent remercier leur saint pro-

tecteur et, pour témoigner leur reconnaissance, ils firent élever un sanctuaire sur son tombeau.

Les Arvernes de Brioude, jusqu'alors idolâtres et qui adoraient Mars et Mercure, se convertirent à la vraie foi et ils adoptèrent saint Julien pour leur patron.

Un siècle et demi s'écoula avant qu'on célébrât régulièrement l'anniversaire du martyre de saint Julien, dont la tradition n'avait pas conservé la date.

Vers le milieu du Ve siècle, l'illustre saint Germain, évêque d'Auxerre, se trouvant à Brioude s'informa de l'époque de cet anniversaire.

« Hélas! répondirent les habitants, nous ne célébrons pas d'anniversaire parce que nous ignorons le jour précis de la mort.

— Eh bien, mettons-nous en prière, répliqua l'évêque et peut-être la bonté divine daignera-t-elle nous éclairer. »

On se mit en prière; le lendemain matin, saint Germain réunit autour de lui les principaux de l'endroit et il leur dit : « C'est le 28 août que vous devez célébrer l'anniversaire de votre bienheureux patron. »

MARTYRE DE SAINT FERRÉOL

Le martyre de Julien, loin d'ébranler le courage de son ami et compagnon d'armes, Ferréol, ne fit que l'embraser d'un plus ardent désir de conquérir le ciel par une fidélité inébranlable à sa religion. Il ne sortit point de sa prudente réserve, mais une occasion se présenta bientôt où cacher sa foi eût été la trahir.

Le proconsul Crispinus l'invita comme les autres officiers à offrir un sacrifice aux faux dieux, pour se conformer aux récents édits des empereurs.

« Je suis chrétien, répondit le généreux officier, et je ne puis sacrifier aux idoles. J'ai porté les armes pour le service des empereurs, tant qu'il m'a été possible de le faire sans violer ma religion.

» En vous obéissant, j'obéissais à des lois justes; mais je n'ai jamais obéi à des lois sacrilèges; j'ai été armé pour repousser les ennemis de la patrie non pour persécuter les chrétiens.

» Vous me parlez de ma solde. J'y renonce dès ce jour; qu'il me soit seulement permis de vivre en chrétien. Je subirai d'ailleurs la mort sans aucune crainte, si vous ne voulez point me laisser cette liberté.

— D'où te vient ce mépris de la vie? répondit le proconsul; serait-ce de la désobéissance aux lois ou de l'affront fait aux divins empereurs? Mais je veux bien encore te pardonner l'injure faite aux dieux et aux empereurs, si tu consens à présent à renoncer à la secte des chrétiens et à sacrifier aux dieux.

— Je n'ai point à être pardonné, reprit Ferréol; je n'ai point méprisé vos lois en leur préférant la loi de Dieu. Celui-là, au contraire, est un grand coupable qui renonce au seul vrai Dieu pour adorer des créatures insensibles et périssables. Pour moi, j'adore le Créateur et non une créature.

» Dieu lui-même nous enseigne à ne point le chercher dans les ouvrages faits de main d'hommes. Il a tout créé, et le ciel et la terre et tous leurs ornements lui rendent gloire et témoignent de sa puissance.

» Tout ce monde visible obéit fidèlement à ses ordres et est destiné à procurer le salut des Elus.

» Vous autres, adorateurs d'idoles de bois et de pierre, vous déshonorez le souverain Créateur du monde, et, par votre orgueilleuse impiété, vous attirez sur vous l'éternelle damnation des mauvais esprits.

» Mais notre Dieu, Seigneur universel et éternel Empereur, a donné à ses serviteurs par son Fils, Jésus-Christ, la confiance de mourir et l'espérance d'une résurrection glorieuse, afin de nous animer au mépris de la vie périssable de la terre et à l'amour de la vie éternelle du ciel. »

Nos glorieux martyrs recevaient ainsi du Saint-Esprit les admirables réponses aux interrogatoires des persécuteurs. Leur éloquence inspirée confondait la vanité des dieux de l'empire, elle proclamait la Vérité qu'ils allaient bientôt affirmer de leur sang et glorifier par le sacrifice de leur vie.

Le proconsul, irrité de voir ses promesses méprisées, s'écria : « Assez de paroles offensantes contre nos dieux et les justes édits des augustes empereurs. Sacrifie à l'instant, ou bien tu sentiras toute la rigueur des plus cruels tourments.

— Je suis chrétien, » dit Ferréol.

Sur l'ordre du proconsul, des bourreaux s'emparent de l'officier et le frappent cruellement.

Mais le soldat du Christ reste ferme dans sa foi et dans sa résolution; il bénit Dieu dans son supplice et il chante ses louanges.

La couronne de gloire ne devait pas lui être donnée en ce jour; le proconsul, après un long tourment, le fit jeter en prison et charger de lourdes chaînes.

« Dans trois jours, lui dit-il, si tu persévères encore dans ton impiété, tu subiras tous les raffinements des supplices réservés aux plus infâmes criminels. »

Au troisième jour, Ferréol, épuisé par son premier supplice et par le séjour dans les horribles cachots de l'antiquité, mais fortifié surnaturellement par la grâce de Dieu qui n'abandonne jamais ses amis, montra le même courage et la même intrépidité, et il eut la tête tranchée.

Plusieurs auteurs parlent d'une délivrance miraculeuse de Ferréol, dans la matinée du troisième jour fixé pour son nouvel interrogatoire : il se serait trouvé soudainement délivré de ses fers, la porte de la prison se serait ouverte devant lui. Devant ce prodige opéré par la main toute-puissante de Dieu, Ferréol aurait cru que la Providence ne voulait pas de son sacrifice en ce moment, et prenant la fuite il aurait traversé le Rhône à la nage. Mais par ce prodige Dieu ne voulait que montrer à son serviteur qu'il était auprès de lui dans le combat : poursuivi par les bourreaux, le martyr fut atteint et eut la tête tranchée, sur l'autre rive.

Vienne et Brioude se disputent l'honneur d'avoir été le théâtre du lieu du martyre du glorieux Ferréol.

Des églises s'élevèrent, en son honneur, au IVe ou au Ve siècle, près du Rhône, en face de Vienne, et à Brioude, près de la fontaine de Saint-Julien, son ami.

Le corps du saint martyr fut découvert par saint Mamert, évêque de Vienne, en 470.

La première église bâtie près du Rhône en l'honneur de saint Ferréol tombait en ruines, par suite des envahissements du fleuve qui en rongeait les fondements.

Le célèbre évêque de Vienne en fit élever une nouvelle, plus belle que la première.

Un grand concours de moines, d'abbés, et une immense multitude de peuple se réunit pour la dédicace du nouveau sanctuaire.

Mais quand on descendit dans la crypte de l'ancienne chapelle pour prendre le corps du Saint et le transporter dans sa demeure nouvelle, il se trouva que cette crypte renfermait trois sépulcres.

Comment reconnaître celui du martyr? L'embarras était grand au sein de l'assemblée, lorsqu'un vieillard prit la parole : « La tradition, dit-il, raconte que la tête de saint Julien de Brioude a été ensevelie avec le corps de saint Ferréol; s'il en est ainsi nous reconnaîtrons facilement le cercueil de notre Saint. » Un transport de joie accueillit cette déclaration, et sur l'ordre de l'évêque on se prosterna pour remercier le Seigneur

Puis on commença à ouvrir les sépulcres.

Dans les deux premiers sépulcres, on ne trouva qu'un squelette d'homme ; mais le troisième contenait un cadavre et deux têtes. Le corps était sans blessure, les vêtements intacts, la tête coupée embrassait une autre tête que le bras retenait encore. Le tout dans un tel état de conservation qu'on eut dit que la sépulture venait d'avoir lieu ; le visage avait conservé sa couleur naturelle, les cheveux étaient abondants, et aucune corruption n'apparaissait. On l'aurait pris pour un homme endormi d'un sommeil ordinaire.

L'évêque Mamert, rempli de joie, s'écria : « Plus de doute, c'est le corps de saint Ferréol et la tête de saint Julien. »

Les précieuses reliques furent transférées, au chant des psaumes et aux acclamations du peuple, dans la nouvelle basilique.

Les Sarrazins ayant, au VIII^e^ siècle, renversé cette église, les reliques furent transférées à Vienne, et à cette occasion l'église de Brioude obtint la tête de saint Julien et un bras de saint Ferréol.

SAINT ÉMILE

Quelques-uns de nos lecteurs nous ont demandé de raconter la vie de saint Emile. Nous avons le regret de ne pouvoir répondre à leur désir : plusieurs saints ont porté ce nom, mais leurs contemporains n'ont pas pris soin d'écrire leur histoire, ou s'ils l'ont écrite, elle n'a pas été conservée jusqu'à nous. Voici tout ce que nous savons sur ces serviteurs de Dieu, presque tous vaillants martyrs, qui ont donné leur sang et leur vie pour Jésus-Christ :

Saint Emile, officier romain, honoré à Lucques en Toscane, dont les reliques furent retrouvées au XIII^e^ siècle. Fête le 1^er^ février.

Saint Emile, martyr en Afrique avec saint Caste. Comme ils refusaient de renoncer à Jésus-Christ, on les soumit au supplice du feu. Vaincus par cet affreux tourment, ils demandèrent grâce, déclarant qu'ils allaient adorer les idoles ; mais bientôt après, pleins de repentir pour ce moment de faiblesse, ils se rétractèrent, affirmant qu'ils voulaient rester chrétiens ! Jetés de nouveau dans les flammes ils endurèrent cette fois courageusement ce supplice jusqu'à la mort, réparant ainsi leur faute et méritant la couronne éternelle. Fête le 22 mai.

Saint Emile, martyr en Sardaigne, fête le 28 mai.

Saint Emile, martyr à Ravenne, le 18 juin. — Deux autres martyrs du même nom, immolés en Afrique, l'un le 18 juin, l'autre le 28 septembre.

Saint Emile, martyr à Tomes (Asie), le 20 juin. — Saint Emile, martyr à Rome, le 20 juillet. — Saint Emile, martyr à Laodicée, le 26 juillet. — Saint Emile, martyr à Alexandrie, le 16 août. — Saint Emile, martyr à Capoue, le 6 octobre.

SAINT MOISE L'ÉTHIOPIEN

SOLITAIRE DE SCÉTÉ

Fête le 28 août.

Saint Moyse étudie les Saintes Écritures dans la solitude de Scété.
(D'après une eau-forte de Martin de Vos.)

CHEF DE BRIGANDS

Ici-bas n'arrive pas à la fortune qui veut; il n'en est pas de même du ciel; il est ouvert à tout le monde; la bonne volonté suffit pour y parvenir. L'histoire de Moïse est une vivante démonstration de cette vérité.

Il naquit en Ethiopie dans la première partie du IVe siècle. Ses forces physiques se développèrent d'une manière prodigieuse. D'une taille et d'une activité remarquables, il semblait fait pour jouer un grand rôle. Malheureusement il donna à sa vie une mauvaise direction. Son teint noirci par les ardeurs du soleil fut bientôt l'image de son âme. Entré jeune encore au service d'un riche bourgeois de la contrée, Moïse sentit se réveiller en lui tous les instincts vicieux. Au lieu de remplir les obligations d'un bon serviteur, il se livrait à la colère et au vol. Son plus grand plaisir était de déplaire à son maître. Amers reproches, vertes réprimandes, punitions, rien n'avait prise sur cette nature indomptable. En présence d'une telle indocilité il fallut le renvoyer.

Chassé par son maître, le voilà sur le chemin, sans travail et sans but. Que va-t-il devenir? Prendre une résolution fut pour lui l'affaire d'un instant; entraîné par ses penchants pervers, il s'engage dans la route du crime et se fait chef de brigands. Sa force et sa cruauté lui font vite une réputation de scélératesse incroyable. Chaque jour amène de nouveaux larcins et d'autres assassinats. Dans le pays tout entier, son nom est un sujet de haine et d'épouvante. Un jour, suivant son habitude, il attend un voyageur pour le dévaliser et lui donner la mort. La victime va tomber sous ses coups, quand des aboiements de chien se font entendre et réveillent l'attention du voyageur qui se met en garde contre toute surprise. L'impossibilité de réaliser son infâme dessein

jette Moïse dans une étrange fureur. Au comble de la colère, il regarde de tous côtés et, apercevant sur l'autre rive du Nil un berger qui faisait paître son troupeau, n'y tenant plus, il quitte ses vêtements, les place sur sa tête, prend son épée entre les dents et, sans plus tarder, traverse le fleuve à la nage. Mais l'enfant l'avait aperçu et s'enfuyait épouvanté dans la montagne où le creux d'un rocher lui servit de retraite.

Moïse le chercha longtemps sans pouvoir le découvrir. Pour se dédommager et assouvir sa vengeance, il s'empare des quatre plus beaux béliers du troupeau, et les lie ensemble, puis se jette dans le fleuve qu'il repasse à la nage entraînant après lui sa capture. De là il se rend à un village voisin où il se livre à une honteuse débauche.

Mais il n'y a pas de fautes que la miséricorde de Dieu ne puisse effacer. L'heure approche où la grâce le terrassera et le changera de loup cruel en un doux agneau.

CONVERSION DE MOISE — DE VOLEUR IL SE FAIT MOINE

Il est difficile de dire comment se fit cette conversion. Pallade, l'un de ses historiens, parle d'une situation très embarrassante où l'aurait mis sa mauvaise conduite. Cassien prétend qu'il n'échappa aux poursuites de la justice, à la suite d'un meurtre, qu'en cherchant un asile dans un monastère. Moïse y serait resté assez longtemps et aurait profité de ce séjour pour revenir à Dieu. Enfin, nous lisons ce passage dans la vie des Pères du désert : « Moïse ayant entendu parler un homme de bien sur l'état des bons et des méchants après la mort, sur la séparation que fera Dieu au jugement dernier, sur l'horreur des supplices dont seront tourmentés durant l'éternité les malheureux qui auront quitté la terre après une vie de crimes, fut touché et résolut d'abandonner le chemin que jusque-là il avait suivi. » Dès l'instant même, une douleur très vive s'empare de son âme; les sanglots le suffoquent; il pousse d'amers gémissements et répand une quantité de larmes. Sa conversion est dès lors si complète que, sans retarder d'un jour, il s'en va frapper à la porte d'un couvent.

Couvert de vêtements en lambeaux, mais le cœur brisé de repentir et les yeux mouillés de larmes, Moïse se présente aux religieux, et leur demande avec une profonde humilité à parler à leur Supérieur. Malgré des dehors si touchants, les moines ne parviennent pas à déposer toute crainte et toute défiance. En se souvenant de sa conduite passée, ils ont peine à croire à la sincérité de ses paroles. Devant ses instances, on le reçoit enfin, et on le mène au Supérieur. Alors, en présence de la communauté assemblée, il confesse publiquement toutes ses fautes, et après avoir exposé en détail ses actions les plus criminelles, il dévoile ses plus secrètes pensées et ses désirs les plus cachés. Cet aveu montra enfin à ceux qui l'entendaient la sincérité de ses sentiments.

« Mettez-moi, leur dit-il, dans le chemin du salut, et ne refusez pas de me recevoir parmi vous. » Avant de voir sa demande exaucée, il dut subir une autre épreuve, celle d'attendre plusieurs jours durant à la porte du couvent. Son repentir et ses larmes firent bientôt tomber les dernières barrières. On le reçut avec des témoignages d'admiration et de tendresse. Les religieux bénissaient le Seigneur de sa bonté et de son infinie miséricorde à son égard. Sans attendre, on lui donna l'habit monastique, et on l'admit au nombre des Frères.

Il profita si bien des avis qui lui furent donnés, qu'en peu de temps il arriva à une haute perfection. D'une exactitude exemplaire, il se livrait à la prière et à l'oraison, il domptait son corps par les jeûnes et les veilles.

Dans le monastère, il aimait à remplir les emplois qui paraissaient les plus vils. Il vivait de pain sec et buvait de l'eau pure; il lui arriva même de rester trois ou quatre jours sans rien prendre. L'humilité était surtout la vertu qui brillait en lui. Le seul souvenir de sa vie passée faisait naître en son cœur une douleur si intense qu'elle lui arrachait de plaintifs gémissements et inondait ses yeux de larmes.

MOISE SE RETIRE DANS LE DÉSERT DE SCÉTÉ SES LUTTES — SES TRIOMPHES

Les saints répandent toujours autour d'eux un parfum, une vertu secrète qui fait que l'on ne s'en approche jamais sans en retirer quelque profit. Clémon, un de ses compagnons de crimes, vint un jour le voir dans le couvent, et il fut si touché du changement qui s'était opéré dans son ancien ami qu'il voulut sur-le-champ l'imiter. Il laissa sa vie de désordres et de péchés et se dévoua dans le cloître au service de Jésus-Christ.

Au bout de quelques années, Moïse trouve son existence trop douce; son âme a besoin d'expiation, et, sous cette inspiration, il quitte son monastère et se retire dans le désert de Scété; le grand saint Macaire en gouvernait alors les solitaires. Quelles furent ses épreuves dans cette nouvelle retraite? C'est là que le démon l'attendait pour lui livrer de terribles assauts; on a peine à se faire une idée de ses luttes, tant elles furent grandes. Pallade, son biographe, place au commencement de son séjour dans ce désert le trait que voici : « Moïse vaquait à la prière lorsque quatre voleurs viennent le surprendre et se jeter sur lui; le solitaire, sans s'émouvoir, les saisit tous les quatre, les lie ensemble, comme une botte de paille, les charge sur ses épaules et les emporte à l'église. »

Les ermites s'y trouvaient assemblés pour prier Dieu. « Ces hommes, leur dit Moïse, sont venus m'attaquer, mais comme je ne dois punir personne, je viens vous demander ce que vous voulez que j'en fasse. » Qu'on juge de l'étonnement des solitaires en entendant une semblable proposition. Les austérités et les pénitences n'avaient donc pas fait perdre à Moïse cette force qu'il tenait du prodige. Quand les brigands connurent le nom de celui qui les avait traités de la sorte, ils se sentirent touchés, confessèrent leurs crimes devant Dieu, et résolurent d'imiter dans le repentir celui qu'ils avaient trop imité dans le péché. « Si cet homme, se dirent-ils, qui était si fort et si grand scélérat, a pu cependant renoncer à tout et vit à présent dans la crainte du Seigneur, pourquoi ne pas agir comme lui et ne pas penser à notre salut? » Sans mettre de délai à leur complète conversion, ils quittent le monde pour devenir de parfaits solitaires.

Moïse pensait vivre ignoré dans son désert. Il s'était trompé; la sainteté, qui a des charmes irrésistibles, lui amenait de nombreux visiteurs. Des Frères qui avaient admiré ses vertus dans le monastère vinrent le trouver pour jouir de la douceur de ses entretiens. Attristé d'être ainsi distrait de Dieu, il alla s'en plaindre à saint Macaire, qui lui conseilla de s'enfoncer davantage dans la solitude, et de se retirer dans le désert de Pétra, situé à plus de huit journées de marche de toute habitation humaine.

Sur le conseil de l'homme de Dieu il partit, mais, chemin faisant, la peur de manquer d'eau s'empara tellement de lui qu'il fut sur le point de revenir sur ses pas.

A ce moment, il entendit comme une voix intérieure qui lui dit de ne pas se laisser arrêter par cette crainte. Il poursuivit donc sa route jusqu'au lieu indiqué. Dieu, qui ne trompe point dans ses promesses, lui accorda en effet tout ce dont il avait besoin. Un jour, des Frères nombreux vinrent le visiter. Une soif ardente les tourmentait. Que faire pour les désaltérer ? Moïse se met à genoux et adresse au Seigneur cette fervente prière : « O Dieu, vous m'avez conduit dans ce désert, et voici que vous ne donnez pas à vos serviteurs l'eau nécessaire pour étancher leur soif. » Le ciel à l'instant exauce sa plainte, un nuage épais se forme, couvre le rocher et répand une pluie si abondante que tous les réservoirs du solitaire sont bientôt remplis.

Il n'y a pas de solitudes, si profondes soient-elles, où le démon ne pénètre. Il est toujours l'éternel ennemi du genre humain, et surtout des saints. Cette nouvelle retraite, en donnant à Moïse le repos du côté des hommes, ne le mit donc pas à l'abri des attaques de l'enfer. Nous touchons au moment des grandes épreuves. Ses vertus ont besoin de s'épurer encore davantage au contact de la souffrance : c'est dans le creuset que l'or se sépare de tout alliage.

Moïse eut à soutenir des combats qui furent pour lui des plus terribles. « Les démons, dit Pallade, réveillèrent en son cœur les instincts les plus pervers, de telle sorte qu'à plusieurs reprises, le découragement fut sur le point d'envahir son âme. » Son agitation et son trouble devinrent si grands qu'il résolut d'aller trouver Isidore, prêtre du désert de Sceté, homme célèbre autant par la sainteté de sa vie que par la sagesse de ses conseils. « Ne vous découragez pas, lui dit le ministre de Dieu, il en est des mauvaises habitudes comme d'un chien qui a coutume d'aller dans une boucherie ronger des os. Il y reviendra tant qu'il y pourra rentrer, mais du jour où on ne lui donnera plus rien, et qu'on lui fermera la porte de la boucherie, on ne le reverra plus. Ainsi en est-il des mauvaises habitudes. Continuez votre vie pénitente et mortifiée, et le démon qui vous tente, sans jamais obtenir de succès, finira bien par se lasser et ne plus revenir. »

Fortifié par ces paroles, Moïse retourna à sa cellule. Cependant l'orage n'était pas calmé; il fallut lutter longtemps encore. Souvent l'esprit de mensonges représentait à son imagination les désordres de sa vie d'autrefois, afin de porter le trouble et l'effroi dans son cœur. Au milieu de ses terreurs, le pauvre solitaire allait demander à quelque cénobite les lumières dont son âme avait tant besoin.

Pour avoir une idée de la violence des attaques infernales, il suffit de connaître les moyens qu'il employa pour les repousser. Durant six ans, il passa les nuits entières debout au milieu de sa cellule, ne s'accordant aucun sommeil de peur de donner prise à la tentation. La prière était son unique occupation. Il lui arriva de rester plusieurs jours sans prendre de nourriture; et cependant, avec toutes ces veilles, ces jeûnes, ces mortifications, il n'avait pas encore la paix du cœur.

Un jour qu'il était plus tourmenté qu'à l'ordinaire, il sortit de sa cellule, et se dirigea vers le désert de Scété où se trouvait saint Isidore. Celui-ci, après l'avoir consolé de son mieux en se servant de quelques passages de l'Ecriture, lui dit de retourner à sa retraite. Moïse hésite à obéir, il a peur d'y retrouver les tentations qui l'ont tant fait souffrir. Isidore lui dit alors de monter sur le toit de sa maison et de regarder vers l'Occident; et Moïse aperçut une multitude de démons qui paraissaient agités comme des gens qui se préparent au combat. « Tournez maintenant vos yeux vers l'Orient; » et il vit une légion innombrable d'esprits célestes d'une étonnante majesté. Ils brillaient comme le soleil. « Ceux que vous voyez à l'Occident, ajouta le Saint, sont les mauvais anges qui travaillent à perdre les serviteurs de Dieu; tandis que ceux qui se tiennent à l'Orient forment la milice du Seigneur envoyée pour les défendre. Cessez donc de craindre, puisque nous en avons davantage avec nous que contre nous. »

Rassuré par cette vision il partit en bénissant le ciel. Il a confiance maintenant dans l'issue de la lutte; il sait qu'il remportera la victoire. Dans le désert de Pétra se trouvaient beaucoup de solitaires vieux et infirmes qui ne pouvaient plus aller puiser l'eau dont ils avaient besoin. Moïse est heureux de leur rendre ce service. Chaque matin, il prenait leurs urnes pour les aller remplir à une fontaine située à deux lieues de là. Cette nouvelle austérité exaspéra tellement le démon qu'il voulut s'en venger d'une manière terrible. Il profita du moment où le solitaire était penché sur le bord de la fontaine pour lui appliquer un si violent coup de massue que Moïse fut renversé et perdit connaissance. On le trouva dans cet état et on eut beaucoup de peine à le ramener dans sa cellule. Il lui fallut une année pour se remettre. Il fit alors visite à saint Isidore et lui dit : « Je ne cesserai de combattre Satan qu'il ne cesse lui-même de me tourmenter par des illusions durant mon sommeil. — Réjouissez-vous, lui répondit Isidore, car le temps de l'épreuve est passé pour vous. »

Désormais, l'ennemi du genre humain ne viendra plus troubler la paix et la quiétude du solitaire. Il n'a plus qu'à jouir du calme et des douceurs qu'une âme aimante trouve à s'entretenir avec Dieu. La tempête est apaisée, le ciel est sans nuage; le combat a été rude, la victoire est magnifique. Dieu a éprouvé son serviteur, désormais il se communiquera intimement à lui.

MOÏSE MODÈLE DE PÉNITENCE ET D'HUMILITÉ

Moïse ne se désespéra jamais au souvenir des fautes de sa jeunesse; sa confiance en la miséricorde divine était illimitée. Dieu semblait se plaire à récompenser l'humilité de son serviteur qui était si grande que jamais la vanité ne trouva place en son cœur. Aidé de la grâce, il s'éleva à une très haute contemplation. Témoin de tant de vertus, Théophile évêque d'Alexandrie, l'ordonna prêtre. Le prélat lui dit ces simples paroles après lui avoir conféré le sacerdoce : « Moïse, vous voilà tout blanc (on l'avait revêtu d'une robe blanche). — Je le suis au dehors, reprend le solitaire, Dieu veuille que je le sois aussi au dedans. » Afin d'éprouver son humilité, le même évêque commanda aux ecclésiastiques de la ville de le renvoyer quand il viendrait à l'autel célébrer le divin sacrifice, puis de le suivre discrètement afin d'entendre ce qu'il dirait. Ses ordres furent exécutés, et quand Moïse se présenta on le chassa durement par ces paroles : « Sortez d'ici, Ethiopien. » Il s'éloigna aussitôt, ne laissant échapper d'autres plaintes que ces simples

mots : « Tu n'as que ce que tu mérites, car tu n'es pas un homme et tu as eu la témérité de te mêler parmi les hommes. »

A quelque temps de là, les solitaires de Scété étaient réunis en assemblée. Quand Moïse se présenta, ils se dirent entre eux, de façon à être entendus de lui : « Pourquoi cet Ethiopien s'avise-t-il de venir avec nous? » Avant de se séparer, on lui demanda s'il n'avait pas été troublé par de telles paroles : « *J'ai été troublé*, répondit-il avec David, et *j'ai gardé le silencee*. »

Le bruit de sa sainteté se répandit bientôt au delà du désert. On venait le voir de très loin. Ayant appris que le prince, gouverneur de la province, était en chemin pour le venir visiter, il quitta sa cellule afin d'éviter cet honneur. Après avoir marché peu de temps, il rencontra le prince qui lui demanda où se trouvait la retraite de Moïse. « Eh! Seigneur, comment vous amusez-vous à rechercher cet homme, lui dit le Saint. C'est un insensé. » Malgré cette réponse, le gouverneur poursuivit sa route et rapporta aux solitaires les paroles qu'il venait d'entendre. Etonnés, ils lui demandent comment était cet homme. « C'était un vieillard grand et noir, il portait des habits usés, répliqua le prince. » A ces signes, on reconnut facilement que ce ne pouvait être que Moïse lui-même. Il avait fui de la sorte afin d'éviter une visite aussi honorable. Le gouverneur s'en retourna très édifié d'une humilité qui faisait fuir avec tant de soin ce que les autres recherchaient avec avidité.

Le jour de sa mort ne nous est pas connu; nous savons seulement qu'il mourut à la fin du IVe siècle, à l'âge de soixante-quinze ans, plein de vertus et de mérites. Pallade, après avoir rapporté dans son éloge ce que l'on vient de lire, finit par ces mots : « Voilà la sainte et religieuse vie que cet invincible soldat de Jésus-Christ a menée, par laquelle il a mérité de compter parmi les plus grands saints. Il fut ordonné prêtre et mourut en Scété, à l'âge de soixante-quinze ans, et laissant 75 disciples après lui. »

SAINT ÉZÉCHIAS, ROI DE JUDA

Fête le 28 août

L'ange du Seigneur extermine l'armée de Sennachérib pendant qu'Ézéchias prie dans le Temple.

ISRAEL ET JUDA

On sait ce que fut le schisme des dix tribus. Le peuple, mécontent, s'était soulevé contre Roboam, le fils de Salomon. Les seules tribus de Juda et de Benjamin auxquelles se joignit celle de Lévi lui étaient restées fidèles : elles formèrent le *Royaume de Juda*.

Les dix autres se donnèrent à Jéroboam qui prit le nom de *roi d'Israël*. A ces révoltés, le Seigneur accorda deux siècles, pendant lesquels il ne cessa de les rappeler à lui par la voix de ses prophètes. Mais les oracles furent méprisés, les autels profanés, et le veau d'or proclamé le seul Dieu d'Israël. Enfin arriva le jour vengeur de la captivité. Les dix tribus, abandonnées par Dieu à la puissance de l'Assyrien Salmanazar, furent emmenées presque entières en un lointain exil d'où elles ne revinrent jamais.

Juda n'était guère tombé moins bas qu'Israël. Ses rois furent la plupart ambitieux, cruels, sacrifiant à leurs caprices les intérêts du peuple. Achaz, qui régnait à l'époque de l'invasion de Salmanazar, avait poussé l'impiété jusqu'à consacrer ses enfants à Moloch, l'idole infâme.

Cependant, au milieu des débordements d'une cour idolâtre, son fils Ezéchias était resté juste, pur et craignant Dieu. Lorsque Achaz mourut (en 723 avant Jésus-Christ), frappé du ciel et maudit des hommes, le jeune prince, associé au trône depuis un an, succéda à son père.

Il était âgé de vingt-cinq ans.

Le Seigneur allait se servir de lui pour rappeler son peuple de ses égarements.

ÉZÉCHIAS RÉTABLIT LE CULTE DU SEIGNEUR

Dès les premiers jours de son règne, Ezéchias montra quelle sagesse il devait apporter dans

son gouvernement. « Sanctifiez vos âmes, dit-il aux prêtres, purifiez l'autel, rallumez le feu sacré, offrez au Seigneur de nombreux holocaustes afin d'expier les crimes de nos pères. Ils ont transgressé la loi; ils ont bravé la colère de Jéhovah : aussi sont-ils devenus un objet de risée pour tous les peuples. C'est à nous de relever le prestige d'Israël et de montrer que notre Dieu est un Dieu fort, puissant et fidèle. »

Les prêtres et les lévites que la cruauté d'Achaz avait rendus craintifs ne purent contenir leurs transports d'allégresse à une injonction si douce.

Après avoir chanté une hymne de reconnaissance au Seigneur, ils se mirent à purifier le temple à la hâte, afin que les cérémonies sacrées puissent bientôt reprendre leur cours.

Après seize jours d'un travail non interrompu, le Saint des saints purifié, orné, était digne de recevoir de nouveau un des reflets de la gloire du Très-Haut.

Lorsque toutes les cérémonies furent terminées, Ezéchias se rendit au temple dès le matin, accompagné des principaux de Jérusalem, et d'une grande foule de peuple; il y offrit un sacrifice expiatoire pour les crimes de son père; le sang des taureaux et des génisses coula sur l'autel des holocaustes pour satisfaire à la justice divine.

Pendant que le roi et le peuple, humblement prosternés, adoraient le Seigneur, les jeunes lévites, revêtus de l'éphod de lin, accompagnaient sur la harpe et le kinnor les plus beaux chants de triomphe de David.

Ezéchias témoigna une grande joie du rétablissement du culte et invita tous ses sujets à offrir des hosties pacifiques au Seigneur et à lui rendre mille actions de grâces.

CÉLÉBRATION SOLENNELLE DE LA PAQUE

On n'avait pu solenniser la Pâque à la date précise où elle tombait. Dans une assemblée du peuple, on fixa pour la célébration un jour du mois d'avril. Ezéchias envoya des députés dans toutes les villes pour inviter à cette solennité non seulement les habitants de Juda, mais encore tous les Israélites restés fidèles à la loi de Dieu.

Les envoyés royaux parcoururent les terres d'Israël et de Juda, publiant partout ce que le roi avait ordonné. « Enfants d'Israël, revenez au Seigneur, le Dieu d'Abraham et de Jacob, convertissez-vous, ne soyez pas inflexibles, comme vos pères. Humiliez-vous devant l'Eternel. Accourez à ses solennités. Sa colère s'éteindra comme un feu ardent qui manque d'aliment, et sa miséricorde vous accablera sous le poids de ses bienfaits. »

Les courriers traversèrent toutes les villes d'Ephraïm, de Manassé, de Zabulon, dans Israël. Depuis Dan jusqu'à Bersabée, les peuples entendirent leurs voix; beaucoup les tournèrent en dérision et les rejetèrent avec mépris. Quelques-uns cependant suivirent l'avis qu'on leur donnait et vinrent à Jérusalem.

Dans la tribu de Juda, Dieu s'était rendu déjà le maître de tous les cœurs. Aussi le peuple s'empressa-t-il de se rendre aux désirs d'Ezéchias.

Une grande foule se réunit à Jérusalem; avant de célébrer la Pâque, on renversa les autels des idoles qu'on avait placés ça et là sur les hauts lieux. Leurs débris furent jetés dans le torrent du Cédron.

La fête se célébra le quatorzième jour du second mois. Pendant sept jours de suite, les louanges du Seigneur furent chantées par des milliers de voix. Grâce aux libéralités d'Ezéchias et des grands de la Cour, chacun put offrir sa victime au Seigneur; en ces jours-là, les prêtres purifiés des impuretés légales, eurent à immoler 2000 taureaux et 17 000 moutons.

Depuis Salomon, pareille solennité ne s'était pas vue à Jérusalem; le roi, voulant imiter la piété de David, dansa devant l'arche, au son des instruments de musique; comme Moïse sur le Sinaï, il pria le Seigneur de combler son peuple de ses bénédictions, et de lui pardonner tous ses crimes.

Enfin, le grand-prêtre se leva pour bénir la foule; sa prière fut exaucée, car elle pénétra jusqu'au Saint des saints, et la voix de Dieu daigna se faire entendre pour approuver tout ce qu'on avait fait pour le glorifier.

Lorsque la fête fut finie, les Israélites, qui s'étaient réunis à Jérusalem, retournèrent dans leur patrie. Ils brisèrent toutes les idoles, abattirent les bois sacrés, ravagèrent les hauts lieux et renversèrent les autels des faux dieux, dans les tribus de Benjamin, de Manassé et d'Ephraïm.

Le serpent d'airain, que Moïse avait élevé autrefois dans le désert, et qui avait accompli tant de prodiges, était devenu pour le peuple un objet d'adoration. Le roi le fit détruire et jeter dans le torrent du Cédron. Ainsi Ezéchias montra le zèle qui le dévorait pour la gloire de Dieu.

ÉZÉCHIAS OFFRE A DIEU LES PRÉMICES ET LES DIMES

Lorsque Ezéchias eut achevé d'orner et d'embellir le temple, il voulut s'occuper de la subsistance des ministres sacrés : il ordonna donc à tous ses sujets d'apporter aux prêtres les prémices de leur récolte annuelle, et la dîme de tous leurs biens. Aussitôt que cet ordre eut paru, de tous côtés, d'Israël comme de Juda, le blé, le vin, l'huile et le miel arrivèrent au temple en quantité. Le roi lui-même voulut qu'on prît sur son domaine de quoi offrir l'holocauste du matin et du soir comme aussi celui du Sabbat des fêtes solennelles. Il fit ensuite construire des greniers destinés à recevoir les dîmes et les prémices; il institua des officiers chargés de les distribuer aux différentes familles de la tribu de Lévi. Ainsi les prêtres, déchargés de tout soin, de tout intérêt matériel, pouvaient consacrer leur temps à louer le Seigneur, à implorer ses miséricordes, pour prévenir les terribles effets de sa justice.

LA GUERRE CONTRE SENNACHÉRIB

Peu après, Sennachérib, roi d'Assyrie, envahit le royaume de Juda pour s'emparer de certaines villes qu'il convoitait à cause de leurs richesses.

Ezéchias, qui ne se sentait pas en force de résister à un roi si puissant, lui fit dire par des ambassadeurs : « Retirez-vous, car je suis prêt à vous donner tout l'or et tout l'argent que vous exigerez. »

Sennachérib demanda trois cents talents d'argent et trente talents d'or. Ezéchias rassembla cette somme et la lui envoya.

Sennachérib, sur ces entrefaites, alla porter la guerre en Egypte. Ezéchias profita de son absence pour fortifier Jérusalem. Il fit travailler à la réparation du mur extérieur auquel il ajouta de nouvelles tours. On détourna l'eau de toutes les sources et rivières qui arrosaient la contrée. La vallée de Mello, reliée à la colline de David par

le pont de Salomon, fut garnie d'ouvrages défensifs. Les arsenaux du roi furent remplis de boucliers et d'armes de toute espèce; et on mit à la tête des corps d'armée des chefs expérimentés.

A son retour d'Egypte, Sennacherib, oublieux de sa promesse, ordonna à Rabsacès, son général, d'aller mettre le siège devant Jérusalem.

L'ANGE EXTERMINATEUR DANS LE CAMP DE L'ASSYRIEN

Rabsacès vint jusque sous les murs de la ville avec son armée. Il chercha, d'après les ordres de son maître, à exciter la révolte parmi les juifs en leur faisant les plus belles promesses ou en proférant contre eux les menaces les plus terribles. Il fit crier aux assiégés: « Où avez-vous placé votre confiance? et quels sont vos préparatifs de combat pour oser résister au plus grand roi de la terre? Mettez-vous votre espoir dans la puissance du roi d'Egypte? Ce n'est plus qu'un roseau cassé qui blessera la main de quiconque s'en servira.

» Attendez-vous du secours de votre Dieu? Vaine espérance! Les dieux des nations ont-ils délivré leurs adorateurs de la main du roi des Assyriens? Le vôtre sera-t-il plus puissant? Pourra-t-il soustraire Jérusalem et la Judée tout entière à notre domination?

Ces paroles impies furent suivies d'une lettre de Sennachérib remplie des blasphèmes les plus horribles. Lorsque Ezéchias l'eut reçue, sa foi ne se troubla point. Il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice et vint dans le temple. Là, prosterné devant le Saint des saints, il ouvrit la lettre et la lut devant le Seigneur; ensuite, il laissa échapper de son cœur cette prière : « Seigneur, Dieu de Juda, dont le trône entouré de séraphins surpasse en éclat celui de tous les rois, vous êtes le seul vrai Dieu des princes de la terre, prêtez l'oreille et écoutez les discours impies de Sennachérib qui blasphème sans cesse votre nom sacré ; voyez les nations qu'il a détruites, les terres qu'il a ravagées : souffrirez-vous qu'il vienne aussi abattre votre temple, renverser vos autels et exterminer votre peuple? Sauvez-nous des mains de ce roi, afin que partout on sache le seul vrai Dieu capable de défendre ceux qui vous servent. »

Le Seigneur fit dire à Ezéchias par le prophète Isaïe : « J'ai exaucé votre prière; Sennachérib n'entrera pas dans Jérusalem; il n'en forcera pas les murailles, car je suis le protecteur fidèle de cette ville où David, mon serviteur, a publié ma gloire. »

L'effet des promesses divines ne se fit pas attendre. La nuit suivante, l'ange exterminateur vint dans le camp des Assyriens et y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Lorsque Sennachérib vit son camp rempli de morts, il fut terrifié et s'enfuit dans son pays où il ne tarda pas à être assassiné par ses propres enfants.

MALADIE D'ÉZÉCHIAS — LE MIRACLE DE SA GUÉRISON

Jérusalem et la Judée tout entière furent ainsi délivrées des mains des Assyriens à la prière d'Ezéchias. Le Seigneur devait faire éclater encore sa puissance en sa faveur.

Le saint roi tomba bientôt dans une maladie mortelle; ses derniers moments semblaient venus lorsque le prophète Isaïe vint le trouver de la part de Dieu et lui dit : « Voici ce qu'ordonne le Seigneur : Mettez ordre à toutes vos affaires car l'heure approche où vous allez mourir. »

Ezéchias, tournant alors le visage vers la muraille, dit en versant des torrents de larmes : « Seigneur, j'ai toujours marché devant votre face sans prendre de chemin détourné, mon cœur a toujours suivi la voie droite de la vertu et de la justice. Pourquoi voulez-vous que je meure? »

Isaïe n'était pas encore sorti du palais que le Seigneur lui dit : « Retourne vers Ezéchias et annonce-lui les promesses de Jéhovah : « J'ai entendu votre prière, j'ai vu vos larmes et voici que je vais vous rendre la santé. Dans trois jours, vous pourrez aller au temple : j'ajouterai encore quinze ans à votre vie et protégerai votre royaume contre les Assyriens. »

Ezéchias, après avoir entendu ces paroles, demanda à quel signe il reconnaîtrait la véracité de ces promesses. Isaïe lui répondit : « Voulez-vous que l'ombre du cadran s'avance ou recule? — Il n'est pas difficile que l'ombre s'avance, dit Ezéchias, je veux qu'elle recule de dix degrés. » Le prophète pria alors le Seigneur, et l'ombre sur le cadran d'Achaz recula de dix lignes. Ensuite, Isaïe mit sur l'ulcère du roi un emplâtre de figues, et Ezéchias se leva plein de vie. En témoignage d'un si grand miracle et pour rendre grâces au Seigneur qui l'avait arraché à la mort, Ezéchias chanta le cantique suivant :

CANTIQUE D'ACTION DE GRACES

« J'avais dit : Le milieu de mes jours en marquera le terme; je vais descendre aux portes du tombeau. Et je cherchais en vain à renouer le fil de mes années.

» Hélas! disais-je, je ne verrai plus Jéhovah, mon Dieu, sur la terre des vivants. — Mes regards éteints ne se fixeront plus sur les habitants de cette terre et ne contempleront plus les mortels.

» Comme une tente de pasteur qu'on replie au matin, ainsi se sont repliées mes années. — La trame de ma vie va être coupée comme la toile sous la main du tisserand; elle n'était pas achevée et la mort va la trancher. — Du soir au matin, j'aurai terminé mes jours.

» Pendant les longues heures de la nuit, j'aspirais au retour de l'aurore, et comme le lion dévore sa proie, ainsi le mal rongeait mes ossements. — Du soir au matin, j'aurai terminé mes jours.

» Le petit oiseau dans le nid de l'hirondelle fait entendre des cris plaintifs; la colombe gémit dans la solitude : ainsi je soupirais et je gémissais. — Mes yeux, levés vers le ciel, se sont lassés dans l'attente du secours. — O mon Dieu, je souffre, répondez pour moi.

» Mais que dire, et que me répondra-t-il, ce Dieu qui a tout fait? — Ainsi je repassais dans l'amertume de mon âme les années écoulées.

» O mon Dieu, ne voudrez-vous donc pas que cette maladie s'évanouisse comme un songe? — Et votre miséricorde ne me rendra-t-elle pas la vie (1)?

» Ainsi j'ai parlé et mon amertume s'est changée en allégresse. — Vous avez délivré mon âme des terreurs de la mort; vous avez rejeté en arrière le souvenir de mes fautes passées.

» Le tombeau ne vous glorifiera point, la mort ne chantera point vos louanges, et ceux qui sont descendus dans ses profondeurs n'auront pas

(1) D'après le texte hébreu, différent de la *Vulgate*.

à y voir un nouvel habitant envoyé par votre justice.

» C'est un vivant, un vivant comme je le suis aujourd'hui, qui chantera votre miséricorde. — Le père redira à ses fils les merveilles de votre clémence.

» Seigneur, conservez-moi la vie que vous m'avez rendue, et chaque jour votre temple retentira de nos hymnes de reconnaissance. » (Isaïe, XXXVIII, 10-20.)

AMBASSADE DU ROI DE BABYLONE MORT D'EZÉCHIAS

Peu de temps après, le roi de Babylone, Berodach Baladan, envoya à Ezéchias une ambassade pour le féliciter de sa guérison et s'assurer du miracle opéré en sa faveur.

Le roi se réjouit beaucoup de l'arrivée de ces envoyés, et, poussé par une secrète vanité, il leur montra la maison des parfums, l'or, l'argent qui remplissaient ses trésors, et étala toutes ses richesses devant eux avec un sentiment marqué d'ostentation.

Lorsque les députés, émerveillés de ce qu'ils avaient vu, furent partis, Isaïe vint trouver le roi et lui dit : « Que vous ont dit ces hommes, et d'où venaient-ils? — Ils venaient, répondit le roi, d'une terre lointaine, de Babylone. — Qu'ont-ils vu dans votre demeure?.... — Je leur ai montré tout ce qu'il y a de riche et de précieux dans mon palais. — Ecoutez la parole du Seigneur, dit alors Isaïe : Il viendra un temps où tout ce qui est dans ce palais, toutes les richesses que vos pères y ont amassées seront transportées à Babylone sans qu'il en reste rien; vos enfants même, que vous croyez destinés à porter la couronne, seront emmenés comme esclaves à la cour du roi et serviront d'eunuques dans son palais. »

Ezéchias répondit à Isaïe : « Le jugement du Seigneur est juste, je m'incline devant sa volonté, mais que la paix et le bonheur règnent encore dans Juda le peu d'années qu'il me reste à vivre. »

Devant cet acte d'humilité et de soumission au vouloir divin, Dieu suspendit son bras et arrêta l'effet de sa colère pendant les dernières années du règne d'Ezéchias.

Le saint roi s'endormit enfin avec ses pères. Jérusalem et Juda tout entier célébrèrent ses funérailles avec une grande pompe. Pour marquer l'amour et la vénération que tout le peuple lui avait voué, les grands de la cour lui élevèrent un tombeau qui surpassait en éclat et en grandeur celui de ses ancêtres. Manassé son fils régna à sa place; fils dénaturé, il allait renier tout ce que son père avait consacré, aimé, protégé; roi sans principes et sans mœurs, il allait précipiter son royaume dans l'esclavage et le plonger de nouveau dans les ténèbres de l'idolâtrie. Qu'il a dit vrai, celui qui a comparé le règne d'Ezéchias à un rayon de soleil entre deux nuages.

ÉLÉVATIONS SUR LE CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS

O mon Dieu, je souffre, dit Ezéchias, c'est-à-dire : Mon Dieu, ce n'est pas de mon plein gré, mais bien malgré moi, que je me vois détourné, arraché de votre contemplation : ce corps, sujet à la corruption, appesantit l'âme, et cette maison d'argile abaisse l'esprit par la multiplicité des soins qui l'agitent. *Répondez donc pour moi*, ô mon Créateur, vous qui connaissez la condition de ma nature.

Si ce sont mes péchés qui me réduisent à cet état, s'il n'est pas la faute de la nature, mais de mes mauvaises habitudes, ne laissez pas cependant de répondre pour moi, je vous prie, en attachant mes offenses à la croix, en les effaçant dans votre sang, afin que rien ne vienne entraver ma contemplation. *Car que dirai-je ou que me répondra-t-il, puisqu'il me condamne lui-même à ces souffrances?* Vers qui donc me tourner? Quel autre répondra pour moi? C'est lui et pas d'autre qui m'a réduit à cette difficulté, à cette impossibilité, en portant contre moi la sentence : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.

***

Ainsi réconforté, je bénirai Dieu en tout temps, c'est-à-dire matin et soir; non pas comme celui qui vous loue seulement quand vous lui avez fait du bien, ni comme ceux qui croient pour un temps et se retirent à l'heure de la tentation. Mais avec les saints, je dirai : Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi ne recevrions-nous pas les maux qu'il nous envoie?

Le matin, je crierai vers lui *comme le petit de l'hirondelle*, et le soir, *je gémirai comme la colombe*. Le matin, aux apparitions de la grâce, je me réjouirai à la façon de l'hirondelle, je m'épancherai en action de grâces pour une pareille visite, et le soir, quand descendra l'ombre du péché, j'offrirai le sacrifice qui convient à cette heure, je pousserai les gémissements de la colombe, je répandrai les larmes de la tribulation.

Ainsi, ces deux moments du jour seront un hommage à Dieu; le soir sera consacré aux larmes, et le matin rayonnera de joie. Le soir, je resterai plongé dans la tristesse, afin de jouir des sérénités du matin. Dieu aime, en effet, la componction du pécheur et la reconnaissance du juste; au contraire, rien ne lui déplaît autant que l'ingratitude du juste et la sécurité du pécheur.

***

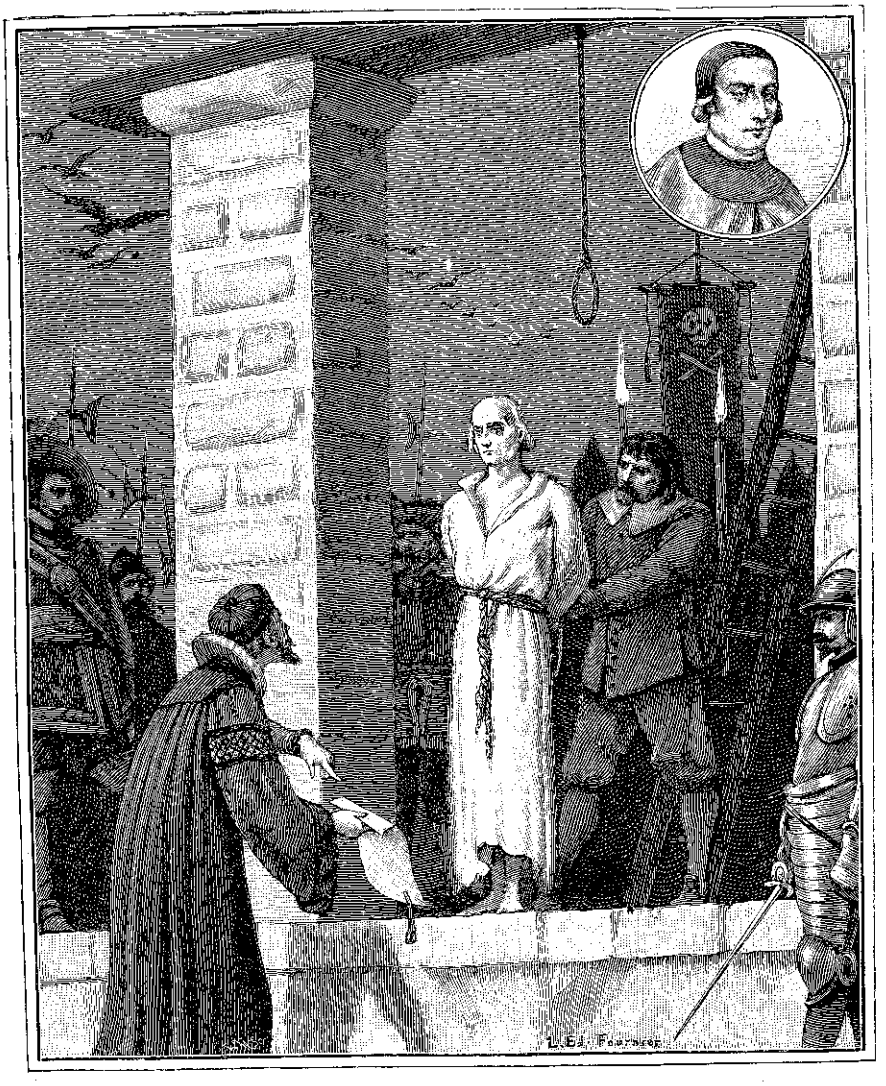
Je repasserai dans l'amertume de mon âme mes années écoulées. Pécheur, je suis indigne de penser doucement à vous; je ferai donc ce que je puis, je penserai à moi-même dans l'amertume de mon âme. Vous habitez une lumière inaccessible, et le regard de mon âme est trop faible pour rester fixé longtemps sur le rayon de votre splendeur.

C'est pour cela que je rentre avec confusion en moi-même, dans les ténèbres intimes et habituelles de ma vie passée, non pas afin d'y goûter un plaisir criminel, mais pour m'en punir et les repasser, l'amertume au cœur. Je devrais, je l'avoue, s'il était possible, vivre de nouveau le temps que j'ai si mal vécu; mais je ne le puis. Je repasserai donc, sous vos yeux et dans l'amertume de mon âme, mes jours écoulés, et je ferai par la pensée ce qu'il est impossible de faire réellement.

Je penserai devant vous à ce passé, parce que c'est contre vous seul que je suis coupable, afin que ce qui est pour moi un sujet de condamnation serve à vous justifier et que votre miséricorde triomphe quand vous me jugerez. (Saint Bernard, *Sermon sur le cantique d'Ezéchias*.)

LE VÉNÉRABLE EDMOND ARROWSMITH, S. J., MARTYR

(1585-1628)



Sur le lieu du supplice, le juge offre au Vénérable Edmond sa grâce, s'il veut « se conformer à la religion protestante ».

NAISSANCE — UNE FAMILLE DE HÉROS

Edmond Arrowsmith naquit, en 1585, à Haydock, au cœur du comté anglais de Lancashire, le Lancashire du passé, avec ses belles fermes, ses verdoyantes prairies et ses forêts touffues remplacées de nos jours par les mines de charbon et les usines fumeuses. Il reçut au baptême le nom de Bryan ou Barnabé qu'il échangera en entrant en religion contre celui d'Edmond. Il était d'une famille où l'on était accoutumé de souffrir pour garder intacte la foi des ancêtres. Il fallait du courage sous le règne d'Elisabeth Tudor (1533-1603) pour rester bon catholique. En effet, des pénalités terribles frappaient ceux qui s'abstenaient de paraître aux offices anglicans et ne prêtaient pas le serment de « suprématie ». Les riches devaient payer une amende annuelle de 240 livres sterling (1). Les pauvres, incapables de trouver cette somme, étaient cruellement fouettés sur les places publiques et jetés en prison; à d'autres on coupait les oreilles, à moins qu'ils ne fussent marqués d'un fer rouge et cloués au pilori.

Nous avons dit que la famille de notre Vénérable était restée ferme dans la foi catholique. On raconte que son grand-père maternel, malade de la goutte et incapable de se mouvoir, était porté au prêche malgré lui, et comme il n'avait d'autre façon de protester contre l'attentat fait

(1) 4 000 francs de notre monnaie.

à sa conscience, il chantait les psaumes en latin avec une telle vigueur qu'il couvrait la voix du pasteur, en sorte qu'on finit par le laisser chez lui.

Son grand-père paternel fut dépouillé de ses biens et jeté en prison en 1583; il finit par y mourir rongé par la vermine.

Le petit Bryan devait connaitre de bonne heure les sacrifices que sa foi lui coûterait. En effet, une nuit, les persécuteurs firent irruption dans la maison paternelle, la fouillèrent de la cave au grenier, enfonçant leurs épées dans tous les coins qui pouvaient abriter un prêtre catholique. Ils enchaînèrent ensuite les membres de la famille pour les conduire à la prison de Lancastre. L'enfant avec trois autres petits frères ou sœurs furent jetés hors de leurs lits, tremblants de froid et abandonnés dans la maison dévastée. Ils y seraient morts de faim si de charitables voisins n'étaient venus prendre soin des petits confesseurs de la religion catholique.

Une fois sorti de prison, leur père, Robert Arrowsmith, s'enfuit en Belgique avec son frère Pierre afin d'éviter les tracasseries protestantes. A cette époque, la terrible révolte des Pays-Bas contre la domination espagnole avait tourné en guerre de religion entre protestants et catholiques. Les deux fugitifs du Lancashire étaient à peine débarqués qu'ils se voyaient enrôlés de force dans les rangs des protestants, probablement dans l'armée anglaise que la reine Elisabeth avait envoyée au secours de la révolution, sous les ordres de son favori Leicester. On raconte que les deux frères, soldats malgré eux et ne voulant pas verser le sang pour une cause injuste, avaient soin de tirer par-dessus la tête de leurs adversaires lorsqu'ils étaient en présence des armées catholiques, et quand sir William Stanley passa aux Espagnols avec son régiment irlandais, les deux Arrowsmith suivirent son exemple. Pierre fut mortellement blessé au service de Philippe II et transporté à Bruxelles où il expira et fut enseveli avec les honneurs dus à un vaillant soldat. Robert, le père de notre martyr, revint dans le Lancashire où il mourut saintement quelque temps après.

MODÈLE D'ÉCOLIER — DOUAI

Les bons exemples des parents laissent toujours une profonde impression dans l'âme de leurs enfants: il en fut ainsi pour Bryan Arrowsmith. On raconte qu'en allant à l'école avec ses petits frères, à un mille de la maison paternelle, il avait l'habitude de réciter avec eux l'office de la Sainte Vierge, et en rentrant il disait vêpres et complies. Arrivé à la maison, Bryan se rendait à son petit oratoire pour réciter les sept psaumes de la Pénitence.

Il joignait à ce fonds de piété des vertus naturelles remarquables. C'était un enfant très ouvert, de physionomie douce et d'intelligence si éveillée que son maître d'école, quoique protestant, l'avait pris en affection.

Cependant, la mort du père avait laissé la famille dans la gêne matérielle. Un bon prêtre des environs prit le jeune homme chez lui et lui enseigna les éléments de la grammaire, puis, comme il le trouvait intelligent, il l'envoya au Séminaire anglais de Douai en 1605.

Le Séminaire de Douai était de fondation relativement récente. Il devait son établissement au docteur William Allen — plus tard cardinal, — ancien principal de Saint-Mary's Hall et censeur de l'Université d'Oxford. Touché des malheurs de sa patrie, ému de voir le catholicisme peu à peu en disparaître, cet homme trouva le remède à ces maux. L'Angleterre se mourait du manque de vrais prêtres. Allen fit bâtir le Séminaire de Douai pour en former. Les élèves y affluèrent; la plupart étaient de jeunes étudiants convertis et aspirant au sacerdoce. En 1578, le Séminaire avait préparé plus de cinq cents clercs et envoyé en Angleterre de zélés missionnaires.

Le martyre fut réservé à plusieurs. Beaucoup, du reste, le demandaient, trop heureux de pouvoir ainsi racheter leur pays de son apostasie.

Peu après l'arrivée de Bryan, on lui administra le sacrement de Confirmation, qu'il n'avait pu recevoir encore à cause du manque d'évêques. C'est en cette circonstance qu'il échangea son nom de Bryan contre celui d'Edmond, qui venait d'être illustré par le martyre du bienheureux Edmond Campion.

Durant ses études, le jeune séminariste fit preuve de tant d'application que sa santé en fut ébranlée au point qu'on désespéra de sa vie et qu'on lui administra les derniers sacrements à deux reprises différentes. Comme son retour en Angleterre s'imposait, on décida, vu les circonstances, de l'ordonner avant la fin de ses études théologiques. Il reçut, en effet, la prêtrise à l'âge de vingt-sept ans, le 9 décembre 1612, à la cathédrale d'Arras.

Quelques mois se passèrent néanmoins avant qu'il quittât la France, sans doute parce qu'il attendait une occasion propice et qu'il n'était pas facile alors de débarquer en Angleterre. Ce ne fut que le 17 juin 1613 que le docteur Kellison, supérieur du collège anglais, l'envoya dans la vigne du Seigneur.

Edmond y travailla dix ans à évangéliser ses compatriotes avec un zèle ardent et une audace presque imprudente, étant donné le danger des dénonciations. Quand il rencontrait des ministres chevauchant fièrement sur leurs beaux coursiers, on avait grand'peine à l'empêcher d'entrer en discussion avec eux.

S'il ne fut pas arrêté plus tôt, c'est qu'à partir de 1618 il y eut quelque relâche dans la persécution, parce que le roi Jacques II désirait obtenir pour le prince Charles la main de l'infante, fille de Philippe II d'Espagne.

On finit néanmoins par l'enfermer dans la prison de Lancastre, mais il ne paraît pas y avoir séjourné longtemps. Peut-être bénéficia-t-il de la grâce accordée en 1624, sur la demande de l'ambassadeur d'Espagne, à quatre mille catholiques qui sortirent de prison.

LE JÉSUITE — SECONDE ARRESTATION

Rendu à la liberté, Edmond reprit ses travaux apostoliques avec un nouveau zèle. Voulant se donner à Dieu plus complètement, il résolut à cette époque d'entrer dans la Compagnie de Jésus, dont les membres se dévouaient avec tant de zèle à la conversion de l'Angleterre. Ce fut en 1624 qu'il se donna ainsi à Dieu d'une façon définitive. Entrer au noviciat à cette époque n'était pas chose facile, bien qu'il s'en trouvât un assez important dans les environs de Bow. De fait, environ trois ans plus tard, on trouva le nom d'Edmond inscrit sur les registres du noviciat des Jésuites, à Clerkenwell, quand cette maison fut envahie par la police et que les livres et tous les documents furent saisis. Nous ignorons néanmoins s'il y séjourna jamais, car, en ces temps

de persécution, la vie religieuse était bien entravée.

Dieu n'allait pas tarder à combler les vœux du serviteur de Dieu en lui accordant ce qu'il souhaitait le plus ardemment: le martyre. Voici dans quelles circonstances il fut arrêté.

Un certain Holden de Lancashire avait épousé sa cousine germaine, qui était protestante, en présence du ministre. Pris de remords, sans doute, il s'adressa au P. Edmond pour obtenir la dispense nécessaire et faire revalider son mariage. Avant de procéder à l'union légitime, le Père exigea que les époux se séparassent pendant quinze jours.

Cette injonction irrita vivement les deux conjoints qui dénoncèrent le Jésuite à un magistrat du nom de Rostem et lui indiquèrent le lieu de sa retraite et l'heure où on pouvait le rencontrer.

Ce n'était pas toujours chose facile d'arrêter les prétendus coupables, car les catholiques étaient encore nombreux, surtout dans le Lancashire. Souvent les agents étaient accueillis à coups de bâton et risquaient leur vie; on raconte que l'un d'eux fut un jour forcé à avaler son mandat d'arrêt. Le juge Rostem ne se pressa donc pas d'agir, et quand il se décida à intervenir sur une nouvelle dénonciation, il eut soin d'ébruiter la chose pour permettre au Père de s'enfuir.

Ceci se passait pendant l'été de 1628, au plus fort de la querelle entre Charles Ier et la Chambre des communes.

Le roi, qui avait pris des engagements envers les catholiques, lors de son mariage avec Henriette de France (juin 1625), voulait les remplir et accorder la liberté religieuse, mais le Parlement fit opposition sur ce dernier point, demanda l'application des pénalités édictées, et le roi, qui avait besoin de cette assemblée pour le vote des impôts, céda quelque temps et rouvrit l'ère de la persécution.

Les officiers envoyés pour arrêter le P. Edmond revenaient les mains vides, quand ils rencontrèrent ce dernier à cheval, se mirent à sa poursuite, et comme ses bagages très lourds l'embarrassaient, ils finirent par le rejoindre dans une fondrière où il était tombé. Un des officiers le frappe de son épée pendant que le Père cherche à parer les coups avec son bâton qui se trouve coupé en deux. Il fut alors conduit à la prison de Lancastre qu'il connaissait bien pour y avoir séjourné une première fois, et on lui promit la liberté s'il consentait à prêter le serment de « suprématie », par lequel il aurait reconnu le roi comme chef suprême de l'Eglise; mais il s'y refusa avec fierté. Son procès fut donc fixé aux prochaines assises.

UN PROCÈS ÉMOUVANT

Les deux juges du district étaient sir Henry Jelverton et sir James Whitelack. Le premier était un puritain fanatique et le père du second avait renié sa foi pour sauver ses biens et ne pas compromettre sa carrière. La Chambre des communes était mécontente de la modération du roi Charles Ier et pour manifester son déplaisir à l'égard de la reine catholique, elle insistait pour l'exécution des lois barbares que la Couronne eût été si heureuse de laisser de côté. Dans ces conditions, on conçoit que la haine religieuse et la fureur populaire ne permettaient guère à la justice d'être impartiale.

On fit comparaître le P. Edmond le 26 août 1628, en même temps qu'une foule de voleurs et de criminels dont il avait gagné la confiance par ses manières affables et ses paroles de douceur. Le juge alla droit à la principale accusation et dit au prisonnier :

— Coquin, es-tu prêtre?

Avouer son caractère sacré, c'était causer la ruine des personnes chez qui il avait été hébergé, aussi ne répondit-il pas.

— Vous voyez, dit le juge en s'adressant au jury, il est prêtre, et je vous garantis que pour toute l'Angleterre il ne renierait point son caractère.

Comme le magistrat insinuait que le Père n'oserait rien dire en faveur du catholicisme, celui ci s'offrit à défendre sa foi devant n'importe qui. Le juge refusa prudemment, de crainte, disait-il, « que le P. Arrowsmith n'eût d'autre intention que de se faire applaudir de ses coreligionnaires ».

— Non seulement, dit le Vénérable, je défendrais ma foi en paroles, mais je la scellerais volontiers de mon sang.

A ces mots, sir Henry entra en fureur. Il jura par ce qu'il avait de plus saint qu'il ne quitterait pas la cité avant d'avoir vu le prisonnier pendu et ses entrailles brûlées en sa présence.

— Tu mourras, s'écria-t-il à plusieurs reprises, tu mourras!

— Et vous aussi, mylord, vous mourrez, dit le martyr avec calme.

Le Vénérable devait être condamné par le jury « pour avoir essayé de détourner les fidèles de la foi établie par la loi et comme coupable de haute trahison ». Pour toute réponse aux questions ordinaires de la Cour, il leva les yeux et les mains au ciel.

Alors le juge prononça sa brutale sentence :

— Tu iras d'ici à l'endroit d'où tu es venu, puis tu seras traîné sur une claie à l'endroit de l'exécution; là, tu seras pendu par le cou jusqu'à ce que tu sois à moitié mort, tes entrailles seront brûlées, ton corps sera partagé en quatre et suspendu aux quatre coins du château. Et maintenant que Dieu aie ton âme.

A ce langage barbare de la loi, le magistrat ajouta de lui-même :

— Sache que tu vas mourir suspendu entre le ciel et la terre comme indigne de l'un et de l'autre. Que ton âme s'en aille en enfer avec tous tes imitateurs. Je voudrais que tous les prêtres d'Angleterre subissent la même condamnation.

Les désirs du missionnaire étaient réalisés; il allait enfin gagner la couronne si longtemps souhaitée. Aussitôt il tomba à genoux, inclina la tête, et ses lèvres laissèrent échapper le *Deo gratias* de la reconnaissance. Pendant qu'on le reconduisait en prison, il récita à haute voix le *Miserere*.

GLORIEUX MARTYRE

Le P. Edmond fut chargé de lourdes chaînes et jeté dans un cachot si étroit qu'il ne pouvait s'y étendre, et si obscur qu'un faible rayon de lumière y pénétrait à peine. Il resta sans changer de vêtements et on ne lui donna aucune nourriture depuis le mardi à 2 heures jusqu'au jeudi à midi. Le jugement avait été si illégal qu'on dut changer les termes du procès-verbal, afin de lui donner une apparence de légalité.

L'exécution fut fixée au 28 août 1628, à l'heure de midi. Quand le shérif vint l'annoncer au Vénérable, celui-ci se contenta de répondre :

— Je demande à mon Sauveur de me rendre digne du martyre.

Personne ne voulait remplir l'office de bourreau. On offrit 100 schellings à un boucher s'il consentait à envoyer son garçon boucher, mais celui-ci se hâta de s'enfuir. Un bandit, à qui on accordait sa grâce, refusa également; ce fut un déserteur, que le P. Edmond avait empêché de mourir de faim en prison, qui accepta, moyennant 40 schellings. Il fallut même le protéger contre ses compagnons qui voulaient lui faire un mauvais parti. Dans toute la ville, personne ne voulut prêter sa hache pour cette exécution.

Toute la ville de Lancastre était sur pied pour assister au lugubre spectacle. Le P. Edmond, en sortant de prison, reçut une dernière absolution d'un prêtre nommé John Soutwork, qui était enfermé, lui aussi, et qui devait être martyrisé en 1654, à Tyburn, sous Cromwell. Au moment où le geôlier remettait le Vénérable au shérif, un gentilhomme catholique traversa la foule, vint l'embrasser avec respect et baisa pieusement les blessures causées par ses chaînes. On l'attacha alors sur la claie, et, par une suprême insulte, on lui tourna la tête du côté de la queue des chevaux. Il avait en main une feuille de papier sur laquelle il avait écrit un acte d'amour de Dieu et un acte de contrition avec ce titre « les deux clés du ciel », voulant les avoir sous les yeux au milieu d'une foule bruyante et importune.

En arrivant au lieu du supplice, le juge Lee, qui se trouvait à côté du P. Edmond, lui fit remarquer le feu sur lequel bouillait une grande marmite, le couteau, le billot, la potence et la corde.

— Voyez, lui dit-il, ce qu'on a préparé pour votre supplice et votre mort, à moins que vous ne vous conformiez à la loi.

— Bon Monsieur, ne me tentez pas davantage, la miséricorde que j'attends, grâce à la mort et à la passion de mon Sauveur Jésus-Christ, est la miséricorde céleste, et je lui demande bien humblement de me rendre digne de sa mort.

Il pria alors pendant un quart d'heure, et le shérif, impatient, lui commanda de se hâter.

— Que la volonté de Dieu soit faite, répondit-il, puis il baisa l'échelle et monta sur la potence.

Arrivé au haut de l'échelle, le P. Edmond se retourna pour adresser ses dernières recommandations à la foule qui l'entourait :

— Soyez témoins, vous tous qui assistez à mes derniers moments, que je meurs en romain catholique; pour l'amour de Jésus-Christ, que ma mort ne soit point un obstacle à votre bonne conduite et à votre persévérance dans la religion catholique, mais plutôt qu'elle vous soit un encouragement..... Rien ne m'afflige tant que l'Angleterre, et je prie Dieu de la convertir bientôt.

On lui mit alors la corde au cou et on lui voila la tête. Une dernière fois, le juge lui offrit sa grâce, « s'il voulait se conformer à la religion protestante ». C'était donc bien pour sa foi qu'il allait mourir. Le peuple, impatienté, criait :

— Assez, assez, enlevez-le, enlevez-le!

Le Père prononça encore ces mots :

— O bon Jésus!

L'échelle fut enlevée, et le corps tomba dans le vide. Son âme s'envolait dans le ciel pendant que son corps était coupé en morceaux et que ses membres étaient attachés aux quatre coins du château fort.

« ARROWSMITH M'A TUÉ » — RELIQUES DU VÉNÉRABLE

Un des principaux auteurs de ce crime atroce, le juge Jelverton, qui avait assisté au supplice d'une fenêtre voisine, n'allait pas tarder à être frappé mystérieusement. Pendant qu'il se trouvait à table à Londres dans Aldersgate street, il reçut un grand coup sur la tête; il se retourna furieux contre son domestique; celui-ci protesta que personne ne l'avait touché; au même instant, il ressentit un second coup. On l'emporta dans son lit où il mourut le lendemain en criant :

— Ce chien d'Arrowsmith m'a tué.

Un événement étrange, mais d'une autre sorte, arriva également au P. Barlow, Bénédictin, qui devait souffrir de la même façon que notre martyr. La nuit qui suivit la mort du P. Edmond, celui-ci apparut près de son lit et lui dit :

— J'ai souffert, et maintenant vous allez avoir à souffrir aussi. Parlez peu, car on s'efforcera d'abuser de vos paroles.

On tient ce fait du P. Barlow lui-même, qui en fit le récit à son frère, moine Bénédictin, quatorze ans plus tard dans la prison de Lancastre où il se trouvait. Cette prédiction l'engagea à gagner la couronne à son tour.

La seule relique qui nous reste du Vénérable est une de ses mains enlevée du château de Lancastre. Elle est desséchée, mais bien conservée; on l'a enveloppée d'un linge et déposée dans un coffret d'argent qui se trouve dans l'église de Saint-Oswald, à Ashton-in-Makerfield (Lancashire).

Lors du procès pour la béatification des martyrs anglais en 1874, on mentionna plus de vingt miracles opérés par le P. Arrowsmith; malheureusement, pour la plupart d'entre eux, les témoins étaient déjà morts, mais quelques-uns furent examinés juridiquement. Nous nous contenterons d'en rapporter un.

Une jeune fille nommée Mary Ball, de Dublin, avait été victime dans son enfance d'un accident qui menaçait de la rendre estropiée pour toute sa sa vie. Le célèbre chirurgien, sir Philip Crampton, la soigna sans grands résultats; néanmoins, un rebouteur de Manchester avait réussi par son traitement à la faire marcher péniblement à l'aide de béquilles et d'une canne. A cette époque, elle fut placée au couvent de Sainte-Marie à York et résolut ensuite d'entrer dans la vie religieuse; malheureusement, son infirmité était un obstacle à la réalisation de son désir. Alors, la pensée lui vint de recourir au vénérable Edmond Arrowsmith pour guérir de son infirmité. Au début de janvier 1844, elle fit à cet effet une neuvaine avec plusieurs personnes et, le jour de la fête du Saint Nom de Jésus, la supérieure du couvent lui appliqua sur le genou et la jambe informe quelques linges qui avaient enveloppé la main du martyr. A peine le contact avait-il eu lieu que le mal disparut et que l'estropiée put jeter ses béquilles et marcher sans difficulté. Le chirurgien attesta confidentiellement le caractère miraculeux de la guérison. Quant à la jeune fille, elle prit l'habit de l'Institut en juillet de la même année, fit profession l'année suivante (1846) et, par reconnaissance pour le P. Arrowsmith qui l'avait conduite au port de la vie religieuse, elle ajouta à ses noms de Maria Joseph Alphonsa celui d'Edmond.

Par décret du 9 décembre 1886, le pape Léon XIII sanctionnait l'introduction de la cause de deux cent soixante et un martyrs anglais. Edmond Arrowsmith était du nombre.

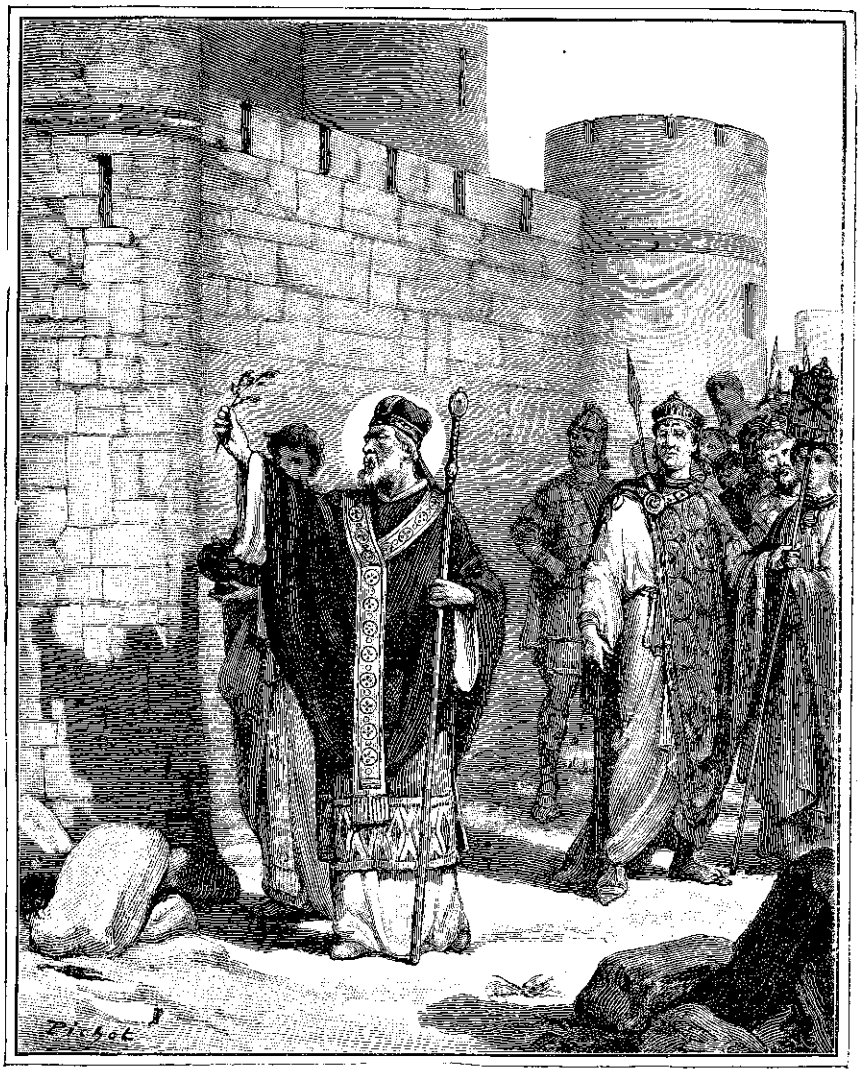
SOURCES CONSULTÉES

Venerable Edmond Arrowsmith, 1585-1628, by Dom Bede Camm, O. S. B., London. Catholic Truth Society, 69, Southwark Bridge Road, S. E. — *A Benedictine martyr in England*, D. Bede Camm. Un vol. Bliss, Sands and C°, London, 1897.

SAINT ALEXANDRE,

évêque de Constantinople et adversaire d'Arius (239-336).

Fête le 28 août.



Saint Alexandre et l'empereur Constantin
procèdent à la dédicace des murs de Constantinople.

ÉVÊQUE DE BYZANCE

Les origines d'Alexandre et sa vie jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans nous sont tout à fait inconnues ; tout ce que nous pouvons dire, à la suite des historiens Socrate et Sozomène, c'est que, à cet âge avancé qui marque pour beaucoup de mortels le moment du repos, il monta sur le siège épiscopal de Byzance. C'était, nous le concluons d'une série de déductions chronologiques qu'il serait fastidieux de rapporter ici en détail, peu après le 4 juin de l'année 314, qui vit la mort de l'évêque Métrophane. Alexandre était donc né aux environs de l'année 239, sous le règne de l'empereur Gordien le Jeune.

S'il naquit à Byzance, comme c'est probable, notre Saint a pu devoir le jour à des parents chrétiens. La vieille colonie de Mégare possédait, en effet, alors des disciples de

Jésus-Christ. Déjà, en l'année 212, dans son *Livre à Scapula*, le fougueux apologiste Tertullien atteste la présence de chrétiens sur les rives du Bosphore et de la Corne d'Or. Et, en remontant encore plus haut, nous savons que, sous le pontificat du pape saint Victor I^er^, vers l'an 190, on chassa de Rome un hérétique antitrinitaire, nommé Théodote le Corroyeur, et venu de Byzance faire de la propagande en faveur de son hérésie dans la capitale du monde romain. Aussi est-il admis de tous les historiens, aujourd'hui, que, dès avant l'année 180, Byzance possédait une communauté chrétienne constituée.

L'Eglise byzantine fut d'abord placée sous la dépendance d'Héraclée, en Thrace, et gouvernée par un prêtre au nom de l'évêque de cette ville. A partir de l'an 215 environ, elle fut administrée par un chorévêque, tout en restant sous la juridiction d'Héraclée ; enfin, dans les premières années du IV^e^ siècle, elle eut un évêque à elle, comme la plupart des autres cités, et ce fut précisément Métrophane, le prédécesseur d'Alexandre, qui ouvrit la série de ses pasteurs.

LETTRE DE SAINT ALEXANDRE D'ALEXANDRIE CONTRE ARIUS

Ce fut une époque particulièrement troublée que celle de l'épiscopat de notre Alexandre, « l'ornement de l'Eglise byzantine, le généreux athlète et l'illustre prédicateur de la Trinité sacrée », comme l'appelle saint Grégoire de Nazianze. A peine sortie des grandes persécutions qui, en la purifiant, n'en avaient pas moins porté une rude atteinte à ses propriétés, à ses temples et à la vie de ses enfants, l'Eglise se voyait en proie aux divisions intestines de ses ministres. Une querelle surgie entre un prêtre d'Alexandrie en Egypte, Arius, et son évêque, saint Alexandre, avait bientôt franchi les limites de cette province ; elle menaçait de s'étendre à tout l'empire romain.

D'une simple question de mots, comme on l'avait cru tout d'abord, s'était élevée une grave hérésie qui sapait par la base les fondements mêmes du christianisme. En le faisant postérieur à Dieu le Père et même inférieur à lui, Arius refusait au Verbe l'éternité et réduisait son rôle à celui d'une créature. Par suite, il niait la divinité même de Jésus-Christ.

Le prêtre égyptien avait trouvé des adhérents, non seulement en Egypte, mais en Palestine et en Syrie, où il avait jadis fait ses études théologiques ; il avait surtout un chaud protecteur dans la personne d'Eusèbe, archevêque de Nicomédie en Bithynie, son ancien condisciple, qui lui avait gagné les sympathies des autres évêques de cette province. Arius se réfugia chez lui, quand l'existence lui fut rendue impossible en Egypte, et il y constitua le principal foyer de son hérésie.

Pour l'empêcher d'augmenter le nombre de ses victimes, son évêque écrivit aux autres évêques de l'Orient ; saint Epiphane nous apprend qu'en un seul mois il fut expédié plus de soixante-dix lettres. L'une d'elles a été conservée ; elle est adressée à saint Alexandre de Byzance.

« L'évêque d'Alexandrie expose surtout et réfute les erreurs régnantes ; mais, au début et à la fin de sa lettre, il signale les continuelles réunions des ariens dans leurs cavernes de voleurs (églises) ; il parle du prosélytisme cauteleux et pernicieux qu'ils exercent, surtout auprès des femmes ; il se plaint des séditions et des persécutions qu'ils suscitent chaque jour contre lui, de leurs intrigues auprès des évêques pour se faire admettre dans l'Eglise, des affaires que par l'entremise de femmes gagnées à leur cause ils lui suscitent auprès des autorités civiles. En terminant, saint Alexandre supplie son collègue de ne pas admettre d'ariens dans la communion de l'Eglise, mais d'agir comme tant d'autres évêques qui lui ont adressé par écrit leur profession de foi..... »

Saint Alexandre ne resta pas sourd à cet appel généreux de son vaillant homonyme, et, lui vivant, l'hérésie ne put pénétrer dans son diocèse, ou, du moins, elle ne put y faire les ravages terribles qu'elle laissait partout ailleurs sur son passage.

PRISE DE BYZANCE PAR CONSTANTIN LE CONCILE DE NICÉE

C'était entre les années 321 et 323 que saint Alexandre recevait cette lettre. A ce moment, la concorde n'existait plus entre les deux maîtres de l'empire, Constantin et Licinius. Jaloux des succès de son collègue et de l'influence, chaque jour plus grande, qu'il exerçait sur l'esprit public, Licinius avait peu à peu abandonné ses sentiments de tolérance à l'égard des chrétiens. Il s'était mis au service du parti païen, et, par une série de mesures plus vexatoires les unes que les autres, il avait fini par en arriver à la persécution ouverte. Dans la partie orientale de l'empire qui lui était échue, l'édit de Milan signé par lui d'accord avec Constantin en l'année 313 avait déjà perdu tous ses effets.

Pour le remettre en vigueur et rendre à ses coreligionnaires la liberté à laquelle ils avaient droit, Constantin déclara la guerre à Licinius. La première rencontre eut lieu en Thrace, près d'Andrinople, le 3 juillet 324 ; la fortune des armes fut favorable à la cause des chrétiens. Licinius, vaincu, se replia avec une partie de ses troupes sur Byzance, dont Constantin commença aussitôt le siège. Il ne fut pas long. A l'approche de la flotte de Constantin qui venait bloquer la ville par mer, Licinius se hâta de franchir le détroit et de passer en Asie. Avec une nouvelle armée, il essaya en vain d'arrêter la marche de son rival ; battu une seconde fois sur les hauteurs de Chrysopolis (Scutari d'Asie), il fut contraint de se rendre à son ennemi, et finalement fut exécuté.

Nous n'avons pas de renseignements précis sur la part que prit saint Alexandre à ces grands événements. Nul doute cependant qu'il n'ait, en sa qualité d'évêque de Byzance, demandé par ses prières et ses sacrifices le succès des armes chrétiennes, et qu'après la campagne il ne se soit lié d'une sérieuse amitié avec l'empereur Constantin.

L'année d'après, en 325, se tint le grand Concile de Nicée en Bithynie, le premier œcuménique, qui vit la condamnation

d'Arius, de sa doctrine et de ses adhérents. A cause de son grand âge et bien qu'il fût en communion d'idées avec la presque majorité des Pères qui y assistèrent, saint Alexandre fut dans l'impossibilité de s'y rendre. Du moins, son nom ne figure pas dans la liste des 238 membres du Concile, que l'on a pu récemment reconstituer. Le passage ambigu de l'historien Eusèbe, sur lequel on s'est appuyé pour faire assister Alexandre à ce Concile, vise l'évêque de Rome et non celui de Byzance.

En dépit de cette absence forcée, notre Saint dut suivre de près l'œuvre de ce grand Concile, et il est bien certain qu'il en a approuvé et signé les décisions dogmatiques et disciplinaires, dès que celles-ci furent promulguées.

FONDATION DE CONSTANTINOPLE

Constantinople n'est autre chose que la ville de Byzance qui, sans être alors de toute première importance, comme Rome, Antioche, Alexandrie, Ephèse, etc., avait pourtant, par suite de sa position exceptionnelle entre l'Europe et l'Asie, le don d'attirer chez elle la présence des souverains. Elle prit le nom du premier empereur chrétien dès la fin de l'année 324, après la défaite définitive de Licinius, lorsqu'elle ouvrit ses portes au vainqueur.

C'est entre les années 325 et 330 que furent accomplis la plupart des travaux. Le 26 novembre 328, on procéda à la pose solennelle de la première pierre de l'enceinte agrandie, et, le 11 mai 330, eut lieu la dédicace, date qui, à la longue, éclipsa toutes les autres.

Ce fut après cette dernière inauguration que Constantinople devint vraiment la capitale de l'empire, que la cour et le gouvernement impérial s'y installèrent. Sur-le-champ, elle se couvrit d'édifices somptueux, pareils à ceux de Rome ; elle fut divisée comme elle en quatorze régions ; elle lui fut assimilée pour les privilèges, en attendant que la présence du souverain et de la cour lui obtinssent une certaine supériorité.

L'éclat nouveau qui entoura la « Nouvelle Rome », comme on se plut à appeler la fondation de Constantin, rejaillit en partie sur son évêque. Il eut la première place aux cérémonies religieuses qui s'y déroulèrent à cette occasion et que l'empereur voulut imposantes et magnifiques ; il est vraisemblable aussi qu'il profita de ces fêtes pour procéder à la consécration ou à la fondation de quelques basiliques, dues à la libéralité de Constantin.

Mais là se borna l'ambition d'Alexandre. Il ne chercha pas à tirer parti de son nouveau titre pour se soustraire à la juridiction du métropolitain d'Héraclée, ni pour entamer contre le Pape cette lutte d'intrigues et de bassesses dans laquelle passèrent maîtres tant de ses successeurs.

ALEXANDRE ET LES PHILOSOPHES PAIENS

Sozomène nous a conservé le souvenir d'un fait, qui se rapporte aux premières années de la fondation de Constantinople et qui dénote la haute estime dans laquelle le souverain tenait l'évêque de sa capitale. Constantin étant en résidence dans la ville, des philosophes païens vinrent lui reprocher de n'être pas resté fidèle à la religion de ses devanciers. L'empereur les renvoya à saint Alexandre, certain que celui-ci saurait trouver bien mieux que lui les motifs qui avaient pu influer sur sa détermination.

L'évêque accepta la conférence, plus confiant en Dieu et dans ses prières que dans la force de sa dialectique, car, comme l'empereur, il détestait fort les controverses religieuses. Dès que la séance fut ouverte, il demanda à ses adversaires de désigner l'un d'entre eux qui prendrait la parole au nom de tous, et, ce choix une fois fait, il commanda à ce philosophe, au nom de Jésus-Christ, de se taire.

Sur cette admonestation, le philosophe resta coi, et la victoire demeura à l'évêque, qui put à son aise exposer la religion chrétienne et sa supériorité sur les cultes du paganisme.

PREMIER COMBAT D'ALEXANDRE CONTRE ARIUS

Malgré la décision du Concile de Nicée et l'éloignement d'Arius, la lutte n'en avait pas moins continué entre les partisans de cet hérésiarque et les catholiques. Les premiers manœuvrèrent si bien qu'en peu de temps ils eurent gagné nombre d'adhérents à leur cause et obtenu le rappel d'Arius de son exil. Constantin s'était laissé circonvenir ; il ne tarda pas à trouver suffisamment conforme au Concile de Nicée la profession de foi que lui présenta l'habile hérétique.

Le Concile de Tyr, complété par celui de Jérusalem (335), se déclara satisfait de la profession de foi d'Arius. Athanase, le fougueux défenseur de la doctrine catholique, fut exilé à Trèves, au fond de l'Occident. Le revirement en faveur du mal ne pouvait être plus complet.

Une victoire manquait encore. Arius était bien réintégré dans l'Eglise, mais qui se chargerait de l'y recevoir ? L'empereur lui-même s'était opposé à ce qu'il revînt en Egypte ; il craignait trop que sa présence ne déchaînât la tempête dans cette province qui commençait à goûter quelque tranquillité. Restait la nouvelle capitale, Constantinople, le plus grand théâtre après Alexandrie sur lequel pût paraître Arius.

Celui-ci était resté à la cour, attendant le jour et l'heure favorables de faire sa rentrée officielle. Mais toutes les subtilités et toutes les audaces de ses amis se brisaient contre la ferme obstination du doux vieillard qu'était Alexandre; il se regardait comme le protecteur et le défenseur des décrets de Nicée et ne voulait à aucun prix en admettre la violation. En dépit de toutes les prières, malgré toutes les instances, il se refusa toujours à admettre Arius à sa communion et à célébrer avec lui le moindre office liturgique.

Des personnes bien intentionnées vinrent lui faire naïvement l'éloge de la douceur et des victoires qu'elle remporte souvent, même sur les plus violents. Il se contenta de leur répondre que la douceur dont il userait envers Arius serait une injustice et une véritable cruauté pour une foule d'autres

personnes, qu'il n'était permis ni en justice ni selon les lois de l'Eglise de violer ce qui avait été décidé par le premier Concile œcuménique.

On recourut alors aux procédés ordinaires d'intimidation, et Alexandre fut menacé, s'il ne recevait pas Arius à sa communion le jour fixé par ses protecteurs, d'être déposé et banni, en attendant que son diocèse fût confié à un arien. Cette menace, qui causa au saint vieillard les plus grandes inquiétudes, car il savait ses ennemis assez puissants pour obtenir ce qu'ils désiraient, ne put néanmoins l'amener à trahir son devoir. Il abandonna dès lors la dialectique, comme s'exprime l'historien Socrate, et chercha son refuge uniquement auprès de Dieu.

Il demanda à tous les fidèles de la ville d'avoir recours au Seigneur par la prière et par le jeûne, de le conjurer sept jours durant, afin qu'il n'arrivât que ce qui serait le plus utile à son Eglise. Lui-même s'enferma toute la semaine dans l'église Sainte-Irène, et là, prosterné contre terre, il joignit ses prières et ses larmes à celles de ses fidèles.

DERNIERS ASSAUTS DE L'IMPIÉTÉ

Constantin se décida alors à avoir une entrevue avec Alexandre ; il le manda au palais et s'efforça de le réconcilier avec l'hérétique. Peine perdue, le saint évêque ne céda point.

A sa sortie du palais, il rencontra Arius et ceux qui l'accompagnaient dans sa promenade à travers la ville. A la vue d'Alexandre, les ariens voulurent sur-le-champ introduire leur maître dans la cathédrale, avec l'autorisation de l'évêque, qui de nouveau opposa un énergique refus. Alors, Eusèbe de Nicomédie s'approcha de lui tout en colère, et il lui dit :

— Sachez que, comme nous avons obtenu malgré vous qu'Arius vînt à Constantinople, ainsi nous réussirons malgré vous à le réintégrer dans la communion ecclésiastique. Si donc vous ne voulez pas le recevoir de gré, je le ferai entrer demain avec moi, dès la pointe du jour ; et comment, je vous prie, nous en empêcherez-vous ?

Redoutable menace, qui n'ébranla pourtant pas la fermeté du pasteur ! Cela se passait dans la matinée du samedi, veille du jour où les partisans d'Arius comptaient l'introduire solennellement dans l'Eglise. Pendant qu'Alexandre regagnait le sanctuaire, les partisans de l'hérésie continuaient leur procession solennelle à travers les rues de la capitale.

MORT D'ARIUS

« Ce grand combat, dit Tillemont, où l'évêque se défendait par la prière et les eusébiens par les menaces, finit enfin par le jugement que Dieu prononça contre les impies, en exauçant promptement les vœux de son serviteur et faisant voir ainsi combien ils avaient été pleins de foi et d'ardeur. »

Alexandre était rentré dans son église, étendant ses mains vers Dieu, répandant ses larmes et ses prières au pied de l'autel. Il était alors accompagné de deux personnes, parmi lesquelles le prêtre Macaire, ami de saint Athanase, qui nous a rapporté la sublime prière adressée à Dieu par le Saint.

« S'il faut, Seigneur, disait Alexandre, qu'Arius soit demain reçu dans l'Eglise, délivrez votre serviteur des liens de ce corps et ne perdez pas le juste avec l'injuste. Mais si vous avez encore pitié de votre Eglise — et je sais, Seigneur, que vous en aurez pitié, — voyez quelles sont les paroles d'Eusèbe. Ne permettez pas que votre héritage tombe dans l'avilissement et dans le mépris ; mais ôtez Arius du monde, de peur que, s'il entre dans votre Eglise, il ne semble que l'hérésie y entre avec lui et que l'impiété ne passe désormais pour la piété. »

Après avoir achevé sa prière, saint Alexandre se retira dans sa maison, plein de crainte et d'inquiétude, ayant encore les larmes aux yeux. Il était environ 3 heures du soir.

A la tombée de la nuit, au moment où les fidèles se pressaient aux premières vêpres du dimanche, Arius, avec son escorte, passait près du forum de Constantin, fier de sa victoire et l'insolence peinte dans son regard. Soudain, pressé par une nécessité naturelle, l'hérétique dut se réfugier dans un endroit écarté qui se trouvait près de la place. Comme il tardait à reparaître, ses amis, inquiets, se préoccupèrent de lui ; ils le trouvèrent déjà mort, dans une posture ignominieuse et les entrailles à moitié sorties du corps.

Ainsi Dieu avait écouté la prière de son fidèle serviteur, en arrêtant l'hérésiarque dans sa marche triomphale vers l'église où il devait être réhabilité.

Dès l'aube du lendemain, quand on apprit dans la ville la terrible vengance de Dieu, les catholiques coururent aux églises, surtout à la cathédrale où pontifiait saint Alexandre. En quelques mots de circonstance adressés à la foule, il glorifia la justice divine, « non pour insulter à la mort de ce misérable, mais pour remercier Dieu d'une faveur si singulière qu'il faisait à son Eglise lorsqu'on n'eût osé l'espérer ».

MORT DE SAINT ALEXANDRE

Alexandre, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, dont vingt-trois passés dans l'épiscopat, ne survécut guère à ce triomphe. Se sentant sur le point de mourir, il rassembla son clergé autour de lui et lui parla de son successeur. « Si vous voulez, leur aurait-il dit, un évêque saint et capable de bien instruire le peuple, élisez le prêtre Paul ; si vous préférez quelqu'un qui ait l'air vénérable, prenez Macédonius. »

Les assistants comprirent sans doute, comme le note Sozomène, que Paul était le candidat de saint Alexandre, et ils en firent son successeur. La mort du vieillard eut lieu en l'année 336, probablement le 30 août, jour auquel l'Eglise grecque célèbre sa fête.

SOURCES CONSULTÉES

TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. VII, p. 32-38. — *Acta sanctorum*, t. VI augusti, p. 195-198. — *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* de Mgr BAUDRILLART, au mot « Alexandre ».

SAINT MERRI, PRÊTRE ET ABBÉ

Fête le 29 août.

Saint Merri délivre les prisonniers.

Au milieu des révolutions politiques, qui agitaient le pays des Francs au VIIe siècle, la sainteté faisait les plus belles conquêtes jusque sur les trônes des fils de Clovis.

Les évêques et les moines affermissaient nos ancêtres dans leur foi et cherchaient à adoucir leurs mœurs qui se ressentaient encore de leur origine barbare. Courageux et zélés, ils se voyaient parfois persécutés par les rois ou par leurs ministres. C'est ainsi que Léodégard, évêque d'Autun, tomba victime de la cruauté d'Ebroïn. Mais son sang devait être fécond, et l'Eglise d'Autun se préparait à enfanter un nouveau saint, qui restera à jamais une des plus pures gloires de notre France.

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT MERRI

Médéricus ou Merri naquit dans l'antique cité d'Autun, vers le milieu du VIIe siècle. Ses parents appartenaient à l'une des plus riches familles de la Burgondie.

Médéricus semble n'avoir jamais été entraîné par la passion des armes si violente à cette époque. Son enfance s'écoula dans une paix inaltérable, et ni les richesses ni les honneurs ne purent charmer l'âme innocente de notre jeune Saint; elle n'aspirait qu'à la gloire de servir Jésus-Christ et de s'immoler pour lui.

C'est à l'âge de treize ans que Médéricus voulut s'imposer le joug doux et léger du Sauveur et se retirer dans le monastère de Saint-Martin, qui s'élevait près de sa ville natale. C'était demander un bien grand sacrifice à ses nobles parents; mais la grâce remporta la victoire : ils préférèrent la volonté de Dieu et l'intérêt spirituel de leur fils à leur propre plaisir.

Conduit par son père et sa mère, le pieux enfant vint avec joie s'agenouiller au pied de l'autel et s'offrir au Seigneur pour toujours.

LES IDOLES ET SAINT MARTIN

L'abbaye de Saint-Martin, où Médéricus prit l'habit monastique, appartenait à la famille bénédictine.

Un jour, le grand thaumaturge des Gaules s'était rendu dans la ville d'Autun. Rencontrant aux portes de la cité un temple dédié aux idoles, il voulut renverser les statues des faux dieux et

détruire l'édifice, mais les païens irrités accoururent en foule défendre leurs divinités. Leur surexcitation était grande. Ils voulaient se jeter sur le Saint; et l'un d'eux, plus hardi et plus cruel que les autres, brandissait déjà son glaive au-dessus de la tête de Martin. L'apôtre restait immobile, attendant en prière le coup de la mort.

Mais voici que le bras du païen est frappé de paralysie. Le malheureux reconnaît sa faute et se jette aux pieds de saint Martin, qui le guérit à l'instant.

Un grand nombre d'idolâtres se convertirent à la vraie foi. Le courageux évêque brisa les idoles et renversa leur temple, fit élever à la place une église, qu'il consacra à Dieu sous le vocable des apôtres Pierre et Paul.

Plus tard, la puissante Brunehaut, avec le concours de l'évêque Syagrius, construisit un monastère auprès de cette église, qu'elle fit dédier à saint Martin. Après la mort tragique de cette reine, ses restes y furent déposés.

Telle est l'origine du monastère où Médéricus se consacra à Dieu et fit briller les plus éclatantes vertus.

Il se distingua surtout par ses longs jeûnes. Il ne consentait que deux fois par semaine à prendre un peu de pain d'orge trempé dans de l'eau pure. Il portait continuellement sous son habit religieux un cruel cilice pour réprimer les ardeurs de la concupiscence. Sa charité était vive. Une humilité profonde, une patience héroïque, un dévouement inaltérable formaient le brillant cortège de la reine des vertus. C'est en vain qu'il s'efforçait de cacher sa sainteté à ses frères. Ceux-ci n'ignoraient plus le trésor qu'ils possédaient, et ils allaient bientôt infliger une grande épreuve à l'humble Médéricus.

SAINT MERRI EST ÉLU ABBÉ

Les moines de Saint-Martin ayant perdu leur Père, il n'y eut qu'une voix au monastère, comme dans la ville, pour désigner Médéricus et l'obliger à prendre la crosse abbatiale.

L'évêque d'Autun dut employer son autorité pour le forcer à accepter le fardeau. Médéricus se soumit aux vœux du Pontife, de ses frères et de toute la ville.

Le nouvel abbé fut d'une bonté extrême pour les autres, mais il poussa l'amour de Dieu jusqu'au mépris de lui-même quand il s'agissait de sa personne. Insensible à la flatterie, il ne considérait pas tant les honneurs qui lui étaient décernés que les obligations de sa charge. Il était ferme et sévère quand il le fallait. Il soutenait les faibles, encourageait les pusillanimes, consolait les affligés, mais il savait aussi réprimander les pécheurs.

Son historien nous apprend que ses religieux recherchaient avec empressement les charmes de ses entretiens et qu'il entraînait les siens dans la voie de la perfection par ses exemples bien plus que par ses exhortations et ses réprimandes.

LE DÉMON VAINCU

Dieu se plut parfois à lui témoigner combien sa vie lui était agréable. L'un de ses religieux était horriblement tourmenté par l'esprit des ténèbres qui lui livrait de furieux assauts pour ternir la blancheur de sa chasteté. Il découvrit ses blessures à son Père, et Médéricus s'empressa d'y apporter un remède efficace. Le saint abbé se dépouilla de son habit monastique, et, le présentant au religieux, lui ordonna de s'en revêtir. Celui-ci obéit aussitôt. A peine le vêtement de Médéricus eut-il touché le moine, que le diable s'écria d'une voix formidable : « Médéricus, pourquoi me tourmentes-tu par tes prières? Tu m'arraches le vase que j'ai longtemps possédé et tu me précipites dans les flammes inextinguibles de l'enfer. » Le Saint, d'une voix impérieuse, dicta ses ordres à Satan : « Tais-toi, vilain esprit, et sors de cet homme. Tu ne posséderas pas un trésor que le Christ s'est acquis au prix de son sang. »

A partir de ce jour, le moine fut délivré de ses tentations et mena la vie la plus édifiante.

Toujours attentif à procurer le bien de ses religieux, le saint abbé se faisait tout à tous et méditait sans cesse cette parole de notre divin Sauveur : « *Non veni ministrari sed ministrare.* Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. » C'était la règle de sa conduite.

Un autre de ses religieux éprouvait également de furieuses tentations : il avait même eu la faiblesse de céder aux suggestions de l'esprit tentateur, au point de ne vouloir jamais assister au Saint Sacrifice de la messe jusqu'à la fin. Il sortait toujours avant la consécration. Notre Saint, affligé de ces lâchetés, n'épargnait ni les conseils, ni les réprimandes, et cependant le moine restait incorrigible. Médéricus eut recours à Dieu, lui adressa une fervente prière pour le coupable, prit du pain, le bénit et le donna à manger au religieux, qui fut délivré de ses tentations : il fut désormais très assidu au chœur et à la célébration du Saint Sacrifice.

VÉNÉRATION DES PEUPLES — MERRI S'Y DÉROBE PAR LA FUITE

Malgré le soin que l'humble abbé prenait pour cacher ses vertus, sa sainteté héroïque répandait un vif éclat autour de lui. La ville d'Autun, témoin des prodiges accomplis par Médéricus, en publiait au loin la renommée. Les foules accoururent vers le saint religieux : les uns venaient lui demander la délivrance de leurs maux physiques, et le Saint les renvoyait toujours guéris; c'étaient des boiteux, auxquels il restituait l'usage de leurs jambes; c'étaient des aveugles, qui recouvraient la vue à sa prière; c'étaient des sourds, dont l'infirmité disparaissait au contact de ses mains.

D'autres venaient lui exposer leurs misères spirituelles, et le saint abbé avait pour eux une plus grande tendresse. Il leur ouvrait son cœur, guérissait leurs blessures, fortifiait leurs pas dans le chemin de la vertu, distribuait à tous une parole aimable et un conseil toujours sûr. Il faisait tomber sur eux la rosée bienfaisante de la grâce divine; mais comme Jésus, qui défendait à ses disciples de publier ses miracles, il cherchait à cacher les prodiges opérés par ses mains. Il n'y réussissait guère; et c'était là sa plus profonde douleur.

Le nombre de ses disciples augmentait, car les âmes consolées et guéries par notre Saint ne consentaient pas toujours à le quitter, et se consacraient à Dieu sous sa conduite.

Les louanges qu'il entendait résonner à ses oreilles blessaient cruellement son humilité, et elles étaient comme autant de flèches aiguës qui lui transperçaient le cœur. Il résolut de se soustraire par la fuite aux honneurs qu'on lui décernait. Il sortit du monastère à l'insu de ses enfants et se retira dans la forêt, à deux milles d'Autun, pour se consacrer uniquement à la prière. On éleva plus tard à cet endroit un oratoire, et ce

lieu porta depuis lors le nom de Celle (*Cella, cellule, ermitage*).

UN SAINT MENACÉ D'EXCOMMUNICATION

Mais les moines de Saint-Martin, inconsolables de la perte de leur père, se mirent à le rechercher. Longtemps, nous dit le biographe du Saint, ils parcoururent les forêts voisines sans pouvoir le rencontrer. Ils le trouvèrent enfin. Mais en vain le supplièrent-ils de ne pas les laisser orphelins, Médéricus ne se laissa vaincre ni par leurs larmes ni par leurs supplications.

Les religieux, de retour à Autun, exposèrent à l'évêque l'inutilité de leur démarche auprès de leur Père, et prièrent le prélat de vouloir interposer son autorité. Celui-ci, qui aimait et estimait le saint abbé, entra pleinement dans leurs vues. Il voulut remettre sur le chandelier de l'Eglise cette ardente et brillante lumière. Il se fit donc conduire à la retraite de Médéricus et s'efforça en vain de lui persuader de rentrer à Saint-Martin. Voyant ses exhortations inutiles, le pontife recourut à un autre moyen : il menaça le Saint d'une sentence d'excommunication, s'il ne consentait pas à reprendre la charge abbatiale.

C'est alors, dit son ancien biographe, qu'enchaîné par les liens de l'excommunication, Médéricus fut reconduit en son abbaye, où il reprit son lourd fardeau. Dieu se plut à bénir son obéissance en multipliant ses miracles. L'historien de saint Merri n'hésite pas à comparer son héros à l'apôtre Pierre, dont l'ombre seule opérait des prodiges, et au grand Paul, qui faisait de nombreuses merveilles au milieu des Gentils.

Mais le Saint se voyait accablé ainsi de plus en plus d'honneurs, et il chercha le moyen de s'y soustraire à jamais.

LE PÈLERIN

Médéricus, encouragé par son disciple saint Frou, résolut de se rendre à Paris, en pèlerinage au tombeau de saint Germain, ancien moine d'Autun. Il quitta donc son abbaye une seconde fois, accompagné de quelques-uns de ses moines. Son histoire ne nous dit pas s'il résigna sa charge abbatiale avant de s'éloigner d'Autun ou s'il quitta son monastère à l'insu de ses religieux.

Dieu ne tarda pas à éprouver son serviteur. Le saint abbé fut saisi d'un violent accès de fièvre à Champeaux, dans la Brie. Il fut obligé de s'y arrêter. La maladie fut longue, mais la patience du Saint était immense. Il offrait ses souffrances à Dieu en expiation de ses péchés. Il consacrait ses jours et ses nuits à la prière et persévérait courageusement dans toutes ses austérités. Rarement il interrompait ses longs jeûnes.

Enfin la fièvre le quitta, et Médéricus reprit aussitôt le chemin de Paris. Arrivé à Melun, il alla prier longtemps dans une chapelle de saint Pierre.

Le gouverneur de Mélun retenait injustement dans ses prisons de pauvres gens faussement accusés : saint Médéricus, le père des pauvres et des captifs, l'apprit, et il s'empressa d'aller se jeter aux genoux du juge pour solliciter de sa miséricorde la délivrance de ces malheureux. Le gouverneur fut inflexible et resta sourd aux prières du saint abbé. Rejeté des hommes, Médéricus eut recours à Dieu. Il le pria d'envoyer son ange, comme autrefois à saint Pierre, et de briser les chaînes des prisonniers. Sa prière fut exaucée. Les fers des captifs tombèrent de leurs mains, et les portes de la prison s'ouvrirent devant eux.

NOUVEAUX MIRACLES DU SAINT

Cependant, dès que ses forces le lui permirent, Médéricus songea à reprendre sa course. Il fit préparer un petit char et se remit en route. En arrivant à Charenton, il apprit qu'un brigand ayant rompu pendant la nuit le pont jeté sur la Seine, avait été enfermé dans un noir cachot. Le Saint voulut encore rendre le bien pour le mal et sauver l'âme de ce malheureux en lui épargnant les châtiments temporels. Il intercéda donc pour lui et obtint sa délivrance.

Cependant, la renommée de la sainteté de Médéric l'avait précédé et les foules accouraient sur son chemin pour obtenir de lui quelque bienfait en retour des présents qu'elles lui offraient. Le Saint ne refusait point les dons de ces pieux fidèles; il les acceptait, mais c'était pour secourir les pauvres, auxquels il distribuait avec joie les aumônes qu'on lui avait apportées.

Il semait les miracles sous ses pas; mais son historien, qui engage les fidèles à imiter plutôt les exemples et la sainte vie de son héros qu'à admirer les prodiges accomplis par ses mains, s'est contenté de nous en signaler trois. Il y a des démons qu'on ne peut repousser qu'avec les armes de la mortification et de la prière. On sait avec quelle perfection notre Saint savait manier ces deux armes; aussi était-il terrible aux démons. Un jour il vit accourir à sa rencontre une pauvre femme tourmentée par un démon impur. Une seule parole tombée de ses lèvres suffit pour mettre le diable en fuite.

Un homme appelé Ursus était depuis longtemps en proie à de violents accès de fièvre. Il vint implorer le secours du Saint, qui le délivra de cette terrible infirmité.

Dieu se plaisait à révéler ainsi aux hommes cette sainteté que le Bienheureux s'efforçait de cacher. Toutefois il y avait, dans cette foule qui l'entourait, des hommes qui refusaient de croire à ses grandes vertus et à sa puissance de thaumaturge. Nous avons dit que notre Saint voyageait porté sur un modeste char. Parmi les présents qu'on vint lui offrir, il s'en trouva un qui semblait extraordinaire. Un habitant de la campagne, homme simple, lui fit don d'une vache. Les incrédules, si l'on peut les nommer ainsi, se mirent à rire et proposèrent d'attacher la vache au char du Saint, en compagnie d'un jeune taureau fougueux et indompté. Le saint abbé accéda à leurs désirs. Le couple improvisé fut attelé au char du Bienheureux. Le taureau perdit sa fougue naturelle, et les deux animaux, sans avoir de conducteur, se dirigèrent droit vers Paris. Ils s'arrêtèrent aux portes de la ville, dans un petit bois où s'élevait un oratoire dédié à l'apôtre saint Pierre. La vertu de Médéricus venait de remporter une nouvelle victoire.

Notre pieux pèlerin avait une dévotion spéciale pour le Prince des apôtres. Aussi fixa-t-il son séjour auprès du sanctuaire de Saint-Pierre.

SAINT MERRI A PARIS

Notre Bienheureux avait atteint le terme de son pèlerinage, et il put aller vénérer les reliques de sainte Geneviève et de saint Germain. Ensuite il se construisit une petite cellule à l'ombre de l'oratoire dédié à saint Pierre. Il partagea sa retraite avec quelques disciples parmi lesquels brillait surtout Frodulphe (saint Frou), qui, de nos jours encore, est honoré dans l'église Saint-Merri, à Paris.

La vie de Médéricus fut pendant ces dernières

années un holocauste continuel. La fièvre le tourmenta pendant près de trois ans. Le Saint triomphait du mal par la prière et la patience. Il sanctifiait par ses souffrances la contrée qui lui donnait l'hospitalité et qui devait plus tard le mettre au nombre de ses principaux protecteurs.

MORT DE SAINT MERRI

Cependant, les forces du saint abbé décroissaient de jour en jour, minées par les fréquents accès d'une fièvre violente. Paris le possédait depuis deux ans et neuf mois, quand Merri reçut du ciel la révélation de sa mort prochaine. Il refusa de demander à Dieu sa guérison; il lui semblait, en effet, entendre une voix céleste résonner au fond de son cœur et lui dire : « Venez, mon bien-aimé, posséder le royaume que je vous ai préparé depuis la constitution du monde. Le temps des labeurs est terminé, celui de la récompense s'ouvre sous un éternel horizon. »

Le bienheureux abbé rassembla ses disciples, et leur prédit l'heure de sa mort.

C'est en leur présence, raconte le chroniqueur, que son âme après un dernier acte d'amour et d'adoration s'envola au ciel pour y recevoir la récompense qu'elle avait méritée par ses éminentes vertus.

On était au 29 août de l'an 700.

CULTE ET RELIQUES

Les disciples de saint Merri déposèrent les restes vénérés de leur maître et de leur Père dans l'oratoire même de Saint-Pierre.

La piété des fidèles ne tarda pas à honorer le grand serviteur de Jésus-Christ. L'oratoire dédié à saint Pierre s'agrandit peu à peu, et bientôt il devint une église, quand Paris, s'agrandissant de plus en plus, vit reculer ses remparts.

Au IXe siècle, un vénérable prêtre, Théodebert, desservait cette église. Sa grande dévotion à saint Merri lui inspira le désir de raviver le culte du Saint et de lui rendre de nouveaux honneurs. Il songea à faire la translation de ses précieuses reliques; il se mit activement à l'œuvre et prépara un lieu convenable pour déposer le corps sacré du saint abbé. Sur sa demande, l'évêque de Paris, le fameux Gozlin, qui lutta avec tant d'ardeur contre les Normands et sauva la capitale, vint lui-même visiter les travaux et promettre un concours actif à ce prêtre dévoué. Il voulait même présider la cérémonie de l'élévation du saint corps; mais, au jour convenu, il ne put se rendre au sanctuaire de saint Merri.

Toutefois, le chapitre de la cathédrale, tout le clergé de la ville et des paroisses voisines, tous les religieux de la contrée accoururent pour rehausser l'éclat de la cérémonie. Les pieux fidèles se pressaient en foule aux portes de l'oratoire, et redisaient avec enthousiasme les louanges du Saint. On fit donc l'élévation solennelle des reliques de saint Merri, au chant du *Te Deum* et d'autres cantiques sacrés. Ce fut une grande fête; et, depuis ce jour, la chapelle dédiée au prince des apôtres devint l'église Saint-Merri.

Dans la suite des âges, les pèlerins vinrent en grand nombre au sanctuaire du saint abbé. L'auteur des antiquités parisiennes n'hésite pas à placer, parmi les églises de la grande cité, celle de Saint-Merri au second rang, à cause des nombreux pèlerins qui affluent vers ce sanctuaire. Et il ajoute que le Saint ne dédaignait point les prières de ses dévots serviteurs, et qu'il se plaisait surtout à guérir les personnes qui souffraient de maux d'entrailles.

Le docte et célèbre Mabillon nous parle au XVIIIe siècle, des restes précieux du saint moine. A cette époque, une châsse splendide, couverte de lames d'argent et de vermeil, renfermait une grande partie des reliques de saint Merri; les os maxillaires étaient déposés dans un écrin précieux.

La collégiale de Lynais, située près de Paris, possédait aussi une partie des restes sacrés de Médéricus; enfin l'église de Champeaux, où le Saint s'était longtemps arrêté, quand il se rendait à la cité illustrée par les vertus de sainte Geneviève, vénérait une partie du crâne, deux côtes et un os considérable.

Mais voici que l'heure de la Révolution a sonné. La pauvre France se voit inondée du sang de ses fils, pendant que l'on renverse les autels et profane les églises. Les infâmes bourreaux, qui avaient livré aux flammes la précieuse dépouille de la patronne de Paris, n'épargnèrent pas les restes sacrés de saint Merri. Les révolutionnaires profanèrent son église et brûlèrent dans son sanctuaire même ses reliques avec celles de son disciple saint Frou et du glorieux Léodegard, victime des fureurs d'Ebroïn.

On a pu cependant sauver quelques fragments.

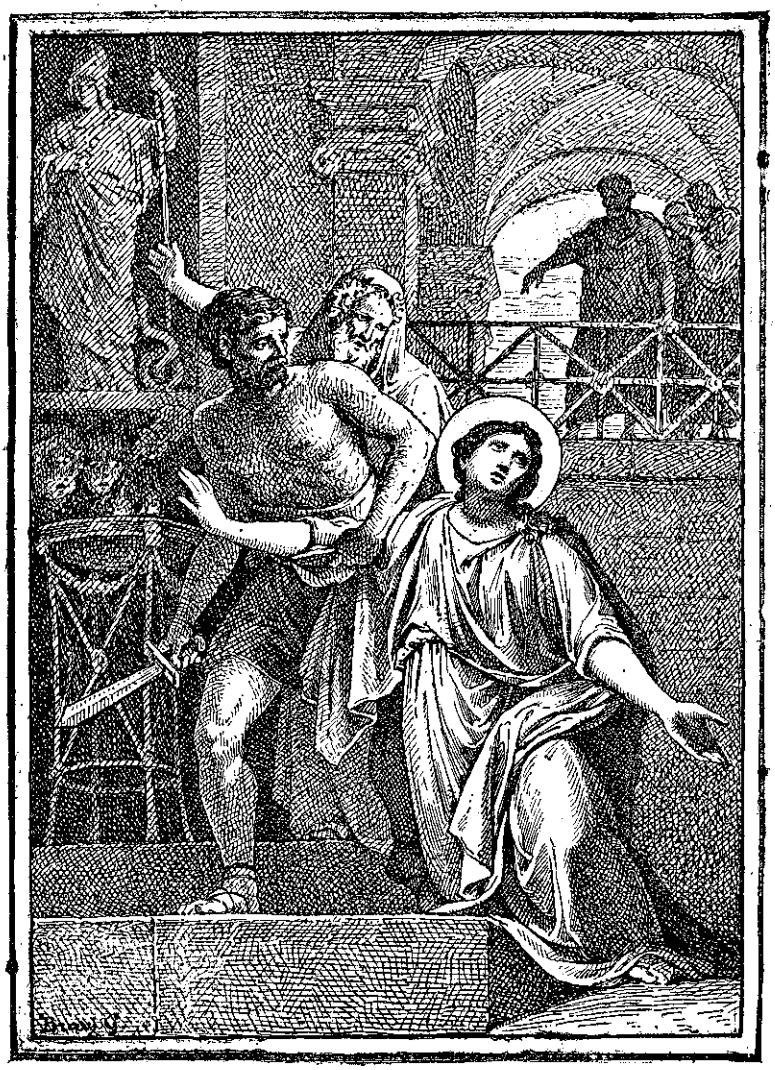
De nos jours, saint Merri est honoré dans son antique sanctuaire, rebâti au XVIe siècle, sous le règne de François Ier et devenu le centre d'une importante paroisse de la capitale.

SAINTE SÉRAPIE OU SÉRAPHIE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 3 septembre.

SAINTE SABINE, VEUVE ET MARTYRE

Fête le 29 août.



Non, dit Sabine, je n'adorerai pas vos idoles. Je suis chrétienne. Le Christ est mon Dieu, je l'adore, je le sers et je ne sais sacrifier qu'à lui.

(D'après un tableau de l'église de Sainte-Sabine, à Rome).

SAINTE SÉRAPIE CONVERTIT SON AMIE SABINE

Vers l'an 119, sous le règne de l'empereur Adrien, la noble veuve Sabine se faisait remarquer parmi les plus célèbres patriciennes de Rome. Son palais était situé au quartier du mont Aventin. Elle était veuve du patricien Valentin et fille d'un exploiteur de mines nommé Hérode, qui avait été assez riche pour donner trois fois, à ses frais, des fêtes publiques au peuple romain, sous le règne de Vespasien. Mais la richesse et la renommée avaient laissé l'âme de Sabine dans une grande pauvreté spirituelle, car elle était païenne. Voici comment elle fut conduite à la foi véritable :

La noble veuve avait reçu dans son palais une jeune Syrienne, originaire d'Antioche, nommée Sérapie. Quelles circonstances l'avaient amenée d'Asie et lui avaient ouvert à Rome la demeure et l'amitié

de Sabine, l'historien ne nous l'apprend pas; toujours est-il que Sérapie était une fervente et vertueuse chrétienne. Souvent elle s'entretenait de notre sainte religion avec sa noble amie, elle finit heureusement par dissiper ses préjugés païens. Sabine reçut le baptême et entra d'un pas rapide dans le chemin des vertus chrétiennes.

Ce ne fut pas la seule conquête de la pieuse vierge. On en parla dans Rome. Sérapie fut dénoncée au préfet comme une dangereuse propagatrice de la religion du Christ. Un jour, Sabine voit arriver à la porte de son palais une escouade de soldats : ils venaient arrêter Sérapie. La patricienne, effrayée, tremblant pour sa jeune amie qu'elle aimait comme sa fille, fait immédiatement fermer la porte, appelle tous les serviteurs de la maison, leur ordonne de barricader l'entrée et de résister à la violence des envahisseurs.

Mais bientôt Sérapie arrive elle-même: « Ma chère dame et ma mère, dit-elle à Sabine, laissez-moi aller où l'on m'appelle ; pour vous, priez seulement pour moi, je mets toute ma confiance en Jésus-Christ, j'espère que sa grâce, malgré mon indignité et mes péchés, me donnera la force de marcher sur les traces de ses serviteurs les saints. — Sérapie, ma maîtresse et ma fille, répond Sabine, je veux vivre ou mourir avec vous, je ne vous quitterai pas. »

Cependant, les soldats frappaient violemment à la porte. La patricienne ordonne alors de préparer sa litière ; Sérapie se livre aux satellites, et sa courageuse amie, portée en litière, suivant l'usage des grandes dames romaines, la suit jusqu'aux portes du prétoire.

LA VRAIE NOBLESSE — SÉRAPIE AU TRIBUNAL DES PERSÉCUTEURS

Cependant, on annonce au préfet que l'illustre veuve de Valentin arrive à la suite de l'accusée. Le magistrat se lève aussitôt et va respectueusement au-devant d'elle, sous le portique du prétoire : « Mais, très noble dame, lui dit-il, à quoi songez-vous donc? Vous dérogez à votre rang. Avez-vous oublié qui vous êtes? Ne savez-vous plus de qui vous êtes fille? Avez-vous perdu le souvenir de votre illustre mari? Enfin, ne craignez-vous pas la colère des dieux, pour vous joindre ainsi à la secte méprisée des chrétiens? Retournez dans votre demeure, et cessez de couvrir de votre protection une méchante sorcière qui, par ses intrigues et ses maléfices vous détourne, vous et beaucoup d'autres, du culte des dieux. — Plût au ciel, répondit la patricienne, que cette prétendue sorcière vous ait séduit comme moi, qu'elle vous ait détourné du culte abominable des idoles et vous ait fait connaître le Dieu unique et véritable, qui réserve aux bons une vie éternelle et aux coupables un perpétuel châtiment. » Le préfet, hésitant sans doute à sévir contre une patricienne de ce rang, sans instruction de l'empereur, parut se radoucir et lui permit de ramener chez elle son amie.

Mais ce n'était qu'un délai. Trois jours après, Sérapie était inopinément arrêtée et conduite au préfet. Sabine la suivit à pied, et osa reprocher au magistrat son injustice envers une innocente : « Le Christ Notre-Seigneur, ajouta-t-elle, saura bien te punir toi et tes empereurs. »

Le préfet ne l'écouta pas. « Sacrifie aux dieux immortels, dit-il à Sérapie; les empereurs eux-mêmes les adorent.

— Je crains et j'adore le Dieu tout-puissant, qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, répond la vierge chrétienne ; quant aux dieux que vous m'ordonnez d'adorer, ce ne sont que des démons, il n'est pas permis à un chrétien de leur offrir des sacrifices.

Le préfet : Eh bien ! avance donc et sacrifie à ton Christ sur l'autel que voilà.

Sérapie : Je lui offre chaque jour le sacrifice qu'il aime, par mes adorations et mes prières du jour et de la nuit.

Le préfet : Où est le temple de ton Christ, et quel sacrifice lui offre-t-on ?

Sérapie : Je suis moi-même son temple, à la condition de me conserver pure et chaste pour l'amour de lui ; je lui offre le sacrifice d'une vie sainte et les âmes que je convertis à sa foi.

Le préfet: Tu es toi-même le temple de ton Dieu?

Sérapie : Oui, c'est la parole des Livres divins : *Vous êtes le temple saint de Dieu.* L'Esprit de Dieu habite dans les cœurs purs.

Le préfet : Alors une personne souillée ne saurait être le temple de Dieu.

Sérapie: Non, car elle a perdu l'amitié de Dieu. »

PRÉSERVATION MIRACULEUSE — SUPPLICE

Cette réponse éveilla dans l'esprit du préfet une idée diabolique. Il confia jusqu'au lendemain la garde de la jeune chrétienne à deux jeunes Egyptiens qui l'enfermèrent dans une chambre ténébreuse, vraie prison d'esclaves. Sérapie y passa en prière le reste de la journée : « O Dieu trois fois saint, disait-elle, ô mon Sauveur et Seigneur Jésus-Christ, vous ma lumière et ma joie, vous qui avez secouru dans leurs cachots vos saints Apôtres, ayez pitié de moi, protégez-moi, défendez-moi contre l'audace criminelle de mes ennemis, conservez-moi pure et fidèle à votre amour; soutenez aussi le courage de Sabine persécutée à cause de moi; que le démon ne se réjouisse pas du triomphe. Exaucez-moi, Seigneur Jésus, vous qui êtes béni, glorifié et digne de toute louange avec le Père et l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles.» Vers le soir, elle entendit venir les deux Egyptiens, qu'elle redoutait plus que tous les autres bourreaux et que tous les supplices du préfet; mais au moment où ils ouvrent la porte, un bruit effrayant les arrête, le sol tremble sous leurs pas, ils tombent sans connaissance sur le pavé.

Le lendemain matin, ils étaient encore dans le même état, quand les émissaires du préfet vinrent chercher la vierge chrétienne. « Eh bien, lui dit le magistrat, avec une cruelle ironie, as-tu passé une belle nuit? Es-tu encore le temple de ton Dieu?

Sérapie : Oui, j'ai passé les heures de ma captivité avec Celui à qui j'appartiens.

Le préfet : A qui donc appartiens-tu ?

Sérapie : A Jésus-Christ, mon gardien et mon protecteur.

Le préfet : Magicienne, qu'as-tu fait des Egyptiens tes gardiens? On les a trouvés à demi-morts et sans connaissance. Dis-moi, quels sont tes procédés magiques.

Sérapie : Il nous est défendu, à nous chrétiens, d'user de maléfices; mais Jésus-Christ notre Dieu est plus puissant que tous vos démons.

Le préfet : S'il en est ainsi, invoque-le pour qu'il guérisse tes deux gardiens, je t'ordonne d'aller les chercher et de nous les amener sains et saufs.

Sérapie: Envoyez-les chercher vous-même, il faut que tout le peuple ici présent constate la vérité. »

On alla les chercher et on les déposa devant la chrétienne. Alors celle-ci, élevant les mains au ciel se mit à prier à haute voix: « Seigneur Dieu Tout-puissant, créateur et maître du ciel et de la terre et de tout ce qui existe, vous qui, par vos saints Apôtres, avez ressuscité des morts, guéri des lépreux, chassé des démons, exaucez aussi votre servante pour l'ins-

truction de ce peuple et la confusion des adorateurs des fausses divinités. » Ensuite, soulevant les Egyptiens par la main, elle dit: « *Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, levez-vous !* » Et les deux hommes se levèrent en bonne santé.

« Par quels maléfices, vous avait-elle réduit à cet état? leur demande le préfet. — Quant nous avons voulu pénétrer dans sa prison, répondirent-ils, un jeune homme, terrible et beau, plus brillant que le soleil, parut devant nous et nous tombâmes à terre demi-morts. Cette femme est une grande magicienne, ou bien il faut reconnaître qu'elle adore un Dieu très puissant.

— Apprends-moi, Sérapie, dit alors le préfet, quels sont tes secrets magiques et je te rendrai la liberté.

— Encore une fois, répond la vierge, je ne sais user d'aucun maléfice, mais je suis chrétienne, et Jésus-Christ peut réduire à néant tous les maléfices de vos démons.

— Eh bien ! nous allons la voir la puissance de ton Christ, réplique le préfet furieux: sacrifie aux dieux, ou je te fais brûler la tête.

Sérapie: Fais ce que tu veux, je ne sacrifie pas aux démons, je suis chrétienne. »

Sur l'ordre du préfet, on approche de son visage deux torches enflammées, mais dès qu'elles l'ont touchée, elles s'éteignent et les bourreaux tombent à terre, renversés par une force invisible. « Ainsi soient confondus et renversés tous vos ennemis, ô Seigneur ! » dit la martyre.

« Méchante magicienne, crie le magistrat, sacrifie aux dieux ou tu vas mourir.

Sérapie : Je ne sacrifierai pas à vos démons, pour ne pas mourir avec vous de la mort éternelle; c'est vous qui êtes de méchants magiciens, vous qui adorez les esprits du mal; vous partagerez leur châtiment. Pour moi, je m'offre moi-même en sacrifice au Dieu immortel, et il me recevra favorablement, car, malgré mon indignité, je suis chrétienne. »

Le magistrat ordonne de la battre de verges. Pendant qu'il préside à ce supplice, un éclat de verge lui saute à l'œil et le blesse grièvement. (Il souffrit beaucoup et en perdit l'œil trois jours après). Ce fut le signal de la fin du combat, il prononça aussitôt cette sentence : « Nous ordonnons que Sérapie, coupable de désobéissance aux lois des empereurs et convaincue de grands maléfices, soit punie par le glaive. »

La courageuse vierge eut la tête tranchée près de l'arc de Faustin, dit l'hagiographe, « le quatre avant les calendes d'août (28 juillet), sous le règne éternel de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père dans l'unité de l'Esprit-Saint, dans tous les siècles des siècles. *Amen.* »

VERTUS ET MARTYRE DE SAINTE SABINE

Sabine recueillit comme un trésor inestimable le corps de la vierge et martyre, elle l'embauma d'aromates et de parfums et lui donna la sépulture dans le riche tombeau qu'elle s'était fait préparer pour elle-même près de l'aire de Vindicien (sur l'Aventin.)

A partir de ce jour, elle ne songea plus qu'à la céleste patrie, où elle espérait aller rejoindre un jour sa sainte amie, devenue sa protectrice. Elle s'adonnait aux bonnes œuvres avec une ardeur et une générosité infatigables, usant largement pour cet objet des moyens que lui fournissaient sa situation et ses richesses. Elle donnait d'abondantes aumônes, visitait les malades, et pénétrait jusque dans les cachots pour secourir et consoler les malheureux et surtout les chrétiens emprisonnés pour la foi. C'était s'exposer elle-même au martyre, elle le savait, mais cette perspective ne l'effrayait point.

Arrêtée par ordre du préfet Helpidius, elle est conduite au prétoire :

Helpidius : « N'es-tu pas Sabine, veuve de l'illustre Valentin ?

Sabine : Oui, c'est moi.

Helpidius : Pourquoi donc as-tu oublié la dignité de ton rang, pour te joindre aux chrétiens, cette race digne de mort; et pourquoi ne respectes-tu pas les dieux, que nos illustres maîtres les empereurs eux-mêmes adorent ?

Sabine : Je rends grâce à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que, par sa servante Sérapie, il a daigné me purifier de mes péchés, et me délivrer de la servitude des démons, en me tirant des erreurs où vous êtes encore, vous qui les adorez.

Helpidius : Tu prétends donc que, non seulement nous, mais encore les augustes empereurs nos maîtres, nous adorons des démons et non pas des dieux?

Sabine : Ah! que n'adorez-vous le Dieu véritable, qui a créé tous les êtres et qui gouverne à son gré les choses visibles et invisibles, au lieu d'adorer les sottes et insensibles statues des démons, avec lesquels vous et vos empereurs vous irez brûler dans les flammes de l'enfer.

Helpidius en fureur: J'en jure par tous les dieux, si tu ne leur sacrifies pas, ta condamnation à mort ne se fera pas attendre ; tu périras par le glaive.

Sabine : Non, je ne sacrifierai pas à tes démons : Je suis chrétienne. Le Christ est mon Dieu, je l'adore, je le sers, et je ne sais sacrifier qu'à Lui. »

Alors le préfet, digne ministre de Satan, prononça la sentence en ces termes : « Nous ordonnons que Sabine, pour avoir été rebelle aux dieux et avoir blasphémé contre les augustes empereurs nos maîtres, soit frappée du glaive et tous ses biens confisqués. »

La noble dame eut la tête tranchée, près de l'Arc de Faustin. Les chrétiens vinrent relever son corps et l'ensevelirent à côté des restes de sainte Sérapie; c'était le 29 août, probablement un an après le martyre de sa maîtresse dans la foi.

ÉGLISE DE SAINTE-SABINE — SON CULTE A ROME ET EN FRANCE

L'an 425, un prêtre originaire d'Illyrie, nommé Pierre, qui distribuait noblement ses richesses en bonnes œuvres, remplaça, par une église dédiée à sainte Sabine, l'Oratoire primitivement érigé sur le tombeau des deux Saintes, et il orna richement leur sépulture. La dédicace de cet édifice eut lieu le 3 septembre, et dès lors l'usage s'établit de célébrer la fête de sainte Sérapie ce jour-là, bien que son martyre ait eu lieu le 28 juillet.

Autrefois les souverains Pontifes allaient célébrer dans l'église de Sainte-Sabine les offices de la station, le mercredi des cendres. Saint Grégoire-le-Grand y prêcha plusieurs fois à cette occasion. Eugène II la restaura au IX^e^ siècle; elle fut l'objet dans la suite d'autres réparations et de divers embellissements. C'est aujourd'hui une belle église à trois nefs, séparées par vingt-quatre colonnes cannelées de marbre de Paros, à chapitaux corinthiens. L'édifice est précédé d'un portique formé de huit colonnes antiques de marbre. Les reliques de sainte Sabine et de sainte Sérapie reposent sous l'autel majeur; dans la même église on conserve les reliques de saint Alexandre pape et martyr, des saints prêtres martyrs Eventius, Théodulus et de quelques autres.

Le pape Honorius III donna cette église à saint Dominique et à l'Ordre qu'il venait de fonder. Une partie du palais apostolique, attenant au sanctuaire, fut mise à leur disposition pour servir de couvent. C'est là que le saint fondateur donna l'habit reli-

gieux à saint Hyacinthe et à saint Ceslas. Le prince des théologiens, saint Thomas d'Aquin, a habité ce couvent. On peut y visiter encore les cellules de saint Dominique et de saint Pie V, aujourd'hui converties en chapelle. Dans l'église on voit la pierre sur laquelle saint Dominique venait la nuit passer de longues heures en oraison ; dans le jardin on remarque un oranger, planté au XIIIe siècle, par la main du bienheureux patriarche. L'église de Sainte-Sabine est desservie aujourd'hui par les Dominicains de la Réforme du Père Jandel.

En France, vers le milieu du XIIe siècle, l'église de Saint-Martin de Lassey-en-Auxois, (Côte-d'Or), reçut la moitié du chef de sainte Sabine : ce fut le commencement d'un pèlerinage qui valut au village et à son église de n'être plus connus que sous le nom de la sainte.

La ville de Périgueux fête depuis longtemps sainte Sabine comme une patronne vénérée ; et on l'invoquait autrefois par une procession solennelle, quand la contrée souffrait de la sécheresse ou de pluies trop fréquentes.

SAINTE BASILISSE, MARTYRE A L'AGE DE NEUF ANS

Fête le 3 septembre.

Cette petite sainte de neuf ans, qui donna aux enfants un si grand exemple d'héroïque fidélité à Jésus-Christ, montre combien la grâce de Dieu peut élever une âme au-dessus des faiblesses de la nature. L'histoire ne nous a conservé que le récit abrégé de ses souffrances et de sa victoire ; nous ignorons quelle était la condition de sa famille et comment se passèrent ses premières années, mais nous avons lieu de croire que Dieu avait prévenu l'âme de cette enfant par des grâces bien admirables, pour qu'elle ait pu si tôt remporter si glorieusement la couronne du martyre.

Basilisse habitait près de la ville de Nicodémie (Asie Mineure), au commencement du IVe siècle, à l'époque de la terrible persécution de Dioclétien. Arrêtée comme chrétienne, elle est conduite au tribunal du juge Alexandre.

Elle lui avoue franchement qu'elle est chrétienne. On la soufflette, on la menace de supplices terribles. Elle persiste dans sa foi, déclare qu'elle ne renoncera jamais à Jésus-Christ et n'adorera pas les idoles. Le juge barbare ordonne de la battre de verges jusqu'à ce qu'elle obéisse : les coups la déchirent, le sang jaillit et l'inonde, elle n'est plus qu'une plaie des pieds à la tête ; mais elle reste inébranlable. Etonné et furieux, le juge commande de lui brûler la plante des pieds : « O mon Dieu, je vous remercie ! » dit l'enfant. Alors on lui perce les talons avec un fer rouge ; on la suspend par cette plaie à un croc, la tête en bas ; et sous sa bouche on allume un foyer où l'on jette de la poix, du soufre et d'autres matières, qui l'enveloppent d'une fumée nauséabonde et suffocante. Chaque minute de ce supplice était suffisante pour tuer l'innocente victime : mais l'enfant, soutenue par une force divine, paraissait ne rien sentir et continuait à bénir Dieu.

On la détache, et le juge ordonne de la jeter dans une fournaise ardente ; Basilisse fait le signe de la croix, et entre sans terreur dans le brasier où elle reste plusieurs heures intacte et louant le Seigneur, aux yeux de la foule saisie d'admiration. Alexandre la fait offrir en pâture à deux lions de l'amphithéâtre ; les lions la respectent.

Devant ce miracle, le juge fut enfin attendri : pouvait-il se montrer plus cruel que les bêtes féroces ? Il vint, disent les *Ménées* grecques, se jeter aux pieds de sa douce victime : « Pardonne-moi, servante du Roi du ciel, dit-il, pardonne-moi tout le mal que je t'ai fait, demande à ton Dieu de me pardonner et de me recevoir aussi au nombre de ses serviteurs. »

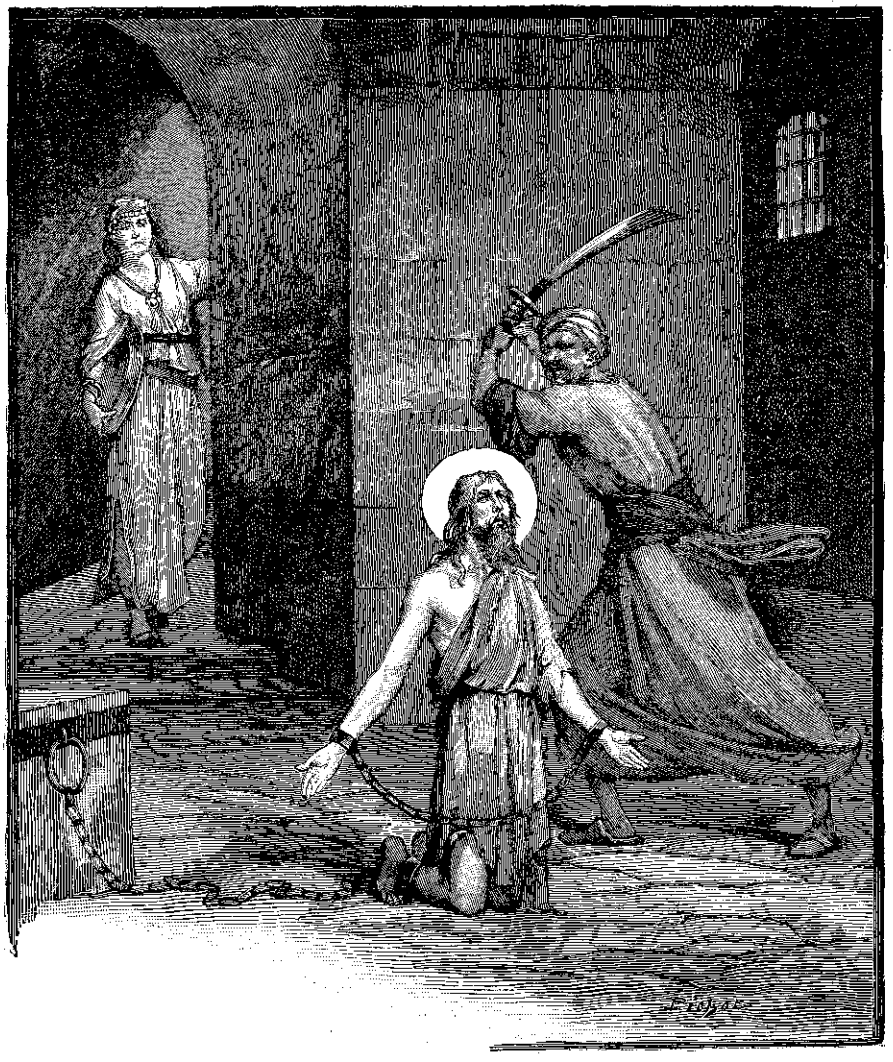
Il reçut le baptême (et mourut peu après, en paix).

Basilisse, rendue à la liberté par son juge, ne perdit pas la couronne qu'elle avait si bien méritée. Sortie de la ville avec plusieurs chrétiens qui l'accompagnaient, elle s'arrête à quelque distance, fait jaillir une source d'un rocher pour étancher sa soif ; puis, rendant grâce à Dieu, elle se met à genoux : « Mon Dieu, dit-elle, recevez mon âme en paix ! » et son âme s'envola au ciel.

Le ménologe de l'empereur Basile affirme que cette source miraculeuse servait à la guérison de diverses maladies.

LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Fête le 29 août.



A la demande d'Hérodiade et de sa fille, Hérode fait trancher la tête du saint Précurseur.

Saint Jean-Baptiste occupe dans l'histoire sacrée une place considérable et a parmi les Saints un rang à part.

Son culte a toujours été très populaire, et, maintenant encore, tandis que le peuple chrétien allume chaque année les feux de la Saint-Jean, chaque année, la liturgie célèbre en son honneur une double fête, celle de sa nativité (24 juin), et celle de son martyre (29 août).

Nous avons consacré autrefois une livraison à la Nativité du saint Précurseur. Aujourd'hui, cherchons à nous édifier par la narration de sa glorieuse immolation.

SAINT JEAN, D'APRÈS LES VOIES PROVIDENTIELLES, DEVAIT SOUFFRIR

Annoncé plusieurs siècles à l'avance par les prophètes qui montraient en lui un nouvel Elie, saint Jean-Baptiste fut comblé par Dieu des grâces les plus insignes.

Avant même sa naissance, au moment où la Très Sainte Vierge Marie saluait sa cousine Elisabeth, il fut sanctifié dans le sein de celle-ci, reçut le don d'une intelligence précoce et fut confirmé en grâce. Tel est l'enseignement de la tradition chrétienne.

Le Ciel lui-même, par l'entremise de l'archange Gabriel, fixa le nom qu'il devait porter, et son père Zacharie, miraculeusement privé de l'ouïe et de la parole, pour avoir un instant mis en doute la vérité du message angélique, les recouvra miraculeusement lorsqu'il eut, par écrit, imposé à l'enfant le nom de Jean, que Dieu avait choisi.

Le premier usage que Zacharie fit de la parole ainsi retrouvée fut, dans un cantique inspiré par le Saint-Esprit, de chanter sur le berceau de son jeune fils : *Et toi, petit enfant, tu seras le Prophète du Seigneur ; tu marcheras devant lui pour lui préparer les voies.*

Le moment venu, Jean avait commencé à baptiser ; et Jésus-Christ lui-même, voulant, disait-il, *accomplir toute justice*, s'était fait baptiser par lui. A ce moment, le ciel s'était entr'ouvert ; le Saint-Esprit était descendu sous forme de colombe, et la voix du Père céleste avait dit : *Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.*

Tandis que Jean-Baptiste répétait à tous qu'il n'était qu'un précurseur, que Jésus était l'Agneau de Dieu, le Messie, Jésus, de son côté, rendait témoignage de Jean-Baptiste, disant qu'il était *plus que prophète* et *qu'entre les enfants des hommes il n'en avait point paru de plus grand.*

Combien le saint Précurseur nous paraît donc digne d'hommages ! Mais de telles grandeurs appelaient comme complément la souffrance. En effet, c'est par la croix que Jésus a sauvé le monde ; il a voulu que sa sainte Mère méritât le titre de Notre-Dame des Douleurs ; l'Eglise a grandi dans la persécution ; toutes les grandes vertus, en un mot, toutes les grandes œuvres sont marquées au sceau du sacrifice. Saint Jean-Baptiste ne pouvait échapper à cette loi providentielle. Nous allons raconter comment, à la gloire de la confession, il joignit donc celle du martyre.

LE PRÉCURSEUR REPROCHE A HÉRODE SON CRIME

Alors régnait sur la province de Galilée et sur le pays au delà du Jourdain, un prince à qui les Romains avaient laissé un simulacre de royauté sous le nom de *tétrarque*. C'était Hérode Antipas, digne fils du cruel Hérode, qui avait eu la barbarie de verser le sang des petits Innocents.

Il avait épousé la fille d'Arétas, roi de l'Arabie Pétrée ; mais voici qu'il eut la faiblesse de laisser se former et croître dans son cœur une passion criminelle pour Hérodiade, femme de Philippe, son frère. La pudeur naturelle, les lois humaines, sa dignité, l'exemple dû au peuple par un prince, tout l'invitait à reculer devant le crime dont le désir s'agitait dans son esprit.

Foulant aux pieds toute conscience et tout honneur, il eut, au contraire, l'audace de le consommer, répudia la fille d'Arétas et épousa publiquement la femme de son frère encore vivant.

Lorsque de grands scandales avaient éclaté sous les yeux de son peuple, Dieu n'avait jamais manqué de susciter des prophètes animés de son esprit pour les flétrir. Ce que Nathan avait fait pour David, Elie pour Achab et Jézabel, le nouvel Elie devait le faire pour Hérode.

C'était cependant une mission difficile. Jean-Baptiste était en relation avec le prince. *Hérode*, dit le texte sacré, *prêtait volontiers l'oreille à ses discours et faisait beaucoup de choses d'après ses avis.* Le prophète profitait de cette confiance pour lui adresser à l'occasion des réprimandes pour les actes qui les méritaient. Ici pourtant, le reproche à faire était si grave, la passion si profonde, le scandale si public, que le censeur pouvait tout redouter. Mais un véritable homme de Dieu recula-t-il jamais, par crainte du péril, devant une obligation de sa charge ?

Un jour, Hérode se trouvait au palais de Machéronte. De là, il suivait les opérations militaires engagées contre le père de sa femme légitime, qui avait levé une armée pour venger l'injustice commise. Jean-Baptiste, vêtu de ce costume austère que nous décrit l'Evangile, se présenta le visage sévère, au milieu de la fastueuse cour, en face du tétrarque coupable, et avec un geste plein de majestueuse énergie, lui dit : *Il ne vous est pas permis de garder la femme de votre frère. Non licet.*

Admirable modèle de fermeté pour tous les ministres du Seigneur. Le Précurseur a été bon, condescendant, respectueux pour le pouvoir. Malgré des torts connus, il a entretenu des relations utiles avec Hérode. Mais le jour où le scandale exige une protestation, bien que celle-ci puisse lui coûter la vie, il se lève et remplit son devoir.

Ainsi ont toujours agi les Pontifes romains, même au risque de perdre pour l'Eglise des royaumes entiers : on l'a bien vu au temps de Henri VIII, lorsque le Pape dût défendre à la face du monde les saintes lois du mariage, sur lesquelles reposent la morale sociale et la civilisation.

HÉRODIADE OBTIENT L'EMPRISONNEMENT DE JEAN-BAPTISTE

Hérode fut assurément blessé jusqu'au fond de l'âme par un tel reproche.

Toutefois, il n'osait sévir. Il sentait en son cœur que le prophète avait raison, et, tout en obéissant à sa passion, il reconnaissait son crime. Tel est du reste le prestige de la vertu, qu'elle s'impose souvent, même aux cœurs endurcis : *Hérode*, dit le saint Evangile, *craignait Jean, sachant qu'il était juste et saint.* Livré à lui-même, il ne se serait donc pas vengé.

Mais, à ses côtés, plus audacieuse, plus vindicative que lui, Hérodiade veille. L'ambitieuse et impudique princesse se lève aussitôt et demande que le prophète soit puni. Hérode n'ose pas : il temporise, et le prophète sort du palais sans être inquiété. Bientôt, pourtant, cédant aux instances de sa complice, le tétrarque envoie des soldats se saisir du Précurseur et le jeter dans un cachot.

Cette captivité ne dura pas moins d'une année. Comme Hérode, toujours incliné à une certaine modération vis-à-vis de Jean, laissait à ses disciples la liberté de le voir, celui-ci se résolut à accomplir un grand acte.

Il y avait, on le sait (Où la jalousie ne pénètre-t-elle pas?), dans le cœur des disciples de Jean, un certain ressentiment contre ceux de Jésus, qui, en ce moment, entraînait les foules après lui. Le prophète savait, d'autre part, que pour lui le supplice ne pouvait tarder. Hérode était faible, Hérodiade acharnée : le dénouement était fatal.

Un jour donc, voulant à la fois guérir ses disciples de leur ressentiment mesquin et fournir à Jésus l'occasion d'un solennel témoignage, il charge deux des siens d'aller dire au Sauveur : *Etes-vous le Messie? ou devons-nous en attendre un autre*?

Avec cette admirable bonté qui dirigeait toujours ses actes, Jésus voulut à la fois leur répondre et les guérir de la plaie de leur âme. Il étendit la main vers la foule assemblée, rendit la santé à plusieurs malades, chassa plusieurs démons; puis, s'adressant aux envoyés du Précurseur, il leur dit : *Allez et rapportez à Jean ce que vous avez vu. Dites-lui : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés.* C'étaient les paroles par lesquelles les prophètes dépeignaient le ministère du futur Messie. Notre-Seigneur ne pouvait, avec plus de tact et de force à la fois, répondre : *Oui, c'est moi qui suis le Messie.* Et il ajouta, pour faire comprendre aux disciples de Jean-Baptiste qu'ils devaient déposer leurs sentiments malsains : *Bienheureux est celui pour qui je ne serai pas une occasion de scandale.*

Puis, voulant récompenser publiquement l'héroïque désintéressement du saint Précurseur, il s'adressa à la foule et s'écria : *Qu'êtes-vous allés voir au désert? Un roseau agité par le vent*, c'est-à-dire un homme inconstant? *Non. Un homme vêtu avec mollesse? Non. Un prophète? Oui, certes, un prophète, et plus qu'un prophète, car c'est de lui qu'il est écrit : J'envoie devant vous mon ange qui vous préparera la voie.*

LA DANSE SANGLANTE

Hérodiade, cependant, pareille à un tigre altéré de sang, épiait avec impatience l'occasion d'en finir avec celui qui avait osé dénoncer publiquement son crime. Cette occasion se présenta à l'heure marquée par Dieu pour joindre sur la tête de Jean-Baptiste, à l'auréole du prophète et du confesseur, celle du martyr.

C'était une coutume d'Hérode, comme de tous les grands personnages romains, de célébrer l'anniversaire de sa naissance par un splendide festin. Le monarque adressa donc de solennelles invitations. Délicieuse musique, lumières éblouissantes, parfums délicats, ornementation enchanteresse, vins généreux, à la fête rien ne manqua pour produire cet enivrement qui fait le triste bonheur des hommes de plaisir et qui peut devenir — c'est ce que voulait Hérodiade — le principe de toutes les lâchetés.

Au milieu du festin, nous devrions dire, de l'orgie, Salomé, la fille d'Hérodiade, pénètre dans la salle. Elle s'avance, le sourire aux lèvres, dans tout l'éclat de sa jeune beauté, et exécute avec une grâce parfaite une danse recherchée. L'assistance est ravie, ce sont des transports d'admiration — à qui, hélas! le monde réserve-t-il ainsi ses hommages? — Tous s'approchent du prince pour le féliciter. Celui-ci, ému, ébloui, ne mesurant pas la portée de ses paroles, s'adressa à la jeune fille et lui dit, l'imprudent! *Demande-moi tout ce que tu voudras, je n'ai rien à te refuser.*

Aussitôt la danseuse vole vers sa mère et lui demande conseil. Saisissant l'occasion qu'elle attend depuis une année, Hérodiade, avec un sang-froid qui cache mal l'intense émotion de son âme, répond : *Réclame la tête de Jean-Baptiste*, et Salomé, avec un empressement monstrueux, prend un plateau d'or et, en costume de danse, s'approche du roi et lui dit : *Je veux qu'à l'instant, sur ce plateau, vous me donniez la tête de Jean-Baptiste.*

Comment n'interromprions-nous pas ce récit sanglant pour faire remarquer de quel trait indélébile cette page de l'Evangile stigmatise à jamais les plaisirs mondains? Que d'évêques, que de prêtres, luttent pour détruire des habitudes invétérées de danses défendues, et sont accusés, parce qu'ils remplissent ce devoir de leur charge, d'être trop sévères! Comment ne comprend-on pas que, outre le péril immédiat que certaines danses peuvent renfermer, l'habitude de se livrer à de telles réjouissances entretient dans l'âme un esprit de légèreté, de dissipation, de volupté, qui peut conduire et conduit à toutes les faiblesses? « Qui veut folâtrer avec le démon, disait saint Pierre Chrysologue, ne peut jouir avec Jésus-Christ. »

DÉCOLLATION DU SAINT PRÉCURSEUR

Hérode comprend aussitôt l'imprudence commise.

Mais il a promis; tous les convives ont été témoins de sa promesse et ont la lâcheté, au lieu de prendre la défense de l'innocent, d'appuyer du regard la demande de Salomé. Hérodiade et sa fille surtout, les yeux fixés sur le prince, exigent la proie convoitée.

Il n'en faut pas tant pour triompher d'un homme égaré par les fumées du vin et affaibli par la volupté. Hérode envoie donc un de ses gardes avec ordre de trancher la tête du Précurseur.

Que se passa-t-il dans la prison?

L'histoire est muette sur cette scène qui dut être sublime cependant. Tout ce que nous savons, c'est que, bientôt après, le garde apportait dans la salle de l'orgie le chef sanglant de Jean-Baptiste, et l'offrait à Salomé, qui, loin de reculer d'horreur, le prit avec joie et le porta à sa mère.

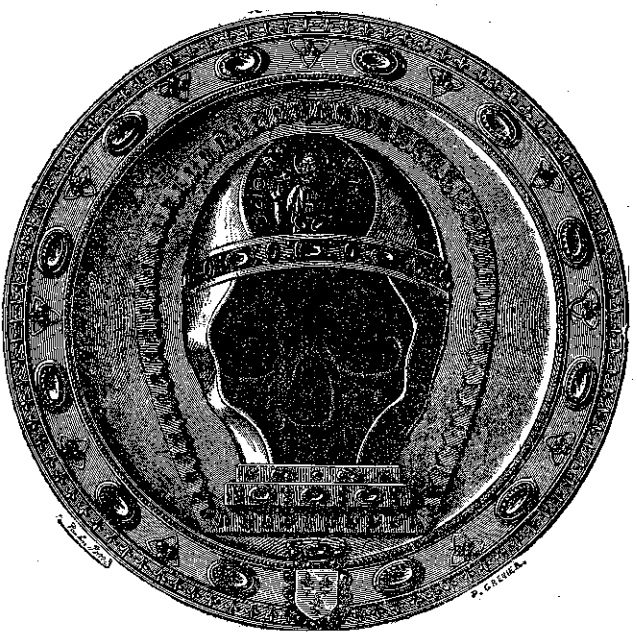
O mystère de haine et de cruauté! la tradition ajoute qu'Hérodiade, alors, prit d'une main la tête de sa victime, et de l'autre, avec une longue épingle d'or qui retenait sa chevelure, transperça cette langue qui avait dit : *Non licet.* Puis elle s'arma d'un couteau et frappa cette tête inanimée, qui porte encore visible, à la partie externe de l'orbite gauche, la trace des coups de l'horrible courtisane devenue bourreau.

Cette précieuse relique existe encore, en effet. Cachée par Hérodiade, dans le palais d'Hérode, à Jérusalem, elle fut, à la suite d'une révélation découverte dans ses ruines par deux moines.

L'histoire nous apprend que l'empereur Théodose et, soixante ans plus tard, l'empereur Justinien allèrent eux-mêmes la prendre là où elle était déposée, pour l'apporter solennellement dans l'église de l'*Hebdomon*, bâtie par le premier, rebâtie par le second, en l'honneur du saint Précurseur.

Lorsque, en 1204, les Croisés s'emparèrent de Constantinople, un ecclésiastique du diocèse d'Amiens découvrit dans les ruines d'un vieux palais deux reliquaires dont les inscriptions, très bien conservées, attestaient qu'ils contenaient, l'un le chef de saint Georges, l'autre, celui de saint Jean-Baptiste. Il rapporta celui-ci à Amiens, sa patrie.

C'est par l'intervention du Saint que, en 1637 et 1668, à la suite de prières solennelles, la ville fut délivrée miraculeusement de la peste qui y faisait d'affreux ravages. C'est là que les rois de France se plurent à vénérer la relique et à l'enrichir de leurs présents. C'est là qu'elle repose encore, sous un cristal de roche, déposé sur un plat circulaire en vermeil.



Le chef de S. Jean-Baptiste dans le reliquaire d'Amiens.

Partie supérieure du reliquaire d'Amiens, reproduisant l'image de l'ancien reliquaire de Constantinople.

* * *

En terminant, rappelons que chaque fois que nous faisons la confession de nos fautes, en récitant le *Confiteor*, nous faisons mention de saint Jean-Baptiste. A la fin de la messe, au dernier Evangile, chaque jour aussi le prêtre rappelle le souvenir de celui *qui fut envoyé par Dieu pour rendre témoignage à Jésus-Christ.*

Ayons une grande confiance en un Saint que l'Eglise honore avec tant d'éclat, et prions-le de nous donner part à cette admirable fermeté, à cette énergie indomptable, avec laquelle il remplit sa mission de Précurseur, reprocha à Hérode son crime et subit le martyre.

SOURCES CONSULTÉES

Saint Jean-Baptiste, sa vie, son culte et sa légende artistique, par ERNEST RAZY. — *Histoire de saint Jean-Baptiste et de son culte*, par l'abbé PARDIAC. — Le chef de saint Jean-Baptiste à Amiens, article de la *Croix-Revue*, 1882, par ARMAND DONCOEUR.

LA BIENHEUREUSE BRUNISLAWA,

DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ

Fête le 29 août.

La bienheureuse Brunislawa témoin de la glorification de saint Hyacinthe. Préparatifs de ses funérailles. (D'après une légende polonaise.)

LA FILLE DES ODROWATZ

L'Ordre de Prémontré, créé par saint Norbert en 1120, prit bien vite un merveilleux accroissement. A la mort du fondateur, ses disciples se comptaient par milliers; presque chaque année, un ou plusieurs essaims de religieux quittaient l'abbaye-mère pour fonder au dehors de nouvelles demeures qui se peuplaient rapidement et devenaient, à leur tour, mères d'autres abbayes.

Les religieuses norbertines se multipliaient de leur côté, et avant l'année 1150 plus de dix mille vierges étaient entrées dans l'Ordre, rivalisant d'ardeur pour la prière et la pénitence.

En Pologne, elles comptaient au XIIIe siècle neuf monastères. C'est dans celui de Zwierziniezc, faubourg de la ville de Cracovie, que vécut la bienheureuse Brunislawa, cousine germaine de l'un des premiers et plus illustres saints de l'Ordre des Prêcheurs, saint Hyacinthe.

Elle descendait comme lui de la famille des comtes d'Odrowatz et habitait le village de Kamien,

au diocèse de Breslau, en Silésie. Le premier de ses ancêtres dont l'histoire fasse mention s'appelait Saulz ou Paul d'Odrowatz. Il était le type achevé de la bravoure et pendant longtemps il défendit sa patrie contre les incursions des Tartares. Un autre chevalier de même nom, Saulz II, lui aussi la terreur des Tartares, fut l'aïeul de notre Bienheureuse. Il eut quatre fils : Eustache, père des saints Ceslas et Hyacinthe; Yves, qui devint évêque de Cracovie; Stanislas et Yvan. Stanislas épousa la princesse Anne Yaxa, petite-fille du prince Yaxa de Miechow; c'est d'elle que naquit la bienheureuse Brunislawa.

Elle ne l'obtint qu'au prix de longues et instantes prières. Comme cette autre Anna, mère de Samuel, dont il est parlé aux Livres Saints, Anne Yaxa était demeurée stérile après plusieurs années d'union. Dans son ardent désir de devenir mère, elle promit, si Dieu l'exauçait, de lui consacrer son premier-né. Elle tenait d'un de ses parents, ancien croisé revenu de Terre Sainte, une dévotion spéciale à la Passion de Jésus Christ et c'est au pied du crucifix qu'on la voyait journellement répandre ses larmes et ses prières. Enfin, ses vœux furent comblés; une heureuse naissance porta la joie au château de Kamien; l'enfant reçut au baptême le nom de Brunislawa, qui signifie : gloire de sa race (*Bronislas* veut dire : *qui défend et protège la gloire*). (1)

La pieuse Anne ne négligea rien pour tourner vers Dieu les aspirations de son enfant. Bien souvent, penchée sur son berceau, elle approchait un crucifix de ses lèvres afin de lui inspirer de bonne heure la dévotion aux souffrances du Sauveur. La petite Brunislawa profita de ces leçons : à peine sortie de la première enfance, elle recherchait déjà la solitude pour prier et on la trouvait souvent agenouillée, recueillie, devant un petit autel.

Conduite aux écoles, elle s'adonna à l'étude avec une ardeur au-dessus de son âge. Les préoccupations de la charité émurent bien vite aussi son cœur : elle s'ingéniait à découvrir les malheureux pour les signaler aux libéralités de sa mère.

Dans ses promenades, lorsque de sa voiture elle apercevait un pauvre, elle faisait arrêter les chevaux pour lui donner l'aumône. Souvent elle se privait, afin de pouvoir donner davantage.

Agée seulement de quinze ou seize ans, elle allait par les chemins avoisinant le village, recueillait les orphelines ou les indigentes qu'elle rencontrait, les amenait au château; avec beaucoup de douceur et de bonté, elle les instruisait et leur apprenait à travailler de l'aiguille ou du fuseau. Son délassement était d'accompagner sa charitable mère dans ses visites aux pauvres et aux malades.

Aussi son nom était-il connu et béni de toute la contrée.

RÉSISTANCES VAINCUES

Cependant, Brunislawa soupirait après le moment où il lui serait donné de quitter le siècle et de venir abriter dans le cloître sa piété et sa vertu. Elle ignorait encore que dès sa naissance sa mère l'avait vouée au Seigneur, mais un attrait intérieur tout-puissant la sollicitait. L'exemple de ses deux cousins, Hyacinthe et Ceslas, qui revenaient de Rome où ils avaient reçu l'habit des mains du bienheureux Dominique de Gusman, n'était pas pour la détourner de son projet.

Elle s'en ouvrit tout d'abord à sa mère dont elle savait l'esprit de foi : celle-ci ne fit aucune opposition, mais, par égard pour le seigneur Odrowatz qui aimait éperdument sa fille, elle résolut seulement d'attendre une circonstance favorable pour lui parler de leur dessein.

Ce fut saint Hyacinthe qui dans une visite au château de Kamien fit connaître le premier à son oncle les vœux de Brunislawa. Le comte Stanislas en fut douloureusement ému et dans un entretien avec sa chère enfant il fit tout pour la décider à renoncer à son projet; il avait rêvé pour elle un brillant parti, mais en vain fit-il miroiter à ses yeux les avantages de la fortune, d'un grand nom, d'une noble descendance, la jeune fille défendit sa cause avec tant de force que le père dut s'avouer vaincu. Pour triompher des dernières résistances, l'enfant le conduisit par la main devant un crucifix :

— Voici, lui dit-elle, Celui dont je dois devenir l'épouse. Dieu veut que j'aille dans le cloître; il est mon Père et votre Père, vous devez lui obéir.

— Tu as raison, mon enfant, répondit le seigneur Odrowatz, nous devons tous obéir à Dieu pour être heureux. Moi, ton père, je veux ton bonheur sur cette terre et dans l'éternité; va donc où Dieu t'appelle.

VERTUS DE LA JEUNE NOVICE

Restait à choisir la retraite où s'enfermerait Brunislawa. Le couvent des Norbertines de Cracovie où son oncle Yves Odrowatz était évêque l'attira de préférence, elle s'y rendit.

A peine les portes du monastère étaient-elles refermées sur elle que la Bienheureuse se mit à pratiquer tous ses devoirs avec la perfection des religieuses les plus avancées. Les Sœurs étaient d'avis de lui donner l'habit au plus tôt, mais par humilité la postulante demanda que sa vêture fût retardée pour lui permettre une plus longue probation. L'évêque de Cracovie vint lui-même présider cette cérémonie.

Durant le noviciat, le travail de la grâce accomplit en elle de merveilleuses opérations. La novice s'ingéniait à multiplier les mortifications, ne s'accordant aucune imagination, aucun désir qui pût gêner son union avec Dieu; elle s'appliquait à ne jamais blesser la charité dans ses entretiens avec ses compagnes. Sa vie était une pratique continuelle de l'oubli d'elle-même. « Je suis venue, disait-elle parfois à ses Sœurs, non pour me reposer, mais pour travailler sans cesse. Je veux être méprisée, dédaignée. N'ayez aucun égard pour moi..... »

Elle porta au couvent, comme un héritage de famille que lui avait légué sa mère, sa tendre dévotion envers Jésus crucifié. On assure que des extases récompensèrent plusieurs fois sa piété, et dans un des cloîtres du couvent de Zwierzinicc on voit encore un crucifix suspendu à la muraille à une hauteur telle que les plus grands ne peuvent y atteindre. C'est, dit-on, en souvenir de la bienheureuse Brunislawa que l'amour élevait au-dessus de terre quand elle voulait baiser les pieds du crucifix.

Son obéissance était si parfaite que Dieu voulut la donner en exemple à l'un de ses serviteurs, pieux ermite qui sollicitait dans ses prières des lumières spéciales afin d'avancer plus sûrement dans la voie de la perfection. Il se sentit poussé à venir consulter celle dont le renom de sainteté avait franchi les murs de son couvent et s'était répandu dans la ville de Cracovie.

L'ermite se présente donc à Zwierziniezc et

(1) Explication donnée par l'auteur de la vie de la bienheureuse Brunislawa, Tamines, 1897, p. 30.

demande la Sœur Brunislawa. « Elle est à la cuisine où elle lave la vaisselle, répondit la portière; elle ne viendra que si l'obéissance lui en fait un devoir. » Le visiteur insiste. Sur l'ordre de sa supérieure, la Bienheureuse arrive, sa robe encore mouillée et portant des traces visibles du travail auquel elle venait de se livrer. En même temps, l'ermite aperçoit sur la tête de la novice une lumière qui l'étonne et le ravit.

Brunislawa, invitée à parler, lui adresse ces simples mots que Dieu lui met sur les lèvres : « L'obéissance vaut mieux que le sacrifice. Pour devenir saint il faut savoir obéir. » L'ermite, qui jusque-là était à lui-même son propre directeur, réglait ses austérités et ses exercices, mit en pratique le conseil de la Bienheureuse, quitta son ermitage et entra dans un couvent où on l'employa au service des pauvres. L'obéissance le sanctifia beaucoup plus, sans aucun doute, que ne l'eussent fait les plus effrayantes pénitences accomplies de son autorité privée.

QUELQUES-UNES DE SES CROIX

La Bienheureuse prononça ses vœux en 1223. Dès ce jour, elle entrait résolument dans la voie de victime que doit suivre toute âme appelée à une haute perfection. Sans pitié pour son corps, elle le soumit à toutes les rigueurs de la pénitence; elle couchait sur la dure, cherchant sans cesse de nouveaux moyens pour rendre pénibles les heures même destinées au repos. Elle portait des chaînes de fer et s'infligeait la discipline. Ses prières se prolongeaient souvent bien avant dans la nuit.

Malgré ses vertus, elle se vit pendant longtemps en butte aux préventions de Sœurs moins charitables ou moins éclairées. Ses extases furent qualifiées d'extravagances, ses visions de mensonges; on la prit pour une folle et elle eut de ce chef beaucoup à souffrir. La tradition porte même qu'elle fut soumise à de mauvais traitements.

A toutes ces épreuves, Brunislawa n'opposait que patience, bonté, douce joie. Elle allait avec la même affabilité au-devant de celles de ses compagnes qui lui étaient le plus contraires, toujours prête à leur rendre service et à leur être agréable.

La confidente de ses consolations et de ses peines intimes fut une religieuse en tel renom de sainteté que les rois de Pologne venaient la consulter dans les graves circonstances. Avec cette Sœur et avec deux autres d'une égale piété, Frabislawa et Marguerite, notre Bienheureuse rivalisait de zèle et d'ardeur pour prier, travailler et souffrir.

Les supérieures lui confièrent la charge délicate de maîtresse des novices, fonction dont elle s'acquitta avec succès jusqu'en l'année 1241. C'est durant cette période, où elle offrait ses souffrances pour expier les fautes échappées à ses jeunes disciples, que Notre-Seigneur se montra un jour à elle dans une vision, couvert de plaies et couronné d'épines, et lui dit : « Courage, Brunislawa, ma croix est ta croix, ma gloire sera ta gloire. » Et il disparut, laissant l'âme de la Bienheureuse inondée de joie.

COUVENTS PRIS D'ASSAUT

Brunislawa pressentit dans l'oraison les maux qui allaient fondre sur sa patrie et sur son couvent.

Elle tenait parfois un langage étrange dont les Sœurs ne saisissaient pas alors la portée prophétique. « Je serai fidèle malgré tout à la vie religieuse, disait-elle, et je ne quitterai pas ce lieu, dût ce monastère être un jour détruit. »

Vers 1240, les Tartares envahirent la Pologne, ravagèrent sans merci les églises et les couvents et allèrent jusqu'à massacrer les religieuses, comme il arriva à l'abbaye norbertine de Witow. Les Sœurs étaient au réfectoire pour la collation; l'une d'elles lisait dans le martyrologe la légende de sainte Ursule et de ses compagnes, martyres, quand on vint annoncer à la supérieure qu'un groupe de femmes aux vêtements tachés de sang, échappées, disaient-elles, à grand'peine aux mains des Tartares, étaient à la porte et demandaient l'hospitalité. L'abbesse n'écoutant que son dévouement commanda qu'on leur ouvrit et qu'on leur prodiguât aussitôt les soins que réclamait leur état. C'était un infâme guet-apens. Les prétendues blessées n'étaient que des Tartares déguisés : à peine entrés dans le cloître, ils laissent tomber les vêtements de femme qui cachaient leur habit d'homme et leurs armes, se jettent sur les moniales et n'en épargnent aucune. Ensuite, tout à leur aise, ils font main basse sur les richesses du monastère. On voit encore dans l'église de Witow le tombeau des Norbertines martyrisées.

Cette terrible alerte, bientôt connue, plongea dans une profonde anxiété les Sœurs de Zwierzinieze. La Bienheureuse prolongeait ses prières, ce qui n'était pas de nature à rassurer ses compagnes, car elles savaient que Brunislawa lisait dans l'avenir et en la voyant si longtemps prosternée devant les saints autels elles auguraient, de sa ferveur même, les pires événements.

Au commencement du Carême de 1241, la nouvelle de l'approche des Tartares acheva de semer l'effroi au sein de la communauté. Ces sauvages avaient passé la Vistule, ils arrivaient à Sandomir et de là à Cracovie qui fut mis à feu et à sang. Les religieuses durent chercher leur salut dans une fuite précipitée : elles furent préservées, grâce à un souterrain qui, partant du couvent, débouchait sur la montagne de Sikornik, au milieu des forêts, d'où elles purent se réfugier dans des grottes sauvages appelées depuis lors *Panienki skały* « les rochers vierges ».

Elles y vécurent misérablement, sans autre nourriture que des racines et des herbes, jusqu'au départ de l'ennemi et, quand elles revinrent à Zwierzinieze, ce fut pour gémir sur les ruines de leur couvent dévasté : les barbares y avaient mis le feu et il n'en restait que des murs noircis.

La séparation forcée vint mettre le comble à l'épreuve de ces infortunées religieuses. Les unes cherchèrent asile dans un cloître éloigné; les autres se construisirent de petites cabanes où elles attendirent la restauration de leur couvent : leur vœu ne fut point réalisé.

D'avance, Brunislawa s'était engagée, comme on l'a vu, à ne point quitter ces lieux désolés. Elle se choisit donc une cabane, mais par amour de la solitude elle gravissait chaque jour la montagne de Sikornik et se retirait à l'écart pour prier et se livrer à ses austérités habituelles. Quand elle en descendait, c'était pour visiter et secourir les pauvres des alentours; elle se dévoua jusqu'à l'héroïsme pendant les épidémies qui suivirent l'invasion des Tartares et le reste de sa vie fut tout entier employé aux œuvres de miséricorde.

CÉLESTE CORTÈGE

Saint Hyacinthe ne venait jamais à Cracovie, dans l'intervalle de ses longues courses apostoliques, sans visiter sa cousine dont il avait toujours

encouragé et soutenu la vocation. Hyacinthe fut le premier rappelé à Dieu, le 15 août 1257.

Brunislawa ne se trouvait pas près de lui au moment de sa mort : en ce jour de l'Assomption, elle était en oraison dans sa pauvre cellule à Zwierzyniezc, lorsqu'entrant en extase, elle aperçut soudain une vive lumière au-dessus de l'église des Dominicains pourtant assez éloignée du lieu qu'elle habitait. Des anges exécutaient dans les airs les plus harmonieuses symphonies. La mère du Sauveur, les vêtements constellés de pierres précieuses et plus brillante que le soleil, apparaissait à la suite d'un gracieux cortège de vierges et conduisait par la main un Frère au visage rayonnant. A cette vue, Brunislawa s'enhardit à demander à la Mère de Dieu l'explication de toute cette pompe : « Auguste Dame, lui dit-elle, veuillez me révéler qui vous êtes et quel est ce Frère que vous conduisez ainsi par la main. »

La Reine des anges répondit : « Ne t'étonne pas, ma fille, de me voir descendre des hauteurs des cieux vers la région des mortels. Je suis la Mère de miséricorde, et celui que tu vois est Frère Hyacinthe, de l'Ordre des Prêcheurs. C'est parce qu'il m'a toujours été dévoué que je l'emmène, en pompe triomphale, au royaume de mon Fils. »

Et la Vierge chanta de sa voix très suave cette parole du Cantique des cantiques : « J'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens. » Les voix des esprits bienheureux firent écho dans un ineffable concert à celle de la Vierge, et tous emmenèrent saint Hyacinthe au céleste séjour.

Brunislawa revenue à elle décrivit cette scène aux Sœurs de son monastère, eut soin d'en informer les Frères Prêcheurs de Cracovie et elle apprit avec joie qu'elle n'était point la seule à avoir joui de cette consolante vision. Tandis que l'évêque de Cracovie célébrait la messe vers les 9 heures du matin à la cathédrale, il vit lui aussi dans une sorte de ravissement saint Stanislas martyr qui accompagnait saint Hyacinthe au ciel. Beaucoup de miracles s'accomplirent ce jour-là au contact du corps du défunt qui devint dès ce moment, au dire du pape Clément VIII, le plus illustre thaumaturge du XIIIe siècle et du moyen âge tout entier.

LA GLORIFICATION

Deux ans plus tard, aux approches du 29 août, la bienheureuse Brunislawa pressentant sa fin fit sa confession générale, visita une dernière fois toutes les cabanes des pauvres qu'elle avait l'habitude de secourir et se prépara à la mort, disant à qui voulait l'entendre qu'elle espérait bientôt recevoir la couronne.

Une ancienne légende rapporte qu'elle gravit encore, quoique à grand'peine, le mont Sikornik, accompagnée d'un de ses chers pauvres, porteur d'une bêche et d'une croix, et qu'arrivée au sommet elle lui dit : « Je vais mourir ici. Comme je suis une grande pécheresse, je ne suis pas digne de solennelles funérailles. Quand j'aurai expiré, tu me couvriras de terre et tu me laisseras.

— Quoi, dit le paysan, j'inhumerais seul et en secret ma bienfaitrice et je déroberais sa tombe aux yeux des hommes!

— Fais ce que je te demande, » repartit la Bienheureuse.

Alors elle entra en extase et bientôt, sans effort, son âme se détacha de son corps virginal pour s'envoler vers le ciel.

On ajoute que les religieuses de Zwierzyniezc n'eurent pas plus tôt appris sa mort et ses obsèques plus que modestes qu'elles firent retirer sa précieuse dépouille de l'endroit où on l'avait inhumée. On l'enterra avec honneur près du maître-autel de l'église en ruines. Un lis germa spontanément sur la tombe de cette chaste vierge.

Les habitants du pays de Cracovie vouèrent un véritable culte à sa mémoire et à ses reliques ; ils avaient sans cesse recours à son intercession, l'appelaient leur patronne, frappaient des médailles à son effigie ou sculptaient sa statue ; par égard pour son souvenir, ils aimaient à donner le nom de Brunislas ou Brunislawa aux enfants des deux sexes.

Sans les invasions barbares qui obligèrent de tenir caché le saint tombeau, détruisirent toutes les archives et rendirent impossibles les minutieuses enquêtes de l'Eglise pour la reconnaissance du culte, sans les guerres contre les Cosaques, nul doute que Brunislawa n'eût joui beaucoup plus tôt des honneurs de la béatification.

Elle les obtint seulement au XIXe siècle, par l'autorité du pape Grégoire XVI qui permit, le 29 août 1839, aux églises du diocèse de Cracovie et aux religieuses norbertines de réciter l'office et de célébrer les Saints Mystères en son honneur.

Cracovie reçut la nouvelle avec une joie indicible. La cloche du château royal sonna à grande volée et toutes les cloches de la ville lui répondirent. La foule s'empressa vers l'église des Dominicains pour se rendre de là en procession au couvent de Zwierzyniezc. Après une heure de marche sous les arcs de triomphe, au chant des hymnes sacrées, on arriva au cloître. La lourde grille de fer s'ouvrit et les Sœurs s'avancèrent, portant les saintes reliques. Puis vint l'abbesse soutenant la riche châsse qui contenait le chef de la Bienheureuse : ces précieux restes devaient être après la procession déposés sur l'autel consacré de l'église des Norbertines.

Brunislawa témoigna souvent de ses prédilections pour le peuple de Cracovie ; en 1835, le choléra sévissait, surtout à Zwierzyniezc ; les prêtres résolurent de se rendre en cortège à la chapelle de la Bienheureuse. On y célébra la sainte Messe, on y chanta les litanies des Saints et aussitôt l'épidémie cessa.

Puisse la protection de Brunislawa relever et repeupler bientôt sur la terre de Pologne tant de cloîtres détruits et y faire refleurir librement, à l'abri des contraintes orthodoxes, la religion catholique !

PRIÈRE

Seigneur Jésus, qui dans l'humiliation de votre croix nous avez indiqué les moyens de nous élever jusqu'à vous, accordez-nous, à l'exemple de la bienheureuse Brunislawa, la grâce de mériter après les épreuves de la vie présente une participation à votre gloire céleste. Ainsi soit-il.

Bienheureuse Brunislawa, priez pour nous.

SOURCES CONSULTÉES

D'après la *Vie de la bienheureuse Brunislawa, invoquée pour obtenir une bonne mort, contre le choléra et contre la calomnie*, par M***, Tamines (Belgique), imprimerie Duculot, 1897. — Autres sources : *La couronne norbertine*, par IGNACE VAN SPILBEEK, chanoine Prémontré de l'abbaye de Tongerloo. — *Vies des Saints et Bienheureux de l'Ordre des Frères Prêcheurs.* — *Vie de saint Norbert*, par le R. P. GODEFROY.

SAINTE ROSE DE LIMA

Fête le 30 août.

Sainte Rose de Lima jouissait de la vue continuelle du divin Enfant qui brillait pour elle et dans les fleur qu'elle portait et sur les livres qu'elle lisait.

SA NAISSANCE — SON NOM

Rose, née à Lima, le 20 avril 1586, avait reçu au baptême le nom d'Isabelle, nom de sa grand'mère. Mais, un jour, sa mère, penchée sur son berceau, ayant aperçu une rose rouge épanouie sur son visage, fit admirer le prodige aux assistants et, prenant la petite dans ses bras : « Désormais, tu seras ma rose, dit-elle. »

Elle reçut le sacrement de confirmation des mains de saint Turibe, l'illustre apôtre du Pérou, et l'archevêque, ne sachant pas quel était son nom, lui donna celui de Rose. L'enfant, devenue adolescente et entendant sans cesse louer sa beauté, craignit de lui devoir son nom. Alarmée dans sa chaste humilité, elle se prosterna aux pieds de la Très Sainte Vierge, et lui raconta naïvement sa peine. Aussitôt, celle qu'on appelle la rose mystique lui apparut, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, et lui dit : « Mon fils approuve le nom que tu portes; mais il désire que tu y ajoutes le mien. Tu te nommeras désormais *Rose de Sainte-Marie.* »

Et, sans parler de cette vision, Rose obtint qu'on l'appellerait ainsi.

PREMIÈRES ÉPREUVES DE ROSE SA PATIENCE

Rose n'avait que trois ans quand elle laissa violemment retomber sur ses petits doigts le couvercle d'un coffre. Elle dissimula si bien ce

qu'elle souffrait, que ce fut seulement plusieurs jours après que sa mère appela le chirurgien. Celui-ci appliqua sur l'ongle un onguent corrosif qui le dévora en grande partie, puis il arracha le reste avec des tenailles sans que l'enfant poussât un seul cri et donnât le moindre signe d'effroi.

Quelques mois après, Rose eut un mal d'oreille. Il fallut couper la partie malade. Elle se laissa faire sans rien dire.

A peine cette épreuve était-elle passée, que la mère de Rose eut l'imprudence, pour la guérir de la gourme, de saupoudrer sa tête de mercure. La croûte disparut, le mercure entra dans les chairs et les dévora; la pauvre petite en avait des tremblements convulsifs. Elle ne chercha, néanmoins, aucun allègement, et sa mère, confiante en la parole de l'enfant disant qu'elle ne souffrait que modérément, laissa le cataplasme jusqu'au matin. Quel ne fut pas alors son effroi en voyant une blessure large et profonde causée par le caustique dévorant. Il fallut quarante-deux jours de souffrances pour guérir cette plaie béante.

Presque aussitôt après, Rose eut un polype aux narines On l'arracha avec des pinces. Tous les assistants pleuraient de compassion. Rose seule était calme et sereine.

OBÉISSANCE DE ROSE ENVERS SES PARENTS

Une telle constance fut récompensée par des faveurs spirituelles en face desquelles les douleurs de la terre sont peu de chose.

Eclairée d'une lumière surnaturelle dans les voies d'une perfection extraordinaire, Rose comprit, dès le bas âge, que les lumières exceptionnelles doivent servir avant tout à faire accomplir parfaitement les devoirs d'état. Sa fidélité absolue à la grâce fut pour elle la source de grandes souffrances et de grands mérites, car, voulant également obéir à ses parents et suivre les lumières intérieures dont ils étaient loin de comprendre la puissance, il en résultait pour la vaillante enfant des difficultés de tous genres.

Ayant, dès l'âge de cinq ans, voué sa virginité à Dieu, Rose ne voulait plaire qu'à lui seul. Les vains ajustements du monde lui étaient un supplice; mais Rose était ingénieuse à trouver les moyens de souffrir tout en obéissant à Dieu et à sa mère.

Contrainte un jour de mettre une couronne de fleurs, elle eut l'art d'y placer une aiguille qui pénétra dans la tête, de sorte que cet ornement de vanité devint un instrument de supplice atroce.

Trop préoccupée de la beauté de sa fille, sa mère la reprenait avec vivacité du peu de soin qu'elle apportait à parfumer ses mains. Elle les lui fit tremper dans des eaux odoriférantes, puis, elle-même, les enveloppa soigneusement, ordonnant à Rose de rester ainsi jusqu'au lendemain.

L'humble enfant obéit; mais, s'étant endormie, elle se réveilla en proie à une vive douleur; de ses mains s'échappaient des flammes qui brûlaient sa chair. Sa mère eut peine à croire à son récit; mais, quand elle eut vu les brûlures, elle frémit, et ne parla plus désormais à Rose du soin exagéré de ses mains. Toutefois, elle la tourmenta encore pour la forcer à se vêtir d'habits précieux; et quand la pauvre Rose y manquait, non par insubordination, mais par indifférence des choses de ce monde, elle était cruellement frappée.

A force de patience, Rose finit par vaincre les résistances de sa mère et obtint d'elle la permission de revêtir un manteau d'étoffe grossière.

Elle s'exerçait dans sa famille à toutes les pratiques dignes des plus ferventes religieuses. Ainsi, elle s'était fait une loi de ne jamais boire sans une permission expresse de sa mère; et elle ne la demandait tout au plus qu'une fois en trois jours.

Quand sa mère, pour l'éprouver, lui refusait la permission, Rose restait trois autres jours sans renouveler sa demande.

ROSE ENTRE DANS LE TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Les parents de Rose, qui étaient d'une condition aisée, perdirent instantanément toute leur fortune. Rose se fit leur servante; et, après les avoir soignés, elle trouvait encore le temps de gagner l'argent nécessaire à la subsistance de toute la famille.

Du reste, Dieu lui venait miraculeusement en aide, car, malgré sa frêle santé et ses fréquentes extases, elle faisait chaque jour l'ouvrage de quatre personnes.

Cependant, avec l'inconséquence qui caractérise l'esprit humain, sa mère, qui lui avait permis de revêtir l'habit des vierges, ne pouvait se résoudre à la voir renoncer définitivement au mariage; et comme la rare beauté de Rose, que ses austérités ne parvenaient pas à diminuer, lui attirait de nombreuses demandes, la pieuse fille eut de longues et pénibles luttes à soutenir, voire même de la part des siens; mais, confiante dans la protection de sainte Catherine de Sienne, qu'elle avait prise pour modèle, elle resta fidèle à son Epoux céleste. Pour l'en récompenser, Dieu lui fit connaître par plusieurs prodiges qu'elle devait se consacrer à lui et pratiquer toutes les vertus monastiques, sans toutefois quitter sa famille. Elle revêtit donc, à l'exemple de la Vierge de Sienne, l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et s'adonna, comme elle, à une vie de contemplation et de pénitence.

AUSTÉRITÉS DE ROSE — SON HUMILITÉ

Rose, s'étant exercée dès l'enfance au jeûne, put le pratiquer à un degré héroïque, tant il est vrai que les exigences de nos corps et de nos santés croissent ou diminuent en proportion de ce que nous leur accordons.

Toute petite, Rose ne mangeait jamais de fruits. A six ans, elle jeûnait le vendredi et le samedi au pain et à l'eau. A quinze ans, elle fit vœu de ne jamais manger de viande, sauf le cas où elle y serait forcée au nom de l'obéissance. Plus tard, elle ne mangea plus qu'une soupe faite de pain et d'eau, sans sel ni aucun autre assaisonnement, et, ne trouvant pas cette mortification suffisante, elle y joignit un breuvage si amer qu'elle ne pouvait l'avaler sans pleurer.

En Carême, elle ne mangeait que des pépins d'oranges, se bornant à cinq le vendredi en l'honneur des cinq plaies du Sauveur. Souvent, elle restait plusieurs jours sans manger, et ces jeûnes extraordinaires étaient vraiment chez elle l'effet d'une grâce spéciale à laquelle elle répondait généreusement, car, si ses parents la forçaient à prendre une nourriture substantielle, ils étaient bientôt obligés de reconnaître que, loin de la soulager, ils augmentaient, au contraire, ses douleurs.

Toutes les nuits, elle se frappait cruellement avec des chaînes de fer, s'offrant à Dieu comme une victime sanglante pour l'Eglise, pour l'Etat,

pour les âmes du Purgatoire et les pécheurs, en un mot, pour tous les grands intérêts de la foi et des âmes. Elle avait soin de ne déchirer ses membres que les uns après les autres ; mais ses blessures n'avaient pas le temps de guérir, et son corps n'était que plaies.

L'humble Rose se croyait redevable à Dieu de tous les péchés du monde, s'imaginant que ses fautes attiraient sur la terre tous les châtiments dont le monde est accablé.

Fidèlement unie à la Passion du Sauveur, elle était ingénieuse à trouver les pénitences qui la rapprochaient davantage de son divin modèle. Toute petite encore, elle supplia quelqu'un de charger sur ses épaules un monceau de briques, afin, dit-elle, de mieux comprendre ce que Jésus avait souffert sous le poids de la croix. Chargée ainsi, elle se mettait en oraison, suant, gémissant sous son lourd fardeau, et cependant tenant ferme jusqu'à ce que son faible corps tombât épuisé.

A quatorze ans, elle échangea cette pratique contre cette autre : elle sortait la nuit dans le jardin, les épaules meurtries par la discipline, comme l'avaient été celles de Jésus-Christ par la flagellation et portant, à son exemple, une lourde croix. Elle marchait nu-pieds et à pas lents, méditant l'ascension de Jésus-Christ au Calvaire et se laissant tomber de temps en temps pour mieux imiter son divin modèle.

Elle ceignait ses reins d'une triple chaîne qu'elle ferma d'un cadenas et jeta la clé dans la rivière pour s'ôter toute possibilité de la retrouver. Ces chaînes usèrent promptement la peau et pénétrèrent dans les chairs. Les douleurs étaient des plus aiguës. Rose les supporta longtemps en silence; mais, une nuit, elle ne put retenir ses larmes et éclata en sanglots. Forcée d'avouer son secret à la servante qui était auprès d'elle, elles se mirent à l'œuvre pour rompre la chaîne, mais impossible; craignant que le bruit d'un marteau n'attirât l'attention de ses parents, Rose se mit en prières et la chaîne se rompit. Mais elle ne put être enlevée qu'en arrachant les chairs.

Souvent, la Sainte mettait ses pieds nus sur la pierre saillante du four, et là, faisait une longue méditation sur les peines de l'enfer.

S'étant procuré une petite lame d'argent, elle en fit un cercle et y enfonça des clous, la pointe en dedans. Il y en avait trois rangs, composés chacun de trente-trois clous en mémoire des années que Jésus-Christ passa sur la terre. Elle eut soin de couper sa chevelure, afin de ne diminuer en rien ses douleurs; et chaque vendredi elle enfonçait ces pointes aiguës plus profondément et les faisait pénétrer dans les chairs.

Peut-être aurait-on toujours ignoré cette pénitence héroïque, si, un jour, Rose n'était tombée devant son père et ne s'était heurté la tête, d'où trois ruisseaux de sang s'échappèrent aussitôt.

Non contente du lit de planches sur lequel elle reposa longtemps, Rose se fit un lit avec des morceaux de bois fortement liés avec des cordes, puis elle remplit les intervalles de fragments de tuiles et de vaisselle observant de tourner en haut leurs parties les plus aiguës. Chaque soir, en se couchant sur ce lit de supplice, elle remplissait sa bouche de fiel en mémoire de celui que les bourreaux offrirent à Jésus-Christ sur la croix. Elle avoua que ce breuvage lui rendait la bouche tellement brûlante et desséchée qu'à son réveil elle ne pouvait parler et respirer qu'à grand'peine. Aussi avait-elle une telle horreur de son lit, que de le voir ou même d'y penser la faisait trembler; et le soir, en prévoyant tout ce qu'elle allait souffrir, elle était prise d'une fièvre brûlante.

Un jour même, sa répugnance fut telle qu'elle délibéra longtemps avant de pouvoir se décider à subir son martyre. Jésus alors lui parla sous une forme visible et lui dit :

« Souviens-toi, ma fille, que le lit de la croix fut bien plus dur, plus étroit et plus effrayant que le tien. Il est vrai que je n'avais pas comme toi des pierres sous le dos, mais des clous cruels perçaient tous mes membres. Le fiel ne me fut pas épargné. Les bourreaux me le présentèrent au milieu de ma fièvre brûlante. Médite cela sur ton lit de douleurs, et la charité te dira que ton lit est un lit de fleurs. »

Fortifiée par ces paroles, la constance de Rose ne se démentit plus pendant les seize années qu'elle vécut encore. Aussi dormait-elle fort peu et l'insomnie fut pour elle, comme pour sainte Catherine de Sienne, une des mortifications les plus difficiles à vaincre.

Sur vingt-quatre heures, elle en donnait douze à l'oraison, dix au travail des mains et deux au sommeil.

Quand elle était à genoux, ses paupières se fermaient malgré elle, et elle ne triompha du sommeil qu'en faisant faire une croix d'une taille un peu plus élevée que la sienne, dont les bras étaient percés de deux clous capables de la porter. Quand elle voulait prier la nuit, elle la dressait contre une muraille, et s'y tenait suspendue tant que durait sa prière. Nous aurions donné une idée bien imparfaite de la sainteté de Rose si nous ne parlions que de ses austérités extraordinaires sans dire qu'elle les soumettait à l'obéissance, et qu'elle était toujours prête à tout abandonner, car la vraie sainteté ne réside pas dans la pénitence du corps, mais dans celle du cœur, qui est impossible sans l'humilité et l'obéissance.

Il ne faut d'ailleurs pas s'étonner que des austérités aussi cruelles aient été permises à une enfant si jeune et si frêle. Chaque fois que ses confesseurs voulurent s'y opposer, ils en furent empêchés par une lumière divine; et sa mère, qui la maltraitait quand elle découvrait quelque nouvelle pénitence, était mystérieusement arrêtée quand elle voulait l'obliger à prendre quelques ménagements.

L'humilité de Rose n'était pas moindre que son obéissance. La pâleur de son visage, l'altération de ses traits, ses yeux, qui avaient perdu tout leur éclat à force de pleurer, en un mot, toute sa personne, défigurée par la pénitence, attira l'attention du public. Rose apprit avec confusion que le monde étonné la vénérait comme une sainte. Dans sa désolation, elle eut recours à Dieu, et lui demanda avec instance que ses jeûnes n'altérassent en rien les traits de son visage. Et, chose admirable ! elle reprit son embonpoint et ses vives couleurs. Ses yeux éteints se ranimèrent, et tous ses membres eurent une vigueur nouvelle. Aussi, arriva-t-il qu'après avoir jeûné tout un Carême au pain et à l'eau, et être restée trente heures sans prendre aucune nourriture, elle rencontra une troupe de jeunes gens qui se moquèrent d'elle en disant :

« Voyez cette religieuse si célèbre par sa pénitence ! elle revient sans doute d'un festin. C'est édifiant vraiment en ce saint temps ! »

Rose remercia Dieu.

L'ERMITAGE DE ROSE

La pieuse vierge de Lima avait toujours fait

ses délices de la solitude, et ne trouvant dans la maison de ses parents aucun lieu assez caché pour y vivre loin du monde et totalement oubliée de lui, elle se fit construire un petit ermitage au fond du jardin et y transporta son pauvre lit, une chaise et quelques images pieuses. Son temps y était partagé entre la prière et le travail des mains.

Dieu l'y favorisait de grâces extraordinaires.

Ainsi, il ne lui était pas permis d'aller seule à l'église, et sa mère ne pouvait pas toujours l'y conduire. Quelqu'un la plaignait de cette privation; mais elle répondit que Dieu la faisait assister miraculeusement chaque matin à plusieurs messes, tantôt dans l'église du Saint-Esprit, tantôt dans celle de Saint-Augustin.

Elle jouissait fréquemment de la vue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui lui apparaissait sous la forme d'un tout petit enfant. Pendant ses prières, ses méditations, son travail, elle le voyait souvent se montrer ainsi, sur la table où elle travaillait, sur le livre où elle lisait, sur un bouquet de roses qu'elle tenait à la main. Ce petit enfant lui tendait les bras et lui parlait familièrement.

On ne s'étonnera pas qu'à une faveur aussi extraordinaire, Dieu en joignît de moindres. Par exemple, les moustiques qui fourmillent au Pérou étaient plus nombreux que partout ailleurs dans l'ermitage de Rose, situé dans un lieu humide et couvert de feuillages. Les murs en étaient noirs; mais jamais aucun ne vint la troubler dans ses entretiens avec Dieu:

« Ils ne cherchent point à me nuire, disait Rose, et moi je ne leur fais aucun mal. Ils se mettent à couvert sous mon toit, et ils accompagnent du bruit de leurs ailes les cantiques que je chante à la gloire de mon Dieu. »

Rose reçut dans cette retraite la visite de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, de sainte Catherine de Sienne et des Saints Anges: mais le démon, jaloux de tant de sainteté et de tant de grâces, lui fit subir des tourments dont la vie des saints offre très souvent l'exemple.

Sentant que cette proie précieuse lui échappait de plus en plus, sans cesse l'esprit du mal revenait à la charge. Il faisait subir à la courageuse athlète du Christ les traitements les plus inhumains, la frappant avec violence, la poussant contre la muraille au point de l'étouffer, la traînant par terre. Mais Rose se riait de ses vaines colères et se confiait en celui qui ne permet jamais que nous soyons tentés au delà de nos forces.

ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES

La charité de Rose pour le salut des âmes croissait en proportion de son amour pour Jésus-Christ. « Elle considérait ses semblables comme les membres vivants de Jésus-Christ, dit son meilleur historien, M. de Bussières; elle savait à quel prix son céleste Epoux avait racheté les âmes, et elle ressentait une poignante douleur en pensant à toutes celles qui se perdent après avoir été si chèrement payées.

» Souvent, elle dirigeait ses yeux vers les chaînes des Cordillères habitées par des Indiens plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Le royaume du Chili, qui, après avoir connu la religion, était retourné au culte abject des idoles, lui causait une profonde affliction; elle pleurait aussi sur le sort des Chinois, des Turcs et des nombreuses sectes hérétiques et schismatiques qui désolaient l'Europe, après avoir déchiré la robe sans couture de l'Eglise. Quelquefois, on l'entendait s'écrier que, pour sauver les âmes, elle consentirait à se laisser hacher en morceaux, et qu'elle voudrait pouvoir se placer à la porte des enfers pour les empêcher d'y entrer. Hélas! ajoutait-elle, les âmes tombent dans le gouffre infernal comme les feuilles desséchées tombent sur la terre pendant une violente tempête d'automne, et cependant Jésus a payé la rançon de chacune d'elles!...

» L'un de ses confesseurs lui déclara un jour qu'il se sentait poussé à aller porter aux idolâtres la lumière de l'Evangile. Loin de faire un retour égoïste sur elle-même et de s'attrister à la pensée de perdre son Père spirituel, Rose reçut cette ouverture avec la joie la plus vive.... Se départant à cette occasion de la réserve habituelle à son humilité, elle promit, sans hésiter, de rendre le Père participant à toutes ses bonnes œuvres, à la condition que, de son côté, il l'associerait au mérite de son apostolat parmi les infidèles. La proposition fut acceptée avec reconnaissance. Soutenue par les prières de notre Sainte, le nouveau missionnaire amena beaucoup d'âmes à la connaissance du vrai Dieu.

Dans les derniers temps de sa vie, elle conçut le projet d'adopter et de faire élever à ses frais, dans les sciences ecclésiastiques, un jeune orphelin, qui deviendrait un jour prêtre et missionnaire, mais la mort l'empêcha de réaliser ce dessein.

Dieu seul sait toutes les grâces de conversion et de salut qu'elle a obtenues par ses ardentes prières et ses héroïques pénitences.

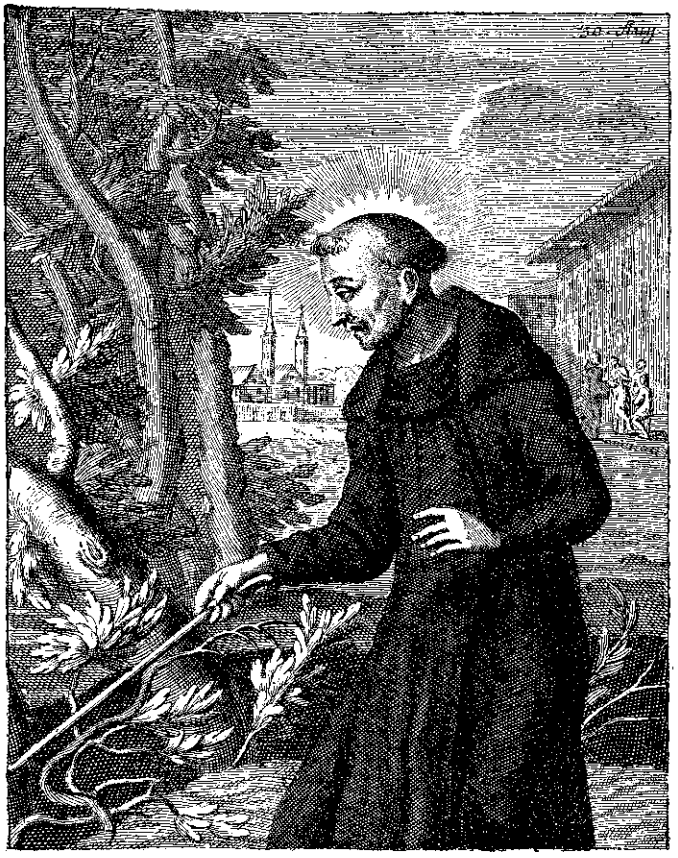
Elle avait beaucoup prié pour l'établissement, à Lima, d'un couvent de Religieuses Dominicaines; Dieu lui révéla qu'elle était exaucée. Le couvent fut, en effet, fondé peu après la mort de la Sainte, comme celle-ci l'avait prédit. Sa mère, Marie d'Oliva, devenue veuve, y prit le voile. Ce monastère, élevé en l'honneur de sainte Catherine, compta bientôt jusqu'à deux cents religieuses, dont les vertus édifièrent la ville de Lima.

Parmi les merveilles qui illustrèrent les funérailles et le tombeau de sainte Rose, morte le 24 août, à l'âge de 31 ans, la plus admirable est sans nul doute le mouvement de conversions qui ébranla une multitude de pécheurs jusqu'au fond de l'âme. On vit, dit M. de Bussières, pendant plusieurs mois, les confessionnaux assiégés depuis l'aube du jour jusqu'à une heure avancée de la nuit; les nombreux membres du clergé séculier et régulier de Lima n'y pouvaient presque pas suffire. On n'entendait parler que de restitutions, de réconciliations, de cessations de scandales, d'œuvres de charité et de mortifications.

De la capitale, cette prodigieuse rénovation gagna le reste du Pérou et s'étendit jusqu'au Mexique.

SAINT FIACRE, PATRON DES JARDINIERS

Fête le 30 août.



Saint Faron, évêque de Meaux, avait promis à saint Fiacre de lui donner pour jardin autant de terrain qu'il en pourrait entourer d'un fossé en travaillant tout le jour; le prince ermite trace avec son bâton l'enceinte du futur jardin et la terre se creuse miraculeusement. — A droite, on aperçoit saint Fiacre distribuant l'aumône aux pauvres.

UN FILS DE ROI DEVENU JARDINIER PAR AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN

Saint Fiacre était fils d'Eugène IV, roi d'Ecosse, qui commença de régner l'an 606. Il fut élevé sous la conduite de Conan, évêque de Soder, qui l'instruisit des lettres humaines et le forma à la piété. Le jeune prince devint un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes. Dans son amour pour Dieu, il conçut un si grand mépris du monde, qu'étant l'aîné et l'héritier légitime de la couronne, il résolut néanmoins d'abandonner la cour, et de se retirer dans une solitude pour s'occuper uniquement de Dieu et du salut de son âme.

Il communiqua son dessein à la princesse Sira, sa sœur, laquelle voulut lui tenir compagnie dans cette pieuse retraite. Ils s'enfuirent de la cour, à l'insu du roi et se rendirent à un port de mer; trouvant un vaisseau prêt à faire voile pour la France, ils s'embarquèrent et arrivèrent en ce royaume. Leur dessein était d'aller à Rome.

Ils vinrent d'abord jusqu'à Meaux où les attirait la renommée de vertu et de piété de saint Faron qui en était évêque.

Inspiré de Dieu, ce prélat retint les pèlerins auprès de lui. Il mit la princesse Sira dans un monastère dont sainte Fare, sa sœur, était abbesse, et qui fut, depuis, nommé Fare-Moutiers ; il donna au prince Fiacre un lieu dans la forêt de Breuil, qui lui appartenait, afin qu'il y bâtît un ermitage.

Ce fut là que notre Saint pratiqua des vertus admirables et fit des actions prodigieuses qui lui attirèrent la vénération de tout le monde. La bonté avec laquelle le jeune ermite accueillait les pauvres et les malades fit affluer une telle multitude dans cet endroit, désert autrefois, qu'il s'adressa à son protecteur, saint Faron, pour

obtenir l'agrandissement de la maison bâtie pour ses hôtes, et du jardin qui devait l'aider à les nourrir.

L'évêque lui accorda autant de terrain qu'il en pourrait entourer d'un petit fossé en travaillant tout le jour.

Le Saint se mit à l'œuvre en priant; or, par un prodige de la divine Providence, pendant qu'il traçait un sillon, pour marquer l'espace qu'il voulait adjoindre à sa petite clôture, les arbres tombaient à droite et à gauche, et la terre s'ouvrait d'elle-même en manière de fossé.

A cette vue, une femme qui passait l'accusa de sorcellerie, et courut avertir l'évêque que Fiacre n'était qu'un magicien et un voleur au service du démon. Puis, elle revint en toute hâte et sans se douter que c'était elle qui obéissait au démon en cette circonstance, elle accabla d'injures le serviteur de Dieu. « Je vous ordonne, au nom de l'évêque, de cesser votre travail diabolique, ajouta-t-elle; lui-même va venir confirmer mes paroles. »

Le saint ermite, humble et patient, s'arrêta. En attendant l'arrivée de l'évêque, il s'assit sur une pierre; les prodiges succédant aux prodiges, la pierre dure s'amollit comme de la cire et se creusa en forme de chaise, pour qu'il pût y reposer plus commodément.

Bientôt arriva saint Faron.

Après avoir constaté lui-même ces miracles, il consola le prince jardinier, redoubla d'affection pour lui et se retira en louant Dieu. La pierre, qui fut l'objet de ce miracle, se conserve encore aujourd'hui dans la chapelle du tombeau de saint Fiacre.

Le bon solitaire, partageant son temps entre la prière, le travail et les œuvres de charité, donnait en aumônes aux pauvres de la contrée, aux voyageurs, les produits de son jardin agrandi.

Un jour, un noble pèlerin vint le visiter en sa cabane. C'était un seigneur écossais, parent de saint Fiacre; il revenait de Rome où il était allé en pèlerinage et s'appelait Chilain. Il songeait à quitter le monde pour se consacrer à Dieu. Fiacre fut ravi de la visite de ce saint ami, ils eurent ensemble des entretiens tout célestes, dans lesquels ils se confirmèrent l'un l'autre dans le mépris des vanités qui passent et l'amour parfait de Dieu.

Chilain renonça à sa patrie et à ses richesses, et s'adonna tout entier au service de Dieu. Saint Faron ne tarda pas à se lier d'amitié avec l'hôte de saint Fiacre. Il vit que le Seigneur l'avait doué de grands talents, tant dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce, et qu'il pouvait travailler très utilement au salut des âmes. Il l'ordonna prêtre et l'envoya évangéliser les populations de l'Artois. Saint Chilain y fit un bien immense, et, plus tard, après sa mort, ses reliques furent apportées à Meaux, auprès de celles de saint Fiacre.

SAINT FIACRE PRÉFÈRE L'HUMILITÉ A UN ROYAUME

Pendant que saint Fiacre jouissait de la paix de son humble solitude, le roi, son père, mourut, et Ferguard, son cadet, succéda à la couronne d'Ecosse. Mais ce prince souleva bientôt contre lui l'indignation de ses sujets en prenant le parti de l'hérésie pélagienne et en se livrant à toutes les débauches. Il fut déposé dans une assemblée des grands du royaume et enfermé dans une prison. Les membres de l'assemblée convinrent à l'unanimité d'offrir la couronne à saint Fiacre à qui elle appartenait légitimement.

Ils envoyèrent des ambassadeurs à Clotaire II, roi de France, le suppliant d'user de son influence et de son autorité pour obliger le prince ermite à quitter sa solitude, afin d'aller en Ecosse s'asseoir sur le trône de ses pères.

Saint Fiacre apprit par révélation les événements qui se passaient. Se prosternant devant Dieu, il le supplia avec larmes de ne pas permettre qu'il fût arraché de sa chère solitude, où il goûtait tant de joie dans le service du Seigneur, loin du tumulte des affaires et des dangers du monde. Il fut exaucé. Une lèpre hideuse couvrit son visage. A leur arrivée, les ambassadeurs furent saisis de dégoût et de pitié. Toutefois, pour accomplir leur mission, ils lui demandèrent timidement et froidement s'il ne voulait pas revenir en Ecosse pour recevoir la couronne de ses pères. « Sachez, répondit saint Fiacre, que cette plaie n'est pas un effet de l'infirmité de la nature, mais une grâce que Dieu m'a faite pour me confirmer dans mon humiliation. Soyez persuadés que je préfère cette petite cellule au plus grand royaume de l'univers; ici je ferai mon salut avec assurance, tandis qu'avec le sceptre que vous m'offrez, je serais exposé à mille dangers de me perdre. »

Les Ecossais se gardèrent bien d'insister; ils étaient contents de n'avoir pas à ramener un roi lépreux. Ils saluèrent le Saint et retournèrent annoncer à leurs compatriotes qu'ils pouvaient choisir un autre maître.

Mais saint Fiacre fut encore plus content que les ambassadeurs. Au reste, Dieu, qui ne lui avait envoyé cette lèpre que pour favoriser son humilité, lui rendit la santé; la lèpre disparut et son visage reprit sa beauté naturelle.

Le saint ermite persévéra donc dans le genre de vie qu'il avait embrassé. Il avait fait bâtir une sorte d'hospice où il soignait de ses propres mains les voyageurs et les pauvres. Mais il ne permettait pas aux femmes de franchir la clôture de son petit ermitage. Ainsi s'achevèrent paisiblement les dernières années de sa vie et son âme sainte monta au ciel le 30 août de l'an 670.

LE PÈLERINAGE

Il fut enseveli dans la chapelle qu'il avait fait construire en l'honneur de la Sainte Vierge, non loin de son ermitage. Aussitôt, les miracles se multiplièrent à son tombeau et des milliers de guérisons rendirent son nom populaire parmi les chrétiens.

Un habitant de Monchy, en Picardie, qui avait deux enfants malades, résolut de les conduire au tombeau du saint jardinier. Mais, en route, au passage d'un pont, le cheval qui portait les deux petits malades broncha et tomba dans l'eau, avec le père et les deux enfants. La rivière était profonde de dix à douze pieds, et ils auraient infailliblement péri si le père n'avait eu la présence d'esprit d'invoquer saint Fiacre. Le Saint leur apparut, marchant sur l'eau, les prit par la main, et ramena sur le rivage le père et ses fils, non seulement sauvés de ce péril, mais parfaitement guéris de leur maladie.

Henri V, roi d'Angleterre, furieux d'avoir été défait à la journée de Baugy par l'armée de Charles VI, roi de France, qui avait été aidée des troupes écossaises, fit piller le monastère de saint Fiacre, parce que ce Saint était un prince

d'Ecosse. Mais il fut attaqué d'un mal terrible dont il mourut au bois de Vincennes, le 29 août 1422, veille de la fête du Saint. Lui-même avait reconnu dans ce mal un châtiment céleste, ce qui lui fit dire, un peu avant sa mort, que non seulement les Ecossais qui étaient sur la terre favorisaient les Français, mais aussi ceux qui étaient au ciel.

Un grand nombre de rois et de reines vinrent prier au tombeau de saint Fiacre et contribuèrent à orner la châsse qui renfermait ses reliques; c'était une des plus belles de France. En 1641, la pieuse reine Anne d'Autriche vint à pied de Montceaux à Saint-Fiacre, pour le remercier de trois grâces obtenues pour la famille royale : la guérison de Louis XIII, tombé malade à Lyon, sa propre guérison dans une maladie grave contre laquelle l'art médical et chirurgical avait échoué, enfin la naissance de son fils qu'elle reconnaissait devoir à l'intercession de saint Fiacre, à la suite de plusieurs dévotions qu'elle avait pratiquées à son intention.

Louis XIV vint lui-même avec son épouse, au mois de juillet 1683, rendre ses vœux à saint Fiacre et, trois ans après, sur sa prière, Bossuet vint commencer une neuvaine pour obtenir la guérison d'une fistule dont le roi était atteint. La neuvaine eut tout le succès possible et le royaume vit en peu de temps ses pleurs changés en actions de grâces.

Un grand nombre de saints accomplirent aussi ce pieux pèlerinage, entre autres saint Vincent de Paul et saint François de Sales; ce dernier a laissé au tombeau du Saint un ex-voto qui s'y voit encore.

Le nombre des habitants de Paris, qui venaient continuellement au tombeau de saint Fiacre, était tellement considérable qu'il fallut organiser un service de voitures entre la capitale et Saint-Fiacre pour y conduire les pèlerins. Le maître de ces carrosses, établi rue Saint-Antoine, ayant ensuite obtenu de louer ses voitures dans Paris, elles prirent le nom de *fiacres*, qui leur est resté.

La révolution n'a pas épargné la basilique qui s'élevait sur le tombeau de saint Fiacre; mais ce tombeau a survécu au pillage et, le samedi 2 juin 1792, a été transféré solennellement dans l'église paroissiale. Vingt hommes, accompagnés d'une grande multitude, le transportèrent au milieu des chants solennels et des cris de joie. Placé à côté de la pierre qui conserve l'empreinte du Saint, ce tombeau, ainsi que les reliques, est l'objet de la vénération des fidèles. A une petite distance, on va puiser à une source que saint Fiacre fit jaillir miraculeusement. Chaque année, le dimanche qui suit le 30 août, un pieux concours de peuple vient rendre hommage au patron de la Brie et solliciter ses faveurs. Espérons que bientôt le pèlerinage reprendra son ancienne splendeur.

Nota. — Au VIIe siècle, le nom de *Scots* était donné, non seulement aux Ecossais, mais souvent aussi à leurs frères les Irlandais. Pour cette raison, les Irlandais n'ont pas tort de réclamer saint Fiacre comme leur compatriote.

AUX JARDINIERS

PETIT DISCOURS D'UN GRAND CARDINAL POUR LA FÊTE DE SAINT FIACRE

En 1861, la Confrérie des jardiniers de la paroisse de Montierneuf, au diocèse de Poitiers, était réunie pour la messe de Saint-Fiacre. Le célèbre évêque de Poitiers, Mgr Pie, plus tard cardinal, avait bien voulu présider cette fête patronale et adresser aux jardiniers une de ses belles homélies. Nous ne pouvons reproduire ici tout ce charmant discours; mais ceux de nos lecteurs qui cultivent les jardins ou les champs, les arbres ou les fleurs, nous sauront gré d'en citer quelques passages : « Mes très chers Frères, dit l'évêque, la culture d'un jardin est une occupation si noble et si douce qu'on a vu des hommes la préférer au titre de roi ou à celui de prophète; et c'est en même temps une occupation si élevée et si pure qu'elle est devenue, pour d'autres hommes, l'apprentissage de la royauté et l'école de la sainteté.

» Les historiens de la Grèce nous parlent de l'humble jardinier Abdolonyme, quittant sa bêche, son arrosoir et les chaînes de son puits, pour reprendre le sceptre de ses aïeux et diriger les rênes du gouvernement public. Ceux de Rome nous montrent Fabricius semant des raves, à l'heure où ses concitoyens viennent lui décerner la dictature de la république. La vie des saints nous révèle des merveilles plus étonnantes encore. Telle est, par exemple, l'histoire de ce descendant des rois de la Scotie et de l'Hybernie, qui congédia les ambassadeurs écossais chargés de le ramener sur le trône, et que rien ne put arracher du modeste ermitage où il avait résolu de couler sa vie.

» Un jour, pourtant, ce fils de roi eut une ambition; il trouva son jardin trop petit; les produits n'en suffisaient plus à nourrir les pauvres des alentours, non plus que les nobles étrangers qui venaient réclamer ses conseils et s'asseoir à sa table frugale. Fiacrius, c'était son nom, alla donc trouver le saint évêque de Meaux, Faron, et sollicita humblement de lui l'agrandissement de l'enclos qu'il tenait de sa libéralité. Tout heureux d'avoir été exaucé, il élargit l'enceinte de son potager et de son verger, multiplia les planches de légumes et les plants d'arbres fruitiers; et Fiacrius vécut et mourut ainsi dans sa chère solitude, partagé entre la contemplation des choses célestes et la culture de ce coin de terre.

» Puis, comme Dieu se plaît à rendre à ses serviteurs plus qu'ils n'ont quitté pour lui, les prodiges éclatèrent bientôt autour de la cellule et de la tombe de l'ermite jardinier. Celui qui s'était défendu d'être roi de son vivant vit les races royales se proclamer ses clientes..... »

Parlant ensuite de la Confrérie des jardiniers, le célèbre prélat ajoutait : « L'Eglise, mes très chers frères, a toujours favorisé ces associations religieuses des divers corps d'état sous le patronage des saints. Elles ont une merveilleuse puissance sur les âmes; elles entretiennent, elles raniment, elles perpétuent, au sein des diverses conditions, la vie chrétienne et le sentiment religieux, trop souvent en voie de s'affaiblir et de disparaître..... »

« Entendez, disait-il encore, quelques conseils de père et d'ami. Votre profession, on l'a dit souvent, est une de celles qui rapprochent le plus de Dieu, parce qu'elle est placée dans une dépendance plus immédiate et plus sensible de sa Providence. Ce que saint Paul a dit de la culture spirituelle n'est pas moins vrai de la vôtre : « Celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose; mais tout vient de Dieu qui seul donne l'accroissement. » (I Corinth., III, 7.) A chaque instant, vous êtes amenés à reconnaître l'insuffisance de vos efforts. A chaque pas, vous vous trouvez face à face avec une puissance qui vous domine et qui tient votre sort entre ses mains. La vertu de religion, qui est la conscience de Dieu présent,

l'hommage à sa suprême puissance, le recours à sa bonté, est donc pour vous une vertu pour ainsi dire naturelle, une vertu d'état et presque de nécessité. Vous seriez plus coupables que d'autres si vous étiez oublieux de Dieu, parce que Dieu se montre à vous de plus près.

» Saint Paul disait encore : *J'ai beaucoup travaillé, non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi.* C'est là le dernier mot de toutes vos opérations : vous y mettez votre soin, votre peine, votre sueur, votre intelligence ; mais vous n'avez rien fait si Dieu, qui commande aux astres, aux saisons, aux éléments, n'y met son assistance et sa grâce. En considérant la beauté de vos produits, vous pouvez vous féliciter de vos succès, mais vous ne pouvez jamais les rapporter à vous-mêmes, les attribuer à vous seuls, tant il est évident que le concours de Dieu y a été nécessaire : *Abundantius laboravi : non ego autem, sed gratia Dei mecum!*

« Toutes vos occupations, d'ailleurs, n'ont-elles pas des analogies avec les choses les plus élémentaires et les plus élevées de la vie chrétienne? En quoi consiste le jardinage? A bêcher, à semer, à arroser, à sarcler, à greffer, à émonder, enfin à cueillir et à récolter. Mais, qu'est-ce donc que nous faisons, nous, jardiniers des âmes, si ce n'est tout cela?

» L'âme, c'est une terre qui ne produit plus guère que des épines ; il y faut la culture, l'assolement, l'engrais. Les premiers éléments de la vie chrétienne, ce sont les vérités de la foi, les préceptes de la religion. Il faut les semer dans l'âme par l'instruction religieuse, par la prédication. Puis, quand les vertus sont nées, il faut les arroser, les féconder.

» Cette irrigation se fait par les eaux de la grâce, par les flots du sang de Jésus-Christ, que distribuent les canaux des sacrements, les conduits de la prière. Mais ce n'est pas tout : le mal se glisse dans le bien, l'ivraie dans le bon grain ; il faut arracher ces mauvaises herbes, ces racines toujours prêtes à renaître et qui ne tardent pas à empoisonner le jardin entier, si l'on en épargne un seul brin. »

L'évêque terminait en disant comment ses auditeurs devaient être plantés dans le Christ et nourris de la sève de sa grâce, pour lui être un jour unis dans le ciel, c'est-à-dire dans le jardin de la félicité éternelle.

SAINTE HUGOLINE, VIERGE ET RECLUSE

Fête le 8 août.

Au XIIe siècle, un habitant de Verceil, nommé Janomio, après un pieux pèlerinage en Terre Sainte, était revenu dans sa patrie l'âme embaumée des souvenirs de la Passion du Sauveur. Il se construisit une pauvre petite cellule à côté d'un oratoire très ancien dédié à la Sainte Vierge, tout près de Verceil ; il y vécut dans la pénitence et la prière jusqu'à sa mort.

L'ermitage était vide depuis peu de temps, quand une jeune fille étrangère au pays, au visage ravissant, mais à l'âme plus belle encore, vint secrètement solliciter l'honneur de s'y enfermer, et y vécut en recluse, cachée aux regards des hommes.

Qui était-elle? d'où venait-elle? quel était son nom? le public l'ignorait, on croyait même généralement que c'était un moine, comme son prédécesseur.

Un religieux dominicain, qu'elle avait choisi pour confesseur et directeur, connaissait seul son histoire. La recluse se nommait Hugoline ; remplie dès son enfance d'un grand amour pour Jésus-Christ, elle avait résolu de lui conserver à tout prix la pureté virginale de son âme. Mais le démon, profitant des charmes extérieurs de l'enfant, lui suscita de grands obstacles. Se voyant entourée de dangers jusque dans sa propre famille, Hugoline n'hésita pas à tout sacrifier pour s'y soustraire et rester fidèle à Notre-Seigneur. Elle s'échappa secrètement de la maison paternelle : Dieu favorisa sa fuite, elle arriva sans accident à Verceil, se fit enfermer dans l'ermitage de Janomio et n'en sortit plus.

Elle vécut quarante-sept ans, humble et silencieuse, inconnue de sa famille, ne mangeant que ce qu'on lui donnait par aumône, mortifiant son corps par des pénitences effrayantes. Son temps s'écoulait dans une oraison continuelle, dans de suaves entretiens avec Jésus-Christ, l'Epoux bien-aimé de son âme.

Enfin, le divin Sauveur l'appela aux joies éternelles du ciel.

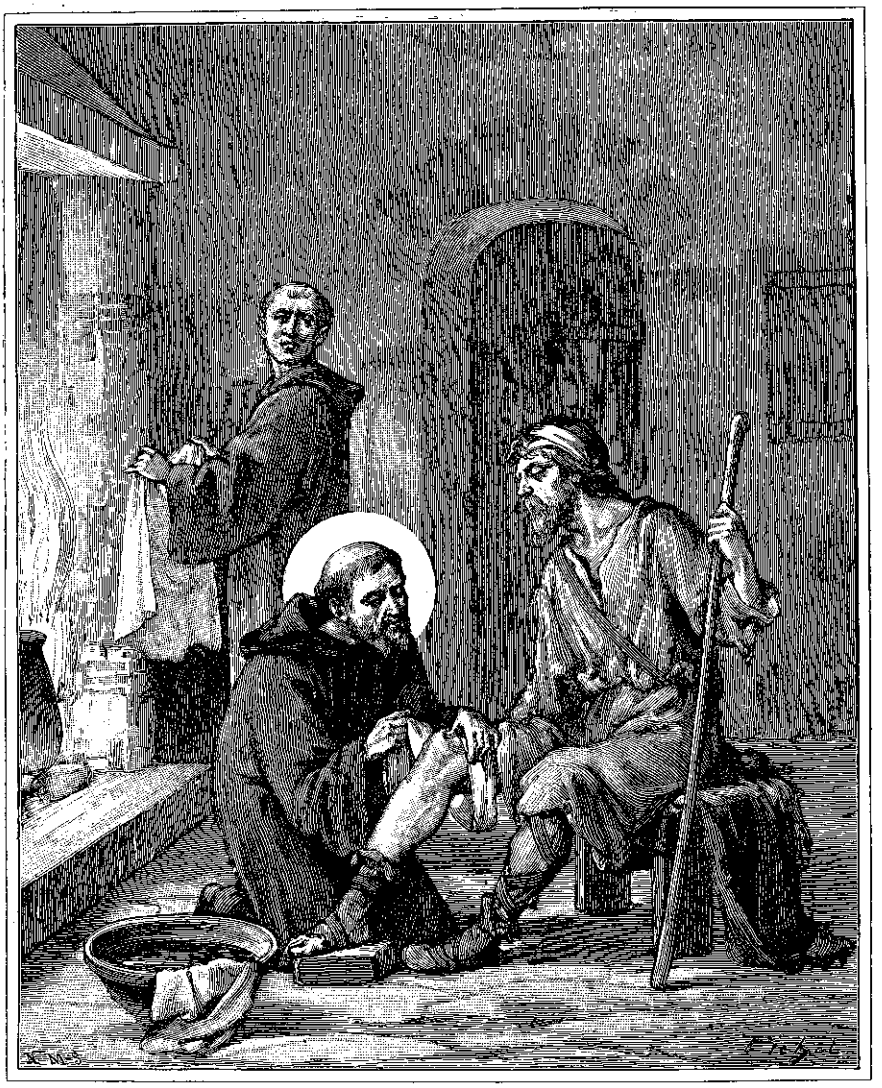
Dès qu'elle eut expiré, une colonne lumineuse apparut au-dessus de son ermitage, aux regards de tout le peuple ; on entendit les anges chanter dans les airs ; la population entière de Verceil vint assister à ses funérailles que l'évêque voulut présider en personne. Alors, le religieux, qui avait été le confident de cette sainte âme, dit aux habitants de Verceil quel trésor ils avaient possédé au milieu d'eux sans le connaître. De nombreux miracles, opérés au tombeau de la servante de Dieu, attestèrent la gloire dont Jésus-Christ avait couronné dans le ciel celle qui avait tout sacrifié pour lui sur la terre.

Sainte Hugoline, priez pour nous.

SAINT AGILE,

ABBÉ DE REBAIS AU DIOCÈSE DE MEAUX

Fête le 30 août.



Saint Agile soigne un lépreux qui disparaît ensuite comme un être surnaturel.

BÉNI PAR UN MOINE

Quand un étranger met le pied sur le seuil d'une maison hospitalière, les enfants cessent tout à coup leurs jeux, se serrent plus près de leur mère, et leurs yeux curieux et candides toisent à loisir le nouveau venu.

Ainsi fit saint Agile encore enfant, quand le moine Colomban, venu d'Irlande, portant, selon l'usage de son pays, sa Bible dans un sachet suspendu à l'épaule, la tête couronnée d'une étrange tonsure en forme de croissant allant d'une oreille à l'autre, se présenta chez Agnoald et Deutérie, riches seigneurs, parents de notre Saint, et leur demanda l'hospitalité.

Saint Colomban frappait à une porte sûre. Il savait que le noble Agnoald, conseiller du roi d'Austrasie, Childebert II, était un prince pieux et charitable, et que les voyageurs ou les indigents trouvaient toujours chez lui un cordial accueil.

La famille d'Agnoald eût pu se composer une devise de ces paroles de Job : *Je n'ai point fermé ma porte à l'étranger ni refusé aux pauvres ce qu'ils me demandaient.*

Le vénérable moine fut donc reçu comme l'envoyé de Dieu. Après quelques mots de bienvenue, on le pria de bénir l'unique enfant de la maison, celui que sa vivacité naturelle avait fait nommé Agile. Il avait alors sept ans. Sa mère en était justement fière. Son heureux caractère, ses précoces dispositions le rendaient cher à tous et faisaient concevoir de lui les plus belles espérances. L'aimable enfant, revenu de sa première surprise, s'approcha, et saint Colomban, en traçant sur son front le signe de la croix, prédit qu'il serait un jour un vaillant soldat de Jésus-Christ et le guide d'un grand nombre d'âmes dans les voies du salut.

La scène se passait probablement à Noroy, aujourd'hui doyenné du diocèse de Besançon (1). Colomban y séjourna quelque temps dans les domaines d'Agnoald, avec lequel il avait contracté les liens d'une sainte affection.

Le cénobite irlandais, incapable de rester inactif, même en une villégiature, mit à profit les loisirs de sa retraite et les avantages que lui assurait l'amitié du puissant Agnoald : il voulait un monastère dans le pays ; pour cela, il lui fallait la concession d'un terrain sur lequel on pût construire et l'autorisation du roi. Agnoald, usant de son crédit près du roi de Bourgogne, lui obtint aisément l'un et l'autre, et ainsi fut procurée la fondation de Luxeuil, future pépinière d'illustres moines.

Du même coup se décida la vocation du petit Agile.

« Que ferez-vous de cet enfant », dit un jour à brûle-pourpoint Colomban à Agnoald ?

Un peu surpris, le père hésitait.

« Vous le donnerez au bon Dieu », reprit aussitôt Colomban, d'un accent décidé, sans laisser davantage à son ami le temps de s'expliquer et comme s'il escomptait par avance sa générosité. Agnoald n'osa point y contredire : il sacrifia volontiers au bon plaisir de Dieu les espérances qu'il avait fondées sur l'avenir de son fils, et, avant le départ de Colomban, tout était conclu pour la prochaine entrée d'Agile au monastère de Luxeuil.

AMBASSADE EXTRAORDINAIRE

Le courageux père amena lui-même à l'autel de l'holocauste son fils bien-aimé.

On admit celui-ci à l'école du monastère, que dirigeait saint Eustaise et qui groupait dans son sein les rejetons des plus nobles familles du royaume. De futurs abbés, des évêques, des saints même se préparaient dans cette enceinte bénie. Agile, en leur compagnie, apprit à lire et à écrire.

Dès l'adolescence, il édifia tous ses compagnons par ses aimables vertus. Sa pureté était plutôt celle d'un ange que celle d'un homme, dit l'auteur de sa *Vie*. Comme un jeune soldat, ajoute-t-il, il s'appliqua à son avancement spirituel, s'adonnant à la lecture et à l'oraison, macérant sa chair par les jeûnes et les veilles, obéissant à tous, donnant à tous les signes de la plus humble déférence.

Non seulement ses frères, mais encore des étrangers qui eurent le bonheur de faire sa connaissance, plusieurs grands seigneurs de la cour du roi de Bourgogne, en particulier, lui vouèrent une sincère affection.

Agile grandit ainsi, chéri de Dieu et des hommes.

Il avait atteint l'âge de vingt-sept ans quand il perdit son père, vers l'an 610. Cette épreuve, qui le frappait douloureusement, privait en même temps le monastère de son protecteur le plus influent et le plus zélé, et l'absence d'Agnoald ne tarda pas à se faire sentir.

A ce moment, la reine Brunehaut couvait de sa haine l'abbaye de Luxeuil, parce que son fondateur, saint Colomban, n'avait pas craint de lui reprocher en face ses excès et ceux de Thierry II, roi de Bourgogne, son petit-fils. L'altière et impérieuse princesse piquée au vif de ce que ce grand Saint lui avait interdit l'entrée du monastère, profita de la mort d'Agnoald pour venger à l'aise ses ressentiments. Par ses intrigues et sur l'ordre du roi, Colomban est exilé, les moines sont bloqués entre les quatre murs de leur abbaye avec défense d'en franchir l'enceinte, tandis que des étrangers, des bergers même, avec leurs troupeaux, envahissent leurs domaines et s'y installent sans façon.

Eustaise, homme doux et pacifique, tenta de mettre fin par voie de négociations à une situation aussi tendue, et il en chargea saint Agile, que ses qualités et ses relations à la cour désignaient naturellement pour cette délicate mision.

Agile se met en devoir d'obéir. A peine a-t-il quitté le monastère et est-il arrivé au village de Jussy, aux confins de la Séquanie, qu'il se voit attaqué par un jeune seigneur, escorté d'une troupe de gens d'armes. Sur le point d'être frappé, Agile se recueille, invoque le Seigneur et trace sur lui-même le signe de la croix. Au même moment, le bras qui allait s'abattre sur lui est soudain paralysé, le glaive adhère sans qu'on puisse l'en détacher à la main du meurtrier, qui demeure là comme pétrifié, sans pouvoir avancer ni reculer d'un pas.

Tremblant, le coupable a bien vite reconnu sa faute, ses sanglots accusent son repentir ; il supplie le Saint de lui pardonner et de lui venir en aide. Agile y consent volontiers, car les saints n'ont pas coutume de garder rancune : il se met en prières, obtient pour son ennemi la cessation de son châtiment. La garde de l'épée ne fut pourtant point arrachée sans blessure de la main de l'assassin, tant elle y adhérait fortement.

L'historien qui rapporte ce trait déclare le tenir de la bouche de saint Donat, plus tard évêque de Besançon, qui en avait été témoin oculaire. Le coupable se convertit et, pour expier sa faute, se fit moine à Luxeuil.

Le récit de ce miracle, aussitôt parvenu aux oreilles de Thierry et de Brunehaut, assura d'avance le succès de l'ambassade. Dès qu'Agile se présenta au palais, les deux souverains se confondirent en excuses, et, non contents de rétracter les ordres injustes qu'ils avaient portés contre le monastère de Luxeuil, ils multiplièrent les marques de bienveillance. Le roi fit à l'abbaye des donations de terres avec leurs colons ; la vieille reine offrit des ornements d'église artistement ouvragés. Les animosités prirent fin et les moines purent continuer en paix leur œuvre bienfaisante.

(1) C'est ainsi du moins que certains traduisent le mot *Honorisiacum* des anciens biographes. D'autres ont voulu y voir *Villory*, d'autres *Port-sur-Saône*.

Au roi Thierry succéda Clotaire II, prince plus recommandable par sa piété et ses vertus. Celui-ci se préoccupa d'extirper de la surface du royaume les derniers vestiges d'hérésie ou de paganisme qui l'infestaient encore, et les évêques auxquels il demanda pour cela des missionnaires lui désignèrent les moines de Luxeuil, entre autres saint Agile et saint Eustaise.

Le choix était heureux. Les deux saints évangélisèrent d'abord le Varax. On nommait ainsi la partie de la Séquanie qui borde le Doubs, et dont Baume était le chef-lieu. Les peuplades qui l'habitaient y professaient l'erreur de Photin ou de Bonose, d'après laquelle Notre-Seigneur ne serait pas Dieu, mais seulement un homme extraordinaire; d'autres étaient purement et simplement idolâtres. Eustaise et Agile eurent la joie d'en ramener un grand nombre à la vérité. En Bavière, où ils allèrent ensuite, ils obtinrent même succès.

Ils revenaient à Luxeuil, où les intérêts du monastère rappelaient saint Eustaise, quand, aux portes de Metz, ils se rencontrent face à face avec un possédé, qui se roulait par terre au milieu d'affreuses contorsions. Le démon interpelle saint Agile : « Pourquoi me fais-tu la guerre? dit-il. Ta présence me chasse du milieu des peuples sur lesquels j'étais habitué à régner; je ne puis plus supporter l'effet de tes prières : il faut que je fuie. »

Agile, plus affligé du sort du possédé que des déboires du démon, s'écrie : « Je te somme, esprit immonde, de sortir de ce corps créé par Dieu, et de cesser de tourmenter une créature rachetée au prix du Sang de Jésus-Christ. » A cet ordre impérieux, l'esprit des ténèbres s'enfuit, et le malheureux possédé se trouva guéri.

Ce ne fut pas le seul incident consolant de leur voyage. Ayant logé chez le riche seigneur Gondoin, parent de saint Agile, ils bénirent ses deux fils et leur prédirent une brillante destinée. Ils guérirent aussi sa fille unique, nommée Salaberge, qui était aveugle, mais à la condition que ses pieux parents la consacreraient à Dieu, si elle recouvrait la vue. Ils le promirent. Salaberge prit peu après le voile des vierges, fonda plus tard un monastère à Laon et est honorée comme sainte.

A quelque distance de Meuse, en Bassigny, Agile fut saisi par la fièvre, conséquence assez naturelle des accablantes fatigues qu'il venait de s'imposer, et son état inspira à son compagnon les plus vives inquiétudes. Déjà le malade avait offert à Dieu le sacrifice de sa vie et était admirablement disposé à mourir. Mais ce n'était pas le compte de saint Eustaise. Il ordonna à son fils spirituel de demander au ciel sa guérison : « Je ne doute pas, ajouta-t-il, que celui qui a accordé à Ezéchias mourant quinze ans de vie ne puisse vous guérir de votre maladie. »

Agile, en religieux obéissant, fit ce que demandait son supérieur.

Un sommeil réparateur survint, et, quand le jeune moine se réveilla, la fièvre avait disparu. Les deux missionnaires rentrèrent peu après à Luxeuil, où leurs frères, heureux de les revoir, louèrent Dieu avec eux au récit de ces merveilles.

AGILE ABBÉ DE REBAIS — PIERRE D'AUTEL BRISÉE

En 628, Dagobert succéda à Clotaire. Qu'on ne s'étonne pas de nous voir nommer un à un tant de rois mérovingiens. En ces temps, la cour, les évêques et les moines sont en rapports si fréquents qu'il est presque impossible de séparer leur histoire.

Un des conseillers du roi, saint Ouen, désirait vivement se démettre de sa charge et s'enfuir, comme tant d'autres, dans un ermitage ou dans un monastère. Les instances réitérées du roi Dagobert parvinrent à le retenir. Il se consola de l'avortement de ses pieux desseins en favorisant la vocation des autres par la construction d'une abbaye. L'emplacement choisi était un lieu appelé Rebais, entre le Grand-Morin et le Petit-Morin, deux ruisseaux qui se jettent dans la Marne, au diocèse de Meaux.

La piété du fondateur fit donner quelque temps à cet endroit le nom de *Jérusalem*. Plus tard, il reprit son nom primitif, sous lequel il est encore connu aujourd'hui.

A ce nouveau monastère, il ne manquait plus que des moines et un abbé. Tout était prêt pour les recevoir; le roi lui-même avait contribué par ses dotations à assurer leur subsistance, et il avait mis le sceau à ses largesses en signant un diplôme d'immunité, destiné à protéger *Jérusalem* contre les exactions des fonctionnaires royaux.

Saint Ouen mit tout en œuvre pour placer saint Agile à la tête de la nouvelle colonie monastique. Ce n'était pas chose facile. Déjà, semble-t-il, trois Eglises, celles de Metz, de Langres et de Besançon, avaient jeté les yeux sur le saint moine de Luxeuil, pour en faire leur évêque, ou du moins pour jouir de ses prédications. Alors, saint Ouen, s'étant adjoint, pour appuyer sa requête, saint Faron, évêque de Meaux, et saint Eloi, premier ministre, recourut au roi Dagobert. Celui-ci trouva le choix excellent et ajouta même cette piquante réflexion à l'ordonnance qu'il envoya aux moines de Luxeuil.

« Metz a déjà eu sa part des bienfaits de ce saint homme par la guérison qu'il a opérée à ses portes dans la personne d'un possédé. Langres en a joui également, puisqu'il a guéri un paralysé (1) en présence de tout le peuple. Besançon a eu aussi sa part de ses faveurs, puisque, entre autres prodiges, il a guéri, sous les yeux de ses habitants, un muet, un sourd, et plusieurs paralytiques (2). C'est maintenant à nous de contempler à notre tour ce prodige de vertu. »

Agile se résigna et se rendit au poste où l'appelait le devoir. L'année suivante, il comparut devant le roi qui lui donna, dit-on, l'investiture officielle en présence d'un Concile assemblé à Clichy (mai 636).

La dédicace solennelle de la basilique annexée au monastère, et qui avait eu lieu, quelque temps auparavant, en la fête de la Chaire de saint Pierre à Antioche, le 22 février, avait été l'occasion d'un déploiement de pompe extraordinaire. Saint Faron la présidait, assisté de saint Amand, évêque missionnaire, et entouré de nobles personnages, parmi lesquels saint Ouen et saint Eloi, représentants du roi.

Un instant, la cérémonie faillit être troublée par un incident fâcheux. Les deux évêques, en maniant la pierre d'autel, qui était de marbre de Paros, la laissèrent tomber et la brisèrent en deux morceaux. Il ne fallait pas songer à en

(1) Sans doute le jeune seigneur dont on a parlé plus haut.

(2) L'histoire ne nous dit rien de ces autres miracles opérés par saint Agile.

trouver une autre. Les vénérables prélats, consternés, s'étaient jetés à genoux et se frappaient la poitrine en implorant le ciel. L'assistance priait avec eux. A la fin, ils se lèvent et font avec foi le signe de croix sur les deux fragments du marbre. Tout à coup, ceux-ci se rejoignent, reforment un tout aussi solide qu'auparavant, et la cérémonie s'achève dans l'allégresse commune. On conserva longtemps cette pierre au monastère. Une légère trace, semblable à un fil noir, indiquait seule l'endroit de la brisure.

DISCIPLINE DU NOUVEAU MONASTÈRE — LE FAUX LÉPREUX RENDEZ-VOUS DES PÈLERINS

Agile fondait le monastère avec douze moines: bientôt, leur nombre s'accrut et il s'élevait à quatre-vingts, parmi lesquels d'anciens dignitaires de la cour royale, tels que saint Philibert, l'ami de saint Agile et de saint Ouen, plus tard, fondateur de l'abbaye de Jumièges, au diocèse de Rouen.

La discipline imposée par l'abbé, heureuse combinaison de la règle de saint Colomban et de celle de saint Benoît, tout en apportant un réel adoucissement aux austères prescriptions du grand cénobite irlandais, ne laissait pourtant pas d'être très rigoureuse.

Les religieux abdiquaient leur liberté entre les mains de leur supérieur. Leur journée se partageait entre la prière et le travail des mains. « Au temps de la moisson, dit l'auteur de la *Vie de saint Ouen*, on les voit mêlés à la « famille du » monastère », c'est-à-dire aux colons et aux serfs, pour faire la récolte ».

Quel était donc l'attrait mystérieux qui poussait dès le VII^e^ siècle tant de personnages à fuir le monde, à quitter même les dignités et les plaisirs de la cour? C'était, sans nul doute, le charme de la vraie vie de famille régnant au sein des cloîtres que ne trouble aucun conflit de convoitises. C'était encore et surtout la joie de consacrer à Dieu sa vie, de la rendre fructueuse à ses yeux, par la pratique humble et constante des œuvres de bienfaisance.

Il y avait, tout auprès de l'abbaye que régissait saint Agile, un hôpital où les pires misères trouvaient soulagement. C'est là que les Frères dépensaient les trésors de leur générosité. Leur saint abbé, en cela comme en tout le reste, leur donnait l'exemple. Un trait intéressant de sa vie en fait foi.

Un soir, il rendait visite, selon sa coutume, au *Xénodochium* — c'est ainsi qu'on nommait l'hôpital. — Il entend des gémissements étouffés qui semblaient venir du dehors, ouvre la fenêtre, et aperçoit un pauvre couvert d'ulcères, lequel, d'une voix mourante, le supplie de lui accorder l'hospitalité. C'était l'hiver; le malheureux grelottait. « Eh quoi! dit saint Agile au Frère chargé des hôtes, nous étions occupés ailleurs quand une si grande misère nous attendait ici. Vite à l'œuvre! Préparez ce qu'il faut. »

Et, ouvrant la porte, il dit au pauvre: « Entrez, mon frère, nous allons vous soigner de notre mieux. »

Le pauvre objecte que la douleur causée par ses ulcères l'empêche de se mouvoir. Agile vient au-devant de lui, le soutient entre ses bras, l'amène ainsi près du feu, prend de l'eau et un linge et se met en devoir de laver les plaies ulcéreuses, quand soudain la place du pauvre reste vide, et une odeur délicieuse se répand par toute la maison. Le faux lépreux était un être surnaturel chargé par Dieu de mettre à l'épreuve la charité de son serviteur.

« Il est permis de ne voir dans ce récit, observe l'abbé Vacandard, qu'une simple légende. Mais la leçon qu'elle contient n'était pas sans profondeur. Il est visible qu'en donnant l'hospitalité aux mendiants et aux infirmes, Agile et ses disciples avaient la conscience de soigner les membres souffrants de Jésus-Christ ou Jésus-Christ lui-même. »

Le même esprit les poussait à offrir généreusement l'hospitalité aux pèlerins qui, venus des pays du Nord, se rendaient à Rome au tombeau des saints Apôtres.

L'histoire atteste qu'ils étaient très nombreux à cette époque, et les fidèles d'Irlande n'étaient pas les derniers. Le fils spirituel et l'ami de saint Colomban, cet illustre enfant de l'Irlande, regardait dès lors les Irlandais comme ses frères, et Rebais devint leur lieu de rendez-vous sur le chemin de Rome. Ils y laissaient même volontiers ceux que la fatigue ou la maladie empêchaient de continuer leur route.

Un jour, ces hôtes étaient en tel nombre que le cellerier, effrayé, vint dire à saint Agile qu'il n'avait pas de vin pour tous. « Donnez tout, mon frère, dit Agile. Le Dieu qui, aux noces de Cana, changea l'eau en vin, peut bien, s'il le veut, augmenter notre provision. » On servit du vin à tous les convives: il y en eut assez, et il en resta dans le vase. L'abbé défendit toute sa vie qu'on parlât de ce prodige.

MORT DE SAINT AGILE

Saint Agile édifia pendant quatorze années la paisible retraite de Rebais, par l'exercice de toutes les vertus monastiques. Il avait l'âge de soixante ans quand Dieu l'appela à la récompense, le 30 août 650.

Adon, frère de saint Ouen, ayant appris qu'il était malade, accourut à Rebais et assista le Saint dans ses derniers moments.

Le jour même de sa mort, deux religieux malades furent guéris par l'intercession de saint Agile. Son corps, entouré des marques de la plus grande vénération, fut déposé dans l'église paroissiale de Saint-Jean-Baptiste; mais là n'était point sa dernière demeure. Il convenait qu'il reposât au milieu de ses frères, dans cette église Saint-Pierre, où il avait si souvent prié. Il ne reste à l'église de Saint-Jean-Baptiste que son cénotaphe.

Le monastère de Rebais a traversé les siècles. A l'origine, il eut la gloire de donner à l'Eglise, outre saint Agile, saint Philibert, fondateur de Jumièges, et saint Réole, évêque de Reims.

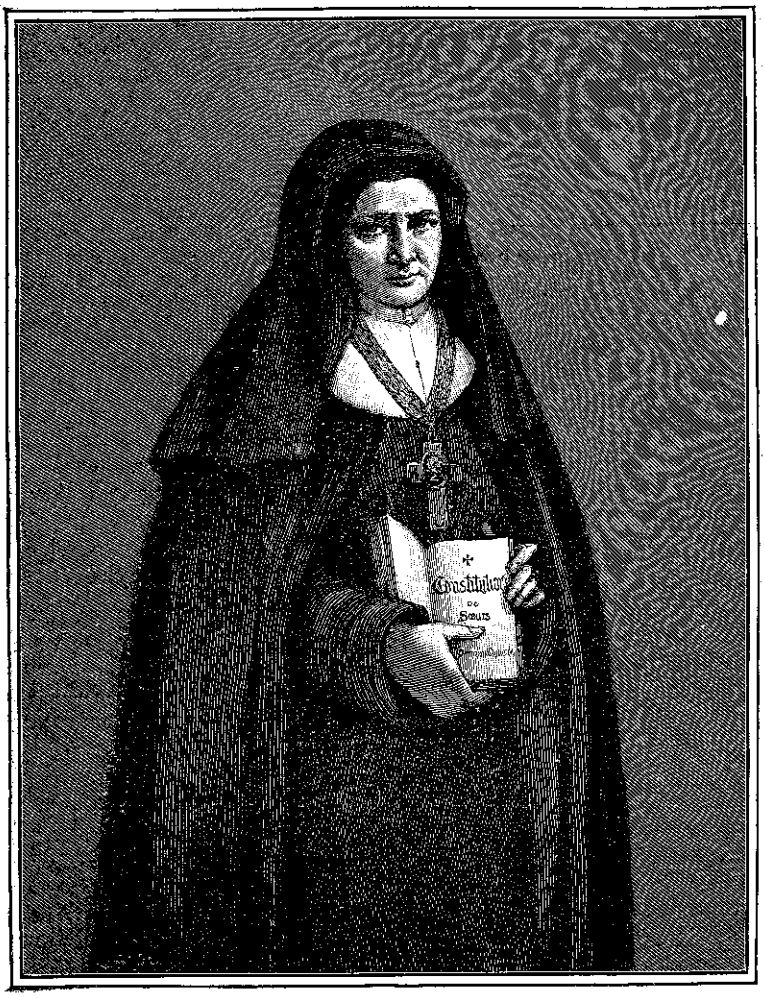
Les religieux qui le peuplèrent pouvaient dire qu'ils étaient les fils des Saints; ils avaient surtout devant les yeux l'exemple d'un moine remarquable par son admirable pureté. D'après le témoignage du ciel même, à en croire certaines visions rapportées dans sa vie, Agile avait conservé sans tache la robe de sa virginité, et put comprendre à son dernier jour toute la suavité de cette parole de nos Evangiles: *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.*

SOURCES CONSULTÉES

Vies des Saints de Franche-Comté, par les professeurs du collège Saint-François-Xavier de Besançon, t. II. — *Acta Sanctorum*, au 30 août. — *Vie de saint Ouen, évêque de Rouen*, par l'abbé VACANDARD. Paris, 1902.

LA VÉNÉRABLE MARIE-THÉRÈSE DU CŒUR DE JÉSUS

Fondatrice de la Congrégation de l'Adoration Réparatrice (1809-1863).



Portrait de la Vénérable.
(Cliché Desprez.)

COMMENT DIEU RECRUTE SES SAINTS

Théodelinde Dubouché, la future fondatrice de l'Adoration Réparatrice, naquit à Montauban, le 2 mai 1809. Son père, sa mère, son frère et sa sœur étaient à peine croyants et ne pratiquaient pas leur religion. L'enfant grandit dans ce milieu indifférent, ne recevant qu'un minimum d'éducation chrétienne, contrariée même, par les plaisanteries de sa mère, dans les premières aspirations de son âme vers la piété. Elle avait une nature indépendante à l'excès et revêche à tout joug, ce qui obligea à la retirer de la pension après trois mois de séjour. Une cage ouverte avec, au-dessous, ces cinq mots : « La liberté me rend fidèle », c'était sa devise. Très intelligente, d'ailleurs, réfléchie, aimant d'instinct les choses sérieuses, éprise d'art, il ne lui manqua qu'une atmosphère chrétienne et une bonne direction. Elle se prépara seule à la première Communion, sans compagnes, sans prédications, sans conseiller; le Maître pourtant lui parla au cœur, et elle résolut de l'aimer malgré tous les obstacles.

Au lendemain du grand jour commença pour elle, au foyer paternel, une vie que suffirent à remplir la lecture, dont elle raffolait, et la peinture, pour laquelle elle avait, avec de rares aptitudes, une vraie passion. La piété n'y occupait qu'une place mesurée; elle était beaucoup plus dans les idées et les sentiments que dans la pratique; la réflexion lui suggérait parfois d'ardents désirs de sainteté ; elle assistait assez souvent à la

messe, mais ne communiait que quatre fois l'an, et, si son confesseur s'avisait de lui prescrire davantage, elle se rebiffait.

Elle atteignit ainsi sa seizième année. Un deuil cruel, la mort de son frère, exaspéra alors sa sensibilité native. Elle fut prise du besoin d'aimer. La crise fut forte, mais Dieu veillait sur son élue, et elle la traversa sans ternir, même d'un nuage, son inquiète pureté. La virginité lui apparut, au contraire, comme digne d'enthousiasme, et elle résolut secrètement de ne jamais se marier.

A vingt-deux ans, elle dut accompagner son père à Mézières, où il était nommé payeur des finances, et seule remplir le rôle de maîtresse de maison. Son succès fut grand dans le monde ; elle y était désirée à la fois pour les charmes de sa personne, la supériorité de son intelligence, les qualités de son cœur, et elle y prit, une année durant, sa large part des divertissements de la société. Une grave maladie, qui la mit en peu de jours aux portes du tombeau, la ramena, sans la gagner encore toute à Dieu, à une conception plus austère de la vie. Elle partit pour Paris.

Là, elle se sentit reprise par la fièvre de l'étude et de la peinture ; elle voulait devenir une grande artiste, et son travail pour y réussir fut intense. La grâce de Dieu, cependant, la poursuivait au milieu de son activité et des relations qu'elle entretenait avec le monde de l'art. Le martyre de sainte Philomène, qu'elle eut à peindre à cette époque, la saisit tellement par la grandeur surnaturelle du sujet, qu'elle en resta comme transportée. Un prêtre, à qui elle s'ouvrit de son émotion, lui parla de la vie religieuse à laquelle elle pourrait bien être appelée. Cette pensée la déconcerta. L'heure de Dieu n'était pas encore venue. Un peu plus tard, elle assistait à la messe à Saint-Sulpice, le jour de la fête du Très Saint Sacrement ; fidèle à sa vieille habitude, elle n'avait pas communié, mais, tandis qu'elle regardait fixement la sainte Hostie exposée sur l'autel, il lui sembla qu'un regard d'amour s'en échappait, aigu comme une flèche, et venait percer son âme. Le coup fut irrésistible ; elle se mit à genoux par terre, pleura abondamment, essaya encore de discuter avec le Maître, et finit par se laisser vaincre. Désormais elle se confesserait et communierait tous les huit jours. L'avis d'un saint prêtre, qu'elle consulta un peu plus tard, la décida à quitter définitivement son atelier et à se retirer auprès de sa mère malade.

L'APOSTOLAT AU FOYER

Mme Dubouché était atteinte d'un mal terrible et qui ne pardonne pas : elle souffrait d'un double cancer. Privée du soutien inappréciable que donne la foi, elle ne supportait que de mauvais gré son épreuve, et Théodelinde dut s'armer de patience pour ne pas s'irriter devant ses caprices, ses boutades, ses duretés même. Elle résolut de tout accepter en douceur, fatigues du jour, veilles de la nuit, sujétion continuelle, afin de mériter la conversion de la malade. Celle-ci, éloignée de Dieu depuis cinquante ans, avait tout oublié de la religion ; Théodelinde lui réapprit le catéchisme et réveilla en elle la piété de ses premières années. Deux ans encore elle dut attendre la mort; mais quand elle vint, elle y était admirablement préparée. « J'eus alors, écrit Théodelinde, une si forte impression de joie ; je vis tellement le ciel ouvert, que je n'aurais pu verser une larme. » Ce jour-là, elle résolut d'être entièrement à Dieu et elle fit secrètement le vœu de chasteté.

Une autre ineffable joie marqua cette période de la vie de Théodelinde : son père, longtemps rebelle à la grâce, finit, lui aussi, par se convertir ; il se confessa le 25 novembre 1845, communia, et, rentré chez lui, il serra sa fille sur son cœur en disant :

— Que je suis heureux, ma fille ! C'est le plus beau jour de ma vie : j'ai retrouvé la foi.

Cet apostolat domestique marchait de pair avec un apostolat extérieur des plus intenses et des plus fructueux ; visite des pauvres et des malades, adoption et éducation chrétienne des enfants, bonnes œuvres de toutes sortes ne lui laissaient pas un instant de répit.

PREMIERS INDICES DE VOCATION

En août 1845, elle avait espéré vénérer à Notre-Dame la sainte couronne d'épines ; grande fut sa déception d'apprendre qu'elle ne serait pas exposée. Elle s'en plaignit à Notre-Seigneur, qui lui dit : « Mon sang chaque matin coule dans ton cœur ; prends le sang de ton cœur, c'est le mien, et imbibes-en la couronne de ton crucifix. » Aussitôt elle saisit un canif, se fait une incision et marque de son sang la couronne et les stigmates du Christ.

Au Carême suivant, elle retourne à Notre-Dame (la couronne cette fois est exposée), et elle aperçoit près de la relique une blanche hostie suspendue daus le vide. Est-ce une illusion ? Non ; elle fait, pour se distraire, le tour de l'église et revient : l'hostie est toujours là. Théodelinde reste fortement impressionnée de voir si étroitement associées l'hostie eucharistique et la relique de la Passion, mais elle ne comprit que plus tard la signification de ce rapprochement. En attendant, Notre-Seigneur voulut, en prévision de l'avenir, l'initier davantage encore à la pensée de la réparation. Le 11 février 1847, dans la nuit qui suivit une longue adoration, il lui montra en songe sa sainte face couronnée d'épines et portant relevé le voile dont les soldats avaient masqué sa vue ; le sang coulait du visage divin et une ineffable tristesse assombrissait ses traits. A un moment, l'apparition s'inclina vers Théodelinde et déposa sur ses lèvres deux gouttes du sang qui sortait des siennes. A la messe du lendemain et au chemin de la croix du soir, même apparition et même geste. Théodelinde, alors, supplia le Sauveur d'imprimer sa face dans son âme comme il l'avait imprimée jadis sur le voile de Véronique. En réponse, elle entendit ces paroles : « Tu es ma bien-aimée ; je t'ai choisie ; ces deux gouttes de sang de ma bouche, je te les donne pour les pécheurs. » Théode-

linde ne comprit pas encore toute l'intention de Notre-Seigneur ; mais elle devina qu'une œuvre s'imposerait à elle où la réparation pour les pécheurs aurait sa place. Son plus grand désir fut, dès lors, de fixer sur la toile les traits du Sauveur.

Elle ne voulut y travailler qu'à genoux et le vendredi de chaque semaine. Tandis qu'elle tenait le pinceau, il lui arriva de tomber en ravissement ; l'image sainte lui apparut à nouveau, et, d'une main que dirigeait l'amour, elle acheva son œuvre le quatrième vendredi. La peinture, très ressemblante, au dire de l'artiste, quoique très imparfaite, fut remise au confesseur.

NOUVELLES PRÉCISIONS — LA QUARANTAINE ET LE TIERS-ORDRE DE RÉPARATION

Possédée tout entière par la pensée de la réparation, Théodelinde eut bientôt l'occasion d'en faire un acte public et solennel. Elle avait pris logement, en février 1848, dans les dépendances du Carmel de la rue d'Enfer, auquel la rattachaient d'intimes relations. A peine s'y était-elle installée que les premiers soulèvements, avant-coureurs de la révolution, éclatèrent dans Paris. Théodelinde songea tout de suite à une expiation publique ; la peinture de la Sainte-Face fut exposée sur un autel de la chapelle du Carmel ; on célébra chaque matin la messe devant elle et, quarante jours durant, plus de 250 réparateurs ou réparatrices, recrutés dans la grande ville, vinrent y prier. Le succès de ferveur fut tel qu'on songea à transformer l'œuvre passagère en une association fixe. Deux mille adhésions furent gagnées, et Mgr Affre allait donner son approbation, quand il tomba sur les barricades. Ces journées terribles furent marquées, dans la chapelle du Carmel, par une réparation plus ardente encore que la précédente.

C'est l'époque où Théodelinde eut sa fameuse vision du *Canal d'or*. Notre-Seigneur lui apparut sur l'autel, tenant un canal d'or, dont il appuya une extrémité sur son cœur et l'autre sur le cœur de sa servante. Il lui parut qu'un torrent de vie surnaturelle et d'amour coulait du Cœur divin dans son cœur à elle, et qu'elle devait le communiquer aux autres. La révélation lui fut donnée alors très complète et très nette de l'Institut qu'elle devrait fonder, du but qu'il poursuivrait et même de l'organisation qu'il conviendrait de lui assigner. Ce serait une Congrégation religieuse vouée par état à l'adoration réparatrice qui participerait à la fois, comme elle disait, à la « mort du Carmel et à la vie simple et ordinaire de Nazareth ».

L'Institut à venir prit d'abord la forme d'un Tiers-Ordre régulier, avec branche séculière, rattaché au Carmel, et il eut pour supérieur ecclésiastique M. l'abbé Gaume. Huit postulantes, puis seize, puis d'autres encore en plus grand nombre s'y inscrivirent; il fut question, mais le projet n'aboutit pas, de lui adjoindre l'œuvre diocésaine de l'adoration perpétuelle. Enfin, Théodelinde prit l'habit religieux le jour de la Pentecôte 1849, et fit sa profession le surlendemain, recevant le nom nouveau de Marie-Thérèse du Sacré-Cœur. Elle avait quarante ans. Le 13 juin suivant, douze de ses premières filles l'imitèrent, et l'année ne s'acheva pas sans que dix autres suivissent la même voie.

L'INSTITUT DEVIENT AUTONOME ET FONDE UNE MAISON A LYON

Depuis le jour où elle s'était sentie appelée à la vie religieuse, Marie-Thérèse avait toujours pensé se faire Carmélite. La fondation du Tiers-Ordre, à laquelle elle avait été providentiellement amenée, l'avait contrainte à s'arrêter sur le seuil du Carmel. Elle ne soupçonnait pas du moins qu'elle dût rompre même ce lien. C'est pourtant ce qui arriva. Divers monastères de l'Ordre réclamèrent contre une innovation qui abritait sous le même toit que les Carmélites des religieuses qui n'avaient ni leur clôture ni leur habit ; d'autre part, on voulut exiger de Marie-Thérèse qu'elle ne fondât aucune maison nouvelle de son Institut sans la placer sous la dépendance d'un couvent du Carmel. Il fallut, sous peine de compromettre irrémédiablement la jeune fondation, se séparer. Mais la difficulté était de faire reconnaître et approuver par l'autorité diocésaine la Congrégation devenue indépendante. Mgr Sibour, d'abord peu favorable, finit, en décembre 1851, par y consentir, et il donna à l'Institut le nom de « Congrégation de l'Adoration Réparatrice ».

Marie-Thérèse n'avait pas attendu cette libération définitive pour commencer les fondations en dehors de Paris. Le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, ayant l'intention d'établir dans son diocèse une œuvre de réparation en l'honneur de l'Eucharistie, fit appel aux Réparatrices de Paris. A la suite du P. Eymard, le futur fondateur des Pères du Saint-Sacrement, son envoyé, Marie-Thérèse et huit de ses filles partirent pour Lyon. L'installation, d'abord très humble et très pauvre, eut beaucoup à souffrir au point de vue financier ; mais elle s'affermit plus tard, et le cardinal de Bonald lui accorda une efficace protection.

L'œuvre ainsi établie à Paris et à Lyon reçut de Rome, en 1853, le Bref laudatif. L'année suivante, 1854, la communauté parisienne quitta les dépendances du Carmel de la rue d'Enfer, pour aller s'installer dans l'ancien couvent des Ursulines, dans la rue de ce nom.

DEUX GRANDES ÉPREUVES

Les affaires de la Congrégation allaient à ravir ; les postulantes y affluaient ; on réclamait d'elle des fondations un peu partout. Marie-Thérèse était préoccupée de ce succès, et elle prévoyait que l'épreuve devait être prochaine. Aussi, lorsque Dieu l'avertit de son imminence, s'écria-t-elle : « Dussé-je être brûlée comme de la paille, j'accepte mon purgatoire pour mes filles. »

Pendant la nuit du 8 novembre 1855, le feu prit à une tenture de l'autel, qui fut en un instant entouré de flammes. Marie-Thérèse, avertie, se précipita aussitôt pour sauver le Très Saint Sacrement exposé ; elle fut atrocement brûlée aux mains et à la

figure, sans réussir à appréhender l'ostensoir. Forcée de reculer, elle alla tomber sans connaissance dans le fond de la chapelle. Retrouvée un peu après, elle mit trois quarts d'heure à reprendre ses sens, et son corps n'était plus qu'une plaie. Sa vie, dès lors, fut celle d'une victime ; obligée de garder le lit, en proie à d'indicibles souffrances, privée de l'activité, elle sentit, en outre, que l'émotion avait à jamais compromis sa santé déjà délicate. Elle accepta joyeusement son état et en profita pour développer plus complètement en elle la vie d'union à Dieu. De cette période d'impuissance physique datent quelques-uns de ses plus admirables écrits sur les vertus et l'esprit religieux. En 1859, elle fit avec ses premières compagnes sa profession perpétuelle entre les mains du cardinal Morlot. Cette même année, elle voulut déposer sa charge de Supérieure générale ; mais on ne consentit qu'à lui donner une coadjutrice. Mesure incomplète dont elle ne fut pas satisfaite et sur laquelle elle conjura un peu plus tard ses Sœurs de revenir. Satisfaction lui fut enfin donnée le mardi de la Pentecôte, juste au dixième anniversaire de ses premiers vœux.

Une autre grande épreuve, plus douloureuse encore au cœur de Marie-Thérèse, lui était réservée. En 1862, la question de l'approbation de l'Institut fut introduite à Rome dans des conditions défavorables qu'il serait trop long de raconter ici. La Congrégation romaine n'approuva pas le rapport fait à cette occasion. Le coup fut si terrible que, dans son humilité et sa défiance d'elle-même, Marie-Thérèse songea un moment à licencier toutes ses filles. On ne lui fit comprendre qu'avec peine que ses intentions avaient été mal interprétées et que la Curie romaine, plus exactement informée, ne persévérerait certainement pas dans sa manière de juger. C'est ce qui arriva, en effet, car, deux ans après, l'Institut était, sans avoir rien modifié de son esprit, complètement approuvé à Rome.

L'ÉTABLISSEMENT DE LA RUE D'ULM

Il nous faut revenir un peu en arrière. L'année 1860 avait vu la fondation de la maison de Châlons ; Marie-Thérèse, quoi que n'étant plus Supérieure générale, restait fondatrice, et elle y avait elle-même présidé. Cette fondation fut douce à son cœur, car la ferveur y était intense autant que la pauvreté était complète. Mais le grand souci de la Vénérable Mère était de donner à sa communauté de Paris un abri et une chapelle définitifs. Elle acquit à cette fin un vaste terrain rue d'Ulm, et on commença à bâtir en 1861. Le Saint-Père envoya pour la fondation de la chapelle une pierre provenant de l'ancienne basilique de Saint-Clément ; elle fut posée le 22 juillet 1862 et bénie par le nonce, Mgr Chigi. Marie-Thérèse n'en devait pas voir l'achèvement ; mais elle vécut assez pour inaugurer le nouveau couvent.

DERNIÈRE MALADIE ET MORT

Depuis le jour de l'incendie, la santé de la fondatrice était restée plus que précaire ; la souffrance ne la quittait plus, et il lui avait fallu des prodiges d'énergie, en même temps qu'une grâce toute particulière d'en haut, pour faire face à ses obligations. Au début de 1863, l'état s'aggrava ; les douleurs s'accrurent et la faiblesse augmenta. Le médecin finit par reconnaître la présence d'un abcès à la base du cerveau et déclara qu'il était temps d'administrer à la malade l'Extrême-Onction. Elle la reçut des mains du R. P. Freyd, son confesseur, avec les marques d'une douce et profonde contrition. Six semaines plus tard, le 28 août 1863, on la transportait dans le nouveau monastère, achevé de frais, et, en entrant dans sa cellule, elle s'écria :

— Oh ! que je suis heureuse de pouvoir achever ici mon sacrifice !

Le lendemain, c'était le Viatique ; Notre-Seigneur fit à cette occasion sa première entrée dans le couvent. On touchait au terme ; les Sœurs se réunirent autour du lit, chantèrent, à la demande de celle qui allait mourir, le *Stabat Mater* et les litanies des saints ; puis ce fut la suprême bénédiction de la mère et le suprême adieu :

— Mes filles, je vous demande pardon de toutes mes fautes..... soyez généreuses, bien généreuses..... l'amour est fort comme la mort.....

L'agonie commença le 30 août ; elle dura quatre heures. Soudain, le visage prit une expression de béatitude; on entendit un léger cri : « Je vois, je vois, je vois ! » Et Mère Marie-Thérèse s'endormit dans le Seigneur.

LA FÉCONDITÉ DU TOMBEAU

Ses restes furent déposés dans la crypte creusée au-dessous de l'autel où, selon l'expression de son biographe, ils servent de marchepied au trône de l'Adoration Réparatrice ; aucune place ne leur convenait mieux.

La Mère Marie-Thérèse fut l'initiatrice du grand mouvement de réparation dont la seconde moitié du siècle dernier vit le rayonnement. La première, elle fut chargée par Dieu de donner une expression publique et définitive à une dévotion qui n'avait été jusque-là que le lot de quelques âmes d'élite. C'est sa grande gloire aux yeux de l'Eglise. D'autres après elle sont venues qui, sous des formes et avec des nuances diverses, ont repris la même pensée ; mais il convient de lui garder le mérite de l'initiative. Elle a été déclarée vénérable le 18 mars 1913.

Sa Congrégation, dont les Constitutions furent approuvées en 1887, compte aujourd'hui des maisons à Paris, Lyon, Châlons, Lille, Reims, Londres, Iseghem, Liverpool et Saint-Dizier. L'arbre a grandi ; mais, ce qui vaut mieux, la sève a gardé la pureté et la saveur des premiers temps.

A. D.

SOURCES CONSULTÉES

Vie de la Mère Marie-Thérèse, par Monseigneur D'HULST. Paris, 1905. — Diverses brochures communiquées par la maison-mère de la rue d'Ulm.

LA BIENHEUREUSE ISABELLE DE FRANCE

SŒUR DE SAINT LOUIS ET FONDATRICE DE L'ABBAYE DE LONGCHAMPS

Fête le 31 août.

La princesse Isabelle allant visiter les pauvres dans leurs demeures, elle les consolait et leur faisait l'aumône.

PREMIÈRES ANNÉES D'ISABELLE — AMOUR DE LA PRIÈRE

Isabelle ou Elisabeth de France appartient au XIIIe siècle, cette époque si féconde en saints et si glorieuse pour la France, alors gouvernée par saint Louis. C'est le siècle de saint Francois d'Assise et de saint Dominique, de saint Thomas d'Aquin et de saint Bonaventure. Un noble rejeton de la race royale de France échangeait les espérances du siècle pour se vouer au service de Dieu dans la solitude, puis aux œuvres de charité, c'était saint Félix de Valois. Saint Louis, ce type parfait du chrétien et du Français, faisait l'admiration du monde.

Dieu avait donné au saint roi une sœur digne de lui : c'était Isabelle.

Elle naquit en l'année 1220, de Louis VIII et de Blanche de Castille. Encore au berceau, elle manisfestait déjà toutes les marques d'une grande sainteté. Rien ne lui plaisait des bagatelles qui servent d'ordinaire à distraire les enfants d'un âge aussi tendre.

Sa joie, au contraire, était grande quand on lui présentait des images de saints, des médailles ou des croix, elle les baisait avec un respect étonnant dans une enfant si jeune. Aussi se demandait-on quels étaient les desseins de Dieu sur la jeune princesse.

Ces saintes dispositions croissaient à mesure qu'elle avançait en âge. A treize ou quatorze ans, alors que la vanité cherche à s'insinuer dans le cœur des jeunes filles, Isabelle avait un dégoût profond pour toutes les vaines parures des dames de la cour, et si elle se laissait quelquefois parer, c'était, ainsi qu'elle l'avouait un jour à une amie, pour obéir à sa mère, et non pour satisfaire des inclinations mondaines.

Prier était sa préoccupation habituelle, et pour le faire plus aisément, elle ne craignait pas de sacrifier le sommeil dont elle se privait quelquefois des nuits entières. Dieu avait son oraison pour agréable, et parfois il attirait à lui le cœur de sa servante dans les ravissements de l'extase.

Rien ne pouvait la distraire de son recueillement. Dans un voyage qu'elle fit avec son père, en province, à un âge encore tendre, elle s'était levée la nuit, suivant sa coutume, pour prier, prosternée sur son lit, enveloppée dans sa longue robe et la tête cachée sous les rideaux. Dans la ferveur de son oraison, elle entra en

extase, et, étrangère aux choses de la terre, n'entendit rien de tout le bruit qui se fit le matin dans la maison. Un peu avant l'heure du départ, l'officier, chargé des bagages, entra dans la chambre et se mit à rouler rapidement rideaux et couvertures.

Tout à coup, un cri aigu se fit entendre, et plusieurs dames se hâtèrent d'accourir : « Qu'est-ce? qu'y a-t-il? — Je ne sais, dit l'officier éperdu, Madame serait-elle dans les couvertures? L'aurais-je enveloppée par mégarde? » Cependant, la petite Isabelle parvint à se dégager et sauta toute joyeuse au milieu des dames anxieuses sur son sort. Elle fut bien obligée de dire ce qui lui était arrivé.

ACTIVITÉ — AUSTÉRITÉ

Les pertes de temps et la paresse, l'amour du confortable et le désir d'être à son aise sont la source de beaucoup de faiblesse de caractère, de manquements, de lâchetés et de péchés. La jeune princesse s'en montra toute sa vie l'ennemie. Toujours elle était occupée, et utilement occupée. Dès sa petite enfance, elle apprit à lire, à écrire et à faire une foule de petits ouvrages ordinaires aux personnes de son sexe. Elle vaquait à ses occupations dans son cabinet de travail, en compagnie des demoiselles de sa suite, sans permettre jamais à aucun homme d'entrer dans cet appartement, excepté au roi saint Louis, son frère.

Non contente d'apprendre ce qui était nécessaire à la bonne éducation des princesses de son temps, elle se mit encore, avec la permission de sa mère, la reine Blanche de Castille, à étudier la langue latine, non pas par un motif de vanité, mais pour comprendre les offices de l'Eglise et pour pouvoir lire tant de saints ouvrages de piété que les Pères nous ont laissés en cette langue, ouvrages dont on n'avait presque pas alors de traductions françaises.

Prière, étude et travail des mains, n'était-ce pas assez pour une jeune et innocente princesse de France? Non, les saints ont donné encore un autre fondement à l'édifice de leur perfection, et Isabelle, comme son frère, le jeune roi Louis, voulait imiter les saints en tout. Aux souffrances et aux fatigues qu'entraîne le fidèle accomplissement des devoirs quotidiens, pour arriver à la perfection de la vertu, ils ajoutaient la pratique de la mortification. Celui qui ne sait point affronter la souffrance volontaire, ne saura pas non plus soutenir le choc de la souffrance nécessaire; celle-ci le surprendra à l'improviste comme un soldat désarmé, il fléchira et tombera.

Isabelle avait donc compris que la pénitence n'est pas seulement indispensable à ceux qui ont des fautes à expier, mais encore à ceux qui veulent s'en préserver. Il est effrayant de songer aux énergiques austérités que s'imposait cette innocente enfant. On aurait cru voir en elle un Père du désert plutôt qu'une délicate princesse; ses jeûnes, en particulier, étaient tels que sa gouvernante regardait comme un miracle qu'elle pût vivre en mangeant si peu.

La reine Blanche de Castille ne pouvait s'empêcher d'admirer une si haute vertu, mais sa tendresse maternelle s'effrayait de tant de rigueur. Voici le stratagème qu'elle imagina pour l'obliger à plus de modération. Isabelle aimait beaucoup les pauvres, et son plus grand bonheur était de pouvoir leur faire l'aumône. « Si vous mangez ceci, disait donc la reine à sa fille, je vous donnerai tant d'argent pour les pauvres, et je dirai au roi de vous en donner autant. » La pénitence et la charité se trouvaient ainsi en lutte. La bonne petite princesse céda d'abord en faveur des pauvres; mais bientôt elle trouva qu'il était trop dur de perdre d'un côté pour gagner de l'autre, elle supplia sa mère de lui donner l'argent pour les pauvres sans l'obliger à modifier ses jeûnes, ni à favoriser son corps au détriment de son âme.

MALADIE

Blanche de Castille dut céder; Isabelle reprit ses austérités avec une nouvelle ardeur. Mais son corps délicat fléchit sous l'activité de ses travaux et la rigueur de ses mortifications; elle tomba gravement malade. Dieu le permettait ainsi pour le bien de son âme.

Ce malheur affligea vivement toute la cour; on fit des prières publiques pour son rétablissement. Il y avait alors à Nanterre une personne d'une grande piété, que l'on regardait comme une sainte. Blanche de Castille l'estimait beaucoup. Au milieu de ses angoisses, elle lui envoya un exprès de Saint-Germain-en-Laye où se trouvait la malade, pour lui demander d'unir ses prières à celles de tous les gens de bien pour la guérison de sa fille.

Cette sainte personne, après avoir prié Dieu, fit répondre à la reine : « Votre fille ne mourra point, elle recouvrera bientôt la santé. Toutefois, que Votre Majesté et le roi son fils la considèrent désormais comme morte au monde; car elle ne vivra plus que pour le Roi du ciel, qui l'a choisie pour épouse. »

VŒU DE VIRGINITÉ

Cette prophétie se réalisa bientôt. La princesse ne tarda pas à recouvrer une santé parfaite, et ce fut une grande joie pour tout le peuple. Mais Isabelle jugea qu'il fallait donner tout entière à Dieu une vie que sa Providence lui rendait presque miraculeusement; elle résolut de réaliser le dessein qu'elle nourrissait depuis longtemps de consacrer sa virginité à Jésus-Christ, sans cependant quitter la famille royale. Mais voici qu'elle est instamment demandée en mariage par le prince Conrad, roi de Jérusalem, fils et successeur de l'empereur d'Allemagne, Frédéric II. Cette alliance paraissait très avantageuse à la maison de France, le roi et les deux reines souhaitaient vivement de la voir aboutir. Le Pape (c'était Innocent IV) pensait de son côté que ce mariage serait utile, non seulement à la France, mais à la paix de l'Europe et au bien de la chrétienté. Il écrivit dans ce sens à la princesse. Tous la pressaient de donner son consentement. Mais Isabelle fut inébranlable dans sa sainte résolution de n'appartenir qu'à Jésus-Christ, le céleste Epoux de son âme. Elle écrivit au Pape une lettre pleine de piété et de respect, dans laquelle elle exprimait d'une manière aussi humble que judicieuse les intentions de son cœur et les motifs de son refus. Le Pape en fut dans l'admiration, et reconnaissant que sa vocation venait de Dieu, il lui écrivit pour l'en féliciter et l'y encourager.

Dans ces conjectures, le saint roi de France n'insista plus, et sa noble sœur fut laissée libre de suivre l'attrait de la grâce.

UNE SAINTE AU PALAIS DES ROIS

Isabelle mena dès lors au palais des rois la vie qu'une religieuse austère aurait pratiquée dans un cloître.

Comme son frère saint Louis, elle aimait beaucoup la prière liturgique de l'Eglise, sachant combien elle est supérieure aux dévotions particulières. Elle récitait avec assiduité l'office des Heures canoniales.

Elle se levait bien avant le jour pour dire Matines; après les avoir achevées, au lieu de se remettre au lit, elle commençait sa méditation dans la chapelle, assistait à la messe à l'heure voulue et continuait souvent ses prières et son oraison jusqu'à midi. Parfois même, elle priait ses dames d'honneur de ne point l'attendre pour commencer leur repas.

Pendant le Carême, elle redoublait de ferveur. Sa prière était souvent accompagnée d'abondantes larmes; on la voyait parfois sortir de la chapelle le visage empourpré et les yeux encore gonflés et humides de pleurs. C'est surtout pendant cette sainte période qu'elle prolongeait sa prière jusqu'à midi. Elle entrait alors dans son cabinet de travail, et jusqu'à trois heures se livrait à des lectures pieuses, spécialement dans l'Ecriture Sainte et la Vie des Saints. Le reste du jour était plus particulièrement destiné au travail manuel et aux œuvres de charité, sans oublier la récitation de l'office dont elle s'acquittait avec un profond recueillement.

A moins qu'elle ne fût malade, elle gardait le silence avec beaucoup de fidélité, depuis le soir après Complies, jusqu'au lendemain après Prime.

C'était une grande joie pour elle d'entendre prêcher la parole de Dieu. Elle veillait avec une grande sollicitude sur sa conscience, ne laissant rien passer qui pût en ternir l'éclat et la paix. Elle se confessait souvent, presque tous les jours, dit Agnès d'Harcourt. Elle choisissait pour directeurs de son âme des hommes également recommandables par leur piété, leur prudence et leur science théologique. Elle avait pour son confesseur le plus profond respect, et lui obéissait avec une parfaite soumission, en tout ce qui concernait le bien de son âme.

Elle jeûnait habituellement trois fois par semaine, dit encore Agnès d'Harcourt, qui fut sa compagne et qui, plus tard, écrivit sa vie. Elle passait très peu de temps à table, se contentait de quelques aliments grossiers et en petite quantité. Cependant, on lui servait des mets abondants et délicatement préparés; mais elle s'empressait de les envoyer aux pauvres ou à l'infirmerie de quelque couvent.

Elle châtiait son corps par de rudes disciplines, et assez souvent jusqu'à en être ensanglantée. Parfois, elle se faisait flageller par une de ses dames d'honneur, nommé Hedwige, personne d'une grande discrétion et son amie intime.

O Dieu! puisque vos Saints se traitent si durement, comment donc devrions-nous nous traiter, nous qui vous avons tant de fois et si gravement offensé! Et nous avons peur de la moindre peine! O Jésus crucifié, donnez-nous un peu plus de force et d'énergie pour vous suivre.

A l'heure de son repas, elle faisait entrer chez elle un certain nombre de pauvres qu'elle servait elle-même comme si elle eût été leur domestique. Elle visitait ensuite les malades, les infirmes et les personnes déshéritées de la fortune, les exhortant à supporter courageusement leurs douleurs et les invitant à songer au salut de leur âme. Qu'elle eût souhaité voir tout le monde aimer Dieu parfaitement!

Après ces actes de charité, s'il lui restait du temps, elle l'employait à faire des ornements d'église, ou des vêtements qu'elle distribuait elle-même à ses pauvres.

Un jour, saint Louis, son frère, entrant dans son cabinet de travail, remarqua sur sa table un voile qu'elle avait filé et tissé de ses propres mains. Aussitôt, il témoigna le désir de l'avoir. « C'est le premier que j'ai tissé moi-même, répondit la princesse, je le réserve pour Notre-Seigneur. Si j'en fais un second, je vous le donnerai. » Et le même jour, elle envoya ce voile à une pauvre femme malade qu'elle visitait souvent. Quelques dames l'ayant appris, rachetèrent ce voile fort cher et le gardèrent précieusement. Plus tard, il fut donné aux religieuses de l'abbaye de Saint-Antoine qui le gardèrent longtemps comme une relique. Elles le possédaient encore au XVII[e] siècle. On ne sait ce qu'il est devenu depuis.

Âme pleine de droiture vis-à-vis de Dieu, elle était pleine de franchise vis-à-vis des hommes; sa parole était sincère, ennemie des déguisements et des flatteries. Elle avait horreur du mensonge. Agnès d'Harcourt raconte que la princesse l'envoyait parfois au-devant des pauvres qui venaient implorer sa charité, afin de les avertir de bien se garder d'alléguer aucun mensonge et de se plaindre de misères feintes, s'ils voulaient avoir part à ses aumônes. Bienveillante et prévenante pour tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, elle ne pouvait souffrir la médisance, que tant de personnes se permettent si facilement pour le mal de leur âme et la perte de ceux qui les écoutent.

Le Jeudi Saint, elle lavait les pieds à treize pauvres et leur servait elle-même à manger.

La charité d'Isabelle ne se bornait pas à la France, la Palestine était une terre qu'elle aimait encore à combler de ses largesses. Elle y entretenait dix cavaliers, afin de prendre part selon son pouvoir aux croisades, à la défense du Saint Sépulcre et des chrétiens d'Orient.

HUMILITÉ

Isabelle avait pour aïeul Philippe-Auguste. Sa famille était la plus grande et la plus illustre de son siècle. Où aurait-on trouvé des rois comme saint Louis et des reines comme Blanche de Castille? La victoire depuis longtemps couronnait presque toujours les drapeaux de la France, grâce au génie des princes qui la gouvernaient. Tant de gloires auraient laissé place à l'orgueil dans toute autre qu'Isabelle. Pour elle, elle s'estimait être moins que rien. Elle se mettait en comparaison avec Dieu, considérait d'un côté la grandeur et l'abîme de perfection de l'Etre infini qui a créé tout ce qui existe, et de l'autre, la bassesse, le néant d'un ver de terre, et se disait en elle-même : « Où est donc la place de l'orgueil dans ce chaos d'infériorités qui entoure l'homme?» Elle songeait aussi que tout ce qu'elle avait de bien était un don de Dieu, à qui seul revenait toute louange. Aussi, loin de s'exalter, elle se rabaissait autant qu'elle pouvait et demandait pardon à Dieu des moindres sentiments de cette vanité si naturelle à l'homme qui aurait pu se glisser d'une manière inaperçue dans son cœur. Elle méprisait le monde en général, ses pompes, ses vanités et ses plaisirs; mais elle n'avait de haine et de mépris pour personne en particulier, respectant et aimant en chacun l'image de Dieu, notre Créateur. Tous, jusqu'au dernier indigent, avaient accès auprès d'elle. Elle aimait de préférence les pauvres à qui elle faisait la meilleure

part de ses largesses. Ceux qui la servaient n'avaient à craindre d'elle aucune réprimande qui ressentît même légèrement l'impatience et le dépit. Bien au contraire, elle leur demandait humblement pardon des moindres froissements qu'elle aurait pu leur causer. Elle n'oubliait jamais cette pratique avant d'aller communier. En un mot, Isabelle chérissait tellement la sainte vertu d'humilité que, voulant honorer la créature qui l'avait pratiquée au plus haut degré après Jésus-Christ, elle donna le nom d'*Humilité de Notre-Dame* au monastère qu'elle fonda plus tard. Enfin, ce qui prouve combien son humilité était véritable et sincère, c'est la joie intérieure qu'elle éprouvait quand il lui arrivait d'essuyer quelque mépris ou quelque dédain.

ÉPREUVES

Elle se montra forte et courageuse au milieu des épreuves qu'il plut à la Providence de lui envoyer, et elles furent nombreuses. D'abord plusieurs maladies, longues et violentes, lui imposèrent une rude croix qu'elle porta avec patience et même avec joie en union avec son divin Epoux, Jésus crucifié, heureuse de souffrir pour son amour. Puis vinrent d'autres douleurs. Le roi, son frère, était parti pour la croisade avec l'élite des chevaliers français; on apprit ses victoires, bientôt suivies de la défaite de l'armée chrétienne et de la dure captivité du prince. Isabelle ressentit vivement ce malheur, qui la frappait à la fois comme sœur, comme Française et comme chrétienne.

Enfin, le roi, rendu à liberté, alla consoler les chrétiens de la Palestine. Mais alors sa mère, Blanche de Castille, à qui la France devait tant, qui avait si sagement gouverné le pays durant la minorité du roi son fils et durant la croisade, fut atteinte d'une maladie mortelle. La grande reine, humblement couchée par terre sur une pauvre paillasse, reçut les derniers sacrements de l'Eglise avec une dévotion qui fit fondre en larmes tous les assistants. Sa fille, sa chère Isabelle, brisée de douleur, était près d'elle et reçut son dernier soupir.

Cette mort acheva de dégoûter entièrement Isabelle du séjour de la cour et du monde. Dès que le roi saint Louis fut de retour de Palestine, elle lui communiqua son projet de se retirer, soit dans un monastère de religieuses où elle achèverait sa vie dans la retraite, soit dans un hôpital, où elle consacrerait le reste de ses forces au service des pauvres et des malades. Elle hésitait entre ces deux fondations. Elle consulta son directeur, Aymeric, chancelier de l'Université de Paris. Celui-ci lui conseilla de fonder un couvent, car la charité fraternelle y trouverait aussi sa place et Dieu y serait mieux servi.

FONDATION DE L'ABBAYE DE LONGCHAMPS — LES URBANISTES

Alors, Isabelle va trouver le roi, et, se jetant à ses pieds selon sa coutume, elle lui demande de donner son consentement à l'entreprise. Saint Louis, plein de piété envers Dieu et de tendresse pour sa sœur, la fait lever et asseoir près de lui et lui donne, non seulement son approbation, mais l'assurance qu'il l'aidera de tout son pouvoir.

Longchamps fut choisi pour emplacement de la future abbaye. C'était alors une solitude, à deux lieux de Paris. L'évêque de Paris y planta solennellement la croix, et saint Louis posa lui-même la première pierre de l'édifice en présence de toute la cour et d'une grande multitude. En même temps, Isabelle faisait rédiger les constitutions du monastère, conformément à la règle de sainte Claire, par six des plus savants et des plus pieux théologiens de l'Ordre de saint François. Saint Bonaventure était du nombre. Ces constitutions furent envoyées au Pape Alexandre IV, qui les approuva. Cependant, saint Louis les trouva un peu trop sévères; il eut pitié des pauvres religieuses de Longchamps, et un peu plus tard, à la prière du roi, le pape *Urbain IV* y apporta quelques modifications. Ces nouvelles constitutions furent adoptées, non seulement à Longchamps, mais en divers monastères, et les religieuses qui les suivirent furent appelées les *Clarisses-Urbanistes*.

La veille de la fête de saint Jean-Baptiste de l'an 1270, saint Louis revint avec une grande pompe à Longchamps pour installer les religieuses. Suivant la permission qu'il avait obtenue du Pape, il entra dans le monastère, prit place au chapitre, et adressa aux religieuses une magnifique et chaleureuse exhortation sur la beauté de leur vocation et la perfection de la vie spirituelle. Isabelle l'en remercia très humblement, au nom de toute la communauté, l'appelant : « Notre très révérend et saint père, Monseigneur le Roi. »

DERNIÈRES ANNÉES

Parmi les nouvelles Clarisses se trouvait Agnès d'Harcourt, dame d'honneur de la princesse. Isabelle ne prit pas l'habit religieux, de peur que ses fréquentes maladies, en l'obligeant à manquer à la règle, ne fussent une source de mauvais exemples, et aussi, par crainte d'être élue abbesse. Mais, en réalité, elle vécut à Longchamps, comme la plus pauvre, la plus austère et la plus fervente des religieuses. Elle y passa dix années dans une vie de prière, souvent accompagnée d'extases. Sur le point de rendre le dernier soupir, après avoir reçu le saint Viatique, elle demanda humblement pardon aux religieuses et leur dit : « Adieu, mes chères sœurs; souvenez-vous, dans vos prières, de votre pauvre Isabelle, qui vous a toujours tendrement aimées et qui ne vous oubliera jamais devant Dieu. » Son âme s'envola au ciel, le 22 février 1270.

Un grand nombre de miracles s'opérèrent à son tombeau. Le pape Léon X, qui l'a déclarée bienheureuse en 1521, en fit vérifier soixante-trois dans les formes ordinaires. Bien d'autres se sont opérés depuis.

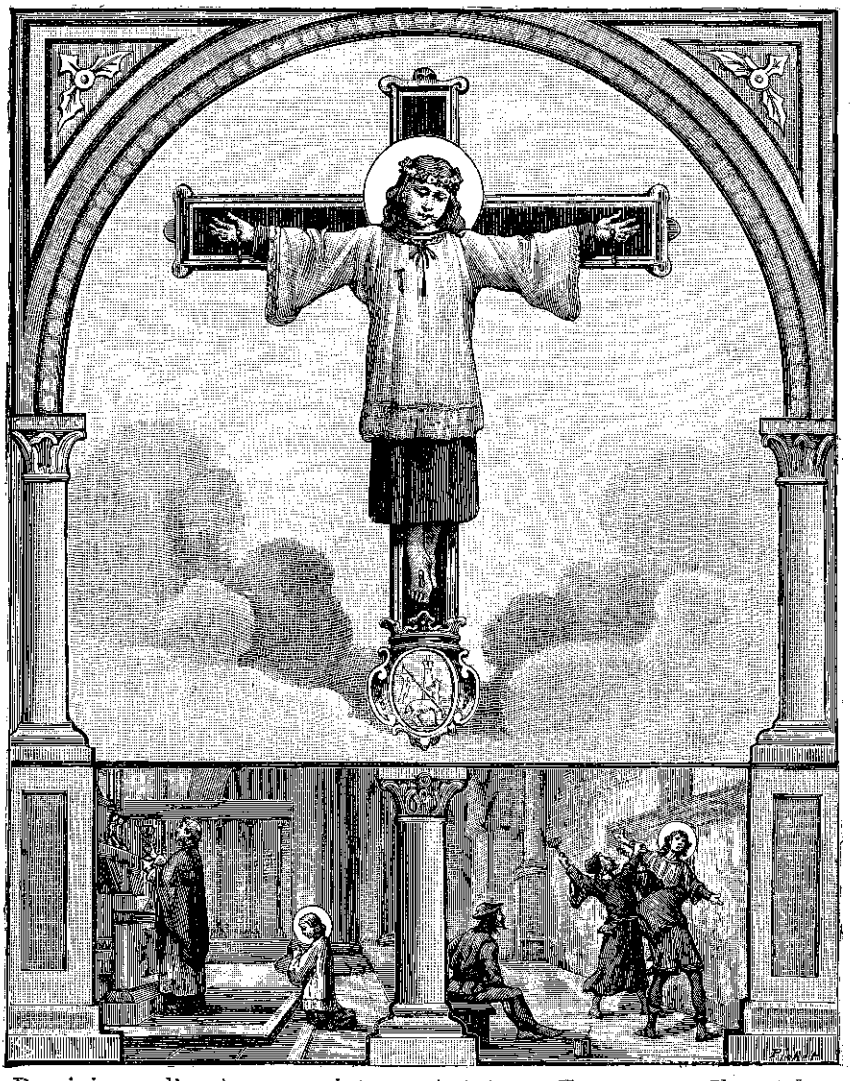
La Révolution, mère des ruines, n'a pas laissé pierre sur pierre de la belle abbaye de Longchamps et de ses arceaux gothiques; l'emplacement est devenu un lieu de plaisir, de courses et de revues. Cependant, l'église de Saint-Louis-en-l'Ile, à Paris, conserve encore quelques reliques de la bienheureuse Isabelle; elles sont exposées durant l'octave de la fête de Saint-Louis.

SAINT DOMINIQUE DE VAL

ENFANT MARTYRISÉ PAR LES JUIFS A SARAGOSSE

PATRON DES ENFANTS DE CHŒUR

Fête le 31 août.



Saint Dominique, d'après une peinture vénérée en Espagne. — Il sert la messe. Il est crucifié par les Juifs.

Depuis la mémorable scène du Calvaire, les juifs ont-ils sucé avec le lait de leur mère la haine contre les petits enfants chrétiens? On serait porté à le croire, en voyant l'acharnement qu'ils ont mis de tout temps à poursuivre de leur fureur sanguinaire cet âge si tendre et si candide.

Ne dirait-on pas que, furieux de ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait réussi à leur échapper, ils veulent s'en venger sur les êtres innocents qui ont le bonheur de suivre la doctrine de l'Enfant-Dieu? Peut-on rêver plus atroce supplice que le crucifiement pour les membres délicats d'un enfant de sept ans? C'est pourtant celui qu'ils infligèrent au jeune Dominique de Val, à Saragosse, au XIII^e^ siècle.

ENFANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Ce Saint naquit en Espagne à Saragosse, capitale de la province d'Aragon, en 1243. Son père, Sancius de Val, était un tabellion et sa mère répondait au nom d'Elisabeth. Les deux époux jouissaient d'une honnête aisance et vivaient dans la crainte du Seigneur, attendant de sa bonté qu'il voulût donner à leur union une fécondité ardemment désirée. Dieu exauça bientôt leurs vœux et Elisabeth mit au monde un enfant d'une beauté ravissante, mais quelle ne fut pas sa surprise en constatant qu'il portait une couronne sur la tête et une croix sur le bras droit. Etonnés d'un pareil prodige, les parents ne surent d'abord qu'en penser, mais bien vite ils comprirent que Dominique était destiné par Dieu à de grandes choses et qu'il fallait le lui consacrer.

Ils entourèrent donc ses premières années des soins les plus tendres et les plus délicats, puis dès que l'enfant fut assez grand et assez fort pour remplir quelques fonctions à l'église, ils l'adressèrent aux prêtres du voisinage qui en firent un de leurs enfants de chœur. Dominique, charmé de son nouvel emploi, le remplissait avec la ferveur et l'esprit de foi d'un Samuel. Tantôt il balançait l'encensoir devant l'autel, tantôt il présentait le vin ou l'eau pour le Saint Sacrifice de la Messe. A ces moments, sans doute, et en attendant qu'il pût offrir son corps comme une hostie vivante au Crucifié du Calvaire qui s'immolait tous les jours sur l'autel pour lui, il élevait son jeune cœur vers le ciel, l'unissant aux parfums de son encensoir, pour rendre ses hommages au Dieu si bon qui prenait soin de son existence. Mais l'heure du sacrifice n'allait pas tarder de sonner aussi pour lui. Dieu qui se plaît parfois à cueillir sur cette terre des fleurs fraîches et odoriférantes pour l'ornement de son beau ciel et la joie de ses anges, trouva bon de rappeler à lui cette âme si pure et si belle.

UN JUIF NOMMÉ MOISE ALBAICET S'EMPARE DE DOMINIQUE ET L'EMMÈNE A LA SYNAGOGUE DE LA VILLE POUR ÊTRE MIS A MORT — SON CORPS EST JETÉ DANS L'EBRE

A cette époque, Saragosse, comme beaucoup d'autres grandes villes espagnoles, était inondée de juifs, race maudite, terreur des chrétiens. Ils avaient pour eux les richesses, comment n'auraient-ils pas eu la puissance? Ils en profitaient naturellement pour tyranniser le peuple et assouvir leurs passions religieuses contre les pauvres catholiques. Or, à Saragosse, ils avaient inventé un nouveau procédé pour tourmenter ces derniers dans ce qu'ils avaient de plus cher au monde, leurs enfants: c'était de promettre exemption complète de tribut et impôts à celui qui aurait l'adresse et le courage d'enlever un enfant chrétien pour le leur livrer et le mettre à mort. Le moyen pour des gens pervers et pauvres de ne pas céder à une promesse si séduisante?

Il se trouva donc un juif nommé Moïse Albaicet assez osé pour tenter le coup. On était au Jeudi-Saint. Le nouveau Judas, sachant que le jeune Sancius allait revenir de la cathédrale sitôt l'office terminé, se posta au coin d'une rue et résolut de l'y attendre.

Celui-ci, en effet, arrivait, hâtant un peu le pas, sans doute, afin d'embrasser plus tôt ses chers parents qu'il n'avait pas revus depuis le matin, quand, tout à coup, le malfaiteur se jeta sur lui et, malgré sa résistance, l'entraîna les mains liées à la synagogue principale de la ville où étaient déjà réunis un grand nombre de juifs. Quelle frayeur l'infortuné dut ressentir en présence de ces bêtes féroces qui saluaient son arrivée avec des cris de joie menaçants! Enfin, ils tenaient un chrétien, un adepte de cette religion qu'ils abhorraient si profondément. C'était décidé, il fallait le tuer, mais quelle torture employer? on eut vite fait de la choisir : n'était-ce pas une tradition chez eux d'assister, en haine du Galiléen, à une reproduction vivante de la sanglante scène du Golgotha en son jour anniversaire? On opta donc pour le crucifiement.

O cruauté sans nom. Ces barbares, ivres de fureur, clouent sur-le-champ les pieds et les mains du pauvre enfant à une muraille : le patient jette alors des cris de douleur à fendre l'âme, mais les juifs n'en ont aucune pitié. Au contraire, à la vue des souffrances atroces qu'ils lui font endurer, ils poussent — les inhumains — des cris de satisfaction. Pendant ce temps, le jeune martyr semble, à l'exemple de son Dieu mourant comme lui sur la croix, jeter sur ses bourreaux un regard plein de commisération et de pardon. Enfin, peu à peu, les forces l'abandonnent et bientôt l'âme de l'angélique Saint, victime de son amour pour Dieu, prend son vol vers une patrie meilleure. Combien cet holocauste si pur, offert en pareil jour, dut être agréable aux yeux de Dieu!

Il ne manque plus qu'un détail pour compléter la ressemblance extérieure du crucifiement du saint martyr avec celui de son adorable Maître. Les juifs tiennent à le remplir en transperçant d'un coup de lance le côté du martyr. Mais le crime commis, il faut faire disparaître au plus tôt le cadavre accusateur. L'Ebre coule non loin de la synagogue. Ils profitent de l'obscurité de la nuit pour creuser une fosse au bord du fleuve. Ils y jettent le corps du supplicié, pensant ainsi déjouer les recherches de la justice humaine et s'assurer l'impunité; qui aurait pu seulement soupçonner la présence d'un cadavre en pareil endroit?

DÉCOUVERTE MIRACULEUSE DU CORPS DE L'ENFANT MARTYR

Mais ces impies avaient compté sans le Dieu des chrétiens qui avait à cœur de glorifier les restes de son fidèle serviteur. Quelque temps donc après l'exécution du crime, il advint que les gardes, chargés de veiller sur les bateaux pêcheurs de Saragosse, distinguèrent pendant plusieurs nuits consécutives une lumière brillante éclairant toujours un même point du bord de l'Ebre. Que pouvait-il donc se passer là? Ils en avertirent quelques gens de la ville.

Alors, un de ceux-ci, mû par le désir de se rendre compte de l'étrange prodige, descendit lui-même à l'endroit mystérieux et se mit résolument à fouiller. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de se trouver en face d'un cadavre d'enfant! Ce ne pouvait être évidemment que le corps du jeune Dominique, le fils de Sancius son voisin, que ses parents attristés cherchaient depuis plusieurs jours.

Le mystère de sa disparition s'expliqua de même bien vite. C'était une nouvelle victime de la cruauté des juifs, un martyr de plus de la foi chrétienne. A qui, en effet, attribuer ce crime, sinon à ceux qui cherchaient, par tous les moyens, à perdre les enfants élevés dans la religion catholique?

TRANSLATION DU CORPS DE SAINT DOMINIQUE — IL APPARAIT A QUELQUES FIDÈLES ET CONVERTIT SON PRINCIPAL BOURREAU MOISE ALBAICET

La nouvelle de cette découverte se répandit avec la rapidité de l'éclair dans tout Saragosse. Aussitôt le peuple, le clergé et les parents du jeune Dominique se portèrent avec empressement sur les lieux où le phénomène s'était passé. Il n'y eut plus l'ombre d'un doute. Sancius reconnaît dans ce cadavre déjà en putréfaction son cher fils Dominique. On transporte les restes de l'enfant à l'église Saint-Gilles. Mais, ô prodige, à peine y furent-elles placées, que le Saint lui-même apparut à tous ceux qui étaient présents pour la prière dans la posture d'un homme à genoux.

Cette apparition miraculeuse fit beaucoup de bruit dans la ville et impressionna vivement tout le clergé. L'évêque qui siégeait alors à Saragosse, D. Arnaud de Peralta, homme d'une grande piété et d'une science profonde, voyant dans ce fait une indication de la Providence, résolut de rendre des honneurs extraordinaires aux reliques de celui que les fidèles appelaient déjà le petit martyr, et qui allait être la gloire de sa ville épiscopale. Il se rendit processionnellement à l'église de Saint-Gilles, suivi de son Chapitre et de ses clercs; ce fut au milieu des acclamations et des cris de joie de tout le peuple qu'il procéda au transfert du saint corps à l'église métropolitaine, qui était alors celle du Saint-Sauveur.

Tout fier de son précieux trésor, le pieux prélat ordonna quelque temps après de construire, pour le recevoir, une urne magnifique avec cette inscription : *Ici repose le bienheureux Dominique de Val, mis à mort en haine de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

On l'exposa ensuite à la vénération des fidèles qui accoururent en foule se recommander à leur nouveau protecteur et lui demander des grâces spéciales. Ils ne tardèrent pas à voir leurs prières exaucées, et de nombreux miracles vinrent manifester la puissance dont il jouissait au ciel.

L'âme du saint martyr, à peine en possession de la gloire, ambitionna de la miséricorde de Dieu une faveur signalée : Jésus avait prié sur la croix pour ses bourreaux; saint Dominique, pour imiter en tout son divin Maître, demanda et obtint la conversion de son cruel persécuteur : Moïse Albaicet. Celui-ci, en effet, sentant son cœur touché par la grâce, renonça au judaïsme, se fit baptiser et vécut ensuite dans la pratique de la vertu, gardant une profonde reconnaissance envers le Saint qui, non content de lui pardonner son crime affreux, s'était noblement vengé en le mettant sur la voie qui conduit au ciel.

CULTE RENDU AU SAINT
ASSOCIATION SOUS SON PATRONAGE

Cependant la dévotion au saint martyr allait s'augmentant de jour en jour et se propageait dans toute l'Espagne, passant même jusqu'au Nouveau Monde. On le choisit enfin comme patron des enfants de chœur.

N'est-elle pas touchante, cette coutume introduite autrefois à Saragosse parmi les jeunes clercs? Le jour de la fête de saint Dominique, les enfants de l'église cathédrale étaient chargés d'orner son autel qui se trouve encore aujourd'hui dans la chapelle qui porte son nom. Après avoir entendu la Messe et fait la Sainte Communion, ils se réunissaient pour offrir solennellement aux chanoines un bouquet de fleurs. Ils en recevaient comme récompense la permission de baiser le chef du Saint, puis ils allaient en procession chez l'archevêque qui leur faisait un don de 50 ducats. Cette tradition n'existe plus, malheureusement; mais l'association des enfants de chœur de la ville, groupés sous le patronage de saint Dominique de Val, prospère encore. Rien de gracieux comme le costume qu'ils portent. Avec leur tonsure, ils ont l'air de petits clercs.

L'abbaye royale de Santo-Domingo de Silos, restaurée par des Bénédictins français, après les expulsions de 1880, possède une association semblable, dans laquelle entrent les jeunes enfants du village. Elle a obtenu de l'archevêque de Saragosse, en janvier 1898, une relique insigne de saint Dominique, ce qui a fourni l'occasion d'ériger dans l'église abbatiale un autel en l'honneur du jeune martyr.

SOURCES CONSULTÉES :

Bollandistes. — P. CROISSET, *Glorias de Espana*, Madrid, 1877.

FLEURS DES SAINTS

LE LOUP DE GUBBIO

Au temps où saint François d'Assise demeurait dans la ville de Gubbio, parut dans les environs un loup monstrueux, terrible et féroce, qui dévorait non seulement les animaux, mais aussi les hommes: souvent même, il s'approchait de la ville et les habitants ne sortaient plus des murs que tous armés, comme s'ils fussent allés en guerre. Nonobstant, on ne pouvait s'en défendre quand on se trouvait seul sur son chemin; et par peur de ce loup on en vint au point que personne n'osait sortir de la cité. Donc, saint François, ayant compassion des hommes de ce pays, voulut s'en aller au-devant du loup, bien que les habitants ne lui conseillassent en aucune façon; il fit sur lui le signe de la très sainte croix, plaça toute sa confiance en Dieu, et sortit de la ville avec ses compagnons. Mais les autres craignant d'aller plus outre, saint François prit son chemin vers le lieu où était le loup. Or, voici qu'à la vue de beaucoup de gens de la ville qui étaient venus pour être témoins de ce miracle, le loup alla à la rencontre de saint François, la gueule

ouverte; et comme il s'approchait de lui, saint François lui fit le signe de la très sainte croix et lui dit en l'appelant : « Viens ici, frère loup; je te commande, de la part du Christ, de ne faire de mal ni à moi, ni à personne. » Chose admirable! incontinent après que saint François eut fait le signe de la croix, le loup terrible ferma la gueule, s'arrêta de courir, et, obéissant au commandement, vint, doux comme un agneau, se coucher aux pieds de saint François. Alors le Saint lui parla ainsi : « Loup, tu fais beaucoup de dommages en ce pays : tu as commis de grands méfaits, détruisant et tuant les créatures de Dieu, sans sa permission; et non seulement tu as tué et dévoré les bêtes, mais tu as eu la hardiesse de tuer les hommes faits à l'image de Dieu, cause pour laquelle tu es digne de la potence comme voleur et homicide très méchant. Les gens crient et se plaignent de toi, et toute cette ville est ton ennemie. Mais je veux, loup, faire la paix entre eux et toi, si bien que tu ne les offenses plus désormais, qu'ils te pardonnent tes offenses passées, et que ni les hommes ni les chiens ne te persécutent plus. »

Ces paroles dites, le loup, par les mouvements de son corps, de sa queue et de ses yeux, inclinant la tête, faisait signe d'agréer ce que saint François disait, et de vouloir s'y tenir. Alors saint François reprit : « Puisqu'il te plaît de conclure et de tenir cette paix, je te promets que je te ferai défrayer de tout pendant que tu vivras avec les hommes de ce pays. Ainsi tu ne pâtiras plus de la faim; car je sais bien que la faim t'a fait faire tout ce mal. Mais puisque je t'obtiens cette grâce, je veux, loup, que tu me promettes de n'attaquer jamais aucune personne humaine, ni aucun animal. Me promets-tu ceci?..... »

Et le loup, en inclinant la tête, fit évidemment signe qu'il promettait. Et saint François lui dit : « Loup, je veux que tu fasses foi de cette promesse, afin que je puisse bien m'y fier. » Et saint François tendit la main pour recevoir la foi du loup. Celui-ci leva la patte droite de devant, et familièrement la posa sur la main de saint François, lui donnant ainsi tel signe de foi qu'il pouvait.

Alors le Saint dit : « Loup, je te commande, au nom de Jésus-Christ, de venir à l'heure même, sans hésiter aucunement, et nous allons conclure cette paix au nom de Dieu. » Et le loup obéissant se mit en route avec lui, doux comme un agneau. Ce que voyant les gens de la ville, ils s'émerveillaient fort; et soudain cette nouvelle se répandit par toute la cité, et toutes gens, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, se pressaient vers la place pour voir le loup avec saint François. Et le peuple étant réuni, le Saint monta sur un lieu élevé pour le prêcher, disant, entre autres choses, comment, pour leurs péchés, Dieu permettait de telles calamités; mais combien la flamme de l'enfer, qui doit brûler éternellement les damnés, était plus redoutable que la fureur du loup, lequel ne peut tuer que le corps. « Combien donc est à craindre la gueule de l'enfer, disait-il, quand la gueule d'un pauvre animal tient en crainte et en tremblement une grande multitu[illegible] Tournez-vous donc vers Dieu, mes bien-aimés, et faites une digne pénitence de vos péchés; et Dieu vous délivrera du loup dans le temps présent et du feu de l'enfer dans le temps à venir. »

La prédication finie, saint François ajouta : « Ecoutez, mes frères! le loup qui est ici devant vous m'a promis, et il m'en a donné sa foi, de faire la paix avec vous et de ne vous offenser plus jamais en aucune chose. En retour, vous promettez de lui donner chaque jour le nécessaire; et je me rends caution pour lui qu'il observera fermement le pacte de la paix. » Alors le peuple, tout d'une voix, promit de le nourrir jusqu'à la fin de ses jours. Et saint François, devant tous, dit au loup : « Et toi, loup, promets-tu d'observer avec ceux-ci le pacte de la paix, en sorte que tu n'offenses ni les hommes, ni les animaux, ni aucune créature? » Et le loup s'agenouilla et inclina la tête, et avec les mouvements de son corps, en flattant de la queue et des oreilles, témoigna autant que possible qu'il voulait observer le pacte.

Saint François dit alors : « Loup, je veux que, comme tu m'as donné foi de cette promesse hors de la porte, de même devant tout le peuple tu me fasses foi de ta promesse et m'assures que tu ne me rendras pas dupe de la garantie et caution que j'ai donnée pour toi. » Alors le loup, levant la patte droite, la posa dans la main de saint François. Or, cet acte et ceux qu'on a dits ci-dessus causèrent une si grande allégresse et admiration dans le peuple, soit pour la dévotion du Saint, soit pour la nouveauté du miracle, soit pour la paix du loup, que tous commencèrent à crier vers le ciel, louant et bénissant Dieu de leur avoir donné saint François, qui, par ses mérites, les avait délivrés de la gueule d'une si cruelle bête.

Le loup vécut ensuite deux années à Gubbio; il entrait familièrement dans les maisons, de porte en porte, sans faire de mal à personne et sans qu'il lui en fût fait, nourri courtoisement par les gens du lieu; et tandis qu'il s'en allait ainsi par la ville et par les maisons, jamais aucun chien n'aboya contre lui. Enfin, après deux ans, le loup mourut de vieillesse, et les habitants le regrettèrent beaucoup, car le voyant aller si débonnairement par la ville, ils se rappelaient mieux la vertu et la sainteté de saint François. (Extrait des *Fioretti*, traduction d'Ozanam.)

LE BIENHEUREUX JEAN JUVÉNAL ANCINA

Evêque de Saluces de la Congrégation de l'Oratoire (1545-1604).

Fête le 31 août.

Le bienheureux Juvénal distribue des secours aux malades et aux indigents.
(Reproduction d'un tableau. Cliché Déprez.)

NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES
L'ÉTUDIANT MODÈLE

Le 19 octobre 1545, le bienheureux Jean-Juvénal vit le jour à Fossano, bourg de la plaine du Piémont, situé presque aux confins des vallées vaudoises, et demeuré, malgré le voisinage des hérétiques, pur dans sa doctrine. C'est dire qu'il fut élevé dans une atmosphère de piété, sous les regards d'une famille dans laquelle vivaient enracinées depuis des générations des habitudes de foi et de profonde piété. Pour devenir homme de loyauté, d'intransigeance et de dévouement à l'Eglise, l'enfant n'eut qu'à jeter les yeux sur ces traits caractéristiques de la physionomie morale de ses parents. Le Seigneur, du reste, avait versé

sur lui sans mesure les dons de sa munificence. Naturellement pieux et porté vers les choses de Dieu, il rehaussait encore ses qualités morales par ses qualités intellectuelles et par une originalité de bon aloi qui rapprochera plus tard sa physionomie de celle de son père et maître saint Philippe de Néri.

A peine âgé de quatorze ans, vers l'année 1559, il fut envoyé en France par son père suivre les cours de l'Université de médecine de Montpellier, déjà célèbre à cette époque. Il veilla sur le choix de ses compagnons, fréquenta assidûment les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et, chaque matin, avant de se rendre aux cours, il eut à cœur d'aller à l'église servir plusieurs messes.

Le stage du jeune étudiant à Montpellier ne dura que peu de temps. Une Faculté ayant été érigée à Mondovi, le jeune homme s'y rendit aussitôt, et de là, après la mort de son père, il partit suivre les cours à Padoue.

On comprend les dangers qu'il y courut, dans une ville réputée, à cette époque, de mœurs assez libres. La sauvegarde de sa vertu fut une grande dévotion envers la Très Sainte Vierge, dévotion qu'il avait sucée avec le lait de sa mère. Encore enfant, il n'avait jamais manqué d'assister au chant du *Salve Regina* le samedi ; jeune homme, il vénéra Marie avec une dévotion toute filiale et s'inscrivit parmi les membres de la Confrérie qui lui était dédiée. Il ne douta jamais que sa confiance envers la Sainte Vierge lui eût valu de garder sans tache le lis immaculé de sa virginité.

LE BON MÉDECIN — ENTRÉE A L'ORATOIRE

Le cours régulier de ses études achevées, Juvénal conquit à Turin les grades de docteur en philosophie et en médecine, et il commença à exercer celle-ci. De mémoire d'homme, on n'avait vu meilleur médecin. Deux principes le dirigeaient dans cette fonction délicate : n'entreprendre aucune cure sans l'avoir recommandée à Dieu ; la cesser immédiatement si le malade ne se réconciliait pas avec Dieu par le sacrement de Pénitence. La Providence le bénit, bien que ses visites médicales n'augmentassent guère sa fortune déjà fort modique. Peu lui importait, du reste, car il sentait que Dieu avait des desseins secrets sur lui.

Plusieurs fois, il avait refusé les partis les plus avantageux pour écouter une voix intérieure qui l'appelait en religion. Le dernier lien qui l'attachait à la terre vint à se rompre par la mort de sa pieuse mère, mais le jeune homme hésitait encore. Un jour qu'il assistait à une messe de *Requiem* dans la chapelle des Pères Augustins à Savigliano, en écoutant le chant du *Libera*, le fracas du ciel et de la terre et l'annonce du jugement dernier, dont parle cet admirable répons, firent une telle impression sur son âme qu'il se décida à quitter le monde.

En 1575, il accompagnait à Rome, en qualité de médecin particulier, l'ambassadeur du duc de Savoie, le comte Frédéric Madrucci. Là, il se mit avec ardeur à l'étude de la théologie sous la conduite du célèbre Bellarmin avec lequel il conserva jusqu'à la mort des relations de confiante amitié. Ses moments libres étaient occupés par la visite des hôpitaux ou des sanctuaires de la Ville Eternelle.

Ce fut dans l'église des Florentins, alors desservie par les Pères de l'Oratoire que Juvénal prit la résolution de se donner à Dieu définitivement. Par l'intermédiaire du savant Baronius, il lia connaissance avec saint Philippe de Néri qui, après un an d'attente, en 1578, l'admit en compagnie de son frère Matthieu, dans la Congrégation qu'il venait de fonder. Les quatre années qui le séparaient du sacerdoce furent quatre années de ferveur.

L'amour de Dieu s'alliait chez lui avec un esprit d'oraison remarquable et avec la fuite méticuleuse, non seulement de tout péché, mais encore de toute ombre d'imperfection. La pensée seule que les hommes offensaient Dieu le faisait éclater en sanglots.

Son immense science l'avait fait bientôt discerner parmi tous ses Frères en religion. Le savant Baronius ne dédaignait pas de recourir à ses lumières et de conférer avec lui du sujet de ses travaux. Ce seul titre suffirait à la gloire du bienheureux Juvénal. Va-t-il s'en prévaloir ? Pas le moins du monde. Son humilité le pousse à demander les emplois les plus humbles ; il s'offre pour balayer les chambres et arranger les lits de ses frères ; on le trouve à la cuisine, occupé au lavage de la vaisselle. Tant d'humilité et de mépris de soi-même lui faisaient envisager avec effroi la dignité du sacerdoce ; ce n'est que par obéissance qu'il consentit, le 24 juin 1582, à recevoir l'onction sacerdotale.

A NAPLES — ARDENTE CHARITÉ

Quatre ans ne s'étaient pas écoulés, que le Bienheureux fut choisi pour s'adonner au ministère sacerdotal. Son champ d'action fut la ville de Naples, pendant dix ans environ, de 1586 à 1596. « Ah ! disait Juvénal, en apprenant cette destination, si on m'avait laissé aide-cuisinier ! »

Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour gagner l'affection de ses ouailles. Sa charité était devenue proverbiale à Naples. Il n'y avait rien dont il ne se privât pour les pauvres ; il leur donnait tout, jusqu'aux meubles de sa chambre et jusqu'à ses vêtements. Lui envoyait-on quelque cadeau, aussitôt il le portait aux malades. Le jour de Noël, il allait quêter chez les fripiers tous les vêtements usés encore utilisables, puis rassemblait les loqueteux de la ville, et, après leur avoir fait réciter leurs prières, il donnait un habit à chacun d'eux. N'alla-t-il pas jusqu'à avoir un compte ouvert chez un barbier qui devait, de sa part, faire la toilette à tous les pauvres qu'il rencontrait.

Un jour, un prêtre anglais, chassé de son pays par la persécution d'Elisabeth, et dont la soutane, toute rapiécée, criait assez la misère, lui demanda un petit secours. Sans hésiter, le Bienheureux se retira dans une chapelle d'une église et se dépouilla de sa soutane en faveur du pèlerin, puis il dit, en riant, au Frère qui l'accompagnait : « Allez dire au Père recteur que je suis sans vêtement et de m'envoyer une soutane s'il veut que je rentre ce soir ! »

CONVERSIONS ET DISCERNEMENT DES CONSCIENCES — PRÉDICTION DE L'AVENIR

C'est après avoir assisté à une de ses prédications que Colantonio Bellalbero, mort depuis à l'Oratoire de Naples en odeur de sainteté, se décida à entreprendre une confession qui, depuis des années, lui pesait sur la conscience. Ce que la parole publique de Juvénal avait ébauché, ses entretiens particuliers l'achevaient. On parla longtemps, à Naples, de la conversion d'une célèbre cantatrice, surnommée la Sirène, à cause de la douceur de sa voix et de la suavité de son chant.

Toutefois, ce ne serait voir qu'un côté du ministère sacerdotal du Bienheureux si l'on n'envisageait que ses prédications. Ses confessions furent tout aussi fécondes en fruits de salut. D'une assiduité exemplaire, il recevait avec une tendre charité ceux qui venaient demander conseil et direction. Il compatissait à leurs misères, les consolait et les éclairait. Sa direction était suave en même temps que forte. On savait à Naples qu'il demandait quelquefois des sacrifices mortifiants, surtout à la coquetterie féminine. Lui seul pouvait se permettre, sans offenser personne, des pénitences qu'excusent seules sa sainteté et son originalité. Voyait-il des chevelures arrangées avec trop d'art et trop de recherche, des toupets trop artistement tournés, il obligeait celle ou celui qui les portait à baiser la terre devant lui, et un adroit coup de ciseau taillait ces objets de vanité.

C'est par la pensée de la mort qu'il les prémunissait contre les rechutes dans le péché. Un jour, dans une église de Naples, il vit une sépulture ouverte. C'était un amas d'ossements et de chairs putréfiées exhalant une odeur fétide. Le Bienheureux se baissa au-dessus de la fosse ; sur son ordre, ceux qui le suivaient firent de même, et tous restèrent là, accroupis, pendant un long espace de temps ; de temps à autre, le saint apôtre élevait la voix pour rappeler la pensée de la mort et de l'éternité.

Dieu lui manifestait l'état de conscience de ses pénitents.

— Est-ce tout ? demanda-t-il un jour au docteur Dominique-Antoine Pace.

— Oui, mon Père.

— Eh bien, va-t'en dans la chapelle Sainte-Marie à la cathédrale, là tu te souviendras de ce que ta mémoire oublie.

Le fait se réalisa aussitôt.

Un matin, il se rendait au confessionnal, quand une femme s'approcha de lui et, selon la coutume italienne, lui baisa la main. Le Père lui mit la main sur la tête en disant : « Dispose ta maison, car bientôt tu mourras. » Quelques jours après, cette femme avait quitté le monde. Un certain Fabio Scondito l'entretenait du mauvais état de ses affaires : il y a remède à tout, conclut Juvénal, sauf à la mort. » Trois jours ne s'étaient pas écoulés que le décès de Fabio donnait la clé de ces paroles prophétiques.

FUITE DU BIENHEUREUX ÉVÊQUE DE SALUCES, EN PIÉMONT

En 1596, le bienheureux Juvénal Ancina fut rappelé à l'Oratoire de Rome. Seule l'obéissance put le décider à quitter le champ d'action que depuis dix années il ensemençait avec tant de zèle et de fécondité.

Sur ces entrefaites, le siège de Saluces, en Piémont, vint à vaquer, et Juvénal apprit de source sûre que le pape Clément VIII lui avait réservé cet évêché. Se jugeant indigne d'une si haute dignité, il prit le parti de s'enfuir et prétexta un pèlerinage aux sept basiliques : mais à peine avait-il franchi le seuil du couvent qu'un ordre de Sa Sainteté appelait le Bienheureux au Vatican. Celui-ci en fut averti. Devinant le motif de cet appel, il s'enfuit au plus vite. Le soir, on ne le vit pas rentrer au monastère. Le lendemain, afin de dépister ceux qui étaient à sa recherche, il erra dans les sentiers cachés et, à la tombée de la nuit, il demanda l'hospitalité aux Chartreux de Notre-Dame des Anges, dans les Thermes de Dioclétien. Les Pères favorisèrent son évasion. Le 2 décembre 1597, pourvu de bons chevaux et entouré d'une fidèle compagnie, le Bienheureux quittait Rome.

Où dirigeait-il ses pas ? Il l'ignorait lui-même. Peu lui importait, du reste, il se sentait libre et délivré du joug qu'on voulait lui imposer. Ses étapes étaient fécondes. Il s'arrêtait pour enseigner la doctrine chrétienne aux ignorants et rompre le pain de la parole aux villages qui se trouvaient sur son passage. Après une halte à Lorette, il arriva à San-Severino où était établi l'oratoire de Sainte-Marie des Lumières. Il y charma sa retraite en composant quelques petits ouvrages de piété et un poème intitulé *le Pèlerin errant*.

Cinq mois s'étaient déjà écoulés depuis le départ du Bienheureux, quand ses supérieurs lui intimèrent l'ordre de rentrer à Rome. Quelques jours après, dans l'été de 1598, il était de retour. Il s'occupa d'apostolat comme à Naples, en attendant que Clément VIII revînt sur sa décision. Ce fut inutile. Quatre ans après, le 26 août de l'année 1602, Juvénal était nommé à l'évêché de Saluces.

VIE ÉPISCOPALE — CHARITÉ LE MODÈLE DES ÉVÊQUES

Le 1er septembre de la même année 1602, il recevait la consécration épiscopale, mais, avant de prendre possession de son siège, il s'arrêta assez longtemps à Fossano, sa ville natale, confessant, prêchant, enseignant le catéchisme, etc.

En 1603, il y était encore. Les fêtes du carnaval n'ayant eu qu'un médiocre succès, un saltimbanque eut l'idée de monter sa baraque non loin de l'église. Mal lui en prit. A peine le spectacle était-il commencé que le Bienheureux faisait sonner le sermon. La salle du saltimbanque se vidait aussitôt tandis que l'église se remplissait. Le saint apôtre avait d'ailleurs le don d'y retenir les fidèles par les dialogues vifs et spirituels qu'il faisait préparer et la musique populaire qu'il faisait exécuter. De guerre lasse, le pauvre saltimbanque trouva bon de s'en aller. Il ne manquait pas d'esprit : « Impossible, disait-il en jouant sur l'étymologie des mots, de faire le sauteur sur banc (*il*

saltimbanco) là où se trouve un sauteur en chaire (*il saltimpulpito*). »

Sur ces entrefaites, les difficultés qui retenaient Juvénal loin de son diocèse furent aplanies. Le nouvel évêque quitta donc Fossano le 5 mars 1603 pour prendre possession de son siège, le quatrième dimanche de Carême. Sa renommée l'avait déjà précédé à Saluces. Son genre de vie ne changea pas. Il fut toujours aussi humble et toujours aussi mortifié. Sa chambre était le coin le plus obscur et le plus insalubre de tout le palais épiscopal ; son lit, une simple paillasse sur laquelle il s'étendait chaque soir tout habillé et couvert d'un cilice.

Chaque jour, deux pauvres mangeaient à sa table ; les dimanches et les jours de fêtes il en recevait quatre ; pendant le Carême et aux solennités majeures, tous venaient manger chez lui. Le repas se terminait d'ordinaire par une leçon de catéchisme ou de morale. De si abondantes distributions firent surgir des pauvres en nombre incalculable ; il en venait même des autres diocèses. Quand ces infortunés ne pouvaient, pour cause de maladie, venir au palais épiscopal, le Bienheureux se dérangeait lui-même pour les visiter, leur laissant, avec la parole qui réconforte, l'aumône qui soutient et guérit.

Tout absorbé qu'il fût par les soucis du diocèse, il n'en continuait pas moins d'annoncer la parole de Dieu à son peuple. Chaque dimanche on le voyait monter dans la chaire de son église cathédrale; les jours de fête il prêchait jusqu'à deux fois, après avoir entendu, la veille et les jours précédents, de nombreuses confessions.

La portion la plus délaissée de son troupeau, les hérétiques des vallées vaudoises trouvèrent chez lui le dévouement le plus paterne! ; plusieurs d'entre eux rentrèrent, grâce à lui, dans le sein de l'Eglise catholique. Pour certains, le changement de religion fut une cause de misère. Le Bienheureux se chargea de pourvoir à leur entretien. De larges aumônes lui permirent de trouver pour eux, à Rome, un gîte où ils vécurent en communauté. Ce fut le début de la Congrégation des « hérétiques convertis », établie dans l'église des Saints-Simon et Jude, sous la sauvegarde des Pères Oratoriens de Sainte-Marie della Vallicella.

VISITE PASTORALE DU DIOCÈSE MORT DU BIENHEUREUX

La brièveté de la carrière épiscopale du Bienheureux, deux ans à peine, ne lui permit d'entreprendre qu'une seule visite de son diocèse. A peine était-il arrivé, il se rendait à l'église, où le peuple avait été convoqué, et il se mettait à prêcher. Une leçon de catéchisme, fort simple, mais très pratique, couronnait le sermon. La première visite fut pour la ville de Carmagnola, très peuplée à cette époque. La Providence y manifesta la sainteté de son serviteur. Une pauvre femme, dont l'unique fortune consistait dans l'élevage des vers à soie, désolée de les voir périr, pria le Bienheureux de les bénir. Cette bénédiction lui porta bonheur, car sa récolte de cocons surpassa de beaucoup celle des autres habitants de la contrée.

Ce fut à Carmagnola que le saint évêque reçut la visite de saint François de Sales, qui lui était depuis longtemps uni si intimement. C'était le 3 mai, jour de l'Invention de la Sainte Croix. Naturellement, le Bienheureux pria son ami de monter en chaire. Le sermon terminé, faisant une allusion spirituelle à la parole de l'Evangile et au nom de « Sales », il lui dit : « *Tu vere « sal es* » ; vous êtes vraiment le sel. » Mais saint François, en bon Gaulois, avait la répartie prompte ; à son tour, se souvenant que son ami occupait le siège de « Saluces », nom dans lequel peuvent entrer les deux mots latins *sal* (sel) et *lux* (lumière), il répliqua : « *Tu vero sal et lux;* et vous, vous êtes le sel et la lumière. »

Dans un village nommé Dogliano, le saint pasteur établit, selon son habitude, le pieux exercice des Quarante-Heures, nouveauté pour la contrée à cette époque. Plus de 40 000 personnes des environs s'en vinrent prier devant le Saint Sacrement et entendre la parole de leur pasteur. On les avait divisés en confréries, dont chacune devait rester une heure au pied de l'autel ; pour les satisfaire toutes, le saint évêque consentit à monter en chaire toutes les heures.

Après quelques mois d'absence, la ville de Saluces revit son pasteur. Ce n'était, malheureusement, que pour fort peu de temps. Le saint évêque aspirait au martyre. Afin de pouvoir mourir pour la cause de Jésus-Christ, il avait même demandé à Rome sa démission et la faveur d'aller évangéliser les protestants des vallées vaudoises, mais ses démarches restèrent infructueuses. Le Seigneur cependant sembla exaucer ses désirs. Au mois d'août, une maladie étrange le surprit, au retour d'une visite chez les Pères Conventuels qui l'avaient invité à dîner. Vers la fin du repas, on avait vu ses traits s'altérer, et le soir, de violents vomissements firent soupçonner un empoisonnement. Les pronostics étaient fondés. Un individu que, dans son zèle apostolique, le Bienheureux avait cru de son devoir de reprendre, était parvenu à se faire accepter comme serviteur chez les religieux, et il en avait profité pour servir à l'évêque un breuvage empoisonné ; puis, son crime accompli, il avait aussitôt quitté la ville. Le 23 août, le prélat, se sentant frappé à mort, fut obligé de s'aliter. Le duc de Savoie lui envoya ses meilleurs médecins, mais, cette fois, leurs soins furent inutiles. Le 31 du même mois de l'année 1604, couché sur la paille nue, entouré de son clergé en larmes, le Bienheureux rendit à Dieu sa belle âme. Il était âgé de cinquante-huit ans, dix mois et douze jours.

C'est au mois de février 1890 que Jean-Juvénal Ancina a reçu les honneurs de la béatification solennelle.

SOURCES CONSULTÉES

P. G. Bacci, *Vita del beato Giovanni Giovenale Ancina, della Congregazione dell' Oratorio, vescovo di Saluzzo*, Rome, 1890. — I. Morris, *Blessed Juvenal Ancina*. London, Catholic Truth Society.

Postface 2020
mois d'août

Les « ***Vies des saints illustrées*** » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). Cette série inclut les fascicules ayant été publiée à partir de 1870 jusqu'au pontificat de saint Pie X (*1910 environ*).

Veuillez consulter la postface plus élaborée dans le tome du mois de janvier.

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules et étant donc absentes de cette série.

Pour le **mois d'août :**

- 22 août : Fête du Cœur Immaculé de Marie, instituée par Pie XII en 1945.

Pour comprendre l'importance capitale de la fête du Cœur Immaculé de Marie, nous renvoyons à l'excellent livret intitulé « **FATIMA, le signe du ciel** » (*édité en 1957*) disponible en téléchargement PDF gratuit, ou en format papier à prix modique à partir du site *canadienfrançais.org*. Vous y trouverez inclus une belle formule de consécration au Cœur Immaculé de Marie. Ce livret donne la clef pour comprendre le châtiment terrible que le monde vit présentement, et explique ce que Dieu attend de nous pour apaiser ce châtiment.

Quelques corrections :

- Saint Jean-Marie Vianney devrait être au 9 août et non au 4 août.
- Saint Joachim père de la BVM fêté le 16 août n'a pas de fascicule. On pourra se servir de celui de sainte Anne fêtée le 26 juillet dans lequel il est question de saint Joachim.
- Saint Hyacinthe devrait être au 17 août et non au 16 août.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org